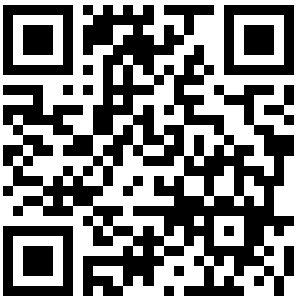
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

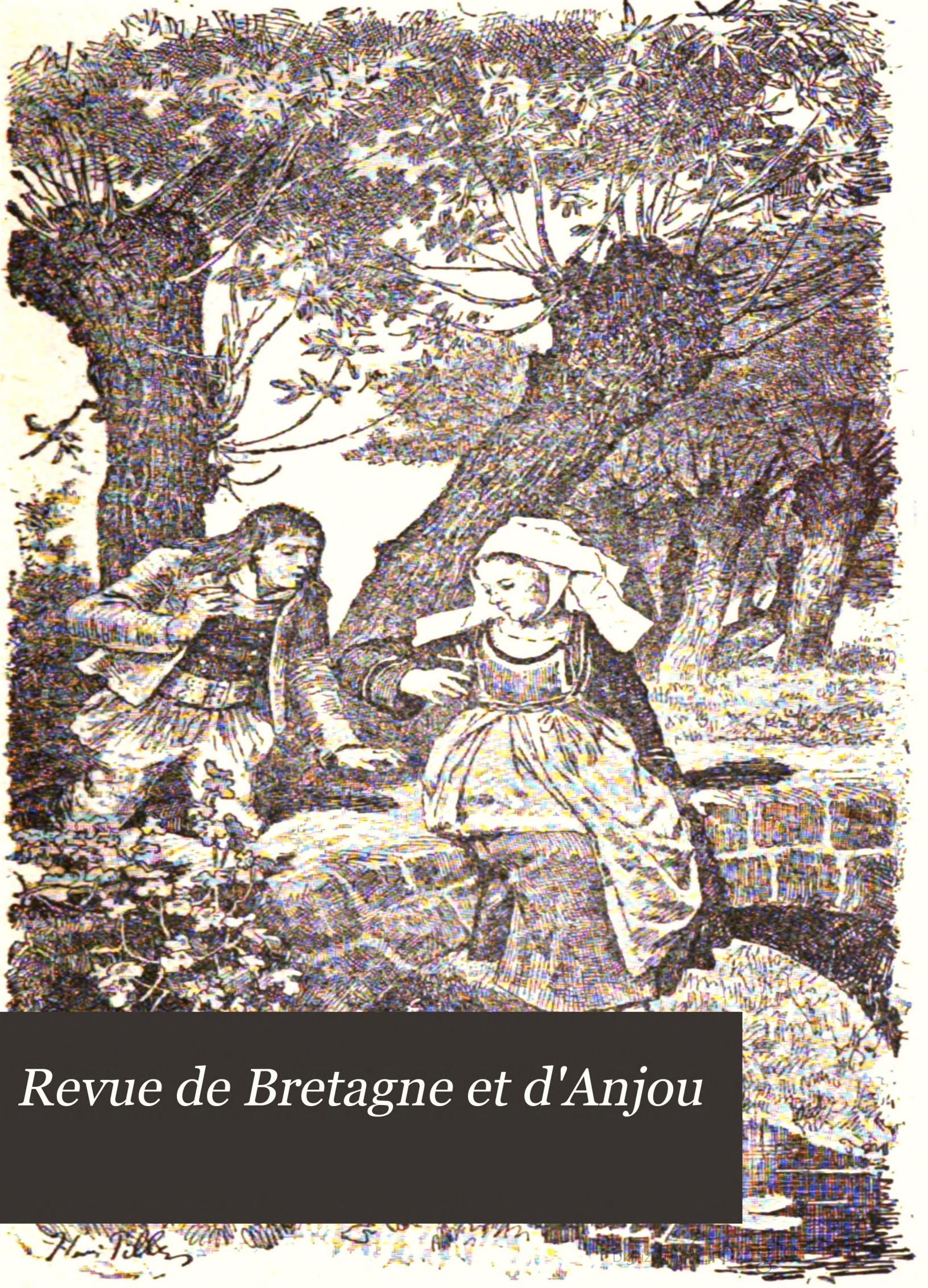
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

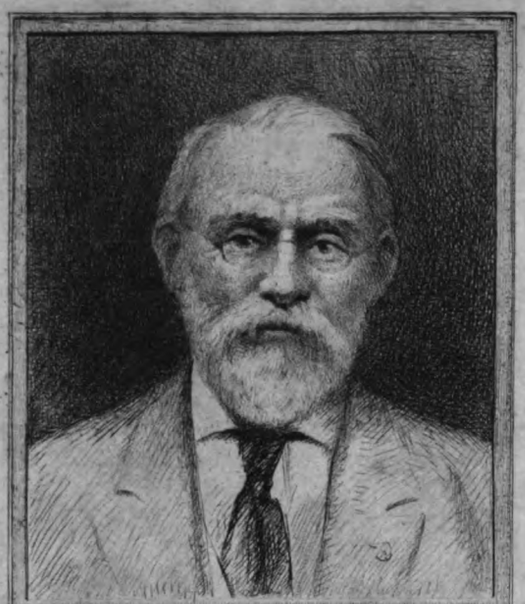
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Revue de Bretagne et d'Anjou

Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AS
161
.R45

LA

REVUE ILLUSTRÉE

DE

BRETAGNE & D'ANJOU

Digitized by Google

Digitized by Google

L A

REVUE ILLUSTRÉE

DE

BRETAGNE & D'ANJOU

Publiée sous la Direction de

M. LÉON SÉCHÉ

AVEC LE CONCOURS DES

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS & ARTISTES BRETONS & ANGEVINS

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS

9, Boulevard de Port-Royal, 9

1886

Digitized by Google

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 1. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 30 NOVEMBRE 1885

Lacroix 1
2-1-31
24339
4r.

A NOS LECTEURS.

Voilà donc enfin mon rêve accompli !

Que de fois j'ai rêvé d'une revue parisienne autour de laquelle viendraient se grouper, comme le régiment autour du drapeau, les écrivains et les artistes de Bretagne et d'Anjou.

Je rageais quand j'entendais dire à quelque Gascon de la Provence que Paris était aux méridionaux, que le Midi y primait et opprimait le Nord ; et l'année dernière, à propos de *Smilis* de Jean Aicard, je ne pus m'empêcher de protester publiquement dans la *Paix* contre l'outrecuidance méridionale.

Car je prétends, moi qui suis des bords de la Loire, que de tout temps, au contraire, dans le présent comme dans le passé, les Bretons ont tenu le haut du pavé de Paris, en littérature au moins, et que ce sont eux qui ont exercé le plus d'influence sur les lettres françaises.

En voulez-vous la preuve ? Je ne remonterai pas au déluge, mais seulement au douzième siècle. Qui donc révolutionna, à cette époque, la scolastique et la théologie, si ce n'est Abailard ? Eh bien ! Abailard était un enfant de la Bretagne.

Au seizième siècle, dans le grand mouvement littéraire de la Renaissance, qui donc emboucha la trompette et dit :

Renouvelons aussi toute vieille pensée !

C'est Joachim du Bellay, un Angevin de la Loire.

Enfin, au dix-neuvième siècle, car je ne prends ici que les initiateurs, quel fut le père du romantisme ? qui débarrassa la langue française des vieux oripeaux de la mythologie ? C'est Châteaubriand, un Breton de Saint-Malo.

A côté de lui, quelques années plus tard, n'est-ce pas un de ses compatriotes, le fier et sauvage abbé de Lamennais qui renouvelait l'apologétique chrétienne, greffait un rameau d'or sur le tronc foudroyé de l'ancienne Eglise de France et marquait du sceau de son génie la philosophie religieuse de son temps.

Et dans les arts ?... Quel est le statuaire de ce siècle dont la gloire soit égale à celle de David d'Angers ?

Mais depuis ? dira-t-on.

Depuis ? Nous avons eu Brizeux, Ernest Renan, Jules Simon, Souvestre, Jules Verne, etc... Qu'on me nomme donc les œuvres des Méridionaux qui pèsent aussi lourds dans la balance que *Marie*, les *Origines du Christianisme*, le *Devoir*, les *Voyages extraordinaires* ?

Aujourd'hui encore nous sommes à Paris toute une phalange de Bretons et d'Angevins. Dans la littérature et le journalisme nous avons Charles Monselet, Paul Féval, Louis Davyl, Ignotus, Ch.-L. Chassin, Paul Perret, André Treille, Paul Eudel, Gallery des Granges, Léon Guillet, Raoul Toché, Ph. Breban, etc. — Dans la musique nous avons Serpette et Bourgault-Ducoudray. Victor Massé aussi était des nôtres. — Dans la peinture nous avons Baudry, Dupré, Luminais, Toulmouche, Elie Delaunay, Lenepveu, Ulysse Roy, Picou, etc. Enfin dans les sciences nous avons M. Joseph Bertrand. Je ne cite que les plus connus.

Dans l'éloquence parlementaire nous pouvons nommer MM. Waldeck-Rousseau, Allain-Targé et Clémenceau, les ministres d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Mais voilà ce qui leur fait tort : les Bretons et les Angevins, les hommes de la Loire et ceux de la mer, sont moins remuants, moins bruyants que les Méridionaux. Ce sont des loups, ruminant comme des bœufs et doux comme des moutons, qui viennent à Paris moins pour étonner et pour faire du bruit, que pour y chercher tranquillement la gloire. Bref, ils n'entendent rien à la réclame.

Les gars du Midi, au contraire, ceux du Capitole et de la Cannebière, ont leur cercle, leur dîner mensuel, leurs réunions hebdomadaires. Ils se soutiennent

Digitized by Google

entre eux, se serrent les uns contre les autres et se font au besoin la courte échelle.

Pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? Pourquoi ne formerions-nous pas, nous aussi, un faisceau de nos talents divers ?

La *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, je tiens à le dire ici afin que personne ne s'y méprenne, n'est point une œuvre de coterie, encore moins de parti. Elle sera ouverte à tous, mais elle sera impitoyablement fermée à la politique. Elle a été fondée dans le but de fournir à nos compatriotes de Paris et des départements un terrain neutre où il n'y ait place que pour l'art et la littérature, et de réunir ainsi, dans le culte du beau et dans l'amour de notre petite patrie, tous ceux que la politique divise. La Revue n'aura donc point de cocarde, elle sera bretonne et angevine, voilà tout. N'est-ce-pas assez ? et n'avons-nous pas autre chose à faire qu'à nous disputer sur la meilleure des républiques ?

Enfants de la Loire et de la mer, unissons-nous donc dans une même pensée, qu'entre Paris et nos chères provinces la chaîne d'amitié ne soit point rompue, accueillons les jeunes, honorons les vieux, ouvrons à l'art des voies nouvelles, et que notre seul cri de ralliement soit celui de nos pères : « Avec l'aide de Dieu pour la Patrie ! »

LÉON SÉCHÉ.

Nous publierons dans notre prochain numéro les portraits gravés de tous les députés de la Bretagne et de l'Anjou.

LETTRE DU GÉNÉRAL TROCHU

Nous avions demandé à M. le général Trochu, sachant de quelle autorité il jouit dans le monde militaire, de vouloir bien nous donner son avis sur les questions que l'auteur de *l'Armée et la démocratie* a traitées dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Mais le général n'a pas cru pouvoir souscrire à notre demande et s'est excusé par la lettre suivante que nous nous empressons de publier.

Tours, le 6 novembre 1885.

Monsieur le directeur,

Je suis volontairement sorti depuis longues années de l'armée, des affaires publiques et du monde, obéissant à des principes que le temps et les événements n'ont pas affaiblis, pour vivre dans la retraite. Elle est très étroite, elle a toujours été silencieuse, enfin de grands soucis et de grands devoirs de famille l'occupent exclusivement.

Par complément, je suis aujourd'hui un peu plus que septuagénaire, et voilà un ensemble de raisons et de faits qui suffiront certainement à justifier à vos yeux l'impossibilité où je suis de répondre au souhait de collaboration que vous me faites l'honneur de m'exprimer.

Vous offrant avec mes regrets qui sont sincères, tous mes remerciments pour les sentiments de sympathie dont, sans me connaître personnellement, vous voulez bien m'assurer, je vous prie d'agréer l'expression de ma considération très distinguée.

Général TROCHU.

Tout en regrettant pour nos lecteurs le parti auquel s'est arrêté notre illustre compatriote, nous nous inclinerons respectueusement devant les raisons d'ordre privé qu'il a bien voulu nous donner, et nous le prions d'agréer une fois de plus l'expression de notre profonde sympathie.

LETTRE DE M. JULES SIMON

A M. Léon Séché.

Paris, 14 novembre 1885.

Monsieur,

C'est très bien de fonder la *Revue de Bretagne et d'Anjou* ; ce qui sera mieux encore, ce sera de la faire durer. Je ne connais rien de si difficile que de trouver pour une revue tous les abonnements qui lui sont nécessaires. Vous mettez la politique à la porte ; j'en suis bien aise. Outre qu'elle est toujours irritante par elle-même, elle est, dans ce moment, en France, tombée à un tel degré qu'il faut un grand sentiment du devoir pour ne pas s'en détacher tout à fait.

Ecartez-vous aussi la question religieuse, qui pour notre très grand malheur, est devenue, depuis ces dernières années surtout, une question politique ? Vous permettrez probablement de parler des religions, pourvu qu'on ne traite pas la question brûlante des rapports des églises avec l'Etat. Il n'en est pas moins vrai que vous mettez en dehors de votre programme deux ordres de questions qui passionnent tous les esprits, et que vous diminuez par là volontairement vos moyens d'attraction.

Je vois que vous comptez surtout sur une vertu qui nous est propre, à nous autres Bretons, c'est-à-dire sur l'amour de la patrie bretonne. Je crois que ce patriotisme local ne nuit pas au patriotisme qui nous lie à la patrie commune. Tout au contraire. Les Alsaciens forment aussi une race très attachée à ses traditions, à ses habitudes, à son territoire, à ses légendes, très différente des autres populations qui l'entourent, profondément alsacienne, et pourtant profondément française, même depuis nos malheurs. Je crois que, pour aimer au loin, il faut d'abord aimer auprès de soi ; et c'est en ce sens qu'on a pu dire que les vertus de la famille sont l'école des vertus publiques.

Dans ma jeunesse, il y avait entre tous les Bretons une solidarité étroite. Nous étions une famille. Nous avions beau être divisés par la politique, et Dieu sait ce que la chouannerie avait semé de rancunes de part et d'autre. J'ai connu la plupart des

Digitized by Google

acteurs de nos guerres civiles. J'ai été élevé au milieu de familles qui s'étaient poursuivies avec acharnement, avec barbarie ; il y avait du sang entre elles : et malgré tout, le lien patriotique subsistait, et on le retrouvait dans les grandes occasions. Mais, monsieur, nous étions dans ce temps-là au bout du monde. On ne venait guère chez nous. Nous ne sortions guère de notre presqu'île. Aller à Paris était un grand voyage. On s'y préparait un an d'avance. On était regardé avec admiration quand on y était allé, comme un pèlerin de la Mecque. Un voyage en Amérique ou aux Grandes-Indes faisait moins d'effet, parce que nous avons toujours été marins. Comme nous ne connaissions pas la France, nous connaissions à fond la Bretagne. Vous seriez surpris, si vous causiez avec moi de mes connaissances géographiques. Il y a peu de recoins du Morbihan et des Côtes du-Nord que je n'aie parcourus à pied. Nous pouvions dans ce temps-là faire la description de toutes nos côtes, de nos montagnes, de nos grands bois, de nos églises. Nous savions la langue du pays; les paysans n'en savaient pas d'autre. Même dans les villes, la moitié de la population parlait le bas-breton. Nous étions, je l'avoue, assez misérables. Mal logés, mal vêtus, mal élevés, à peine nourris, ignorants comme des sauvages, catholiques comme des héros, passablement querelleurs, inaccessibles à la crainte. C'est cette Bretagne là que je retrouve dans mon cœur, et je me demande si ce ne n'est pas à présent le seul endroit où je puisse la retrouver. Vous l'avez décrassée et civilisée ; vous lui avez appris le français, elle sait lire ; elle ne porte plus notre vieux costume ; elle n'a peut-être plus, comme autrefois, ses foires et ses pardons. Elle marche sur des routes bien ouvertes et bien empierrées. Elle lit des journaux, elle en imprime. Elle est sillonnée de chemins de fer. Elle a des charrues à vapeur. C'est une province de France, et je dis une bonne, et solide, et vaillante province de France. Mais est-elle au même degré qu'autrefois la province de Bretagne ?

Refaites notre unité, cher monsieur. Refaites notre cœur ; il était bon, il était grand. C'est une bonne entreprise. Cherchez partout nos gloires. Nous avons des artistes, puisque nous avons des églises superbes ; des marins et des soldats à revendre ; des poëtes comme Brizeux et Turquety qu'on oublie, des hommes de génie comme Châteaubriand et Lamennais. Peut-être pensez-vous que les modernes ne sont pas indignes des ancêtres. Voilà Renan dans la philosophie, Joseph Bertrand dans les sciences. Je crois que ni les matériaux, ni les ouvriers ne vous manqueront.

Mais il faut vivre. Pardonnez-moi de vous montrer mon inquiétude. J'ai tant roulé le rocher de Sisyphe! Soyez plus heureux que moi : réussissez ! Je ne puis contribuer à votre succès que par mes vœux ; mais on ne vous en adressera pas de plus sincères.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Jules SIMON.

MON BERCEAU

Mon père était Breton et ma mère Angevine.
Mais, comme en s'y mêlant l'eau prend le goût de vin,
L'amour avait si bien mêlé leur origine,
Que nul n'aurait pu dire, à moins d'être devin,
Lequel était Breton et lequel Angevin.

Et pourtant chacun d'eux avait son caractère.
Mon père était timide, humble et doux, triste et lent;
Ma mère était agile, ardente et volontaire,
Quand elle commandait, on n'avait qu'à se taire,
Et mon père filait comme un petit enfant.

Non qu'elle fût hautaine et qu'il cédât par crainte.
Tout en elle au contraire exprimait la bonté.
Mais elle avait l'air grave et chaste d'une sainte.
Et sainte elle l'était, sans orgueil et sans feinte,
Et par la patience et par la charité.

Fleur des champs du Bocage, elle avait sans culture
Grandi, poussé, fleuri; mais son rare bon sens
Lui faisait tout saisir au vol, à la lecture.
Et c'est pourquoi mon père, humble et doux de nature,
Avait tant de respect pour cette fleur des champs.

Quand elle ouvrait la bouche, il buvait sa parole,
Ses yeux n'étaient jamais las de la contempler,
Elle était son trésor, sa gloire et son idole.
Comme on prend une empreinte avec la cire molle,
Il l'imitait en tout pour mieux lui ressembler.

Ses enfants même étaient frappés à son image.
Il s'était plu six fois à faire son portrait,
Et chaque fois l'épreuve exprimait davantage
La coupe de son front, les traits de son visage;
Et nous l'adorions tous autant qu'il l'adorait.

Elle était pour les siens et si bonne et si tendre!
Quand elle s'absentait seulement pour un jour,
La maison était vide, et de ne plus l'entendre
Si triste, que, le soir, fatigués de l'attendre,
Nous allions la chercher pour hâter son retour.

Car elle travaillait comme une mercenaire.
Fille de paysans, elle avait hérité
Du courage des gens qui labourent la terre,
Et, pauvre, elle savait qu'en épousant mon père
Elle faisait un pacte avec la pauvreté.

Mais qu'importe? Ici-bas bonheur passe richesse.
Étant riches d'amour, ils s'estimaient heureux.
La fortune souvent n'est-elle pas traîtresse?
Rien ne vaut le travail payé d'une caresse,
Et le pain est meilleur quand on le gagne à deux.

Or pendant quarante ans, sans même prendre une heure
De repos, souriant à ceux qui la plaignaient,
Ma mère travailla pour nous rendre meilleure
Notre place au soleil et mettre un peu de beurre
Sur le pain de méteil qu'à tous deux ils gagnaient.

Digitized by Google

Et jamais un reproche, et jamais un murmure!
Elle disait souvent que tout nous vient du ciel,
Que c'est Dieu qui nous donne, avec ou sans mesure,
Pour calmer notre soif le vin frais ou l'eau pure
Et pour faire le pain le blé d'or et le sel.

Elle paraissait donc heureuse et satisfaite.
Mais le proverbe est vrai : trompeuse est l'eau qui dort.
Que de fois je l'ai vue essuyer en cachette
Les pleurs qu'elle versait sur sa douleur muette!
C'est qu'alors le calice était plein jusqu'au bord...

Toute sa vie, hélas! s'écoula de la sorte...
Et quand elle mourut ce fut un grand malheur.
Mon père, foudroyé du coup, ferma sa porte
Et se laissa mourir pour rejoindre sa morte....
Oh! cette mort, quel vide elle a fait dans mon cœur!

C'est que, sans lui montrer la moindre préférence,
Elle avait pour son fils de plus tendres égards.
Elle avait mis en moi sa première espérance.
Et, depuis le berceau jusqu'à l'adolescence,
Elle m'avait couvé de ses chastes regards.

Elle avait fait pour moi des rêves de prêtrise.
Aussi, pour me pousser doucement vers l'autel,
Elle me conduisait tous les jours à l'église.
Et je m'entends encore chanter à la maîtrise,
Au psautier de David, la gloire d'Israël.

Comme elle rayonnait quand je servais la messe
Et que je balançais devant Dieu l'encensoir!
Elle voyait le jour où, tenant ma promesse,
Prêtre, je remettrais les péchés à confesse
Et courberais les fronts sous le grand ostensoir.

Hélas! en me touchant de son aile légère,
La Muse à dix-huit ans me transforma soudain.
Je sentis dans mon cœur expirer la prière,
Et, triste, détachant mes regards du Calvaire,
Je gravis le Parnasse, une lyre à la main.

En vain, les pleurs aux yeux, ma mère essaya-t-elle
De retenir mon cœur au pied du Golgotha.
Pour la première fois je me montrai rebelle,
La Muse m'enlaçait, elle était jeune et belle,
Et j'avais dix-huit ans, la Muse l'emporta.

Mère, console-toi, dans tout barde est un prêtre.
Poète, j'ai gardé, dans ton cher souvenir,
L'amour du Beau, du Vrai qu'en mon cœur tu fis naître,
Et dans ce doux amour je veux vivre et mourir,
O mère, qui m'as fait ce que je suis fier d'être :

Angevin pour aimer et Breton pour tenir.

LÉON SÉCHÉ.

AUTREFOIS.

Six hommes et une femme plus un galopin qui était moi, ont formé jadis, sous les galeries de l'Odéon, un parti d'autant plus redoutable, qu'il méprisait les honneurs, vivait loin de la cour, dédaignait les ambassades et logeait en garni.

Pendant des années ces noctambules infatigables ont promené leurs gueuseries avec leur arrogance du boulevard du Crime au Collège de France et du bal de la *Chartreuse* au café des *Mousquetaires*.

On les appelait le parti Pavillon.

Dans le parti j'étais page.

Il y avait M. Boblé, le descendant des anciens éditeurs, un vieux royaliste fidèle à son *roy* et à ses croyances, Melvil-Blancourt devenu député, puis banni, puis mort. Trapavaux, un Lyonnais dévoré par l'amour de l'ordre et le besoin de la controverse, mais qui s'est éteint dans le désordre, la paresse et l'incurie. Privast-d'Anglemont, le créole fantaisiste que tout Paris a connu. Le père Schack, l'orientaliste. Le marquis Molinis de Saint-Sauveur, ancien lieutenant aux gardes de Charles X, sous un pardessus semblant si mince, si léger et si râpé, qu'on l'eût dit tissé avec des fils de la Vierge ?

Enfin, dominant ces six autorités et marchant appuyée de cette escorte, Julie Pavillon !

Impossible de rêver plus laid que cette créature ; Imaginez-vous une tête de jument se terminant en mâchoire d'âne, des yeux superbes avec des regards énormes, un soupçon de front recouvert par une broussaille de cheveux riches et drus comme de l'herbe, la bouche de l'ogre ornée de trente-deux dents de carnassier, mais avant tout, par dessus tout et s'écartelant à pleins coudes sur ce masque, un nez comme il n'en saurait plus être. Ce nez puissant et gigantesque avait cependant une certaine majesté et inspirait comme de la stupeur ; un de ces nez qu'on entrevoit dans la fièvre et qui vous menacent dans le cauchemar. Ce nez on l'a peint, dessiné, ciselé, taillé et sculpté de toutes les façons, et sous toutes les formes et dans toutes les attitudes ; il est devenu bec de canne, tête de parapluie, fourneau de pipe, support de statuettes, rien ne lui aura été épargné, ni gloire, ni indignité.

D'où venait Pavillon ? qui était elle ? Quel bohême l'avait découverte ? quel fantaisiste l'avait inventée ? Je l'ignore et personne ne l'a jamais su.

Comme les grandes idées, elle venait des ténèbres.

Tantôt elle était née à Orléans, une autre fois à Dijon, un jour dans le Dauphiné, le lendemain en Alsace, mais le plus souvent à Paris.

Elle avait l'habitude de dire : « Ma mère qui sans doute, s'est trouvée fort pressée, m'a déposée, en courant, sous un chou et mon extrait de naissance est écrit sur une feuille de persil. »

Je ne l'ai jamais vue manger à une table ayant un couvert devant elle et une serviette sur ses genoux ; toute la journée elle grignotait des croûtes de pain dont ses poches étaient pleines.

Elle buvait outrageusement par exemple !

Maigre comme un couteau, plate comme une planche d'acajou et longue comme une liane, elle avait des mains exquises, des merveilles de mains et des pieds de reine de Saba.

— Si je pouvais donc mettre mes pieds sur ma figure, disait-elle.

Digitized by Google

— Voilez-vous la face avec vos mains qui sont si belles, répondait M. de Saint Sauveur.

— Impossible, mon cher, mon nez passerait à travers mes doigts.

Je ne parlerai point de son costume, car à l'époque où les femmes portaient des crinolines, elle était pouillée dans un fourreau de parapluie. Toujours en taille, elle se parait d'un flot de rubans s'envolant à toutes les brises. Quant à la coiffure, quel chapeau ! je n'ai rencontré ce chapeau nulle part, on ne le reverra plus jamais ; il y avait de tout là-dedans, du bébé, de la Paméla, de la capotte, du toquet, ça lui collait sur les tempes, lui cerclait le front, et la passe s'en allait je ne sais où.

Comment Julie Pavillon était-elle devenue le chef d'un parti tout puissant alors, ne me le demandez pas, je ne pourrais vous répondre, quoique ayant été cornette dans le régiment que commandait cette colonelle.

Lorsqu'elle marchait en avant, nous en avions honte, mais nous la suivions tout de même. Elle parlait haut, faisait de grands gestes et avait parfois, au beau milieu de la rue, des minutes de méditations profondes.

Elle racontait à ravir, elle causait avec une finesse et disait avec une verve incomparable. Le timbre surtout était une vraie musique et chez elle ses éclats de rire sonnaient toutes les fanfares de la gaîté. — Melvil-Blancourt disait d'elle : « Les Bengalis ont pris leurs chansons dans sa voix. »

Pavillon avait toujours été vieille. Impossible de retrouver de la jeunesse sur cette figure.

Elle savait tout, parlait de tout, connaissait chacun, et, miséricordieuse envers les femmes, elle jugeait les hommes avec une probité parfaite.

C'était le sang-froid et l'esprit de répartie qui dominaient chez elle. Elle lançait le trait avec une précision et une justesse que je n'ai vu égaler chez personne.

Une fille, un jour, l'accabla d'outrages.

Pavillon se retourna dans une majesté d'esprit et répliqua :

— Pourquoi répondrais-je à vos injures, mademoiselle, la voix monte !

Avec cela un caractère tout rempli de belle humeur.

Un monsieur frappe à la porte, elle ouvre.

— Mademoiselle Pavillon, S. V. P. ?

— Je ne la connais pas monsieur, seulement je sais qu'elle demeure à la porte nº 4 au bout du couloir à droite.

Le monsieur salue et s'avance vers la porte indiquée, mais tout à coup Pavillon le rappelle et lui crie : « Vous savez, monsieur, si vous êtes gaucher ce sera de l'autre côté. »

C'est elle qui a fait ce mot charmant sur Clairville qu'on venait de décorer la veille. Clairville, ce vaudevilliste adroit, était un ancien acteur dépourvu littéralement d'études.

— Messieurs, nous dit Pavillon, je viens d'apprendre — et la chose est m'assure-t-on au *Moniteur* — que M. Clairville, chevalier de la Légion d'honneur, vient d'être fait, hier, homme de lettres.

Nous parlions un jour d'une concierge très jolie. — J'en ai fait l'observation à son mari, nous dit Pavillon ; et voilà ce qu'il m'a répondu : « Je le crois bien que ma femme est jolie, elle a été la maîtresse d'un général. »

Cette mendiante, ce monstre de laideur, cette deshéritée de tout, n'avait contre le sort et contre les gens, ni amertume ni colère.

Elle n'en voulait qu'aux sots, mais elle leur avait voué une haine de sauvage.

Lorsqu'elle parlait de sa laideur, elle ne tarissait pas ; c'était sur elle des avalanches d'ironies, des cascades de dérisions.

De quoi vivait-elle ? De l'air du temps et d'une tranche de brouillard.

Pauvre Pavillon !

Elle est morte à la Salpêtrière, il y a des années déjà !

LOUIS DAVYL.

LE PRÊTRE DE NEMI (1)

Dans notre prochain numéro nous analyserons ce livre remarquable qui, dans la pensée de l'auteur, fait suite à ses *Dialogues philosophiques*. Pour aujourd'hui nous nous contenterons d'en publier la préface, avec l'autorisation spéciale de M. Ernest Renan :

.... J'ai pris pour sujet les récits relatifs à ce temple de Diane, sur les bords du lac Nemi, dont le prêtre devait, pour être légitime, avoir tué de sa main son prédécesseur. « Cela l'obligeait, dit Strabon, à avoir toujours l'épée à la main et à être sans cesse sur ses gardes, prêt à repousser les attaques qu'on lui préparait. » Caligula, qui avait de l'esprit, fut le premier à s'amuser de cette position singulière. Le *rex nemorensis* de son temps était un vieillard qui avait fini par devenir assez respectable. Le gamin féroce à qui les hasards du césarisme avaient remis le sort du monde le contraignit à se battre avec un gladiateur beaucoup plus fort que lui, qui devint son successeur.

J'ai supposé, pour ma part, dans des temps fort anciens, un prêtre de Nemi, homme éclairé, voulant corriger une vieille religion absurde, et j'ai montré la conséquence qu'entraîne d'ordinaire la tentative d'introduire dans les choses humaines un peu de raison. Cette conséquence est double. D'une part, la foule, qui n'est jamais bien rassurée que par le crime heureux, réclame un scélérat pour prêtre ; de l'autre,

(1) 1 vol. in-18, chez Calmann-Lévy.

Digitized by Google

le prêtre libéral arrive bientôt à voir qu'il a fait, avec ses bonnes intentions, plus de mal que de bien, et qu'il a porté préjudice à la patrie, laquelle repose en définitive sur des préjugés généralement admis. Ici, je plaide un peu contre moi-même ; mais je ne suis pas un prêtre ; je suis un penseur ; comme tel, je dois tout voir. Un ouvrage bien complet ne doit pas avoir besoin qu'on le réfute. L'envers de chaque pensée doit y être indiqué, de manière que le lecteur saisisse d'un seul coup d'œil les deux faces opposées dont se compose toute vérité.

Il n'est pas douteux que cette manière de penser en partie double ne dérange par moment les habitudes des lecteurs à demi cultivés. J'ai plus d'une fois éprouvé que la forme du dialogue et du drame philosophique, à côté de grands avantages, a de très réels inconvénients. L'essence du dialogue étant de mettre en jeu des opinions diverses, et l'essence du drame d'opposer des types différents, on est exposé, de la part des critiques qui font leurs extraits un peu à la hâte, à d'étranges malentendus. On se voit objecter à la fois les dires les plus contradictoires. On est responsable des interlocuteurs, qui partent des principes opposés. J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre d'une méthode de critique dont Platon a été victime. N'a-t-on pas représenté ce grand penseur comme utopiste dans la *République*, immoral dans le *Phèdre*, sophiste dans le *Protagoras*, hypocrite et presque jésuite dans l'*Euthyphron!* Par un procédé du même genre, un journal qui a eu, je ne sais comment, connaissance de quelque épreuve du *Prêtre de Nemi*, m'accusait, il y a un mois à peu près, d'avoir écrit ce dialogue pour « décrier le courage. » Voilà vraiment qui est un peu fort. Moi qui regarde, au contraire, le courage comme supérieur, en un sens, à la moralité !... Moi qui voit dans le courage la marque sûre du sentiment qui nous attache à l'idéal d'une façon désintéressée, puisque évidemment le plus haut degré du courage, celui qui est couronné par la mort, n'est pas récompensé ici-bas !

Le vrai, c'est qu'à un endroit de ma fable, j'ai voulu faire voir ce que devient la religion quand le prêtre l'abandonne, ce que devient l'Etat quand on veut le faire tenir sur les pauvres raisons de l'intérêt personnel. J'ai mis en scène Ganeo, « le vil coquin, » trouvant un disciple digne de lui dans Leporinus, et lui enseignant la dernière conséquence de l'égoïsme, la lâcheté. C'est la doctrine de Ganeo qu'on a présentée comme la mienne. J'aurais prêché justement ce dont j'ai voulu inspirer le mépris! C'est comme si l'on soutenait que les Spartiates montraient des esclaves ivres à leurs enfants, non pour les leur faire prendre en horreur, mais pour les engager à les imiter.

Je ne crains pas du lecteur qui me lira avec suite des appréciations aussi erronées. Si j'ai présenté de manière à donner le frisson, comme en un conte d'Edgar Foë, le cauchemar d'une nation sans idéal ; si j'ai fait vigoureusement sentir l'impossibilité absolue de déterminer l'homme à se dévouer, par des motifs tirés des calculs inférieurs de l'égoïsme et de la vanité, je ne regrette pas les fortes couleurs que j'ai employées. Non ; l'intérêt personnel n'inspire que la lâcheté ; la vanité ne produit rien de solide. L'intérêt personnel et la vanité n'ont ni conseillé un progrès, ni supprimé un abus. On ne se sacrifie que par un acte de foi. Un acte de courage est un acte de foi au premier chef. La certitude de la récompense tuerait le mérite. Nous n'estimons ainsi la haute moralité que si elle a traversé le doute ; nous ne voulons nous décider pour le bien qu'après nous être faits contre lui les avocats du mal. Nous consentons à nous soumettre à l'impératif du devoir, mais à condition qu'il soit bien entendu que nous voyons la faiblesse des arguments qui l'appuient. Là est le secret de l'empire qu'exerce sur nous la femme avec la simplicité de sa foi, son ignorance, sa naïveté d'affirmation. Elle voit au fond mieux que nous. Aucune mère n'a besoin d'un système de philosophie morale pour aimer son enfant. Aucune jeune fille de bonne race n'est chaste en vertu d'une théorie. De même aucun homme courageux ne court à la mort mû par un raisonnement. Nous faisons le bien sans être sûrs qu'en le faisant nous ne sommes pas dupes ; et, saurions-nous de science certaine que nous le sommes, nous ferions le bien tout de même. Ces milliers d'êtres que l'univers immole à ses fins marchent bravement à l'autel. Le philosophe qui voit le plus clairement la vanité de toute chose est capable d'être un parfait honnête homme et même, à son jour, un héros.

Voilà comment il se fait qu'après tant de désillusions, l'appétit du bien, la soif d'une conscience de plus en plus étendue, ne s'éteignent jamais dans l'humanité. Antistius (c'est le héros du livre), renaîtra éternellement pour échouer éternellement, et, en définitive, il se trouvera que la totalité de ses échecs vaudra une victoire. Laissez ce doux rêveur finir tristement, se renier lui-même, demander pardon à Dieu et aux hommes de ce qu'il a fait de bien. Un jour, à un point donné du temps et de l'espace, ce qu'il a voulu se réalisera. A travers toutes ses découvertes, le pauvre Liberalis s'obstinera également dans sa simplicité. Métius, l'aristocrate méchant et habile, qui se moque de l'humanité, sera confondu. Ganeo sera pardonné avant lui. Je crois, avec la sibylle, que la justice règnera, sinon sur cette planète, au moins dans l'univers, et que l'homme vertueux se trouvera finalement avoir été le bien inspiré.

Dans cette grande crise que l'avènement de l'esprit positif fait subir de nos jours aux croyances morales, j'ai défendu plutôt qu'amoindri la part de l'idéal. Je n'ai pas été de ces esprits timides qui croient que la vérité a besoin de pénombre et que l'infini craint le grand air. J'ai tout critiqué, et, quoi qu'on en dise, j'ai tout maintenu. J'ai rendu plus de services au bien

Digitized by Google

en ne dissimulant rien de la réalité qu'en enveloppant ma pensée de ces voiles hypocrites qui ne trompent personne. Notre critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes. Si nos raisons de croire aux réparations d'outre-tombe peuvent sembler frêles, celles d'autrefois étaient-elles beaucoup plus fortes ? *Teste David cum Sibylla!* Des siècles ont cru à la résurrection sur le témoignage de David et de la Sibylle. Vraiment, nos raisons valent bien celles-là.

Dans l'ordre social, comme dans l'ordre théologique, nous nous sommes posé la question : Qui sait si la vérité n'est pas triste ? L'édifice de la société humaine porte sur un grand vide. Nous avons osé le dire. Rien de plus dangereux que de patiner sur une couche de glace sans songer combien cette couche est mince. Je n'ai jamais pu croire que, dans aucun ordre de choses, il fût mauvais d'y voir trop clair. Toute vérité est bonne à savoir. Car toute vérité clairement sue rend fort ou prudent, deux choses également nécessaires à ceux que leur devoir, une ambition imprudente ou leur mauvais sort appellent à se mêler des affaires de cette pauvre humanité.

ERNEST RENAN.

UNE SOIRÉE CHEZ MADAME ADAM

AUDITION DE MÉLODIES BRETONNES

Des chansons bretonnes ? Je crois bien, j'en raffole ; et si, comme je le suppose, elles ont été recueillies et notées par le professeur doublé d'un artiste qui a nom Bourgault-Ducoudray, bien que l'audition de ces mélodies ait lieu le vendredi, et qui plus est : le 13, j'accepte l'invitation à la fête : j'en serai.

Et me voilà parti chez Mme Adam. En montant l'escalier de son hôtel, je croise MM. Ambroise Thomas, Goblet, de Marcère, Cochery, François Coppée, Leconte de Lisle, Alphonse Daudet, Henri de Bornier, le préfet de la Seine, je ne sais plus qui encore, bref le dessus du panier de la politique, de la littérature et de l'art.

Diable, me dis-je en moi-même, voilà des mélodies bretonnes qui vont être chantées en illustre compagnie. Mais de qui sont-elles ? Où sont les chanteurs et le musicien ? J'interroge autour de moi, personne ne peut me le dire. Mme Adam nous réserverait-elle une surprise ? Allons-nous voir sortir tout-à-l'heure par une trappe quelconque, des Bretons en costume avec le biniou traditionnel ? Ce serait drôle. Mais non, j'aperçois tout-à-coup dans l'encadrement d'une lourde portière la figure pâle et longue de Bourgault-Ducoudray. J'avais deviné juste. C'est lui, en effet, qui a eu l'heureuse idée de nous faire entendre des mélodies bretonnes. Il a seulement demandé à Mme Adam de leur servir de marraine à Paris, et la déesse de la *Nouvelle Revue* a accepté l'honneur qu'on lui faisait avec sa bonne grâce accoutumée.

Mais qu'il en a coûté à Bourgault-Ducoudray pour rassembler cette gerbe de mélodies ! Ecoutez-le plutôt : il va nous raconter lui-même ses excursions à travers la Bretagne.

Conférence de M. Bourgault-Ducoudray.

Mesdames, Messieurs,

Je vous remercie d'avoir bien voulu venir entendre les mélodies populaires bretonnes que Mme Adam a prises si gracieusement sous son patronage. L'intérêt qu'elle leur témoigne leur portera bonheur. Sous son égide, les mélodies bretonnes ne peuvent manquer de faire leur chemin dans le monde ; et comme breton, je dois remercier Mme Adam du fond du cœur de ce qu'elle a fait pour mettre en lumière le génie musical de la Bretagne.

Les mélodies populaires que nous allons avoir l'honneur de vous faire entendre, ont été recueillies par moi dans une exploration faite en 1881.

Mon excursion dura deux mois, et voici l'itinéraire que je parcourus : Rennes, Lamballe, La Saudraie (en Perguilly), Saint-Brieuc, Guingamp, Belle-Isle-en-Terre, Bégard, Pédernec, Quimper, Château-Neuf-du-Faou, Carhaix, Le Etuelgoat, Morlaix, Saint-Pol-de-Léon, Roscoff, l'île de Batz, Trémel, Plestin, Pontivy, Guéméné, Le Faouet, Quimperlé et Nantes.

Recueillir les mélodies populaires des lèvres mêmes des campagnards chez lesquels la tradition s'en transmet, c'est là une besogne qui n'est pas sans difficultés. L'étonnement, la défiance qu'éprouve le paysan en face du « Monsieur » qui cherche des chants populaires, parfois, surtout chez les femmes, un sentiment de retenue qu'on pourrait appeler « la pudeur du chant », sont autant d'obstacles à surmonter.

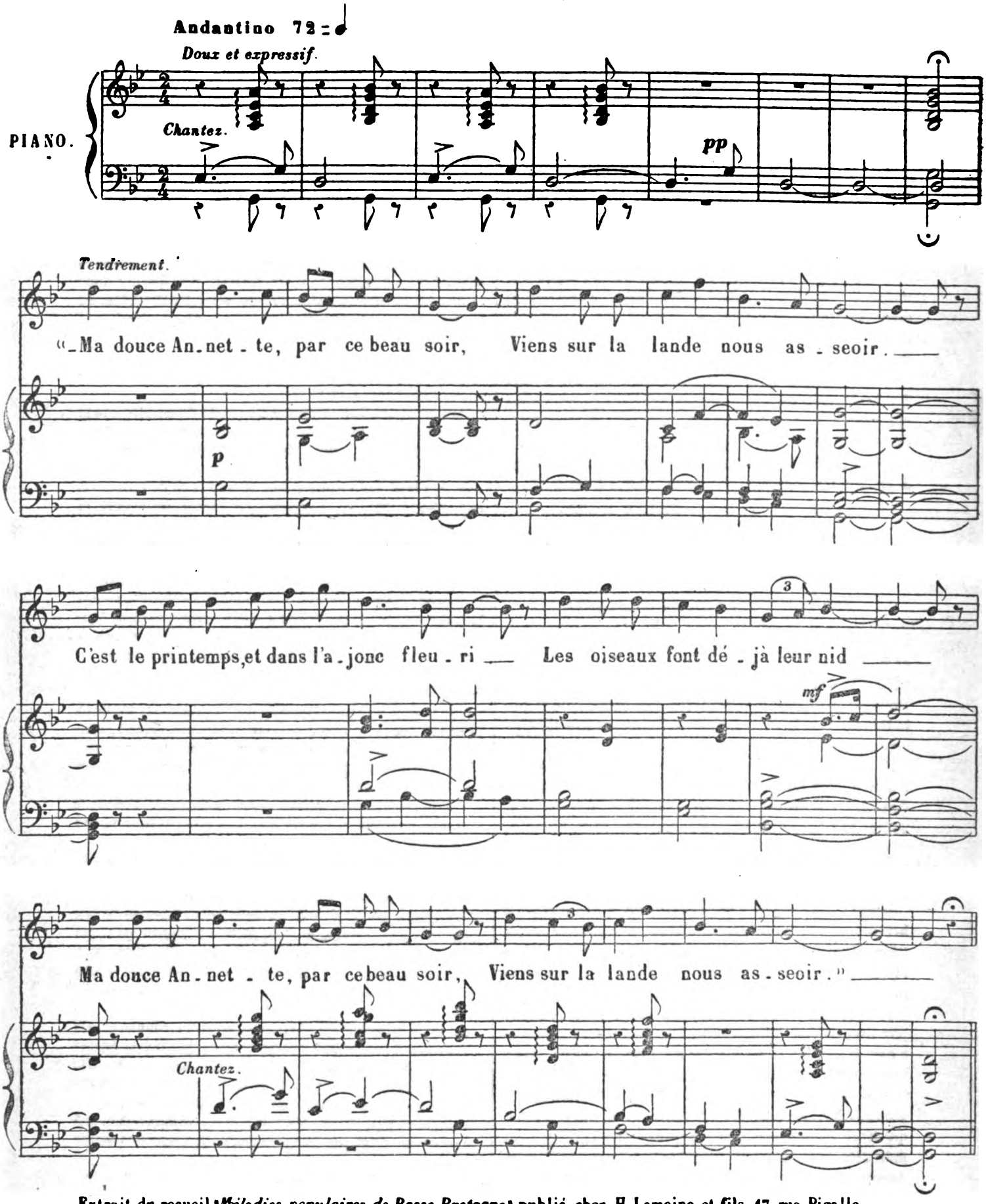
Il est indispensable, pour ne pas perdre de temps, d'avoir des intelligences dans une localité. A Pédernec, je fus merveilleusement servi par l'instituteur (M. Mahé). Je lui avais annoncé ma visite quelques jours à l'avance. Quand j'arrivai, il avait convoqué dans le préau de l'école tous les chanteurs et toutes les chanteuses de l'endroit. Bientôt une partie de la population vint assister à cette « solennité » J'étais assis, M. Mahé à ma droite, à une table ornée d'un tapis vert. Chaque chanteur venait à tour de rôle s'asseoir devant nous et exhibait son répertoire.

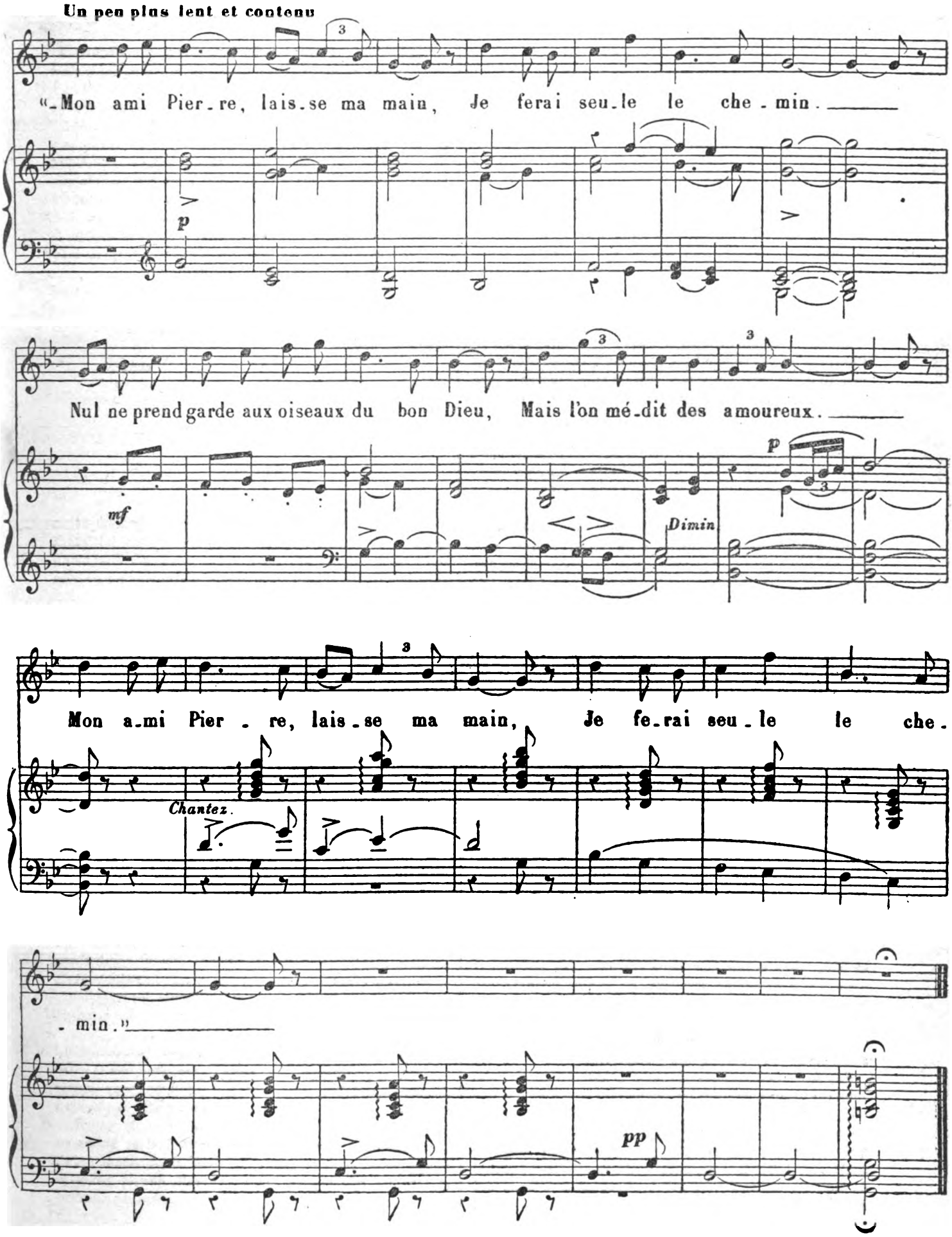
M. Mahé notait les paroles, moi la musique. Au bout de quelque temps, presque tous les spectateurs, mis en goût (il y en avait au moins une centaine), déclarèrent qu'ils savaient aussi des chansons et briguèrent l'honneur de les faire entendre. Ce jour-là, loin d'avoir à courir après les chanteurs, je ne pus satisfaire toutes leurs demandes, et à la fin de la séance qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, j'avais amassé une superbe récolte.

La seule difficulté n'est pas de gagner la confiance des chanteurs, il faut encore rencontrer des personnes douées d'une bonne mémoire ; car celles-là seulement sont capables de vous fournir une version fidèle. Quand un chant se transmet de bouche en bouche, sans être fixé par l'écriture, il est exposé à plus d'une altération. On est quelquefois obligé de recueillir vingt versions du même air, avant de trouver la bonne.

Le style d'exécution des chanteurs populaires est très iné-

Digitized by Google

MA DOUCE ANNETTE

Extrait du recueil "*Mélodies populaires de Basse-Bretagne*" publié chez H. Lemoine et fils, 17, rue Pigalle

Digitized by Google

Digitized by Google

gal, comme leur mémoire. Sur le nombre, on en rencontre qui sont doués d'un talent d'interprétation vraiment supérieur. Je me souviendrai toujours d'avoir entendu à Guingamp, avec un indicible plaisir, une chanteuse appelée Mme Le Goas, dont l'exécution était d'une pureté irréprochable. Le chant de Mme Le Goas me parut remarquable en ce qu'il était singulièrement doux, égal et uni. Son style était précisément l'antipode de cette manière hachée et heurtée, chevrotante et grimaçante, qui est celle des mauvais chanteurs dramatiques. J'ignore si, parmi ses ancêtres très éloignés, Mme Le Goas compte un prêtre d'Apollon, mais son chant répondait exactement à l'idée que je me fais du style apollinique, de cette musique chaste et sobre qui devait avant tout calmer, épurer et guérir, en exprimant l'état d'une âme sagement équilibrée, amie des dieux et amoureuse de la sagesse.

Toutes les chanteuses de Bretagne ne valent pas Mme Le Goas. J'ai essuyé pendant mon voyage, bien des averses de fausses notes, bien des avalanches de voix calleuses et nasillardes. Les Bretons ont ceci de singulier, que, pour eux, chanter du nez, n'est point un défaut; c'est, au contraire, une qualité indispensable pour que l'exécution soit véritablement fine et raffinée. Ce goût bizarre leur est commun avec les Orientaux. Dans la notation de la Musique ecclésiastique grecque, il y a un signe « endophônon » qui veut dire : *ici, l'exécutant doit chanter du nez.*

Comme les Orientaux, les chanteurs bretons élèvent le nasillement jusqu'à la hauteur d'un style; comme eux, ils ont une prédilection pour les notes élevées et les longues tenues; comme eux enfin, ils ont la passion du style orné et surchargent leurs mélodies de fioritures et de notes d'agréments qui en rendent la notation parfois très difficile. En revanche, ils ont une grande qualité : ils ne chantent jamais mollement. Un des caractères du chant breton, c'est l'accent; la mélodie s'y subordonne toujours à la parole et semble n'avoir d'autre mission que de la faire briller. Il y a un proverbe breton qui dit : « Celui qui perd ses mots perd son air. » Ce proverbe, à lui tout seul, vaut un traité d'esthétique. Les chanteurs populaires ne sont pas toujours en verve. Pour les contempler dans toute la plénitude de leurs moyens, il faut les entendre dans une fête, aux noces ou dans les veillés.

Un jour de fête, je réunis dans une auberge, à Château-Neuf-du-Faou, huit ou dix jeunes gens à qui j'avais témoigné le désir d'entendre des chansons de danse. Tant qu'ils chantèrent pour moi, leur exécution fut soigneuse et correcte, mais tranquille et modérée... Dès qu'ils commencèrent à chanter pour eux, ce fut bien une autre affaire. Tout à coup, je les vis s'animer : comme la pythonisse antique, ils paraissaient sentir la présence du dieu. Ne pouvant plus se tenir assis et chanter dans l'inaction, ils se lèvent et s'élancent dans une pièce voisine. Là commença une danse tellement furieuse qu'au bout de quelque temps, je les conjurai de s'interrompre, craignant que le logis qu'on était en train d'étayer, ne s'effondrât et que nous ne fûssions précipités dans une chute commune.

Une autre fois, j'assistais à une veillée à l'île de Batz. Bien des gens se figurent que les veillées bretonnes ont une physionomie mélancolique. Rien ne saurait, au contraire, donner une idée de l'entrain et de la pétulance avec laquelle chanteurs et chanteuses y produisent leur inépuisable répertoire. Les chansons sont généralement connues de toute l'assistance. Dès qu'un chanteur en a commencé une, aussitôt elle est reprise en chœur par tous les autres.

A peine la chanson est-elle terminée qu'un autre chanteur entame un nouveau refrain. C'est un feu roulant, c'est une véritable fontaine jaillissante de mélodies de tous les genres et de tous les caractères. On chante indistinctement des chansons sérieuses ou des chansons folâtres. Après les complaintes viennent les cantiques, après les cantiques, les chansons d'amour. Il faut que tout y passe, jusqu'aux chants d'église. Je me souviens que, dans cette soirée mémorable, un chanteur à bout de son répertoire se mit à entonner le *Parce Domine* et le *Miserere !*

Outre une ample moisson de chants de toute espèce, je fis, pendant mon voyage bon nombre d'observations intéressantes au point de vue de l'histoire de l'art.

Ainsi j'acquis la conviction que la plupart des faits qui nous sont signalés comme caractérisant la musique des anciens, se retrouvent aujourd'hui vivants et palpitants dans le chant populaire.

A suivre

LE SOLLICITEUR

NOUVELLE

— M. le ministre, s'il vous plaît ?

L'huissier dérangé dans la lecture de son journal fit un mouvement d'impatience, redressa la tête en assujettissant son binocle sur son nez pour mieux dévisager l'importun et se mordit les lèvres pour mieux dissimuler un sourire narquois.

— Je désirerais parler à M. le Ministre, répéta le visiteur.

— Avez-vous une lettre d'audience ? demanda l'huissier.

Le visiteur tira de sa poche un papier ministériel, le déplia d'un air triomphant et le présenta à son interlocuteur.

— C'est bien, c'est bien ! grommela ce dernier, donnez-moi votre carte. M. le ministre est très occupé. Je vais voir s'il peut cependant vous recevoir.

— Il me recevra certainement puisqu'il m'a donné rendez-vous.

L'huissier haussa les épaules d'une façon imperceptible et ne répliqua pas.

Au bout de deux minutes il revint auprès du solliciteur.

— Asseyez-vous, dit-il sèchement, vous passerez quand votre tour sera arrivé. Il y a déjà bien des personnes qui attendent avant vous.

Et il se replongea dans la lecture de son journal.

L'huissier avait dit vrai. En s'asseyant sur l'une des banquettes de l'antichambre ministérielle, le nouveau venu constata que les demandes d'audience étaient nombreuses ce matin-là. Echelonnés en rang d'oignons contre les lambris nus d'une grande pièce froide et maussade, les solliciteurs attendaient avec impatience le moment où ils auraient accès dans le cabinet du puissant du jour.

Les uns essayaient de tuer le temps en parcourant un journal, les autres relisaient pour la centième fois la lettre de recommandation qu'ils jugeaient infaillible pour obtenir la faveur demandée. Celui-ci, ne pouvant rester en place, se promenait fiévreusement; celui-là, plus philosophe, sommeillait doucement dans un coin, ouvrant l'œil de temps en temps pour voir si les rangs s'éclaircissaient autour de lui. et, chaque fois qu'une porte s'ouvrait, que la sonnette électrique tintait, que les garçons se levaient, le cœur lui

Digitized by Google

battait, il s'assurait que le nœud de cravate n'était pas dérangé, ou boutonnait ses gants en pensant :

— C'est peut-être mon tour qui est arrivé.

Mais l'huissier appelait un nom qui n'était pas le vôtre. C'était une fausse alerte. On s'armait de patience; après avoir regardé l'heure à sa montre on constatait avec effroi que la fin de l'audience approchait.

Le nouveau venu commençait à s'habituer à ces déboires. Depuis trois mois, M. Lepoitevin, ancien membre de l'Université, fréquentait régulièrement deux fois par semaine, l'antichambre ministérielle, sans avoir accès dans cette terre promise qui s'appelle son cabinet. On l'ajournait impitoyablement, et résigné à son sort, sans amertume, saluant les garçons de bureau avec une exquise politesse, il murmurait :

— Je reviendrai.

Au bout d'une heure de station, M. Lepoitevin s'aperçut qu'un visiteur qui venait d'entrer avait réussi à passer avant lui. Il s'approcha de l'huissier de service et lui en fit la remarque.

— C'est un préfet ! répondit l'huissier.

Le préfet resta une demie-heure dans le cabinet du ministre. Sur ces entrefaites, un nouveau personnage entra et fut reçu aussitôt après le départ du préfet. L'ancien universitaire en fit de nouveau l'observation à l'huissier qui répondit, cette fois sans lever la tête :

— C'est un député !

Comme toujours la matinée se passa sans que le pauvre homme fût reçu. Un huissier vint annoncer aux solliciteurs qui restaient que l'heure était venue de s'en aller, sur le ton des employés du Salon criant : Messieurs, on ferme. Ce fut une explosion générale de murmures sur les banquettes. M. Lepoitevin eut la force de ne laisser rien paraître de sa déception nouvelle et, remettant sa lettre d'audience dans sa poche :

— Je reviendrai, dit-il.

***

Le dernier grade qu'il avait occupé dans l'enseignement était celui de professeur de rhétorique dans un lycée de province. Une maladie de cœur l'avait forcé de quitter la carrière avant qu'il n'eût droit à sa retraite. M. Lepoitevin vint cacher sa misère à Paris, travaillant, quand sa santé le lui permettait, dans les bibliothèques et faisant des livres qui n'étaient pas payés le quart de leur valeur.

Si encore le vieil universitaire n'avait eu qu'à songer à lui !

Mais Pauline, sa fille unique, grandissait. C'était pour lui un crève-cœur continuel que de la voir partager sans se plaindre, sans récriminer contre la destinée, sa vie de souffrances et de privations. Pauline était sa fierté, sa seule joie, la fleur de ses tendresses du vieil âge. Il oubliait tout et se sentait presque heureux, lorsqu'elle se promenait à son bras, le dimanche, aux Tuileries ou sur les quais, les soirs d'été.

Pauline avait vingt ans et trouvait le moyen, avec quelques chiffons, de dissimuler sa pauvreté. Elle était si jolie avec ses grands cheveux bouclés, son regard velouté, sa taille de guêpe ! Le bonhomme observait du coin de l'œil le sillage d'admiration qu'elle laissait sur son passage et se disait que sa fille, avec sa pauvre petite toilette ayant déjà connu bien des saisons, faisait plus sensation que les femmes habillées de pied en cap dans la dentelle et le velours.

Aussi quand l'enfant lui annonça un jour qu'elle avait pris une grosse résolution et qu'elle voulait utiliser son talent de pianiste en courant le cachet, le père eut le frisson et s'écria naïvement :

— Tu es trop jolie pour faire ce métier, mignonne.

Il ne put triompher de l'obstination de Pauline. L'amoureux flairé par le vieil universitaire se rencontra sur le chemin de la musicienne vaquant à ses leçons. Mais ce fut un amoureux pour le bon motif.

Un jour par semaine, à la même heure, Mlle Lepoitevin traversait le Pont-Royal, allant vers la rive droite. Elle se croisait régulièrement avec un jeune homme employé sur la rive gauche, dans la succursale d'une grande maison de banque, qui, à sa vue, cessait de grignoter un croissant et le dissimulait de son mieux.

La rencontre fut sérieuse, car quelque mois plus tard l'employé était admis chez Pauline et faisait à son père la demande de sa main.

Sa demande fut accueillie en principe, avec certaines réserves quant à la date du mariage. Malgré sa position modeste d'employé, le jeune homme était riche à côté de la situation misérable de sa fiancée. Il en coûtait à la fierté du bonhomme d'avouer que sa fille n'avait pour toute dot que sa beauté et son port de reine, il voulait gagner du temps. Une idée lui était venue.

Pourquoi ne solliciterait-il pas du gouvernement une pension ? Indépendamment de ses états de services dans l'Université, il avait fait des travaux dont l'importance valait bien une récompense, et il se mit en quête d'avoir une entrevue avec le ministre.

Pendant trois mois, on ne vit que lui au ministère. Le soir, M. Lepoitevin ne laissait rien percer de ses déceptions de la matinée ; car les amoureux étaient là, à la fenêtre, faisant des plans de bonheur à deux, tandis que, cloué sur son fauteuil par son hypertrophie et la fatigue de courses ses vaines, il se laissait aller au sommeil.

Mais il ne dormait que d'un œil.

Parfois les amoureux le croyant endormi, subissaient l'influence des parfums capiteux des fleurs du balcon et, sous le charme d'une chaude soirée, dans l'ombre d'une fenêtre au cinquième étage les chaises se rapprochaient, les têtes aussi, et l'on escomptait par avance quelques-unes des immunités d'une lune de miel. Parfois, un baiser trop bruyant avait réveillé le bonhomme qui s'était mis à tousser en pensant :

— Décidément ces tourtereaux-là s'ennuient à attendre. Le mieux c'est de les marier le plus tôt possible. Oui, mais...

Et M. Lepoitevin revenait toujours à son projet : celui de mettre dans la corbeille de noces de Pauline la pension qu'il aurait obtenue de l'Etat.

***

Un jour, l'ancien professeur poussa un cri de joie en lisant dans le journal la composition du nouveau cabinet. Le ministre auquel il avait à faire s'appelait maintenant M. Gérard. Parbleu ! il le connaissait, ce Gérard, c'était un Bourguignon comme lui ; tous deux avaient fait leurs humanités sur les mêmes bancs du collège. Il n'aurait rien à lui refuser.

Notre solliciteur, plein d'espoir, reprit la route du ministère.

Il se heurta au même huissier, toujours cravaté de blanc, toujours rasé de frais, qui lui posa la même interrogation :

— Avez-vous une lettre d'audience ?

Digitized by Google

M. Lepoitevin se redressa de toute sa hauteur et, avec un sourire suffisant :

— Je n'en ai pas besoin, je présume. Veuillez faire passer ma carte à M. le ministre. Je le connais personnellement. Il ne peut manquer de me recevoir.

L'huissier objecta sa consigne. Le bonhomme insista tellement qu'il finit par surmonter les susceptibilités de l'huissier. Celui-ci, après avoir été porter la carte, revint en disant que M. le ministre le recevrait tout à l'heure.

— Parbleu ! j'en étais sûr, répondit le solliciteur radieux.

Il ne se sentait pas de joie. En attendant il s'était mis à causer familièrement avec les huissiers et les garçons de bureau. Il leur racontait l'objet de sa démarche. Sa pension, c'était son cadeau de noces à sa fille. Quelle chance que M. Gérard fût un ministre ! C'était un ministre qui avait toutes les qualités d'un homme d'Etat ! Une seule chose l'étonnait, c'était que M. Gérard ne fût pas devenu ministre plus tôt.

Et il regardait les autres solliciteurs assis sur les banquettes d'un air qui signifiait :

— Tout beau ! je passerai avant vous, mes amis, car j'ai l'honneur d'être l'ami d'enfance du ministre.

Une heure s'écoula, M. Lepoitevin sentit tout son sang affluer au cœur quand un huissier s'avança vers lui.

— M. le ministre regrette beaucoup de ne pas vous recevoir. Mais il est très occupé et me prie de vous dire que si vous voulez parler à son chef de cabinet...

Le vieux professeur n'en voulut pas entendre davantage. Il revint chez lui où il trouva les amoureux échangeant toujours les arrhes du mariage et s'impatientant de plus en plus. Le lendemain il sortit en disant ;

Ce Gérard, il faut que je le voie aujourd'hui !

Le ministre était à la Chambre. Le bonhomme guetta sa sortie et l'aperçut montant dans sa voiture. Au moment où il allait l'atteindre, un embarras de fiacres le renversa sur la chaussée et l'envoya rouler dans la boue. Un rassemblement se fit autour de lui. Les agents accourus relevèrent M. Lepoitevin et le conduisirent chez un pharmacien.

Cependant le ministre s'était aperçu de l'accident et était descendu pour prendre des nouvelles du blessé, qui avait eu plus de peur que de mal dans sa chute.

Grande fut sa surprise en reconnaissant son ancien camarade de collège.

Pauvre diable ! murmura le ministre, j'ai trouvé sa demande de pension dans les archives de mon prédécesseur et sans doute il était venu ce matin pour m'en parler. Je l'examinerai ce soir...

∴

On était tout à la joie, au cinquième étage des Lepoitevin.

Le médecin avait déclaré que quelques jours de repos remettrait sur pied le vieil universitaire, un pli ministériel était parvenu dans la matinée pour faire savoir que la pension était accordée à partir du mois suivant, on avait enfin fixé le jour des noces.

Comme d'habitude, le jeune employé était venu le soir faire sa cour à sa fiancée et s'était attardé dans l'ivresse d'une félicité prochaine.

— Père, n'est-ce pas qu'il est temps de s'en aller? fit Pauline en regardant l'heure; que diraient les voisins !

Le vieillard, la main sur son cœur, la tête tournée vers la ruelle, ne répondit pas.

— Père ! père ! répéta l'enfant en s'élançant à son chevet.

Ce soir là, les amoureux passèrent leur première nuit en semble, près d'un mort.

GALLERY DES GRANGES.

LES OMBRES CHINOISES DE MON PÈRE

La librairie Rouveyre devant publier dans quelques jours ces Ombres chinoises, *notre collaborateur Paul Eudel nous a remis quelques clichés pour donner à nos lecteurs une idée du joli travail de son père.*

Mon père était un petit employé des douanes que les hasards de sa carrière administrative aient fixé au Crotoy pendant quelques années.

Vers 1837, le Crotoy n'était pas, comme aujourd'hui, l'une des stations balnéaires les plus fréquentées de la Somme. C'était une pauvre commune reléguée au bout du monde, assise sur un tertre formé d'un peu de terre et de beaucoup de sable. Deux cents feux environ. Des marins, quelques artisans et de rares fonctionnaires habitaient ses maisons basses dont la toiture, couverte de chaume, les coiffait comme un bonnet de loutre. Ni boulanger, ni voiturier, ni bureau de poste; à peine si les voyageurs pouvaient y trouver un gîte pour la nuit.

Aussi à part la chasse et la pêche, les sujets de distraction faisaient absolument défaut au Crotoy. L'hiver, où les soirées sont si longues et si tristes, mon père ne pouvait se résigner après ses heures de bureau à regarder brûler les tisons. Il avait des goûts d'artiste, une solide instruction et une inépuisable bonne humeur. Il adorait son intérieur et il songea, tout en amusant les siens, à tuer le temps le plus agréablement possible.

Le travail étant pour lui son seul plaisir, l'idée lui vint d'improviser un petit théâtre d'*Ombres Chinoises* à l'instar de celles qu'il avait vues jouer en 1812, pendant qu'il faisait à Boulogne ses premières études avec Sainte-Beuve.

Mon grand-père, directeur des douanes de cette ville, avait mis son fils à la pension de M. Bleriot. Ce professeur, grand amateur de marionnettes, comme Charles Nodier, se plaisait à conduire ses élèves, les jours de congé, voir les ombres chinoises. On parlait alors presque autant de Séraphin que de la campagne de Russie.

Mais vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis cette époque, et le théâtre dont le projet roulait constamment dans sa tête ne pouvait être reconstitué que sur des souvenirs à peu près effacés.

On n'était pas riche à la maison, les appointements n'étaient pas lourds et ils suffisaient bien maigrement à élever la petite famille. Que de difficultés à vaincre? Il fallait faire tout avec rien.

Il y avait dans le grenier une masse de papiers qui depuis longtemps ne servaient plus : mon père les utilisa, par esprit d'économie. S'arrangeant pour ne rien dépenser, il réunit cinq grandes feuilles de papier et les colla ensemble pour obtenir un carton très fort. A l'aide de son canif il tailla patiemment chaque personnage avec une naïveté si réjouissante que Gavarni ne les eût certainement pas reniés. Chacun avait des membres articulés et assemblés par un nœud serré solidement. Les bras s'agitaient grâce à un fil de fer, tandis que les jambes se mouvaient à l'aide de tiges prolongées, le tout correspondant entre les mains de l'habile impressario.

Quant à la mise en scène, elle ne fut pas longue à trouver. Nous avions un petit salon s'ouvrant sur la cuisine. Le

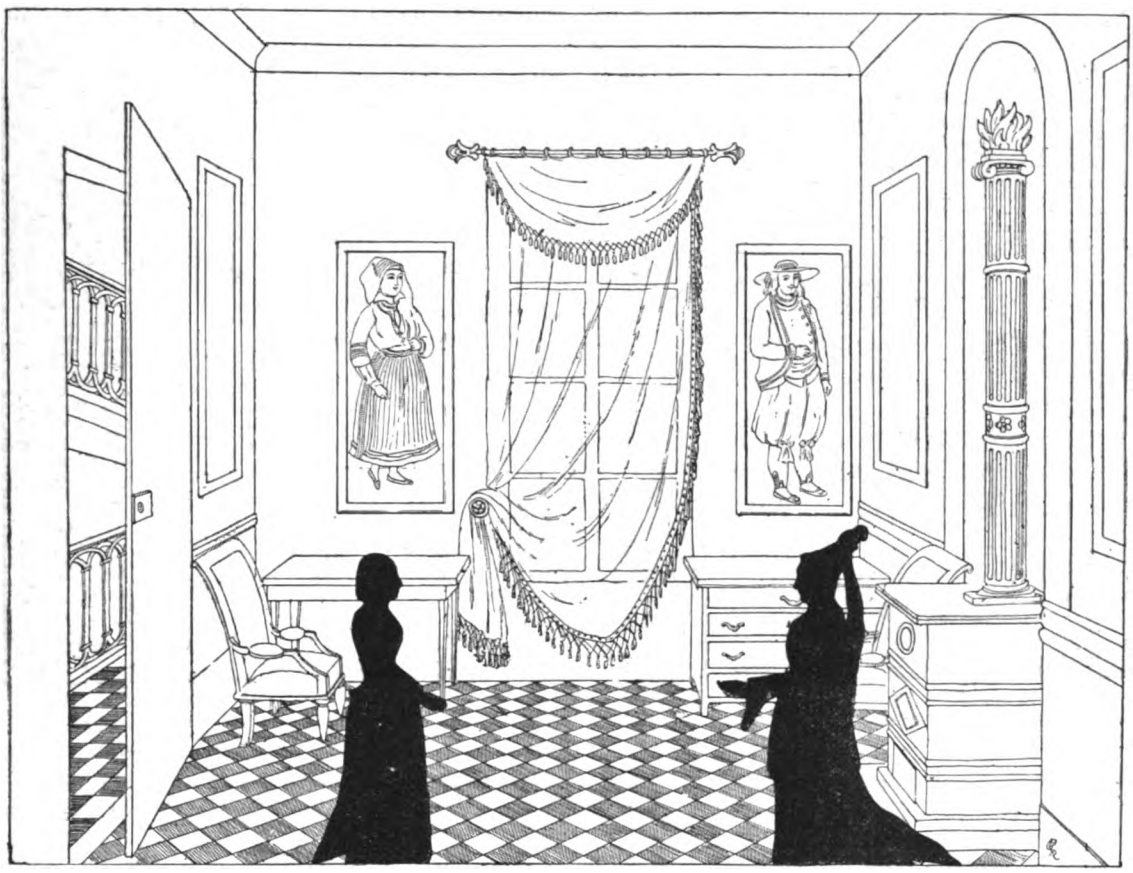
Digitized by Google

premier servait au public, et la seconde formait le foyer, les coulisses et le magasin d'accessoires. Les jours où l'on jouait la comédie, on enlevait la porte de communication pour la remplacer par une autre en bois noir ayant une large baie au centre. Au moyen de taquets s'y fixait un châssis de bois recouvert de papier tendu et représentant le décor peint à l'aquarelle dans des tons chauds et vigoureux. L'ombre des marionnettes venait s'y détacher en noir opaque. Le rideau, formé par deux toiles superposées, l'une noire et l'autre blanche, représentait la voûte céleste. L'éclat des étoiles provenait de découpures faites dans l'étoffe noire. Au centre du firmament, un croissant figurait la lune et servait à accrocher les titres de pièces écrites à la main sur du papier huilé.

Pour l'éclairage, un humble quinquet en fer-blanc fixé derrière le rideau, sur une planchette mobile, glissait entre deux tringles de bois clouées au plancher. En avançant ou en reculant ce réflecteur, on réglait la lumière à volonté.

Rien de plus simple, de plus primitif, comme vous le voyez, mais en même temps rien de plus pratique. Ainsi seul, sans aide, mon père pourvoyait à toutes les exigences de son petit théâtre; les personnages, il les dessinait, les trucs, il les inventait, les décors, il les peignait. Il fit plus encore, il choisit ou composa ses pièces, ses couplets et sa musique.

Aussi quelle agitation dans le Crotoy les jours de comédie? C'était à qui, parmi la population maritime, obtiendrait une invitation. Un remerciement payait les places. Quant aux rafraîchissements, un excellent cidre de pomme fabriqué à



la maison arrosait la grosse pâtisserie picarde, des bouleaux

et des gâteaux battus que ma bonne mère, voulant participer à la fête, préparait de ses mains.

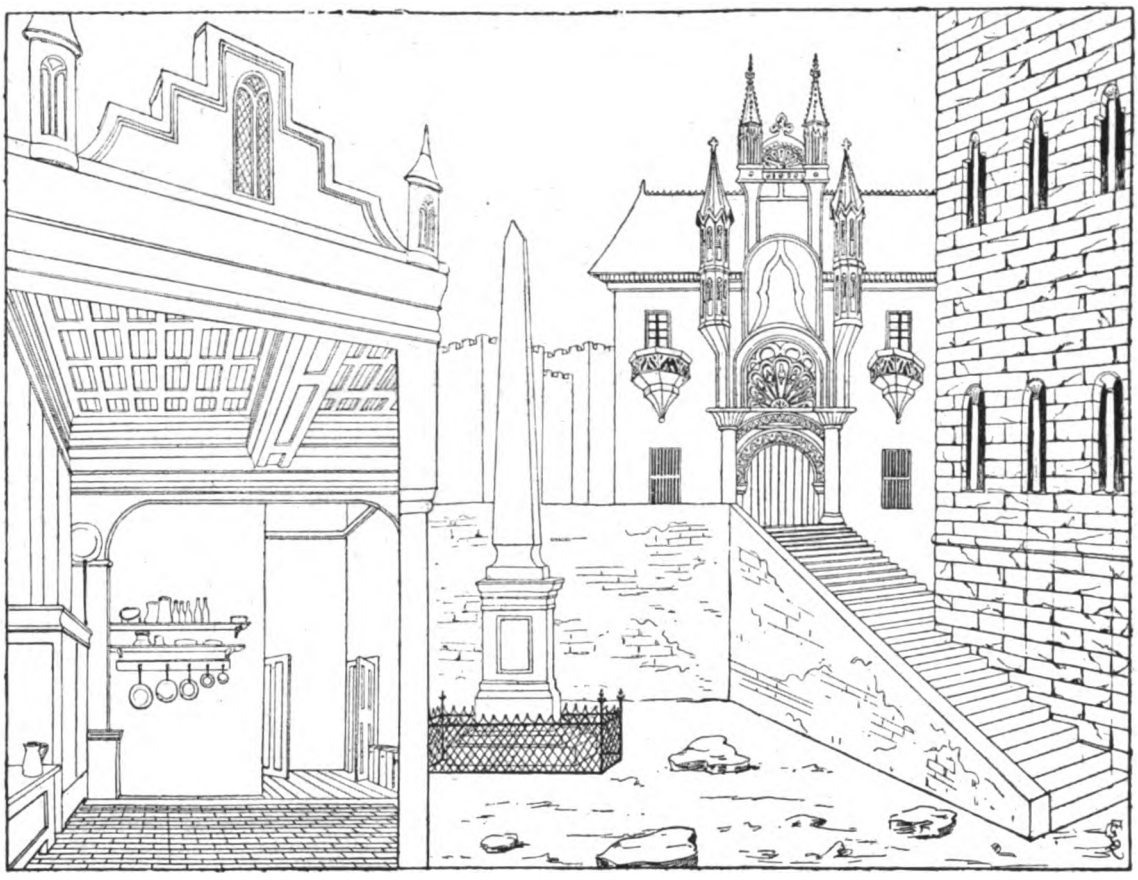
Ah! ces ombres chinoises! C'est à ne pas le croire, quelles traces ineffaçables elles ont laissé dans l'esprit des anciens du pays! On en parle encore et tout récemment l'un des derniers spectateurs me fredonnait joyeusement les refrains qu'il avait entendus, dans sa jeunesse, chanter par mon père de sa voix légère et bien timbrée.

Quant à moi, enfant en bas-âge, on me laissait dans mon berceau dormir profondément. J'étais trop jeune pour ces réunions populaires, et ce n'est qu'à Nantes, où nous vînmes plus tard nous installer, que j'ai pu assister aux représentations. Je vois d'ici la chambre que l'on improvisait en salle de théâtre. Pour l'ouverture, un antique et solennel accordéon tenait lieu d'orchestre, et j'entends encore les applaudissements saluant ses modulations essoufflées. L'impressario maniait avec tant de dextérité ses bonshommes, son intonation était souvent si drôle, qu'une franche gaieté gagnait bien vite les spectateurs. Et ce n'était pas chose

Digitized by Google

aisée, croyez-le bien, que de s'identifier instantanément avec le caractère de chaque personnage, de changer de voix à chaque réplique et de produire des effets comiques sans autre ressource que des artistes en carton pouvant seulement glisser sur la surface unie du papier.

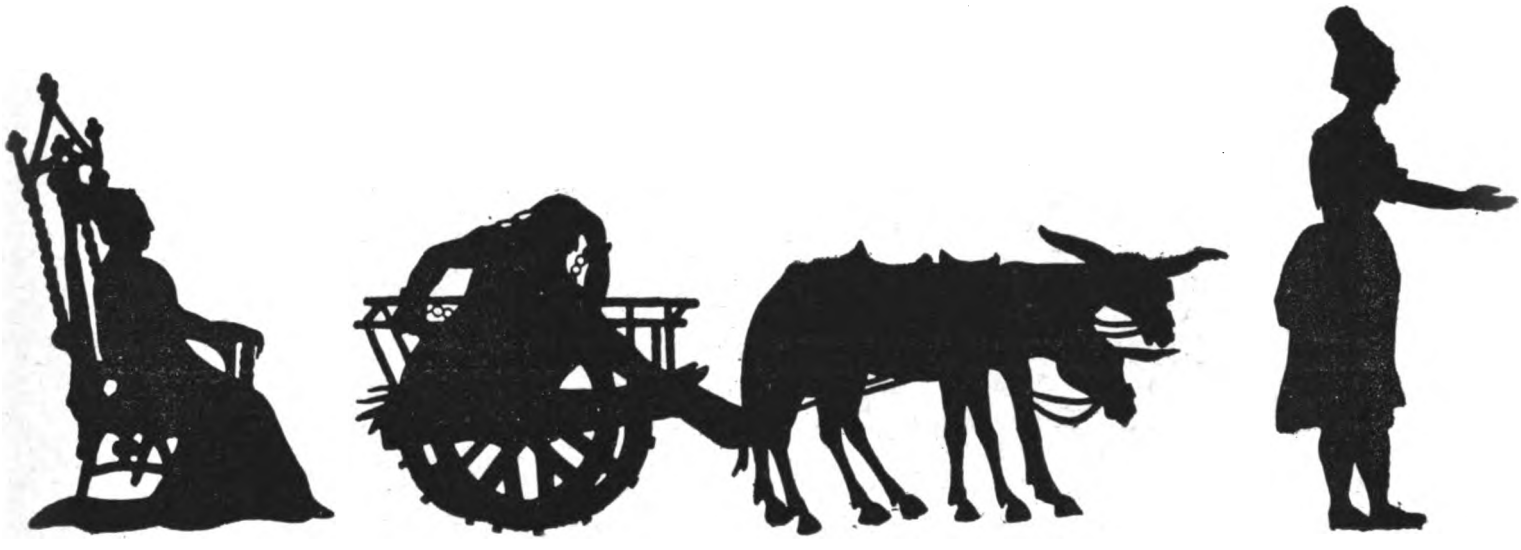
Un défilé d'animaux entremêlé de réflexions amusantes et scientifiques servait de prologue. Le répertoire se composait d'une douzaine de pièces. Par une inspiration heureuse, mon père avait pris le sujet de quelques-unes de ses comédies à La Fontaine, à Perrault et au chanoine Schmidt, ces maîtres conteurs chez lesquels on avait d'ailleurs tant puisé avant lui. Enfin des auteurs alors en vogue furent ses tributaires : Desaugiers et Dorvigny. La *Chatte merveilleuse*, une féerie: les *Battus paient l'amende*, un proverbe lui ayant semblé, comme par avance, préparés pour une facile et riche adaptation à ses ombres chinoises,



il mit ces deux pièces au point, à l'aide de nombreuses coupures.

Où trouver en effet, des cadres mieux appropriés à ces amusantes silhouettes de Crotoy ? Mon père n'avait du reste aucune prétention dramatique. Ne cherchant aucun succès littéraire, c'est à plaisir qu'il mettait son esprit au niveau d'un parterre d'enfants et de braves marins.

Mais à côté de ces emprunts que de mots piquants et na-



Digitized by Google

turels ! que de types originaux ! l'ensemble était vraiment charmant et, ce qui ne gâte rien, saupoudré de sel, d'esprit et d'à-propos.

Les ombres chinoises eurent une singulière destinée. Après avoir figuré au Crotoy et à Nantes, elles s'en allèrent un beau jour, je ne sais pourquoi, égayer les indigènes de de l'île de la Réunion, d'où elles revinrent je ne sais comment. Naguère je les ai retrouvées au fond d'un grenier où elles étaient oubliées depuis longues années. En les regardant il m'a semblé que je revivais toute mon enfance.

PAUL EUDEL.

LES CISEAUX D'OR.

Dis — demandait un jour un enfant à son père —
Ils doivent être en or les ciseaux du bon Dieu,
Et quatre fois plus grands que ceux de ma grand'mère ?
Hier, en réchauffant mes petits pieds au feu,
Ma bonne m'a conté que sur nos fronts la vie
Ne tenait en suspens que par un faible fil
Que coupe le Jésus dès qu'il en a l'envie.
Si je mourais... j'irais au ciel — je suis gentil.
Eh bien le premier jour de ces longues vacances
Pour que tu restes là près de mère et de sœur
Tant pis si j'attrapais de dures pénitences...
Je cacherais bien sûr les ciseaux sur mon cœur.

F. LAUMONIER.

COURRIER DES THÉATRES.

Opéra. — On répète activement le *Cid* de Massenet qui passera vraisemblablement le 27 novembre. Voici la liste complète et détaillée des tableaux qui composent cet opéra, écrit d'après Corneille par MM. d'Ennery, Blau et Gallet.

Premier acte.

1er tableau. — A Burgos. — Une salle chez le comte de Gormas. — Au fond, grande fenêtre avec balcon donnant sur une rue dont les maisons sont pavoisées. — Fanfare.

2e tableau. — Une galerie conduisant du palais à l'une des entrées de la cathédrale. — A travers la colonnade, une vue de Burgos. — Ciel clair. — Les cloches sonnent.

Deuxième acte.

3e tableau. — Une rue à Burgos. — La nuit. — Peu de lune. — A droite, le palais du comte de Gormas.

4e tableau. — La grande place de Burgos. — A droite, le palais du roi. — Journée de printemps. — Clair soleil. — Foule bruyante et animée.

Troisième acte.

5e tableau. — La chambre de Chimène. — La nuit. — Une lampe sur la table.

6e tableau. — Le camp de Rodrigue devant les murs de Cadix. — Au fond, la mer.

7e tableau. — La tente de Rodrigue.

8e tableau. — Le camp. — La bataille. — Lever du jour.

Quatrième acte.

9e tableau. — A Grenade. — Une salle du palais du roi.

10e et dernier tableau. — Une cour dans le palais de l'Alhambra, à Grenade,

Opéra-Comique. — En attendant la reprise du *Lohengrin* de Richard Wagner, M. Carvalho vient de recevoir un

Digitized by Google

opéra-comique de MM. Coppée, Dorchain et Widor dont le titre est *Maître Ambros* et qui a pour sujet un épisode de l'histoire de Hollande.

L'action se passe à Amsterdam, vers 1649, époque à laquelle Guillaume II, comte de Nassau, prince d'Orange, était stathouder.

Le stathouder ne pouvait alors entrer dans la capitale avec une escorte. Guillaume voulut y pénétrer suivi d'une armée, mais les bourgeois fermèrent leurs portes, prirent les armes et résistèrent si bien qu'ils forcèrent le prince à déposer le pouvoir.

Maître Ambros comporte cinq tableaux : trois seront les reproductions de trois des plus célèbres toiles de l'école hollandaise. Dans l'une on verra la *Kermesse*, de Van Ostade ; dans l'autre, la *Ronde de nuit*, de Rembrandt ; dans la troisième, le *Banquet de la garde civique*, de Van der Helst.

Théâtre-Français. — M. Jules Claretie, administrateur général de la Comédie-Française a choisi la date du 25 novembre pour la première représentation de *Socrate et sa femme*, de M. Th. de Banville, et de l'*Héritière*, de M. Morand.

Ce jour-là on jouera également l'*Étincelle*, de M. Edouard Pailleron ; puis *Socrate et sa femme* et l'*Héritière* seront représentés alternativement avec *Jean Baudry*, de M. Auguste Vacquerie, et *Antoinette Rigaud*, de Raymond Deslandes.

Odéon. — La nouvelle pièce de François Coppée, les *Jacobites* que l'Odéon a représentée le 21, a obtenu un très grand succès. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Gymnase. — La *Doctoresse* de M. Paul Ferrier touche à sa fin. M. Alphonse Daudet dirige depuis quelques jours, conjointement avec M. Victor Koning, les répétitions de *Sapho*.

L'éminent écrivain est, en ce moment, en très bonne santé. Le directeur du Gymnase, pour lui éviter toute fatigue, lui a proposé de n'assister aux répétitions que tous les deux jours, d'autant plus que *Sapho* ne sera pas représentée avant le 15 décembre. Mais M. Alphonse Daudet, quoique très touché de cette offre gracieuse, a préféré donner ses soins quotidiens à sa pièce.

Vaudeville. — L'*Age ingrat* de M. Edouard Pailleron continue de faire des recettes superbes.

Palais-Royal. — Les *Noces d'un réserviste* de MM. Chivot et Duru tiennent toujours l'affiche avec *Mal aux cheveux* de M. Ernest d'Hervilly. Dans le courant du mois de janvier passera le *Mariage de Thérébin*, comédie en 3 actes, de M. Emile Bergerat.

Variétés. — Le théâtre de M. Bertrand tient un succès avec les *Potins de Paris*, l'amusante revue de MM. Decourcelle et Valabrique.

Porte-Saint-Martin. — On joue toujours *Theodora*.

Les Nouveautés. — Le *Petit Chaperon rouge* de nos compatriotes, MM. Raoul Toché et Gaston Serpette, continue de faire les délices du public parisien.

Les Bouffes. — Les *Cent-Vierges* ont vécu. La première de la *Béarnaise* est annoncée pour la fin du mois.

La Renaissance. — Tous nos compliments à MM. Fabrice Carré et Maurice Desvallières, leur vaudeville en trois actes *Un duel s'il vous plaît*, est aussi original qu'amusant.

La Gaité. — C'est une fortune pour ce théâtre et pour M. Debrugère qui le dirige, que le *Petit-Poucet* de MM. Arnold Mortier, Leterrier et Vanloo : impossible de trouver de places le soir, la salle est louée d'avance pour jusqu'à la fin de décembre.

Théâtre des Nations. — M. Ballande a repris *Notre-Dame de Paris*, le beau drame tiré du roman de Victor Hugo par Paul Meurice.

Châtelet. — *Coco fêlé* n'en a plus que pour quelques jours à vivre et il n'aura encore que trop vécu. Jamais féerie ne fut plus insipide.

Cluny. — *Mon oncle* promet de durer aussi longtemps que *Trois femmes pour un mari*, et ce n'est pas peu dire.

CARNET BIBLIOGRAPHIQUE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Chez Charpentier. — *Mon dernier Crime*, 1 vol., par Ch. Macé, ancien chef de la sûreté. — *La Saint Huberty*, 1 vol., par Edmond de Goncourt. — *Contes Bourgeois*, 1 vol., par Théodore de Banville. — *Haute-Ecole*, poésies, par Félix Naquet. — *Le Lieutenant Bonnet*, 1 vol., par Hector Malot. — *La Montagne*, par Michelet, 1 vol., de la petite bibliothèque Charpentier.

Chez Calmann-Lévy. — *Les derniers jours du Consulat*, 1 vol. in-8, par Claude Fauriel, publié par Ludovic Lalanne. — *Lettres d'Exil*, tome troisième, de Edgar Quinet, — *Le Petit Roseray*, 1 vol. in-18, par Pierre Cœur.

Chez Hachette. — *David Copperfield*, par Charles Dickens, 1 vol. grand in-8, illustré. — *Anna Karénine*, 2 vol., par le comte Léon Tolstoï. — *La Guerre et la Paix*, par le même.

Chez Havard. — *Les Français de la Décadence*, par Henri Rochefort, 1 vol. — *La Grande Bohême*, par le même, 1 vol.

Chez Hetzel. — *Mathias Sandorf*, par Jules Verne, 3 vol. in-18. — *Le Monde Chinois*, par Ph. Daryl. 1 vol.

Chez Launette. — L'histoire de *Manon Lescaut*, illustrée par Maurice Leloir, 1 vol. de grand luxe.

Chez Ollendorff. — *Le Viol*, par Emile Bergerat, 1 vol. in-8. — *Le journal d'un Interprète* en Chine, par le comte d'Hérisson, 1 vol. in-18.

Chez Plon-Nourrit. — *Clairefontaine*, par Henry Gréville, 1 vol. in-18. — *Madame Margaret*, par Armand Lapointe, 1 vol. in-18.

Chez Lemerre. — *Les Méditations* de Lamartine, 2 vol. — *Les Harmonies*, du même, 1 vol. format de la petite bibliothèque littéraire. — *Histoire du Moyen-âge*, par Michelet, les 5 premiers vol. — *Péché Mortel*, par André Theuriet, 1 vol. in-18. — *Conte d'avril*, 1 vol. par M. Aug. Dorchain. — *Cynthia*, 1 vol. par M. L. Legendre.

Chez Jouaust et Sigaux. — *Les cinq livres de Rabelais* en quatre volumes in-18 à 3 fr., avec une notice par le bibliophile Jacob.

Chez Frinzine. — *Le serment du Docteur*, avec un avant-propos sur le cas du docteur Watelet par Léouzon Le Duc. — *Les cas difficiles*, nouvelles par Armand Silvestre.

Chez Léopold Cerf. — *La question du latin*, par Raoul Fravy. — *L'amiral Courbet*, d'après les papiers de la famille et de la marine, par Emile Ganneron.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONEL.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN, rue de la Paix.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 2. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 DÉCEMBRE 1885

LA QUESTION DU LATIN

Ainsi donc, si le conseil supérieur de l'instruction publique adoptait les idées de M. Raoul Frary, le latin serait rayé purement et simplement du programme des études de l'enseignement secondaire. Il n'y aurait plus ni thème, ni version, ni discours, ni quoi que ce soit de latin, et le *Gradus ad Parnassum* serait brûlé au milieu des cours de nos lycées comme un livre entaché d'hérésie et condamné par la congrégation de l'*Index*. C'est grave, c'est très grave, et jusqu'ici nous n'avions guère vu le latin attaqué de la sorte que par les potaches et les fruits secs de l'Université. Mais quoi ! c'est un ancien lauréat du concours général, un ancien professeur de rhétorique, une des plumes les plus distinguées de la presse parisienne qui fait cette fois un procès au latin dans un maître livre (1) ! Cela change de note, et nous voilà forcé de prendre part au débat.

Savez vous bien, mon cher confrère, que c'est toute une révolution que vous nous proposez là. Supprimer le latin ! cela n'a l'air de rien pour beaucoup, et ce n'est rien non plus pour ceux qui n'ont aucune culture littéraire ; mais, pour ceux qui ont étudié le latin avec amour, et nous sommes de ce nombre ; pour ceux qui l'apprécient à sa juste valeur, c'est autre chose. Dieu nous garde de médire de cette langue vénérable qui nous a donné tant de chefs-d'œuvre immortels. Elle nous a cependant coûté bien des *pensums* et bien des heures de retenue sur les bancs du collège, mais quels plaisirs aussi elle nous a procurés, de la quatrième à la rhétorique ! Aujourd'hui encore, c'est une véritable jouissance pour nous de lire, de temps à autre, les grands poètes latins dans le texte original, et par moments des morceaux entiers de Virgile et d'Ovide nous reviennent à la mémoire.

Mais il paraît que cela ne sert plus à rien qu'à charger l'esprit des jeunes gens d'une foule de choses inutiles. Quest-ce que le latin ? une langue morte. Dès lors, à quoi bon l'apprendre ? Laissons-la donc dormir dans la poussière et la gloire du passé et étudions à sa place les langues vivantes : la nôtre d'abord, l'anglais et l'allemand ensuite !

Tel est le programme que nous propose M. Raoul Frary. Nous convenons sans peine qu'il serait beaucoup plus pratique et que, dans le commerce ordinaire de la vie, il serait d'une utilité plus immédiate et plus grande à ceux qui le suivraient. Nous avons trop longtemps négligé l'étude des langues vivantes, et cette négligence nous a coûté assez cher. De plus, les relations commerciales de peuple à peuple s'étendant de jour en jour, le souci de nos propres intérêts nous fait un devoir d'apprendre en même temps que la nôtre les deux langues vivantes les plus répandues, c'est-à-dire l'anglais et l'allemand. Mais est-ce une raison pour chasser le latin du programme des lycées ? N'avons-nous pas déjà des écoles secondaires spéciales où l'on n'enseigne que le français et la langue de nos voisins de la Manche et des Vosges ? On se plaint très haut du peu de zèle que la jeunesse d'aujourd'hui apporte dans l'étude de la langue française. Et l'on a raison, car notre pauvre langue, on ne sait plus l'écrire ; les générations nouvelles sont tellement brouillées avec l'orthographe, que dans les examens pour le brevet d'instituteur, on a abaissé le minimum des points de la dictée, et que, dans les concours administratifs, la plupart des candidats sont retoqués pour la composition française. C'est une honte, mais d'où vient le mal ? On nous accordera peut-être qu'il ne vient pas de l'enseignement du latin dans les lycées, en tout cas nous persistons à croire, avec les plus grands écrivains du XVIIe, du XVIIIe, voire même du XIXe siècle, qu'on n'apprend bien son français qu'en faisant du latin. Et cela se conçoit.

La langue latine n'est-elle pas la mère de la nôtre, sa racine, son suc et sa moelle ? Supprimer le latin, ce serait désosser la langue française. Du jour où le

1 Un vol. chez Léopold Cerf.

Digitized by Google

latin serait proscrit, il faudrait modifier l'orthographe de la plupart des mots qui composent notre dictionnaire, car, tels qu'ils sont écrits, ils n'auraient plus aucun sens, leur lettre plus ou moins compliquée serait inintelligible pour des esprits ignorants de leurs racines.

C'est pourquoi, tout révolutionnaire qu'on soit en matière d'enseignement, on ne peut pas concevoir la suppression radicale du latin. C'est l'arche sainte, gardons-nous d'y porter une main sacrilège. Que deviendrait l'étude du droit et de la médecine, pour ne citer que ces deux branches du savoir humain, si l'on cessait d'enseigner le latin au lycée ?

Mais le programme des études est trop chargé, dit M. Frary. Nous en tombons d'accord. Le système de bourrage, qui est en honneur actuellement dans l'Université, est déplorable et condamné par les hommes les plus compétents. Au lieu d'élever le niveau des études, il l'a abaissé. Qui trop embrasse mal étreint, dit le proverbe, et le cerveau du jeune homme n'est pas élastique. En voulant lui donner la clef de toutes les connaissances humaines, on n'a réussi qu'à disperser son esprit, qu'à fatiguer son intelligence. Autrefois on nous apprenait moins de choses à la fois, et nous en retenions quelques-unes ; avec la méthode nouvelle les élèves ne retiennent plus rien du tout.

M. Raoul Frary propose donc de remplacer l'étude du latin par l'enseignement de l'histoire et de la géographie. La géographie surtout l'attire et fait l'objet de ses prédilections. Nous ne l'en blâmerons point, tout au contraire, car nous avons été payés en 1870 pour apprendre notre géographie. Les Allemands connaissaient la carte de France sur le bout du doigt, que nous ne savions pas le premier mot de la leur. Mais depuis, nous nous sommes piqués d'honneur à cet endroit. La plus petite de nos écoles primaires a maintenant des atlas superbes, des cartes en relief, en creux, des cartes muettes, et nos enfants sont ferrés aujourd'hui sur la matière. L'histoire aussi est une chose indispensable à bien connaître, et nous comprenons que M. Frary réclame pour elle une place plus large dans les progammes universitaires. C'est l'étude de l'histoire qui fait les vrais politiques et la force morale d'une grande nation. Si nous savions bien notre histoire que de fautes nous éviterions, que nous commettons tous les jours ? On a dit que l'histoire ne se recommence pas. Non, mais les mêmes causes amèneront toujours les mêmes effets, et dans la vie d'un peuple il y a des questions de politique intérieure et étrangère qui reviennent continuellement sur le tapis. Or, pour les élucider, pour les trancher, quelle meilleure étude que celle de l'histoire !

M. Frary est en avance de cinquante ans sur les hommes de sa génération. Il est certain que plus on ira, plus on sacrifiera les langues mortes aux langues vivantes. Déjà l'on a supprimé le vers latin, et l'on ne fait plus que six ans de latin au lieu de huit. Pourquoi le garde-t-on dans le programme des études ? Est-ce par tradition, par préjugé ? C'est plutôt par nécessité ou, si l'on aime mieux, par une sorte de sentiment filial. Car, on ne saurait trop le répéter, c'est le latin qui a fait la langue française. Nous lui devons notre génie littéraire et les plus belles œuvres de notre littérature ; et il est certain que le jour où l'on renoncerait à puiser aux sources, la langue française tomberait en décadence. Est-ce à dire que l'étude du latin s'impose à tous ? Nullement, il va de soi qu'elle est inutile aux jeunes gens qui se destinent au commerce et à l'industrie, et nous comprenons fort bien qu'on ait créé pour ceux-là les écoles secondaires spéciales. Nous ne demandons pas mieux encore qu'on en augmente le nombre, si elles sont insuffisantes. Mais, pour Dieu, gardons dans nos grands lycées, pour l'élite de la jeunesse, les petites chapelles latines où l'on communie malgré soi d'abord, avec plaisir ensuite, en ces beaux génies de l'antiquité qui s'appellent Virgile, Horace, Lucrèce, Tacite, Cicéron, etc. Ne renions pas notre origine et que le latin reste la clef de voûte de notre enseignement supérieur.

LÉON SÉCHÉ.

ROULIS DE CHARRETTE

A Clément Biay

Cahin-caha, dans son cahot,
La charrette roule là-haut.

Depuis Octobre et les semailles,
Elle dormait sous un hangar.
Le fermier tançait les marmailles,
Qui jouaient dessus sans égard.
Les bœufs dès que s'ouvrait leur grange,
La sentaient d'un vague regard,
Avec un beuglement étrange.

Cahin-caha, dans son cahot,
La charrette roule là-haut.

Sur le coteau la métairie,
Les prés au bas, les champs autour.
La crèche est vide à l'écurie.
La porte close à double tour.
Les faucheurs, la fenaison faite,
De sa charge, à chaque retour,
Bourrent les greniers jusqu'au faîte.

Cahin-caha dans son cahot,
La charrette roule là-haut.

Au pas des bœufs qui l'ont reprise,
Elle berce, — avec des sursauts, —
Les jeunes métayers que grise
L'âcre odeur des foins en monceaux.
La paysanne songe aux mères,
Le fermier cause de berceaux :
Leurs yeux se narrent des chimères,

Cahin-caha, dans son cahot,
La charrette roule là-haut.

HENRY CORMEAU.

Digitized by Google

LES DÉPUTÉS D'ILLE-ET-VILAINE

L'ENTERREMENT DE LAMENNAIS

SOUVENIRS PERSONNELS DU 1er MARS 1854

I

Lamennais, né à Saint-Malo le 19 juin 1782, est mort à Paris le 27 février 1854.

Des deux œuvres capitales de sa vie, l'une, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, si elle avait été comprise par ses coreligionnaires, aurait dû conduire l'humble prêtre breton à la papauté universelle, qu'il eût faite réformatrice du catholicisme et de l'humanité. Brisé comme prêtre libéral par le jésuitisme triomphant, convaincu comme penseur de l'impossibilité de concilier la Grâce selon la Religion du moyen-âge avec la Justice suivant la Révolution du dix-huitième siècle, il s'était, par les *Paroles d'un croyant* (1833), séparé violemment de l'Église, qu'il jugeait perdue, et institué le préparateur enthousiaste d'une démocratie chrétienne idéale qu'il se figura voir naître dans les magnanimes élans qui suivirent le 24 février 1848. Mais de ce beau rêve il était réveillé quelques semaines plus tard, au 24 juin, par le canon des guerres civiles ; il fut écrasé par le coup d'État du 2 décembre 1851.

Depuis qu'il avait prononcé le mot célèbre : « Silence au pauvre ! » dans le dernier numéro de son journal *le Peuple constituant*, qu'il n'avait pu continuer faute d'être en état de verser le cautionnement imposé par la nouvelle loi contre la presse ; depuis que l'ingratitude des électeurs lui avait enlevé, à l'Assemblée législative, le siège de représentant qu'il occupait à la Constituante, Lamennais végétait, maladif, dans une solitude presque impénétrable. Il édifiait un système de philosophie spiritualiste et démocratique, en dehors de l'éclectisme universitaire autant que du catholicisme ; en même temps il s'enfonçait jusqu'au dernier cercle de l'*Enfer* du Dante et traduisait la *Divine comédie* en une prose française plus douloureuse encore peut-être que les vers immortels du grand désespéré de l'Italie.

Une fois, une seule fois, vers la fin de l'année 1848, je me suis trouvé avec lui, causant cœur à cœur. Je crois encore entendre sa voix grave et tendre. Je n'oublierai jamais les deux larmes qui coulèrent

Digitized by Google

lentement de ses yeux doux et profonds le long de ses joues décharnées.

J'étais venu, enfant trop tôt mûri par le malheur et exalté par les évènements, lui demander conseil sur la conduite de mon existence. La conversation ayant tourné très naturellement, entre l'ancien prêtre et le jeune homme, en confession, ce n'était plus la mienne qu'il recevait, c'était presque la sienne qu'il m'offrait comme exemple terrifiant.

— Les uns, concluait-il, m'ont expulsé de leur Église parce que je prétendais la régénérer... Je leur offrais la gloire ; ils m'ont voué à l'infamie...

Et les autres, reprenait-il tout bas, les autres, les nôtres, il se sont défiés de moi et m'ont éliminé de leurs coteries, parce que je sors de chez « l'Ennemi », parce que je vais à l'Inconnu... Ils nient et ne comprennent pas... Me voici hors du monde, près de finir et ne prévoyant que des catastrophes... Pour qui se lance dans le courant de la Révolution, il n'y a à compter aujourd'hui ni sur l'appui d'un parti divisé, ni sur la reconnaissance d'un peuple qui s'ignore... Se mettre au service de la démocratie pure, de la justice éternelle, jeune homme, sachez-le, c'est faire entier le sacrifice de soi-même... Je vous souhaite d'être utile à l'humanité et de ne pas vous rendre trop malheureux !

II

Malheureux ! Nul ne l'était plus que ce maudit, oublié du peuple et de tous, au point que le Deux Décembre passa sans le proscrire.

L'Empire ne prit peur de lui que quand il expira.

« L'homme noir », qui parcourait chaque soir les rédactions des journaux autorisés pour forcer l'insertion d'un « communiqué » ou interdire l'annonce d'une nouvelle désagréable, défendit de parler de la mort de Lamennais.

D'ailleurs, on était en carnaval ; la promenade du Bœuf gras ne pouvait être troublée par un deuil.

C'est seulement dans la nuit du mardi au mercredi, 30 avril-1er mars 1854, qu'une affiche blanche, sur les murailles du boulevard Beaumarchais, de la place de la Bastille et des rues du faubourg Saint-Antoine, avertit la population de Paris que les parents et les exécuteurs testamentaires de Lamennais seraient seuls admis à suivre sa dépouille mortelle au cimetière du Père-Lachaise, « fermé par ordre. »

La rue du Grand-Chantier, au Marais, était depuis deux jours surveillée, et la maison mortuaire, numéro 12, occupée par la police. Le préfet, en personne, était venu s'informer des volontés dernières du défunt et des dispositions de ceux qui avaient reçu mandat de les faire respecter.

Tout avait été tenté pour obtenir de l'excommunié un reniement de sa révolte ; l'archevêque de Paris, tant qu'avait duré l'attaque de pleurésie, s'était tenu prêt à répondre au premier appel du mourant. Mais sa raison était demeurée invincible et l'amitié, autour de son lit de mort, impénétrable. Il avait pu écrire et ses fidèles garder son testament :

« Je veux être enterré au milieu des pauvres, et comme le sont les pauvres.

« On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre.

« Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église. »

Le préfet de police notifia verbalement aux personnes qu'il rencontra dans la chambre mortuaire que l'heure ni le jour du convoi ne seraient rendus publics ; qu'il ne serait joint au corbillard de dernière classe que deux voitures de l'administration des pompes funèbres ; que le cortège ne comprendrait que huit ou neuf personnes nominalement désignées, et qui furent : Béranger, le chansonnier ; Henri Martin, l'historien ; David (d'Angers), le statuaire ; Jean Reynaud, le philosophe ; Carnot, le député inassermenté de Paris ; Montanelli, le libérateur de la Toscane, collaborateur de la traduction du Dante ; Eugène Maron et Henri Barbet, anciens rédacteurs du *Peuple constituant* et de la *Réforme* ; E. Forgues, chargé de la publication de la correspondance du mort.

Au moment où le cercueil fut placé sur le corbillard, un prêtre en soutane s'avança. Un officier de paix en bourgeois s'écria :

— Sergents de ville, éloignez cet homme ; sa place n'est pas ici.

Quel était ce prêtre ?.. Je ne me rappelle plus son nom, mais j'ai bonne mémoire de l'avoir rencontré aux environs de Saint-Sulpice, où il disait régulièrement sa messe, et d'avoir reçu ses confidences antipapistes, on ne peut plus révolutionnaires.

Ce n'était donc pas un envoyé de l'archevêque, venant apporter le pardon à l'impardonnable et bénir, malgré Lamennais, la dépouille de l'excommunié.

Les agents ne lui permirent pas de s'expliquer ; comme il résistait, ils l'enlevèrent à coups de poing et le jetèrent au poste voisin.

On força les assistants autorisés de monter dans les voitures de deuil. A travers les rues les moins fréquentées, entre deux haies ininterrompues de soldats, le cortège fut dirigé vers la nécropole au trot, et une heure avant celle fixée dans les avis de convocation, s'il en put être expédié par la poste ou inséré dans quelque feuille mal surveillée.

Il n'était guère que huit heures et il ne faisait presque pas jour quand le convoi de Lamennais atteignit, par le canal Saint-Martin et par la rue Popincourt, la rue de la Roquette.

III

Ce 1er mars 1854, — le mercredi des Cendres, — quoiqu'il plût et fît froid, la rue de la Roquette était assez peuplée et très bruyante. Les comptoirs de marchands de vin étaient encombrés de buveurs. Des bandes de masques revenaient en chantant des bals de Belleville et de la barrière du Trône.

Digitized by Google

Tout-à coup défilent de lourds escadrons de cavalerie, puis plusieurs bataillons d'infanterie, enfin une batterie d'artillerie. La foule carnavalesque accourt, contemple avec stupéfaction cette armée, se demande où elle va, ce qu'elle vient faire.

Le bruit se répand qu'il doit y avoir une exécution sur la place de la Roquette. Les masques s'invitent par cris joyeux à ce supplément inattendu de spectacle. Des centaines de curieux se précipitent derrière les soldats. Mais les derniers rangs de ceux ci se retournent brusquement et le vide se fait de la place à la rue de Charonne. Un nouveau mouvement de gardes municipaux à cheval, formant la tête du cortège funèbre, balaie les récalcitrants dans le bas de la rue de la Roquette. On apprend alors de quoi il s'agit. Ce n'est pas une exécution, c'est un enterrement politique. Les masques se dispersent très vite, les uns par crainte, — d'autres par indifférence, beaucoup par respect.

Cependant une autre foule se forme d'ouvriers et de femmes accourant par les rues de la Roquette, de Charonne et de Popincourt. Elle grossit et devient si houleuse qu'un moment la haie militaire est rompue et que deux ou trois cents citoyens commencent à se mettre en rangs sur la chaussée, voulant suivre le convoi de Lamennais.

L'officier de paix qui commandait depuis la sortie de la maison mortuaire appelle ses agents et ordonne :

— Coupez la queue !

Les sergents de ville se précipitent. Ils sont repoussés. Ils reviennent à la charge encore plus brutalement. On leur résiste à coups de poing. Ils emploient les casse-têtes, les épées, même les pistolets.

Nous arrivions à cet instant, trois jeunes gens qui nous étions juré de rendre hommage au mort proscrit. Après avoir veillé, l'un pour avertir les autres les deux nuits précédentes, nous avions manqué, rue du Grand-Chantier, le départ du convoi, avancé d'une demi-heure. Une course rapide par les voies directes nous avait rendus capables d'atteindre notre but à temps.

Nous nous jetons au milieu des fuyards, nous essayons de les ramener, en criant :

— Respect aux morts ! Honneur à Lamennais ! Vive le peuple ! Vive la république !

Très peu de voix nous répondent. Notre élan n'entraîne presque personne. Nous allons nous heurter contre deux rangées de municipaux substituées aux groupes de sergents de ville. Nous sommes repoussés violemment, mais non poursuivis.

Nous redescendons la rue de la Roquette.

Nous ramassons un blessé que nous déposons dans une boutique où une vieille blanchisseuse le recueille.

Entourés d'une douzaine de faubouriens, nous entonnons la *Marseillaise*, nous appelons aux armes. Avec un camion chargé de papiers et de guenilles, nous commençons même une barricade. Mais nous restons seuls, tout seuls pour la défendre.

La force armée paraissant exécuter un mouvement de notre côté, quelques ouvriers nous saisissent et nous entraînent sous une large porte cochère, dont les deux battants sont aussitôt refermés derrière nous.

Nous nous trouvons dans une vaste cour, entourée d'ateliers et de logements d'ouvriers. On nous indique, à travers les escaliers, sous des voûtes, par des couloirs, un passage qui nous mène dans les environs de la rue de Montreuil, qui est totalement déserte.

Nous gagnons en courant le mur du Père-Lachaise. Nous apercevons un ouvrier marbrier qui pousse un charriot de pierres. Nous le suivons jusqu'à une porte qui s'ouvre. Nous entrons avec lui quoiqu'il nous dise que « c'est défendu ! »

D'un peu loin et du ton le plus amical nous lui demandons :

— Brave citoyen, savez-vous où l'on enterre Lamennais ?

— Qui ça ?... Connais pas !

— Le républicain contre le cadavre duquel l'armée de l'empereur remplit ce cimetière ?

— Ah ! le Politique !... A la fosse commune.

— Et où est-ce ?

— Pas loin... Là !

Sur son signe nous nous élançons. Nous voici au bord du trou.

IV

La fosse commune !

C'est là-dedans que l'on jette pêle-mêle et que pourrissent tous ceux qui, après une vie de labeur et de misère, n'ont même pas à eux six pieds de terre pour dormir tranquilles et seuls le grand sommeil, pour laisser trace de leur existence et recevoir des survivants qui le regrettent quelques larmes et quelques fleurs.

C'est là-dedans aussi que les tyrannies et les guerres civiles entassent leurs victimes, afin de soustraire les héros à la gloire et les criminels au déshonneur, afin d'empêcher les insoumis de susciter les vengeurs et les désespoirs prolongés de produire des revendications perpétuelles.

C'est là-dedans que voulut être enfoui, pour trouver dans le néant l'égalité qu'il avait en vain essayé d'établir parmi les hommes, le prêtre chassé de l'Eglise, le citoyen méconnu dans sa cité.

Exhilé dans la patrie même, il avait, comme il l'a écrit, « passé à travers les peuples, il les avait regardés, et ils ne s'étaient pas reconnus...

« Quand on lui avait demandé : Pourquoi pleurez-vous ? Et quand il l'avait dit, nul n'avait pleuré, parce qu'on ne comprenait point...

« Il avait vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces

Digitized by Google

vieillards ne l'appelait son fils, aucun de ces enfants ne l'appelait son frère...

« Il avait vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas une ne lui avait souri.

« Il avait vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un ne lui avait serré la main... »

Et ce qu'il n'avait jamais rencontré vivant, il était venu le chercher dans ce trou béant de l'universelle confusion ; il s'était précipité dans la fosse commune, afin de trouver au moins dans le néant l'égalité.

Nous étions là, trois jeunes inconnus, les bras croisés sur la poitrine, sondant l'abîme, la pensée remuée, le cœur palpitant.

Un homme vint qui nous dit :

— Que faites-vous là ?

— Vous voyez, répondis-je, nous pleurons !

— Retirez-vous !

— Et pourquoi ? s'écria un autre.

— Est-ce qu'il est défendu d'honorer les morts en silence, ajouta le troisième.

— Jeunes gens, reprit l'homme avec un certain embarras, il faut vous en aller.

— Quand nous voudrons ! répliqua avec colère le plus grand d'entre nous.

L'homme ouvrit sa redingote, nous montra son écharpe tricolore et, sans trop de violence, avec une fermeté forcée, prononça ces paroles :

— Au nom de la loi retirez-vous !

— Votre empire a donc des lois qui interdisent les larmes, m'écriai-je indigné.

L'homme se tut et resta immobile.

— Nous vous plaignons, monsieur, reprit l'un de nous. Notre devoir est accompli. Nous avons rendu l'hommage suprême à notre mort. Nous nous en allons.

Et nous descendons lentement, par la grande allée du cimetière, vers la porte principale.

Il y avait, assis sur les tombes, des individus qui nous regardaient, les uns en uniforme de sergents de ville, les autres en bourgeois.

Nous passâmes littéralement en revue l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie, dont les rangs ne s'ouvrirent point pour nous permettre la sortie ordinaire.

Comme nous remontions vers le haut de la nécropole afin d'atteindre l'endroit par où nous étions entrés, des agents de police quittent leurs postes derrière les tombes et se mettent à nous suivre.

Nous hâtons le pas. Ils le pressent.

Nous quittons brusquement la route large et nous nous échappons à travers les monuments funèbres.

Notre porte semblait avoir été refermée. Néanmoins nous courons dessus. Il n'y avait qu'un loquet à lever. Dehors, nous nous mettons à courir devant nous jusqu'à ce que le souffle nous manque.

V

Nous nous étions réfugiés chez un marchand de vins de je ne sais quelle rue du fond du faubourg Saint-Antoine, et nous déjeunions tranquillement.

Quelqu'un advint qui nous parut très suspect et à qui nous donnâmes plus que le temps de prendre la consommation qu'il avait demandée.

Comme il en redemandait une autre, nous prolongions indéfiniment notre modeste dessert, sans réclamer le règlement de notre compte.

Il ne s'en va toujours pas, et il nous faut employer des moyens de comédie pour sortir isolément de la salle, sans avoir l'air de nous en aller.

Le fait est que grâce aux deux rues, dont le marchand de vins occupait l'angle, nous nous esquivâmes lestement.

Sur la place de la Bastille, nous entrâmes dans un petit café, où nous trouvant seuls nous nous mîmes à rédiger le procès-verbal de l'évènement auquel nous venions de prendre part.

Nous en fîmes deux copies, l'une pour le *Siècle*, l'autre pour la *Presse*, avec nos trois signatures : Charles-Louis Chassin, Adolphe Royannez, Théophile Parent-Duchâtelet.

Entre midi et une heure, nous nous rendîmes rue du Croissant. Au *Siècle*, journal du matin, il n'y avait pas encore de rédacteurs. Le procès-verbal fut confié à un employé de l'administration, qui nous promit de le remettre en mains propres au rédacteur en chef, M. Léonor Havin.

A la *Presse*, rue Montmatre, M. Emile de Girardin était absent ou invisible. Mais nous nous fîmes recevoir, un peu de force, par le secrétaire de la rédaction, M. A. Nefftzer.

De sa grosse voix, avec son accent alsacien, il relut les premières phrases de notre note :

« Le respect dû aux morts a été violé ce matin par la police et l'armée de l'Empire.

Nous devions protester et nous avons protesté, au nom de la jeunesse française, au nom du peuple de Paris, jusque sur le bord de la fosse commune, où le grand homme qui s'appela Lamennais vient d'être enfoui... »

Il s'écria ensuite :

— C'est juste, mais c'est impossible !

— Nous avons signé, on nous poursuivra ; tant mieux !

— Et nous ? le journal, on le supprimerait !

— Qu'est-ce que cela nous fait ! interrompit brutalement Royannez.

J'essayai de démontrer que l'asservissement de la presse ne pouvait, sans excessive timidité des journalistes, descendre au point d'omettre absolument jusqu'à la mention d'un fait tel que l'interdiction violente des funérailles d'un Lamennais !

— L'ordre est formel... Impossible ! impossible, répétait Nefftzer de plus en plus irrité des sommations de mon ami.

Digitized by Google

Presque pleurant de rage, il se tourna vers moi, me prit les deux mains, les pressa amicalement, nous suppliant de le plaindre et non de l'accuser.

Survint Paulin Limayrac, alors encore brillant critique littéraire, que je croyais tout dévoué à la cause républicaine, depuis que j'avais vu moi-même éclater son indignation, le 2 décembre 1851.

Il nous expliqua la très pénible situation de Nefftzer qui n'était pas le rédacteur en chef, et tonna contre le régime humiliant de l'autorisation et des avertissements, qui rendait muets les journalistes les plus résolus à parler.

— Quant à moi, ajouta-t-il, rien, non rien ne n'empêchera de consacrer mon prochain feuilleton de livres aux œuvres de Lamennais...Vous le lirez, jeunes gens, et vous serez satisfaits !

Sur quoi nous nous retirâmes en échangeant des poignées de main.

L'article de Limayrac parut. Il était, en effet, ému et éloquent. Mais c'était pour son auteur le chant du cygne de l'écrivain libre. Peu de jours après, notre hardi coreligionnaire passait de la *Presse* au *Constitutionnel*, et perdait son talent en devenant impérialiste officieux.

Le *Siècle* lui-même, quoique un ami personnel de l'illustre mort, Henri Martin, en fût le collaborateur, ne put insérer un mot sur les obsèques.

Durant les longues années du second empire autoritaire, le silence forcé de la presse dissipa la mémoire de Lamennais presque autant, si j'ose dire, que le charnier de la fosse commune anéantit ses restes mortels.

La jeunesse d'à présent ne se rappelle que vaguement son nom, l'un des plus significatifs cependant au point de vue des révolutions religieuse, politique et sociale, qui n'ont pas cessé de nous agiter.

Pour qu'on se redemande aujourd'hui ce que fut l'un des plus superbes écrivains de la langue française, l'un des plus profonds remueurs de consciences de notre siècle, il faut la publication — non réclamée par l'actualité — d'un paquet de lettres inédites, arrachées à l'oubli par une amitié tenace.

Alors que les statues se multiplient tant et tant que les plus médiocres des personnages qui ont obtenu par hasard une heure de popularité sont éternisés en bronze, nul ne s'est avisé de ressusciter Lamennais.

Si l'on pensait à lui ériger un monument, il faudrait chercher dans les eaux du port natal, Saint-Malo, un rocher beaucoup plus avancé que celui au bout duquel la vague vient à peine caresser la pierre sous laquelle est enterré Châteaubriand.

Je rêve un Lamennais en granit armoricain, au milieu des flots, entre les deux mondes, l'ancien et le nouveau, les yeux élevés vers l'infini, les bras tendus à l'inconnu, inébranlable sous le vent et sans cesse blanchi par l'écume frémissante.

Aucune tempête n'égalera jamais les agitations de ce grand cœur qui fut désespéré de Dieu et n'en aima que plus l'Humanité.

Paris, ce 2 décembre 1885.

CH.-L. CHASSIN.

LA RÉCEPTION DE M. JOSEPH BERTRAND
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La réception de M. Joseph Bertrand à l'Académie française, qui a eu lieu le 10 courant, avait attiré au Palais Mazarin une foule telle que l'on avait dû fermer les portes de l'Institut dès midi. On savait en effet que M. Bertrand devait être reçu par M. Pasteur, et cette rencontre singulière d'un savant nommé pour recevoir un savant qui succédait lui-même à un savant, avait piqué au plus haut point la curiosité publique. Cette curiosité n'a pas été déçue d'ailleurs. Le discours de M. Joseph Bertrand, lu d'une voix claire et lente, a plu beaucoup, malgré sa gravité et sa sobriété toute scientifique. Il semble, comme le disait le lendemain M. Edmond Scherer, que le récipiendaire ait voulu porter dans l'éloge de J.-B. Dumas qu'il remplace, quelque chose des qualités qui distinguent les belles solutions scientifiques, l'élégance jointe à la précision, l'élégance consistant dans cette précision même.

Le discours de M. Pasteur a formé une heureuse contre-partie au discours de M. Bertrand. Autant celui-ci est calme et froid, autant celui-là déborde d'émotion, d'éloquence, de chaleur communicative. Nous voudrions en publier ici les principaux passages, malheureusement la place nous manque, et ces discours sont de ceux qu'il faut lire d'un bout à l'autre, sous peine de leur enlever tout leur intérêt, tout leur charme contenu.

Bornons-nous donc à rappeler ici que M. Joseph Bertrand est le fils de M. Alexandre Bertrand, l'illustre auteur des *Lettres sur les révolutions du globe*, qui est né à Rennes en 1795. Après de brillantes études au lycée Saint-Louis, il fut, en 1839, admis le premier à l'Ecole polytechnique pour laquelle une légende veut qu'il ait été mûr dès l'âge de onze ans. Reçu ingénieur des mines, il choisit la carrière du professorat, enseigna les mathématiques au lycée Saint-Louis et au Lycée Napoléon, fut nommé maître de conférences à l'École Normale et suppléant au Collège de France. Le Coup-d'État l'éloigna pour quelques années de l'enseignement universitaire. En 1856, il fut reçu en remplacement de Sturn à l'Académie des sciences, et en 1874 secrétaire perpétuel de cette académie en remplacement de M. Elie de Beaumont. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1867. Nous ne donnerons point la nomenclature de ses travaux. Ils sont connus de tous. Son volume entre autres sur l'*Académie des sciences* est plein de jugements où la justesse le dispute à la finesse, selon l'heureuse expression de M. Scherer. Sur Fontenelle,

Digitized by Google

par exemple : « toujours clair et jamais lumineux, et dont les affirmations, quand il ose en faire, ne sont ni vives ni pressantes. » Sur Condorcet : « presque complètement oublié aujourd'hui, ses écrits mathématiques prouvent seulement, avec l'ouverture de son esprit, la solidité de ses premières études. » Mais ce qui montre M. Bertrand, comme le dit très bien le critique du *Temps*, c'est que, dans son discours à l'Académie, sacrifiant un peu plus aux Grâces, ou si l'on veut à la divinité du lieu, il s'est permis le portrait et nous a lu, sur l'auteur du *Cosmos*, une page qui est un chef-d'œuvre.

L. S.

NOEL [1]

« Ouvre ! c'est moi, Joseph ! — Quoi ! si tard en voyage !
N'as-tu pas rencontré les chiens près du village ?
Bon Dieu ! seul et si tard dans le creux des chemins !
A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.
Noël ! t'en souvient-il ? quand pour bâtir la crèche,
Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche ?
— Ne ris pas ! c'est Noël qui chez toi me conduit !
Je viens entendre encor la messe de minuit.
— Nous irons avec toi toute la maisonnée.
Ma jeune femme aussi. Car, depuis une année,
J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
A ton tour, mon ami, près du feu conte-moi
Les pays d'où tu viens... C'est du vieux cidre ! approche !
Mélèn appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez béni, mon Dieu ! Dans les biens d'ici-bas,
Ceux qu'on poursuit le plus, je ne les aurai pas.
Il en est quelques-uns, hélas ! que je regrette ;
Mais il en est aussi que la foule rejette,
Et votre juste main me les donna, mon Dieu !
Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu,
Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon âme !
Par un gai carillon enfin fut annoncé
L'office de minuit. « Le chemin est glacé,
Disait Joseph Daniel, en traversant la lande.
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande !
Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous !
— Oui, j'entends des chrétiens, des pasteurs comme vous.
Ils ont vu cette nuit la légion des anges
Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
Gloire à Dieu ! gloire à Dieu dans son immensité !
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !
Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »

O vivants souvenirs ! La nuit, par ce beau ciel,
Tandis que nous marchions en célébrant Noël.
Les arbres, les buissons, les murs du presbytère.
Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine ; et, courbant leurs fronts nus,
Les pieux assistants chantent l'Enfant Jésus ;
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge;

1. Cette poésie et les deux gravures qui l'accompagnent sont extraites de *Marie* de Brizeux, édition de grand luxe illustrée par H. Pille, et qui est en vente chez Lemerre, passage Choiseul.

On a placé la crèche à l'autel de la Vierge :
Je reconnais les saints, la lampe, les deux croix.
Enfin tout dans l'église était comme autrefois.
Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'Evangile et chantant à l'Epître ;
Mais oublié des gens qui m'avaient bien connu
Et s'informaient entre eux de ce nouveau-venu,
Je restais, comme une ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la communion, quand le prêtre arriva,
Offrant le corps du Christ, mon front se releva.
Les hommes, les enfants et les femmes ensuite
Marchèrent lentement vers la table bénite...
Seul encor je n'eus point la part de ce repas.
Mais quand, les yeux baissés et murmurant tout bas,
Les femmes s'avancèrent vers la douce victime,
J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime !)
Celle qui, près de moi, dans notre âge innocent,
A votre saint banquet s'assit en rougissant.
Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain, cette nuit, à la messe ;

Digitized by Google

Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis :
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays;
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même ;
Je vais, les bras ouverts, suivant celle que j'aime,

Terminons, il le faut, ce récit du passé,
Que je reprends toujours après l'avoir laissé. .
Enfin, la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistants regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela. « Quelque chose au retour
Nous attends, disait-il, sur la pierre du four. » —
Hâtons-nous ! hâtons-nous ! disait la jeune femme.
Or tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-Rohel ;
Et, de ces hauts rochers où brillait la gelée,
A mes pieds regardant le Scorff et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour.
Il semblait à longs flots rouler vers la rivière
Ou suivre le vent triste et froid à la bruyère :
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un chant de liberté;
C'étaient, ô mon pays, des noms de bourgs, de villes.
D'épouvantables mers et de sauvages îles,
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort!...
Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique.
La race courageuse et pourtant pacifique,
Comme aux jours primitifs, la race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit: « Je veux. »
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres,
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons!
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons :
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit, recouverte de chênes !

AUGUSTE BRIZEUX.

L'ANGEVINE.

I

LE DERNIER EXPLOIT DE CARRIER.

Le sang appelle le sang, et c'est par une fin sanglante que termineront leur vie ceux qui l'ont traînée dans le sang.
(LORD BYRON. — *Child-Harold*).

Dans la nuit du 14 au 15 février 1794, Carrier partit de Nantes pour aller rendre compte de ses crimes à la Convention. Le lendemain il s'arrêta à Ancenis et descendit à l'hôtel de *la Croix de Lorraine* qui était alors le principal hôtel de la ville et où avaient gîté plus d'une fois les rois de France, du temps qu'ils guerroyaient contre les ducs de Bretagne.

Ce monstre qui, après avoir déshonoré Nantes de son infâme dictature, eut le front de faire l'apologie de ses noyades en Loire du haut de la tribune de la Convention, se rendit, le soir même de son arrivée à Ancenis, au club des sans-culottes, situé dans l'ancien couvent des Cordeliers, et, pour marquer son passage dans cette ville, dénonça comme suspects seize habitants parmi lesquels M. Renoult de Renouville, ancien maire. Comme toujours il réclamait leur arrestation, c'est-à-dire leur tête.

La séance fut très orageuse et Carrier dut comprendre, à la résistance qu'il rencontra parmi les plus rouges du club, que son règne était à tout jamais fini.

— Il y a parmi vous des aristocrates, dit-il en terminant son réquisitoire, et le torrent révolutionnaire passe sous vos murs ! ... f... moi ces rebelles à l'eau !

A peine avait-il achevé ces paroles que M. Hautreux, secrétaire du district, monta à la tribune pour y défendre ses concitoyens.

— Ceux dont tu demandes la tête, s'écria-t-il, sont aussi patriotes que toi, citoyen représentant, et tu pourras dire de ma part à la Convention qu'il n'y a point d'aristocrates parmi les sans-culottes d'Ancenis.

Digitized by Google

Carrier voulut répliquer, le club tout entier se leva contre lui et il rentra précipitamment à son hôtel.

Comme il ouvrait la porte de sa chambre, une jeune fille vêtue de noir se jeta à ses genoux et murmura d'une voix sanglotante:

— Ayez pitié de moi, Monsieur.

∴

Cette jeune fille qui pouvait avoir vingt ans se nommait Cécile de Visé. Elevée chez les Ursulines du couvent de la Davrays, elle avait été fiancée de bonne heure au vicomte Hervé de la Banche, parent du curé réfractaire de Couffé, et le jour de son mariage était déjà fixé quand le vicomte fut arrêté comme rebelle et jeté dans la prison du Bouffay. Frappée au cœur par ce coup inattendu, Cécile n'eut plus qu'une pensée : arracher son promis à l'echafaud.

Le nom qu'elle portait, son père émigré, sa mère guillotinée, rien ne lui fit peur. Elle joua sa vie sur une seule carte — l'as de cœur — avec le courage et la force de caractère que l'amour donne aux jeunes filles.

Elle écrivit à Carrier qui ne lui répondit pas; elle s'adressa au geôlier de la prison qui la mit à la porte; enfin, un jour, elle put entrer au Bouffay sous un déguisement et parler à son ami à travers la grille.

— Sois tranquille, lui dit-elle, en lui envoyant du bout des doigts un baiser qui contenait toute son âme, je te sauverai, je te le jure.

Cependant les jours passaient et l'occasion de tenir sa promesse ne s'offrait pas à Cécile. On guillotinait tous les matins pour désemplir la prison. Il lui fallait se hâter. Elle se présenta à l'hôtel de Carrier. L'officier du poste lui demanda si elle avait une lettre d'audience, et, comme elle répondit négativement, il l'invita à écrire au proconsul. Elle insista et se mit à pleurer. Cet officier était une brute de la compagnie de Marat, mais la brute a parfois de bons mouvements. En voyant pleurer cette belle jeune fille en noir, le voilà qui s'émeut et s'attendrit sur son sort. Seulement il était trop tard pour voir Carrier, le Conventionnel devant partir pour Paris dans la nuit même. « Voulez-vous un bon conseil, lui dit-il, mettez-vous en route immédiatement, dévancez-le et n'hésitez pas à l'aborder à la première halte. Ici il a peur des femmes et ne se sent plus en sûreté. » L'autre jour il a failli être assassiné par une jeune fille qui venait réclamer la mise en liberté de son amant. Depuis lors il se tient sur ses gardes et je vous répète qu'il est sur le point de partir.»

Cécile remercia l'officier, courut précipitamment chez elle, fit un petit paquet de linge et gagna la route de Paris. Soupçonnant que Carrier s'arrêterait à Ancenis, elle descendit à l'hôtel de *la Croix de Lorraine* où on lui apprit que Carrier avait retenu une chambre et qu'il devait présider le soir même le club des sans-culottes

Dieu paraissait l'exaucer enfin. Car elle était sûre que le farouche proconsul céderait à ses larmes.

Malheureuse jeune fille, ce ne sont pas les pleurs, mais la chair sanglante qui apaise les loups !

∴

Carrier, voyant une femme à ses genoux, s'arrêta court au seuil de sa chambre et lui dit d'un air impatienté :

— Que me veux-tu, citoyenne !

— Une grâce de vous qui êtes tout-puissant, Monsieur.

— Dis-moi *tu* d'abord, et puis appelle-moi citoyen. *Vous* et *monsieur* sont des politesses de brigand.

Carrier leva le voile noir qui cachait la figure de Cécile, et, après l'avoir bien regardée à la lumière de la lampe qu'il tenait à la main :

— C'est bien, tu n'as pas l'œil trop méchant, lève-toi, lui dit-il.

Et il la fit entrer dans sa chambre.

— Ainsi, tu veux une grâce de moi !... Je ne suis pourtant pas d'humeur à en accorder !... et pour qui cette grâce, s'il te plaît ?

— Pour mon fiancé !

— Pour ton amant, un rebelle sans doute, un royaliste, un chouan ! Pas de grâce pour ces b....-là, ma petite !

Cécile s'agenouilla de nouveau devant lui en joignant les mains.

— Oh ! n'espère pas me séduire, ma jolie citoyenne, je suis au-dessus des caresses féminines. Si ton amant avait été un patriote, il n'aurait pas été inquiété. Quel âge a-t-il ?

— Vingt-cinq ans.

— Son nom ?

— Hervé de la Banche.

— Pas de particule, je te prie, La Banche tout court ! les titres sont abolis.

Carrier, qui pendant ce dialogue était adossé à la cheminée et promenait ses mains en tambourinant sur le dossier d'une chaise, Carrier ouvrit un petit livre qu'il appelait ses « tablettes mortuaires » et, après l'avoir parcouru :

— En effet, dit-il, le citoyen La Banche doit faire partie de la prochaine fournée.

Cécile jeta un cri et tomba évanouie aux pieds de Carrier.

∴

Quand elle reprit ses sens, elle était étendue sur son lit, et une domestique veillait à côté d'elle.

— Vous souffrez, mademoiselle, lui dit la bonne.

Cécile fit un petit signe de tête, ouvrit démesurément les yeux, comme pour revoir en esprit la scène de tout à l'heure, et puis elle fondit en larmes. Après quoi, se sentant soulagée, elle pria la femme de chambre de la laisser seule.

C'était nuit pleine. La pendule franc-comtoise qui faisait face au lit marquait onze heures. L'hôtel était

Digitized by Google

endormi ; pas un bruit dans la rue du Château ; seul, le battement houleux des vagues — car la Loire n'était alors qu'à quelques mètres de là — ponctuait le silence de lugubres soupirs. Cécile se leva, fit tomber sa robe qu'on avait seulement dégrafée pour se mettre au lit, et, après s'être recueillie quelques instants devant une Vierge, elle se recoucha.

Quelle nuit d'angoisses ! C'en était donc fait, son cher Hervé était condamné au supplice, elle qui, il y a huit jours à peine, lui avait promis de le sauver ! Qu'allait-elle devenir maintenant ? sans parents, sans appui, seule au monde, que ferait-elle de la vie ? Jeune, elle aurait le triste sort des veuves ! Morte, au contraire, elle aurait des noces éternelles, puisqu'elle retrouverait son amant. La mort était donc meilleure que la vie. Ne pouvant attendrir Carrier, elle résolut de le braver, de l'insulter au besoin, afin d'être jetée, elle aussi, en prison. Il partait demain matin ; elle épierait ses mouvements, ses allées et venues, et quand il mettrait le pied dans sa voiture, devant tous les gens de l'hôtel, devant la foule assemblée, elle se jetterait sur lui, non pour le poignarder certes — sa mère et les Ursulines lui avaient enseigné que c'est un crime d'ôter la vie à son prochain, fût-il un monstre ! — mais pour l'outrager et lui cracher au visage.

Puis elle revenait à l'espérance, cette planche de salut à laquelle nous nous cramponnons tous, aux heures les plus sombres ; elle se disait que c'était impossible ; que Dieu ne pouvait pas la sacrifier ainsi aux fureurs de la guerre civile ; qu'elle n'avait rien fait aux hommes pour mériter un sort pareil..... Et elle cherchait le moyen d'apitoyer Carrier. Tout en cherchant, elle s'endormit, tant elle était lasse !

A peine avait-elle fermé les yeux qu'elle entendit comme un grincement de clef dans la serrure de sa porte. Etait-ce un rêve ? le commencement d'un cauchemar ? Elle écouta, perçut distinctement le même bruit, et, comme elle allait crier, la porte s'ouvrit. C'était Carrier. Le proconsul était en pantoufles et en bras de chemise et n'avait sur lui que sa culotte. A sa vue, Cécile se leva sur son séant, et, tendant la main vers la porte :

— Sortez d'ici, monsieur, ou j'appelle.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, je ne veux point vous faire de mal ; je viens seulement prendre de vos nouvelles et achever en tête à tête, avec votre permission, la conversation si brusquement interrompue par votre défaillance.

Le tigre faisait patte de velours et rampait.

— Ce n'est point à cette heure, monsieur, reprit vivement Cécile, qu'on s'introduit chez une jeune fille.

— Je pars demain matin, au lever du jour, je n'ai donc que quelques instants à vous donner. Vous m'avez fait pitié tout à l'heure, et je viens vous demander en quoi je puis vous être utile.

— Vous le savez bien, je vous l'ai dit, rendez-moi mon fiancé.

— Son sort est entre vos mains, ma jolie demoiselle.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

— J'entends que tout service se paie et qu'une toute petite faveur de vous.....

En prononçant ces paroles, Carrier dont le regard lubrique dévisageait Cécile ouvrit les bras et fit un pas vers elle.

Cécile se leva d'un bond et sauta à bas de son lit.

— Misérable, lui dit-elle d'une voix vibrante, vous avez l'audace de vouloir m'embrasser quand vos bras sont rougis du sang de ma mère. Sortez d'ici.

Elle était admirablement belle dans cette attitude. La chemise laissait voir par le bas un pied mignon, une jambe fine, et par le haut des bras de marbre emmanchés dans les plus belles épaules du monde. La gorge ronde était d'une blancheur éblouissante, la tête avait une grande pureté de lignes : les yeux bleus étaient remplis d'une douceur terrible, le nez aquilin s'enflait vers les ailes toutes frémissantes et la bouche ouverte découvrait une double rangée de perles blanches.

Un vrai régal de roi, pensait Carrier.

— C'est bien, mademoiselle, reprit-il. Je ne veux point vous prendre de force, je constate seulement que vous êtes plus difficile que tant d'autres femmes qui ont racheté leurs amants ou leurs maris au prix de quelques baisers..... Avant de me congédier aussi brutalement, vous auriez dû songer que j'avais en poche le lever d'écrou de votre promis..... Tenez, vous voyez que je ne vous mens pas, le voici !

En disant cela, Carrier déroula dans ses mains un papier avec en-tête imprimé et couvert de sceaux qu'il tint à distance des yeux de Cécile.

Celle-ci, devenue tout à coup immobile et muette, regardait le papier fixement, comme une personne dont la pensée est ailleurs. Un combat terrible se livrait en elle entre l'innocence et l'amour.

Carrier qui suivait attentivement le jeu de sa physionomie, s'approcha d'elle en lui tendant la feuille.

Cécile la prit d'une main fiévreuse, et, la serrant contre sa poitrine :

— Ah ! monsieur, dit-elle, vous voyez combien vous me rendez heureuse ; contentez-vous de ce bienfait et de mon éternelle reconnaissance.

— Si je ne vous aimais pas, oui ; mais parce que je vous aime, non.

— Vous m'aimez ?

— Je vous adore et je n'ai jamais vu plus belle apparition de femme que la vôtre ; laissez-moi vous embrasser, me mettre à vos genoux !.....

— Ah ! mais c'est infâme ce que vous désirez de moi, répliqua Cécile en lui jetant le papier au visage. J'aime mieux mourir que de me prostituer entre vos bras.

— A votre aise, mademoiselle, je me retire, vous ne pourrez toujours pas m'accuser de vous avoir refusé le salut de votre amant.

Ce mot-là pénétra au cœur de Cécile comme une flèche empoisonnée. Laisserait-elle tomber la tête

Digitized by Google

d'Hervé sous le couperet de la guillotine ? manquerait-elle à la parole d'honneur qu'elle lui avait donnée ? Elle eut beau se dire qu'à ce prix le rachat de l'un était le déshonneur de l'autre, quand elle vit Carrier mettre la main sur le loquet de la porte, son cœur fut plus fort que sa tête, elle se jeta aux pieds du proconsul en disant :

— Eh bien, soit, monsieur, puisque vous êtes sans pitié, puisqu'il vous faut une victime innocente de plus, me voici. Faites de moi ce que vous voudrez. Mais je vous préviens que vous me tuez du coup.

Et Carrier déchiqueta la rose immaculée que Cécile avait gardée pour les noces de l'époux.

Son crime commis, il se retira comme un voleur, en jetant sur la table le fatal lever d'écrou d'Hervé.

∴

Le lendemain matin Cécile se réveilla au milieu des larmes du rêve affreux qu'elle venait de faire. Elle promena son regard tout autour de la chambre, et, voyant à côté d'elle le lugubre papier, témoignage irrécusable de sa honte, elle croisa ses mains blanches sur sa poitrine, comme pour protester de la virginité de son âme. Puis, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, elle se leva, s'enquit auprès de la maîtresse d'hôtel d'un commissionnaire agile et fidèle auquel elle remit le lever d'écrou pour le geôlier de la prison et une lettre pour Hervé, et pria qu'on la laissât seule.

Le courrier parti, elle remonta dans sa chambre, demanda de quoi écrire, fit une longue lettre qu'elle mit sous-enveloppe et qu'elle cacheta soigneusement, ensuite elle prit une chemise blanche, s'agenouilla devant la Vierge et se mit au lit.

Dans la nuit suivante, le courrier revint à l'hôtel, rapportant à Cécile le pli dont elle l'avait chargé. Le lever d'écrou était arrivé trop tard. M. Hervé de la Banche avait été guillotiné la veille.

Il monta à la chambre de la jeune fille, frappa plusieurs fois à la porte et, ne recevant aucune réponse, eut comme un pressentiment de ce qui l'attendait.

Il appela les domestiques, qui entrèrent devant lui. Cécile dormait, mais hélas ! du sommeil éternel. Une petite fiole posée sur le drap du lit indiquait qu'elle s'était empoisonnée.

Alors on ouvrit la lettre qu'elle avait laissée sur la table ; elle était adressée à son fiancé et contenait le récit dramatique que je viens de rapporter.

« Pardonne-moi, disait Cécile. J'avais juré de te sauver, j'ai voulu tenir ma parole. Mais je ne pouvais plus reparaître devant toi déshonorée et flétrie. Adieu ! ne refuse pas des roses à ma tombe et pense quelquefois à ta petite Cécile qui s'est donnée la mort pour te sauver la vie ! »

Malheureuse jeune fille, elle ne s'attendait pas à rencontrer son amant dans l'éternité !.....

LÉON SÉCHÉ.

LA « REVUE » ET LA PRESSE

Nous remercions bien vivement nos confrères de la presse parisienne et départementale du sympathique et cordial accueil qu'ils ont fait au premier numéro de la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, et nous croyons devoir reproduire ici, en raison de son importance et des réflexions qu'il ne peut manquer de suggérer, l'article que l'*Avenir* de Rennes nous a consacré, à la date du 3 décembre, par la plume autorisée de son rédacteur en chef, M. Bertrand Robidou :

« Nous avons donné mardi le sommaire du premier numéro de cette publication qui est en ce moment sous nos yeux.

Disons-le tout d'abord : les revues littéraires faisaient défaut dans notre chère Bretagne. A Rennes surtout, malgré notre Faculté des lettres, la littérature... pour tous, semble chose interdite. Existe-t-il de petits cénacles ? C'est possible ; mais « sacrés ils sont, » paraît-il, comme certaines poésies de Baour-Lormian, car personne n'y touche ni n'en parle.

Est-il vrai que le ministre de l'instruction publique ait donné tout récemment des ordres pour que nos illustres professeurs publient mensuellement un bulletin sur la littérature, la science et l'histoire départementales ? On nous l'a affirmé. Tant mieux, alors ! car s'il y a quelque chose d'abominablement négligé ou de systématiquement enterré, c'est la littérature départementale, ou, pour être modestes, ce sont les efforts littéraires qui se produisent en province. Cette obscurité voulue persiste jusqu'au moment où l'écrivain transporte son pupître dans la capitale, et là, généralement, il devient plus parisien, c'est-à-dire plus exclusif que les Parisiens eux-mêmes.

Ne recevons-nous pas tous les jours des projets de Revues prétendues *départementales* ? On s'adresse à nous, journalistes de province... Béotiens, — pour aider à lancer l'aérostat. Puis, nous ouvrons bientôt les premiers numéros d'une nouvelle Revue boulevardière qui nous ressasse toutes les célébrités mille fois connues et sans cesse applaudies, justement d'ailleurs ; mais à quoi bon ? Vous ne nous apprenez rien de neuf, vous ne relevez rien d'ignoré, publicistes nouveaux, et vous ne venez certainement au secours d'aucun talent que l'obscurité tue, et qui, peut-être, n'attend qu'un peu d'air pour respirer et vivre, qu'un écho pour que ses bégaiements deviennent une voix, sa parole un chant, et ce dernier une ample poésie.

Nous ne faisons qu'indiquer notre pensée, les journalistes n'ayant pas le temps d'écrire ; mais après avoir loué M. Léon Séché de l'initiative généreuse qu'il a prise, nous voudrions, si cela dépendait de nous, le pousser dans une voie plus sérieuse, plus fructueuse, plus originale que celle qui a été suivie jusqu'ici par ses devanciers. Nous avons eu, nous avons encore des écrivains, des travailleurs, des chercheurs, des ouvriers de la pensée, enfin, des artistes et des manieurs de lyre dans l'Anjou et la Bretagne.

Que M. Léon Séché se donne la peine de chercher, de rappeler les noms éteints, mais méritants ; qu'il encourage — ou qu'il critique — les contemporains ; qu'il prononce sur ces deux belles et grandes provinces le *surgite mortui* que toutes leurs sœurs devraient entendre par la voix des Revues qui prennent leurs noms !

Nous aimons le *parisianisme*, nous en raffolons, comme tout le monde, mais, q ıe diable, si, à côté de la capitale,

Digitized by Google

vous montrez la source où elle recrute généralement ses illustrations, si vous érigez de modestes panthéons aux pionniers de la province, parlez des nôtres,

Je pourrais jetter un coup d'œil sur les richesses intellectuelles de l'Anjou, mais la Revue a des correspondants là-bas. D'ailleurs, l'heure me presse, ma plume galope ; et je nomme à la hâte, dans notre Bretagne actuelle, sans compter les historiens comme M. Dupuy, les savants comme M. Sirodot — qui renouvellent notre histoire et notre géologie, d'humbles émules de Brizeux, diversement doués, tous remarquables à certains égards : Mme Hüe et M. Tiercelin à Rennes ; Mme Penquer et M. Hippolyte Violeau, à Brest ; M. Longuecand à Saint-Malo ; M. Luzel, Quellien et la pléiade celtique dans la Basse-Bretagne — et beaucoup d'autres que j'oublie ou dont les noms surgiront demain.

Le but d'une Revue doit être d'exciter les intelligences au travail, à l'étude de la forme, à l'accouchement des idées, comme disait Platon. A l'œuvre donc, M. Léon Séché ! Vous êtes jeune, pour Dieu soyez large, hardi et non exclusif. L'étroitesse des horizons nous étouffe en Bretagne.

Ce premier numéro d'une publication qui peut devenir précieuse est enrichi d'une lettre de M. Jules Simon. Lettre remarquable, cela va sans dire ; j'ajoute qu'elle est charmante. Mais notre illustre maître se défie trop de la Bretagne *modernisée*. Il croit que la vapeur, l'électricité, le téléphone peut-être, nous ont trop rapproché de Paris pour que cette « la Mecque » ait conservé son mirage sur les pèlerins de l'Armorique ; et il se demande, d'autre part, si « la vaillante province de France est au même degré qu'autrefois la province de Bretagne. » Nous l'avons « décrassée, civilisée, nous lui avons appris le français ; elle lit les journaux » comme à Paris ; elle en imprime comme à Paris ; mais a-t-elle le « patriotisme local » marié au patriotisme français ? A-t-elle conservé, au milieu de tant de voyageurs qui la visitent, le trésor poétique des vieux temps et des antiques costumes.

Oui, maître, oui, prince de la pensée et Breton immortel ! oui, votre Bretagne a conservé toute sa poésie, éclairée du rayon philosophique que votre jeunesse lui versa, et cette poésie n'en est que plus profonde et plus belle. Tous les étés, vos Parisiens, nos amis, apportés par les voies ferrées, contemplent nos rochers, parcourent nos vallons, croquent nos sites, collectionnent nos antiquailles, font provision de nos points de vue, s'enivrent de la poésie de nos montagnes, de notre océan, des rudes aspects de notre terre inspiratrice. Cette poésie ne s'épuise pas. Plus on en prend, plus il en reste. Vous le savez, vous nous l'avez appris, maître : le progrès ne détruit pas la poésie, comme le pensent tant d'esprits vulgaires ; il l'agrandit, l'élève, la couronne, ouvre à l'imagination de nouveaux domaines, car la science est une foi, la plus indéracinable.

Partant d'un ordre d'idées un peu différent, un peu pessimiste, M. Jules Simon prodigue à l'auteur de la *Revue de Bretagne et d'Anjou* des conseils auxquels sa grande autorité donne un prix inestimable. C'est comme un éclatant baptême à l'œuvre naissante.

« Refaites, dit-il, notre unité, cher monsieur. Refaites notre cœur ; il était bon, il était grand. C'est une bonne entreprise. Cherchez partout nos gloires. Nous avons des artistes, puisque nous avons des églises superbes ; des marins et des soldats à revendre ; des poètes comme Brizeux et Turquety qu'on oublie, des hommes de génie comme Châteaubriand et Lamennais. Peut-être pensez-vous que les modernes ne sont pas indignes des ancêtres. Voilà Renan dans la philosophie, Joseph Bertrand dans les sciences. Je crois que ni les matériaux, ni les ouvriers ne vous manqueront. »

Les écrivains de la *Revue* s'inspireront certainement de ces admirables paroles. Notre philosophe leur répète que la première chose, en matière de publications littéraires, est de vivre. Or, pour vivre, il faut intéresser. C'est là tout un programme auquel ce premier numéro répond parfaitement.

Nos félicitations à M. Léon Séché pour sa pièce charmante, *Mon Berceau*. »

« BERTRAND ROBIDOU. »

Le rédacteur en chef de l'*Avenir* de Rennes a raison de compter sur notre jeunesse et sur la largeur de notre esprit, pour faire de cette *Revue* la chose de tous. Non, nous ne serons pas exclusifs, nous accueillerons au contraire avec empressement tous ceux qui nous offriront leur collaboration, les jeunes surtout qui ont besoin de se produire, et nous serions tout particulièrement heureux de publier les travaux de MM. les professeurs de la Faculté de Rennes.

Au mois de janvier prochain nous commencerons sous le titre : *Figures bretonnes et angevines* une série d'études biographiques dans lesquelles nous nous attacherons à ressusciter en quelque sorte les gloires oubliées ou méconnues de la Bretagne et de l'Anjou.

Chacun pourra apporter sa pierre à ce monument.

AVIS

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la fin de la Conférence de M. Bourgault Ducoudray, un article critique sur le Prêtre de Nemi *et une variété littéraire de notre ami et collaborateur Paul Eudel.*

Dans notre numéro du 1er janvier, nous publierons des articles de MM. Charles Monselet, Gallery des Granges, Raphaël Lightone, etc., etc., et les portraits gravés des Députés de la Mayenne, de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure.

Digitized by Google

CARNET BIBLIOGRAPHIQUE

A TRAVERS LES LIVRES D'ÉTRENNES

Librairie Plon et Nourrit.

La *Province à cheval*, texte et dessins par Crafty, auteur de *Paris à cheval*. — Le bon accueil que le public a fait à *Paris à cheval* a donné l'idée à la librairie Plon de demander à M. Crafty un nouvel ouvrage conçu dans le même esprit et retraçant, par les mêmes procédés, l'emploi qu'on fait en dehors des fortifications de l'intéressant quadrupède auquel est consacré le volume dont nous venons de rappeler le succès.

Paris à cheval était un défilé de la cavalerie parisienne et des personnages les plus marquants ou les plus connus dans le monde des amateurs du sport.

Dans la *Province à cheval*, le lecteur retrouvera les mêmes personnages continuant leurs exercices dans leurs châteaux et dans ceux de leurs amis. Il verra à la fois les sportmen parisiens en déplacement et les sportmen provinciaux à domicile ; il assistera à leurs réunions, à leurs chasses, à leurs courses et prendra part à leurs rallye-papers et à leurs cross-coutry. Entre temps, il s'initiera à quelques-unes des misères de l'éleveur amateur ; il fera connaissance avec les déboires du châtelain qui s'adonne à l'hospitalité et suivra les grandes manœuvees. Dans la *Province à cheval*, Crafty s'est appliqué à tracer un tableau aussi complet que possible de tout ce qu'on fait pour et par le cheval en dehors de l'enceinte de Paris. Il espère ainsi éviter à ceux qui le liront quelques tickets de chemin de fer et bon nombre de déplacements souvent compliqués et toujours fatigants. — L'ouvrage forme un beau vol. grand in-8°, broché, **20** fr.

A travers l'Asie centrale. Impressions de voyage par Henri Moser. La question d'Orient, toujours pendante, les récents événements de Merv, d'Hérat et de l'Afghanistan donnent un vif intérêt d'actualité à l'étude des peuplades asiatiques, qui sont ou seront demain en rapport avec l'Europe par l'intermédiaire de la Russie dont elles deviennent peu à peu tributaires.

Un écrivain d'un talent vif et personnel, M. Henri Moser, qui est en même temps un observateur consommé, nous fait faire gaiement connaissance avec ces tribus nomades qui errent dans l'immensité des steppes.

Il nous entraîne d'abord à travers les plaines Kirghizes, où nous rencontrons des hordes vagabondes, qui, pliant et dépliant leur yourte mobile, vont de pâturage en pâturage, et, amoureux de l'espace sans bornes, préféreraient mourir que de s'enfermer dans une habitation fine. Voilà les pasteurs coiffés de bonnets de fourrures et emmitouflés de fortes houppelandes ; la race aux petits yeux luisants, aux pommettes saillantes, à la barbe rare et hérissée ; les chevaux nerveux, osseux et bizarrement construits ; les femmes Kirghizes maquillées comme des Parisiennes et chaussées de grosses bottes.

Les mornes étendues des déserts turcomans ont aussi leur caractère pittoresque : la caravane a dépassé la dernière habitation humaine ; campement, marches nocturnes, quarts de nuit, causeries au bivouac se succèdent au milieu de la solitude.

M. Moser nous conduit ensuite à Téhéran et à Constantinople. Quelle amusante et instructive excursion ! Descriptions des caractères physiques et moraux de chaque peuple, détails de la vie intime, souvenirs historiques, renseignements géographiques et politiques, rien n'y manque, et c'est sans la moindre fatigue que l'on explore avec l'auteur ces immenses plateaux de l'Asie centrale.

Cet ouvrage, dont le texte est émaillé de remarquables dessins exécutés par M. van Muyden d'après les photographies rapportées par M. Moser, forme un beau vol. grand in-8° du prix de **20** fr., broché.

Saint François d'Assise, un beau vol. in-4° jésus, format de luxe de 450 pages, illustré de sept eaux-fortes signées Gaillard, de Marc, Flameng et Le Rat, de neuf héliogravures, de trois chromolithographies, de quatre dessins de maîtres, de douze grandes gravures sur bois hors texte, reproduisant le chef-d'œuvre de l'art et plus de 200 gravures dans le texte, prix, **50** fr., broché.

La Terre Sainte. Liban, Phénicie, Palestine occidentale et méridionale, Petra, Sinaï, Égypte, 2e partie, par Victor Guérin. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Un splendide vol. grand in-4° d'environ 500 pages, illustré de vingt superbes planches en taille-douce, de cartes et de plus de trois cents gravures sur bois. Prix du vol. broché, **50** fr.

Les deux vol. 100 fr. Ils se vendent séparément.

Aux bains de mer d'Ostende, album renfermant plus de 100 dessins inédits en noir et en couleurs, pas Mars. Grand in-4°, jolie reliure toile anglaise avec fers spéciaux, **10** fr.

Chansons de France pour les petits Français avec accompagnement par J. B. Veckerlin, un beau vol. album tiré en couleurs, avec reliure or et étoffe, illustré par Boutet de Monvel, prix, **10** fr.

Okoma, roman japonais illustré par F. Régamey. Un beau vol. format japonais, avec gravures en couleurs, relié en satin, prix, broché, **30** fr.

Nous rendrons compte de ces cinq derniers vol. dans notre prochain numéro.

Librairie Firmin-Didot.

La Vie des Saints. — Les saints personnages que recommande à la mémoire de la posterité la pratique des vertus portées jusqu'au degré héroïque, forment depuis l'ère chrétienne une phalange pressée et continue, qui a exercé sur le développement moral des sociétés une influence impossible à méconnaître. Raconter leur vie, c'est mettre en action, pour ainsi dire, les préceptes de l'Évangile, c'est en exprimer l'essence et en glorifier l'éternelle vérité.

Dès les premiers temps, on a compris la nécessité ou plutôt la justice, de recueillir, pour l'édification des fidèles, les actes soit des apôtres travaillant à la conversion des gentils, soit des martyrs, soit des confesseurs et des solitaires.

Quand l'Église eut triomphé, les légendes sacrées, ainsi qu'on nommait ces biographies, se sont multipliées de toutes parts, au point de donner lieu à d'immenses recueils critiques où l'histoire civile a puisé maintes fois de précieuses lumières dans l'éclaircissement des points d'histoire religieuse.

Après Jacques de Voragine et Ribadenegra, qui ont écrit en latin, la *Vie des saints* la plus remarquable est celle que le P. Giry a publiée en français sous le règne de Louis XIV. Son livre a eu grand nombre d'éditions jusqu'à nos jours, et c'est lui qui, pour le plan, le fond du texte et l'esprit, a servi de modèle à l'ouvrage que vient de publier la maison Didot. Cet ouvrage n'aura qu'un seul volume grand in-8° de 5 à 600 pages et réunira le double avantage du bon marché et d'une illustration des plus abondantes.

Digitized by Google

Il est distribué de façon à donner la vie d'un saint par jour, souvent deux et plus, sans rien sacrifier de l'importance que mérite chaque notice, ni jamais intervertir l'ordre assigné par le calendrier romain. Une table générale de 2000 noms environ termine le volume.

Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Arthur Pougin. — Un dictionnaire, même un dictionnaire littéraire et raisonné, n'est pas, à proprement parler, un livre. Aussi n'est-ce point un livre, au sens strict du mot, que M. Pougin a eu la prétention de nous offrir, mais un ouvrage curieux, d'un caractère absolument neuf et tel que jusqu'à ce jour il n'a son pareil dans aucune langue. Il est vraiment singulier qu'en un pays où le théâtre tient une si large place, où il est la grande et universelle distraction, on n'ait pas encore songé à établir avec certitude et précision la technologie de cet art si généralement aimé, à fixer sa langue de telle façon que le public la puisse bien connaître. M. Arthur Pougin a voulu combler ce vide et il y a pleinement réussi. Il n'est pas un des points quelconques du théâtre, pas une de ses parties les plus reculées, pas un de ses recoins les plus obscurs qu'il n'ait fouillé, décrit, mis en lumière, commenté et expliqué de la façon la plus étendue. Cet ouvrage est donc une œuvre unique en son genre.

La Renaissance en Italie et en France, à l'époque de Charles VIII, par Eugène Müntz. — Il faudrait un volume pour analyser ce remarquable ouvrage, entrepris et publié avec le concours du jeune duc de Chaulnes, mort il y a quatre ans à peine. Nous nous contenterons d'en donner les grandes lignes, en suivant l'ordre dans lequel il a été composé. Le premier livre traite de l'esprit de la première Renaissance; le second livre, de la Renaissance dans les différentes capitales de l'Italie; et le troisième, de la Renaissance en France. C'est dire le vaste champ qu'il embrasse et l'intérêt qu'il présente. Nous y reviendrons dans un prochain article.

Ilios, ville et pays des Troyens. — Ce livre est le résultat des fouilles que M. Henri Schliemann a faites de 1871 à 1882 sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade. Il est inutile de se demander, dit M. Rudolf Virchow dans sa savante préface, si Schliemann, au début de ses recherches, est parti d'une hypothèse vraie ou fausse. Non-seulement le résultat a décidé en sa faveur, mais sa méthode d'investigations s'est aussi montrée la meilleure; ses conjectures pouvaient être hardies et même arbitraires; l'immortelle poésie d'Homère, en même temps qu'elle saisissait son imagination, pouvait bien l'entraîner, mais ce péril même a été la raison de son succès. Les fouilles d'Hissarlik auraient toujours eu la plus réelle valeur, même si l'*Iliade* n'eût jamais existé. Mais l'*Iliade* n'est pas seulement un poème épique, le poète qui a chanté Ilion a dépeint aussi toute la contrée troyenne : le massif de l'Isda et l'île de Samothrace, Tenedos et l'Hellespont, le Scamandre et les tumuli élevés à la mémoire des héros. Et maintenant, après les fouilles de Schliemann, nous n'avons pas le choix de la place où fut Ilion. Nous sommes forcés de dire : — Ici, sur la colline d'Hissarlik; ici, sur l'emplacement des ruines de la cité brûlée, riche en or, ici fut l'Ilion chanté par Homère.

Admirable découverte qui suffirait à immortaliser son auteur.

Librairie Hetzel et Cie. 16 ouvrages nouveaux.

La *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation,* de la maison Hetzel, est, par excellence, la bibliothèque de l'enfance, de la jeunesse, ou, pour mieux dire, de la famille tout entière. Elle s'enrichit, cette année, de 16 beaux et bons livres impatiemment attendus par son intéressante clientèle. Ses directeurs ont résolu le plus utile des problèmes en justifiant le titre général de leur œuvre. C'est un devoir de signaler cette littérature saine, délicate et charmante, d'où toute fausse note est impitoyablement bannie.

Voici *Mathias Sandorf,* le *Monte-Cristo* des *Voyages extraordinaires,* de Jules Verne; l'*Épave de Cynthia,* de Jules Verne et André Laurie; l'*Ile au Trésor,* de Stevenson, un livre plein d'émotions, comme la *Terre de Feu,* de Mayne-Reid, le seizième et dernier volume de l'*œuvre choisie* du célèbre écrivain anglais; la *Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins,* d'après Alcott, adaptation par Stahl et Lermont; *Tito le Florentin,* nouvelle et fort émouvante étape d'Andre Laurie, dans ses brillants récits de la *Vie de collège dans tous les pays*; *Autour d'un Lapin blanc,* par Alone, aimable livre, plein d'enseignements; le *Voyage d'une Fillette au pays des Étoiles,* par F. Gouzy, histoire attrayante de notre système planétaire; *Boulotte,* par Austin, et les *Lunettes de Grand'maman,* par Perrault; quatre nouveaux albums Stahl : *Mlle Lili en Suisse,* de Frœlich; la *Découverte de Londres par une bande d'écoliers,* de Grizet; le *Pauvre Ane,* de Geoffroy, et l'*Apprentissage du Soldat,* de Jazet, ces deux derniers en couleurs; et enfin les tomes 41 et 42 du *Magasin illustré d'Éducation et de Récréation.* Tous les livres de la maison Hetzel sont richement et intelligemment illustrés par nos meilleurs artistes. L'illustration n'a pas pour objet de distraire du livre, mais de le compléter par le crayon.

Dans cette précieuse collection, on ne se lassera jamais de rechercher les 30 *Voyages extraordinaires,* de Jules Verne; les 16 *Aventures de Terre et de Mer,* de Mayne-Reid; les 4 *Voyages involontaires,* de Lucien Biart; les 5 récits de la *Vie de Collège dans tous les pays,* par André Laurie; les charmants livres de Stahl, la plupart couronnés par l'*Académie* : les *Contes et récits de morale familière,* les *Quatre peurs de notre général,* les *Histoires de mon parrain, Maroussia,* l'*Histoire d'un âne et de deux jeunes filles,* les *Patins d'argent,* les *Quatre filles du Dr Marsh, Jack et Jane,* la *Famille Chester, Mon premier voyage en mer*; les 5 admirables ouvrages de Viollet-le-Duc, l'*Histoire d'une maison, d'un Dessinateur, de l'Habitation humaine, d'une Forteresse, d'un Hôtel de ville et d'une Cathédrale.*

Librairie des Bibliophiles

Après son excellente édition de *Rabelais,* précédée d'une notice de Paul Lacroix, la Librairie des Bibliophiles (rue Saint-Honoré, 338) fait paraître aujourd'hui, dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume (cartonné, 4 francs), le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, en 2 volumes, publié par M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen. M. Gasté avait déjà publié les *Oraisons funèbres* dans la même collection, qui offre maintenant aux lettrés les deux chefs-d'œuvre de Bossuet.

Dans la Petite Bibliothèque artistique, viennent de paraître les *Contes* de La Fontaine, 2 vol. in-16, dessins d'Ed. de Baumont, gravés par Boilvin, prix **35 fr.**; et les *Fables* de La Fontaine, dessins d'Em. Adam, gravés par Le Rat, 2 vol., **40 fr.**

Dans la Bibliothèque des dames : l'*Éducation des filles,* de Fénelon, préface par O. Gréard, 1 vol. in-16 à **7 fr. 50.**

Dans les Grandes publications artistiques : *Faust,* de

Digitized by Google

Gœthe, trad. d'Alb. Stapfer, préface de P. Stapfer. Dessins de J.-P. Laurens, gravés par Champollion, 1 vol. grand in-8°, papier de Hollande, prix **35 fr.**

Dans la bibliothèque artistique moderne : *Jocelyn*, de Lamartine, neuf dessins de Besnard, gravés par de Los Rios avec portrait, un vol. in-8° écu, velin de Hollande à la forme, prix, **30** fr.

Nous reviendrons sur ces charmants volumes.

Librairie Jouvet et Cie.

Les Robinsons français, par Pierre Delcourt, un beau vol. grand in-8° jésus, illustré de 159 gravures sur bois, dessins hors texte de Motty, broché, **10** fr.

Nos petits diables, par Albert Girard, un beau vol. in-4° carré, illustré de 82 gravures sur bois. Dessins hors texte de F. Bourdin ; prix, relié en toile avec plaques or, noir et argent, **6** fr. **50.**

La joie de la maison, par Émile Desbeaux, 1 vol. orné de neuf chromolithographies, prix, **5** fr.

Librairie Calmann-Lévy.

Tartarin sur les Alpes, nouveaux exploits du héros Tarasconnais, par Alphonse Daudet. Un vol. illustré d'aquarelles par L. Rossi, Aranda, de Beaumont, Myrbach, L. Montenard, gravures en fac-simile de Guillaume frères, format in-8°, cavalier, broché, **10** fr.

Librairie Lemerre

Contes et récits en prose par François Coppée, 1 vol. avec nombreux dessins de Pille, gravés par Prunaire, broché **9 francs.**

Librairie Victor Palmé

Le littoral de la France, par Ch.-Félix Aubert, illustrations par Scott, Brun, Lalanne, Toussaint, Fraipont, Tiappori. Trois vol. in-4° Première partie : *Dunkerque au Mont-Saint-Michel.* — Deuxième partie : *Du Mont-Saint-Michel à Lorient.* — Troisième partie : *De Lorient à La Rochelle.* Chaque partie se vend séparément et forme un vol. de 600 pages, orné de 300 gravures dans le texte et de 70 planches, hors texte, tirées en une ou plusieurs couleurs.

Librairie illustrée, 7, rue du Croissant

Œuvres de Rabelais, illustrées par Robida, tome 1er contenant plus de 500 gravures en noir et en couleur. Prix broché, **15 francs.**

Aventures d'un héritier à travers le monde, par Louis Boussenard, illustrations de J. Férat, gravées par Dumont, un fort vol. in-8° colombier. Broché, **9 francs.**

Librairie Frinzine et Cie

Mémoires d'un Lièvre, par Charles Diguet, un vol. in-4° carré, imprimé sur vélin teinté et illustré dans le texte de 75 dessins originaux de René Valette, relié à l'anglaise. **9 fr.**

Contes et causeries de Tonton par Victor Thierry, dessins de Robert Kemp. Un vol. in-4° carré. Reliure toile anglaise, **9 fr. 50.**

Les Trente-six métiers de Becdanlo par Lemercier de Neuville, album humoristique illustré de 80 dessins originaux de l'auteur, reliure toile anglaise. **6 fr. 50.**

Le Roman d'un rayon de soleil, par Mallat de Bassilan. Un beau vol. in-8° illustré de onze dessins de Maurice Rey, broché **7 fr.**

Les Iles d'amour, par Catulle Mendès, un splendide vol. in-4° carré, avec six eaux-fortes et 38 compositions de Fraipont, prix broché, **12 fr.**

LE DINER CELTIQUE

Il y a cinq ans environ que M. Loth, le distingué professeur de la Faculté des lettres de Rennes, eut la première idée du *Diner celtique*. Comme toutes les bonnes idées, celle-ci fit vite son chemin parmi les Bretons de Paris. A M. Loth, se joignirent immédiatement MM. Paul Sébillot, l'écrivain populaire des *Contes de la Haute-Bretagne*, Quellien, le barde bas-breton dont les chants ont la saveur de ceux de M. Luzel, et deux ou trois autres Bretons bretonnants. Et bientôt l'on fut vingt, et bientôt l'on fut cinquante. Aujourd'hui le *Diner celtique* compte près d'une centaine de membres.

Tous les mois, sur une simple convocation de M. Quellien qui remplit les fonctions de secrétaire, les Bretons de la Haute-Bretagne et de la Basse-Bretagne se réunissent au café d'Alençon, place de Rennes, dans une sorte de repas de famille ; et l'on chante, et l'on rit, et l'on cause à cœur ouvert de ce cher et tant aimé pays que l'absence rend plus cher encore !...

M. Ernest Renan est un des habitués du *Diner celtique* ; c'est bien rare qu'il s'excuse, et vous pensez quel intérêt, disons le mot quel charme, sa présence donne à ces réunions mensuelles.

Samedi, 12 décembre, avait lieu le dernier dîner de l'année. Il y avait là, groupés autour de M. Paul Sébillot qui présidait, MM. Tanguy, un graveur de beaucoup de talent ; Durocher, rédacteur de la *Chronique parisienne* et de la *Lorgnette de Bisson* qui s'imprime à Lorient ; E. Le Mouel, un jeune poète de grand avenir ; Lyonnel, Bonnemère, le fils de l'auteur de l'*Histoire des paysans* ; Durand, un musicien distingué ; Guy le Bris ; Nicolaï, d'autres encore dont j'oublie les noms et enfin M. Léon Séché, directeur de cette Revue.

C'était la première fois que M. Léon Séché assistait au dîner celtique, aussi lui a-t-on fait un chaleureux accueil.

Au dessert, après un fort joli Noël breton lu par M. Quellier en langue bretonne d'abord, en français ensuite, M. Bonnemère, en sa qualité d'Angevin de Saumur, invita M. Léon Séché à dire sa poésie *Mon berceau*. Le directeur de la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* s'exécuta de bonne grâce, et la pièce eut devant les celtisants le même succès qu'auprès des lecteurs de la Revue.

Puis vint le tour de M. E. Le Mouel qui déclama une poésie d'une belle couleur locale et d'une large allure, intitulée *la Veuve*. Nous la publierons dans un de nos prochains numéros. Et l'on se mit à chanter des chansons du pays : *Ma douce Annette*, la *Prière des Arzonnais*, et, pour finir, *la Chanson de la reine Anne*, cette *Marseillaise* des Bretons.

A onze heures, l'assemblée levait le siège et se donnait rendez-vous à l'année prochaine.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

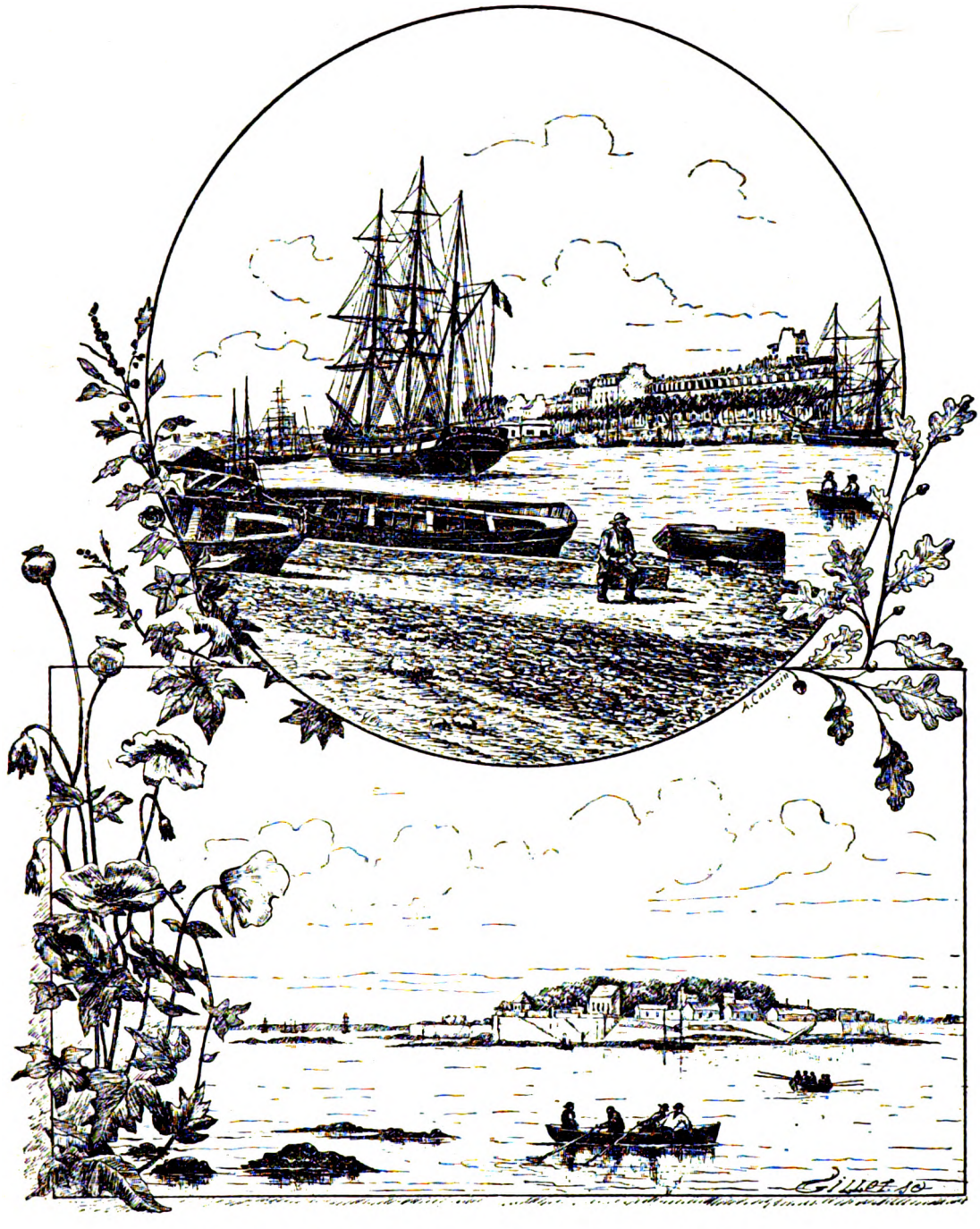
Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN, rue de la Paix.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. Nº 3. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er JANVIER 1886



PORT DU COMMERCE A LORIENT ET ILE SAINT-MICHEL

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Bon jour, bon an !... une de plus dans les oubliettes ! Comme le temps file, tout de même ! Il semble qu'entre le premier janvier et la saint Sylvestre, il n'y ait que la distance qui sépare le soleil couchant du soleil levant. Et dire qu'on ne demande qu'à vieillir et que, si l'on pouvait tourner à son gré l'aiguille du cadran des siècles et l'arrêter à sa guise, d'aucuns lui feraient faire en un seul jour le tour de plusieurs mois, de plusieurs années peut-être ! C'est que l'homme n'est jamais content de son sort et que nous attendons tous de l'avenir la réalisation de nos rêves, de nos espoirs, de nos chimères !

Que nous apporte l'année nouvelle dans les plis de sa robe blanche ? Sera-t-elle grasse ? sera-t-elle maigre ? Aurons-nous la paix ou la guerre ? Le commerce reverra-t-il les beaux jours d'antan ? Les affaires refleuriront-elles ? A cet égard, il faut bien le dire, l'année qui finit n'aura pas été bonne. Elle a été tout particulièrement dure aux pauvres, à ceux qui peinent et qui turbinent. Aussi le vieux saint Sylvestre qui sert de fossoyeur au Temps, peut lui creuser une fosse profonde ; elle a emporté avec elle si peu de regrets que nul ne se plaindra que sa pierre soit trop lourde. Et cependant, comme les pécheurs qui se convertissent sur le tard, elle paraît avoir eu quelque remords avant de mourir, elle finit assez bien. D'abord l'irritante et sempiternelle question du Tonkin est enfin résolue.... pour quelques mois du moins. Celle de Madagascar est à la veille d'aboutir. Le président de la République est réélu pour sept ans. C'est autant de pris sur l'ennemi, et le terrain politique est déblayé d'autant.

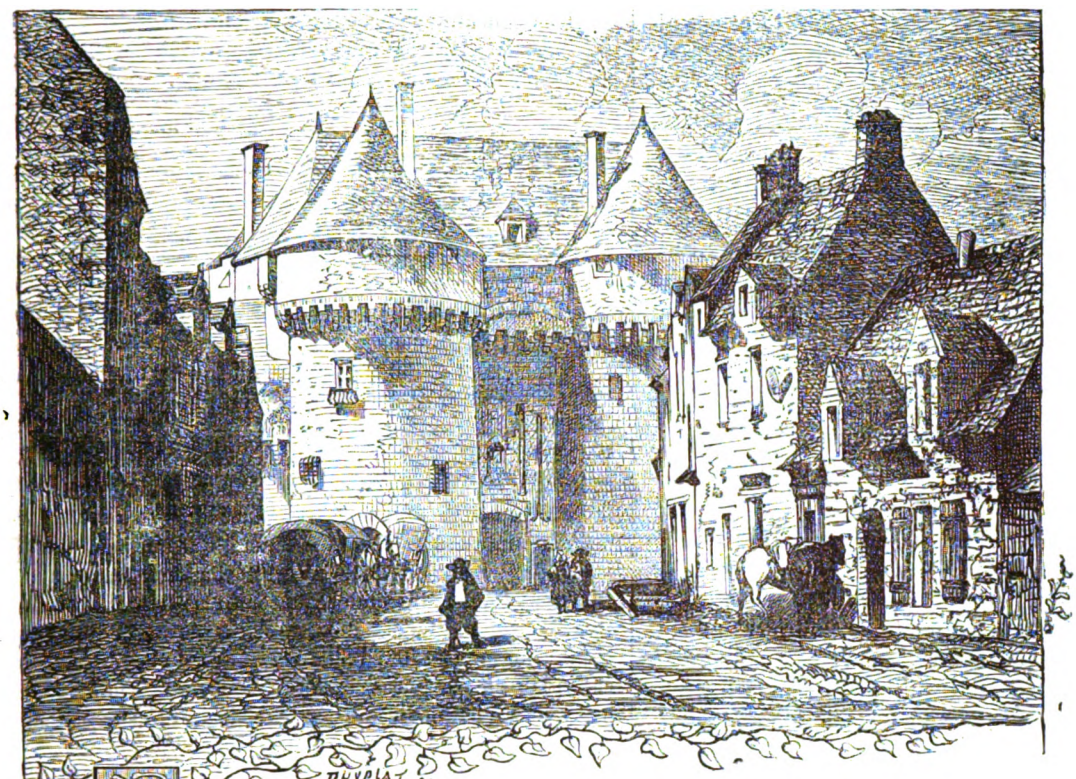
Au point de vue littéraire, l'année 1885 se couche sur deux ou trois grands succès de théâtre et de librairie, j'ai nommé *Georgette*, *Sapho* et le *Prêtre de Némi*, et nous sommes de ceux que les jouissances de la scène et du livre consolent des vilenies de l'heure présente.

Non, certes, que tout soit à louer dans la *Georgette* de Sardou et dans la *Sapho* de Daudet. Il y aurait au contraire beaucoup à reprendre dans ces deux pièces. La première ne conclut pas et tourne autour d'une thèse peu défendable devant les préjugés de la morale courante ; le sujet de la seconde a le tort d'être singulièrement vieilli. C'est la *Vie de Bohême* de Mürger, avec cette différence pourtant que la Fanny Legrand de Daudet a tous les défauts de Musette sans en avoir les qualités. Mais le roman a fait tant de bruit que la pièce s'en ressent. On veut la voir, on la verra, et elle en vaut la peine, car, outre qu'elle est écrite de main d'ouvrier, elle est jouée à ravir par Mme Jane Hading et M. Damala.

Il faut cependant que je fasse un reproche à M. Alphonse Daudet. M'est avis qu'il abuse de l'actualité et qu'il prend trop souvent ses personnages dans le monde où il a vécu et qu'il fréquente. Il n'y aurait peut-être pas à cela grand inconvénient si les personnages n'existaient plus ou si les masques dont il les affuble n'étaient pas transparents, mais Daudet, malheureusement, n'y regarde pas de si près. Il vous sert dans ses livres ses souvenirs encore chauds et se moque comme d'une guigne que le public reconnaisse dans les héros de ses romans telle et telle figure parisienne. Ces choses-là sont à la mode et Daudet est homme à la suivre. Ainsi les journaux du boulevard nous ont raconté cette semaine que le fameux Déchelette de *Sapho* n'était autre qu'un certain Thiercelet, ingénieur de son état, qui, après avoir couru longtemps le cotillon et joué les Desgenais pour son compte, avait fini par s'empoisonner de chagrin. Ce don Juan des femmes faciles avait rencontré un jour une fille du nom de Laure (Alice Doré dans le roman), dont il avait fait sa maîtresse. Et puis il l'avait lâchée comme les autres. Mais Laure, qui aimait Thiercelet à la folie, n'avait pu se consoler de son abandon. Un jour, après l'avoir attendu vainement toute une semaine, elle avait avalé un verre d'eau dans lequel elle avait mis à tremper des allumettes, et elle était morte dans d'atroces souffrances. Cette mort tragique avait causé à Thiercelet une impression d'autant plus profonde qu'il ne croyait pas à l'amour. De sceptique, il était devenu tout à coup rêveur. Le remords s'était glissé dans son âme ; le spectre de Laure hantait toutes ses nuits. Bref, moins d'un mois après l'enterrement de sa maîtresse, il avalait trente grammes de chloroforme.

L'histoire est poignante et pouvait sans inconvénient être mise à la scène. Mais quel besoin Daudet avait-il de nous rappeler les amours de Fanny Legrand avec le graveur Flamant, condamné il y a quelques années comme faussaire ? Cette Fanny Legrand n'est pas une création romanesque, elle a existé en chair et en os, elle existe peut-être encore ; en tout cas, elle a été la femme et le caprice d'une foule d'écrivains et d'artistes de ce temps, et je me souviens de la haine que le malheureux André Gill avait vouée à ce pauvre Flamant, quand Fanny l'eût quitté, lui le

Digitized by Google



LA PORTE SAINT-MICHEL DE GUÉRANDE

maître caricaturiste, pour devenir la maîtresse attitrée et le mauvais génie du petit graveur. J'en veux donc Daudet d'avoir enregistré dans son livre et dans sa pièce la faute, le déshonneur de ce jeune homme. A quoi bon poursuivre ainsi ce Flamant que tout le monde des lettres et des arts connaît, qui depuis s'est fait un nom d'emprunt — cherchez lequel ! — dans l'illustration des journaux et des revues, à quoi bon le persécuter avec le souvenir cruel de sa chute ! Il en a été assez puni, le malheureux, et d'ailleurs il avait vingt ans à peine quand, pour satisfaire les goûts désordonnés de Fanny, il se laissa aller à fabriquer des billets de banque. Si Daudet tenait absolument à ce détail, il pouvait, il devait, selon moi, l'arranger de telle façon que personne ne songeât au procès du graveur. A tout péché miséricorde, et Flamant a payé sa dette à la société. Mais ceci regarde l'auteur de *Sapho*. Tant pis pour lui si dans le monde artistique et littéraire, où Flamant s'est réhabilité par le travail, on l'accuse d'avoir manqué de pitié, il est assez grand pour se défendre, et ce que j'en dis c'est uniquement pour signaler au passage le danger des romans à clef dont notre temps raffole.

Encore si les romanciers procédaient par allusion discrète et voilée comme M. Ernest Renan dans le *Prêtre de Nemi !* l'art n'y perdrait rien et notre curiosité serait satisfaite. M. Ernest Renan aurait pu faire scandale, aussi lui, en mettant en scène dans son drame philosophique des personnages de notre histoire contemporaine. Mais il s'est bien gardé de donner dans ce travers. En homme de goût qu'il est, il s'est mis en quête d'une fable très ancienne qui pût lui permettre de donner le change à ses lecteurs ; la fable est jolie, mais il n'est point besoin d'être grand clerc pour y découvrir notre propre histoire entre les lignes. Qu'est-ce que cette Albe-la-Longue qui n'a de regards que pour Rome, si ce n'est pas la France ? et qu'est-ce que cette Rome qui après l'avoir vaincue se méfie encore d'Albe la-Longue, si ce n'est la Prusse ! On croirait lire par endroits des pages détachées de l'histoire du second empire, et il est telle scène qui évoque à nos yeux, comme une épreuve photographique, la journée mémorable et terrible où M. Thiers fut hué par le centre du Corps législatif pour s'être opposé à la déclaration de guerre. Ce sont donc toutes les questions d'économie politique et sociale qui agitent notre temps que M. Renan a exposées et envisagées sous leurs différents aspects dans son *Prêtre de Nemi*. Avec quelle sûreté de main et quelle légèreté de touche ! M. Renan est peut-être le seul écrivain de notre époque pour qui la langue française n'a plus de secrets. Ah ! s'il appartenait à l'une ou l'autre Chambre, quel merveilleux rapporteur il ferait. Mais la politique qui dédaigne les supériorités n'a point voulu de lui, et il faut

Digitized by Google

lui en savoir gré, car ce jour là M. Ernest Renan aurait couru le risque d'y laisser et « sa tête et ses ailes. » Un moment il avait rêvé de mourir, comme les anciens sénateurs romains, sur une chaise curule; mais il écarta bien vite ce mauvais songe. D'ailleurs eût-il été nommé sénateur, qu'il n'aurait jamais connu ce doux martyre, les révolutions ayant pris l'habitude de passer à côté du Sénat.

C'est à peu près le seul échec que M. Renan ait essuyé dans sa longue et glorieuse carrière, et je n'ai pas besoin de dire qu'il en est depuis longtemps consolé. Cet Antistius de notre temps aura eu toutes les veines, ce qui prouve que nous valons mieux que les contemporains du *Prêtre de Nemi*. Autrefois on eût brûlé l'auteur de la *Vie de Jésus* en place de Grève ; aujourd'hui c'est à qui lui brûlera le plus d'encens. M. Renan peut se flatter d'être né sous une bonne étoile. Au séminaire il était l'enfant gâté de ses professeurs; quand il jeta le froc aux orties, Mgr Dupanloup lui offrit sa bourse. De son premier ouvrage date sa fortune. L'Empire lui avait enlevé, pour être agréable aux catholiques, sa chaire d'hébreu au collège de France, la République se fit un devoir de la lui rendre. Membre de l'Institut et de l'Académie française, administrateur général du collège de France, les aristocrates lui font de tous côtés risette et les démocrates se pâment devant lui. Qu'il ouvre la bouche, tout le monde est charmé de son éloquence; on lui connaîtrait un désir que chacun s'empresserait de le satisfaire. Que vous dirai-je de plus? Ce Breton aux yeux de batracien est un véritable enjôleur.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

LES ROSES EFFEUILLÉES

On ne ramasse pas les roses effeuillées.
Qu'importe que le pied stupide d'un manant
Les foule ou que le vent les prenne maintenant !
Ayant touché le sol, les roses sont souillées.

C'est ainsi que parfois mes regards effrayés
Ont vu tomber la fleur divine de mes rêves,
Mais tout en regrettant mes illusions brèves,
Je ne ramasse pas mes rêves effeuillés.

LOUIS TIERCELIN.

ROSES EFFEUILLÉES

A Louis Tiercelin.

Je les ramasserai, ces roses effeuillées
Ecloses en avril dans un printemps lointain;
Ma lèvre d'un baiser caressa leur matin,
Et, le soir, en secret, mes pleurs les ont mouillées !

Je les ramasserai, ces rêves effeuillés,
Eclos au fond des bois dans la saison vermeille:
J'en ai caché plus d'un qui dans mon cœur sommeille,
Et j'en sais qui dormaient et se sont éveillés !

— O rose, en tes débris un doux parfum demeure,
Une âme anime encor ton calice brisé !
— O rêves ! parmi vous s'il en est que je pleure,
Le plus aimé me reste : il s'est réalisé.

F.-E. ADAM.

MES ANNÉES D'APPRENTISSAGE [1]

Dans l'été de 1846, je fis mon entrée à Paris par la diligence Lafitte et Gaillard.

La diligence ! Comme cela date quelqu'un tout de suite ! J'aurais pu taire ce détail, mais il faut être véridique.

1846 était la seizième année du règne de Louis-Philippe Ier. Dieu protégeait plus que jamais la France sur les pièces de cent sous. S'il arrivait à Dieu de détourner un instant la tête, il était immédiatement remplacé dans son protectorat par deux ministres, Guizot et Thiers, qui auraient pu s'appeler tout aussi bien Charybde et Scylla. Les Chambres des Députés et des Pairs étaient encombrées d'individus illustres, d'orateurs fameux, dont les noms devaient s'évaporer bientôt au creuset de l'oubli. On aurait pu remuer les avocats à la pelle. Les gros souliers à clous de M. Dupin étaient célèbres, ses palinodies aussi. Dans l'ombre d'une rue avoisinant la place du Carrousel, M. de Genoude ne cessait de réclamer le suffrage universel, qui était en route. M. de Cormenin signait Timon et était le pamphlétaire à la mode. Haines de journalistes: les *Débats*, dans leurs compte-rendus, se refusaient énergiquement à accorder la particule à M. Emile Girardin. Espartero faisait parler de lui en Espagne. L'Afrique perpétuait notre réputation de bravoure. Le ciel, qui bénit les grandes familles, s'appliquait à bénir la famille des Arago. L'opposition était toute puissante ; on était de l'opposition ou l'on n'était pas de l'opposition, tout était là ; si l'on en était, on risquait d'aller loin. Chateaubriand vivait toujours ; on avait même donné son nom à un befteack. Des épiciers qui s'appelaient Gratte-boullard ou Minon-Mitaine étaient furieux de voir aux affaires M. de Lamartine. Le *Figaro* d'alors était intitulé le *Corsaire-Satan*, et, quoique très lu, ne faisait pas ses frais. Une fois par an à la fête du roi, on distribuait gratuitement des saucissons ; c'était ainsi que l'on comprenait l'amélioration du peuple. Le marché aux comédiens se tenait sous les arbres du Palais-Royal. Les romances de Loïsa Puget résumaient toute la poésie pour une partie de la bourgeoisie de la France. Vidocq avait une agence de renseignements particuliers dans le passage Vivienne. L'éléphant en plâtre de la place de la Bastille tombait en poussière. On vendait du vin à quatre sous dans les cabarets. Le boulevard du Temple battait son plein. A la hauteur de la rue de la Michodière, il y avait des Bains Chinois avec des magots en bois colorié sur des piédestaux. Asnières était presque ignoré. Au coin de la rue Drouot une enseigne annonçait une table d'hôte tenue par Mlle Thiers, sœur du président du conseil des ministres. Comme il faut à toute époque un refrain populaire en matière de scie, la scie d'alors était les *Larifla*, et tout le monde chantait sur l'air des *Larifla :*

1. Notre cher compatriote, M. Charles Monselet publie depuis quelque temps dans le supplément littéraire du *Figaro* des souvenirs littéraires extrêmement curieux. Nous en détachons cette page qui a trait a ses débuts à Paris.

Digitized by Google

Dans la gendarmerie
Quand un gendarme rit,
Tous les gendarmes rient
Dans la gendarmerie;
Larifla, fla, fla, etc., etc.

Ou bien, car on ne s'arrête pas sur la pente de l'imbécillité :

Un jour. sur le pont des Arts,
Je rencontre monsieur Musard,
Avec madame Musard
Et le petit Musard ;
Larifla, fla, fla, etc., etc.

On allait voir le puits artésien de Grenelle. Paris était encore rempli de vieux quartiers amusants. Le bal du Prado se tenait en face du Palais de Justice, dans l'ancien théâtre de la Cité. Le pays des écoles s'était modelé sur Gavarni et allait se modeler sur Mürger. C'était un temps heureux: on ne savait pas ce que c'était qu'un photographe. Les gens qui jouaient à la Bourse se comptaient ; l'heure de l'invasion des Bordelais et des Juifs n'était pas venue: elle arrivera comme une avalanche. En attendant, Mirès vendait des lorgnettes.

L'époque était bonne pour les lettres, Balzac, George Sand, Eugène Sue, Léon Gozlan, Méry, étaient à l'apogée de leur gloire. L'Académie française semblait ne pas s'en soucier. Alfred de Musset commençait à percer la foule et à se suicider lentement. Une voiture, petite comme une coque de noix, attelée de deux poneys minuscules, montait et descendait l'avenue des Champs-Elysées, traînant Théophile Gautier, conduisant lui-même. On avait déjà assez de Ponsard même avant *Agnès de Méramie*. Auguste Vacquerie faisait recevoir à la Comédie-Française un drame en vers, le *Faiseur de rois*, qui sera représenté quarante ans plus tard à l'Odéon sous le titre de *Formosa;* un bel exemple de foi et de patience ! Le théâtre subissait un temps d'arrêt depuis les *Burgraves*. Rachel, chez qui se réveillait parfois la guitare des mauvais jours, imprimait à la tragédie des accents farouches et romantiques, dont les magistrats de province affectaient de rafoler. Frédérick-Lemaître, génie inutilisé, ruait à travers les mélodrames de la Porte-Saint-Martin, dirigée par les frères Cogniard. M. Scribe et Alexandre Dumas fils se croisaient devant le Gymnase.

∴

Les *Années d'apprentissage!* c'est le titre d'un roman de Gœthe, où il se met en scène sous le nom de Wilhem Meister.

Mes *Années d'apprentissage*, à moi, c'est le modeste récit des débuts d'un jeune homme de vingt ans.

Le premier souvenir qui m'arrête au seuil de ces années, c'est la figure d'un ami d'enfance qui m'avait précédé de quelques mois à Paris, où il était venu, lui aussi, chercher la fortune littéraire. Plusieurs personnes se le rappellent sans doute. Il s'appelait André Thomas et était le propre frère du comédien Lafontaine, qui a fourni une si brillante carrière au Gymnase, au Vaudeville et au Théâtre-Français. Au physique, André Thomas était un grand et gros garçon de belle mine ; sa physionomie respirait la franchise. Brave nature, ouverte, expansive, cordiale !

Nous avions mis tous les deux nos espérances en commun. Lui s'appliquait plus particulièrement à « faire du roman ». Il en avait trois ou quatre en portefeuille. Un d'entre eux offrait cette curiosité qu'il y avait introduit un *prêtre facultatif*. Je m'explique. Au nombre de ses personnages, il avait donné place à un « vénérable pasteur » qui tenait à l'action d'une façon épisodique, sans s'y rattacher essentiellement ; de manière que, selon le caractère politique du journal auquel André Thomas proposait son roman, il pouvait sans inconvénient ôter ou ajouter le bon curé. C'est ce que nous appelions entre nous le *prêtre facultatif* ou *à tiroir*. Aurais-je pu me douter jamais qu'il en serait advenu du désagrément à mon ami ?

Un jour, je vis André Thomas entrer brusquement chez moi.

— L'as-tu ? me demanda-t-il tout d'abord.

— Quoi ?

— *Le prêtre.*

— Tu ne me l'as pas donné à garder, répondis-je.

— Diable ! fit-il, l'air inquiet; alors, s'il n'est pas chez toi comme il n'est pas chez moi non plus, il sera resté dans mon manuscrit

— Probablement. Et c'est cela ce qui te préoccupe ?

— Il y a de quoi !... Juges-en. Tu sais que mon manuscrit était depuis longtemps dans les bureaux de l'*Univers* attendant d'être examiné.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien ! l'autre jour, impatienté des lenteurs d'Eugène Veuillot, je l'ai retiré pour le porter au *National.*

— Et tu as oublié *le prêtre* ?

— Juste.

— Aïe ! aïe !

— Tu comprends.., le *National* va supposer que je me moque de lui.

Et le pauvre Thomas de se désoler, et de jurer qu'il ne lui arriverait plus désormais de faire jouer un rôle quelconque au clergé dans ses romans.

CHARLES MONSELET.

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

JOACHIM DU BELLAY

SONNET-DÉDICACE

à M. Ch. Thoinnet de la Turmelière

Heureux qui comme vous possède et s'en fait gloire
Le château qu'un poète illustre a célébré,
Et qui, de son petit village de Liré,
Peut voir se dérouler le ruban bleu du Loyre.

Ce cher petit Liré, de si douce mémoire,
C'est là que du Bellay devrait être enterré,
Puisque toute sa vie il l'avait désiré.
Et que sans lui Liré n'eût jamais eu d'histoire.

Hélas ! qui pourrait dire où sont ses ossements !
La chronique prétend qu'il dort à Notre-Dame,
Moi je gagerais bien que depuis trois cents ans,

Poète abandonné qui de vous se réclame,
Il erre désolé sous vos bois, dans les champs,
Où, faute de son corps, il a laissé son âme.

LÉON SÉCHÉ.

I

Angevins et Bretons de la Loire.

Deux points restaient obscurs dans l'histoire de Joachim du Bellay : le lieu exact de sa naissance et celui de sa sépulture. C'est en vue de les éclaircir que j'écrivis en 1880 l'article qui suit. On

Digitized by Google

verra que j'ai réussi à faire la lumière complète sur ces deux points si longtemps controversés.

Tous les biographes de Joachim du Bellay s'accordent, sur la foi de ses vers, à le faire naître à Liré, mais aucun d'eux ne semble s'être rendu compte de la position géographique de ce petit bourg d'Anjou. On va en pèlerinage aux Charmettes, à la fontaine de Vaucluse, à Ferney, mais on dédaigne le village de Joachim du Bellay, si célèbre pourtant de par le sonnet du « Petit Lyré. » Pourquoi? Peut-être parce qu'il a plu un jour à Sainte-Beuve d'écrire dans son *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* « qu'il n'y avait pas de ruines authentiques de l'ancien manoir du poète, et que tout ce que l'on savait de lui, à Liré, c'est qu'un grand homme y avait vécu jadis (1). »

C'est pourtant ainsi que se font les légendes. Je me demande où Sainte-Beuve avait puisé ces renseignements. M. Becq de Fouquières, qui, évidemment, s'en est rapporté au critique des *Lundis*, place Liré aux environs d'Angers (2). Pourquoi pas aux environs de Nantes? Liré est à douze lieues d'Angers, comme le fait remarquer Sainte-Beuve, et après lui M. Marty-Laveaux dans sa belle édition des *Œuvres françaises* du poète angevin (3), tandis qu'il n'est qu'à dix heures de Nantes.

Il me semble que Sainte-Beuve, d'ordinaire si précis dans les plus petits détails, aurait pu trouver entre Angers et Nantes, s'il s'était donné la peine de consulter la carte de la Loire, une ville assez importante et assez voisine de Liré pour y rattache ce petit bourg.

Ancenis était désigné d'avance, puisqu'il n'est qu'à un demi-kilomètre de Liré, et que les du Bellay, seigneurs de Liré, partageaient autrefois le droit de péage et de pontonage sur la Loire avec les barons d'Ancenis.

M. Marty-Laveaux et les autres biographes de Joachim du Bellay diront peut-être que le poète n'a jamais parlé d'Ancenis dans ses vers, et que sans cesse, au contraire, le nom d'Angers lui vient à la bouche. Cela est vrai, mais s'est-on demandé pourquoi? La vie du poète reflète souvent la vie d'un peuple aussi fidèlement que le fleuve reflète l'ombre de ses bords. Quand on a vécu sur les rives de la Loire et que l'on connaît l'histoire d'Ancenis, on s'explique sans peine l'oubli — volontaire ou non — du poète angevin. La Bretagne et l'Anjou ont toujours été plutôt rivales qu'amies (4). Même pendant la guerre de Vendée, où cependant elles soutenaient une cause qui leur était également chère, elles ne purent faire taire tout à fait leurs ressentiments et c'est une des raisons qui précipitèrent la fin désastreuse de leur campagne contre la République.

Séparées entre Ancenis et Liré par les eaux de la Loire, elles eurent le malheur de servir trop tard des intérêts politiques adverses. L'homme élargit en quelque sorte le fossé de la nature. L'Anjou était depuis longtemps déjà réuni à la France que la Bretagne, et tout particulièrement Ancenis qui en était la clé, se débattaient encore sous le joug de l'étranger. On comprend donc que du Bellay ait omis, en parlant « de son petit Lyré et de son Loyre gaulois » de prononcer le nom d'une terre qui n'était française que d'hier et dont les ducs et les barons avaient guerroyé si longtemps contre la maison ducale d'Anjou. Et d'ailleurs, le poète était de ceux qui mettent la France au-dessus des querelles et des mesquines jalousies de clocher; l'amour du pays natal ne lui suffisait pas : il avait besoin, pour satisfaire son âme ardente, de cette chose indéfinissable et sublime à laquelle il avait, le premier, donné le nom de « Patrie. » Aussi, quand il écrit de Rome à Ronsard, à Morel ou à Magny, son premier regret est-il toujours pour la France :

> Je me pourmeine seul sur la rive latine,
> La France regrettant, et regrettant encor
> Mes antiques amis, mon plus riche thrésor
> Et le plaisant séjour de ma terre angevine (1).

Chez un angevin du XVIe siècle, cet amour élevé de la terre française, du drapeau national est d'autant plus beau et plus digne d'admiration que les Angevins et les Bretons ont toujours passé — et à juste titre — pour être plus attachés à leur province, à leur village, au toit paternel qu'à la patrie proprement dite. Cet attachement nostalgique est le signe distinctif de cette forte race et je doute qu'il s'affaiblisse de sitôt.

Aujourd'hui encore, s'il vous arrive de rencontrer à l'étranger un enfant de la Bretage ou de l'Anjou, et de lui demander de quel pays il est, il vous répondra neuf fois sur dix qu'il est Breton ou Angevin.

Il y a quelques années, lorsqu'on supprima la sous-préfecture de Beaupréau, il avait été question d'annexer à l'arrondissement d'Ancenis tout le littoral de la Loire de Saint-Florent à Champtoceaux, qui fait partie actuellement de l'arrondissement de Cholet.

Cholet étant perdu au milieu de terres et à une dizaine de lieues de la Loire, on croyait rendre service aux habitants de la rive gauche en les rattachant à la sous-préfecture d'Ancenis, qui commande la rive droite du fleuve.

Les Angevins n'entendirent pas de cette oreille-là. C'était les dépayser, les déclasser en quelque sorte que d'en faire des Bretons et encore des Sots-Bretons. Ils préféraient perdre deux ou trois journées de leur temps, chaque fois que leurs affaires les appelaient à Cholet, plutôt que de les économiser en venant à Ancenis. Ils étaient nés en Vendée, ils voulaient mourir en Vendée (2). Bref, il y eut une véritable panique dans les bourgades menacées de l'annexion.

Liré, Drain, Bouzillé, Champtoceaux, s'étaient déjà conjurés contre Ancenis. Il n'y eut pas de prise d'ar-

1. Edition Charpentier, 1869, p. 353.
2. *Œuvres choisies de Joachim du Bellay.* Charpentier, éditeur.
3. *La Pléiade*, collection Lemerre.
4. C'est même en vue de les réconcilier que nous les avons associées à cette Revue.

1. Les *Regrets*, sonnet XIXe.
2. Depuis la guerre de Vendée, on a continué de donner le nom de Vendée à la partie de l'Anjou qui borde la la Loire. Aller d'Ancenis à Liré c'est aller en Vendée.

Digitized by Google

mes, mais le beurre et les œufs faillirent manquer sur le marché de cette ville; heureusement qu'on abandonna ce projet. Tout cela vous donne une idée des préventions et des rivalités de race et de clocher qui existent entre les riverains du fleuve.

II

Le château de la Turmelière. — Origines de la famille du Bellay. — Généalogie de la famille. — Les ruines du manoir du poète.

Cela dit, je me hâte de vous conduire « au plaisant séjour » de Joachim du Bellay.

Jadis on y arrivait par un dédale de petits chemins de traverse, bordés de mûriers sauvages et de pruneliers, que les vignerons avaient dessinés en zigzag le long de leurs clos de vigne; aujourd'hui le poète des *Regrets* pourrait s'y rendre en voiture par la route départementale. Cette route traverse dans toute sa longueur le bourg de Liré, — joli petit bourg qui se précipite du haut en bas de la colline où il est étagé jusqu'au port des Léards où s'abîmèrent sous les boulets de Westermann, les débris de l'armée Vendéenne, — et, le bourg passé, elle se divise en plusieurs bras. Tournez bride à droite quand vous êtes au carrefour, et, au bout d'une demi-heure, vous arrivez devant le château de la Turmelière, ancien manoir de Joachim de Bellay ; car, quoi qu'en ait dit Sainte-Breuve, il y en a des ruines authentiques, et si personne ne se souvient d'un grand homme qui y vécut jadis » il n'en est pas moins certain que Joachim du Bellay est né au manoir de la Turmelière.

La famille du Bellay tire son nom comme son origine de la terre seigneuriale et du château du Bellay, situés commune d'Allonnes-sous-Montsoreau Maine-et-Loire). Déjà considérable au XII[e] siècle, elle devint célèbre au XVI[e] par le cardinal du Bellay et surtout par notre poète. Joachim du Bellay était le fils cadet de Jehan du Bellay, seigneur de Gonnor, qui devint seigneur de Liré et de la Turmelière par son mariage avec Renée Chabot dame desdits lieux.

Le fief de Liré, seigneurie de paroisse, avait été avant la naissance de Joachim réuni au fief de la Turmelière qui était devenu le château seigneurial. C'est donc dans ce château qu'est né le poète des *Jeux Rustiques*, et, comme il est situé dans la paroisse de Liré et que le nom de cette seigneurie était toujours joint à celui de Turmelière en le précédant, on a pu dire en toute vérité qu'il était né à Liré, puisqu'il avait vu le jour au nouveau chef-lieu du fief de Liré.

Du reste, les archives conservées au château de la Turmelière donnent la suite, sans la moindre lacune, des anciens propriétaires et seigneurs de ces deux grands fiefs, ainsi que le mode de leur transmission.

Jusqu'au milieu du XV[e] siècle, ils appartiennent à la famille d'Avoir.

En 1435, Perceval-Chabot en hérite par alliance.

En 1462, ils passent aux mains de Jehan Chabot.

En 1521, Jehan du Bellay, père de Joachim du Bellay, en devient le seigneur et maître, par suite de son mariage avec Renée Chabot, dame de Liré et de la Turmelière.

A la mort de Joachim du Bellay, ce domaine seigneurial revint à Catherine du Bellay, la nièce du poète, qui épousa, en 1590, Christophe du Breil. De ce mariage naquit René du Breil, qui lui-même eut deux fils Claude et Georges du Breil. Ce dernier devint propriétaire des deux fiefs en 1634.

En 1664, Jehan de la Bourdonnaie, chevalier seigneur de Braz, épousa Marie du Breil, nièce de Georges du Breil, qui lui apporta en dot les biens de Liré et de la Turmelière.

En 1762, nous les trouvons aux mains de François de la Bourdonnaie.

Enfin le 25 janvier 1772, Charles-Bertrand de la Bourdonnaie, chevalier, ancien officier de gendarmerie, le cède à Pierre Thoinnet, écuyer, conseiller, secrétaire du roy au parlement de Bretagne, bisaïeul de M. Charles Thoinnet de la Turmelière, député, ancien chambellan de Napoléon III, lequel en est propriétaire aujourd'hui.

Comme on vient de le voir par l'enchaînement des successions de la généalogie de famille, il n'est pas douteux que le château de la Turmelière ait appartenu à Joachim du Bellay et qu'il y ait vu le jour.

Léon SÉCHÉ. (*A suivre*).

LE VIEUX MARIN ET SANS-PEUR.

CONTE DE MARIN (INÉDIT).

Il était une fois un homme et une femme qui n'avaient qu'un garçon. Quand il commença à grandir ils l'envoyèrent à l'école communale, et, voyant qu'il apprenait bien, à l'âge de douze ans ils le mirent au collége. A quinze ans le garçon, qui avait du goût pour la mer, s'embarqua comme novice sur un beau trois mâts tout neuf; il faisait bien attention à tout ce qu'il voyait : aussi il fut bientôt au courant des manœuvres, et en peu de temps il devint aussi bon manœuvrier que les meilleurs matelots du bord.

A la fin de son voyage, il dit à son père qu'il voulait être capitaine, et on le renvoya à l'école, pour apprendre la théorie et se faire recevoir. Ses parents qui étaient riches firent aussitôt mettre en chantier un beau navire ; mais on fut longtemps à le construire, et quand il fut prêt à prendre la mer, il y avait déjà quelque temps que le garçon était reçu capitaine au long cours.

Le capitaine n'eut que du bonheur dans ses trois premiers voyages ; mais ensuite il éprouva avaries sur avaries, pertes sur pertes : il ne gagnait pas même de quoi nourrir ses hommes; bientôt il eut dépensé tout son argent, et il était si dépité de sa mauvaise chance qu'il résolut de se vendre au diable.

Un jour que son navire était dans le port de Dunkerque, il était resté seul à bord, et il se promenait sur le pont en répétant qu'il se vendrait bien au diable ; il vit accoster le long de son bord un petit canot, d'où sortit un homme qui monta sur le pont et lui dit :

— Capitaine, êtes-vous décidé à accomplir ce que vous disiez tout à l'heure ?

— Certainement : est-ce vous qui êtes Satan ?

Digitized by Google

— Oui, c'est moi : et si vous voulez me vendre votre âme, je vais vous la payer généreusement.

Mais à peine avait-il dit ces mots, qu'il sauta dans son canot qui était resté amarré le long du bord, et s'éloigna de quelques brasses en poussant des cris comme un chat qui se brûle, puis il cria :

— Rends-moi ma bourse, rends-moi ma bourse; je l'ai laissée à bord de ton navire.

Le capitaine regarda à ses pieds et vit un gros sac de cuir rempli de pièces d'or; aussitôt il dit au diable :

— Merci, monsieur le diable, je te donne mon âme, si tu veux; mais je garde ton trésor.

— Il faut faire un contrat et le signer de ton sang.

Le capitaine se mit à rire et à se moquer du diable; celui-ci se rapprocha et voulut monter à bord et emporter le capitaine. Mais comme le navire avait été béni, il se brûlait et ne pouvait rester à bord. Il s'en alla furieux en se mordant le bras dans la colère qu'il avait, et il criait :

— Je me vengerai! Je me vengerai!

Trois jours après, le navire quitta Dunkerque et partit pour la Nouvelle-Calédonie. Ils furent pris en pleine mer par une tempête qui dura trois jours. Quand le vent se calma, ils aperçurent une chaloupe qui arrivait sur eux poussée par le flot. Ils se dirigèrent dessus et y virent un matelot qui paraissait vieux; ils l'embarquèrent ainsi que sa chaloupe. Le vieux marin remercia l'équipage de l'avoir sauvé, et le lendemain il raconta comment il avait fait naufrage. Le capitaine lui dit :

— De quelle nation êtes-vous? Comment vous nommez-vous et quel est votre âge?

— Je ne suis d'aucune nation, ou pour mieux dire, je suis de toutes les nations; je suis un vieux marin et il y a deux cent cinquante-huit ans que je cours les mers et les pays. Quant à mon nom, je n'en ai point.

Les matelots étaient fort ébahis, et le capitaine pensait :

— Je suis peut-être bien pris; si c'était le diable? Mais non, je suis fou de croire que c'est le diable : il ne pourrait rester à bord d'un navire béni.

Il parla de ses soupçons à ses matelots; mais ils pensèrent comme lui que ce n'était point le diable.

Pourtant le capitaine ne s'y fiait pas trop, et il surveillait le vieux marin. Un jour que celui-ci était à la barre, le capitaine voyant que le navire marchait comme le vent, alla demander au matelot qui il était.

— Je suis, répondit-il d'un ton brutal, le maître du monsieur que vous avez volé, en gardant la bourse qu'il avait oubliée à bord de ce navire; comme vous n'avez pas voulu signer le contrat de vente de votre âme, je suis venu à bord pour me venger, et je jure qu'avant longtemps vous serez obligé de me vendre votre âme.

Le capitaine était mal à l'aise, et il dit au vieux marin :

— Monsieur Satan, voici votre or, je veux bien vous le rendre et même vous donner de l'argent avec.

Mais le diable refusa, et dit que si avant trois jours il n'avait pas signé le contrat, il le ferait tomber entre les mains de pirates qui écorcheraient tout vif l'équipage et le capitaine. Celui-ci tint bon pendant trois jours; vers le soir, le vieux marin fit prendre au navire la route qui conduisait droit sur les pirates, et bientôt on se trouva entouré des vaisseaux ennemis.

— Eh bien! dit le diable, il est encore temps de signer et de tirer ton navire des griffes de ces méchants gars.

Le capitaine ne pouvait se décider, le diable lui dit :

— Dépêche-toi et signe; dans dix minutes il sera trop tard.

Le capitaine voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'échapper, se fit au bras une incision et signa de son sang le parchemin du diable. Quand celui-ci l'eut dans sa poche, il se mit à rire et à grincer des dents, puis il tira de sa vareuse un petit violon long et large comme deux doigts. Il joua dessus un air, et à l'instant le pont fut couvert de petits hommes qui se mirent à danser, si en mesure et si bien que jamais l'équipage n'avait vu chose pareille. Au bout de cinq minutes, le vieux marin ramassa son violon, et donna un coup de sifflet. Aussitôt un des petits hommes prit dans sa botte une petite échelle, la planta d'aplomb sur le pont, et se mit à grimper. A mesure qu'il montait, l'échelle s'allongeait devant lui; deux autres petits hommes le suivirent et montèrent sur la hune où ils attachèrent un cartahu; ensuite ils le prirent dans leur main et continuèrent à grimper. L'échelle s'allongeait toujours : enfin ils arrivèrent à un nuage du ciel. Ils y attachèrent une poulie, y passèrent le cartahu, et se mirent à hisser le navire jusqu'au moment où les mâts touchèrent le nuage. De cette hauteur, les vaisseaux pirates paraissaient à peine gros comme des coquilles de noix.

Quand les pirates virent que le navire ne redescendait pas ils s'en allèrent; lorsqu'ils furent hors de vue, les petits hommes larguèrent la drisse et laissèrent le navire tomber en douceur sur la mer. Cela fait, ils disparurent.

Les matelots étaient bien surpris, et comme ils savaient que leur capitaine avait vendu son âme au diable pour les empêcher d'être écorchés tout vif par les pirates, l'un d'eux qui était plus hardi que les autres, et qu'à cause de cela on avait surnommé Sans-Peur, voulu forcer le diable à renoncer à l'âme du capitaine.

Un jour que le vieux marin était à la basse, il alla lui parler;

— Vous devez être content, lui dit-il, d'avoir le contrat par lequel le capitaine vous a vendu son âme.

— Oui, oui, répondit le vieux marin, et ces jours-ci je me promets bien du plaisir; car je le ferai rôtir dans mon enfer.

— Pas autant de plaisir que tu crois, mon pauvre Satan, dit Sans-Peur : il faudra que tu renonces à l'âme de mon capitaine, ou tu auras affaire à moi;

Le diable se mit à rire, et le matelot lui donna un grand coup de poing sur le nez. Le diable voyant que Sans-Peur n'avait pas peur, le frappa de toute sa force, et les voilà tous deux à se battre. Sans-Peur qui était fort comme un hercule, abattait le diable à chaque coup; et le faisait crier comme un chat qu'on écorche.

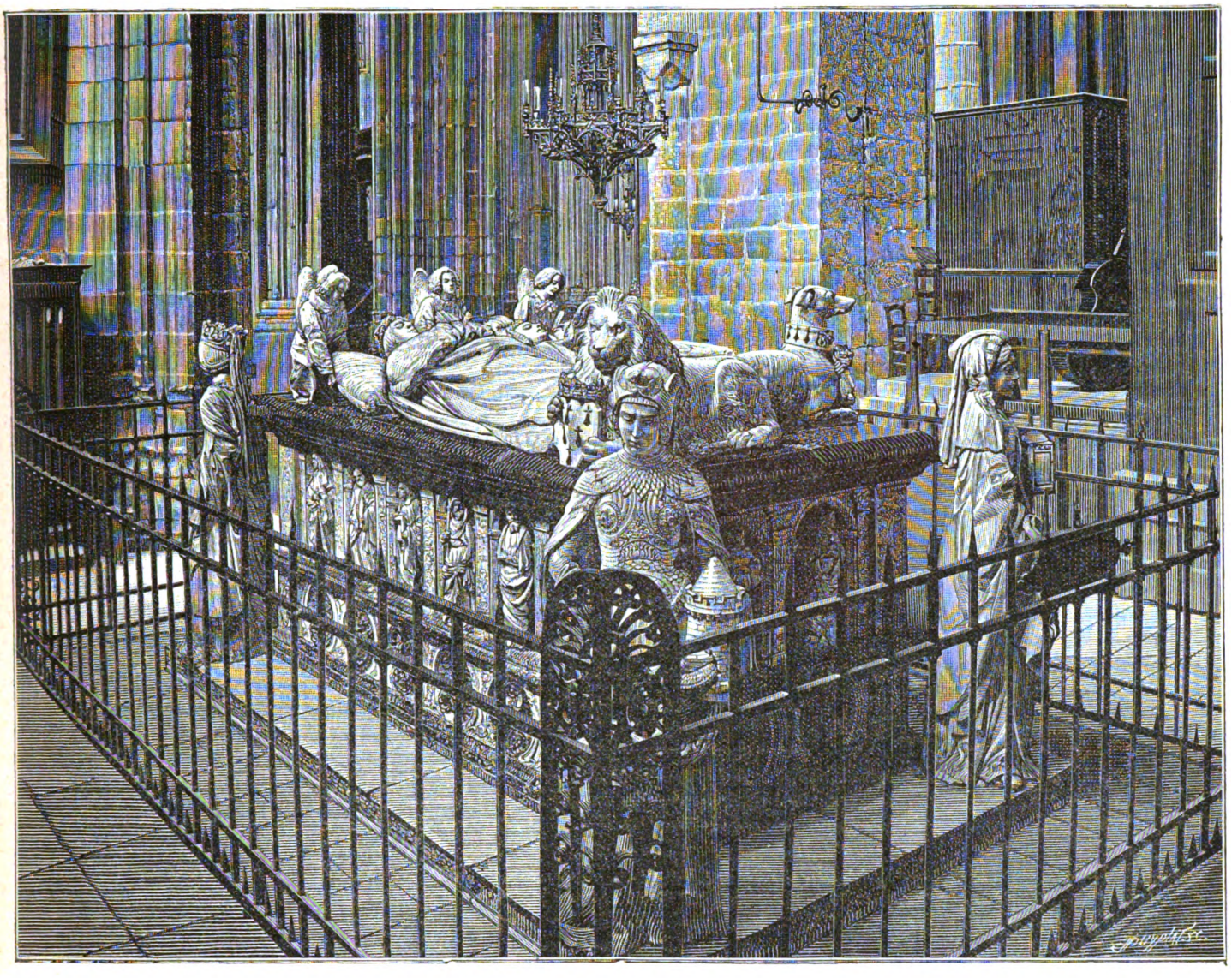
Le lendemain le diable ne monta pas sur le pont; car il était malade des coups que Sans-Peur lui avait donné, il fut quinze jours dans son cadre sans pouvoir se remuer. Pendant ce temps, le capitaine avait ordonné de changer de route et de mettre le cap sur la France.

Quand on fut en vue de Marseille, Sans-Peur se rendit auprès du diable et lui dit :

— Nous voici bientôt arrivés à Marseille; vous n'êtes guère bien débarbouillé, et votre barbe est longue, ce qui vous donne la mine d'un voleur. Si vous voulez, je vais vous raser.

Le diable accepta, et Sans-Peur remonta sur le pont; il demanda au capitaine un morceau de graisse et un vieux rasoir rouillé! Il fit fondre la graisse, puis redescendit auprès du diable auquel il jeta à la figure sa graisse bouillante, et avec son rasoir ébréché, il lui enleva la moitié de la joue.

Digitized by Google



LE TOMBEAU DE FRANÇOIS II

— Renonces-tu à l'âme de mon capitaine ?

— Non, jamais; jamais je ne renoncerai au plaisir de le faire griller dans mon four.

Cependant on arriva à Marseille et le capitaine alla à confesse. Il raconta ses aventures au prêtre et lui dit que le diable était à bord de son navire.

— Je vous plains, dit le prêtre; voici le conseil que j'ai à vous donner. Enfermez-le dans la cabine de votre navire, de façon, toutefois, à ce que la porte ne soit pas fermée trop juste, et, avec une pompe, envoyez-lui de l'eau bénite sur la figure.

— Si l'eau bénite suffisait, jamais le diable ne serait venu à bord de mon navire, car il a été béni dans tous les coins et recoins.

— Ah! dit le prêtre, c'est le chef des diables qui est sur votre navire, et il peut tenir même dans un endroit béni, excepté, toutefois, dans une église.

Le capitaine fit remplir une barrique d'eau bénite, puis il dit à Sans-Peur d'aller tourmenter le chef des diables. Sans-Peur dit au vieux marin :

— C'est aujourd'hui qu'il faut que tu renonces à l'âme de mon capitaine en effaçant sa signature, et de plus, il faut que tu signes de ton sang que jamais tu ne te rembarqueras à bord d'un navire.

— C'est à quoi je ne consentirai jamais, dit le diable.

Alors Sans-Peur l'enferma dans sa cabine, puis il se mit à lui envoyer, avec la pompe, un jet d'eau bénite, en disant :

— Y renonceras-tu ?

— Oui, répondit le diable, que l'eau bénite avait trempé comme une soupe; j'y renoncerai et je ferai tout ce que tu voudras.

Alors Sans-Peur ouvrit la porte de la cabine et fit le diable rayer la signature du capitaine, puis il le fit signer de son sang que jamais il ne se rembarquerait à bord d'aucun navire.

Quand Sans Peur eut ses papiers, il voulut jouer encore un tour au diable et il lui dit :

— Puisque vous avez renoncé à l'âme de mon capitaine, pour vous remercier, il vous offre un sirop très bon pour vous guérir : le voici dans un verre, buvez.

Et il lui présenta un verre rempli d'eau bénite. Le diable s'empressa de le boire, mais dès qu'il l'eut avalé, la gorge lui brûla si dur qu'il poussa un cri à faire trembler un tas de pierres, et il monta sur le pont pour s'en aller. Mais il n'était pas au bout de ses peines; le capitaine et les mate-

Digitized by Google

lots l'attendaient, tenant chacun un seau d'eau bénite à la main, et ils les lui jetèrent sur le dos.

Le diable, en colère, sauta à la mer, mais en quittant le navire, il posa la main sur le bordage et en emporta la moitié. Le navire fit eau, mais l'équipage put se sauver et le capitaine eut la bourse du diable. Elle contenait un million : il récompensa ses matelots et surtout Sans-Peur. Depuis ce temps le diable ne s'est jamais frotté à aucun marin.

(Conté en 1882, par François Marquet, de Saint-Cast).

PAUL SÉBILLOT.

LE TOMBEAU DE FRANÇOIS II A NANTES

Ce tombeau, chef-d'œuvre du grand artiste breton de la Renaissance, Michel Columb, fut élevé par Anne de Bretagne à la mémoire de son père François II, et de sa mère Marguerite de Foix.

Le socle, en marbre blanc, moucheté d'hermines, porte le chiffre du duc. Le massif du tombeau, également en marbre blanc, se termine par une table en marbre noir, sur laquelle reposent les statues couchées de François et de Marguerite. Trois anges soutiennent de riches coussins brodés, où les têtes des statues semblent laisser l'empreinte la plus naturelle.

Les pieds du duc s'appuient sur un lion, emblème de courage; ceux de la duchesse sur un lévrier, emblème de la fidélité.

Aux angles, quatre statues : la Justice, la Force, la Prudence, la Sagesse, disent les vertus des princes défunts. La première représente, croit-on, Anne de Bretagne.

On ne se lasse pas d'admirer ces merveilleuses statues, non plus que les gracieuses petites figures, dite des Douze Apôtres, exécutées en marbre blanc, qui ornent le soubassement, et sont, chacune, placées dans une niche, en marbre rouge, toute festonnée. A la tête et au pied du tombeau sont disposées dans les mêmes proportions que celles des Apôtres, les figures de Saint-François, de sainte Marguerite, de saint Louis et de Charlemagne.

Impossible de rêver rien de plus mouvementé, de plus spirituel, de plus attachant que ces figurines. Seul, un artiste de génie pouvait les concevoir et les exécuter sans que sa main trahît sa pensée.

Ce tombeau avait été élevé dans l'ancienne église des Carmes, vendue nationalement à la fin du dernier siècle. Enfoui sous terre à la même époque, il put échapper à la destruction et fut réédifié dans la cathédrale où il est aujourd'hui.

On peut en admirer le moulage au musée du Trocadéro.

UNE SOIRÉE CHEZ Mme ADAM

CONFÉRENCE DE M. BOURGAULT-DUCOUDRAY

(Suite et fin).

Et pourquoi en est-il ainsi ? C'est que depuis cinq mille ans il est très vraisemblable que la mélodie populaire a très peu changé. Il y a chez tous les hommes de même race un fonds commun de sentiments qui se transmettent et se perpétuent sans se modifier. Si, dans leur essence, ces sentiments n'ont jamais varié, l'on ne voit pas pourquoi la mélodie populaire qui est l'expression spontanée et instinctive aurait elle-même changé.

J'arrive à cette catégorie de chants où la mélodie, dégagée de sa forme fruste et primitive, apparaît dans tout l'éclat de sa beauté comme un papillon frais éclos.

La mélodie populaire, parvenue à l'état parfait, n'en reste pas moins indissolublement liée à la poésie, et elle retire de cette alliance un avantage insigne au point de vue de l'originalité et du caractère.

Lorsqu'on parcourt la Bretagne, on est frappé de la différence qui existe entre les mélodies du pays où l'on parle patois, et celle du pays bretonnant. Les premières accusent un mélange d'inspiration bretonne et d'inspiration française. Ce sont des mélodies *demi-sang*. Les secondes sont empreintes d'une originalité beaucoup plus marquée. Elles ont véritablement un caractère de race. Ce sont des mélodies *pur-sang*, et c'est chez elles principalement qu'on retrouve les caractères de la musique antique.

C'est une opinion communément répandue que tous les airs bretons sont en *mineur*. Sans doute, il y a des airs bretons en *mineur*. Il y en a aussi en *majeur*. Mais il en existe dans bien d'autres modes. J'ai rencontré en Bretagne tous les modes diatoniques antiques, sauf deux. En comptant nos deux modes officiels, le majeur et le mineur, il existe à ma connaissance des mélodies bretonnes construites dans *huit* modes différents.

Les deux modes les plus répandus en Bretagne sont précisément ceux qui, dans l'antiquité, caractérisaient le culte des dieux inspirateurs de toute musique : Apollon et Bacchus, l'*hypodorien* et l'*hypophrygien*.

Ainsi le tempérament *modal* des Bretons vient donner une éclatante confirmation à la théorie antique.

L'analogie frappante qui existe entre les modes de la musique bretonne et ceux de la musique grecque se retrouve à un égal degré dans leurs rythmes.

C'est surtout au point de vue de la construction rythmique que la musique antique s'écarte foncièrement de nos habitudes musicales.

Dans l'antiquité, l'étendue de la phrase mélodique se déduisait vigoureusement de la longueur du vers; le rythme musical se trouvait engendré naturellement par le mètre poétique, sans aucune idée préconçue de carrure musicale.

Cette loi essentielle, à laquelle obéissait le rythme dans l'antiquité, gouverne encore la musique bretonne. C'est de la mesure du vers breton que la mélodie bretonne tire son étendue, et cette subordination du rythme mélodique au rythme poétique produit des coupes rythmiques, qu'on rencontre rarement dans la musique savante.

Les traits de ressemblance si accusés dans les modes et dans les rythmes, ne semblent-ils pas indiquer entre l'art antique et l'art breton un lien de parenté, une communauté d'origine ?

On serait tenté de le croire, surtout si l'on considère que la présence des mêmes modes et des mêmes rythmes se remarque non pas seulement en Grèce et en Bretagne, mais dans le pays de Galles, en Ecosse, en Irlande, en Suède et jusque dans le cœur de la Russie. Il paraît aujourd'hui démontré que des caractères identiques se retrouvent dans la musique primitive de tous les peuples qui composent le groupe indo-européen, c'est-à-dire la race aryenne.

S'il en est ainsi, n'est-on pas amené à conclure qu'un fonds de connaissances musicales existait déjà dans le berceau

Digitized by Google

commun à toutes les branches de cette race et qu'il leur a été transmis avant leur dispersion ? Rien d'étonnant alors à ce qu'on retrouve aux quatre coins de l'Europe, dans la musique populaire, l'emploi d'un même système musical. Si cette hypothèse est juste, il ne faudrait plus voir dans le développement de la musique antique qu'un chapitre du grand livre âryen, un cas, très important sans doute, mais provenant uniquement d'une exploitation plus habile du fonds commun faite par une nation plus intelligente et mieux située.

Comment expliquer autrement la présence en Bretagne des modes et des rythmes de la musique grecque ?

Dira-t-on qu'ils ont été importés en même temps que le catholicisme par le canal du chant liturgique ?

Mais, en admettant que le plain-chant, à cette époque, eût conservé son rythme et qu'il eût pu donner aux Bretons l'idée d'une musique aussi variée de rythme que la leur, s'ensuit-il, parce qu'ils purent connaître le système des modes antiques dans le plain-chant, qu'ils aient reçu, en même temps que cette transmission, le don de génie, la faculté créatrice ?

Non : le génie ne se communique pas plus aux nations qu'aux individus. Pour avoir du génie, il faut qu'on l'apporte en naissant. Si les Bretons ont eu la faculté créatrice au moyen-âge, comme nous le prouve l'immense renommée des *lais* bretons au XII[e] siècle, s'ils l'ont encore aujourd'hui comme l'atteste leur musique populaire, c'est qu'ils la possédaient de toute antiquité. C'est qu'avant l'importation du chant liturgique, ils étaient en possession d'un système musical indigène. Et il faut que ce système musical ait été identique à celui du plain-chant importé par le catholicisme, puisqu'on n'observe aucune différence entre les modes du plain-chant et ceux de la musique bretonne. On comprend alors que dans les veillées les Bretons se laissent aller à entonner des chants d'église, car qui sait s'ils ne retrouvent pas dans les chants d'église les chants les plus anciens de leur race, ceux qui berçaient la race âryenne dans son enfance ?

L'hypothèse d'une musique âryenne vient d'ailleurs confirmer les conclusions de la science moderne en ce qui touche à la communauté d'origine de tous les peuples âryens. Aujourd'hui l'étude des chants populaires apporte à la conscience de l'unité âryenne un argument nouveau : l'argument musical. Il n'est pas besoin d'insister longuement sur les conséquences qui peuvent en découler pour l'avenir de notre art.

Si les modes antiques appartenaient aux Grecs exclusivement, ce serait un caprice d'érudit, une véritable fantaisie d'archéologue que de chercher à les ressusciter dans notre musique. Mais si, au contraire, ces modes vénérables proviennent d'un héritage commun à tous les Aryens, on ne voit pas pourquoi nous n'exploiterions pas un domaine qui fait partie du patrimoine de notre race et qui est en vérité bien à nous.

Après cette conférence qui est fort applaudie, M. Bourgault-Ducoudray se met au piano et M[me] Ducasse de l'Opéra-Comique chante avec le talent et la jolie voix qu'on lui connaît la romance de *Ma douce Annette* dont nous avons publié les paroles et la musique dans notre premier numéro.

Puis vient le *Semeur* dont les couplets sont chantés par M. Duchesne, de l'Opéra-Comique, et le chœur par M. Giraudet, M[me] Ducasse et quelques autres chanteurs dont nous avons oublié les noms : et enfin la chanson intitulée *Sur le pont de Tréguier* que M. Giraudet a dite à ravir.

Bref, le succès de ces mélodies populaires (1) a été si grand que je ne doute pas une minute qu'elles fassent leur chemin dans le monde. Seulement que M. Bourgault-Ducoudray se garde bien de provoquer une autre fois le mauvais sort, comme on dit en Bretagne, et quand il aura quelque chose de neuf à nous faire entendre, qu'il choisisse un autre jour que le vendredi, car le vendredi porte malheur surtout lorsqu'il tombe un 13. Demandez plutôt à Théophile Gautier.

HORIZON D'HIVER

Je rejetai mes gants sur ma table en désordre,
Mes doigts maigris tremblaient, je me pris à les mordre :
Ma rage était de feu !
Je vis, là-bas,... bien loin... ma première maîtresse !
Je sentis sur ma lèvre un désir de jeunesse,
Doux rayon d'un ciel bleu.

Alors, j'avais vingt ans et j'ignorais encore
Que le soir fut si près du déclin de l'aurore,
J'aimais... j'étais aimé.
Dans mes sens embrasés l'amour soufflait sa flamme,
La coupe débordait et j'aimais chaque femme
Ainsi qu'un affamé.

Comme en l'Eden, — toujours Eve tentera l'homme ! —
Le serpent ricanait en me donnant la pomme
Où j'ai laissé mes dents
Chaque nuit qui venait promettait une ivresse,
Au milieu de l'orgie on buvait la caresse
Des regards délirants.

A vingt ans la raison s'endort sous le délire :
On effeuille les fleurs en baisant le sourire
Qui s'éteint tout à coup !
Quand le flambeau pâlit, quand la lèvre murmure :
Adorons-nous ce soir ! la nuit n'est point obscure,
Le cœur voit : c'est beaucoup !

Et puis j'étais aimé pour moi ; ma gaîté folle
Courait les horizons comme un oiseau qui vole,
En semant sa chanson.
Et l'on m'adorait tant que je demandais trêve ;
Le bonheur m'accablait partout ; jusqu'à mon rêve
Qui lui donnait raison.

Puis un jour je sentis cette brise qui passe
En laissant un frisson. Je voulus voir, ma glace
Dit : tes cheveux sont blancs !
Si ta lampe s'éteint, c'est qu'elle manque d'huile !
Le choc fut violent... je recevais la tuile
Qu'on nomme : *Cinquante ans !*

1. Ces *Mélodies populaires de la Basse-Bretagne* recueillies et notées par M. Bourgault-Ducoudray, traduites en vers par François Coppée, sont en vente à Paris, 17, rue Pigalle, chez Lemoine et fils, éditeurs.

Digitized by Google

Pourtant, j'aimais toujours ; habitude d'enfance !
Les femmes m'appelaient un roi de la finance,
Je leur donnai de l'or
Qui permettait d'aimer l'amoureux sans ressource,
Mais riche de jeunesse !... oh ! l'amour !... nulle bourse
N'achète ce trésor.

Je revois ce vieux temps, je revois la compagne
Que mes bras enlaçaient le soir dans la campagne
Sous le grand arbre vert.
Ces rayons de printemps sont éteints : les prairies
Donneront d'autres fleurs, les miennes sont flétries :
— Triste horizon d'hiver !

RAPHAEL LIGHTONE.

L'ANGEVINE

II

SOUVENIRS D'UN ANCIEN SANS-CULOTTES

Un soir de mois d'avril 1838, le père Hautreux réunissait à sa table, dans sa petite maison entre cour et jardin de la rue des Douves, une demi-douzaine de républicains, tous vétérans des luttes révolutionnaires, anciens sans-culottes d'Ancenis qui, pendant la tourmente, avaient fait la police et la terreur du district et jouissaient depuis lors d'une assez mauvaise réputation.

On avait enterré ce jour-là un des leurs, et, comme les enterrements ne vont jamais sans réunion de famille, le père Hautreux avait emmené chez lui ses anciens compagnons d'armes.

Le dîner fut ce qu'il devait être : un repas de souvenirs. On mangea peu, on causa beaucoup, et naturellement la conversation roula sur les évènements de la première République.

Le père Hautreux surtout ne tarissait pas. Seulement depuis 1793 le temps, les circonstances, un sérieux retour sur lui-même avaient mis de l'eau dans son vin, et son récit s'en ressentait. Robespierre n'était plus son homme, si tant est qu'il l'eût jamais été ; le sang versé par les terroristes lui faisait horreur et il se vantait bien haut d'avoir tenu tête à Carrier dans deux ou trois circonstances dignes de mémoire.

— Pardieu, mon cher, n'appuie pas tant, lui dit Deniau, on savait bien à la société populaire que tu n'étais rien moins que jacobin. Il était même temps que cela finît, car tes opinions girondines t'auraient joué certainement un mauvais tour.

— Girondin, moi, tu te trompes, Deniau. Dans la lutte fratricide qui avait partagé la France républicaine en deux camps ennemis je ne me souviens pas d'avoir pris parti un seul jour pour les unitaires ou les fédéralistes. Je m'efforçais seulement d'être bon patriote et je ne me suis jamais caché pour désavouer les cruautés commises, les noyades et la guillotine. Je rougissais même pour le Directoire et la commune de voir traiter en suspects des hommes d'ordre et de bonne volonté comme ce généreux duc de Charost qui devait mourir sous le consulat victime de son dévouement et de son courage civique. Si la Révolution avait eu pour la servir beaucoup de brigands de cette pâte et de ce caractère, m'est avis que la République durerait encore.

— Mais non, Robespierre...

— N'en dis pas de mal, il avait du bon.

— C'était un scélérat.

— C'était un voyant.

— Un voyant qui voyait rouge !

— Et tes Vendéens, voyaient-ils donc blanc ?

— Mes Vendéens ? tu m'insultes, Deniau. Me prendrais-tu donc pour un Chouan ?

— Pour un Chouan, non. Mais quand on a sauvé la tête d'un Renoult de Renouville (1), on est bien près de pactiser avec les brigands.

— Allons, tu déraisonnes. La guerre de Vendée, si coupable qu'elle soit, ne fut qu'un effet...

— Et la cause, selon toi ?

— Tu le devines, ce fut la Terreur.

— Parbleu, tu raisonnes comme un Chouan.

— Comme un Chouan, si tu veux. Et puisque tu me mets sur le chapitre de la guerre de Vendée, restons-y une minute. Je vais de donner mon opinion sur les chefs et sur les soldats. Après cela tu me diras si je suis blanc ou bleu.

— Va, je t'écoute.

Et d'une voix grave et sévère, le corps renversé sur sa chaise, la main gauche dans son gilet et l'autre restée libre comme pour marquer la mesure, le père Hautreux commença ainsi :

Il y a trois hommes qui personnifient et résument admirablement, selon moi, la guerre de Vendée : C'est Cathelineau, Bonchamp et Charette. Chacun d'eux marque une étape dans cette lutte de géants. Cathelineau commence la bataille et Charette la finit. Entre les deux Bonchamp crie grâce.

Cathelineau et Charette représentent l'ancien régime dans tout ce qu'il a de brutal et d'absolu. « Dieu et le Roi ! » voilà leur devise. Vainqueurs ils n'accordent point de quartier ; vaincus, ils ne demandent point de trêve. Ce sont des hommes taillés dans le granit et que rien n'entame. L'antiquité en eût fait des demi-dieux ; ils nous paraissent à nous plus grands que nature. C'est le propre des héros — quelle que soit d'ailleurs la cause qu'ils aient servie — de monter sur un piédestal après leur vie mortelle.

Bonchamp, lui, a la physionomie plus humaine. C'est un gentilhomme que l'esprit nouveau a visité. Il conçoit déjà la patrie telle qu'elle est sortie du chaos de 89. Derrière le roy, il voit la France et croit sauver celle-ci en mourant pour celui-là. La cause qu'il défend a beau lui paraitre sacrée, il a mal au cœur de tremper ses mains dans le sang français. Ne disait-il pas que les guerres civiles ne donnent point

(1) M. Renoult de Renouville était un ancien maire d'Ancenis.

Digitized by Google

REDON. LE BASSIN A FLOT

la gloire. Voilà pourquoi son dernier cri sera un cri de miséricorde.

Cathelineau sentait le Bocage ; Bonchamp était un angevin pur sang ; Charette avait toute l'âpreté de la race bretonne. Trois caractères différents. Pour le premier, la guerre de Vendée était la guerre sainte. Il s'y jeta par croyance, avec le courage et le fanatisme d'un apôtre ; pour le second, c'était la guerre civile. Il s'y laissa traîner de peur d'être accusé de félonie, mais sans enthousiasme et sans illusions. Quant à Charette, c'était la guerre sans merci. Il en fit son métier, content de pouvoir donner libre cours à ses instincts de débauche, à ses appétits de bête féroce.

Chose étrange, ces trois hommes que Dieu avait réunis sous le même drapeau devaient avoir la même destinée et fournir la même carrière. Tous les trois périrent à trente-trois ans.

Cathelineau et Bonchamp dorment à deux pas l'un de l'autre, comme deux anciens compagnons d'armes. Charette est seul dans la mort comme il fut seul dans la vie. La Providence fait bien les choses. Elle n'a pas voulu que le brigand de Machecoul partageât la cou-

Digitized by Google

che funèbre du héros de Saint-Florent et du « Saint-d'Anjou. » C'est assez que drapeau blanc lui ait servi de suaire.

Voilà les chefs. Tu connais les soldats.

C'étaient des paysans que 89 avait trouvés courbés comme le bûcheron de la fable, sous le poids des corvées féodales. Race forte, sauvage, inculte, ayant perdu dans la servitude la conscience de son humanité et n'étant attachée, comme le chien, qu'à ses maîtres, le curé et le seigneur. — Bretons-Angevins qui, dans le cours des âges, s'étaient révoltés mainte fois pour défendre l'indépendance de leur province, et, maintenant qu'il s'agissait de leurs intérêts, se levaient en masse, fanatisés par leurs prêtres, contre la Révolution qui venait de les affranchir.

On a dit que c'était la mort du roi qui leur avait mis les armes à la main. Cela n'est vrai qu'à moitié. Il faut chercher la cause réelle de la guerre de Vendée dans le schisme de l'Église constitutionnelle. Le 21 janvier ne fut que le prétexte, l'allumette si l'on veut, qui mit le feu aux poudres. La politique n'avait alors aucune force d'attraction dans les campagnes. Les payans ne vivaient que de la vie religieuse. Au-dessus du trône, il y avait l'autel. Ce furent les curés réfractaires qui soulevèrent la glèbe contre la République.

On connait leur tactique. Obligés de quitter leurs presbytères, à la suite de leur refus de prêter serment, ils se réfugiaient dans les bois, couchant dans les granges, dans les greniers, aujourd'hui ici, demain là, à la fois partout et nulle part, disant la messe en plein air, et soulevant au prêche les bourgs et les villages contre les prêtres constitutionnels qu'ils représentaient comme des intrus indignes du sacerdoce et n'ayant plus le pouvoir de délivrer des sacrements valides.

Il n'en fallait pas davantage pour surexciter le fanatisme de paysans habitués à lire l'Évangile sur les lèvres de leurs curés.

Vint la conscription. Ce fut le vent qui souffla la tempête. « Comment ! la Convention osait faire appel à leur patriotisme pour combattre l'étranger ? Mais l'étranger, l'ennemi, ce n'était pas le Prussien ou l'Autrichien, c'était la Révolution, c'étaient les assermentés, les démolisseurs du trône, les profanateurs de l'autel. »

Ils se levèrent comme un seul homme *pro aris et focis*. Alors on vit sortir du Bocage et se précipiter sur les villes ces bandes de loups à face humaine, les cheveux tombants, les vêtements déchirés, les pieds nus que la gravure a popularisés.

Immense émigration d'hommes, de femmes, d'enfants, roulant pêle-mêle avec leurs pénates, des landes à la Loire et de la Loire à la mer, dans le scintillement farouche des faulx, des pioches, des fléaux — leurs outils de travail d'hier, leurs armes d'aujourd'hui.

Ce fut le grand miracle de la foi au XVIII[e] siècle, le plus grand peut-être qui ait jamais éclaté sous le soleil.

La Révolution était une chose fatale, une formule scientifique qui avait été rédigée par les philosophes et les encyclopédistes ; elle avait pour elle tout ce qui portait un baillon ou un boulet, la pensée, le droit, la justice.

La contre-révolution agonisante n'avait pour toute force que le fanatisme aveugle de ses derniers partisans. Et cependant celle-ci menaça de tuer celle-là. C'était l'opinion de Napoléon I[er], de Hoche, de Marceau, de Kléber, de tous les généraux de la République, que fatigua Charette, que La Rochejacquelin mit sur les dents : c'est encore l'opinion des historiens sévères qui ont supputé les chances de cette autre Iliade : si les Vendéens avaient marché sur Paris avec toutes leurs forces le soir de la bataille de Saumur, la Convention n'avait plus qu'à se dissoudre : c'en était fait de la République. Mais dans l'armée catholique et royale, il n'y avait pas plus de discipline que dans le parti républicain. Charette était aussi jaloux de Cathelineau que Robespierre l'était de Danton. La rivalité des chefs Vendéens aboutit au désastre du Mans, comme la rivalité de la Gironde et de la Montagne accula la République au coup d'État du 18 brumaire. Me comprends-tu, maintenant, mon vieux Deniau ?

— Je comprends que tu donnes tort à tout le monde mais tu ne m'as pas dit qui avait raison.

— Eh ! parbleu, ce n'étaient ni les blancs ni les rouges.

— Alors tu désavoues les sans-culottes.

— Oui dans ce qu'ils ont fait de mal.

— Que veux-tu dire ?

— Tu n'attends pas de moi, j'espère, que j'approuve la sanglante dictature de Carrier.

— Aux grands maux, les grands remèdes.

— D'accord, j'en excepte cependant les noyades et la guillotine.

— Hé, qu'aurais-tu fait à la place de Carrier !

— Étranger au département, j'aurais refusé le mandat de commissaire de la Convention, ou bien, si je l'avais accepté, j'aurais laissé faire à Nantes les républicains modérés comme Beysser...

— Beysser était un fédéraliste.

— C'était un honnête homme et Carrier ne s'était entouré que de coquins, de négriers et de repris de justice.

— Allons, Hautreux, respecte la mémoire des sans-culottes de Nantes , de Joly, de Grandmaison, de Goullin, de Bachelier...

— Scélérats !... Tiens, Deniau, si tu veux que nous restions amis, ne parlons plus de ces gens-là. Je les ai vus à l'œuvre, je sais ce qu'ils valaient. J'ai vu Carrier chez lui, en déshabillé, dans son sérail de filles publiques; je l'ai vu à l'hôtel Henri IV frapper de son sabre le général Moulins et brutaliser les administrateurs du département. Je l'ai vu faire des orgies jus-

Digitized by Google

que sur la galiotte aux noyades. Je l'ai entendu à Ancenis, au club des Cordeliers, s'écrier, l'écume à la bouche: « Je vois ici des gueux en guenilles. Vous êtes à Ancenis aussi bêtes qu'à Nantes, ignorez-vous que la fortune, les richesses de ces gros négociants vous appartiennent, et la rivière n'est-elle pas là? » Enfin tu n'ignores pas comment ce charlatan doublé d'un tigre...

— Oh! oh!

— Se comporta dans l'affaire Carheil de Saint-Florent.

— Carheil avait été pris les armes à la main!

— Pardon, il était à l'hôpital avant l'entrée de Westermann dans la ville, et le général Moulins lui avait donné un passe-port pour rentrer à Saint-Florent.

— Et les femmes patriotes qu'il fit exécuter sous la halle après la déroute de Cholet?

— C'est un mensonge du club des Cordeliers. Jamais Carheil ne s'est rendu coupable d'un pareil crime. Et l'eût-il commis que Carrier serait encore inexcusable d'avoir envoyé sa jeune femme à l'échafaud.

— Tu es bien tendre pour les brigands. Ils ne l'étaient pas tant pour les nôtres.

— Tu déplaces la question. Les cruautés me sont odieuses d'où qu'elles viennent. Mais je connaissais Carheil et sa famille, il était incapable de tuer une mouche, en dehors du champ de bataille, et je ne veux pas qu'on charge sa mémoire d'un crime dont il est innocent. Au surplus, comme je me suis attiré dans le temps les foudres des sans-culottes d'Ancenis et que j'ai risqué ma tête en voulant le sauver lui et sa femme, je ne suis pas fâché de raconter ici de quelle façon je fus mêlé à cette tragique histoire. Je serai aussi bref que possible.

(A suivre). LÉON SÉCHÉ.

CURIOSITÉS, CROYANCES, SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE.

Le pays compris entre la gare de Bain-Lohéac et Bain est très pittoresque, et le voyageur qui en effectue le parcours aperçoit du haut de chaque côte un vaste et superbe horizon.

A gauche, c'est la butte de Saint-Saunis avec sa fontaine d'eau ferrugineuse, puis le tertre gris de Poligné, l'une des curiosités du département. Au-dessus du tertre gris se dresse le clocher de Pancé et, dans le lointain, la vue domine les communes du Sel, de la Bosse, de Tresbœuf, et les grands bois de la Couyère.

A droite, c'est Messac, Corbinière, Bœuvres, Noë-Blanche, Pommeniac, et les arbres verts de la Borgnière.

En été, de chaque côté de la route, les moissons et les prairies ondulent sous le souffle du vent. Le petit traquet-pâtre, charmant oiseau aux riches couleurs, voltige sur les ajoncs des talus tandis que le traquet-motteux, beaucoup plus gros que le précédent et d'un plumage tout différent, vole d'une motte sur l'autre.

Il n'y a pas beaucoup plus de trente ans, il n'existait en ces lieux ni routes, ni haies, ni fossés, ni moissons, ni prairies; mais une lande nue immense, que traversait, chaque matin, le pauvre père Marmel, le facteur rural, allant de Bain à Pléchâtel.

On apercevait de loin la blouse bleue du bonhomme, trottant toujours, ployant sous son sac, car outre les dépêches il emportait des provisions de viande, de sucre, de café pour les châteaux du Plessix-Bardoul, de Trélan et du Port-Neuf.

La tournée était longue et fatigante. La chaleur parfois accablante faisait ruisseler la sueur sur le front du vieillard; d'autre fois, le vent soufflait fort, la pluie et la neige le trempaient jusqu'aux os, mais il supportait tout sans se plaindre. Il aimait tant sa lande! Je me souviens du jour où on le changea de circonscription, le bonhomme pleurait comme un enfant.

Il faut avouer aussi qu'elle était pleine de charmes cette grande lande sur laquelle paissaient de nombreux troupeaux de petits moutons.

Des sentiers en zigzags (des *sentes* comme on dit chez nous), tracés par les piétons et tapissés d'un court gazon s'en allaient depuis le bois du Coudray jusqu'à celui du Plessix-Bardoul. De grands oiseaux de proie (les faucons Saint-Martin), planaient dans l'air et s'abattaient tout à coup sur le sol pour saisir une couleuvre ou un lézard. D'un coup de bec sur la tête, le reptile était tué et emporté dans l'espace. Les oiseaux se dirigeaient ensuite au-dessus d'épais ajoncs et laissaient tomber leur proie près du nid où les petits la guettaient et la dévoraient.

Nous avons assisté plus d'une fois à ces chasses intéressantes. Les faucons planaient principalement près des fontaines de *Breslon* et du ruisseau qui alimente l'étang de la Huais. Ils trouvaient là, au bord de l'eau, crapauds et grenouilles dont ils faisaient une consommation effrayante. Ces chasseurs de l'air ont été détruits en grande partie; mais il en reste encore quelques couples isolés qu'on aperçoit de temps à autre.

Le jeudi, jour de congé des écoliers, nous traversions, nous aussi, cette lande pour aller pêcher dans les étangs du Plessix, et c'était alors tout un voyage. Il est vrai qu'un rien nous arrêtait: c'était tantôt une fourmilière dont nous admirions la marche des armées, ou de grosses sauterelles grises que nous poursuivions; c'était tantôt un orvet glissant dans les bruyères ou une pauvre alouette que nous surprenions sur son nid. Puis nous causions avec les *pâtous* qui nous apprenaient leurs jeux. En voici un dont je me souviens.

Celui des enfants qui avait été désigné par le sort

Digitized by Google

pour courir après ses camarades et qu'on appelait le chat, criait de toutes ses forces :

« *L'alouette pihuit, à mon collet, les derniers pris la diront-i ?* »

Les autres répondaient en se sauvant : « *Oui.* »

Le chat courait après eux, et le dialogue suivant s'engageait entre lui et le premier qu'il arrêtait :

— *D'où es-tu ?*

— *De Nantes.*

— *Où sont-i tes frères ?*

— *En champ.*

— *Ide (aide) ma à les prendre.*

Et tous les deux couraient après les autres, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

(A suivre).

CARNET BIBLIOGRAPHIQUE

Librairie Victor Palmé. — Le *littoral de la France* par Ch.-Félix Aubert, ouvrage couronné par l'Académie française et divisé en trois parties. Première partie : *De Dunkerque au Mont Saint-Michel.* — Deuxième partie : *Du Mont Saint-Michel à Lorient.* — Troisième partie : *De Lorient à la Rochelle.* C'est de cette dernière partie que sont extraits les remarquables gravures que la Revue offre aujourd'hui à ses lecteurs. Chaque partie se vend séparément et forme un vol. de 600 pages, orné de 300 gravures dans le texte et 70 planches hors texte, tirées en une ou plusieurs couleurs. Prix de chaque vol. **20** francs.

Librairie Plon et Nourrit. — *La Terre sainte*, Liban, Phénicie, Palestine occidentale et méridionale, Petra, Sinaï, Egypte, 2e partie par Victor Guérin, ouvrage couronné par l'Académie française. Un splendide vol. grand in-4 d'environ 500 pages, illustré de 20 superbes planches en taille douce, de cartes et de plus de 300 gravures sur bois. Prix du vol, broché, **50** fr. Les deux vol. **100** fr. Ils se vendent séparément.

Aux bains de mer d'Ostende, album renfermant plus de 100 dessins inédits en noir et en couleur par Mars. Grand in 4, jolie reliure toile anglaise avec fers spéciaux **10** fr.

Chansons de France pour les petits Français avec accompagnement par J. B. Vickerlin, un beau vol. ; album tiré en couleur, avec reliure or et étoffe, illustré par Boutet de Monvel, prix **10** fr.

O Koma, roman japonais illustré par F. Rigamey. Un beau volume format japonais, avec gravures en couleurs, relié en satin, prix broché **30** fr.

La Province à cheval, texte et dessins par Grafty, auteur de *Paris à cheval*, un beau vol. grand in-8, **20** fr.

A travers l'Asie centrale. Impressions de voyage par *Henri Moser.* Un beau vol. grand in-8 illustré de nombreuses gravures, prix broché, **20** fr.

Librairie Hetzel et Cie. — 16 ouvrages nouveaux : *Mathias Sandorf*, le *Monte-Cristo* des *Voyages extraordinaires*, de Jules Verne et André Laurie ; l'*Ile au Trésor*, de Stevenson, un livre plein d'émotions, comme la *Terre de Feu*, de Mayne-Reid, le seizième et dernier volume de l'*œuvre choisie* du célèbre écrivain anglais ; la *Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins*, d'après Alcott, pnatiadaot par Stahl et Lermont ; *Tito le Florentin*, nouvelle et fort émouvante étape d'André Laurie, dans ses brillants récits de la *Vie de collège dans tous les pays ; Autour d'un Lapin blanc*, par Alone, aimable livre, plein d'enseignements ; le *Voyage d'une Fillette au pays des Étoiles*, par F. Gouzy, histoire attrayante de notre système planétaire ; *Boulotte*, par Austin, et les *Lunettes de Grand-Maman*, par Perrault ; quatre nouveaux albums Stahl : *Mlle Lili en Suisse*, de Frœlich ; la *Découverte de Londres par une bande d'écoliers*, de Grizet ; le *Pauvre Ane*, de Geoffroy, et l'*Apprentissage du Soldat*, de Jazet, ces deux derniers en couleurs ; et enfin les tomes 41 et 42 du *Magasin illustré d'Éducation et de Récréation.* Tous les livres de la maison Hetzel sont richement et intelligemment illustrés par nos meilleurs artistes. L'illustration n'a pas pour objet de distraire du livre, mais de le compléter par le crayon.

Librairie Jouaust. — Les *Fables* de La Fontaine, dessins d'Ed. Adam, gravés par Le Rat, 2 vol. **40** fr. — Les *Contes* de La Fontaine, 2 vol. dessins d'Ed. de Beaumont, gravés par Boilvin, prix **35** fr. — *Jocelyn*, par Lamartine. Un vol. in-8 écu, velin de Hollande à la forme, prix **30** fr.

Librairie Lemerre. — *Contes et récits en prose* par François Coppée, 1 vol. avec nombreux dessins de Pille, gravé par Brunaire, broché, **9** fr. — *Marie*, poème par Brizeux, un vol. in-8, illustré par Henri Pille, prix broché **9** francs.

Librairie Jouvet et Cie. — Les *Robinsons français*, par Pierre Delcourt, un beau vol. grand in-8 jésus, illustré de 150 gravures sur bois, dessins hors texte de Motty, broché **10** fr.

Nos *petits diables*, par *Albert Girard*, un beau vol. in-4 carré, illustré de 82 gravures sur bois. Dessins hors texte de F. Bourdin. Prix, relié en toile avec plaques or, noir et argent. **6** fr. **50**.

COURRIER DES THÉATRES

Opéra. — Le *Cid*, de Massenet, avec Mme Fidès-Devriès dans le rôle de Chimène.

Opéra-Comique. — Reprise des *Contes d'Hoffmann.*

Théâtre-Français. — *Antoinette Rigault.* — *Socrate et sa femme.* — *L'héritière.*

Odéon. — Les *Jacobites*, de M. François Coppée.

Gymnase. — *Sapho.*

Vaudeville. — *Georgette.*

Gaîté. — Le *Petit Poucet.*

Variétés. — *Tout pour les dames.* — *Les Brigands.*

Palais-Royal. - *Le baron de Carabasse*, de M. Emile Bergerat.

Les Bouffes. — La *Béarnaise.*

Nouveautés. — *La Revue de MM. Blum, Albert Wolf et Raoul Toché.*

Renaissance. — La *Parisienne.* — La *Navette.*

Châtelet. — *La guerre*, pièce militaire de MM. Erckmann-Chatrian.

Théâtre des Nations. — *Notre-Dame de Paris.*

Cluny. — L'*Ablette.* — *Mon oncle.*

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN, rue de la Paix.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 4. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 JANVIER 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. Carvalho et le « Lohengrin. » — Wagnériens et Chauvins. — Souvenons-nous. — Un pamphlet allemand. — « Au pays de la Revanche. » — Quelques lignes sur M. de Falloux.

Encore le *Lohengrin!* M. Carvalho y tient et veut absolument nous imposer à l'Opéra-Comique l'audition de l'opéra de Wagner. S'il n'était pas directeur d'une scène subventionnée, je dirais volontiers que c'est son affaire; mais est-ce bien à l'homme qui dirige notre deuxième scène lyrique qu'il appartient de blesser les susceptibilités patriotiques des chauvins de Paris, et ils sont plus nombreux que M. Carvalho ne croit, surtout après le scandale auquel donna lieu l'année dernière l'indisposition subite, d'aucuns diraient la soulographie de Mlle Van Zandt? Pour ma part, je n'hésite pas à blâmer l'entêtement de M. Carvalho. A tort ou à raison, le nom de Wagner sonne mal aux oreilles françaises. Que sa musique soit admirable, que le *Lohengrin* soit un chef-d'œuvre, je le veux bien pour faire plaisir à ceux qui en raffolent, mais là n'est pas la question. Wagner a outragé grossièrement la France au moment où elle râlait sous le talon de la lourde botte allemande; si la blessure que l'amputation de l'Alsace-Lorraine nous a faite au flanc gauche ne saignait plus, si elle était cicatrisée par la revanche, nous pourrions lui pardonner ses injures et passer l'éponge sur ce souvenir néfaste, mais la blessure saigne toujours et tant qu'elle ne sera pas fermée, nous ne saurions, sans manquer de cœur et de patriotisme, absoudre Wagner de ce chef, bien qu'il soit mort.

Hé pardieu, nous n'ignorons pas qu'il a des partisans enthousiastes à Paris, qu'il existe une *Revue wagnérienne*, dont Mme Judith Gautier est la déesse inspiratrice. Mais quoi! tous les cultes sont libres, tous les dieux, si petits qu'ils soient, ont droit à une petite chapelle, et nous ne ferons point un crime à Mme Judith Gautier et à ses acolytes de communier en Wagner au nom de l'art. Mais n'y a-t-il pas dans Paris des salles de concert où l'on puisse nous faire entendre les plus belles parties du *Lohengrin?* Est-ce que, dans ses matinées du dimanche au Cirque d'hiver, Pasdeloup n'a pas payé un large tribut d'admiration au génie musical de Wagner? Est-ce que Colonne n'est pas là pour l'interpréter dans ses concerts du Châtelet? Que la *Revue wagnérienne* loue, si cela lui convient, une salle de spectacle pour représenter le *Lohengrin*, je n'y trouverai rien à redire, mais je ne vois pas pourquoi on irait nous l'imposer de force dans un théâtre subventionné.

M. Carvalho a beau dire, pour nous donner un semblant de satisfaction, qu'on jouerait la pièce de Wagner en matinée, cela n'empêcherait pas le *Lohengrin* de porter un sérieux préjudice aux musiciens de notre pays, et j'en sais qui s'en plaindraient très fort. Ils sont déjà si gâtés, nos musiciens! ils ont tant de débouchés dans nos théâtres, qu'on peut bien les sacrifier, n'est il pas vrai? à la gloire posthume de ce vilain Allemand! Pour un qui réussit à se faire jouer à Paris après dix-huit mois d'attente, il y en a dix qui battent la semelle devant l'Opéra et l'Opéra Comique et de, guerre lasse, s'en vont porter leurs chefs-d'œuvre à la Monnaie de Bruxelles, à Lyon, à Nantes et ailleurs! Leur position est vraiment belle. Eh bien! si j'étais le ministre des beaux-arts, j'enjoindrais tout bonnement à M. Carvalho de renoncer au *Lohengrin* en le laissant libre de le passer à M. Ballande. Le roi de Bavière qui est en ce moment à Paris en train de chercher des capitaux pour payer ses dettes artistiques et les folies du théâtre de Beyreuth, le roi de Bavière en serait sans doute désolé, mais encore une fois nous ne subventionnons pas l'Opéra-Comique pour qu'on y représente les pièces d'un monsieur qui s'est comporté comme un goujat vis-à-vis de la France.

On dira peut-être que c'est faire du patriotisme hors de propos, en ce cas les wagnériens nous permettront de leur renvoyer la balle. Qu'ils prennent la peine de lire le pamphlet allemand que le docteur Rommel vient de publier en Suisse sous le titre : *Au*

Digitized by Google

pays de la Revanche, ils verront quel hautain mépris nos voisins d'outre-Rhin professent à notre endroit. Il est impossible d'être plus violent et plus injuste que ce docteur Rommel qui se pique d'être exact et n'est que grossièrement bête. Un simple détail vous donnera la mesure de son œuvre : pour lui, le vrai type de l'homme politique français c'est M. Albert Millaud. Après cela je crois qu'on peut décemment tirer l'échelle. Il est évident que ce docteur suisse a voulu nous donner la contre-partie du livre de Tissot « *Le Voyage au pays des milliards.* » Mais la réponse est à cent coudées au-dessous de la demande, comme esprit et comme observation.

On a bien raison de comparer l'Allemand qui rit à l'ours qui danse. Soyons juste cependant. Le docteur Rommel a mis par endroit le fer rouge dans nos plaies. Je signalerai en passant le chapitre qu'il consacre à la bureaucratie française. La passion de la médiocrité bureaucratique, suivant le pamphlétaire, a produit dans la vie intime la stérilité volontaire et dans la vie publique l'hypertrophie de l'Etat, deux causes actives de décadence. C'est malheureusement trop vrai. La bonne moitié de la bourgeoisie française se dessèche dans les bureaux, chez les huissiers, chez les notaires, dans les administrations publiques ou privées. Nous avons plus que jamais des instincts casaniers; le commerce et l'industrie nous font peur avec leurs risques et leurs responsabilités; nous trouvons plus commode et plus honorable de passer notre vie sur un rond de cuir à gratter du papier pour le compte d'un patron ou d'une administration quelconque. Mais avec cette tendance à limiter sa vie à l'horizon d'un bureau, comment le Français soutiendrait-il la lutte sur le marché du monde avec ses voisins énergiques, actifs, entreprenants, qui ne croient leur éducation complète que lorsqu'ils ont voyagé? Le docteur Rommel s'amuse à suivre un Français à l'étranger, et il l'y montre dérouté, emprunté, scandalisé d'entendre parler d'autres langues et regrettant sans cesse son boulevard. Son boulevard n'est pas précisément le mot, mais c'est un fait acquis, incontestable que le Français est dépaysé hors de chez lui. Je lisais ces jours-ci un livre de voyage que M. P. de Lapeyrère, ancien attaché d'ambassade, a publié récemment sous le titre : *Souvenirs et Episodes, Chine, Japon et Etats-Unis* (1), et voici la déclaration que j'y trouvai dès les premières pages :

« On ne peut se faire une idée du peu de Français notables que l'on rencontre à l'étranger, surtout dans les pays lointains. Nous connaissons en Orient et en Extrême-Orient des maisons françaises qui sont dirigées par des Allemands et par des Suisses.

« Des Allemands ! me direz-vous, quelle abomination ! Il le faut bien, puisqu'on ne trouve pas en France de sujets convenables pour aller au loin. Sur cinquante Français que vous rencontrez en Asie, il y en a quarante-cinq qui rentrent dans les trois catégories suivantes : banqueroutiers frauduleux, déserteurs et insoumis. Et que l'on ne croie pas que j'exagère, ajoute l'auteur, c'est de la plus rigoureuse exactitude. »

Étonnez-vous donc après cela de l'état peu florissant de nos colonies !

1. Un vol. in-18 chez Plon et Nourrit.

—

Si la *Revue* n'avait pas pris pour consigne de rester neutre entre les partis, je vous parlerais longuement de M. de Falloux qui vient de mourir. Mais cet homme politique a joué un rôle si considérable et si discutable, selon le point de vue auquel on se place, que je me vois forcé de ne lui consacrer que quelques lignes.

Avec M. de Falloux disparaît le dernier champion de cette grande école du catholicisme libéral qui s'était promis de réconcilier l'Eglise et la société moderne, et qui, pour avoir échoué dans sa noble tâche, ne nous en a pas moins donné des hommes supérieurs et des œuvres remarquables.

M. de Falloux était le premier, on pourrait dire le seul, politicien de son parti. Il n'avait pas la fougueuse éloquence de Lacordaire et de Montalembert, mais il était plus qu'aucun autre rompu aux affaires. Il connaissait toutes les finesses et toutes les ressources du parlementarisme et savait manier les hommes et se jouer d'eux au besoin. La politique pour lui était le grand moyen ; le but c'était la suprématie universelle de l'Eglise, car, en dépit des outrages et des calomnies qu'il eut à subir dans sa longue et glorieuse carrière, cet homme, qui a voulu finir comme un simple métayer angevin, était catholique avant tout. Il n'était pas ultramontain dans le vrai sens du mot, ses démêlés avec l'*Univers* en témoignent hautement, mais il n'était pas non plus gallican. C'était un catholique d'une nuance toute particulière, et je ne m'étonne pas que Léon XIII lui ait donné sur le tard tant de marques de faveur et d'estime, car il avait avec le pape actuel plus d'un point de ressemblance. Jamais il ne donna si bien sa mesure, au point de vue politique s'entend, comme à l'époque du Concile. Pendant que ses amis, Mgr Dupanloup en tête, jetaient feu et flammes contre le nouveau dogme, lui se renferma dans le silence. On eût dit qu'il pressentait la tournure définitive des choses et la capitulation finale des évêques, et qu'il voulait s'épargner le chagrin et l'humiliation d'une rétractation. C'est que, en effet, cet homme d'Etat droit et fier ne fit jamais rien sans en avoir pesé toutes les conséquences. Il n'était pas de ceux qui brûlent leurs vaisseaux ou qui coupent les ponts derrière eux, il avait toujours soin, au contraire, de se ménager une retraite honorable en cas de défaite, mais, têtu comme un Breton, il revenait à la charge au moment où l'ennemi s'y attendait le moins. En un mot, il voyait de loin. Quand il fit la loi sur l'enseignement qui porte son nom et souleva tant de colères, Louis Veuillot le

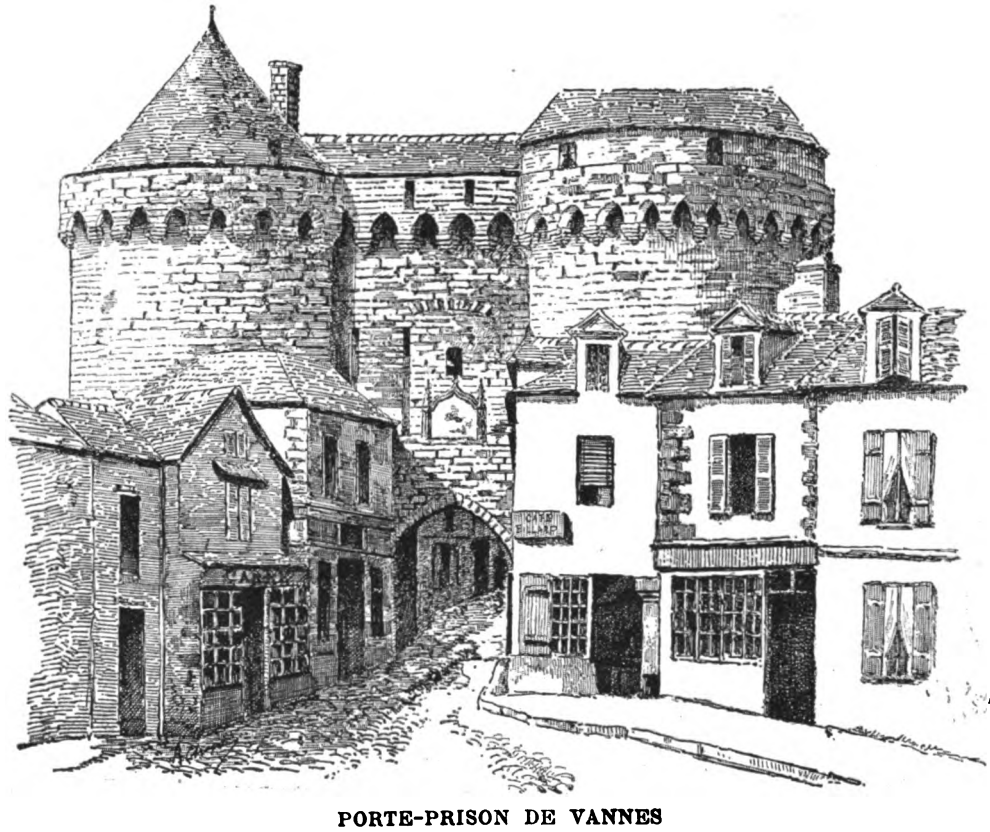
Digitized by Google

traita de Falloux-Fallax et lui reprocha de n'avoir pas fait davantage. Il laissa dire, sachant bien qu'il avait obtenu assez pour assurer à la France trois ou quatre générations catholiques. Vingt-cinq ans plus tard, quand il suppliait le comte de Chambord de renoncer au drapeau blanc, il avait parfaitement conscience que de la question seule du drapeau dépendait le rétablissement de la monarchie. Bref, qu'on le juge d'une façon ou d'une autre, qu'on soit pour ou contre les principes qu'il a si vaillamment soutenus et qu'il a en partie fait triompher, on ne peut s'empêcher de reconnaître que c'était un homme.

On dit qu'il laisse deux volumes de Mémoires. Ils doivent être extrêmement curieux; M. de Falloux avait traversé tant de révolutions et coudoyé tant d'hommes divers! Que de jolis portraits il a dû nous tracer de ses amis et collaborateurs! Nous connaissons déjà celui de Mad. Schwetchine qui fut son Egérie à son entrée dans la vie publique, mais il n'avait guère fait encore qu'esquisser les traits du P. Lacordaire, de Montalembert, de l'abbé Henry Perreyve, de Gerbet et autres anciens disciples de Lamennais.

Que de figures intéressantes pour les initiés et même pour le vulgaire! Louis Veuillot ne l'a point ménagé dans sa Correspondance, je serais bien étonné si M. de Falloux ne lui rendait pas dans ses Mémoires la monnaie de sa pièce! Qui vivra verra.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.



PORTE-PRISON DE VANNES

LA VEUVE.

—

I.

La mer est endormie et le vent a semé
Par les champs, des bluets, des thyms et des lavandes;
Sur la falaise il fait un beau soleil de mai
Il fait un beau soleil de mai le long des landes!

Dans l'air la brise est douce et faite seulement
Pour emporter aux flots les senteurs de la rive
Tandis que les oiseaux s'envolent lentement
Des rocs à fleur de grève où la marée arrive;

Oh le beau temps! — le beau soleil! — Entendez-vous
Tout au loin, par delà le sable qui scintille
La bombarde qui chante avec les binious?
C'est si loin qu'on dirait un enfant qui babille!

C'est la noce qui vient: — la noce de Nevo,
Marin dont l'âme est bonne et dont la tête est haute;
Il épouse Marie — et ce n'est pas nouveau,
Car déjà, tout petits, ils pêchaient côte-à-côte.

Marie-Annic est grande et ses cheveux sont noirs;
L'air a bruni le sang qui colore ses lèvres;
Elle est naïve encore et s'endort tous les soirs
Sans crainte des langueurs et sans souci des fièvres!

Digitized by Google

Vous les verrez passer ! Ils ont le front joyeux
Ayant au fond du cœur la grande paix des grèves;
Vous les verrez ! Ils ont la franchise des yeux,
Et la main dans la main, ils font les mêmes rêves !

Ils rêvent d'une barque et d'une humble maison ;
L'homme continuera la pêche coutumière,
Mais comme il n'ira pas plus loin que l'horizon
Annic verra la barque, et Nevo la chaumière !

Ils rêvent d'un jardin bien clôturé de houx
Avec la mer au bas éclaboussant d'écume,
Les bandes de fraisiers et les carrés de choux,
De bons choux dont on fait la soupe qui parfume !

Ils rêvent de petits gais comme des pinsons.
Avec les cheveux drus et la figure rose,
Auquel on donnera, pour jouer, des poissons,
Quand Nevo reviendra de la pêche, à nuit close !

Et le cortège vient derrière ces rêveurs,
S'allongeant, s'égrenant et plein de gaîtés franches ;
Par ce beau temps, les gars ont de douces ferveurs
Si bien que les chapeaux sont près des coiffes blanches ;

Quant aux vieux de la noce, autrefois amoureux,
Maintenant discoureurs et graves personnages,
Ils bavardent sans trêve et se disent, entre eux,
Qu'ils voudraient bien aussi, parfois, être moins sages.

La mer est endormie et le vent a semé
Par les champs, des bluets, des thyms et des lavandes ;
Sur la falaise il fait un beau soleil de mai ;
Il fait un beau soleil de mai, le long des landes !

II.

Les mois noirs sont venus et c'est la nuit des morts!
Jetez du bois dans l'âtre et soufflez sur les flammes,
Bercez bien vos petits, et pour chasser les sorts
Signez-vous longuement, car c'est la nuit des âmes!

Les trépassés s'en vont des tombeaux, plus nombreux
Que les récifs perdus dessous la mer profonde,
Que les feuilles des bois au fond des chemins creux.
Plus nombreux que les jours depuis les temps du monde !

Les uns iront revoir les champs qu'ils ont semés,
Où croissent maintenant des blés qu'un autre emporte,
Et les autres iront, aux logis tant aimés,
S'asseoir pour un instant sur le banc de la porte!

Ils sont partout, les morts! — Dans la plainte des vents....
C'est leur voix qui se mêle à leur voix, sur les chaumes,
Et le long des grands mâts aux cordages mouvants,
Dont les voiles s'en vont par morceaux, blancs fantômes !

Cette nuit, la mer hurle au front chauve des rocs ;
Les sables emportés roulent dans les rafales
Qui soulèvent les flots en formidables chocs ! —
Et dans les voix des mers sont des voix sépulcrales !

Ils sont partout, les morts ! — Dans les joncs frémissants...
Dans les tours où la pierre a d'étranges murmures,
Dans les dolmens vieillis, dans les landiers naissants,
Dans la clameur des airs et le cri des ramures !

III.

Est-ce une ombre qui marche ainsi le longs des flots,
Avec un voile noir qu'ourle d'argent la lune ?
Est-ce une âme échappée aux corps des matelots
Que, cette nuit, la mer a poussés vers la dune ?

Est-ce l'esprit flottant de quelque trépassé,
Dont un frêle bateau jadis berçait la vie,
Et qui s'est échappé de son tombeau glacé
Pour tendre au bruit des vents son oreille ravie ?

L'ombre noire a marché jusqu'aux derniers récifs
Que font gémir les flots sous leurs rudes étreintes,
Et là se cramponnant au flanc des rocs massifs,
L'ombre pleure ! — Et voici ce que disent ses plaintes :

O mon époux si tendre et si bon que j'aimais,
Cette nuit, j'ai marché sans rencontrer ton âme !
Cher époux que mes yeux ne reverront jamais,
En quel endroit profond dors-tu sous l'onde infâme ?

La mer n'a pas rendu ton pauvre corps gelé !
Avec de longs baisers j'aurais clos ta paupière,
J'aurais paré ta tombe et nous aurions parlé,
Toi, sous les fleurs, et moi, le front contre ta pierre !

Tendre époux que j'aimais, je serai vite à toi !
J'ai pleuré tout mon cœur et je me sens très lasse ;
O mort, viens me saisir en cette nuit d'effroi !
Esprits, lequel de vous veut me donner sa place !

Et l'ombre se dressa dans le vent et la nuit !
Elle prit sous son voile un bouquet de bruyères
Et malgré le fracas des houles au long bruit,
On entendit ces mots lents comme des prières :

O flots qui rencontrez parfois sous le ciel lourd,
Les cadavres perdus au fond des mers désertes,
Je vous jette ces fleurs pour les porter un jour
A l'époux endormi parmi les algues vertes !

O bruyères allez vers l'époux tant aimé...
Parlez de notre noce où la joie était grande,
De nos rêves passés et du soleil de mai
Qui baignait de clartés notre cœur et la lande !

Car l'ombre était Annic, la femme de Nevo. —
L'homme ne revint pas, un jour, à la mer haute ;
Depuis Annic se meurt — Et ce n'est pas nouveau
Car ils avaient rêvé de vivre côte-à côte !

E. LE MOUËL.

UNE NUIT A L'HOTEL-DE-VILLE DE SAUMUR EN 1598

De tous les chefs de la Ligue, le duc de Mercœur, beau-frère du dernier des Valois par le mariage de celui-ci avec sa sœur, Louise de Lorraine, fut celui qui opposa la plus longue résistance au premier des Bourbons. Roi de France depuis l'année 1589, Henri IV n'avait pu réduire encore, en 1598, l'orgueilleux gouverneur de la Bretagne, que soutenaient les Espagnols, auxquels il avait livré le petit port de Blavet.

Digitized by Google

Henri se dirigea vers la province rebelle, bien décidé à en finir, soit par la force, soit par la politique, avec les difficultés que lui opposaient les Ligueurs d'un côté, de l'autre les catholiques et les protestants, également peu satisfaits des précaires édits de pacification publiés par les rois Charles IX et Henri III.

Il s'arrêta à Saumur, puis à Angers. « Il mit dans cette ville, dit de Thou dans ses Mémoires, la dernière main à l'Édit des protestants, qui ne fut absolument achevé qu'à Nantes, ce qui le fit appeler l'*Édit de Nantes.* »

Mercœur se sentant abandonné par ses adhérents, fit offrir sa fille unique, son riche héritage et sa place de gouverneur de Bretagne au petit César de Vendôme, fils du roi et de la belle Gabrielle d'Estrées, sa maîtresse. Le contrat fut signé le 20 mars 1598, à Angers, et la pièce originale existe encore dans l'étude de l'un des notaires de cette ville.

Parmi les personnages qui avaient suivi Henri IV se trouvaient Gaspard de Schomberg et l'historien de Thou, président au parlement de Paris, père du jeune et infortuné de Thou, que Cinq-Mars entraîna dans sa sanglante catastrophe, et qui fut exécuté avec lui à Lyon, par ordre de Richelieu.

Schomberg n'était pas un nouveau venu dans la province. En 1561, on ne voyait encore en lui qu'un jeune seigneur allemand qui étudiait à l'Université d'Angers. La ville était au pouvoir des Huguenots. Le duc de Montpensier s'en empara, malgré la résistance énergique des religionnaires, à la tête desquels se mit Schomberg, qui fut fait prisonnier. La ville fut saccagée, la soldatesque pénétra ches les protestants, que l'on pendit aux fenêtres de leurs maisons ou sur les places publiques. Le courage qu'avait déployé Schomberg ayant frappé d'admiration ses féroces adversaires, il eut la vie sauve; depuis, il suivit la carrière des armes, et nous retrouvons l'ancien étudiant d'Angers maréchal de France en 1598.

Une vive amitié unissait Schomberg et de Thou, et dès l'année 1596, Henri IV les avait envoyés à Tours, « pour la paix du duc de Mercœur, qu'on devait traiter avec les députés de ce prince, et en présence de la reine Louise, sa sœur, veuve de Henri III ».

Avant d'arriver à Saumur, les deux amis avaient séjourné à Chinon, où ils logèrent dans la maison même qu'avait habitée Rabelais, l'immortel écrivain, et de Thou « plaisante ses mânes, sur ce que sa maison était devenue une hôtellerie où l'on faisait une débauche continuelle : son jardin était le rendez-vous des habitants, les jours de fêtes, et le cabinet de ses livres avait été transformé en cellier. »

De Chinon, ils se transportèrent à Saumur, où il arriva à de Thou une aventure des plus singulières. Pendant les conférences qui avaient lieu avec les députés du duc de Mercœur, la ville était encombrée de Seigneurs appartenant à tous les partis. L'ami de Henri IV, du Plessis-Mornay, gouverneur de la ville et du château, les logeait le mieux qu'il pouvait. Beaucoup, parmi lesquels était Schomberg, occupaient les meilleures salles de l'hôtel-de-ville. De Thou s'était contenté d'une modeste chambre dans la partie la plus élevée de l'édifice. C'était en hiver. Ses valets allumèrent un grand feu dans la cheminée, et se retirèrent. Resté seul, de Thou, confiant dans l'hospitalité saumuroise, et d'ailleurs peu accessible à la crainte, se coucha, négligeant de fermer sa porte à clef, et s'endormit.

Il se réveille au milieu de la nuit, sent un poids extraordinaire sur ses pieds, et, d'un mouvement brusque et violent, lance à terre cette sorte de paquet qui le gêne.

Le paquet, en tombant, poussa un sourd gémissement. De Thou écarte les rideaux de son lit, et, à la double lueur du foyer et de la lune, il aperçoit une forme blanche, un fantôme blanc qui marche dans sa chambre. Puis, immobiles, assis devant la cheminée, et comme s'ils attendaient un signal, il voit quatre ou cinq personnes qui lui paraissent vêtues de haillons, qu'il prend pour des malandrins venus pour le voler, ou pour quelques huguenots fanatiques tout prêts à l'assassiner.

On eût été effrayé à moins ; mais de Thou ne perdait pas facilement son sang-froid.

— Qui est-là ? demanda-t-il d'une voix aussi peu émue que lorsqu'il était sur son siège au Parlement.

Les personnages qui lui semblaient assis ne bougèrent pas ; mais le fantôme blanc s'approcha du lit, et, étendant la main d'un air solennel, lui répondit d'une voix sombre :

— Qui je suis ?... Je suis la Reine des Cieux !

De Thou, quoique très pieux, n'admettait pas facilement que la Vierge descendît de l'empyrée pour visiter les mortels dans leurs demeures ou pour se faire voir à eux dans des grottes mystérieuses. Fortement intrigué, mais non effrayé, il se lève, ouvre sa porte et appelle ses valets, qui ne furent pas médiocrement surpris de trouver le premier magistrat de France se promenant au milieu de sa chambre, en chemise, en compagnie d'une femme portant un costume non moins élémentaire. Eux-mêmes, dans leur empressement à se rendre à son appel, n'étaient pas moins sommairement vêtus. L'un d'eux descendit en toute hâte éveiller le portier de l'hôtel-de-ville, qui s'empressa d'accourir, et éclaircit tout ce mystère.

Il y avait alors à Saumur une pauvre folle, très inoffensive, et que sa famille laissait vaguer par la ville, où elle servait de jouet aux enfants et au populaire.

Atteinte de la redoutable manie des grandeurs, et dédaignant les couronnes ducales, royales ou impériales, elle s'était proclamée reine des anges, — la Vierge Marie en propre personne. On jetait sur ses épaules de vieux manteaux, on ornait sa tête de coiffures ridicules, constellées d'étoiles, et elle marchait par les rues dans cet équipage, heureuse et

Digitized by Google

fière comme un roi ou deux, suivie d'un cortège de gamins qu'elle prenait pour des anges quoique ce ne fussent que des démons.

Elle se retirait la nuit, au hasard, où elle se trouvait. Ce soir là, voyant l'hôtel-de-ville illuminé à toutes les fenêtres, il lui sembla qu'elle y serait très bien pour dormir. Elle entre, monte l'escalier, et, arrivée jusque dans les combles, trouvant une porte qui n'était pas fermée, elle pénètre dans la chambre où le président du parlement de Paris dormait du lourd sommeil des juges.

Sous prétexte de l'asperger d'eau bénite, les gamins du port lui avaient lancé de l'eau, et ses vêtements étaient mouillés. Elle se déshabille, les range avec soin sur des sièges qu'elle dispose devant la cheminée pour les faire sécher, se chauffe quand il ne reste plus que sa chemise sur son corps, puis va se coucher, mais discrètement, au pied du lit, où elle commençait à s'assoupir, lorsque, d'une façon si peu révérencieuse, de Thou l'avait lancée à terre.

Le portier et les valets de de Thou aidèrent la Reine des Cieux à se draper dans ses oripeaux, et l'enfermèrent ailleurs en attendant le jour. Quant à de Thou, il se recoucha, et, sans s'émouvoir davantage, se rendormit comme si rien ne lui fût arrivé.

Au matin, il raconta son aventure à Schomberg, qui lui avoua qu'à sa place il eût éprouvé une certaine frayeur. Arrivés à Angers, Schomberg en régala Henri IV, qui, après s'en être égayé, dit au héros de cette nuit agitée :

— Ventre saint gris ! vous êtes un hardi compagnon, et nous qui avons pour métier d'être braves, nous aurions commencé par avoir peur.

Quelque temps après, — c'était le jour de Pâques, — ils assistaient ensemble aux vêpres dans la cathédrale de Saint-Maurille. Au moment où l'on entonna le *Regina Cœli lætare*, Henri se leva, et, à ce souvenir de la Reine des Cieux, il chercha des yeux le premier président et échangea avec lui un sourire. Après l'office, il se promenait dans le cloître avec le duc de Mercœur, auquel il narra l'épisode, et le duc rendit également hommage à l'intrépidité de de Thou, qui cependant eût bien voulu que l'histoire ne fût pas divulguée. Mais Schomberg se faisait un malin plaisir de la raconter à tout venant, en y ajoutant même des détails qui la rendaient plus plaisante.

EUGÈNE BONNEMÈRE.

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

JOACHIM DU BELLAY

(Suite).

Le Château de la Turmelière, construit à deux cents mètres de la route, se dérobe aux regards derrière un magnifique rideau de verdure, et, n'était le calvaire rustique qui s'élève à l'entrée du parc, il passerait inaperçu. De ce calvaire, simple croix de bois dressée sur un autel de pierre, le coup d'œil est véritablement magique. La colline dont il s'occupe la crête, s'incline doucement, amoureusement, jusqu'à la Loire, et permet au regard d'embrasser la vallée dans toute son étendue et de fouiller les plus petits accidents de terrain. Plus de forêts, comme autrefois.

Qui leurs chevelures vives
Haussent autour de ses rives (1)

Le fleuve n'a qu'une légère bordure de saules et de peupliers, peu d'ombre par conséquent. Çà et là une flèche d'église émerge d'un bouquet d'arbres, ou, sur un mamelon découvert, quelque moulin à vent fait tourner ses grands bras dans le ciel.

Ancenis occupe le centre de ce vaste paysage qu'elle égaie avec la mosaïque de ses toits ; mosaïque

PORTRAIT DE JOACHIM DU BELLAY
D'après un crayon de la Bibliothèque Nationale, attribué à un élève de JEAN COUSIN.

de trois couleurs dans laquelle le bleu de « l'ardoise fine » se marie au rouge de la brique et à la neige aveuglante de la chaux. C'est la seule tache éclatante que la main des hommes ait répandue sur le tapis vert de ce riant vallon. Ancenis ressemble à une bacchante qui, fatiguée de la vendange, viendrait se laver les pieds dans le fleuve ; c'est dans le lac que je devrais dire, car les eaux de la Loire sont tellement calmes en cet endroit qu'elles paraissent dormir ; c'est à peine si le courant peut emporter la toue légère du pêcheur, et, le soir venu, les étoiles doivent se demander quel est cet autre ciel qui leur sourit au fond de l'eau.

1. *Les louanges d'Anjou.*

Digitized by Google

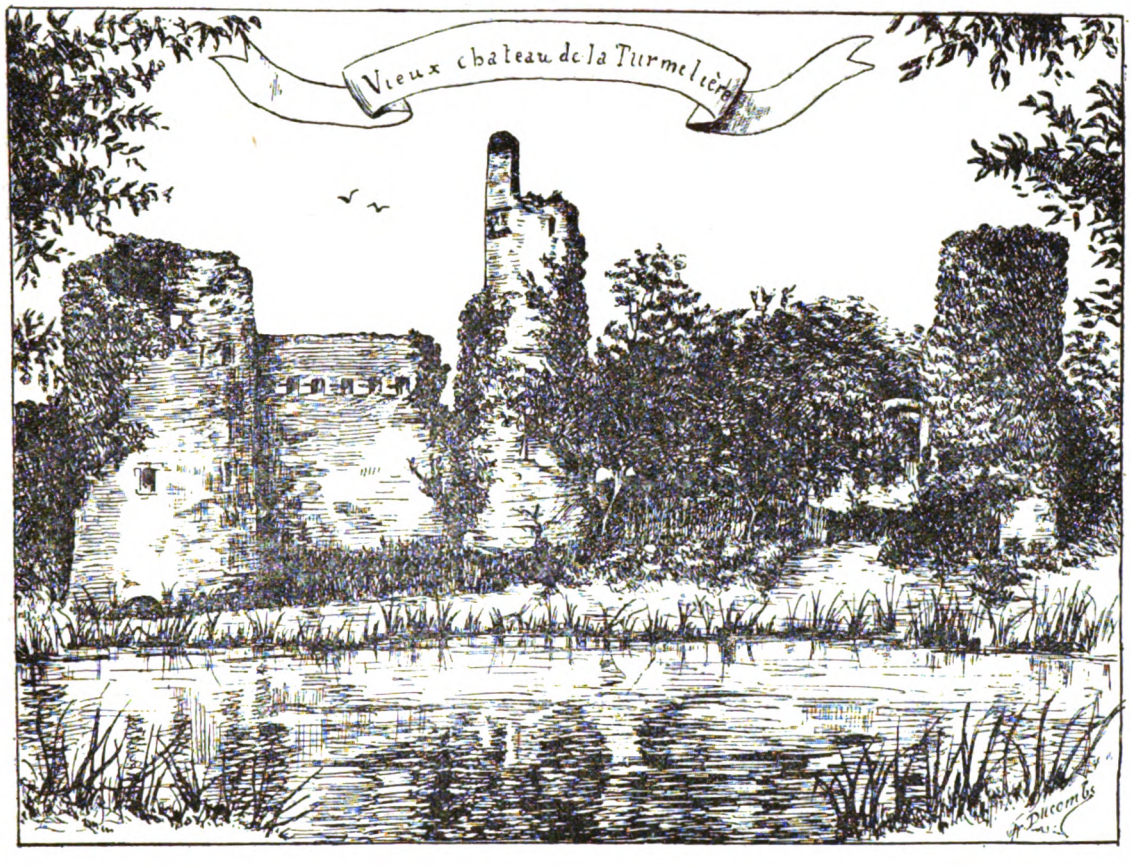
Il va sans dire que ce tableau n'est pas le portrait du fleuve hors de son lit. Alors il est méconnaissable.

Ce n'est plus le miroir tranquille, encadré de verdure ; c'est une mer furieuse, couleur de lessive, qui se précipite avec la rapidité et le bruit des torrents. Ce qu'il caressait hier, il l'arrache aujourd'hui. Les jetées et les digues, rien ne l'arrête; il monte, il monte comme le déluge, avec une telle rapidité que les riverains ont à peine le temps de se sauver. Il déracine les arbres, emporte les maisons, rompt les digues, éventre les jetées, dévalise les campagnes et sème la désolation partout où il passe. Tel est le fleuve en colère, le fleuve des mauvais jours ; encore une fois je ne peins ici que la Loire au repos.

Joachim du Bellay a dû plus d'une fois reposer ses yeux sur cette toile enchanteresse à laquelle il ne manque que l'azur du ciel d'Italie pour ressembler au lac de Côme. Quel autre paysage aurait pu lui inspirer les jolis vers qu'il a consacrés à l'Anjou!

Le manoir « basty par ses aïeux » offre encore des ruines importantes, et il est probable qu'il serait encore debout s'il n'avait été incendié en 1793.

Il en reste aujourd'hui trois tours ébréchées, reliées entre elles par une courtine aux machicoulis conservés. Ces tours le défendaient avec de larges douves du côté où il était dominé ; aujourd'hui, les éperviers et les corbeaux ont élu domicile dans les cheminées et les meurtrières et font la chasse aux petits oiseaux, mésanges et pinsons, qui viennent, chaque printemps, nicher dans le lierre et les giroflées sauvages.



De l'autre côté, les remparts dominent une délicieuse coulée où les arbres et les plantes sauvages s'enchevêtrent et se marient comme dans une forêt vierge. A mi-côte se dresse un magnifique amphithéâtre de marronniers qui doivent être plusieurs fois séculaires. J'en ai rarement vu d'aussi beaux. Entre chaque rangée d'arbres s'étend d'étage en étage une large terrasse qui sert de promenoir et d'où la vue embrasse toute la profondeur de la coulée. C'est là que le poète de la *Deffense de la langue française* venait s'asseoir et répandre son âme dans ses chants mélancoliques.

On le cherche malgré soi dans chaque retraite ombrageuse, au fond des mystérieux bosquets. Tout semble nous parler de lui dans cette riante et fraîche nature, depuis le gazouillement des oiseaux jusqu'au clapotement de cette petite source qui coule au bas de la coulée. Ce ruisseau vous fait involontairement songer à ces vers qui terminent les *Louanges d'Anjou :*

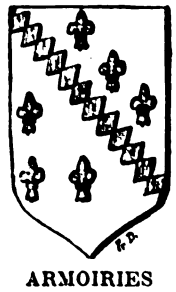
O mon fleuve paternel
Quand le dormir éternel
Fera tomber à l'envers
Celuy qui chante ces vers,

Digitized by Google

Et que par des bras amis
Mon corps bien près sera mis
De quelque fontaine vive
Non guère loin de ta rive;
Au moins sur ma froide cendre
Fay quelques larmes descendre
Et sonne mon bruit fameux
A ton rivage écumeux!

Pauvre poète, ses amis ont fait peu de cas de son cher désir! Qui sait seulement où sont ses cendres! Les poètes du XIXe siècle ont été plus heureux que ne semblent l'avoir été ceux du XVIe. Musset a son saule au cimetière; Brizeux repose dans sa « terre de granit » à l'ombre du chêne qu'il avait désiré; Lamartine dort à Saint-Point; Châteaubriand en pleine mer. Tous sont couchés dans le lit qu'ils s'étaient fait de leur vivant. Pourquoi n'a-t-on pas rempli la volonté de Joachim du Bellay? Pourquoi n'a-t-on pas creusé sa tombe au bord de la fontaine vive qui coule dans son ancien manoir? Voilà ce qu'on ne saura probablement jamais et ce qu'aurait bien fait de nous apprendre Sainte-Beuve qui, malgré l'inexactitude de ses renseignements biographiques, a contribué plus que personne à mettre Joachim du Bellay en honneur parmi nous. En attendant, si j'étais propriétaire de l'ancien manoir du poète angevin, je demanderais ses os à tous les échos de la France, et je le déposerais là, non loin de ce « Loyre gaulois » qu'il aimait tant, au bord de la petite source qui semble pleurer l'immortel absent.

M. Thoinnet de la Turmelière est loin, d'ailleurs, d'être indifférent à la mémoire de Joachim du Bellay; il est au contraire un de ceux qui gardent religieusement le culte du chantre de l'*Olive*. Il a dans sa bibliothèque un censif fort curieux de la famille du poète qui date de 1576 et qu'il tient enfermé comme une précieuse relique. Ce gros volume in-folio, indépendamment d'un titre calligraphié dans le goût de la Renaissance, présente grossièrement, mais exactement dessinées par l'intendant qui le tenait, les armes des du Bellay qui sont *d'argent à la bande fuselée de gueules, accompagnée de six fleurs de lys d'azur rangées en orle, trois en chef et trois en pointe*.



ARMOIRIES
des DU BELLAY.

On peut voir, en outre, dans le salon du château moderne qui sera lui-même prochainement rebâti, un magnifique médaillon en marbre blanc sur lequel est gravé en lettres rouges l'immortel sonnet du « petit Lyré », le roi des sonnets, dit Sainte-Beuve:

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison
Et puis est retourné plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand revoiray-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup d'avantage?

Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeux
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin
Et plus que l'air marin la douceur angevine (1)

Ne dirait-on pas un sonnet d'outre-tombe! Qu'il y a de mélancolie et d'émotion douce dans cette stance:

Quand revoiray-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée!.....

On croirait entendre le soupir d'une de ces ombres qui, faute d'avoir pu payer le farouche passeur du Styx, erraient pendant cent ans sur la rive désolée du fleuve des enfers.

Qu'on s'assure donc au plus vite du lieu de sépulture de Joachim du Bellay, et, s'il est vrai qu'il ait été enterré dans une chapelle de Notre-Dame, qu'on brise le « marbre dur » qui l'étouffe pour le rendre « au sein de sa terre nourrice » d'où voilà trois cents ans qu'il est exilé.

(A suivre). LÉON SÉCHÉ.

UNE VISITE AU HAREM (2)

....Nous dînons ce soir avec notre ami l'aimable Lysbeth et un oncle à lui qui nous offre de nous faire visiter le nouveau palais du Sultan, ce que nous acceptons bien entendu avec empressement.

« Si je rencontre le grand vizir, dis-je au marchand de vin de Champagne qui est assis à table à côté de moi, je lui demanderai pour vous l'autorisation de coller sur vos flacons l'étiquette suivante en caractères turcs: Champagne du grand-vizir! »

Après dîner, je m'exerce, non sans succès, ce dont je suis très fier, à fumer le chibouque avec le tuyau de jasmin dont j'ai fait l'acquisition à l'entrée du bazar.

Puis, sur notre demande, ces dames veulent bien nous donner quelques détails sur la curieuse visite qu'elles ont faite cette après-midi, en compagnie de Mme Della Suda.

— A notre premier coup de cloche, disent-elles, la porte-cochère s'ouvre immédiatement, tirée par une main invisible. Nous nous trouvons alors devant deux portes, une à droite, qui mène au selamik, et une à gauche réservée aux femmes, et qui conduit au harem.

Un nègre nous ouvre celle-ci et, nous précédant, monte un petit escalier en bois.

Sur le palier, ce serviteur nous quitte et nous laisse entre les mains de quatre esclaves blanches, dont les deux plus jeu-

1. Sonnet xxxie des *Regrets*.

2. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en détachant cette page du livre fort intéressant que M. Paul Eudel a publié tout récemment chez Dentu sous le titre: *Constantinople, Smyrne et Athènes*.

Digitized by Google

nes, une brune et une châtain-clair, paraissent environ dix-sept ans. Elles portent un jupon en tarlatane jaune, qui laisse apercevoir un large pantalon bouffant, de même étoffe et de même couleur, serré à la cheville.

On nous introduit dans un grand vestibule meublé d'un piano, d'une console en acajou, de deux candélabres et de quatre ou cinq chaises en fer couvertes de velours rouge.

La maîtresse du logis nous reçoit sur le seuil, en nous saluant à la turque, c'est-à-dire en portant nécessairement la main sur la bouche et sur le front ; puis, d'un geste aimable et gracieux, elle prend Mme Della Suda par la main et l'entraîne dans un salon dont une partie forme une galerie vitrée qui s'avance sur un jardin. L'ameublement est tout français : il se compose d'un canapé, de quatre fauteuils et de six chaises, dans le style de 1830, recouverts en laine grenat. Les murs et le plafond sont peints en jaune. Deux tableaux seulement, une vue du Bosphore et une photographie d'homme, celle du seigneur et maître sans doute.

Les jeunes esclaves nous débarrassent de nos ombrelles, et de nos chapeaux, puis la maîtresse nous invite du geste à nous asseoir à côté d'elle sur le canapé.

La conversation s'engage, par l'intermédiaire de Mme Della Suda, qui traduit alternativement les demandes et les réponses.

Après divers compliments échangés sur nos santés respectives, on nous présente une jeune femme mariée depuis quatre mois au fils de la maison, et une jeune nièce qui demeure dans le harem.

— Avez-vous des enfants ? nous demande-t-on.

— Non.

— Pourquoi ?

Voilà une singulière question ! mais en Orient....

— Quant à ma bru, continue sévèrement la cadine, je l'ai prévenue. Si dans cinq mois elle n'a pas d'enfant, j'engagerai mon fils à recevoir une autre femme au harem.

Cette belle-mère originale paraît quarante cinq ans environ : elle est coiffée d'un turban vert, orné sur le devant de trois diamants et d'une branche d'acacia naturel, et recouvert d'une espèce de toque également verte. Elle porte, pardessous un jupon en mousseline, un large pantalon également en mousseline rayée bleu et blanc. Tout cela forme un ensemble assez grotesque et donne à sa démarche une allure gauche et embarrassée.

La nièce et la bru sont habillées toutes deux d'amples robes en mousseline blanche également, et coiffées de petites toques blanches, par-dessus leurs cheveux frisés et réunis en chignon ; la toque de la seconde, fixée par une broche en diamant, est ornée d'une branche d'acacia.

Quant aux esclaves, elles ne sont pas toutes vêtues de même ; elles portent un pantalon de la même couleur que leur robe, mais cette couleur varie, elle est tantôt jaune ou bleue, tantôt verte ou pompadour.

Il paraît que c'est en notre honneur que ces dames ont revêtu leur costume national. Ordinairement, elles s'habillent à la française,et se chaussent avec élégance de bottines qui viennent de chez un de nos meilleurs faiseurs de Paris.

Mais voici une esclave qui entre, elle tient à la main un plateau en argent, chargé d'un pot de confitures de cerises, de verres d'eau et d'un petit panier en argent à compartiments pour les cuillers.

Après celle-ci, une autre nous présente un second plateau en argent ciselé, recouvert d'un petit tapis de velours, brodé d'or, avec une cafetière en cuivre d'un modèle assez simple et des tasses de café dans des zarfs d'argent.

Confitures et cafés sont exquis. Nous en adressons tous nos compliments aux deux jeunes femmes, la nièce et la bru de la maison qui nous font les honneurs de la petite collation avec beaucoup de grâce et d'amabilité.

La vieille dame se récrie que c'est par politesse que nous parlons ainsi. Et nous voilà forcées, en recommençant, de protester de la sincérité de nos appréciations.

Le café enlevé, une troisième esclave apporte des cigarettes et une quatrième un cendrier avec un charbon pour les allumer. Nous déclinons l'offre, au grand étonnement de la maîtresse de la maison, qui ne jette une cigarette que pour en allumer une autre, tout en soutenant la conversation avec Mme Della Suda.

Puis, la cadine dit à ses femmes de chanter. La jeune nièce se met au piano sur lequel repose la méthode Carpentier et les esclaves attaquent avec assurance quelques airs turcs d'une voix abominablement nasillarde. Ajoutez à cela que le piano semble n'avoir pas été accordé depuis dix ans et plus. Vous pouvez juger de la belle cacophonie qui écorche mes oreilles ! Naturellement, nous ne laissons rien paraître de l'agrément que nous procure cette musique un peu trop orientale ; bien au contraire, nous ne tarissons point en compliments.

Mais ce n'est pas fini ; deux nouvelles esclaves entrent dans le salon et viennent s'accroupir sur le tapis ; la première avec un *canon*, sorte d'instrument à cordes obliques dont elle joue en égratignant les cordes avec un ongle en écaille adapté à l'extrémité de son index ; la seconde avec une mandoline italienne qu'elle gratte à l'aide d'un bec de plume.

Cette dernière se lève bientôt et se met à danser, pieds nus ; elle tourne sur elle-même, presque aussi rapidement que les Derviches, en s'accompagnant avec des castagnettes, en baissant et relevant les bras en cadence. Tout d'abord sa mimique a des allures presque timides ; elle affecte à tout moment de ramener par pudeur ses mains sur son visage pour le cacher : puis le mouvement s'accentue peu à peu, la danse prend une animation plus grande, et les attitudes deviennent passablement provocantes.

La danse terminée, on nous offre de nous faire visiter les appartements. Une seule chambre à coucher possède un lit français avec une moustiquaire, et une table de toilette chargée de toutes les variétés de la parfumerie orientale. Les autres ont simplement des canapés, ou plutôt de larges divans recouverts en calicot blanc. Les dames passent la nuit sans doute sur des matelas qu'on relève ensuite et qu'on cache dans les coins.

Un fort joli petit salon est meublé d'un immense divan avec des nattes et des tapis de Smyrne, et de quelques autres meubles d'une forme tout à fait nouvelle pour nous. Sur les murs, des miroirs encadrés d'argent ciselé ou de filigrane tressé à la main.

Un petit escalier intérieur mène dans une jolie pièce décorée d'un tapis en peluche rouge à franges d'or, et, de là, dans une salle de bains qui renferme une piscine carrée en marbre blanc.

Revenues dans le grand salon, nous faisons mine de vouloir nous retirer, mais la vieille dame ne l'entend pas ainsi. Il paraît que les visites durent la journée entière ici. Elle voudrait d'ailleurs, nous dit-elle, montrer à des dames françaises comme on s'y prend pour manger sans autre fourchette que ses doigts. Elle refuse absolument de nous laisser partir, prétendant que si nous nous en allons, c'est pour aller rendre visite à un autre harem.

Digitized by Google

Nous sommes obligées de nous rasseoir et de reprendre la conversation. La bonne dame paraît s'étonner beaucoup qu'en France les enfants, une fois mariés, n'habitent pas toujours avec leurs parents ; elle échange à ce propos avec sa bru force coups d'œil d'intelligence.

Puis nous parlons des deux jeunes esclaves qui continuent toujours à jouer du canon et de la mandoline et nous paraissent tout à fait gentilles et très bonnes musiciennes. Elles ont d'ailleurs un professeur chargé de les perfectionner dans l'art de charmer les oreilles de leurs maîtresses. Celles-ci se louent beaucoup d'elles; il paraît que depuis quatre ans, elles n'ont donné lieu à aucune sorte de reproche. Aussi ne les céderait-on pas pour moins d'une dizaine de mille francs.

La vieille dame s'étonne encore très fort que nous ne connaissions pas la belle-sœur de Mme Della Suda, qui habite je ne sais quelle ville du midi de la France. Elle se figurait que Paris et la France, c'était quelque chose comme Stamboul et Péra, c'est-à-dire les deux quartiers d'une même ville, et que, par conséquent, tout le monde se connaissait. Ses notions en matière de géographie ne sont rien moins que développées ; elle n'apprécie Paris que pour ses modes qu'elle déclare admirables.

Enfin nous prenons congé. En regagnant l'escalier, nous apercevons, par une porte entr'ouverte, une vieille femme assise à la turque dans un coin et fumant paisiblement son chibouque.

Sur le palier, échange de force salamalecks, force poignées de main et force sourires, puis une jeune esclave nous reconduit jusqu'au bas de l'escalier.

La porte, tirée par une main invisible, s'ouvre devant nous et se referme aussitôt.

Voilà ce que c'est qu'un harem !

PAUL EUDEL.

FER A DORER DE M. P. EUDEL

L'ANGEVINE

II

SOUVENIRS D'UN ANCIEN SANS-CULOTTES

(*Suite*).

C'était le 18 octobre 1793. — La veille au soir, le bruit s'était répandu que l'armée vendéenne, battue devant Cholet, s'était jetée sur Saint-Florent pour y passer la Loire, que Talmont et d'Autichamp avaient emporté de vive force le poste de Varades et marchaient avec 3,000 hommes sur Ancenis. Cette nouvelle avait causé une grande panique dans la ville. C'était la seconde fois qu'elle était menacée par les Vendéens, et les habitants qui se souvenaient de leurs réquisitions et de leurs brutalités après la levée du siège de Nantes, avaient décidé de prendre la fuite.

Cependant, le district se prononçait pour la résistance, et le conventionnel Méaulle, qui commandait alors la place, se faisait fort de repousser les chouans avec les 500 hommes dont il disposait. La nuit du 17 au 18 fut employée aux préparatifs militaires. Les portes de la ville furent barricadées et fermées avec de grosses chaînes, et, dès le matin, le bataillon de Seine-et-Oise, qui avait été posté sur les hauteurs de Bel-Air, attaqua l'avant-garde ennemie.

Mais, en moins d'une heure, il était débordé et forcé de battre en retraite. Avant même que l'armée d'Autichamp fût arrivée en vue d'Ancenis, Piron avait rallié Lyrot par la rive gauche avec 30 canons et cinq à six mille hommes et s'était mis à bombarder la ville. Déjà les portes étaient enfoncées, les barricades détruites et les Vendéens gagnaient, dans des barques, la rive droite du fleuve, protégés par le feu de leur artillerie. Toute résistance était inutile. Aussi les administrateurs du district, d'accord en cela avec Méaulle, s'empressèrent-ils d'évacuer sur Nantes avec la garnison et une partie des habitants. Quant à moi, je refusai de les suivre, estimant qu'avec de la prudence et du sang-froid je pourrais, durant l'occupation vendéenne, rendre quelques services à mes concitoyens, et vous allez voir que je fus bien inspiré.

Il était environ onze heures du matin quand les soldats de Lyrot entrèrent à Ancenis. Quels soldats ! de ma vie je n'oublierai ce spectacle. Ce n'était pas une armée, c'était une bande, un ramassis de paysans habillés, outillés à faire peur. La plupart ne pouvaient plus se traîner, tant ils étaient fourbus. Ils n'avaient plus de chaussures, leurs pieds étaient ensanglantés, leurs vestes en guenilles, et comme armes ils portaient sur l'épaule des fusils de tous les calibres, des fourches, des faux, des bâtons. C'est à peine si l'on parvenait à distinguer les chefs. Cependant je reconnus très bien Piron. C'était un homme de taille moyenne, bien découplé, le jarret solide, la figure commune, mais intelligente.

Coiffé d'un feutre à larges bords, un cœur rouge sur le côté gauche de sa veste bleue, il marchait au milieu de ses gens, le sabre à la main, et de temps en temps se retournait pour dire : « Allons, les gars, du courage ! »

Les malheureux traînaient à bras sur le pavé glissant de la grand'rue tous les canons et les caissons que Bonchamp avait pu sauver de la déroute de Cholet, et c'était pitié de les voir, sous une pluie fine qui les trempait jusqu'aux os, hisser péniblement leur

Digitized by Google

matériel de guerre. Par derrière suivaient les femmes et les enfants, hâves, défaits, misérables. Tout ce monde avait des figures de loups et paraissait affamé. Affamés, ils l'étaient vraiment depuis trois jours qu'ils brûlaient les étapes sans autre chose dans le ventre qu'un peu d'eau plus ou moins claire.

Aussi, dès qu'ils furent campés sous les halles, leur premier soin fut-il de se procurer des vivres. Ils pillèrent les boulangeries et les boucheries, fouillèrent les maisons vides et mirent le reste des habitants à contribution. Après quoi ils allumèrent de grands feux sous les halles et se couchèrent tout alentour. Jusqu'à trois heures de l'après midi, tout se passa sans incident notable. Mais à l'arrivée de Talmont et de d'Autichamp, les choses prirent une mauvaise tournure. D'abord Talmont pilla le château que Piron s'était contenté de canonner, du port des Léards. Les appartements du duc de Charost furent mis à sac, les meubles brisés, les archives en parties brûlées. Ensuite les habitants, qui pourtant se tenaient enfermés chez eux, furent en butte à toutes sortes de violences et de vexations. Les gens de Piron avaient fait le vide dans les greniers et dans les huches, ceux de Talmont voulurent trouver du pain où il n'y en avait plus. Ils ouvraient les armoires, défonçaient les coffres, ouvraient les paillasses, regardaient dans les cheminées, et, ne dénichant rien, frappaient les personnes, à telle enseigne que onze habitants périrent dans ces scènes de désordre et qu'ils emmenèrent pour les fusiller trois femmes du peuple qui leur avaient tenu tête et avaient répondu à leurs insolences par des crachats et par des coups.

Cependant la nuit était venue. Retiré dans ma chambre, je venais de diner de deux ou trois pommes de terre que les chouans m'avaient laissées et j'attendais, les pieds sur les chenêts, l'heure de me mettre au lit, quand on sonne à ma porte. J'ouvre : c'était un pauvre diable de maçon du nom de Menet qui, l'air effaré, les larmes aux yeux, me dit :

— Monsieur Hautreux, les brigands ont pris ma femme et veulent la mettre à mort avec la Job et la Tijou, de la rue des Cordeliers venez à leur secours.

Je lui demande des explications, il me dit que sa femme, ayant été malmenée par un officier, lui a donné une paire de soufflets. Là-dessus j'endosse mon paletot et nous descendons quatre à quatre dans la rue. En effet, il y avait sur la place une agitation extraordinaire. Les halles étaient illuminées comme pour une fête et à la lueur des torches de résine, je vis qu'on dansait. Que se passait-il donc ? Nous nous glissons auprès d'une porte sans faire de bruit et voici la scène qui s'offrit à nos yeux.

Comme les halles étaient trop petites pour contenir leur masse, les brigands avaient escaladé les poutres qui s'enchevêtraient sous la toiture, et là, pressés les uns contre les autres, à cheval sur les traverses de bois, les jambes pendantes, ils chantaient avec ceux d'en bas qui dansaient en rond je ne sais plus quelle chanson des Mauges, dont le refrain était celui-ci : « A mort les pataudes ! »

Ces pataudes, c'étaient la Menet, la Job et la Tijou qu'ils avaient emmenées tout à l'heure. Après les avoir dépouillées de leurs vêtements et leur avoir rabattu la chemise jusqu'à la ceinture, ils les avaient attachées ensemble à un poteau, au beau milieu des halles, et la poitrine à l'air, la figure souillée de larmes et de sang, les chairs meurtries, Talmont s'amusait à les faire fouailler par ses gens, devant toute l'armée.

— Voyez-vous ? me dit Menet.

Je voyais si bien, que je poussai un cri d'indignation et que, m'ouvrant un chemin à travers les rangs serrés des Vendéens, j'arrivai au pied du poteau des suppliciées, où, chapeau bas, le bras droit tendu vers Talmont, je m'écriai dans le silence :

— Ce spectacle est indigne de l'armée catholique et royale. Moi pataud, je demande aux Vendéens de relâcher ces pataudes et de me fusiller à leur place.

Mais Talmont furieux :

— Qu'on s'empare de cet homme, dit il, en tirant son épée du fourreau.

Et déjà quatre paysans s'avançaient sur moi pour exécuter l'ordre de leur chef, quand un beau jeune homme, aux longs cheveux blonds tombant sur l'épaule, aux yeux bleus comme le ciel, sortit des rangs d'une poussée, et mettant sa main sur mon épaule :

— Je réponds de cet homme, s'écrie-t-il, qu'on le laisse tranquille ! et toi, Talmont, délie ces femmes et rends-leur la liberté. J'ai honte vraiment que deux jours après le grand pardon de Bonchamp aux prisonniers bleus, nous commettions une pareille ignominie.

Le nom de Bonchamp était à peine prononcé que de toutes les bouches sortait le même cri : « Oui, grâce ! grâce ! »

En sorte que Talmont fut obligé de lâcher sa proie.

Or ce jeune homme aux longs cheveux blonds n'était autre que Jean-Marie Carheil. Il m'avait reconnu de suite, et telle était la générosité de son âme, qu'il n'avait pas hésité une seconde à m'arracher des griffes de Talmont, quoique je fusse républicain. Pauvre garçon ! nous avions joué bien souvent ensemble sur la place de l'église de Saint-Florent, nous nous étions battus plus d'une fois dans notre enfance. Son père était un des bons amis du mien. Ils n'avaient pas tout à fait la même manière de voir en politique, mais qu'importait en ce temps-là ? Le dévouement au roi remettait tout le monde d'accord, après les plus violentes querelles. Jean-Marie Carheil avait pris les idées de son père. Il avait épousé en 1789, quelques jours avant la réunion des États-généraux une jeune fille du Bocage, belle comme le printemps, qui lui avait donné au bout de neuf mois une jolie petite poupée blonde et rose, tout son portrait à lui, et depuis

Digitized by Google

vous devinez le reste. Ayant servi avec Bonchamp en Amérique sous les ordres du général La Fayette, il l'avait suivi dans l'insurrection vendéenne,et voilà comment, après la déroute de Cholet, il se trouvait à Ancenis avec Talmont et d'Autichamp.

— Rentre chez toi, mon cher Hautreux, me dit-il en me poussant doucement hors des halles, demain matin j'irai te voir à la première heure.

Effectivement il était chez moi au petit jour.

— Nous partons pour Candé dans un instant, me dit-il en me sautant au cou, c'est pour cela que je suis si matinal. Ah! mon cher ami, quelle triste chose que la guerre civile et que je voudrais bien pouvoir en sortir ! malheureusement j'ai engagé ma parole et les Jacobins sont vraiment trop canailles. C'est entre nous une guerre à mort. Pourquoi avez-vous tué le roi ? Pourquoi avez-vous enfermé la famillle royale ? Où nous menez-vous ? Que voulez-vous ?

— Je n'en sais rien, lui répondis-je. Mais ne comprends-tu pas que votre levée de boucliers est inutile?

— Il n'est jamais inutile de mourir pour une cause qu'on croit juste.

— Alors tu vas te faire tuer pour un roi qui n'est plus qu'un fantôme !

— Et son fils, ne le comptes-tu pour rien? D'ailleurs quand je me ferais tuer pour un fantôme! la vie est si peu de chose à présent, que j'aime mieux la donner au roi Louis XVII que de la conserver pour la République.

— Et ta femme, et ton enfant ? n'y songes-tu donc pas ?

— Ah ! mon cher Hautreux, c'est mon seul chagrin. Quand je regarde derrière moi, les larmes me viennent aux yeux et j'ai envie de jeter là mes armes et de m'enfuir avec les miens à trois mille lieues de la France... Mais je le voudrais que je ne le pourrais pas, car Jeanne est encore plus royaliste que moi. De même que je me suis laissé entraîner par Bonchamp, de même aussi elle s'est laissé endoctriner par Mesdames de la Rochejacquelein, de Bonchamp et de Lescure. Elle m'a suivi jusqu'à Cholet; depuis deux jours elle est à Varades, occupée avec ces dames à panser nos blessés. Je la retrouverai demain. Ne sois donc pas étonné d'apprendre un jour ou l'autre que je suis tombé sur le champ de bataille. Nous avons perdu la Vendée, mais la Bretagne s'ouvre toute grande devant nous, nous allons y tenter la fortune. Si nous sommes vainqueurs, c'est le retour de la France à la monarchie; si nous sommes battus, c'est le triomphe des Jacobins, c'est-à dire la fin de tout ce que j'aime. Alors autant mourir. Quel que soit mon sort, promets-moi mon cher Hautreux, de veiller sur ma femme et sur mon enfant. Nous n'avons ni la même opinion, ni le même drapeau, mais je me souviens qu'enfants nous étions camarades et que nos parents étaient amis. Cela me suffit, donne-moi ta main.

Et moi qui depuis la veille lui devais non-seulement la vie, mais encore celle des trois femmes patriotes, je pris sa main loyale et lui dis :

— Carheil, je suis aussi bon républicain que tu es bon royaliste. Je te vois servir avec peine dans l'armée catholique et royale, car, outre que tu portes les armes contre la France, j'ai la conviction que tu défends une cause perdue, mais tu es un brave cœur et je te jure que, si un malheur t'arrivait, je prendrais soin de ta femme et de ta fille.

— Merci, me dit-il, et vive la France !

— Oui, vive la France, tu as raison.

Et nous nous quittâmes sur ce mot.

Une heure après je voyais défiler sous mes fenêtres, en chantant un cantique à la Vierge, les soldats de Lyrot et de Piron pêle-mêle avec ceux de Talmont et d'Autichamp. Ils s'étaient refaits pendant leur séjour à Ancenis et n'avaient pas la mine si misérable. Les canons qu'ils avaient amenés à bras étaient maintenant traînés par des chevaux réquisitionnés dans le pays ; ils avaient aux pieds des sabots neufs qui claquaient sur le pavé comme des battoirs, et Talmont qui commandait l'arrière-garde avait l'air aussi insolent que dans la scène des halles, avec son feutre orné d'une plume, son habit gros bleu serré à la taille, ses bottes vernies et son sabre au poing.

Voilà, mon vieux Deniau, comment Carheil se rendit coupable du crime dont tu l'accuses. C'est-à-dire que, sans sa généreuse intervention, les femmes patriotes était bel et bien fusillées.

— Mais alors, s'écria Deniau, je ne comprends pas qu'une pareille légende se soit accréditée dans le pays. Pourquoi n'a-tu pas dit cela plus tôt?

— Je l'ai dit dans le temps à qui voulut l'entendre. Mais les têtes étaient tellement montées contre les chouans que personne n'ajouta foi à mes paroles. De ce que je n'avais pas suivi les sans-culottes d'Ancenis dans leur retraite sur Nantes, à l'arrivée des Vendéens, le club des Cordeliers s'était imaginé que j'étais d'intelligence avec l'ennemi, et Carrier ne se gêna pas pour me traiter de réactionnaire lorsque j'allai au chef-lieu pour lui demander la grâce de Carheil. Mais n'anticipons pas. J'ai promis de te raconter cette histoire tout au long, je reprends mon récit où je l'ai laissé.

Deux mois jour pour jour s'étaient écoulés depuis le départ d'Ancenis de l'armée catholique et royale. On savait vaguement qu'elle avait battu à Laval les forces combinées de la République, mais personne n'aurait pu dire, à part Merlin de Thionville qui le cachait, quelle direction elle avait prise après cette victoire. S'était-elle enfoncée en Bretagne, avait-elle marché sur Paris? Mystère. Toujours est-il que le département n'était rien moins que rassuré et que le district n'en menait pas large. Pour venger la République de ses insuccès en Vendée, Carrier avait dressé la guillotine en permanence sur la place du Bouffay, et je vous réponds qu'elle marchait. Chaque

Digitized by Google

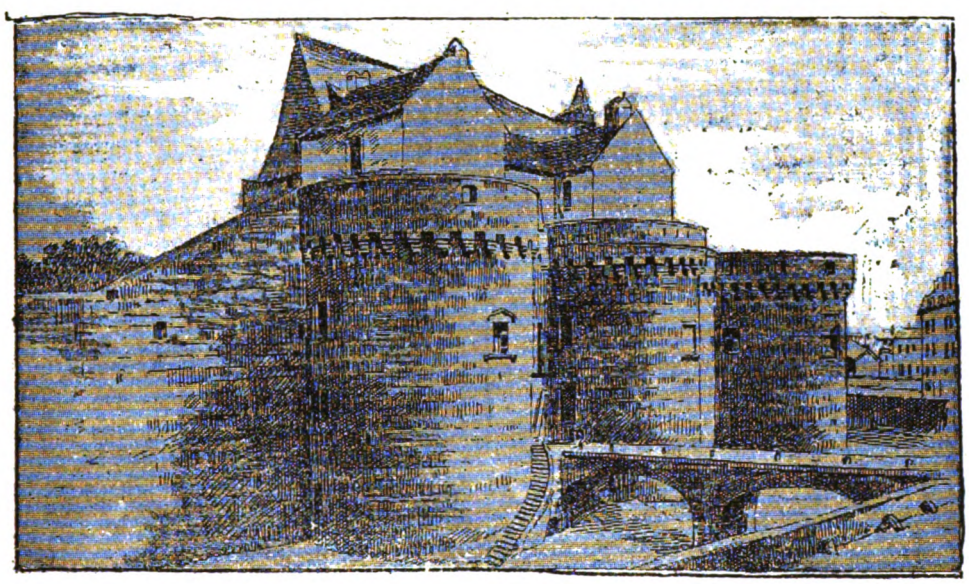
commune se faisait un devoir de lui envoyer à tour de rôle son contingent de suspects, et celle d'Ancenis n'y manqua pas. A quoi auraient servi les sociétés populaires, si elles n'avaient taillé de la besogne au tribunal révolutionnaire de Nantes?

Cependant la nouvelle nous arriva un beau matin que les chouans avaient été écrasés sous les murs du Mans et qu'ils battaient en retraite vers la Loire par Laval, Craon et Saint-Mars-la-Jaille. Immédiatement les autorités du district se réunissent et, après un conseil de guerre qui ne dura pas moins de cinq heures, il fut décidé que, si les Vendéens se portaient sur Ancenis, on évacuerait pour la troisième fois sur Nantes.

Vous évacuerez si cela vous plaît, dis-je à Savariau, commissaire du département, quant à moi je reste, les chouans ne me font pas peur. Je me souviens même que Deniau me répondit : « Si tu veux leur tenir tête avec mon artillerie et les 300 hommes du général Gilibert ! »

Ceci se passait le 15 décembre au soir. Dans la nuit une estafette accourut dans la ville à bride abattue, déclarant que les Vendéens venaient de quitter Saint-Mars-la-Jaille. Il n'y avait pas un moment à perdre. Aussi, bien que la pluie tombât à torrents et qu'il fît noir sur les chemins comme dans un puits, Savariau ordonna de battre la générale qui devait être le signal de l'évacuation. Au bruit du tambour, les habitants qui dormaient se réveillèrent en sursaut, les femmes affolées prirent leurs enfants dans leurs berceaux, les hommes saisirent leurs fusils, et, dans l'ignorance où l'on était de la proximité de l'ennemi, ce fut pendant quelques minutes un sauve-qui-peut général. Mais les cavaliers de Gilibert eurent bien vite rallié les fuyards, et sur le coup de deux heures du matin tout le monde prit la route de Nantes. Quelle nuit ! quel temps ! quelle désolation ! J'avais le cœur si serré de ce que je venais de voir, que je ne songeai pas à me coucher. Un fauteuil me tendait les bras devant la cheminée, je m'y laissai tomber machinalement et j'attendis le jour en tisonnant le feu.

(A suivre) LÉON SÉCHÉ.



LE CHATEAU DE NANTES

EN BRETAGNE

CE QU'IL DISAIT

La frégate, attendant la brise,
Dormait dans le calme profond
Sans dérouler sa toile grise,
Un gabier chassait sur le pont.

Il disait : « Fi du laurier rose
« Et surtout fi de l'oranger,
« Dont la fleur est toujours éclose
« Et l'orange bonne à manger. »

Il s'en était lassé si vite !
Pauvre oranger, arbre ennuyeux,
Jusqu'à ton parfum qu'il évite ;
Il aimait ses pommiers bien mieux,

Ses beaux pommiers qu'avril couronne
De toute une neige de fleurs,
Dont le fruit n'est mûr qu'en automne
Avec de vermeilles couleurs.

Il disait : « Fi de la mer bleue
« Dont le flot n'en est pas plus sûr,
« Sans reflux et de lieue en lieue
« Partout condamnée à l'azur. »

Digitized by Google

Qu'est-ce auprès du grand flot sauvage,
Emeraude et saphir changeant,
Déferlant le long du rivage,
Frangé d'une écume d'argent,

Aimé dans la tourmente même
Quand craquait sa barque aux abois
Qu'aux heures de péril suprême
On le vit sauver tant de fois!

Il disait : « Fi des beautés brunes,
« Ou jaune-cuivre des pampas ;
« A coup sûr il n'en est aucunes
« Qui vaillent ma Brette là-bas,

« Ma petite Brette pudique,
« Qui loin de moi n'a pas souri,
« Et dont le cœur mélancolique
« M'attend pour choisir un mari. »

Comme il est bien de la Bretagne
Le fier et dédaigneux gabier,
Pressé d'achever la campagne
Pour revenir à son foyer!

Il revient. L'État le délivre,
A Brest même il est débarqué ;
C'est de l'air natal qu'il est ivre
Dès qu'il a bondi sur le quai.

Il revient. Vive la charrue!
Il joint pieusement les mains
Au pied de la croix bien connue
Au carrefour des deux chemins.

C'est ici qu'il dresse sa tente.
La ceinture pleine de l'or
Qu'il a gagné, l'âme contente,
Mille fois plus Breton encor,

Il revient épouser Marie,
Sa douce Brette au cœur constant,
Sa fleur, sous la branche fleurie
Des pommiers qu'il regrettait tant.

Il revient aider son vieux père
Il est roi du monde aujourd'hui,
Et les beaux enfants qu'il espère
Seront des Bretons comme lui.

SOPHIE HÜE.

A LA MÉMOIRE DE LOUIS JEHENNE

LIEUTENANT DE MARINE.

Le temple est plein de fleurs; des fleurs, partout des fleurs.
C'est un printemps fauché, des rayons et des pleurs.
Un glas sonne, et pourtant, c'est une apothéose;
Il est mort à vingt ans, pour la France, à Formose.

Héros, fils d'un héros, il voit sa mère en deuil
Se pencher lentement vers son jeune cercueil.
Mère, qui le berças dans ta jeunesse en fête
Laisse pleurer ton cœur, mais relève la tête!

Tu nous gardes des fils pour l'heure des grands jours,
Nous ne subirons pas des défaites toujours!
Taisez-vous, chants des morts, c'est une apothéose.
Il est mort à vingt ans, pour la France, à Formose.

La Mère, à l'œil rougi qui vient d'étinceler,
Se voile et sort du Temple, on n'ose lui parler,
Mais la foule s'incline et s'ouvre devant elle,
C'est la patrie en deuil, c'est la fleur d'immortelle!

Qu'importe si là-bas son fils est au tombeau,
Le ciel s'ouvre à celui qui défend son drapeau!
Le drapeau! c'est la foi, le serment, l'espérance,
Les aïeux, le foyer!... le drapeau, c'est la France!

Et quand le soldat meurt loin du pays et seul,
Il a tout quand il a le drapeau pour linceul.
Ne sonnez plus, ô glas! c'est une apothéose,
Il est mort à vingt ans, pour la France, à Formose.

A. RIOM.

LETTRES NANTAISES

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Monsieur le directeur,

Mon confrère et ami, M. Gallery des Granges, qui est aussi un de vos collaborateurs, veut bien m'assurer que des communications sur le *Nantes archéologique* trouveraient bon accueil à la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*. J'en accepte très volontiers l'augure et m'engage, au besoin, à vous envoyer de temps en temps une *lettre nantaise* dans laquelle je m'occuperai surtout du mouvement archéologique et artistique aujourd'hui très prononcé dans notre bonne ville.

Je veux vous signaler, en débutant, la réouverture de notre musée archéologique fermé depuis le 1er avril, pour cause d'une réinstallation dont, entre nous, l'urgence ne me semblait pas absolument démontrée. Néanmoins il faut admettre qu'un remaniement des objets exposés dans l'ancienne église de l'Oratoire était nécessaire afin de pouvoir enfin livrer à la curiosité du public la très intéressante et très rare collection de M. Seidler, acquise, il y a plus d'un an, par la ville de Nantes, au prix de 10.000 fr., somme qui assurément ne représente pas le dixième de sa valeur.

Cette collection cédée à la ville, pour cause de départ, et dans des conditions qui en font un véritable don, se compose de la plus remarquable et la plus complète réunion d'objets : — armes, outils, ustensiles, bijoux —, appartenant aux âges de la pierre éclatée, de la pierre polie, du bronze gaulois et gallo-romain que nous possédions dans la région. Elle a été réunie par les soins de M. Seidler, un Anglais fixé à Nantes et qui était un collectionneur aussi érudit que consciencieux. M. Seidler, en quittant la ville de Nantes qu'il avait longtemps habitée, a tenu à lui donner une preuve de son attachement en lui cédant, dans les conditions que je vous ai dites, sa collection, fruit de plus de vingt années de recherches laborieuses. C'est une véritable bonne fortune pour les amateurs nantais, — et ils sont nombreux, — qui y trouveront les plus intéressants documents sur les époques préhistorique, gauloise et gallo-romaine.

La collection Seidler réunit, en effet, les types les plus divers d'armes, d'outils, des bijoux, depuis les haches ébauchées, en silex blond, noir, rubanné, les couteaux à peine

Digitized by Google

dégrossis, les bouts de flèches que nos paysans bretons nomment *Elfes-Arows* ou ongles des fées, les grattoirs, les marteaux, jusqu'à ces épées gauloises en bronze dont la lame affecte la forme d'une feuille de sauge, à ces haches, à la belle patine verte, en passant par les curieuses haches polies en diorite, en jadéïte, en serpentine, ces haches des dolmens ou *pierres du tonnerre*, nombreuses dans notre terre armoricaine et qu'on place dans les fondations des maisons pour préserver de la foudre. Puis, pour les bijoux, la longue et curieuse série des colliers en coquillages percés des tumuli, les colliers en pierre polie, les chapelets de perles des dolmens que la superstition bretonne fait servir à prier les morts et même à les évoquer; les amulettes de tous genres, pendeloques en cristal de roche qui facilitent le travail des femmes en couche; et aussi les élégantes fibules en métal, bronze, or, argent, quelques-unes émaillées; les torques, les colliers, dont un en bronze est une pièce remarquable, les anneaux, les bracelets, les longues et fines épingles, etc., etc.

C'est dans cette collection, assurément, — à moins de se rendre à notre musée national de Saint-Germain ou au Louvre, — que vous trouverez le plus intéressant et le plus instructif amoncellement d'objets druidiques, celtiques, ou gallo-romains.

La collection Seidler contient, outre de fort curieux specimens de haches en pierre de la nouvelle Zélande, de la nouvelle Calédonie, des Caraïbes qui permettent de faire un curieux rapprochement entre les haches celtiques de la vieille Europe et ces armes employées encore par les peuplades sauvages de l'Océanie. Puis des armes asiatiques et africaines, poignards, kandjars, lances, arcs et flèches, matraques et casse-tête, des bracelets, des bijoux, des ustensiles de provenance exotique.

La ville de Nantes en achetant cette précieuse collection a fait, ce que vous me permettrez d'appeler une affaire d'or....

Je vous parlerai, dans une prochaine lettre des collections particulières à Nantes; elles sont nombreuses et quelques-unes très riches; les deux dernières expositions d'objets rétrospectifs, en 1872 et 1881 en ont donné la preuve. Nous pourrons en juger de nouveau le printemps qui vient, car je crois pouvoir vous assurer qu'une nef de l'exposition commerciale et industrielle qui aura lieu cette année, sera consacrée à la section d'archéologie.

R. HUETTE.

CURIOSITÉS
CROYANCES, SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE

(suite)

On rencontre çà et là dans le voisinage de la route à la gare des curiosités historiques et archéologiques.

C'est d'abord la petite chapelle du Coudray à baies trilobées, où l'on va en pèlerinage pour faire marcher les enfants. Il suffit pour cela de leur mettre le pied dans un trou pratiqué à cet effet.

Non loin de cette chapelle, dans le bois du Coudray, est une très belle motte féodale, et, plus loin encore, des caves profondes qui indiquent, sans doute, la place qu'occupait jadis l'ancien château.

Au-dessus de la ferme de la Hellière, des travaux de terrassement considérables seraient, suivant les uns, les vestiges d'un camp romain protégeant l'ancienne voie d'Angers à Carhaix, et suivant les autres des redoutes faites pour préserver le Coudray.

Une autre motte féodale qui, aujourd'hui, sert de refuge aux blaireaux, se trouve au milieu d'un bois, et rappelle le château du Véréal, complètement détruit, mais qui a laissé son nom à tout un quartier de la commune de Bain.

En avançant toujours vers l'ouest, on découvre sur le bord d'un ruisseau les ruines de la chapelle Saint-Melaine, curieuses par sa fontaine qui coule dans la muraille du chevet, au-dessous même de l'ancien autel.

Les paysans de la contrée vont en pèlerinage à Saint-Melaine pour avoir de la pluie. Ils y portent, comme offrande, des pieds de cochons et l'un des pèlerins asperge, avec l'eau de la fontaine, un morceau de bois, dernier débris du saint, en disant :

« Saint Melaine, mon bon saint Melaine,
Arrose-nous comme je t'arrose. »

∴

Il n'y a pas plus de cinquante ans, la partie de la paroisse de Pléchâtel, connue sous le nom de *Bagaron*, n'était également qu'une grande lande faisant suite au nord, à celle de *Breslon*. Une chapelle du XI[e] siècle, actuellement convertie en ferme, et qui a conservé toutefois sa porte à double archivolte, était dédiée à saint Eloi. Elle avait été édifiée par les soins des forgerons qui abattirent jadis les forêts qui recouvraient notre pays.

Les vieillards se souviennent encore d'un bouquet de grands hêtres, situé près de la chapelle, et le soir, à la veillée, ils aiment à raconter les récits qu'ils ont entendus dans leur enfance et qui leur rappellent la grande lande de Bagaron.

En voici deux recueillis sur les lieux mêmes :

LES DEUX BOSSUS DE PLÉCHATEL.

Un petit bossu du bourg de Pléchâtel, *couturier* de son état, avait tellement bu au marché de Bain, qu'en s'en allant il s'endormit à l'ombre des hêtres de la lande de Bagaron.

Son chien qui s'était couché à côté de lui, voyant, après quelques heures de repos, que son maître ne bougeait pas, s'ennuya d'attendre et, sans doute, pour réveiller l'ivrogne, se mit à lui lécher la figure. Le bossu, en sentant cette langue sur son visage s'imagina, dans son sommeil, qu'un perruquier lui faisait la barbe et dit : « Ah ! compère, comme ton rasoir coupe bien, il n'a jamais été si doux. » Puis il se mit à ronfler comme de plus belle.

De guerre lasse, le chien s'en retourna seul à Pléchâtel.

Jean Ballard — c'était le nom du tailleur — ne se réveilla qu'à minuit. Il se frotta les yeux, se mit sur son séant et aperçut près de lui les petits sorciers de

Digitized by Google

la lande de Bagaron qui dansaient une ronde sans refrain. Aussi à la fin de chaque couplet se laissaient-ils choir sur le derrière pour remplacer les vers absents.

— Mes amis, leur dit le petit bossu, votre chanson n'est pas drôle, et, si vous voulez, je vais vous en apprendre une un peu plus gaie que la vôtre.

Ils acceptèrent avec empressement, et le bossu leur chanta la *Noce du cousin Laurent*, chanson un peu triviale, il est vrai, mais les *couturiers* de la campagne n'en connaissent que comme ça.

C'était hier la noce
Du cousin Laurent } *bis.*
N'yavait pas grand monde
J'n'étions que cinq cents.
Mais *j'dansîmes, j'dansîmes, j'dansîmes,*
Mais *j'dansîmes* tant!

J'avions là, pour table,
Une berouette a-dan (1); } *bis.*
Un quartier *d'vach' naire* (2)
Et *cor* qui puait tant!
Mais *j'dansîmes, j'dansîmes, j'dansîmes,*
Mais *j'dansîmes* tant!

Du cidre besaigre (3),
Ah! oui, qui s'défend! } *bis.*
D'la galette moisie
Du lard jaune en d'dans!
Mais *j'dansîmes, j'dansîmes, j'dansîmes,*
Mais *j'dansîmes* tant!

Au dessert des *selèzes* (4) } *bis.*
O d'gros vers dedans,
Qui *r'muaient* de la *quoue* (5)
Quand on r'muait des dents!
Mais *j'dansîmes, j'dansîmes, j'dansîmes,*
Mais *j'dansîmes* tant!

Les sorciers, fous de joie, se roulaient par terre, embrassaient le bossu, sautaient autour de lui comme des *peillotous* (6) et finalement l'invitèrent à former un souhait jurant qu'il serait exaucé.

— Ma foi, enlevez ma bosse, répondit le chanteur,

Le médecin de la bande fut aussitôt appelé. Il fit déshabiller le bossu et en opérateur habile lui enleva sa rotondité sans lui faire endurer la moindre douleur. Cette bosse une fois extraite fut placée sur la fenêtre de la chapelle de saint Eloi.

— Garde le secret sur ce qui s'est passé, dirent les sorciers au bossu, quand celui-ci prit congé d'eux, autrement tu t'en repentirais.

— Ne craignez rien, dit-il, je saurai me taire.

Il était de bonne foi en faisant cette promesse, mais il comptait sans la bouteille.

Un autre bossu de Pléchâtel, appelé *Jelien* Blandin, lui demandait souvent comment il avait fait pour se débarrasser de sa bosse, mais Jean Ballard ne répondait pas, ou disait, en plaisantant, qu'il l'avait oubliée au marché de Bain.

Malheureusement pour lui, un jour qu'il était au cabaret, son camarade lui fit boire *piché* de cidre sur *piché* de cidre, *micamot* sur *micamot* (1), petit verre sur petit verre, si bien que Jean Ballard perdit l'esprit, raconta son aventure avec les sorciers et chanta même sa chanson.

Jelien Blandin s'empressa d'aller la nuit suivante, au coup de minuit, sur la lande de Bagaron où il rencontra les sorciers.

— *V'lez*-vous me permettre, leur dit-il, de vous chanter une ronde à double refrain.

— Bien volontiers, mon ami.

Et le bossu entonna *la Marchande d'oranges :*

AD. ORAIN.

(A suivre).

(2) Brouette renversée tournée sens dessus dessous.
(1) Vache noire.
(3) Cidre aigre-doux.
(4) Cerises.
(5) Queue.
(6) Marchands de chiffons.

(1) Café.

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que M. Adolphe Orain a été nommé, à l'occasion du jour de l'an, chevalier de la Légion d'honneur. M. Ad. Orain, qui est chef de division à la préfecture de Rennes et officier d'académie, est l'auteur d'une remarquable Géographie pittoresque du département de l'Ille-et-Vilaine.

COURRIER DES THÉATRES

Opéra. — Le *Cid.*
Opéra-Comique. — *Carmen.*
Théâtre-Français. — *Antoinette Rigault.* — *Socrate et sa femme.* — *L'héritière.*
Odéon. — *Les Jacobites.*
Gymnase. — *Sapho.*
Vaudeville. — *Georgette.*
Gaité. — *Le Petit Poucet.*
Variétés. — *Les Brigands.*
Palais-Royal. — *La fille de Georgette.* — *Le Baudet perdu.* — *Le train de plaisir.*
Les Bouffes. — *La Béarnaise.* — *Nicaise.*
Les Nouveautés. — La *Revue* de MM. Blum, Albert Wolf, et Raoul Toché.
Renaissance. — La *Parisienne.* — La *Navette.*
Châtelet. — La *Guerre*, pièce militaire de MM. Erckmann-Chatrian.
Théâtre des Nations. — *Notre-Dame de Paris.*
Cluny. — *L'ablette.* — *Mon Oncle.*

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN, rue de la Paix.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 5. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er FÉVRIER 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La quinzaine sanglante. — L'assassinat du préfet de l'Eure. — En chemin de fer. — Meissonier au Sénat. — Pourquoi pas ? — Tarquin et les têtes de pavot. — Meissonier colporteur. — Un souvenir du 16 Mai. — Paul Baudry. — L'homme et l'œuvre.

L'année commence mal, disait naguère M. Taylor, le nouveau chef de la police de sûreté. Le fait est que la seconde quinzaine de janvier est terriblement chargée de crimes. Depuis quelques jours on n'entend parler que d'assassinats. Assassinat du préfet de l'Eure, assassinat de la femme Laplaige, rue Beaubourg ; assassinat de la fille Aguétan, rue Caumartin etc... les faits divers des journaux sont rouges comme du sang de bœuf, tant le revolver et le couteau font rage. Mais c'est toujours l'assassinat du préfet de l'Eure qui passionne le plus l'opinion publique, et le mystérieux assassin de M. Barrême peut se flatter d'avoir mis les reporters et les policiers sur les dents. Le découvrira-t-on jamais ? Il est permis d'en douter aujourd'hui ; mais qu'il tombe ou non entre les mains de la justice, il n'est peut-être pas inutile d'appeler, après tant d'autres, l'attention du public sur la disposition défectueuse des trains de chemin de fer en France ; car enfin, séparées les unes des autres comme le sont les voitures de toute classe, c'est étonnant que messieurs les assassins n'opèrent pas plus souvent sur les voies ferrées.

Que de fois avons-nous entendu exprimer le regret que les trains ne fussent pas organisés, disposés en France comme ils le sont en Suisse où toutes les voitures communiquent entre elles par une passerelle légère et où l'on peut circuler librement d'un bout à l'autre du convoi ! Il est certain que ce système offre tous les avantages sous le rapport de la commodité et de la sécurité. Au lieu d'être parqués comme des animaux dans un vagon mal éclairé et bas de plafond, les voyageurs vont et viennent, sans gêner personne, sous l'œil vigilant des contrôleurs. Là, pas de vagons de fumeurs, pas de vagons réservés aux dames. Les fumeurs peuvent fumer en plein air, entre deux voitures, et les dames peuvent être tranquilles, nul ne songe à leur manquer de respect.

Mais en France nous avons l'habitude, la manie de nous trier, de nous isoler. Le voisinage de gens que nous ne connaissons pas nous fait peur ou nous incommode. Non seulement nous ne voulons pas être mêlés, mais encore lorsque nous avons pris notre billet de première ou de dernière classe, nous choisissons un compartiment où nous ayons un coin et toutes nos aises. Ne nous parlez pas de voyager avec des femmes ou des enfants... nous préférons être seuls.

C'est très bien, mais voyez le danger d'éviter la compagnie. Si vous êtes seul au départ, rien ne prouve qu'en route il ne montera pas quelqu'un qui vous fera vis-à-vis avec l'idée bien arrêtée de se débarrasser de vous. Dans ce cas, quelle garantie, quelle sécurité offre le vagon où vous êtes ? Les Compagnies ont fait poser, il est vrai, des avertisseurs dans les voitures de première et de deuxième classe, et l'on n'a qu'à briser la glace de l'appareil ou qu'à peser sur un bouton pour donner l'alarme. Mais cette garantie n'en est pas une pour peu qu'on y réfléchisse. Il est clair, en effet, que le voyageur qui en voudra à la vie de son voisin s'arrangera de façon à rendre l'avertisseur inutile. Ou bien il liera conversation avec lui, pour détourner ses soupçons et vaincre sa méfiance ; ou bien il fera semblant de dormir pour l'inviter au sommeil, et quand le voisin n'y pensera pas, quand il regardera par la fenêtre du wagon, son compagnon qui ne le perd pas de vue lui fera son affaire. Et ce ne sera pas long : un coup de revolver est si vite tiré ! et c'est si facile de se débarrasser d'un cadavre ! La portière ouverte, le corps tombe sur la voie ferrée, et bonsoir, courez maintenant après l'assassin. On n'a jamais pu mettre la main sur Jud ; qui sait si les plus fins limiers de la police de sûreté pourront trouver la piste de l'inconnu qui a si prestement réglé son compte au malheureux préfet de l'Eure !

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, les circonstances dans lesquelles cet assassinat a été commis sont bien faites pour nous donner à réfléchir.

Puisque sur les chemins de fer français les wagons sont séparés les uns des autres, et les voitures divisées en compartiments distincts, pourquoi — en attendant qu'on en vienne au système suisse, si jamais on l'adopte — pourquoi les employés des Compagnies ne feraient-ils pas le contrôle en marche, comme cela se pratique en Belgique et ailleurs? Certains voyageurs s'en plaindraient peut-être à cause du dérangement que ce contrôle leur occasionnerait, mais la masse du public y verrait une sécurité de plus. Il va de soi, en effet, qu'un homme mal intentionné serait moins hardi s'il savait qu'entre deux gares le contrôleur peut se présenter et lui demander son billet. On ne saurait prendre trop de précautions, quand il y va de la vie des voyageurs. Nous ne demandons pas qu'on réforme de suite tout le matériel et qu'on mette les voitures actuelles au rancart, ce serait demander la lune, et les Compagnies, pas plus que l'Etat, ne sauraient nous la donner; mais il nous semble qu'on pourrait fort bien organiser, sans retard, le contrôle dont nous venons de parler. Qu'en pensez-vous?

∴

Là-dessus causons peinture. C'est plus gai, quoique triste encore, puisque nous avons à déplorer la perte de notre illustre compatriote Paul Baudry; mais, avant de prononcer son oraison funèbre, je voudrais vous dire quelques mots de la candidature inattendue de Meissonier au Sénat. Cette candidature, qui n'est pas encore posée d'ailleurs, a été une surprise pour tout le monde, et moi-même, j'ai cru tout d'abord, je l'avoue, à quelque canard lancé par un reporter à court de copie. Meissonier sénateur! allons donc. Réflexion faite, je me dis à présent: Pourquoi pas? Il ne me déplairait point, certes, de voir entrer au Sénat à la place de M. Gilbert-Boucher qui vient de mourir, un artiste de la valeur de Meissonier. Je suis de ceux qui regrettent la suppression des sénateurs inamovibles, parce que cette institution permettait d'ouvrir les portes du Parlement à des hommes, comme Renan et Pasteur par exemple, qui, pour n'appartenir à proprement parler à aucun parti, ne mériteraient pas moins d'y avoir un siège. Ne quoi! on nous chante sur tous les tons que démocratie rime avec médiocratie, que c'est le régime du nivellement à la Tarquin, et l'on trouve extraordinaire que les têtes de pavot se redressent, que les hautes intelligences résistent au fatal courant de la politique du jour! Meissonier vient de nous donner là un noble exemple et il serait à désirer qu'il fût suivi par toutes les notabilités de la science, des arts et des lettres. Le jour où les électeurs choisiraient des représentants de cette taille et de ce caractère, on ferait peut-être moins de politique de casse-cou dans les Chambres, mais on y ferait certainement de meilleure besogne, et les arts et les lettres, dont les politiciens de profession n'ont cure, auraient ce jour-là des avocats qui en vaudraient d'autres.

Mais l'illustre peintre de la *Rixe* est-il bien décidé à affronter les hasards de la lutte électorale? Il a le plus grand désir, c'est lui-même qui l'a dit, de siéger au Luxembourg; seulement il ne voudrait pas faire, ce qu'en argot on appelle un impair. Il sait combien est brûlant le terrain électoral en Seine-et Oise et pour le quart d'heure il se borne à le fouiller. Il a l'air de dire aux électeurs: « Voulez-vous de moi! si oui, je suis votre homme; mais, vous savez, ménagez-moi, ne me traînez pas pendant la période électorale de club en club, de réunion en réunion. Mon nom seul me dispense de longs discours. S'il faut en croire mes contemporains, je serais le plus grand peintre du siècle avec Delacroix. Aimez-vous la gloire? Je vous en apporte. Quant à mes opinions, nul ne les ignore, tout le monde vous dira que je suis républicain! »

— Républicain! M. Meissonier, se sont écriés déjà une foule d'honnêtes gens, ce n'est pas possible.

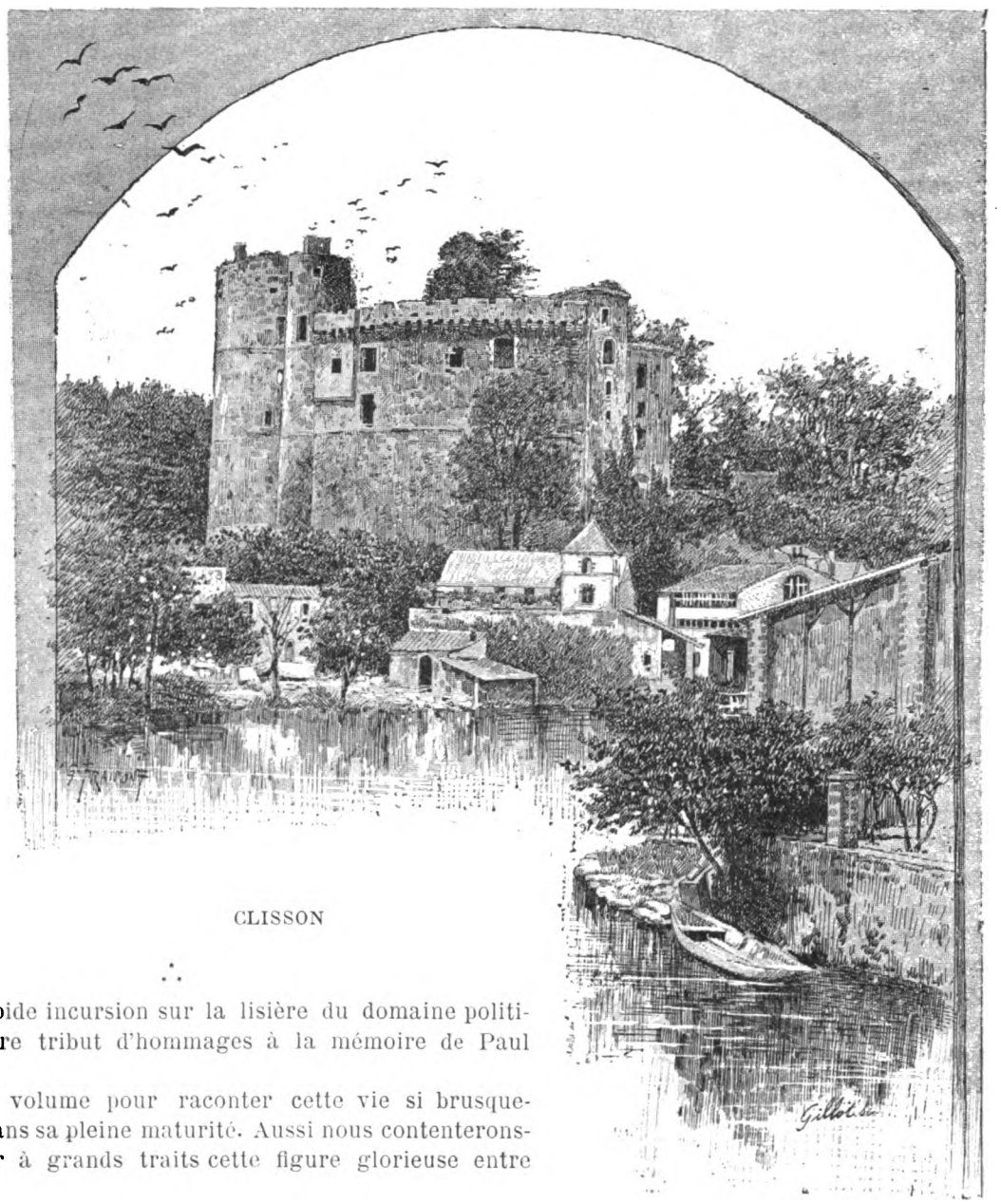
Mais si, c'est possible, bonnes gens de Falaise-qui-Vire; pourquoi d'ailleurs M. Meissonier ne serait-il pas républicain? Parce qu'il est le fils de ses œuvres, qu'il a un talent de premier ordre, un grand nom et une grande fortune? Belles raisons, vraiment! Mais Delacroix aussi était républicain; David d'Angers de même. Combien d'autres le sont et n'en sont pas plus fiers pour cela! Le républicanisme de Meissonier serait-il suspect parce qu'il a fait poser devant lui Napoléon III, pour son tableau célèbre de la *Prise de Solférino*, et chanté, la palette en mains, la grandissime épopée du premier empire? Autant dire alors que M. Thiers était bonapartiste pour avoir écrit l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

D'ailleurs, quand un homme ayant le nom de Meissonier affirme qu'il a toujours résolument pratiqué ces doctrines républicaines, on peut le croire sur parole, et il disait l'autre jour à un reporter, qui était venu l'interwiever, que, durant la période du 16 Mai, alors que la vente des journaux républicains était quasi-interdite en province, il en faisait venir des paquets de Paris à son adresse personnelle, à Poissy où il habitait, et qu'il les distribuait à cheval dans tous les villages environnants.

Que dites-vous de l'anecdote? Pour être nouvelle, elle n'en est pas moins jolie, n'est-ce pas? et je crois qu'après cela les sceptiques sont obligés de s'incliner devant les opinions très accusées du peintre. Le voyez-vous à cheval, parcourant les campagnes, facteur *in partibus*, et distribuant aux paysans les journaux républicains? C'était hardi à cette époque, et il est probable que le préfet ou le sous-préfet du département auraient fait appréhender au corps tout autre colporteur de ce genre. Mais comment s'attaquer à

Digitized by Google

un Meissonier! C'eût été courir gros jeu et se couvrir de ridicule. C'est égal, je serais charmé qu'un artiste de talent nous représentât, dans un de ces petits tableaux de chevalet où le peintre de la *Rixe* excelle, Meissonier à cheval, avec des journaux plein les fontes de sa selle, et répandant la bonne nouvelle aux alentours de Poissy à la barbe des gendarmes et du garde-champêtre!



CLISSON

∴

Après cette rapide incursion sur la lisière du domaine politique, payons notre tribut d'hommages à la mémoire de Paul Baudry.

Il faudrait un volume pour raconter cette vie si brusquement tranchée dans sa pleine maturité. Aussi nous contenterons-nous d'esquisser à grands traits cette figure glorieuse entre toutes.

Comme la plupart des grands artistes, Paul Baudry était sorti du peuple. Il était venu à l'art non par caprice ou par force comme tant d'autres, mais uniquement par vocation. Fils d'un sabotier de la Roche-sur-Yon, c'est à l'école communale que ses dispositions pour le dessin commencèrent de se faire jour. Malheureusement sa famille était dans l'impossibilité de le pousser dans la carrière artistique. Cette nature pleine de promesses allait-elle rester en friche, faute de culture? La ville natale de Baudry ne le voulut pas; elle fit pour lui ce qu'Angers avait fait autrefois pour David; il obtint une bourse pour l'Ecole des Beaux-Arts, et quelques années plus tard, à vingt-deux ans, après un concours des plus brillants, il partait pour la villa Médicis comme grand prix de Rome.

Le séjour de la ville éternelle, si fatale aux artistes qui n'ont aucun tempéramment, fut éminemment favorable à la nature primesautièse de Paul Baudry. Il n'imita pas les maîtres de l'Ecole italienne, il s'en inspira, ce qui est bien différent. Le Titien l'attira tout d'abord avec sa couleur chaude et vibrante, et c'est par une gracieuse réminiscence du tableau de ce peintre qui est au palais Borghèse qu'il débuta réellement.

Tout le monde peut voir et admirer encore au Musée du Luxembourg *La Fortune et l'Enfant au bord d'un puits*. Ce tableau a bien un peu souffert, mais en dépit des craquelures nombreuses qui le déparent, il n'a point vieilli, il supporte bravement la comparaison des tableaux plus récents qui l'entourent, et c'est un charme pour les yeux que cette figure riante de la Fortune enfonçant son pouce dans la joue épanouie de l'enfant qui m'a tout l'air du malin petit dieu d'amour.

Digitized by Google

C'est de cette époque (1858) que date la fameuse *Madeleine* de Baudry qui est au Musée de Nantes. Toile supérieure, tête admirable dont les empâtements trahissent les reprises et les retouches et dont l'expression de douleur résignée fait le désespoir des copistes.

Vers le même temps, le peintre s'essaya dans le portrait. Son premier essai dans ce genre fut le portrait de M. Beulé, son camarade d'école, et de l'avis de tous ce fut un coup de maître. Le portrait de Guizot, qu'il exposa en 1861, était supérieur encore et nous n'avons jamais si bien compris l'impression profonde qu'il fit alors, qu'en le voyant l'année dernière à l'exposition des portraits du siècle. C'était bien là la physionomie hautaine de ce doctrinaire têtu et boutonné jusqu'au col qui aima mieux perdre la monarchie de Juillet que de céder sur la question du cens. Ce portrait est une véritable page d'histoire et suffirait, avec ceux de Charles Garnier, de Guillaume et d'Edmond About, à la gloire de l'auteur. Du reste, Paul Baudry était remarquablement doué pour la peinture d'histoire, son *Assassinat de Marat*, qui est également au Musée de Nantes, en témoigne hautement, et s'il ne partagea pas sa vie entre elle et le portrait où il excellait cependant, ce fut la faute des circonstances et aussi de son camarade Charles Garnier.

On sait en effet que la décoration du foyer de l'Opéra lui fut confiée par l'architecte de ce monument.

Charles Garnier avait connu Baudry à l'école de Rome et avait songé immédiatement à lui pour cette œuvre gigantesque. Gigantesque est le mot, car après les peintures d'Eug. Delacroix à la bibliothèque de la Chambre des députés, c'est la plus grande œuvre décorative de ce siècle. Rappelez-vous les cris d'admiration, le concert d'éloges qui se fit entendre, en 1874, quand furent exposées à l'école des Beaux-Arts les peintures de Baudry destinées au foyer de l'Opéra. On se demandait comment un peintre, même de cette taille, avait pu suffire à une œuvre de cette importance et en si peu de temps. Où d'autres, parmi ses émules, auraient mis quinze ans, vingt ans peut-être à brosser ces panneaux de dimensions colossales, Baudry n'avait employé que huit années. C'est que l'artiste était doublé chez lui d'un travailleur infatigable et qu'il avait à cœur de laisser une œuvre immortelle. L'argent n'avait aucune prise sur lui, la gloire seule le préoccupait. En voulez-vous la preuve éloquente, irrécusable ? Chargé tout d'abord de la décoration d'une partie seulement du foyer de l'Opéra, il obtint bientôt de le décorer tout entier, en disant à Charles Garnier :

— Donne-moi tout, cela ne te coûtera pas plus cher.

Comment résister à une offre faite si gracieusement ! Garnier céda, et Baudry n'en toucha pas un liard de plus. Mais il avait conquis d'emblée le gloire, qui fut la seule ambition de sa vie. Après ce formidable coup de trompette de la Renommée, Baudry aurait pu devenir millionnaire comme tant d'autres peintres qui n'ont pas le quart de son talent ; il lui eût suffi d'accueillir les demandes qui lui venaient de tous les côtés, de tous les pays. Mais il se respectait trop pour faire du commerce. Il vivait de quelques portraits longuement sollicités et chèrement payés et continuait à faire du grand art, comme son plafond de la *Justice*, pour la *Cour de cassation*, ou comme la *Chasse de Saint-Hubert*, pour le château de Chantilly.

La mort l'aura empêché de finir l'œuvre à laquelle il tenait le plus, nous voulons parler de l'épopée de Jeanne d'Arc destinée au Panthéon. Voilà déjà quatre ou cinq ans qu'il y travaillait et il y pensait toujours, il en faisait de loin en loin une page, comme si la vie n'eût jamais dû le quitter. Hélas ! s'il ne se sentait pas mourir, sa famille, ceux qui l'approchaient, ses nombreux amis, et Baudry n'avait que des amis, le voyaient blanchir à vue d'œil et changer et maigrir avec une inquiétude mortelle. Il était atteint d'une maladie qui ne pardonne pas et il y a quelques jours il se coucha pour ne plus se lever. C'est une perte énorme pour l'art français. Nous ne dirons pas avec ses courtisans et ses flatteurs que la France perd en lui son Raphaël. Baudry n'était qu'un disciple de Raphaël, un disciple de premier ordre à coup sûr, mais l'école française a compté des maîtres tout aussi grands, sinon plus grands que lui. Il avait une forme très pure, un style d'une élégance rare, mais il manquait de ce quelque chose qu'on ne trouve que chez les précurseurs. Il n'était pas à proprement parler original. Malgré tout l'éclat de sa touche personnelle, on sentait trop en lui l'influence de l'école italienne ; il avait trop contemplé Raphaël et Michel-Ange ; il s'en était trop souvenu.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

LE FILS DU BARDE

(A. N. Quellien).

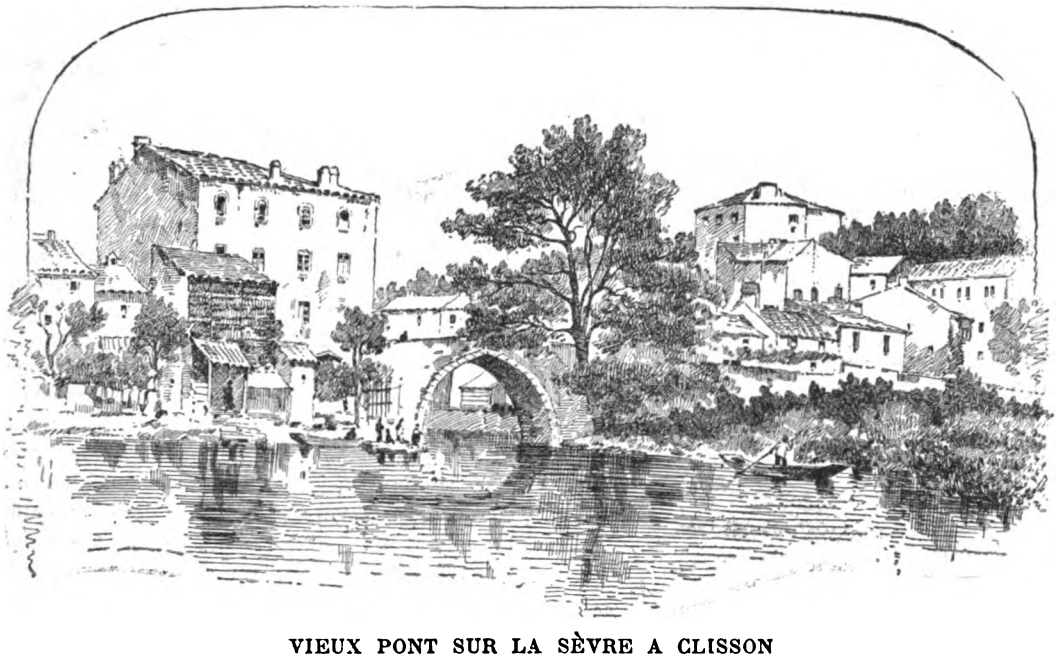
Ecoutez, fils d'Arvor, écoutez, paysans...
Le barde Gwenlian avait trente-deux ans
Lorsqu'un fils lui naquit, et par un doux mystère
Mit un sourire au vieux foyer héréditaire...
Le barde Gwenlian n'avait encor chanté,
(Tel un moineau jaseur dont les brises d'été
Enivrent la chanson et grisent la cervelle)
Que les tièdes senteurs de la saison nouvelle,
Que la cime des monts irisés, les rayons
De l'aurore effleurant la crête des sillons,
Que la mousse des bois, que le cristal des sources
Babillardes qui vont menant leurs folles courses
A travers les vallons sinueux, à travers
Les prés dont le printemps brode les velours verts,

Digitized by Google

Que les danses, que les talons heurtés sur l'herbe,
Les festins... ou les chants d'allégresse superbe,
Que rhythme le fracas des glaives meurtriers,
Quand chevauche la Mort sur ses grands étriers...,

Or, un soir qu'au ciel bleu courait un vent prospère,
Le barde Gwenlian apprit qu'il était père,
Père ainsi que le Dieu vénéré par Hoël !...
La nuit pâle flottait. Les cloches de Noël,
Aux chaumes dont la lune argentait la fenêtre,
Annonçaient que le fils de Dieu venait de naître.

Noël !...Et, redoublant ses concerts éclatants,
L'airain qui bourdonnait : Noël !... en même temps,
Harcela les échos pour un autre baptême ;
Et les monts soucieux sous le blanc diadème
Dont Décembre avait ceint leur crinière en neigeant,
Et les sommets pensifs sous leur cape d'argent
Ecoutèrent tinter les cloches attendries,
Unissant dans l'éclat des vives sonneries,
Qui, de la terre au ciel, montaient au gré du vent,
Le fils du barde avec le fils du Dieu vivant.



VIEUX PONT SUR LA SÈVRE A CLISSON

Noël ! Noël ! Noël !... « Que le Seigneur nous garde
Sous sa protection, fit l'épouse du barde,
Tant qu'au petit Jésus les mères souriront !... »
Le barde, après avoir baisé sa femme au front,
Sortit, ayant au cœur une auguste démence,
Un besoin de causer à la nature immense...
Noël ! Noël !... Jésus s'était-il entendu
Avec son frère Alain, pour naître confondu
Avec le premier fils d'un barde dont la lyre
Hautaine refusait d'épouser le délire
Des courtisans d'un Dieu colporté par les Juifs ?...
Car le barde, divin confident des vieux ifs
Qui bordent les vieux murs et les vieux cimetières,
Des nuages ailés, des montagnes altières,
Des ruisseaux gazouillant au fond du noir ravin,
Ne voit Dieu nulle part, et partout le divin...
Noël ! Noël ! Noël !... Les cloches obstinées
Obsédaient Gwenlian ; leurs notes égrenées
Mêlant : Jésus ! Alain ! lui montraient en marchant
Ces deux noms enlacés dans un accord touchant,
Ces deux noms fiancés par la même cadence...
Sa lèvre murmura le mot de Providence,
Si bien qu'il voulut faire une concession
Au Dieu dont il bravait la domination :
« Soit ! dit-il, puisque Dieu me parle sans colère,
Qu'Alain, mon fils, s'appelle encore pour lui plaire,
D'un nom par qui Jésus ait pour rime *Cromlech* :
Né dans la nuit de Noël, qu'il ait nom *Nédélek*...

Nédélek !.. » Puis, gagnant le bout d'un promontoire
Sombre, dont chaque écueil conte une sombre histoire,
Longtemps il écouta le flot rauque rugir
Comme un enfant qui hurle et qui voudrait vagir,
Et contempla la mer, tandis que la rafale
Faisant tonner au loin sa clameur triomphale,
Se jouait de l'orgueil de ses longs cheveux bruns
Qu'avait blanchi souvent l'écume des embruns.
Et levant tout-à-coup son front vers ces grands voiles
Que transperce la pointe agile des étoiles,
Il répandit son âme en hymnes radieux
Qui roulèrent comme un torrent harmonieux :

« Ainsi donc, je suis père, et j'ai vu le sourire
D'un tendre enfant dont la prunelle semble dire :
J'apporte ici la joie et la prospérité...
Ainsi donc je suis père, et le souffle des grèves
Avec l'ambition candide de mes rêves
Joindra l'ambition de ma paternité.

Car je veux que ce fils grandisse et soit un homme
Beau parmi les plus beaux, fier parmi ceux qu'on nomme,
Valeureux parmi ceux qui toisent le péril.
Je veux que devant lui surgisse un clair murmure,
Je veux qu'il ait la harpe ou qu'il ait une armure,
Une couronne au front ou du sang au sourcil...

Digitized by Google

Oh ! je sais que mon père était serf, que la plaine
A sur elle senti peser la lourde haleine
De ses bœufs et le fer de son rude hoyau.
Mais je sais que le Dieu qui m'a commis la fibre
Des vieux bardes me mit au cœur une âme libre,
Et de la liberté me fit un pur joyau.

Et c'est pourquoi je veux que mon fils me rappelle,
Je veux que son esprit en s'éveillant épèle
La Nature, alphabet d'ou sort un vaste émoi.
Je veux que son cerveau s'exalte ; je réclame
Que la terre et le ciel s'étreignent dans son âme,
Je veux qu'il soit poète et barde comme moi.

Je veux que tous les vents porteurs de poésie,
De rayons, de parfums, de rêves d'ambroisie
Viennent tourbillonner aux parois de son cœur,
O fleurs, vous ouvrirez sous ses pas vos corolles,
Monts, vous lui redirez les sublimes paroles
Que forge la tempête en son clairon vainqueur.

Buissons, landes, genêts, bruyères où s'enrhume
La brise vagabonde en caressant la brume,
Suspendez à mes vers de magiques sanglots.
Que les gouttes de feu dont ruisselle l'aurore
Lui distillent des chants que le soleil colore
Pour la coupe où le fauve hydromel coule à flots.

Etoiles qui brillez comme des candelabres
Dans l'azur qui descend sur nos collines glabres,
Peignez sous ses cils blonds votre regard serein.
Flots houleux dont le roc redoute les bravades,
Lorsque vous déployez vos mâles cavalcades,
Rendez-lui familier le fracas de l'airain.

Car nos pères qui nous ont légué la Défaite
Nous ont fait ces songeurs implacables qu'entête
Un fier désir armé d'âpres ressentiments.
Et l'appel forcené des batailles prochaines
Doit vibrer sous nos doigts et semer sous les chênes
Des bardits traversés par de sourds hennissements.

Grandis, ô rejeton d'un barde, sur la tombe
De nos guerriers couchés par un vent d'hécatombe,
Le rire aux lèvres, des javelines au flanc,
Grandis avec l'amour sacré de la patrie,
Et va ravir des fleurs au sein de la prairie
Dont le corsage doit se teindre de ton sang... »

Déjà l'aube, fuyant sa couche d'algues vertes,
Se levait au-dessus des plages découvertes,
Prodiguant ses baisers aux arbres des talus.
Les cloches de Noël, lasses, ne sonnaient plus ;
Mais le brouillard vermeil engendrait la lumière...
Le barde regagna le seuil de sa chaumière
Où les premiers rayons du jour illuminaient
L'âtre, près des derniers tisons qui s'éteignaient.
Alors, il s'approcha du berceau, l'âme émue.
Nédélek souriait. Sur sa tête ingénue
Gwenlian posa sa couronne de bouleau,
Entre ses doigts glissa son anneau d'or, l'anneau
Des bardes, lui ceignit la taille de l'écharpe
Symbolique, et joyeux, ayant fixé sa harpe
Au chevet de l'enfant, vint s'adosser au mur
Où l'acier accrochait des jeux de clair-obscur,
Et là, pensif, les bras croisés sur sa poitrine
Dont un frisson d'orgueil dilatait sa narine,
Songeant à l'Avenir, aux ancêtres aimés,
Regarda Nédélek dormir à poings fermés.

L. DUROCHER.

LES NOMADES ROCHOIS.

Dans quelques jours, M. N. Quellien, le sympathique secrétaire du Dîner celtique, publiera à la librairie Maisonneuve un petit volume fort curieux sous le titre : *L'argot des Nomades en Basse-Bretagne*. En voici un chapitre, d'après les bonnes feuilles que nous a communiquées l'éditeur.

La petite ville de La Roche-Derrien, près de Tréguier, a tout au plus 1,600 âmes. Le tiers de la population se loge dans les quartiers bas, le long du Jaudy, — un endroit malpropre, quoique ce soit aux bords d'une rivière. — Ces cinq ou six cents habitants ont leur commerce entre eux, et ils entretiennent le moins possible de relations avec leurs concitoyens des hauts lieux, dans la vieille citée déchue, qui fut au moyen âge une forteresse souvent assiégée par les Anglais et qui reçut ensuite la visite des Espagnols, il y a eu, de temps immémorial, comme deux populations distinctes : l'une, des mœurs sédentaires ; l'autre, chaque jour poussée au dehors. Suivant une désignation populaire, celle-ci ne serait autre chose qu'une *colonie* ; les indigènes se seraient donc maintenus sur les hauteurs. La « colonie rochoise » se livre particulièrement à l'industrie des chiffons. Le *pillaouer* (1) — et plus souvent *stouper*, à La Roche — passe les trois quarts de son existence à battre la campagne, autour des fermes ; il part au petit jour, et il ne rentre que le bissac plein, bourré de fumier ou de pommes de terre, si les chiffons ont fait défaut : ce fumier, ramassé sur la route, appartenait à tout le monde et au premier venu ; mais ces pommes de terre ont été généralement tirées de quelque champ, sans l'avis du maître, d'où l'on conclut que le *stouper* ne jouit pas d'une réputation sans tache. S'il est pris en faute, il réplique qu'« il ne peut pas se résigner à mourir de faim. » Au demeurant, courageux, serviable, redouté quelquefois, rarement détesté, prêtant au paysan volontiers de quoi rire sur son compte, parce qu'il s'attend bien à trouver l'occasion de sa revanche.

La classe des *couvreurs en ardoises* (*touerien meinglaz*) n'a pas moins d'importance que celle des chiffonniers. La Roche doit sans doute à ses ardoisières de fournir des couvreurs à tout le pays, dix lieues à la ronde. Ces artisans sont absents, en général, du lundi matin au samedi soir. Pendant qu'ils *semainent*, ils rencontrent quelque *pilloer* dans la maison de ferme ; et le paysan est alors étonné de ne rien comprendre au dialogue qui s'établit entre eux. Chiffonniers et couvreurs sont des alliés naturels ; le campagnard est à leurs yeux une sorte d'étranger, si ce n'est parfois un ennemi. Ils ont donc imaginé des mots et ils sont convenus de signes pour déguiser leurs pensées ou pour couvrir leurs actes à quiconque n'est pas des leurs.

1 *Pilloer*, dans le dialecte de Tréguier.

Digitized by Google

Et cette exclusion s'étend jusqu'à la ville, sur les quartiers élevés. Les bourgeois et les commerçants de La Roche n'entendent rien ou pas grand'chose au langage conventionnel des couvreurs et des chiffonniers. Il s'agirait ici, par conséquent, d'une façon de race à part, qui se sert d'un idiome à elle, sorti de la langue générale, conforme aux besoins et à la nature de cette étrange population.

∴

Ces nomades ont une vie laborieuse. Il en est peu qui ne vivent que d'aumônes et qui se désintéressent de la lutte pour l'existence.

Ils sont sortis de la ville, dès le point du jour. Le *stouper* suit sa même route quotidienne, portant de la poterie en hiver, des écuelles et des plats ; l'été, ce sont des fruits, des cerises surtout : en échange il rapportera les étoupes, les chiffons ou la ferraille, tout ce qu'on aura mis de côté dans les maisons de ferme. Ses visites ne s'étendent pas au delà d'une *paroisse* ou deux. Dans les bourgs on voit arriver chaque matin, et, le soir, repasser le même quémandeur. Comme il ramasse autant de nouvelles que de chiffons, en courant le pays, on le retient souvent, lorsqu'il est l'heure du repas ; et, pour un peu de bouillie de blé noir, il « récite sa gazette ».

Fier de sa ville et hautain dans ses murs, il devient humble à la campagne, et se montre doux, obséquieux et résigné devant la porte d'une ferme ; si un paysan lui en fait la remarque, sa réponse est prête ;

— *Pelloc'h eer gand ann tog eoit gand ar vaz.* — On va plus loin avec le chapeau (à la main) qu'avec le bâton.

Voilà un dicton qui n'a jamais eu le droit de cité à La Roche. Et qu'on lui demande encore :

— *Ped stouper deuz ar Roc'h lakfer da ober eunn den onest ?* — Combien de chiffonniers de La Roche mettrait-on pour faire un honnête homme ?

Il fera cet aveu :

— *Eur c'hant evel-d-hon, me chans, hag unan evel-d-out-he.* — Une centaine comme moi, sans doute, et un seul comme toi-même.

Mais à La Roche, il aurait vite, comme on dit, changé de rôle :

— Un seul comme moi, répliquerait-il, et cent de ton espèce.

Ce *pilloer* passe pour un homme d'esprit. Il emprunte quelquefois l'esprit des autres, et s'il le colporte, il sait par ce trafic même en doubler la valeur. C'est ainsi que quelque chiffonnier aura recueilli dans un bourg des environs cette formule de salutation et de bienvenue :

« *Gwasa dour a ra ! — Gwasa potr e Kola* ! »

Et ce dialogue a fait fureur ; on ne s'aborde qu'avec cette banalité :

« Quelle pluie il fait ! — Quel (terrible) garçon est Colas ! »

Evidemment, ce Colas est un personnage du pays qui est devenu fameux pour quelque bizarrerie de son caractère.

Les nomades rochois mènent une existence double. Leur vie aux champs est pour ainsi dire factice, et leur attitude chez les paysans est contrainte, comme celle des mendiants sur le seuil des riches. Ils ont d'autres allures, quand ils ont repris l'air de la ville, en leur bas quartier, le long de l'eau. Quel endroit à l'écart ! A quelle distance on se croirait là-bas de la haute ville ! Et pourtant tout ce peuple là se secourt comme de bons chrétiens, ou se soutient comme de pauvres larrons. Quant aux vieilles masures qui leur servent d'abri, on n'oserait pas toujours, en conscience, en exiger le loyer. Il y a quelques années, l'administration municipale dut expulser une soixantaine de locataires d'un pâté de décombres qui dominait la rivière et qui ne tenait debout que par un miracle : depuis longtemps ces malheureux étaient menacés d'un écroulement. Chose curieuse ; à peine sur la rue, ils virent leur « château tremblant » qui chancela vers l'eau et qui s'abîma, comme s'ils avaient servi d'étai tant qu'ils avaient été supportés dans ces ruines.

Et comme on se sent mal au cœur de considérer les infirmités qui règnent par là, entre des femmes criardes et des enfants déguenillés ! mais de tout temps on a raconté des choses étranges sur le compte de ces paralytiques et de ces malheureux aperçus, le jour, sur le seuil en ruines. La nuit, semblait-il, rendait à leurs membres perclus une vigueur particulière ; et beaucoup, dont les noms étaient prononcés tout bas, avaient été entrevus dans les ténèbres, lestes comme des chats et revenant de la campagne chargés comme des meuniers. Il est avéré que les paysans et les fermiers des alentours, lorsqu'ils ont besoin de légumes, viennent en acheter au marché de la ville, parce qu'ils n'en trouvent plus dans leur enclos.

On dit bien que ces gens-là sont cousus de défauts. Sans doute ne tiennent-ils pas d'une façon très nette la notion du *tien* et du *mien*. Un *stouper* qui avait souvent dévasté les jardins du presbytère à Pommerit, fut surpris, un jour, en flagrant délit, et il ne dut d'échapper à la justice qu'à sa promesse formelle de ne plus recommencer ; à quelques temps de là, le recteur de Pommerit, traversant le champ d'un voisin, trouvait le même chiffonnier à la maraude :

— Je t'y reprends donc ! Ta conversion n'aura pas été de longue durée.

— A la fin, vous m'étonnez, monsieur le Recteur, répondit le Rochois. Est-ce que cet enclos est à vous ?

Ne serait-il pas exact d'avouer que ce ne sont pas, dans le fond, de bien méchantes gens, puisque, même sur une telle voie, ils savent à temps s'arrêter et que misérables, ils laissent assez tranquillement jouir ceux qui possèdent ?

On leur reconnaît bien quelques qualités. Ils ont le goût de la musique : de père en fils ils sont tambours ; le bruit de la *caisse*, comme une odeur de poudre à la guerre, les exalte et les grise. A l'occasion des baptêmes et des mariages, dix à douze tambourineurs font le vacarme aux portes de l'église : et la moitié de la population vient là, comme à une réjouissance publique.

La vie en commun n'est pas sans quelque attrait pour ces nomades, La nécessité les disperse, tout le jour, et le besoin les jette aux quatre coins du pays ; le soir venu, une affinité les réunit, comme les membres d'une grande famille, à ciel découvert, sur le vieux pont qui traverse le Jaudy. C'est le « Conseil ». Tout est rapporté là, les bruits qui ont été recueillis de tous côtés, les événements survenus et même à venir de près ou de loin, les nouvelles de la paix ou de la guerre... Nul ne dirige de telles réunions ; la parole est au mieux renseigné, et le conteur n'est pas le même, tous les soirs. Rarement un trouble a fourni à la force publique l'occasion de se mêler de ces rassemblements. Les femmes sont exclues de cette démocratie.

Du haut de ce pont on n'a jamais précipité personne dans le Jaudy. Pourtant le paysan n'aime guère y passer, sur le tard : une centaine au moins sont là qui se retournent sur lui, comme s'il arrivait quelque *étranger*. Et, de fait, comment ne pas se sentir dépaysé, quand on n'entend pas un mot à l'idiome local ? Jusqu'au sourire dont ils accom-

Digitized by Google

pagnent son passage, qui n'est pas sans causer certaines inquiétudes.

Le curé de la paroisse ne fut pas toujours « dans leurs cartes ». Il avait proclamé, en pleine chaire de vérité, la devise écrite sur leur église, *justitia elevat gentes* :

— La justice élève les nations. Chez vous, il faudra qu'on traduise d'une autre façon ; et l'on dira : La justice fera pendre les Rochois.

Certes, ils accordent au prêtre une part de leur respect, comme à tous les représentants de l'autorité légale ; si donc ce curé allait par leur quartier, on le saluait jusqu'à terre : le dos tourné, il n'était que bon à pendre.

N. QUELLIEN

LE BANQUET DE LA POMME.

Les Bretons et les Normands qui depuis plusieurs années se réunissent chaque mois dans des agapes fraternelles où circule le symbolique jus de pommes, tenaient le vendredi 22 janvier leurs premières assises de 1886, au café Corozza. La joyeuse animation de ce dernier banquet a suffisamment prouvé qu'en dépit de la neige, l'année 1886 s'ouvrait sous d'heureux auspices pour le « Pommier », dont le président annuel vient d'être renouvelé. Le président de l'année 1885 ayant été tiré des rangs des Bretons, ceux-ci, généreusement dociles aux statuts, ont consenti à élire leur nouveau président parmi les arrière-neveux de Guillaume-le-Conquérant. Guillaume-le-Conquérant a donc pris la place laissée vacante par la capitulation honorable de M. le comte de Lariboisière, ex-député de l'Ille-et-Vilaine, sans autre lance que l'esprit très fin et très délicat de M. de Marcère et sans autre cuirasse que l'armure politique d'un ancien ministre, aujourd'hui ancien sénateur de l'Orne, et par-dessus tout président de la « Pomme ».

Après le repas, dont le menu relevé de gigot, de chevreuil de la forêt d'Audaine et d'oies de Genets aux marrons de Fougères, mérite l'attention des gourmets, les 33 convives de l'autre soir sont venus déposer leur bulletin de vote dans l'urne de la « Pomme » une vaillante soupière empreinte d'un parfum de tripes à la mode de Caen, d'où le nom de M. de Marcère est sorti triomphalement 32 fois. M. de Marcère s'était improvisé royaliste pour voter en blanc. M. de Marcère a le droit de s'enorgueillir de l'unanimité d'un pareil vote auquel ont participé M. Le Bastard, maire et sénateur de Rennes, E. Boursin dont les joues nous représentent le *Père Gérard*, P. Sébillot, le spirituel Gallo de la Haute-Bretagne, A. Talliez, le jeune rédacteur du *Petit Journal*, Langevin, Breton de la *Lanterne*. Ed. Leroux, statuaire, le trio des docteurs Barré, Colin et Le Maguet, ce dernier ancien député du Morbihan, A. Dayot, les frères Hercouët, Desplonques, Raoul Fournier... J'en passe et des meilleurs parmi ceux que M. de Marcère a remerciés collectivement dans une petite improvisation charmante dont il convient de retenir ce trait par lequel le nouveau président, faisant violence à sa modestie, déclare posséder une faculté, celle de l'admiration. Bravo ! M. de Marcère : voilà une bonne parole dont se réjouira votre compatriote, le « Pommier » Normand A. Vacquerie qui a dit : « Les peuples sont grands dans la mesure de leur faculté d'admirer ..»

Après l'élection du nouveau président, réélection de l'ancienne commission...

Mais déjà le piano mis en belle humeur par E. Durand accompagne la voix vibrante du ténor Gillondi. Puis Monselet, les mains appuyées sur le galbe de son gilet à fleurs, débite un de ces sonnets dont le quai Voltaire possède le secret. Le poète L. Durocher, de la « *Chronique Parisienne* » récite un joyeux sonnet de bonne année à Monselet qui lui a répliqué par un quatrain humoristique et badin. Sébillot a lancé ses *Prunes* épiques, et la soirée s'est brillamment terminée par les couplets alertes et fringants de l'*Angelina*, d'Elphège Boursin, l'auteur des *Capucins Gourmands*, ce frère Normand de Rabelais dont la gaieté ne s'attarde jamais à Falaise, lorsque les bouteilles se débouchent au Palais-Royal.

Comment prendre congé des convives du 22 janvier si ce n'est par le souhait de bonne année contenu dans le cri breton de « *Au gui l'an neuf* ! » le gui ayant la propriété merveilleuse d'évoquer des idées de cidre Breton ... ou Normand ?... Donc : *Au gui l'an neuf* ! ... D'autant plus que la « Pomme » vient de franchir, le verre en main, le seuil humide de sa *neuvième* année..... *Au gui l'an neuf* !...

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

JOACHIM DU BELLAY

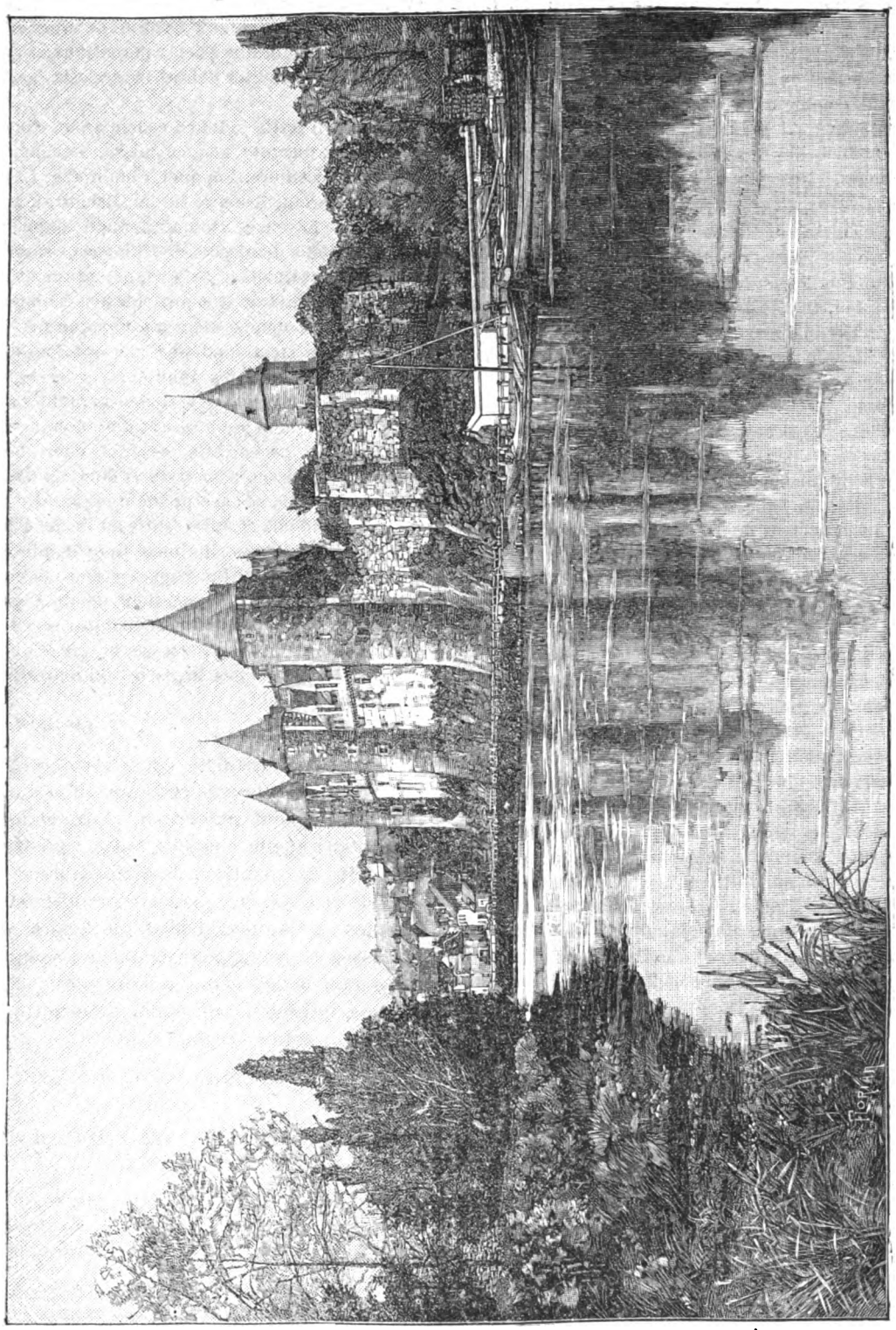
(*Suite et fin*).

Au mois de janvier 1880 je réunis dans un volume (1) tiré à petit nombre les articles que j'avais publiés de divers côtés sur Joachim du Bellay et le château de la Turmelière, et quelques mois plus tard (avril 1881) ce volume fut l'objet, dans le *Journal des Savants*, de l'article décisif que voici. Nous le reproduisons *in-extenso*, en raison de son importance.

Depuis quelques années, diverses publications ont rappelé l'attention des amis des lettres sur l'un des plus charmants poètes français du XVI[e] siècle, Joachim du Bellay, le contemporain et l'émule de Ronsard. Certaines particularités de sa vie ont été signalées pour la première fois par M. Révillout qui a retrouvé plusieurs de ses lettres dans la bibliothèque de Montpellier (*Quelques mois de la vie de Joachim du Bellay*) ; M. Marty-Laveaux nous a donné une excellente édition de ses (*Œuvres françaises*, avec une ample notice biographique (Paris, Lemerre, 1866-1867, 2 vol. in-8°) ; M. Becq de Fouquières, ses (*Œuvres choisies* (Paris, Charpentier), et M. de Montaiglon une édition spéciale des *Jeux rustiques* et des *Regrets*, augmentés de huits sonnets nouveaux (Paris, Lisieux, 1876). Voici maintenant un écrivain élégant et judicieux qui nous fournit des renseignements précis sur la contrée où du Bellay naquit et passa sa jeunesse, particulièrement sur le « petit Liré », qu'il a chanté dans le plus beau des sonnets. Nous avons donné plus haut, dans son entier le titre du livre de M. Léon Séché, parce que ce titre résume exactement le contenu de l'ouvrage. Né à Ancenis, à un demi-kilomètre de Liré, M. Léon Séché connaît parfaitement les lieux qu'il décrit, et ses tableaux de mœurs, ses paysages, ont beaucoup de charme et d'intérêt. Ses recherches sur du Bellay et sa famille ont pour principal résultat d'établir que, le célèbre poète est né, non pas au bourg même de Liré, mais au manoir de la Turmelière,

(1) 1 vol. in-8 de 61 pages avec deux planches, librairie Didier et Cie.

Digitized by Google



LE CHATEAU DE JOSSELIN.

Digitized by Google

dont les ruines subsistent encore, et qui était au commencement du XVI[e] siècle, le chef-lieu féodal de la seigneurie de Liré.

Après avoir rappelé que, dans la pièce intitulée *Les louanges d'Anjou*, du Bellay avait exprimé le vœu d'être inhumé dans son pays natal, sur les bords de la Loire M. Léon Séché regrette que les amis du poète aient fait peu de cas de ce désir, et déplore l'incertitude où l'on est encore aujourd'hui sur le lieu de sa sépulture. Plus loin il cite M. Marty-Laveaux comme ayant cherché en vain l'épitaphe du poète, et il ajoute qu'il faudrait retrouver cette épitaphe pour savoir si du Bellay fut enterré, comme l'ont prétendu quelques auteurs, à Notre-Dame-de-Paris.

M. Marty-Laveaux dit en effet dans sa notice biographique sur du Bellay (*Œuvres françaises*), t. I, p. XXIX :

« Suivant Goujet (*Bibl. française*, XII, 117), il fut enterré « à Notre-Dame de Paris, en la chapelle de Saint-Crépin et « Saint-Crépinien, au côté droit du chœur, près de Louis du « Bellay, mais par malheur son épitaphe ne nous est point « parvenue. Piganiol de la Force nous donne, dans sa *Des* « *cription de Paris*, pour nous en tenir lieu, celle qu'il se « fit à lui-même... J'ai consulté vainement MM. de Gaulle « et Mabille, qui préparent en ce moment la publication de « l'Epitaphier de Paris ; ils m'ont communiqué très obli « geamment l'épitaphe de René du Bellay, évêque du Mans, « et celle de Louis du Bellay, archidiacre de Notre-Dame et « conseiller au parlement de Paris, dont le tombeau était « bien, comme le dit Goujet, au milieu de la chapelle de « Saint-Crépin ; mais ils n'ont rien trouvé de relatif à Joa- « chim du Bellay, qui, du reste, n'ayant été chanoine que « du 19 juin 1555 au 12 juin 1556, n'a probablement pas, « quoi qu'en dise Goujet, été enterré dans cette église. »

L'auteur de la présente note est l'une des deux personnes qui avaient été chargées en 1867, de préparer la publication de l'Epitaphier de Paris. D'après le plan primitivement adopté, cet ouvrage devait comprendre, outre les inscriptions funéraires parvenues jusqu'à nous, des recherches sur les personnages notables inhumés dans les églises de Paris, sans épitaphes et sur ceux dont les épitaphes n'avaient pas été conservées. C'est à cette occasion que je recueillis, en ce qui concerne Joachim du Bellay, les indications suivantes extraites des registres capitulaires de Notre-Dame. Je crois devoir les publier ici parce qu'elles mettent fin à toute incertitude sur le lieu de sépulture du célèbre poète, et aussi parce que ces documents ne peuvent plus trouver place dans la publication projetée de l'Epitaphier de Paris, ce recueil, passé aujourd'hui sous une autre direction, devant contenir seulement, d'après le plan nouveau, les épitaphes qui ont échappé à la destruction, et celles dont le texte a été conservé dans les manuscrits. Il n'y sera donc pas fait mention de du Bellay, puisque aucune inscription n'avait été placée sur sa tombe.

On verra par les extraits ci-après que Joachim du Bellay, désigné dans les registres capitulaires sous le nom de M. de Gonnor, est mort au cloître Notre-Dame, dans la maison du Chantre, le 1[er] janvier 1560, et qu'il a été inhumé dans l'église cathédrale, non comme chanoine (il ne l'était plus depuis 1556), mais par considération pour son illustre famille, et en vertu d'une délibération spéciale du chapitre.

« Martis secunda mensis januarii eodem anno M. V[c].LIX « (1560, n. s.) ad sonum campane extraordinarie capitulan- « tibus dominis.

« Hodie post vesperas congregentur domini ad tractan- « dum de inhumatione corporis defuncti domini de Gon- « nor, in domo claustrali domini cantoris, hac nocte, prout « hic relatum; decessi.

« Dicta die, post vesperas, convenientibus in vestiaro dic- « tis dominis in copioso numero, illis domino Decano pre- « side, remissum est crastina die tractare super inhuma- « tione corporis defuncti domini de Gonnor ; et interim « dominus Combraille sciet a parentibus et amicis dicti de- « functi si et qualiter debeat in ecclesia parisiensis inhu- « mari.

« Mercurii tertia januarii eodem anno, convenientibus in « vestiario, durante magna missa, Decano, archidiacono « Brye, Succentore, Fouquet, Combraille, L. Breslay, N. de « Thou, Moriau, Brulart, Haton, Briault, Rouzée, de Fles- « selles, de Saveuses, Dumesnil, audita supplicatione hic ex « parte nobilis domicelle de Villanova, soror [is] reveren- « dissimi Cardinalis a Bellayo, parentum et amicorum de- « functi domini de Gonnor, videlicet nobilis Joachimi du « Bellay, verbotenus dictorum dominorum N. de Thou, et « Combraille facta, quatenus placeret dominis permittere « dicti defuncti corpus inhumari in ecclesia Parisiensis « juxta sepulturam defuncti domini archidiaconi Parisien- « sis, et postquam promiserunt dicti domini satisfacere pro « luminari et beneficiatis ac clericis chori, necnon capella- « nis dicte ecclesie, placuit ipsis dominis dictum corpus in « eadem ecclesia et loco predicto inhumari, cum servitio, « pulsu, luminari et aliis solitis ad instar canonici defunc- « ti, absque ulla distributione inter dominos, pro qua se « remiserunt prefati Episcopis ceterorumque dicti defunc. « ti parentum, ac contemplatione nominis et domus dicti « defuncti ; propter quod anticipabitur servitium, et obitus « ad diem crastinum post vesperas fuit remissus. »

(Archives nationales, Registre capitulaire de Notre-Dame, LL, 252, f[os] 817, 818.)

J. DE GAULLE.

Après cette précieuse découverte de M. de Gaulle, le doute n'était plus permis, Joachim du Bellay avait été certainement enterré à Notre-Dame de Paris. Mais dans quelle chapelle ? Le registre capitulaire n'en fait pas mention. Je dirigeai donc mes recherches de ce côté, et, après avoir inutilement consulté tous les catalogues de la Bibliothèque nationale, je fus assez heureux pour dénicher récemment dans la boîte d'un bouquiniste un petit vol. in-12, devenu rarissime, qui me donna pleine satisfaction.

Ce petit volume a pour titre :

DESCRIPTION HISTORIQUE
DES
CURIOSITÉS DE L'ÉGLISE DE PARIS
Contenant
Le détail de l'édifice, tant extérieur qu'intérieur, le Trésor, les chapelles, Tombeaux, Epitaphes et l'explication des tableaux, avec les noms des Peintres, etc.
Par M. C. P. G.
ORNÉE DE FIGURES
à Paris.
Chez C. P. Gueffier, père, libraire, parvis Notre-Dame, à la Libéralité
M. DCC. LXIII

Digitized by Google

Or, à la page 389 de ce livre, au chapitre des *Tombes et épitaphes qui étaient dans la chapelle de Saint-Crépin*, il est écrit que « le lundi 14 août 1758, lorsqu'on a travaillé à rétablir la chapelle de Saint-Crépin, et à y construire trois caveaux pour servir de sépulture à messieurs les chanoines, on a été obligé d'ôter les tombes, cercueils et ossements qui étaient dans ladite chapelle, et en même temps on a fait copier les épitaphes qui étaient sur les tombes. »

Il y avait huit tombes dont la quatrième était précisément celle de *Louis Dubellay*, grand archidiacre, chanoine en l'église de céans, etc., auprès duquel la légende veut que Joachim du Bellay ait été enterré, mais aucune de ces tombes ne portait le nom du poète.

« Ensuite, dit le livre, en fouillant dans lesdites chapelles de Saint-Crépin, pour y faire trois caveaux pour y servir de sépulture aux chanoines, on a trouvé trois cercueils de plomb ; sur chacun desquels était écrit une plaque de cuivre portant inscription.

« Sur la première étaient gravés ces mots :

« Cy-gist Messire *Louis Dubellay*, conseiller du Roi en sa cour du Parlement, archidiacre et chanoine de céans, curé de Saint-Séverin, prieur de la Loge, etc., mort le 5 janvier 1541. »

Mais ni sur la seconde, ni sur la troisième de ces plaques de cuivre, on ne voit le nom de Joachim du Bellay.

N'aurait-il pas été inhumé dans cette chapelle, ou bien ses ossements auraient-ils été confondus avec ceux qu'on y a trouvés ? Je n'hésite pas à me ranger à ce dernier avis, pour deux raisons :

1° Parce que le livre, sans indiquer positivement l'endroit de sa sépulture, fait suivre immédiatement le chapitre ouvert à la chapelle de Saint-Crépin des *Epitaphes de plusieurs chanoines connus par leur esprit et par leur science*, et que parmi ces épitaphes figure :

« Celle de Joachim du Bellai, chanoine et archidiacre de Paris, mort en 1560 ; il avait été désigné archevêque de Bordeaux. Il fit lui-même son épitaphe *qui n'a point été gravée sur sa tombe.* »

Suit cette épitaphe que j'ai donnée dans ma brochure sur le *Petit Lyré*.

2° Parce que, en relisant l'acte capitulaire publié par M. de Gaulle, je vois que Joachim du Bellay fut inhumé « *juxta sepulturam defuncti domini archidiaconi Parisiensi*, » contre la sépulture du défunt archidiacre de Paris.

Cet archidiacre, il est vrai, n'est pas nommé, mais il est clair qu'il s'agit ici de Louis Dubellay, puisqu'il est le dernier archidiacre enterré à Notre-Dame dont fasse mention les *Curiosités de l'église de Paris* : qu'il était chanoine, en même temps qu'archidiacre ; que la chapelle Saint-Crépin était la chapelle consacrée à la sépulture des chanoines, et que Joachim du Bellay — qui n'était plus chanoine lorsqu'il mourut — fut inhumé « *cum servitis, pulsu, luminari et aliis solitis ad instar canonici defuncti,* » avec le cérémonial usité pour l'enterrement des chanoines.

Je pense donc que désormais la sépulture du poète ne donnera plus matière à discussion.

M. de Nolhac, qui a publié récemment d'après les originaux, les *Lettres de Joachim du Bellay* dit en note, au bas d'une lettre écrite par l'évêque de Paris au cardinal du Bellay le 10 novembre 1559, et dans laquelle il est question d'une prébende demandée par le poète : « Si Joachim du Bellay demandait une prébende, *c'est qu'il n'était point*, quoiqu'en disent les témoignagnes contemporains, chanoine de Notre-Dame. »

M. de Nolhac aurait dû écrire : *c'est qu'il n'était plus*, car il est absolument certain que Joachim du Bellay fut chanoine de Notre-Dame, du 19 juin 1555 au 12 juin 1556.

Pour plus amples renseignements, je renvoie M. de Nolhac à M. Marty-Laveaux.

LEON SÉCHÉ.

LES JEUX CRUELS EN BRETAGNE

..... Dans notre Bretagne aux mœurs douces et rustiques, il y a encore des jeux barbares et qui devraient être à tout jamais abolis. Je veux parler des faucheries de coqs et des tirs à l'oie.

C'est ordinairement à l'approche des fêtes de Noël et du premier de l'an que l'on voit le plus souvent les jeunes gens de nos campagnes se livrer à ces amusements où les agonies des animaux sont étouffées au milieu de l'ivresse de ces fêtes sanglantes.

Il m'est arrivé bien souvent dans ma jeunesse d'assister à ces saturnales peu attrayantes et je vais vous dire le plus brièvement possible en quoi elles consistent. Ordinairement la faucherie du coq a lieu dans chaque commune le jour de Noël et le tir à l'oie le premier de l'an. Le jour de Noël, après avoir promené leur victime pendue par les pieds au haut d'une longue perche une partie de la journée, les jeunes gens — ordinairement les conscrits — se rendent dans un champ ou tout autre enclos désigné à l'avance. Pendant que la foule arrive et que le champ, arène d'un nouveau genre, se couvre de curieux avides, on creuse un trou au milieu : on y descend le coq et, spectacle ignoble, on le recouvre de terre jusqu'au cou. On trouve que cette pauvre victime des amusements publics ne souffre pas assez, car on piétine la terre tout autour de la tête de cette plante animale qui roule des yeux effarés où brillent la terreur et le désespoir. Dans cette enceinte qui suffit à peine à contenir la foule on ne rencontre pas seulement des hommes, mais des femmes, des jeunes filles même qui mentent ainsi à la délicatesse de leur nature et ne rougissent pas de contempler comme un amusement ces atrocités dont la pensée seule fait horreur. Ces femmes qui souvent ne peuvent voir une malade sans défaillance et qui ne sauraient supporter la vue d'un oiseau blessé, prennent dans ces divertissements une nature de bronze. Elles agitent les bras, poussent des cris aux moments solennels, le tout assaisonné d'élans, de convulsions, de rires, rappelant je ne sais quelle scène du moyen-âge. Belle éducation, n'est-ce pas, que celle où la

Digitized by Google

cruauté est le principe dominant! Quant à nous, nous voyons dans ces jeux cruels un moyen infaillible d'endurcir de le cœur et le rendre insensible.

Les jeunes conscrits choisissent alors celui qui, selon leur expression, doit avoir l'honneur de combattre le premier. Triste honneur que celui de martyriser un animal! On bande les yeux à ce favorisé de la fortune; on lui fait tourner le dos à l'animal, on lui fait faire trois ou quatre demi-tours, puis on lui met entre les mains une vieille faux. Le faucheur alors s'avance du côté où il croit rencontrer la tête du gallinacé, et il donne de grands coups de faulx à tort à travers, avec une fureur telle que l'instrument du supplice est souvent brisé. Heureux quand le coq n'attrappe rien! C'est à ce moment que les cris et les rires se font entendre. Celui que le sort n'a pas favorisé est devenu le but de toutes les plaisanteries. Les bévues excitent les lazzis et les moqueries des curieux. Puis on passe au second faucheur et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'adresse de l'un ou plutôt le hasard lui fasse trancher la tête du pauvre coq. Mais en attendant la malheureuse bête est lardée de coups mal donnés ou piétiné par le faucheur qui ne peut faire attention où il met les pieds. Et dire que ce jeu dure des heures! Quelle joie dans la foule! Quelle ovation font les belles de l'endroit au vainqueur de ce combat cruel! C'est une honte pour notre pays.

Le spectacle du tir à l'oie qui se donne beaucoup dans nos campagnes de l'Ouest quelque temps après la faucherie du coq ne diffère que par la forme du précédent. Il est tout aussi barbare. Comme le coq, l'oie est promenée d'un cabaret dans un autre où on la tiraille par tous les membres en lui jetant des épithètes grossières. Au moins les Romains, dans les jeux du cirque, couronnaient de fleurs leurs victimes et ne les insultaient pas.

Dans l'endroit désigné, on suspend le palmipède à un arbre; c'est là la cible de ces mêmes gens dont nous avons examiné déjà les gestes. La vieille carabine au tir irrégulier, l'ancien fusil de chasse ont remplacé la faulx.

Avec ces armes peu sûres, que la moindre surcharge peut faire éclater dans les mains de l'imprudent qui s'en sert, l'oie souffre horriblement. En effet, rien n'est moins incertain ni plus irrégulier que le tir de ces jeunes gens qui, la plupart du temps, ne se sont jamais servi d'armes à feu. Alors la pauvre bête reçoit tantôt un grain de plomb dans une aile, tantôt deux ou trois en plein corps, quelquefois un autre dans une patte... Heureux, pour l'oie le moment où un tireur plus habile la délivre de ces souffrances mille fois plus cruelles que la mort.

Même joie, même plaisir pour les spectateurs lorsqu'ils entendent les cris d'angoisse et de douleurs de la pauvre créature. Celui qui a mis fin aux souffrances de l'oie est proclamé le roi de la fête. Avec la tête de sa victime au bout du canon de son fusil, il est fier de son succès, cet heureux du jour ne se possède plus.

Et qu'on ne m'accuse pas de vouloir détruire les amusements de la jeunesse, etc.— Non; bien loin de là! je serais le premier à encourager des jeux honnêtes qui puissent donner aux récréations un but utile et agréable en même temps. Mais je plaide afin de faire abolir ceux-là qui sont indignes de la jeunesse française.

Tout spectacle où l'on habitue les cœurs à se fortifier contre la pitié doit être sévèrement interdit. La tolérance ou plutôt la faiblesse qui a laissé subsister ces horreurs jusqu'à ce jour n'a plus de raison d'être.

Ma plume n'a pas assez de termes pour flétrir ces divertissements indignes de notre Bretagne et de la France entière.

Je voudrais voir l'instituteur chercher à faire pénétrer ces idées de compassion et de justice dans le cœur des enfants confiés à ses soins. C'est à lui qu'est réservé le plus beau rôle; car indépendamment du bien qu'il fait, il initie ses élèves à la vie publique, à ce qu'elle a de meilleur: c'est-à-dire la protection des faibles et le dévouement à l'intérêt général.

Mais je voudrais voir aussi ce beau rôle partagé par un autre éducateur: par le prêtre.

En agissant ainsi, il ne ferait que suivre l'exemple de plusieurs évêques: de Mgr Donnet, qui toute sa vie a mis sa grande éloquence au service de la protection des animaux, surtout des oiseaux utiles; de Mgr Plantier, évêque de Nîmes, qui, en 1863, dans une lettre pastorale, a flétri en termes éloquents « ces hideux combats dont le détail semble être le récit des temps païens »; de Mgr Besson, évêque actuel de Nîmes, qui dans un mandement, en date du 15 août 1885, a défendu à ses diocésains d'assister à l'avenir aux divertissements dont je vous ai déjà parlé.

« Vous vous piquez, leur disait-il, de marcher avec votre « siècle et d'en partager les généreux sentiments et les « grandes pensées. Eh bien! ce siècle a fait aux animaux « une large part dans ses préoccupations et dans ses lois. « Les lois françaises protègent les animaux domestiques « contre les brutalités de l'homme; et c'est cependant sur « la terre de France qu'on les tourmente, qu'on les blesse, « qu'on les tue à plaisir, sans motif, sans excuse, à la « requête de quelques amateurs sans entrailles qui excitent « la curiosité d'une foule sans raison et sans réflexion.... « Ah! qu'attendez-vous pour vous rendre aux vives ins- « tances de l'Eglise, aux réclamations de l'humanité, à la « voix de votre intérêt bien entendu? »

Ces paroles, dignes d'un apôtre de charité, devraient rester gravées dans les cœurs.

Je fais donc appel aux âmes sensibles, si nombreuses en Bretagne. Les animaux domestiques sont nos frères inférieurs, ne les faisons plus souffrir. Aussi bien sont-ils protégés, peu efficacement il est vrai, par la loi du 2 juillet 1859, dite loi Grammont.

Cette belle loi, qu'on ferait bien de compléter par une autre, interdisant de détruire tous les animaux utiles et surtout les oiseaux, devrait être affichée dans toutes les écoles, à la porte de toutes les mairies et de tous les bâtiments publics; les maires, les garde-champêtres et tous les agents de la force publique devraient la faire respecter plus qu'elle ne l'est ordinairement, à en juger par les scènes de barbarie dont j'ai parlé.

Puissent ces considérations contribuer à faire abolir les jeux et amusements cruels dont nos campagnes et nos villes sont le théâtre. Ce serait la meilleure récompense pour moi.

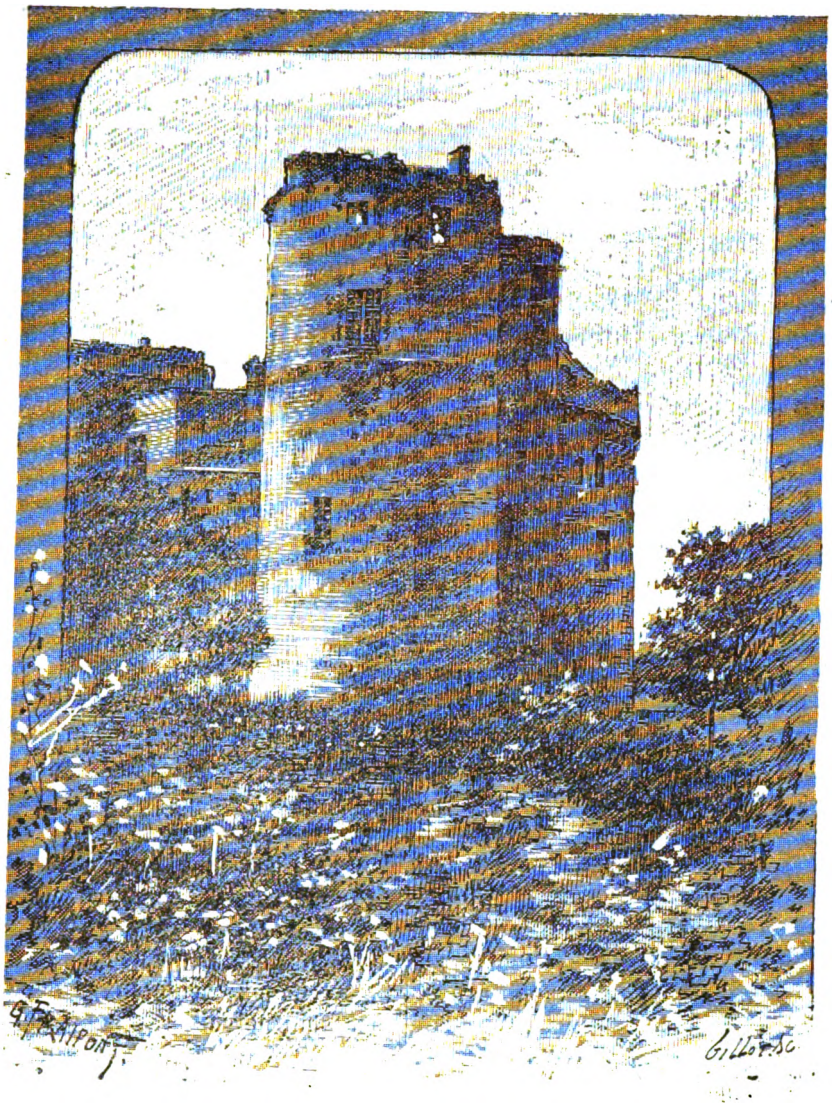
Je termine en citant cette belle pensée de Paul Vignier, qui doit être la base de notre ligne de conduite:

« Le XVIII^e siècle a aboli la torture applicable aux êtres humains; ce sera l'honneur du XIX^e siècle de l'abolir pour tous les êtres vivants, doués de sensibilité et capables de souffrance. »

P. PÉLICOT.

Membre de la Société protectrice des animaux.

Digitized by Google



RUINES DU CHATEAU DE CLISSON

LETTRES NANTAISES.

LA CRYPTE DE LA CATHÉDRALE.

—

Je vous avais annoncé dans ma précédente lettre une chronique sur les collections particulières de Nantes, mais une question qui passionne en ce moment le monde archéologique nantais, s'impose comme actualité et m'oblige à ajourner la chronique que je vous ai promise. Nous remettrons donc à une autre fois, si vous le voulez-bien, notre visite aux amateurs de bibelots pour nous occuper de la très curieuse crypte romane mise à jour, il y a environ deux ans, lors des fouilles pratiquées sous l'ancien chœur de la cathédrale. Cette crypte, dernier vestige de la première cathédrale de Nantes, est un spécimen absolument curieux, sinon unique dans la région de l'architecture au XI[e] siècle, et un grand intérêt s'attache à sa conservation.

Malheureusement au moment où l'on s'y attendait le moins, et alors que les plans portant la réfection de ce temple souterrain venaient d'être adoptés au ministère des cultes, tout menace d'être remis en question par une sorte de *veto* tout au moins étrange dans la bouche qui l'a prononcé. Je crois savoir, en effet, que l'évêque de Nantes s'oppose énergiquement à la restauration de l'ancienne crypte, parce que cette restauration entraînerait une surélevation du nouveau chœur, de nature à gêner le service du culte. Si tel est véritablement le seul argument fourni par l'honorable prélat, il faut avouer qu'il n'a pas grande valeur ; dans nos plus belles cathédrales, à Reims, à Notre-Dame, à Strasbourg, à Amiens, à Chartres, le chœur est surélevé et je ne sache pas que cette surélévation ait jamais été considérée comme un obstacle et un empêchement au service religieux. Je crois au contraire que les gothiques qui étaient, comme vous

Digitized by Google

savez, de très habiles metteurs en scène, voyaient dans cette disposition un moyen de mettre plus en évidence les cérémonies liturgiques et d'y faire plus aisément participer les fidèles placés dans le bas de l'église.

Les dimensions d'une simple lettre ne me permettent pas de vous faire l'historique de la première cathédrale ; je veux vous dire cependant que selon la tradition, Hoël étant roi des Bretons et Clotaire roi des Francs, Evheremus, quinzième évêque de Nantes en jeta les fondements vers 515 sur l'emplacement d'un ancien temple d'où, sous le règne de Constantin, le nouveau culte aurait chassé l'ancien. Cette cathédrale fut consacrée le 30 septembre 561 par Felix, récemment appelé à l'épiscopat.

Fortunat, évêque de Poitiers, décrit pompeusement dans un poème latin dédié à son collègue Félix (*ad Felicem episcopum de dedicatione ecclesiæ suæ*), l'église de Nantes qui selon lui était tout simplement une merveille, Albert de Morlaix nous en donne également la plus brillante description. Suivant l'historien breton, « le vaisseau estoit si superbe en sa structure et si riche en ornements et parures qu'il ne s'en trouvoit point de pareil en toute la France ». L'édifice était couvert de « fin estain de Cornouaille insulaire, si clair qu'aux rayons du soleil ou de la lune il sembloit à l'argent ». Sur la croisée s'élevait une tour quadrangulaire formée d'arcatures superposées. A l'intérieur, des colonnes de marbre, aux riches chapitaux enluminés, soutenaient les retombées de la voûte enrichie « à la romaine, de belles figures pestries de stuc et de plastre, le tout doré d'or ducat ». Les murailles et le pavé étaient ornés de mosaïque ; les autels de marbres rares disparaissaient sous les lourdes et précieuses orfèvreries et au milieu du sanctuaire « estoit posée une grande colonne de marbre laquelle supportoit un crucifix d'or massif, dont la ceincture estoit d'un riche drap tout greslé et battu de pierreries d'un prix inestimable, et au-dessus pendoit une grosse chaisne d'argent tenant à la voûte. Un peu plus bas y avoit une autre colonne de marbre sur laquelle estoit une grosse escarboucle, laquelle (selon le naturel de cette pierre), rendoit une clarté admirable la nuict. »

Tout en faisant la part de l'exagération bien évidente d'Albert de Morlaix, il faut admettre que l'église de Nantes était un somptueux édifice dont la naïve bonne foi de nos ancêtres faisait volontiers un monument sans pair en Bretagne, voire même au monde. Pendant près de trois siècles ils purent admirer leur basilique et en célébrer à l'envi toutes les merveilles; mais voici venir les Normands qui le 24 juin 843 remontent la Loire sur leurs légères barques formées de claies recouvertes de peaux, s'emparent de Nantes, la mettent au pillage et pénètrent dans la cathédrale dont ils font le sac. Gohard, évêque, est massacré sur les degrés de l'autel Saint-Ferréol au milieu des fidèles qui l'entouraient.

Durant les années 853, 871, 879 au cours desquelles Nantes fut prise et reprise par les Normands, notre cathédrale eut à subir de rudes assauts. Fulcherus ou Foucher, évêque, s'empressa lors de son avénement (896) de réparer les ruines de l'église qu'il augmenta et fortifia. Mais hélas la mort d'Alain-le-Grand (907) qui avait fait une rude guerre à nos envahisseurs fut le signal de nouvelles hostilités ; en 908 « au matin, dit Le Baud, les Normands descendirent de leur nefs armés, ils entrèrent dans l'église et emportèrent les dépouilles et ornements qui y étaient demeurés ; puis mirent le feu en la couverture de l'église et la brûlèrent et aussi desrompirent les murs du château. »

Pendant trente ans la ville fut déserte, sa destruction était complète ; l'herbe et les ronces avaient envahi les ruines de la cathédrale, si bien qu'en 939, lorsqu'Alain-Barbe-Torte, fils du comte de Mathuédois et de la fille d'Alain-le-Grand, après avoir enfin chassé les Normands de la Bretagne, rentra dans Nantes, il fut obligé de se frayer, avec son épée, un passage à travers les broussailles pour arriver jusqu'à l'autel de l'église.

Le jeune duc des Bretons releva les ruines faites par l'invasion, rétablit les anciens remparts et confia les travaux de restauration de la cathédrale à Hoctrus, nouvel évêque, qui démolit la tour carrée citée plus haut. Guerech, évêque, fils de Barbe-Torte et frère d'Hoël, comte de Nantes, continua les travaux auxquels il consacra plusieurs années des revenus de son évêché.

Depuis cette époque l'église ne fut plus incendiée ; elle échappa même au grand incendie du 1er mai 1118, qui détruisit presque entièrement la ville. A cette dernière date il s'en fallait encore de beaucoup que la première cathédrale fût entièrement restaurée. Nous ne possédons plus rien aujourd'hui de ces constructions successives, les travaux d'achèvement du nouveau chœur ayant fait disparaître le chœur roman éclairé par cinq fenêtres en plein cintre, avec sa coupole au- dessus de laquelle s'élevait l'*ancien clochier*, jolie tour carrée percée de quatre fenêtres géminées, d'un style très pur et construite, dit un manuscrit du XIVe siècle, par l'évêque Geoffroy, mort en 1208 « après avoir fait achever la tour de la cathédrale. »

Cette tour qui renfermait une sonnerie remarquable, fut successivement détruite par des incendies en 1405, le 10 octobre, et le deux février 1415. « *Feust cette année abattu tout le clochier*, — disent les chroniques, — *et feust commencé à faire de pierre l'an ensuyvant.* » Un nouvel incendie en 1519, mina la flèche et les quatre clochetons qui la soutenaient. Il ne nous reste donc plus de la *première cathédrale* que l'intéressante crypte qui fait l'objet de cette trop longue lettre ; or il importe que ce dernier vestige ne soit pas enlevé à la curiosité des archéologues et des artistes. Nous voulons espérer

Digitized by Google

que les efforts faits en ce moment par la *Société archéologique*, efforts auxquels ne manqueront point de s'associer ceux des autres sociétés savantes de notre ville, viendront facilement à bout des résistances que je vous ai mentionnées, et qu'un nouvel acte de vandalisme ne viendra pas ainsi grossir le nombre de ceux qui ont été déjà commis à Nantes depuis soixante ans.

Laissez-moi ajouter avant de terminer que la seconde cathédrale, beaucoup plus spacieuse que la première, fut commencée par Jehan de Chateaugiron de Malestroit, évêque sous le règne de Jean V, duc de Bretagne, ainsi que l'indique l'inscription suivante placée sous la grand'porte de la vieille basilique bretonne :

L'AN MIL QUATRE CENT TRENTE QUATRE
A MI-AVRIL, SANS MOVLT RABATTRE.
AV PORTEL DE CETTE ÉGLISE
FVT LA PREMIÈRE PIERRE ASSISE.
R. HUETTE.

TERZA RIMA

Dans la nuit étoilée, errant sur le rivage,
Au milieu des lotus, vive comme l'éclair,
La Bramine fascine avec un œil sauvage.

Sur la terre d'Afrique, au déclin du jour clair,
L'Arabe aux yeux de flamme, altière sous sa jarre,
Contemple le croissant qui scintille dans l'air.

Quand gémit la tourmente avec un son bizarre,
Adossée au dolmen, l'œil plein de souvenir,
La Bretonne tressaille aux douleurs qu'elle narre.

Quand la rive des Fjords, chaque an, voit revenir
Le soufffe destructeur de la brise glacée,
Dans l'azur de ses yeux, pour les jours à venir,

L'enfant garde un rayon de la chaleur passée.

L. LIONEL-RADIGUET.
Kristiania, novembre 1885.

CURIOSITÉS
CROYANCES, SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE
(suite)

LA MARCHANDE D'ORANGES

Derrièr' de chez mon père,
Un oranger *ya* (*bis*), — *brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Qu'est si chargé d'oranges,
Qu'on dit qu'il en *romp'ra* (*bis*), — *brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Je pris ma gaule blanche,
Mon panier à mon bras (*bis*), — *brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Et je m'en fus les vendre,
Au marché de *Lohia* (*bis*), — *brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Dans le chemin rencontre,
Le fils d'un avocat (*bis*), — *brousca.*
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Il me demanda belle :
« Bell' que portez-vous là ? (*bis*), — *brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

— Monsieur, c'sont des oranges,
N'vous en faudrait-y pas ? (*bis*) — *Brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Il en prit trois douzaines,
Et quatr' qu'on lui donna (*bis*). — *Brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

— Portez-les dans ma chambre,
Ma mèr' vous les paiera (*bis*). — *Brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Quand je fus dans la chambre,
Pas de mèr' ne trouva (*bis*). — *Brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

J'sautit par la fenêtre,
Et bien *vit'* me sauva (*bis*). — *Brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Quand je fus sur la route,
Bien fort je m'écria : (*bis*). — *Brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

— J'ai sauvé mes oranges,
Un autr' les mangera (*bis*). — *Brousca*,
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, brousca.

Emerveillés de la nouvelle chanson, les petits nains pour récompenser le chanteur lui enlevèrent sa bosse, et la placèrent, à côté de la première, sur la fenêtre de la chapelle.

A quelque temps de là, un lundi soir que Jean Ballard après s'être encore oublié dans les vignes du seigneur, au marché de Bain, traversait la lande pour rentrer chez lui, il fut tout à coup entouré par les sorciers qui, malgré ses cris et ses supplications lui remirent non seulement sa bosse sur le dos, mais encore lui placèrent sur la poitrine celle de son camarade, de sorte qu'il rentra à Pléchâtel bossu par devant et bossu par derrière.

∴

Digitized by Google

Le second récit a pour titre : *Le loup pris par une chèvre.*

Un loup rencontra, sur la lande de Bagaron, près de la chapelle de Saint-Eloi, une vieille chèvre qui broutait, du bout des dents, les ajoncs qu'on appelle à *Piéchâlais* (1) des *jaunas*. La méchante bête se précipita sur la pauvre bique, lui enfonça les dents dans la peau du dos, et la fit marcher devant elle en lui allongeant de temps en temps de grands coups de queue sur le derrière.

La chèvre criait tant qu'elle pouvait en s'approchant le plus possible de la chapelle. Quand elle fut en face de la porte qui était entr'ouverte, elle fit un effort pour se dégager, y parvint, et d'un saut entra dans la chapelle. Le loup l'y suivit et la lutte recommença. En se débattant, la chèvre de ses cornes poussa la porte qui se ferma emprisonnant les deux animaux.

Le loup s'en aperçut le premier et lâchant la chèvre voulut ouvrir la porte. Peine inutile, elle était bien et dûment fermée et il ne trouva aucune autre issue.

Pendant ce temps, la chèvre avait sauté sur l'autel et s'était placée entre deux grands saints de bois dont l'un représentait saint Eloi, armé d'un énorme marteau de forgeron qu'il brandissait au-dessus de sa tête. La chèvre semblait ainsi s'être mise sous sa protection.

(A suivre.) AD. ORAIN.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ

Le littoral de la France par Th.-F. Aubert, 3 vol. grand in-8, illustrés de nombreuses gravures dans le texte et hors texte ; prix de chaque vol. broché, 20 francs.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de ce remarquable ouvrage, au mois de décembre dernier. L'emprunt que nous lui avons fait dans ce numéro, à propos des châteaux de Clisson et de Josselin, nous oblige d'y revenir, ne fût-ce que pour remercier encore une fois M. Th.-F. Aubert d'avoir si bien compris notre cher pays de Bretagne et de l'avoir si bien décrit. Il y a longtemps qu'un pareil monument lui avait été élevé. Qu'est-ce que le livre de Jules Janin à côté de cet ouvrage ? Pitre-Chevalier lui-même est laissé bien loin par l'auteur du *Littoral*. Il faut dire aussi que du temps de Pitre-Chevalier les gravures au procédé étaient inconnues et qu'elles donnent un charme tout particulier aux livres qu'elles illustrent. Feuilletez-vous les trois volumes du *Littoral*, de *Dunkerque au Mont-Saint-Michel*, du *Mont-Saint-Michel à Lorient* et de *Lorient à la Rochelle* (ce sont les titres de ces trois volumes) et dites-nous s'il est possible de mieux rendre les paysages tantôt riants, tantôt sévères de la terre de Brizeux et de Chateaubriand. Nous avions promis à nos lecteurs de puiser à pleines mains dans cet ouvrage, les gravures que nous leur offrons aujourd'hui leur montreront que nous tenons notre promesse et nous espérons bien, avec le concours gracieux de la librairie Victor Palmé, leur causer de temps en temps quelque aimable surprise.

(1) Pléchâtel.

LYSISTRATA

D'aucuns prétendent que l'œuvre du poète athénien Aristophane n'a rien de breton ni d'angevin. Il paraît cependant que les Lorientais ne partagent pas complètement cet avis depuis qu'ils ont vu monter sur le théâtre de la place de la Bôve une *Lysistrata* tirée de la pièce d'Aristophane sous la forme d'un opéra-comique primitivement destiné au *Théâtre-Populaire* qui attira quelque temps, rue de Malte, les Parisiens incapables de se payer une salle à l'Opéra. Le directeur du Théâtre-Populaire ayant mis la clef sous la porte au moment ou *Lysistrata* accordait les instruments, Aristophane vint paisiblement s'asseoir au foyer des Lorientais, tous ravis de pouvoir applaudir une œuvre inédite signée par deux de leurs concitoyens, E. Lettry, directeur du *Phare de Bretagne*, E. Feautrier, chef de musique du 62e de ligne et directeur de la *Société Philharmonique* de Lorient. Grand succès pour le librettiste et le musicien, auteurs d'une pièce charmante dont les chroniqueurs parisiens signalèrent la représentation comme une heureuse tentation de décentralisation artistique. En attendant que *Lysistrata* obtienne sur une scène parisienne la place qu'elle mérite, E. Feautrier vient de faire éditer un des morceaux principaux de sa partition. C'est le *Chant à boire*, logiquement chanté par Clinias au moment psycologique où les deux époux songent à se diriger vers la chambre nuptiale :

Buvons, amis, vidons l'amphore,
La blonde et céleste liqueur
Met une flamme ardente au cœur,
Myrrhine est belle et je l'adore...

Clinias ténorise très joliment et très gaillardement sur un mouvement de valse modéré, dont les danseurs, les chanteurs et mêmeles pianistes peuvent s'accommoder également. Nos compliments aux auteurs ! Espérons que E. Feautrier ne tardera pas à se produire plus parisiennement encore, par une œuvre non moins parisienne que la *Lysistrata* qu'il a fait jouer à Lorient.

COURRIER DES THEATRES

Opéra. — *Le Cid.*
Opéra-Comique. — *Les Contes d'Hoffmann.*
Théâtre-Français. — Le *Parisien*, d'Edmond Gondinet. Prochainement, *Hamlet*, de Dumas et P. Meurice.
Odéon. — *Le Fils de famille,*
Gymnase. — *Sapho.*
Vaudeville. — *Georgette.*
Gaîté. — *Le Petit-Poucet.*
Variétés. — *Tout pour les Dames, les Brigands.*
Palais-Royal. — *Le Baudet perdu, — le Train de plaisir, — la Fille à Georgette. — Trop de vertu.*
Les Bouffes. — *La Bearnaise,*
Nouveautés. — *Les Nouveautés de Paris.*
Renaissance. — *Chevalier Baptiste. — Une Mission délicate.*
Châtelet. — *La Guerre.*
Théâtre des Nations. — *Notre-Dame de Paris.*
Cluny. — *Doit-on le dire ?*
Menus-Plaisirs. — *Pêle-mêle Gazette.*
Château-d'Eau. — *La Casquette au Père Bugeaud.*

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN, rue de la Paix

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE
DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 6. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 FÉVRIER 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Une chaire municipale à la Sorbonne. — L'histoire de la révolution et la Légende révolutionnaire. — Mémoires apocryphes. — Un vieux fou. — Robespierre et ses fanatiques. — Le général Boulanger et la suppression des retraites militaires. — La réception de M. Ludovic Halévy à l'Académie française.

Le conseil municipal de Paris n'a vraiment pas de chance. Pour une fois qu'il cède à une bonne inspiration, quelques universitaires grincheux lui tombent dessus, comme s'il avait manqué de respect à l'*alma parens*. Ce que c'est pourtant que la mauvaise réputation et la force de l'habitude. On lui reproche d'avoir empiété sur les droits de l'Etat en votant une somme de douze mille francs pour l'établissement d'une chaire à la Sorbonne, ladite chaire devant être consacrée à l'étude de l'histoire et de la littérature sous la Révolution française.

Hé, mais, c'est un bon point plutôt que vous devriez lui décerner, car cette chaire fait vraiment défaut à la Sorbonne, et puisque le ministère de l'instruction publique est trop obéré pour la subventionner, il faut savoir gré à la ville de Paris d'avoir songé à en faire les frais.

C'était son droit d'ailleurs, et nous trouvons étrange, qu'on le lui conteste, du moment qu'elle avait contribué pour une somme importante à la reconstruction de la Sorbonne.

Ah! si le conseil municipal avait désigné lui-même le titulaire de cette chaire ; s'il y avait nommé d'office un homme d'une science douteuse ou entaché de l'esprit de secte, nous aurions compris encore que le monde universitaire s'en émût et que le ministre de l'instruction publique refusât le cadeau de la Ville. Mais non, le conseil s'est contenté de recommander au ministère l'homme de son choix, et il se trouve justement que cette *persona grata* est un des professeurs les plus distingués de l'Université.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Je disais tout à l'heure que la chaire d'histoire et de littérature sous la Révolution française faisait défaut à la Sorbonne. Rien n'est plus vrai. On a tellement brodé à gauche et à droite sur le canevas révolutionnaire ; les historiens en chambre à la solde des factions ou des partis ont donné tant d'entorses à la vérité historique, il s'est formé sur les hommes et les choses tant de légendes absurdes ou criminelles, qu'il est de toute nécessité qu'un homme instruit, indépendant, fasse devant la jeunesse des écoles la part du bon grain et de l'ivraie, de l'histoire et de la légende.

« Rien de plus malaisé, du reste, que la recherche des détails exacts durant la Révolution française, dit M. Forneron, dans la préface de son *Histoire générale des Emigrés* (1). La légende et la fourberie faussent les récits ; les Mémoires sont beaucoup plus nombreux, mais ils sont moins sincères que pour aucune époque de l'histoire. Les uns ont été rendus fameux par leurs mensonges, comme ceux de Barère ; d'autres parlent comme ceux de Rouget de Lisle, de la cour d'Hartwell en 1795. D'autres sont de simples romans ; un certain Lamotte-Langon a composé des Mémoires sur la Révolution, autant que Sandraz-Courtilz sur le règne de Louis XIV ; c'est de lui que sont les Mémoires de Louis XVIII et ceux de la vicomtesse de Fars-Fausselandry; Lausen, qui se disait comte de Courchamps et se costumait en femme, a fait les Mémoires de la marquise de Créquy ; ceux de la princesse de Lamballe sont, au dire de la marquise de Lâge, l'amie qui lui a survécu « une cochonnerie abominable » due à la Guénard, ancienne femme de chambre ; les Mémoires de Fouché ont été écrits par Alphonse de Beauchamp sur des récits de l'agent de police Jullian ; les Mémoires de la duchesse d'Abrantès sont faux même pour la date de son mariage ; les lettres de Louis XVI, publiées par Helena Williams sont presque toutes inventées, les Mémoires de Weber, de Billaud-Varennes, de la comtesse du Barry,

1. 2 volume in-8, chez Plon et Nourrit.

Digitized by Google

de l'impératrice Joséphine et quantité d'autres sont également apocryphes. »

Allez donc, après cela, démêler le faux d'avec le vrai!

La légende est la fée de l'histoire. Cependant nous avons une secrète tendance à en abuser, et il est certain que la légende révolutionnaire a faussé dans l'esprit de trop de fanatiques l'histoire assez étonnante par elle-même de la Révolution. Ainsi pour combien de rêveurs la République prêtera-t-elle à rire tant qu'elle ne sera pas frappée à l'image de celle de 92 ou de 93 ! Ne parlez pas à nos intransigeants de la Constitution de 1875, même revisée, c'est un piège ; des deux Chambres, c'est un leurre ; de la présidence de la République, c'est un rouage inutile.

Leur idéal de gouvernement, c'est la Convention. Vainement leur répondrez-vous que la Convention en France a abouti deux fois à la dictature et que « les temps héroïques sont passés », vous n'y entendez rien et vous n'êtes qu'un réactionnaire ou un sot. Il n'y a point de milieu. Danton est le seul homme qui, depuis un siècle, ait vu clair en politique, et Robespierre le seul homme qui ait eu des idées de gouvernement. C'est flatteur pour la guillotine, n'est-ce pas? Mais ne jouons pas avec les mots et procédons par comparaison.

J'ai connu dans mon enfance un vieil original qui ne sortait jamais qu'habillé à la Robespierre. Il portait perruque à marteaux, habit à la française, culottes courtes, gilet rouge à revers et chapeau pointu. Le peuple l'avait surnommé Mardi-Gras, à cause de son accoutrement carnavalesque. La monarchie de Juillet et le second Empire l'avaient inquiété pendant longtemps, mais comme il avait continué de n'en faire qu'à sa tête, on avait fini par le laisser tranquille. Quoiqu'il fût inoffensif et qu'il n'eût de démêlés avec personne, il causait aux gens du pays une frayeur terrible. On disait qu'il avait un pacte avec le diable et que son argent venait de l'enfer, ce qui n'empêchait pas le boulanger et le boucher de le recevoir. Il vivait avec un chat famélique dans un taudis tapissé de gravures révolutionnaires ; sa pendule était arrêtée au 9 thermidor, il n'ouvrait la bouche que pour parler de Robespierre. Oh ! Robespierre, il se souvenait de l'avoir vu couché sur un méchant brancard, la veille de son exécution, et il avait gardé dans l'œil la figure sanglante, atterrée, fatale du farouche dictateur. « Quel homme ! disait-il, il nous en faudrait un comme ça maintenant. » C'était sa phrase et sa marotte. En dehors de Robespierre, il n'y avait place en France que pour l'anarchie !

Eh bien ! ce révolutionnaire attardé, ce vieux fou a fait souche d'utopistes, Que de sans-culottes de son espèce dans la société d'aujourd'hui ! Ils ont quitté la perruque à marteaux et sont habillés à la dernière mode, mais ils se sont bien gardés de dépouiller le vieil homme et ses idées d'autrefois. Ils en sont encore à la légende. Que M. Albert Duruy n'essaie pas de leur démontrer que, tout généreux qu'il fût, Hoche manqua à sa parole et se conduisit comme un loup à Quiberon ; que M. Auguste Vitu ne s'avise pas de réduire Carnot à des proportions plus humaines. Carnot et Hoche sont des demi-dieux à qui il n'est pas permis de toucher, même pour leur donner plus de ressemblance. La Révolution est impeccable, elle est sacrée, et le dernier des Conventionnels est un géant à leurs yeux. Conclusion : reprenons les traditions révolutionnaires, — la liberté ou la mort!

C'est pourtant la politique qui a entretenu ainsi la légende, — blanche d'un côté, rouge de l'autre. Si la République n'avait été étranglée par le Consulat et l'Empire, la légende révolutionnaire serait tombée toute seule et l'on n'aurait pas dressé des statues à un tas de « géants » qui, bien pesés, ne furent que des nains rouges. Mais l'Empire et la Restauration, en poursuivant comme des bêtes fauves les vétérans de la première République, leur firent une telle auréole, qu'il se trouva peu de temps après des historiens pour « dorer » la guillotine.

Souvenez-vous de la terreur blanche, de l'élection de l'abbé Grégoire, des exactions des émigrés ! Toute réaction en amène une autre. Les violences d'hier sont justifiées par celles de demain. C'est ainsi que les Ordonnances de Charles X déchaînèrent « la bête » révolutionnaire, et que, dix-huit ans plus tard, la monarchie de Juillet tomba sous les *Girondins* de Lamartine. En 1848, on n'en était encore qu'à la réhabilitation de la Gironde. Le coup d'État entraîna celle de la Montagne.

En moins de cinquante ans, la légende révolutionnaire avait fait de telles étapes, que, lorsqu'arriva le siège de Paris, les plus timides et les plus sceptiques se réconcilièrent avec elle.

Eh bien ! il est temps de réagir et d'instruire avec impartialité ce grand procès de la Révolution française. Il ne faut pas laisser dire à des hommes de la valeur de M. Taine que la Révolution fut l'œuvre exclusive de bêtes fauves et de scélérats. Certes les bêtes fauves ne manquèrent pas sous le régime révolutionnaire, Nantes en sait quelque chose (1), mais les gloires pures ne manquèrent pas non plus et dans le soleil il y a aussi des taches. C'est pour cela qu'on a bien fait d'ouvrir à la Sorbonne une chaire d'histoire et de littérature sous la Révolution. M. Aulard, le distingué professeur qui vraisemblablement occupera cette chaire, a publié sur les orateurs de la Révolution française une étude littéraire des plus remarquables. C'est un esprit droit, honnête et judicieux On peut s'en rapporter à lui pour faire la part du bon grain et de l'ivraie.

Je terminerai cette chronique par quelques mots de reproche à l'adresse du ministre de la guerre. Cer-

1. Nous recommandons à ce propos à nos lecteurs la petite brochure que M. Dugast-Matifeux a publiée récemment sous le titre : *Carrier à Nantes* (Librairie Vier, passage Pommeraye, Nantes).

Digitized by Google

tes la personne et le caractère du général Boulanger me sont également sympathiques, n'est-il pas breton d'origine et d'éducation (1) ? Mais je suis de ceux qui regrettent qu'en arrivant au ministère il ait supprimé les retraites militaires quotidiennes. Ces retraites constituaient à peu près la seule gaieté des petites villes de garnison, elles étaient entrées dans les habitudes et dans les mœurs, et je vois encore, à travers le prisme enchanté de mes souvenirs, le joyeux remue-ménage qui se faisait tous les soirs dans ma petite sous-préfecture, aux approches de l'heure de la retraite. On la battait à sept heures en hiver et à huit heures en été.

Dans la belle saison, sur le coup de sept heures et demie, les vieux de la vieille sortaient un à un de leur maison, et, la pipe à la bouche, un bâton à la main, la médaille de chocolat sur la poitrine — car elle ne les quittait jamais, — il se dirigeaient lentement en tirant la jambe vers la place de la mairie où se réunissaient les tambours et les clairons. Ils y avaient déjà été devancés par tous les gamins de la ville, et c'était curieux de voir la marmaille rôder autour des tapins, cherchant à promener ses doigts sur la peau d'âne des tambours, pendant que les vieux, adossés aux maisons de la place, suivaient impatiemment la marche de l'aiguille sur le cadran du beffroi des halles. Tout-à-coup le carillon se faisait entendre. Un grand silence s'établissait dans la foule, le caporal tambour élevait horizontalement sa canne et un long roulement sourd sortait des caisses de cuivre. Après quoi les clairons sonnaient leur bruyante fanfare, et la retraite traversait la ville accompagnée par les gamins et par les vieux, attirant tout le monde aux portes et mettant en branle tous les échos d'alentour.

L'hiver c'était moins gai, les rues étant désertes ; mais le passage de la retraite rompait la monotonie des soirs lugubres, et dans les maisons dont les habitants n'avaient rien de mieux à faire, c'était le signal ordinaire du couvre-feu et du coucher. La vie civile avait ainsi, dans sa régularité, quelque chose de militaire.

Pourquoi donc le général Boulanger a-t-il supprimé les retraites ? Serait-ce pour faire une niche aux bourgeois? Non, ce serait plutôt pour embêter les militaires, et encore pas les tambours et les clairons, ceux-là ne peuvent être qu'enchantés de la mesure, mais les troubades qui, après les heures de service, s'en vont tuer le temps dans les auberges ou promener leur ennui dans la campagne. Car pour la plupart d'entre-eux, la retraite était la seule horloge qui leur donnât l'heure exacte, officielle de la rentrée à la caserne, et si loin qu'ils portassent leur flânerie ils avaient toujours l'oreille tendue du côté de la ville, ils comptaient sur l'écho pour leur apporter le son des tambours et des clairons.

Comment s'y prendront-ils maintenant pour savoir

1. Né à Rennes, le général Boulanger a fait ses études au lycée de Nantes, et fait partie de l'association des anciens élèves de ce lycée, que préside notre collaborateur et ami Paul Eudel,

ANCENIS. — Vue prise du port des Léards (Liré). *D'après une ancienne gravure.*

Digitized by Google

l'heure ! Si le ministre de la guerre ne leur distribue pas des chronomètres, il y en aura plus d'un qui manquera à l'appel du soir, car les horloges des villes de province sont souvent en retard, et vous savez que les cabarets ont la mauvaise habitude d'arrêter leurs pendules pour pouvoir vendre quelques chopines de plus.

On dirait vraiment qu'une fée tatillonne et jalouse se plaît à ridiculiser les nouveaux ministres, que leur arrivée aux affaires est marquée par des mesures d'une opportunité et d'un goût plus que douteux. Celui-ci s'en prend aux tambours, celui-là à la forme de la tunique, du schako ou du pantalon. Et pendant un temps les tambours se taisent, et la tenue prend des airs carnavalesques, jusqu'à ce que sous la pression de l'opinion publique un nouveau ministre rapporte les ordonnances de son prédécesseur. Le général Farre avait supprimé les tambours, et les tambours continuent de battre; vous verrez qu'après le général Boulanger les villes de garnison retrouveront les retraites militaires du soir.

La réception de M. Ludovic Halévy à l'Académie française à été tout particulièrement brillante. Il y a longtemps qu'on avait entendu deux discours aussi légers de forme et aussi spirituels. Il est vrai que le directeur de l'Académie qui répondait au récipiendaire s'appelle M. Edouard Pailleron et que l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* nous a habitués aux feux d'artifices littéraires !...

Qu'il y a de plaisir à voir manier la langue française avec cette légèreté et cette grâce ! Et cependant je regrette que le sort ait désigné M. Pailleron pour recevoir M. Ludovic Halévy. Ces deux académiciens ont entre eux trop de points de ressemblance. Tout autre aurait été pour moi l'intérêt de la séance si le directeur en exercice avait été M. Ernest Renan ou l'évêque d'Autun. Entendez-vous d'ici Mgr Perraud faire la critique des *Sonnettes*, de *Frou-Frou*, de la *Belle Hélène*, de *Monsieur et Madame Cardinal !* La chose eût été vraiment piquante. Espérons que le hasard fera mieux les choses une autre fois.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

ANCENIS

Ce n'est pas une grande ville,
Elle tiendrait facilement
Dans Paris, n'ayant que cinq mille
Oui cinq mille âmes seulement.

Mais c'est une ville coquette
Et mignonne à proportion,
On y trouve à discrétion
Les caneans et la femme honnête.

Les vêtements n'y sont pas chers.
Le tailleur pour rien vous habille ;
Seulement gare à son aiguille !
Elle entre souvent dans les chairs.

La ville est agréable en somme :
On y boit le vin du coteau,
Lequel, sans ouvrir le couteau,
A déjà tué plus d'un homme.

C'est un tout petit vin clairet
Dont la grappe est jaune à l'automne
Et qu'on boit à même la tonne
Sur la table du cabaret.

De tous côtés sont des collines ;
La ville est dans un entonnoir.
Un grand fleuve sert de miroir
A de vieilles tours en ruines.

Ce château, du temps des barons,
Était la clef de la Bretagne.
Aujourd'hui les sœurs de Chavagne
Y font leur saints heptamérons.

Ancenis n'a plus de couronne,
Les seigneurs sont morts — Dieu merci !
Car elle est plus heureuse ainsi
Que du temps quelle était baronne.

La Loire a cessé d'investir
Ses tours, où poussent les orties
Depuis qu'on les a converties
Comment dirai-je ?... en repentir !

Elle vient quand même à la rive
Soupirer amoureusement
Et coule si nonchalamment
Que son onde paraît captive.

Et, les bords anceniens franchis,
Elle emporte en mer avec elle
La silhouette et la dentelle
Des objets qu'elle a réfléchis.

J'ai parlé de tout, sauf des femmes,
Elles auront mon dernier mot.
Je crois vous avoir dit plus haut
Qu'elles étaient d'honnêtes âmes.

Chez elles la fleur de vertu
S'épanouit en pleine terre.
Le cœur large, du caractère,
Mais la langue !... un couteau pointu.

Il faut les entendre à leur porte
S'entretenir en comité :
— Et votre homme ?
— Il est alité.
— Et votre voisine ?
— Elle est morte.
Ah ! la pauvrette !... savez-vous ?
— Quoi ?
— Mathurine se marie !
— Avec qui ?
— Tout le monde en crie :
Elle épouse un sac de gros sous.

— Ah ! la coquette, ah ! la coquine.
Encore un sot d'ensorcelé.
En a-t-elle déjà volé
De ces hommes quelle embobine !

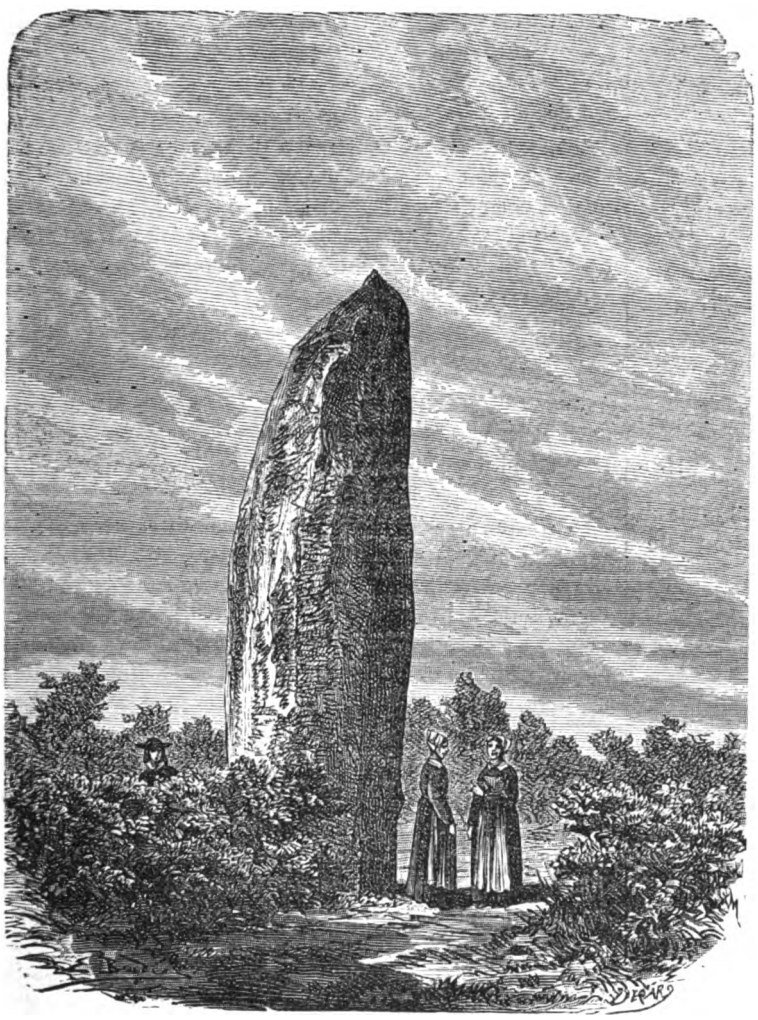
Digitized by Google

C'est ainsi du soir au matin.
Que l'on sonne un glas, un baptême,
Durant l'avent comme en carême
On s'occupe de son prochain.

La belle ville, allez-vous dire,
Que celle dont les habitants
Passent la moitié de leur temps
Dans les cancans et la satire!

Oui, n'en soyez point étonné,
Je n'en sais pas de plus jolie
En France comme en Italie,
Et je l'aime... car j'y suis né.

LÉON SÉCHÉ.



MENHIR DE KERVEATOU, PRÈS SAINT-RENAN (FINISTÈRE)

LA FÉE

(CONTE DE L'ANJOU)

—

Il y a de cela longtemps, bien longtemps, car mes parents qui m'ont rapporté cette histoire l'avaient eux-mêmes entendu raconter par les leurs, les Fées étaient très nombreuses en ce pays et se retiraient d'habitude dans les bois qui portent encore leur nom(1). Elles ne faisaient aucun mal ; cependant les curés, jaloux de leur puissance les ont changés en taupes.

En ce temps là donc, les Fées, qui aimaient beaucoup les petits enfants, guettaient le moment où les paysans quittaient leurs maisons pour aller travailler au dehors, laissant leurs derniers-nés, seuls endormis dans leurs berceaux. Elles descendaient par la cheminée dans les fermes pour soigner ces petits innocents abandonnés à eux-mêmes ; elles les faisaient manger, les pouponnaient et les amusaient jusqu'à l'heure où les parents allaient revenir des champs. Alors elles s'enfuyaient en reprenant le chemin par lequel elles étaient venues et personne ne les voyait ordinairement.

Parmi les Fées de ce pays, il en était une, plus hardie que les autres, qui se rendait chaque jour dans une chaumière où se trouvait un petit enfant nouveau-né. Sans s'inquiéter de la présence de la mère qui, trop faible encore pour aller travailler aux champs, se tenait, muette de frayeur, filant au rouet près du foyer, elle prenait l'enfant dans ses bras, le caressait, le promenait dans la maison, chantait pour apaiser ses cris et lui prodiguait ses soins.

La mère, jalouse des caresses données à son enfant par une étrangère, les supporta quelques temps. Mais un jour, surmontant la peur que lui causait la Fée, elle raconta à son mari ce qui se passait chaque jour après son départ.

— Ne crains rien, lui répondit celui-ci, je te promets de te débarrasser de cette Fée, puisque ses soins t'importunent. Demain tu iras aux champs à ma place ; moi je garderai la maison et, si elle revient encore, je m'arrangerai de façon à lui faire passer le désir de continuer ses visites.

Le lendemain, en effet, la mère partit pour aller travailler au dehors, tandis que son mari demeurait à la maison avec l'enfant endormi dans son berceau.

Quant approcha l'heure à laquelle la Fée arrivait chaque jour, il alla s'asseoir sous le manteau de la cheminée, près du rouet de sa femme et, prenant la quenouille de celle-ci, il se mit à filer.

La Fée ne tarda pas à descendre par la cheminée. A peine avait-elle posé le pied à terre qu'elle courut à l'enfant qui venait de se réveiller et s'était mis à crier. Elle le, prit dans ses bras, et par ses caresses et ses chants, réussit à le calmer.

(1) Le bois Deffais, situé commune de Chambellay, vulgairement le *Bois des Fées*.

Digitized by Google

A ce moment elle s'aperçut qu'un homme avait pris la place de la femme qu'elle voyait chaque jour.

— Qui donc es-tu ? lui dit-elle.

— Je m'appelle *Personne*, répondit l'homme.

La Fée ne parut pas surprise de cette réponse ; elle crut que l'homme se nommait ainsi, et tout en caressant l'enfant, elle se mit à se moquer du fermier, remarquant avec malice que son fil se brisait à chaque instant et qu'il tournait mal son rouet.

La journée se passa ainsi, et quand le soir fut venu, la Fée, après avoir déposé dans son berceau l'enfant qui s'était endormi, se prépara à quitter la maison.

Au moment où elle s'élevait dans la large cheminée, le paysan qui guettait cet instant, saisit la pelle à feu, la remplit de charbons ardents et, avant que la Fée ne disparût à ses yeux, il les lui lança aux jambes.

La Fée, se sentant brûlée, se mit à pousser des cris de douleur. Ses sœurs qui traversaient les airs, l'entendirent à une grande distance et s'empressèrent d'accourir à son secours.

— Qu'as-tu, ma sœur ? lui dirent-elles.

— Ah ! je suis cruellement brûlée, et je souffre comme une martyre.

— Mais qui t'a fait cela ? demandèrent ses compagnes.

— C'est *Personne*, répondit-elle.

A ces mots les Fées éclatèrent de rire et s'envolèrent dans toutes les directions, se tenant les côtes et se moquant de la naïveté de leur sœur.

Celle-ci regagna à grand'peine le lieu de sa retraite, où elle put enfin soigner ses blessures ; mais jamais depuis ce jour elle ne revint dans la maison dont elle avait été chassée avec tant de cruauté.

(Je dois ce conte à M. Queruau-Lamerie qui l'a recueilli aux environs du Lion-d'Angers).

PAUL SÉBILLOT.

LA VEUVE ET L'ORPHELIN

EN PROIE A L'ESPÉRANCE !
(Thomas Hood).

Oui, mère, je suis ici dans l'attente, n'ayant pour compagnie que mon enfant. — Je ne puis m'asseoir au bord de la mine, entendant le bruit sinistre des piques et des barres de fer quand elles travaillent dans les profondeurs pour délivrer mon infortuné mari et ses compagnons...

Il vit encore, je le sais. La nuit passée je n'ai fait que l'entrevoir, alors que j'étais à l'usine là-bas, et que près du feu je m'assoupissais. A ce moment je succombais sous le poids de la fatigue ; tout en sommeillant je crus entendre quelqu'un à la porte, — c'était lui — il me regarda en souriant — puis continua sa route, et je ne le revis plus !... mais je devinais à son sourire qu'il était heureux. — Penses-tu qu'il pût l'être, s'il te laissait, cher petit Charles, seul ici avec ta pauvre mère ?

Regarde-moi, mon enfant ! Il reviendra... Dieu veut son retour, car que feraient dans la vie deux pauvres êtres comme nous, si ce bon père venait à disparaître ?

∴

Non, je ne puis m'asseoir au bord de la mine. — J'en deviendrais folle ! car je compte et je compte encore les coups de la pique laborieuse et de la lourde massue. De même qu'il m'est impossible de calculer les gouttes du plus pur et du meilleur de mon sang qui s'élance vers lui, de même je ne puis mesurer les instants de sa vie sous ces coups frappés à l'aventure, avec leurs pauses et leurs arrêts fréquents. — Lorsque le sol perfide s'effondra soudain, avec un fracas épouvantable, le sauvetage dut commencer... Et aujourd'hui il y a de cela près d'une semaine !... Regarde ! dis-moi ! est-ce que personne ne revient de la houillère ? car mes yeux sont épuisés par les larmes ! — Un voisin m'a promis de m'apporter les premières nouvelles résultant des recherches — Il m'a dit que pour les victimes il restait peu d'espoir désormais ! » Je ne veux pas ajouter foi à son témoignage. Elles ne peuvent être mortes, elles ne le peuvent pas. — Ah Dieu ! il ne peut être mort !

∴

Est-ce que personne ne vient ? Encore ! encore ! attendons — mais, ô torture ! voici que le doute me serre le cœur, à moi aussi, et je me soutiens à peine. — Interrogeons la douce figure de Charles, et puisse ma voix haletante invoquer et prier ! « Le Seigneur est bon, il donne, il reprend ! » — Mais il ne voudra pas ôter le père et laisser seuls errer dans ce vaste monde l'enfant et la mère — cela ne se peut, — cela ne sera pas !

O mère, il y a quelques semaines nous nous apitoyions sur le malheur de notre Reine (1). En ce moment, la même fatalité nous menace, nous ne le ressentions que trop ! Mais il n'y a qu'un être suprême qui puisse écouter l'appel de la veuve et de l'orphelin. — O femmes et enfants, mes voisins, que Dieu ait pitié de nous tous !

∴

Est-ce que personne ne vient ?... Peux-tu voir ? quoi ! personne !... et déjà si tard ! — Oh ! mère, mère ! mon cœur commence à se briser. C'est si longtemps attendre ! Mais oh !... Puissé-je voir mon mari et contempler encore son visage — car il est vivant... Un seul moment me paierait des années d'angoisse ; et les larmes abondantes que son retour me fera repandre ne seront plus amères — car il ne peut être mort ! O Dieu ! il ne peut être mort !

∴

Est-ce que personne ne vient ? Regarde encore. — N'y-a-t-il pas quelqu'un au portail ? Je m'imagine que si. — Comme le froid augmente !... et il se fait tard, oh ! si tard ! — N'est-ce pas, mère ? vous savez qu'en ce même mois, nous nous sommes mariés, il y a dix ans. Nous avons souffert et lutté ensemble et notre amour n'en était que plus fort. — Pour moi il était vraiment un bon époux, comme femme n'en eut jamais. « Il ÉTAIT. »... que dis-je ? Il vit encore ! il est un bon époux voulais-je dire ! Et pendant que je fus malade, à la naissance de notre Charles, avec quelle bonté il me soigna ! Est-ce étrange que la puissance de l'amour rend les hommes si tendres ! Et si je reposais, je l'écoutais faire la Lecture Sainte (2). Oh ! il ne peut être mort. — Ah ! Dieu ! il ne peut être mort !

Sûr, quelqu'un arrive — Regarde, tu peux voir d'où tu es ! Enfin, vient-on de ce côté — ? Petit Charles, donne-moi la main !... Viens près de moi ! — Peux-tu voir, mère ?

1. — Ce trait a rapport à la mort du prince Albert, septembre 1862. *The Hartley Colliery Explosion* arriva en janvier 1852.
2. — La Bible.

Digitized by Google

peux-tu voir ? Vient-il seulement une personne ? Mère, hâte-t-elle ses pas vers nous ? Se précipite-t-elle ? Accourt-elle ? Quoi ! elle marche si lentement ! Ah ! c'est bien ; nous savons que les mauvaises nouvelles volent comme le vent ! — Chut ! Chut ! Ne me parle pas des larmes sur sa joue, ni de la grave tristesse dont ses traits sont empreints, autrement j'entendrais toujours dans ta voix, jusqu'à ma dernière heure, l'écho de cette autre voix qui la première m'apprit que j'étais seule au monde — Seule !!!

∴

« Mort ! — Mort ! — Mort ! » — Ces paroles me brûlent le cerveau comme du plomb en ébullition, et toutes les fibres de mon cœur se tordent dans l'immense douleur ! Si seulement je l'avais vu vivant une fois encore ! Si seulement j'avais recueilli son dernier soupir ! Si, une fois encore, il avait reposé dans mes bras, avant de passer dans ceux de la mort ! — Que n'ai-je fermé ses yeux quand la lumière de la vie s'y est éteinte ! — Que n'étais-je près de lui ! Est-il mort ? Est-il mort ? Hélas ! peut-il être mort ? Dieu, secours la mère et l'enfant !

(*Traduit de l'anglais*). PAULINE ROBIDOU.

Welshpool (Angleterre), 19 juin 1885.

TABLEAU D'AUTOMNE

A Sully-Prudhomme.

Les fruits de l'églantier ont des tons de rubis,
La feuille a des reflets de perle et de topaze,
Et le morne coteau du sommet à la base
Déroule tristement les ors de son tapis.

Tout un peuple d'oiseaux dans les chênes tapis
Salue à cris joyeux l'Occident qui s'embrase,
Et le bouvier rêveur secouant son extase,
Rappelle ses grands bœufs dans la plaine assoupis.

Tout est gai, tout est triste, et les fleurs de l'automne,
— Quand novembre au soleil et sourit et frissonne, —
Jettent, âcres et doux, leurs parfums dans les airs.

Alors, comme un essaim qui soudain se réveille,
On entend dans son cœur bourdonner, déjà vieille,
La chanson des avrils au seuil froid des hivers.

F.-E. ADAM.

LETTRES NANTAISES

LES COLLECTIONS PARTICULIÈRES : ALEXIS TRANSON, CHARCUTIER, PHILOSOPHE ET ANTIQUAIRE

J'ai promis aux lecteurs de la *Revue* de leur faire visiter quelques collections particulières de Nantes ; je tiendrai ma promesse, mais avant d'entreprendre cette visite, je veux leur parler, — en manière de préface à cette tournée archéologique, — d'un des premiers collectionneurs nantais : feu Alexis Transon, charcutier de son état, philosophe et antiquaire à ses moments perdus.

C'était, paraît il, une bien curieuse figure que celle de ce charcutier-archéologue, un de ces types comme Nantes en possédait autrefois, car malgré ce qu'on pouvait chanter dans le *tableau parlant*, — un amusant vaudeville disparu du répertoire —, Brives-la-Gaillarde n'avait pas le monopole des originaux ; Nantes en comptait aussi, et des meilleurs. Malheureusement, hélas ! cette espèce, rare déjà il y a quelque trente ans, a complètement disparu. Raison de plus, du reste, pour faire revivre un instant ces curieuses personnalités qui sont allées, il y a déjà belles lurettes, rejoindre les vieilles lunes et les neiges d'antan.

Je n'ai point connu Transon, et cela par l'excellente raison qu'il est mort en février 1847 et qu'à cette époque déjà lointaine, je n'avais point l'honneur de figurer parmi les habitants de notre *vallée terrienne*. Mais si ce bonheur m'a manqué d'avoir été le contemporain d'Alexis, j'ai du moins souvent entendu parler de lui par mon grand'père, — un charmant conteur doublé d'un collectionneur érudit —, et par d'antiques amis qui plus heureux que moi avaient pu visiter les *cabinets* du charcutier-antiquaire. M. le docteur Foulon-Ménard a laissé une très spirituelle notice sur Alexis Transon (1), dans laquelle il examine notre héros sous ses trois aspects de *charcutier*, de *philosophe* et d'*antiquaire*. C'est dans ce curieux travail et aussi dans la remembrance des causeries si intéressantes de mon regretté grand-père et de ses vieux amis, que j'ai puisé les éléments de cette chronique rétrospective.

Donc, ainsi que je l'ai déjà dit, Transon ajoutait à la qualité de charcutier, celles non moins enviables, de philosophe et d'antiquaire ; mais je ne m'occuperai ici que de l'archéologue et renverrai le lecteur à la curieuse brochure de M. Foulon pour ce qui concerne le penseur et l'industriel.

Et pourtant j'eusse été fier, comme compatriote, de célébrer la façon transcendante dont Alexis confectionnait les *cervelas* exquis, le *veau braisé* sans pareil, les *boudins* mémorables, et aussi ces *pâtés de têtes aux truffes*, ces *langues fourrées* savoureuses, ces *pâtés d'Italie* que le vulgaire appelle *pâtés de cochon*, et surtout le lard rôti, ce célèbre lard dominical qu'on ne trouve qu'à Nantes et que tout nantais vraiment digne de ce nom consomme religieusement à son déjeuner du dimanche.

J'eusse aimé également vous exposer la *grande théorie transontenne de la triste humanité*, et vous en faire admirer toute la profondeur. Oui, cela eût doucement flatté mon amour-propre de concitoyen et, ma foi je ne puis résister au plaisir de vous faire connaître le philosophe qu'il y avait dans ce charcutier, en vous citant quelques-unes de ses pensées :

« Tout fait maille dans la chaîne des êtres, ainsi que « dans le filet de la société. Le gendarme prend un assas- « sin, le geôlier l'enferme ; l'avocat prouve qu'il est hon-

1. *Alexis Transon de Nantes, charcutier, philosophe et antiquaire*. Nantes, imp. J. Grinsard, 1874.

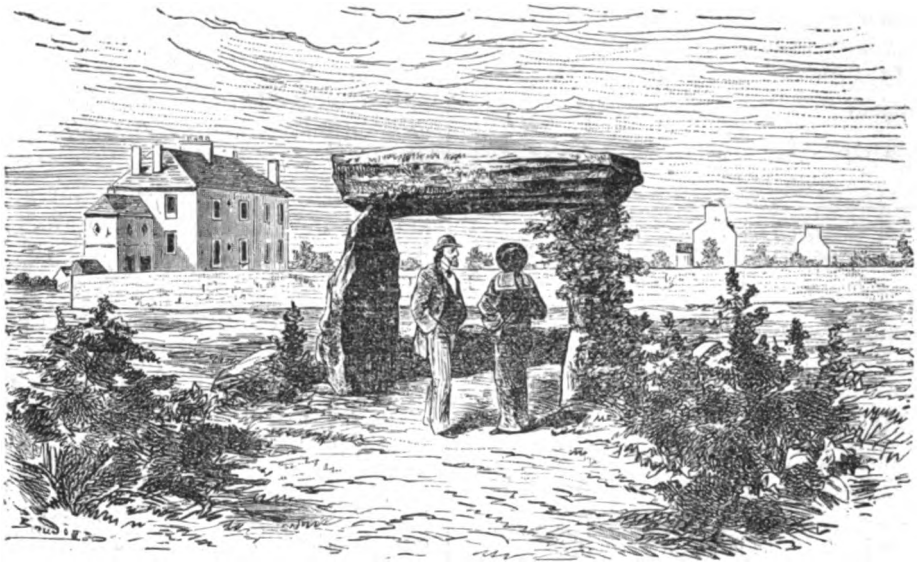
Digitized by Google

« nête, le juge le condamne, le prêtre le confesse, l'exécu-
« teur le guillotine, le médecin le dissèque, le croque-mort
« l'enterre, l'imprimeur tire le jugement et la complainte,
« le libraire la vend, le colporteur la distribue, la foule
« s'en amuse et la lit ; tout le monde trouve son compte
« pour un seul qui n'a pas trouvé le sien, l'assassiné, ou ne
« l'a pas trouvé bon. »

« Les livres de la science et la science des livres est
« faite pour la classe des propriétaires. Pauvre peuple ou
« peuple pauvre, ne disputons pas sur le mot, écarquille
« les yeux, tu n'y verras rien dans les mystères des initiés,
« qui sont difficiles à atteindre et à porter pour qui n'a
« pas *nourriture, logement et vêtements* assurés. Heu-
« reusement que tout fini par *ci-git*. La majesté des em-
« pereurs et la canaille, tous ont fini par *ci-git*. Salomon
« l'avait entendu dire à un autre. »

« Pour se nourrir, l'espèce humaine égorge en riant et
« assassine avec préméditation quadrupèdes, oiseaux,
« poissons, reptiles, porcs, bœufs, cannes et poulets; elle ne
« dîne et ne soupe que de cadavres : Et après, il faut voir
« entre les deux sexes, les délicatesses de sentiments, les
« grâces de langage, les émotions de la tendresse..... De
« quelles particules prises à combien d'espèces animales se
« composera le petit individu qui va en résulter? De com-
« bien de sucs de fleurs l'abeille fait-elle son miel? Nous
« n'en savons rien tous, ni moi non plus ».

« Il semble qu'une belle femme soit le terme de nos dé-
« sirs et de nos travaux. Une femme instruite qui marche,
« c'est un poème ou un roman qui nous accompagne en
« promenade ; au repos, c'est une statue qui varie ses atti-
« tudes, une peinture qui bouge et se retourne dans son
« cadre; chante-t-elle, c'est une lyre vivante, une guitare



DOLMEN DE SAINT-NAZAIRE (TRILITHE)

« animée : voilà pourquoi le regard d'une femme a produit
« des miracles dans l'histoire et surtout dans la *fable* ».

« Je ne sais s'il est sage de rire ou de pleurer, ou de n'en
« rien faire, ou de faire comme on voudra, en voyant les
« passe-temps secrets et les caprices de la cheville ou-
« vrière ; c'est-à-dire les folies du petit Cupidon et les joies
« cachées de la *triste humanité*. Pour moi, j'ai bien cher-
« ché quel était le bonheur ; et, sans convertir personne à
« mes principes, voici ce qui me convient, à ma manière de
« voir : De la santé, de l'argent, beaucoup d'ordre, de sa-
« voir, une probité à toute épreuve, une soumission entière
« aux lois du pays où l'on est, prendre les femmes pour ce
« qu'elles sont, le temps comme il vient, et vivre un peu à
« l'écart des importuns et des sots; c'est-à-dire pour ce qui
« est des derniers, du 1/3 plus du 1/4 avec un demi 1/4, si
« j'ai bien su compter ».

« Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs. Une
« mouche s'agitait dans mes cabinets. Elle voulait en sortir
« et bourdonnait, cherchant quelque morceau de chair à
« ses œufs et à sa ponte. Il me vint une idée. De même,
« me dis-je, un butor qui vient dans mes galeries et dépôts
« de curiosité. Il fredonne et chantonne, et n'est point à
« son aise. A toutes ces choses qu'il voit, il préfère l'endroit
« où il est en coterie. Il aimerait mieux être là à casser une
« croûte, qu'à inspecter ici mes tableaux ».

Notre philosophe a quelquefois le mot pour rire et ne dédaigne pas le calembour. Ecoutez plutôt :

« On me demandait un jour, pour passer le temps, si je
« connaissais un homme sans défaut, un homme comme
« il y en a sur les épitaphes : bon père, bon fils, bon ci-
« toyen, bon époux. Mais sans doute, répondis-je. Cher-
« chez-le dans l'église, le dimanche, après vêpres, vous
« le trouverez à complies. Je me mis à rire, et de cette
« manière on quitte la société sans offenser personne ».

« La longévité des patriarches de la Bible a bien embar-
« rassé quelquefois les savants ; mais pas moi. Je me
« charge d'expliquer l'énigme si l'on me donne pour la
« chercher le temps qu'a vécu Mathusalem ».

Je pourrais continuer les citations; elles sont intéressantes. Dans sa brochure M. Foulon en reproduit vingt-sept toutes plus anciennes que les autres et qui donnent, dit-il, suffisamment l'idée des trésors inouïs d'érudition, d'invention, de méditation et... de divagation de notre philosophe. Qu'il me soit néanmoins permis de terminer par les deux curieuses pensées que voici :

« *Pour mettre à la porte d'un séminaire :*

Digitized by Google

« Ici les élèves du nénuphar apprennent à être les maî-
« tres de la belle moitié du genre humain, en apprenant à
» s'en passer. »

« *Pour mettre à la porte d'une caserne.*

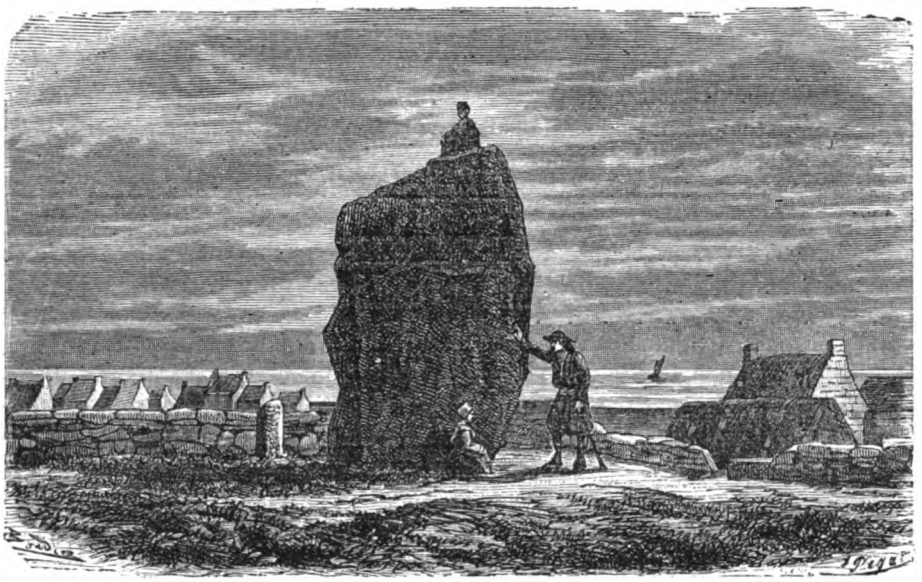
« Ici on apprend à couper la chair humaine proprement
« pour l'équilibre de la politique. »

Honnête et paisible Transon ! lui ne coupait proprement que la chair de porc pour en faire d'excellente charcuterie.

Mais je m'aperçois que Transon philosophe, — dont j'avais pourtant promis de ne pas m'occuper, — m'a si bien fait perdre de vue Transon antiquaire. que j'ai déjà dépassé les dimensions d'une simple lettre sans avoir étudié sous ce nouvel aspect notre digne charcutier. Je tiens pourtant à terminer aujourd'hui cette *Chronique transonienne* et à vous montrer l'amateur de bibelots après vous avoir dépeint l'auteur des pensées philosophiques et de la *théorie de la triste humanité*. L'un vaut bien l'autre, assurément, et on ne sait qui l'emporte en originalité dans cette nature complexe. Transon aimait du reste d'une égale tendresse la philosophie et l'archéologie, il le dit lui-même dans un passage de ses *cahiers:*

« *Douce et aimable philosophie, vous m'avez appris à supporter*
« *les privations et les malheurs, et vous, beaux-arts, n'êtes-vous*
« *pas de vrais plaisirs qui avez ambelli* (sic) *ma vie.* »

Transon fut donc, je l'ai dit en commençant, un des promoteurs du mouvement archéologique dans notre ville, et cela naïvement, par instinct; il était collec-



MENHIR DE LA POINTE DU RAZ (FINISTÈRE)

tionneur-né, venu au monde avec la bosse du bibelot comme d'autres y arrivent avec la bosse des mathématiques, du piano, du commerce ou de l'industrie.

Notre héros avait hérité de son père, charcutier comme lui, d'une vieille maison gothique ayant pignon sur l'une des plus vieilles rues de notre vieille cité, la rue St-Nicolas. C'est dans cet antique logis dont le rez-de-chaussée était occupé par sa boutique, — on disait un étal autrefois, — qu'Alexis avait réuni le plus invraisemblable et en même temps le plus curieux entassement de vieilles choses, rares et artisti ques, intéressantes et improbables. Un petit Cluny s'il vous plaît que l'*hôtel Transon*: Là, pittoresquement disposés, bien qu'en désordre, vous trouviez les rares émaux limousins en taille d'épargne des XII^e^ et XIII^e^ siècles et les jolis émaux peints des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, portant les monogrammes des Jehan Courtois, Jehan Limousin, Nohaillier et Laudin. Vous admiriez les ivoires finalement sculptés, les ferronneries habilement ciselées et, suspendues aux murs tendus de vieilles tapisseries de haute lice, d'anciens panneaux des écoles flamandes et italiennes, des tryptiques naïfs de l'art byzantin, ainsi que les faïences italiennes et françaises aux vives couleurs inimitables. Entre les crédences en chêne sculpté, et les grands dressoirs couverts de lourdes orfèvreries et de délicates verroteries de Murano, vous remarquiez aussi les vieilles panoplies ! Casques à métail, cuirasses finement gravées, boucliers en cuir du XIII^e^ siècle et rondaches historiées du XVI^e^, puis les corsesques, les pertuisanes, les haches et les marteaux d'armes les vieilles arquebuses à miche et à rouet ainsi que les longs pistolets aux crosses incrustées d'ivoire et de nacre ? les épées de toute sorte et de tout âge depuis les épées gallo-romaines à la belle patine de bronze et dont la lame affecte la forme d'une feuille de sauge, jusqu'aux brettes d'acier du temps de Louis XVI et aux glaives de la première République, en passant par les curieux estocs des XIV et XV^e^ siècles et les merveilleuses rapières du XVI^e^ avec leurs poignées compliquées, leurs longs quillous, leurs gardes fenestrées et travaillées comme des bijoux.

Digitized by Google

Ajoutez à cela les ibis égyptiens, les crocodiles empaillés, les poteries samiennes, les haches celtiques, tout un bric-à-brac impossible à décrire, difficile à concevoir, et vous aurez une vague idée du capharnaum qu'Alexis appelait pompeusement ses *galeries ou ses cabinets*.

Je me suis laissé raconter qu'en recevant dans sa boutique les nombreux visiteurs qui se présentaient, le facétieux Alexis ne manquait pas de jouer la comédie suivante : Il était à son comptoir, dans son costume de travail : « veste ronde, tablier blanc, casquette de loutre, bésicles d'argent », — ainsi que le décrit son historien, M. Foulon, — servant une pratique. Vous entriez et demandiez M. Transon : « Il n'est pas ici, répondait le bonhomme, je ne suis que son employé, mais veuillez entrer et je vais le prévenir. »

Le visiteur pénétrait alors dans l'arrière-boutique, première salle du musée, et bientôt apparaissait Transon transformé, revêtu d'un habit à la française, les cheveux relevés sur les tempes par de petits poissons d'écaille et tressés derrière en catagan. Transon méconnaissable et de chrysalide-charcutier devenu papillon antiquaire. C'est alors que commençait l'interminable promenade à travers les *galeries* qui ne durait pas moins de trois ou quatre heures. . .

. . . . . .

Hélas, la mort vint brutalement enlever Alexis à ses méditations et à ses chers bibelots : il mourut en 1847, à l'âge de soixante-douze ans, et sa merveilleuse collection, fruit de plus d'un demi-siècle de recherches intelligentes et laborieuses, fut dispersée l'année suivante, en mars 1848, aux quatre vents des enchères. La vente rapporta, je crois, aux héritiers du digne homme, environ 27,000 francs; de nos jours elle eût rapporté dix fois, vingt fois plus.....

Voilà ce que je sais sur Alexis Transon de Nantes, charcutier de son état, philosophe et antiquaire à ses moments perdus.

R. Huette.

L'ANGEVINE

II

SOUVENIRS D'UN ANCIEN SANS-CULOTTES

(*Suite et fin*).

Vers sept heures, un grand bruit se fit dans la rue. Etaient-ce les Chouans ? Pas encore. C'était un chariot traîné par un cheval étique et recouvert d'une bâche ruisselante de pluie et déchirée en plusieurs endroits. Ce chariot s'arrêta devant ma porte et j'en vis descendre péniblement une toute jeune femme portant un enfant dans ses bras.

— Attendez-moi là, dit-elle à quelqu'un que la bâche du chariot me cachait, et aussitôt retentit un violent coup de sonnette.

— Vous ici ! Ah ! malheureuse femme, et Jean-Marie où est-il ?

J'avais reconnu Mme Carheil.

— Sauvez-nous, s'écria-t-elle, l'armée est en déroute, nous sommes perdus.

Et sans lui donner le temps de m'en dire davantage, je la fis s'asseoir au feu : elle était gelée, et sa petite dormait enveloppée dans un châle. Pauvre mignonne, les larmes me venaient aux yeux en contemplant sa jolie figure pâle et amaigrie que j'avais connue naguère si fraîche et si rose !

Elle se réveilla sous mes baisers, fit une risette au feu, et d'une voix douce et comme étranglée, elle dit : « J'ai faim ! »

La mère et l'enfant avaient à peine mangé depuis deux jours. Je les restaurai de mon mieux, après quoi Mme Carheil me raconta tout : le désastre du Mans, suivant la victoire de Laval, la marche forcée de l'armée à travers des chemins impossibles, les blessés abandonnés, leur matériel de guerre tombé aux mains de l'ennemi, Westermann sabrant les traînards et menaçant de leur couper la retraite, la déroute enfin avec son cortège d'angoisses et d'épouvante.

Jean-Marie avait eu le bras gauche traversé par une balle à la bataille du Mans, mais ce n'était rien. Il n'avait peur que pour elle et sa petite, et voyant l'armée serrée de près par les Bleus, il avait payé au poids de l'or un paysan des environs de Laval pour la conduire dans sa charrette jusqu'à Ancenis.

— Là, lui avait-il dit, tu trouveras notre ami Hautreux qui vous recevra à bras ouverts et vous donnera ses soins jusqu'à mon arrivée.

— Jean-Marie a eu là une heureuse idée, répondis-je, et je le remercie de la confiance qu'il a en moi. Dans les circonstances présentes je suis peut-être le seul habitant d'Ancenis qui puisse vous assurer à tous les trois un refuge, car, après le passage des Chouans, mes amis et coreligionnaires ne pourront jamais supposer que je cache des brigands. Ne vous offensez pas de ce nom, ma chère amie, vous savez bien que c'est ainsi qu'on vous appelle. Donc ma maison vous appartient jusqu'au jour où vous pourrez en sortir sans crainte. Mais quelle folie, entre nous, vous avez faite là ? Vous qui étiez si heureux à Saint-Florent, pourquoi vous êtes-vous jetés dans cette guerre où vous aviez tout à perdre : le bonheur, la fortune et la vie ? Vraiment je vous en veux.

— Que voulez-vous, mon cher Monsieur Hautreux, on se lasse de tout, même du bonheur. Vous avez bien raison de le dire : nous étions trop heureux dans notre petite maison de campagne. Mais allez donc résister à M. et Mme de Bonchamps ? Ils étaient nos voisins, ce sont eux qui nous ont entraînés, et puis la cause était si belle ! Quand au seul cri de « Dieu et le roi » plus de quatre-vingt mille personnes, hommes, femmes, enfants, quittaient leurs bourgs et leurs villages, il aurait fallu être républicain pour ne pas prendre la tête de cet exode et vous savez si nous étions royalistes. Nous le sommes encore malgré les fautes et les désastres. Cela ne veut pas dire cepen-

Digitized by Google

dant que si la chose était à refaire... vous me comprenez, n'est-ce pas? Il n'y a pas que des dévouements et des croyances dans un mouvement de cette nature. J'ai rencontré depuis deux mois bien des ambitions, bien des vanités parmi les chefs, mais la mort héroïque de Bonchamp, la bravoure à toute épreuve de Larochejaquelein et la robuste foi des paysans m'en consolent chaque fois que j'y réfléchis. Parions que de votre côté c'est la même chose.

— Ah! pardieu oui, m'écriai-je.

Et j'allais sans plus de façon lui détailler toutes nos misères, quand j'entendis un grand tumulte.

— Ce sont eux, les voilà! dit Mme Carheil en se précipitant à la fenêtre.

Effectivement c'était l'avant-garde de ce qui restait de l'armée catholique, et il n'en restait pas lourd: huit mille hommes à peine. La Rochejacquelein était monté sur un petit cheval blanc et marchait en tête,entouré de Stofflet, de Beaugé, de Langerie qui tiraient la jambe et ressemblaient à de vrais bandits, avec leurs vêtements déchirés et souillés de boue. Puis venait la cohue et la débandade: les mêmes figures de loups qui m'avaient déjà fait peur au lendemain de Cholet, mais plus sinistres et plus sauvages encore. Pour courir plus vite, beaucoup avaient jeté leurs armes; d'autres portaient des planches et des madriers à bras ou sur l'épaule, et cette foule qui n'avait plus rien d'une armée montait le Pontereau au pas de course et s'entassait, s'écrasait dans les deux boyaux de la haute grand'rue et de la rue de la Juiverie, en criant comme une désespérée: « A la Loire! à la Loire! »

Pauvres gens, la Loire était débordée sur une largeur de près d'une lieue, et pour la passer d'une rive à l'autre il n'y avait pas la moindre barque dans le port d'Ancenis, Je me trompe, il en restait une seule que la garnison avait oublié de couler en quittant la ville. Elle servit à M. de Langerie pour aller fouiller la rive gauche avec une vingtaine de faulx et de piques. Quant à La Rochejacquelein il avait eu soin, en chef prévoyant qu'il était, de s'emparer d'une petite toue trouvée sur la pièce d'eau du château de Saint-Mars, et dès que M. de Langerie eut occupé le poste des Léards, il sauta dedans avec Stofflet et Beaugé, suivi de son cheval blanc qu'il tenait par la bride. L'état-major était sauvé: restait à passer l'armée, c'est-à-dire au moins sept mille hommes. Il y avait, amarrées au-dessous des Léards, deux grandes barques chargées de foin. En un clin d'œil elles furent mises à vide, et La Rochejacquelein s'apprêtait à les envoyer de l'autre côté, en même temps que les deux embarcations qui les avaient transportés, lui et ses lieutenants, lorsqu'une troupe de bleus détachée du port de Saint-Florent se précipita sur eux et les obligea à prendre la fuite. C'en était fait, l'armée était séparée de son chef. Au même instant Westermann atteignait les hauteurs qui dominent la ville et l'écrasait sous le feu de son artillerie volante. Les Vendéens n'avaient plus qu'à mourir. Cependant ils tentèrent un dernier effort. Fleuriot et Piron gardaient fortement les approches d'Ancenis du côté du Pontereau. Ils ramassèrent par les champs, dans les rues, un ou deux milliers d'hommes et attaquèrent Westermann avec une telle violence que d'une seule poussée ils le rejetèrent sur Saint-Mars-la-Jaille.

Pendant ce temps-là Mme Carheil courait après son mari, sans pouvoir le trouver. Personne ne l'avait vu. Était-il mort? avait-il passé la Loire avec La Rochejacquelein? nul ne pouvait la renseigner. A la porte de Nantes, elle rencontre l'abbé Bernier qui lui dit: « Je crois qu'il est avec Piron et de Fleuriot. » A la porte de Paris elle se croise avec Mme de La Rochejacquelein qui, tout occupée de trouver une retraite en cas de malheur, lui répond: « Ma chère, ce que nous avons de mieux à faire, je crois, c'est de réciter le *De profundis*. »

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, on lui rapporta son mari sur un brancard. Carheil avait reçu une balle dans la cuisse et avait donné à ses hommes l'adresse de votre serviteur.

— Me voilà! me dit-il d'une voix étranglée, en me tendant sa main brûlante, peux-tu me recevoir?

La question m'embarrassait fort. Prendre chez moi un chef de brigands, même blessé, quand l'hôpital était à deux pas, c'était vouer ma maison et mon humble personne à toutes les fureurs jacobines. De plus, c'était compromettre le salut de Mme Carheil. Je la pris à part et lui exposai mes craintes. En femme d'esprit qu'elle était, elle n'eut pas de peine à les comprendre, et, s'approchant doucement de l'oreille de son mari, elle lui dit tout bas ce que je n'osais lui dire tout haut.

— C'est vrai, murmura-t-il, je n'y avais pas pensé, embrasse-moi.

Et pendant quelques minutes il y eut une scène déchirante. Le pauvre garçon faisait pitié. Sa petite fille étant accourue en disant: « Papa, bobo! » il l'avait attirée sur son cœur et la dévorait de caresses, pendant que la mère pleurait à chaudes larmes. Et moi que le désespoir de cette famille avait anéanti, je regardais cela comme un hébété, les yeux fixes et les lèvres closes, incapable de leur donner à tous les deux une parole de consolation.

— Allons, lui dit-elle, du courage, ce ne sera rien et notre ami Hautreux te fera bien soigner.

— Oui, oui, m'écriai-je en rompant brusquement le silence...

Et, après avoir pansé sa blessure, nous l'accompagnâmes à l'hôpital.

Le lendemain matin Westermann entrait dans la ville. Les chaloupes canonnières de Nantes avaient coulé les radeaux des Vendéens au fur à mesure qu'ils prenaient le large; des centaines avaient été engloutis dans les eaux du fleuve; les hussards poursuivaient les fuyards à travers champs, et le terrible chef de l'armée de Mayence venait de faire publier au son du tambour que les habitants qui cacheraient des

Digitized by Google

brigands seraient passés au fil de l'épée.

Il s'agissait d'être prudent.

Pour détourner tous les soupçons il fut convenu entre Mme Carheil et moi que nous ne mettrions pas le pied à l'hôpital, à moins que son mari ne fût désespéré, car sur l'ordre exprès de Carrier on avait relevé la liste avec leurs noms des Vendéens blessés ou malades, et nul ne pouvait sortir de l'hôpital sans avoir un *exeat* du district. Seulement je le recommandai chaudement au chirurgien qui était de mes amis, et comme après la bataille, le général Moulin s'était permis, dans un sentiment d'humanité, de délivrer quelques passe-port aux malheureux vaincus, j'eus la précaution de m'en procurer un pour lui.

Peine perdue, précaution inutile. Deux jours après, Carrier révoquait le général Moulin et le faisait arrêter ainsi que tous les brigands qu'on trouvait sur les chemins munis de ses passe-port. Et six semaines plus tard, lorsque Carheil, guéri de sa blessure, demanda l'autorisation de rentrer à Saint-Florent, on lui répondit par un mandat d'amener du proconsul de Nantes.

Vous jugez de ma surprise et de la douleur de sa femme. Il n'y avait pas à se bercer d'illusions, si Carheil était expédié sur Nantes, il ne nous restait plus qu'à porter son deuil.

Mais que faire dans la circonstance ? Comment l'arracher aux griffes de Carrier ? L'idée me vint d'aller le soir à la société populaire et de raconter aux Sans-Culottes, dans l'espoir de les attendrir, le dramatique épisode des femmes patriotes suppliciées par Talmont et sauvées par Carheil.

Mais personne ne voulut signer avec moi la pétition que je proposais d'envoyer à Carrier. Après tout, me répondit-on, cet homme est aussi brigand que les autres. S'il est vrai qu'il ait sauvé la vie aux femmes que tu viens de nommer, il n'en a pas moins porté les armes contre la République.

Je compris plus tard l'attitude hostile du club des Cordeliers. Deux membres dont je tairai les noms, pour ne pas troubler le repos de leurs cendres, avaient adressé à Carrier sur le passage des Chouans à Ancenis, un rapport détaillé dans lequel on prêtait précisément à Carheil un rôle tout différent de celui qu'il avait tenu.

Cependant je ne perdis pas courage et sans plus hésiter je partis pour le chef-lieu, promettant à Mme Carheil de forcer la porte de Carrier et d'être de retour dans les quarante-huit heures.

Il était deux heures du matin quand je montai en voiture, à huit heures j'étais à Nantes. Comme il faisait à peine jour, j'eus la curiosité d'aller voir ce qui se passait autour du Bouffay. J'en fus puni par un spectacle épouvantable.

Tout à coup à la hauteur de la place du Pilori, j'aperçois dans le brouillard une foule énorme. Je presse le pas, cette foule marchait, contenue par des cavaliers, et remplissait l'air de hurlements et de paroles cyniques. « A l'eau les Jean f... à l'eau les réactionnaires ! à mort les curés ! » C'était la populace qui conduisait à la noyade un convoi de prisonniers. Et dans ce convoi il y avait de tout, des hommes, des femmes, des jeunes filles. Les jeunes filles criaient à fendre l'âme, les hommes baissaient la tête, les femmes se jetaient d'un bord à l'autre et demandaient grâce, mais la compagnie de Marat qui les escortait et Goullin qui la commandait les recevaient au bout des fusils ou à coups de plat de sabre. « Qu'est-ce que c'est ? disait Goullin, veux-tu bien te taire, fille de p.... attends, tout à l'heure je m'en vas te faire boire un coup. » Et les Marats, effrayants à voir avec leurs poitrines débraillées, leurs têtes de galériens coiffées du bonnet rouge, leurs figures avinées, leurs yeux lubriques, les Marats, ces janissaires de Carrier, riaient, crachaient, frappaient aux applaudissements de la canaille qui suivait à distance.

De ma vie je n'oublierai ce spectacle. Il me fit sur le moment une telle impression que je rebroussai chemin, pâle d'effroi et tremblant de tous mes membres. Mais il était écrit que dans cette journée j'éprouverais toutes les sensations. Je n'avais pas fait vingt pas dans la rue que je me trouvai nez à nez avec Carrier. Il était en grande tenue et marchait vite, la tête haute et le teint blême, entre Grandmaison et Joly, ses complices. Evidemment il allait présider la noyade. « Dire que pas un homme n'aura le courage de nous débarrasser de ce monstre ! » s'écria derrière moi une vieille femme qui l'avait vu passer, sur le seuil de sa porte ! C'était vrai pourtant, il aurait suffi d'un homme de bonne volonté pour mettre fin à la dictature de ce scélérat ; mais tout le monde avait peur de lui, la terreur qu'il inspirait lui servait en quelque sorte de cuirasse, et moi-même, qui ne craignais pas de lui disputer la vie des autres, l'idée ne me serait pas venue de lui prendre violemment la sienne. Quoi qu'il en soit, les paroles de la vieille me firent rougir et je me souviens que pendant quelques minutes j'eus le sentiment très net de la lâcheté générale.

Mais le cruel souci de la mission que j'avais à remplir m'arracha vite à cette pensée. Je rentrais à l'hôtel pour me restaurer un peu et changer de linge, et à dix heures précises j'étais devant la maison de Carrier.

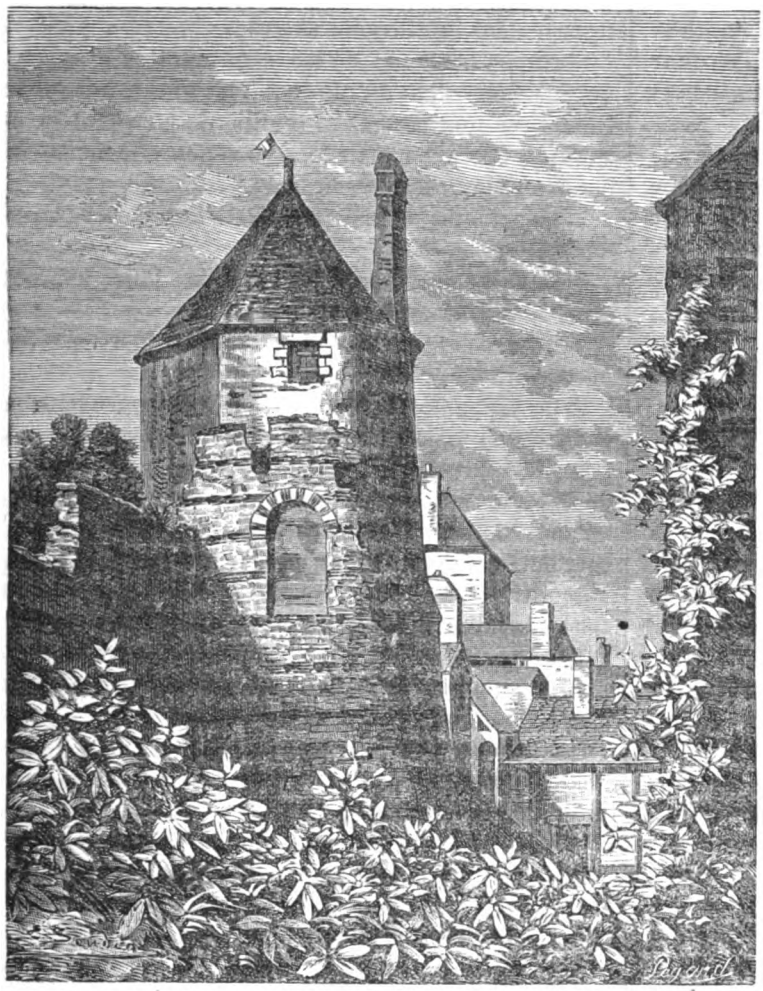
Il n'y avait pas besoin de la regarder deux fois pour la reconnaître (1). Les gueules noires des *Hussards américains* qui montaient la garde à la porte en compagnie des déserteurs de la *Légion germanique* suffisaient à la dénoncer aux passants. Après avoir fait les cent pas sur le boulevard — on a bien le droit de

(1) La maison de Carrier était située au bout du boulevard Delorme. Quand on prolongea le boulevard, on la démolit, mais elle fut reconstruite pierre à pierre au numéro 30 de la rue de Gigant où on peut la voir encore. On entrait dans un beau vestibule à colonnes qui conduisait à un escalier en pierres de taille. A droite et à gauche de ce vestibule se trouvaient deux grandes pièces. L'hôtel avait deux étages et des mansardes et était situé entre cour et jardin. Chaque étage se composait de huit pièces, quatre sur le devant et quatre sur le derrière, séparées par un long couloir.

Digitized by Google

trembler devant l'antre du lion — je me décidai à franchir le seuil. On me laissa entrer sans rien me dire, mais à peine avais-je mis le pied dans la cour, que je me heurtai à des sentinelles multicolores qui me barrèrent le chemin en me disant : « On ne passe pas, si le citoyen désire parler à Carrier, qu'il s'adresse au poste ».

Le poste était de l'autre côté de la cour. Je la traversai, je pénétrai dans le poste occupé par une bande



UNE TOUR DE L'ENCEINTE ROMAINE DU MANS

de Marats qui jouaient aux cartes sur une table couverte de pièces d'or et d'argent, et pendant qu'un mulâtre à chemise rouge allait chercher le commandant du poste, j'assistai à la conversation suivante :

— As-tu vu, disait un Marat, comme ce vieux coquin de curé nageait ! on avait beau taper dessus à coups de gaffe, il revenait toujours à la surface. Le capitaine a trouvé vingt louis dans ses poches.

— Pas tant que moi, disait un autre, dans celles de la marquise, tu sais : cette belle femme en cheveux blancs qui pleurait comme une Madeleine.... tiens, regarde.

Et il tirait de son gousset une poignée d'or avec une montre superbe.

— Moi, disait un troisième, je n'ai pu attraper que les boucles d'oreilles en diamants de la jeune fille qui avait un fichu de mousseline blanche et une ceinture bleue.

— Ah ! c'est toi qui l'a déshabillée ?

— Parfaitement ; la petite brigande était faite au moule et si nous avions été seuls...

— Oh ! fallait pas te gêner. L'adjudant Richard a bien fait son affaire avec la femme qui lui demandait grâce, ce qui ne l'a pas empêché de lui vider ses poches et de la jeter à l'eau après.

Là-dessus le commandant du poste arrive. Un beau gars que j'avais déjà vu quelque part mais dont je ne me rappelais plus le nom.

— Le citoyen, me dit-il, désire parler à Carrier. Quel est ton nom ? d'où viens-tu ?

— Je suis un sans-culottes d'Ancenis.

— Très bien. Tu le verras dans un instant. Il y a un quart d'heure à peine qu'il est rentré de la noyade, car c'était fête aujourd'hui : quatre-vingt-dix brigands à l'eau ! et je te réponds qu'elle n'était pas chaude ! En ce moment il est en conférence avec les administrateurs du département, si tu veux l'attendre !...

Et tout en me tenant ce langage, il me conduisit dans une chambre longue et froide qui donnait sur un jardin et devait communiquer avec le cabinet de Carrier, car en prêtant l'oreille j'entendis très distinctement ce qu'on y disait.

Les administrateurs réclamaient des subsistances pour la ville et Carrier s'écriait en colère : « Le premier b.... qui me parle encore de subsistances, je lui f... la tête en bas.... Si vous avez trop de bouches, la guillotine est là et la Loire aussi qui ne demandent qu'à les supprimer. » Puis, comme le président de la commission militaire lui faisait observer qu'avant d'ordonner des exécutions il désirait rendre des jugements. « Des jugements, hurlait Carrier, c'est toi, vieux coquin qui veux juger, juge donc ! si dans deux heures tout l'Entrepôt n'est pas vide, je te fais fusiller toi et tes collègues. »

Là-dessus il les congédia tous et me fit entrer.

Je le trouvai dans un état de surexcitation inouïe. Il arpentait son cabinet à grands pas, comme une bête fauve qui s'ennuie dans sa cage, et tenait à la main une cravache avec laquelle il décrivait dans l'air des moulinets furieux. Si je ne l'avais déjà vu, je l'aurais pris volontiers pour un piqueur poussant ses chiens.

— Ah ! te voilà, me dit-il, en me toisant des pieds à la tête, que me veux-tu ?

Digitized by Google

— Toucher ton bon cœur, répondis-je d'une voix ferme.

— Oh ! oh ! et en faveur de qui ?

— En faveur d'un homme qui a sauvé la vie à trois femmes patriotes d'Ancenis.

— Son nom ?

— Carheil.

— Attends-donc.... Est-ce que je n'ai pas lancé un mandat d'arrêt contre un brigand de ce nom ?

— Précisément, il s'agit de lui.

— Et tu viens me demander de le mettre en liberté ! Oublies-tu donc que j'ai pour mission d'en finir par le fer et l'eau avec les brigands de la Vendée et d'ailleurs.

— Je n'oublie rien, citoyen représentant. Je sais que Carheil est coupable d'avoir servi contre la République et je l'abandonnerais à ta justice s'il n'avait que ce titre à ta bienveillance. Mais au mois d'octobre dernier, lors de la prise d'Ancenis par Talmont, d'Autichamp et Lyrot, je l'ai vu se dévouer sous les halles pour trois femmes qu'on allait fusiller et obtenir qu'elles fussent relâchées, et franchement cet acte d'humanité plaide en sa faveur.

— Et c'est toi, sans-culottes d'Ancenis, qui viens me conter de ces bêtises. On voit bien que tu ne me connais pas. Que m'importe à moi que ton Carheil ait sauvé la vie à trois femmes ? tu ne me dis pas combien d'hommes il a tué ou fait tuer à Laval et au Mans. Pas de pitié pour ces b.... là, m'entends-tu, et je te trouve bien osé d'être venu me déranger pour si peu de chose.

— Mais, citoyen représentant, le général Moulin lui avait délivré un passe-port ; Carheil pouvait, s'il l'avait voulu, rentrer à Saint-Florent.

— A lui aussi. Quelle vieille canaille de Moulin ! Il faut que je lui passe mon sabre au travers du corps. Des généraux comme çà, c'est mûr pour la guillotine.

Puis s'apaisant un peu et s'asseyant dans un fauteuil :

— Quel âge a Carheil.

— Une trentaine d'années.

— Est-il marié ?

— Il a une femme et un enfant de quatre ans.

— Tiens, tiens. Parions que c'est-elle qui t'envoie... Est-elle jolie ? Tu l'aimes peut être. Allons ne fais pas la bégueule, les sans-culottes ne crachent pas plus que les réactionnaires sur le cotillon. Dis-moi la vérité.

— Carheil est un de mes amis d'enfance.

— Tu choisis bien tes amis.

— En ce temps-là je ne pensais point à la République.

— Tu avais tort. Moi j'y pensais dès le ventre de ma mère.

— Quand Carheil s'est jeté dans le mouvement de la Vendée, je l'ai désapprouvé, sa femme aussi. (Je mentais effrontément, mais en pareil cas il est permis de mentir), et aujourd'hui il s'en mord les doigts, il ne soupire qu'après le repos de son foyer.

— C'est cela ; quand le renard est saoûl, il trouve les raisins trop verts.

— Je te jure, citoyen représentant, qu'il est digne de pitié.

— Moi je te jure qu'il mérite être guillotiné et qu'il le sera.

— Tu n'auras pas le courage de l'y envoyer. Tu ne voudras pas qu'un sans-culottes d'Ancenis soit venu te demander inutilement sa grâce.

— Ne me parle pas de tes sans-culottes d'Ancenis qui me demandent du blé quand les granges des réactionnaires sont pleines.... D'ailleurs, pourquoi la citoyenne Carheil n'est-elle pas venue elle-même me demander la grâce de son mari.

— Une femme de brigand ! elle n'aurait pas osé affronter ta colère.

— Je suis toujours aimable avec les jolies femmes, n'est-ce pas, citoyenne ?

— Ça dépend, répondit une voix que je n'avais pas encore entendue.

Et je vis se lever, derrière un petit paravent qui cachait une moitié de la cheminée, une jeune femme très belle, enveloppée jusqu'aux talons dans une robe de chambre écarlate. Elle s'avança en souriant jusqu'au milieu de la chambre et se mêla à la conversation qui de suite prit une meilleure tournure. A quoi bon, disait elle, s'acharner après des vaincus et multiplier le nombre des veuves et des orphelins ? Après le désastre d'Ancenis et de Savenay, la République n'avait plus rien à craindre et elle était d'avis que Carrier se montrât clément dans la victoire.

Ces paroles produisirent leur effet. Le « charlatan doublé d'un tigre » eut un sourire aimable et prenant sa maîtresse par la taille :

— Allons, me dit-il, puisque la citoyenne le veut, j'attendrai pour prendre une décision à l'égard de Carheil que sa femme soit venue me trouver. Je désire la voir, amène-la moi.

A midi je repartais pour Ancenis et le soir même nous reprenions, Mme Carheil et moi, le chemin de Nantes. Il fallait se presser, car mon pauvre ami était depuis la veille prisonnier à l'Entrepôt et Carrier était homme à me manquer de parole. Quelle journée et quelle nuit ! Tout le temps du voyage Mme Carheil ne fit que pleurer. J'avais beau lui dire que je tenais la grâce de son mari, elle ne voulait pas me croire. Pour elle il était perdu. En partant elle avait embrassé sa petite fille à l'étouffer, et la chère mignonne qui semblait lire dans les yeux de sa mère lui avait dit : « Pleure pas ! papa va revenir. » — Que voulez vous ! les femmes ont des pressentiments qui leur viennent je ne sais d'où, mais ne les trompent jamais.

En entrant chez Carrier, elle se mit à trembler de tous ses membres, et comme je la rassurais : « C'est plus fort que moi, me dit-elle, j'ai la mort dans le cœur, ma petite fille ne reverra plus son père.

Digitized by Google

Hélas ! ce n'était que trop vrai.

Dès que nous fûmes introduits dans son cabinet, le proconsul me regarda dans le blanc des yeux et s'avançant sur moi, comme pour me frapper :

—Tu m'as menti, s'écria-t-il, tu as voulu me jouer... tiens, lis-moi ce rapport. C'est un joli brigand que ton protégé.

Et je lus un rapport de Méaulle dans lequel le commissaire de la Convention rendait compte à Carrier de l'attaque d'Ancenis par Talmont et Lyrot et accusait Carheil d'avoir fait fouetter trois femmes patriotes sous les halles. Naturellement je protestai avec énergie contre la fausseté de ce témoignage, j'offris même à Carrier de faire comparaître devant lui les trois victimes de cet odieux attentat, mais il ne voulut pas m'écouter. Entre le récit de Méaulle et le mien il n'hésitait pas d'ailleurs ; il avait des renseignements particuliers sur Carheil et sa femme. Il savait qu'elle l'avait suivi dans toute la campagne, qu'elle était aussi fervente royaliste que lui, dès lors il ne pouvait qu'envoyer ce brigand à l'échafaud. « Oui, citoyenne, c'est une affaire bien arrêtée, tu peux pleurer, supplier, demander grâce, ton mari est mort, et je laisse au sans-culottes qui t'a amenée ici le soin de te consoler. »

Cette dernière parole prononcée d'une voix ironique était aussi injurieuse pour moi que pour Mme Carheil. Cependant je ne la relevai point, de peur d'augmenter la colère du tigre. Mais elle, qui n'avait rien à perdre, ayant fait dans son cœur le sacrifice de sa vie :

— Vous n'êtes qu'un lâche, s'écria-t-elle, en jetant à Carrier un regard superbe, et je vous défie de tuer mon mari.

— Vraiment!... riposta Carrier en ricanant.

Et, tirant de sa poche ses tablettes mortuaires, il se mit à remplir l'ordre d'exécution. Mais au moment où il allait y apposer sa griffe, Mme Carheil, devenue folle de douleur, sauta dessus et les lui arracha violemment des mains.

Et comme le proconsul s'élançait pour les lui reprendre :

— Ne me touchez pas ou je vous tue.

Elle venait de s'armer d'un petit poignard qu'elle portait sur elle.

— Tu vois bien, citoyen représentant, que cette femme a perdu la tête, m'écriai-je terrifié de ce spectacle.

Immédiatement, sur un signal de Carrier, entrèrent les hussards du poste. Mme Carheil lui jeta à la figure le poignard et les tablettes, et cet ordre était à peine lancé : « Emmenez-moi cet homme au Bouffay et cette femme à l'Entrepôt » que, sans avoir eu le temps d'échanger un mot d'adieu, nous étions séparés brutalement l'un de l'autre et conduits sous bonne escorte en prison.

Quel dénouement inattendu! Les diverses péripéties de ce drame s'étaient succédé si vite qu'entre chacune d'elles j'avais manqué du temps nécessaire à la réflexion et qu'en les repassant dans ma mémoire je crus avoir rêvé.

Le rêve, hélas! était épouvantable et je crois que je l'aurais achevé dans l'autre monde si Savariau, prévenu de mon arrestation, n'avait obtenu le lendemain mon élargissement. Deux jours après, M. et Mme Carheil montaient sur l'échafaud.

Je rentrai à Ancenis le cœur brisé, la mort dans l'âme, et je me souviens qu'à la vue de la petite orpheline endormie dans son berceau je fondis en larmes.

Voilà, mes chers amis, l'histoire vraie des Carheil. Je vous remercie de ne m'avoir pas interrompu dans son cours. Deniau trouvera peut-être que je me suis conduit dans la circonstances comme un faux sans-culottes, mais j'ai la conscience d'avoir rempli mon devoir.

Tout le monde en convint, d'ailleurs, et, après avoir fait certaines réserves d'ensemble, au point de vue politique, Deniau, levant son verre, but à son ami Hautreux et à la République une et indivisible.

LÉON SÉCHÉ.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro, la suite de l'intéressant article de M. Ad. ORAIN, sur les *Curiosités de l'Ille-et-Vilaine*.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Librairie Plon et Nourrit. — *Papiers d'un émigré*, recueillis par le colonel de Guilhermy. — *En Angleterre*, par Félix Narjou. — *Cléopâtre*, par Henry Gréville. — *Porte-close*, par Fortuné du Boisgobey.

Librairie Firmin-Didot. — *Journal du général Gordon*, siège de Khartoum, préface par A. Egmont Hake, traduit de l'anglais par M. A. B..., notes et documents inédits. — *Deux mariages*, par Paul Bonhomme.

Librairie Calmann-Lévy. — *La Morte*, par Octave Feuillet. — *L'Amie*, par Henry Rabusson.

Librairie Charpentier. — *L'Hôtel Drouot et la curiosité* (année 1885), par Paul Eudel.

Librairie A. Lemerre. — *Un Crime d'amour*, par Paul Bourget.

Notre ami Jean de la Rouxière avait bien raison de dire tout à l'heure que l'histoire politique et littéraire de la Révolution française avait grand besoin d'être étudiée, démêlée, éclaircie. Chaque jour nous apporte sur la période révolutionnaire des documents nouveaux, des mémoires inédits — authentiques, ceux-là ; et le rôle de certains personnages s'en trouve singulièrement diminué ou agrandi. Que sait-on au juste, par exemple, de Pichegru et de Moreau dans la conjuration de Cadoudal ? Rien ou pas grand'chose. J'avais cru un instant que les *Papiers d'un émigré*, tirés du portefeuille du baron de Guilhermy, nous apporteraient quelques renseignements précis à cet égard, d'autant qu'ils contiennent un assez long chapitre sur le procès du conjuré breton ; mais j'ai été déçu dans mon attente. M. de Guilhermy, qui eut pourtant des relations très suivies avec Georges Cadoudal, se borne à écrire les lignes suivantes sur Pichegru : « Quoique paraissant mêlé à tout cela, il ne connaissait pas le plan adopté ; mais on espérait pouvoir l'em-

Digitized by Google

ployer en dernier lieu. Il fut convenu qu'il ne s'engagerait à rien par écrit, ne devant se déclarer qu'en cas de réussite, et être prêt à se montrer très hostile aux conjurés en cas d'échec; de sorte qu'en mettant les choses au pire, son procès devenait très difficile à faire. »

C'est tout. Sur Moreau les *Papiers d'un émigré* n'en disent pas davantage : « Quand il nous sera démontré, écrivait-on de Varsovie à M. de Guilhermy, que le crime de Moreau (qui venait d'être arrêté) était d'avoir voulu concourir au rétablissement du Roi, nous le pleurerons de grand cœur.... S'il ne voulait que se faire dictateur ou consul nous sécherons nos larmes. » Nous nous attendions à plus de lumière de la part d'un homme qui fut conseiller du comte de Provence, attaché à la délégation du roi à Londres. Cela n'empêche pas ces *Papiers* d'être fort intéressants. On y sent bien de temps en temps des restrictions volontaires, surtout quand il s'agit de la personne du Roi et du rôle joué par les princes durant l'émigration, mais ils portent la marque d'une sincérité absolue et à ce point de vue ils méritent d'être consultés.

J'en dirai autant du *Journal de Gordon* sur le siège de Khartoum. Ce journal qui a fait tant de bruit lors de son apparition à Londres est à peu près le seul document authentique que nous possédions sur ce siège mémorable, et c'est miracle qu'il nous soit parvenu. Quelle page romanesque! quelle nature héroïque que celle de Gordon! Son histoire tenait déjà de la légende avant le siège de Khartoum. Après sa mort tragique et la lutte désespérée qui la précéda, c'est dans un poème épique qu'il faudrait raconter la vie de cet homme extraordinaire. Ah! il avait bien raison de tourner au dernier moment ses regards vers la France, ce n'est pas nous qui l'aurions lâchement abandonné là-bas. L'Europe sait comment nous avons vengé le commandant Rivière qui cependant avait dépassé les instructions du gouvernement. Mais tout se paie un jour ou l'autre et l'Angleterre se voit aujourd'hui menacée d'une révolution et de la perte de l'Irlande. Ç'a été une profonde méprise pour beaucoup que la lecture des troubles qui viennent de se produire à Londres, mais ceux qui connaissent le travail sourd qui se fait dans la classe ouvrière anglaise, la misère du peuple, et la haine des gueux contre les riches n'en ont point été surpris. Lisez le volume de M. Félix Narjou, *En Angleterre*, ce livre vous initiera merveilleusement aux mystères de la vie sociale de nos voisins et en particulier à l'histoire des fénians irlandais. C'est tout un roman, mais un roman bien autrement terrible que ceux qui sortent du cerveau de nos romanciers parisiens. Zola devrait y songer, cela nous délasserait de ses Rougon-Macquart. Il est vrai que pour nous en distraire nous avons eu ces temps derniers de beaux et bons romans. Ç'a été d'abord la *Morte*, d'Octave Feuillet, ensuite l'*Amie*, de Henry Rabusson, et enfin pas plus tard qu'hier *Un crime d'amour*, par Paul Bourget.

L'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* se jette décidément dans le roman. Je le regrette pour lui, car le roman est un genre inférieur, et il était merveilleusement doué pour la critique, mais la critique ne se lit plus et Paul Bourget a été gâté par le succès de *Cruelle énigme*, qui le méritait d'ailleurs. Quel accueil le *Crime d'amour* trouvera-t-il auprès du grand public, je n'en sais rien encore, mais le livre est beau, audacieux, un peu cru par endroit, et, étant donné le nom de l'auteur et le goût du jour, c'est assez pour qu'il s'enlève.

Par exemple pour vous rafraîchir la bouche et vous remettre de vos émotions, je vous conseillerai de lire la *Morte*, d'Octave Feuillet. Il y a longtemps que le célèbre romancier nous avait donné un livre aussi poignant dans sa simplicité. C'est exquis et douloureux, sensuel et sentimental tout ensemble, et ce mélange de sentiments contraires est trop rare, à mon avis, chez les romanciers qui débutent comme M. Rabusson ou chez ceux qui ont un nom comme Henry Gréville. Pourtant *Cléopâtre* est une chose intéressante et l'*Amie* aussi.

J'aurais bien voulu vous dire quelques mots de l'*Hôtel Drouot et la Curiosité*, de M. Paul Eudel, mais le livre vient de m'arriver et j'ai à peine eu le temps de le feuilleter. Ce sera pour notre prochaine causerie.

UN BIBLIOPHILE.

L'ASSOCIATION PARISIENNE

DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE DE NANTES

Le 30 janvier dernier, à l'occasion de l'arrivée du général Boulanger au ministère de la guerre, les membres de l'Association parisienne des anciens élèves du lycée de Nantes se réunissaient au restaurant du *Lyon d'Or*. Nous avons dit plus haut que le nouveau ministre avait fait ses études au lycée de Nantes. Le dîner était présidé par M. Paul Eudel, qui avait en face de lui le général Boulanger. On remarquait parmi les convives MM. Léon Guillet, Ch.-L. Chassin, Rémy Bernard, J. Lejau, Crosnier, Riant, Abel Charpentier, les docteurs Reliquet et Dehoux, Legros, administrateur des douanes, E. Boutin, G. Allard, etc., etc., soit environ une cinquantaine de convives.

A la fin du dîner, M. Paul Eudel ayant porté un toast au ministre de la guerre, celui-ci répondit en ces termes :

« Messieurs et chers camarades,

« Je ne vous ferai point de discours. Je veux seulement « vous remercier de votre gracieux accueil, et je le fais du « fond du cœur. M. Eudel a exprimé la satisfaction que lui « causait ma présence à votre table. Laissez-moi vous dire « à mon tour combien je vous suis reconnaissant des sen- « timents dont votre cher président s'est fait l'interprète. « Je vous témoigne à tous ma profonde gratitude pour la « réception dont j'ai été l'objet.

« Je bois à votre bonne santé, je bois à la prospérité de la « ville de Nantes, à la santé des élèves du lycée — anciens « et nouveaux — et à celle de nos professeurs! »

Ces chaudes paroles furent vivement applaudies, et notre ami Ch.-L. Chassin en remercia le général Boulanger dans un toast tout patriotique. Après quoi M. Léon Guillet récita des vers charmants de sa composition. Bref, le dîner fut on ne peut plus cordial et la soirée se termina en longues causeries sur ce pauvre vieux lycée de Nantes, qu'on s'apprête à démolir.

On nous annonce comme devant paraître le 15 mars prochain, à Toulon, 2 *bis*, rue de Suffren — Mourillon, une nouvelle revue littéraire et artistique mensuelle sous le titre : **Le XX^e^ Siècle.**

Nous souhaitons bonne chance à notre nouveau confrère.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN, rue de la Paix

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 7. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 28 FÉVRIER 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Louise Michel et ses Mémoires. — De l'influence des premières lectures. — Le revers de la médaille. — La grande citoyenne sifflée à Vincennes. — Maurice Ordonneau et les théâtres parisiens. — Comment se fait une comédie. — Chivot et Duru retournant Ducange et Pixéricourt. — Un à-propos à sensation. — M. Ernest Renan et *1802*.

Louise Michel est incorrigible. A peine est-elle sortie de Saint-Lazare qu'elle recommence ses fredaines. On dirait qu'elle regrette la prison et qu'elle aspire à y retourner. Encore si elle se bornait à publier ses *Mémoires*, on ne pourrait que l'en féliciter, car ils sont vraiment curieux, et il est tels de ses souvenirs d'enfance qui vous montent au cœur comme des bouffées d'air du pays.

Il paraît que, toute petite fille, elle adorait les bêtes et qu'elle fut élevée à la campagne dans une espèce de ménagerie où les chats vivaient en bonne intelligence avec les souris. La chose vous paraîtra peut-être invraisemblable, mais la vie de Louise Michel est cousue elle-même de tant d'invraisemblances, que ce bon ménage entre animaux qui se détestent d'instinct a l'air tout naturel. Seulement n'en parlez pas aux habitants d'Arras, ils vous diraient qu'on n'a jamais vu la queue d'une souris dans l'oreille d'un chat.

Par exemple où nous croyons Louise Michel sur parole, c'est quand elle raconte que ses premières lectures eurent une influence décisive sur la direction de son esprit. On ne lit pas impunément le vieux Corneille, *les Girondins* de Lamartine et les *Paroles d'un croyant*, quand on a l'âme chaude et l'imagination ardente; et c'est précisément dans ces ouvrages où court un souffle héroïque que Louise Michel apprit à penser. Si l'on est toujours le fils de quelqu'un, il est bien rare aussi qu'on ne soit pas tant soit peu l'homme, je devrais dire l'esclave, de ses premières lectures.

Charlotte Corday avait lu les vieux Romains, Mme Rolland, les Jansénistes, et vous savez si leur œuvre s'en ressentit. Mais ces deux femmes avaient un hautain mépris pour la populace, tandis que Louise Michel a pour elle une passion qui tient du délire. Il faut à la grande citoyenne l'atmosphère des clubs, le bruit de la rue, la mise en scène terrible des journées révolutionnaires. Quand elle parle au peuple, c'est pour l'exciter au désordre, au pillage, à la guerre civile. Est-elle sincère? personne n'en doute; désintéressée? la chose est sûre. Tout le monde vous dira qu'elle n'a rien à elle, que sur le navire qui la transporta à la Nouvelle-Calédonie, elle poussait l'abnégation, l'esprit de sacrifice, jusqu'à se déchausser pour donner ses bas et ses souliers aux malheureuses femmes qui n'en avaient pas; que le peu d'argent qu'elle recevait de ses amis de France elle le distribuait à ses compagnons d'infortune, trouvant trop blanc pour elle, et trop pure aussi, le pain qu'elle mangeait, l'eau qu'elle buvait. Aujourd'hui encore elle continue de se dévouer aux malheureux qui pensent comme elle, et pour qu'elle eût un gîte il a fallu que ses amis lui en offrissent un.

Evidemment c'est par ce côté chevaleresque qu'elle est sympathique et nous ajouterons dangereuse. Car si le peuple se laisse prendre trop souvent aux belles paroles des gens qui le flattent pour s'en faire un marchepied, à plus forte raison écoute-t-il les mauvais conseillers qui lui sont dévoués corps et âme. Et Louise Michel ne peut lui donner que de mauvais conseils, du moment qu'elle fait appel à ses appétits, à ses rancunes.

Quand on l'arrêta il y a quelques années, elle conduisait les faux ouvriers sans travail à l'assaut des boulangeries; aujourd'hui c'est à l'assaut de la Constitution, du capital, de la société enfin, telle qu'elle est établie, que la grande citoyenne voudrait entraîner tous ceux qui peinent et qui turbinent. Et cela au nom de la sociale, de la fameuse sociale si chère à

Digitized by Google

Jules Vallès et que l'auteur de l'*Insurgé* n'a jamais pu définir.

Mais elle rencontre cette fois des résistances opiniâtres. Chat échaudé craint l'eau froide, dit-on. Le rôle de révolutionnaire a son revers comme les médailles, et parmi ceux qui ont profité de la dernière amnistie j'en connais qui sont passés à l'ennemi, c'est-à-dire dans le camp de l'ordre, avec armes et bagages.

Autrefois, quand Louise Michel apparaissait dans les réunions publiques, toutes les mains battaient, on l'acclamait, on lui faisait fête, on buvait littéralement ses paroles.

A présent le spectacle n'est plus le même. Si les clubs ont leur claque, ils ont aussi leurs siffleurs. On commence à trouver que la grande citoyenne radote, qu'elle tourne éternellement dans le même cercle d'idées vagues et d'aspirations impossibles. L'autre jour à Vincennes, les auditeurs du bal d'Idalie lui ont carrément manqué de respect en lui coupant la parole par ces cris : « A Charenton ! à Bicêtre ! Tricotez plutôt des bas ! Raccommodez vos jupons ! » On lui a même chanté la chanson de la *Mère Michel*.

C'est navrant, n'est-il pas vrai ? Aussi Louise Michel s'est-elle écriée d'une voix irritée de prophétesse : « O Vincennes ! Vincennes ! Ville de lâches ! lâches ! lâches ! Six cents contre une femme ! » Jérémie était moins dur pour Jérusalem.

Mais que voulez-vous ? On se lasse de tout ici-bas. Les prophètes n'ont jamais eu l'oreille du public, pas plus en jupon qu'en redingote, et, franchement, on a bien le droit de signifier à cette femme qui a perdu son sexe qu'elle vous embête.

Avant peu vous verrez que les siffleurs de Vincennes trouveront des imitateurs dans les clubs les plus purs de Paris. Il ne restera plus alors à la grande citoyenne qu'à écrire la suite de ses *Mémoires*. C'est la grâce que je lui souhaite et à nous aussi.

∴

Quelques mots sur le théâtre pour nous changer la bouche et les idées.

Savez-vous qu'il va bien le petit Ordonneau. Depuis quelque temps on ne voit que son nom sur les affiches des théâtres. Ordonneau par ci, Ordonneau par là : il est à lui tout seul aussi fécond que Burani, et ce n'est pas peu dire.

Les *Petites Godin* étaient à peine retirées de l'affiche du Palais-Royal que *Mon Oncle* apparaissait sur celles de Cluny. L'autre jour, les Nouveautés de Brasseur donnaient la première de son *Serment d'Amour*... A qui le tour ? Ça me fait plaisir de voir ainsi se démener les jeunes. Seulement vous pensez bien que tout cela n'est pas précisément original. On dit souvent que les vieux vivent de souvenirs. Les auteurs dramatiques font comme les vieux : ils se souviennent de leurs lectures, et quand la mémoire leur fait défaut, les bibliothèques sont là qui leur livrent gratis les scénarios des autres. Aujourd'hui c'est la mode. De même que pour faire un civet on prend un matou, de même aussi quand on veut écrire une opérette on prend un ancien vaudeville. Ah ! ils avaient bien de l'esprit les vaudevillistes d'autrefois. Ils en avaient tant qu'on leur en trouve encore, malgré la dépense qu'on en a fait. Duvert et Lausanne, Dumanoir, Dumersan, Clairville sont véritablement inépuisables: plus on leur en prend, plus il leur en reste, et je ne vous apprendrai rien en vous disant que notre temps a la maladie de remonter aux *sources*.

Savez vous par exemple où Chivot et Duru, ces deux inséparables, puisent habituellement le sujet de leurs bouffonneries ? Je le tiens d'eux, car eux au moins ne s'en cachent pas, ils n'ont que la prétention d'être de bons faiseurs et ils la justifient... Eh bien ! c'est dans les drames les plus noirs de Ducange et de Pixéricourt. Ça peut vous paraître drôle, mais c'est ainsi Et de fait il y a dans les gros drames de l'ancien boulevard du Crime des scènes tellement poussées au noir qu'il faudrait être anglais pour n'en pas rire. Retournez-les, vous aurez la comédie demandée. Chivot et Duru ne font pas autre chose que de retourner les scènes de nos vieux dramaturges, et personne ne leur en veut, bien au contraire, du moment qu'ils amusent le public.

∴

Amuser le public ! tout est là aujourd'hui. Le drame est mort et le grand art nous assomme. Vive la gaudriole et le joli ! Foin du beau ! On dirait que ce siècle a conscience de sa fin prochaine et qu'il veut mourir gaiment, gentiment, un verre à champagne dans une main et un masque comique dans l'autre. Pourquoi, par exemple, M. Jules Claretie a-t-il eu l'idée originale de demander à M. Ernest Renan un à-propos pour l'anniversaire de Victor Hugo à la Comédie française ! Est-ce pour le vain plaisir d'ouvrir à l'auteur de la *Vie de Jésus* les portes de la maison de Molière? Evidemment non, car M. Ernest Renan n'a aucune prétention en matière d'art dramatique, et je présume que son à-propos de *1802* — c'est le titre qu'il lui a donné — ferait aussi bonne figure dans ses *Dialogues philosophiques* que sur la scène du Théâtre-Français. Ce n'est pas à son âge qu'on affronte les cabales de la rampe, et, quel que soit son fonds de gaîté, on nous accordera bien que les études religieuses de M. Renan ne l'ont guère préparé au jeu profane de la scène. Claretie le sait aussi bien que personne, mais en Parisien consommé qu'il est, et tout vrai Parisien est curieux et ami de la nouveauté, il n'était pas fâché, lui qui a un si grand culte pour le génie de Victor Hugo, de trouver quelque chose de neuf pour son anniversaire. Un matin il s'est dit : « Tiens, une idée ! si je demandais à M. Ernest Renan de me faire un à-propos pour le 26 février ! Depuis que j'ai l'honneur d'administrer la maison de Molière, je n'ai guère fait encore que liquider la succession Perrin. Voici une

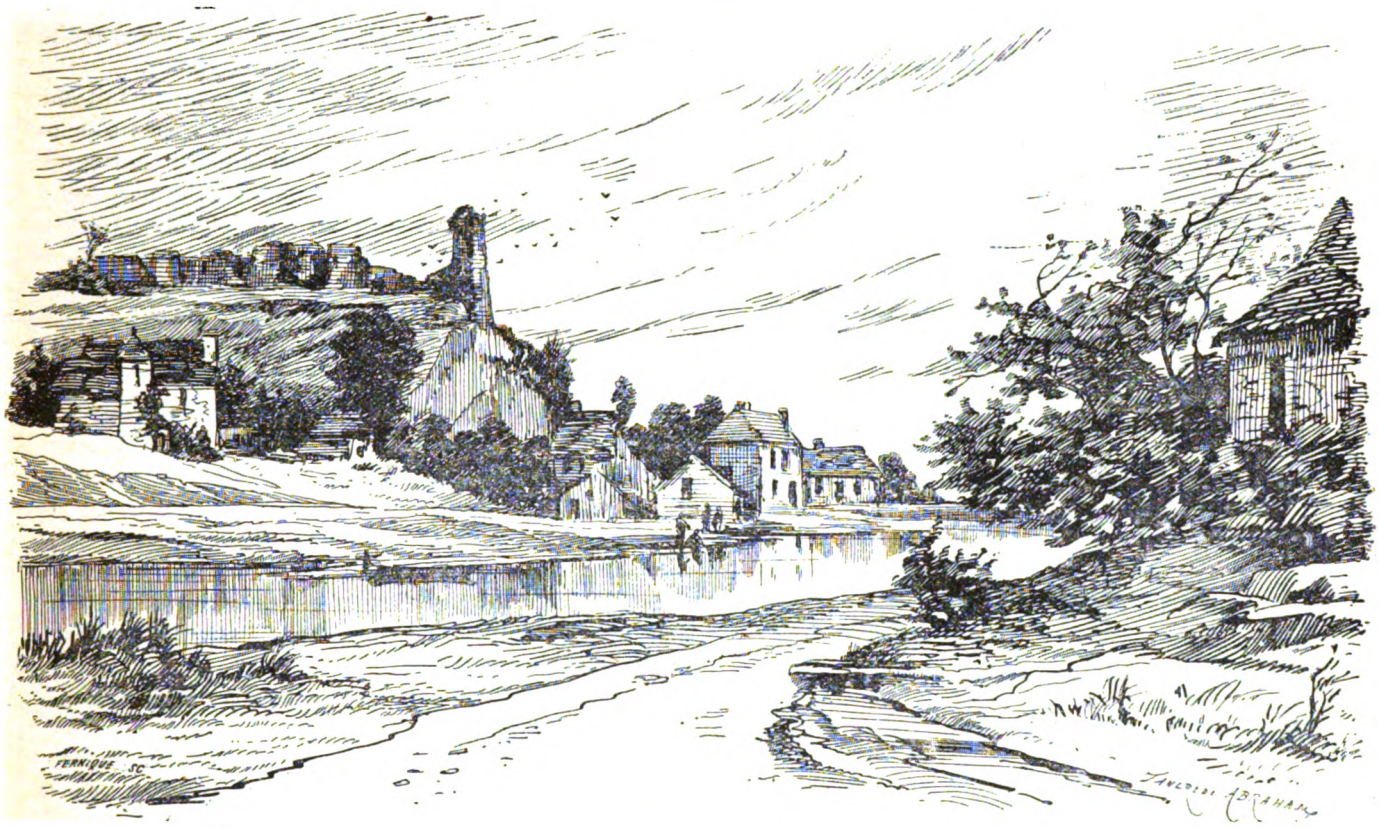
Digitized by Google

bonne occasion de me montrer, saisissons-la par les cheveux, de peur qu'elle m'échappe. Si je réussis, c'est-à-dire si M. Renan accepte mon invitation, en voilà pour quinze jours de commentaires dans toute la presse. J'aurai débuté par un coup de maître. »

Le fait est que c'est un coup de maître d'avoir triomphé ainsi des scrupules de M. Renan. Aussi voyez le beau tapage! Les reporters qui sont à l'affût de la moindre nouvelle ont assiégé huit jours durant le cabinet de l'auteur du *Prêtre de Nemi*, pour avoir des indications sur sa saynette ; toute la presse s'en est occupée et s'en occupe encore, et Caran d'Ache lui-même, dont on connaît le crayon fantaisiste, en a fait l'autre samedi, dans le *Figaro*, l'objet d'une charge désopilante.

Ce que c'est pourtant que la Renommée! — Une fois qu'elle s'est emparée d'un homme, il ne s'appartient plus, il est en quelque sorte le prisonnier de sa propre gloire, et le moindre de ses faits et gestes prend aussitôt les proportions d'un véritable événement. Ne faut-il pas que le public s'amuse ?

JEAN DE LA ROUXIÈRE.



CHATILLON-EN-VENDELAIS

(Dessin à la plume de Tancrède Abraham).

LA STATUE DE SAINT-CORENTIN

LÉGENDE BRETONNE

Il était bien connu pour gibier de potence
Le vieil usurier de Quimper,
Jean Tamik, richard d'importance,
Depuis longlemps mûr pour l'enfer.
Faisant le bon apôtre en traître,
L'hypocrite voulait paraître
Ce qu'il n'était pas : honnête et chrétien,
Les signes de croix ne lui coûtaient rien,
La larme à l'œil, devant un pauvre hère
En proie au désespoir pressant,
C'était d'un cœur compatissant,
Et par pitié de sa misère,
Qu'il lui prêtait à cent pour cent.
Il fallait le voir, le dimanche,
Les mains jointes, le front qui penche,
Agenouillé devant l'autel
De Saint-Corentin tout puissant au ciel !
On eût pris pour un saint lui-même
Jean Tamik qui vole et blasphème.

Ah ! Saint-Corentin, en argent massif,
Argent perdu, trésor improductif
Avec quel amour il t'approche !
Comme il te rêve dans sa poche
Sous la forme d'écus comptant !
Après tout pourquoi pas ? Il y repense tant
Qu'il n'y tient plus, se cache dans l'église
Le cœur battant, le regard ébloui,

Digitized by Google

Attend le brun du soir... Et la statue est prise.
Comme elle est lourde ! Il en est réjoui.
Mais voilà que le poids du saint augmente, augmente
A ce point que Tamik en blémit d'épouvante.
Il n'a pas fait six pas qu'il ne peut plus marcher.
Ses bras vont-ils se détacher ?
Il veut s'enfuir jeter le saint à terre.
Vains efforts ! le saint n'entend pas
S'en aller ainsi de ses bras.
Ce n'est pas pourtant qu'il doive s'y plaire,
Le poids sans cesse augmente.
—A l'aide ! Je me meurs... »
Hurlait Tamik. A ces clameurs
Arrive le curé, qui, tout à sa prière,
N'avait rien vu du fond du sanctuaire
Au premier coup d'œil il comprit,
Et dit à l'usurier qui râle
Au milieu de la cathédrale :
« Malheureux ! le Saint s'alourdit.
« Du poids de tout l'argent maudit
« Que tu volas. Rends-le, sinon ta mort est sûre.
— Mon pauvre argent ! Jamais ; ma conscience est pure,
Délivrez moi, pitié !
— Le Saint s'allégera
Quand ton coffre se videra.
Dis où tu mets ta clé. Vite, le Saint se lasse.
—J'étouffe...Oh! mon argent!...Un moment!...Grâce!Grâce!...
Son corps était déjà raidi ;
Il mourut sans avoir rien dit,
Et le Saint retourna de lui-même à sa place.

Je tiens ceci, pieusement conté,
Pas tout à fait d'un témoin oculaire,
Mais d'un vieux paysan, conteur très écouté,
Qui le tenait de son grand-père
Et n'en avait jamais douté.

SOPHIE HÜE

LES DERNIERS MOMENTS DE LAMENNAIS

Nos lecteurs n'ont pas oublié le remarquable article de notre collaborateur et ami Ch.-L. Chassin sur l'*Enterrement de Lamennais*. Nous sommes heureux de pouvoir le compléter sur quelques points par le chapitre suivant que nous envoie M. Maximin Guérin.

Les divers incidents qui ont accompagné la mort de l'illustre penseur, sont généralement peu connus. Le gouvernement de l'Empire et le parti clérical avaient intérêt à les passer sous silence, et les amis de Lamennais n'ont peut-être pas mis assez d'empressement à les publier. Ce que nous allons raconter en fournira la preuve.

Lamennais est mort à Paris, rue du Grand-Chantier, le 27 février 1854, à l'âge de 76 ans. Préoccupé depuis longtemps des nombreuses tentatives qui avaient été faites, et qui certainement seraient faites encore, pour l'amener à rétractation, il avait prié ses amis de l'entourer, de le protéger même, au besoin, à l'heure où ses forces devraient l'abandonner. Dans ce but, il leur avait remis la copie d'un important codicile ajouté à son testament. Voici la teneur de cette pièce, très caractéristique :

« Je veux être enterré comme les pauvres, et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre. On conduira mon corps directement au cimetière, sans le faire passer par aucune église. On fera part de ma mort à madame de Kertanguy, à messieurs Béranger et Montanelli. »

Une phthisie pulmonaire, qui le consumait depuis longtemps, l'avait réduit à un état d'épuisement et de maigreur dont on peut se faire difficilement une idée. Dans les derniers temps, le poids de son corps ne dépassait certes pas celui d'un jeune enfant. Mais, jusqu'à sa dernière heure, il conserva, intactes et lumineuses, ses hautes facultés intellectuelles.

Son médecin, le docteur Jallat, recommandait de ne point le faire parler. Plusieurs personnes cependant insistèrent pour le voir, entr'autres le baron de Vitrolles, ancien ministre de Charles X, le père Ventura, deux grands-vicaires de l'archevêché. Toutes furent éconduites poliment, mais avec beaucoup de fermeté, conformément aux volontés formelles, plusieurs fois exprimées, du malade, qui souffrait avec une patience remarquable et un courage qui ne se démentit jamais.

Deux incidents notables se produisirent la veille de sa mort : Ce jour-là, le 26 février, MM. Armand Lévy et Joseph Montanelli se trouvaient dans la matinée auprès de Lamennais qu'ils avaient veillé pendant la nuit. Henri Martin vint les rejoindre de bonne heure, et moi, je venais d'arriver, lorsque Lamennais, paraissant sortir tout à coup d'une espèce de léthargie, prononça, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, ces mots entrecoupés :

« Rue de Tournon, 2... Forgues... venir demain,... plutôt ce soir. »

MM. Henri Martin et Armand Lévy partirent immédiatement et ramenèrent l'éditeur Forgues. Lamennais, s'adressant à ce dernier, lui parla de la publication de celles de ses œuvres dont il le chargeait par testament et codicile. Soyez ferme, lui recommanda-t-il surtout. — On fera des efforts pour vous persuader, on essaiera de vous circonvenir. Publiez hardiment sans rien changer ou retrancher.

— Vos volontés seront exécutées fidèlement, répondit M. Forgues. — Pas un point, pas une virgule ne seront modifiés, je vous l'atteste.

— Vous m'en donnez votre parole ?

— Je vous le jure.

La nièce de Lamennais, Mme de Kertanguy, avait beaucoup insisté pour voir son oncle pendant sa maladie. Auguste Barbet, ami intime de Lamennais et son exécuteur testamentaire, se conformant aux recommandations qui lui avaient été faites, s'y était toujours opposé. Mais il avait promis à cette dame de l'introduire dans la chambre du malade, lorsque celui-ci serait à l'agonie.

Digitized by Google

Le 27 février, vers six heures du soir, j'entrais dans la chambre de Lamennais, dont le souffle semblait s'éteindre. Déjà plusieurs personnes s'y trouvaient réunies, entr'autres MM. Carnot, Henri Martin, Auguste Barbet, le docteur Jallat, si je ne me trompe, et enfin Mme de Kertanguy et une autre dame de Bretagne dont j'ai oublié le nom. Ces dames étaient à genoux et en prières.

Je me trouvais alors placé près du lit du malade, qui fit un mouvement et ouvrit les yeux. Je m'empressai de verser dans une cuiller un peu de vin de Malaga, et j'allais l'approcher de sa bouche, quand

MANOIR DE PIERRE LANDAIS, A VITRÉ

(Croquis à la plume de Tancrède Abraham).

il me fit signe qu'il voulait la prendre lui-même, ce qu'il fit, presque sans difficulté. Mme de Kertanguy, ayant vu ce mouvement, s'approcha alors du lit, et prononça ce mot : «Un prêtre. »

Lamennais répondit aussitôt, d'une voix forte, sonore, qui contrastait avec son accent ordinaire :

— Non ! non !

Alors Auguste Barbet, s'adressant à Mme de Kertanguz : « Madame, plus un mot ! — Sortez de cette chambre. »

Sur quoi Henri Martin et Carnot passèrent avec elle dans une pièce voisine. Elle était toute en pleurs, et répétait en sanglotant : « Mais, Messieurs, c'est lui pourtant qui m'a faite chrétienne. » A quoi l'un de ces Messieurs, — je ne saurais dire lequel, — s'empressa de répondre :

— Vous voyez bien, Madame, que personne ici ne songe à faire violence à M. Lamennais. S'il demandait un prêtre, nous ne manquerions pas de le faire venir. Seulement nous ne permettrons à personne d'exercer sur lui une pression qui lui ôterait la liberté de ses actes.

Peu d'instants après cette scène, Lamennais, revenu à son état de calme habituel, promena ses regards sur nous, et prononça ces paroles :

« Mes amis, ce sont là les beaux moments ! »

Le lendemain il expirait, ayant conservé, jusqu'à sa dernière heure, toute son indépendance et sa lucidité d'esprit.

MM. Schaffer, De Sue, Armand Lévy, Montanelli et moi nous passâmes la nuit auprès de notre illustre mort. L'enterrement devait avoir lieu à 9 heures du matin. Nous en avions informé nos amis politiques, et le bruit s'en était promptement répandu.

Il n'était cependant que six heures du matin, lorsque l'on vint nous annoncer la visite du commissaire de police. Celui-ci, en se présentant devant nous, nous déclare qu'il a l'ordre de faire enlever immédiatement le corps. Là-dessus nous lui répondons que, l'enterrement ayant été fixé pour neuf heures, nous protestons, avec la plus grande énergie, contre la violence qui nous est faite, et nous le sommons de nous donner acte par écrit de notre protestation; ce à quoi il consentit sans beaucoup résister.

Les employés des pompes funèbres voulurent alors s'emparer du corps pour le mettre en bière. Mais nous les repoussâmes avec indignation. Armand Lévy et moi nous ensevelîmes Lamennais, après lui avoir coupé, pour nous les partager, de ses cheveux dont la nuance pâlissant à peine était, pour l'âge de l'illustre mort, remarquablement bien conservée.

Mais nous n'en avions pas fini avec la police impériale. Quelques instants après son entrée dans l'appartement, le commissaire nous demande quelles sont les personnes que nous désirons inviter aux funérailles. Nous lui répondons qu'il nous est impossible de connaître tous les amis de Lamennais; que lui en désigner quelques-uns, c'est par cela même

Digitized by Google

exclure les autres, ce à quoi nous ne consentirons jamais.

— C'est bien, — répond ce fonctionnaire, — je sais ce que j'ai à faire dans ce cas.

Et là-dessus il nous examine tous attentivement.

Nous ne devions pas tarder à apprendre ce qu'il se proposait de faire. A peine sommes-nous descendus dans la rue, que nous nous voyons entourés d'une triple haie d'agents de police, qui se tassent et ricanent en suivant le cercueil. — C'est ainsi que procédaient les policiers de l'Empire.

Quelques prêtres en soutane suivaient silencieusement le convoi, qui se dirigeait, de la rue du Grand-Chantier au cimetière du Père-Lachaise, par les rues des Quatre-Fils, de la Perle, du Parc-Royal, Neuve-Saint-Gilles, du Chemin-Vert, Saint-Maur et de la Roquette.

Malgré l'heure matinale, une foule considérable encombrait les rues. La police, pour la couper, laissa passer à la suite du corbillard une vingtaine de personnes, qui occupaient la tête du convoi, et fit virer le pont tournant qui existait à cette époque sur le canal Saint-Martin. La foule, un instant déconcertée, cherche à rejoindre le cercueil par les rues aboutissant à la rue de la Roquette. Mais celle-ci était déjà barrée à sa jonction avec la rue Saint-Maur. Là un assassinat est commis sous nos yeux. Un ouvrier tente de franchir la haie formée par les agents et de prendre la file du cortège. Il est rejoint par un sergent de ville qui lui passe son épée au travers du corps. Le malheureux tombe, en poussant un cri qu'il me semble encore entendre.

Enfin nous atteignons l'entrée du cimetière. Là, les agents laissent passer cinq à six personnes à la suite du corbillard, le reste est bousculé, refoulé en arrière, par un peloton d'infanterie dont la pointe des baïonnettes vient toucher nos poitrines. David d'Angers, De Sue, le colonel Guignard, se trouvent à côté de moi. Je vois encore le colonel Guignard frémissant de colère et de douleur, nous disant, les larmes aux yeux : « — Mon Dieu! allons plutôt vivre chez les sauvages! »

J'ai su depuis que le préfet de police Piétri se trouvait en personne à la porte du cimetière, et qu'il avait laissé passer, parce qu'il les connaissait, Béranger, le poète, et le comédien Bocage.

Suivant la volonté du mort, aucun discours ne devait être prononcé au cimetière. Il n'y avait donc aucune manifestation à redouter, et, par conséquent, aucunes raisons pour nous en interdire l'accès, et nous traiter avec cette violence.

Quelques personnes ont été surprises qu'aucuns mémoires de Lamennais n'aient été publiés après sa mort. C'est là, en effet, une lacune regrettable pour l'histoire; mais dont l'explication se trouve dans une lettre écrite quadruple par Lamennais et remise à quatre de ses amis.

Voici quelques extraits de cette lettre :

« On m'a souvent pressé d'écrire mes mémoires. Malgré la ténuité du fonds à ne regarder que moi, ils auraient pu, en effet, n'être pas dépourvus de quelque intérêt, ayant vu et su beaucoup de choses durant la longue période qu'embrassaient mes souvenirs, lié surtout comme je l'ai été, depuis la fin de l'Empire, avec la plupart des hommes qui se sont fait un nom, et plus ou moins mêlé moi-même au mouvement politique, philosophique et religieux.

« Peut-être aussi ceux que leur goût porte à l'observation du travail incessant de la pensée au sein du monde social, que progressivement il transforme, auraient-ils aimé à suivre dans ses phases le développement d'un esprit sincère, qui, cherchant le vrai toujours et ne cherchant que le vrai, va se modifiant à mesure que la réflexion, le spectacle des faits, l'étude de la nature, de l'humanité et de ses lois, l'éclairent d'une nouvelle lumière et ouvrent devant lui des horizons plus étendus.

« Deux motifs principaux m'ont empêché de céder aux instances qu'on m'a faites. Il aurait fallu pendant des années m'occuper de moi-même, y penser, en parler sans cesse. Or, s'il est quelque chose qui me répugne, c'est cela.

« En outre, contraint de dire la vérité sur les autres, cette vérité n'eût pas été constamment favorable à tous. Il en est qu'elle aurait, quoi que je pusse faire, montrés quelquefois sous des côtés où nul n'est bien aise qu'on le regarde, et cela me répugnait encore — sans blâmer ceux qui lèguent aux vivants l'histoire rigidement vraie des morts, liée à celle de la société; je ne me sentais pas disposé à les suivre dans cette voie. Lorsqu'il s'agit de les blesser, les morts sont toujours des vivants; ils me semblent même avoir droit à plus de respect, à plus de ménagements, car attaqués ils ne sauraient se défendre.

« J'ai donc renoncé à écrire des mémoires. Mais comme, attendu la part que j'ai prise aux choses de mon temps, mon nom survivra peut-être, et que ma conduite et mes écrits, où se marque le progrès de mon esprit, ses variations même, si quelques-uns préfèrent ce mot, pourront donner lieu à des appréciations très diverses, j'ai voulu qu'au moins mes paroles véritables, aux différentes époques de ma vie, fussent bien connues et d'une manière incontestable, afin de prévenir les suppositions et les conjectures erronées.

« A cet effet, secondé par l'obligeance de mes amis, j'ai pris soin de recueillir mes correspondances les plus intimes, pour qu'elles puissent, après ma mort, servir aux desseins que je viens d'expliquer. »

Il est aisé de voir, par tout ce qui précède, que le penseur illustre, apôtre de l'avenir, croyant désabusé, conserva jusqu'à la fin, sans défaillance, sans hésitation, et sans pressions extérieures, l'intégrité de son génie et la force de sa résolution. Exemple mémorable donné à nos contemporains, à une époque qui a eu le malheur de contempler, sans trop s'en

Digitized by Google

émouvoir et les flétrir, après tant d'ébranlements successifs, tant de honteuses palinodies.

MAXIMIN GUÉRIN.

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

TANCRÈDE ABRAHAM

Peintre, graveur, aquarelliste.

I

C'était en 1848. J'avais quatorze ans, et je faisais tant bien que mal ma sixième au collège communal de Vitré, dans ce vieil édifice alors délabré dont je n'ai jamais revu depuis, sans une certaine émotion, le cloître aux dalles sonores où nous prenions nos ébats les jours de pluie, — le vaste jardin d'où la vue s'étendait sur les belles campagnes de la Barattière, — la cour des jeux, entourée de petits jardinets géométriquement dessinés, et dans lesquels notre vénérable principal, M. Rosin, nous permettait de cultiver, — dans des losanges ou des ronds encadrés de bordures de romarin, de saxifrage ou d'œillets nains, — les radis, la *cressonnette* ou les *cives* dont nous assaisonnions notre frugal déjeûner.

J'avais pour camarade de classe un bambin de deux ans plus jeune que moi, pâlot et maladif, mais piocheur enragé. Je copiais sans pudeur ses thèmes et ses versions, et les seules leçons qu'il me fût donné de réciter convenablement furent celles qu'il me souffla. De temps en temps, pendant la classe, il me passait à la dérobée quelques dessins qu'il griffonnait sur les marges de nos classiques, et qui étaient de ma part l'objet d'une admiration naïve et convaincue. C'est dire que le *camarade* avait toutes mes sympathies.

Il m'avait invité à l'aller voir chez lui un jour de sortie. Ce jour se fit longtemps attendre, car j'avais dans mon lot beaucoup plus de retenues que de congés. Enfin, un beau jeudi de juin, — jour mémorable! — je fis parvenir à mon correspondant un billet invraisemblable par lequel je l'avisais que je n'étais pas puni, et qu'il eût à venir me chercher au collège. Le brave homme, après un moment d'hésitation fort compréhensible d'ailleurs, arriva tout essoufflé, et dix minutes après ma sortie du *bahut*, lâchant le bonhomme ahuri, je courais dans les rues de Vitré, demandant aux passants l'adresse de mon camarade.

On m'indiqua, dans une rue étroite, bordée de vieux logis à toits pointus et à gargouilles historiées, une porte massive, peinte en vert sombre. Je soulevai l'antique heurtoir de fer qui retomba bruyamment, et j'attendis quelques secondes qui me parurent un siècle. Une vieille bonne vint m'ouvrir et, après m'avoir fait traverser une cour pavée, me fit entrer dans un jardinet symétriquement divisé en plate-bandes bordées de buis et plantées de rosiers dont les fleurs aux couleurs vives et variées s'épanouissaient sous le soleil. D'un côté, sous une touffe de laurier-palme, un banc sur lequel étaient étalés pêle-mêle un tambour, un fusil, une boîte de soldats de plomb et une *main de papier* à demi-couverte de ces bonshommes et de ces dessins que je connaissais si bien. A gauche, dans l'angle du jardin, un petit pavillon rempli de jouets, et au milieu duquel trônait, sur une table de sapin, un théâtre minuscule dont les personnages et les décors en carton découpé et peints à l'eau étaient l'œuvre de mon camarade. Au fond du parterre, une maison à larges ouvertures et à boiseries sculptées, d'où s'échappa un cri de joie et un battement de mains. Mon camarade m'avait aperçu et accourait au-devant de moi.

Je passai avec lui une journée qui s'écoula avec une désespérante rapidité. Le soir je rentrai au collège, le cœur gros de cette inexplicable tristesse qui suit presque toujours un moment de bonheur.

Le lendemain, les pensums et les retenues recommencèrent à pleuvoir sur moi, et je n'allai plus jamais frapper à la porte de la rue Saint-Louis....

Trente années s'étaient écoulées. Les élèves du vieux collège de Vitré avaient depuis longtemps pris leur volée et s'étaient perdus de vue... Un jour de l'été de 1878 je rencontrai dans les rues de Rennes un ancien condisciple que je voyais souvent, et qui vint à moi dès qu'il m'aperçut. « Je te cherchais, dit-il, pour te présenter un vieux camarade qui désire te voir. » Et, ce disant, il m'indiqua l'ami qui l'accompagnait. C'était ce qu'on appelle un homme solide, à la figure gaie et épanouie, encadrée de favoris grisonnants. Il me regardait avec un de ces bons sourires d'ancienne amitié qui vont droit au cœur... En voyant cette physionomie expressive, franche et ouverte, je me sentis comme poussé par un ressort, et je saisis instinctivement la main que me tendait l'inconnu. Je ne pouvais mettre aucun nom sous cette figure, et cependant j'avais comme un pressentiment que tout-à-coup allaient se réveiller quelques doux souvenirs d'un passé déjà lointain. — « Ton nom, dis-je? » — « Tancrède Abraham. »

J'eus comme un éblouissement. Mon cœur battit bien fort, et je revis, comme dans une sorte de vertige, le vieux collège de Vitré, mes livres et mes cahiers illustrés, et par dessus tout, mon jour de sortie, avec la rue Saint-Louis, la porte au marteau de fer et les acteurs de carton...

Mais je m'oublie et je m'aperçois un peu tard que mes souvenirs d'enfance et mes impressions personnelles ne sauraient intéresser le lecteur, qui attend tout autre chose, c'est-à-dire la biographie de l'artiste.

Digitized by Google

II

ABRAHAM (Tancrède-Louis-Gabriel-Baptiste) est né à Vitré (Ille-et Vilaine, le 7 janvier 1836. Ce fut au collège communal de cette ville qu'il fit la plus grande partie de ses études. Le goût du dessin et de la peinture lui vint naturellement, et un beau jour (il avait alors dix-sept ans), l'idée lui prit d'aller à Paris et d'y travailler sérieusement un art pour lequel il se sentait une irrésistible vocation. Il entra dans l'atelier de Léon Cogniet, qui reconnut de suite chez l'élève de sérieuses aptitudes secondées par deux puissants auxiliaires : une vive intelligence et un grand esprit d'observation. Ces qualités se développèrent d'autant plus facilement que notre jeune peintre se lia avec Jules Noël, Nazon et Francis Blin, trois maitres dont l'exemple et les conseils ne pouvaient qu'exercer une heureuse influence sur son esprit impressionnable.

UNE RUE A VITRÉ

(Croquis à la plume de Tancrède Abraham).

En même temps qu'il faisait de la peinture, Tancrède Abraham essaya l'eau-forte. Son début fut un coup de maitre, et nous en reparlerons plus loin, quand nous établirons le bilan de l'aqua-fortiste. Occupons nous d'abord du peintre.

A partir de 1866, nous trouvons ses charmants paysages à tous les Salons de peinture. Nous en rencontrons encore dans les galeries de nombreux amateurs à Paris, à Angers, à Mortain, à Nantes, à Laval, au Mans, à Châteaubriant, à Bordeaux, à Lille, en un mot à tous les coins de la France. Citons, par ordre de dates, les principaux tableaux de Tancrède Abraham. Nous disons les principaux tableaux, car il nous faudrait presque un volume si nous voulions énumérer la quantité prodigieuse d'études, de croquis et de petits tableaux qui sont sortis de son atelier.

Au Salon de 1866, nous trouvons les *Landes d'Izé près Vitré* ; en 1867, les *Coteaux boisés en Bretagne*; en 1868, le *Vallon de Kertano*, souvenir de Bretagne; en 1869, les *Roches du Gibet* (*Mayenne*), effet d'hiver; en 1870, l'*Etang de la Corbinière* (*Maine-et-Loire*), effet d'automne; en 1872, le *Sentier du Tambourin à Noirmoutiers* ; en 1873, la *Grâce-Dieu, près Beaume-les-Dames* (ce tableau figurait à l'Exposition de Vitré en 1876), et l'*Etang-des-Moines* ; en 1874, la *Vallée de Cuisance* (*Doubs*), actuellement au Musée de Laval; en 1875, le *Sablot à marée basse* (*Normandie*) ; en 1876, la *Source de Kergoarec* (*Bretagne*) ; en 1877, le *Chemin du Coudray* (*Mayenne*), qui figurait à l'Exposition de Rennes en 1880, et le *Plateau d'Origné*, appartenant aujourd'hui au Cercle de l'Union du Mans; en 1878, un *Bivouac en forêt*, effet de neige; en 1879, le *Château de Barbe-Bleue* (ces deux tableaux sont également au Cercle de l'Union du Mans ; en 1880, *Matinée d'octobre dans la vallée de Blaison*, actuellement au Musée d'Angers; en 1881, l'*Etang de Kernézet*, tableau d'un bel effet, d'un ton doux et harmonieux, qui a eu les honneurs de la reproduction par la gravure dans l'*Art*, la *Gazette des Beaux-Arts*, le *Salon illustré*, l'*Illustration* et le journal espagnol *El Correo de Ultramare*, et qui appartient aujourd'hui au Musée de Château-Gontier ; en 1882, la *Chapelle Saint-Philibert* et la *Mare de Blaison*; en 1883, un délicieux soleil couchant, l'*Etang du Merle* (*Nièvre*), qui fut récompensé par une mention honorable ; en 1884, le *Sommet de la Diablerie* (*Anjou*), acquis par le Musée de Rennes ; en 1885, la *Fontaine-aux-Anglais, près Montmuran* (*Ille-et-Vilaine*).

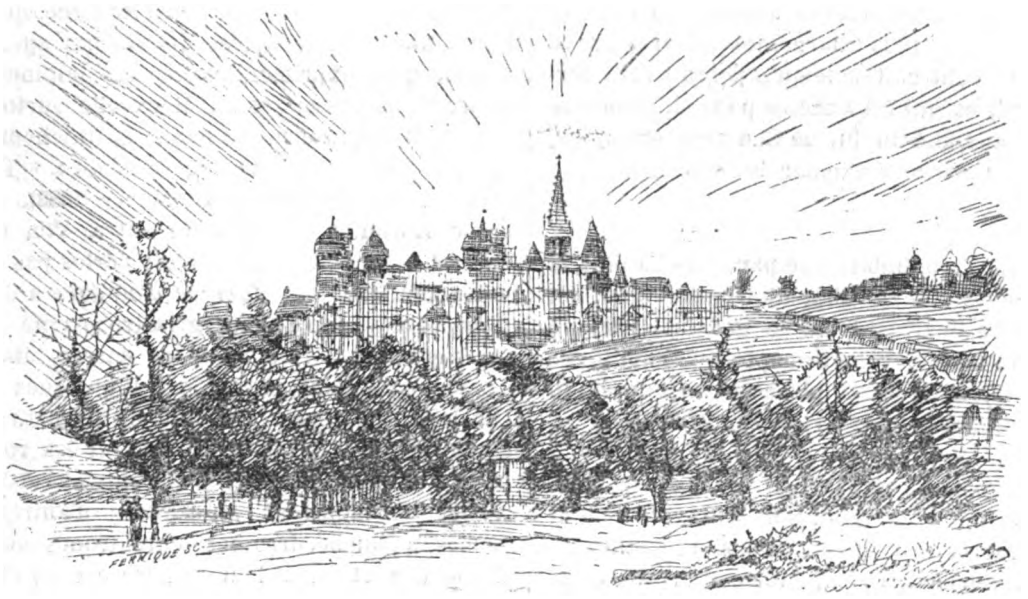
A ces toiles, nous devons en ajouter plusieurs qui n'ont point été exposées, et qui se trouvent aujourd'hui disséminées dans les collections particulières, notammment : *Au bord d'un étang* (*Bretagne*), la *Pêche dans un parc*, le *Pont rustique*, le *Poste de douaniers près Carnac*, la *Source dans les bois*, *Grands arbres au soleil couchant*, le *Bois Saint-*

Digitized by Google

Pierre à Noirmoutiers, le *Donjon de Châteaubriant*, le *Bois de la Giraudière*, la *Cabane sous la neige*, la *Ferme de Kerlagadic*, le *Vieux Prieuré de Saint-Rémy-des-Varennes*, le *Coteau du Pied-Renard*, la *Croix de pierre*, etc., etc.

L'œuvre de l'aqua-fortiste est encore plus considérable.

Son début, avons-nous dit, fut un coup de maître. Il eut lieu au Salon de 1863 où parut la belle gravure intitulée : les *Bords de l'Oudon*. En 1864 et 1865, le succès du graveur s'accentua quand on vit le *Marchix de Vitré*, le *Sous-bois*, le *Ruisseau* et le *Sentier*. Ces chaudes et lumineuses eaux-fortes firent dire à l'éminent critique Arsène Houssaye que « Corot, Français et Desjobert eussent pu signer des deux mains les ravissants paysages de Tancrède Abraham. » Au Salon de 1866, nous trouvons le *Val Clémence* (*Normandie*); en 1867, la *Jouane*; en 1868, le *Vallon de Kertano*, d'après le tableau exposé au même Salon; en 1869, les *Roches du Gibet*, d'après le tableau, et la *Forêt de Karnoët* (*Bretagne*); en 1870, un *Paysage avec ruines* et l'*Arbre de Jean Cottereau*; en 1872, onze gravures pour l'*Album de Château-Gontier et ses environs*; en 1873, la *Rue Baudrairie à Vitré*, un *Paysage* de Noirmoutiers et quatre gravures pour l'*Album d'Angers*; en 1874, six gravures pour l'*Album de Besançon*; en 1875, la *Source de Kergoarec*, d'après le tableau exposé au même Salon, et sept gravures pour l'*Album d'Angers*; en 1876, six gravures pour le même *Album*; en 1877, la *Butte de Gohier* et la *Rue Baudrière à Angers*; en 1880, *Matinée d'octobre*, d'après le tableau du même Salon; en 1881, l'*Etang de Kernézet*, d'après le tableau; en 1882, deux eaux-fortes, dont l'une, la *Chapelle Saint-Philibert*, a paru dans l'*Art*; en 1883, l'*Etang du Merle*, d'après le tableau, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts*; en 1884, le *Sommet de la Diablerie*; en 1885, la *Fontaine-aux-Anglais*, publiée dans l'*Album* de la tombola du Salon.



VITRÉ. — VUE PRISE DE LA ROUTE DE RENNES.

(Croquis à la plume de Tancrède Abraham).

Aux œuvres indiquées plus haut, il faut ajouter un grand nombre d'autres eaux-fortes qui n'ont pas paru aux expositions de Paris, notamment *la Forêt de Rennes*, — les gravures publiées par Cadart dans les cinq volumes de la Société des Aqua fortistes, — celles des *Eaux-fortes et Sonnets* de l'éditeur Lemerre, — celles de l'*Album de Besançon et de la Vallée du Doubs*, au nombre de vingt-cinq; — celles de l'*Album de Château-Gontier et ses environs*, au nombre de trente; — celles de l'*Album d'Angers et ses environs*, au nombre de trente-huit, et dont quelques-unes seulement figurèrent aux Salons de 1872, 1873, 1874 et 1875; — celles des *Chroniques craonnaises*, des *Brindilles* d'Albert Lemarchand, des *Poésies* d'Achille Millien, etc.; — de plus, de nombreux dessins autographiés, lithographiés ou gravés sur bois dans l'*Autographe au Salon*, le *Salon*, le *Bulletin archéologique de la Mayenne*, la *Revue du Maine*, *Angers-Revue*, la *Géographie pittoresque d'Ille-et-Vilaine* (1). Les principales revues d'art de l'époque ont publié de ses gravures à l'eau-forte, notamment *l'Art moderne*, *l'Illustration nouvelle*, *la Bretagne artistique*, *l'Art*, *la Gazette des Beaux-Arts*, *l'Ar-*

1. Nous devons précisément à l'obligeance de M. Alph. Le Roy, l'éditeur de cette belle géographie, la communication des croquis et dessins que nous publions aujourd'hui.

Digitized by Google

tiste, dont Tancrède Abraham est un des collaborateurs habituels.

Il prépare en ce moment plusieurs travaux importants qui témoignent de son infatigable activité, et nous croyons savoir qu'il ne tardera pas à nous donner une série d'*Etudes* faites au *Désert* et au *Chaos* de Villers-sur-Mer (Normandie), et qu'il s'occupe de la publication d'un *Album de Vitré et ses environs*.

A ses talents distingués de peintre et d'aqua-fortiste, Tancrède Abraham joint celui, non moins remarquable, d'aquarelliste. On a beaucoup remarqué au dernier Salon ses délicieuses aquarelles qui obtinrent le plus vif succès et que la Commission de la Tombola s'empressa d'acheter. Plus de trente journaux, soit français, soit étrangers, ont été unanimes à en faire l'éloge. Une de ses plus charmantes œuvres en ce genre est, sans contredit celle qu'il peignit l'été dernier à Dinard, et qui fut achetée pour la princesse Amélie d'Orléans, fille du duc de Chartres, et aujourd'hui épouse du prince Valdemar de Danemark.

III

Tancrède Abraham habite une partie de l'année la pittoresque petite ville de Château-Gontier où il est conservateur du charmant musée qui lui doit son installation et son développement. Il remplit ces fonctions, absolument gratuites, avec un zèle et un dévouement dont les vrais artistes ont seuls le secret.

Son atelier, rendez-vous des lettrés, des archéologues, des savants et des gourmets d'art, est rempli de gravures rares, de meubles anciens, de vieilles tapisseries, de faïences, de miniatures, d'ivoires, de terres cuites, de bronzes, de tableaux anciens signés Porbus, Van Dyck, etc.. et d'une quantité d'œuvres de ses amis Carolus Duran, Corot, Français, Paul Huet, Francis Blin, Flandrin, Camille Bernier, Troyon, Franceschi, Leharivel-Durocher, Barye.

Il n'y a guère d'expositions de province où les œuvres de l'artiste vitréen n'aient été récompensées par des distinctions de toutes sortes : médailles d'or, grandes médailles d'honneur, mises hors concours, etc. Il a été, à l'étranger, l'objet de nombreuses et flatteuses distinctions. Il est officier de l'Instruction publique, correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. En 1870-71, son dévouement et ses soins à nos soldats dans les ambulances lui ont valu la croix de bronze de la Société de secours aux blessés, et les Hospitaliers-Sauveteurs bretons lui ont décerné une médaille.

Il est membre de la Commission historique et archéologique de la Mayenne, Vice-président et l'un des plus zélés fondateurs de la Société des Amis des Arts du même département. Il est l'auteur d'un remarquable mémoire lu à la Sorbonne en 1880, et dans lequel il a développé avec talent et autorité les avantages que les Expositions d'Art en province offrent aux artistes, aux amateurs, aux collectionneurs,

Nous ne saurions mieux terminer la silhouette de Tancrède Abraham qu'en rappelant les appréciations portées sur ses œuvres et son talent par les critiques d'art les plus compétents.

Lors du premier début de l'artiste, Arsène Houssaye avait dit : « J'espère bien que son nom deviendra célèbre, » et la prédiction s'est si bien réalisée que, quelques années plus tard, Théophile Gautier, Jules Janin, Louis Leroy, Charles Coligny, de Wismes, René de Laforest, Albert Varet, de Tal, de Chennevières, Jules Adeline, Olivier Merson et tant d'autres, rendaient un éclatant hommage à ce talent qui s'était révélé et développé tout à coup. — « Tancrède Abraham, disait l'un, appartient à l'école toute moderne du paysage, qui cherche moins à mettre en relief les lignes qui caractérisent une contrée et les détails qui spécifient les objets, qu'à exprimer les aspects lumineux et les impressions ressenties..... Il excelle surtout à rendre la transparence des eaux, la fraîcheur des ombrages, avec sa pointe légère et vive. » (F. de Tal, *Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1882). — « Tancrède Abraham, écrivait un autre, s'en tient à ce qui est, à ce qu'il voit ; ce n'est certes pas une mauvaise méthode. Sa *Matinée d'octobre* a du mérite. A droite il y a un rocher grisâtre plaqué de mousses vertes et formé de blocs carrés, disposés en assises, le faisant ressembler à quelques fragment énorme de monument préceltique : une claire fontaine coule au pied, parmi les herbes et les ronces ; les hautes branches des chênes qui ont poussé derrière le rocher se montrent au-dessus ; d'autres grands chênes, à gauche, dressent leurs troncs aux fermes silhouettes, étendent leur ramure encore chargée de feuilles roussies par la saison ; à gauche également, au premier plan, un second rocher encombré de broussailles, et plus loin une prairie où paissent des vaches, cette prairie fermée au fond par un verdoyant coteau ; un ciel lumineusement léger éclaire ce tableau d'une expression très juste : l'œuvre n'attire pas d'abord ; il faut un second examen pour y reconnaître bien de l'adresse et de l'esprit. » (O. Merson, *Bretagne artistique*, août 1880).

Ces deux citations ont déjà été reproduites par M. André Joubert dans une remarquable étude sur Tancrède Abraham (*Angers-Revue*. 3-10 février 1881), travail intéressant dans lequel nous avons largement puisé. Nous les reproduisons à notre tour parce que, comme à M. André Joubert, « elles nous paraissent analyser et résumer très exactement le mérite particulier de Tancrède Abraham comme aqua-fortiste et comme peintre. »

Tancrède Abraham, qui compte depuis près de vingt ans parmi nos aqua-fortistes les plus distingués, parmi nos plus charmants peintres de paysages, qui s'est révélé hier comme un de nos premiers aquarellistes, a fait beaucoup déjà, et il est loin encore, Dieu merci ! d'avoir dit son dernier mot, d'avoir signé sa dernière œuvre, d'avoir épuisé, avec le succès, les

Digitized by Google

élogieuses appréciations des amateurs et des critiques, car c'est un artiste consciencieux et expérimenté, ayant une insatiable soif de travail et d'activité, ne connaissant pas le repos, promenant partout avec sa bonne humeur, sa vagabonde fantaisie, son goût délicat et éclairé, son sentiment poétique, sa fine et spirituelle observation, et qui se sent animé pardessus tout d'une généreuse et noble passion qui le domine tout entier : l'amour de l'Art.

L. KERDRAONIOU.

LES FIANCÉS D'HOEDIC.

Hoëdic, est une petite île de l'Océan, située en face l'embouchure du Morbihan et à douze kilomètres de Belle-Ile.

Sa population, qui n'augmente jamais, est toujours de 350 à 360 habitants. Le curé, ou plutôt le desservant y exerce simultanément les fonctions de juge de paix, de maître d'école, de gendarme, de garde-champêtre, de pharmacien, de vétérinaire et d'aubergiste.

L'excellent abbé Maguéro qui remplissait tous ces emplois il y a une vingtaine d'années, était l'homme le plus vénéré qui fût au monde. Il régnait absolument en souverain dans l'île, mais sans exercer aucun despotisme sur ses sujets. L'abbé Maguéro était aussi marin et allait en mer par n'importe quel temps pour venir en aide à ses paroissiens.

On le trouvait toujours prêt à remplacer dans une embarcation, le pauvre diable retenu dans l'île par la maladie. Le bon abbé enfin, était la providence des habitants d'Hoëdic.

Son autorité était si étendue, que pas un mariage ne se contractait sans que les fiancés se fussent adressés à lui, pour obtenir son approbation, qu'il s'empressait toujours de donner en y ajoutant une bonne bénédiction.

A Hoëdic, quand a lieu un mariage, tous les indigènes de l'île sont invités à la noce, et le pays entier est en fête pendant plusieurs jours.

A l'époque où le curé Maguéro gouvernait Hoëdic, arriva l'épouvantable catastrophe que je vais raconter et dont les habitants de l'île conserveront toujours l'effrayant souvenir :

C'était par une belle journée de mai, deux jeunes insulaires devaient s'épouser.

Le marié, Jean Corvic, était un jeune homme de 28 ans, superbe gars qui, revenant de faire son service à l'Etat, s'était empressé de se rendre à Hoëdic pour épouser sa promise, Anne Thual, belle fille de 22 ans, qui n'avait jamais mis le pied sur le continent.

C'était, comme on le pense, un véritable mariage d'amour.

Tout le pays était en allégresse ; le père Ozo, un vieux caboteur, s'était enrubanné des pieds à la tête pour faire danser toute la jeunesse au son de sa *bombarde* dans laquelle il avait appris à souffler quelques airs de danse bretonne.

Le mariage civil ne pouvant se faire qu'à la mairie de Palais, dans Belle-Ile, trois barques étaient pavoisées et enguirlandées pour transporter les amis qui accompagnaient les mariés.

La cérémonie religieuse devait se faire au retour, dans l'église d'Hoëdic.

Les fiancés joyeux s'embarquèrent au son de la *bombarde* du père Ozo.

La mer était superbe, et les bateaux en se suivant, filèrent à pleines voiles sur Belle-Ile qu'ils atteignirent en moins d'une heure.

Le maire de Palais, procéda vivement à la cérémonie du mariage, puis toute la noce après avoir trinqué à la santé des nouveaux époux, se rembarqua joyeusement.

— Revenez vite mes enfants, leur avait dit en partant l'abbé Maguéro, car c'est à l'église que se fait la vraie union, ne perdez pas de temps ; je ferai allumer les cierges du maître-autel, aussitôt que je distinguerai en mer les pavillons de vos embarcations. La cérémonie sera superbe, je mettrai mes plus beaux ornements et je me servirai de mon plus riche calice pour l'office divin.

— Démarrons ! larguons tout ! cria le père Ozo en prenant le commandement de l'embarcation dans laquelle se trouvaient les mariés.

Tonnerre de Brest ! fit-il ensuite en regardant l'horizon, le temps va se brouiller, nous allons avoir un rude grain, mes amis il ne faut pas nous amuser si nous voulons arriver à bon port.

Toutes les voiles furent déployées et l'on chercha à prendre le vent par des bordées successives.

La mer devint houleuse, le ciel se couvrit d'épais nuages, le tonnerre grondait sourdement, en quelques minutes l'orage était dans toute sa fureur, le vent s'éleva, les flots s'agitèrent et une effroyable tempête se déchaîna.

Les embarcations montées par ces courageux marins résistaient aux vagues impétueuses et pas une des personnes qu'elles portaient, ne semblait éprouver la moindre terreur. Les mariés s'embrassaient avec une amoureuse tendresse sans s'inquiéter du danger, ils n'avaient aucune crainte, aucune appréhension ; tous les deux ne pensaient qu'au bonheur de s'aimer.

— Nous voilà au passage de la *Taignousse*, attention ! barrez bien ! cria le père Ozo, le grain est fort, n'allons pas nous coller sur ce maudit récif.

A peine le vieux loup de mer avait il fait ces recommandations, que la barque dans laquelle il se trouvait, alla se briser sur le rocher et sombra immédiatement en engloutissant les mariés et leurs compagnons.

Les autres embarcations avaient été emportées dans la passe de Port-Navalo, où elles purent se mettre à l'abri et attendre la fin de la tempête.

Digitized by Google

La cérémonie nuptiale que devait célébrer l'abbé Maguéro fut changée en office funèbre et deux jours après, les habitants de l'île assistaient aux funérailles des fiancés d'Hoëdic.

MICHEL ANEZO.

PORTRAITS A L'ENCRE

JULES VALLÈS

D'après des documents nouveaux et inédits.

J'ai écrit les trois quarts de cette étude à la suite d'un voyage que je fis à Nantes avec Jules Vallès, au mois d'octobre 1881. J'étais alors correspondant du *Phare de la Loire*. Un matin, je reçus du Puy-en-Velay où il était allé « arracher de l'herbe et de la copie », une lettre de Jacques Vingtras qui me témoignait le désir de revoir avec moi « le théâtre de sa jeunesse » Il y avait près de trente ans qu'il avait quitté Nantes, et il espérait, me disait-il, en rapporter « un chapitre émouvant pour son *Insurgé*. »

Nous partîmes donc pour Nantes par une belle soirée d'automne. Pendant deux jours nous visitâmes pas à pas le quartier de Richebourg, le lycée, les ponts, l'hospice Saint-Jacques — toutes les stations douloureuses de sa vie d'écolier, et puis nous remontâmes par bateau la Loire jusqu'à Ancenis — pays natal de Legrand (Poupart-Davyl), de Collinet (le docteur Collineau), de Royannez (Royné)... et le mien aussi.

Ah! le délicieux voyage, et quelles vives impressions j'en ai gardées! Jules Vallès était alors plein de vie et faisait des rêves magnifiques. Il s'est endormi depuis pour l'éternité(1). Puissent ces pages ne pas trop déplaire à ses mânes! Ce n'est point l'œuvre d'un flatteur — je n'ai jamais su mentir à ceux que j'aime ou que j'admire — c'est l'œuvre impartiale d'un ainsi sincère qui, ayant vécu sur le tard dans son intimité, n'a eu d'autre ambition que de laisser du puissant réfractaire un portrait qui lui ressemble.

I

Quand parut *Jacques Vingtras* (2), ce fut d'un bout de la France à l'autre, parmi ceux qui lisent, une admiration mêlée de stupeur. Quel cri douloureux et terrible! le fils ridiculisant sa mère! le sang en révolte contre le cœur! et cela dans une langue sonore, personnelle et superbe. Je me souviendrai toute ma vie du frisson que me donnèrent ces lignes : « Ai-je été nourri par ma mère? est-ce une paysanne qui m'a donné son lait? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse, du temps que j'étais tout petit, je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté, j'ai été beaucoup fouetté. Mon premier souvenir date d'une fessée!... »

Ainsi Vallès n'aurait pas eu de mère, il n'aurait pas goûté la douceur du vers de Virgile, ce « *risu cognoscere matrem* » à travers lequel chacun de nous revoit le sourire de sa mère et toutes les tendresses de son enfance! On m'avait dit pourtant que sa mère avait pris le lit pour ne plus se relever en apprenant qu'il avait été fusillé (1). Ce n'était donc pas vrai! Et ce trait touchant d'amour filial qu'un de ses amis me racontait un jour, était-il faux aussi? Que Vallès se souvienne. Il avait recueilli sa mère à Paris et vivait avec elle. Un soir qu'il devait rentrer plus tard que de coutume, craignant qu'elle ne s'ennuyât toute seule au logis, il acheta chez un bouquiniste la *Reine Margot*, d'Alexandre Dumas, et, lui donnant ce livre au moment de partir : « Tiens, mère, tu liras cela en m'attendant », lui dit-il.

Les enfants n'ont pas l'habitude d'aimer les marâtres; et Vallès, qui avait accroché comme un ex-voto à la muraille de son cabinet de travail son carreau et ses fuseaux à dentelle, Vallès s'est défendu souvent d'avoir voulu insulter sa mère. Je le crois. N'a-t-il pas écrit lui-même : « Ma mère, depuis le jour où je lui avais crié combien ma vie d'enfant avait été douloureuse près d'elle, ma mère avait ménagé mon cœur avec des tendresses de sainte!... »

Qu'est-ce donc que ce *Jacques Vingtras*? Je n'oserais pas dire que c'est un Vallès apocryphe, mais c'est un Vallès arrangé pour les besoins de la cause. C'est sa chair et son sang, ce sont ses nerfs et ses muscles, mais ce n'est pas son cœur. Vingtras a mis le pied sur le sien; il ne croit à rien et n'a de respect pour personne. Son père, sa mère, ses parents, ses amis, Dieu, l'âme, la société, il se moque de tout, il blague tout, il voit tout sous le côté ridicule. Ah! si, Vingtras aime tous ceux qui souffrent, les pauvres, les besoigneux, les déhérités. S'il ne croit pas à Celui d'en haut, il « croit à ceux d'en bas. » La mort de la petite chienne Myrza le fait pleurer et l'assassinat de Louisette le rend fou. C'est même à ces attendrissements soudains qu'on reconnaît Vallès, car le puissant satirique est doublé d'un véritable élégiaque. Bref, *Jacques Vingtras* est une autobiographie en trois tomes, à l'unité de laquelle Vallès me semble avoir sacrifié le meilleur de lui-même; et celui-là se tromperait étrangement sur son compte, qui le prendrait au pied de la lettre de l'*Enfant* et du *Bachelier*. Ne perdons pas de vue l'objectif de Vallès. Etant donné qu'il s'est proposé de combattre le système actuel de l'éducation de l'enfant, le vice de la loi sur les mineurs, les excès de pouvoir, les abus d'autorité du père de famille sur son fils, en matière d'enseignement, l'*Enfant* devenait la préface obligée du *Bachelier* comme le *Bachelier* celle de l'*Insurgé*. Tout se tient, tout s'enchaîne dans cette œuvre, dans cette vie de réfractaire. L'enfant sera farouche, il aura des haines au-dessus de son âge; ayant des goûts de paysan, il maudira la vie de collège, le latin, le grec, les classiques, tout le fatras inutile de littérature an-

1. Jules Vallès est mort le 14 février 1885.

2. Comme le titre des livres joue un certain rôle dans le succès qu'ils peuvent avoir, on s'est demandé souvent où Vallès avait pris celui de *Vingtras*. Je crois avoir trouvé. Vingtras est précisément le nom du directeur de l'hôpital français de Londres. Valles devait le connaître et comme le nom de Vingtras rend, à peu près, le même son que le sien, et commence par la même lettre, il aura pensé à s'en faire un pseudonyme.

1. Mme Vallès est morte vers la fin de 1872, chez une de ses sœurs au village de Farreyrolles, où elle avait été élevée.

Digitized by Google

cienne dont on lui bourre la cervelle ; un jour, fatigué d'être à la chaîne, il soufflettera son père de ces quatre mots cruels : « Je veux être ouvrier » ; il lancera à l'Université qui déjà le regarde comme sa proie, cette imprécation d'écolier en rupture de ban : « J'irai à Paris et, quand je serai là, je ne cacherai pas que j'ai été en prison, je le crierai ! Je défendrai les *Droits de l'Enfant*, comme d'autres les *Droits de l'Homme*. Je demanderai si les pères ont la liberté de vie et de mort sur le corps et l'âme de leur fils ; si M. Vingtras a le droit de me martyriser parce que j'ai eu peur d'un métier de misère, et si M. Bergougnard peut encore crever la poitrine d'une Louisette. Paris, oh ! je l'aime ! »

FAUBOURG SAINT-MARTIN, A VITRÉ

(Croquis de Ta ncrède Abraham).

Et le *Bachelier* est venu à Paris, il a voulu vivre avec son grade, il a battu inutilement le pavé ; personne ne lui a donné de quoi vivre, non pas à rien faire, il ne demandait qu'à travailler, mais de quoi vivre fier, indépendant, maître de lui-même. Alors il est retourné à sa mère nourrice, il s'est fait pion : « Sacré lâche ! » L'entendez-vous jeter le défi à cette société bourgeoise qui exige des diplômes des jeunes gens et qui ne peut même pas les nourrir :

— « Je veux vivre, comme l'a dit ce cuistre ; avec des grades j'y arriverai ; bachelier on crève, docteur on peut avoir son écuelle chez les marchands de soupe. Je vais mentir à tous mes serments d'insoumis. N'importe ! Il me faut l'outil qui fait le pain... Mais tu nous le paieras, société bête qui affames les instruits et les courageux, quand ils ne veulent pas être tes laquais ! Va, tu ne perdras rien pour attendre. Je forgerai l'outil, mais j'aiguiserai l'arme qui un jour t'égorgera. Derrière moi il y aura peut-être un drapeau avec des milliers de rebelles, et, si le vieil ouvrier n'est pas mort, il sera content. Je serai devenu ce qu'il voulait : le commandant des redingotes rangées en bataille à côté des blouses. »

Et voilà comment le *Bachelier* d'hier sera l'*Insurgé* de demain. C'était fatal.

Et cependant pour ceux qui n'ont pas approché Vallès et ne l'ont pas vu dans l'intimité, en déshabillé, en pantoufles, *Jacques Vingtras* reste une énigme.

Nous allons, si vous le voulez bien, en demander le mot au sphinx. Ne craignez rien, il a l'air farouche, mais il n'est pas méchant. C'est un faux croquemitaine, un de ces fiers-à-bras de la rue qui grossissent leur voix pour ameuter les passants. Regardez-le plutôt. La tête large, puissante, est montée sur un cou nerveux ; le front est découvert, les joues sont pleines, les yeux roulent dans leur orbite deux morceaux de charbon ardent. Avec son collier de barbe grisonnante et sa crinière poivre et sel, cette tête fait songer au lion. Au repos elle est rêveuse, l'œil s'apaise et rumine, mais qu'une idée l'allume, aussitôt il jette des éclairs. Quant à la bouche, elle a tour à tour des sourires d'une amertume désespérante et d'une douceur presque féminine.

Comme vous le voyez, ce n'est plus la tête de bois taillée à grands coups de couteau, aux joues creuses, aux pommettes saillantes, ombragée d'un saule que la caricature de Gill a popularisée. Le teint n'est plus jaune comme du buis, la chair est aujourd'hui couleur de brique, et l'exil et le temps ont répandu je ne sais quelle mélancolie sur cette face superbe.

Voilà pour le physique.

Au moral, il est gai et frondeur de sa nature, se passionne pour un rien et se moque de tout, en vrai gamin de Paris. La voix est profonde, l'intonation juste, le geste brutal : tout ce qu'il faut pour être orateur de club. Qu'il aime ou qu'il haïsse, il apporte dans l'attaque ou dans la défense des hommes et des idées, la même ardeur, la même furie. Il a quarante-neuf ans et n'en porte pas plus de vingt-cinq comme esprit et comme caractère.

De l'esprit il en a à revendre, et pas de celui qui court les rues. Sa conversation, comme ses livres, est émaillée de mots cruels qui font rire et parfois saigner. En voici quelques-uns que j'ai notés au passage.

Le directeur d'un journal mort-né lui demandait un jour des chroniques :

— Mon cher, je ne demanderais pas mieux, lui dit Vallès, mais je n'ai jamais aimé me promener dans les cimetières.

Pendant la Commune, Courbet proposa de supprimer Dieu par décret :

— Je voterai contre la proposition, s'écria Vallès,

Digitized by Google

le bon Dieu ne me gêne pas; il n'y a que Jésus-Christ que je ne peux pas souffrir, comme toutes les réputations surfaites,

Le soir du 31 octobre, il envahit la mairie de la Villette avec une compagnie de gardes nationaux et somme le maire d'évacuer la place. Le maire résiste et menace de le faire arrêter.

— Empoignez-moi cet homme-là, dit Vallès.

On l'enferme alors dans une armoire, et il ajoute d'un air tragique :

— Cet homme ne pissera pas de la nuit.

Le dernier jour de la Commune, pendant qu'on se battait dans la rue, Vallès conduisait à l'hôpital de la Pitié un soldat blessé, dans une vieille voiture d'ambulance de l'armée régulière, qu'une ancienne cantinière fédérée avait mise à sa disposition. Il avait fait couper sa barbe et portait des lunettes bleues.

A peine entré dans la cour de l'hôpital, le directeur le reconnaît et pâlit :

— Eh bien, oui, je suis Vallès. Les Versaillais sont là, vous pouvez me faire fusiller, tout ce que je demande, c'est qu'on me tue proprement.

— Ah! vous avez fait bien du mal avec vos articles.

— Je n'en disconviens pas.

— Et la plume de l'écrivain est souvent plus meurtrière que la balle du soldat.

— Alors, s'écrie Vallès, qu'on me fusille avec des plumes!

Tout Vallès est dans ces traits d'esprit: on y trouve et son cœur et son caractère. Quelle étrange nature! Lui parlait-on d'une infortune? il s'attendrissait; d'une injustice ? il s'enlevait. Cet Auvergnat avait du sang du Midi dans les veines. Dans la joie comme dans la douleur, il ne gardait aucune mesure. C'était l'homme du premier mouvement, et, comme toutes les natures en dehors, il cachait sous des apparences farouches un grand fonds de bonté.

Son intérieur était celui d'un paysan qui s'est enrichi dans les affaires et s'est payé un appartement en ville. Les murs étaient tapissés d'images d'Epinal et de caricatures, la vaisselle était bariolée de couleurs vives, dans le goût des anciennes faïences. Une seule œuvre d'art : le portrait du maître par Gill! Avec cela du gaz dans toutes les pièces, dans la cuisine, dans la salle à manger, dans son cabinet de travail. Point de feu de bois ou de charbon dans les cheminées, Vallès se chauffait au gaz. A table, il n'aimait que les choses grasses, plantureuses, succulentes, les plats canailles, le bouilli, les choux, les pommes de terre, les haricots à l'étuvée ; il préférait un ragoût de mouton — sans ail ni oignon, par exemple — à la plus belle perdrix du monde, fût-elle accommodée aux oranges (1). Gros mangeur, avant de se mettre à table, il se mettait en bras de chemise et faisait sauter ses bretelles, comme un homme qui veut se débarrasser d'une lourde besogne. Quand il dinait chez des amis, il demandait à la fin du repas à la maîtresse de la maison la permission de se déboutonner. Foin de la politesse et des convenances! Il ne connaissait que ses aises et il était si amusant qu'on les lui passait.

M. Maxime Du Camp a écrit dans les *Convulsions de Paris* que Vallès avait la monomanie des grandeurs. Pas précisément. Il aimait l'argent pour l'argent, comme les campagnards; il l'aimait d'autant mieux qu'il en avait manqué dans sa jeunesse et fort avant dans son âge mûr. On a souvent cité son mot : « J'ai arrangé ma vie sur le pied de trente mille francs. » On aurait tort de le juger sur cette boutade, car ce n'en est qu'une, et depuis sa sortie de l'*Evènement*, Vallès avait su arranger sa vie sur un pied infiniment moindre. Qu'on ne s'y trompe pas, si âpre au gain que fût Vallès, il tenait moins à l'argent qu'à sa réputation littéraire. Autrement, il n'aurait pas été l'artiste soucieux de la forme que chacun admire.

Maintenant que je vous l'ai présenté, je m'en vais vous raconter sa vie.

II

Jules Vallès naquit le 11 juin 1832, rue des Farges, au Puy-en-Velay.

Son père avait alors vingt-quatre ans et était pion au collège communal de cette ville. Un de ses oncles, qui était curé de Chaudeyrolles, village situé dans la montagne, avait voulu faire de lui un prêtre et l'avait placé tout jeune à la Chartreuse, près du Puy. Mais un jour que le séminaire était allé en promenade à un endroit qu'on appelle l'Ermitage, Louis Vallez (1) avait rencontré Mlle Julie Pascal, dont les parents étaient fermiers à Farreyrolles chez les de La Fayette, et qui venait de prendre l'habit de religieuse de Saint-Joseph. Les deux jeunes gens avaient couru au-devant l'un de l'autre; ils s'étaient rappelé leurs jeux communs et le temps heureux où, quand Julie montait à cheval, c'était Louis qui menait la bête par la bride. Ces souvenirs d'enfance avaient fait battre leurs cœurs à l'unisson, et quelque temps après ils quittaient ensemble le séminaire et le couvent pour se marier — au grand chagrin de leurs familles qui les renièrent et du curé de Chaudeyrolles qui déshérita son neveu du coup.

Le père de Jules Vallès était entré alors comme répétiteur dans une école de la rue des Farges. Mais après la naissance de son premier enfant — une char-

1. C'est pourtant ce régime qui l'a perdu. Quand il sentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, il s'en alla trouver M. Léon Cladel pour lui demander comment il avait guéri du diabète. — C'est très simple, lui dit l'auteur des *Va-nu-pieds*, mon médecin qui habite Bruxelles et que je vous recommande, m'a fait suivre pendant trois mois le régime suivant : Pas de pain, aucun farineux, ni vin, ni café, ni liqueur, mais de la viande saignante et de l'eau!... Cela vous va-t-il ? — Jamais, répondit Vallès, j'aime mieux crever tout de suite.

Et il continua à se bourrer de pommes de terre et de haricots ; quand le docteur Guebhard entreprit de le sauver, il était trop tard.

1. Le père de Vallès terminait son nom par un z, comme en témoignent les actes civils au bas desquels il a mis sa signature. C'est l'auteur du *Bachelier* qui, pour le faire sonner d'avantage, changea le z final en un s et le fit précéder d'un e ouvert.

Digitized by Google

mante petite fille qui devait mourir folle dans sa seizième année— il était devenu répétiteur aux Sourds-Muets, puis pion au collège communal.

L'homme n'avait ni sou ni maille, la femme non plus. Leurs premières années de ménage furent des années de misère pendant lesquelles leurs enfants se couchèrent plus d'une fois sans manger. On m'a raconté à ce sujet qu'une amie de Mme Vallès ayant surpris un jour le petit Jules en train de pétrir de la cendre, l'enfant se serait écrié qu'il voulait faire du pain.

Et cependant la mère était économe et pratique. Ayant aperçu, le soir de ses noces, en entrant dans la chambre nuptiale, un lot de bouquins qui dormaient sur une table, elle s'était dit : « Quel bon papier à chandelles ! » et elle avait déchiré et vendu les livres au poids. Première insulte à l'Université ; ce ne devait pas être la dernière. Toute sa vie, elle pécha par ignorance, par manque d'éducation première. A lire *Jacques Vingtras*, on la prendrait pour une femme méchante, presque pour une marâtre ; eh bien, non. Ce n'était qu'une bonne paysanne ayant les défauts et les qualités des gens de la campagne : économe jusqu'à paraître avare, prude comme une béate, excellente ménagère, mais n'ayant pas la moindre idée du monde où elle était entrée en se mariant, et faisant rire d'elle avec ses toilettes de fermière endimanchée et ses ridicules prétentions de bourgeoise.

Quelques traits suffiront à la peindre.

Quand ils quittèrent Saint-Etienne pour aller habiter Nantes, ils s'arrêtèrent à Orléans. C'était la nuit. Le mari voulait conduire sa femme et son fils à l'hôtel, mais elle l'avait vu, en route, prendre le menton à une fille d'auberge, et elle avait dit : « Nous ne coucherons plus dans ces maisons-là ! » En sorte qu'ils battaient le pavé dans les rues d'Orléans, en attendant le départ de la diligence. Tout à coup, le père dit à son fils : « Jules, regarde donc, voici la pucelle ! » Il venait de reconnaître au clair de lune la statue de Jeanne d'Arc. — « Quand tu auras fini, interrompit la mère, de dire des saletés à cet enfant ! » Et elle ajouta d'un air content : « On peut s'asseoir contre. »

Plus tard, lors de son premier duel, apercevant au bas de son pantalon une tache de sang qu'elle ne pouvait faire disparaître, elle dira à son fils : « Une autre fois, mets au moins ton vieux pantalon ! »

Ces simples traits dépeignent la femme.

Ce que son mari dut souffrir avec elle, on le comprend sans peine, mais je ne veux point raconter ici les scènes douloureuses de ce ménage mal assorti. En deux mots, voici leur histoire ; ils s'unirent par amour et se séparèrent vingt ans après.

(à suivre.)

LÉON SÉCHÉ.

CURIOSITÉS, CROYANCES SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE

(suite).

Le loup la voyant si bien gardée n'osa l'approcher d'autant plus que ses inquiétudes, au sujet de sa liberté, allaient toujours croissant.

La bique ne cessait de geindre, de gémir, de crier même. Elle fit tant et si bien qu'elle arriva à se faire entendre d'un passant qui, par curiosité, entra dans la chapelle. Qu'on juge de la surprise de ce dernier lorsqu'il aperçut la chèvre sur l'autel et le loup blotti dans un coin. Il alla chercher un fusil et débarrassa le pays d'un hôte incommode et dangereux qui avait été fait prisonnier par une chèvre (1).

∴

Si des récits nous passons aux coutumes du temps passé, elles aussi disparues, nous en trouvons d'assez originales.

Les archives du département d'Ille-et-Vilaine renferment de nombreux actes de prises de possession dans lesquels nous remarquons qu'au siècle dernier lorsqu'une personne achetait un immeuble elle allait en prendre possession accompagnée des notaires et du procureur possessoire. On lit, à cet effet, dans un acte de 1775, de la *jurisdiction* du comté du Plessix-Bertrand et du marquisat de Châteauneuf :

« Ensuite de quoy sommes tous de compagnie entrés dans les dites maisons où nous avons trouvé les fermiers auxquels nous avons déclaré le sujet de notre transport qui est de prendre possession d'icelles, lesquels ont déclaré n'avoir aucun moyen empeschans.

En conséquence avons tous montés dans les greniers desquels nous avons ouvert et fermé les gerbières, ensuite entrés dans le jardin lequel nous avons circuité et moissonné et sur icelui beché, cavé, planté, déplanté, coupé bois et arraché toutes herbes.

Revenus dans les dites maisons nous y avons fait feu et fumée, bû et mangé ouvert et fermé portes et fenêtres et généralement fait tous autres actes denotant bonne et valable prise de possession, sans trouble ni opposition de personne venus à nos connaissances quoy qu'évocation faitte de tous créanciers prétendants droits et intérêts aux dits héritages. »

∴

En remontant plus loin nous découvrons des coutumes bien plus étranges, et nous ne pouvons résister au désir de citer celle-ci, empruntée au greffe de la seigneurie de St-Ideuc.

Devoir d'une rose présentée au seigneur du lieu pour les garçons non mariés, et âgés de plus de 13 ans.

1. Cette histoire est, paraît-il, véridique et le passant qui tua le loup s'appelait M. de Lanjuinais, neveu du Ministre de ce nom.

Digitized by Google

Le samedi quatorzième jour de mai, lendemain de la Pentecoste mil six cent soixante et trois, environ une heure de l'après midi au bourg de St-Ydeuc, devant nous sénéchal et juge ordinaire de la juridiction de St-Ydeuc, ayant avec nous pour adjoint Me Philippe Ballon, notaire et greffier d'icelle, a esté dit et verballement demonstré par Me Laurent Guilbert, procureur fiscal de la dite court et juridiction que tous les jeunes garçons de cette paroisse, non mariés, depuis qu'ils ont atteint l'âge de treize ans, sont obligés tous les ans à pareil jour que icelui de faire faire une rose, couverte de *paten* (?) armoriée des armes du seigneur fondateur de l'église de cette paroisse, propriétaire de cette juridiction, et icelle rose être donnée, en ce lieu, à une fille qui sera par le Roi d'iceux jeunes garçons élue et choisie, et pour mieux en affectionner le seigneur les dits jeunes garçons, non mariés, sont aussi obligés d'aller le matin de ce dit jour, tous les ans, en la demeurance du dit seigneur, lui présenter une rose de paien et le saluer tous de compagnie, accompagnés de joueurs de tambours, de hautbois, bombardes et autres instruments. Duquel droit tous les seigneurs prédecesseurs de escuyer Jean de Lahaye, sieur de la Ville Jacquin, apré sent seigneur fondateur de l'église et cimetière de cette paroisse et propriétaire de cette seigneurie sont en possession dudit droit et d'icelui jouit sans trouble de tout temps immémorial et que connaissance d'homme n'est au contraire.

***

Un ancien habitant de Pipriac nous adresse des coutumes, des légendes et des croyances qui, tout naturellement, trouvent leur place ici. Nous les transcrivons telles qu'elles nous sont envoyées.

« Dans mon enfance, dit-il, les mariés de la commune de Pipriac arrivaient de leur village au bourg, le jour de leur noce, *juchés* en croupe derrière d'habiles cavaliers parés de bouquets et de rubans. Les invités suivaient à pied au son des violons. La mariée était mollement assise sur un oreiller solidement attaché sur le *penet* (1).

« La messe terminée, le départ, après maintes libations, avait lieu de la manière suivante :

« Les conducteurs montaient seuls à cheval pour faire caracoler leurs bêtes puis s'arrêtaient devant la noce. Le parrain de la jeune épouse ou à son défaut un personnage choisi parmi les invités, prenait la mariée dans ses bras et l'asseyait délicatement derrière son cavalier. Le nouvel époux montait lui aussi derrière son conducteur, et on leur apportait du vin. Les proches parents trinquaient avec eux jusqu'au moment où les chevaux partaient à fond de train pour revenir plusieurs fois vers les invités qui s'alignaient deux par deux, bras dessus bras dessous et enfin se décidaient à suivre les mariés en dansant et en chantant au son des violons. »

(1) Selle large.

***

Il ne reste aujourd'hui aucune trace du vieux château de Bossac, en Pipriac, qui appartenait en 1513 à Pierre de Rohan, en 1629 à Françoise de Coligny, dame de Bossac, veuve de René de Talensac, et au siècle dernier à M. Huchet de la Bédoyère, vicomte de Bossac. Cet antique manoir a seulement laissé son nom à un moulin et à un petit étang aux trois quarts desséché.

La légende nous apprend qu'il existe dans ce marais un tonneau plein d'or et d'argent qu'on ne pourra prendre qu'en attelant dessus quatre bœufs d'une blancheur immaculée. Il faudra aussi que le *touchou*, c'est-à-dire le bouvier tenant l'aiguillon pour exciter ses bêtes, ne profère aucune parole, avant d'être sorti du territoire de Bossac.

On assure — mais il y a de cela bien longtemps — qu'un homme entreprenant et désireux de s'enrichir se procura jadis quatre bœufs blancs et les attela sur le précieux tonneau. Excités du geste et de l'aiguillon, les bêtes firent leur service comme à la charrue.

AD. ORAIN.

(à suivre.)

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN, rue de la Paix

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE
DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. Nº 8. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 MARS 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Pour et contre les avocats. — La liberté de la défense et la proposition Michelin. — Une pétition du barreau de Toulouse. — La corporation des avocats. — Les stagiaires. — Us, coutumes et privilèges. — Le cas du citoyen Protot. — Les droits de la défense. — Les lenteurs de la procédure et les frais de justice.

Tout vient à point à qui sait attendre.

Au mois de mars de l'année dernère, je reçus d'un avocat de Toulouse une lettre qui, pour être très intéressante, ne laissa pas que de m'embarrasser un peu.

M. H. Laval, — c'est le nom de l'avocat en question — m'exposait qu'il avait été délégué, l'année d'avant, par un groupe très considérable du barreau de Toulouse pour réclamer du Parlement, par voie de pétition, la liberté du barreau sous la garantie du diplôme. Le président du conseil l'avait fort bien reçu, le ministre de la Justice aussi ; au mois d'août, lorsque fut promulguée la loi sur la magistrature, il avait adressé un mémoire à M. le Président de la République pour lui demander de rapporter « l'inique ordonnance du 20 novembre 1822 et le monstrueux décret du 14 décembre 1810 » qui régissent encore aujourd'hui la profession d'avocat. Mais ni le Président de la République, ni les ministres n'avaient daigné prendre sa demande au sérieux, et, de guerre lasse, il s'adressait à moi. C'était beaucoup d'honneur me faire, beaucoup trop même, car, outre que je n'ai aucune espèce d'influence auprès des hommes qui sont actuellement au pouvoir, je n'ai pas la moindre compétence en matière juridique, n'ayant appris le droit que dans un cours de littérature et connaissant fort peu la loi que, cependant, nul n'est censé ignorer.

Je repliai donc la lettre de M. H. Laval et la déposai, à tout hasard, dans un coin de mon bureau, en pensant qu'un jour ou l'autre les événements me fourniraient peut-être l'occasion de m'en occuper.

Bien m'en prit, comme vous allez le voir, car voici justement que MM. Michelin et Planteau viennent de déposer sur le bureau de la Chambre une proposition tendant à la suppression du monopole de l'ordre des avocats.

Plus de tableau d'avocats ! malpeste, comme vous y allez. Est-ce que d'aventure les mécontents du barreau de Toulouse auraient chargé l'ancien président du Conseil municipal de Paris de la défense de leurs intérêts ?

Je rouvre la lettre de M. Laval et j'y lis ceci que la profession d'avocat est un leurre et une duperie. Il doit en savoir quelque chose puisqu'il est du bâtiment. Causons donc de cela ensemble, si vous le voulez bien.

∴

Après avoir passé quinze ans de sa vie sur les bancs du collège et de l'école de Droit, après avoir acheté son diplôme au poids de l'or, un jeune avocat demande à être inscrit au barreau de Paris, de Lyon, de Bordeaux, de Toulouse, peu importe la cour. C'est bien. Le bâtonnier examine son dossier, s'enquiert de la condition de sa famille, de ses ressources ; s'il est logé en un garni, on lui refuse l'inscription, une chambre d'hôtel étant indigne d'un avocat ; s'il est dans ses meubles, on la lui accorde sous la réserve d'un stage de trois ans pendant lequel il ne pourra plaider que les causes dont les autres ne voudront pas, ou les affaires pour lesquelles il aura été désigné d'office. Et cela sans les moindres honoraires. Tant pis s'il n'a que du pain sec à manger et qu'une chemise de rechange ! On n'embrasse pas la carrière d'avocat quand on est fils d'ouvriers pauvres ou de petits bourgeois sans le sou.

Comme pour consigner les besoigneux à la porte, l'Ordre défend aux avocats de souscrire des billets à ordre ou toute autre valeur commerciale. Avec des billets, un jeune homme pourrait se procurer de l'argent à un taux usuraire et vivre tant bien que mal en attendant une clientèle payante. Et l'usure est un

Digitized by Google

délit qu'on ne doit pas encourager, et les dettes sont une mauvaise habitude qu'il faut bien se garder de prendre.

Silence aux pauvres ! s'écriait Lamennais. Jeune stagiaire qui n'avez pas les moyens d'attendre, mettez votre éloquence dans votre poche, accrochez votre langue à la barre, la robe n'est pas faite pour vous, place aux riches ! La liberté professionnelle est remplacée dans le barreau par la discipline. Et quelle discipline ! La discipline étroite et sotte des anciennes jurandes. Toute de traditions surannées et d'usages plus ou moins ridicules. Qu'est-ce que cette défense faite aux avocats de porter la moustache, et pourquoi tolérer le collier chez les uns, quand les favoris seuls sont d'ordonnance ? J'ai vu rappeler à l'ordre, en plein tribunal, un avocat qui, dans les chaleurs de juillet, avait mis un pantalon blanc sous sa robe.

∴

La tradition tient lieu de loi dans l'Ordre. Elle peut changer selon les villes, autoriser ici ce qu'elle interdit là, mais elle est partout aussi sévère. Qui s'y frotte s'y pique. Tout avocat a l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. A-t-il le malheur de prêter le flanc à la critique, commet-il un délit ? avant d'en rendre compte à la justice, il est traduit devant une commission prise dans les rangs de l'Ordre, c'est à-dire parmi des rivaux ou des jaloux. Fût-il cent fois innocent, il peut être excommunié, sans qu'il ait la ressource d'en appeler devant aucune juridiction.

Je me trompe, il a le droit d'en appeler devant la Cour. Mais la Cour se transforme, pour la circonstance, en une chambre d'enregistrement et se borne à déclarer que l'Ordre est le maître de son tableau.

Que d'avocats de talent ont été rayés ainsi pour de simples peccadilles ou pour des raisons politiques ! — Voyez Protot de la Commune, disait l'autre jour un chroniqueur du boulevard.

Pardon, mon cher confrère, il me semble que Protot a été puni par où il avait péché, et je ne comprends même pas qu'il ait eu l'audace de réclamer sa réinscription. Quand on a été ministre de la Justice, fût-ce sous un gouvernement révolutionnaire, et qu'on a refusé à M. Rousse, le droit de défendre l'archevêque de Paris, arrêté comme otage, la seule robe, qu'on devrait porter — si elle existait encore — c'est la robe rouge du bourreau. La Convention que singeait la Commune donna bien un défenseur à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Quel crime abominable avait donc commis Mgr Darboy pour être indigne d'être défendu?

Le cas du citoyen Protot est donc mal choisi comme exemple des ukases arbitraires du conseil de l'ordre. J'aimerais mieux celui de Manuel et du P. Lacordaire que M. H. Laval me signale.

∴

Mais que sont ces inconvénients du métier auprès des privilèges et immunités attachés à la robe d'avocat ? C'est là surtout qu'il y aurait à reprendre. Un avocat a le droit de tout dire à la barre. Non seulement il peut se moquer agréablement des clients de son adversaire, mais, sous couleur de défendre les siens, il peut ridiculiser, diffamer, déshonorer les autres sans qu'ils puissent exercer le moindre recours contre lui. La diffamation fait partie des droits de la défense. Le journaliste qui touche à l'honneur d'une personne court le risque d'être traduit en police correctionnelle. L'avocat, non. Il jouit de l'impunité absolue, du moment qu'il est dans l'exercice de ses fonctions. Est-ce juste ? n'est-ce pas plutôt un privilège indigne du temps où nous vivons ?

Ah ! certes, il fut des jours, je me plais à le reconnaître, où l'avocat avait besoin pour dire la vérité, toute la vérité, de se sentir couvert dans le tribunal par autre chose que la majesté du lieu. Sous l'Empire, par exemple, dans un procès politique de quelque retentissement, le président de telle chambre correctionnelle lui eût retiré vingt fois la parole, s'il n'avait eu le droit de tout dire, et il est bien clair qu'en pareil cas Gambetta n'aurait pas pu prononcer, à propos de la souscription Baudin, son célèbre réquisitoire contre le régime issu du Deux-Décembre.

Mais par ce temps de république et de liberté, quel besoin ont les avocats d'être protégés contre la tyrannie des juges et que viennent faire dans les droits sacrés de la défense le droit impie de la diffamation ?

M. Henry Laval a raison de dénoncer ce privilège inique. La profession d'avocat peut s'en passer parfaitement, elle n'en serait que plus honorable et plus belle. Quoi de plus élevé que le rôle de défenseur qui n'a en vue que l'intérêt de son client et qui, pour lui sauver ou l'honneur ou la vie, puise dans sa propre émotion des accents de nature à désarmer les juges ! Un homme accusé d'avoir commis un crime confie sa cause à un avocat. Par un concours de circonstances malheureuse toutes les charges pèsent sur lui, les témoignages mêmes lui sont défavorables. Et cependant il est innocent. Quelle satisfaction de la conscience, et quelle gloire devant le monde n'est-ce pas pour le défenseur d'arracher cet homme à la mort, en faisant éclater à tous les yeux sa complète innocence?

La profession d'avocat est si noble, elle a tant d'attraits pour les grands cœurs, qu'après avoir touché aux sommets du pouvoir les avocats politiques ne dédaignent pas de reparaître en robe à la barre du tribunal et dans les cérémonies publiques.

J'entends encore Gambetta, à l'apogée de sa puissance, plaider pour M. Challemel-Lacour. Et je vois toujours ce pauvre et glorieux Jules Favre suivre le convoi de Picard, la tête basse et comme foudroyé par les événements.

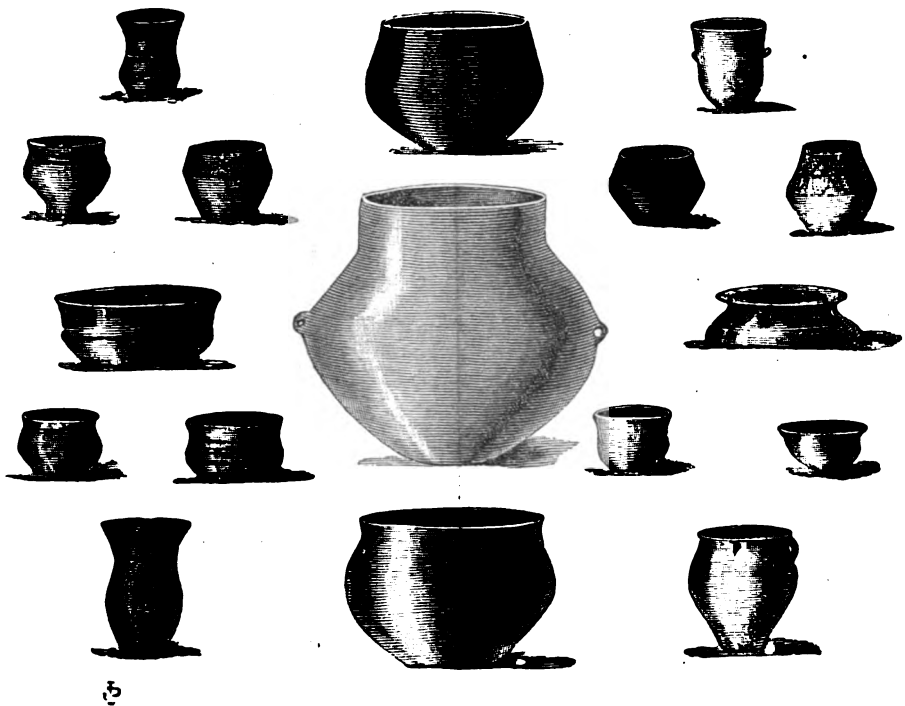
Si les débuts sont pénibles dans le barreau, la carrière a ceci de bon qu'elle mène à peu près à tout. Etre avocat c'est avoir un pied au Palais et l'autre à la Chambre. Dans quel corps de métier, s'il vous plaît, Me Laguerre aurait-il fait une fortune aussi rapide? J'ai beau chercher, je ne trouve pas.

∴

Digitized by Google

M. Henry Laval voudrait qu'on abolisse le stage et qu'on fasse rentrer la corporation des avocats dans le droit commun. Je ne demande pas mieux. Quant à croire avec lui que le budget de l'instruction publique bénéficierait de la liberté accordée aux stagiaires, en ce sens que la liberté augmenterait le nombre des diplômes, je ne le crois pas et je n'en ai cure. Bien plus, si la réforme du barreau devait avoir pour conséquence d'augmenter le nombre des avocats, loin de l'appuyer, je n'hésiterais pas une minute à la combattre. Car il y a déjà beaucoup trop de plaideurs. M. Laval m'écrit que sur vingt mille avocats, il y en a dix-neuf mille qui meurent à peu près de faim. Cela veut-il dire que la liberté donnerait du pain à ceux qui n'en ont pas? Non, cela prouve plutôt que la chicane devient plus rare et qu'à force d'avoir été échaudé en justice le public a fini par se pénétrer de cette vérité que le meilleur des procès ne vaut rien.

Les jeunes gens qui n'ont point de fortune feront donc bien d'en prendre leur parti et de choisir une autre carrière. Sans compter que je ne vois pas pourquoi, du moment qu'on bat en brèche l'arche sainte du barreau, on continuerait plus longtemps à refuser aux justiciables le droit de se défendre eux-mêmes. Ils l'ont déjà au criminel, pourquoi ne l'auraient-ils pas au civil? Je sais bien que les affaires sont les affaires et qu'il est plus difficile de les débrouiller devant le tribunal que de se disculper d'un délit ou d'un crime. Mais enfin il ne manque pas d'hommes du peuple, de patrons et d'ouvriers qui plaideraient parfaitement



POTERIES DES DOLMENS DU MORBIHAN
(Musée de la Société polymatique de Vannes).

leur cause. Ils ne feraient sans doute point de beaux discours, la langue qu'ils parlent étant généralement simple et fort mêlée, mais ils iraient droit au fait, ce que les plaideurs de profession ne font pas toujours, et les jugements de première instance seraient peut-être moins souvent frappés d'appel, et la procédure serait certainement plus expéditive.

Ah! la procédure, parlons-en. Voilà je ne sais combien de lustres qu'on nous chante sur le mode dithyrambique l'avènement de la justice gratuite. Mais, comme sœur Anne, nous ne voyons jamais rien venir; et le papier timbré coûte toujours aussi cher, et les huissiers, pour payer leurs études, continuent d'entasser exploits sur exploits. Il me semble pourtant que Me Lépervier a plumé assez de pigeons et qu'il a eu le temps d'emplir son sac!...

Puisque le grelot est attaché à cette grosse question de la procédure, agitons-le, faisons du bruit, mettons-nous en campagne. Les frais d'avocat sont trop lourds, tout le monde en convient. Commençons par les épargner au pauvre monde. Après cela, je compte sur vous, Me Henry Laval, pour nous aider à réduire les huissiers à la portion congrue, car les corbeaux, lisez plutôt la comédie de Henry Becque, car les vrais corbeaux — ne cherchez pas ailleurs — les voilà!

JEAN DE LA ROUXIÈRE

SONIC.

En Lanvellec, deiz ar pardon,
Eno e collis ma c'halon,
Ha ma'z ê deut ma c'horf d'ar gêr,
Ê clam meurbed, ma c'hoaric ker.

Digitized by Google

Ma c'hoaric, grit ma guele d'in
Na ouzoun pegoulz e savin ;
Eur bèlec d'in ive clasquet,
Ma c'halon baour a zo r'annet !

— Ma breuric keaz, ma breur caret,
Gant pe boan ez oc'h ken dalc'het ?
Na eus drouk ma zeu da iac'hâd,
Gant ioul Doue hag he c'hracz vad.

— Allas ! dre re garout eur plac'h
Em eus poan ha glac'har a-voalc'h !
Oh ! ia, Marc'harit Kernitron
E d-eus rannet d'in ma c'halon.

Bars ar pardon pa diguezis,
O Doue ! petra a welis ?
Allas ! ann hini a garan
O tansal gant Gabic Kervran !

Couef dantelez oa var he fenn,
Ruz he diou jod, he bleo melenn,
Euz he c'horfenn bleuniou c'houez-vad,
Ha Scanv a droad, lemm he lagad.

War he biz creiz oa ma goalenn ;
Hag hi ker mistr ha ken laouenn !
O Doue, evel ma oa coant !
Hag ann holl d'ezhi ho doa c'hoant.

Abiou d'in teuas da dremenn !
Hi da ruia ha trei he fenn.
O Doue pebeus calonad !
Penaoz na oun marvet timad ?

Mès se c'hoarvez o araoc pel,
Ia, ma c'hoaric rèd è mervel.
N'em eus ken em c'hreiz a galon,
Eno e chômas, er pardon !

O tont d'ar gêr, d'abardez noz,
Na pa oann o sevel d'ar roz,
Me o welet eur steredenn,
Oa kaer ha leun a sclerijenn.

Mès euz ann oabl è disquennet,
En devalijenn è couezet.
Ha me da lavaret neuze :
— « Merk fall, siouas, è Kement-ze ! »

C'hoaric, grit ober ma erched,
Rag, benn tri deiz, mervel vô rèd ;
Ha pa vin êt bars ann douar,
War ma bez hadit-hu, ma c'hoar,

Bleuniou ann ham, ha ruz ha guenn,
En dro d'ar men-bez penn-ada-benn,
Vit ma teuo a mer c'hed coant
D'ho c'hutuil, hag ann dad iaouank ;

Hag e lavartont holl vell-henn :
— « Daoulinonb, laromb eur bedenn
« Vit ann hini zo douaret
« Ama, vit beza re garet ! »

F. M. ANN ÏHUEL

UN SONE.

—

A Lanvellec, le jour du pardon,
C'est là que je perdis mon cœur,
Et si mon corps est revenu à la maison,
Il est aussi bien malade, ma sœur chérie.

Ma sœur, faites-moi mon lit,
Je ne sais quand je m'en relèverai :
Cherchez-moi aussi un prêtre,
Car mon pauvre cœur est brisé !

— Mon pauvre frère, mon frère bien-aimé,
Quel est le mal dont vous souffrez ?
Il n'est pas de mal qui ne puisse se guérir,
Avec la grâce et la volonté de Dieu.

— Hélas ! c'est pour avoir trop aimé une jeune fille
Que j'éprouve tant de peine et de douleur !
Oh ! oui, la petite Marguerite Kernitron
A brisé mon cœur !

Quand j'arrivai au pardon,
O mon Dieu, qu'ai-je vu ?
Hélas ! celle que j'aime
Dansant avec Gabriel Kervran !

Coiffe de dentelle sur la tête,
Les joues rouges, les cheveux blonds,
Et des fleurs parfumées à son corset,
Légère de pied et l'œil vif.

Sur son doigt du milieu était mon anneau ;
Et elle était si vive et si joyeuse !
O mon Dieu comme elle était belle !
Et chacun la convoitait.

Elle passa près de moi,
Et elle rougit et détourna la tête.
O Dieu, quel crève-cœur !
Comment ne suis-je pas mort sur la place ?

Mais, cela arrivera sans tarder,
Oui, ma sœur chérie, j'en mourrai !
Je n'ai plus de cœur dans ma poitrine ;
Il est resté dans ce pardon !

En m'en retournant, le soir,
Comme je gravissais la colline,
Je remarquai une étoile,
Qui était belle et brillante.

Mais elle descendit du ciel
Et tomba dans les ténèbres.
Et je me dis aussitôt :
— « Hélas ! voilà un mauvais signe ! »

Sœur chérie, faites préparer mon cercueil,
Car, dans trois jours, je mourrai :
Et quand je serai descendu dans la terre,
Semez sur ma tombe, ma pauvre sœur,

Des fleurs printanières, rouges et blanches,
Tout autour de la pierre tombale,

Digitized by Google

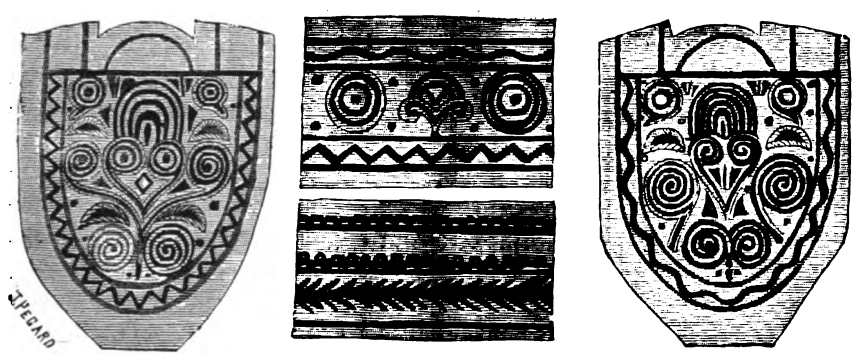
Afin que viennent les jolies filles
Les recueillir, et aussi les jeunes hommes.

Et tous ils parleront de la sorte :
— « Mettons-nous à genoux et disons une prière,
« Pour celui qui est là, dans la tombe,
« Et qui est mort pour avoir trop aimé ! »

F. M. LUZEL.

LA DERNIÈRE PIERRE DE LA BASTILLE

Le voyageur qui s'arrête un moment devant l'Hôtel-de-Ville de Saumur aperçoit, à quatre ou cinq mètres au dessus du sol, une pierre d'une assez grande dimension, évidemment incrustée après coup dans le mur de la façade et sur laquelle il voit gravés plusieurs dessins, ainsi que quelques lignes dont le sens lui échappe. Cette pierre est probablement le dernier vestige qui subsiste encore en France du plus grand événement de notre histoire, et je veux raconter ici comment elle est venue du fond des cachots de la Bastille pour revoir la lumière si loin de son point de départ.



BRODERIES BRETONNES DE PONT-L'ABBÉ
(Développement des signes des dolmens).

Au mois de janvier de l'an de grâce 1779, des Assemblées Electorales s'étaient réunies à Paris pour choisir les candidats aux Etats-Généraux qui devaient s'ouvrir le 5 mai suivant. Les électeurs ne jugèrent pas leur mission terminée après les élections accomplies, et continuèrent à se réunir. Le pouvoir s'alarma, fit fermer le lieu de leurs réunions. Mais l'un des électeurs, Thuriot de la Rosière, avocat au parlement, installa ses collègues à l'Hôtel-de-Ville, et ils continuèrent à délibérer sous le nom d'*Assemblée Electorale du Tiers-Etat de Paris*. C'est ce même Thuriot qui, plus tard, membre de la Convention, siégeait au fauteuil de la présidence, au 8 Thermidor, lorsque Robespierre lui lança cette sanglante apostrophe :

— Pour la dernière fois, président d'assassins, je te demande la parole !

En attendant, l'Assemblée des Electeurs devint peu à peu une véritable magistrature populaire. L'éloignement de l'Assemblée Nationale, qui siégeait à Versailles, résidence du roi et de la cour, justifiait cette usurpation qu'appuyait le peuple.

Je n'ai point à raconter ici les trahisons de la cour et des deux ordres privilégiés, du clergé et de la noblesse, qui avaient juré d'étouffer dans l'œuf la Révolution qui déjà sentait croître ses ailes et allait bientôt prendre son vol pour faire le tour du monde. Le 13 juillet, l'Assemblée des électeurs décida de lancer le peuple sur la Bastille afin qu'il renversât ce boulevard de la monarchie absolue.

Cela paraissait insensé, de vouloir prendre la Bastille, protégée par ses huit tours énormes, ses murailles de neuf pieds d'épaisseur, haute à donner le vertige, entourées de fossés larges et profonds. Mais le peuple voulait faire disparaître de la langue française le mot *impossible*, et le 14, au matin, il entourait, menaçant et terrible, la vieille forteresse bâtie par messire Hugues Aubriot, prévôt de Paris sous le roi Charles V. La garnison était commandée par le marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, par le major de Losme, et par M. de Monsigny, commandant des bas officiers invalides.

Vers 10 heures du matin, Thuriot se présente, et demande si quelqu'un veut l'accompagner pour aller parler au gouverneur. Deux soldats s'offrent, et attachent à la baïonnette de leurs fusils le drapeau parlementaire. L'un deux, soldat au régiment de Royal-Comtois, s'appelait Aubin Bonnemère, et était né à Saumur.

La mission était épineuse et présentait de graves dangers. Respecter chez ces trois hommes leur titre de parlementaire, c'était reconnaître en quelque sorte au peuple de Paris la qualité de belligérant. Or les Parisiens n'étaient encore que des insurgés. De Launay pouvait donc ne voir en eux que des chefs de l'insurrection, et les faire jeter dans quelques-uns de ses cachots, en attendant qu'un conseil de guerre les envoyât à la mort. Mais la ferme attitude de Thuriot fit réfléchir de Launay qui, se sachant haï à juste titre, redoutait la vengeance populaire. Il s'en tint aux menaces. Loin de se laisser effrayer, Thuriot harangue la garnison, la somme de se rendre, demande que la garde de la forteresse soit confiée à des hommes choisis dans les rangs du peuple en nombre égal à ceux qui étaient sous les ordres du gouverneur.

Celui-ci se contente de répondre par un refus, et laisse sortir les trois parlementaires. Thuriot descend la rue Saint-Antoine pour aller rendre compte, à l'Hôtel-de-Ville, de l'insuccès de sa mission, tandis que les deux braves soldats qui l'avaient protégé

Digitized by Google

dans sa tentative aventureuse annoncent à la foule irritée le refus qu'oppose de Launay à la demande qui lui a été adressée.

Le peuple alors commença l'attaque. Avant d'arriver au premier pont-levis, on avait à suivre un chemin tournant bordé par une caserne du côté de la Bastille, et du côté opposé par une rangée de boutiques. La maison du parfumeur Lechaptois était la plus voisine du pont-levis. Quelques hommes du peuple veulent y mettre le feu. Lechaptois cherche en vain à s'opposer à cette tentative, lorsque Aubin Bonnemère arrache le brandon enflammé des mains de celui qui allait commettre le crime, et écarte les furieux en leur démontrant l'inutilité de leur coupable entreprise.

Pendant ce temps, un soldat du régiment Dauphin, Louis Tournay, se laisse glisser du toit du parfumeur sur un mur qui le rapproche du corps-de-garde placé en avant du pont-levis, dont on a retiré les factionnaires. Il s'élance d'un bond du toit de ce corps-de-garde, et malgré les coups de fusil de la garnison, il tombe dans la cour du gouverneur. Bonnemère bondit à son tour à côté de Tournay. Chacun d'eux tient une hache à la main. Ils frappent avec fureur, les chaînes sont rompues, le pont-levis s'ébranle, et l'énorme machine, tombant avec fracas, écrase un homme, en blesse un autre et rebondit à plusieurs pieds de hauteur.

Le peuple s'élance à la suite de Tournay et de Bonnemère, il est dans la première cour de la Bastille.

De vastes magasins d'armes occupaient une partie des bâtiments de cette cour. On les pille, et l'on se prépare à mettre le feu aux bâtiments. Les appartements habités par la femme et la fille de M. Monsigny étaient placés au-dessus de ces magasins. Fallait-il attendre l'incendie qui les menaçait, ou tenter de fuir en essayant de fendre cette foule furieuse, exaspérée par le trépas de tant des siens, avide de sang et de vengeance ?...

Mlle de Monsigny se sacrifie. Elle descend, s'informe si l'on est maître du feu, s'il est humainement possible de fuir... Un homme du peuple la saisit, s'écrie qu'elle est la fille du gouverneur, et qu'elle va payer pour tout le sang qu'il a fait couler. Un autre, avec une fourche, s'élance pour lui porter un coup furieux. Aubin Bonnemère se jette entre eux, le désarme, et reconduit la pauvre fille auprès de sa mère.

Mais il y a folie à vouloir rester plus longtemps dans ces lieux où le fer et l'incendie les menacent à la fois. Puisant donc le courage du désespoir dans l'excès même des périls, la mère et la fille se tenant étroitement embrassées, descendent dans la cour.

A peine ont-elles paru que des menaces de mort viennent glacer leur sang dans leurs veines. On se précipite, on les sépare, et tandis que les cris déchirants de la pauvre mère se perdent au milieu des hurlements de la foule, un homme saisit Mlle de Monsigny, et dit qu'il faut la brûler vive au pied des tours de la Bastille, si celui qu'ils croient son père ne rend pas la forteresse. Une paillasse est apportée, on l'y jette sans connaissance, demi-morte déjà, et on y met le feu...

Du haut des tours, M. de Monsigny voit cet horrible spectacle ; il reconnaît sa fille, il va se précipiter, lorsque deux coups de feu l'atteignent en pleine poitrine.

Mais un autre homme l'a reconnu aussi, Aubin Bonnemère, qui est partout ce jour-là, partout où il y a un acte d'héroïsme ou d'humanité à accomplir. Il bondit au milieu des flammes, saisit la jeune fille entre ses bras, l'enlève, l'emporte auprès de la pompe de la rue Saint-Antoine, lui fait reprendre l'usage de ses sens, et la conduit, à l'entrée de la rue Lesdiguières, dans une maison où elle est connue et dans laquelle sa mère viendra se réfugier aussi, sans nul doute, si, de son côté, elle a pu se dérober à la mort.

Elle vient bientôt l'y rejoindre en effet, et toutes deux supplient leur sauveur de compléter son ouvrage en veillant sur leur père et leur époux. Aubin revole à la Bastille, et trouve le blessé sur l'une des tours du donjon. Il le dépouille de ses vêtements, qui trahiraient son identité, et comme on commence à monter sur les remparts, il confie le moribond à deux grenadiers auxquels il recommande de le porter dans la maison où l'attendent sa femme et sa fille. Chacun l'a vu si souvent, dans cette journée, accomplir des prodiges de valeur, que sa voix a conquis une certaine autorité. On lui obéit.

Les dames de Monsigny s'étaient fait conduire chez des amis sûrs, dans la rue des Billettes. Là, loin du théâtre de tant de poignantes émotions, elles seront plus rapprochées de l'Hôtel-de-Ville, où se jouent ces scènes terribles et éternellement regrettables qui souillèrent cette grande journée du 14 juillet.

Mlle de Monsigny cherchait à entretenir dans le cœur de sa mère un espoir presque mort dans le sien. A neuf heures, un violent coup de sonnette les fait bondir sur leurs sièges. Des armes retentissent, et des pas pesants se font entendre. Leur premier mouvement après tant de rudes épreuves fut de croire que l'on venait les arracher à leur retraite pour les conduire à la mort. Mais on les rassure, elles peuvent ouvrir, c'est M. de Monsigny que l'on rapporte, après qu'il a reçu dans la maison de la rue Lesdiguières les premiers soins que réclamait son état.

Un seul manquait à cette scène touchante : c'était celui qui, dans cette journée, s'était multiplié pour accomplir une si merveilleuse série d'actes de courage et d'humanité.

Voici pourquoi Aubin Bonnemère n'était pas là.

La Bastille prise, deux choses restaient à faire : délivrer les prisonniers et conduire à l'Hôtel-de-Ville le marquis de Launay, le major de Losme et deux offi-

Digitized by Google

ciers de la garnison qui ne devaient pas y arriver vivants. Le jeune soldat de Royal-Comtois n'hésite pas entre l'œuvre de délivrance et de vengeance. Il arme son bras d'un lévier de fer et dirige ceux qui vont ouvrir la porte des cachots.

L'un des captifs, le comte de Lorges, avait vécu trente deux années, — une existence d'homme toute entière, — dans un de ces cachots. Aubin, avec son levier, en arracha une pierre, la chargea sur son épaule, et rentra chez lui, satisfait de sa journée.

(A suivre) EUGÈNE BONNEMÈRE.

L'ANGEVINE

III

LA MEUNIÈRE DU BERNARDEAU

Quel joli moulin cela faisait avec sa grosse tour ronde, coiffée d'une poivrière à girouette, ses grands bras en échelles, longs comme d'ici demain, ses voiles tendues qui claquaient au vent d'ouest comme celles d'un bateau, et ses petites lucarnes borgnes braquées sur le ciel comme les lunettes d'un astronome !

Quand il tournait, on ne voyait que lui dans le paysage, et tous les moulins d'alentour avaient l'air de mouettes blanches poursuivies par un oiseau de proie.

Il était situé sur le versant du coteau de Juigné, tout au bout d'un petit chemin de traverse qui avait juste la passée de l'âne du moulin, et dans lequel vous auriez vainemene cherché des traces humaines, car il était si sale, si défoncé, que la meunière prenait toujours par les vignes quand elle allait à Ancenis à pied.

Un beau brin de femme, que la meunière ! Vingt-cinq ans, rondelette, accorte, de petits yeux noirs qui vous envoyaient tout droit au cœur ses traits enflammés, des lèvres rouges comme des cerises, au coin desquelles nichaient les ris, toujours pimpante, toujours tirée à quatre épingles, il n'y avait guère d'apparence en sa mise qu'elle fût veuve ; aussi faisait-elle sortir un tas de galants aux portes quand elle venait à la ville, montée sur son âne chargé de sacs de farine.

L'âne lui-même semblait tout fier de sa maîtresse ; il vous allait son petit train, tout doux, tout doux, avec des « hi-han-han » joyeux, des dodelinements de tête et des dressements d'oreilles qui disaient au monde : « Vous n'avez qu'à la regarder ! c'est la meunière du Bernardeau... Il n'y en a pas deux comme cela dans le pays ! »

Et c'était la vérité. Mais les cancans, mais les commères ! On disait que depuis la mort de son homme — un pauvre gars qui l'avait prise sans un sou et qui lui avait laissé tout son bien — la coquine avait jeté bien des fois son bonnet par-dessus son moulin.

Etait-ce vrai ? je ne saurais vous le dire ; ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle ne l'y accrocha publiquement qu'une seule fois et qu'elle en mourut. Voici dans quelles circonstances :

∴

Le premier soin des Vendéens, quand ils entrèrent en campagne, fut de s'assurer le concours des moulins à vent. Rien de plus commode pour les signaux, rien de plus traître pour l'ennemi. Où les Bleus ne voyaient que des ailes blanches qui se débattaient dans le ciel, les chouans possédaient une télégraphie aérienne qui leur livrait à toute heure et dans toutes les directions les mouvements de l'armée républicaine.

Le moulin du Bernardeau fut une de leurs principales vedettes sur la Loire.

Trois jours avant l'attaque de Nantes, Cathelineau vint y demander l'hospitalité.

C'était le 26 juin 1793. Bonchamp était à Ancenis depuis le 17, attendant le gros de l'armée pour se mettre en route. Le temps était superbe et les Vendéens campaient en plein air, qui dans les prés, qui sur les grèves.

Cathelineau avise le moulin du Bernardeau, fait demi tour à gauche et se trouve nez à nez avec la meunière.

— Es-tu royaliste, lui dit le général ?

— On le deviendrait pour vous servir, tant vous êtes beau, monsieur l'officier.

— C'est bien, donne-moi alors un lit.

La meunière s'empressa de tirer de son armoire une belle paire de draps de toile flambants neufs et qui fleuraient la lavande, et Cathelineau se coucha dans le lit de la jolie veuve—avec elle probablement, car le lendemain matin, quand il partit, elle lui envoya sur le seuil du moulin toute une volée de baisers, et, pour le voir descendre la côte, elle monta jusqu'à la dernière lucarne, d'où elle agita son mouchoir blanc.

Huit jours après, Cathelineau, blessé à mort, revenait à Ancenis dans une voiture et donnait en passant un long et triste regard au moulin qui, suivant la consigne, avait mis ses vergues en croix à l'approche des soldats de Canclaux.

Du 17 octobre au 17 décembre, durant les soixante jours qui séparèrent les deux retraites de l'armée vendéenne sur la Loire, le moulin du Bernardeau continua ses signaux, d'intelligence avec tous ceux de la Vendée.

Mais le 17 décembre fut son dernier jour.

Harcelés par les Mayençais qui les avaient écrasés à la bataille du Mans, les chouans avaient gagné précipitamment Ancenis pour y passer la Loire, mais, faute de radeaux suffisants, bon nombre d'entre eux s'étaient jetés dans la campagne où ils espéraient échapper aux poursuites de l'ennemi. Je raconterai ailleurs cette épouvantable déroute, aujourd'hui je m'en tiendrai à cet épisode :

A la vue du moulin qu'ils reconnurent tout de suite

Digitized by Google

pour un allié, une vingtaine d'hommes s'y refugièrent au moment où Westermann arrivait à bride abattue sur les hauteurs de Bel-Air.

Soudain un coup de feu retentit. C'était la meunière qui venait d'essayer son adresse.

— Bien visé, dit-elle, un de mort !

Westermann tourne la tête et voit sortir une bouffée de fumée blanche d'une lucarne du moulin.

Aussitôt il commande à une compagnie de hussards de cerner le Bernardeau. Quant à lui, il était trop pressé d'en finir avec La Rochejacquelein pour s'amuser aux bagatelles de la porte. A d'autres l'attaque des moulins à vent.

Les hussards étaient à peine au pied du moulin que son artillerie volante canonnait Ancenis et criblait de boulets les quelques radeaux des chouans qui traversaient la Loire.

L'officier qui commandait la compagnie somme le moulin de se rendre.

La meunière ouvre une fenêtre, accroche son bonnet à la pointe d'une vergue et lui crie :

— Viens donc le chercher, espèce de pataud !

Une décharge des hussards accueille immédiatement ces insolentes paroles. Les vitres volent en éclats. Les Vendéens ripostent et démontent cinq cavaliers.

La compagnie met alors pied à terre et se précipite contre la porte du moulin qui est enfoncée à coups de crosse de fusil.

— Rendez-vous, tas de brigands, où vous êtes morts !

— Brigands vous-mêmes !.... descendez donc mon bonnet.

Les hussards étaient dans le moulin, mais l'échelle était en haut avec les Vendéens qui tiraient sur eux à bout portant à travers le plancher, et faisaient dans leurs rangs des trous terribles.

La meunière ne se possédait plus. Elle chargeait les

PIERRE BRANLANTE DE BRECH (*près d'Auray*).

fusils avec une ardeur et une rapidité incroyables et les passait ensuite aux chouans qui, blottis derrière des sacs de farine, se moquaient de la mousqueterie des bleus.

— Tirez bien, les amis, il ne faut pas qu'il en sorte un seul.

L'officier voyant ses hommes tomber comme des mouches, sort du moulin et commande l'assaut par l'escalade des vergues.

Assaut magnifique !

Vingt hussards à la fois se précipitèrent sur les vergues, la carabine en bandoulière, grimpant comme des matelots jusqu'à la hauteur des premières lucarnes et de là retombant blessés ou morts sous les balles ou les coups de baïonnettes des Vendéens.

Cependant un brigadier parvint à gagner le toit en se faisant un rempart du corps de ses camarades accrochés aux échelons comme des noyés aux branches.

— A moi, les amis, criait-il, gardez bien l'entrée du moulin !

Et, plantant le fanon de la compagnie au pied de la girouette, il pratiqua un trou dans la couverture et y passa le canon de sa carabine.

Pan, pan, pan ! trois coups de feu retentirent dans le moulin — trois coups mortels qui semèrent la panique parmi les assiégés.

La résistance devenait impossible, et les Vendéens levaient déjà la crosse en l'air, quand la meunière jeta d'un coup d'épaule l'échelle en bas pour leur couper la retraite.

— Mourir pour mourir, dit-elle, sachons mourir en braves !

Alors recommença un véritable massacre. Canardés

Digitized by Google

par en haut, fusillés par en bas, les Vendéens ne savaient à qui répondre et se débattaient dans le moulin comme des lions prisonniers dans une cage, au milieu de la fumée qui les aveuglait.

Leurs munitions épuisées, ils jetèrent en bas les sacs de blé et de farine, après quoi, saisissant leurs fusils par le canon, ils se précipitèrent, tête baissée, parmi les bleus qui les reçurent au bout de leurs baïonnettes.

Quel horrible spectacle ! le sang des morts et des mourants avait jailli de tous côtés, en flaque sur le sol, en étoiles sur les murs et sur la meule brisée du moulin. Et c'étaient des cris, des gémissements à donner du cœur aux pierres. Mais les hommes n'en ont plus dans la bataille.

— La meunière ! il nous faut la meunière ! criaient les hussards.

— La voilà, citoyens, dit-elle, en se laissant glisser à terre le long de l'arbre du moulin. Je ne vous ai point fait de quartier, je ne vous demande point de grâce.

— C'est bien, répartit l'officier, nous allons te régler ton compte. Va t'adosser à ce mur.

La meunière sortit la tête haute, avec quelque chose de souverainement fier dans la démarche et dans le coup-d'œil. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules ; elle les ramena pudiquement sur sa poitrine, de manière à cacher les déchirures indiscrètes de son corsage, et s'adossant à la muraille :

— Quand vous voudrez, citoyens !

Cette crânerie féminine fit hésiter un instant l'officier.

— Quel âge as-tu ? lui demanda-t-il.

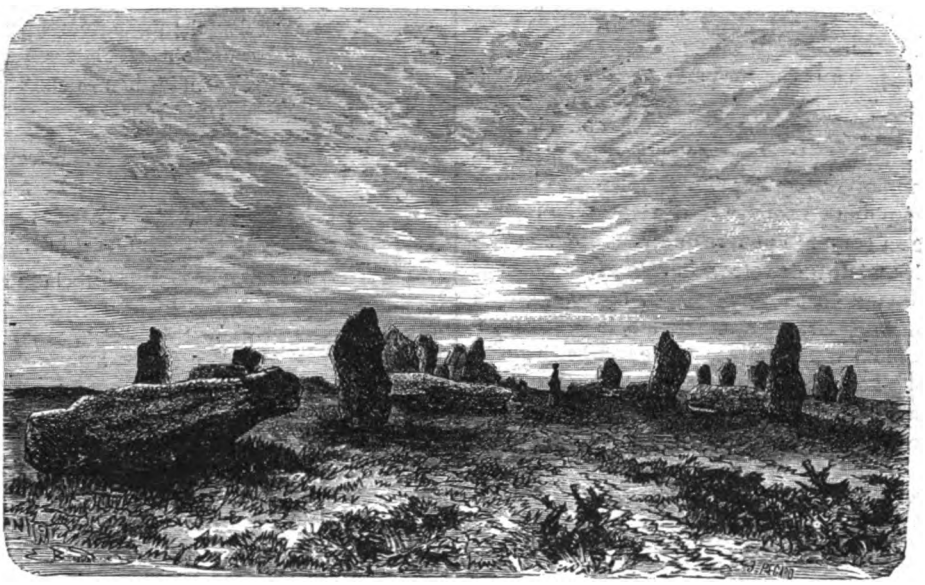
— Vingt-cinq ans.

— Ton nom ?

— La meunière du Bernardeau !

— Veux-tu vivre ?

— J'aime mieux mourir !



LE ALIGNEMENTS DE CARNAC. VUE PRISE A KERMARIO. [1]

— Crie seulement : Vive la République et je te rends la liberté.

— Vive le Roy ! cria-t-elle d'une voix vibrante.

Une minute après, on entendit le bruit roulant d'une décharge.

La meunière avait vécu.

— C'était tout de même une luronne, dirent les soldats.

Les hussards de Westermann avaient perdu dans cette attaque, vingt-deux hommes dont huit blessés.

∴

Depuis lors le moulin était resté abandonné. Ouvert à tous les vents du ciel, sans toiture, sans vergues, les mendiants, qui passaient dans le pays y élisaient domicile avec les hirondelles et les chauves-souris. Suivant son habitude, le lierre, amoureux des ruines, en avait fait peu à peu le tour et le rajeunissait sous ses touffes tombantes. De loin, cette tour découverte avait l'aspect d'un donjon démantelé.

Que de fois me suis-je égaré par là, cherchant à reconstituer d'après les lieux et les témoignages, la scène dramatique que je viens de raconter ! J'interrogeais les vignerons, les laboureurs, tous ceux qui remuaient la terre aux alentours du vieux moulin ; personne n'en savait rien que la légende. La meunière du Bernardeau avait une si mauvaise réputation de son vivant, que sa mort héroïque n'a point fait oublier ses fautes galantes aux gens de l'endroit. Aujourd'hui le moulin est rasé ; la charrue a bouleversé cette terre sanglante et c'est la chair des morts qui engraisse le blé dont les paysans font leur pain.

LÉON SÉCHÉ.

1. Les gravures des dolmens que nous donnons aujourd'hui sont extraites de l'*Art national* publié par notre compatriote H. du Cleusiou à la librairie A. Le Vasseur et Cie.

Digitized by Google

LÉGENDES BRETONNES ET ANGEVINES.

I

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Autrefois, en Bretagne, quand deux familles étaient unies par une tendre amitié et que chacune d'elles avait un enfant de sexe différent, il arrivait souvent que d'un accord mutuel on fiançât ces petits êtres dès le berceau.

Pour cela on les couchait pieusement dans le même petit lit, joue contre joue, et endormis dans les bras l'un de l'autre; puis ils vivaient ainsi allaités indifféremment par les deux mères et ils grandissaient en s'aimant d'un amour plus tendre que celui de frère et de sœur.

Enfin, lorsque leurs cœurs avaient parlé, on les unissait, et ils soutenaient de leur travail leurs vieux parents.

Aujourd'hui cette vieille et touchante coutume est bien morte, je vous jure, et les jeunes gens se moqueraient fort des engagements paternels. On se marie pour de l'argent et la fille qui a *fauté*, si elle a cent écus dans son tablier, peut choisir hardiment le plus beau gars du village.

II

LE ROUGE-GORGE

Laissez, pauvres gens, le rouge-gorge dire son chant si triste! Jamais d'une main impie ne détruisez son petit nid. Voyez comme, confiant et familier, il saute près du chaume coquet dans son plumage sombre qui vient rehausser le rouge éclatant de sa gorge. Si pauvre que vous soyez, offrez-lui au contraire les miettes de votre pain. Ne savez-vous pas qu'au Golgotha quand Jésus agonisait sur la croix, quand la cruelle couronne déchirait sa tête divine, le petit rouge-gorge, ému de pitié, en voulant arracher de son bec les sanglantes épines rougit sa robe grise du précieux sang qui depuis ne s'effaça jamais.

Il est si doux et si bon le petit rouge-gorge!

Pauvres gens, si vous voulez la bénédiction du ciel lorsque la bise est glacée, jetez-lui les miettes de votre pain.

V^te^ DE COLLEVILLE.

LES LAVANDIÈRES

LÉGENDE BRETONNE

—

Quand la lune blafarde argente l'étang mort,
Parfois des formes blanches
Glissent parmi les branches
Du bois, qui dort.

Comme un vol ondulant de hérons athlétiques,
Avec de longs froufrous;
Des ombres fantastiques
Passent, courbant les houx.

Elles passent muettes,
Avec de longs froufrous;
Leurs grandes silhouettes,
Parfois, du fond des trous,
Font enfuir les chouettes.
Elles passent muettes,
Avec de longs froufrous,
Faisant ployer les têtes
Des houx.

—

Et l'étrange cohorte ainsi qu'un voile blanc,
Vient sur la lande brune
S'abattre au clair de lune
Près de l'étang.

Parmi les genêts noirs et les hautes bruyères
Se reflètent les corps
Des blanches lavandières,
Dans l'eau des étangs morts.

Et, sur ces eaux vitreuses,
Qui reflètent les corps
Des étranges laveuses,
Courent de lents accords
Et des voix chuchoteuses...
Et dans les eaux vitreuses
Se reflètent les corps
Des pâles blanchisseuses
Des morts.

—

Alors avec des chants lentement cadencés,
Les battoirs séculaires
Frappent les blancs suaires
Des Trépassés.

Les linceuls qu'on agite ont le froissement d'ailes
Des grands oiseaux de nuit.
Entre ses roseaux frêles
L'étang frissonne et luit.

Chaque battoir qui claque
Fait un étrange bruit
Autour de la grand'flaque.
Et sur l'eau, dans la nuit,
Le linge qui se plaque
Et le battoir qui claque
Font un étrange bruit
Autour de la grand'flaque
Qui luit.

JEAN KER-MARY.

PORTRAITS A L'ENCRE

JULES VALLÈS

D'après des documents nouveaux et inédits.

(*suite*).

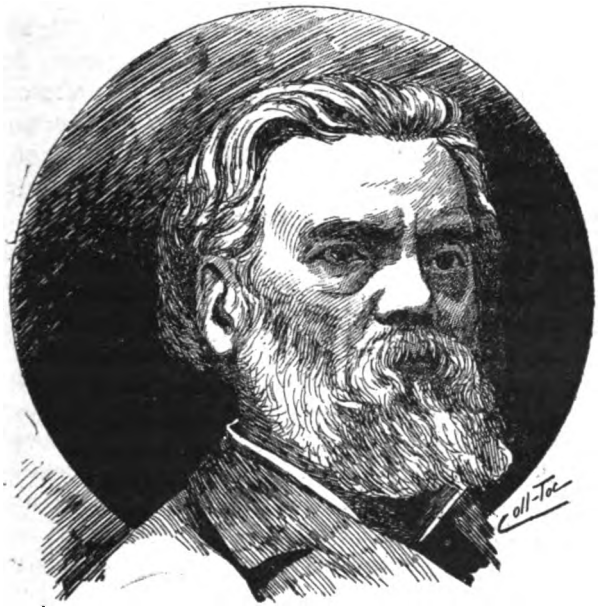
III

Jules Vallès vint donc au monde « dans un lit de vieux bois plein de punaises de village et de puces de séminaire. » L'enfant était bien bâti et ne demandait qu'à vivre. D'ailleurs nulle ressemblance avec ses parents. Tout ce qu'il hérita de sa mère ce fut un goût très prononcé pour la vie des champs. Il aimait les paysans, les bœufs, les jours de foire où s'étalaient sur la place les fromages bleus, les tômes fraîches, les paniers de fruits de toute couleur. La campagne lui entra, dès l'aube, dans la tête avec la bonne odeur des étables, les ribotes à l'auberge et les batteries. Oh! les batteries, il s'en croisait les bras

Digitized by Google

derrière le dos, quand il voyait deux gars vigoureux se prendre à bras le corps. Je crois que sa première jouissance fut la première volée de coups de poing qu'il donna à un de ses camarades. « Quel rude toucheur de bœufs cela ferait ! », disaient de lui les paysans, s'extasiant sur sa large carrure. Mais le papa n'entendait pas de cette oreille-là. Il venait d'obtenir je ne sais quelle couronne académique — un souci d'argent, si je ne me trompe — et ce souci le consolait de tous les autres; si bien qu'il avait voué son fils à l'Université. Va donc pour l'Université ! Jules Vallès fit ses premières études au collège du Puy ; à huit ans, il suivit son père au lycée de Saint-Etienne; quatre ans plus tard il était à Nantes. Bon élève, remportant des couronnes à brassées, mais ayant horreur de la vie de collège [1].

Le lycée de Nantes, surtout, lui avait laissé des



JULES VALLÈS

souvenirs atroces. Quand il en parlait, c'était avec des frissons. Je me rappellerai toujours la visite que nous lui fîmes ensemble au mois d'octobre 1881. C'était justement le jour de la rentrée. Les parents emplissaient la cour et présentaient leurs fils au proviseur. « Voilà la prison, dit Vallès, entrons ! » Nous franchissons la grande porte et puis la grille, et nous arpentons la cour de long en large, tournant autour des femmes, regardant les professeurs sous le nez, dévisageant tout le monde ! — « Oh ! ces têtes de pions, ces pantalons clairs, ces mines longues, ces airs ahuris ! toujours les mêmes .. Mêmes murailles enfumées, mêmes salles de classe, mêmes salles d'étude. Comptons-les : une, deux, trois... pas une ne manque à l'appel... Depuis trente ans, le *bahut* n'a pas changé ! »

1. Étant encore enfant, il s'enfuit du collège du Puy, et les gendarmes le rattrapèrent aux portes de Saint-Etienne.

Puis, tout en rôdant sous les cloîtres, il avisa une porte pleine. — « N° 12. » Il ouvre, jette un coup d'œil et me montre sa place sur le deuxième banc de l'amphitéâtre : « C'est là que j'ai tant souffert, s'écrie-t-il... Ouf ! maintenant que je l'ai vue, sauvons-nous ! »

Bien sûr que le proviseur nous aura pris pour des espions ou pour des fous. Heureusement que le Jardin des Plantes est à deux pas du Lycée. Vallès m'emmena sous les grands arbres pour me dévider l'écheveau de ses impressions. Il ne tarissait pas, et de temps en temps il regardait derrière lui, comme s'il avait été en faute et que le proviseur eût dû lui mettre la main au collet. Pauvre vieux lycée de Nantes ! Vallès y eut pourtant de fiers succès [1], mais je l'ai dit, la vie de collège lui pesait comme une camisole de force. Et Nantes ne lui avait jamais causé que des déceptions. Quand il était parti de Saint-Etienne il s'était bâti dans son imagination d'enfant une grande ville maritime avec des navires plein la Loire, des marins brûlés, un mouvement du diable, un bruit d'enfer. Au lieu de cela, il n'avait trouvé qu'une grande ville morte, où les cloches sonnent des glas toute la journée, des cours silencieux, des rues presque désertes et par là-dessus une atmosphère de province suant l'ennui. Un seul quartier était assez remuant, c'était la Fosse, et ses parents avaient élu domicile à un kilomètre de là, dans une grande baraque ayant une entrée sur une petite ruelle et cinq fenêtres de façade sur le quai Richebourg [2].

— « Oh ! ce quai de Richebourg, si long, si vide, si triste ! ce n'est plus l'odeur de la ville, c'est l'odeur du canal ; il étale ses eaux grasses sous les fenêtres et porte comme sur de l'huile les bateaux des mariniers, d'où sort, par un tuyau, la fumée de la soupe qui cuit. La batelière montre de temps en temps sa coiffe et grimpe sur le pont pour jeter ses épluchures par-dessus bord. C'est plein d'épluchures, ce canal sans courant. C'est le sommeil de l'eau, c'est le sommeil de tout... Le ciel là-dessus est pâle et pur; pureté et pâleur qui m'irritent comme un sourire de niais, comme une moquerie que je ne puis corriger ni atteindre... C'est affreux ce clair du ciel, tandis que mon cœur saigne noir dans ma poitrine. »

Cette maison et cette ville ne lui rappelaient que des choses tristes. N'est-ce pas là qu'il avait vu mourir à petit feu sa mignonne cousine Louisette,

1. Dans un chapitre de son *Hôtel Drouot* (année 1882), M. Paul Eudel nous fait connaître, d'après les palmarès du temps, les couronnes remportées par Jules Vallès au lycée de Nantes. En 1846, Jules Vallès *(sic)* était en *troisième;* il eut le 2e prix de vers latins et le 2e accessit de thème latin. — En 1847. — *Seconde* : le 1er prix d'excellence, le 1er prix de thème latin, le 1er prix de thème grec, — le 2e prix de récitation classique. — En 1848. — *Rhétorique :* le 1er prix d'excellence, le 2e prix de discours latin, le 1er accessit de discours français, le 1er prix de vers latin.

2. Ces cinq fenêtres étaient restées tout grandes ouvertes dans sa mémoire. Je me souviens qu'en débarquant du chemin de fer, son premier mot fut celui-ci : « On dirait qu'elles me reconnaissent, voyez donc comme elles me regardent ! »

Digitized by Google

on père rudoyé par le proviseur, insulté par les élèves, et qu'il avait senti s'éveiller en lui son amour-propre, son orgueil d'enfant dans les culottes ridicules que lui taillait sa mère? La toilette fut peut-être son plus grand supplice d'écolier; il devenait tout rouge quand sa mère parlait de lui acheter un vêtement quelconque. Rien ne lui était plus pénible que de la voir entrer dans une petite boutique de la place de Bretagne — faire descendre du grenier des rossignols qui avaient changé plusieurs fois de couleur — prendre le paletot ou le pantalon dans sa main, les regarder au jour, et, sans même avoir mesuré la longueur des jambes ou des manches, dire au marchand : « Je suis bien fâchée, mais vous n'avez pas ce qu'il me faut! » Tout cela pour avoir la marchandise à quelques sous meilleur marché.

Tels étaient ses souvenirs de Nantes! Il n'avait été vraiment heureux que le jour où il s'était battu avec un garçon boulanger. Ce boulanger les provoquait chaque jour à la sortie du lycée; il s'agissait de lui régler son compte. Vallès s'en chargea et ce ne fut pas long. Il le prit par le fond de sa culotte et l'envoya boire un coup dans le ruisseau.

IV

Cependant il avait terminé ses études. Dès qu'il eut son diplôme de bachelier en poche, son père l'envoya à Paris préparer sa licence. Il y rencontra d'anciens camarades du lycée de Nantes : Royannez (Royné), Matoussaint (Ch.-L. Chassin), Collinet (le docteur Collineau) et se lia avec eux. Ce fut Matoussaint qui l'initia aux mystères de la vie politique et de la vie de bohême. Les étudiants d'alors avaient la tête chaude. Le quartier latin était rempli d'émeutiers en herbe qui avaient vu les journées de Juin. On riait, on s'amusait, mais on pensait aussi; les cafés n'étaient pas, comme aujourd'hui, de simples buvettes où l'on tuait le temps entre une chope de bière et une fille; c'étaient autant de clubs où l'on discutait à la diable, à bâtons rompus et le ventre creux, les actes de la Chambre et ceux du président, car on sentait que la révolution de février aboutirait à la dictature et l'on se préparait à la résistance. Vint le coup d'Etat. Cette jeunesse tapageuse mit sa langue dans sa poche et rentra tranquillement dans ses mansardes. Seule, la bande de Vallès descendit dans la rue pour défendre la loi.

Révolte bien inutile d'ailleurs! Quelques-uns furent blessés sur les barricades ou arrêtés, le fusil à la main; les autres furent rappelés par leurs familles. Vallès fut de ces derniers. Adieu Paris! il fallut retourner à Nantes pour y faire pénitence [1].

Tel fut le début de l'auteur des *Réfractaires* dans la vie politique.

A quelque temps de là, Mlle Balandreau, dont il nous a laissé un si charmant portrait dans l'*Enfant*, la bonne vieille fille qui lui mettait du suif aux jours des premières fessées, mourut en lui léguant la somme de treize mille francs. Une petite fortune! Cet héritage inespéré décida ses parents à le laisser repartir pour Paris. Ils gardèrent le capital et lui en servirent la rente. Quelle joie pour Vallès de revoir le quartier latin, théâtre de ses premiers exploits! « Surtout sois sage, lui dit son père! » Ah! bien oui. Est ce qu'on peut être sage, quand on a vingt ans, des bras de fer, des épaules d'athlète, des dents de chien, la tête près du bonnet, le désir de faire du bruit et qu'on n'a personne derrière soi pour vous crier : Casse-cou?

A peine débarqué à Paris, Jules Vallès revit les camarades et reprit ses anciennes habitudes. Il apprit la boxe, le chausson, les armes, remplit les cafés de sa voix de stentor et devint le boute-entrain du quartier. Aucune manifestation, aucune fête n'avait lieu sans lui. L'affaire du Deux-Décembre ne l'avait pas guéri de la politique, bien au contraire; il n'aspirait qu'à en tirer vengeance. Mais il n'était plus de ceux qui, le matin du coup d'Etat, disaient : « *Il faut fatiguer la troupe!* »[2] Non. Il voulait aller de l'avant, casser les vitres, et quand Rock, le soir de l'échauffourée de l'Opéra-Comique, prononçait ce mot : « On est prêt », Vallès l'était depuis longtemps. Il le fut toujours, quand il y eut une barricade à élever, une lutte à soutenir. Et c'est pour cela qu'il raillait les conspirateurs en chambre comme Rock. On sait que le Rock du *Bachelier* n'est autre que M. Ranc, l'auteur du *Roman d'une Conspiration*. Cette ridicule équipée de l'Opéra-Comique conduisit à

1. Son père le fit enfermer dans l'asile d'aliénés de Saint-Jacques et voici de quelle façon M. Arthur Ranc a raconté, au lendemain des funérailles de Vallès, ce douloureux épisode de sa vie : « Le jour même de son arrivée à Nantes, Vallès nous avait écrit. Depuis, pas de nouvelles. Plusieurs semaines se passèrent. Pas de réponses à nos lettres. Nous étions fort inquiets. Un jour enfin il nous arriva quelques lignes, écrites sur un papier grossier et tout sali. Il nous informait qu'à la suite d'une scène violente, son père l'avait fait enfermer à l'asile des aliénés de Saint-Jacques, qu'un employé lui avait promis de jeter sa lettre à la poste, et il nous appelait à son aide.

Que faire? courir à Nantes sur le champ? Impossible; nous étions aux derniers jours du mois, et à nous tous nous n'aurions pas réuni vingt francs. Il fallut donc patienter, et, en attendant de pouvoir partir, nous contenter d'écrire à M. Vallès père. La lettre, si je me souviens bien, était signée d'Arthur Arnould et de moi. En tout cas, je l'avais écrite au nom de tous les amis de Vallès. Je disais que nous venions d'apprendre son internement à l'hospice Saint-Jacques, qu'il nous était impossible de croire qu'il fût atteint d'aliénation mentale et que, si nous ne recevions pas la nouvelle de son élargissement, l'un de nous partirait immédiatement pour Nantes.

M. Vallès, par le retour du courrier, me répondit une lettre fort courte. Il ne prononçait pas le mot de folie; son fils, disait-il, — j'ai retenu l'expression — souffrait d'une exaltation maladive, et dans son intérêt même, on avait dû l'enfermer. Mais il allait mieux, et on allait pouvoir le rendre à sa famille. Dès le lendemain, en effet, Vallès quittait l'asile et quelques jours après il revenait à Paris.

Il était resté six semaines, six mortelles semaines au milieu des fous! »

Sans vouloir excuser de ce chef le père de Vallès, que tous les renseignements recueillis sur son compte s'accordent à nous montrer orgueilleux, peureux et brutal, l'impartialité me fait un devoir de rappeler ici que sa fille aînée était morte folle à l'âge de 16 ans. Qui sait? Quand le père fit enfermer son fils, il le croyait peut-être frappé de la même maladie que sa sœur!

2. Le grand garçon brun qui disait cela était M. Adolphe Adam, frère de M. Edmond Adam, celui-là même qui, après la mort de l'ancien préfet de police, intenta un procès à sa veuve.

Digitized by Google

Mazas quelques-uns des audacieux ou des fous qui avaient voulu « tirer sur l'empereur, » entre autres Rock, Collinet, Legrand (Poupart-Davyl) et Jules Vallès. Mais le père de Collinet — M. Collineau qui était alors médecin à Ancenis — arriva assez tôt à Paris pour arranger les choses, et la police relâcha les « conspirateurs ».

Vous croyez peut-être que cela servit de leçon à Vallès. Que nenni ! Du moment qu'on le relâchait, il se croyait encouragé à recommencer. Il n'avait pas appris pour rien le chausson et les armes. Quand la politique chômait, il occupait ses loisirs à provoquer les camarades, à se colleter avec les saltimbanques dans les foires, à se battre en duel avec Poupart-Davyl, à rosser Entêtard (Testus), le maître de pension de la rue Vaneau qui le nourrissait avec des œufs et du raisiné et ne voulait pas lui régler son mois. Il fallait absolument du bruit à cette nature turbulente, et il n'était content que lorsqu'il avait donné un coup de poing, un coup de dent, un coup d'épée. Tant pis quand il trouvait plus fort que lui.

Tout à coup il apprend que son père vient de mourir à Rouen. Il oublie « qu'ils ont été longtemps deux ennemis », qu'il l'a fait enfermer à Nantes, dans une maison de fous, après le coup d'État, qu'il a quitté sa mère !.., Devant la mort il jette un voile de larmes sur le passé et il part pour Rouen. Oh ! cette mort du père ! la rencontre à la gare de la femme qui a pris la place de l'épouse, la chambre noire, le lit de mort, la mise en bière, quelle page empoignante de *Vingtras* ! Je frissonne rien que d'y songer. Je vois toujours le pli dans le grand drap du lit vide et le creux de l'oreiller où Vallès, après l'enlèvement du corps, « enfonça sa tête brûlante, comme dans un moule pour la pensée ! » Cette mort fut un coup de massue pour lui. Tant que son père avait vécu, il avait reçu régulièrement sa petite pension. Maintenant que son père n'était plus là, il ne pouvait plus y compter, car il restait à sa mère à peine de quoi vivre, et il avait trop bon cœur pour lui rogner son dernier morceau de pain. Il allait donc être obligé de gagner sa vie. Comment ? à quel métier ? Il avait couru tous les *bahuts*, fait du journalisme à droite et à gauche, dans des feuilles qui n'attendaient même pas l'automne pour mourir ; tout cela ne lui avait rapporté que des horions et des avanies. Il avait faim, il voulait vivre : il se fit pion. « Sacré lâche ! » a-t-il écrit dans son *Bachelier*. Non, ce ne fut pas de la lâcheté, ce fut du courage. On l'envoya au lycée de Caen, mais il n'y resta que le temps de faire la connaissance de ce bon monsieur Chalmat qui avait découvert, comme professeur de philosophie, une huitième faculté de l'âme.

(A suivre).

LÉON SÉCHÉ.

CURIOSITÉS, CROYANCES, SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE

(suite)

Tout alla bien jusqu'au bord de l'étang, et l'homme voyait déjà le trésor glisser sur la vase et venir vers lui lorsque dans sa joie il ne put retenir le cri de « *Hête ! j'le tenons.* » Oh ! malheur ! un bruit de chaînes se fit entendre, les roseaux s'agitèrent d'une façon surprenante et le tonneau recula malgré la résistance des bœufs et les efforts désespérés du maître. Bientôt tout disparut dans l'abîme.

Depuis lors on n'a revu que l'ombre attristée du pauvre diable qui vient, certaines nuits, errer sur les bords de l'étang de Bossac, pleurant sa fatale imprudence.

***

Enfin, dans ce même pays de Pipriac, il arrive souvent que plusieurs personnes possèdent un certain nombre de sillons dans le même domaine. Des bornes en pierre, placées de distance en distance, indiquent la part de chacun. Mais malheur à ceux qui seraient tentés de les arracher ou de les reculer par convoitise du bien d'autrui car après leur mort ils sont condamnés à revenir les mettre en place. Hélas ! ils ne se rappellent pas toujours l'endroit précis et on les entend dans les nuits d'hiver qui s'écrient avec douleur : « *Où les mettre ? Où les mettre ?* »

Il faut, pour délivrer ces pauvres âmes, que le voisin qui a été lésé vienne lui-même indiquer le lieu où il veut que les bornes soient placées.

***

Ces revenants de Pipriac me remettent en mémoire ce que le père Maurice, un marin de Dinard, me raconta, un jour, en me montrant les énormes marsouins qui se jouaient dans le sillage de notre bateau : « Ces animaux, voyez-vous, s'approchent de l'homme, qu'ils aiment, parce qu'eux-mêmes, autrefois, ont conduit des barques et des navires au lieu de les suivre comme *au jour d'aujourd'hui*. Ce sont les âmes des anciens marins de nos côtes, qui ont péri dans des naufrages.

« Ne riez pas, Monsieur, ajouta-t-il, l'autre jour Thomas Rabu, le pêcheur de St-Suliac, a très bien reconnu dans *un chef de file*, son grand père le vieux pilote de St-Malo, qui ne quitte jamais les lieux où il exerçait jadis sa profession. Il est suivi d'une bande d'autres marsouins moins gros, et sans doute plus jeunes que lui, auxquels il semble indiquer les passes et les criques sous-marines des rochers de St-Malo.

« Chaque bande a d'ailleurs son chef qui affectionne certains parages dont il ne s'écarte guère, puisqu'on le rencontre presque toujours aux mêmes endroits. C'est si vrai qu'on le désigne du nom des

Digitized by Google

lieux qu'il préfère : *La bête à Bizeux*, du nom du rocher qui est à l'entrée de la Rance; *la bête au décolé* (rocher du St-Lunaire); *la bête aux Ebihens* (île située en face de St-Briac); etc., etc.

« Ces animaux sont très gais et jouent, pour rire, des tours à l'occasion, mais ils deviennent méchants quand on leur fait du mal.

« Un pêcheur de St-Enogat, dont je ne vous dirai pas le nom parce qu'il vit encore, ayant aperçu la tête *d'un chef marsouin* appuyée sur sa barque lui asséna un coup de rame sur le museau et lui creva un œil. Une longue traînée de sang rougit la mer. L'homme se mit à rire de son équipée : mais maintenant il rit jaune, je vous assure, et donnerait volontiers dix années de sa vie pour n'avoir pas commis cet acte de brutalité.

« Quelque temps après cette méchanceté, le pêcheur fut bien surpris, un matin, de ne plus trouver son bateau à l'endroit où il l'avait amarré la veille. Il le chercha inutilement et n'apprit qu'au bout de huit jours que sa barque, brisée, était échouée au port St-Jean sur la Rance.

« A force d'économie et de travail il parvint enfin à en acheter une autre. Il ne l'avait pas depuis un mois qu'en revenant de la pêche de l'île aux Ebihens, il fut surpris par un orage. Il vit des milliers de marsouins entourant sa barque et la poussant vers la *goule es fier*, qui se trouve dans les rochers de St-Enogat. Il voulut résister mais ses efforts furent vains, le bateau projeté, avec une force inouïe, contre un récif vola en miettes. Le patron n'avait eu que le temps de se jeter à l'eau. Il fut heureusement aperçu, recueilli et sauvé par des camarades qui le suivaient de près et qui avaient assisté à ce naufrage.

« Pour le coup le pauvre diable fut ruiné, et comme il porte malheur à toutes les barques qu'il monte, personne ne veut l'occuper. Il en est réduit à attendre sur la cale de Dinard les voyageurs qui veulent bien lui confier leurs bagages pour les conduire aux hôtels.

« Tenez, ajouta le père Maurice, moi qui vous parle j'ai été témoin d'un spectacle qui va bien vous étonner. Vous connaissez les bancs de sable qu'on aperçoit entre la côte et l'île de Césambre, et qu'on appelle *le banc des pourceaux* ? Eh bien ! une nuit que ma barque s'était enlizée dans ces sables, et que je m'étais couché en attendant la marée, je fus réveillé par des voix de femmes. Je me levai précipitamment et je vis, — oui je vis comme je vous vois — *les fées de la Goule* qui dansaient en chantant autour de mon bateau. En m'apercevant elles poussèrent des cris, se jetèrent sur le dos des marsouins qui grouillaient dans l'eau et disparurent dans la direction de leur grotte.

Pour ne pas finir par des contes de revenants, nous irons dans le canton de Hédé écouter les tours joués au diable par l'archange Michel.

Le Mont-Saint-Michel, comme vous le savez, a été construit par Satan qui s'en allait à plus de dix lieues à la ronde chercher des pierres qu'il attachait avec une sangle pour les charger sur son dos. C'est tellement vrai qu'on rencontre encore sur la lande de la *Perrotière*, en Dingé, une pierre qu'il a laissée parce qu'elle était trop lourde, et qui porte l'empreinte de la sangle, ainsi que de la maigre échine du mauvais esprit.

L'archange, de son côté, construisit pendant un hiver un château de glace qui était, paraît il, une merveille. Le diable en fut jaloux et lui proposa de l'échanger contre son œuvre. Saint Michel accepta et lui fit signer de son sang un marché bien en règle. Quand le diable eut apposé sa griffe, l'archange dit au soleil de *rayer* (luire), ce qui fit fondre le superbe château.

Le diable fut bien penaud, mais ne voulut pas le laisser voir, espérant bientôt prendre sa revanche.

∴

Le démon proposa un jour à saint Michel de faire du seigle de moitié. « Tu fourniras la semence, dit-il, et moi j'aurai la peine d'écobuer. »

L'archange accepta.

Quand le grain fut mûr saint Michel dit au diable : « Que veux-tu pour ta part, le bas ou le haut ? »

« — Je veux le bas. »

Saint Michel coupa les épis et lui laissa l'écot, de sorte que l'ange mangea du pain et l'autre de la paille.

∴

Satan ne se tint pas pour battu ; il proposa de faire des pommes de terre en commun. Saint Michel y consentit.

Lorsque les pommes de terre furent mûres, l'archanche dit au diable : « Que veux-tu, le haut ou le bas ? »

— Tu m'as *roulé* l'an dernier mais cette fois je te tiens, je prends le haut.

Saint-Michel fit sa récolte de pommes de terre et, pour sa part, le diable n'eut que les pampres et les feuilles.

AD. ORAIN.

FIN

CHRONIQUE MUSICALE.

La quinzaine qui vient de s'écouler a été féconde en nouveautés, et en bonnes nouveautés dans tous les genres : Ballet, opéra-comique, comédie, vaudeville, drame, sans compter les deux à-propos qui ont fêté le quatre-vingt-quatrième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, le *1802* de M. Renan sur la rive droite, et le *1802* de Mlle Simone Arnaud sur la rive gauche.

Si nous descendons dans un milieu moins noble, moins élevé, moins considéré aussi, nous voyons que la quinzaine n'aura pas été moins brillante : je veux parler des cafés-concerts.

Digitized by Google

Le café-concert ! c'est aujourd'hui à Paris le spectacle à la mode, mais une mode qui ne ressemble guère aux autres, car si vieille qu'elle soit déjà, on ne saurait, même par à-peu-près, en prédire la fin.

Le Parisien de naissance, comme aussi le Parisien d'occasion, se précipite quotidiennement dans une douzaine de cafés-concerts et y passe ses soirées le bock dans une main et la cigarette dans l'autre. Chaque soir les chansons plus ou moins drôles de Paulus, les charmantes créations de Thérèsa font battre des milliers de mains, et Pêle-Mêle-Gazette, le Mormon de Vattenville, l'exhiharante fanfare des Beni-bouffe-Toujours font dilater des milliers de rates. Pendant ce temps les théâtres les plus aimés, les plus dignes de l'être, voient leurs recettes diminuer dans des proportions désespérantes.

Et plus cela va, plus c'est la même chose. Voilà le fait. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Faut-il en craindre les conséquences ou s'en féliciter ? Grosse question, insoluble pour le moment, puisque les critiques les plus autorisés ne peuvent tomber d'accord.

Mais sans rechercher si le succès qu'obtient cette littérature très-légère du « rire quand même » est chose absolument vaine et déplorable, surtout par ce temps de pessimisme convenu, si la gaîté banale d'une musique sans prétentions est de nature à amoindrir la noblesse des sentiments, il faut reconnaître que la question perd tout son intérêt hors Paris.

En effet la vogue du café-concert, que d'aucuns considèrent comme un signe indéniable de décadence, est un produit tout parisien. Rien de semblable dans les autres pays, ni même en France, ni surtout dans notre chère Bretagne. Il y a bien des cafés-concerts, il y en a partout.. eh bien ! ce n'est pas « ça. » Dans le local, le personnel, la clientèle, rien de comparable : à tort où à raison, ces trois éléments n'y jouissent que d'une médiocre considération; les provinciaux s'y montrent inférieurs à eux-mêmes, des copistes indignes des maîtres.

Est-ce un reproche que nous, Bretons, nous adresserons à nos compatriotes ? Est-ce un regret que nous devrons exprimer ? Mon Dieu ! non. Le café-concert parisien n'existe qu'à Paris. C'est une plante exotique qui pousse derrière les fortifications. Transportée, transplantée elle se fane et s'étiole, ses couleurs deviennent tache et sa beauté laideur. N'essayons donc pas de l'acclimater chez nous. Je préférerai toujours nos modestes théâtres, petits par leurs ressources, mais si grands par leur répertoire, à tous les cafés-concerts nés et à naître. Sachons garder notre goût pour le Bon incontesté, car à toutes les tentatives que nous ferions pour le déconsidérer nous aurions tout à perdre et rien à gagner.

LÉON SARRADIN

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Librairie Hachette. — *Les chroniqueurs de l'Histoire de France*, 4 vol. grand in-8°. — *La Révolution du 31 mai et le Fédéralisme en 1793 ou la France vaincue par la Commune de Paris*, par Henry Wallon, 2 vol. in 8°.

Librairie Plon et Nourrit. — *Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution*, par J.-N. Dufort, comte de Cheverny, publiés avec une introduction et des notes par Robert de Crève-Cœur, 2 vol. in-8°.

La mode est aux Mémoires sur la Révolution, c'est un fait indéniable, et pour le prouver il suffirait de mettre sous les yeux du lecteur la liste des ouvrages parus sur cette époque dans le cours des dix dernières années. Cette liste, d'une longueur fort respectable, vient de s'augmenter encore cette semaine des Mémoires du comte de Cheverny et d'un nouveau livre sur le Fédéralisme en 1793, où M. Wallon nous raconte l'histoire du « premier attentat commis contre la souveraineté nationale par ceux qui avaient fait de ce principe la base de nos institutions. » M. Wallon est un des historiens qui connaissent le mieux la Terreur. Tout récemment encore, il nous donnait une très substantielle histoire du Tribunal révolutionnaire ; cette fois il nous montre dès l'origine de la Convention la révolution qui se prépare sous l'influence de la Commune de Paris, révolution qui s'essaie les 9 et 10 mars et qui s'accomplit les 31 mai et 2 juin. Pour mettre ce grand fait en pleine lumière, il a cherché ses témoignages non seulement aux archives nationales, mais dans les archives départementales, et il a trouvé quelques pièces d'une réelle valeur. En voici une entre autres qui est extrêmement curieuse. Nous la reproduisons ici à cause de l'intérêt qu'elle a pour nos lecteurs. C'est une lettre de Du Chastel (l'aïeul du ministre de Louis-Philippe, le bisaïeul du député actuel), de ce courageux représentant qui se fit porter malade à la Convention pour protester contre le jugement de Louis XVI et qui, n'étant pas proscrit lui-même, embrassa la cause des proscrits, alla les rejoindre à Caen et se rendit à Nantes pour activer le mouvement de la Bretagne. De Nantes il adressa au Comité de salut public ce défi :

Nantes, 18 juin, l'an II de la République et, je l'espère, le premier de la contre-anarchie.

G.-I. Du Chastel, député à la Convention nationale, à cinq ou six honnêtes gens qui dirigent le Comité de salut public.

Messieurs,

Votre dessein est de me faire couper le col. Je suis loin de le trouver mauvais; il est si commode de se défaire, au nom de la patrie, des hommes qui traversent nos projets ambitieux ! Pour vous faciliter donc les moyens de me conduire à l'échafaud, je vous fais passer un imprimé que j'ai répandu avec profusion dans les départements de la ci-devant Bretagne.

Je vous déclare qu'au lieu de me cacher je me montrerai à découvert, et que, fidèle au serment de vivre libre ou de mourir, je ne cesserai de sonner le tocsin contre les hommes qui ont usurpé la souveraineté nationale que quand je leur aurai ôté la possibilité de nuire.

Le républicain G.-I. DU CHASTEL.

Vous voudrez bien joindre cette lettre et cet imprimé aux pièces de mon procès.

Cette lettre était trop fière pour ne pas attirer sur son signataire la foudre du comité. Le 31 octobre, du Chastel fut envoyé avec les Girondins à l'échafaud.

Les *Mémoires du comte de Cheverny*, publiés par Robert de Crève-cœur sont tout aussi curieux. C'est une histoire anecdotique, pleine de notes pittoresques, de traits inédits, d'observations piquantes sur les règnes de Louis XV, de Louis XVI et sur la Révolution. Entre autres chapitres qui offrent un véritable intérêt il faut citer d'abord celui qui a trait à l'élection de l'abbé Grégoire au siège épiscopal de Blois et au séjour que le célèbre évêque cons-

Digitized by Google

titutionnel fit dans cette ville. On ne savait rien jusqu'ici ou presque rien sur ce double sujet. Grâce aux Mémoires de Chaverny nous voilà pleinement édifiés et renseignés En sa qualité d'ancien lieutenant général du Blaisois, le comte de Chaverny fut un des électeurs de l'abbé Grégoire et c'est un plaisir de l'entendre conter dans ses moindres détails l'histoire de cette élection. Cette élection n'alla pas toute seule et les électeurs n'auraient pas demandé mieux que de conserver à la tête du diocèse l'évêque Thémines qui tenait bon, « vivait exemplairement et conduisait son diocèse avec toute la capacité possible ». Mais M. de Thémines, qui, dès 1789 avait très hautement affirmé ses idées politiques, en publiant le *Cahier du hameau de Madon* (Madon était la maison de campagne des évêques de Blois), avait continué à lutter énergiquement contre les tendances nouvelles.

En 1790 il avait fait paraître des lettres dans lesquelles il blâmait le serment civique et les autres dispositions légales relatives au clergé.

Ces lettres avaient été dénoncées à l'Assemblée nationale, mais l'assemblée avait refusé de délibérer et s'était contenté de « plaindre M. l'évêque de Blois ». (Séance du 15 avril 1790).

M. de Thémines s'était donc rendu inéligible. Mais quel serait son successeur ? Plusieurs candidats étaient sur les rangs. « Le premier était un nommé Dupont, chanoine de Saint-Aignan, appelé à Blois comme électeur, et qui s'était fourré dans l'administration ; petit, ambitieux, sans talent, mais grand aumônier aux dépens des autres et travailleur assidu. Le second était Grégoire, qui avait pour lui une cabale, les députés ayant accaparé beaucoup de voix. » Le comte de Cheverny n'avait jamais vu Grégoire, mais il avait été prévenu en sa faveur par la lettre suivante que lui avait écrite de Beauharnais :

« Vous allez nommer un évêque constitutionel. Si M. de Thémines n'accepte pas, je vous conseille de faire votre possible pour faire le choix de M. Grégoire ; c'est un sujet pur, spirituel, plein de mœurs, zélé pour la religion, mais, ce qui est plus important, qui a assez de fermeté dans le caractère pour rendre des services à son diocèse. Chauvelin, mon ami particulier, ira vous voir à Cheverny. Permettez que je vous le présente et le recommande. »

M. le comte de Cheverny vota donc pour l'abbé Grégoire. Le scrutin qui eut lieu le 14 février 1791 à la cathédrale dura depuis quatre heures jusqu'à onze heures du soir. Dupont réunissait presque la moitié des voix. La cabale avait voulu l'évincer en disant que, comme électeur, il accaparait des voix ; il était venu se défendre au bureau, mais sa défense avait été plate et avait confirmé M. de Chaverny dans son opinion sur son peu de valeur.

« Enfin, après s'être balancé, on sentit que dans ces moments de trouble, la religion serait perdue, si le successeur de M. de Thémines n'avait d'autre recommandation que les talents les plus ordinaires et une envie démesurée d'être évêque. On disait Grégoire un homme convaincu de la religion, de mœurs pures, éloquent, plein d'énergie. De deux maux, il fallait éviter le pire et il fut choisi à la pluralité de huit ou dix voix.

La ville envoya un courrier à Grégoire pour lui annoncer son élévation ; sa réponse fut honnête et courte, et quelques jours après, il arriva de Paris accompagné de la bonne Mme Dubois chez qui il logeait à Paris et qui lui servit de mère. Mais en janséniste qu'il était, Grégoire « n'habita ni le bas ni le haut du palais épiscopal ; il prit une chambre au second, et il y vécut en sans-culotte... Grand, bien fait, d'une jolie figure, âgé d'environ 36 ans, il avait des grâces dans son geste et dans sa parole. Il débuta par les Jacobins ; nommé président par acclamation, il fit des discours, échauffa les têtes et fit faire la motion de fabriquer des piques, qu'il appuya. On en commanda, et, un jour à la fin d'une séance, le soi-disant prélat tira de dessous sa soutane un énorme fer de pique ». Quand il faisait ses visites pastorales, il était reçu avec enthousiasme, tant il était « séduisant par les propos et la figure », tant sa conduite était « évangélique ».

Voulez-vous savoir maintenant quel était le costume de voyage d'un évêque constitutionnel ? M. de Chaverny va nous le dire : « Un chapeau rond et très haut, une cocarde nationale, une énorme cravate, une redingote noisette, une veste rouge, une culotte noire et des bottines ». C'est dans ce singulier costume que Grégoire quitta la ville de Blois pour aller présider la Convention.

N'est-ce pas que ces détails sont intéressants ? C'est l'inédit qui est aujourd'hui le grand attrait des travaux historiques, et il faut bien reconnaître que l'inédit abonde depuis qu'on s'est mis à fouiller les archives départementales et les collections particulières. On n'écrit plus l'histoire à présent comme autrefois, on veut les preuves, les documents, les pièces justificatives à l'appui des assertions des historiens. C'est pourquoi Henri Martin remit durant vingt ans sa grande histoire sur le métier et pourquoi Michelet vivait dans les bibliothèques. Même quand il s'agit d'analyser, de résumer les beaux travaux de nos anciens chroniqueurs, comme Froissart, Commynes ou Joinville, on y apporte des scrupules considérables. Lisez plutôt les quatre beaux volumes dans lesquels Mme de Wittnée Guizot a résumé les *Chroniqueurs de l'Histoire de France*, et dites-moi s'il est possible d'être un traducteur plus fidèle. Ces quatre volumes que la librairie Hachette a eu la bonne idée de publier par livraisons pour les rendre plus populaires, ont obtenu un très grand succès. Il faut dire aussi que les éditeurs n'ont rien épargné pour séduire les lecteurs. Caractères typographiques, papiers, gravures dans le texte et hors texte, chromolithographies, tout est à l'avenant, tout est superbe.

UN BIBLIOPHILE.

Dans notre prochaine causerie nous parlerons des ouvrages suivants qui viennent de paraître : **Librairie Charpentier.** — *L'Hôtel Drouot et la Curiosité* (1885) par Paul Eudel, 1 vol. in-18, avec un portrait de l'auteur — **Librairie Lemerre.** — *La dame de Coëtquen* par Bertrand Robidou ; 1 vol. in-18 avec une eau-forte et deux dessins. — *Jocelyn* de Lamartine, 1 vol. in-12, petite bibliothèque artistique. — **Librairie Perrin et Cie.** — *Victor de Laprade* par Edmond Biré, 1 vol. in-18 ; *Le Valbriant* par Mme Augustine Craven, 1 vol. in-18 ; *Katia* par le comte Léon Tolstoï. — **Librairie Hachette.** — *A travers l'empire britannique* par le baron de Hubner, 2 vol. in-8. — **Librairie générale de J. Plihon et L. Hervé, à Rennes.** — *Répertoire général de Biobibliographie bretonne*, par René Kerviler, bibliophile breton.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

LAVAL. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE JAMIN.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 9. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er AVRIL 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

L'Institut Pasteur. — Jules Hetzel et P.-J. Stahl. — Comment Hetzel définissait Listz et Gavarni. — Listz à Paris. — La messe de Gran. — Le marronnier du 20 mars. — Les femmes et les fleurs. — *Fromont jeune et Risler aîné* au Gymnase. — *Le Nord et le Midi*, d'Alphonse Daudet.

Depuis quelque temps le quartier des Feuillantines, d'ordinaire si calme, a pris une animation étonnante. Non seulement les essieux des omnibus se brisent comme à plaisir sur le pavé cahotant de la rue Claude-Bernard, mais on y rencontre du matin au soir les types de figures les plus bizarres et les plus divers : des Grecs, des Roumains, des Alsaciens habillés encore à l'*Ami Fritz*, et jusqu'à des Cosaques commandés par une espèce de pope coiffé du traditionnel bonnet d'astrakan. Bref, les rues Vauquelin et d'Ulm ont des faux airs de Cannebière, n'en déplaise aux indigènes de Marseille.

Que viennent donc faire ces étrangers dans ce quartier si tranquille du vieux Paris? Rendre visite à Victor Hugo sous la haute coupole du Panthéon? Pas précisément. Ce sont des malheureux qui ont été mordus par des chiens, des chats, voire même des loups enragés, et qui sont accourus au laboratoire de M. Pasteur.

Ah! ce M. Pasteur, quelle renommée est la sienne en ce moment et quelle espérance il vient d'allumer dans le ciel! Songez donc : la rage est une si terrible maladie! Vous aviez un chien que vous aimiez, qui vous aimait et vous couvrait de caresses. Un jour, sans que vous sachiez pourquoi, il est devenu sombre, il a refusé de boire et de manger, sa queue n'a plus frétillé de bonheur à votre vue, son oreille est restée basse à votre appel. Le croyant malade vous avez voulu le prendre sur vous, il s'est retourné furieux et vous a mordu jusqu'au sang. Au secours! votre chien est enragé, sa morsure est empoisonnée, et, si vous n'avez la précaution de faire au plus vite cautériser votre blessure, vous êtes mort.

Avez-vous vu mourir quelqu'un de la rage? C'est la chose la plus épouvantable qui se puisse voir, et nous comprenons qu'autrefois, pour couper court à leurs souffrances, on étouffât entre deux matelas les malheureux atteints de cette maladie, car l'épilepsie n'est rien, le *delirium tremens* n'est rien à côté de cette agonie. L'épileptique et l'alcoolique perdent connaissance dans les attaques du mal, mais le sujet atteint de la rage a parfaitement conscience de ce qu'il voit, de ce qu'il souffre, de ce qui se passe autour de lui. Il sent qu'il va mourir et, dans le dernier combat qu'il livre contre la mort, il a encore assez de présence d'esprit pour écarter les siens, pour leur crier : « Retirez-vous, si vous ne voulez pas que je vous morde. » Tout ce qu'il leur demande c'est d'abréger ses souffrances, c'est de lui donner à boire quelques gouttes de poison. Mais non, la loi et l'humanité s'y opposent. Singulière humanité, n'est-il pas vrai? que celle qui condamne un homme à se rouler par terre, à se cogner la tête contre les murs, à écumer, à jeter des cris de bête fauve, à mourir enfin dans des tortures inouïes, sous prétexte que la vie humaine est chose sacrée.

Eh bien! ce spectacle atroce, il faut l'espérer du moins, nous ne le verrons plus, grâce à M. Pasteur. Cet autre grand Français vient de vaincre la rage comme il avait vaincu le charbon, et telle est la confiance qu'il inspire, que de tous les points du globe les gens qui ont été mordus par une bête enragée accourent à Paris et s'abandonnent à ses expériences.

Hé! pardieu, nous savons bien qu'il y a des sceptiques, il y en aura toujours quand il s'agira de croire aux miracles du génie. Rochefort a, dans un article à sensation, essayé de ridiculiser M. Pasteur en ne voyant en lui qu'un charlatan, qu'un vulgaire dentiste de foire; mais Rochefort, qui est coutumier du fait, en a été pour sa prose et son venin, personne n'a pris garde à son article et la gloire de M. Pasteur n'en a pas même été effleurée.

Digitized by Google

Ah! si l'illustre savant avait fait comme M. Ferrand, le médecin espagnol qui prétendait avoir découvert la vaccine du choléra, s'il avait battu la grosse caisse autour de sa découverte, le pamphlétaire aurait pu à la rigueur le traiter de marchand d'orviétan. Mais non, cet homme de génie qui est la simplicité même, n'a rien avancé qu'il ne fût en état de prouver. Pendant des mois et des années, penché sur les cornues de son laboratoire, il a fait des expériences *in animâ vili*, sur des roquets provenant de la fourrière, et même, après avoir acquis la certitude que sa vaccine les rendait réfractaires à la rage, ce n'est qu'en tremblant qu'il s'est risqué à vacciner un homme. Il a attendu pour faire son rapport à l'Académie de médecine que le temps lui eût donné complètement raison, et maintenant qu'il est fort de sa victoire, maintenant que les témoins de sa merveilleuse découverte se comptent par centaines, il dit à la France qu'il honore et au monde qui l'admire :

« Voici : Je suis le maître de la rage, mais les ressources dont je dispose sont insuffisantes, le local où je travaille est trop petit. Je ne vends pas mon invention, je la donne, aidez-moi, cotisez-vous pour fonder un établissement où je puisse recevoir et traiter comme il faut les malades qui m'arrivent de tous les pays de l'Europe. Vous l'appellerez comme vous voudrez, l'essentiel est qu'il existe. »

Et l'institut Pasteur est né. Il n'y a plus qu'à le construire et à l'aménager. Depuis quinze jours l'argent afflue de toutes parts dans la caisse du comité, et quel comité ! les plus grands noms des cinq Académies s'y rencontrent. Il y a déjà près d'un demi-million de souscrit, toutes les puissances ont à cœur d'apporter leur pierre à cet institut d'un nouveau genre.

Quel honneur pour M. Pasteur et quelle gloire pour notre cher pays ! A la place de Rochefort nous ferions sans plus tarder amende honorable, mais il a trop de morgue pour se rétracter et vous pensez bien que M. Pasteur n'en a cure. C'est le privilège du génie de verser, comme l'astre de Lefranc de Pompignan, « des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs. »

∴

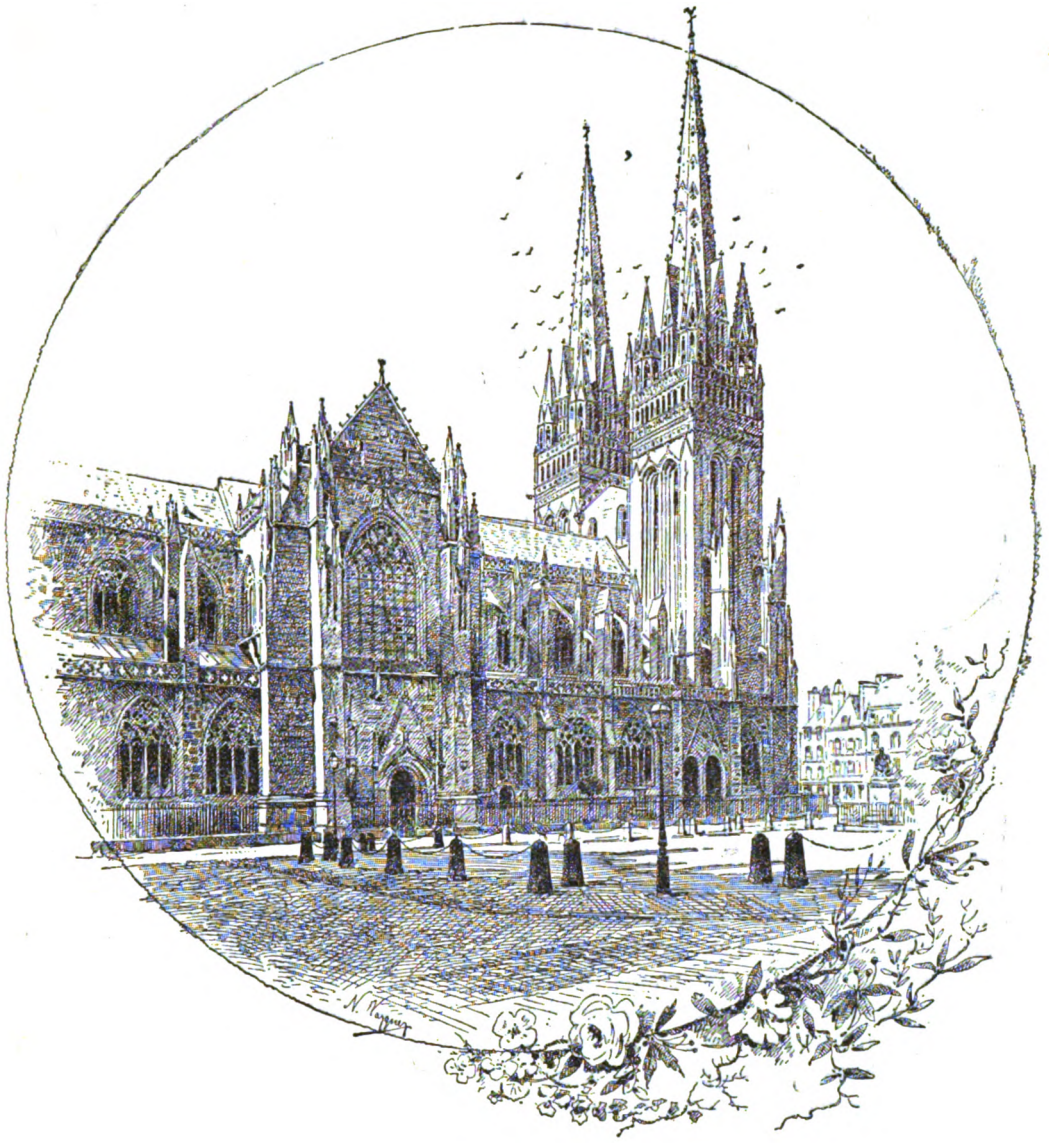
Les lettres françaises viennent d'être cruellement éprouvées par la mort de Jules Hetzel, l'éditeur parisien qui s'était fait une célébrité d'écrivain, sous le pseudonyme de P.-J. Stahl. Mais cette mort n'a surpris personne, car Hetzel était malade depuis longtemps. Tous les hivers il allait se réchauffer au bon soleil de Nice et l'été il le passait au bord de la mer. En sorte qu'il n'avait guère plus qu'un pied à terre à Paris. C'est son digne fils qui faisait marcher sa maison de la rue Jacob, où il a soutenu tant de vaillantes luttes avant d'arriver à la fortune. Il se reposait sur ses lauriers en composant pour le *Magasin d'éducation et de récréation*, qu'il avait fondé avec Jean Macé, quelques-uns de ces récits humoristiques où il excellait. Mais ce repos dans la gloire et dans la fortune, il ne l'avait pas volé. Comme la plupart des hommes qui furent atteints par le coup d'Etat, Hetzel fut un travailleur longtemps malheureux. La librairie ne l'avait point enrichi, à Bruxelles, où il avait édité les *Châtiments* et *Napoléon le Petit*; elle ne l'enrichit point non plus à son retour en France, en 1859, et pour le sortir de la déveine il ne fallut rien moins que le prodigieux succès des *Romans nationaux* d'Erckmann-Chatrian et des *Voyages extraordinaires* de notre compatriote Jules Verne.

Jusque-là il avait lutté, végété, traîné presque le boulet de la misère sans rien perdre cependant de sa bonne humeur native. Cet homme charmant qui était bâti pour vivre un siècle et qui, jusque dans ces derniers temps, était droit comme un chêne, ne laissait jamais rien paraître de ses préoccupations et de ses soucis. Il avait toujours sur les lèvres ce sourire aimable qui donnait tant d'agrément à sa physionomie, et dans la conversation il trouvait toujours, sans le chercher, le mot fin et spirituel. Car il avait de l'esprit jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la pointe de ses cheveux d'argent, l'auteur des *Amours d'un notaire* et des *Quatre peurs du général*, mais un esprit particulier, qui sentait son dix-huitième siècle, et dans lequel on retrouvait comme l'écho attendri de celui de Marivaux. Il était peut-être le seul et véritable humoriste de notre temps. Nature fine et délicate, il avait deviné la femme et l'a délicieusement portraiturée, analysée, démontée dans ce livre pétillant comme un verre de champagne, qui a pour titre : l'*Esprit des Femmes et les Femmes d'esprit*. J'ai rarement entendu causeur plus séduisant, plus ensorceleur. Il avait gardé de son commerce avec Gavarni l'habitude de croquer un portrait en deux coups de crayon, de définir un homme d'un seul mot frappé en médaille, et le portrait était admirablement ressemblant et la définition était toujours juste. Un jour que je me trouvais dans son cabinet de travail, la conversation tomba précisément sur Gavarni. C'était, si j'ai bonne mémoire, à propos du livre des Goncourt. Comme il avait beaucoup pratiqué le célèbre caricaturiste, je lui demandai s'il l'avait reconnu dans l'ouvrage de leur historiographe.

« Oui et non, me répondit-il. Les frères de Goncourt veulent absolument que Gavarni ait été un écrivain et un grand écrivain. C'est absurde, Gavarni n'était qu'un bon fabricant de légendes; pour faire un écrivain il lui manquait le « *jaune d'œuf.* »

Hetzel voulait dire que Gavarni manquait d'haleine et ne savait pas faire la sauce. C'est ma foi vrai. Depuis lors ce « jaune d'œuf » m'était resté dans la mémoire.

Digitized by Google



LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

Une autre fois, on parlait devant lui de Listz et chacun s'extasiait sur sa virtuosité, sur la puissance de son jeu et de ses moyens. Quand il touche le clavier, disait une dame, on sent réellement le dieu, Listz n'est plus homme. « Je crois bien, s'écria Hetzel, c'est une *tempête dans un piano.* »

Tempête ou non, ce diable d'homme a eu toute sa vie le talent de piquer la curiosité du public. Que de fois l'a-t-on fait mourir! Que de fois a-t-on dit qu'il s'était retiré dans un couvent et qu'il avait renoncé au monde! Réclame que tout cela. Listz entrer dans un cloître! allons donc! Il aime bien trop son *moi* pour s'enterrer vivant à la façon de Charles-Quint. Il est vrai qu'il porte toujours le costume de l'abbé, un costume spécial, moitié redingote et moitié soutane, mais l'habit ne fait pas le moine, comme dit le proverbe, et s'il a gardé le froc sous lequel il s'est illustré, c'est uniquement pour se distinguer du commun des mortels.

Listz en paletot ordinaire avec les cheveux coupés comme tout le monde ne serait plus Listz, il est convenu que lorsqu'il joue, sa crinière blanche, qui jadis avait de si jolis reflets blonds, doit l'envelopper comme d'un nuage et lui mettre une sorte de nimbe autour de la tête. Il tient à sa chevelure comme à sa lévite, cet abbé de cour... et du piano, mais il tient peut-être plus encore à la gloire, et j'ai comme idée que c'est pour la retremper dans le grand courant parisien qu'il a consenti à présider à Saint-Eustache sa « messe de Gran. » N'importe, il a bien fait de venir, et Paris a été heureux de lui faire fête; il y avait si longtemps qu'on ne l'avait vu, et les artistes de sa trempe sont si rares! Prudent est mort, Chopin est mort, je sais bien qu'il nous reste Planté; mais, qu'est-ce que Planté comparé à Listz? Chopin seul était de sa force, bien qu'il s'entendit mieux à jouer des marches funèbres qu'à faire descendre « la tempête dans le piano. »

Digitized by Google

∴

Listz est arrivé à Paris, au moment où le printemps semble vouloir montrer le bout de son nez. Ce n'est vraiment pas dommage. Quel hiver long et ennuyeux ! Je suis allé voir le marronnier du 20 mars, le jour même de son anniversaire. Je vous assure qu'il faisait triste figure. Pas un bourgeon qui fût près d'éclore ! un vrai manche à balai que ce marronnier légendaire. Fiez-vous donc aux légendes. C'est même curieux de voir tout le long de nos boulevards cette double rangée d'arbres-squelettes, par le beau soleil qu'il fait depuis quelques jours. D'ordinaire les arbres ont commencé à cette époque leur toilette printanière. Cette année, pour voir des feuilles fraîches écloses, il faut s'arrêter devant la vitrine des fleuristes. Ah ! ces fleuristes parisiens, quels habiles metteurs en scène ! Avec quelques arbustes verts, quelques branches de lilas blanc, deux ou trois pots de muguet et de roses, ils vous dressent des reposoirs qui charment tous les yeux.

Les femmes surtout qui aiment tant les fleurs sont en extase devant la montre des bouquetières du boulevard. Comme elles seront heureuses dans quelques jours d'aller au marché aux fleurs faire provision de primevères, de roses, de giroflées ! Car les fleurs, c'est la moitié de la vie de la femme à Paris. Il y en a partout, en en veut partout, riches et pauvres en ornent leurs cheminées et leurs tables, et c'est une des coquetteries de la Parisienne de mettre un bouton de rose dans le porte-bouquet naturel de son corsage. Seulement quand viennent les fleurs, les théâtres s'en vont. Ils se ressentent déjà du renouveau. Hier soir, les terrasses des cafés étaient pleines de consommateurs qui, s'il avait fait froid, seraient allés entendre le *Bigame* au Palais-Royal, *Joséphine vendue par ses sœurs* aux Bouffes, ou bien encore *Fromont jeune et Risler aîné* au Gymnase. Daudet n'a décidément pas de chance avec ses pièces. *Sapho* n'avait réussi qu'à demi, et encore grâce au retentissement énorme du livre. *Fromont jeune* ne fait pas d'argent, mais pas du tout, et Koning qui s'était promis de clore la saison sur cette comédie ! Quelle déconvenue ! cependant Alphonse Daudet s'acharne. Sarcey a beau lui crier du haut de son feuilleton du *Temps* qu'il n'y entend rien, qu'il devrait renoncer au théâtre, il se rebiffe et se fâche. N'a-t-il pas entrepris d'écrire tout seul sous le titre : *Le Nord et le Midi*, une pièce tirée de son *Numa Roumestan?* Cette comédie, d'après ses thuriféraires, doit être un écrasement complet des théories de Sarcey en matière théâtrale. Attendons-la pour la juger. Mais j'ai bien peur, entre nous, que ce ne soit un nouveau four. Que n'écrit-il en prose ! disait Boileau, parlant de Chapelain. Pourquoi Daudet ne s'en tient-il pas au roman dans lequel il a fait sa fortune ?

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

TIEGÈS FANTIC

Eur bloaz a vezo bremaïc
Abaoue timezas Fantic :
Ich eured ez oe d'ann amzer
Ann avalou eost hag ar per.

Da Fanchic Madec e roaz
He c'hoantiri, he zric'houec'h bloaz.
Ha grêt mad e d-eus, a dra zur,
Fanchic Madec 'zo eun den fur.

Anavezet em eus Fantic
N'oa c'hoaz nemet eur bugelic ;
Canet d-eus d'in calz a zoniou,
Diwar he c'har, en nozveziou.

D'em bro ger pa'z on distroët,
Em eus c'hoantaët hi guelet,
Hi guelet en hi ziégès,
Rag brema na ê ken matès.

Dre ma tostaën d'ann ti plouz;
Dre'r wenoden, heb ober trouz,
E clevenn mouez sclezr a vroegic,
O cana ker coant he zonic.

Hag e chemis pell d'hi zelaou,
Harpet ouz troad eur wezenn faou,
Hag e clewenn mad a-c'hane
Gwerz Fiecca Calvez 'gane.

Ha pa oe ar werz peur-ganet,
Ez on êt, hag em eus larêt :
— Demad, demad d'eoc'h, ma estic!
Vel ma 'z ê gè ho calonic!

— Jesus! vel m'oc'h eus ma spontêt!
Penaoz c'hui eo!... Penaoz a ret?
Deut en ti, deut da azea.
Hag e leuscas he c'har nea.

Deut da veled ma ziégès;
Fanchic a zo êt d'he devès :
Eur guele-cloz hag eun armel,
Ha diou loaz goad ha diou scudel;

Eur pod-houarn hag eun trébez,
Eur billic du aoza crampoez,
Peb a scabel da azea,
Hag eur c'har nevez da nea;

Eur pichet da lacad dour sclezr,
Eur boutou-coad, eur boutou lezr,
Dillad d'ar zul ha d'ar pemdez,
Arc'h coz ha mezelour nevez.

Neuze em eus c'hoaz eur c'haz gwenn,
Du dapoud raz raz ha logodenn,
Eur c'hog ruz, a gân d'ar beure,
Hag a lâr d'imb : « Setu ann dé! »

Diou iar rouz, gand peb a glodad,
Diou vaoutès du hag eun danvad,
Ha da vloaz, eur vioc'h, marteze,
Mar nean awalc'h evit se.

Digitized by Google

Eur bugelic, gant gracz Doue,
A deuo d'he amzer ive :
En doujanz Doue hen savfomb,
Hag evit-han e labourfomb.

Ha setu perag va c'halon
Zo gê, hag e canan eur zôn :
Ha setu tiégès Fantic,
Ha setu tiegès Fanchic. (1)

F.-M. Ann. HUEL.

LE MÉNAGE DE FANTIC.

Il y aura bientôt un an
Depuis que Fantic est mariée :
Sa noce se fit au temps
Des pommes d'août et des poires.

A François Madec elle donna
Sa beauté et ses dix-huit ans,
Et, certes, elle a bien fait,
Car François Madec est un homme sage.

J'ai connu Fantic,
A l'âge où elle n'était qu'une enfant,
Et elle m'a chanté maintes chansons,
Sur son rouet, aux veillées.

De retour au pays,
J'ai voulu la revoir,
La revoir dans son ménage,
Car elle n'est plus servante.

A mesure que j'approchais de sa chaumière,
Par le sentier et sans faire de bruit,
J'entendais la voix claire de la jeune femme,
Qui chantait gentiment une chanson.

Et je m'arrêtai longtemps à l'écouter,
Appuyé contre un hêtre,
Et de là, j'entendais fort bien
Qu'elle chantait le gwerz de Fiecca Calvez.

Et quand le gwerz fut terminé,
J'entrai dans la chaumière, en disant :
— Bonjour, bonjour, mon Rossignol!
Comme votre petit cœur est joyeux!

— Jésus! que vous m'avez fait peur!...
Comment, c'est vous!... comment vous portez-vous?
Avancez, venez vous asseoir.
Et elle quitta son rouet.

Venez voir mon ménage.
Fanchic est allé en journée :
Un lit clos et une armoire,
Et deux cuillères de bois et deux écuelles;

Une marmite et un trépied,
Et une poële à crêpes;
Chacun son escabeau pour s'asseoir.
Et un rouet neuf, pour filer;

Un pichet avec de l'eau claire,
Paire de sabots, paire de souliers,
Habits de dimanche, habits de tous les jours,
Vieux coffre et miroir neuf.

Et puis j'ai encore un chat blanc,
Pour prendre rats et souris,
Et un coq rouge, qui chante le matin
Et nous dit : « Voici le jour! »

Deux poules rousses avec chacune sa couvée,
Deux brebis et un bêlier,
Et l'an prochain, peut-être (aurons-nous) une vache,
Si je file assez pour cela.

Un petit enfant, grâce à Dieu,
Viendra aussi, en son temps,
Et nous l'élèverons dans la crainte de Dieu,
Et nous travaillerons pour lui.

Et voilà pourquoi mon cœur
Est gai, et pourquoi je chante :
Et voilà le ménage de Fantic,
Et voilà le ménage de Fanchic.

F.-M. LUZEL.

(1) Fantic, petite Françoise.

ANCIEN COSTUME DE QUIMPER

LA CATHÉDRALE DE QUIMPER.

Nous trouvons dans le bel ouvrage de notre compatriote, M. Henri Jouin sur *David d'Angers*, au chapitre « Impressions et critiques », les lignes suivantes sur la cathédrale de Quimper, extraites des notes de voyage du grand artiste angevin :

« Il faisait presque nuit lorsque j'arrivai devant la cathédrale de Quimper. Quelques rares réverbères et les lumières des cafés voisins éclairaient seuls la base du monument, dont la partie supérieure formait une masse noire qui détachait cependant ses lignes sur le ciel (puissance des masses dans les arts). C'est l'image de la perception humaine, dont les sens ne peuvent voir distinctement que ce qui se passe sur la terre ; ce qui s'élève au ciel est vague, et par conséquent ne parle qu'à l'âme.

Je suis entré dans le temple, où quelques lampes dessi-

Digitized by Google

naient des formes fantastiques. A quelques pas de moi, des femmes étaient agenouillées sur la dalle, près d'un catafalque : elles se tenaient tellement immobiles qu'on eût pu les prendre pour les statues de la Prière. Ce calme m'a profondément impressionné ; il n'y avait que moi d'homme dans cette église. Les femmes se trouvent toujours près du malheur ; elles ont des larmes, des prières, des consolations pour toutes les douleurs. Il y a, dans cette aptitude de la femme, la preuve d'une grande sagesse de la nature, car, puisque la femme nous donne l'être, elle nous doit une parcelle de son âme, afin de corriger ce qu'il y a de brutal dans la nôtre. Avec leur imagination ardente, leur organisme délicat, les femmes sentent le besoin d'un protecteur ; c'est pour cela, peut-être, qu'elles sont plus religieuses que nous ».

LA DERNIÈRE PIERRE DE LA BASTILLE

(Suite).

Six mois se sont écoulés. M. de Monsigny n'a pas succombé à ses blessures, et sa femme et sa fille oublient auprès de lui les terreurs de cette effrayante journée du 14 juillet.

Quant à la Bastille, le peuple s'acharne sur son cadavre, il la démolit avec rage, il secoue les crêtes des tours dans les abîmes des fossés, il renverse, il comble, il nivelle, afin qu'au 14 juillet 1790 on puisse donner une fête sur la place où fut la forteresse de messire Hugues Aubriot, et qu'à toutes les entrées de ce lieu de fête, on lise ces mots :

ICI L'ON DANSE.

On a formé un régiment de volontaires des Vainqueurs de la Bastille, et Aubin Bonnemère en a été nommé sergent. Après avoir acquis, dans la maison de la rue Lesdiguières, la certitude que, grâce à lui, toute la famille de Monsigny était réunie et tâchait de se remettre des poignantes émotions de cette terrible journée, il n'avait point songé à aller recevoir le témoignage de sa gratitude.

Mais quand le bienfait oublie, c'est à la reconnaissance à se souvenir. La famille de Monsigny n'avait point été oublieuse, et ce n'était pas sa faute si elle n'avait pu découvrir celui qui, le 14 juillet, s'était fait comme son ange gardien, tant il fallait être plus qu'un homme pour, dans de pareils moments, arracher au peuple les victimes de ses vengeances. Mais Aubin n'avait pas dit son nom ; mais M. de Monsigny était resté longtemps entre la vie et la mort ; mais Paris est grand, et à moins d'un miracle, on n'y rencontre pas ceux que l'on cherche, quand on ne sait d'eux, ni leur nom, ni leur demeure.

Le hasard fit le miracle, et rapprocha une fois encore Aubin Bonnemère de celle qu'il avait sauvée.

Le 18 janvier 1790, la compagnie de Monsigny était de garde à l'Ecole militaire. Un détachement des Vainqueurs de la Bastille vint la relever, et au moment où elle allait se mettre en marche pour Saint-Denis, où était sa caserne, un sapeur des Volontaires entendant prononcer ce nom de Monsigny, demanda à l'un des bas officiers si ce n'était pas à leur commandant qu'appartenait la jeune demoiselle qui avait été arrachée deux fois à la mort, lors de la prise de la Bastille.

Le bas officier lui répondit que c'était sa fille en effet, et que M. de Monsigny avait fait de vains efforts pour découvrir celui à qui elle et lui devaient la vie. Le sapeur lui apprit la vérité, et le bas officier lui demanda de presser Bonnemère de ne pas refuser à ceux qui lui devaient tant, le bonheur de le remercier. Aubin céda aux instances du sapeur ; et après les chaudes accolades qui l'accueillirent :

— Brave jeune homme ! s'écria M. de Monsigny, quand on put parler ; notre sauveur à tous, vous à qui je dois ma fille, toute ma fortune ne m'acquittera jamais envers vous. Prenez, acceptez tout, et je serai encore votre obligé.

— Merci, monsieur, répondit Aubin : merci, mademoiselle, je suis bien payé par le spectacle de votre bonheur ; mais, vous le comprenez, ces choses-là ne se font pas pour de l'argent, et pour une fortune. C'est moi qui dois remercier le sort de m'avoir mis sur votre route, car ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait comme moi.

Il oubliait qu'il y avait autour d'elle mille bras qui s'étaient levés pour la frapper, tandis que le sien seul s'était levé pour la défendre. Mais, aux âmes généreuses, il semble si facile de faire le bien, qu'il ne leur vient pas même à l'idée qu'il y ait des gens qui perdent leur temps à faire le mal.

Aubin se retira, inflexible. Mais cela ne pouvait pas se passer ainsi. Mlle de Monsigny, dans une adresse qu'elle lut à la municipalité de Paris, dans la séance du 3 février 1790, porta plainte contre le stoïcisme du héros du 14 juillet, introuvable pendant six mois, et qui maintenant repoussait les justes témoignages d'une reconnaissance légitime s'il en fut jamais.

La commune fit droit aux plaintes de la famille, et il fut décidé que dès le lendemain le maire de Paris, Bailly, et le commandant général des gardes nationales, Lafayette, prendraient en main la cause de Mlle de Monsigny et de son père, et mettraient Aubin à la raison.

— La séance du soir du 4 de ce mois, dit la *Réimpression de l'ancien Moniteur*, a été des plus intéressantes et des plus mémorables depuis la révolution, par le nombre et la nature des objets qui ont occupé l'Assemblée.

Dans cette séance « intéressante et mémorable, » la commune de Paris décerna deux couronnes civiques : l'une au roi Louis XVI, *Père du peuple et Restaurateur de la liberté*, l'autre au citoyen Aubin Bonnemère, sergent aux Vainqueurs de la Bastille.

Louis XVI fit défaut. C'était bien un restaurateur malgré lui, et le souvenir de la prise de la Bastille

Digitized by Google

n'avait rien qui lui fut agréable. Il déclina l'honneur qui lui était réservé, et satisfait, bien à tort, de sa couronne royale, dédaigna la couronne civique, se contentant d'un serment de fidélité qui fût prêté d'acclamation par tous les membres de la commune, et par les députés présents.

Un substitut du procureur de la Commune, nommé Danton, demanda que tous les citoyens et citoyennes présents le prêtassent également, ce qui eut lieu au milieu d'acclamations encore plus chaudes et plus unanimes. Alors, municipaux, députés, citoyens et citoyennes descendent sur le perron de l'Hôtel de Ville, et là répètent le serment de fidélité au roi. Electrisée à son tour, la foule, qui s'étouffe sur la place de Grève, jure amour éternel et fidélité inviolable à Louis XVI... Le vent qui soufflait par les rues emporta l'écho de tous ces serments jusqu'aux Tuileries, — et peut-être par delà.

Lorsque l'on fut rentré en séance, le maire de Paris appela Aubin Bonnemère, et s'adressant à Mlle de Monsigny, assise à côté de lui sur l'estrade, il lui dit en lui remettant la couronne civique :

— Mademoiselle, nous honorons la valeur et la vertu, et nous la couronnons en vous offrant de couronner ce soldat.

Alors, au milieu des applaudissements de l'assemblée émue, Mlle de Monsigny plaça la couronne sur le front du jeune héros.

— Monsieur, reprit Bailly en prenant un sabre d'honneur qui lui était également destiné, je crois ajouter à votre triomphe en priant M. le commandant de vous le remettre.

— Sergent, lui dit Lafayette, jamais sabre n'aura armé un bras plus généreux et plus brave. Prenez-le, et soyez fier de le recevoir, comme je suis heureux de vous l'offrir.

Et il lui donna l'accolade fraternelle au bruit des acclamations de l'assistance. Puis un citoyen monta au bureau et y déposa l'engagement suivant :

— Je soussigné, domicilié rue Lesdiguières, près de la Bastille, témoin du courage du sieur Aubin Bonnemère dans la journée du 14 juillet dernier, et de son zèle soutenu depuis, prie MM. les représentants de la Commune d'agréer mon offre de lui constituer, pour don patriotique, cinquante livres de rente viagère, regrettant bien sincèrement que la fatalité des circonstances ne me permette pas d'en faire davantage.

Signé : N. D. Binot.

A la fin de la séance, Aubin descendait les marches du perron de l'Hôtel de Ville, comblé de gloire et tout surpris de tant d'honneur qui pleuvaient sur lui, lorsqu'une main pesante s'abattit sur son épaule. Il se retourna et vit un homme de vingt-huit à trente ans, de haute stature, robuste et énergique, qui lui dit d'une voix fortement accentuée :

— Jeune homme, tu as vu la première journée du peuple et la dernière journée de la royauté, et tu y as joué le beau rôle. Tu as vécu deux de ces journées qui suffisent à remplir l'existence d'un mortel, 14 juillet, 5 février; ton nom est désormais associé à ces deux dates. Tu peux mourir maintenant; ton nom vivra !

— La dernière journée de la royauté ? repartit Aubin. Mais n'est-ce donc pas vous qui avez demandé tout à l'heure que les tribunes et le public prêtassent serment au roi ?

— C'est vrai ! reprit Danton avec un sourire amer; je l'avais oublié !

Aubin Bonnemère devait cependant compter encore une troisième grande date dans sa vie, et le 5 décembre de la même année, la municipalité de Saumur avait aussi sa séance solennelle. Généreux jusqu'au bout, le héros du 14 juillet avait eu la pieuse pensée de faire rejaillir sur sa ville natale une partie de cette gloire si noblement acquise. Sur cette pierre de la Bastille arrachée au cachot du comte de Lorges, il fit graver le plan de la forteresse, qui en occupe le milieu. A gauche, dans la partie supérieure, sont les armes de Paris dans un écusson, et celles de Saumur à droite. Entre les deux écussons, on voit la couronne civique et le sabre d'honneur, sur la lame duquel la commune de Paris a fait graver cette légende :

— LA COMMUNE DE PARIS A AUBIN BONNEMÈRE POUR AVOIR SAUVÉ DEUX FOIS LA VIE A MADEMOISELLE DE MONSIGNY AU SIÈGE DE LA BASTILLE, EN 1789.

Dans le bas, à gauche, on lit ces cinq vers :

— Dans l'horreur des cachots, sous des monceaux de fers,
J'ai vu le despotisme immoler ses victimes.
Aujourd'hui dans Saumur j'annonce à l'univers,
Avec la liberté, ce fléau des pervers,
Le règne des vertus et le tombeau des crimes.

En regard, à droite :

Donné par Aubin Bonnemère,
natif de cette ville.

Et enfin, tout à fait dans l'angle, à droite :

Thuriot de la Rosière,
électeur en 1789,
et président de la commune de Paris.

Il fit part aux députés de Saumur à l'Assemblée Nationale, de son projet de donner cette pierre historique à la cité qui l'avait vu naître, et il demanda à la commune de Paris, ainsi qu'à ceux que l'on appelait alors les Vainqueurs de la Bastille, à Hullin, Maillard, Elie, Arné, et à quelques autres, les attestations nécessaires pour constater l'identité de la pierre, et la légitimité de ce qui s'y trouvait gravé.

Elle fut reçue par un homme de son nom, Bonnemère de Chavigny, alors maire de Saumur, et bientôt député à l'Assemblée législative. Le conseil municipal, extraordinairement convoqué, s'était adjoint quelques notables habitants et plusieurs détachements de la garde nationale. Je passe les discours prononcés en l'honneur du jeune sergent des Vain-

Digitized by Google

queurs de la Bastille dans cette séance solennelle, pour ne citer que ces lignes de celui de Bonnemère de Chavigny :

— Ce marbre éloquent, placé dans le lieu le plus apparent des assemblées de cette commune, transmettra à la postérité la plus reculée les glorieux trophées de la valeur et du généreux civisme de M. Aubin Bonnemère.

Le 14 juillet 1880, la pierre de la Bastille fut solennellement incrustée dans la muraille de la façade de l'antique hôtel de ville de Saumur.

***

Je crois devoir ajouter, en finissant, que, bien que le héros du 14 juillet porte le même nom que son historien et qu'ils soient tous les deux nés à Saumur, ce dernier n'a rien dit qui ne soit strictement exact. Tous ces faits sont attestés par la *Réimpression de l'ancien Moniteur*, par les registres de la municipalité de Paris, et par ceux de la municipalité de Saumur. Voici quelques lignes extraits des registres de Saumur, séance du 5 décembre 1790 :

— « M. Thuriot de la Rosière peut attester que le nommé Aubin Bonnemère, qui a sauvé deux fois la vie à Mlle de Monsigny, est le même qui s'est empressé de la défendre et de la soustraire à la fureur de gens barbares...

« ... Qu'il s'est distingué au siège de la Bastille, où il a été choisi par ses concitoyens pour commander quarante hommes et il y a couru de grands dangers... Qu'il a sauvé deux fois la vie à Mlle de Monsigny... Qu'il a concouru à sauver la vie à M. Thuriot de la Rosière, électeur et président du district de la Culture... Qu'au cours du siège, il a fait plusieurs actions courageuses et que, par ses soins, il a empêché l'incendie de la maison Lechaptois... Qu'il a fait graver sur une pierre tirée d'un cachot où fut enfermé trente-deux ans le comte de Lorges,... etc... »

Eugène Bonnemère.

HISTOIRES ET LÉGENDES BRETONNES

I

Comme quoi un bienfait n'est jamais perdu.

Comme tous les enfants, dans ma jeunesse, j'aimais les contes et les légendes et je me plaisais à me représenter parmi les êtres vivants les personnages dont on venait de me raconter les exploits. Aussi, étant un des plus attentifs auditeurs du père Mathieu, bon vieillard de soixante-dix et quelques années, je me gardais bien de manquer une seule de ses soirées d'hiver, où il nous rassemblait autour de son vaste foyer, tant pour nous régaler de châtaignes grillées et de quelques pichets de ce cidre si goûté de notre Bretagne, que pour nous égayer par ses attrayantes conversations.

Entre tout ce que j'ai entendu d'histoires et d'anecdotes, il en est une que je vais vous redire, si mes souvenirs me le permettent, à peu près dans les termes qu'employait le vieux conteur :

« Un jour d'hiver qu'il était tombé beaucoup de neige, une petite fille qui s'appelait Annette vit que les petits oiseaux était transis de froid et mouraient de faim. Comme elle était sensible et compatissante, elle rentra aussitôt dans la maison, alla trouver sa bonne grand'mère, qui s'appelait Julie, et qui alors filait tranquillement sa quenouille, tout en dorlotant son chat Mimi sur ses genoux ; elle lui demanda un morceau de pain pour jeter aux pauvres petites victimes de l'hiver, ce qui fut vite accordé.

« Et tous les jours, même plusieurs fois par jour, la bonne petite fille venait émietter son pain devant la maison ; elle nourrissait ainsi une grande quantité d'oiseaux, qui ne manquaient jamais, je vous l'assure, de venir à la distribution.

« L'hiver se passa vite ; car, mes enfants, on ne s'aperçoit pas de la rapidité de la vie quand elle est remplie de bonnes actions. Le printemps arriva avec son cortège de feuilles et de fleurs, tout en ramenant le beau temps. Reconnaissants, les petits oiseaux qu'Annette avaient sauvés de l'hiver, ne l'oubliaient pas : quand ils l'apercevaient, ils venaient l'égayer par leurs chants mélodieux, et quand parurent les premières cerises, ils lui apportèrent dans leurs becs les plus mûres et les plus belles de la contrée.

« Vous voyez donc que même l'oiseau est susceptible de reconnaissance, et qu'il peut nous récompenser de ce que nous faisons pour lui.

« Heureuse et contente, cette preuve de reconnaissance suffisait à la petite Annette, et elle ne se doutait guère de ce que les petits oiseaux feraient encore pour elle.

« Presque tous les jours, Annette allait dans la forêt pour cueillir des fraises, mais aussi pour y chercher le bois mort nécessaire à leur entretien. Or, il arriva qu'une méchante sorcière, voleuse d'enfants, ayant emprunté les traits de la mère Julie, voulut s'emparer d'Annette, un jour qu'elle était seule dans la forêt ; se faisant passer pour la grand'maman elle lui dit : « Viens donc, ma fille, tu restes bien longtemps. » Savez-vous ce que faisait la véritable grand'mère pendant ce temps ? Par une coïncidence regrettable, elle s'était endormie en filant, à la maison, mais si profondément que son fuseau tomba à terre sans qu'elle s'en aperçût ; suivant l'exemple de la vieille, le bon Mimi dormait aussi sur le giron de sa maîtresse en faisant des rons-rons.

« La petite Annette continuait toujours à suivre la fausse grand'mère, qui l'entraînait du côté de son habitation. Tout à coup ! en regardant le chat qui était sur l'épaule de la vieille, elle s'écria : « Grand'mère regardez-donc, voilà Mimi qui est tout noir, pourquoi cela ? — Ce n'est rien, mon enfant, répondit la sorcière, c'est parce qu'il a trop mangé de souris. »

« En marchant rapidement, la fausse grand'mère fit un faux pas et jeta un cri perçant : « Aïe, aïe ! » C'était son fuseau qui venait de piquer sa main maladroite ; ce bruit fut bientôt suivi d'un autre accompagné d'un bruissement d'ailes. Aussitôt la sorcière, se doutant de ce que c'était, se mit à se sauver de toute la vitesse de ses jambes avec son gros chat noir. Annette avait beau crier : « Mais, grand'mère, pourquoi donc courez-vous si fort, ne me laissez pas toute seule. » La sorcière, sans répondre, courait de plus belle.

« Voici pourquoi elle se sauvait ainsi.

« Les petits oiseaux avaient vu la mésaventure arrivée à Annette et avaient été réveiller et prévenir la véritable grand'mère ; de plus, ils lui enseignèrent le chemin le plus court à travers le bois, ce qui lui permit de suivre de près les deux fugitifs.

Digitized by Google

UNE FONTAINE AUX ENVIRONS DE QUIMPER

Digitized by Google

« Se voyant sur le point d'être atteinte par les oiseaux, la sorcière, croyant les tromper, se hâta de se changer en grosse mouche, et son chat en rat. Mais les intelligents chantres aériens qui avaient vu la métamorphose, se jetèrent sur la mouche et la dévorèrent à l'instant ; tandis que le fidèle Mimi, qui arrivait avec la mère Julie, croqua le chat noir changé en rat. Jugez du bonheur de la grand'mère de retrouver sa chère Annette saine et sauve ; de même Annette devait être bien contente de retrouver sa bonne maman.

« Mais cette course à travers la forêt avait aiguisé leur appétit et avait amené la faim, Fatiguées elles s'assirent pour manger les fraises cueillies précédemment par Annette. « Il nous faudrait quelque chose avec cela, dit la grand'mère, avec un soupir de regret. » O surprise ! à peine avait-elle fini de parler, qu'un corbeau leur apporta un excellent fromage. « Ah ! merci bien, maître corbeau, c'est très gentil de votre part » répondit la mère Julie. — Elles mangèrent à leur aise, puis reprirent le chemin de la maison, et les bons petits oiseaux les suivirent en gazouillant dans la feuillée.

« — Merci, merci, mille fois, gentils oiseaux. Tu vois, mon enfant, ajouta l'heureuse grand'mère, l'hiver dernier tu as sauvé la vie à ces petits oiseaux, aujourd'hui ils viennent de te rendre la pareille. — Un bienfait n'est donc jamais perdu. »

P. PÉLICOT.

II

LA FIÈVRE DU VIEUX PILOTE

Voyez-vous, M. le Sous-Préfet, me disait le père Jacob, le vieux pilote du *Pouldu*, dont les nombreux sauvetages étaient connus de toute la contrée, je ne dis pas ça pour vous offenser ; — vous, vous êtes un bon garçon, mais les hommes du gouvernement, c'est un tas de farceurs: ils vous administrent la croix de la Légion d'honneur à un notaire, à un juge de paix, mais pour donner un brin de ruban rouge à un ancien comme moi qui a sauvé ses semblables, *y a pas de risque*.

Heureusement, Dieu le père est plus juste que vous autres, et de temps en temps il sait vous dire: « Mon bonhomme, je suis content de toi : » Oui ! Et il l'a même fait pour moi, pour moi qui vous parle ! Vous riez, eh bien vous allez voir.

Tenez, il y a juste jour pour jour aujourd'hui dix ans, il avait fait un temps de chien et j'avais rentré à grand peine un brick norvégien qui était en perdition sur les rochers que vous voyez là-bas. — Le soir, en me couchant, je sens un grand froid, puis un tremblement épouvantable et ma tête se met à battre la campagne toute la nuit. Le matin quand je voulus aller lever mes filets, impossible de me virer la carcasse.

Marie la voisine qui connaît la médecine, ayant été sage-femme à Nantes, vint me voir aussitôt: « Père Jacob, me dit-elle après m'avoir longtemps considéré, vous avez une rude fièvre et il faut faire venir le médecin tout de suite. » — Le médecin, bonne mère ! *y a pas de risque*, ça coûte 14 francs pour le faire venir de Quimperlé au Pouldu ; ma vieille peau ne vaut pas ça.

Cependant, mes forces s'en allaient vent arrière, je passais mes jours à jurer et à maudire comme un Satan. Enfin, n'y tenant plus, un matin je dis à ma pauvre bonne femme qui pleurait comme une Madeleine. « Je ne peux pas mourir comme ça, *y a pas de risque* ; Tu vas me mettre dans le canot, nous remonterons avec la marée jusqu'à Quimperlé, nous irons à la visite du médecin et comme cela nous n'en aurons que pour deux francs, et, si cet apothicaire me tire de là, je ne les lui regretterai pas.

Deux heures après, grelottant, enveloppé dans une couverture, je frappais à la porte du susdit — « Vous voulez parler à M. le docteur, me dit d'une voix flûtée une grande bête qui portait la coiffe des filles de Banalec ; il est parti il ne rentrera que tantôt. » Bien le bonjour ! N'en pouvant plus, j'entre chez le marchand de vin, près du pont, un camarade à moi et je lui dis : « Marsouin, fais-moi cuire un demi-litre de vin, je crève la fièvre, et fais-moi un feu d'enfer, que le bon Dieu te le rende ! » Je n'avais pas fini d'expliquer la chose au vieux, qu'un cri retentit tout à coup sur le quai : « Un enfant à l'eau ! Un enfant à l'eau ! » Le sang ne me fait qu'un tour, j'envoie promener mes couvertures, je saute dans la rue et paf, me voilà dans la rivière ! Je saisis le marmot. — A qui le moutard? — Je le donne à la mère qui poussait des cris à réveiller un mort et je regagne au plus vite mon auberge pour me sécher.

Mais déjà je me sentais mieux et une demi-heure après, la fièvre avait complètement disparu, enlevée comme avec la main.

Eh bien, croyez-moi si vous le voulez, M. le Sous Préfet, mais depuis j'ai fait tous les métiers par tous les temps, jamais je n'ai plus entendu parler de la fièvre et jamais n'en entendrai plus parler, *y a pas de risque*.

C'est que, voyez vous, Dieu le père a voulu me récompenser, il s'est dit comme ça : « Jacob c'est un bon diable, il a tiré de l'eau deux douzaines de ses semblables, faut faire quelque chose pour lui. »

VICOMTE DE COLLEVILLE

POLICHINELLE

TRIOLETS

La joie éclate en ses beaux yeux,
L'enfant sourit à sa poupée
Qui garde un air très sérieux.
La joie éclate en ses beaux yeux.
Dans son bonheur, moi qui suis vieux,
Je sens mon âme retrempée.
La joie éclate en ses beaux yeux,
L'enfant sourit à sa poupée.

Elle a d'autres jouets encor,
Surtout un grand Polichinelle
Tout galonné d'argent et d'or.
Elle a d'autres jouets encor.
Mille cadeaux, charmant trésor,
Jonchent le tapis autour d'elle.
Elle a d'autres jouets encor,
Surtout un grand Polichinelle.

C'est un admirable pantin !
Vit-on jamais pareilles bosses ?...
Il semble heureux de son destin.
C'est un admirable pantin,
Gros et vermeil, et très bon teint,
Il fait des grimaces atroces.
C'est un admirable pantin ;
Vit-on jamais pareilles bosses ?

Digitized by Google

Il faut, d'abord, noter cela,
On jurerait qu'il est en vie.
Son principal mérite est là.
Il faut, d'abord, noter cela,
Quand on le presse, il donne un la,
Plus d'un chanteur lui porte envie.
Il faut, d'abord, noter cela,
On jurerait qu'il est en vie.

Avec son habit jaune et bleu
Polichinelle prête à rire.
Son nez est rouge à prendre feu.
Avec son habit jaune et bleu
Et son plumet qui penche un peu
L'enfant curieuse l'admire.
Avec son habit jaune et bleu
Polichinelle prête à rire.

Elle se demande tout bas
Quelle force étrange l'anime,
Quand il agite ses grands bras.
Elle se demande tout bas
S'il vit ou bien s'il ne vit pas !...
Le jouet devient sa victime.
Elle se demande tout bas
Quelle force étrange l'anime ?

Elle ne trouve qu'un ressort
Caché sous un lambeau de soie.
Briser a des charmes d'abord.
Elle ne trouve qu'un ressort...
Voilà Polichinelle mort !...
Adieu les rires et la joie !...
Elle ne trouve qu'un ressort
Caché sous un lambeau de soie !

Le pantin qui sautait si bien
Sur le tapis repose, inerte.
Quel trépas cruel que le sien !
Le Pantin qui sautait si bien
Pour l'amuser ne vaut plus rien !...
Trop tard elle pleure sa perte.
Le Pantin qui sautait si bien
Sur le tapis repose, inerte.

L'homme demeure enfant toujours,
Et des plaisirs cherche la cause.
C'est vouloir les rendre plus courts.
L'homme demeure enfant toujours.
Si nous disséquons nos amours,
Qu'y trouvons-nous ? très peu de chose !
L'homme demeure enfant toujours,
Et des plaisirs cherche la cause.

LIONEL BONNEMÈRE.

Les gravures que nous donnons aujourd'hui sont tirées du bel ouvrage de M. Ch. F. Aubert (Vattier d'Ambroyse), le *Littoral de la France*, dont nous avons parlé à différentes reprises. Cet ouvrage forme 3 vol. in-8, publiés à la librairie Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères.

PORTRAITS A L'ENCRE

JULES VALLÈS

d'après des documents nouveaux et inédits.

(*suite*)

V

La vie de province ne convenait ni à ses idées, ni à son tempérament. Il revint à Paris avec la pensée d'y écrire un beau livre. Ce fut les *Réfractaires*. Mais il en fit un autre auparavant qu'il ne saurait renier, quoiqu'il n'y ait pas mis sa signature, car il porte au moins dans la préface la marque particulière, la griffe de son talent. C'est l'*Argent*, un petit livre jaune paru chez Ledoyen en 1857, avec une pièce de cent sous au milieu de la couverture et cette légende en exergue : « J'en vaux cinq au contrôle et cent dans la coulisse. »

La préface, datée du 4 juin, est adressée sous forme de lettre à Mirès. — Jules Mirès ! Jules Vallès ! ces deux noms rendaient le même son.... pas celui de l'argent, par exemple. Mirès était millionnaire, Vallès n'avait que l'espoir de le devenir, et c'est en flânant un jour au Palais-Royal, qu'un Nantais de ses amis lui avait offert d'écrire la préface de l'*Argent*. Il avait accepté de suite.

Qu'on me permette de reproduire ici la plus grande partie de cette préface. Elle en vaut la peine. Outre qu'elle est presque inconnue, c'est à mon sens, un pur chef-d'œuvre, en tout cas du pur Vallès, et, quand il l'écrivit, il n'avait que vingt-cinq ans.

A Monsieur Jules Mirès

« Monsieur,

« J'ai fait de la littérature, j'ai perdu à ce métier-là deux viscères, le cœur et l'estomac ; l'estomac, c'est dur ! Enfin, la raison est venue, je suis descendu du Panthéon jusqu'à la Bourse, et j'ai fait cet enfant en route ; vous voyez, il a l'air drôle avec son nombril en argent, cette enseigne au front : un petit juif (vous êtes israélite), que je vous envoie avec ce qu'il a dans le ventre, pour que vous soyez son parrain. Je ne demande pas de dragées ; seulement vous êtes peu homme de lettres, beaucoup millionnaire. — Millionnaire, je le serai demain ; homme de lettres, je l'ai été. Vous voilà par la force des choses réduit au rôle de confident...

« Soyez tranquille, je suis guéri et je parle en prose, non pas que j'aie brûlé mes vers ! je ne crois pas aux gens qui brûlent leurs manuscrits, se mouchent dans leurs romans et s'essuient avec leur poésies. Mais je fuis, comme le choléra, les anciens amis, les martyrs de la pensée, comme on dit chez les liquoristes. J'ai fait porter à Pagès (du Tarn) tous mes faux grands hommes, mes Christs de contrebande, Gilbert, Escousse, Malfilâtre, pauvres gens plus dignes de Bicêtre que du Panthéon ; joignons-y le plâtre de Béranger, ce triste vieillard qui prête du génie à usure, et vous envoie bon an mal an trois grands poètes à l'hôpital. Là, on les couche, ils ont le délire, mangent leur oreiller, injurient les bonnes sœurs, et s'éteignent en fumant — ils fument toujours dans ce monde-là — je ne sais pas ce qu'ils feront

Digitized by Google

dans l'autre! Le lendemain, l'infirmière, en nettoyant la place trouve un *chant de cygne* dans la table de nuit. Ceux qui restent ne se corrigent pas, se drapent dans les haillons (le vieux mot) et appellent brigands, voleurs, épiciers, les gens qui font fortune.

» Eh bien! Monsieur, j'ai pensé comme ces gens-là. Dieu merci, j'ai changé d'avis. J'ai maintenant, j'ai sur la gloire et la fortune, sur l'encre et l'argent, une opinion toute contraire. Pour manier, comme nous disions dans les cénacles, cette arme terrible qu'on appelle la plume, pour fouiller, comme dit tout le monde, dans le cœur humain, pour nouer dans un roman les fils d'une intrigue, pour dominer dans le champ de l'histoire les événements et les hommes, pour livrer, devant un peuple, cette bataille qu'on appelle une comédie ou un drame, il faut cette puissance de l'esprit, ce je ne sais quoi d'imprévu et de fort qui fait les millionnaires. Il faut, pour fonder une école, juste ce qu'il faut pour fonder une banque: et s'ils voulaient, les vaillants de l'esprit, les soldats de l'idée, transporter dans la vie réelle les facultés heureuses qui les feront poètes, écrivains, auteurs dramatiques ou historiens, s'ils voulaient engager leur personne dans le drame que jouent les avides, nul doute qu'ils ne sussent vous tenir tête à vous, les Massénas de la fortune!

. . . . . .

» Voyez! dans votre rue seulement, combien qui gagnent de l'argent en dépensant leur esprit. Solar, votre ami, Eyma et Jourdan aux *Actionnaires*, Guéroult à l'*Industrie*, Félix Mornand, du *Courier de Paris*, qui n'a eu longtemps que l'*Illustration*, qui aura demain son million comme vous et moi: tous gens spirituels, généreux, distingués. Soit dit en passant, la rue Richelieu a du bonheur; aussi s'est-il posté là ce barbier qui vous risque un mot, comme vous un million, et je ne sais vraiment qui sera le plus tôt ruiné de vous deux. Beaumarchais, son maître, n'eût pas choisi mieux, et Voltaire eût battu des mains. MM. Arouet et Caron, deux gaillards qui faisaient de tout, des pièces, des fusils, du commerce, des vers, de l'esprit et de l'argent, et je bénis le ciel, disons le diable pour ne pas les fâcher, de les avoir fait riches. Qui sait? Rousseau, le Rousseau du *Contrat social*, des *Confessions*, de la *Nouvelle Héloïse*, s'il eût été moins pauvre, plus propre, moins râpé, eût-il jeté dans ses livres cette amertume, ce cynisme, ces violences mauvaises qu'aiment seuls, je crois, les natures malsaines et les esprits malades. J'attribue pour ma part, les vices de Jean-Jacques à sa misère. Triste, ennuyeux, méchant, voilà l'homme qu'elle a fait: tel aussi l'écrivain. Il n'a encore qu'une tombe en bois; que Proudhon la démantibule et y mette le feu! je n'irai pas faire la chaîne.

» Je vous sais gré, Monsieur d'avoir relevé l'erreur — pour ne pas dire moins — l'erreur de M. Dumas fils, au sujet des grands hommes. Il l'a dite si mal et vous avez répondu si bien que je n'insiste pas. Je profite cependant de l'occasion pour demander une bonne fois à ce qu'on change d'opinion sur la pauvreté! Ces messieurs du roman et du théâtre lui accordent presque le monopole de la vertu, la font douce, courageuse et belle.

» Qu'on le sache donc, il ne peut y avoir de vertueux, d'aimable et de distingué que les gens riches!...

» La pauvreté, elle épuise les forts et corrompt les faibles! Quand on n'a pas dîné, on est bête et cruel. Mal vêtu, on est gauche, commun, ridicule; levez-moi seulement les bras au ciel, comme cela se fait toujours: l'existence de l'habit tient à un fil; un geste, et vous êtes perdu! tout craque, la chemise passe et la honte reste. Allez donc vous tuer quand votre culotte n'a pas de fonds, quand votre cravate est trop vieille pour supporter le poids du suicidé! la branche casse, vous tombez sur le nez et les passants vous rient au derrière.

» La pauvreté, c'est elle qui fait les fils ingrats, les écrivains méchants, les poètes amers, c'est elle qui peuple les bouges, les lupanars, la mort et le bagne! *Silence au pauvre!*

» *Silence au pauvre!* un cri jeté, vous souvient-il, dans les temps d'orage, par un homme qui n'avait pas besoin des millions tout gros de plaisir. Et cependant, s'il eût été riche ce jour-là, son journal n'était pas tranché au fil du sabre africain, et il restait sur la place publique, agitant sa soutane, comme le Romain déplaiit son manteau.

» Vous m'en voudrez peut-être d'évoquer pour si peu une ombre illustre. Mais à côté de cette tombe où s'est couché le spectre d'un monde vieilli, j'aperçois le berceau d'un monde nouveau. Le passé dort dans l'asile des malheureux et la fosse commune garde son plus grand martyr. La misère a fait son temps, je passe du côté des riches. Je préfère aux chants lugubres des insurgés le cri métallique des soixante, au drapeau des guerres civiles l'étendard planté au cœur de la Bourse, avec le nom des millionnaires sur l'écusson. Paix aux vaincus! respectons les défaites glorieuses, mais brûlons courageusement les haillons du passé. — Ce n'est plus, rue Saint-Denis, place de Grève, sur la terre classique de l'émeute, c'est maintenant rue Vivienne, place Vendôme, chez Pereire, chez vous que s'agite l'avenir de la France.

» Et vous êtes, monsieur, parmi ceux qui tiennent le gouvernail, style du *Constitutionnel*, vous êtes celui que je préfère, foi d'audacieux! Une curieuse figure, vraiment, dans ce musée tout neuf des millionnaires! Hier encore, vous étiez pauvre, inquiet, presque vaincu dans la lutte, et voilà qu'en quelques années, à coup de courage, à coup d'audace, avec un bonheur inouï, vous atteignez le sommet chargé de millions? Fièrement campé sur la scène, la main pleine de bienfaits, vous donnez à votre rôle une physionomie saisissante, vous vous bâtissez une réputation que n'ébranleront, ce me semble, ni les coups de plume des gens de lettres, ni les coups de Bourse des rivaux. Vous représentez bien, selon moi, l'esprit nouveau, aventureux, remuant, téméraire! Que m'importe votre passé? et d'ailleurs je le crois digne, courageux et fort.

.....

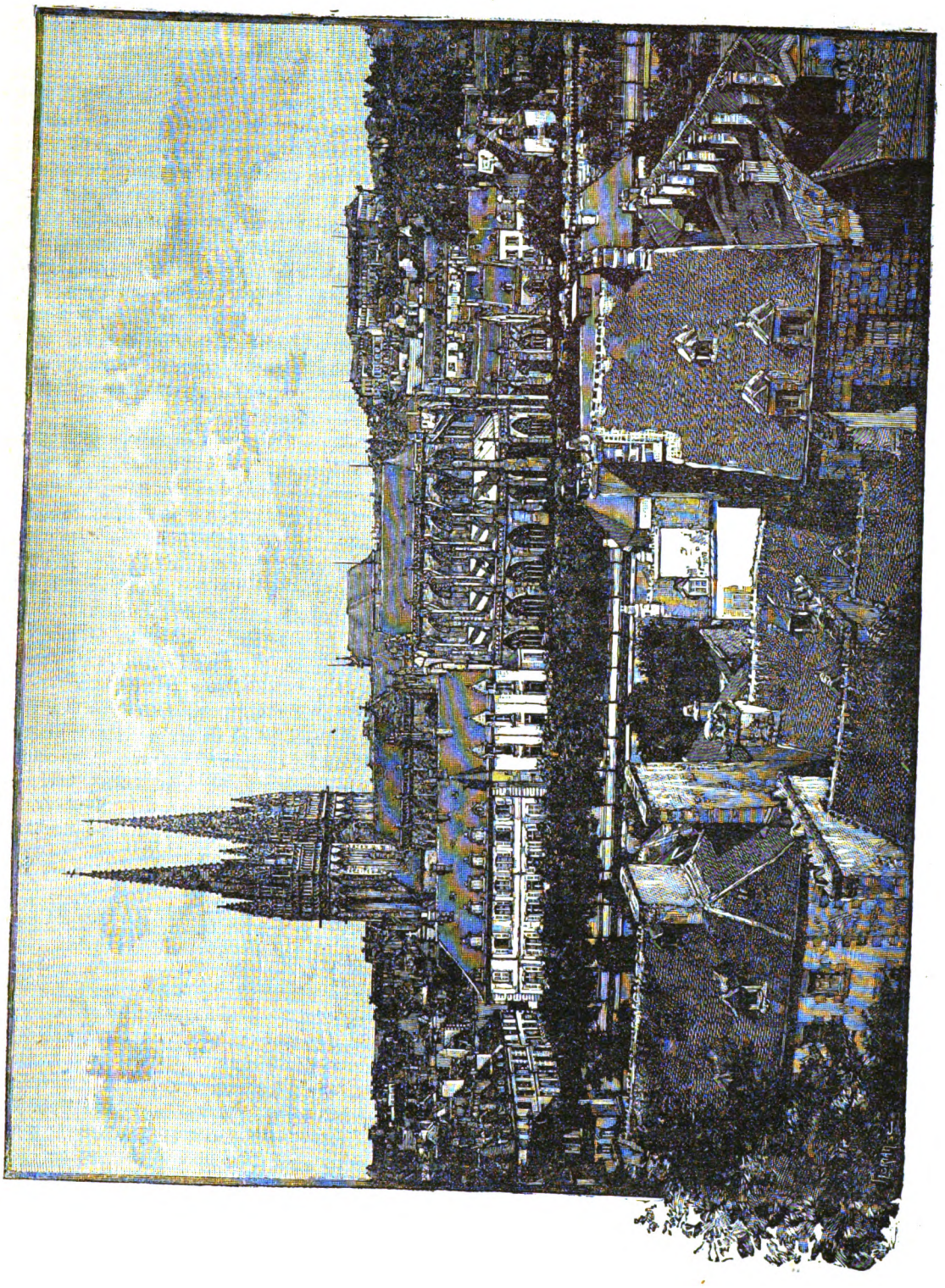
» Vive l'argent!

» Je vois sourire, j'entends crier MM. Taine, Jules Simon, Saisset, des gens qui en sont encore aux mots en *isme*: spiritualisme, panthéisme, rationalisme! les néo-crétins de la *Revue de Paris*, Maxime Ducamp en Don Quichotte, Louis Ulbach en Sancho, à cheval sur Laurent-Pichat, portant leur cœur en sautoir et s'appelant des pèlerins de l'avenir! Et combien que j'oublie à dessein! Combien sont là debout sur la pointe des pieds qui se vendent très bien comme hommes parce qu'ils se vendent mal comme volumes! Ils parlent, je crois, d'indépendance, évoquent à chaque page le fantôme de la Liberté.

» L'indépendance, chez qui existe-t-elle plus entière et plus sainte que chez l'homme de Bourse? Vous tous, faiseur de livres, avocat, professeur, médecin, vous êtes esclaves de quelqu'un ou serviteur de quelque chose. Il faut flatter l'éditeur, obéir au chef, ménager la chèvre de l'un, le chou de l'autre, caresser l'enfant, le chien, l'opinion!

» Le boursier est digne et libre: à personne il ne doit un salut, une visite, un éloge, un sourire ou une larme, il dé-

Digitized by Google



VUE GÉNÉRALE DE QUIMPER

Digitized by Google

pense sa vie comme son argent où bon lui semble.

.....

» Du reste ne nous y trompons pas ! le temps des génies est mort. Un homme ne portera plus le monde vissé à son cou, dans une boîte en os marquée: FRAGILE. La sève, la force, le sang, au lieu de brûler le cœur et le cerveau d'un seul, circulent doucement dans les veines du corps social. Pas de tête qui dépasse, mais des millions d'hommes plus intelligents ; pas d'exception, : une loi commune mesurant à chacun plus de sagesse et de bonheur. Le grand homme est usé ; il rentre tristement dans la catégorie des monstres disparus.

.....

(A suivre).

LÉON SÉCHÉ.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Librairie Lemerre. — *La Dame de Coëtquen,* par Bertrand Robidou, 1 vol. in-18. — *Jocelyn* et les *Recueillements poétiques* de Lamartine. — *Numa Roumestan* et *Tartarin de Tarascon,* d'Alphonse Daudet (Petite bibliothèque littéraire).

Librairie Charpentier. — *L'Hôtel Drouot et la curiosité* (1884-85), par Paul Eudel, 1 vol. in-18, avec un portrait d'après Worms.

Librairie académique Perrin. — *Victor de Laprade,* par Edmond Biré, 1 vol. in-18. — *Le Valbriant,* par Mme Augustus Craven, 1 vol. in-18. — *Katia,* par le comte Léon Tolstoï, 1 vol. in-18.

Librairie Paul Dupont. — Le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, nouvelle édition avec des notes historiques et grammaticales, une introduction et un lexique, par Ch.-L. Livet, 1 vol. in-18.

Librairie générale de J. Plihon et L. Hervé, à Rennes. — Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, bibliophile breton.

Librairie Germain et Grassin, à Angers. — *Le comte de Falloux,* par André Joubert, 1 brochure grand in-8.

Imprimerie Vincent Forest et Emile Grimaud, à Nantes. — *Deux Parnassiens bretons au XVII^e siècle,* par René Kerviler, 1 brochure in-18. — *Clubs et clubistes du Morbihan* de 1790 à 1795, étude de mœurs révolutionnaires, par Philippe Muller, suivie de fragments inédits des Mémoires du greffier Blanchard, 1 vol. in-8.

Monographies et biographies pleuvent depuis quelques jours dans mon cabinet de travail. Mettons-nous en règle avec leurs auteurs. Aussi bien en est-il de fort curieuses et qui méritent mieux qu'une simple mention.

De ce nombre est la brochure que M. André Joubert vient de consacrer à M. de Falloux. Cette brochure, dont les renseignements biographiques forment le principal intérêt, ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, mais ce n'était pas chose facile de résumer en quelques pages substantielles la vie entière de cet homme d'Etat qui fut un écrivain remarquable, un orateur éminent, un politique habile et un agriculteur de premier ordre. Pour avoir été tracé par une main amie, le portrait de M. de Falloux n'en est pas moins ressemblant.

Avec les *Deux Parnassiens bretons au XVII^e siècle* de M. René Kerviler, nous entrons, à proprement parler, dans le domaine de la curiosité. Nul plus que le sympathique ingénieur de Saint-Nazaire n'est ferré sur la bio-bibliographie bretonne. Ses *Revues du mouvement historique et littéraire en Bretagne,* de 1880 à 1882 et de 1882 à 1884, en témoignent hautement, sa *Bibliographie saint-nazérienne* aussi ; et je ne suis pas surpris qu'il ait songé à dresser un *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne.* Ses recherches particulières à travers les nobiliaires et les armoriaux lui ont livré sur les familles bretonnes une foule de détails biographiques qu'il eût été regrettable de ne pas utiliser. Que de noms oubliés ou disparus ! que de familles célèbres dont on ignore et l'origine et les services rendus au pays ! Dans le répertoire de M. Kerviler, on trouvera non seulement le nom des Bretons et des familles bretonnes, mais encore l'indication de toutes les publications qui ont parlé d'eux, et si ces Bretons ont écrit quoi que ce soit, bon ou mauvais, l'ouvrage de notre érudit bibliophile en fera mention. Ce n'est pas tout. D'après le plan adopté, le répertoire sera suivi d'une table en ordre de matières des ouvrages cités, que les auteurs soient ou non Bretons. Le répertoire sera donc divisé en deux parties distinctes :

La première, sous le titre **Les Bretons,** comprendra, par *ordre alphabétique,* les noms et les articles concernant les Bretons *qui ont écrit ou dont on a écrit.*

La seconde, sous le titre **La Bretagne,** comprendra, par *ordre de matières,* la bibliographie de tous les ouvrages écrits sur la Bretagne, soit par des Bretons (rappel de ceux de la première partie en autre ordre), soit par des auteurs non Bretons, soit sous le couvert de l'anonymat.

Pour nous faire mieux comprendre de nos lecteurs prenons pour exemple le nom de « **Albert de Saint-Gilles** ». M. René Kerviler fera suivre ce nom des renseignements que voici : « **Albert de Saint-Gilles** (Le P.). » — Nom de religion d'un carme, dont on ignore le nom de famille, mais qui naquit à Dol, et mourut à Auray, le 14 octobre 1670. Il a publié : 1° Oraison funèbre de Louis XIII ; — 2° *Paulus prædicans resurrectionem mortuorum.* — *Rhedonis,* 1654. — Notices sur le P. Albert de Saint-Gilles : Kerdanet, *Notices chronol.,* p. 161. Cayot Delandre, Ann. du Morb. pour 1883, p. 208. Le même, biogr. bret. à l'A. »

N'est-ce pas aussi complet que curieux ? Souhaitons donc à M. René Kerviller de mener à bonne fin le travail de bénédictin qu'il a commencé.

Tout à l'heure je citais sa monographie des *Deux Parnassiens bretons.* Parnassiens n'est peut-être pas le mot exact, mais le mot importe peu ici, l'essentiel c'est que cette monographie soit intéressante, et elle l'est au premier chef en ce qu'elle nous montre en Paul Hay du Chastelet, un poète que nous ne connaissions pas, et dans l'abbé de Francheville un rimeur de madrigaux et d'épigrammes que nous connaissions peu. Oh ! nous n'aurions pas perdu grand chose à les ignorer, car leurs vers ne valent pas cher et ne leur survivront point, mais enfin, il n'est pas donné à tout le monde d'être poète et c'est déjà peu commun que le spectacle d'un magistrat et d'un abbé de cour cultivant les Muses à leur temps perdu. Paul Hay du Chastelet (1592-1636) était conseiller d'Etat sous le cardinal de Richelieu dont il fut le dévoué serviteur ; et l'abbé de Francheville était une sorte d'abbé Listz avec le génie en moins, je veux dire qu'il n'avait que l'habit de son ministère. La soutane d'ailleurs lui allait fort bien !

Digitized by Google

Après avoir recommandé les *clubs et clubistes du Morbihan* aux amateurs de documents nouveaux sur la Révolution française, nous passerons, si vous le voulez bien aux romans. Ils abondent en tout temps mais surtout pendant l'hiver qui est la vraie saison des livres. Par malheur, il en est bien peu qui soient dignes d'être lus. Le *Valbriant* de Mad. Augustus Craven, est une assez bonne chose, mais qu'il nous laisse loin du *Récit d'une sœur* et des volumes qui le suivirent! J'aime mieux *Katia* du comte Tolstoï. C'est plus neuf et plus mâle. Il faut dire aussi que le comte Tolstoï est à la mode depuis quelque temps. On ne peut ouvrir une revue sans y trouver une nouvelle de lui, et c'est à qui parmi les éditeurs publiera ses œuvres. Il faut toujours en France que nous ayons un béguin pour quelque écrivain étranger. Byron a eu son tour, Dickens aussi, Walter Scott de même. Tourguenieff est venu ensuite, à présent nous raffolons du comte Tolstoï. Je ne critique pas, je constate, car personnellement je goûte beaucoup les œuvres de l'écrivain russe, seulement nous l'admirons un peu tard, car il y a belle lurette que *Katia*, *Anna Karenine* et le reste ont été publiés en Russie. Enfin, mieux vaut tard que jamais. Combien d'écrivains étrangers n'ont été traduits en français qu'après leur mort!

La dame de Coëtquen de M. Bertrand Robidou est une des meilleures œuvres que j'aie lues depuis longtemps. C'est sobre et sain, et l'histoire d'amour qui forme la trame du volume est on ne peut plus attachante. Ce n'est pourtant pas qu'elle soit neuve. Claude Raoul est brave, mais il est roturier et Maclovie dont il est amoureux est de vieille noblesse. Nous sommes donc en présence d'un simple cas de mésalliance, et vous devinez déjà que Maclovie fera violence à son père et à sa mère, qu'elle s'enfermera dans un couvent pour leur forcer la main. Oui, mais comme cela nous est conté et que les péripéties du drame — car il y en a un — sont terribles et bien amenées. M. Bertrand Robidou tenait évidemment à nous peindre les mœurs brutales du temps et à nous faire connaître les lieux qui avaient été le théâtre historique des scènes d'amour et de colère qu'il avait à nous conter.

Aussi ses paysages de Dinan et de la vallée de Mireloup, pour ne citer que ceux-là, sont-ils brossés de main de maître. Je vous recommande aussi la description de l'abbaye de Saint-Georges. Il y a là un portrait admirable de Mme de la Fayette qui fut la vénérable abbesse de cette abbaye, et c'est une scène dramatique de premier ordre que celle où Raymond de la Hunaudaye est forcé de jurer sur le Christ qu'il renonce à ses projets de mariage avec Maclovie. Car Mme de la Fayette, qui est la tante de la jeune fille, a déjà l'esprit libéral qui devait faire un siècle plus tard la fortune du général de ce nom. Elle aime Maclovie, et, comme elle veut son bonheur avant tout, elle entend qu'elle épouse celui qu'elle aime. Claude Raoul n'est-il pas d'ailleurs digne d'elle? Jeune, il vient de faire avec Duguay-Trouin, son ami et compatriote, une merveilleuse campagne. Il a capturé dans la Manche je ne sais combien de navires anglais, tandis que son rival Raymond de la Hunaudaye n'a d'autre valeur, d'autre titre à l'amour de Maclovie que son nom. Ce n'est pas assez. Aussi il aura beau faire, Maclovie est pour Claude. Boysivon et sa fille en seront pour les frais de leur complot criminel (Boysivon est l'intendant du château de Coëtquen et l'âme damnée de Raymond de la Hunaudaye); Claude arrivera à temps pour tirer Maclovie des oubliettes où Boysivon l'avait jetée, le château de la Hunaudaye sera détruit comme un nid de vipères et la filleule de Saint-Malo épousera Claude, le hardi corsaire malouin. Telle est en substance l'histoire amoureuse de ces deux jeunes gens. Encore une fois mes compliments à M. Bertrand Robidou. Il a fait là un beau et bon livre.

Ai-je besoin de faire l'éloge de l'*Hôtel Drouot et la curiosité* de notre collaborateur Paul Eudel? Le volume que j'ai sous les yeux est le cinquième de la série, et comme attrait il vaut les premiers. C'est toujours la même sûreté d'informations, la même abondance de documents et la même façon agréable de les servir. Dans dix ans, dans vingt ans, cette collection sera extrêmement précieuse; elle est déjà fort recherchée des amateurs, à plus forte raison le sera-t elle quand elle sera complètement épuisée. Le dernier volume est précédé d'une fort jolie préface de M. Philippe Burty, l'écrivain d'art bien connu, et il est illustré du portrait de l'auteur d'après le charmant tableau de Worms que tout le monde a admiré au Salon de l'année dernière.

En terminant cette trop longue causerie, je ne saurais trop recommander aux amis de Molière la nouvelle édition critique que M. Ch. L. Livet vient de nous donner de ses œuvres. Il y a toujours à apprendre avec M. Livet quand il s'agit du grand comique; aussi l'Académie française s'est-elle empressée de rendre hommage à ses connaissances en couronnant chacune de ses rééditions. J'ajouterai que les volumes l'*Avare*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, les *Précieuses ridicules*, le *Tartufe* et le *Bourgeois gentilhomme*, qui est le dernier paru, sont à la portée de toutes les bourses, puisqu'ils ne coûtent que 1 fr. 50. Chaque volume contient des notes historiques et grammaticales, une introduction et un lexique d'une valeur inestimable.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit du *Victor de Laprade* d'Edmond Biré. La place me faisant défaut aujourd'hui, ce sera pour une autre fois.

UN BIBLIOPHILE.

L'Exposition des beaux-arts à Nantes.

Cette exposition aura lieu du 15 septembre au 15 novembre prochain. Elle sera ouverte aux artistes français et étrangers. Les œuvres seront reçues du 20 août au 1er septembre au secrétariat, cours Saint André, à Nantes.

L'exposition comprendra : peinture, dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, porcelaines, vitraux et cartons de vitraux, sculpture, gravure, architecture, lithographie.

Les artistes ne pourront envoyer que trois ouvrages dans chacun des genres ci-dessus.

A cet effet, un comité parisien vient de se constituer sur l'invitation de M. le maire de Nantes. En voici la composition :

Président : M. Paul Eudel;

Vices-présidents : MM. Gérôme et Jules Dupré;

Secrétaires : MM. Olivier Merson et Frantz Jourdain;

Secrétaires adjoints : MM. Clémensin du Maine et Edouard Leblanc.

Trésorier : M. Georges Bastard;

Membres : MM. Besnard, Cazin, Delaunay, A. Douillard, Léon Guillet, Guérard, Edouard Jollin, Lansyer, Evariste Luminais, Luc Olivier Merson, G. Petit, Rodin, Léon Séché, Ch. Toché, Toulmouche, Fernand Xau.

Digitized by Google

LES BRETONS A PARIS.

LE DINER CELTIQUE.

—

Le dernier dîner celtique a été tout particulièrement animé. C'était l'anniversaire de sa fondation, aussi les Bretons de Paris avaient-ils répondu en nombre à l'appel de M. Quellien. Parmi les convives on remarquait MM. Paul Sébillot, le prince Roland Bonaparte, Etienne Leroux, Léon Séché, Lionel Bonnemère, Le Mouël, Duringer, Tanguy, Guy le Bris, etc., etc.

M. Ernest Renan retenu à la chambre par une légère indisposition était représenté par.... son buste, œuvre vivante et remarquablement ressemblante due au sculpteur Etienne Leroux, qu'on avait placé au beau milieu de la cheminée.

Au dessert, les chansons et les vers allèrent bon train, comme à l'habitude. M. Quellien commença par adresser en vers bretons, un adieu funèbre à la mémoire d'Urabieta Vierge, le dessinateur bien connu, trop tôt ravi à l'art et à ses amis du dîner celtique dont il était un des convives les plus fidèles. Puis Sébillot chanta avec sa rondeur ordinaire une chanson bretonne d'un tour très gaulois ; Le Mouël dit une poésie empreinte d'un grand caractère et enfin Léon Séché, récita ses stances sur Ancenis et le sonnet du *Petit Lyré* de Joachim du Bellay.

Entre temps, M. Lionnel Bonnemère, se faisant l'interprète d'un sentiment vraiment patriotique, avait lu dans le recueil de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord (1885) un extrait du beau travail de M. Trévédy, ancien président du tribunal de Quimper et vice-président de la Société archéologique du Finistère, sur *les Sept îles* et *le Calculo*, et avait demandé qu'une plaque commémorative fût placée sur un rocher quelconque à l'entrée de la rade de Perros, pour rappeler aux gens du pays et aux voyageurs les noms des 50 marins bretons qui soutinrent en 1804, le glorieux combat de la canonnière.

« En 1804, dit M. Trévédy, trois frégates, venant de Saint Malo, furent attaquées dans le chenal par une division anglaise. Elles combattirent vaillamment en présence de la population qui, accourue au bruit du canon, bordait la côte et suivait anxieusement les péripéties de cette lutte en champ clos. Deux des frégates furent prises et la troisième réussit à gagner la rade de Morlaix.

« Peu après, une de ces embarcations à fond plat, construites pour le transport des troupes de Boulogne, et transformées à grand'peine en navire de guerre, escortait un convoi de navires marchands allant de Perros à l'île de Batz. C'était la canonnière 93. En sortant du chenal, la flottille se trouva dans les eaux d'un brick anglais nommé le *Scylla*, que la brume lui avait caché. Le capitaine de la canonnière, après un combat inégal héroïquement engagé, commandait l'abordage, quand il fut tué, et le navire percé de part en part à la ligne de flottaison. La canonnière se rendit au moment où elle sombrait avec 35 morts ou blessés, sur les 50 hommes qui la montaient. Les habitants ont conservé le nom du commandant anglais, sir Atchisson, qui se montra vainqueur généreux; mais leur patriotisme a voulu que le nom du pilote qui conduisait la *Scylla* fût enseveli dans l'oubli. Ce misérable était Breton ! »

M. Lionnel Bonnemère a donc eu une pieuse pensée en proposant de graver sur une plaque commémorative les noms des 50 marins bretons qui montaient la canonnière 93 dans ce combat fameux, et la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* serait très heureuse pour sa part que ce projet fût mis le plus tôt possible à exécution. Nous soumettons l'idée à nos lecteurs et tout particulièrement à M. Trévédy.

∴

Le dîner de la Pomme. — Quelques jours plus tard, les Bretons et les Normands se réunissaient au Palais-Royal et buvaient le champagne, sous la présidence de M. de Marcère. Voici comment : M. Bouquet, le peintre breton, avait eu la gracieuseté d'envoyer au dîner de la Pomme, du fond de sa retraite de Roscoff, une forte jolie marine. Sur la proposition de M. Durand, le compositeur, la marine fut mise en loterie, séance tenante, avec les œuvres de Musset, Sully-Prudhomme, Coppée et Arène que l'éditeur Lemerre, en bon *Pommier* qu'il est, offrit d'ajouter au dessin de Bouquet, et le produit de la loterie servit à payer le champagne. Mais il y a des gens qui ont vraiment trop de chance. Sur sept ou huit billets à cinquante centimes que M. Poubelle, préfet de la Seine, avait pris, deux sortirent de la soupière et c'est lui qui gagna la marine de Bouquet. M. Pradels, un joyeux convive et qui a fait rire toute la société avec trois ou quatre pièces de vers de sa façon, notamment avec la *Ballade du Printemps*, M. Pradels avait pris deux billets, et les deux billets gagnèrent. C'est dire que sur 44 convives, il y en eut 41 de bredouille et parmi les 41, il y avait Sébillot (qui est de toutes les fêtes), Jean de Nivelle, Alfred Tailliez, Etienne Leroux, Léon Séché, Ch.-L. Chassin, Ogé, Guillemet, le docteur Le Maguet, etc., etc. Cela n'empêcha pas les perdants de boire à la santé des heureux gagnants, ni d'applaudir la chanson du *Biniou*, chantée merveilleusement par deux artistes dont j'ai perdu les noms, avec accompagnement de flûte et de piano.

∴

La Revue des traditions populaires. — En France, nous avons longtemps négligé notre trésor légendaire. Un groupe de savants et de poètes a pensé qu'il fallait recueillir, pendant qu'il en était temps encore, les traditions populaires, les contes, les chansons, etc., et ils viennent de constituer la Société des traditions populaires, qui compte déjà plus de 100 membres.

La nouvelle Société a pour organe la *Revue des traditions populaires*, qui se publie tous les mois. Le premier numéro qui vient de paraître contient une légende d'Auvergne, un conte du Nivernais, des devinettes de Bresse, un conte créole, les *Gâteaux d'étrennes* en Basse-Bretagne de Le Calvez, et l'*Enfance du pêcheur* de Paul Sébillot.

Abonnement : 12 fr. par an ; bureaux : 25, quai Voltaire, Paris.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

LAVAL. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE JAMIN.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 10. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 AVRIL 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Le Sahara et la route de Tombouctou. — Massacre des explorateurs. — Le lieutenant Marcel Palat. — Fromentin et Paul de Molènes. — *Mariage d'Afrique*, par Marcel Frescaly. — La retraite de Delaunay. — Epilogue de l'incident Dudlay. — Une coutume qui s'en va. — Les adieux des comédiens au théâtre.

Le Sahara vient de faire une nouvelle victime. Dieu veuille que ce soit la dernière ! C'est malheureusement le propre de toutes les conquêtes, militaires ou scientifiques, d'être baptisées dans le sang des hommes.

Un poète arabe a dit que le sable du désert était le linceul des giaours. Linceul ou non, ce terrible Sahara où « le simoun, vent de feu, passe comme un fléau de Dieu », fait songer à l'antre du lion. On y entre bien, mais c'est le diable pour en sortir. L'Afrique — ce grand réservoir de l'avenir — semble dire aux explorateurs européens : « Ne cherchez pas à m'arracher mes secrets, je ne les livre qu'aux morts ! » Voyez depuis soixante ans combien de hardis pionniers y ont laissé leurs os !

En 1826, c'est le commandant Laing ; — en 1836, le médecin anglais Davidson ; — en 1857, Macguin, caporal du génie anglais, attaché à la mission Vogel ; — en 1869, Mme Tinne, une Hollandaise ; — en 1874, Dournaux-Duperé ; — en 1881, la mission Flatters ; — et enfin, au mois de mars dernier, le lieutenant Marcel Palat. Tous s'étaient proposé le même but : atteindre Tombouctou par le Sahara. Un seul y arriva par Ghadamès, ce fut le commandant Laing, mais il fut tué au retour par son guide. Tous les autres furent massacrés en route par la tribu des Touaregs qui semblent s'être constitués les gardiens du désert.

Nous causions hier de ce pauvre Marcel Palat avec un de ses anciens camarades de Saint-Cyr. « On a eu tort, nous disait-il, de ne pas infliger une verte correction à ces Touaregs, après le massacre de la mission Flatters. Cette tribu est certainement une des plus redoutables du Sahara, mais nous en avons soumis bien d'autres, et nous pouvions la razzier d'autant plus facilement que nos colonnes mobiles font de temps en temps des apparitions à El-Goleah qui n'est distant que de cinquante lieues d'In-Çalah, principal centre commercial des Touaregs. Les Chaamba, qui nous sont dévoués, se seraient volontiers chargés de l'opération, car ils possèdent une centaine de méharis (chameaux qui font les courriers à travers le désert) et, l'oasis d'In-Çalah une fois razziée, ils seraient rentrés tranquillement chez eux. Rien n'impose aux Arabes comme quelque bonne razzia. Les Touaregs, châtiés de la sorte, auraient perdu de leur insolence, et la route de Tombouctou eût été libre. »

Libre ! est-ce bien sûr ? Nous demandons au camarade de Palat la permission d'en douter. Mais que les Touaregs soient razziables ou non, nous n'en avons pas moins à déplorer la mort du brave lieutenant de hussards. Mort déplorable entre toutes, en raison des espérances que Marcel Palat donnait à l'armée et aux lettres. Oui aux lettres, car le jeune officier avait à son épée un fort joli brin de plume et les deux ou trois volumes qu'il a publiés dans ces derniers temps sous le pseudonyme de Marcel Frescaly ont une saveur particulière. Nous ne le comparerons pas de suite à Fromentin. Le grand peintre du Sahara écrivait comme il peignait, avec de la couleur et de la lumière, et toutes ses pages écrites sont de véritables tableaux. Marcel Frescaly procédait plutôt de Paul de Molènes et avait le tempérament d'un romancier. Avez-vous lu son *Mariage d'Afrique* ? Ce livre qui passa presque inaperçu lors de son apparition méritait mieux qu'un succès d'estime.

Le dénouement sent un peu trop le mélodrame, mais quels jolis épisodes tout le long du récit et quelle étude de mœurs originale ! Un officier des bureaux arabes est blessé en duel. Comme il n'y a pas

Digitized by Google

d'hôpital dans l'endroit où on l'a relégué, force lui est de se faire soigner chez lui, dans sa chambre solitaire. Il a bien son ordonnance, mais rien ne vaut la main d'une femme pour panser les blessures. Ah! si Suzanne était là! Suzanne est une jeune fille qu'il avait rencontrée en Bretagne avant de s'embarquer pour l'Algérie, qu'il avait passionnément aimée... et qu'il aime toujours. Car elle devait être sa femme, ils étaient déjà fiancés l'un à l'autre quand le règlement militaire leur dit : On ne passe pas. Suzanne n'avait pas la dot réglementaire. Or, pas de dot, pas de femme, au régiment. L'officier fut donc obligé de faire son deuil de ce premier amour, mais il n'en guérit jamais, et maintenant qu'il est cloué sur son lit, il resonge à la petite bretonne. Ah! les jolis yeux bleus couleur de mer, que ne sont-ils là pour lui rendre un peu de cette vie qui s'échappe par sa blessure! Justement les voici qui le regardent.

Suzanne a su par un ami que son bel officier avait été grièvement blessé. Aussitôt elle est partie, sans souci du qu'en dira-t-on, elle a fait voile pour l'Algérie, et s'est assise un soir au chevet du malade qui naturellement guérit et ne veut plus se séparer d'elle. Oui, mais comment habiter ensemble sans être mariés! Les mœurs algériennes, plus libres que les nôtres, s'y prêteraient volontiers, mais la discipline militaire, représentée là-bas par un capitaine grincheux du nom de Mollet, s'y oppose formellement, en sorte que voilà nos deux amoureux obligés de se séparer encore une fois, après s'être donné l'un à l'autre corps et âme.

Tel est le thème de *Mariage d'Afrique*. Si ce roman vous tombe sous la main, n'hésitez pas à le lire. Après vous avoir charmé quelques heures, il vous fera regretter doublement la mort du lieutenant Palat, car encore un coup il y avait dans ce brave officier un écrivain de talent.

∴

M. Delaunay s'est enfin décidé à prendre sa retraite. Ce n'est pas le cas de dire : Mieux vaux tard que jamais, car, bien qu'un peu marqué pour jouer les jeunes premiers, l'éminent comédien pouvait remporter encore de belles victoires sur les planches de la Comédie-Française.

Il est même probable que sans l'incident Dudlay dont la brusque clôture froissa si vivement l'amour-propre du comité, M. Delaunay serait resté quelque temps encore à la Comédie. Ce doit être si cruel de quitter le théâtre — et surtout la maison de Molière — quand on y a été fêté, adulé pendant trente ans! De toutes les retraites imposées par l'âge aux fonctionnaires publics, celle des comédiens est peut-être celle qui entraîne les regrets les plus cuisants.

L'officier à qui l'on fend l'oreille, le magistrat dont on déchire la robe, le vieil employé qu'on arrache à son rond de cuir peuvent regretter les bureaux, le tribunal, le régiment, et il en est que le désœuvrement tue, mais ils ne ressentent pas, ils ne peuvent pas ressentir ce que ressent le comédien qui dit adieu à la vie de théâtre. On ne s'habitue que difficilement au silence quand on a vécu dans le bruit, et l'oubli pèse davantage à qui connut la gloire.

Aussi voyez comme les acteurs ont de peine à se retirer! Frédérick-Lemaître remonta vingt fois sur les planches après avoir pris sa retraite, et telle était sa puissance que le vieux lion, édenté, courbé, misérable, faisait encore trembler la scène de la Porte-Saint-Martin, pendant le siège de Paris, avec l'*Expiation* de Victor Hugo. Déjazet voulut avoir sa tournée triomphale avant de mourir. Après quelques années de silence, Geoffroy reparut en 1872, à l'Odéon, dans le rôle de don Salluste, de *Ruy-Blas*. Laferrière ne put se résigner à finir dans l'oubli et se fit marchand d'eau de Jouvence.

Nous ignorons les desseins de M. Delaunay et s'il dit au théâtre un adieu sans retour. Mais lui aussi pourrait exploiter sous la forme de l'eau de toilette le secret de sa longue jeunesse, car de mémoire d'homme on ne vit à la scène un comédien de son âge jouer les *Marquis* de Molière et le *Dorante* du *Menteur* avec autant de grâce, d'élégance et de désinvolture. Qui dira jamais comme lui les vers adorables de la *Nuit d'octobre*, de Musset? Qui *badinera avec l'amour* comme il le sut faire jusqu'en ces derniers temps sous l'habit de cour du duc de Richelieu? Certes, il n'avait pas le sourire irrésistible de Bressant, mais dans les scènes de passion son nez en trompette avait son éloquence et sa voix légèrement nasillarde vous allait quand même au cœur et vous remuait.

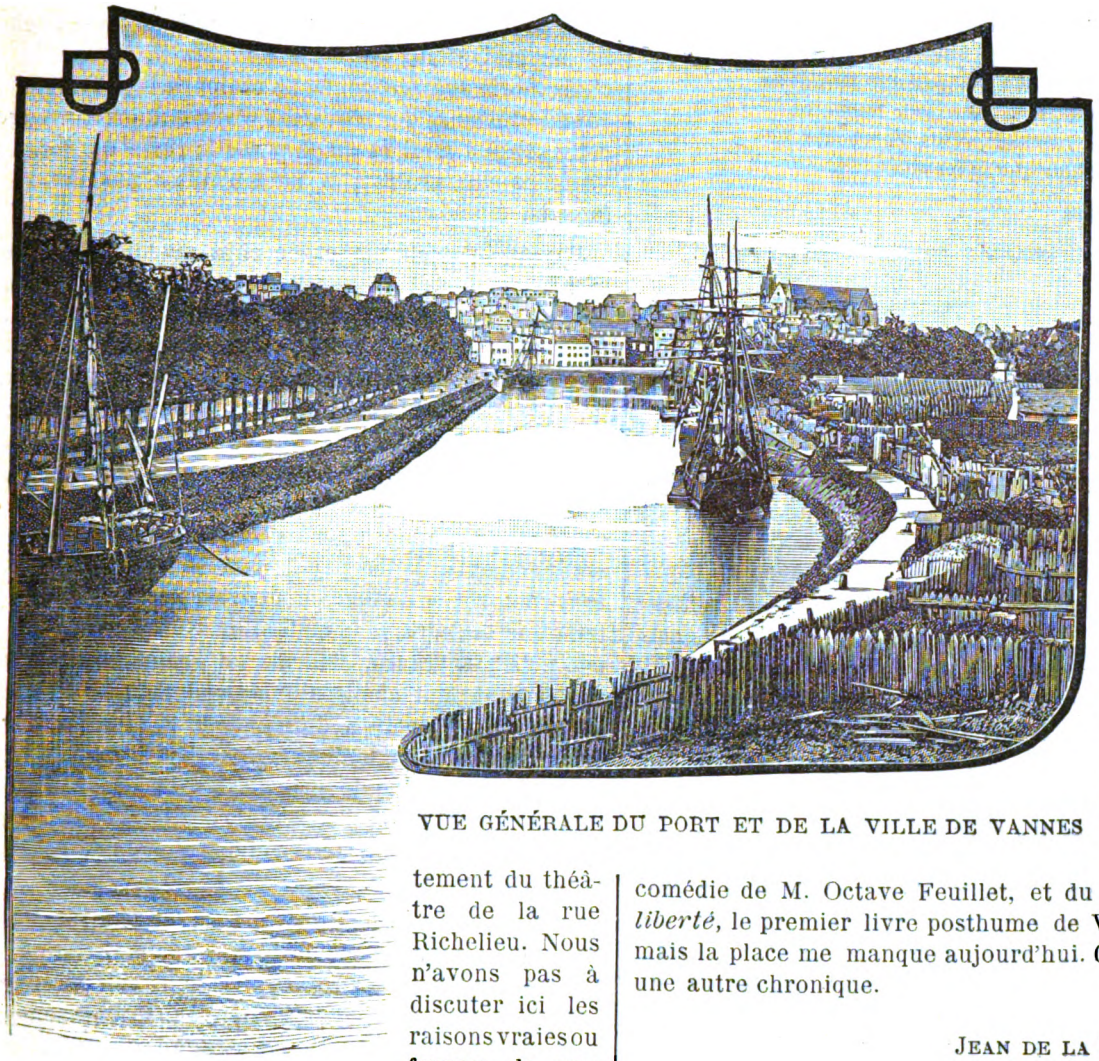
Hier encore il a soulevé les bravos de toute la salle dans le rôle d'Olivier de Jalin du *Demi-Monde*, et c'était justice.

Mais pourquoi s'est-il retiré ainsi, un soir de mi-carême, sans avoir fait sonner les trompettes de la presse? Autrefois les comédiens du Théâtre-Français avaient l'habitude de passer en revue leurs principales créations avant de prendre leur retraite. Cette coutume tend à disparaître, et c'est dommage, car elle avait ce bon côté de permettre à une partie du public, à la jeunesse principalement, de voir les acteurs sur le départ dans des pièces oubliées ou peu connues, et les comédiens eux-mêmes revoyaient de la sorte défiler devant eux toutes leurs victoires. Mais les traditions s'en vont au théâtre comme ailleurs. Naguère Mme Brohan quittait la comédie sans crier gare, après son éclatant succès dans le *Monde où l'on s'ennuie*.

Aujourd'hui c'est Delaunay qui pirouette sur ses talons rouges et nous tire sa révérence pour n'avoir plus à faire vis-à-vis à Mlle Dudlay. Demain ce sera le tour de son éminence Coquelin aîné. Bon voyage, messieurs, et que le souvenir de la maison de Molière vous tienne en joie!

Au moins, M. Delaunay sort-il dignement, correc-

Digitized by Google



VUE GÉNÉRALE DU PORT ET DE LA VILLE DE VANNES

tement du théâtre de la rue Richelieu. Nous n'avons pas à discuter ici les raisons vraies ou fausses de son départ précipité. On ne raisonne pas avec son amour-propre quand il a été froissé par un ukase ministériel. Mais M. Delaunay, tout mécontent qu'il fût, s'était bien gardé d'en appeler, comme son collègue Coquelin, de la décision de M. Goblet, à l'opinion publique. Il était trop parlementaire pour cela et, c'est une justice à lui rendre, qu'il ne chercha jamais le tapage.

Pendant les quarante ans qu'il a passé au théâtre on ne le vit dans aucune cabale, il abandonnait dédaigneusement la réclame, ne voulant devoir sa réputation qu'à son seul talent; en un mot ce n'était pas un cabotin. Il appartenait comme Got à cette vieille école de comédiens qui travaillent sans cesse en quête du mieux, cet ennemi du bien dans l'art, et qui le trouvent à force de persévérance. On peut donc le donner en exemple aux jeunes, maintenant qu'il a pris sa retraite. Mais cette retraite est-elle bien définitive? Espérons qu'il nous procurera encore de temps à autre le plaisir de l'entendre. Il passait pour bon camarade et ne refusait que bien rarement son concours quand on le lui demandait pour un bénéfice ou pour une œuvre de bienfaisance. Nous sommes donc à peu près sûrs de le retrouver quand on organisera quelque représentation au profit d'un camarade — et ces représentations sont malheureusement trop fréquentes, car les comédiens tiennent plus souvent de la cigale que de la fourmi. J'aurais bien voulu vous dire quelques mots de *Chamillac*, la nouvelle comédie de M. Octave Feuillet, et du *Théâtre en liberté*, le premier livre posthume de Victor Hugo, mais la place me manque aujourd'hui. Ce sera pour une autre chronique.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

A SAINTE-GEMMES.

Près des berges de Ste-Gemmes,
Dans le scintillement des lames,
Au gré des flots, j'ai vu passer
De grands bois vêtus d'herbe noire,
De ces radeaux frêles, ô Loire,
Que tes vagues savent tresser.

Je leur ai dit d'aller à Nantes,
Au vieux pays où les amantes
Portent de larges corsets d'or;
De saluer pour moi la ville
Où, sur les rives de chaque île,
Un peuple de vaisseaux s'endort.

Le château flanqué de tourelles,
Les clochers, remplis de bruits d'ailes,
Les grands balcons de fer forgé,
S'ils se penchent sur la rivière,
— O confidents de ma prière,
Vous regarderont voyager.

Digitized by Google

Ils m'ont tous oublié sans doute.
Voilà longtemps que sur la route
Ils voient d'autres pas que les miens.
Moi qui tiens chère leur mémoire,
Vieux rameaux vêtus d'herbe noire,
Dites-leur que je me souviens.

27 février 1886.

CHARLES BOURGAULT-DUCOUDRAY.

LE COLLÉGE DE VANNES EN 1830

Je faisais ma rhétorique à Vannes en 1830, avec les frères Nayl, dont j'ai raconté l'histoire dans un livre, l'*Affaire Nayl*, qui vous est peut-être tombé sous la main (1). Le collége et les écoliers du collége ne ressemblaient à rien de ce que j'ai connu depuis. Nous étions tous externes, et nous formions dans la ville une petite tribu qui était, ce me semble, assez considérée. Les médecins et les avocats connaissaient par leur nom les premiers élèves des hautes classes; ils s'intéressaient à nos travaux ; ils prenaient part, à la fin de l'année, à des exercices publics, nous posaient des questions, discutaient avec nous sur des points de littérature et de philosophie. Plusieurs de nos camarades étaient des fils de paysans et portaient le vieux costume breton. Ils se destinaient à être prêtres. Ils étaient en général plus âgés qu'on ne l'est au collége. J'avais un camarade de vingt-quatre ans, et sa présence n'étonnait personne. La plupart de nos rhétoriciens avaient une vingtaine d'années.

Il devait bien y avoir quelques richards parmi nous, mais ils étaient bien clairsemés. Ce bon vieux collége était l'asile privilégié des écoliers pauvres. Deux ou trois institutions tenues par de vieilles demoiselles rassemblaient chacune une vingtaine de pensionnaires. C'étaient les jeunes gens de bonnes familles. Nous les regardions un peu comme des esclaves à la chaîne. Ils étaient mieux vêtus et mieux nourris que nous; mais nous avions sur eux l'inestimable avantage d'être libres. Quatre heures de classe pendant cinq jours de la semaine, et le reste du temps la bride sur le cou. Du reste, nous étions tous laborieux et sages, en notre qualité de pauvres. Chacun sentait qu'il faudrait prochainement gagner sa vie.

Nous étions assez nombreux. Bien peu d'entre nous vivaient dans leur famille. La plupart venaient des communes voisines, et trouvaient un grenier ou une chambrette dans quelque pauvre ménage, où ils prenaient aussi leur pension à très bon marché. Quelques paysans arrivaient tous les lundis avec un énorme pain de seigle, qui devait leur suffire jusqu'au samedi suivant. Ils le coupaient en tranches dans une écuelle, et la logeuse y jetait un peu de bouillon. Avec cela, ils achetaient un morceau de bouilli, ou quelque charcuterie avariée, quand ils étaient en fonds. J'en ai connu plusieurs qui n'avaient d'autre nourriture que cette soupe à midi et du pain sec le reste du temps. Vous pouvez croire que nous n'étions pas des freluquets.

J'avais trouvé à me caser chez madame Le Normand, qui tenait la pension des enfants de chœur, rue des Chanoines. J'avais là une chambrette sans feu, où mon lit, une chaise de paille et une petite table de bois blanc avaient bien de la peine à tenir. Je mangeais avec les six enfants de chœur, un abbé, qui les instruisait, et madame Le Normand, la veuve d'un notaire de campagne. Il était convenu que, quand l'abbé serait malade, ou appelé à l'évêché, ou occupé de ses examens au séminaire, je le remplacerais. Grâce à ces arrangements, je ne payais que 25 francs par mois tout compris, et comme on m'avait exempté de la rétribution scolaire, mon budget ne s'élevait pour l'année qu'à 250 francs. J'aurais eu grand besoin d'un supplément pour mon costume; madame Le Normand avait toutes les peines du monde à le rapiécer, et ce qui ajoutait à mon malheur, c'est que je n'avais que quinze ans, et que je grandissais encore. Quant à l'argent de poche, je n'en sentais pas le besoin. Je ne crois pas qu'il me soit arrivé une seule fois de regretter de n'en pas avoir.

Mais si vous voulez savoir tous mes secrets, les 250 francs à trouver n'étaient pas une petite affaire. La somme n'était pas grosse; mais je n'avais personne au monde qui pût songer à la payer. Heureusement pour moi, dans ce petit monde étrange, on avait l'habitude de faire donner des leçons aux commençants par les élèves des classes supérieures. Cela faisait vivre les grands, et ne coûtait pas cher aux petits. Pour trois francs par mois, on donnait une leçon tous les jours, même le jeudi. Cela ne faisait guère que deux sous par heure ; mais on mettait deux élèves ensemble, quelquefois trois, plus rarement quatre. Grâce à la bienveillance de M. Le Nevé, mon professeur, j'avais huit élèves (deux séries de quatre). Je donnais ma première leçon le matin, de six heures et demie à huit heures, et l'autre le soir, de six à sept heures. On me voyait passer dans les rues en hiver avec ma petite lanterne et une pauvre veste d'indienne, qui ne me protégeait pas contre le froid et la pluie. On m'a dit depuis que j'inspirais aux braves gens de la petite ville une sorte de respect. Il est certain que je trouvais de la bienveillance de tous les côtés. Mes huit leçons ne me rapportaient que 24 francs, et c'était mon grand souci. Madame Le Normand, qui était la bonté même, avait beau me dire de ne pas penser à ma dette, j'en souffrais cruellement. Après la distribution des prix, où j'eus sans exception tous les premiers prix, car j'étais ce qu'on appelle un fort en thème, le conseil général du département me fit pré-

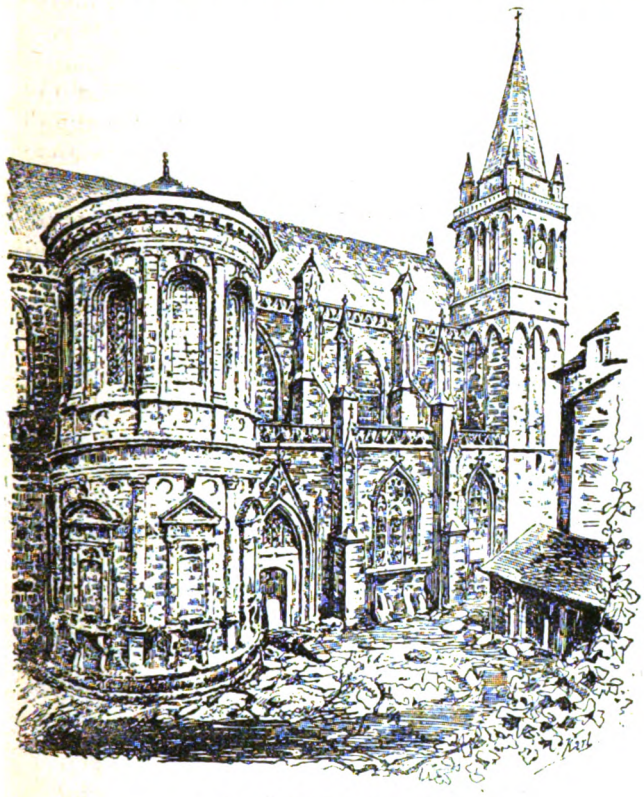
1. Ce livre, qui est un pur chef-d'œuvre, a été publié en 1883 dans la jolie collection bleue de l'éditeur Calmann-Lévy.

L. S.

Digitized by Google

sent de 200 francs. Je fus donc riche à mon tour. Je payai les 10 francs que je devais à mon hôtesse, j'achetai une redingote de drap et des souliers, dont le besoin était encore plus pressant, et je goûtai la douceur d'avoir des livres de classe à moi, achetés chez M. Galles, au lieu de me servir de vieux bouquins sales et déchirés comme auparavant.

Je n'ai jamais raconté cette histoire ; il me semble qu'elle a quelque intérêt, comme détail des mœurs d'une petite ville il y a cinquante-cinq ou cinquante-six ans. En 1872, étant ministre de l'Instruction publique, je reçus au 1er jour de l'an la visite des membres de l'Université. Le recteur de l'Académie de Paris, M. Mourier, me présenta le corps de ses inspecteurs, parmi lesquels j'en vis un, qui avait évidemment grande envie de renouer connaissance avec moi, et je cherchais inutilement à me rappeler où je l'avais vu, quand M. Mourier, qu'on avait mis au



CATHÉDRALE DE VANNES

courant, me dit : « Voilà M. Du Pontavice, à qui vous avez donné des leçons au collége de Vannes. — Pour trois francs par mois, m'écriai-je ! » J'eus grand plaisir à l'embrasser. Il avait été un de mes fidèles jusqu'à la fin de mon année de philosophie. La leçon avait lieu chez lui, et nous partions tous les cinq ensemble pour être au collége au coup de huit heures.

Je ne compte pas ces années-là parmi les dures années de ma vie. Où j'ai eu à souffrir, c'est pendant mes trois années de l'école normale, et deux ans après en être sorti, quand je devins suppléant de M. Cousin à la Sorbonne avec quatre-vingt-trois francs d'appointements par mois.

Pour revenir au collége de Vannes, je vous dirai d'abord que nous n'y étions pas très confortables. L'empereur avait eu l'idée d'en faire un lycée. Le rez-de-chaussée était déjà contruit, en façade sur la place, à côté de l'ancienne chapelle, quand survinrent les événements de 1814. La construction fut interrompue, et les murs étaient restés là, à l'état de ruine moderne, ce qui constitue le plus attristant des spectacles. Derrière cette masure s'étendait une très vaste cour, mal entretenue, bordée au fond par les beaux bâtiments de l'ancien collége des Jésuites, où étaient nos classes. Elles occupaient le vaste rez-de-chaussée, le premier étage restant inoccupé et désert. C'était une suite de salles immenses, éclairées d'un côté sur la cour, de l'autre sur la campagne. On y accédait en descendant trois marches de pierres, disjointes par le temps. Elles étaient dallées ; les murs étaient nus, lézardés, noirâtres. Au milieu de la salle, un poteau mal équarri soutenait le plafond. Des bancs de bois avec dossier couraient sur les quatre murs ; il n'y avait ni tables ni pupitres, on écrivait sur ses genoux, tout le milieu de la classe était vide. La chaire du professeur était en face de la porte. On y montait par un escalier ou plutôt par une échelle de huit à dix marches. Le régent, car c'était le nom qu'on donnait à nos maîtres, paraissait comme juché sur un tonneau. Il n'y avait bien entendu ni poêle ni cheminée. Le froid dans ces salles empierrées, situées en contre-bas au fond d'une cour, entièrement démeublées, immenses, avec leurs six fenêtres mal jointes, était tellement intense qu'à certains jours nous ne pouvions plus tenir nos plumes. Le maître frappait trois coups sur son pupitre au beau milieu de nos exercices. Aussitôt nous nous levions tous comme des frénétiques en poussant des cris perçants. Nous nous prenions par la main, et nous dansions une ronde effrénée autour du poteau. Au bout d'un quart d'heure, trois nouveaux coups nous ramenaient à nos places. C'était un système de chauffage économique. Je crois qu'il n'était pas malsain. En tout cas, nous avions tous une bonne santé et une grande ardeur. La neige était si épaisse dans la cour, que les premiers qui nous frayaient le chemin en avaient par dessus les genoux.

On dispute à présent pour savoir si on ne supprimera pas dans les collèges l'enseignement du latin. Si on avait pris en 1830 une pareille résolution, et qu'on l'eût appliquée au collége de Vannes, je ne sais pas à quoi nous aurions passé le temps. Nos régents, qui presque tous étaient prêtres, savaient parfaitement le latin. Ils savaient peut-être aussi, tant bien que mal, un peu de théologie. Je puis attester qu'ils ne savaient pas autre chose. On nous donna en 1829 un régent de physique. On n'avait plus entendu parler de ce genre d'études au collége de Vannes depuis 1789. M. Merpaut, qu'on chargea de cet enseignement, était comme le collége : il n'avait jamais entendu parler de cela. Il acheta un vieil exemplaire de la Phy-

Digitized by Google

sique de l'abbé Nollet. « Je ne le comprends pas, nous dit-il, mais nous le lirons ensemble, et peut-être en nous aidant mutuellement parviendrons-nous à savoir ce qu'il veut dire ». Nous n'y parvînmes pas. Nous mîmes au pillage deux armoires contenant quelques instruments de physique surannés, et beaucoup de substances diverses. Nous mettions un grand zèle à mélanger ces fioles l'une avec l'autre sous les yeux de M. Merpaut, pour voir ce qui en résulterait. Nous finîmes par jouer aux palets pendant la classe avec les disques d'une pile de Volta. Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que M. Merpaut avait un jeu très brillant. Le professeur de rhétorique, notre voisin, se plaignit du tapage. M. Merpaut fut magnifique: « Allez dire à votre maître que nous sommes ici pour étudier les lois de la nature, et que nous lui laissons pleine liberté de faire tout ce qu'il voudra des lois de la rhétorique. »

Voilà comment on enseignait la physique et la chimie dans la classe de M. Merpaut. Dans les autres classes, on n'enseignait ni la littérature, ni l'art d'écrire, ni les sciences pures, ni les sciences appliquées, ni l'histoire, ni la géographie, ni la philosophie, ni la rhétorique. On enseignait supérieurement le latin. On ne se contentait pas de nous le faire écrire et traduire, on nous le faisait parler. C'était notamment la langue courante dans la classe de philosophie. Le principal du collége n'en employait pas d'autre dans ses communications officielles avec nous. Il ne dirait pas : « Il y aura congé ce soir ; » mais : *Vacabunt scholæ serotinis horis totis*. Il s'appelait M. Gehanno. C'était un petit vieillard guilleret, avec une figure de pomme d'api, portant la queue et les culottes courtes, un long habit canelle, qui traînait sur ses talons, et un grand gilet de satin noir. Il n'était pas avare de congés. *Vacabunt scholæ*. Il avait toujours une histoire amusante à nous raconter quand nous allions dans son cabinet. Je me les rappelle encore après plus de cinquante ans, et je vous en raconterais quelques-unes, ici-même, si je ne me rappelais le précepte d'Aristote, qu'il faut savoir s'arrêter : « ἀνάγκη ςῆναι. »

Je ne m'arrêterai pourtant pas, quoi qu'en dise Aristote, avant de vous avoir dit un mot de la méthode employée par nos régents pour tenir leur classe. Nous étions placés selon les rangs obtenus dans la dernière composition, les numéros pairs à la droite du régent, et les numéros impairs à la gauche. Le premier à droite, qui était le premier de la classe, portait le titre honorable d'*imperator*, les régents facétieux allaient même jusqu'à dire: *imperator Augustus*. Le premier à gauche, qui était le second de la classe, prenait le titre de *Cæsar*. Puis venaient de chaque côté deux préteurs, et dix *Patres conscripti*. Le régent poussait la nomenclature plus loin, quand il s'agissait de *viri consulares* qui avaient été malheureux dans leur composition, et qu'on ne pouvait pas, par égard pour leur dignité, confondre avec la *plebecula*. Mais cette circonstance se présentait rarement, et après les vingt-six premiers noms proclamés au milieu des applaudissements, le régent fermait sa liste. *Cæteri ordine perturbato*. Il n'y avait ni consuls ni tribuns, ces deux charges étant conférées de droit à l'empereur et au César : *Imperator Augustus, iterùm consul, tribunitiâ potestate*.

Nous avions aussi un grand censeur, qui tenait le registre des pensums, et avait le droit d'en donner, droit dont il avait soin de ne pas user. C'était une espèce de maître d'études, et disons le mot, quoiqu'il soit un peu dur, un espion. J'espère que mon camarade Lanco, qui était grand censeur à perpétuité, ne m'en voudra pas. La charge n'en était pas moins très ambitionnée ; elle donnait droit à une place d'honneur dans la classe et à la chapelle. Le régent nommait le censeur directement, sans tenir compte des rangs de composition. Ce dignitaire était renouvelable tous les quinze jours. J'ai vu des élèves préférer cette dignité à celle d'empereur.

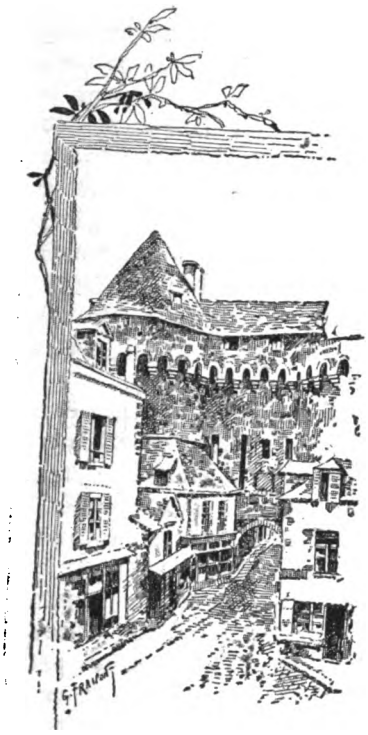
Préférez-en la pourpre à celle de mon sang.

Mais cette aberration était rare. Pour moi, j'ai été empereur constamment pendant mes trois dernières années de collége, excepté une seule fois, où je descendis au rang de César. Cette éclipse passagère fut un évènement dans le collége, et un peu dans la ville. J'avais pourtant des compétiteurs de grand mérite, dont la carrière a été plus heureuse que la mienne, quoique peut-être moins bruyante. Je me contenterai de citer M. Guérin, aujourd'hui conseiller à la Cour de cassation, son frère, Alphonse, notre grand chirurgien, qui était l'an dernier président de l'Académie de médecine. Il y avait aussi M. Alliou ; mais celui-là a constamment dédaigné les honneurs, et s'est contenté d'être proviseur du lycée de Saint-Brieuc.

Les élèves qui occupaient la droite de la classe étaient les Romains, et ceux qui siégeaient à gauche étaient les Carthaginois. Romains et Carthaginois entraient dans la classe au coup de huit heures. Le régent n'y était pas ; le grand censeur présidait. Il veillait à ce que chaque Romain fît réciter les leçons au Carthaginois du grade correspondant, et lui récitât ensuite les siennes. On lui remettait une note écrite sur la façon dont l'épreuve avait eu lieu. Elle était laconique. *Satisfecit* ou : *Non satisfecit*. En général, elle était sincère. Il en dressait un tableau qu'il remettait au régent, lorsque celui-ci faisait son entrée dans la classe à huit heures vingt minutes. Le régent appelait quelques *non satisfecit*, pour constater le degré de leur ignorance, et leur infligeait la punition proportionnée. Il y avait ensuite des défis. Un Romain disait : Je provoque le second préteur Carthaginois. Ils se rendaient au poteau, *ad palum*, et lisaient leur devoir l'un après l'autre. Le régent faisait ses remarques, et nommait le victorieux. Les victoires et les défaites de chaque parti étaient soigneusement enregistrées par le grand censeur et les deux *purpurati*.

Digitized by Google

La classe du samedi soir était un moment solennel. Le grand censeur et les *purpurati* (l'empereur et le César), avaient additionné et comparé toutes les notes de la semaine. Ils soumettaient à l'examen du régent cet important travail. Il y avait quelquefois des difficultés. On discutait. Le régent était maître de trancher la question, ou d'en appeler au Sénat et au peuple. L'abbé Le Bail s'en remettait toujours à un plébiscite ; mais l'abbé Ropert et M. Le Nevé usaient du pouvoir dictatorial. Simple affaire de tempérament. La sentence rendue, le grand censeur apposait solennellement deux écriteaux : ROMANI VICTORES et CARTHAGINIENSES VICTI ; ou ROMANI VICTI et CARTHAGINIENSES VICTORES. Il y avait certains avantages attachés à la victoire ; des bons points, des exemptions de travail. Mais c'était surtout pour nous une question d'amour-propre. On se sentait humilié d'être du côté des vaincus, et l'abbé Le Bail ne manquait pas de nous apprendre que c'était une *diminutio capitis*.



LA PORTE-PRISON DE VANNES

Vous jugerez de tout le reste par cet échantillon, car je ne veux pas vous ennuyer des détails de la méthode. Elle est peu connue ; elle venait en droite ligne des jésuites. Je n'espère pas la ressusciter, et je n'en ai, veuillez m'en croire, aucune envie. Après notre année de logique, que, vous autres modernes, vous appelez l'année de philosophie, nous avions souvent grand'peine à être reçus bacheliers ; j'ai vu des empereurs revenir bredouilles. On nous regardait dans l'Académie de Rennes comme des gens qui avaient sommeillé pendant un siècle ; et il m'est arrivé plus d'une fois de dire que j'ai fait mes études il y a cent cinquante ans. Aussi, quelles études ! La première découverte que je fis en entrant à l'école normale, c'est que je ne savais rien au monde, excepté un peu de latin.

JULES SIMON.

LES BOULEAUX

CHANSON POPULAIRE

Pourquoi ne veux-tu pas, mignonne,
Dis-moi, pourquoi ne veux tu pas,
Par ce beau soleil qui rayonne
Aller sous ces arbres là-bas ?

N'aimes-tu pas, comme chacune,
Orner de fleurs tes noirs cheveux ?
Sous ces bouleaux j'en connais une
Que nous pourrions cueillir tous deux.

Plus délicate que la rose,
Plus odorante qu'un lilas,
C'est une merveilleuse chose
Que cette fleur qu'on voit là-bas !

N'aimes-tu pas dans l'aubépine
Des oiseaux les chants amoureux ?
J'en sais un dont la voix divine
Pourrait nous ravir tous les deux.

Viens entendre son gai ramage
Et tu verras comme on comprend
Ces chauds accents, ce doux langage
Qui parle au cœur si tendrement !

N'aimes-tu pas dans l'onde pure
Aller mirer tes jolis yeux ?
Sur ce clair ruisseau qui murmure
Allons nous pencher tous les deux.

Il te dira, ma chère belle,
Que son flot passe et l'instant fuit ;
Hâtons-nous, car à tire-d'aile
Les jours s'en vont, puis vient la nuit.

Pourquoi ne veux-tu pas, mignonne,
Dis-moi pourquoi ne veux-tu pas
Par ce beau soleil qui rayonne
Aller sous ces arbres, là-bas ?

RUE DE LA PRÉFECTURE, A VANNES

Digitized by Google

Elle y fut ; on ne saurait dire
Si c'est l'oiseau mystérieux
Ou bien la fleur que l'on respire
Qu'ils y trouvèrent tous les deux.

Toujours est-il qu'à la mignonne
L'endroit parut délicieux,
Et chaque jour que le ciel donne
Ils y reviennent tous les deux.

VICOMTE DE COLLEVILLE.

L'ANGEVINE

IV

UNE PENDULE HISTORIQUE

J'ai bien vu des pendules franc-comtoises au pays nantais, mais je n'en ai jamais vu de pareilles. Elle était enfermée dans une boîte en noyer où l'on aurait couché un cyclope. Polyphème avait un œil au milieu du front : la pendule du père Francheteau en avait un au milieu du ventre — œil immense, rond comme un œil-de-bœuf, au fond duquel on voyait passer et repasser comme une prunelle fauve le soleil vert-de-grisé du balancier de cuivre. Le cadran était énorme et tout enguirlandé de roses flamboyantes, telles qu'on en voit sur les vieilles faïences de Strasbourg. Les douze chiffres arabes se détachaient en bleu sur l'émail blanc, et les aiguilles monumentales, terminées en trèfles ajourés, ressemblaient à des flèches de girouettes. Girouettes elles l'étaient bien aussi, car elles marchaient à leur fantaisie, tantôt doucement, tantôt au galop ; souvent elles faisaient un quart d'heure de chemin en cinq minutes, et puis elles s'arrêtaient pendant dix minutes pour prendre haleine. Quand elles étaient arrivées au haut de la côte c'était un branle-bas infernal, un bruit de chaînes décrochées, un carillon à se boucher les oreilles.

— Allons, disait le père Francheteau, voilà encore l'horloge qui déraille ! c'est pourtant les balles qu'elles a reçues dans le « système » pendant la grande guerre qui lui ont tourné la tête.

— Comment ça ? demandaient les commères, votre pendule est si vieille ! racontez-nous donc ça, père Francheteau.

Le bonhomme qui était bavard comme une pie de la rue des Cordeliers, ne se faisait jamais prier.

— Approchez, disait-il aux femmes !

Et tirant de sa poche une vieille pipe culottée, qu'il bourrait lentement, il l'allumait à la flamme d'un brin de fagot et commençait ainsi :

Il faut vous dire d'abord que Françoise (c'était le nom de sa pendule) et moi sommes du même âge. Mon père en fit cadeau à ma défunte mère le jour de mon baptême ; il était galant, le bonhomme, et chaque fois que ma mère lui donnait un *moutard*, il augmentait son ménage d'un meuble ou d'un ustensile nouveau. Cela lui arriva douze fois, sans que ça paraisse. Ah ! dam, c'était un rude lapin que mon défunt père.

Donc, nous étions en 93 ; j'avais onze ans, et je m'en souviens comme si c'était d'hier. On ne parlait que de chouans et de sans-culottes ; les chouans surtout nous faisaient des peurs du diable, avec leurs cris, leurs figures sauvages et leur bizarre accoutrement. Presque tout Ancenis avait déménagé sur Nantes, pour éviter les réquisitions des Vendéens. On n'avait plus de pain, plus de viande ; les nobles accaparaient les blés et les cachaient dans la forêt de Maumusson ; bref, on mourait de faim. Ma mère voulait quitter la ville, mais mon père qui était un patriote ne le voulut pas.

Un matin du mois de décembre, on annonce l'arrivée des chouans. Je sors à la porte pour les voir venir, et je les aperçois qui montaient le Pontereau, au pas de course, hurlant comme des damnés, les hommes et les femmes pêle-mêle, tout en guenilles, les pieds nus, la figure noire, les cheveux sur le dos. De vrais brigands ! J'eus si grand peur, que je rentrai dans la maison et que je verrouillai la porte. Ma mère aurait bien voulu leur ouvrir, car elle prenait parti pour eux, mais mon père n'entendait pas de cette oreille-là, et quand il avait dit : « Laisse-moi tranquille avec tes chouans ! » il avait tout dit ; ma mère baissait la tête et ne répliquait mot.

Cependant, on les entendait défiler sous nos fenêtres en criant dans le patois du Bocage : « A la Loire ! à la Loire ! » Il y en avait qui portaient des planches, des madriers, des barriques ; d'autres qui roulaient des barques sur des affûts de canon ; c'était pour passer en Vendée.

Tout-à-coup, voilà une femme toute jeune, avec une tête de marquise, qui frappe à notre porte.

Maman profite d'une distraction de mon père pour lui ouvrir.

— Sauvez moi la vie, ma bonne femme, dit-elle à ma mère, les bleus sont dans la ville, qui massacrent les Vendéens.

C'était, ma foi, vrai. Les rues étaient pleines de soldats à pied et à cheval qui sabraient et fusillaient tout ce qui leur tombait sous la main.

— Pas de brigands chez moi, dit mon père à la dame ; je n'ai pas envie de nous faire casser la margoulette pour vous, décampez au plus vite.

Ma mère intervint, supplia, se mit à pleurer et fit tant qu'elle désarma mon père.

Où cacher cette malheureuse ? nous n'avions qu'une chambre en bas et un grenier vide. Pendant que mon père cherchait, la marquise — car c'était quelque chose comme cela — lui dit en lui tendant une liasse de papiers :

— Ce n'est pas ma vie qu'il importe de sauver, mon brave, ce sont ces papiers.

Il paraît qu'elle les tenait de La Rochejacquelein, qui les lui avait confiés au moment de passer la Loire.

Digitized by Google

VANNES

Digitized by Google

Ma mère les lui prit des mains sans rien dire et les cacha sous le traversin du lit. Il n'était que temps. Au même moment, on entendit un bruit sourd de crosses de fusils sur la pierre d'ardoise de la porte.

— Ouvrez, citoyens ! criait-on.

C'étaient les bleus qui fouillaient les maisons pour s'assurer si elles ne cachaient point de brigands.

Mon père, sentant le danger que courait cette dame et qu'elle nous faisait courir à tous, ouvrit la boîte de la pendule et la ferma précipitamment sur elle, en disant : « Ne bougez pas ! » puis il courut à la porte, mais, comme elle ne s'était pas ouverte à la première sommation, une poussée formidable de soldats la jeta par terre, accompagnée d'une décharge de fusils. Je me demande encore comment personne ne fut atteint ; probablement que les bleus tiraient en l'air, car ce fut la pendule qui reçut toute la décharge dans le cadran. Regardez, on voit encore les trous. Vous pensez quelle émotion dut éprouver la marquise. La pendule s'était arrêtée net et n'a jamais marché comme il faut depuis.

Cependant mon père ne perdit point contenance. A la vue des soldats qui se ruaient dans la maison, il décrocha son chapeau orné d'une cocarde tricolore et l'agitant au bout de son bras :

— Vive la République ! s'écria-t-il.

— Trop tard, citoyen, fit un officier. Pourquoi donc n'ouvrais-tu pas ? Sans doute que tu cachais quelque brigand !

Mon père le regarda dans le blanc des yeux et se croisant les bras avec fierté :

— Tu me prends pour un autre, répliqua-t-il.

Cette crânerie dans le mensonge produisit son effet. L'officier se radoucit, il rassura ma mère qui se tenait blottie dans un coin et me serrait étroitement contre elle, et après avoir causé de choses et d'autres avec mon père, il lui dit :

— Voyons, citoyen, puisque tu es si bon patriote, fais-moi le plaisir de m'indiquer une maison sûre où le général puisse passer la nuit.

— La mienne, si tu veux ; ma femme et moi serons enchantés de lui céder notre lit... n'est-ce pas, la bourgeoise ?

Ce n'était pas précisément l'avis de ma mère qui songeait à la position gênante de la marquise dans la boîte de l'horloge, mais elle se garda bien de contredire mon père.

— Alors, c'est entendu, reprit l'officier. Je m'en vais prévenir le général et dans un quart-d'heure nous serons ici... A propos, si la citoyenne pouvait nous faire une bonne soupe ?

— C'est que nous n'avons que des choux !

— Fort bien : je vais vous apporter du lard et nous allons nous régaler. Quant à vous, dit-il aux soldats, rejoignez la compagnie, un de vous suffit pour aider la bourgeoise.

Je crois bien qu'il suffisait ; il était même de trop. Comment faire à présent pour tirer la marquise de sa boîte ? Si elle paraissait dans la maison, son grand air et ses vêtements déchirés, salis, la trahiraient ; changer d'habits, il ne fallait pas y songer, ma mère avait tout ce qu'elle possédait sur elle : la jeter dans la rue, c'était, en supposant qu'on en eût l'occasion, manquer aux devoirs de l'hospitalité, et mon père n'y eût pas manqué pour un boulet de canon. On chercha, on se consulta à demi-mot, on ne trouva rien. Alors on s'occupa de préparer le repas du général : mon père pria le soldat de service d'aller chercher de l'eau à la fontaine, et, pendant qu'il était dehors, il courut à la pendule.

« Ne bougez pas, madame, dit-il à la marquise, ou nous sommes tous perdus. Vous avez entendu l'officier, nous avons à coucher le général. Quand il aura soupé, nous nous ferons un lit par terre pour lui donner le nôtre, alors je vous ouvrirai doucement et vous vous reposerez à côté de nous. Nous verrons ce soir ce que nous ferons demain. Quant à votre nourriture, je me charge de vous la faire passer par la lucarne de la boîte dont, pour plus de commodité, je vais briser le verre. » Un coup de poing défonça la vitre ; ma mère prit un petit tabouret qu'elle donna à la marquise afin qu'elle fût moins à la gêne, et la boîte se referma.

Cinq minutes après le général entrait, suivi de son escorte.

— Bonsoir, citoyen, dit-il, en s'avançant vers mon père, si tu ne connais pas Westermann, je te le présente.

— Westermann ! le terrible Mayençais ! l'effroi des chouans ! quel honneur pour moi, mon général, de vous recevoir dans ma maison !

— C'est bien, mon brave, pas tant de compliments ; donne-moi vite à manger car je crève de faim.

Tout en causant, il fit le tour de la chambre, s'excusa auprès de ma mère de la peine qu'il lui donnait, me prit par les bras et m'enleva jusqu'au plancher, s'assit devant le feu, se leva, arpenta la pièce à grands pas, s'arrêta devant la fenêtre, et voyant dans la rue, le long de la maison d'en face, un tas de cadavres de Vendéens :

— Tonnerre de Dieu, dit-il à son ordonnance, je ne sais pas si nous en avons fait un carnage de ces brigands-là. Mes hussards ont rudement travaillé aujourd'hui. Quel malheur que je ne sois pas arrivé deux heures plus tôt ! il n'en échappait pas un seul. La Rochejacquelein peut se vanter de l'avoir échappé belle... Bah ! ce sera pour demain.

Puis il revint au foyer, quitta ses bottes, allongea ses pieds nus sur les chenêts et s'amusa à tisonner le feu. Je ne perdais pas un seul de ses mouvements, aussi ai-je gardé son portrait dans l'œil. C'était un homme robuste, de taille moyenne, fort d'encolure et bien découplé ; il avait le regard dur, la voix brève, le geste impérieux ; sa figure et sa démarche respiraient une énergie peu commune. Je n'ai jamais vu de plus beau soldat. Tout le temps du souper il fut d'une

Digitized by Google

gaîté folle, quoique très fatigué. La soupe lui parut bonne, le vin excellent; il eut toutes sortes de gentillesses à dire à ma mère et la complimenta sur sa cuisine et sur son garçon. Je me rengorgeais, fallait voir.

De temps en temps il consultait sa montre et regardait la pendule.

— Votre horloge ne va donc pas? demanda-t-il à mon père.

— Elle a eu peur des chouans, mon général; depuis ce matin elle est arrêtée.

— Tiens, voyez donc! sacrédieu, citoyen, tu devrais bien la mettre à l'heure, car ma montre bat la breloque et il faut que je sois debout à six heures demain matin.

Ma mère devint pâle comme une morte, mon père se leva pour ne pas paraître troublé, puis se rassurant:

— Ecoutez, mon général, reprit-il, je ne vous conseillerais pas de vous fier à ma pendule, j'aime mieux emprunter une montre à mon voisin l'horloger... et puis, vous savez, je suis levé tous les matins à cinq heures; vous n'avez rien à craindre, je me charge de vous réveiller.

Mon père n'avait pas fini, que la marquise se mit à tousser deux ou trois petits coups secs qui semblaient sortir du fond d'un cercueil. La pauvre dame gelait dans sa boîte et la peur et le froid venaient de la prendre à la gorge. « Pour le coup, nous sommes flambés! » pensa mon père; et, pour étouffer la toux de la marquise, il se mit à tousser lui aussi; ma mère fit de même et moi *itou*, en sorte que durant une minute on ne s'entendit pas dans la maison.

— Ah ça, dit Westermann à ma mère, est-ce que vous avez mis un chat dans la soupe que vous étranglez tous? buvez un coup, tonnerre de Dieu!

— Ne faites pas attention, mon général, répondit mon père, chaque fois que nous mangeons de la soupe au lard, nous avons après des envies de tousser.

— Allons, allons, garde tes carottes pour un autre, elles sont trop blanches. Tu ferais mieux de dire que tu as soif.

Westermann prit une bouteille et remplit les verres.

— A votre santé! les amis.

— A la vôtre! mon général.

— A la vôtre! la petite mère.

La marquise se prit à tousser de nouveau... et mon père aussi.

— Ma parole, dit Westermann, en regardant du côté de la pendule, il y a quelque chose là-dessous... tu me caches quelque chose, citoyen.

— Vous riez, mon général?

— Je ne ris pas du tout... Ouvre-moi cette horloge.

Mon père se défendit, protesta, balbutia, dit des bêtises et allait tout perdre, quand ma mère, avec l'étonnante présence d'esprit des femmes, lui cria, en se levant de sa chaise :

— Mais, ouvre donc, imbécile! puisque le général te le demande!

— Bravo! citoyenne, bravo! dit Westermann; voilà qui est bien parlé!

Mon père se fâcha tout rouge et menaça ma mère du poing. Le général prit parti pour ma mère qui se mit à pleurer. Bref, les choses se gâtaient, quand on frappa à la porte.

— Ouvrez!

Un officier entra, l'air effaré :

— Mon général, dit-il à Westermann, le général Marceau vous prie de venir de suite; on craint une nouvelle attaque des Chouans; le poste de la Davrays vient d'être surpris et égorgé.

— Tonnerre de Dieu! nous n'en finirons donc jamais avec ces brigands? Donnez-moi mes bottes et mes armes... nous allons voir ça!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le général sortit avec son officier d'ordonnance et ne laissa qu'un factionnaire à la porte, car il devait revenir pour coucher.

Mon père courut immédiatement à la pendule: la marquise était gelée et plus morte que vive; elle toussait à faire peur.

— Montez vite dans le grenier, madame, on vous portera tout à l'heure de quoi manger et vous couvrir.

Ma mère ôta son châle de laine et le lui jeta sur les épaules.

— Mes pauvres gens, dit-elle, quel mal je vous donne!... Si j'avais su!

— Ne parlons pas de ça, madame, tâchez seulement de ne plus tousser.

Elle était à peine installée dans le grenier avec une écuelle de braise sous les pieds que l'officier d'ordonnance du général Westermann rentra sans frapper.

Il venait chercher le manteau et le sac du général et en même temps prévenir mon père qu'il ne coucherait pas à la maison. Les troupes quittaient Ancenis immédiatement et se mettaient en marche sur Nort où de Fleuriot s'était retiré avec les débris de l'armée vendéenne.

— Quelle providence! s'écria ma mère, en tombant à genoux.

— Et quelle frayeur tu nous as donnée avec ta marquise! ajouta mon père.

Alors on verrouilla la porte, on fit descendre la pauvre femme du grenier, on lui donna à manger et, quand elle fut un peu remise de ses émotions, on lui fit un lit.

Le lendemain matin elle était levée à la pointe du jour, elle embrassait mon père et ma mère et partait en laissant sur la cheminée une petite bourse contenant mille francs en or.

Elle avait oublié de nous dire son nom, mais mon père a toujours cru qu'il avait caché dans sa pendule la marquise de la Rochejacquelein.

LÉON SÉCHÉ.

Digitized by Google

DEVINETTES

DE LA HAUTE-BRETAGNE.

Notre collaborateur et ami Paul Sébillot vient de publier à la librairie Maisonneuve, les *Devinettes* de la Haute-Bretagne qui avaient paru l'année dernière dans le Bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Nous en extrayons quelques-unes qui nous ont paru tout particulièrement curieuses :

Devine Devinaille (1).

Qui vit sans corps,
Qui entend sans oreilles,
Qui parle sans bouche,
Et que l'air seul fait naître ?
— L'écho.

—

Qui porte cinq cent mille charretées de paille et ne serait pas capable de porter un clou ?
— L'eau.

—

Quatre petits pots qui pendent en bas,
Qui sont pleins et qui ne gâtent pas.
— Le pis d'une vache.

—

Une petite robe blanche
Qui n'a ni couture ni manche ?
— Un œuf.

—

Qui est ce qui fait le tour du bois et ne peut y entrer ?
— L'écorce.

—

Je l'ai vue naître,
Je l'ai vue en pleine vie,
J'lai vue mouri',
Et après sa mort, j'lai vue couri'.
— Une feuille de chêne.

—

Savez-vous qui a le ventre entre les dents ?
— Un peigne.

—

Plus petit qu'un mouton
Qui remplit toute une maison,
— Un petit enfant.

—

Qui est-ce qui vide son ventre pour aller boire ?
— Un pot.

—

Qui est-ce qui rit en descendant
Et qui pleure en remontant ?
— Un seau.

—

Qui a la tête aux deux bouts ?
— Un sillon.

—

Qui va sur le dos en procession ?
— Un livre.

—

Qui marche sur la tête et n'est pas plus lassé au soir ?
— Les clous des souliers.

—

Qui est gros comme un petit doigt
Et qui renferme tous les chevaux du roi ?
— Une clef.

—

Qui n'a qu'un pied et un œil,
Qui passe la rivière sans boire ?
— Une pomme.

—

Vert comme pré, qui n'est pas pré ; blanc comme lait, qui n'est pas lait ; amer comme fiel, qui n'est pas fiel ?
— L'enveloppe d'une noix.

—

Une marchandise à vendre :
Tout le monde passe, personne n'en marchande :
Li qui l'a faite ne la fait pour li (lui),
Li qui la z'achète ne l'achète pas pour li ;
Li qui s'en sert s'en sert sans souci.
— Une châsse ou bière.

PAUL SÉBILLOT.

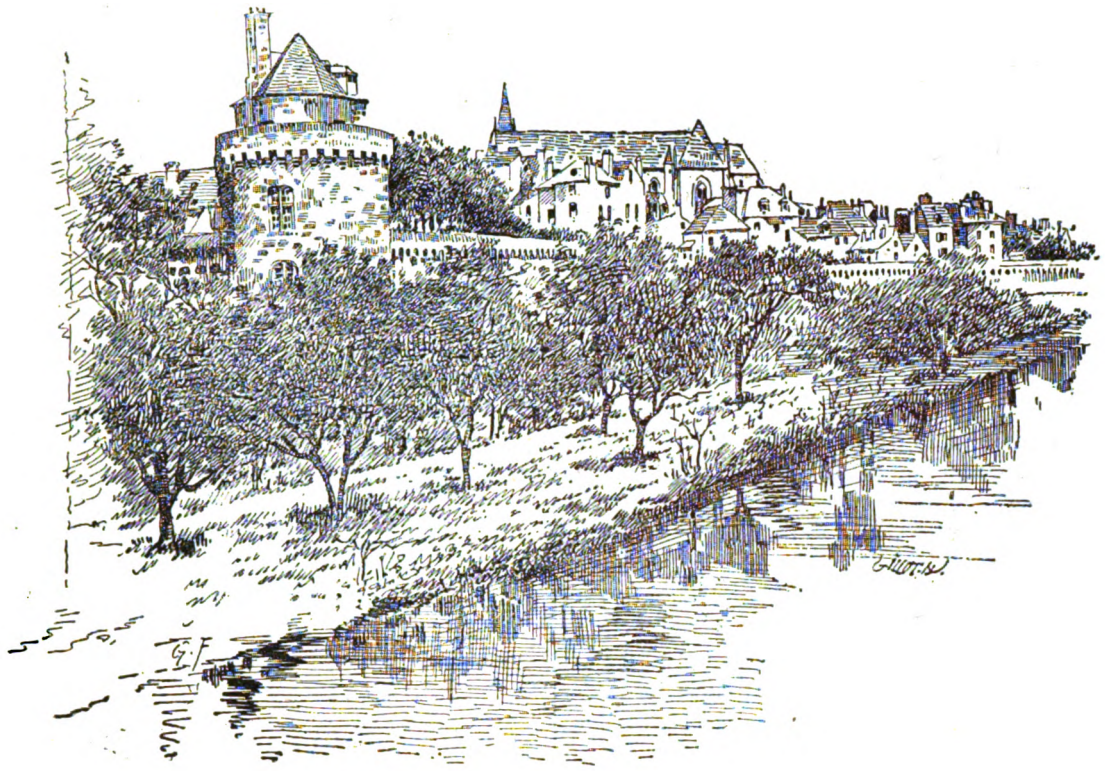
1. C'est la formule initiale la plus usitée des devinettes

LETTRES NANTAISES

L'INSTITUTION LIVET.

Quand je fis la connaissance de M. Livet, il tenait à Nantes, dans une maison d'assez triste apparence, une modeste école primaire d'une cinquantaine d'élèves. C'était, si j'ai bonne mémoire, vers 1846. Qui aurait dit alors aux Nantais que ce grand garçon maigre, efflanqué, aux allures timides, mais à la figure ouverte et intelligente, qui s'en allait les bras ballants à travers les rues de la ville en poussant devant lui son petit troupeau, serait vingt ans plus tard à la tête de la plus belle école professionnelle de France, les aurait fait rire aux éclats. Car M. Livet avait tout contre lui dans cette grande petite ville de province. D'abord il était étranger au pays, et vous savez que les Nantais n'aiment pas les étrangers ; ensuite il était instituteur libre, et les autorités d'alors, comme celles d'aujourd'hui d'ailleurs, loin de favoriser l'enseignement libre, faisaient tout pour l'entraver ; enfin on n'a guère l'habitude de voir s'élever si vite et si haut les instituteurs primaires. Mais M. Livet avait la foi, il se sentait quelque chose là, comme le poète, il rêvait d'une école profession nelle particulière avec un enseignement technique spécial, et tel fut son courage, telle fut sa persévérance que son rêve se réalisa. Comment, c'est tout une histoire. Deux ans après son arrivée à Nantes, il avait déjà dans son école près de deux cents élèves. Petit poisson était devenu grand, comme vous voyez, si grand même que le nouveau local qu'il avait pris dans une de ces rues étroites qui dégringolent vers la Fosse, se trouva lui-même trop petit. Mais M. Li-

Digitized by Google



TOUR DU CONNÉTABLE, A VANNES

vet croyait à son étoile, une voix intérieure lui disait : Travaille et espère ; et il avait raison de croire et d'espérer, car un jour il lui tomba cent mille francs du ciel. Vous me direz que ces bonnes fortunes sont rares et qu'avec cent mille francs le premier instituteur venu eût fait des merveilles. Oui et non. Ce n'est pas le tout d'avoir de l'argent, le difficile est d'en tirer parti. Or, l'instituteur, chez M. Livet, était doublé d'un administrateur de premier ordre.

Quand M. de Saint-Quentin, notaire à Bouaye, près de Nantes, offrit, en 1862, de lui prêter cent mille francs pour acquérir le terrain de 5,000 mètres qu'occupe aujourd'hui l'Institution, il avait évidemment confiance dans l'habileté et aussi dans l'honnêteté de M. Livet, mais c'est bien un mérite, à ce qu'il me semble, d'inspirer à un bailleur de fonds une pareille confiance.

Ces cent mille francs servirent donc à l'acquisition du terrain. Restait maintenant à le couvrir de bâtiments ; or, pour bâtir, il fallait un nouveau capital. Le Crédit foncier vint à son tour au devant de M. Livet. Un premier bâtiment fut élevé, puis un second, puis un autre tous les deux ans, si bien qu'en quelques années près de trois cent mille francs se trouvèrent engloutis. *Audaces fortuna juvat*, dit le vieil adage. M. Livet ne l'a pas fait mentir. Mais que de soucis, que de nuits sans sommeil passées à réfléchir, à chercher des combinaisons nouvelles pour sortir d'embarras ! Bien peu de gens peuvent s'en rendre compte. M. Livet avait de suite voulu faire grand. Non certes que son établissement soit luxueux, il est au contraire très simple et son principal mérite est d'être très spacieux et bien éclairé. Les enfants y respirent à l'aise tant dans les classes que dans les cours. Mais comme matériel scolaire, il est impossible de rien voir de plus beau et de plus complet.

Depuis quelques années, on s'est avisé d'instruire les enfants par les images. Mme Pape-Carpentier appelait cela fort justement des « leçons de choses », et l'on a remarqué que les enfants en tiraient grand profit. Mais en cela, comme en matière d'enseignement technique, M. Livet avait été un initiateur. Ses constructions étaient à peine élevées qu'il avait tapissé les murs de gravures et d'images, choisies suivant l'âge des enfants. Ici c'était la série des rois de France par ordre chronologique ; ailleurs les principaux faits de notre histoire, des cartes de géographie, des tableaux d'histoire naturelle, des photographies, des pièces géométriques en relief, que sais-je ? L'imagination des élèves avait là un champ des plus heureux pour se développer et s'ébattre à son aise.

La salle de dessin, surtout, fut dès le premier jour incomparable. Pour ma part, je n'ai rencontré dans aucune école une aussi belle collection de bosses et d'académies. Aussi les enfants font-ils de bonne heure, après quelques années d'études et d'exercices, de fort beaux dessins d'après la bosse. Ceci soit dit à l'honneur de M. Célestin Serenne, qui enseigne depuis de longues années le dessin artistique à l'institution Livet.

Digitized by Google

D'ailleurs le personnel enseignant — c'est une justice à rendre à M. Livet — a toujours été à la hauteur de sa tâche, et ce n'est pas chose aisée de recruter de bons professeurs dans l'enseignement libre.

Ce qui frappe surtout dans le programme des études de cette institution, c'est la sage répartition des différents cours. On se plaint et avec raison du système de bourrage qui depuis quelques années a prévalu dans l'enseignement à tous les degrés. M. Livet a su éviter cet écueil tout en demandant à ses élèves une somme énorme de travail. Ainsi la moyenne des heures de cours est d'environ sept heures par jour pour chacune des quatre années d'études dont se compose le cours professionnel. Ce nombre d'heures de classe est évidemment considérable, mais je suis de ceux qui pensent qu'on peut, sans leur causer de fatigue, occuper les élèves presque sans interruption, en variant leurs travaux, en les faisant passer d'un exercice sérieux à un exercice agréable. Et la preuve que le système adopté par M. Livet est excellent c'est que les enfants se portent à merveille et remportent les premières places dans tous les concours, qu'il s'agisse de l'École des arts et métiers d'Angers, des Écoles vétérinaires, d'agriculture, des beaux-arts ou des grandes administrations publiques.

Il faut dire aussi que pour s'ébattre et se reposer pendant les récréations les élèves ont des cours bien aérées, un gymnase magnifique, et que rien ne délasse l'esprit comme le travail manuel.

Ah! le travail manuel, l'enseignement technique, c'est la partie la plus intéressante du programme de l'Institution Livet. Quatre ateliers sont ouverts aux enfants qui veulent entrer dans l'industrie : 1° l'atelier de mécanique; 2° l'atelier de menuiserie et modèles; 3° le laboratoire de chimie; 4° l'atelier de fonderie, sans compter l'école d'horlogerie et de mécanique de précision. Et les bâtiments affectés à ces ateliers feraient envie aux établissements industriels les mieux organisés. Entrez-y quand les enfants sont au travail, quand les limes, les marteaux, les rabots sont en mouvement. C'est un coup d'œil des plus pittoresques. Car les petits ouvriers ne s'amusent pas, ils ont pris la chose au sérieux, ils savent, par le livret que chacun d'eux a reçu en entrant dans l'atelier, le prix de la matière employée, de la pièce achevée en bois ou en fer, le bénéfice qu'ils ont pu réaliser, et, comme les principaux établissements industriels de Nantes ne dédaignent pas de leur confier des travaux, ils ont à cœur de satisfaire leur clientèle. Aussi, quand ils sortent de l'Institution Livet, bénéficient-ils de l'avantage de pouvoir se présenter, sans examen spécial, comme élèves mécaniciens à la marine de l'État. Avantage très appréciable et qui n'est accordé en France qu'à de rares établissements d'instruction.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul témoignage de satisfaction que M. Livet ait reçu de la part du gouvernement. Après avoir été nommé officier d'Académie, puis officier de l'Instruction publique, il reçut en 1877 la croix de la Légion d'honneur, et des subventions lui ont été accordées par M. le Ministre de l'agriculture et du commerce sur l'avis du conseil supérieur de l'Enseignement technique.

Ces récompenses étaient bien dues à l'homme droit autant qu'instruit qui créa de toutes pièces un établissement de cette importance et sut se concilier l'estime de tous dans une ville aussi divisée que Nantes au point de vue politique.

Une chose m'étonne pourtant, c'est que la municipalité nantaise, au lieu de bâtir à grands frais et dans un quartier excentrique une école professionnelle concurrente, n'ait pas eu l'idée d'acquérir cet établissement modèle. Mais ce que la ville n'a pas fait l'État le fera peut-être un jour. C'est la grâce que je lui souhaite.

UN NANTAIS.

VANNES

Les lignes suivantes et les gravures qui illustrent ce numéro, sont extraites du *Littoral de la France* (tome III) par M. Ch.-F. Aubert, ouvrage couronné par l'Académie française et publié par M. Victor Palmé.

... Vannes n'est pas riche en monuments remarquables. Dédiée à Saint Pierre, sa cathédrale, brûlée au dixième siècle par les Normands, rebâtie du treizième au quinzième siècle, ne fut terminée qu'au dix-huitième. L'unité de style en est donc absente, mais la voûte de sa nef est majestueuse. Elle possède le tombeau de saint Vincent Ferrier, de nombreuses sépultures princières, de belles statues, des reliquaires et des tableaux modernes d'une réelle valeur. Son portail occidental est un gracieux spécimen de la sculpture architecturale du quinzième siècle.

Le palais épiscopal occupe l'ancien château de la Motte, où furent tenus les Etats qui votèrent la réunion définitive de la Bretagne à la France (1533).

Parmi les divers restes de fortification, la tour Joliette, la porte Neuve, la Porte Saint-Paterne et la porte Saint-Vincent, peuvent être comptées, après la tour du *Connétable* qui, au point de vue pittoresque, est la partie la plus curieuse de Vannes. Plusieurs maisons en bois ou en pierre datent du quinzième et du seizième siècle. La plus intéressante est celle dite le *Château Gaillard* ou du *Parlement*, puis vient la maison de Saint-Vincent-Ferrier, toutes deux entièrement décorées.

Vannes participe, avec une sorte d'égalité, du passé et du présent : ses nouveaux quartiers n'ayant pas encore trop empiété sur la ville basse... Il en est autrement du langage qu'on y parle. Le français, sur les lèvres vannetaises, contracte à peine un très léger accent et se montre exempt de toutes locutions vicieuses. Par contre le breton ou plutôt le *gallo*, car il est émaillé de quantités de mots « francs » défigurés, laisse place aux plus surprenantes métamorphoses.

Pour juger très favorablement Vannes, il faut regarder cette ville du bord de la mer ou des hauteurs de Kérino. On

Digitized by Google

comprend alors le nom de *Gwenet* ou de *Wenet* : la *Blanche* ou la *Belle*, donné par les Celtes.

Bâtie au midi, sur une colline dont elle suit les contours, on la croirait toute gaie, blanche, élégante, grâcieuse.

Ce n'est qu'un mirage (la ville basse conservant sa physionomie antique), mais un mirage agréable à contempler et qui fait rêver de ces cités orientales, brillantes, sous le ciel bleu, à l'horizon lointain...

PORTRAITS A L'ENCRE

JULES VALLÈS

d'après des documents nouveaux et inédits.

(suite) [1]

» La politique, dois-en parler ! Nous sommes là une génération toute neuve que Février surprit au seuil de l'âge mûr, esprits honnêtes, âmes ardentes ! nous descendîmes au champ de foire ; la parade était sublime, l'orateur de la troupe électrisait les cœurs, la caisse battait, ça ne coûtait que la vie ou la liberté ! nous offrîmes le prix des places. Nous applaudissions les jongleurs, nous encouragions les pîtres, puis un beau jour, nous nous trouvâmes tous bêtes, les uns sur le *rocher d'exil*, d'autres sur la *paille des cachots*, les plus heureux en face de l'ennemi mortel ! Nous savons maintenant que la forme n'est rien, qu'elle est au moins peu de chose. La moitié, je vous jure, ne suivra plus dans les rues ces mouchoirs de couleur appelés des drapeaux, secoués par des mains inhabiles sur le front des faibles.

» Que reste-t-il ?

» Il reste à refaire le monde ! sommes-nous assez de nous tous, orateurs, écrivains, chercheurs, pour égorger les conventions fâcheuses, les cultes bêtes, les hypocrisies sociales, pour prouver aux illuminés et aux faibles que tout *rentre dans le commerce*, et qu'il est bien temps de fonder, sur l'autel sans dieux de l'égoïsme, la religion tranquille des intérêts ! »

Eh bien ! que pensez-vous de ce manifeste ? Je ne sais pas quel bruit il fit dans le temps, mais je suis sûr que, s'il paraissait aujourd'hui sous la signature de Jules Vallès, il ferait sensation dans le monde littéraire, car Vallès n'a jamais rien écrit de plus fort. Je me serais appelé Mirès que j'aurais fait un boursier de suite de ce jeune écrivain qui entendait si bien l'argent. Que lui en resta-t-il aux doigts ? pas grand chose sans doute. Tout millionnaire qu'il était, Mirès n'attachait pas ses chiens avec des saucisses, et d'ailleurs Jules Vallès n'était pas à vendre. Il se rangeait seulement, cela se voyait ; il avait lâché provisoirement la bohême pour tenir sa parole : « Je ferai un beau livre. » C'est même pour cela qu'il entra quelque temps après à la mairie du XV[e] arrondissement, en qualité d'expéditionnaire. Certes, le poste ne valait pas celui d'ambassadeur à Londres. Douze cents francs par an, c'était maigre ; mais pour Vallès c'était sinon l'aisance, au moins le repos. Il allait pouvoir travailler désormais l'esprit tranquille, sûr du pain quotidien, au beau livre qu'il rêvait [1]. Ce livre parut en effet un matin de l'année 1866 et fut salué par toute la presse comme l'œuvre d'un maître écrivain. Vous rappelez-vous le *Dimanche d'un jeune homme pauvre*, le chapitre sur les *Irréguliers de Paris*, les cent pages du *Bachelier géant*, le portrait de Gustave Planche [2] ? Quelle verve endiablée ! Quelle ironie amère et quelle façon de rire de son propre malheur : car ce livre douloureux, comme l'appelait de Pontmartin, Jules Vallès l'avait vécu. C'était sa chair saignante qu'il étalait ainsi en public, et derrière les éclats de son rire énorme ceux qui le connaissaient auraient pu entendre le hoquet de ses sanglots. Quoi qu'il en soit, Vallès était sorti du rang et pouvait regarder l'avenir avec confiance. Ses débuts au *Figaro* avaient été fort remarqués. Villemessant se l'était attaché ; sa fortune était dans sa main ou pour mieux dire au bout de sa plume. Mais toute sa vie Jules Vallès devait être le prisonnier de son premier succès. C'est en chantant les *Réfractaires* et la bohême qu'il s'était fait connaître ; non seulement il voulut garder sa note, mais il la força. Dès lors tous ses articles furent consacrés aux prolétaires, aux meurt-de-faim, aux révoltés, aux insoumis. C'est même à cause de cette spécialité qu'il quitta l'*Epoque*, où Feydeau avait pour principaux rédacteurs MM. J.-J. Weiss et Edouard Hervé. Ernest Feydeau avait demandé de la copie à Jules Vallès et lui avait donné carte blanche. Celui-ci en profita pour écrire un premier article commençant ainsi : « J'ai toujours été frappé de l'air vénérable des galériens !!! » « Je ne m'attendais pas à celle-là [3] lui dit Feydeau en riant. Mais il avait donné sa parole : il laissa passer l'article, sans y rien changer. Jules Vallès avait son plan, son idée fixe ; il venait d'enfourcher son dada de l'idée sociale et ne devait plus en descendre. Il voulait être son maître, avoir un journal

1. Voir les numéros 7, 8 et 9.

1. Il ne resta pas longtemps à la Mairie de Vaugirard. Le lendemain même du jour où il fit au Grand-Orient sa conférence sur Balzac, on l'obligea à donner sa démission.

2. Jules Vallès fut pendant quelque temps le secrétaire de Gustave Planche.

3. Partout où Vallès a passé, il a eu le don d'effrayer la police et le bourgeois. Son premier article à la *Liberté* attira un communiqué au journal ; la *Rue* fut supprimée pour son article des « cochons vendus » ; son *Jacques Vingtras*, publié sous la signature Lachaussade, provoqua l'indignation des abonnés du *Siècle* ; enfin son *Insurgé*, payé dix mille francs par Mme Adam, ne passa dans la *Nouvelle Revue* qu'après de nombreuses coupures et provoqua de nombreux désabonnements.

Digitized by Google

à lui où il pût dire toute sa pensée,tout ce qui lui passait par la tête. Il l'eut un beau matin. Ce fut la *Rue*. Commencée le 1er juin 1867, cette vaillante petite feuille cessa de paraître le 11 janvier 1868, après avoir fourni trente-trois numéros.

« Nous avons pris son nom pour pavillon, écrivait Jules Vallès dans son premier article, afin de bien indiquer du coup qui nous sommes. Nous voulons être le journal pittoresque de la vie des rues, écrire simplement, au courant du flot qui passe, les mémoires du peuple. »

Journal pittoresque, la *Rue* le fut en effet, mais pas assez longtemps. L'Empire avait les yeux sur lui ; et ses rédacteurs, Vallès en tête, n'avaient pas précisément pris la prudence pour devise. Bien au contraire. Ils étaient railleurs, frondeurs, faisaient des mots cruels et des allusions transparentes, se moquaient de Dieu et du diable. Jusque-là rien à redire. Ils étaient jeunes, le parquet leur pardonnait cela. Mais le jour où Vallès parla de COCHONS VENDUS, les Tuileries prirent cela pour elles, — bien à tort selon moi, les cochons se vendaient si peu sous l'Empire ! — et la *Rue* fut condamnée à mort en police correctionnelle.

Je feuilletais encore ces jours-ci les 33 numéros qui composent la collection de la *Rue*. Quelle jolie rédaction ! Vallès, les deux Goncourt, Fulbert Dumonteil, Arthur Arnould, Paul Arène, E. d'Hervilly, Alexis Bouvier, Jules Claretie, A. Ranc, Duranty, Magnard, Cladel, Gustave Maroteau, Cavalier, jusqu'à Zola ! Je ne m'attendais pas certes à trouver le nom de Zola dans la *Rue*. Il est vrai qu'il n'y donna qu'un seul article, « *Une cage de bêtes féroces,* » et que cet article ne valait pas cher. C'est égal, ça doit le gêner d'avoir égaré son nom dans ce journal. Il se vante d'être le père du naturalisme, m'est avis que Vallès aurait le droit de lui dire : « Pardon, mon ami, vous adoptez mon fils ! » Car c'est vraiment dans la *Rue* que le naturalisme militant fit ses premiers pas. Si la *Rue* n'eut qu'une vie éphémère, elle porta chance au moins à ses rédacteurs. En effet, tous sont arrivés depuis ; tous ou à peu près tous ont été fidèles au drapeau républicain que Vallès avait arboré.

(*A suivre*).

LÉON SÉCHÉ.

CERCLE SAINT-SIMON

Chansons populaires de l'Europe.

Les chansons populaires sont à la mode. Après les avoir si longtemps négligées, on y revient, on les recueille, on leur fait fête. Nous avons dit à nos lecteurs (voir les nos 1 et 3 de la *Revue*) quel succès avaient eu chez Mme Edmond Adam les mélodies populaires de la Basse-Bretagne recueillies par notre ami M. Bourgault-Ducoudray. Le 1er avril dernier, dans un concert-conférence donné au cercle Saint-Simon, les chansons populaires de l'Europe ont reçu le même accueil auprès du grand public parisien. C'est notre ami, M. Quellien, qui s'était chargé d'en faire en quelque sorte l'historique, et il s'est acquitté de sa tâche avec un réel talent. Presque tous les pays de l'Europe étaient représentés dans ce concert : la France, les pays Celtiques, la Russie, la Grèce, l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne. La *Bretagne armoricaine*, a eu les honneurs de la soirée avec *Saint-Julien-l'Hospitalier* (recueilli par M. Quellien) chanté par M. Péloga, et le *Paradis* (recueilli par M. Bourgault-Ducoudray), chanté par Mlle Ducasse.

La mélodie de *Saint-Julien-l'Hospitalier*, d'une allure lente, grave et un peu triste, est celle du *Roi Gradlon*, un sujet national chez les Bretons ; Flaubert avait dû l'entendre en Bretagne, lorsqu'il composa à Concarneau son beau conte de Saint-Julien. Les couplets sont des quatrains : le premier vers se chante à *quatre temps* ; les deux suivants à *trois-quatre* suivi d'une mesure à deux-quatre pour retomber à quatre temps sur le quatrième vers, avec le même membre de phrase mélodique exactement qu'au premier. M. Péloga a délicieusement chanté cette chanson favorite des bardes-mendiants.

Ce n'était pas la première fois que Mlle Ducasse entonnait le *Gwers du Paradis*, mais c'est aux mêmes applaudissements que dans les salons de Mme Adam, qu'elle a chanté ce *Départ de l'âme*. Comme l'a dit fort justement M. Quellien, il est bon de se méfier des *cantiques*, en Bretagne, au point de vue de la littérature orale. Depuis le XVIIe siècle, à l'exemple du P. Maunoir, qui était, lui, un vrai barde, les missionnaires et les prédicateurs ont répandu sur leur passage des chants religieux dont ils faisaient eux-mêmes les paroles et la musique. M. Bourgault-Ducoudray, en tombant sur le cantique du *Paradis*, a eu la main heureuse.

Revue des traditions populaires. — Le n° 2 contient entre autres choses curieuses, le *Vaisseau merveilleux*, conte de marin, par Paul Sébillot ; — la malédiction des grenouilles, légende angevine par Lionel Bonnemère. — Proverbes bretons sur les femmes, par G. Milin. — Coutumes et superstitions du Maine, par Mme Destriché.

Avis aux peintres et aux sculpteurs. — Un certain nombre d'artistes bretons et angevins nous font remarquer que, ne connaissant pas encore les décisions du Jury touchant leurs envois au Salon, il leur est impossible de nous envoyer les dessins et croquis de leurs tableaux pour notre numéro du 1er mai.

En présence de cette situation, la *Revue* ajourne au 15 mai son numéro Salon et informe les artistes qu'elle recevra leurs dessins et croquis jusqu'au 2 mai inclusivement.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

LAVAL. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE JAMIN.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 11. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1 MAI 1886

PROJET D'ASSOCIATION ENTRE BRETONS ET ANGEVINS.

—

La *Revue* entre aujourd'hui dans le sixième mois de son existence. Je ne veux pas attendre plus longtemps pour remercier les amis de la première heure qui, sous la forme de l'abonnement, nous ont aidés à franchir cette première étape, la plus difficile de toutes. Car, nous pouvons bien le dire, maintenant qu'elle est assurée de vivre, la *Revue* n'inspirait qu'une médiocre confiance, sous le rapport de la durée, à la masse des lecteurs auxquels elle s'adresse. On en a tant vu mourir de ces recueils périodiques, lancés à grand renfort de réclame, que les nouveaux venus sont toujours un tantinet suspects. Et puis l'on craignait que la *Revue* ne tînt pas sa promesse de rester exclusivement bretonne et angevine et de garder, entre les divers partis qui se partagent si malheureusement notre chère petite patrie, une sage et constante neutralité.

Aujourd'hui que l'on s'aperçoit qu'elle est fidèle à son programme, qu'elle a fait ses preuves et qu'elle est bien vivante, les adhésions nous arrivent de tous côtés. On commence à sentir qu'elle répond à un véritable besoin, et que, tout en occupant une place à part dans le concert de la presse parisienne, elle peut contribuer à faire aimer en les honorant, nos chères provinces de l'Ouest.

Il n'est pas jusqu'au remarquable article de M. Jules Simon, le *Collége de Vannes en 1830* (1), qui, en effaçant dans les esprits chagrins la mauvaise impression produite par la lettre quelque peu pessimiste que l'illustre écrivain nous avait écrite pour notre numéro-programme, n'ait décidé les récalcitrants à nous apporter leur concours.

Ce sont là des encouragements précieux pour moi d'abord qui n'ai jamais douté du succès de mon entreprise, et ensuite pour mes amis qui dès le premier jour m'ont secondé avec un désintéressement auquel je suis heureux de rendre hommage. Aussi ne m'arrêterai-je point dans l'exécution de mes projets.

Quand je fondai la *Revue*, je rêvais de grouper autour d'elle toutes les intelligences et toutes les bonnes volontés en vue de créer le plus tôt possible entre Angevins et Bretons une association puissante, capable de soulager ceux de nos compatriotes qui se trouveraient dans le besoin, et de piloter, de caser ceux qui viendraient tenter la fortune à Paris dans le commerce ou l'industrie, dans les arts ou dans les lettres.

Le groupe étant fait, il s'agit maintenant de fonder cette association. Que de fois j'ai entendu regretter l'absence d'une œuvre semblable à Paris! Quand on quitte le pays pour aller dans la capitale, on s'imagine volontiers que Paris vous attend, les bras ouverts, et qu'il n'y a qu'à se présenter quelque part pour être immédiatement casé. Illusions de la vingtième année! Paris est une ville où l'on n'arrive que par les relations et la camaraderie. Si vous êtes bien patronné, bien pistonné, comme on dit, vous avez des chances d'y faire rapidement votre chemin. Dans le cas contraire, vous êtes condamné à vous débattre dans l'impuissance, à lutter pour la vie sans trêve ni merci. Que de jeunes gens de talent sont morts ainsi à la peine, à qui il n'avait manqué que d'être pris par la main, que d'être protégés efficacement à leur arrivée à Paris!

Eh bien! l'Association parisienne des Bretons et des Angevins, que je rêve de fonder avec le concours de mes amis et collaborateurs, aura précisément pour principal but de venir en aide à tous, de servir les intérêts, grands ou petits, de ceux de nos compatriotes qui auraient besoin d'un intermédiaire et d'un appui. Ce sera une sorte de société de secours mutuels. Je compte d'ailleurs en jeter les bases dans

(1) Voir notre numéro du 15 avril.

Digitized by Google

un grand banquet qui aura lieu vers la fin de ce mois, à l'occasion du Salon, et, si j'en touche un mot dès aujourd'hui, c'est uniquement pour réchauffer les tièdes, réveiller les endormis et secouer les indifférents.

Nous prions nos lecteurs de nous envoyer dès à présent leur adhésion. Dès que le comité sera élu, nous publierons dans la *Revue* la liste des membres de l'Association. Que le prix de la cotisation n'effraie personne, il sera aussi minime que possible, afin d'être à la portée de tous.

LÉON SÉCHÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

A propos de l'Exposition du centenaire. — Comme quoi il faut faire grand. — La reconstruction de la Bastille. — Le projet de Ch.-L. Chassin. — L'Exposition rétrospective. — Ce qu'était le paysan, il y a cent ans, et ce qu'il est aujourd'hui.

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?... Vous connaissez la fable. Il y a quelque temps on se demandait avec une pointe d'inquiétude si l'Exposition de 1889 serait universelle ou simplement nationale. Le gouvernement présidé par la « petite souris blanche » a décidé dans sa sagesse qu'elle serait internationale malgré tout. Et aussitôt tous les chats d'applaudir. Les chats c'est nous, c'est vous, c'est tous ceux qui tiennent moins au mot qu'à la chose. D'aucuns auraient préféré cependant que l'Exposition de 1889 fût seulement nationale et donnaient de leurs préférences des raisons qui en valaient d'autres, mais le centenaire qu'il s'agit de célébrer marquant une ère nouvelle dans l'histoire du monde, il vaut mieux à tout prendre que cette Exposition ait un caractère universel. Elle sera donc internationale. Après cela, que les puissances s'y fassent représenter officiellement ou non, c'est leur affaire. Nous nous passerons très bien de leur concours et ce n'est pas parce que le drapeau national russe ou allemand ne flottera pas sur le dôme du palais à côté du drapeau tricolore que l'Exposition en sera moins internationale et moins belle.

Il allait sans dire d'ailleurs que les têtes couronnées de l'Europe déclineraient poliment l'invitation que la République française leur avait adressée. La Révolution a eu beau affranchir les peuples qui nous entourent, déchirer les vieilles chartes et porter le coup de grâce au droit divin, l'idée républicaine qu'elle éveille ne peut être que désagréable à des souverains plus ou moins constitutionnels. Aussi leur refus de prendre part au centenaire de 1789 nous a-t-il moins surpris que ne l'aurait fait leur acceptation. Mais, encore un coup, nous nous passerons très bien d'eux.

Cependant, pourquoi ne pas le reconnaître ? nous n'avons plus à Paris le même enthousiasme qu'autrefois pour les grandes expositions. On a remarqué, en effet, qu'elles ne profitaient guère qu'aux marchands de vins et aux hôteliers, que la vie augmentait dans des proportions notables à chacune d'elles et qu'une fois les cours établis sur les denrées alimentaires, c'était le diable pour les faire diminuer.

D'un autre côté, l'industrie française, si cruellement éprouvée depuis quelque temps, s'est aperçue que la concurrence étrangère se faisait sentir davantage après les expositions universelles. Pourquoi les Anglais s'en sont-ils tenus à leur grande Exposition de 1854 ? C'est, dit-on, par mesure de prudence et de conservation. On se plaint tous les jours que les étrangers nous volent nos modèles. Les Anglais auraient eu peur de livrer les secrets de leurs différentes industries, et voilà pourquoi ils n'auraient pas recommencé l'Exposition de Londres. Nous donnons, bien entendu, l'argument pour ce qu'il vaut. Les expositions ont certainement des inconvénients au point de vue commercial, mais elles présentent aussi de grands avantages. Paris, qu'on le sache bien, n'est pas une capitale ordinaire. Paris a besoin pour tenir son rang de fêtes et de plaisirs. Du jour où il n'offrirait plus d'attractions nouvelles aux étrangers qui le font vivre, les étrangers cesseraient d'y venir ou ne feraient qu'y passer. C'est qu'en effet Paris est avant tout une ville de luxe et de plaisirs. On y vient pour s'amuser et se distraire comme on va ailleurs pour son commerce, et, si depuis quatre ou cinq ans le mouvement des étrangers diminue, c'est que Paris tend à vivre sur sa réputation et qu'il n'innove plus. L'initiative privée, si féconde et si heureuse pourtant, paraît s'être endormie.

Qu'attend-elle pour se réveiller ? Tout le monde s'en prend à la crise générale, au malaise passager des affaires. Ne serait-il pas plus juste de reconnaître que cette apathie de l'industrie parisienne, ce dégoût, ce laisser-aller qui est si peu dans nos habitudes, a contribué pour une bonne part à entretenir la crise dont Paris souffre ? Ah ! si tous les Parisiens avaient la foi, le feu sacré, que de choses on ferait qui restent à l'étude ! Paris ne demande qu'à être vivant, bruyant, animé, joyeux. Qu'on lui rende donc enfin la gaieté et la joie ! On avait projeté, il y a quelque temps, d'organiser pour le mois de mai une grande cavalcade avec le concours du commerce et de l'industrie. L'idée était excellente, et M. Alphand qui a véritablement le diable au corps s'y était bravement attelé, disant à tous : « Nous tenons là de quoi jeter des millions dans Paris. » Oui, mais il aurait fallu, pour monter cette cavalcade gigantesque, une somme de six à sept cent mille francs. Où la prendre ? à qui la demander ? A une loterie ? On y songea une minute, mais les loteries sont tellement usées ! Bref la cavalcade est renvoyée au mois d'octobre, autant dire aux calendes. Et pendant ce temps-là les hôteliers gémissent et les magasins se plaignent.

Eh bien ! l'Esposition de 1889 ne devrait-elle avoir pour conséquence que de ramener les étrangers à Paris, qu'il faudrait la faire coûte que coûte. C'est une question de vie ou de mort pour le commerce parisien, pour l'industrie parisienne. Mais entendons-

Digitized by Google

nous bien. Il ne faut pas que cette Exposition ressemble à celles qui l'ont précédée.

On a les yeux rebattus de ces bazars universels où il y a tant de choses à voir qu'on finit par ne rien voir du tout. Il faut inventer du nouveau, il faut que Paris prouve encore une fois au monde qu'il n'a qu'à frapper la terre de sa baguette magique pour en faire sortir des merveilles. On a parlé de reconstruire sur l'Esplanade des Invalides l'ancienne citadelle de la Bastille et le quartier Saint-Antoine, tel qu'il existait en 1789. Un Américain a même offert à cette occasion de rendre à la ville de Paris les clés de cette prison, qui se trouvent on ne sait comment entre ses mains.

L'idée est ingénieuse. Il est certain que la reconstruction de la Bastille ne manquerait pas de piquer la curiosité publique. Le nom de cette forteresse est resté si fameux, la prise de la Bastille a joué un si grand rôle dans l'histoire de la Révolution française, qu'on viendrait du bout du monde pour la voir dressée sous le ciel dans son milieu faubourien sinon à sa place.

D'autre part voici que notre ami Ch.-L. Chassin s'agite et mène une campagne dans la presse, en vue d'ériger à la place des Tuileries aujourd'hui rasées un monument consacré à la gloire de la Révolution.

Ce monument serait composé de deux galeries à un étage rattachant les pavillons de Marsan et de Flore à un pavillon central de trois étages au plus, et le pavillon central contiendrait le musée, la bibliothèque de la Révolution française, et, au-dessus, une vaste salle servant à des conférences, à des concerts à des spectacles.

L'idée est bonne et nous ne pouvons qu'y applaudir, tout en faisant remarquer à l'ami Chassin que nous avons déjà dans le musée Carnavalet un musée révolutionnaire passablement riche.

Mais tout cela, Bastille et monument commémoratif, n'est qu'un détail, que le clou, si l'on veut, de l'Exposition prochaine.

TYPE DE BRETON

Ce qu'il faudrait organiser avant tout c'est une exposition rétrospective qui permît aux visiteurs de juger, d'embrasser d'un coup d'œil les progrès accomplis depuis cent ans dans toutes les branches de l'activité humaine. Qu'est-ce que cent ans dans la vie d'un peuple ? Autrefois ce n'était rien, en effet, les jours se suivant et se ressemblant pour la glèbe. Mais, aujourd'hui que le travailleur des champs et des villes est libre, il y a du nouveau tous les jours, car la science n'a pas dit son dernier mot.

Comparez donc seulement la situation du paysan d'avant 89 avec celle du paysan d'aujourd'hui ?

Il y a cent ans, il était serf, il travaillait pour le compte de seigneurs qui le payaient à coups de bâton; le champ qu'il labourait, la maison qu'il habitait, sa femme, ses enfants, rien de tout cela n'était à lui. C'était une bête de somme qui pliait sous le poids des corvées féodales. (1) A présent, il est libre comme l'air, il est à peu près partout le maître du sol, en tout cas son maître, il ne couche plus sur le fumier, il a un bon lit, une maison propre et cossue, une huche bien garnie, un peu de vin dans son cellier, une carriole pour aller porter ses denrées au marché de la ville voisine. Quoi de

(1) A ce propos nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs la nouvelle édition que l'éditeur Fischbacher vient de publier de l'*Histoire des paysans* de notre collaborateur Eugène Bonnemère.

Digitized by Google

plus? Il est devenu si important qu'on se dispute ses suffrages.

Eh bien, ceci n'est qu'un exemple : nous voudrions que l'Exposition de 1889 nous fît sentir au doigt, à l'œil, la différence qui existe entre l'ancien régime et le monde moderne, du haut en bas de l'échelle sociale. Rien ne serait plus facile et nous ajouterons plus profitable.

On raconte que le maréchal Ney aimait à montrer l'écurie d'où il était parti. La République française ne saurait mieux faire, elle aussi, pour confondre les imbéciles qui regrettent le temps passé, que d'étaler les merveilles accomplies par l'esprit de la Révolution dans le seul espace de cent ans.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

TROIS SONNETS

I

LE MENHIR DE BEG-MEIL EN FOUESNANT, PRÈS QUIMPER

Grand Menhir dont la tête grise
Quatre mille ans a résisté
A l'ardeur des soleils d'été,
Aux vents d'automne, à l'âpre brise,

En grondant, la lame se brise
A tes pieds ; de ta vétusté
La noble et rude majesté
Brave toute humaine entreprise.

Si, par l'appât du gain séduit,
L'homme osait à ton fier granit
S'attaquer,.... devant son audace,

Vieux Menhir ! dis, te rendrais-tu ?
O fils d'Armor, breton têtu,
Tiens bon, pour l'honneur de ta race ! —

(A-Beg-Meil, septembre 1885). IANN ARMOR.

II

QUIBERON

Le jour mourait ; dans mes paupières
Se réflétait ce dur canton,
Et je n'avais plus pour barrière
Que le vaste océan breton.

Au naïf enfant des bruyères
Qui me bégayait chaque nom,
Je laissai Carnac et ses pierres,
Et je demandai Quiberon.

A l'horizon où le flot bouge,
Le pâtre, sous un soleil rouge,
Dirigea du doigt mon regard.

Quiberon, la terre dolente,
S'avançait dans la mer sanglante,
Comme la pointe d'un poignard !

PABAN.

III

BAISERS

La jeune femme est pâle et, calme, elle sommeille
Un de ses bras plié sur son front gracieux.
L'indécise clarté d'une lampe qui veille
Du soir jusqu'au matin ne blesse point ses yeux.

Un sourire léger sous sa bouche vermeille
Témoigne par instant que son rêve est joyeux.
Dans un berceau, nid rose, adorable merveille,
Dort un enfant sur qui plane un ange des cieux.

Mais l'aurore a paru, l'aurore printannière,
Et l'enfant étonné d'une telle lumière
S'éveille et pousse un cri, son premier ici-bas.

La jeune femme alors sur son beau sein le presse,
Et dans un doux baiser met toute sa tendresse.
Pour un cœur maternel qu'il renferme d'appas !

LIONNEL BONNEMÈRE.

PAUL BAUDRY INTIME.

Paul Baudry est né, comme on sait, à la Roche-sur-Yon, qui s'est successivement appelée, en changeant chaque fois de maître : Bourbon-Vendée, Napoléon-Vendée...

La Roche-sur-Yon emprunte la dernière partie de son nom à la petite rivière qui l'arrose, et la première à sa situation quelque peu élevée au-dessus des plaines de Luçon et du vert Bocage. D'une part, elle est très rapprochée des Sables-d'Olonne, qui lui envoient leurs vents marins, et, de l'autre, du fier château d'Olivier de Clisson, non loin du Pallet, la patrie d'Abeilard.

La Roche, tout court, comme la nomment les Vendéens, n'a ni monument ni édifice. C'est une ville sans apparence, sans caractère particulier ; les habitants n'ont pas de type spécial. Ce chef-lieu est un gros bourg. Quelques rues tirées au cordeau convergent toutes vers une place unique, rectangulaire et triste, où s'élève la statue équestre en bronze de Napoléon Ier. Cette cité de huit mille âmes, sans commerce et sans industrie, n'a ni mouvement ni animation ; elle renferme une population composée simplement de cultivateurs et d'artisans.

Paul Baudry était issu de l'une de ces dernières familles, l'aîné de six enfants et leur père nourricier.

Rien n'est moins vrai qu'il ait joué le rôle de ménétrier dans les villages. Partagé entre deux vocations, la musique et la peinture, il se livra à chacune d'elles. On l'invitait dans les soirées intimes pour faire danser les jeunes gens. Mais trop petit pour se faire entendre on le hissait sur une chaise. M. Sartoris lui donna des leçons de dessin et le jeune Baudry remplaça même plusieurs fois son maître auprès des élèves du collège. L'une de ses sœurs épousa plus

Digitized by Google

tard un fils de son professeur. Vers 15 ou 16 ans, il vint enfin à Paris avec une bourse qui lui fut votée par le Conseil municipal yonnais.

Paris n'est pas seulement un centre d'intelligence, un foyer de lumière pour l'artiste... C'est l'Ecole des Beaux-Arts et le Prix de Rome !

Je passerai rapidement sur les débuts difficiles de Baudry. Avec une somme insuffisante pour vivre et pour payer les leçons de son maître Drolling, il s'installa rue du Four, au carrefour de la Croix Rouge, dans une mansarde où il n'y avait qu'un lit, une chaise et une table. Puis, il accepta l'hospitalité d'un de ses compatriotes, étudiant en droit, rue du Cloître-Saint-Benoît ; il partait de bonne heure chaque matin, achetant pour deux sous de pommes de terre frites à son déjeuner. Un soir, il rentra découragé et se mit à sangloter. Son camarade l'interrogea et finit par apprendre de lui que Drolling, son maître, l'avait dissuadé de continuer la peinture, l'invitant à retourner chez son père.

— Bah ! lui répondit son hôte. Persévère et travaille !

Six mois après, Paul Baudry remportait le premier prix institué par Drolling entre tous ses élèves.

Baudry disputa bientôt un premier prix à Lenepveu et en obtint un second en 1848. Deux ans après, il remportait le grand prix de Rome, avec une *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*, qui reste à l'École comme un modèle de genre. Pendant son séjour à Rome, il envoya comme pensionnaire de la Villa Médicis : *la Fortune et l'Enfant* qui se trouve au musée du Luxembourg. Enfin, au salon de 1837, il exposa le portrait de *Beulé* et le *Supplice d'une Vestale* qui lui valurent une première médaille.

Il vint alors à *La Roche* voir son père.

— Tu fumes un cigare, noceur, lui dit le vieux sabotier.

Je viens de vendre un tableau, lui répondit-il sans se déconcerter.

— Ah ! ça se vend donc ces machines-là ?... Combien ?

— Devine...

— Cent francs ?

— Mieux que cela.

— Trois cents ?

— Encore mieux.

— Mille ?

— Oh !

— Diable, diable... trois mille, alors ?

— Cinq mille !

Atterré, le père de Baudry se retourna vers sa femme en lui disant : « Aurait il dévalisé quelqu'un ? » Puis, son amour-propre satisfait, il emmena son fils pêcher à la ligne dans la rivière. C'était la grande distraction du bonhomme.

∴

PORTRAIT D'URRABIETA VIERGE

Après les portraits de *Guizot* et de *Madeleine Brohan*, Paul Baudry envoie son tableau de *Charlotte Corday* à l'exposition de Nantes, en 1861. Elle y remporte la médaille d'honneur *ex-æquo* avec la *Barque du prisonnier* de Gérôme. La ville achète ces deux toiles pour son musée, et, en échange des dix mille francs qu'elle paie à chaque peintre, l'un et l'autre font abandon du prix de leur médaille. Par le plus grand hasard, Baudry se rencontre dans un grand banquet, offert pendant l'exposition, avec plusieurs conseillers municipaux de la Roche qui ont fait voter sa pension. Des paroles amicales s'échangent naturellement entre eux, et, Baudry s'empresse de retourner dans sa ville natale pour donner à sa famille la moitié du prix qu'il vient de toucher pour son tableau. Puis il rentre à Paris, quitte son atelier de la rue de la Pépinière, s'installe rue Boissy-d'Anglas et peint dans ce nouvel atelier : sa *Madeleine* envoyée au salon de 1863, la *Diane* exposée au salon de 1865. Il repart pour Rome, chargé de décorer les plafonds de l'Opéra, afin de s'inspirer du Corrège et de Michel-Ange. Il se rend ensuite à Londres pour copier les cartons de Raphaël, qui ont émigré de Hampton-Court au musée de South Kensington.

De retour à Paris, Baudry envoie au salon de 1869 le portrait de Charles Garnier. Il est nommé officier de la Légion d'honneur et appelé à l'Institut pour remplacer le vieux Schnetz, qui avait été son direc-

Digitized by Google

leur pendant ses quatre années à la Villa Médicis.

Cette année même la guerre éclate. Il s'est déjà fixé rue Notre-Dame-des-Champs, après avoir abandonné son atelier de peintre de la rue Boissy-d'Anglas à Bertall qui le transforme en atelier de photographie. C'est Bertall qui dans un article violent, publié par un journal, s'indigne de ne pas voir les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, exempts du métier militaire, prendre les armes et voler sur les remparts. Beaucoup de peintres pensent et disent : « Nous ne savons pas tenir un fusil, mais il paraît que c'est notre devoir d'y aller. Marchons !... »

Et tous s'enrôlent dans des compagnies de marche.

Le jeune Regnault paie de sa vie, à Buzenval, son dévouement envers la patrie.

Baudry, plus heureux, s'en tire avec une maladie de poitrine. L'un des premiers, il part de Paris après l'armistice et se réfugie en province.

Le compartiment du vagon qu'il occupe est au complet.

Outre Paul Baudry et son frère Ambroise, il y a le peintre et Mme Toulmouche, il y a Edmond About et sa femme, le sculpteur Jacquemart et Victor Borie, tous gais et heureux de fuir les souffrances et les privations du siège. Le train les emporte de la gare d'Orléans, mais à la première station, dans la fumée des cigarettes et l'animation générale, la tête d'un officier prussien apparaît à la portière.

— Pourquoi, demande-t-il dans un français très correct, l'une des voyageuses a-t-elle sa bonne dans le compartiment voisin et non dans le sien ?

— Parce qu'en France, répond sèchement Victor Borie, les domestiques ne voyagent pas avec leur maître.

∴

La portière se referme brusquement et le train s'ébranle. La gaîté reprend alors avec plus d'entrain. On aurait dit que cet incident l'avait ravivée bien qu'elle n'eût pas besoin de l'être. Paul Baudry, abattu encore par la maladie, à laquelle il a failli succomber, et qui n'est pas d'une nature très expansive, met sa bonne humeur à l'unisson. La faim se faisant sentir ensuite, on débouche une fine bouteille et les victuailles sont partagées entre les convives. Le chemin de fer s'arrête. Une paysanne vient offrir du pain blanc à nos voyageurs. Quelle bonne fortune après six mois de pain noir ! Au buffet de Poitiers, les émigrants font un repas sardanapalesque, fort surpris de la paix qui règne et de ne plus entendre le roulement du canon. Mais deux camps se forment.

Une partie des voyageurs se rend à Arcachon, l'autre se dirige vers Nantes. Baudry et son frère sont de celle-ci.

Paul Baudry reste six mois dans cette dernière ville, vivement préoccupé en apprenant l'incendie du Louvre. Les incendies de la Commune allumés sur divers points se multiplient de tous côtés. Il tremble à la pensée que ses cartons de l'Opéra peuvent devenir en quelques heures la proie des flammes. Enfin la victoire des troupes versaillaises lui rend le repos et le calme. Il en profite pour aller chez son ami Toulmouche, à sa propriété de *Blanche-Couronne*, que Ludovic Halévy a placée dans l'*Abbé Constantin*, et pour rejoindre Edmond About, à Arcachon.

Dans l'intervalle, il veut revoir la mer qui baigne les côtes de Vendée et de Bretagne.

Il va à Préfailles, lieu aride et sauvage situé auprès de Pornic, en face de l'île de Noirmoutier. Là, passant l'été durant ces dernières années, en compagnie de son frère et de quelques amis, Reyer entr'autres, l'auteur de *Sigurd*, il se livre à la pêche sur les rochers. Pendant tout son séjour, il ne se nourrit que de poissons et de sardines, de crabes et de langoustes, de crevettes et de homards !

Quand arrive sa promotion de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, il est en Egypte à tuer des grives au pied des pyramides, où les bataillons carrés de Napoléon Ier abattaient des nuées de mamelouckes. Et lorsque, enchanté de son voyage, il revient à Paris c'est pour constater la lente disparition de ses peintures au foyer de l'opéra. Après les transes qu'il a eues de ses cartons au moment de la Commune, le voilà donc menacé de voir s'effacer l'œuvre parachevée.

Quelles angoisses ! Il me les racontait un jour, dans son vaste atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs où le peintre a brossé sa magnifique toile de la *Glorification de la Loi*. Tout en fumant une cigarette, assis sur un divan, une jambe repliée sous l'autre, et scrutant de l'œil cet immense tableau, où la robe du juge éclate en rouge vif au milieu des nuances les plus douces, il me racontait ses légitimes appréhensions pendant l'année fatale : ses cartons roulés dans un coin de l'atelier et les personnes commises à leur garde avec des baquets remplis d'eau autour d'eux afin d'éteindre l'incendie — s'il se déclarait.

Après avoir remonté un petit escalier en spirale, garni de plantes rares et traversé quelques pièces richement meublées, nous pénétrons dans un second atelier.

Plusieurs ébauches et divers croquis reposaient sur des chevalets, minuscules à côté de ceux que nous venons de voir dressés dans le grand hall et supportant la Justice avec tout son cortège de la Loi !

Paul Baudry sortit avec moi ce jour-là. Dans la voiture qui nous emportait, en nous secouant brutalement sur le pavé de la rue, nous causâmes de toutes choses. Nous évoquâmes le souvenir de Préfailles, où la mer brise avec fracas, et de Blanche-Couronne où j'ai chassé le sanglier. Nous abordâmes plusieurs sujets, la littérature notamment, puis il me dit en épointant sa moustache avec un geste qui lui était familier : « Quand je songe à Alphonse Daudet, à ses débuts pénibles, à ses succès d'aujour-

Digitized by Google

d'hui, je ne puis m'empêcher d'encourager les jeunes... Je le vois encore chez Edmond About, ajouta-t-il, souriant et adossé un soir à la cheminée du salon. Alphonse Daudet se plaignait au maître de ne pouvoir placer sa copie. *Quantùm mutatus* !

— Combien pensez-vous que les ouvrages de A. Daudet lui rapportent, lui demandai-je pour éveiller en lui des sentiments de gain?...

— Je ne sais, me répondit-il. Pour ma part, j'ai toujours sacrifié l'argent à la gloire, « cette vaine fumée ! »

George BASTARD.

MADEMOISELLE DE FORSANZ

SCÈNE HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION EN BRETAGNE

Emilie de Forsanz était pauvre, belle et noble. Orpheline, elle habitait, quelques années avant la Révolution, un vieux manoir dans la paroisse de Guerlesquin près de Morlaix, et elle partageait ses jours entre le travail et la prière. L'église où elle aimait à se rendre était alors desservie par un prêtre indigne, nommé Buhot, ambitieux vil, n'ayant revêtu la soutane que pour dissimuler sa basse extraction et parvenir. Le misérable fut séduit par la beauté et la vertu d'Emilie et il essaya de faire partager sa honteuse passion par la chaste jeune fille qui le repoussa avec horreur et abandonna désormais l'église pour une chapelle plus modeste du voisinage.

Dès le début de la Révolution, Buhot chercha à assouvir son ambition et en même temps la haine qu'il avait vouée à mademoiselle de Forsanz, il jeta le froc et, devenu agent national de la commune de Guerlesquin, il fit aussitôt comparaître la jeune fille et lui fit subir le 8 floréal l'interrogatoire suivant :

« Veuillez déclarer que vous avez horreur de la Royauté et que vous applaudissez à l'exécution de Louis XVI, dernier tyran ; répondez par oui ou par non. »

Emilie répondit simplement qu'elle s'en tenait à la négative et signa noblement sa réponse sur le registre de la municipalité.

Buhot tenait enfin sa proie. En effet, le 19 messidor suivant, Lesequel, juge de paix à Morlaix, procédait à l'arrestation de Modeste-Emilie de Forsanz, ci-devant noble, dénoncée comme suspecte. Résignée, l'infortunée se laissa conduire en prison, puis dans sa naïveté, s'imaginant que l'accusateur public pouvait être un magistrat juste et intègre, elle lui adressa la lettre suivante, si touchante en son expansion :

« Citoyen accusateur public,

« Depuis que j'habite Morlaix je n'ai jamais été soupçonnée par les autorités, je ne rougis pas de dire que sans fortune et sans ressources d'aucune sorte, j'étais redevable de mon existence au travail de mes mains, aussi, quoique née dans la classe ci-devant privilégiée, je n'ai été inquiétée que lorsque la loi a ordonné à tous ceux qui comme moi sont entachés du péché originel de se retirer de tous les ports maritimes...

« De toutes les villes qui me furent désignées et où il m'était permis de me retirer, celle de Caen était la plus prochaine, je la choisis en observant qu'étant dépourvue de tout pour faire une route si longue, il me fallait écrire à la citoyenne Loc-Maria, ma parente, habitant environ à trente lieues pour me procurer les fonds indispensables. Ayant calculé le temps nécessaire pour recevoir une réponse, je restai à la campagne jusqu'au jour où je crus ce secours parvenu à Morlaix; je me rendis à l'époque présumée en cette ville et je fus arrêtée.

« Les procès-verbaux doivent faire foi de ce que j'avance et attester ma résolution d'obéir à la loi dès que les fonds nécessaires à mon voyage seront arrivés.

« Je sais qu'on a cherché à aggraver mes torts de ce qu'un religieux a été capturé dans la même maison où j'avais trouvé asile, mais les dépositions qu'ont dû faire le religieux et le propriétaire de la maison ne doivent laisser aucun doute sur mon inculpabilité à cet égard. Citoyen accusateur public, je vous ai déclaré la vérité tout entière, la voix publique vous proclame le représentant de la justice et de la probité. Si cela est sincère comme je veux le croire, je dois à ma qualité de très-infortunée trouver en vous non un accusateur mais un défenseur; faites cesser mes maux qui sont inexprimables et, dès que mes parents m'auront procuré les fonds pour ma route, vous verrez avec quelle rapidité j'obéirai à une loi, de laquelle non pas mon infortune, mais mon indigence complète aurait dû me faire excepter.

« Votre concitoyenne,

« Emilie de FORSANZ. »

L'accusateur public était le citoyen Donzé-Derteuil, un ancien prêtre, mielleux et patelin, comme ces animaux de race féline qui caressent afin de pouvoir mieux enfoncer leurs griffes, et il fallait autant essayer d'apitoyer un tigre que de tenter de le fléchir. En effet, le 12 thermidor, Emilie était conduite devant le tribunal revolutionnaire de Morlaix et accusée :

1° du recel de l'abbé Mérel, prêtre réfractaire ;

2° d'avoir soustrait des effets d'émigrés ci-devant nobles;

3° d'être auteur ou complice d'une conspiration formée à Morlaix dans le courant de messidor contre la sûreté du peuple français, en composant ou conservant des écrits tendant à la dissolution du gouvernement républicain et avoir exalté la royauté.

On lui donna ensuite lecture du long réquisitoire dans lequel Buhot non-seulement l'accusait de crimes politiques, mais vomissait encore sa lave immonde sur la réputation de la malheureuse.

Condamnée, elle se laissa conduire à la mort, sans résistance et sans plaintes. Ce fut en chantant un hymne sacré qu'elle gravit les degrés de l'échafaud.

Lorsque la tête tomba, le juge Palis qui était aussi médecin, réclama le corps pour les besoins de la science et le fit transporter chez lui. Là, entouré de

Digitized by Google

ses amis, au milieu de sinistres et d'odieuses plaisanteries au sujet de Buhot, en d'ignobles termes, il constata que la noble enfant n'avait jamais subi d'outrages....

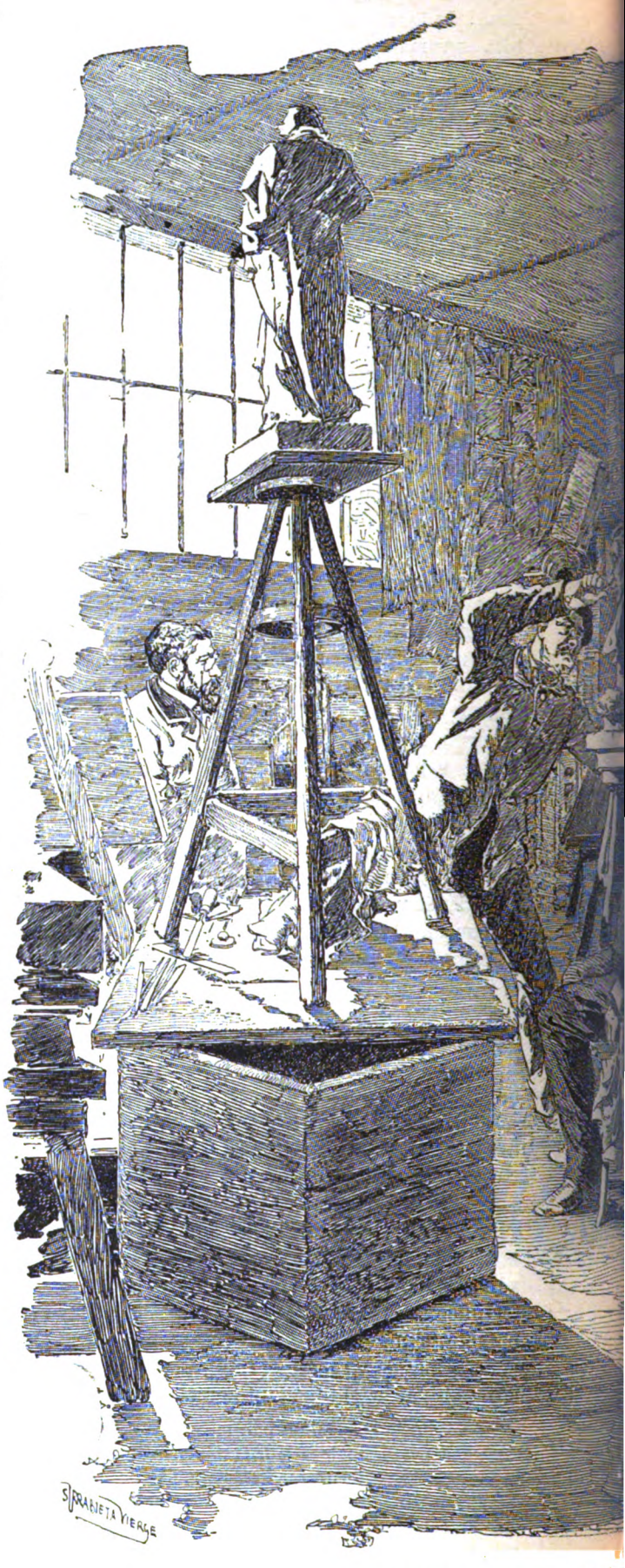
Vicomte de COLLEVILLE.

M. ERNEST RENAN

DANS L'ATELIER DE M. ETIENNE LEROUX.

Rue de Vaugirard, 99. C'est là qu'est l'atelier de M. Etienne Leroux, atelier simple comme l'homme, mais où tout respire la force dans la volonté et la ténacité dans le travail. Car c'est un travailleur infatigable que M. Etienne Leroux. Il n'avait que quatorze ans quand il vint à Paris, poussé par sa vocation. Ses parents, prévenus comme tant d'autres contre la carrière artistique, voulurent l'en détourner, mais, voyant qu'ils n'y réussiraient pas, ils lui dirent un jour : « Tu veux faire de la sculpture, tu veux aller à Paris, va, prends ce vilain métier puisqu'il te sourit, seulement ne nous demande jamais un sou, car tu sais que nous sommes loin d'être riches et nous avons déjà fait trop de sacrifices pour toi ». — C'est bien, pensa le jeune homme, je ne vous demande rien. Et il partit pour Paris. Comme il fallait vivre, en apprenant son métier, il entra d'abord dans un de ces ateliers où l'on fabrique à la journée des tibias et des crânes en os et en ivoire pour les crucifix. Il en fit tant et tant que deux ans après il avait le gousset bien garni et qu'il put commencer à travailler d'après le modèle. Dame, il n'allait pas au café tous les jours et la vie qu'il menait ne ressemblait guère à celle des jeunes gens de son âge. Qu'importe ? il avait son but et il y marchait tout droit, heureux et fier de n'avoir besoin de personne. Quelques années passées dans l'atelier de Jouffroy achevèrent de lui faire la main et il exposa. Regardez, parmi tous ces motifs accrochés à la muraille ou couchés pêle-mêle sur les rayons qui font le tour de son atelier, voici la plupart des plâtres de ses envois au Salon : la *Bouquetière*, une de ses premières œuvres dont le marbre est au Musée de Lille ; l'*Amazone blessée* ; le *Tombeau* de Mgr Rousselet, évêque de Séez ; la tête de sa statue de *Jeanne d'Arc* qui est à Compiègne ; une *Victoire*, les ailes ouvertes et les mains pleines de couronnes qui est à Bahia (Brésil), la *Jeune femme et l'Enfant* dont le marbre est au Musée de Nîmes ; une *Somnolence* charmante dont Dumas fils possède une épreuve en terre cuite, les bustes du duc d'Audiffret-Pasquier, de l'amiral de Makau, de Silvestre de Sacy, de Mlle Legault du Gymnase ; une *Rachel* assise qu'on peut voir au Musée de Rouen ; un *Demosthènes* au bord de la mer, d'un mouvement superbe et dont l'histoire vaut la peine d'être contée.

Il connaissait le buste de l'auteur de la *Vie de Jésus* par Saint-Marceaux, et maintenant qu'il s'était imprégné de son œuvre philosophique et qu'il s'était frotté à sa personne, ce buste le choquait. C'était peut-être sa ressemblance physique, mais ce n'était pas sa ressem-



M. ERNEST RENAN DANS L'AT

Digitized by Google

ÉLIER DE M. ÉTIENNE LEROUX.

blance morale. Saint-Marceaux lui avait donné le sourire gouailleur d'un sceptique qui ne croit plus à rien ; il en avait fait une sorte de Rabelais voltairien. Leroux le le voyait tout autre. Derrière le critique il aperçevait le penseur, le philosophe qui, pour avoir des clartés de tout, n'en est pas moins resté profondément religieux.

C'est dans cet état d'esprit qu'il commença le buste de M. Renan. Il possédait si bien son modèle, qu'il le fit d'abord de souvenir. L'ébauche faite, il s'entoura des photographies les plus ressemblantes qu'il pût trouver, et quand il n'y eut plus à donner que le dernier coup de pouce, il alla prier M. Renan de vouloir bien poser devant lui trois ou quatre heures seulement, en deux séances.

— Comment, lui dit l'auteur de *Marc-Aurèle*, vous m'avez pu faire de mémoire ! vous m'étonnez...

Sa surprise fut encore plus grande quand il aperçut debout sur le chevalet sa bonne grosse tête songeuse, enfoncée dans les épaules, telle enfin qu'il la porte, avec ses cheveux soyeux rejetés en arrière.

Mme Renan n'en revenait pas non plus, elle, si bien que le sculpteur ne reçut que des compliments.

Quant on inaugura ce buste l'année dernière, au pardon annuel du Dîner celtique, M. Ernest Renan ne put contenir son émotion ; il serra affectueusement la main de M. Etienne Leroux et dit d'une voix humide : « Oui, c'est bien ainsi que je me vois dans la vie future... ! »

Sa modestie l'empêchait de dire : « dans l'immortalité ! »

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

« Le 27 avril, pour la vingt-quatrième fois, s'est réuni à la Sorbonne le « Congrès des Sociétés savantes de Paris et de la province. »

La Bretagne et l'Anjou y étaient représentées, savoir :

1° Dans la *section d'histoire et de philologie*, par M. Girard, du lycée de Saint-Brieuc et par M. Godard-Feautrier, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers. M. Girard a fait une communication curieuse sur les « spectres de *Macbeth* ; — et M. Godard-Feautrier a lu une lettre inédite de l'amiral Armand de Maillé-Brézé.

2° Dans la *section d'archéologie*, par le Dr Pissot, de la Société des lettres, sciences et arts de Cholet, qui a fait une communication intéressante sur « Une boîte à sel au XVIe siècle. »

3° Dans la *section des sciences économiques et sociales*, par M. Bouchard, de la Société industrielle d'Angers, et par M. Spal, de la Société des lettres, sciences et arts de Cholet, qui ont présenté au Congrès « les assemblées de communautés d'habitants et de communautés de métiers en Anjou », et par le Dr Motais, de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Angers qui a lu un mémoire sur « l'appareil moteur de l'œil de l'homme. »

4° Dans la *section de géographie historique et descriptive*, par M. le comte Régis de l'Estourbeillon, de la Société archéologique de Nantes, qui a fait une communication sur l'itinéraire des moines de Landevennec, fuyant les invasions normandes et sur la valeur comparée des mesures de distance, de surface et de capacité anciennement usitées au pays de la Mée.

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE DU CELTISANT S. URRABIETA VIERGE,

MORT A MADRID LE 9 MARS 1886.

Kousk da hunik, mignon klouar,
Da gorf dindan he vec'h douar,
Da ine paour ouz skend al loar.

Breman da viken a gouski
Er vered, arog da gozni.
Prim falc'het emesk gwenn lili.

Kunnoc'h e kousket en eur be
Lec'h a dremen ar vugale
Pa sav ann awel abarde,

Ar vugale gand ho c'homzo
A dol a-dreist ar mogerio
C'hoaz ann ekleo deuz iez ar vro.

A-greiz da hunik'n hez pro pell
Ra gaso koun d'id ann awell
Ouz kanoenno Breiz-Izel !

Hon zado koz ho deuz kanet
'Rok bean dre oll distolet,
'Vel e Pariz ni hon euz groet.

Kaner flour, kousk da hun breman :
Mene da vro rai awel han
'Wit luskell da hunik diwan !

N. QUELLIEN.

Dors ton sommeil léger, doux ami, — ton corps sous son fardeau de terre, — ta pauvre âme errante aux lueurs de la lune.

Maintenant tu dormiras à jamais — dans un cimetière, avant ta vieillesse, — fauché avant la saison au milieu des lys blancs.

Il est plus doux de dormir dans une tombe — près de laquelle passent les enfants — lorsque se lève le vent du soir,

Les enfants dont les propos — jettent par-dessus les murailles — encore une fois un écho de la langue du pays.

Au milieu de ton sommeil en ta patrie lointaine — que le vent te porte le souvenir — des chansons de Basse-Bretagne !

Nos ancêtres les ont chantées, — avant qu'ils fussent dispersés en tous lieux, — comme à Paris nous l'avons fait ensemble.

Chanteur charmant, dors ton sommeil à présent : — que ta montagne natale ait un tiède vent d'été — pour bercer ton suprême sommeil !

N. QUELLIEN.

SAMUEL URRABIETA VIERGE

Comment je l'ai connu ?... C'était un Celtibère ;
Et, comme le soleil au front des coteaux gris
Suspend sa flamme à l'heure où l'aube délibère,
Le Celtibère aimait les Celtes de Paris.

Catalan amoureux du beau ciel de l'Espagne,
Il se plaisait parfois à jaser avec nous
Qui vîmes en naissant les brumes de Bretagne
Et dont les génêts drus fouettèrent les genoux.

Souvent il vint s'asseoir à notre table ronde,
Causer de nos rochers et trinquer vaillamment,
Quand nos verres vêtus d'une lumière blonde
Débordaient de dentelle et de cidre écumant.

Nous l'avions adopté comme fils de nos landes
Où, rêveurs obstinés, veillent les vieux menhirs ;
Il retrouvait, bercé par nos bonnes légendes,
Beaucoup de son passé parmi nos souvenirs.

Nos chênes vigoureux reflétaient leur feuillage
Dans sa prunelle éclose aux brises des sierras ;
Les ajoncs embaumaient son esprit en voyage
Sur nos bords que la mer ceint de ses mille bras.

Si bien qu'il murmurait : « O mes clochers celtiques,
Vous êtes mes châteaux d'Espagne ; vous avez
Dans l'essor empenné de vos tours granitiques
Ces mouvements divins que j'ai toujours rêvés.

« Rivages fortunés, malgré vos larges rides,
Vous secouez gaiement vos ceintures d'îlots
Dont l'allégresse a pris conseil des Hespérides
Que nos marins croyaient entrevoir sur les flots.

« O mes frères d'Arvor, vous pour qui Viviane
Et Merlin font chanter la pierre des tombeaux,
Egrenez vos refrains, afin que la reine Anne
Entende entre vos dents, claquer ses gais sabots.

« Allons, barde Breton, que ta lèvre module
Ces cantiques plaintifs qui charment le foyer,
Et que ta coupe où luit l'écrin du crépuscule
Répande l'hydromel dans un hymne guerrier.

« Que l'Océan, linceul des cités fabuleuses
D'où remonte l'écho des lourds *De Profundis*,
Découvre en remuant ses vagues fabuleuses
Le tintement obscur et sourd des cloches d'Is... »

Et notre Celtibère écoutait dans un rêve
L'onde énorme livrer ses assauts furieux
Aux rocs sombres campés sur les flancs de la grève,
Où rugissent les vents, clairons mystérieux.

Renan, nouvel Arthur, lui disait : Monsieur Vierge,
A votre tour de nous servir quelque couplet
D'où s'évade l'éclair d'une antique flamberge,
D'où l'œillade jaillisse et lance un vif reflet.

« Chantez-nous !... » Et voici des notes caressantes
Où l'harmonie, avec un geste d'éventail
Exhibe, balançant ses grâces frémissantes,
Des longs cheveux d'ébène et des dents de corail.

Digitized by Google

« Chantez-nous !... » Et voici les folles séguédilles
Marquant contre le sol des rhythmes embrasés
Dans un nuage clair où flottent des mantilles,
Dans un tourbillon d'or où sonnent des baisers.

« Chantez-nous !... Et voici la marche de Pélage
Qui dévale du haut des rocs aériens,
Chassant les Maures, ces bruns forgeurs d'esclavage,
Au souffle du drapeau des Celtibériens.

« Chantez-nous !... » Je veux boire encor la magie
De ces couplets remplis d'ivresse et de douceur,
Par qui l'Ode joyeuse exaltait l'Elégie,
L'Ibérie exaltant l'Armorique, sa sœur...

Vierge, n'est-il pas vrai qu'en accouplant nos songes
Nous avions rêvé d'un pays délicieux
Où les brumes d'Arvor déployaient leurs mensonges
Que l'Espagne criblait de soleils radieux ?...

Oh ! oui qu'un peu de brume enguirlande les cimes
De l'Espagne, estompant la crête de ses monts,
Et qu'un brin de soleil argente les maximes
Filles de nos brouillards et des verts goëmons.

Ebauchons à loisir des coteaux pittoresques
Où l'azur vaporeux caresse avec amour
Le feuillage ouvragé des vieux trèfles moresques
Près des cœurs tailladés de nos clochers à jour.

Au ciel de la Castille habituons nos chênes ;
Que Valence, en retour des bruyères d'Arvor
Greffe sur nos pommiers, en embrasant leurs veines,
Des rameaux d'orangers porteurs de pommes d'or.

Que du fond des vallons grimpe vers les collines
Le bruit des boleros conduits par le biniou,
Que le léger frisson des grêles mandolines
Accompagne l'élan des robustes *soniou*.

Que les lutteurs de Scaer étreignent la poussière
Que soulève la course aveugle des taureaux,
Et que les picadors effleurent la lisière
Des landiers qu'arrosa le sang de nos héros.

Que Rodrigue ait sa part dans le combat des Trente,
Auprès de Beaumanoir, et que d'Almadocid
A Burgos, agitant sa dague conquérante,
Guesclin vole, coiffé de la cape du Cid...

Créons, imaginons des chimères ornées
De tout ce dont nos cœurs ulcérés sont épris :
Pour l'âme point d'obstacle, et plus de Pyrénées !
Dans l'air semblent monter tous les sentiers fleuris...

Bretagne-Espagne !... Adieu ! vision singulière...
Car depuis que la mort stupide a terrassé
L'artiste dont les cils retenaient la lumière,
Il ne reste en mon cœur qu'un beau rêve effacé.

Les Mores ont repris les remparts de l'Espagne
Qu'insulte le turban galonné d'un rayon,
Et les plaintes d'Ahès, la ville de Bretagne,
Sèment dans le brouillard la désolation.

L. DUROCHER.

PORTRAITS A L'ENCRE

JULES VALLÈS

d'après des documents nouveaux et inédits.
(suite et fin) [1].

VI

Nous venons de parcourir ensemble les étapes du réfractaire, il nous en reste une à doubler, la plus courte et la plus terrible, celle de l'*Insurgé*.

Je serai bref et pour cause, je manque de documents.

Dans la vie de Jules Vallès, j'aperçois bien le but, mais je ne vois pas le pourquoi. Je connais le réfractaire, l'insurgé m'échappe, du moins ses théories. Je sais qu'il était socialiste, mais c'est tout, et le socialisme est encore à définir. Proudhon a dit que la propriété c'est le vol. Je ne crois pas que Vallès en ait jamais pensé un mot et qu'il ait été partageux, il avait trop d'esprit pour cela, il avait eu trop de mal à gagner le peu qu'il possédait. Qu'entendait-il donc par socialisme ? Il avait promis de nous le dire un jour, mais il est mort sans avoir tenu sa promesse. Evidemment il avait un idéal social ; on ne se bat pas pour un mot ni pour le plaisir de se battre.

Un jour, c'était le 28 février 1848, Jules Vallès, passant sur la place Royale à Nantes, entendit crier : Vive la République !

Des gardes nationaux arrachaient les plaques des murs, et Victor Mangin, du *National de l'Ouest*, qui les commandait, leur disait : « Oui, mes amis, nous avons la République, et j'espère bien que cette fois elle sera SOCIALE. »

Ce mot-là frappa beaucoup Vallès. Que pouvait-il bien signifier ? Il ne le comprenait pas, c'était la première fois qu'il l'entendait prononcer, et il avait seize ans.

Il rentra au Lycée, et je me figure qu'il s'empressa de consulter son dictionnaire. Le dictionnaire ne lui disant rien qui vaille, il aura peut-être été au cabinet de lecture feuilleter la *Destinée sociale* de Victor Considérant, les œuvres de Fourier, de Pierre Leroux, de Louis Blanc ou d'Enfantin. Admettez que par là-dessus il ait lu les *Paroles d'un Croyant*, vous voyez d'ici quelle Babel. Le phalanstère et les ateliers nationaux, le travail et le capital, et, pour finir, la Chanson de la Misère ! Comment se reconnaître au milieu de toutes ces théories, de cette philanthropie dans l'espace, de ces systèmes économiques si différents. Il aura renvoyé l'étude à plus tard et aura gardé le mot. Ce qui me le fait croire c'est que vingt ans après, à Sainte Pélagie où l'avait envoyé son chapitre inédit de l'histoire du 2 décembre, il avouait volontiers que, lorsqu'il se plongeait dans ces études spéculatives, la question littéraire venait l'empoigner au collet et l'arracher à la question sociale. Il avait beau avoir lu la *Vraie République* publiée en 1848 par Théo-

Digitized by Google

phile Thoré et la *Voix du Peuple* de Proudhon [1], quand on abordait devant lui ce difficile problème, il s'en tirait par une boutade ou bien s'écriait le plus sérieusement du monde : « Un de ces jours j'écrirai moi aussi, ma préface de Cromwel et vous verrez cela. » La préface est encore à venir. Mais que nous eût-elle appris ? il l'a dit lui-même dans le *Bachelier* : « Est-ce que je sais au juste pourquoi je voudrais la bataille, et ce que donnera la victoire. Pas trop. Mais je sais bien que ma place est du côté où l'on criera : *Vive la République démocratique et sociale* ! » [2]

C'est cela même. Il a souffert, il a été humilié, il voulait faire un paysan, un ouvrier, ses parents en ont fait un bachelier, un meurt-de-faim; il est arrivé à Paris au moment du coup d'Etat, il a pris le parti de la loi contre le crime, du faible contre le fort; il s'est insurgé contre le dictateur avec ses camarades d'école. Voilà le commencement de l'action. Plus tard il la continuera dans les *Réfractaires*, dans la *Situation*, dans la *Rue*, par goût, par passion, par tempérament, en attendant que l'heure sonne où il pourra charger son fusil. En 1869 il se présente à la députation, concurremment avec Jules Simon, et obtient 500 voix comme CANDIDAT DE LA MISÈRE! La guerre éclate, l'empire tombe, Paris est assiégé, l'écrivain saisit une arme. Voici les sombres journées ! Il est du 31 octobre, il sera du 22 janvier. Après la capitulation, il reprendra la plume dans le *Cri du Peuple* ; il fera appel à la résistance; il inventera le *Parlement en blouses* de la place de la Corderie; il donnera enfin le branle à l'émeute. Le 22 février 1871, quand l'Assemblée nationale aura prononcé le *Consommatum est*. il criera à la France, à Paris surtout : « La guerre sociale arrive, entendez-vous bien ! elle arrive à pas de géant, apportant non la mort, mais le salut. Malheur aux traîtres ! Debout entre l'arme et l'outil, prêt au travail ou à la lutte, le peuple attend ». Vient le 18 mars. Trois jours après, il adresse une proclamation superbe à la ville de Paris, l'adjurant de se déclarer VILLE LIBRE. Le lendemain des élections de la Commune, c'est lui qui est chargé de rédiger la déclaration du gouvernement de l'Hôtel-de-Ville. Un mot à ce sujet, en passant. On a dit que ce manifeste manquait de netteté, d'unité politique, qu'il réflétait les idées contraires qui séparaient entre eux les principaux membres de la Commune, En voici l'explication. Vallès était fédéraliste et Delescluze était unitaire. On voulut concilier ces deux opinions, et naturellement le manifeste s'en ressentit.

Je passe rapidement sur les faits douloureux de cette époque. Vallès a soutenu un jour devant moi cette thèse qu'en révolution il n'y a point de criminalité, mais seulement des fatalités. J'aurais été de son avis s'il m'avait accordé que les fatalités se préparent. Admettons, par exemple, que tous les gouvernements déchus soient tombés sous le poids de leurs fautes. En sont-ils moins criminels pour cela? ne sont-ils pas, au contraire, responsables devant l'opinion et devant l'histoire des fautes qui ont préparé leur chute ? Ce serait vraiment par trop commode, si l'on pouvait impunément violer la loi, mettre la main sur les individus et sur leurs propriétés, déchaîner la guerre civile — et se laver les mains ensuite.

Vallès a une part de responsabilité dans la Commune de 1871. Laquelle? l'histoire le dira, car elle n'est pas encore écrite. On n'a pas encore entendu tous les témoins, démêlé toutes les causes de cette formidable insurrection.

Quand Mme Edmond Adam consentit à publier l'*Insurgé* de Jules Vallès, elle lui écrivit : « La cause des vaincus est de celles qui se plaident en appel ! » Malheureusement la plaidoirie ne fut pas à la hauteur de la cause et la déception fut générale quand on lut cette longue diatribe écrite dans une langue où l'argot le disputait au coq-à-l'âne. A part quelques portraits de premier ordre, comme celui de Vermorel, par exemple, l'*Insurgé* est au-dessous de tout, et Vallès le sentit si bien qu'il le remit sur le métier au sortir de la *Nouvelle Revue*. Puisse-t-il avoir eu le temps de le revoir et de le terminer avant de mourir !

VII

Je reprends mon récit.

Pendant la Commune, Jules Vallès vivait de la vie simple et régulière qu'il menait à la fin de son existence. Quand il avait terminé sa journée au *Cri du Peuple* — ou à l'Hôtel-de-Ville — il rentrait chez lui comme un bon bourgeois, ne demandant pour se reposer que des fleurs [1] et de la soupe chaude. Encore un souvenir de la vie des champs ! Car il n'a jamais été le buveur de sang qu'on suppose. Il a toujours eu le plus grand respect de la vie humaine, et il était incapable de faire tomber un cheveu de la tête d'un homme, fût-il son plus grand ennemi.— Mais, comme il me le disait un jour, en temps de révolution, les fonctionnaires publics, les mandataires du peuple ont des responsabilités terribles. Il faut souvent sacrifier

1. Cela n'empêche pas que Proudhon a exercé une grande influence sur Jules Vallès. L'auteur des *Réfractaires* ne s'en cachait pas d'ailleurs. Il l'a dit bien haut dans le chapitre de la *Rue* qu'il lui a consacré et, comme pour mieux marquer l'espèce de culte qu'il avait voué à Proudhon, il avait placé sa photographie sur le cartonnier de son cabinet de travail.

2. Le mot *social* a été porté pour la première fois à la tribune par Lamartine, dit Louis Ulbach, dans *Nos Contemporains* (p. 67), et, comme Arago demandait ce qu'était au juste le parti social, Lamartine répondait en 1839 : « C'est plus qu'un parti, c'est une idée. » Il avait déjà dit, en 1831, dans sa fameuse lettre sur la *Politique rationnelle*, adressée au directeur de la *Revue Européenne*, que l'avenir était à une transformation sociale.

1. Jules Vallès adorait les fleurs — souvenez-vous des *Violettes* de la *Rue* : — et « la Providence en robe fraîche », — c'est ainsi qu'il appelait dans l'intimité Mme Rehn (aujourd'hui Mme Guebhard), son amie de derniers jours — lui mettait des bouquets dans toutes ses poches. Je n'oublierai jamais de quel fou rire il partit, quand, se déshabillant à l'hôtel du Griffon, le matin de notre arrivée à Nantes, il vit une douzaine de bouquets de violettes qui se balançaient à la ceinture de son pantalon. — « Mon ami, ne le dites à personne, j'embaume le bonapartisme ».

Digitized by Google

la vie d'un individu pour en sauver des milliers d'autres. Un exemple : On lui amène un jour un espion de l'armée de Versailles. C'était pendant la bataille. Les Fédérés, que le massacre des leurs a rendus furieux, veulent le passer par les armes. Vallès les apaise; il interroge l'espion devant eux, et ce n'est qu'après avoir acquis la preuve certaine de son crime, qu'il se résigne à le faire exécuter.

Autre exemple: Le jour de l'entrée des Versaillais dans Paris, c'est lui qui présidait la séance de la Commune, la dernière et peut être la plus grave. On jugeait Cluseret, l'ex-délégué à la guerre. Jules Miot remplissait les fonctions d'accusateur public.

Tout à coup une estafette apporte à Vallès la nouvelle de la prise de Paris. Un autre eût perdu la tête à sa place et se fût empressé de lever la séance, après avoir prononcé la condamnation ou l'élargissement de Cluseret. Vallès qui tenait l'accusé pour innocent. garda l'impassibilité d'un juge et se contenta de prononcer ces paroles de sa voix sévère et profonde : « Continuons à rendre la justice! »

DESSIN D'URRABIETTA VIERGE POUR LE DINER CELTIQUE DE 1884.

Après la défaite, il passa pour mort. On raconta même qu'il avait été fusillé sur le Pont-Neuf et qu'il était mort lâchement. Ceux qui le connaissaient n'ajoutèrent aucune foi à ces bruits. Jules Vallès, disaient-ils, n'avait pas peur de la mort, il ne redoutait que les horreurs de l'agonie; s'il avait été pris, nul doute qu'il ne fût tombé courageusement, sans bravade, comme sans faiblesse. Ils avaient raison. On avait fusillé à sa place un malheureux qui n'avait commis d'autre crime que d'avoir avec l'auteur des *Réfractaires* une lointaine et vague ressemblance [1]. La bataille finie, il s'était retiré chez le sculpteur R..., rue Campagne-Première, n° 21, à deux pas d'une maison qui servait de poste provisoire aux sergents de ville. Il était trop bien gardé pour être pris. Ce n'est que douze jours après qu'un article de M. Edmond About assura qu'il était encore vivant.

Une anecdote inédite à ce sujet : Vallès vient d'entrer dans l'atelier de M. R... Son premier soin a été de se nettoyer de la tête aux pieds et de dépouiller ses vêtements souillés de sang et de poussière. A peine a-t-il achevé sa toilette qu'on frappe à la porte. C'est une femme, un modèle qui vient faire ses offres. « J'ai faim, a-t-elle dit d'un air suppliant. » Mais R... l'a congédiée avant de l'avoir entendue.

Tout à coup, un bruit de crosses de fusil retentit sous la fenêtre. On regarde. C'est la perquisition. « Je suis f..., dit Vallès. » — « Ne craignez rien », reprit R..... Et d'un geste rapide, il fit signe au modèle d'entrer dans l'atelier. — « Déshabille-toi à la hâte... allons, plus vite que ça... Bas la chemise! et prends-moi une pose académique ! » Le modèle s'est exécuté. On frappe : « Entrez, messieurs, leur dit le sculpteur de l'air le plus préoccupé du monde... Qu'y a-t-il pour votre service ? » Les soldats entrent ou plutôt se ruent. Vallès est assis dans un coin,

1. Ce prétendu Vallès s'appelait Martin, était âgé de 26 ans, et avait quelque fortune. Arrêté en sortant de la pension Laveur où Courbet et Vallès prenaient habituellement leurs repas, il fut passé par les armes rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.
(Lire à ce sujet la *Semaine de mai*, par Camille Pelletan).

Digitized by Google

muet comme un sphinx, l'œil démesurément ouvert, attendant qu'on lui mette la main au collet, car il est de ceux qu'on cherche et qu'il est facile de reconnaître même sous ses lunettes bleues.

Mais la femme, heureusement pour lui, a attiré tous les regards.

— Quel beau morceau de chair ! dit l'officier qui dirigeait la perquisition.

Et après lui avoir familièrement tapé sur les flancs, il s'éloigna, les yeux chargés de lubriques désirs.

Vallès était sauvé.

Au mois de septembre suivant, il quittait Paris avec un faux passe-port, et gagnait la Belgique à travers bois. Il arrive dans un village, entre dans une auberge et demande à manger. Pendant qu'on le sert, il jette les yeux sur un journal, et que voit-il en première page ? — une liste des chefs de la Commune que la Belgique devait livrer à la France. Et son nom y figurait ! La Belgique était devenue une souricière.

Il déjeune au galop, prend son sac de voyage et s'achemine, en évitant les villes, vers le premier port belge, où il s'embarque pour l'Angleterre. Le voilà à Londres ! Comme il se sentit soulagé, en mettant le pied sur le sol anglais ! En 1865, après trois semaines de séjour à Londres, il écrivait : « Je m'aperçois que pour pouvoir parler de l'Angleterre, il faudrait y passer dix ans ! »

C'est à peu près le temps qu'il y passa, mais dans quelles conditions ! N'ayant emporté avec lui que deux ou trois mille francs et ne recevant que peu d'argent de France, bien qu'il eût hérité d'une somme assez considérable pendant la Commune [1], il vivait seul, rentré en lui-même, perdu dans la foule, écoutant les rumeurs de la cité, visitant un jour une forge, descendant un autre jour dans une mine, et toujours et partout, dans le feu comme dans la fumée, ramassant des matériaux, des « documents humains » pour sa *Rue à Londres*, la seule copie qu'il ait pu placer en France avec son *Jacques Vingtras*.

Il s'était fait tout de suite aux habitudes de la vie anglaise ; ce qui lui plaisait surtout dans la grande cité, c'était de se sentir libre et d'avoir toutes ses aises, comme en pleine campagne. Il n'y avait guère que les dimanches et les jours de fêtes que le spleen le prenait, et qu'il regardait du côté de la France. Le dimanche à Londres est si triste ! Vous connaissez le beau tableau de M. de Nittis ? c'est exactement cela : une rue déserte qui fuit à perte de vue, un ciel noir, chargé des fumées de la semaine, et, comme pour indiquer que Londres existe encore, un policeman debout à l'angle de la rue.

Jules Vallès ne voyait personne à Londres. Il habitait à Tavistock-Square une petite maison dont le jardin était planté d'arbres en zinc, et tenait les proscrits à distance. Pour dépister la police ou les compagnons de misère, il avait changé de nom et se faisait appeler Pascal, du nom de sa mère. Révolutionnaire de naissance, Vallès est un fauve qui n'aime que la grande foule ou son cabinet de travail, la solitude sous ses deux aspects, dans le silence et dans le bruit. Vous ne le verrez que par hasard dans les cafés où les bohêmes pérorent, où les reporters viennent glaner les faits-divers et les échos. A Londres, il passait la plupart de ses soirées chez un petit épicier français.

On se souvient peut-être de la fameuse lettre qu'il écrivit à M. Grévy, quand il fut nommé président de la République ; je veux dire ici où et comment lui vint l'idée de cette lettre. Il était allé chez un horloger faire arranger sa montre. Là il apprend que M. Grévy a remplacé le maréchal de Mac-Mahon à la présidence. Quelle belle occasion de réclamer l'amnistie ! il demande une plume, rédige sa lettre pendant que l'horloger remettait sa montre à l'heure, et la jette à la poste, en sortant.

Le lendemain, les journaux du monde entier la reproduisaient et la commentaient. C'est ainsi qu'il a toujours lancé ses pétards — à l'improviste, à l'impromptu.

VIII

Je voudrais terminer cette étude par quelques mots sur l'écrivain, sur son esthétique, sur la place qu'il s'est faite dans la littérature contemporaine.

Le style, c'est la peau de la pensée, me disait-il un jour ; il voulait dire sans doute que l'homme et l'écrivain ne faisaient qu'un chez lui. Il semble, en effet, qu'il ait pris son cœur pour écritoire, tant il dépense de vie dans ses livres. C'est vraiment chez Vallès que le verbe s'est fait chair. On gratterait les mots de son vocabulaire qu'il en sortirait parfois du sang. Je ne connais personne qui ait poussé aussi loin que lui l'art d'exprimer par le verbe les joies et les douleurs humaines. Et cet art est un don de nature, car Vallès n'entend rien aux choses de l'art. La musique, la peinture, la statuaire sont autant d'hiéroglyphes pour lui.

C'est pour cela sans doute que dans son article de la *Rue* intitulé « Rome » il invitait les Garibaldiens, à jeter dans le Tibre, les statues, les tableaux, les livres « sous prétexte que le passé asservit le présent et que quatre ou cinq hommes de génie comme Phidias, Michel-Ange, Raphaël tiennent tout un monde esclave. »

Tout enfant, il tournait le dos aux monuments, aux antiquités, aux ruines. Il préférait un coin de rue à la porte romaine de Pannesac. Ses goûts n'ont pas changé depuis. Quand on lui montre une vieille

1. Un nommé Caillebotte, propriétaire, boulevard Beaumarchais, et admirateur enthousiaste de Vallès, lui avait laissé par testament une quarantaine de mille francs.

Digitized by Google

église, un beau morceau d'architecture de l'ancien temps : « C'est bon pour le bourgeois ! » M. Prud'homme disait que « cela l'empêchait de voir. »

Il y a dans la cathédrale de Nantes deux superbes tombeaux : le tombeau dit des Carmes, chef-d'œuvre du sculpteur breton de la Renaissance, Michel Colomb, et le tombeau de Lamoricière, chef-d'œuvre de Paul Dubois.

— Si nous entrions, dis-je à Vallès, en passant devant la cathédrale, je suis sûr que l'œuvre de Dubois vous intéresserait!...

— Moi! que diable voulez-vous que ça me fasse? Lamoricière, Dubois, ces choses-là me laissent indifférent, parlez-moi de la *sociale*.

Pour Vallès la vie n'existait que dans la foule, dans la rue. là où les hommes font du bruit; aussi, en rentrant d'exil, était-il allé se loger rue Taylor, derrière l'Ambigu. Il n'admettait pas qu'on pût écrire un roman de mœurs parisiennes, à la campagne ou dans la banlieue de Paris, et il prétendait — c'est aussi mon avis — que toute œuvre littéraire se ressent du milieu où elle a été écrite. On ne pense pas au bord de la mer comme à la ville, dans la montagne comme au bord du fleuve. Les méridionaux mettent du soleil dans leurs livres, voyez Daudet; les gens du Nord sont naturellement des pisse-froid, comme dit Vallès.

Chose rare à notre époque où chacun vise à l'originalité en tourmentant son style, Jules Vallès avait trouvé sa forme — et une forme achevée — dès ses débuts. J'ai cité une page de l'*Argent*; qu'on la compare au *Bachelier*, la différence est imperceptible. C'est toujours la même manière : peu ou point d'adjectifs, mais des verbes et des substantifs qui font image aussi bien au propre qu'au figuré. La phrase seule est devenue plus courte, et le trait plus net et plus ferme. Et quelle langue pittoresque! M. Castagnary criait un jour à Vallès en pleine brasserie des Martyrs : « Si je te prenais cent mots de ton dictionnaire, tu ne serais plus capable d'écrire une page. » M. Jean Richepin, enchérissant sur le critique d'art, a découvert depuis que la rhétorique de Vallès se composait de cinquante mots. Je souhaite à l'auteur de la *Chanson des Gueux* d'être aussi riche un jour, je ne dis pas en argot — cela ne compte pas en littérature — mais en beaux et bons mots français.

L'auteur de *Vingtras* est à mon avis l'un des premiers écrivains de notre temps. Il a deux cordes qui manquent à beaucoup; il sait émouvoir et faire rire. Tout le génie de la langue française est là. Il a écrit dans le *Bachelier* : « Je n'ai rien dans la tête, rien que MES IDÉES! Voilà tout! Et je suis un fainéant qui n'aime pas à aller chercher les idées des autres. Je n'ai pas le courage de feuilleter les livres. Je devrais mettre de la salive à mon pouce, et tourner, tourner les pages pour lire quelque chose qui m'inspire. Je ne trouve pas de salive sur ma langue, et mon pouce me fait mal tout de suite. » Quelle façon originale de vous dire qu'il n'imite personne et qu'il ne doit rien à personne!.. Il y a des critiques qui ont rattaché Vallès à l'école romantique. Ceux-là se sont laissé prendre aux fusées de sa rhétorique, au côté paradoxal de son style. Ils ignorent ou ils oublient qu'il fut un des premiers à attaquer de front le romantisme, comme en témoignent les lignes suivantes que j'extrais de l'*Argent* : « Pour la poésie, quoique je l'aime, je crois que le pauvre ange a du plomb dans les ailes ; la poésie en vers, entendons-nous. Ne peut-on pas être poète sans l'hémistiche et sans la césure? La strophe, le décamètre, la stance, l'alexandrin, des bêtises! Nos coquins d'enfants feront des cocottes avec nos prosodies, je vous le promets! Elle est morte sous le ridicule : M. Hugo a tenu les cordons du poêle. Le romantisme a sonné le glas de la poésie, comme l'Eclectisme avait sonné celui de la philosophie. Au moins M. Cousin est-il resté dans le salon des dames, tandis que l'autre fait un tapage d'enfer, crie comme un damné pour rappeler le Dante — divine comédie! »

Ce passage prouve que Vallès a devancé Zola, de plus de vingt ans, dans l'attaque du romantisme. Il l'avait devancé aussi dans le genre littéraire où il a acquis sa grande réputation. J'ai déjà dit que le naturalisme militant avait fait ses premiers pas dans *La Rue*. Jules Vallès avait prévu le mouvement dont Zola s'est constitué le grand prêtre, lorsqu'il écrivait en 1857 : « Dans cette guerre des intérêts, dans ce bruit de millions qui sautent, de locomotives qui soufflent, de villes qui naissent comme dans les livres écrits avec la plume ou l'épée, je vois une poésie émouvante, sérieuse et profonde, que l'appellerai, Dieu me damne, la *Poésie sacrée* du XIXe siècle. Tout cela peut paraître paradoxal, et l'on m'accusera, qui sait? d'avoir visé à l'effet en plaidant la cause. Mon Dieu, non !... les vieux moules dans lesquels on coulait les erreurs dangereuses et les banalités ridicules, versificateurs, métaphysiciens, tribuns, gens à périodes, tout cela me paraît fini, mort, à moitié enterré. Il semble que la Providence s'en mêle. Voyez comme ils s'en vont! Chateaubriand, David, Rude, Lamennais ! j'ai suivi, hier, Musset au cimetière. Les proscrits meurent dans l'exil. C'est bien une société nouvelle, avec d'autres émotions, d'autres sentiments, d'autres armes, qui a ouvert la seconde moitié du XIXe siècle; ce qui était beau, hier, sera ridicule demain. Il faut marcher avec son temps, vivre en prose, puisqu'ainsi va le monde, et déchirer nos drapeaux ! »

Mais que sert d'ergoter sur les origines du naturalisme ? La chose n'est-elle pas plus vieille que le mot, et les herbes dites naturalistes ne foisonnent-elles pas dans le champ de la littérature française ? Le mérite de Zola n'est pas d'avoir trouvé une nouvelle formule — naturalisme est à mes yeux aussi barbare que romantisme — mais d'avoir su faire du pain avec

Digitized by Google

des herbes qu'on jetait jusqu'ici au fumier.

L'*Assommoir* a été le boulet qui a enfoncé dans le roman contemporain « l'idée sociale », que l'auteur de *Vingtras* avait prise pour drapeau, il y a vingt-cinq ans, et qu'il a défendue depuis, l'épée à la main.

Alphonse Daudet disait un jour : « Je voudrais bien savoir ce que Vallès nous donnera, quand il aura vidé ses boyaux ! » — Lisez : quand il aura fini ses Mémoires. Hélas ! la politique devait le reprendre avant qu'il eût mis sur le chantier les deux ouvrages qui lui trottaient depuis longtemps par la tête. J'ai nommé la *Grosse Joséphine* et la *Charrue* : la vie industrielle et la vie rurale ! Je ne veux point juger ici son œuvre au *Cri du Peuple*, mais j'ai le droit de dire qu'elle fut un désastre pour l'écrivain — le seul après tout qui nous intéresse.

Maintenant était-il de taille à mener à bien la besogne littéraire qu'il avait entreprise, et n'est-ce pas autant pour masquer son impuissance que pour l'amour du bruit qu'il se jeta de nouveau dans la lutte ? Question bien délicate à résoudre ! Pourtant, je ne crois pas que Jules Vallès eût jamais fait un romancier. Il était trop personnel pour cela. Cet homme terrible qui tombait si facilement en puissance de femme était incapable de faire parler la femme dans ses livres. Or, la femme est tout dans le roman. C'est autour d'elle que tourne toute l'action, de même qu'elle est le grand pivot de la vie.

Alphonse Daudet n'avait donc pas tout à fait tort de douter de la faculté créatrice de Vallès. N'importe. Il restera de lui trois ou quatre volumes qui dureront aussi longtemps que la langue française.

Que ceux qui peuvent en dire autant lèvent la main!

LÉON SÉCHÉ.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Paul Chardin. — Recueil de peintures et de sculptures héraldiques (extrait du Bulletin monumental, 6e série tome Ier).

M. Paul Chardin auquel on doit comme peintre d'intéressants tableaux bretons et comme archéologue de consciencieuses études, a relevé dans cette brochure les écussons des familles nobles que l'on peut voir encore dans les églises et les chapelles de la région qu'il habite. Ce consciencieux travail est accompagné de planches héraldiques et de dessins de monuments : parmi ceux-ci je remarque le porche de Kermaria Nisquit. Cette charmante chapelle fut sur le point de disparaître il y a une trentaine d'années lorsqu'on édifia à la place de l'ancienne église de Plouka la très lourde et très laide construction actuelle. Cette église, après avoir entraîné la destruction d'un magnifique porche de tuffeau bleu de l'abbaye de Beauport, allait encore dévorer Kermaria lorsque les gens du voisinage et les savants s'y opposèrent, fort heureusement. Que de trésors n'ont pu être sauvés de la même façon à l'époque où le clergé breton fut possédé de la manie de la truelle ! Il serait bien à désirer que des sociétés locales s'occupent de préserver ce qui subsiste encore, et, que lorsqu'une reconstruction est urgente, elle fît en sorte que le monument fût bien dessiné, et les objets d'art mis à part et conservés soit dans la nouvelle construction, soit dans le musée départemental.

P. S.

M. Jules Simon et « Guionvac'h ». — A la suite du retentissement considérable qu'a eu dans toute la France le merveilleux article de M. Jules Simon publié par la Revue du 15 avril dernier, on nous a demandé de divers côtés si l'illustre écrivain n'avait pas collaboré autrefois à *Guionvac'h* qui parut en 1835 sous la signature L. Kerardven (Paris, Ebrard, éditeur, 387 pages in-8.)

D'après la *bibliographie des traditions et de la littérature populaires de la Bretagne*, rédigée par MM. Gaidoz et Paul Sébillot, ce L. Kerardven serait le pseudonyme de M. Louis Dufilhol, alors principal du collège de Rennes et plus tard recteur de l'académie de Rennes; et M. Jules Simon, à cette époque maître d'études au collège de Rennes, aurait fourni à son principal des matériaux qui furent mis en usage dans ce roman de mœurs. »

Nous avons demandé à M. Jules Simon ce qu'il y avait de fondé dans cette assertion, et voici textuellement ce qu'il nous a répondu : « C'est bien Dufilhol qui est l'auteur de *Guionvac'h*. Je crois bien que nous en avons causé ensemble, car il me donnait des leçons et je passais tout mon temps avec lui. Je n'étais pas maître d'études, je n'avais aucun traitement, je faisais des suppléances quand il y avait lieu. J'ai été voué toute ma vie à ces professions lucratives. Dufilhol avait du talent, il ne lui manquait que l'habitude d'écrire, C'était un vieil ami de ma famille. C'est moi qui ai eu le plaisir d'obtenir plus tard de M. Delbecque sa nomination comme recteur de l'académie de Rennes ? »

Voilà donc éclairci ce point de bibliographie bretonne resté jusqu'à présent obscur.

∴

M. André Joubert vient de publier à la librairie Germain et G. Grassin, rue Saint-Laud, Angers, une fort intéressante brochure sur la *Restauration artistique de l'Hôtel de Pincé*. Nous en reparlerons dans notre prochaine causerie littéraire.

∴

On annonce pour paraître prochainement chez Alphonse Picard, éditeur, 82 rue Bonaparte, Paris, l'*Histoire abrégée des Empereurs romains et grecs et des personnes pour lesquelles on a frappé des médailles, depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, avec la liste des médailles, leur rareté et leur valeur d'après Beauvais*, par notre collaborateur le vicomte de Colleville. — L'ouvrage complet fera 3 vol. in-8e, Il sera exclusivement tiré sur papier de Hollande à TROIS CENTS EXEMPLAIRES seulement. Prix de chaque vol. 20 francs. — On souscrit dès à présent au premier volume chez Picard, éditeur.

∴

En souscription également chez Fayard, éditeur, 78 boulevard Saint-Michel, Paris, la *Géographie commerciale et économique des pays orientaux et extrême-orientaux*, ouvrage publié sous la direction de notre collaborateur, M. L. Lionel-Radiguet, élève diplômé à l'école des langues orientales avec la collaboration de MM. le docteur Frédéric Monvenoux, A. Guérin, J. Adam, A. Jeannier et L. Leriche.

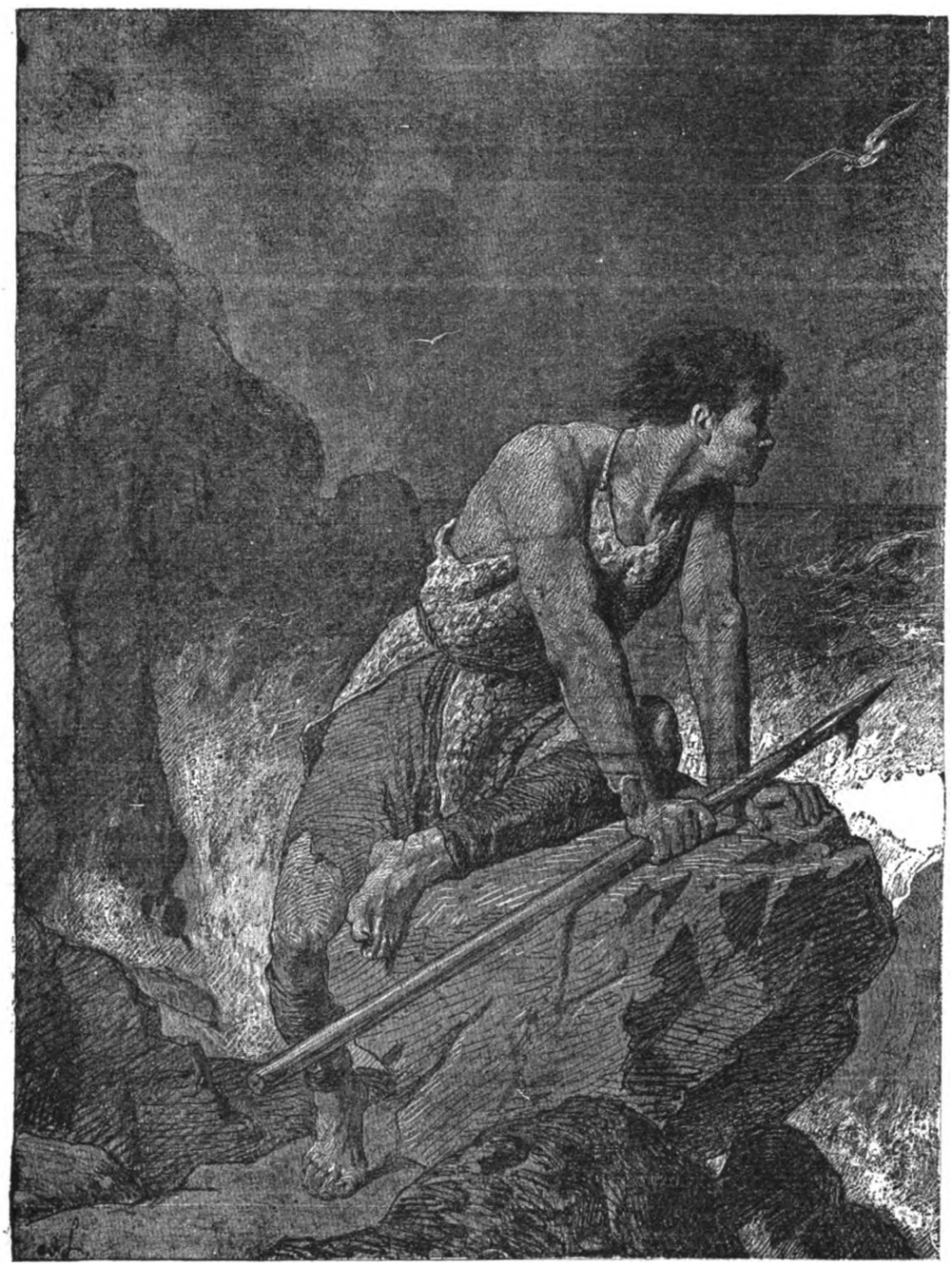
L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

LAVAL. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE JAMIN.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE
DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 12. | DIRECTEUR : M. Léon SÉCHÉ. | 15 MAI 1886



1525. — LUMINAIS : *Pilleur de mer*

Digitized by Google

LA BRETAGNE ET L'ANJOU

AU SALON DE 1886

Si j'avais à rendre compte de l'ensemble des œuvres qui sont exposées au Salon de peinture, j'avoue que je serais fort embarrassé, je crois même que j'y renoncerais, car depuis quelques années les Salons se suivent et se ressemblent avec cette différence seulement que la médiocrité recule d'une année à l'autre les bornes de son empire. Aux beaux temps de la Grèce antique, une loi thébaine ordonnait aux artistes de ne consacrer leurs talents qu'aux nobles sujets et de sacrifier exclusivement aux Grâces, sous peine d'amende. Il ferait bon voir la République « athénienne » que nous possédons décréter une chose pareille. Tout le monde lui jetterait le blâme et les artistes crieraient très haut qu'elle porte atteinte à leur liberté. Et cependant combien notre école de peinture contemporaine aurait besoin de revenir aux saines et fortes traditions de l'art ! Pendant qu'une partie se jette dans des excentricités de mauvais goût pour attirer sur elle l'attention des badauds, l'autre échoue dans le noir, sous l'influence des écrivains naturalistes. C'est incroyable ce qu'il y a, cette année encore, de tableaux inspirés par la misère et la *sociale !*

« Je voudrais vivre parmi des hommes ne faisant pas de tableaux, écrivait, il y a longtemps, David d'Angers[1] ; eux, du moins, ne nous donneraient pas de nausées comme celles que causent les scènes vulgaires qui peuplent nos salons. Comme on est tout autrement impressionné lorsque l'art a une destination morale ou religieuse, et qu'une œuvre se voit dans l'endroit pour lequel elle a été créée ! »

Que dirait aujourd'hui le grand statuaire angevin s'il lui était donné de voir le Salon ? Il applaudirait sans aucun doute aux nobles efforts de l'école de sculpture, aux belles œuvres des Mercié, des Dubois, des Chapu, des Dalou, des Guillaume, etc., car il faudrait remonter à la Renaissance italienne pour rencontrer dans la statuaire une semblable éclosion de talents, mais il serait écœuré par la banalité triomphante du Salon de peinture. Ce n'est pas, remarquez bien, qu'il n'y ait par ci par là des œuvres distinguées et même des toiles de haute valeur, mais l'ensemble, la généralité est d'une faiblesse, d'une nullité désespérante. Les illustres semblent dormir sur leurs lauriers, et parmi les nouveaux venus vous chercheriez vainement le Messie, le Saint-Jean-Précurseur après lequel tout le monde soupire. La carrière est trop encombrée, il y a trop de rapins qui font de la peinture sans avoir la moindre vocation artistique. C'est devenu le métier des gens qui n'en ont pas. Songez donc que le jury a refusé cette année quelque chose comme cinq mille et quelques cents toiles. Il fut un temps où le Salon des refusés aurait pu tenir dans la galerie Petit ; à présent, il n'y a pas de palais assez grand pour le recevoir, et le moment approche où, suivant la boutade de Bergerat, l'exposition devra être transportée du Palais de l'Industrie sur tout le pourtour des fortifications. Qui donc dira à cette mer d'huile : Tu n'iras pas plus loin ?

∴

Et cependant quelque chose nous console de cette débauche de peinture, c'est la place honorable que s'est faite sans bruit dans l'art contemporain l'école bretonne-angevine. A la vérité, cette place n'est pas très apparente, elle échappe peut-être au vulgaire, mais le jour où nous pourrons avoir à Paris notre exposition particulière, — et nous ferons tous nos efforts pour que cette exposition ait lieu dans les premiers mois de l'année prochaine — on s'apercevra sans doute que les Jules Dupré, les Delaunay, les Luminais, les Toulmouche, les Guillou, les Douillard, ont une façon de voir et de rendre la nature qui n'est pas celle de tout le monde.

Donnez-vous la peine de rechercher à travers les salles du Palais de l'Industrie les cinquante et quelques toiles de nos compotriotes de l'Ouest et vous verrez qu'elles font assez bonne figure, qu'elles se tiennent bien dans la foule bigarrée où elles sont comme perdues.

Pour ma part, je n'ai pas vu de portraits supérieurs à ceux de MM. Elie Delaunay et Toulmouche. Remarquez que je rapproche ces deux artistes sans vouloir les comparer. Ils ont un art si différent ! Le premier est un portraitiste de profession et de vocation ; le second ne sort guère du tableau de genre, et ç'a été précisément une surprise pour nous, de voir au Salon de cette année, les deux ravissants portraits (M. Toulmouche adore les pendants) de MMmes *Devoyod* et *Rose Caron*. Ces deux portraits ne dépassent pas les proportions d'un tableau de genre, mais qu'il y a de charme et de finesse dans chacun d'eux ! Mme Devoyod est habillée d'une robe de satin blanc ; un manteau rouge bordé de fourrure est

1. *David d'Angers, sa vie et son œuvre*, par Henry Jouin. — 2 vol. grand in-8 avec planches chez Plon et Cie.

Digitized by Google

484. — CHANTRON : *Jeune fille à la Colombe*

822. — DUCHEMIN : *Coteaux de Bretteville*

Digitized by Google

jeté sur ses épaules, qu'elle retient de sa main gauche tombante, pendant que, dans un mouvement plein de grâce, elle appuie sa droite à sa hanche. Le fond de cette petite toile est couleur de tapisserie ancienne et ce manteau rouge et cette robe blanche se détachent fort harmonieusement sur ce fond vert sombre. J'ajouterai que la ressemblance est frappante, ce qui ne gâte rien dans un portrait. Celui de Mme Rose Caron, de l'Opéra, est tout aussi réussi. Vue de trois quarts, comme Mme Devoyod, elle est dans un salon blanc et or, en train de chanter *Sigurd* dont voici la partition sur un piano à queue recouvert d'un tapis de satin jaune à ramages. La figure fine a l'air inspiré, les mains enlacées tombent naturellement sur le devant de la robe de satin rose, et en la regardant on écoute, comme si elle allait chanter. Ces deux portraits font beaucoup d'honneur à M. Toulmouche, et je souhaite aux Nantais de les voir exposés au mois de septembre à Nantes.

Avec M. Elie Delaunay nous rentrons dans le grand art de ce qu'on pourrait appeler le portrait d'histoire.

Son portrait de M. Henri Meilhac est un des bons qu'il ait faits jusqu'ici. Assis dans un fauteuil de velours vert passé, à frange rouge, la main gauche appuyée sur une petite table en marquetterie recouverte de feuilles fraîchement écrites, on devine à le voir songer qu'il cherche la « scène à faire. » Car Halévy n'est plus là pour la lui souffler, et dame, les *alter ego* de cette taille sont rares dans le domaine de la comédie et du vaudeville. J'aime moins le portrait de Mme X... Non certes qu'il soit inférieur comme facture à celui de Meilhac, la figure est admirablement peinte et la pose des plus naturelles, mais le modèle m'est antipathique avec sa bouche fendue en coup de sabre et ses yeux vitreux qui ne disent rien. Que voulez-vous ? on n'est pas maître de ses impressions. Je citerai encore parmi les bons portraits du Salon, ceux de MM. Douillard, Hippolyte Dubois, Chevreau, Serenne, Axilette, Chaillery, Jobbé-Duval, Nicolas, Picou, Meslé et Mlle Vincent. Serenne est en progrès, il a de la pâte et du dessin, son portrait du docteur Destez, bien éclairé, haut en couleur, a comme un faux air des Bonnat. Encore quelques années d'étude et je suis persuadé que nous aurons en lui un de nos meilleurs portraitistes.

∴

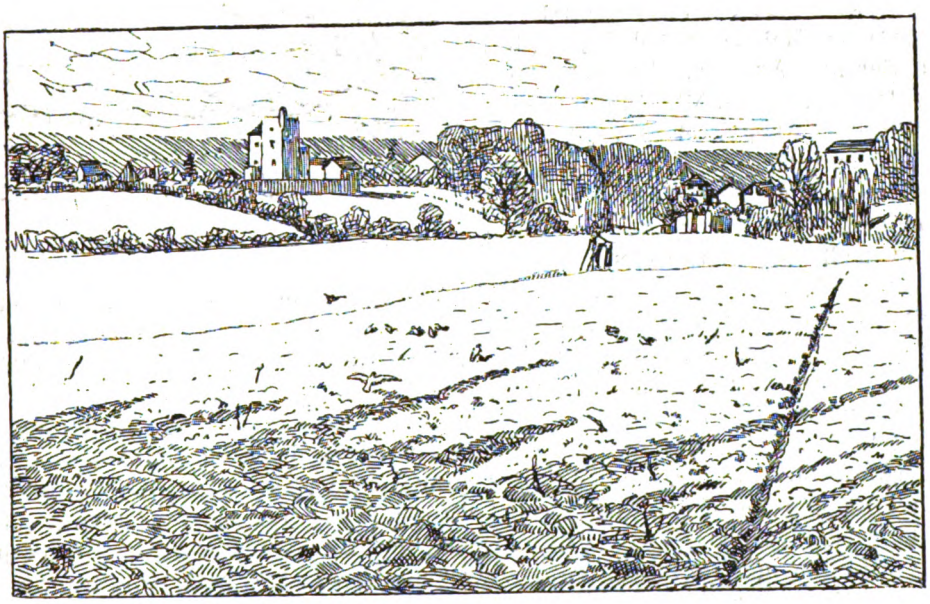
Luminais expose cette année deux toiles d'un caractère bien différent : *Première mère* et *Pilleur de mer*. Elles sont toutes deux fort remarquables, mais la foule va de préférence au *Pilleur de mer*. Luminais s'est fait une telle réputation avec ses Gaulois qu'on les cherche malgré soi en entrant au Salon. Sans compter qu'ils ne sont pas difficiles à reconnaître. Regardez-moi ce flibustier aux cheveux roux, aux chairs couleur de brique, qui, durant que la mer déferle, se tient caché dans les roches éclaboussées d'écume, et, la main droite sur un harpon, le cou tendu, fouille l'horizon d'un œil avide comme un vautour prêt à fondre sur sa proie. Est-il assez crâne, ce *Pilleur de mer*, et n'est-il pas de la famille de ces fiers Gaulois au poil roux que le peintre a si souvent mis en scène ? Une chose m'étonne, c'est que pour illustrer les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry la maison Hachette se soit adressé à Jean-Paul Laurens, car Luminais était désigné d'avance pour faire ce travail, et, sans vouloir contester le grand talent de l'auteur du *Pape Formose*, j'ai la conviction que notre éminent compatriote eût fait mieux que lui. Quand on réunira les œuvres de Luminais, on sera surpris de la somme de talent qu'il y

3819. — DOLIVET : *Madeleine (statue marbre)*

aura dépensée et l'on se demandera pourquoi un artiste de cette trempe n'était pas plus connu. C'est qu'au temps où nous sommes, il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut encore savoir le faire valoir, et Luminais, comme la plupart des artistes bretons, n'a jamais couru après la gloire. Il l'a attendue tranquillement dans son atelier, et, quand elle est venue, il ne l'a même pas priée de s'asseoir, il n'a rien fait pour la retenir. Combien parmi ceux qui sont arrivés font sonner très haut leurs titres et n'en ont pas — à beaucoup près — autant que lui ! Mais on ne se refait pas et les réputations les plus durables sont en-

Digitized by Google

1143. — GUILLOU : *Jeune fille de Concarneau*



1967. — RAYMOND : *Une matinée de janvier à Pau*

Digitized by Google

core celles qui ne doivent rien à la réclame ou à la camaraderie.

Première mère est une page magnifique. Nous sommes aux premiers jours du monde. Ève, vêtue de sa chaste nudité, s'est endormie au penchant d'un coteau, à l'ombre d'un bosquet. A ses pieds se déroule un ravissant paysage; le ciel est pur et traversé seulement de légers nuages, symbole de la tristesse qui par moments lui passe sur le cœur. Heureuse mère! Pour la consoler du Paradis perdu, l'amour lui a donné deux beaux enfants, et, à les voir dormir tous les trois sous le regard aimable de la Nature, personne ne songe au crime de Caïn. Abel est couché noblement dans le pli du bras droit maternel, sa petite main potelée tombant à revers sur la main d'Ève; Caïn, plus fort et plus âgé, a posé son bras droit dans le creux de la hanche gauche de sa mère et s'en est fait un oreiller. Et l'on dirait d'une jeune biche et de ses deux faons. C'est une note nouvelle dans l'œuvre de Luminais.

∴

Mais quoi! l'œil s'est à peine reposé sur cette toile enchanteresse, qu'il est effrayé par le *Caïn* de M. Alleaume. Quelle distance énorme sépare ce vieillard farouche, épouvantable, de l'enfant endormi de Luminais! C'est qu'il y a entre eux le cadavre d'Abel. Pour peindre son *Caïn*, M. Alleaume s'est inspiré de la fameuse pièce de vers de Victor Hugo, intitulée la *Conscience*, et il a puissamment rendu le sentiment d'horreur et d'effroi que Caïn dut éprouver lorsqu'après le meurtre d'Abel la voix de Dieu lui cria : « Qu'as-tu fait de ton frère? » Depuis lors cette voix le poursuit partout, il a beau se réfugier dans les endroits les plus déserts et les plus obscurs, il a beau descendre dans les entrailles de la terre, non seulement il l'entend toujours, mais il voit encore autour de lui, au-dedans de lui-même, un œil qui le regarde. Et cet œil, c'est l'œil de Dieu, c'est la conscience.

Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre,
Et lui restait lugubre et hagard : « O mon père!
L'œil a-t-il disparu? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »

Tsilla est la fille de Caïn, une jeune fille à la chevelure rousse que M. Alleaume nous montre de dos et à genoux aux pieds de son père qu'elle embrasse, pendant que le vieux criminel, la figure ravagée, et la barbe inculte, lui montre d'une main secouée par le remords « l'œil » auquel il ne peut échapper. Mes compliments bien sincères à M. Alleaume. Il y a de sérieuses promesses dans ce tableau vigoureux.

Ce sont eux, de M. A. Bellet, nous ramène aux mauvais jours de la Révolution. Une femme en noir a vu passer des soldats républicains. Aussitôt elle appelle son fils, un enfant de neuf à dix ans, vêtu de noir, lui aussi, et, lui montrant les soldats à travers le vitrail du vestibule : « Ce sont eux », lui dit-elle. Que s'est-il donc passé dans cet intérieur désolé? Hélas! il n'y a qu'à regarder les vêtements et l'air effaré de ces deux êtres pour s'en rendre compte. Le père était un ci-devant, cela se voit à l'armure qui décore le vestibule et au blason peint sur le vitrail, il a été arrêté comme suspect et envoyé à l'échafaud. Voilà pourquoi la mère et l'enfant sont en deuil.

M. A. Bellet a su mettre tout cela dans son tableau et c'est faire son éloge que de dire qu'il s'en dégage une émotion poignante. Du reste, il semble qu'il ait reçu le don de traduire les scènes douloureuses. L'année dernière il avait obtenu une mention honorable pour son petit mendiant grignotant une tartine. Si le jury est juste, il lui accordera cette année une médaille.

M. Beauquesne nous montre dans son *Anathème* une sœur de Saint-Vincent-de-Paul défendant l'entrée d'une ambulance. J'aime beaucoup cette petite toile. D'abord elle me rappelle un épisode de la dernière guerre, ensuite elle est fort joliment peinte. On ne dira jamais trop de bien des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et c'est commettre une bonne action que de célébrer leur héroïsme et leur dévouement par le temps qui court. Je ne vous décrirai pas la scène, le dessin que nous en donnons dans le corps de la *Revue* vous la représente exactement. M. Beauquesne est ce peintre militaire dont notre ami Paul Eudel a raconté la récente mésaventure aux lecteurs du *Figaro*. Comme il fait bien les tourlourous, les zouaves et les chasseurs à pied, un honnête homme de courtier avait trouvé tout simple de le démarquer. Vous me direz peut-être que ces choses se font couramment aujourd'hui. Je vous l'accorde et même je suis d'avis que la loi Bardoux, tout en donnant à réfléchir aux voleurs, n'arrêtera pas la fraude. Mais le plus drôle de l'histoire, c'est que l'homme qui démarquait ainsi M. Beauquesne était celui-là même qui le faisait vivre. Ils avaient fait marché ensemble sur le pied que voici : M. Beauquesne s'engageait à ne travailler que pour lui d'un bout de l'année à l'autre et recevait pour salaire seize francs par jour. Une misère, comme vous voyez, mais quand on a charge d'âmes on prend ce que l'on trouve. Quel intérêt le courtier avait-il donc à mettre au bas des œuvres du peintre un autre nom que le sien? C'est bien simple. En le démarquant, il l'empêchait d'arriver à la réputation et, comme ses petits tableaux se vendaient bien, il se flattait de l'espoir que M. Beauquesne continuerait de les lui donner au même prix. En sorte que c'est Gaubault, un inconnu, un nom d'emprunt, qui mangeait en herbe la gloire de M. Beauquesne. Cependant le pot aux roses fut découvert un jour. Ce jour-là notre peintre était allé prendre l'air du Salon. Après avoir visité un certain nombre de salles, il aperçoit dans un coin un petit tableau qui avait une vague ressemblance avec un des siens. Il s'approche, la ressemblance de-

Digitized by Google

582. — CORMERAY : *Psyché et les Parques*

2010. — RIOU : *Vieux tamaris sur les bords du Nil*

Digitized by Google

vient plus frappante. C'est curieux, se dit-il en lui-même, est-ce que j'aurais exposé sans le savoir? Tout juste, ce tableau est bien son œuvre, seulement au lieu d'être signé Beauquesne, il est signé Gaubault. Vous pensez quelle surprise ! Il court immédiatement faire part de sa découverte au marchand de tableaux qui était censé le correspondant et le dépositaire de Gaubault. Le marchand le regarde stupéfait et lui avoue qu'il ne connait pas plus ce Gaubault que M. Beauquesne, mais que ses militaires s'enlèvent comme des petits pains et qu'il n'en a jamais assez. Vous devinez le reste. Après avoir fait constater la fraude, M. Beauquesne intenta une action en dommages-intérêts à son courtier malhonnête et... l'action dure encore.

Je n'ai qu'un mot à dire de la *Résurrection de Lazare* par Ulysse-Roy. Si le peintre angevin a voulu vous prouver qu'il était capable de rajeunir un sujet passablement vieilli, il a réussi de tous points, son œuvre est belle et forte, la composition en est très heureuse et l'exécution trahit la main d'un jeune maître, mais il fera bien de quitter les sentiers battus :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

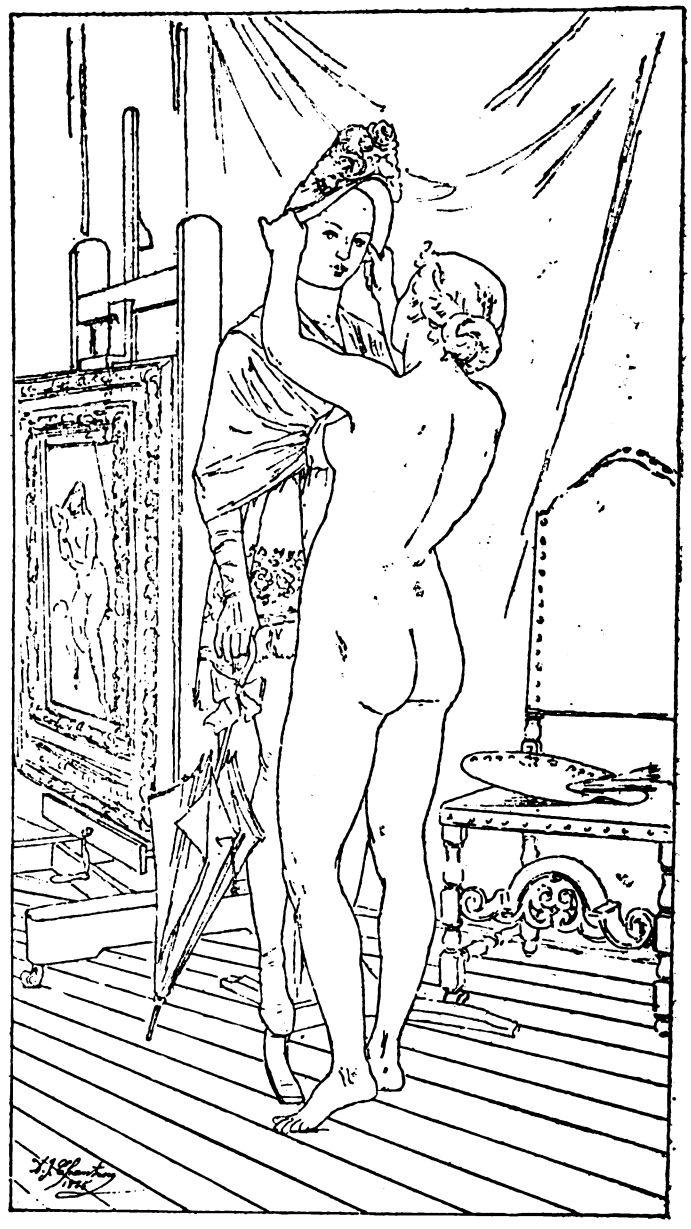
disait André Chénier. Je livre ce vers à ses méditations et à celles de M. Lagarde, qui expose un *Christ au tombeau,* d'un dessin très pur et d'un grand caractère.

Arrivons maintenant aux tableaux de genre. Ils sont nombreux et très variés. Voici d'abord la *Jeune fille à la colombe* et la *Toilette du mannequin* de M. Chantron. Deux inspirations bien différentes, mais qui ne laissent pas que de me plaire, parce qu'elles me révèlent en M. Chantron une nature aussi riche que diverse. Aimez-vous les choses simples ? Arrêtez-vous devant sa *Jeune fille,* c'est le printemps dans toute sa fraîcheur, c'est la pudeur dans toute sa grâce. Préférez-vous la fantaisie? Vous en trouverez beaucoup dans la *Toilette du mannequin.* On a fait bien des fois le repos du modèle, mais on n'avait pas encore songé à occuper ses loisirs d'une façon aussi amusante. M. Chantron me semble avoir le tempéramment d'un humoriste. L'humour, j'entends le vrai, est assez rare en peinture. Il y a même une place à prendre dans ce genre entre Vibert et Cazanova, qui sont plutôt des comiques. Je crois qu'en se laissant aller au fil de sa nature, M. Chantron pourrait l'occuper. Qu'il y réfléchisse. Cela ne l'empêcherait pas de peindre admirablement les fleurs et les colombes.

Je ne connais pas Concarneau, mais j'irais volontiers y faire un tour si toutes les pêcheuses de ce pays sont aussi belles que la *Jeune fille* que nous présente M. A. Guillou. A la bonne heure, voilà au moins une fille de la mer qui vous délasse des pêcheuses de crevettes en sucre de M. Feyen-Perrin. Elle est solide et bien bâtie, elle a de bons bras et la figure pleine.

Tout en elle respire la santé. Vienne un beau gars qu'elle aime et qui l'épouse et Concarneau aura de leur chef de fiers enfants. Maintenant, il faut dire aussi que M. Guillou a encadré sa payse dans une fort jolie marine. Si l'habit ne fait pas le moine, c'est la plume qui fait l'oiseau ; la plus belle figure, enlevée de son cadre, perd la moitié de son charme.

M. Flavien Peslin nous a rapporté de Pont-Aven une petite *Marchande de pommes* bien intéressante, et les fillettes de Loc-Maria, se rendant à l'école sous le même parapluie, font beaucoup d'honneur à leur mère d'abord, à M. Beau ensuite qui les a portraiturées. Le panneau décoratif de M. Clémansin du Maine paraît inspiré du jugement de Pâris. Mais pourquoi l'avoir baptisé : *Fantaisie* ? Ce titre-là ne dit pas grand'chose. J'aurais préféré celui d'idylle,



485. — CHANTRON : *La toilette du Mannequin*

Digitized by Google

24. — ALLEAUME : *Caïn*

3620. — CASINI : *Le bonnet du petit frère* (statue plâtre)

24. — ALLEAUME : *Tête de Caïn*

Digitized by Google

car c'est une pastorale que ce tableau qui nous représente un éphèbe au torse nu, offrant un bouquet à une jeune nymphe qui tient une pomme dans sa main droite et ne songe même pas à se faire une feuille de vigne de sa main gauche. Mais qu'importe le nom ! l'essentiel est que la chose soit charmante, et c'est le cas de cette *Fantaisie*.

Le *Marchand de cheveux* de M. Lebihan, nous rappelle une coutume barbare qui, pour l'honneur de notre pays, a presque disparu des mœurs bretonnes. Autrefois, du temps des patâches et des diligences, cela se faisait à peu près partout : pour un méchant mouchoir de couleur, pour un fichu de deux liards, les femmes livraient volontiers leur chevelure aux coureurs de foires. Maintenant que les chemins de fer ont supprimé les distances et que les campagnards vont à la ville pour un oui ou pour un non, les femmes y regardent de plus près. Si économes qu'elles soient, elles préfèrent acheter le mouchoir dont elles ont besoin ou envie, plutôt que de vendre leurs cheveux. Elles ont conscience du crime qu'elles commettent en découronnant ainsi, de gaieté de cœur, leurs têtes blondes et brunes. Regardez la jeune fille qui, dans le tableau de M. Lebihan, est en train de se laisser tondre. Chaque coup de ciseau lui va au cœur, et à la façon dont elle joint les mains on sent qu'elle souffre dans son amour-propre et qu'elle regrette sa chevelure rousse... Dans vingt ans, dans trente ans, ce tableau n'aura plus qu'un intérêt historique ; on le regardera par curiosité comme ces anciennes images qui nous parlent des coutumes du temps passé.

Avec la *Psyché et les Parques* de M. Cormeray et la *Dispute d'Arachné* de Mlle Houssay, nous entrons en pleine mythologie. J'aime assez les vieilles fables quand elles sont bien contées. Celle de Psyché n'est pas précisément nouvelle et les poètes et les peintres y ont puisé le sujet des compositions les plus diverses. Mais l'épisode de la boîte mystérieuse n'avait encore tenté personne, et M. Cormeray, qui connaît son Apulée, s'est dit qu'il y avait là matière à quelque joli tableau. A-t-il eu tort ? Evidemment non, puisqu'on s'accorde à trouver beaucoup de charme à sa Psyché.

La *Dispute d'Arachné* demandait une main aussi habile que légère. C'est Mlle Houssay qui s'est chargée de nous la peindre, et, galanterie à part, elle a complètement réussi. Arachné est vue de dos comme dans le dessin que nous publions ; Minerve est vue de profil et les ciseaux seuls qu'elle tient à la main nous indiquent qu'il y a dispute entre elle et sa voisine, car Arachné a l'air absolument calme et, si l'on ne connaissait la fable, on ne devinerait jamais, à la voir puiser dans sa corbeille la laine dont elle a besoin pour sa tapisserie, qu'elle a maille à partir avec la déesse. Mais quelle grâce dans les contours et quelle harmonie dans les lignes ! Cette toile a la transparence d'une peinture sur porcelaine sans en avoir la sécheresse.

Après le Bal, de M. Baader, mériterait mieux qu'une simple mention, mais j'ai hâte d'arriver aux paysagistes qui, cette année encore, exposent des choses remarquables. Je disais en commençant que lorsqu'on réunirait dans une exposition particulière les tableaux de nos compatriotes, on s'apercevrait que les meilleurs d'entre eux ont une façon de voir et de rendre la nature qui leur est propre. C'est surtout aux paysagistes que je pensais en écrivant ces lignes. On s'extasie et avec raison, j'en conviens, devant les Pelouse et les Tattegrain, les Adam et les Ségé, mais qu'on prenne donc la peine d'examiner au Salon le *Puits des Roches* de M. Tancrède Abraham, les *Étiers de Kromenac'h* et le *Givre* de M. Léon de Bellée, la *Grotte de Fingal* de M. Bouquet, les *Bords de l'Eure* de Léon Joubert, l'*Inondation* de M. Meaufra, les *Vieux tamaris sur les bords du Nil* de M. Riou, la *Matinée de janvier à Pau* de M. Raymond, et la magnifique *Cour du vieux château* de M. Drioux, on verra que nos paysagistes bretons et angevins ne sont inférieurs à qui que ce soit. Ce sont pour les trois quarts des primitifs et des poètes, plus préoccupés de saisir l'âme des choses que de rendre exactement leur image. Ils sont tous plus ou moins, sans le savoir, les fils de glorieux paysagistes nantais qui répondent au nom de Jules Dupré, et vous savez quel sentiment de la nature se dégage de la moindre de ses œuvres. Dupré est avec Corot le peintre qui nous a donné les plus beaux crépuscules. Je serais bien étonné si M. Glaise, dont on peut voir au Salon l'*Impression du soir au bord de la mer, en Bretagne*, n'arrivait à se faire un nom d'ici quelques années. Il a tout ce qu'il faut pour cela, il ne lui manque qu'un peu d'étude.

∴

Parlerai-je à présent des dessins et des aquarelles, des pastels et des miniatures ? Je le ferais bien volontiers, mais la *Revue* n'y suffirait pas. Jamais, en effet, les aquarellistes n'ont été plus nombreux et voici que le pastel revient à la mode, le pastel qui depuis Latour a subi chez nous une si injuste dépréciation en même temps qu'une si longue éclipse. Je me bornerai donc, faute de place, à citer les aquarelles d'Abraham, de Mlle Marie Adrien, de Beau, Delafosse, Forges, Hoffmann, Luminais, du Pontavice, Rathouis, Lucien Roy ; les miniatures de Mme de Las Cases, de Mlle Giffard, et les beaux cartons de M. Baader sur *l'élection de Pélayo 1^er^ au trône des Asturies* et la *Reddition de Séville*.

Quant à la sculpture, je vous demande la permission de saluer au passage la *Madeleine* de Dolivet, le *Pêcheur de pieuvres* de Léofanti, le *Bonnet du petit frère* de Mlle Casini, les *Jeunes filles* de Mme

Digitized by Google

1205. — Mlle HOUSSAY : *La dispute d'Arachné et de Minerve Athéné*

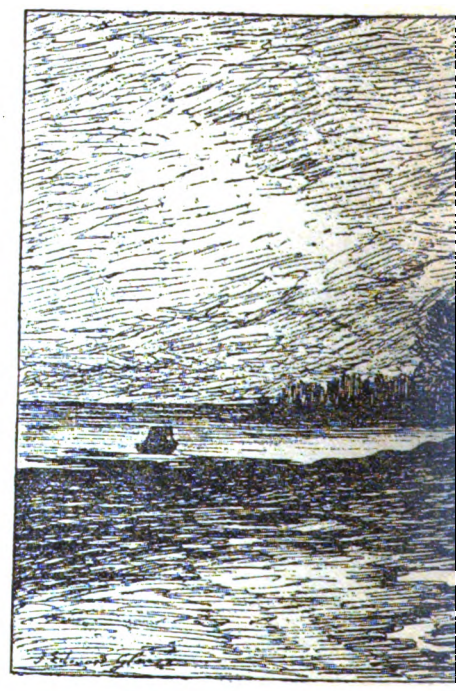
158. — LÉON DE BELLÉE : *Les étiers de Kromenac'h (Morbihan)*

Digitized by Google

NAYEL (A.-F.-J.)
Marchande de Sardines

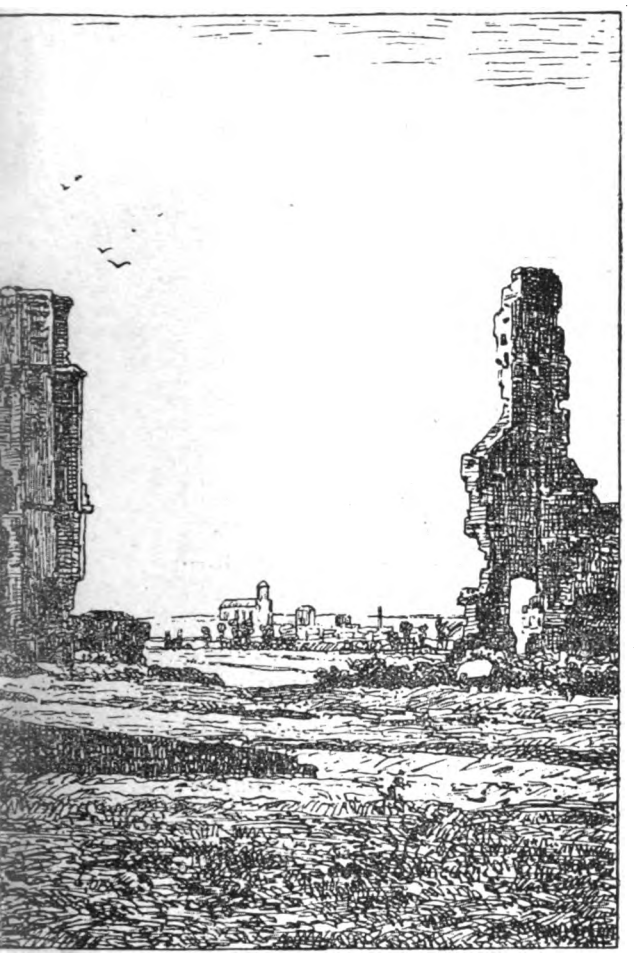
355. — BRIOUX : *La cour du vieu*

1845. — PESLIN : *La petite marchande de pommes*



1073. — GLAIZE : *Impression*

Digitized by Google



: château (Anjou)

du soir au bord de la mer

1744. — NICOLAS : *Portrait de M. J...*

Digitized by Google

Cazin, les remarquables portraits du *Comte de Falloux* par M. de Themellier, et de M. *Gustave Heuzé* par Taluet. Il y a bien aussi la *Marchande de sardines* et le *Braconnier* de M. Nayel, mais ces deux mignonnes statuettes ont été brisées dans leur voyage de Lorient à Paris, si bien que l'auteur s'est vu forcé de les retirer. Pareil malheur est arrivé au buste en marbre du *Duc d'Orléans* par M. Pierre Gourdel. Ce pauvre duc n'a vraiment pas de chance. Non seulement il fit de son vivant une chute mortelle, mais il se casse le nez après sa mort, en tombant du haut de la voiture du comte de Lespinasse-Langeac, et ce qui rend l'accident plus triste encore, c'est qu'il en résulte pour l'artiste une perte sèche de quatre mille francs.

Cependant, que M. Pierre Gourdel se console, son médaillon en terre cuite d'Auguste Brizeux lui en vaudra d'autres, car il est vraiment remarquable et les poètes portent bonheur à ceux qui ont le culte de leur mémoire. M. Gourdel est un admirateur enthousiaste du doux chantre de *Marie*, il voudrait que, sans plus tarder, nous fassions appel à tous les Bretons pour lui élever un monument digne de lui, à Lorient, sa ville natale. Patience! la gloire de Brizeux grandit chaque jour et le temps est proche où nous dresserons la statue du barde qui put dire de lui-même en toute vérité :

Il aimait son pays et le faisait aimer.

LÉON SÉCHÉ.

LISTE

DES ARTISTES BRETONS ET ANGEVINS

ayant exposé au Salon de 1886.

ARTISTES BRETONS

PEINTURE

Abraham (Tancrède), né à Vitré.
3 — *Le Puits-des-Roches ;* — Ille-et-Vilaine.

Baader (Louis), né à Lannion, élève de M. Yvon.— **H. C.**
79 — *Après le bal.*
80 — *Fleurs d'automne.*

Baillet (Ernest), né à Brest, élève de MM. Saunier et Pelouze. **EX.**
92 — *Les chaussons de listère ; — Pont-de-l'Arche (impasse de l'abbaye-sans-Toile).*
93 — *Etude ; — Pont-de-l'Arche.*

Beau (Alfred), né à Morlaix, élève d'Eugène Isabey.
141 — *Allant à l'école ; — enfants du faubourg de Loc-Maria, à Quimper.*

Beauquesne (Wilfrid-Constant), né à Rennes, élève de M. Vernet-Lecomte.
146 — *Anathème ; — sœur de Saint-Vincent-de-Paul défendant l'entrée d'une ambulance.*

Bellée (Léon de),né à Ploërmel, élève de MM. Montfort et Lansyer.
158 — *Les étiers de Kromenac'h ; — Morbihan.*
159 — *Le givre ; forêt de l'Aigue.*

Bellet (Auguste), né à Châteaubriant, élève de M. Cabanel.
162 — « *Ce sont eux !....* »

Boucher (Alfred-Jean), né à Nantes, élève de M. A. Sauzay.
293 — *Le restant du Long-Rocher ; — forêt de Fontainebleau.*

Bouquet (Michel), né à Lorient. — **H. C.**
315 — *Grotte de Fingal ; — Ecosse.*

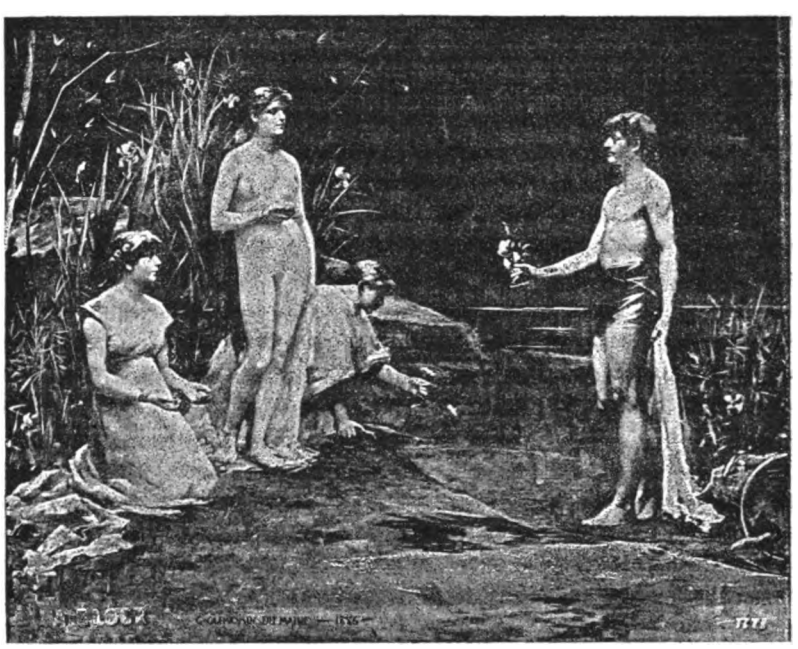
Chantron (Alexandre-Jacques), né à Nantes, élève de Picot.
484 — *Jeune fille à la colombe.*
485 — *La toilette du mannequin.*

Chevreau (Eugène-Louis), né à Nantes, élève de Lehman et Galbrund.
514 — *Portrait de M. E. G.....*

Clémansin du Maine (Georges), né à Nantes, élève de MM. E. Delaunay et Puvis de Chavannes.
539 — *Fantaisie ; — panneau décoratif.*
540 — *Portrait de M. le vicomte de V. M.*

Digitized by Google

162. — BELLET : *Ce sont eux !*



539. — CLÉMANSIN DU MAINE : *Fantaisie. Panneau décoratif*

Digitized by Google

Crouan (Mlle Julie), née à Brest, élève de MM. Colas et Salomé.
620 — *La limonade.*

Delaunay (Elie), membre de l'Institut, né à Nantes, élève de J. Sotta, H. Flandrin et L. Lamothe. **H. C.**
711 — *Portrait de M. H. Meilhac.*
712 — *Portrait de Mme ****

Deshayes (Célestin), né à Saint-Malo.
761 — *Le lit de l'Aven à marée basse ; — à Pont-Aven* (Finistère).
762 — *La gorge de Nerva ; — Saint-Rambert-en-Bugey* (Ain).

Douillard (Alexis-Marie-Louis), né à Nantes, élève de Hippolyte Flandrin, de Gleyre et de Gérôme. — **EX.**
803 — *Portrait de M. L. D.*

Dubois (Hippolyte), né à Nantes.
813 — *Portrait de madame T....*

Glaize (Jean-Edouard), né à Lorient.
1073 — *Impression du soir au bord de la mer ;* — Bretagne.

Guillou (Alfred), né à Concarneau (Finistère), élève de MM. Cabanel et Bouguereau. **H. C.**
1143 — *Jeune fille de Concarneau.*

Houssay (Mlle Joséphine), née à Nantes, élève de M. Henner.
1205 — *La dispute d'Arachné et de Minerve Athéné* (Ovide).

Jobbé-Duval (Félix) né à Carhaix (Finistère), élève de Paul Delaroche.
1266 — *Portrait de madame S.....*
1267 — *Portrait de J. B....*

Joubert (Léon), né à Quimper, élève de M. Pelouse.
1273 — *Bords de l'Eure, près Pont-de-l'Arche.*

Lagarde (Lucien), né à Vannes, élève de MM. Boulanger, Merson et Roubaud.
1324 — *Christ au tombeau.*

Lebihan (Alexandre), né à Langonnet (Morbihan), élève de Cabanel.
1405 — *Le marchand de cheveux ; — Bretagne.*

Lehideux (Paul-Edouard), né à Brest, élève de M. Yon.
1437 — *Kérizouarn*, près Lannilis (Finistère).

Le Roux (Charles-Marie-Guillaume), né à Nantes, élève de Corot. **H. C.**
1464 — *Un marais du bas de la Loire.*
1466 — *Le marais.*

Luminais (Evariste-Vital), né à Nantes, élève de L. Cogniet et Troyon. **H. C.**
1525 — *Pilleur de mer.*
1526 — *Première mère.*

Maufra (Maxime), né à Nantes, élève de MM. A. Leduc et C. Lebourg.
1604 — *Inondation de la Haute-Ile, près Nantes ; effet d'hiver.*
1605 — *Bateaux de pêche, à la Haute-Ile, près Nantes ; — juillet.*

Meslé (Joseph-Paul), né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), élève de M. Bonnat.
1644 — *Portrait de M. P.*
1645 — *Deux sœurs.*

Nicolas (Auguste-Jules), né à Brest, élève de MM. J. Lefebvre et Boulanger.
1744 — *Portrait de M. J....*

Nobillet (Auguste-Michel), né à Vitré, élève de MM. E. Vernier et P. Vayson.
1750 — *Parterre de Ménars.*
1751 — *Provisions.*

Peslin (Flavien), né à Brest, élève de MM. Cabanel et Pelouse.
1845 — *La petite marchande de pommes ; — Basse-Bretagne.*

Picou (Henry-Pierre), né à Nantes, élève de P. Delaroche. — **H. C.**
1884 — *Portrait de mademoiselle D....*
1885 — *Femme couchée ; — étude.*

Raub (Charles-Francisque), né à Brest, élève de Bonnat.
1963 — *Etude.*

Raymond (Marie-Gaétan), né à Nantes, élève de M. L.-O. Merson.
1967 — *Une matinée de janvier à Pau.*

Riou (Edouard), né à Saint-Servan.
2010 — *Vieux tamaris sur les bords du Nil, près Mansourah.*

Serenne (Célestin), né à Nantes.
2182 — *Portrait du docteur Destez.*

Toulmouche (Auguste), né à Nantes, élève de Gleyre.
2302 — *Portrait de Mlle Marthe Devoyod.*
2303 — *Portrait de Mme Rose Caron.*

Vail (Eugène-Laurent), né à Saint-Malo, élève de Cabanel et Dagnan.
2334 — *Sur la Tamise.*

Vincent (Mlle Lucie-Henriette), née à Brest, élève de MM. Carolus-Duran et Henner.
Portrait de Mlle C....

DESSINS

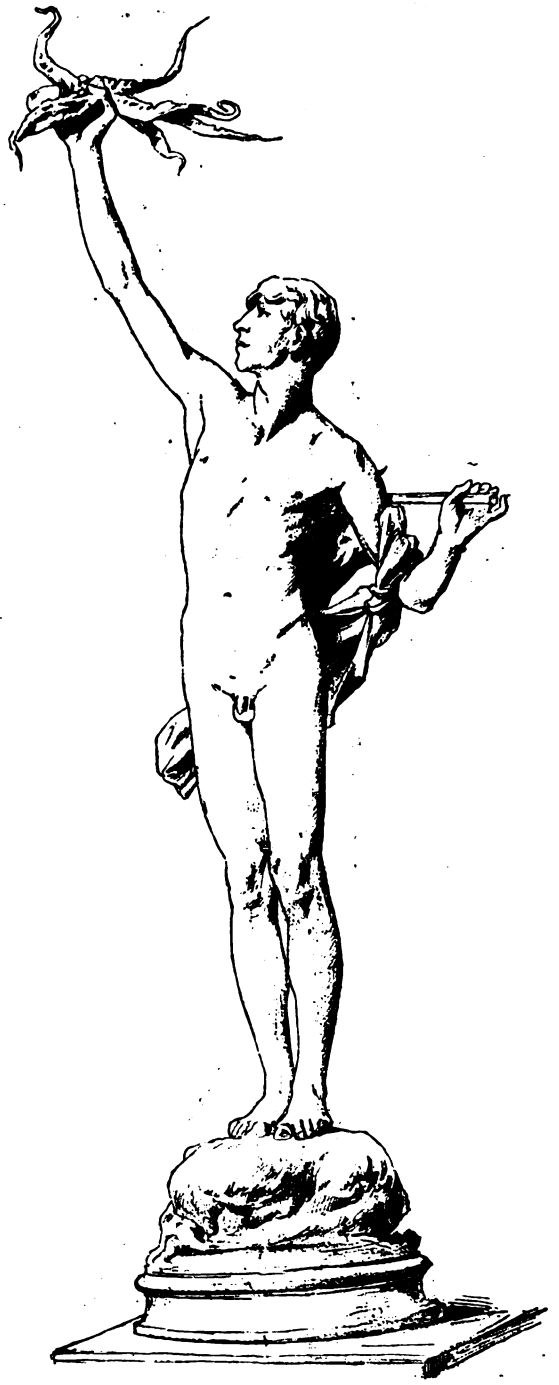
cartons, aquarelles, pastels, miniature, vitraux, émaux, porcelaines, faïences.

Abraham (Tancrède), né à Vitré.
2489 — Quatre aquarelles :
1. L'église de Gennes-sur-Loire. — 2. Tour Saint-Blaise, à Vichy. — 3. Le vieux pont de Thiers. — Le jour près l'ardoisière.
2490 — Quatre aquarelles :
1. Les moulins de Gohier (Maine et-Loire).— 2. Eglise du Toureil (Maine-et-Loire).—3. Le plateau de Chauvigné (Maine-et-Loire).—4. Le chemin du fort Duguesclin, près Paramé.

Adrien (Mlle Marie), née à Nantes, élève de M. Rivoire.
2494 — *Jardinière de rhododendrons et d'aubépine ;* — aquarelle.

Digitized by Google

141. — BEAU : *Allant à l'école*



4190. — LÉOFANTI : *Le pêcheur de pieuvres*
(Statue plâtre)

2331. — ULYSSE ROY : *La Résurrection de Lazare*

Digitized by Google

2495 — *Panier de pivoines et de rhododendrons;* — aquarelle.

Baader (Louis), né à Lannion, élève de M. Yvon **H. C.**

2523 — *Election de Pelayo Ier au trône des Asturies.*

Carton pour l'exécution d'une série de peintures représentant l'expulsion des moines d'Espagne du VIIIe au XVe siècle.

2524 — *Reddition de Séville ; — traité de paix conclu entre Fernando III, dit le saint, et les Maures.*

Beau (Alfred), né à Morlaix, élève d'Isabey.

2537 — *Vue du port de Quimper, à marée basse ;* — aquarelle.

Bouquet (Michel), né à Lorient. **H. C.**

2592 — *Hutte de charbonniers.*

Cazin (Mme Marie), née à Paimbœuf.

2653 — *Convalescente.*

2654 — « *La bercée* » ; — *marin.*

Cox (Raymond), né à Nantes, élève de M. Merson.

2702 — *Les pêcheurs de saumons, à Nantes.*

2703 — *La cour Leroux, à Nantes.*

Delafosse (Lucien), né à Saint-Malo, élève de M. Harpignies.

2743 — *Vues d'Algérie ;* — aquarelles.

2744 — *Falaises de Rothéneuf ;* — aquarelles.

Du Breignou (Henry), né à Morlaix, élève de Princeteau.

2788 — *En attendant la meute ;* — aquarelle.

Durand (Albert), né à Fougères, élève de MM. J. Lefebvre et Boulanger.

2798 — *Portrait de M. le baron de P.*

2799 — Deux miniatures :

1. Portrait d'enfant. — 2. Vieux paysan, tête d'étude.

Filloleau (Mlle Marguerite), née à Nantes, élève de l'école nationale et de Mme de Cool.

2827 — *Portrait de M. E. B....* — porcelaine.

Forges (Joseph), né à Auray, élève de M. Ch. Gosselin.

2841 — Quatre aquarelles :

1. Maison de pêcheur, à Auray. — 2 et 3. Rues d'Hennebont. — 4. La tour du Connétable à Vannes.

Fréminville (Antoine-Bonaventure de), né à Lorient, élève de Cox.

2850 — Deux aquarelles ; — *études.*

Giffard (Mlle Charlotte), née à Clisson, élève de Mme Thoré.

2884 — Trois miniatures :

1. Portrait de Mme Caron, de l'Opéra. — 2 et 3. Portraits d'enfants.

Gourdon (Maurice-Marie), né à Nantes.

2895 — *Montagnes de la haute région d'Oo* (Haute-Garonne).

Hiard (Mlle Elisa), née à Brest.

2948 — *Pétunias et chrysanthèmes ;* — faïence.

Hoffmann (François-Casimir), né à Plancouët, élève de son père.

2953 — *Souvenirs de Bretagne ;* — **aquarelles.**

Kermabon (Mlle Adélie-Marie), née à Saint-Malo.

2981 — *Portrait de Mme S....* — **porcelaine.**

Luminais (Evariste), né à Nantes, élève de Cogniet et Troyon. **H. C.**

3098 — *Cavalier du XVIIe siècle ;* — **aquarelle.**

Manchon-Duchesne (Mme Valentine), née à Nantes.

3107 — *Portrait de bébé Paul ;* — **porcelaine.**

Nobillet (Auguste-Michel), né à Vitré, élève de MM. Vernier et Vayson.

3191 — *Un rosier.*

Pontavice (vicomte Ulric du), né à Fougères, élève de MM. J. Lefebvre et Boulanger.

3248 — *Nature morte ;* — aquarelle.

Precot (Mlle Julie), née à Nantes, élève de M. Gaston Béthune.

3250 — *Souvenir d'Enghien.*

Rathouis (Louis-Thomas-Arthur), né à Nantes.

3261 — *L'épave (préfailles) ;* — aquarelle.

Riou (Edouard), né à Saint-Servan.

3285 — *La vague, au Havre ;* — **pastel.**

3287 — *Le vent du Kamsin (simoun) ; aux bords du lac Timsalt (canal de Suez);* **pastel.**

Roy (Lucien), né à Nantes.

3306 — **Huit aquarelles.**

SCULPTURE

Belouin (Paul-François), né à Rennes, élève de Toussaint.

3495 — *Saint-François-de-Salles ;* — statue, plâtre.

3496 — *Une vierge mère ;* — statue, plâtre.

Biron (Stanislas-Francis), né à Nantes, élève de Potel

3519 — *Portrait de M. W.....;* — **médaillon,** plâtre.

Casini (Amélie), née à Dinan de parents italiens, élève de MM. Ogé et Escoula.

3620 — *Le bonnet du petit frère ;* — **statue,** plâtre.

Casini (Ernest), né à Dinan, élève de M. Dujardin.

3621 — *Portrait de M. le Dr V....;* — **buste,** terre cuite.

Cazin (Mme Marie), née à Paimbœuf.

3624 — *Jeunes filles ;* — groupe, bronze.

3625 — *Fragment de décoration ;* — haut relief, plâtre.

Corbier (Désiré-Jean), né à Saint-Brieuc, élève de Madrassy.

3699 — *L'enfant prodigue ;* — buste, plâtre.

(Fragment d'une statue en cours d'exécution.

Dolivet (Emmanuel), né à Rennes, élève de M. Cavelier.

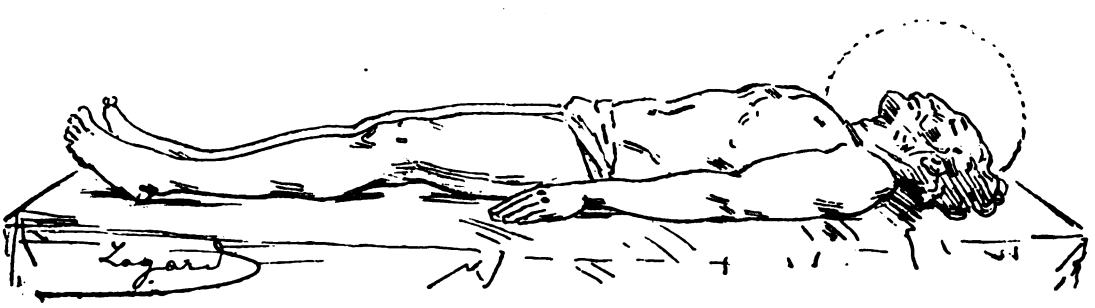
3819 — *Madeleine ;* — statue, marbre.

Gilbault (Ferdinand), né à Brest.

3953 — *Portrait de M. Henri G....;* — **bas relief,** bronze.

Digitized by Google

146. — BEAUQUESNE : *Anathème !*



1324. — LAGARDE : *Christ au tombeau*

Digitized by Google

Gourdel (Pierre), né à Châteaugiron (Ille-et-Vilaine), élève de l'Ecole de dessin de Rennes et de MM. J. Gourdel et Bonnassieux.

3974 — *Le duc d'Orléans ;* — buste, marbre.

3975 — *Aug. Brizeux ;* — médaillon, terre cuite. (pour le musée de Lorient).

Guilbaud (Gustave), né à Nantes, élève de Grootaers, Carpeaux et Etex.

4000 — *Etienne Dolet ;* — statuette, plâtre.

Jegoudez (Léon-Charles), né à Pont-Scorff (Morhihan)

4089 — *La petite morte ;* — médaillon, plâtre.

Lavie (Adolphe-Jules), né à Morlaix (Finistère).

4142 — *Portrait de M. A. D..... ;* — médaillon, bronze.

Le Bourg (Charles-Auguste), né à Nantes, élève de F. Rude. — **H. C.**

4148 — *Portrait de madame A. D..... ;* — buste, terre cuite.

4149 — *Portrait de M. E. L..... ;* — haut-relief, plâtre.

Léofanti (Adolphe), né à Rennes, élève de Picot et de Lanno.

4190 — *Le pêcheur de pieuvres ;* — statue, plâtre.

Ogé (Pierre-Marie-François), né à Saint-Brieuc, élève de son père, de Carpeaux et de M. Eude.

4373 — *Virginie ;* — statue, terre cuite.

4374 — *Rosine ;* — buste, terre cuite.

Quinton (Eugène), né à Rennes, élève de M. Cavelier **EX**.

4451 — *L'amour président à la toilette ;* — statuette, plâtre.

Saint-Gervais-de-la-Salle (Mlle Charlotte), née à Nantes, élève de Mme Léon Bertaux.

4520 — « *Attendez-moi sous l'orme* » ; — buste, plâtre.

Saurin (Donatien-Pierre), né à Nantes, élève de MM. Grootaers et Roubaud.

4532 — *Deux portraits ;* — médaillons, plâtre.

4533 — *Deux portraits ;* — médaillons, bronze.

Tréhart (Henri), né à Nantes, élève de M. Toussaint Armand.

4611 — *Fillettes ;* — médaillon, terre cuite.

4612 — *Fillettes ;* — médaillon, terre cuite.

GRAVURE

Abraham (Tancrède), né à Vitré.

4717. — Une gravure :
Le puits des Roches, d'après le tableau de l'auteur.

Corduan (Mme Augustine de), née à St-Brieuc.

5028. — Quatre gravures sur bois.

Poynot (Mlle Gabrielle), né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), élève de M. Waltner.

5317. — Une gravure :
La Belle Ferronnière, d'après Léonard de Vinci.

5318. — Une gravure :
Elisabeth de France, d'après Rubens.

ARCHITECTURE

Ollivier (Félix), né à Guingamp, élève de M. Guadet.

4866. — *Arc du château de Gaillon.*

Ridel (Léopold-Joseph), né à Nantes, élève de MM. Bourgerel et Douillard.

4889. — *Petit lycée construit à Laval.*

4890. — *Croquis de voyage en Italie.*

ARTISTES ANGEVINS

PEINTURE

Alleaume (Ludovic), né à Angers, élève de MM. Boulanger et Hébert.

24. — *Caïn.*

Axilette (Alexis), né à Durtal (Maine-et-Loire), élève de M. Gérôme.

73. — *Portrait de M. Haraucourt.*

74. — *Portrait de Mlle M.-L.-B...*

Brioux (Lionel), né à Angers, élève de M. Lansyer.

355. — *La cour du vieux château ;* — *Anjou.*

Chaillery (Eugène-Louis), né à Angers, élève de M. Cormon.

476. — *Portrait de l'ami Gustave C...*

477. — *Portrait de ma mère.*

Corbineau (Auguste-Charles), né à Saumur, élève de M. Hébert.

579. — *La vieille Yvonne.*

Cormeray (Georges), né à Angers, élève de MM. Brunclair, J. Dauban et F. Barrias.

582. — *Psyché et les Parques.*

« Psyché portant la boite mystérieuse que lui a remise Proserpine, méprise les prières insidieuses de trois vieilles filandieres, et reçoit enfin avec adoration la blanche lumière des cieux. »

(APULÉE. — *Métamorphoses.*)

Duchemin (Olivier), né à Saumur, élève de M. Armand-Beauvais.

822. — *Coteaux de Bretteville.*

823. — *Le soir sur la Seine.*

Grasset (Frédéric), né à Cholet, élève de M. Cormon.

1098. — *Les bords de la Marne et les hauteurs de Chennevières ;—vue prise à la Varenne-St-Maur.*

Hublin (Emile-Auguste), né à Angers, élève de Picot.

1212. — *Marie.*

1213. — *Fruits et gibier.*

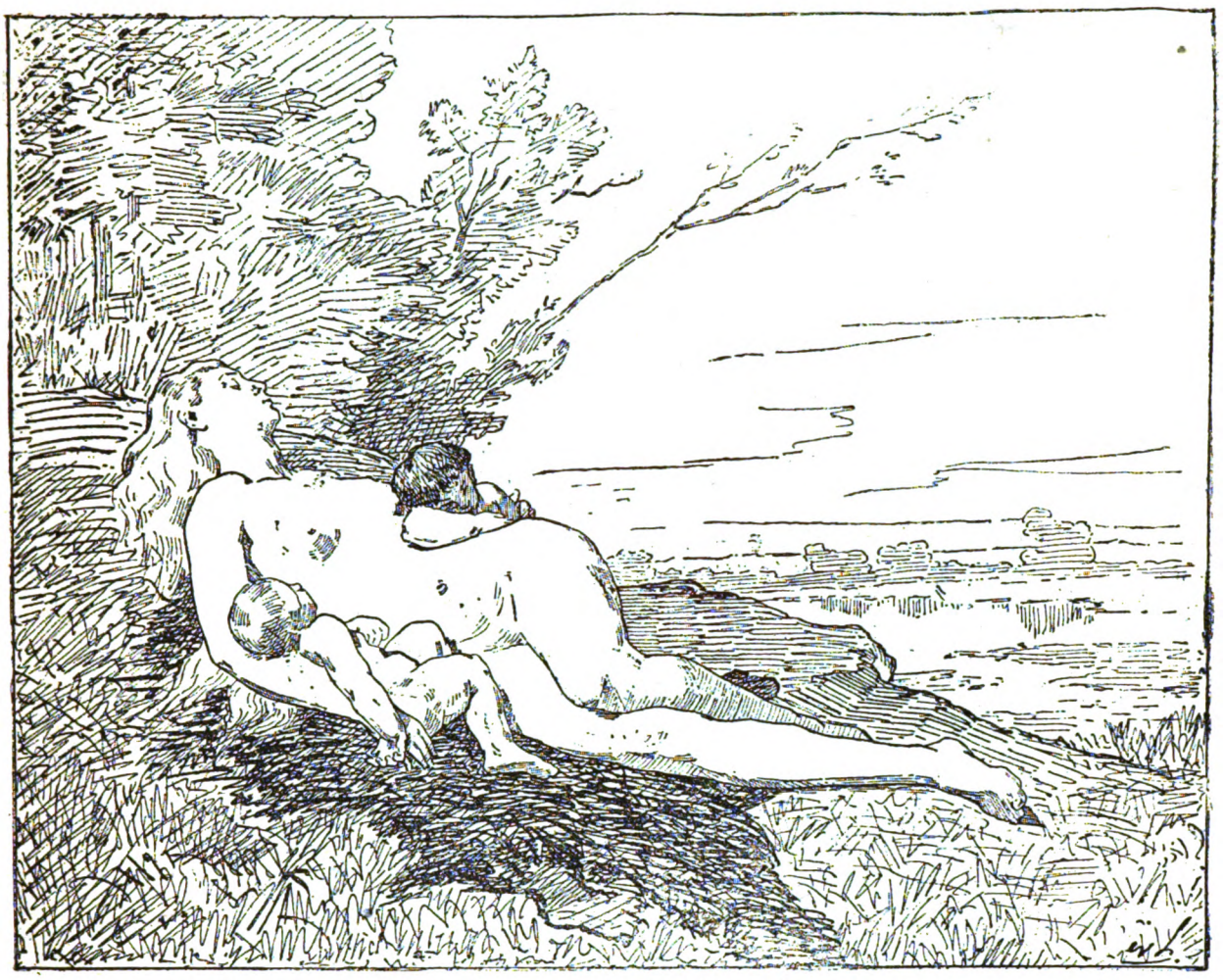
Lutscher (Fernand), né à Angers, élève de J. Dauban et Brunclair.

1529. — *Un chemin de traverse en Anjou.*

Saint-Genys (Arthur-Marie-Camille de), né à Angers, élève d'Aligny.

2108. — *Une châtaigneraie en Anjou.*

Digitized by Google



1526. — LUMINAIS : *Première mère*

97. — BAADER : *Après le Bal*

Digitized by Google

159. — DE BELLÉE : *Le givre — forêt de l'Aigue*

Tessier (Louis-Adolphe), né à Angers, élève de Gérôme.

2269. — *Chômage.*

2270. — *Chanteuse des rues.*

Ulysse-Roy (Jean), né à Angers, élève de Cabanel.

2331. — *La résurrection de Lazare.*

DESSINS, CARTONS, AQUARELLES, PASTELS, MINIATURES, VITRAUX, ÉMAUX, PORCELAINES, FAÏENCES.

Bruneau (Charles), né à Angers.

2614. — *Portrait de Mlle Henriette M...*

2615. — *La marguerite ; bords de la Seine.*

Caminade (Georges), né à Angers.

2633. — *Portrait de M.-L.-D...*; — émail.

Cesbron (Elie), né à Angers.

2655. — *Portrait de Mgr Freppel.*

2655. — *Portrait de M. de Falloux.*

Las Cases (Mad. Eugénie-Louise-Napoléone de) née à Chalonne-sur-Loire (Maine-et-Loire).

3032. — *Portrait de M. le comte de L. C.*; — miniature.

3033. — *Portrait de Mlle Marque de L. C...*; — miniature.

SCULPTURE

Astruc (Zacharie), né à Angers.

3450. — *Mars et Vénus* ; — groupe, plâtre.

Chemellier (Georges de), né à Angers.

3659. — *Portrait de M. le comte de Falloux* ; — buste, plâtre.

3660. — *Avant le bain* ; — groupe, bronze.

Denécheau (Séraphin), né à Angers, élève de David d'Angers et de F. Rude.

3783. — *Mme Elisa Lemonnier, fondatrice des écoles professionnelles des femmes* ; — buste, plâtre.

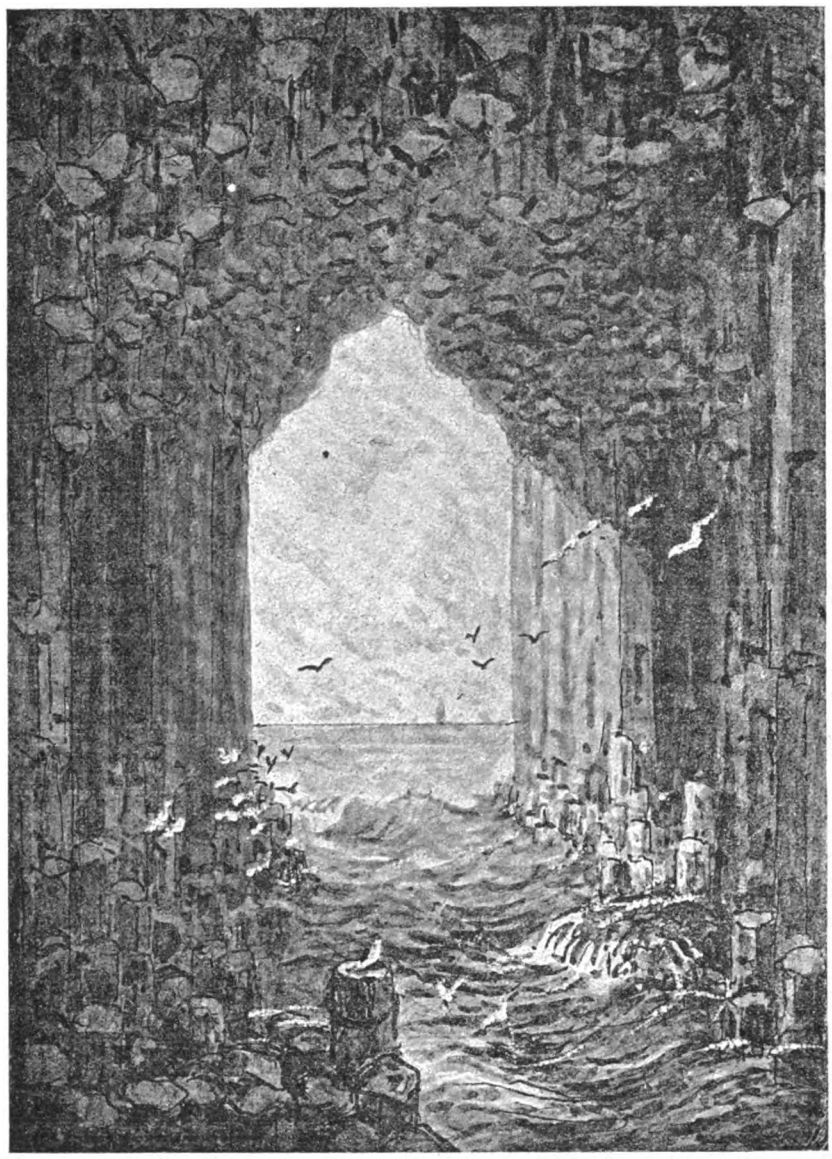
Desbois (Jules), né à Parçay (Maine-et-Loire), élève de M. Cavelier. — EX.

3791. — *Acis changé en fleuve* ; — statue, plâtre.

(Projet de fontaine, appartenant à M. le baron Alph. de Rothschild).

3792. — *Satyre et nymphe* ; — groupe, plâtre.

Digitized by Google



135. — BOUQUET : *Grotte de Fingal ; — Écosse*

Macé (Emile), né à Angers, élève de M. Cavelier.

4237. — *Portrait de M. M...* ; — médaillon, terre cuite.

Rouard (Georges-Jean-Baptiste), né à Angers, élève de M. Gérôme.

4495. — *Portrait de Mme B...* ; — médaillon, plâtre.

4496. — *Portrait de Mlle D...* ; — médaillon, plâtre.

Ruillé (Vicomte Geoffroy de), né à Angers.

4514. — *Le départ* ; — groupe, plâtre.

Saulo (Georges), né à Angers, élève de M. Cavelier.

4530. — Six médaillons ; — plâtre et terre cuite.

4531. — *Portrait de M. Poitevin* ; — médaillon, plâtre.

Taluet (Ferdinand), né à Angers. — EX.

4573. — *Portrait de M. Derveillé* ; — buste, plâtre.

4574. — *Portrait de M. Gustave Heuzé* ; — buste, plâtre.

GRAVURE

Huault-Dupuy (Valentine), née à Angers, élève de MM. Sauvageot et Toussaint.

5165. — Quatre gravures.

GRAVURE EN MÉDAILLES ET SUR PIERRES FINES

David (Adolphe), né à Baugé, élève de Jouffroy.

4709. — *Distribution des drapeaux, 14 juillet 1880.* — camée, sardonyx.

4710. — *Portrait de Mad. A. P...* ; — camée, sardoine et médaillon, terre cuite.

ARCHITECTURE

Boutier (Jules), né aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire), élève de M. Laisné.

4764. — *Manoir de Saint-Ouen* ; — trois chassis.

Digitized by Google

2334. — VAIL : *Sur la Tamise*

BIBLIOGRAPHIE

Revue des Traditions populaires, n° 3 — *Le géant Calabardin,* conte de la Basse-Bretagne par F.-M.-Luzel ; le *Plongeur*, chanson de la Haute-Bretagne par Paul Sebillot.

—

Revue pédagogique, n° du 15 mai. — *Le collège de Vannes en 1830,* par Jules Simon. Reproduction de l'article de l'illustre écrivain que nous avons publié dans notre numéro du 15 avril. Cet article a été reproduit par plus de trente journaux de Paris et de la Province.

—

Numéros de la Revue en préparation. — Au mois de juillet prochain nous publierons un numéro consacré à l'exposition de Nantes ; — au mois d'août, un numéro consacré à la Reine Anne de Bretagne avec reproduction des meubles, bijoux, heures, missels et autres objets lui ayant appartenu ; — au mois de septembre, le Salon nantais ; — au mois d'octobre le n° du Roi René.

Nous prions nos lecteurs qui seraient en possession de documents peu connus sur la Reine Anne et le Roi René de vouloir bien nous les communiqner le plus tôt possible.

—

Le dîner du Salon. — La *Revue* organise pour le 28 courant, à l'occasion du Salon,un dîner auquel seront conviés tous les écrivains et artistes bretons et angevins. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

—

Avis à nos abonnés. — Nous informons nos souscripteurs dont l'abonnement de six mois expire aujourd'hui, que, pour leur éviter la peine et les frais de renouvellement, l'administration leur fera parvenir, dans la huitaine, leur quittance par la poste, sauf avis contraire de leur part.

—

Nécrologie. — Nous apprenons avec un véritable chagrin la mort de M. Esnault,rédacteur en chef du *Phare de Bretagne*, emporté presque subitement par une fluxion de poitrine. Esprit fin, journaliste alerte et de bonne humeur, M. Esnault avait su se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient. Nous adressons à sa veuve et à ses trois enfants l'expression de nos sincères condoléances.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

LAVAL. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE JAMIN.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 13. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er JUIN 1886

LE DINER DU SALON

Ainsi que nous l'annoncions dans notre numéro Salon, la *Revue* réunissait le 28 mai dernier, dans un dîner confraternel, au restaurant Corazza, les principaux écrivains et artistes de Bretagne et d'Anjou, présents à Paris.

Ce dîner était présidé par M. Jules Simon, assisté de M. Ernest Renan. C'était la première fois que les deux illustres écrivains se rencontraient dans un banquet breton. Aussi l'assemblée leur a-t-elle fait fête. De chaque côté de M. Jules Simon étaient assis MM. Léon Séché et Paul Sébillot. M. Renan avait à sa gauche M. Eugène Bonnemère et à sa droite M. Bouquet. Puis tout autour de la table avaient pris place MM. Paul Eudel, Toulmouche, Guillou, Dr Le Maguet, Anezo, Léofanti, Clémansin du Maine, Georges Bastard, Léon de Bellée, Beauquesne, Lagarde, Nicolas, Alleaume, Charles Legrand, Edouard Leblanc, Georges Veyrat, Bachellier, Adam, Duringer, Sarradin, qui a bien voulu se charger de la sténographie des discours, Redonnel, Jamin, etc.

Au dessert M. Léon Séché s'est levé et a prononcé le discours suivant :

Messieurs et chers Compatriotes,

Nous ne sommes pas ici par la puissance du peuple, puisque nous n'avons d'autre mandat que celui que nous tenons de l'art et des lettres, mais bien par la puissance et la vertu d'un charme, et quel charme plus doux que celui de la terre natale, surtout quand cette terre natale s'appelle la Bretagne et l'Anjou!

Lorsque je fondai la *Revue* qui nous réunit ce soir, on me demanda de différents côtés pourquoi je voulais associer à une œuvre même non politique deux provinces que la nature et l'histoire avaient si profondément séparées. Je laissai dire et passai outre, en Breton têtu, mâtiné d'Angevin. Vous savez bien qu'on ne peut contenter tout le monde et son père.

Il est bien vrai que l'Anjou et la Bretagne furent longtemps ennemies. Mais cela nous reporte aux jours lointains de la féodalité, au « bon temps » des hobereaux et des seigneurs. Depuis, la Révolution est venue qui a supprimé, dans le sang et dans la gloire, au profit de l'unité nationale, les barrières qui séparaient nos anciennes provinces. Voyez plutôt. Pendant qu'une partie de l'Anjou et de la Bretagne se rassemblait sous les drapeaux de la Vendée militaire pour défendre le trône et l'autel, l'autre — et c'est M. Hémon qui me rappelait cela l'autre jour du fond de sa retraite de Quimper où il vit avec nous de souvenir — l'autre, dis-je, à la suite des troubles auxquels avait donné lieu la question de l'accaparement des grains, prenait l'initiative d'une fédération bretonne-angevine. En janvier 1790, des délégués envoyés en nombre par la jeunesse patriote des deux provinces se réunissaient à Pontivy sous la présidence de Moreau, le futur rival de Bonaparte, alors prévôt des étudiants de Rennes, et ils délibéraient sur quoi? Sur l'adoption d'un acte fédératif, destiné à créer dans la France nouvelle une province double moitié bretonne, moitié angevine.

L'Anjou et la Bretagne oubliaient donc pour la première fois leur vieille rivalité, leurs anciennes rancunes, dans leur fédération pour ou contre la Révolution.

Pourquoi donc nous faire un reproche à nous qui sommes des fils pieux, d'avoir repris, à près de cent ans de distance, une œuvre si bien commencée par nos ancêtres. J'entends souvent parler de la Loire comme de la grande route de la civilisation dans l'Ouest. C'est par elle, en effet, qu'avant les chemins de fer les nouvelles arrivaient — tout doucement — de Paris en Bretagne. Mais si la Loire est bretonne sur la droite à partir d'Ancenis, elle est angevine sur la gauche à partir de Saumur. Angevins et Bretons des deux rives se mirent dans ses eaux nonchalantes, et la main des hommes a préparé en quelque sorte la fusion des deux races, dans la communauté des mœurs et des idées, en jetant par-dessus le grand fossé de la nature ces merveilleux ponts de fil de fer, si légers qu'on dirait de loin des fils de la Vierge.

M. le docteur Le Maguet qui fut un de nos premiers adhérents et que je suis heureux de voir assis à notre table m'écrivait en m'envoyant son adhésion : « Si Rennes est la ville savante et Nantes la ville industrielle, Angers est l'Athènes de l'Ouest. » M. Le Maguet avait raison, Angers est notre Athènes puisqu'elle a donné le jour à David qui est notre Phidias à nous. Sans compter que Nantes est bien

Digitized by Google

plus angevine que bretonne par les mœurs, en dépit de ses grands souvenirs historiques et de son vieux château de la reine Anne. Demandez donc à MM. Toulmouche, Eudel, Clémausin du Maine, s'ils sont Bretons, ils vous répondront qu'avant d'être Bretons ils sont Nantais. Ce qui n'empêche pas Nantes d'être la première ville de l'Ouest et les Nantais d'excellents et fidèles Bretons.

Cela dit, en manière de préambule, pour l'édification des esprits chagrins ou mal renseignés, examinons brièvement quel parti nous pouvons tirer de notre association. On nous a reproché souvent de vivre comme des loups ou comme des étrangers les uns aux autres, de manquer d'initiative, de ne pas savoir nous soutenir et nous entr'aider. Avouons que ce reproche est quelque peu fondé. Nous avons cependant plus qu'aucune autre province de France des artistes de toutes sortes, poètes, orateurs, philosophes ; et parmi ceux qui sont assis autour de cette table, il en est quelques-uns de premier ordre. Ce n'est pas M. Jules Simon, encore moins M. Renan qui me contrediront sur ce point. Que leur modestie s'en défende ou non, ils sont tous deux, à l'heure présente, les plus illustres représentants de la pensée française.

M. JULES SIMON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Je ne dis pas cela pour humilier le Midi, chaque pays a ses gloires, mais nous avons le droit et le devoir d'être fiers des nôtres. Pourquoi les Méridionaux ont-ils pris tant d'importance dans le mouvement parisien actuel? C'est précisément parce qu'ils ont au plus haut degré ce qui nous fait absolument défaut : l'esprit d'entente et de solidarité. Ils se serrent les coudes et se font au besoin la courte échelle. Où un Toulousain, un Provençal, a passé, passe tout le Capitole et toute la Cannebière.

Eh bien ! pourquoi ne suivrions-nous pas leur exemple? Certes je ne vous demanderai jamais de crier aussi haut qu'eux, ni de créer, à leur image, une société d'admiration mutuelle, ces choses-là ne sont pas dans notre caractère, mais avec toutes les ressources dont nous disposons à Paris, nous pouvons former entre nous une association puissante qui soutienne les jeunes à leurs débuts, encourage les talents, secoure les nécessiteux et prenne, en un mot, les intérêts de tous.

Quelques-uns m'ont déjà répondu : Mais nous avons la *Pomme* et le *Dîner celtique*. Sans doute, et comme je fais partie des deux je n'ai nullement l'intention d'en médire. Ces dîners ont leur raison d'être et je serais tout particulièrement désolé que le *Dîner celtique* vînt à disparaître, car nous n'aurions plus l'honneur de rompre le pain tous les mois avec M. Renan. Mais au point de vue de l'association qui nous occupe, la *Pomme* et le *Dîner celtique* ne peuvent nous rendre de grands services. Voici un tout petit trait qui va me faire mieux comprendre. Dans une ville importante de Bretagne on venait d'achever un beau monument. Ce monument devant être décoré de peintures, un de nos compatriotes de beaucoup de talent, et, qui plus est, un enfant de la ville, sollicita l'honneur et l'avantage d'être chargé de cette décoration. Vous pensez peut-être qu'on fit droit à sa demande. Pas du tout, la municipalité, comme pour prouver une fois de plus que nul n'est prophète en son pays, confia le travail à un peintre parisien. N'est-ce pas une chose regrettable ? Eh bien, si notre compatriote avait été appuyé par le comité d'une société forte, je suis convaincu qu'il eût obtenu gain de cause. Je n'admets pas que nos villes aient recours en pareil cas à des artistes étrangers quand nous en avons de si grands parmi nous.

Dans les lettres c'est la même chose. Depuis que la *Revue* existe, par les seules relations qu'elle nous a données, nous avons eu le plaisir de placer deux de nos confrères dans la presse départementale. C'est vous dire, mes chers compatriotes, combien nous pourrions nous rendre de services si nous étions unis par les liens d'une association puissante.

Réfléchissons-y donc, et puisque nous sommes réunis pour la première fois entre artistes et écrivains, profitons-en pour adopter, séance tenante, le principe de cette association.

Je bois à MM. Jules Simon et Ernest Renan, nos deux futurs présidents d'honneur, à M. Eugène Bonnemère qui représente si dignement l'Anjou à ce banquet, à M. Jamin, notre imprimeur, venu tout exprès de Laval pour boire à la santé de notre jeune *Revue*. Je bois à vous tous, mes chers camarades, qui par votre collaboration, aussi dévouée que désintéressée, avez contribué au succès de mon entreprise. Je bois enfin aux peintres et aux sculpteurs présents et absents de nos chères provinces... Messieurs, à la Bretagne et à l'Anjou !

Après ce discours qui a été vivement applaudi à plusieurs reprises, M. Renan a pris la parole en ces termes :

Mes vieux amis, mes chers confrères,

Je m'associe de tout cœur aux paroles qui viennent d'être dites. Certainement il y a dans ces provinces de l'Ouest des forces qui ne demandent qu'à être mises en lumière, à Nantes, à Rennes, dans l'Anjou également. Vous avez bien raison d'associer ces villes entre elles. Je réclamerai aussi une place dans cette association pour notre vieille Basse-Bretagne, si arriérée, si encroûtée dans sa vieille langue, mais qui peut malgré cela nous rendre encore quelques services... Combien je suis heureux, cher et éminent confrère, — permettez moi, Messieurs, d'ouvrir cette parenthèse, — de me trouver en face de vous qui présidez ce banquet. J'ai le cœur plein des déclarations que je voulais vous faire et c'est aujourd'hui qu'elles m'échappent. Oui je vous aime, vous êtes une des gloires de nos provinces, et voilà longtemps que je vous connais. Nous nous connaissons depuis 1848. Nous faisions ou plutôt je faisais, car vous m'avez précédé, je faisais mes pre-

Digitized by Google

mières armes dans la *Liberté de penser*. Vous rappelez-vous ce que c'était que la *Liberté de penser*, en 1848 ?

Jules Simon. Oh ! oui, j'en ai souvent de vieux souvenirs cuisants.

— Mais je vous connaissais déjà avant cette époque. A propos, savez vous quand je vous ai entendu pour la première fois ? C'était en 1845 : Vous suppléiez M. Cousin à la Sorbonne. J'étais alors au séminaire de St-Sulpice. Ces messieurs étaient pour moi d'une bonté extrême; ils étaient si libéraux ! j'étudiais alors l'hébreu, le syriaque, le sanscrit ; ils eurent la bonté de m'envoyer au Collège de France suivre le cours de M. Quatremère. Je les suivais assidûment, je vous le garantis : je n'ai pas manqué une seule leçon. Il y avait encore, il y a quelques années au Collége de France, un huissier qui y était entré longtemps avant que vous ne m'ayez nommé, (car c'est vous qui m'avez nommé et d'une façon durable, stable, c'est vous le coupable), il y avait, dis-je, un huissier qui disait souvent : « Je ne suis pas d'hier dans l'établissement, car j'ai vu M. Renan suivre le cours de M. Quatremère. » Ceci pour dire que je suivais ses cours très exactement, mais je faisais quelquefois l'école buissonnière : j'allais aussi à la Sorbonne ; c'est là que je vous entendis pour la première fois et je ne saurais dire quel effet vous me produisîtes. Vous y parliez un langage extrêmement élevé et vous donniez des preuves vraiment si fortes de toutes les choses fondamentales de la philosophie que cela m'est toujours resté à l'esprit : je me suis rappelé vos preuves, elles me soutiennent encore et toujours je me les rappellerai.

Voilà donc comment j'ai commencé à vous connaître. Je vous assure que c'est un grand plaisir pour moi de me rappeler tous ces souvenirs, et comme nous le disions tout à l'heure, en décembre 1870, j'enjambe bien sur le temps, c'est vous qui m'avez nommé au Collége de France dans les circonstances que vous savez. Ce pauvre empire libéral n'a pas duré bien longtemps. Il voulait me nommer cependant, c'est la République qui l'a fait ! Je me souviens de la politique profonde que vous avez déployée pour obtenir la signature de cet excellent général Trochu. Il ne savait pas ce qu'il faisait ! Enfin vous l'avez obtenue...

M. Jules Simon : Vous le voyez, messieurs, j'ai fait quelque chose de bon dans ma longue existence ! (applaudissements prolongés.)

— Voilà pourquoi vous êtes placé dans la meilleure partie de mon cœur et je ne vous y sépare jamais des souvenirs de notre Bretagne.

Vous avez raison : il faut associer, dans le grand sens du mot, toutes nos petites patries qui n'en forment qu'une : la France ! Il faut nous unir dans l'amour commun de notre chère patrie de l'Ouest, la Bretagne. Ce ne sont pas deux choses qui doivent se combattre, bien que quelquefois dans le Midi, par exemple, on voie poindre des tendances séparatistes dangereuses. Mais cela n'est pas à craindre de notre côté et nous savons que cela ne viendra jamais. Vous serez notre maître dans cette voie excellente où nous serons si heureux de vous suivre. Vous êtes institué, proclamé président de notre prochaine association. (Applaudissements répétés.)

Après cette charmante improvisation, personne ne demandant la parole dans le dessein de la faire prendre au Président, M. Jules Simon commença ainsi :

Je vois, Messieurs, que nous n'avons pas l'intention de faire comme les Anglais qui, au commencement du dîner, annoncent qu'il n'y aura que deux discours et qui finalement parlent pendant une demi-journée.

Il faut d'abord que je remercie mon ami Renan de ses souvenirs lointains. Quant à moi il est tout simple que je me rappelle les rapports que j'ai eus avec lui : je n'oublie rien de ce qui se rapporte à lui. Nous ne sommes pas seulement d'anciens amis. Nous sommes encore des amis d'érudition et des amis du même pays. Il a bien voulu rappeler qu'en 1870 j'eus le plaisir de lui rendre sa chaire du Collège de France. Ce que je puis lui dire, c'est que le jour où je suis entré au Ministère de l'Instruction publique, j'y suis entré malgré moi, dans des dispositions d'esprit d'autant peu douloureuses qu'au deuil du pays se joignait un deuil de famille. En effet, le jour où j'entrai au ministère on m'apprit la mort de mon frère. Eh bien, une des pensées qui me vinrent sur le champ, c'est que je pouvais prendre le personnage que voilà, et le remettre dans la chaire où il était si désiré par tous ceux qui aiment la science et la liberté. Ce n'a pas été un petit détail de ma vie politique, c'est au

M. ERNEST RENAN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

contraire une des choses qui m'ont le plus préoccupé et dont je suis le plus fier.

Maintenant quand M. Léon Séché parlait tout à l'heure de l'avenir possible d'une association entre les hommes de notre chère province, j'étais très touché de ce qu'il disait ; Il y a la grande et la petite patrie, et parmi toutes les patries qu'il y a en France, je ne crois pas qu'il y en ait une qui ait plus de charme et qui inspire plus d'attachement et plus de regrets que la nôtre. J'ai par les hasards de la vie politique appartenu à plusieurs provinces : j'ai été Gascon, député de Bordeaux, membre du Conseil général de la Gironde. J'apprécie beaucoup les Bordelais, les Gascons, je connais leur esprit brillant, leurs facultés quelquefois étincelantes, leurs aptitudes à tout comprendre d'un seul coup. Je n'ai pas trouvé les mêmes facilités en Bretagne, les hommes y sont plus graves, moins faciles à enflammer, moins brillants dans leurs discours ; mais la flamme quand elle se produit, est plus durable et donne des effets meilleurs. Par conséquent, si une alliance se fait du côté brillant, du côté

Digitized by Google

du midi elle peut être éphémère. Au contraire qu'elle se fasse jamais chez nous, ce sera plus difficile, mais infiniment plus sérieux. M. Léon Séché parlait tout à l'heure de la Loire qui nous a apporté la civilisation, mais Renan aussi, nous l'a apportée....

Moi, je suis un vieux, vieux Breton et je disais quelquefois à un ami, quand j'étais au ministère, que nous étions les derniers des Mohicans. C'est que cette vieille Bretagne a beaucoup changé et je ne m'en plains pas ; je m'empresse de ne pas m'en plaindre, je me dis en moi-même que ce serait une impiété de s'en plaindre : car elle a changé en progressant, en s'unifiant avec la France, en s'associant aux progrès qu'elle a faits dans les sciences et dans les lettres. Elle a produit des hommes qui sont aujourd'hui au premier rang de nos gloires françaises, dans toutes les branches du savoir humain. Et, tenez, messieurs, pour s'en faire une idée, il n'y a qu'à aller à St-Malo. Là, chaque rue porte un nom célèbre pour la Bretagne et pour la France. C'est Châteaubriand, Lamennais, Jacques Cartier, Broussais que sais-je? Il est clair que la Bretagne a apporté son contingent à la France moderne, à la France qui avance. J'en suis heureux et fier, et cependant laissez-moi vous dire que je regrette ma vieille Bretagne primitive.

J'ai eu pour ami Taxile Delord, qui a écrit dans toutes sortes de journaux de Paris, charmant garçon et grand cœur. Taxile Delord était de Marseille. La première fois que j'y allai, je lui disais : C'est beau, Marseille, c'est admirable. — Ah! me répondit-il, si vous aviez connu le vieux Marseille et le vieux Marseillais avec ses vieux habits, sale comme un peigne, parlant un français que vous n'auriez compris qu'après un mois ou deux d'étude, tant la langue était renforcée de provincialisme, tant l'accent était différent!... C'était cela le vrai Marseille. On étouffait littéralement dans les rues et on ne pouvait y passer impunément.

Eh bien, je suis un peu comme Taxile Delord. Je viens de faire un voyage en Bretagne. J'y ai trouvé, après trente ans d'absence, de très belles choses que je ne connaissais pas, mais l'ancienne Bretagne où est-elle? D'abord on y parle français, on n'y parle plus breton. A parler breton il n'y a plus que Renan. On s'y habille comme vous et moi, c'est révoltant. Je suppose qu'on y a même des soins de propreté. C'est votre Loire, Léon Séché, qui a apporté tout cela. Quand on pense que Renan s'en va en Bretagne, chaque année, aux vacances, qu'il se montre en public, qu'il y parle, et que tout le monde accourt et l'applaudit!... Il y a quarante ans, avec vos opinions, je ne sais pas ce qui vous serait arrivé, mon cher ami... Les menhirs se seraient levés pour vous donner la chasse! (Applaudissements et rires).

Je me rappelle qu'en 1847, étant candidat pour la première fois dans la presqu'île (on connaissait la presqu'île alors) c'est tout au plus si on ne dressait pas les chiens à sauter sur moi quand j'allais dans les campagnes. Il n'y avait pas un curé qui ne fît un sermon tous les dimanches contre votre serviteur. Ça me remplissait de joie. Je me disais : Voilà des gens qui s'imaginent que je ne suis pas Breton. Plus je disais que je l'étais, plus ils m'injuriaient. La voilà bien, notre vieille Bretagne. Avez-vous connu l'abbé X...? C'était en 1847 et j'étais, comme je vous l'ai dit, candidat. Le jour du vote je me trouvais sur la place publique. Il y avait alors — on a abattu tout cela depuis — un double escalier qui conduisait au prétoire. C'était là qu'on votait. Je vois encore l'abbé. Il était au bas de l'escalier et arrêtait tous les paysans qui passaient. « Tu votes pour Simon, leur disait-il! » Quand le paysan répondait : non, il le laissait passer ; quand il répondait : je ne sais pas, ce qui voulait dire : oui, il s'écriait : « Eh bien! tu vas voter pour un menteur. — Pourquoi cela? demandait le paysan. — Il dit qu'il est Breton, j'ai la preuve qu'il est de Lorient! » (rire général). Il m'a fait échouer comme ça deux ou trois fois. Je me disais : Quel bonheur! Voilà des gens qui croient que Lorient n'est pas Breton, parce qu'on y parle le français. Lorient n'est pas la vraie Bretagne!

Je veux la revoir avant de mourir, la vraie Bretagne, je ve veux la revoir, à cause de vous, Léon Séché, à cause de vous tous, Messieurs. Car j'ai beau reconnaître qu'il fallait que tout cela changeât, je ne puis m'empêcher de le regretter. Aux dernières vacances de Pâques j'ai déjà été y faire un tour. J'ai été un peu partout, à Vannes, à Lorient, à Quimper... à Quimper où il y a des statues qui ont cinq cents ans. Je n'ai pas retrouvé toute ma Bretagne, mais je l'ai reconnue dans quelques coins. J'ai retrouvé Vannes tout entier avec ses vieilles maisons qui datent du duc de Bretagne....

M. Ernest Renan. — Et Tréguier?

— J'ai vu aussi Tréguier. Et à ce propos il faut que je vous dise que ce Renan est propriétaire dans la ville de Tréguier. Je suis allé visiter sa maison avec deux amis et sa locataire m'a dit : Ah! monsieur, puisque vous connaissez M. Renan, vous devriez bien le prier de nous faire des réparations. » J'ai fait alors une enquête. Elle a fini par avouer qu'elle ne payait pas ses loyers.

— Alors pourquoi, lui dis-je, exigeriez-vous des réparations?

— Mais, monsieur, il est le propriétaire!

C'est là toute la question sociale. Ah! si on expliquait cela à Decazeville!...

Etant à Tréguier, j'eus une inspiration qui m'a amené à voir tout un coin de la nature bretonne.

J'avisai une pauvre vieille femme et je lui dis : « Montrez-moi la maison où est né M. Renan! » Elle m'y conduisit, et dans la chambre où vous êtes né, mon cher Renan, il y a maintenant toute une famille, un maçon, je crois, avec six ou sept enfants.

— C'est là! lui dis-je.

— Oui, monsieur.

— Est-ce qu'il ne vient jamais d'étrangers voir la chambre de M. Renan?

— Si, monsieur.

— Vient-il des Anglais quelquefois?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, la première fois qu'il en viendra, vendez-leur donc la plume avec laquelle il a écrit la *Vie de Jésus*, ça vous fera de beaux revenus.

Alors cette femme très bretonne me dit :

— Mon Dieu, monsieur, je ne l'ai pas!

Eh bien, mon cher Renan, c'est la vieille Bretagne qui a parlé par la bouche de cette bonne femme et qui a dit ce « je ne l'ai pas! » La Bretagne que nous allons faire aurait dit :

— Je vais en acheter deux cents demain matin. (Applaudissements répétés),

Quand les orateurs eurent fini, ce fut au tour des poètes. Durocher déclama ses *Bretons têtus*, Charles Legrand son sonnet à la *Bretonne* de Jules Breton, Adam une fort jolie poésie sur l'alliance des Bretons et des Angevins, Bouquet son *Pont-Kerlo* qui fait les délices de nos réunions ordinaires, après quoi Paul

Digitized by Google

Sébillot chanta ses *Prunes* devenues populaires et la tantjolie chanson bretonne dont voici le refrain :

Buvons un coup, buvons en deux
A la santé des amoureux
A la santé du roi de France.
M.... pour celui d'Angleterre
Qui nous a déclaré la guerre.

Puis M. Le Maguet porta un toast à M. Léon Séché, l'organisateur du banquet, et l'on se sépara, à onze heures, sur les *Sabots de la Reine Anne* que M. Jules Simon entendait pour la première fois et qu'il a fort applaudis, et après s'être donné rendez-vous au prochain banquet de l'Association qui aura lieu au mois d'octobre.

GUIONVAC'H (1)

MAL DU PAYS.

E malheur, l'abandon, le mépris peuvent abattre les faibles et les porter à regagner par la pitié ce que leur ont arraché l'opinion, la force et l'injustice ; mais ceux qui ont un cœur d'homme tendent tous les ressorts de leur puissance personnelle et apprennent à rendre dédain pour dédain. Dans ce terrible travail de résignation, leur front pâlit, mais ne s'incline pas. C'est alors que les plus ignorants deviennent contemplatifs et se tournent vers la nature, car ils entendent une langue inconnue, des voix compatissantes et d'ineffables paroles que les heureux n'entendent pas et qui font oublier jusqu'aux cris impro bateurs, jusqu'à la pression des masses d'hommes.

Guionvac'h se promenait donc le long du rivage. Il regardait les flots mesurer, en battant la grève, le temps qu'il avait encore à languir en ce monde, ou bien il considérait les fantômes ébauchés dans les nuages; ou bien parfois, les bras croisés, assis sur les pierres plates de Kerisouet, il dévorait des yeux toute l'étendue de l'Océan, il regardait les vaisseaux passer à l'horizon et s'éloigner en cachant leurs voiles dans la pourpre du soir, et en renvoyant aux falaises les dernières nuances du crépuscule.

Ils vont bien loin, se disait-il, mais ils trouveront des pays où l'on n'entend pas les chansons de Magdeleine la folle, où l'on ne vous répète pas toujours que vous n'avez ni père ni mère. J'irai avec eux, j'irai voir ; adieu !.. adieu !..

Guionvac'h fut annoncer son départ au bonhomme Guennaü qui le regarda bien affectueusement, et se contenta de lui dire à plusieurs reprises : — Ceux qui courent en valent-ils mieux ? — Marivonic se cacha la tête dans son tablier, quelques larmes roulèrent dans les yeux de Guionvac'h, mais, son parti pris, il s'éloigna.

Le voilà matelot du roi, voguant à pleines voiles vers d'autres pays; agile, vigoureux et ne redoutant rien pourvu qu'il pût faire diversion aux douleurs de son âme. Il bondissait sur le pont, glissait le long des cordages, filait du misène au beaupré, méprisant les haubans, se balançant sur les vergues lorsqu'elles se penchaient sur l'abîme, ou se jetant dans la pirogue lorsqu'on la lançait à la mer.

Heureux d'échapper au cortège importun de ses pensées de chaque jour, il se livrait à corps perdu à toute l'impétuosité de ses nouveaux exercices.....

C'était une belle frégate, elle rasa les côtes d'Espagne, salua les montagnes de l'Atlas, croisa dans la Méditerranée. Légère et gracieuse, elle visitait toutes les îles, doublait tous les promontoires, effleurait tous les récifs. Partout la grandeur du spectacle, la

(1) *Guionvac'h* était le nom que le frère de M. Jules Simon avait donné à son cheval. L. S.

A PROPOS DE GUIONVAC'H.— Ce livre, qui est moins connu qu'il ne mériterait de l'être, parut d'abord dans la *Revue de Bretagne* ; puis il fut publié à Paris, dans les circonstances que nous rappellerons plus loin. Si l'on se reporte à la date de cette seconde publication (1835) on voit qu'il a précédé les *Derniers bretons* de Souvestre (première édition 1836) et qu'il est de quatre ans antérieur au *Barzaz-Breiz*. Comme le premier de ces deux livres, il contient des études sur les mœurs et les superstitions de la Bretagne. Les dix chansons populaires, en texte et en traduction, qui s'y trouvent, sont, si l'on excepte quelques fragments cités par Cambry, les premiers essais faits pour recueillir la poésie populaire bretonne. On peut donc considérer Guionvac'h comme une sorte de précurseur de Souvestre et de M. de la Villemarqué ; ceci soit dit sans aucune idée de diminuer le très réel mérite de ces deux auteurs.

Dans la *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne* publiée en 1882 par M.H. Gaidoz et par moi, (*Revue Celtique* t. V.) se lit la note suivante :

« L. Kerardven est le pseudonyme de M. L. Dufilhol, alors principal « du collège de Rennes, plus tard recteur de l'Académie de Rennes. M. « Jules Simon, à cette époque maitre d'études au collège de Rennes, « fournit à son principal des matériaux qui furent mis en usage dans « ce roman de mœurs. *Guionvac'h* contient dix chansons bretonnes, en « traduction française, avec le texte breton en appendice. M. Gaidoz « doit à l'amitié de M. René Paquet de posséder les textes manuscrits « d'après lesquels M. Dufilhol a publié ces chansons. »

Tout récemment j'avais occasion d'écrire à M. Jules Simon, et je lui rappelais la part qu'il avait prise d'après la note de la Bibliographie de la Bretagne, à la rédaction de *Guionvac'h*. Il me répondit : « Ne me regardez pas comme un des auteurs de *Guionvac'h*. L'unique auteur de ce livre est M. Dufilhol, mort recteur de l'Académie de Montpellier, qui était proviseur du collège de Rennes, quand j'y étais maitre d'études sans appointements, M. de la Durantais, mon camarade au collège de Lorient et ensuite à l'école de Droit, faisait alors une *Revue de Bretagne*, à laquelle nous collaborions, Dufilhol et moi, et c'est là que Guionvac'h a paru avant d'être édité par Ebrard, qui n'a publié avec ce livre, que le *Vieux Cordelier*... Dufilhol me fit cadeau de Guionvac'h quand j'étais à l'école normale, dans la bienveillante pensée de me fournir un pécule qui me faisait absolument défaut. Il en résulta que je fus obligé de payer l'édition quelques années après, car je n'osai jamais lui avouer qu'on n'en avait vendu que six exemplaires. »

M. Gaidoz, auquel j'ai communiqué la note de M. Jules Simon parue dans le numéro du 1er mai de la *Revue de Bretagne et d'Anjou*, m'écrit que du moment que l'exactitude de la note de la Bibliographie est contestée, il s'en déclare l'auteur, cette note ayant été faite avec des documents inédits en sa possession ; qu'il s'en expliquera prochainement dans *Mélusine*, et qu'à cette occasion, il publiera quelques-uns de ces documents inédits, provenant des papiers de M. Dufilhol qu'il possède aujourd'hui.

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

variété des mœurs et des costumes attiraient l'attention du voyageur ingénu.

Il vit pour la première fois dans toute sa pureté le bleu du ciel et la transparence azurée de la mer au fond de laquelle se dessine, sur des plages vertes, un filet de lumière à mailles serrées, mobiles, scintillantes; et ces riches manteaux d'or, de pourpre et d'amaranthe dont le soleil s'enveloppe à son coucher.

Une lumière immense y porte la vie depuis la voûte des cieux jusqu'au fond de l'abîme. Les nuages, les rochers, les montagnes, la terre et les eaux confondent doucement leurs couleurs. Les contours s'éteignent dans un océan de vapeurs changeants, tout devient transparent. Vous diriez un tableau enchanté peint sur une toile de cristal. C'est bien là qu'il est permis de rêver à l'âme du monde et de proclamer la lumière souveraine de l'espace et de la création.

De loin en loin des côtes élevées, des colonnes, des ruines, des arcades, des temples, des minarets, tout cela à travers une gaze bleue.

Pour le nom des pays, Guionvac'h ne le demandait pas. Que lui importait, après tout? Il tombait dans l'anéantissement à la vue de tant de beauté.

Ah! si le poète qui peut se servir de toutes les ressources d'une langue harmonieuse souffre encore, lutte, pleure et tombe de lassitude parce qu'il ne peut rendre avec des organes toute l'harmonie de son âme, que sera-ce d'un pauvre matelot qui dans son ignorance a reçu de Dieu le pressentiment de l'infini... de l'infini qui retentit dans sa pensée comme un tonnerre lointain. Malheur à ces âmes de poète qu'aucune sympathie n'environne et qu'aucune langue ne peut soulager du fardeau de leur inspiration!

Mais cet éblouissement ne pouvait être que momentané. Revenu de ces premières secousses, Guionvac'h retrouva au fond de lui-même la tristesse qu'il avait voulu fuir et à laquelle il avait échappé en effet pendant les premiers mois de sa nouvelle position. Une terre cependant lui sembla plus conforme à ses pensées.

Il vit une île hérissée de hautes montagnes. Un cap s'allonge dans la mer; on dirait une longue baleine. Là tout paraît âpre et sévère.

Entre des pics immenses qui rapprochent leurs flancs décharnés, leurs colonnes basaltiques, et leurs roches penchantes à demi détachées de leurs bases, se développe une voûte de nuages et de brouillards qui semble un débris de montagne venu d'en haut, voûte ténébreuse et menaçante. Ceux qui pénètrent dans ces basiliques sans rosaces, sans vitraux, sans jour, mais terribles et mystérieuses, entendent au fond des voix graves, monotones, éternelles; ce sont les cataractes des torrents.

Çà et là des montagnes hérissées en dents de scie comme l'épine d'un de ces antiques dragons qui se retrouvent encore dans les entrailles du monde.

Çà et là d'énormes palissades de granit, enveloppant de vastes contours, qui, par les temps d'orages lancent des traînées de feu à travers leurs énormes meurtrières, tandis que des lambeaux de nuages noirs aux formes hideuses viennent s'y combattre, s'y heurter, s'y pénétrer; vous diriez le siège d'une citadelle infernale.

. . . . . .

Où donc êtes-vous, petits bouquets pleins de fraîcheur qui vous penchez au-dessus des talus, pour embaumer les chemins creux? L'incarnat de la fleur du pommier s'y mêle à la blancheur de l'aubépine, et la fleur jaune du genêt repose sur la pourpre de la digitale... O que vous êtes doux à la vue sous l'ombre si mobile, si gracieux d'une voûte de petits chênes qui commencent à se parer de leurs feuilles!

Où êtes-vous, belles moissons de petites fleurs si blanches, qui répandez au loin l'odeur du miel; vastes champs d'épis dorés, que le coquelicot et le bluet viennent panacher d'écarlate et d'azur?

Plaines de landes et de bruyères avec vos dolmens et vos menhirs!

Et toi, petite chapelle dans laquelle ma mère vint peut être plus d'une fois dire son chapelet, faire des neuvaines et prier en secret pour un malheureux qui souffre encore en ce monde!

Aiguille de mon clocher que les peupliers saluent chaque jour en se courbant à la brise du matin!

Folgoat,... tombeau du pauvre fou qui se balançait sur un arbre en criant: Marie!... Marie!...

Carnac aux mille pierres; Sainte-Anne, où respire encore l'âme si douce de Nicolasic; enfants d'Arzon, qui combattez sous l'écharpe d'une sainte,... ne vous reverrai-je pas un jour?

Telles étaient les pensées qui commençaient à troubler l'âme de Guionvac'h.

C'était pour la première fois qu'il avait quitté la patrie; il ne savait pas ce que peut sur l'âme d'un Breton le souvenir de la terre natale, souvenir qui est sa vie, souvenir qui fait partie de son être et qui se change en douleur poignante quand l'espérance d'y reposer un jour *dans le trou de terre* à côté de ceux qu'il aima, ne vient pas le soutenir.

Il se représentait aussi le château de la Sauderaie avec ses moitiés de tours pourfendues comme une vieille armure, et surtout la petite ogive garnie d'une draperie de lierre et de campanuls bleus, qu'il avait soin d'éloigner doucement pour apercevoir la jeune Marivonic.

Qu'elle était bien, la fille de Guennaü, avec sa coiffe à bandelettes blanches, son collier de velours noir qui soutenait une relique d'argent, et son petit tablier à piécette rouge rayée de blanc!

Comme elle s'agitait pour appeler ses poules qui arrivaient vers elle en couvrant de leurs ailes toute leur fourmillante couvée! Comme elle riait de l'inquiétude de ces bonnes mères quand elles couraient en gloussant sur le bord des ruisseaux pour empêcher les petits canards qu'elles avaient fait éclore de se jeter au milieu du courant!

Digitized by Google

Comme elle barattait vivement son beurre, comme elle retournait lestement sur la galétoire ces excellentes crêpes qui faisaient les délices du bonhomme Guennaü ! Puis elle les rangeait en pyramide et elle avait soin d'en mettre quelques-unes de côté pour les donner à l'ami de ses jeux et de son enfance...

Et quand elle voyait s'agiter le feuillage dans la petite ogive du château, comme elle accourait !... Comme elle savait dire des choses qui rendent la sérénité aux âmes souffrantes !

Pauvre Marivonic ! disait Guionvac'h, peut-être pense-t-elle aussi à moi en gardant ses vaches et filant sa quenouille au pied du grand hêtre du Goïffrec, au bruit du battoir et des causeries des laveuses.

Parfois le souvenir de Magdeleine venait se jeter à travers toutes ses idées. Mais la voix de la patrie absente domine toutes les autres; elle étouffe les cris les plus sinistres. Forte et pénétrante, elle se fait entendre seule.

Guionvac'h devenait insensible à toutes les distractions. Il retombait dans son ancienne mélancolie. Les autres matelots riaient, se moquaient de lui et levaient les épaules en le regardant. — Laissez-là ce Bas-Breton, disaient-ils, il a le mal du pays.

Quand il avait fini le quart, Guionvac'h s'asseyait au pied du cabestan; là, le dos appuyé, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, il était seul au milieu du bruit des manœuvres et des cris de ses camarades.

A qui parler de Guidel ? Chacun avait là pour toute patrie la frégate qui se joue dans le creux des grosses lames. Patrie mobile, inconstante et agitée comme le cœur du matelot.

L'équipage avait recueilli sur la côte un beau chien de Terre-Neuve qui probablement avait perdu son maître. Pauvres animaux ! leur patrie à eux c'est le cœur d'un homme. Minn-dû c'était le nom auquel il répondait — avait poussé pendant quelques minutes des hurlements douloureux, puis il était resté morne et abattu. Son large front orné de boucles noires ne se relevait plus. Ses longues oreilles traînaient sur le pont; son regard si plein d'intelligence et de bonté se fixait à peine. On ne le voyait presque jamais se dresser sur ses larges pattes. Et pourtant c'était un beau chien. Certes, il était redoutable, et quand il tendait les larges muscles de son cou et de ses hanches, il ne devait craindre aucun ennemi ni dans l'eau, ni sur la montagne.

Il vit un homme languissant, il s'en approcha poussé par l'admirable sympathie que Dieu a donnée à ces bons animaux, pour la consolation que ceux que l'âge ou l'infortune ont privé de leurs amis.

Minn-dû se traînait vers le cabestan, auprès de Guionvac'h, puis posant doucement sa tête sur le genoux du matelot, il le regardait pour demander une caresse.

— Viens, pauvre chien, dit Guionvac'h, que je te pose ma main sur la tête... Tu souffres comme moi, viens, je remplacerai ton maître; mais moi, qui me rendra mon pays, qui me rendra Guidel ?...

Et bien souvent, ces deux malheureux se trouvaient ainsi réunis auprès du cabestan.

La frégate rentra dans l'Océan. Elle devait longer la côte de France pour aller dans le Nord.

A cette nouvelle Guionvac'h respira moins péniblement. Si je pouvais, disait-il, passer dans le coureau de Groix, entrevoir seulement le clocher de Guidel !

Et l'enfoncement du Loc'h avec ses arches brisées ; et les arbres de la Sauderaie, et le château du Kerisouet et le promontoire du Couragan !

Il nourrissait un espoir bien vague, mais enfin il se trouvait soulagé.

La traversée fut heureuse; après quelques jours de navigation se montrèrent Belle-Ile et le bras allongé de la presqu'île de Quibéron, la pointe de Gâvre avec ses bastions de rochers, l'île de Groix vis-à-vis la côte de Guidel.

La frégate entra dans les coureaux, mais il faisait nuit.

C'est là, c'est là, se disait Guionvac'h en regardant la côte. Ce fantôme noir, c'est le grand sapin du Kerisouet. Son œil avide s'efforçait de plonger dans les ténèbres.

Mais l'avant de la frégate, faisant briller l'écume, fendait le courant avec une prodigieuse rapidité, par une brise des plus fraîches. — Demain matin nous serons bien loin au large, disait Guionvac'h, je ne les verrai donc plus. Et le cœur lui défaillait. Il s'assit encore au pied du cabestan. Minn-dû se posa près de lui.

Vers minuit, le vent souffla nord-est et la frégate fut obligé de ralentir sa marche et de prendre des bordées. La brise de terre portait à bord le parfum des bouquets des landes. Oh ! comme il respirait, ce pauvre Guionvac'h. L'Arabe du désert ne se tourne pas plus avidement vers la brise qui a passé sur la verdure d'un Oasis.

Toutes ces manœuvres prirent du temps. L'aube commençait à paraître, on découvrait la fumée des chaumières de Kervresten et de Beg-en-Ainès. Les chants des coqs se mêlaient aux ranz des pâtres.

— C'est le coq de la Saudraie... c'est lui, c'est le coq du moulin de Guennaü. Marivonic est levée maintenant, elle est là... — Guionvac'h vivait à peine.

Bientôt se montrèrent les massifs de châtaigniers, le prolongement du Loc'h, les galets du Kerisouet.

A travers les ruines de la chapelle du Pouldu, sur un abrupte rocher, on voyait un ciel rose. Les trèfles, les petites moulures se dessinaient en traits légers sur les couleurs du soleil levant, dont les premiers rayons frappaient l'obélisque d'ardoise et la petite croix d'or qui surmonte le clocher de Guidel.

Toutes les voix de la patrie, de cette chère et inspirante Bretagne, s'élevaient en même temps dans le cœur du pauvre Guionvac'h. C'était une extase, un ravissement...

Digitized by Google

La frégate continua de filer par un vent frais.

Sur les montagnes de Saint-Mathieu, les moulins tournaient avec rapidité... Un bignou se fit entendre au loin; il jouait les airs du pays, le cantique du pardon de Loc-Maria, puis un air chéri de la jeune Marivonic...

Patrie! Patrie! dit Guionvac'h à voix basse...

Il s'approche des haubans et se précipite à la mer... Minn-dû regarde et s'y lance après lui. — Que la brise est fraîche que les lames sont belles! comme elles couronnent bien d'écume le tranchant de leur courbure! que la frégate coupe légèrement la lame qu'elle prend en travers! Au milieu des coureaux, voilà l'île de Groix avec son trou d'enfer... N'a-t-on pas crié un homme à la mer? il sera noyé avant qu'on ait détaché la pirogue... Larguez les écoutes... doublez le Couragan... que la brise est fraîche! Le cap au large... au large! à quoi bon la pirogue à la mer?

Quelques heures après Guionvac'h était sur la grève du Loc'h, étendu, son chien près de lui. Aux lambeaux des habits du malheureux naufragé on voyait que son chien l'avait disputé longtemps aux grosses lames des brisans.

Cependant il respirait encore. Une vieille femme sautait auprès de lui et chantait d'une voix démoniaque: — Je te retrouve, fils de Martha... *tu vas encore tourner autour de moi comme une roue autour de son essieu.*

L. KÉRARDVEN.

LA VENGEANCE DU CROISÉ

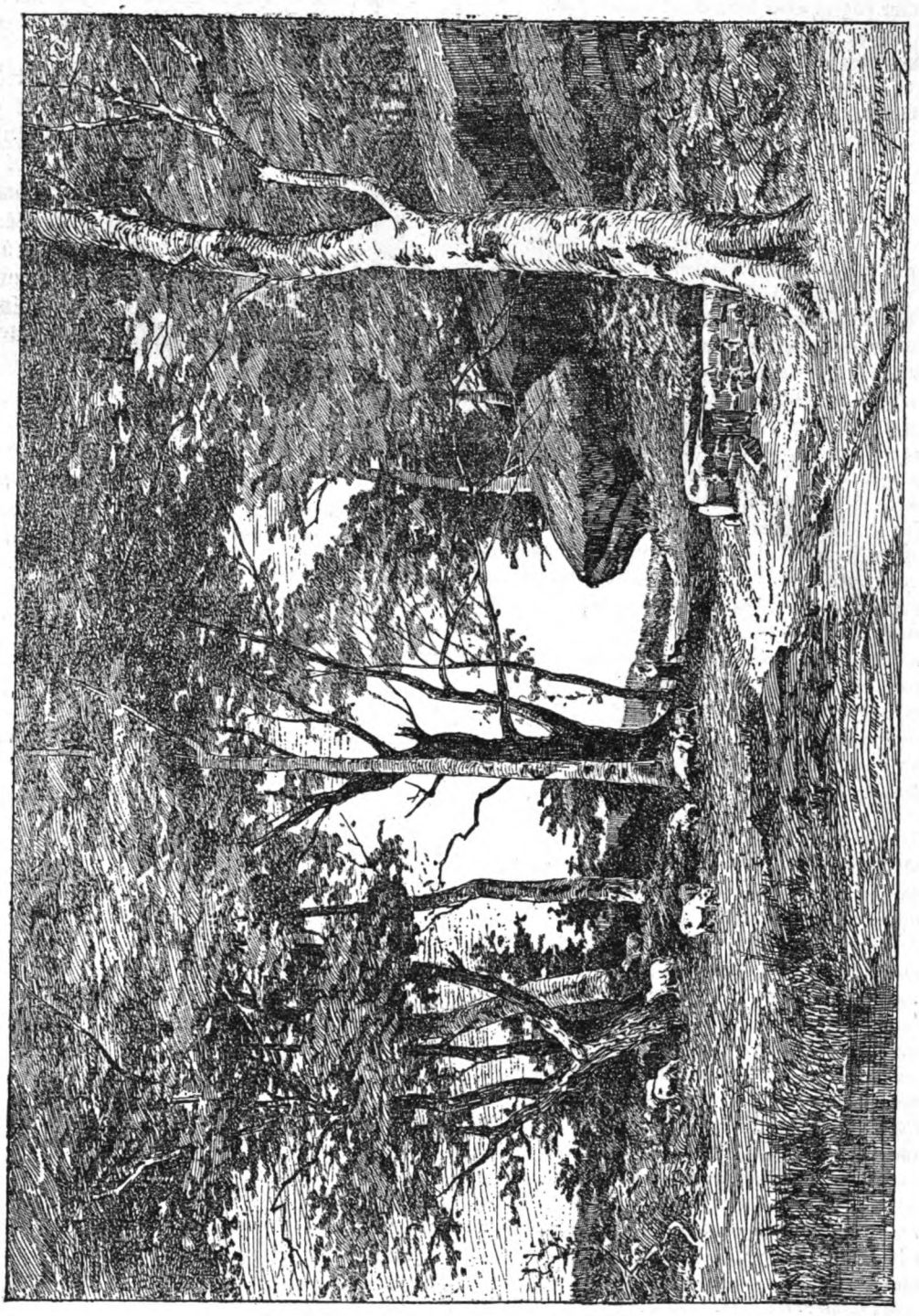
LÉGENDE BRETONNE

—

Une nuit de printemps, une nuit calme et claire
D'un voile diaphane enveloppe la terre.
Tout repose : les serfs sous leurs chaumes légers,
Les troupeaux dans l'enclos, les chiens près des bergers;
Et tout là-haut, semblant défier les nuées,
Sombre amas de granit et de tours crénelés,
Le donjon féodal, terreur du paysan,
Profile dans le ciel son ombre de géant.
Parfois un cri d'oiseau s'élève des tourelles,
Un corbeau des vieux murs s'envole à grand bruit d'ailes,
Plane quelques instants et puis bientôt s'enfuit,
S'enfonçant, d'un vol lourd, dans l'ombre de la nuit.
Pas un nuage au ciel, pas un souffle sur terre,
Tout se tait, et, là-bas côtoyant la clairière,
Sous l'herbe, le ruisseau coule plus doucement
Semblant dormir aussi dans son lit verdoyant.
A travers la forêt parfois un daim timide
Bondit, puis aussitôt dans sa course rapide,
Disparaît, effleurant de ses pieds frémissants
Fougères et genêts parés de vers luisants
Tout le bois est rempli d'une lumière douce
Dont les rayons d'argent vont glissant sur la mousse ;
C'est Phœbé, soulevant un coin du bleu manteau,
Qui monte lentement derrière le coteau.
. . . . . .

Soudain le bois frémit ; un souffle de tempête
Des chênes vigoureux semble agiter la tête ;
D'effrayantes rumeurs, le galop d'un cheval
Retentissent au loin, et l'onde de cristal
Du ruisseau réfléchit des lueurs singulières ;
Les fauves effrayés, chassés de leurs repaires,
S'élancent affolés à travers les halliers ;
On croirait voir Satan passer dans les sentiers.
Comme un flot de vapeurs poussé par un orage,
Une troupe à cheval, broyant sur son passage
Tout ce qui lui résiste, arbrisseaux, rameaux verts,
Apparaît tout à coup et débouche à travers
Le feuillage, éclairant d'une rouge lumière
Les arbres, les rochers, le ruisseau, la clairière.
En tête, un chevalier à l'armure d'acier,
Hache en main, sur un noir et farouche coursier,
Galoppe... il traîne, comme un tigre une gazelle,
Une femme attachée à l'arçon de sa selle.
Elle gémit et saigne aux pierres des chemins,
Son sang coule partout, de ses bras, de ses mains,
Et le cheval l'emporte, effarée, éperdue,
Déchirant aux buissons sa jambe demi-nue.
Par un dernier effort de courage et d'amour,
Telle qu'une colombe arrachant au vautour
Sa couvée, elle serre avec force contre elle
Un chétif être, enfant encore à la mamelle
Et le couvre avec soin d'un bras ensanglanté....
Cependant dans le bois l'homme s'est arrêté.
Il défait brusquement les liens de la mère
Et d'un coup vigoureux la jette contre terre.
La victime s'abat, sans un cri, sans un mot ;
Puis le chef se tournant vers ses gens aussitôt :
« C'est là, dit-il, montrant le pied d'un jeune chêne,
« Creusez ». — Deux Sarrasins, au teint couleur d'ébène,
Descendent de cheval et dans le sol crayeux
Enfoncent vivement le fer de leurs épieux.
Farouches fossoyeurs, ils creusent sans mot dire ;
Le maître les regarde. Une ombre de sourire
Cruel, bestial, court sur ses traits anguleux
Et de fauves éclairs jaillissent de ses yeux.
Parfois, d'un mouvement de rage furieuse,
Il fait grincer le mors dans la bouche écumeuse
De son noir destrier, qui hennit de douleur.
La femme est étendue à ses pieds. La lueur
Rougeâtre des flambeaux éclaire cette scène,
Et tout autour s'étend la nuit calme et sereine.
Mais, à moitié creusé, le gouffre est là, béant ;
L'un des deux Sarrasins s'arrête haletant ;
Il jette fatigué son outil contre terre.
A ce bruit sourd et mat, d'un seul élan la mère
S'est soulevée hagarde ; elle voit l'affreux trou,
Recule avec horreur, et puis, devinant tout,
Elle pousse un grand cri... « Oh ! non, pas cela, grâce!
« Je ne veux pas mourir. Oh ! monseigneur, j'embrasse
« Vos genoux.... mais pitié ! pas cela, c'est affreux...
« A vingt ans... songez-y, soyez moins rigoureux,
« Et puis, écoutez-moi, car je suis innocente....
« Grâce ! Grâce !... Demain... Je me meurs d'épouvante.
« Écoutez... un instant... quand vous aurez connu... »
Mais le talon de fer repousse le sein nu,
Imprimant sur la chair une trace sanglante.
Alors, tout en sanglots, déchirée, haletante,
Elle prend son enfant et l'élève en ses bras :
« Oh ! Seigneur, regardez ces membres délicats.

Digitized by Google



3. — ABRAHAM *(Tancrède)* : *Le Puits des Roches* ; — *Ille-et-Vilaine*
(Gravure extraite du *Salon-Artiste*)

Digitized by Google

« Voulez-vous donc aussi tuer ce petit ange ?
« C'est un meurtre odieux ». « Qu'importe, je me venge. »
« — Ah ! pitié, Monseigneur, ah ! pitié pour tous deux.
« Je prierai tant le Ciel pour qu'il vous rende heureux,
« Car enfin,... écoutez, cet enfant c'est le vôtre... »
Le chevalier rugit : « Ou bien celui d'un autre.
« Allons, il faut mourir, votre sépulcre est prêt.
« Si vous voulez prier, hâtez-vous, s'il vous plaît,
« Car je veux que demain, à l'aurore naissante,
« Mon blason soit lavé de sa tache infâmante. »
Il dit, et de fureur on sent sa voix trembler.
La haine est dans ses yeux et ses longs doigts d'acier
Tordent de son poignard, ainsi qu'un jonc flexible
Le dur manche de fer... Muet, sombre, terrible,
Il darde sur sa femme un long regard de feu,
Et, comme fascinée, elle s'affaisse un peu,
Puis un dernier effort encor l'a ranimée ;
Comme une bête fauve, elle s'est relevée
Sur ses bras tout meurtris, sur ses genoux saignants,
Entre-mêlant ses cris de sanglots déchirants :
« Au secours ! au secours !... Ah ! je meurs innocente.
« Je vous le dis à tous : la vengeance est bien lente,
« Craignez-la, cependant... Oh ! lâches.... Dieu puissant !
« Nul ne m'entendra donc, et ma plainte dernière
« Ne pourra pas trouver un seul écho sur terre ».
Elle pleure, elle saigne et se traîne en hurlant
Aux pieds de son bourreau qui, sans un mouvement,
La regarde, froid, sombre et tout à sa vengeance.
Soudain un cri perçant traverse le silence
De la nuit et du bois. Le cruel chevalier
Sent son cheval frémir sur ses jarrets d'acier.
Dans sa douleur farouche, ainsi qu'une panthère,
Folle de désespoir, la malheureuse mère
S'attache à l'animal et suspendue aux crins,
Lui laboure la chair de ses dents, de ses mains.
La femme mord, déchire et l'animal écume,
Rendant un sang épais par son naseau qui fume.
Le chevalier alors se baissant vivement,
La prend à bras le corps d'un brusque mouvement
Et l'élevant en l'air avec un rire atroce,
La précipite vive au milieu de la fosse.
Aussitôt, comme deux molosses excités,
Sur elle les deux noirs se sont précipités.
Le premier la maintient et le second l'enterre ;
Puis on jette l'enfant à côté de la mère
Et la terre bientôt a recouvert leurs fronts.
Quand les noirs ont fini leur œuvre de démons,
Le chevalier s'approche et plante son épée
Dans la terre qui vient d'être ainsi remuée.
La troupe alors remonte à cheval, sans un mot
Et tous, avec le chef, s'éloignent au galop.

. . . . . .

Dans le bois maintenant quel calme ! quel silence !
La lune lentement parcourt le ciel immense.
Tout repose : en son lit le verdoyant ruisseau,
Les oiseaux dans leurs nids, la morte en son tombeau.

ALPHONSE GUÉRIN.[1]

1. M. Alphonse Guérin, auteur de cette légende, est le fils de M. Guérin, ancien condisciple de M. Jules Simon, aujourd'hui Conseiller à la Cour de Cassation. Ce jeune poète est encore à l'Ecole Monge où il fait sa philosophie. Nous sommes d'autant plus heureux d'encourager ses débuts qu'il se propose de suivre la carrière des lettres.

SALON DE 1886.

SUJETS BRETONS ET ANGEVINS (les Peintres).

Jules Breton. — Trayer. — Jules Alby. — Paul Abram. — Bloch — Mlle Ribot. — Adolphe Leleux. — Brielmann. — Emile Vernier. — Camille Bernier. — Damoye. — Saintin. etc.

DANS sa très complète et très compétente étude du *Salon Breton et Angevin*, mon confrère et ami Léon Séché a dû se borner à traiter spécialement l'œuvre des peintres du terroir; il est une autre série d'artistes sur lesquels les lecteurs de la *Revue de Bretagne et d'Anjou* ont droit d'être renseignés. Ce sont ceux qui sont naturalisés pour ainsi dire Bretons et Angevins en s'occupant avec amour des types et des paysages de ces nobles pays. Il a bien voulu nous charger de cette partie du Salon, en notre qualité de presque Breton — une partie de notre famille est née et a vécu à Quimper où elle laisse quelques souvenirs — et nous l'en remercions.

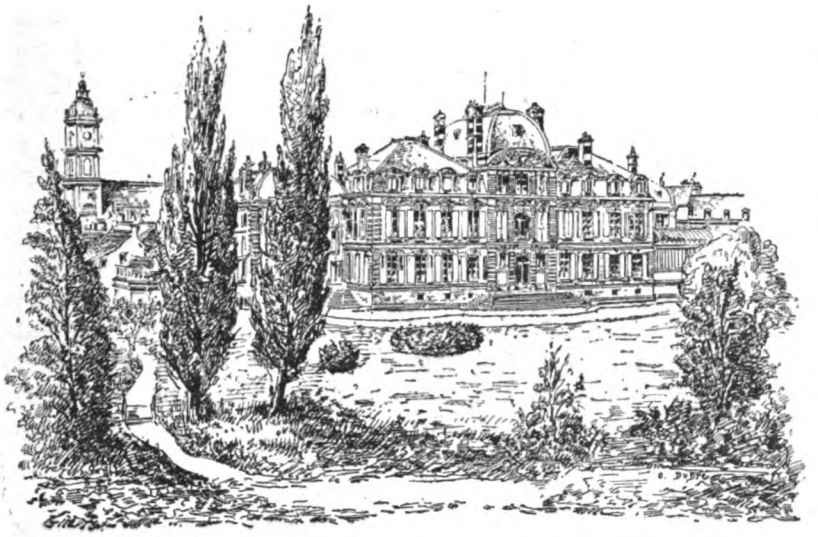
A tout seigneur tout honneur. Qui mérite plus que Jules Breton d'être cité en tête des *naturalisés* dont nous venons de parler. N'a-t-il pas rencontré à traduire d'un pinceau sûr et chatoyant les physionomies et les paysages bretons, ses meilleures et ses plus touchantes inspirations ? Nom oblige, dira-t-on, mais Breton est au-dessus d'un calembour.

Les deux toiles que nous donne cette année le maître peintre, le *réaliste idéaliste*, l'artiste achevé à qui l'on doit *L'Appel des moissonneurs, les Feux de la Saint-Jean, les Glaneuses, les Jeunes Filles à la source*, peuvent être rangées parmi les meilleures qu'il ait conçues et exécutées.

Le *Goûter* est peint dans cette tonalité chaude et délicate qu'affectionne M. Jules Breton. L'heure choisie est celle où le soleil commence à s'apaiser. Il est quatre heures, cinq, peut-être ; des nuages dorés tamisent le beau soleil de *messidor* ; la terre à travers les chaumes d'or, laisse reparaître sa brune mamelle ; l'épi moissonné est déjà rangé en meules blondes que glacent des ombres lilas. Au loin, à l'abri d'une de ces meules, des moissonneurs sont étendus, tandis qu'au premier plan trois femmes, beautés rustiques, font cuire des pommes de terre sous la cendre d'un feu de broussailles, dont la fumée légère court au ras des sillons hérissés encore de leurs pailles. L'une de ces femmes est étendue, à plat ventre, la face abritée d'un mouchoir de

Digitized by Google

toile rose qui fait nager ses traits dans un clair obscur où le brun et le lilas se mêlent d'une façon charmante. A moitié endormie, elle grignote pain et pomme de terre d'un air doux et lassé. Une autre penchée vers le feu, l'attise ; la troisième tourne le dos et sa silhouette est aussi vraie qu'élégante en sa rusticité. C'est peu de chose, n'est-ce pas? et sous tout autre pinceau un tel sujet pourrait devenir trivial et inutile ; il n'en est pas ainsi. La plus charmante poésie se dégage de cette scène si simple. Lignes heureuses, tons dorés, gris, lilas et roses nuancés, tout s'unit et se juxtapose de manière à produire une impression de grâce et de fini, qu'on ne rencontre plus guère dans les scènes prétentieuses et criardes d'aujourd'hui.



LA PRÉFECTURE DE VANNES

Par contraste avec ces nuances délicates et riches, *une Bretonne*, figure à mi-corps, vêtue de sombre, sans beauté peut-être, mais non sans grâce, une grâce douloureuse résidant dans un regard pur, tendre et extatique qui émeut plus qu'il ne ravit. Cette toile est d'une poésie telle qu'il semble que, pour en rendre l'impression profonde, il faille quitter la prose et chercher dans les vers, les expressions voilées que son allure didactique ne saurait donner avec assez de délicatesse.

On nous pardonnera donc d'avoir tenté de serrer de plus près la facture du peintre dans ce sonnet, qui n'a pas la prétention de lutter avec son pinceau, mais qui, peut-être, rendra plus complètement la profondeur de sa pensée :

LA BRETONNE.

Près du pilier rongé de la chapelle antique,
Assise, à l'abandon, tu lèves vers les cieux
Tes yeux couleur de mer et résignés, tes yeux
Où la douleur est grave où l'espoir est mystique.

Tu n'es pas belle enfant, de ce beau gracieux
Et transparent, qui charme aux vierges d'Armorique
Mais l'accent ingénu de ta face énergique ;
Rend notre esprit rêveur et nos cœurs soucieux.

Que le cierge qui penche entre ta main lassée,
Brûle pour le salut d'une âme trépassée ;
Ou pour un fiancé qui va tenter la mer...

En peignant ton regard pur et mélancolique,
Le peintre a fait jaillir de son charme rustique
L'âme de la Bretagne au rêve tendre et fier.

∴

Il n'est pas injuste de placer à côté de la *Bretonne* et du *Goûter* de Jules Breton, le *Marché aux chiffons* de Trayer (Finistère). Le réalisme poétique du second des deux artistes ne le cède pas à celui du premier. Ce *Marché au chiffons* discret, grâce à l'art qui a présidé à la disposition, au choix et à l'harmonie des couleurs, est une toile qui ne fait rien pour forcer votre attention, mais qui, l'ayant prise, la retient. Avez-vous vu passer dans la rue une de ces femmes dont la toilette sans éclat est tout un poème par le choix et l'arrangement des détails? Vous ne l'avez pas remarqué d'abord parce que, précisément, rien n'attirait vos yeux en les blessant ; mais vous avez eu l'impression que vous veniez de voir passer une femme bien mise. Vous retournez donc sur vos pas, et vous ne pouvez plus détacher vos yeux de celle qui vous a fait aussi impression sans le vouloir.

Le sujet de Trayer est encore très bien composé, chose plus que rare aujourd'hui. Sur une place de marché un grouillement tranquille de paysannes en quête de toiles pour layettes, robes et bonnets. Au premier plan un amas coloré d'étoffes étendues par terre ; une vieille femme qui nous tourne le dos, tenant encore un bout de toile blanche qu'elle vient d'auner, se penche vers cette jeune ménagère au teint brun, à la coiffe bien empesée qui marchande avec gravité. Une autre femme, vue de profil, conseille ; d'autres regardent avec des expressions différentes, toutes justes, point exagérées. Ici un groupe d'enfants frais et indifférents, surtout le gros bambin dont les joues ont l'air d'un barbouillage de groseilles. Et quelle atmosphère lumineuse, douce où s'éteint la verdure des arbres, où se baigne le clocher gris de la vieille église! Là-bas, encore, sous l'auvent de toile des boutiques, quel clair-obscur bien ménagé, où bleuissent les coiffes blanches ! N'y a-t il pas une première médaille pour cette scène bien conçue et exécutée avec tant de sobriété et d'effet ?

∴

Digitized by Google

Nous aimons moins la *Ronde de pêcheuses bretonnes* de Jules Alby. Ces lavandières de mer qui sautent en rond dans le flot bleuâtre, nous semblent vues moins dans la brume argentée de l'Ouest que dans la lumière bleuâtre du Midi. Parbleu! M. Jules Alby est de Marseille. N'aurait-il pas transposé, sans le vouloir, son effet? Cela arrive et sans qu'on y prenne garde. Il est vrai que le tableau tel qu'il est a de l'allure et du mouvement.

L'effet de soleil de M. Paul Abram est double en ce sens qu'il nous représente dans un chemin bordé d'arbustes trop verts, sur un sol où leur ombre se découpe en bleu trop peu cru, deux amoureux qui se regardent. Il est certain que le plein midi donne de ces rudes découpures d'ombres et de lumières ; mais l'art consiste peut-être à en sauver l'intensité, et des scènes aussi tendres. Cependant les amoureux se regardent avec agrément, même pour nous, leur face trahissant ce mélange de timidité et de hardiesse qui touche toujours parce qu'il est sincère.

Un sujet militaire maintenant. *La chapelle de Malestroit* après le massacre des chouans qui s'y sont renfermés. A première vue on croirait que c'est M. le Blant qui a peint cette toile; mais non il a déserté les sujets bretons et angevins pour nous peindre la garde nationale de 1814 luttant à *Montmirail* contre l'invasion. Placé dans le salon carré, le tableau qui nous occupe et qui est signé Bloch, tableau bien fait, très habile, pèche peut-être par un certain manque d'intérêt. Il y a trop d'architecture, de vitraux, de bancs et pas assez d'êtres vivants. Je sais bien que la fumée de la poudre s'évapore à peine et que cela donne l'impression toute fraîche de la bataille ; mais un peu plus d'humanité, des personnages plus nombreux ferait mieux notre affaire.

∴

Il serait difficile de ne pas reconnaître en Mlle Ribot une élève de son père, de ce merveilleux exécutant qui, malgré son entêtement aux ombres noires factices, obtenues, dit-on, par les tentures noires de son atelier, nous a donné des chairs mortes si vivantes, et des vieilles femmes si impressionnantes. *La conférence à Plouescat* de sa fille est une de ces peintures solides, aux tons posés résolument, sans glacis, et comme au couteau à palette, qui offre plus d'énergie que de grâce, de vérité que de charme. Cette paysanne à l'air impassible a toutefois bien des finesses dans son silence, et la main qui s'avance vers l'argent qu'elle a donné ou qu'elle veut prendre est bien significative dans son mouvement. Quelle belle figure d'avare brutal que celle de l'homme qui est à droite avec son nez long, tombant sur une bouche serrée qui s'accompagne du plus entêté des mentons. De telles peintures retracent bien les caractères abrupts des rudes paysans. Cela fait penser au style énergique mais un peu monotone, vrai mais trop technique de Zola. C'est saisissant et cela révolte; c'est puissant et cela dépasse le but.

∴

Par contraste une très aimable toile d'Adolphe Leleux. encore un coutumier de scènes bretonnes. Cette fois il s'agit d'un retour forcé de cabaret « *Douce ivresse* » dit ce livret. Une jeune, jolie et délicate bretonne, une jeune mariée assurément, vient chercher son homme qui s'est oublié au cabaret; elle le fait filer devant elle, souriant malgré sa fâcherie de voir le gas s'en aller de bonne grâce, causant à sa chope vide. Dans l'ombre du cabaret, le cabaretier rit aussi de les voir ; mais il semble que son rire soit moins franc. C'est qu'il prévoit, le sceptique, le moment où la femme ne ramènera pas si facilement son mari plus âgé. Mais n'allons pas plus avant que le peintre et, sourions aussi, en attendant de voir cette petite femme avisée ramener gaîment au logis le déserteur, qui, elle s'en doute peut-être, ne sera pas moins aimable avec elle pour avoir un peu trop bu de cidre ce jour là.

∴

Les *paysagistes* et les *mariniers*, si l'on ose appeler ainsi ceux qui tentent de reproduire les mille aspects du flot calme ou furieux, baisant ou brisant les rochers de la côte bretonne, ne le cèdent point en talent et en variété aux peintres de figures. Brielmann nous donne deux toiles largement peintes et de bon effet : *Une fin de tempête, à Saint-Cast* (Côtes-du-Nord) ; mer écumante qui fait jaillir le sable et les cailloux dans les dernières convulsions de sa colère, tandis qu'une paysane revêtue de sa cape regarde l'éclaircie qui commence à se produire au ciel et sur l'eau lointaine apaisée. Nous préférons même de beaucoup cette toile au *Doué de la Vieuville*, ruisseau sous les branches, car si l'eau et ses reflets sont bien traités, le feuillage est un peu sommairement massé. Sans chérir le feuillé rendu dans tous ses détails, nous avouons ne pas ressentir un enthousiasme trop vif pour les masses traitées décorativement dans une toile de chevalet.

Le retour des bateaux à Concarneau par un gros temps, signé Emile Vernier, est encore une très bonne marine. Les carènes de la flotille ont de l'éclat, leur mouvement est bien rendu et la mer houleuse n'a rien de fantaisiste. L'autre toile qui n'est pas de Bretagne ne nous plaît pas moins. C'est un *embarquement de filets* à l'heure où le ciel et la terre se décolorent. Les silhouettes des bateaux tirés sur le sable, des chevaux et des pêcheurs sont très vraies, et, au loin, l'atmosphère bleue de la mer et du ciel qui se mêlent, une blanche voile qui a l'air du croissant lunaire, vague et vaporeux, donnent à cette toile quelque chose de joli qui n'est pas commun.

∴

Le Vallon, de Camille Bernier, qui se place ici au hasard de nos notes, n'est pas le moindre des tableaux inspirés par la Bretagne. C'est un des beaux paysages du salon qui en compte beaucoup. Vers une rivière

Digitized by Google

qui fait étang, des vaches vont boire, de ces petites vaches noires si bonnes laitières. Le gas qui les conduit taille lentement avec un couteau une branche d'arbuste. Derrière le rideau de peupliers, assombris par un effet de soleil qui les prend à revers, moutonne un bois dont les cimes se dorent de rose aux derniers feux du couchant. Impression de calme, d'harmonie. C'est vu dans le pays du rêve, par un rêveur, mais un rêveur qui n'oublie pas une note de ce qui lui tombe sous les yeux et dont l'art est fort et sincère.

A citer encore, *La mer à Quiberon* de Damoye, dont les toiles se remarquent de plus en plus, symphonie en bleu d'azur : mer calme, ciel délicat, reflets bleuâtres sur le sable et les petits rochers : *la Matinée d'Avril* de Saintin, mare au reflet argenté, pommiers et arbustes en fleurs, toits enfoncés dans un pli de vallée, collines se resserrant pour s'ouvrir sur une autre plaine, et, là dessus, cette vapeur rousse de poussière et de soleil qui sent la lune rousse. Effet rarement tenté avec succès, réussi cette fois.

Nous aurions voulu parler encore en détail des *Monuments druidiques de Kercolleoc'h* de Choisnard, tableau très intéressant en dépit du peu de grâce des menhirs, des *Petites Bretonnes* de Fleury, de l'*Anse de Dinard*, d'Hauteroche, petite toile miniature qui rappelle la facture de nos petits peintres à la gouâche du dix-huitième siècle, du *Gué* de Charpentier ; des *Environs de Saint-Malo* d'Avé, de la *Pointe de Primel* à marée basse de Bergeron, et de tant d'autres ; mais il faut se résoudre à les citer seulement aujourd'hui. Peut-être, dans notre second article, lorsque nous aurons repris la sculpture et les dessins qui ont dû être traités trop rapidement dans l'article de Léon Séché, pourrons nous revenir sur les peintres qui n'ont pu trouver place dans cette étude et leur consacrer les lignes que méritent leurs efforts. On a dit que les livres ont leur destinée, les toiles aussi, et telle qui passe inaperçue mérite souvent l'attention au même titre que d'autres citées et louées plus longuement. Dès que l'on fait de la critique il est bon de s'excuser, à la façon des comédies espagnoles, et il n'est pas superflu de finir cet article en répétant la phrase sacramentelle du *gracioso*, un peu variée pour la circonstance. *Excusez les fautes de la critique.*

CHARLES LEGRAND.

A TRAVERS L'ALLEMAGNE

NOTES D'UN BRETON (1)

SOMMAIRE. — Un Breton en voyage : de Paris à Strasbourg. — Strasbourg et Hauterbourg. — « Nous sommes perdus ! » ou un officier français en juillet 1870, à Hauterbourg. — La Forêt-des-Abeilles et les officiers français avant la guerre. — A Munich — Le roi Louis II d'après le comte de Vasili. — La *Société de Vienne*. — Pourquoi le roi Louis II reste célibataire.

On dit que les Bretons n'aiment pas à voyager, qu'ils ne peuvent vivre loin du clocher qui les a vus naître : c'est un peu vrai, s'il s'agit de la grande masse du peuple. Pour beaucoup, un voyage en France est un voyage à l'étranger. Mais les poètes, les artistes, les savants de notre vieille Bretagne ne sont pas aussi casaniers. Le souvenir du pays natal les suit partout ; le mal du pays les visite souvent et jette une teinte de mélancolie sur les plus riantes beautés des contrées qu'ils visitent : ils voyagent cependant, parfois très loin et longtemps. Un ami me citait un jour, au sujet des poètes, des artistes en voyage, ce mot d'un Anglais, Sir P. Sydney : « Celui qui a pour garde la pauvreté et pour « guide l'amour, voyage en sûreté et non sans plaisir. »

He travels safe and not unpleasant, who is garded by poverty and guided by love.

Ce mot me semble une devise que beaucoup de voyageurs peuvent écrire en tête de leurs notes et souvenirs.

L'Italie surtout, avec son ciel bleu, les paysages étincelant de lumière, de pittoresque et de poésie, sa ceinture de flots azurés, attire les voyageurs bretons. Venise, Rome, Naples, sont les trois villes qu'ils visitent de préférence. L'Angleterre les attire moins. C'est à peine si quelque savant s'aventure dans le pays de Galles, pour étudier plus à fond la similitude de langue et de traditions entre ce pays montagneux et notre vieille Armorique.

Pour moi, depuis longtemps déjà, je nourrissais l'idée d'un voyage en Allemagne. J'avais erré de longs mois à travers l'Angleterre et l'Écosse. L'Angleterre me laissait le souvenir de ses frais paysages, de ses blanches côtes, de ses parcs immenses et magnifiques entourés de vastes prairies toujours vertes : mais quelle pénible impression laisse la vue de ses brouillards épais et jaunes, de ses populeuses cités noires et sales où grouillent, dans des quartiers affreux, des milliers et des milliers de gens, qui végètent misérablement, couverts de sordides haillons et dans la plus grande misère. L'Écosse, avec ses montagnes, ses lacs, ses frais et gras pâturages, ses îles, ses anses et surtout ses golfes d'une profondeur étrange et aussi étroits que profonds, ses grottes basaltiques, hautes et grandes comme des églises, me laissait des souvenirs pleins de charme et de poésie. Mais l'Allemagne, quelle envie j'avais de la visiter ! Enfin, ce rêve est accompli ! Je laisse pour longtemps ma chère Bretagne, le train m'emporte rapidement vers le Rhin. J'étais heureux de voir commencer l'accomplissement de mon rêve ; j'éprouvais seulement un sentiment de crainte vague et in-

(1) Ces notes de voyage sont dues à la plume d'un de nos compatriotes qui a vécu pendant quelque temps à la cour du roi de Bavière et qui, pour des raisons de haute convenance, se cache sous le pseudonyme de Henry Stern. Nous appelons sur ces notes écrites au jour le jour toute l'attention de nos lecteurs.

Digitized by Google

définissable. Était-ce le souvenir du pays? Était-ce le souvenir de l'année terrible ? Et puis, j'allais seul visiter un pays qui m'était entièrement inconnu !

∴

Mes compagnons de voyage, pour quelques heures du moins, étaient trois négociants de Paris, et un gros et brave monsieur, qui était sûrement au régime de la choucroûte, de la saucisse et de la bière. Les trois négociants avaient fini par découvrir que j'étais Breton et que je venais de quitter la Bretagne. Ils me demandèrent si, en Bretagne, les affaires allaient bien, si les Bretons étaient contents. Naturellement je répondis à ces amateurs de prose et d'argent qu'en Bretagne tout allait merveilleusement bien, et, qu'en général, tout le monde y était content de son sort.

« — C'est très heureux, — me dit le plus *gentleman* des « trois parisiens, — mais pourquoi les Bretons se laissent-« ils diriger et exploiter par les cléricaux? » Je n'eus pas le temps de répondre : le sifflet de la machine poussa un cri strident, et quelques secondes après, on cria : Épernay, Épernay ! Mes trois parisiens me souhaitèrent bon voyage et descendirent.

Rien de très émouvant jusqu'à la frontière. Il faisait un temps sombre, un de ces temps qui ne prédisposent nullement aux sensations poétiques. Sans trop m'apercevoir de la marche du train, je vivais dans les nuages rêvant je ne sais quoi, vivant dans ce milieu poétique et étrange où Gœthe a placé les plus belles scènes de *Faust*. Que de jouissances m'attendaient sans aucun doute ! Il me semblait déjà rencontrer quelque Marguerite, dans une de ces fraîches et pittoresques vallées de la Souabe !

A la gare de Deutsch-Avricourt, la vue d'un gigantesque gendarme prussien produisit sur moi l'effet d'une douche d'eau glacée. La distance est courte entre l'Avricourt français et l'Avricourt allemand : mais pour un Français, pour un Breton, quel monde d'amers souvenirs !

∴

Strasbourg ! — Ce premier soir n'est pas gai. Est-ce imagination ? Est-ce réalité ? Les rues et les places sont plongées dans une profonde obscurité, malgré le gaz, qui semble ici refuser sa lumière. A l'Hôtel de France je retrouve avec plaisir mon vieux compagnon de voyage, j'apprends qu'il est juif et docteur-médecin. A la table d'hôte, il veut absolument que je prenne place près de lui ; il me demande si je veux bien l'accompagner à une brasserie, bien connue comme rendez-vous des patriotes Alsaciens restés Français de cœur. Nous sortons. Au coin de la place Kléber, un bruit sec de crosses de fusils frappent le pavé, attire notre attention : à la faible lueur du gaz, nous apercevons une compagnie d'infanterie prussienne. Nous passons rapidement. Enfin, nous entrons dans une rue étroite : voilà notre brasserie. Ses murs sont peints de tableaux, de scènes qui ont, paraît-il, le don d'exaspérer les vainqueurs d'aujourd'hui. Je me trouvais heureux au milieu de ces braves gens, si patriotes, qui ont toujours leurs regards tournés vers la France. Une remarque ici. Ce qui me frappe, c'est que, autour de moi, j'entends exclusivement parler allemand. Évidemment, la langue française ne vient qu'en second lieu. A peu d'exceptions près, les plus patriotes même se servent toujours de la langue allemande. Avec un Français qui ne connaît que sa langue maternelle, le strasbourgeois instruit et bien élevé, se résigne et parle français : mais on voit toujours ou presque toujours qu'il n'en a pas l'habitude. Pendant mon séjour en Alsace, j'ai pu me convaincre que cette industrielle et riche province est française de cœur et de souvenir, mais tout à fait allemande de mœurs et de langage.

Les jours suivants, j'eus l'occasion de visiter le nord de l'Alsace et d'y séjourner quelque temps. A Hauterbourg, j'avais un vieil ami qui avait habité la Bretagne pendant plusieurs années et trouvait, dans ses souvenirs de notre cher pays, une source de jouissances inoubliables et toujours fraîches. Après avoir rempli les devoirs de l'amitié la plus sincère, je désirais étudier ce coin de l'Alsace avec l'impartialité la plus entière. Mes impressions de Strasbourg m'avaient laissé je ne sais quoi de triste : je m'étais imaginé une Alsace plus française sous tous rapports. Dans ce coin de l'Alsace, au sud de la Hauter, tout est allemand, non de cœur, mais de mœurs et de langage. A l'église, dans les rues, dans les auberges, partout et toujours c'est la langue allemande. La plupart des églises sont bâties exactement comme la plupart des églises de la Bavière. L'église de Hauterbourg : vous en trouverez de semblables dans la Bavière Rhénane, mais peut-être encore plus dans la Haute-Bavière. Aux offices religieux, ce sont les mêmes habitudes, à certains points de vue particuliers. On s'assied pendant le sermon et dans quelques rares circonstances : il faut toujours se tenir debout ou à genoux. Un grand jour de fête, je voulus assister et braver la fatigue d'un long office : à la fin je n'en pouvais plus. Les habitudes bretonnes sont plus accommodantes. A propos de la musique et du chant dans les églises d'Alsace, je dois avouer que la Bretagne est bien en retard, comme les trois quarts de la France, d'ailleurs. D'abord, chaque église alsacienne possède ordinairement un orgue à tuyaux, presque toujours doux et harmonieux. Dans les villages et les petites villes de l'Alsace, comme de toute l'Allemagne, l'instituteur est l'organiste habituel. A Hauterbourg, l'instituteur tire de son vieil instrument des accords harmonieux et ravissants. Un matin, j'assistai à un office : j'ai eu là une des heures les plus délicieuses de ma vie. Quant on vient de Bretagne, où ce genre de musique religieuse laisse tant à désirer, on est agréablement surpris de trouver, sur les bords du Rhin, dans les plus modestes églises, d'intimes jouissances musicales, qui ont un avantage qui n'est pas sans intérêt pour le public, l'avantage de faire paraître les offices moins longs.

∴

Une note triste maintenant. A Hauterbourg, le jardin de mon ami s'étend, de la maison d'habitation jusqu'au talus haut et élevé qui domine la Hauter et les prairies d'au-delà, bordées de sombres forêts. Sur le bord même de l'escarpement, se dresse un pavillon, dont les fenêtres du premier et unique étage permettent de voir au loin.

En 1870, quand la guerre fut déclarée, Hauterbourg, avec ses fortifications, n'avait pas de garnison suffisante pour se défendre et résister à l'invasion. Là, comme ailleurs, rien n'était prêt. Un officier français arrive et demande à monter dans le petit pavillon dont je parle : il voulait se rendre compte du nombre et des opérations de l'ennemi. Il vit immédiatement que la forêt était occupée par une nombreuse armée ; dans toutes les directions d'innombrables cavaliers allaient et venaient. En un clin d'œil, cet officier se convainquit des effroyables désastres qui menaçaient les faibles corps d'armée français. Il redescendit découragé et dit au curé de l'endroit qui l'accompagnait : « Nous sommes perdus ! » C'était quelques jours seulement avant nos premières et désastreuses batailles. Le lendemain, les Allemands en

Digitized by Google

trèrent à Hauterbourg sans rencontrer la moindre résistance. Le grand-duc de Bade eut des égards particuliers pour cette petite ville et surtout pour le presbytère : il se souvenait qu'en 1848, son père, fuyant devant la révolution triomphante, avait trouvé l'hospitalité dans cette maison.

∴

Mon ami et moi, nous avons visité cette forêt, qui avait vomi tant d'ennemis. Tout près de la route, qui traverse la Hauter, au pied des fortifications. et conduit à la sombre forêt en moins de vingt minutes, il y a un endroit de distraction, dont quelques officiers et soldats français doivent encore se souvenir. Un espace libre, entouré de hauts arbres, situé presque sur la lisière de la forêt, contient un pavillon rustique, quelques bancs et quelques tables en ruine. Là, les officiers et soldats, en garnison à Hauterbourg, venaient souvent se distraire et respirer l'air pur de la forêt. En visitant ces ruines, j'éprouvais un sentiment de tristesse. Un détail typique vint donner une note gaie à ces mélancoliques souvenirs: « On raconte, — me dit mon compagnon, « — que les bonnes des familles juives, si nombreuses à « Hauterbourg, dirigeaient souvent leur promenade vers ce « coin de la forêt. Les aventures ne manquèrent pas. » D'ailleurs, un poète de ce pays n'a-t-il pas dit que « l'amour n'est pas un péché ? »

Si ces notes, écrites en courant et au hasard de chaque jour, tombent sous les yeux de quelques officiers, en garnison à Hauterbourg avant la guerre, ils se souviendront de la Forêt-des-Abeilles, de ces bosquets touffus et ombragés, où ils prenaient leurs délassements et buvaient de la bonne bière. Je puis leur affirmer qu'ils ne sont pas oubliés là-bas, et qu'il y a des cœurs, jeunes encore, qui donnent, dans leurs souvenirs et leur amour, une large place aux Français d'alors, et regrettent le temps passé.

J'ai quitté Hauterbourg à regrets, avec mille souvenirs, surtout avec les sentiments de la plus vive reconnaissance pour une généreuse et bienveillante hospitalité.

∴

Munich, — ou München, — la capitale des arts, en Allemagne, sans fleuve couvert de navires, loin de toute grande mer, m'intéresse beaucoup, moi, Breton. Quand le châtelain de Frohsdorf vivait, des Bretons, suivant l'exemple de leurs voisins de Vendée, se voyaient moins rarement dans la capitale de la Bavière. Maintenant les Bretons n'y viennent plus, sauf quelques jeunes qui s'imaginent connaître à fond l'Allemagne et la langue allemande, parce qu'ils ont passé à Munich une année à boire de la bière et à écouter un langage allemand plus ou moins authentique, dans les cafés, les auberges et les brasseries. Après tout, cela suffit peut-être : l'important sans doute est d'avoir bu, pendant quelque temps beaucoup de bière à Munich, un peu d'eau du Mein à Wurtzbourg, ou du vin du Rhin à Cologne,

Mon premier soir à Munich n'a pas été très poétique : la neige tombait à gros flocons, et il faisait un froid humide et maussade. Rien de rassurant pour mon séjour...

∴

Le premier et le plus important personnage est naturellement le roi Louis II, personnage dont on parle beaucoup en France, mais qui, somme toute, est assez peu connu. On a raconté mille choses, plus ou moins vraies, sur son compte. Ce prince, par cela même qu'il ne veut pas se laisser voir, qu'il ne reçoit jamais, qu'il vit dans une solitude inabordable et dans un monde imaginaire, ne manque pas d'exciter vivement la curiosité. Ainsi, que n'a-t-on pas raconté à propos de l'antipathie du roi contre les femmes et le mariage ! Quand parut la *Société de Vienne*, par le comte Paul Vasili, ce fut, en Bavière comme en Autriche, une explosion de mécontentement. Inutile de dire que ces indiscrétions, publiées d'abord dans la *Nouvelle Revue*, furent lues et relues par des milliers de lecteurs et de lectrices, appartenant à l'aristocratie autrichienne et bavaroise. A Vienne surtout, le mécontentement fut extrême : l'impératrice Elisabeth eut, en présence de la princesse A..., quelques explications dures et sévères, à l'adresse de l'auteur inconnu de ces indiscrétions plus ou moins fondées. A Munich, l'effet fut à peu près le même, à la cour et dans le monde aristocratique.

Que l'auteur de la *Société de Vienne* ne m'en veuille pas, si je raconte ici que ses indiscrétions faillirent m'attirer quelques désagréments. Au moment où parurent ces lettres, j'avais l'honneur d'être en intimes relations avec quelques personnes bien placées pour tout voir et tout savoir. Naturellement, on parla beaucoup de ces lettres, on se demandait quel personnage se dissimulait sous le nom emprunté de Paul Vasili. A plusieurs reprises, on me demanda brusquement si je n'étais pas pour quelque chose dans ces indiscrétions. C'était me faire trop d'honneur. Il fallut me défendre, et j'eus toutes les peines du monde à faire entendre au baron de L... que d'abord c'était me supposer trop de talent, et ensuite que l'auteur ne pouvait être qu'un certain monsieur, bien connu dans quelques salons viennois, ou... une dame.

Un soir, on parla beaucoup de la lettre qui a pour titre : *Comédiens et Chanteurs*. L'incident relatif au roi Louis II fut l'objet d'une vive discussion. Le comte Vasili racontait que le roi eut un jour l'idée de porter un bouquet dans le petit salon de la jeune fille qu'il aimait. Dieu sait avec quel plaisir le jeune et royal amoureux prit la peine d'arranger les fleurs dans un vase ! Cela fait, il se cache pour jouir de la surprise qu'éprouvera sa bien-aimée sitôt qu'elle apercevra ces fleurs arrangées avec tant de soin par les mains de celui qui l'aime tant. Enfin arrive la jeune fille, en compagnie d'un jeune prêtre. « Dieu ! — dit-elle, — encore un bouquet « de cet ennuyeux monarque ! de ce roi que je déteste ! » Puis elle dit au jeune prêtre : « Viens m'embrasser, pour « me faire oublier cette fâcheuse impression ! » Elle prend alors la tête du jeune prêtre et la couvre de baisers. Soudain le roi sort de sa cachette, maudit l'infidèle et jure que de sa vie il n'aimera une femme et ne se mariera jamais.

Tel est l'incident dont le comte Vasili s'est fait l'écho. Cette anecdote se raconte dans quelques familles de l'aristocratie de Vienne, connues par leurs bons rapports avec un de nos derniers ambassadeurs près de Sa Majesté impériale.

En Bavière, les personnes les mieux informées donnent une autre cause à l'antipathie du roi contre les femmes et le mariage ; cette cause serait un incident amoureux, avec des circonstances différentes de celles racontées dans *La Société de Vienne*.

Le baron de L..., qui avait passé toute sa vie à la cour de Bavière, qui avait été un des familiers du roi Max, père et prédécesseur du roi Louis II, savait parfaitement à quoi s'en tenir au sujet de ces anecdoctes un peu fantaisistes. Je ne sais pourquoi l'anecdote racontée plus haut m'intriguait beaucoup: on m'avait conté tant d'histoires à ce sujet ! Ce soir-là donc, je suppliai le baron de L..., de vouloir

Digitized by Google

bien se départir un peu de la discrétion qu'il croyait devoir s'imposer. L'aimable baron pria son voisin, un jeune officier d'une Altesse royale, de me raconter brièvement l'incident qui fut cause de l'aversion que le roi éprouve pour les femmes. Voici en deux mots et sans phrases, l'incident, tel qu'il m'a été raconté ce soir-là. La jeune princesse, que le roi devait épouser, se trouva subitement et sérieusement indisposée. Le royal amoureux, inquiet et désireux d'avoir des nouvelles sûres et fraîches de la santé de sa bien-aimée, s'empressa d'envoyer un de ses médecins, qui revint, la douleur dans l'âme et sur les lèvres, raconter à Sa Majesté que la maladie de la princesse n'était nullement dangereuse, qu'elle se trouvait dans un état intéressant.... Bref, disait l'officier, le roi était arrivé trop tard...,

Le baron de L..., se contenta de sourire et l'on parla d'autre chose.

HENRY STERN.

(A suivre).

SOUVENIR DE VOYAGE

Notre collaborateur M. Lionnel Radiguet nous adresse la lettre suivante :

Au mois de septembre dernier, il passait sur l'Ouest de l'Europe un vent de fièvre électorale qui m'a poursuivi des rives de Bretagne jusqu'au fond des Ijords presque glacés de la rocheuse Norvège.

C'était surtout en Irlande qu'il soufflait, terrible, ce mistral des passions politiques : car, tous attendaient et redoutaient des urnes électorales de décisifs changements à la situation de l'Irlande.

Au bout de peu de jours, la politique m'avait rendu odieuse cette humide cité de Belfast, à laquelle j'avais pourtant pardonné, dans le temps, ses sociétés de tempérance, précautions bien inutiles dans un pays où le ciel n'est qu'une immense fontaine Wallace.

Je résolus d'aller sur les bords du Neagh rechercher quelques-uns des souvenirs épars du bon temps, où l'on parlait, comme d'un rêve de ces projets de « Home rule » qui, aujourd'hui une actualité, entreront, peut-être bientôt, dans le domaine de la réalité, et la réalité est toujours inférieure aux rêves, même en matière de liberté!

Je fus encore une fois charmé en revoyant ce délicieux pays d'Antrim avec son océan de verdure, encadrant l'immense et limpide Nappe du Lough Neagh, au delà duquel, dans la brume du soir, se dessinaient les silhouettes du Highlands de Donnegall.

Que cette humidité, parfois si désagréable, est féconde pour produire ces effets d'émeraude aux teintes variables, qui vont se dégradant, du vert sombre des forêts aux nuances jaunies de l'herbe des prairies.

Sans doute les vallées du Rhin sont belles, dans leur pluie de soleil d'or, mais l'Ulster, dans sa verte uniformité, a une poésie moins bruyante mais plus infinie, cette poésie étrange du vert, qui attriste et repose à la fois.

Le lendemain de mon arrivée, j'avais oublié la politique pour faire une visite de touriste à Antrim lasthe, laide construction du style Charles I^er^, où beaucoup de belles choses et beaucoup de choses d'un goût douteux forment la plus discordante cacophonie de styles que puisse rêver un amateur de rococo. — C'est un goût que les gentilhommes campagnards Anglais et les épiciers enrichis possèdent à un égal degré ; la seule différence est que les derniers vont acheter sur les quais les horreurs qui sont échues aux autres par droit de naissance,

Il existe pourtant au château d'Antrin, un salon dont rien ne dépare le magnifique ameublement de chêne massif, si ce n'est un fauteuil monumental qui attira mon attention par sa divergence de style avec les autres meubles.

Questionnée sur son origine la vieille femme de charge qui m'accompagnait me répondit : « C'est le siège du dernier président de la chambre des communes de Dublin, John Horster. »

On ne pouvait retomber plus à pic sur la question électorale. — Que de réflexions ne suscitait pas en moi la vue de ce meuble historique réduit au rôle de vulgaire ornement dans la demeure d'un lord protestant.

Qui sait si le fauteuil de John Horster ne sera pas bientôt exhumé du salon de chêne du château d'Antrim ? placé dans une vitrine du musée national de Dublin il consacrerait par le souvenir de l'ancien parlement les droits de l'Irlande à l'autonomie politique.

L. LIONNEL RADIGUET

PETITES NOUVELLES.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Dolivet a obtenu une troisième médaille pour sa statue de Madeleine dont nous avons publié un très remarquable dessin dans notre numéro salon.

M. Elie Sorin vient d'obtenir aux Jeux Floraux un souci d'argent pour sa pièce de vers « *les Pyramides.* »

M. Pélicot, membre de la Société protectrice des animaux, a obtenu tout récemment une médaille de bronze de la Société royale protectrice des animaux de Bruxelles.

2° Une autre au concours régional agricole de Marseille (catégorie des expositions scolaires).

3° Une médaille de bronze de la Société protectrice des animaux de Paris.

—

Notre collaborateur et ami Paul Sébillot vient de publier à la librairie Maisonneuve, dans le même format que ses deux volumes de *Traditions et superstitions*, un charmant petit livre intitulé : *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.*

—

Vient de paraître à la librairie générale de J. Plihou et L. Hervé, à Rennes, le premier fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* par M. René Kerviler, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs.

M. Lionnel Radiguet publie, chez Ernest Leroux, l'*Inde au point de vue des productions naturelles*, communication faite à la deuxième section de la société de géographie commerciale de Paris, à la séance du 10 mai 1886.

—

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication du 2^e^ récit de M. Ad. Orain sur les *Croyances, Chansons et Coutumes de l'Ille-et-Vilaine.*

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

LAVAL. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE JAMIN.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 14. | DIRECTEUR : M. Léon SÉCHÉ. | 15 JUIN 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

De l'amour immodéré des sources. — Epistoliers et mémorialistes. — Les derniers mémoires. — Châteaubriand d'après les dernières publications. — Les *Souvenirs* du comte d'Haussonville et du feu duc de Broglie. — Les lettres de Mme de Châteaubriand. — Le *Chat* et la *Chatte*.

Il n'y a pas à dire, la mode est, en littérature, aux mémoires, aux correspondances, aux relations inédites, et au train dont vont les choses, je crois qu'elle n'est pas près de changer. Jamais on ne poussa aussi loin l'amour des « sources », et jamais on ne but plus d'eau filtrée, plus de vin frélaté. Nous mourrons d'une indigestion de documents, et notre époque méritera d'être appelée dans l'avenir : l'âge des petits papiers.

Quelles commères nous faisons ! Autrefois la porte de l'histoire était fermée après une cinquantaine d'années environ. Maintenant elle n'est ni fermée ni ouverte, elle est entrebâillée, et c'est par cette demi-ouverture indiscrète que les morts viennent de loin en loin faire appel des jugements de la postérité. Hier, c'étaient Lucien Bonaparte et Metternich ; aujourd'hui c'est le baron de Vitrolles ; demain ce sera M. de Talleyrand. Quand les mémorialistes ont fini, les épistoliers recommencent avec Benjamin Constant, Mérimée, M. de Rémusat. Jamais on ne vit pareille procession d'outre-tombe.

A en croire tous ces revenants, l'histoire de la première moitié de ce siècle ne serait pas encore écrite et les historiens de l'Empire et de la Restauration auraient tout bêtement fait de la bouillie pour le chat. De la bouillie, c'est un peu trop dire ; et je veux me servir de Théophraste Renaudot — le fondateur de la *Gazette de France* — pour mettre tout le monde d'accord.

« Guères de gens possible ne remarquent la différence qui est entre l'histoire et la *Gazette*, écrivait-il pour se défendre contre les récriminations dont il était chaque jour assailli. Ce qui m'oblige de vous dire que l'histoire est le récit des choses advenues : la *Gazette* seulement le bruit qui en court. La première est tenue de dire toujours la vérité. La seconde fait assez si elle empêche de mentir. »

Eh bien, les mémorialistes me semblent être dans le cas du fondateur de la *Gazette*. Ils peuvent être de bonne foi et n'avoir écrit qu'en vue de rendre hommage à la vérité historique, ils restent quand même suspects. N'est-ce pas prêcher un tantinet pour son saint que de raconter les événements dans lesquels on fut à la fois juge et partie ? Pour ma part j'aurais peur de donner une entorse à l'histoire en prenant certains mémoires au pied de la lettre. Les mémorialistes ne sont précieux que lorsqu'ils parlent comme témoins et non comme acteurs. Exemple : Saint-Simon. Il y a des dessous de cartes qu'eux seuls peuvent nous révéler, des mystères et des intrigues de salons et de palais dont, seuls, ils peuvent nous donner la clef. C'est ce que j'appellerai le reportage dans l'histoire, mais du reportage un peu plus sérieux que celui qui se pratique aujourd'hui pour le compte des gazettes du boulevard. Cancans et reportage sont ici bien différents. Avez-vous lu dans les *Souvenirs du comte d'Haussonville* ou du *feu duc de Broglie* (1), ou bien encore dans les *Mémoires du baron de Vitrolles* (2), les pages qui ont trait à Châteaubriand ? L'auteur du *Génie du Christianisme* n'y est certes point ménagé, et, si nous ne le connaissions déjà par les portraits assez ressemblants que nous en ont tracés ses nombreux biographes, j'avoue que cette lecture nous eût causé plus d'une surprise. M. d'Haussonville qui lui fut attaché pendant quelque temps, lorsqu'il était ambassadeur à Rome, s'est fait un malin plaisir de nous montrer dans Châ-

(1) 2 vol. in-8, chez Calmann-Lévy.
(2) 3 vol. in-8, chez Charpentier.

Digitized by Google

teaubriand le charlatan littéraire, et les anecdotes qu'il rapporte à l'appui de sa thèse sont vraiment bien amusantes. Mais quoi ! dans tout grand homme est-ce qu'il n'y a pas un peu du comédien ? est-ce qu'on n'est pas obligé par sa propre réputation de se faire violence à certaines heures, de se composer un autre visage quand on sait qu'on vous regarde et que toute l'Europe est suspendue à vos lèvres ?

Le baron de Vitrolles est scandalisé des sommes folles que Châteaubriand coûta à la Restauration. L'argent lui fondait littéralement dans les mains, et, comme à cette époque les écrivains célèbres ne gagnaient pas, à beaucoup près, ce que gagnent ceux d'aujourd'hui, il avait continuellement recours à la générosité royale. Le baron de Vitrolles n'a oublié qu'une chose, c'est de nous dire où l'auteur de *René* dépensait son argent. Mais nous le savons de reste. M. le comte d'Haussonville nous apprend que ce grand seigneur était un véritable panier percé, qu'il n'avait pas la moindre idée de l'économie domestique et que, pendant son séjour à Rome, il ne pouvait se suffire avec son traitement d'ambassadeur. Mais il était généreux, sa bourse était ouverte à tous,et il pratiquait à la lettre cette maxime évangélique qu'il faut que la main gauche ignore ce que la main droite a donné. Ce manque de prévoyance est d'ailleurs le défaut de la plupart des poètes et des hommes d'imagination. Lamartine aurait mangé la France entière si elle lui avait appartenu. Dumas avait dévoré des millions et n'en était pas plus fier pour cela. C'est lui qui, la veille de sa mort, tirant deux louis de sa poche, disait à son fils peu prodigue : « Quand je vins à Paris j'avais vingt francs dans mon gousset, en voilà quarante, ai-je trop mangé ? »

Nous ne reprocherons donc point à Châteaubriand d'avoir puisé à pleines mains dans le cassette royale. La Restauration qui avait alloué un milliard aux émigrés était bien assez riche pour payer la gloire du grand écrivain. Louis XVIII n'avait-il pas dit lui-même, après avoir lu la fameuse brochure de *Buonaparte et les Bourbons* que ce pamphlet brûlant lui valait une armée ?

On ne pourra toujours pas accuser Châteaubriand de s'être ruiné pour les femmes. De ses deux maîtresses attitrées, reconnues, la première en date, j'ai nommé Mme de Beaumont, n'était rien moins que coquette et n'aima chez lui que l'âme de René. Elle mourut dans ses bras à Rome. La seconde n'avait pas besoin de ses présents et, soit froideur, soit vertu, paraît n'avoir été sensible qu'aux respectueux hommages de son génie.

Quant à Mme de Châteaubriand, M. Paul de Raynal nous a appris dans son curieux ouvrage intitulé : *Les Correspondants de Joubert* (1), qu'elle était aussi simple que bonne. Il suffit de lire ses lettres pour s'en rendre compte. Son mari nous avait bien dit qu'il était difficile de trouver une intelligence plus fine et qu'elle écrivait de la manière la plus piquante. Sa correspondance avec M. et Mme Joubert — le *cerf* et le *loup*, comme elle se plaisait à les appeller — est un miroir qui donne exactement la ressemblance de son âme et de son visage. Impossible d'être plus dévouée à son mari et à ses amis, d'apporter plus de malice dans la critique et de conter plus agréablement. Chacune de ses lettres est un bijou de vivacité, de finesse et de grâce. En les relisant hier, je ne sais pourquoi je me la représentais en petit lutin riant par dessus l'épaule de Châteaubriand de la peine qu'il prenait en vue de bien établir son immortalité.

L'ennui naquit un jour de l'*Université*, disait-elle un soir, en l'entendant discourir à perte de vue avec Fontanes, Clausel et Joubert, sur la bonne direction qu'il convenait de donner à l'instruction. Jamais femme ne joua moins au bas-bleu, et n'eut plus de talent naturel et de bonne humeur. Lisez plutôt ces courts fragments :

A Mme Joubert :

Jeudi, 18 octobre 1816,

..... Depuis un mois, nous sommes assiégés de Bretons les plus bretonnants. Il nous en est arrivé deux avant-hier pour dîner ; c'était le père et le fils : le père est en enfance depuis dix ans, et le fils fou depuis qu'il est au monde. Aussi, il n'y a sorte de gentillesses qu'ils n'aient faites ici tout le jour : le père courait les champs nu-tête, par une pluie horrible ; le fils courait après le père et le cherchait en l'appelant comme on appelle les chiens à la chasse, et quand il l'avait trouvé, il se perdait à son tour ; enfin, à l'heure du dîner, ils étaient perdus tous les deux, et on les chercha vainement jusqu'à sept heures du soir, qu'on les trouva gambadant dans le potager, après s'être remplis de vin comme des paniers de vendange.....

A la même :

3 février 1820.

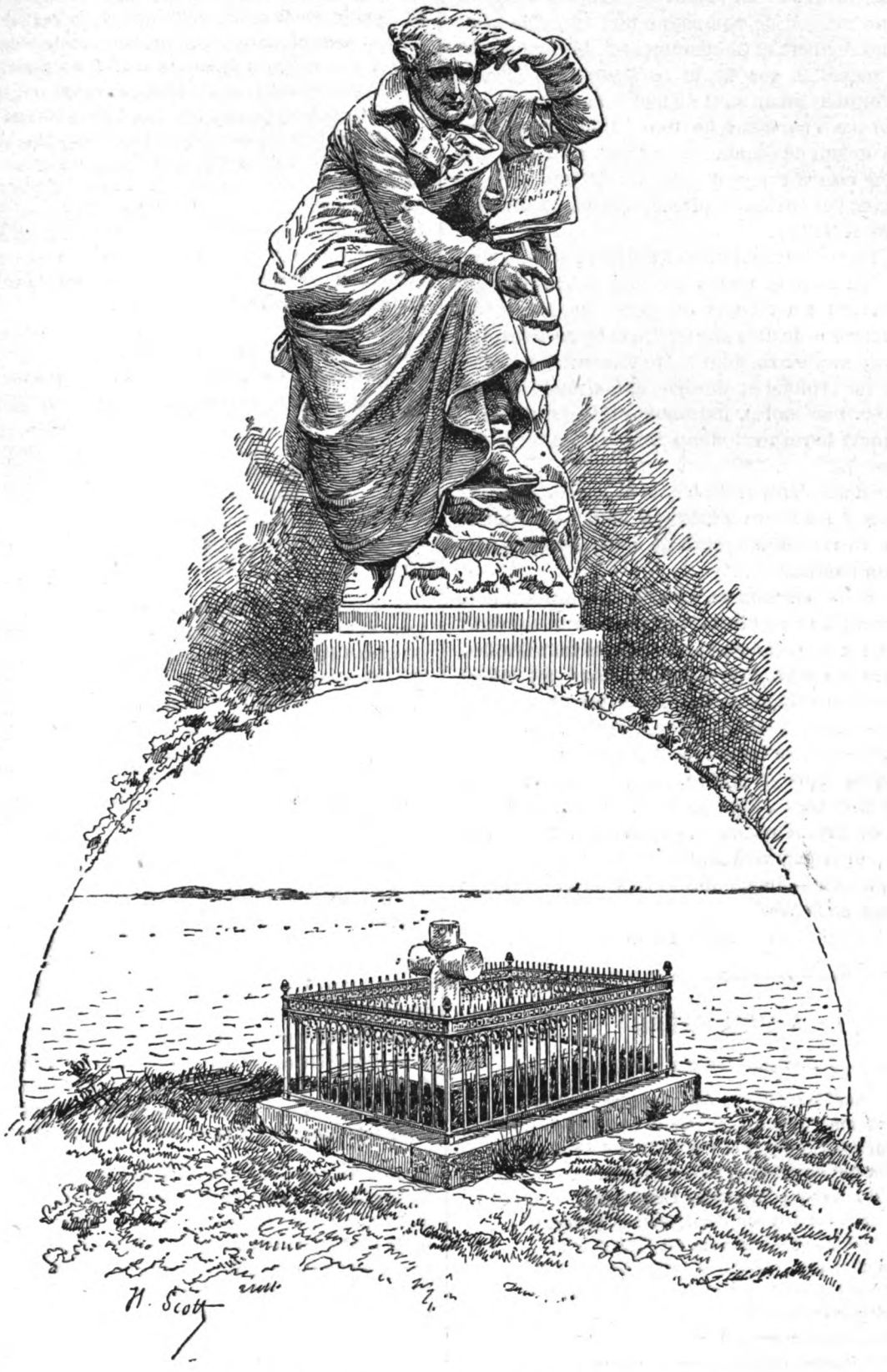
..... Vous devriez venir dîner aujourd'hui avec moi ; je suis seule, le *Chat* (c'est Châteaubriand, et ce sobriquet lui sert généralement à désigner son mari) dîne chez deux femmes d'un rare esprit, qui ne veulent pas qu'il mange autre chose que des feuilles de roses humectées de rosée ; autrement, il ne serait pas l'auteur de tant de beaux ouvrages pleins de sentiment et d'imagination, etc., etc. Ces deux femmes sont Mesdames de Damas et de Vogüé. Viendrez-vous ?

Le 28 juillet 1822, quelque temps après avoir fondé l'infirmerie Marie-Thérèse qui existe encore et sous l'autel duquel elle est enterrée, elle écrit à Mme Joubert pour lui faire part du désir qu'elle a d'acquérir une jolie maison touchant à l'hospice :

« ... Ce sera une affaire de trente à quarante mille

(1) 1 vol. chez Calmann-Lévy.

Digitized by Google



STATUE ET TOMBE DE CHATEAUBRIAND, A SAINT-MALO.

Digitized by Google

francs. Si vous n'êtes pas de cet avis, je ne tiendrai compte des ordres de M. l'ambassadeur (son mari). Ce serait une maison de campagne fort agréable pour les familles Joubert et Châteaubriand : le *Cerf* entendrait la messe de son lit, et le *Loup* et la *Chatte* (elle) ne feraient qu'un saut du leur à la chapelle. »

N'est-ce pas charmant de tour ? Elle dit quelque part qu'à défaut de plume elle écrivait avec un cure-dents. On croirait plutôt que ses lettres ont été écrites avec des barbes de plumes d'oiseau, tant elles sont vives et légères

Mais si l'amie était enjouée et toujours prête à rire, l'épouse n'en était ni moins sérieuse ni moins sage. Châteaubriand n'a-t-il pas dit dans ses *Mémoires d'outre-tombe :* « Je dois une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère ; elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs. »

Le fait est que l'auteur du *Génie du Christianisme* fut un assez médiocre Philémon dans la première moitié de sa vie. Mais il était de ceux à qui les femmes pardonnent.

L'histoire lui pardonnera aussi les inconséquences et les légèretés de sa vie privée pour ne se souvenir que de sa vie publique et de ses œuvres immortelles. Qu'importe, en effet, que Châteaubriand ait été un dépensier et un volage selon les uns, un orgueilleux selon les autres ! Ce sont là des défauts inhérents à notre pauvre nature humaine, et les taches du soleil disparaissent dans sa gloire. Celle de l'auteur de *René* est trop bien assise pour être jamais ébranlée Elle est de granit comme le rocher qui lui sert de tombe et sur lequel viennent se briser les vagues de la mer montante — image des bruits de ce monde et des vanités de la vie.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

A MON FRÈRE

A L'OCCASION DE SON MARIAGE

Ainsi, mon cher Félix, tu vas donc prendre femme!
C'est bien : il me tardait de te voir charge d'âme,
Car l'homme n'est complet et n'a fait son devoir,
Devant Dieu qui l'observe et devant la Nature,
Que lorsqu'il a choisi pour femme l'âme sûre
Qui fit battre et lui prit son cœur, sans le savoir.
Malheur à l'homme seul, comme dit l'Ecriture!
L'homme seul — permets-moi cette comparaison —
Ressemble à ces pommiers, tout débordants de sève,
Qui, n'ayant pas été greffés dans la saison,
Passent fleur sans porter la douce pomme d'Eve.
L'amour te fait donc faire un acte de raison
En menant à l'autel la femme de ton rêve.

Mais avant d'effeuiller la fleur du myrte vert,
Ecoute, je te veux parler à cœur ouvert :
J'ai des droits au conseil et c'est mon devoir même
Ne t'ai-je pas tenu sur les fonts du baptême,
Et, depuis que la mort nous a pris nos parents :
Père et mère et marraine en quelques mois de temps,
N'ai-je pas, en vertu de mon seul droit d'aînesse,
N'ai-je pas qualité pour guider ta jeunesse
Dans les sentiers qu'Amour ouvre devant tes pas ?...
Je suis un vieux routier, j'ai sur toi l'avantage,
Si c'en est un, d'avoir quinze ans de mariage.
Quinze ans !... cela vous date un homme, n'est-ce pas ?
Eh bien, j'ai beau compter de longs jours de misère
Et dans mes cheveux drus des fleurs de cimetière,
Mon cœur n'a pas vieilli. J'ai toujours vingt-deux ans.
Comme au jour trois fois cher où j'épousai Marie.
Ah ! je l'aimais alors avec idolâtrie...
C'était au mois de mai, les rosiers du printemps
S'étaient épanouis comme pour une fête,
Les oiseaux dans les bois chantaient à pleine tête,
L'hymen me promettait d'éternelles amours.
L'hymen n'a pas menti, car je l'aime toujours
Autant, peut-être plus, quoique je sois plus sage,
Et si de noirs chagrins ont creusé mon visage,
Mon cœur est aussi vert qu'au mois de mai les bois.
Le proverbe dit juste : on n'aime qu'une fois,
Mais le premier amour par qui l'on se marie
Résiste à tous les vents et tient toute la vie.

C'est la tradition du pays : au printemps
Les jeunes gens s'en vont faire leur tour de France
Et, quand ils ont appris leur métier en Provence,
En Champagne, en Touraine, ils reviennent contents
Pour épouser la blonde et mignonne payse
Qui leur fut, toute enfant, à chacun d'eux promise.
Qu'importe après cela qu'on soit léger d'argent!
Avec de la santé l'on n'est pas indigent,
On se console aux bras de la femme qu'on aime.
Les miens firent ainsi; j'ai fait ainsi moi-même
Et je m'en trouve bien, je te l'ai dit souvent.
C'est bien à toi, Félix, d'avoir suivi l'exemple
De ton frère et de ceux qui t'ont donné le jour.
Sois fidèle au serment de ton premier amour,
Que ton cœur à jamais en soit le divin temple.
Tu portes un prénom qui force le bonheur :
Sois heureux ! mais si Dieu t'envoyait quelque épreuve,
Ne va pas, je t'en prie, errer le long du fleuve
Et ne t'arrache pas les cheveux de douleur.
Non. Demande au travail de fermer ta blessure,
Il guérit tous les maux, et Dieu dont les desseins
Nous échappent se plaît à frapper sur les siens
Pour retremper leur âme et la rendre plus sûre.

Le sort nous a donné deux états différents.
Tu pousses le rabot, moi, je tiens une plume,
Mais pour ton établi je cèderais l'enclume
Où je forge mon vers depuis tantôt vingt ans.
Car, après ta journée, au moins tu te reposes,
Moi je n'ai de repos ni le jour ni la nuit,
Et le rêve de gloire, hélas ! qui me poursuit
M'a plutôt fait un lit de ronces que de roses,
Mais je ne m'en plains pas. Mon métier d'écrivain,
C'est moi qui l'ai choisi, ma peine m'est donc chère.
Oui, j'aime à raboter de ma plume légère
Mon papier, comme toi le chêne ou le sapin,
Parfois la tâche est rude et je dois m'y reprendre.

Digitized by Google

Mais où donc est l'honneur si ce n'est dans l'effort ?
La vie est un combat : pour en sortir plus fort
Il faut lutter sans cesse et ne jamais se rendre.
Frère, aime ton métier comme j'aime le mien.
C'est le travail qui fait la noblesse de l'homme ;
Puisqu'en quittant ce monde on n'en emporte rien,
Richesse ou pauvreté c'est à peu près tout comme.
S'il te vient des enfants, et Dieu t'en enverra,
Elève-les, ami, d'une façon sévère.
Qu'ils soient simples et bons, comme fut notre mère,
Et travailleurs aussi : le vrai bonheur est là !

LÉON SÉCHÉ.

Paris, mars 1886.

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER (1)

L'Eau de mer.

Dans l'opinion des marins et des habitants des côtes, l'eau de la mer est l'eau par excellence, sans cesse présente à leurs yeux et à leur pensée ; aussi ils lui donnent généralement le nom d'*eau*, sans la qualifier de salée ou d'amère. Quand un pêcheur de la Haute-Bretagne parle de l'*iau*, quand un matelot boulonnais dit *el iau* (Deseille), ils désignent par là l'eau de mer. En Angleterre, *water*, employé par un marin, a la même signification.

Les Égyptiens semblent avoir eu, au sujet de la supériorité de l'eau de mer, une opinion analogue à celle des marins modernes. D'après Sénèque (*Questions naturelles*, III, 14), pour eux elle était mâle, toutes les autres eaux étaient femelles.

En Basse-Bretagne, pour désigner un matelot accompli, on dit qu'il a de l'eau de mer autour du cœur. *Dour vor èn dro è haloun.* (Souvestre, *Foyer breton*).

L'eau de mer porte quelques surnoms. A Guernesey (Métivier, *Glossaire*) on l'appelle la *sauce* ; sur la côte de Bretagne, la « lavure des fesses », expression employée surtout en parlant des noyés qui la boivent malgré eux.

LA SALAISON DE LA MER

D'après un grand nombre de traditions, l'eau de la mer, au commencement du monde, était douce comme celle des rivières et de fontaines. Plus tard elle devint salée, et des récits de pays variés attribuent des causes surnaturelles à la salaison de cette immensité d'eau.

Il était une fois un capitaine de navire qui devint amoureux d'une de ses voisines ; il lui fit la cour, et quoiqu'elle fût pauvre, il se maria avec elle, parce qu'elle se tenait bien. Le capitaine reprit la mer après son mariage. Pendant qu'il était absent, un seigneur du voisinage tomba amoureux de la jeune mariée, et comme il était puissant, il l'enleva, la mena à son château et la força de l'épouser.

Quant le capitaine revint de voyage, il fut bien navré d'apprendre cette fâcheuse nouvelle ; mais comme il ne pouvait contraindre le méchant seigneur à lui rendre sa femme, il se remit à naviguer. Il fut absent quelques années, et à son retour il apprit que la mer avait envahi tout d'un coup le château où demeurait le seigneur, et que celui-ci avait été noyé avec tous ses gens. Seule, sa femme s'était sauvée et elle était revenue demeurer dans la maison de son premier mari. En apprenant cette bonne nouvelle, le capitaine ne se sentit pas de joie ; il se hâta d'aller retrouver sa femme, et ils furent tous les deux heureux de se voir. Il lui demanda alors comment, seule entre tous, elle avait pu échapper à la mort.

— Un jour, répondit-elle, la mer s'enfla, et elle envahit les terres du seigneur qui me retenait contre mon gré ; bientôt elle arriva au pied du château et se mit à battre les murs. Les vagues accouraient l'une après l'autre, plus hautes que des mâts de navire, et ébranlaient les murailles qui finirent par s'écrouler. Tous ceux qui habitaient le château furent écrasés sous ses débris ou noyés. Quant à moi, je n'eus point de mal dans l'endroit où je m'étais réfugiée, et quand ces méchants furent tués, la mer s'apaisa, et je pus revenir ici.

— Puisque la mer t'a épargnée, répondit le capitaine, il faut que j'aille la remercier du service qu'elle m'a rendu.

Il alla trouver la Mer et lui dit :

— O Mer ! pendant mon dernier voyage, vous m'avez rendu un grand service : un méchant seigneur avait enlevé ma femme et l'avait épousée contre son gré ; vous avez détruit son château et vous l'avez noyé, laissant ma femme s'échapper seule. Je viens vous remercier et veux vous montrer que je suis reconnaissant. Tout le monde vous admire, ô Mer ! pour votre étendue, votre flux et votre reflux. Désormais, si vous voulez me suivre, chacun admirera aussi votre goût.

La Mer ne répondit rien, mais elle se mit à suivre le capitaine qui la mena dans un pays rempli de carrières de sel. La mer couvrit le pays et les carrières, et depuis ce temps elle a toujours été salée. Elle remercia le capitaine, qui revint dans son pays ; depuis, il vécut toujours heureux avec sa femme, et s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1882, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse.

* * *

D'après une autre version, également des bords de la Manche, et qui ne diffère de celle-ci que par les détails, quand le capitaine eut conduit la mer aux carrières de sel inépuisable, il rencontra la Lune. Celle-ci lui reprocha d'avoir mené, sans sa permission, la Mer, sa sujette dans le pays au sel. Pour le

(1) Les pages suivantes sont extraites d'un volume que notre ami Paul Sébillot publie aujourd'hui sous ce titre chez l'éditeur Charpentier.

Digitized by Google

LES REMPARTS DE SAINT-MALO, PARTIE SEPTENTRIONALE

la mer étant devenue salée dans l'intervalle, elle la cracha.

On croit aussi en Haute-Bretagne que si l'eau de la mer est salée, c'est qu'elle baigne des montagnes de sel recouvertes par ses eaux : elle est uniformement salée partout, parce que son mouvement qui dure toujours, déplace constamment le sel et le distribue sur toute son étendue.

Le P. Fournier, (*Hydrographie* IX), 24, disait en parlant de la salaison de la mer ; « Pourquoy le dessus de la mer est salé. — Je responds avec Aristote que le soleil attire du fond de la mer quantité d'exhalaisons grossières et de vapeurs qui se meslent, qu'il cuit et brusle lors qu'elles s'approchent de la surface de l'eau, et que cet (*sic*) cela qui engendre cette salure. Car nous voyons que les choses adustes et bruslées apportent toujours quelque espèce d'acrimonie et salure... Theophraste et Cardan livre II de *Subtilitate*, ont voulu dire qu'il y avoit des montagnes de sel sous la mer qui causoient cette salure. »

Aux siècles derniers quelques auteurs professaient une opinion assez semblable ; d'après Valmont-Bomare, (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, t. VIII, p. 375,) ils pensaient que la salure de la mer était due à des bancs inépuisables de sel gemme qui sont répandus sur la terre et que les eaux des pluies qui se rendent dans la mer dissolvent incessamment.

Un conte norvégien du recueil d'Absjörnsen et Moë, intitulé : le *Moulin magique*, attribue la salure de la mer à ce moulin, qui a le privilège, moyennant certaines paroles, de moudre tout ce qu'on lui demande. Il finit par tomber entre les mains d'un marin qu l'emporte bien vite à son bord, sans demander les paroles nécessaires pour l'arrêter. Quand le navire fut en pleine mer, le marin lui dit : « Mouds du sel, vite et bien. » Et le moulin de vomir du sel. Lorsqu'il y en eut la charge du vaisseau, le marin lui cria de s'arrêter ; mais le moulin marchait toujours parce qu'il n'obéissait qu'à une formule magique. Le tas de sel devint de plus en plus haut, et le navire finit par couler bas. Le moulin est encore actuellement au fond de la mer à moudre du sel, ce qui fait que l'eau est salée.

On raconte aussi sur les bord de la Manche une légende assez semblable : Un capitaine terreneuvat dérobe à un sorcier un moulin qui moulait tout ce qu'on lui disait de moudre. Arrivé en pleine mer, le capitaine lui commanda de moudre du sel ; mais comme il ne savait pas les paroles nécessaires pour l'arrêter, son navire coula, et le moulin moud encore du sel au fond de la mer.

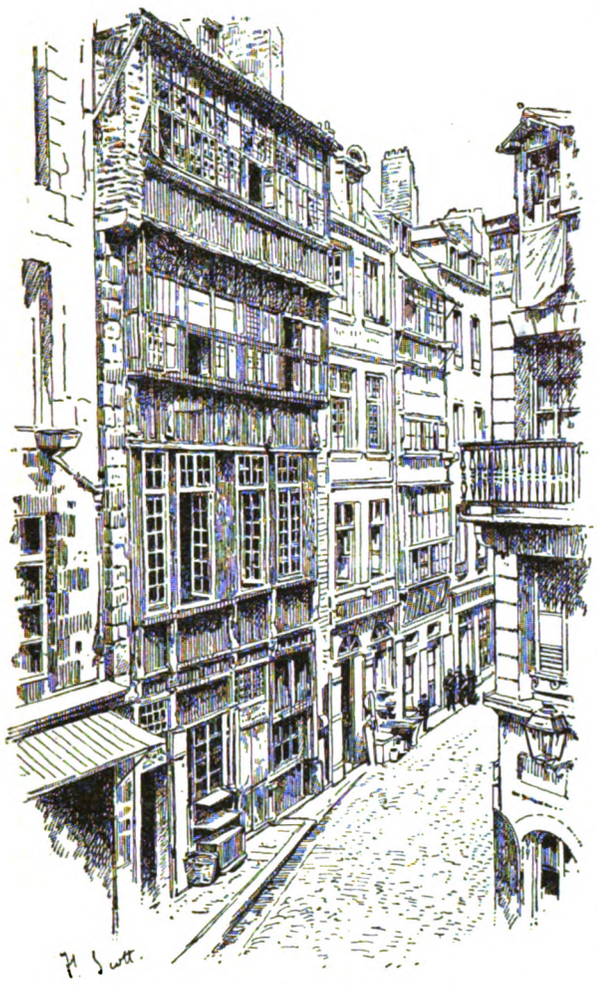
Cette légende du moulin magique a pu être empruntée aux marins du Nord par les matelots bretons, qui ont avec eux de fréquentes relations, à cause des pêcheries d'Islande, et de l'appât (rogue) pour les sardines. Celui-ci est en effet apporté chaque année sur les côtes de Bretagne par les navires norvégiens. Il est possible aussi que Bretons et Scandinaves aient puisé à une source commune.

punir, elle l'enleva, et c'est lui qu'on voit se promener dans la lune.

Dans un conte qu'on trouvera au chapitre de la Lune t. II, du présent ouvrage, la mer est avalée une première fois par la lune, en punition des naufrages qu'elle avait causés ; une seconde fois, la lune veut l'avaler, mais

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, il est certain que cette légende est très anciennement populaire chez les peuples scandinaves. On rencontre la mention du Grottasavngr, ou moulin magique dans tous les manuscrits de l'Edda de Sæmund, sauf dans un exemplaire de la Bibliothèque royale de Copenhague.



MAISON NATALE DE DUGUAY-TROUIN.

D'après Thorpe (t. I, Appendix), le roi de Danemark Frodi, ayant été rendre visite au roi de Suède Fiolnir, acheta deux esclaves, Fenia et Menia, qui étaient grandes et fortes. A cette époque, on avait trouvé en Danemark deux meules de moulin si énormes qu'aucun homme ne pouvait les mettre en branle; elles avaient la propriété de moudre tout ce qu'on leur demandait. Ce moulin appelé Grotti avait été donné par Hengikiaptr au roi de Danemark. Celui-ci ordonna à ses deux esclaves de moudre pour lui de la poussière d'or, la paix et la prospérité. Il ne leur était permis de s'arrêter ou de dormir que lorsque le coucou cessait de chanter ou qu'elles-mêmes chantaient quelque chose. C'est à l'un de ces moments qu'elles chantèrent le poème de l'Edda appelé le Grottasavngr, en souhaitant qu'avant qu'elle l'eussent fini une armée arrivât pour combattre Frodi: cette même nuit arriva un roi de la mer appelé Mysing, qui tua Frodi et emporta un grand butin. Mysing emmena avec lui le moulin Grotti, ainsi que Fenia et Menia, et leur ordonna de moudre du sel. A minuit elles lui demandèrent s'il en avait suffisamment; mais il leur ordonna de continuer à moudre. Elles poursuivirent leur besogne, mais peu après le navire coula. Il se forma alors un tourbillon dans l'Océan, où l'eau tombe dans le milieu de la pierre à moudre; c'est depuis cette époque que la mer est salée.

Les Finnois attribuaient la salaison de la mer au Sampo, moulin merveilleux qui d'un côté est un moulin à farine, de l'autre un moulin à sel, d'un troisième côté un moulin à monnaie. Le Sampo est un sujet de batailles; l'aigle monstrueux s'en empare, il enlève le beau couvercle et le jette dans la mer au milieu des vagues bleues; le Sampo se brise et de ses morceaux, les uns roulèrent dans l'abîme et ils se répandirent dans ses profondeurs, comme une source de richesses pour l'onde, comme un trésor caché pour les fils d'Ahto (*Kalevala*, R. X et XLVII).

Dans le pays de Tréguier, les marins racontent que la salure de la mer est due aux navires chargés de sel qu'elle a engloutis depuis le commencement du monde. Elle deviendra de plus en plus salée à mesure que d'autres navires chargés de sel y feront naufrage (Comm. de M. Le Calvez).

Les Egyptiens (PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, XV) disaient que le sel était l'écume de Typhon, qu'ils assimilaient à la mer, et auquel probablement ils attribuaient sa salaison.

D'après une légende indienne (DORVILLE, *Histoire des différents peuples*, t. II, p. 81), Agastéa, homme très petit, puisque sa hauteur n'excédait pas un pouce, mais fort sain, se promenait sur le bord de la mer, dont les eaux étaient douces alors. Elle le railla sur sa petite figure; il s'en piqua, et, plein de dépit, il fit venir toute la mer dans sa main, comme si c'eût été une goutte d'eau et l'avala tout entière. Les anges furent fort en peine, et lui remontrant combien ils perdraient quand il n'y aurait plus de mer, ils le conjurèrent de la rendre; il ne put résister à leurs prières, il la rejeta comme de l'urine: de là vient qu'elle est salée.

Dans un résumé du livre III du Mahâbhârata faite par A. Barth (*Mélusine*, t. II, c. 365-8) Agastya vide la mer pour permettre aux dieux de vaincre les Daïtyas qui s'étaient réfugiés au fond de la mer; le saint ermitel'avale tout entière, mais quand les dieux le prièrent, après la victoire, de restituer les eaux, il n'en restait plus trace, il les avait digérées.

Les Indiens des Iles Vaucouver racontaient que la mer était salée à cause de la sueur de l'esclave qui emporta l'eau qu'un géant gardait dans un panier.

Une tradition marocaine, traduite au chapitre de l'Origine de la Mer, fait remonter la salaison de la mer au séjour qu'elle fit dans le ventre des mousti-

Digitized by Google

ques, qui, par l'ordre de Dieu, l'avaient avalée pour la punir de lui avoir désobéi.

Pline (liv, II, ch. 101) disait que le soleil est l'aliment de la mer, la lune celui des eaux douces. On trouve dans Shakspeare une idée tout opposée, et qui semble empruntée à une croyance populaire: « Tout vole dans la nature: la lune vole effrontément au soleil la pâle lumière dont elle brille ; la mer dérobe à la lune les larmes dont elle compose l'amertume de ses flots (*Timon d'Athènes*, acte IV, sc. 3) ».

On a vu plus haut que la mer passait pour être formée des larmes de Saturne (p. 9) et conséquemment salée. Cette tradition peut être rapprochée d'une autre qui est rapportée par Celse ; écrivant contre les chrétiens, il leur reproche de croire que les sources thermales proviennent des larmes des anges déchus (*Revue britannique*, 1871, I, 13).

D'après les Javanais (L. DE BACKER, p. 234), lorsque le ciel et la terre eurent été séparés l'un de l'autre, la terre était triste, parce qu'elle était ballotée continuellement sur la mer et qu'elle était poussée çà et là par le vent. Alors s'élevèrent deux vents qui vinrent de la terre et du ciel. Lorsque le vent qui venait d'en bas rencontra celui d'en haut, les deux se réunirent, puisqu'ils avaient le même but, et attaquèrent la mer. La mer fut toute troublée et ne put s'apaiser; les eaux flottaient continuellement en haut et en bas. Ceci fit que l'eau de la mer fut ce jour-là chargée de sel.

Au moyen âge et au XVIe siècle, des savants semblaient croire avec le vulgaire que la mer était surtout salée à la surface, mais cessait de l'être à une certaine profondeur. Le P. Fournier (*Hydrographie*. IX, 26) cite l'opinion de plusieurs auteurs sur ce sujet : « Sainct Thomas et Scaliger disent qu'il y a des plongeurs qui du fond de la mer rapportent des vases pleins d'eau douce : que si on descend un vaisseau bien bouché dans l'eau bien avant et qu'on le débouche, on le rapportera plein d'eau douce. Et de fait, Linscot, en ses relations de l'Inde orientale traitant de l'Isle et ville d'Ormuz, qui est entièrement destituée d'eau douce, dit qu'en ce lieu il se trouve des hommes qui, plongeant quatre ou cinq brasses dans la mer jusqu'au fond, en tirent de l'eau qui ne le cède en rien pour la douceur à l'eau de fontaine ».

Les marins anglais et français croient aussi que le fond de la mer n'est pas salé. Basil Hall (*Scènes de la Vie maritime*, p. 53) assure avoir entendu dire à des matelots que, si on descendait dans la mer à la profondeur de cent brasses une bouteille bien bouchée, on la retirerait pleine d'eau douce. La même croyance existe en Basse-Bretagne; dans le pays de Tréguier on assure que le fond de la mer n'est pas salé, et on prétend qu'au large, mais bien loin des côtes, quand les marins n'ont pas d'eau douce, ils peuvent s'en procurer en plongeant au fond de la mer un seau chargé d'une pierre pesante (Comm. de M. Le Calvez).

Sur la côte du Finistère, si le poisson ne mord pas à l'hameçon, le pêcheur dit que la mer n'est pas salée à l'endroit où il se trouve, et que sa ligne est descendue dans un puits (Comm. de M. Sauvé).

Dans ses *Questions naturelles*, livre IV, ch. 2, Sénèque rapporte que, d'après le navigateur Euthymène de Marseille, l'eau de la mer Atlantique est douce, et nourrit des animaux semblables à ceux du Nil, opinion que le philosophe romain traite, avec raison, de fable.

Suivant certaines traditions, la mer peut même devenir, par exception, douce en certains endroits. D'après Pline, au moment où Denys, tyran de Sicile, fut chassé du trône, la mer, par un prodige, devint douce dans le port de Syracuse pendant un jour (liv. II, ch. 104).

Les *Légendes et traditions de l'Archipel indien*, p. 50, racontent que, comme on manquait d'eau douce, le roi Sang Souperba plongea son pied dans la mer au milieu d'un rond de rotins qu'il avait fait faire, et par la volonté du Tout-Puissant, l'eau salée devint douce. Depuis cette époque l'eau est douce et non salée vis-à-vis de la rivière de Sapat. Cette légende rappelle celle de plusieurs saints, entre autre celle de saint Pol qui, à l'île de Batz, fit jaillir d'un coup de bâton une fontaine d'eau douce que l'eau couvre et découvre à chaque marée.

L'eau de mer passait pour être moins amère en hiver qu'en été (PLUTARQUE, *Causes naturelles*, IX).

D'après la tradition grecque, qui semble subsister encore, en un endroit des côtes de la Sicile, la mer était douce.

Parfois, disent les marins, (E. RECLUS, la *Sicile*,) on voit encore Alphée jaillir de la mer, et, dans un courant tourbillonnant, les fleurs, les feuilles et les fruits de la Grèce.

PAUL SÉBILLOT.

DUGUAY-TROUIN ET SURCOUF

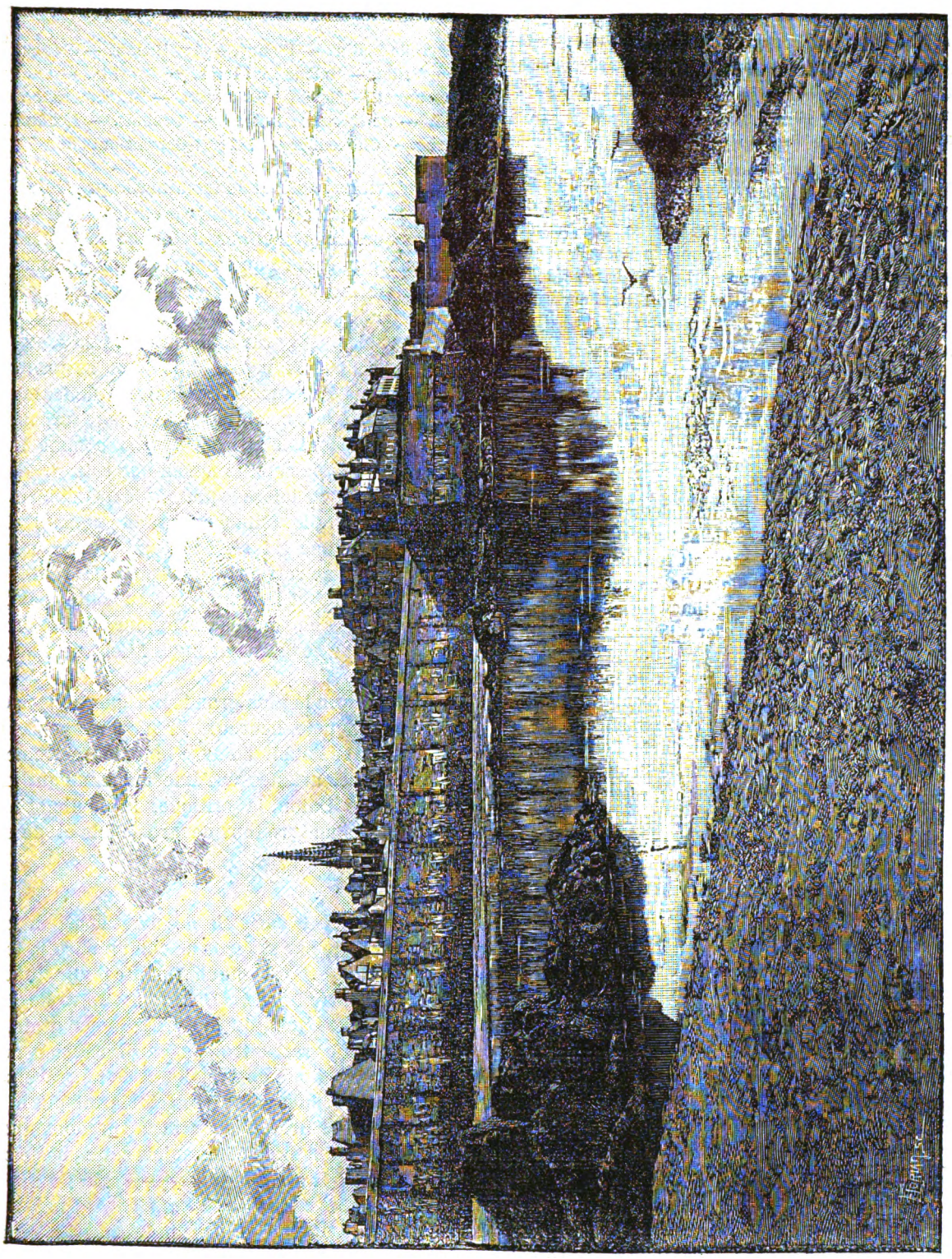
—

Les lignes suivantes et les gravures qui illustrent ce numéro sont tirées du *Littoral de la France* publié à la librairie Victor Palmé.

—

Fils d'une vieille famille d'armateurs, *Duguay-Trouin* sut forcer la renommée à une époque où les grands hommes de mers furent très nombreux. Plusieurs de ses expéditions tiennent de l'extraordinaire et seraient regardées comme impossibles, si l'histoire ne les avait sévèrement contrôlées. Marin à seize ans, il débute par des coups de maître. A vingt-deux ans, il est fait prisonnier, après un combat acharné où une terrible blessure le renverse sans connaissance sur le pont de son bâtiment. Mais, l'année

Digitized by Google



LES REMPARTS DE SAINT-MALO, PARTIE OCCIDENTALE.

Digitized by Google

suivante, il répare l'échec en capturant le *Sans-Pareil*, le vaisseau même qui avait vaincu Jean-Bart et Forbin, et qui conservait, trophée précieux, les brevets des deux illustres chefs d'escadre!

Après ce coup d'éclat, Duguay-Trouin entasse exploits sur exploits et couronne sa carrière par la merveilleuse campagne de Rio-Janeiro. Un capitaine, nommé Du Clerc, était venu attaquer la capitale du Brésil. Battu et fait prisonnier avec presque tous ses compagnons, les Brésiliens les avaient massacrés.

La France, épuisée par la guerre et par la famine, ne pouvait venger ces malheureux; Duguay-Trouin obtient de sa famille, de ses amis, des armateurs de sa ville natale tous les secours qu'il demande. Il arme à la Rochelle neuf vaisseaux, cinq frégates, deux transports, y embarque deux mille cinq cents hommes et, parti le 9 juin 1711, il arriva le 11 septembre devant Rio-Janeiro. Rien ne lui résiste : dix jours après il avait triomphé!

L'enthousiasme, en France, fut sans bornes : l'heureux Malouin était regardé comme le plus grand homme de mer de la fin du règne de Louis XIV. Le grade de chef d'escadre lui fut conféré et le Régent lui donna le commandement maritime de Brest, ainsi que de toutes les côtes bretonnes.

Louis XV, devenu majeur, y ajouta la dignité de lieutenant général des armées navales. Hélas! nos flottes n'existaient plus et Duguay-Trouin occupait ses loisirs forcés à écrire ses *Mémoires*, modèle de style narratif trop peu imité par les écrivains de récits maritimes.

Un seul éclair de joie vint rappeler à l'héroïque Malouin les jours passés.

Ce fut en 1733, lorsque la France songea un instant à entraver les projets de l'Angleterre sur nos colonies. Duguay-Trouin fut chargé de l'armement de seize vaisseaux et de quatre frégates... L'élan n'eut pas de durée, Louis XV retomba dans sa honteuse tranquillité et le lieutenant général des armées navales dut, avec désespoir, renoncer à l'espérance de raviver la marine française expirante. En 1736, il mourait, léguant un immortel renom à sa chère ville natale.

Robert Surcouf est plus près de nous (1773-1827). Il commença sa carrière à une époque où la France semblait devoir périr sous l'effort de l'Europe entière. Elle n'avait plus qu'une marine épuisée, alors que l'Angleterre, acharnée entre tous nos ennemis, couvrait les mers de ses flottes.

Surcouf ne mesura notre rivale que pour entamer intrépidement une lutte sans trêve. Parent de Duguay-Trouin, il renouvela aux Indes, les exploits du grand Malouin, et, comme lui, mérita une des premières places dans le souvenir de la ville où il était né.....

CH.-F. AUBERT.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro un très joli conte breton de M. Luzel et une gracieuse légende rimée de Mme A. Riom.

SALON DE 1886.

—

ŒUVRES ET ARTISTES DE BRETAGNE ET D'ANJOU

M. Deyrolle Hulin. — Fleury. — Ary Renan. — Deneux. — Léon Brion. — Hélène Luminais. — Bréville. — Lansyer. — Bouquet. — Bellée. — Joubert. — M. Tancrède Abraham. — *Sculpture*: Dolivet. — Desbois. — Léofanti. — Astruc. — Chemellier. — Mlle St-Gervais-la-Salle.

Nous n'avions pas tort de terminer le précédent article, en réclamant l'indulgence pour les oublis involontaires que nous sentions avoir commis. Ils sont plus nombreux encore que nous ne l'imaginions; et ce serait vraiment à désespérer de ses yeux, si l'on ne comprenait que ces pauvres yeux ne sont pas les seuls coupables. Ces grands bazars nommés expositions ne seraient-ils pas établis pour assurer plus certainement l'écrasement des œuvres délicates au profit des grosses machines? Coloriage forcené ou brume deliquescente n'attirent-ils pas comme forcément l'attention de ceux-là même que cette façon de se faire remarquer laisse le plus froids. On objectera que telle petite toile, telle fleur grande comme rien, telle silhouette fine est célébrée dans les journaux. Exception qui ne sert qu'à confirmer la règle. La modestie, le goût et la conscience en toute manifestation artistique ne sont-ils pas aujourd'hui les trois crimes les plus sévèrement jugés? Cela ne bat pas monnaie.

C'est donc avec le plus grand soin que nous avons refait notre enquête, heureux si nous n'avons pas encore laissé dans l'oubli l'œuvre ingénieuse et fine de quelqu'un de ces artistes à l'âme ancienne qui existent malgré le Salon, la critique, le public et nous mêmes, affolés malgré tout de gros effets et de succès machinés.

***

M. Deyrolle est parisien de naissance; mais ce parisien est celte par sa façon de comprendre la terre et l'âme celtiques. C'est une charmante idylle que son tableau le *Printemps en Bretagne*. Elève de Bouguereau et de Cabanel, dit le livret; nous croirions presque que le livret se trompe, car il n'a rien de la banalité un peu molle du premier et de la grâce poncée et reponcée du second. Il semblerait plutôt se rattacher à Jules Breton pour la façon dont il sait faire sortir du plus simple des sujets cette poésie subtile qui charme et attendrit.

C'est une petite toile que ce *Printemps*; mais il n'y a pas de petite toile. Une paysanne au visage hâlé et doux, les cheveux serrés sous la coiffe blanche, mince comme une statuette de cathédrale, un peu plate si vous le voulez, mais élégante de calme et d'inconsciente rêverie, brouette une gerbe verte de foin coupé. Le décor où se détache cette silhouette pleine de caractère est d'un vert charmant, ce vert nouveau un peu gris du printemps. C'est d'abord le

Digitized by Google

pré où l'on fane l'herbe, des baliveaux grêles chargés de ces feuillages découpés et la colline qui monte revêtue du même vert pâle et doux aux yeux. Ce décor a le charme des verdures que Corot a mis à la mode et le ciel est nuéré comme les ciels qu'il rencontrait. Le contraste entre cette verdure vaporeuse et la facture précise de la faneuse est d'un goût et d'un sentiment parfait. Cette printanière fillette a l'air de sortir d'une toile d'Hemling ou du Pérugin. Qu'on ne se récrie pas de ce rapprochement qui met sur la même ligne l'art flamand et italien. Tous ceux qui ont vu à Bruges la châsse de Sainte-Ursule d'Hemling ont pensé au Pérugin. C'est le même fini, le même brillant et la même sincérité.

A rapprocher de ce tableau qu'il faut chercher dans une des salles avoisinant les miniatures, les salles d'exil comme on les appelle, la *Marie* de Hublin. C'est à peu près la même Bretonne; mais l'art est moins subtil dans cette dernière toile. C'est plus sec et plus indifférent... plus moderne, en dépit de l'harmonie des bleus et des lilas qui revêtent la jeune fille.

D'autres Bretonnes, d'un âge plus tendre et traitées plus largement : ce sont les petites filles que Fleury nous montre se tenant par la main sur le rivage de la mer. Profil fin en dépit de la mollesse de chair de la première enfance, traits se ressemblant et dissemblants cependant, comme il sied à des sœurs :

Qualis decet esse sororum.

L'une d'elle regarde la mer avec un effroi doux et inconscient; l'autre, les yeux baissés, semble bouder. La fraîcheur éclatante des chairs de ces deux bonnes frimousses est la dominante du tableau, qui, fonds et costumes, se tient dans des gris roux très rompus, très nuancés. Peinture saine, robuste et juste.

***

M. Ary Renan expose pour la seconde fois, et le jury lui décerne une mention. Le fils de l'auteur de tant de livres charmants et de discours plus charmants encore n'avait pas besoin de cette mention pour voir le public s'arrêter devant ses toiles. Outre qu'elles sont peintes dans le goût du jour qui est tout au Puvis de Chavannes, elles traitent de sujets bibliques. C'est la *Fille de Jephté* sortant au-devant de son père et levant une torche allumée, tandis que dans un repli de terrain aride, au-dessus des murs livides de la ville éclatent les feux du retour. Le tableau a l'air d'un pastel, il en a les qualités et les défauts. L'autre toile, *Dans le cimetière de Tyr*, est pareillement traitée comme un pastel. Le mélange d'inspiration et de défaillances dans le dessin, de délicatesses et de faussetés dans la couleur qui distingue M. Puvis de Chavannes se retrouve également chez l'élève du maitre. Il semble cependant qu'on sente sous ces défauts comme une personnalité plus vivante qui ne demande qu'à sortir. Le moyen est bien simple, il s'agit de ne plus imiter.

Dans un autre genre, ce qu'on appelle tout à fait « l'ancien », il faut signaler le *Batteur de beurre* de Deneux. Tout nous rappelle ces petites toiles hollandaises où l'ombre est prodiguée, mais pour mieux faire ressortir en lumière un objet unique. Ici c'est la figure du vieux Breton qui, assis sur sa chaise, baratte avec calme le lait contenu dans un pot de grès rouge. Adoucie par la lumière et rude encore cependant, cette figure est à la fois béate et pleine de malignité. Les accessoires (ce qu'on en voit du moins), le lit du vieux, une bassine de cuivre jaune, des charbons ardents comme prunelles de loup dans l'ombre de la modeste demeure ont été faits et parfaits par le peintre.

A citer encore une *Liseuse* de Léon Brion, étude de reflets de jour à travers des rideaux blancs; une petite toile d'Hélène Luminais, *Psyché*, toute blanche de vie parmi les ombres s'agitant grises et renfrognées sur l'eau et ces roches assombries du paysage infernal; un tableau de bataille, *Journée faite* de Bréville, où l'on voit un Breton manger son pain philosophiquement devant les cadavres des ennemis et compagnons tués, tandis que flambe au loin une ferme ou un château. Cette philosophie n'est-elle pas naturelle? Vainqueur ou vaincu, heureux ou malheureux, il faut manger. Tableau anecdotique qui pouvait être moins bien traité, s'il pouvait être peint dans une gamme moins sombre.

A suivre CHARLES LEGRAND.

CURIOSITÉS, CROYANCES, SUPERSTITIONS CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE.

—

Deuxième récit.

—

A toutes les époques, et chez tous les peuples, les habitants des campagnes ont cru à l'intervention des bons ou des mauvais génies dans les affaires des hommes.

Ces esprits, ces lutins, appelés sylphes au moyen-âge, sont bons dans certains pays, méchants dans d'autres, presque partout capricieux, fantasques, ne voulant jamais être contrariés.

On les représente généralement sous la forme de petits hommes, vivant par bandes ou isolément, affectionnant divers lieux, selon les contrées qu'ils habitent.

En Basse-Bretagne, ce sont les *Korils* ou *Korigans*, qui se tiennent sur les landes, autour des dolmens et des menhirs, et passent les nuits à danser au clair de lune.

Digitized by Google

« Hier, sur la lande,
On a vu la bande
Des noirs korigans,
Sortir des fougères,
Du sein des bruyères,
Comme des brigands
Criant tous ensemble :
Allons sous le tremble
Au bord du chemin,
Attendre du monde
Au fond du ravin ! »

Malheur à l'ivrogne attardé au cabaret, qui, pour rentrer chez lui, est obligé de traverser la lande hantée par les nains. Ils l'entourent, le prennent par la main et le font tellement tournoyer toute la nuit que, le matin, le malheureux est trouvé mort sous un buisson.

En Ecosse, ce sont également de petits êtres qui

ROBERT SURCOUF.

habitent les fermes, se cachent dans les trous du foyer, et rendent des services aux fermiers et aux servantes.

Qui n'a lu le conte charmant de Charles Nodier, intitulé *Trilby ?* Qui ne se souvient de cet aimable petit génie, si soumis, si obéissant, si prévenant envers la jeune fermière qu'il aime ?

Lutin chéri, le ciel est bleu :
Prends ta baguette de topaze
Revets ton écharpe de gaze,
Vole sur tes ailes de feu.

A la montagne désirée
Va vite, vite, mon mignon ;
Ne vois-tu pas à l'horizon
Paraître sa cime azurée.

Descends dans le réduit charmant
Qu'indique à peine la veilleuse
Dont la lueur mystérieuse
Tremble sous le rideau d'argent.

En Allemagne, chaque trou abrite un *gnome* qui garde un trésor.

En Orient, ce sont les djinns. Ecoutons, les voici qui passent :

C'est l'essaim des djinns qui passe
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant ;

Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Les djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas.
Leur essaim gronde :
Ainsi profonde
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Les *follets*, les *fadets*, les *farfadets*, du Berri, ont été décrits d'une façon merveilleuse par la plume de George Sand.

La Normandie a ses *goblins*, qui choisissent pour demeures les couvents où ils aiment à jouer des tours aux religieuses, à manger les confitures dans les armoires et les fruits dans les greniers.

Il y a cinquante ans à peine, dans plusieurs couvents de Normandie, lorsqu'on faisait les confitures, la part du goblin était mise de côté.

Le lutin de la Haute-Bretagne, appelé *Petit-Jean*, *Maître-Jean*, *Payenn*, *Payel*, etc., qui se montre généralement sous la forme d'un chat ou d'une levrette blanche, devient la nuit un cavalier habile.

Lorsque tout repose dans le village, les lutins ouvrent les écuries, sortent les chevaux, les enfourchent et leur font faire des courses échevelées. Ils les rentrent avant le jour, les pansent, les étrillent, et le garçon d'écurie ne se douterait pas, le matin, de ce qui s'est passé la nuit, si les crins des chevaux n'étaient tressés par les lutins comme la chevelure d'une jolie femme.

Maître-Jean, le lutin de l'Ille-et-Vilaine, devant occuper une grande place dans ce récit, nous avons jugé utile de donner les explications qui précèdent.

AD. ORAIN.

(*A suivre*).

Digitized by Google

A TRAVERS L'ALLEMAGNE

NOTES D'UN BRETON

(Suite).

Le Roi de Bavière. — Sa manie des châteaux, ses opinions religieuses. — Le prince Luitpold et le prince Ludvig. — La Bavière et la confédération germanique. — Un mariage d'amour. — Souvenirs du théâtre de la place Gœrtner. — Richard Wagner. — Chansons tyroliennes et mœurs du Tyrol.

Le Roi de Bavière est un artiste et agit en artiste, sans se préoccuper des difficultés financières ou autres. En prose, on dirait qu'il n'est pas un homme pratique. Sitôt qu'il voit un site grandiose et splendide où il pourrait s'isoler des hommes et goûter les jouissances de la nature montagneuse et solitaire, cette idée se traduit immédiatement par un projet magnifique dont il ordonne de suite l'exécution. Un château pittoresque sur le haut d'une montagne, dominant à pic une profonde vallée, troublée seulement par le cours rapide d'un torrent impétueux; un petit Versailles s'élevant dans une île et l'isolant, selon son bon plaisir, du reste des hommes, toutes constructions encore inachevées, par manque d'argent : tels sont les projets du monarque, telles sont aussi les causes qui désespèrent le caissier royal, lequel n'a pas le droit de dire un mot, dans le cas fréquent où la caisse royale est entièrement vide.

Le Roi n'est nullement ultramontain, dans le sens français de ce mot : on peut seulement dire que Sa Majesté est foncièrement catholique, mais libérale. Dans le voisinage de ses châteaux, le clergé lui est entièrement soumis. Un seul trait. Un samedi soir, le curé d'une petite bourgade fut réveillé vers minuit, par le bruit assourdissant de la sonnette d'entrée. « Sa Majesté, — lui cria un cocher à livrée royale « — vous prie de venir dire de suite la sainte Messe, au « château royal. » Le bon curé, n'eut qu'à se dépêcher, prit un servant de hasard, monta en voiture et tous deux, après une ascension des plus accidentées et des plus désagréables, arrivèrent au château et se rendirent directement à la chapelle royale, petit boudoir solitaire et obscur. Le Roi seul assista à cette messe. Mais avant il pria le curé de vouloir bien la dire à son intention très particulière et il l'entendit dans un profond recueillement. Quand tout fut terminé, le Roi remercia le prêtre et disparut derrière une épaisse portière. Ce jour-là, un dimanche, les paroissiens du bon Pfarrer, n'eurent point de messe.

Le Roi, s'il ne veut pas toujours voir, veut au moins savoir quelles sont les pièces jouées et comment elles sont jouées dans les théâtres de sa capitale, surtout s'il s'agit de premières. Je me suis laisser conter qu'un chapelain des Théatins avait la charge d'assister à toutes les pièces intéressantes, et d'envoyer au Roi un rapport détaillé. Ici je dois dire que les mœurs du clergé allemand sont plus libérales que celles du clergé français. A Munich un ecclésiastique peut assister à la représentation d'une pièce honnête, ou aller comme tout le monde, boire, dans une brasserie ou auberge, un ou quelques verres d'une bière toujours fraîche, sans qu'un imbécile s'avise de trouver que ce prêtre n'est pas à sa place. Parmi les peuplades les plus religieuses du Tyrol bavarois, j'ai constaté partout les mêmes usages.

∴

Le prince Luitpold, oncle du Roi, et héritier présomptif, est un prince populaire et aimé de tous. Familier avec les plus humbles, de cette familiarité qui inspire la confiance et le respect, il sait gagner les cœurs. Quand il se trouve à Munich, on le voit chaque jour se promener en voiture découverte, même par le froid le plus rigoureux. On le reconnaît vite à son chapeau de feutre mou, à sa barbe longue et grisonnante, et à son gros chien couché à ses pieds. Le prince Ludwig, son fils aîné, est un prince qui aime avant tout la vie de famille. La princesse, sa femme est une mère de famille exemplaire ; son plus ardent désir était d'avoir une douzaine d'enfants : ce vœu rare par le temps qui court a reçu son accomplissement, ou du moins le recevra bientôt Le second fils du prince Luitpold, le prince Léopold, semble un personnage plus important. Son mariage avec l'Archiduchesse Gisela, fille de l'Empereur d'Autriche, lui fait évidemment une place à part : ce n'est pas un petit avantage d'être le gendre de l'Empereur François-Joseph. Dans ces derniers temps, on parlait du successeur probable du Roi Louis II. Les évènements pourront donner tort à bien des conjectures. L'héritier naturel serait d'abord le prince Luitpold ; puis, semblerait-il, le prince Ludwig ; mais...

BROUSSAIS.

mais... que de mais... ici ! Quelques indiscrétions, échappées à de hauts personnages, permettent de regarder comme possible, et même probable, l'accession du prince Léopold au trône des Wittelsbach. Une remarque seulement. La Bavière est allemande, très allemande, mais pas du tout prussienne : son état naturel serait d'être libre, indépendante, et son alliée naturelle devrait être l'Autriche. J'ai parcouru la Bavière dans tous les sens, j'ai séjourné longtemps dans les villes les plus importantes, au milieu des paysans de la Souabe et des habitants du Tyrol bavarois, partout j'ai constaté une profonde antipathie du Bavarois pour les Prussiens : je crois pouvoir affirmer que ces der-

Digitized by Google

niers sont généralement plus haïs en Bavière qu'ils ne le sont en France. Dernièrement, je me trouvais dans un village de la Souabe . Un paysan, qui avait vu de près les abominations commises par les Prussiens, lorsqu'ils envahirent, en 1866, le Nord de la Bavière, m'en racontait les détails, et ajoutait : « Nous attendions les Français : pourquoi ne sont-ils pas venus nous secourir ? » Ce cri et ce reproche, que j'ai si souvent entendus, ne sont-ils pas une sanglante condamnation de la politique de Napoléon III ?

Il paraît que M. de Bismarck avoue avec tristesse que son œuvre de l'unité allemande est boiteuse, et qu'il n'a pas réussi à gagner l'affection des Bavarois. Il avait oublié, que la force, en politique comme en morale, n'a jamais que des résultats déplorables. Faudrait-il en conclure que la Bavière est française de cœur, et non prussienne ? Non, non, mille fois non ! La Bavière est et restera toujours allemande : seulement il s'agit de savoir si le centre de l'unité allemande, actuellement à Berlin, ne se déplacera pas un jour. Les évènements ont chassé l'Autriche de la confédération germanique; d'autres évènements peuvent l'y faire rentrer, et alors le centre de l'Allemagne ne serait plus à Berlin.....

∴

En matière religieuse, — en France, — on est croyant ou incroyant, ami ou ennemi : toujours l'intransigeance, l'intolérance, d'un côté comme de l'autre. Les vrais libéraux, qui respectent les croyances des autres sans vouloir imposer les leurs sont extrêmement rares. Dans toute l'Allemagne, sauf peut être en Westphalie, — et particulièrement en Bavière, — le vrai libéralisme est généralement tout-puissant, Toute question litigieuse est traitée et résolue librement, suivant l'opinion de ceux qui ont à la mettre en pratique.

Je connais un cas bien particulier, qui aurait été sûrement résolu d'une toute autre manière par les ultramontains de France.

Une jeune fille est demandée en mariage par un protestant divorcé. Cette jeune fille, prise de scrupule et ne sachant trop que faire, eut l'idée d'aller visiter un des curés les plus intelligents de l'endroit, mais un des plus enragés ultramontains, — à certains points de vue du moins, — comme il s'en trouve peu dans ce pays-là. La jeune fille se présente, expose son cas. Le curé lui dit d'abord qu'ils ne peuvent se marier dans une église catholique puisque l'épouse du divorcé vit encore, puis il accable la pauvre jeune fille de reproches et d'injures, si bien que celle-ci s'enfuit, folle de douleur et justement furieuse. Le lendemain, la malheureuse jeune fille eut la bonne idée d'aller voir un autre curé, un des plus influents de la ville, connu par sa bonté et son esprit large et libéral. Elle reçut un accueil des plus bienveillants et cette sage réponse:

— « Je ne puis vous donner la bénédiction nuptiale : les « lois de l'Eglise catholique sont formelles à ce sujet. Je ne « puis non plus vous dire absolument : Mariez-vous à l'é« glise protestante ; vous diriez que c'est moi qui vous y « envoie. Puisque le dernier parti est le seul qui soit possi« ble pour vous, arrangez l'affaire avec votre conscience, « dans le sens que je vous indique comme possible, je vous « souhaite chance et bonheur. » La jeune fille s'en alla consolée; quelques jours après, le mariage se célébrait à l'église protestante. La bénédiction du ciel ne leur a sans doute pas manqué, car, en toutes choses, ces jeunes époux ont eu la chance et le bonheur qui leur avaient été souhaités.

∴

Délicieuse soirée !... Il est trop tard, pour confier à mon cahier de *Souvenirs* mes impressions d'aujourd'hui. Quelle poésie simple, et charmante dans cette pièce populaire, *Der Herrgottschnitzer*, où le principal personnage est un bon et brave paysan d'Ober-Ammergau, village célèbre du Tyrol Bavarrois et connu surtout par les représentations de la Passion qui s'y donnent tous les dix ans. Ce brave montagnard est un simple sculpteur sur bois, sculptant seulement des objets de piété. Le titre de la pièce exprime d'un seul mot cette profession.

Quelle scène touchante d'amour entre Loni, fille d'un pauvre vieux Tyrolien, et Pauli, l'*Herrgottschnitzer* ! Leur amour est momentanément troublé et semble n'être plus qu'un souvenir ; mais les deux amoureux finissent naturellement par se mieux comprendre, et la délicieuse scène où ils se raccordent a fait verser bien des larmes. On dit que cette pièce a fait la fortune de ses auteurs, le docteur Ganghofer et Neueert : je ne m'en étonne pas.

Le docteur Ganghofer y a mis toute son âme de poète et de littérateur ; il semble avoir compris mieux que tout autre ces mœurs tyroliennes où l'amour et la poésie tiennent toujours la première place.

Dans une de mes excursions, il m'arriva, un dimanche, d'entrer, pour me reposer et me rafraîchir, dans une auberge solitaire, située sur les bord de la Saalach, au pied des pittoresques Lattengebirge. Une jeune et robuste jeune fille m'apporta un gros morceau de pain noir, du beurre, du miel et un pot de bière. Survient aussitôt un beau et grand jeune homme qui je le compris aussitôt, était l'amant de la Tyrolienne.

Ah ! te voilà enfin, — dit la jeune fille avec un visage qui exprimait le mécontentement, — on voit bien que c'est dimanche; on va au bourg boire de la bière et naturellement on rentre fort tard. »

— Oh ! ne te fâche pas, je t'en prie, — dit-il, — j'ai vu aujourd'hui une jeune marchande de fruits, si belle, si fraîche, avec des joues roses comme toi...»

— Tais-toi — reprit-elle, avec un regard empreint d'amour et de jalousie.

— Tiens, — dit l'amoureux, — j'ai là quelque chose pour toi. J'ai acheté pour trois pfennigs le Münchener Volkszeitung ; regarde, ton portrait s'y trouve. »

Sur ce, il lui met sous les yeux une caricature représentant une marchande de fruits affreusement laide.

La jeune fille ne put s'empêcher de rire, pardonna tout et se laissa embrasser par le jeune montagnard, qui lui dit alors :

— Va chercher ta cithare, et chantons.

La jeune fille joua quelques accords en guise de prélude et les deux amoureux chantèrent, en alternant, une de ces délicieuses chansons tyroliennes, qu'inspire l'amour et où l'improvisation est d'ordinaire la seule et unique règle. Rien de poétique et d'intéressant comme ces chansons tyroliennes, qui offrent à l'observateur attentif, au poète, un fonds inépuisable d'anecdotes, de traditions, d'histoires, toujours revêtues du séduisant manteau de la poésie.

Mes remerciements les plus sincères au docteur Ganghofer, pour les sérieuses, durables et intimes joussances que j'ai goûtées ce soir !

Que je serais heureux de partager ces jouissances avec quelques amis de Bretagne et de Vendée ! Plus tard, peut être aurai-je le temps de leur raconter mes impressions de voyage...

(A suivre). HENRY STERN.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Les discours de MM. Jules Simon et Ernest Renan que nous avons publiés dans notre dernier numéro ont obtenu un très grand succès dans la presse parisienne et départementale. Le *Temps*, le *Voltaire*, le *National*, le *Figaro*, la *France* etc., en ont reproduit de longs fragments. Nous adressons ici tous nos remercîments à ces journaux pour le bon accueil qu'ils ont fait à la *Revue* et tout particulièrement au *Temps* qui l'a présentée à ses lecteurs dans les termes que voici : « Il s'est fondé récemment une revue qui, sous le titre de *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, a pour but de grouper les écrivains bretons et angevins. Son succès a été fort rapide, et elle a voulu le célébrer en réunissant dans un banquet les principaux écrivains et artistes de Bretagne et d'Anjou présents à Paris... » (Suit le compte-rendu du banquet).

De son côté, le *Figaro* du 11 juin dernier, par la plume de M. Henri Fouquier, prenait texte de notre banquet pour consacrer à M. Jules Simon un remarquable article dont nous extrayons les passages suivants :

LES FORCES PERDUES

C'est une vérité banale que Paris a appartenu et appartient pour beaucoup aux hommes du Midi. L'invasion n'est pas d'hier. Commencée par Thiers, elle a été continuée par Gambetta. Le mouvement, il est vrai, s'atténue, et des résistances se produisent. Le banquet triomphant de la Cigale, qui a lieu ce soir encore, n'est plus la seule réunion où les gens de province se retrouvent, le verre en main, se félicitant des positions conquises dans la capitale. L'exemple des Méridionaux a été suivi. La province banquette à Paris, et les Parisiens eux-mêmes ont fini par fonder le dîner des Parisiens! Ces jours-ci, c'était le dîner des Bretons et des Angevins. Et ces agapes ont assez d'importance pour que les deux plus illustres parmi les fils de la Bretagne, MM. Renan et J. Simon, n'aient pas dédaigné d'y assister et d'y prononcer des discours.

Laissons les discours. Nous n'en avons que trop à lire cette semaine! Du banquet breton, je ne veux retenir qu'un mot, une interruption de M. J. Simon. Comme M. Renan se plaisait à rappeler que c'est à son compatriote qu'il devait son installation définitive au Collège de France, M. J. Simon s'est écrié : « J'aurai donc fait quelque chose de bien dans ma vie! » Cri sorti des profondeurs du cœur, parole d'ironie hautaine et d'amertume sans seconde qu'il faut noter au passage. N'avons-nous pas le devoir de nous demander comment il se fait que, dans une société qui a besoin de concentrer toutes ses forces, des hommes tels que M. Simon en arrivent, à la fin de leur vie, à jeter au monde cet aveu mélancolique et navrant qu'ils se regardent eux-mêmes, dans la France contemporaine, comme des forces perdues?

User les hommes et les méconnaître, c'est le grand vice de la démocratie. Encore pourrait-on dire qu'il n'y a que demi-mal à les oublier quand ils ont fait leur tâche: mais le mal profond, le mal irrémédiable et auquel il faut pourtant trouver un remède, c'est de tenir en dehors de la direction de l'esprit français d'une façon presque constante, ceux qui ont qualité pour le conduire. Le mécontentement presque universel qu'il faut constater aujourd'hui, dans toutes les classes, c'est le pire des mécontentements, le mécontentement de soi-même.

Nous sommes comme l'équipage de quelque navire révolté, qui s'est donné des chefs de hasard, et qui, inquiet, commence à regretter ses chefs naturels, qui seuls avaient le secret de lire dans les étoiles la marche du voyage. Je ne parle pas de la seule politique, aux mains de gens qui « sont du bâtiment », si on veut, mais seulement comme contremaîtres. Je parle de la société tout entière, de haut en bas, qui attend un mot d'ordre qui ne vient jamais. Si on regarde bien autour de nous, depuis vingt ans, on ne trouvera pas un seul homme qui soit resté populaire, sauf Victor Hugo. Le renom de M. de Lesseps est à la merci d'un projet financier; M. Pasteur n'est point célèbre par ses travaux, mais pour un remède qu'il a découvert; M. Chevreul n'est connu que comme centenaire. Seul, V. Hugo est incontesté. Mais, de grâce, pressez l'œuvre tout entier de cet homme de génie avisé, et dites-moi si vous pouvez tirer de son mysticisme habile une de ces idées d'ensemble et une de ces formules pratiques qui rendent à la vie une génération malade?

Il a semblé un moment que Jules Simon pût être, chez nous, un de ces hommes en qui un pays se plaît à vivre, comme l'Italie avec Cavour, l'Allemagne avec Bismarck, l'Angleterre libérale avec Gladstone. Ses origines plébéïennes allaient à un chef de la démocratie; son raffinement d'esprit et la façon disciplinée dont il était entré dans la hiérarchie du mandarinat français le rapprochaient des classes « dirigeantes », qui ne demandent qu'à être dirigées. En face du déisme poétique et vague de M. Renan, fait pour les artistes, il avait, fidèle à sa race, proclamé un déisme plus net, tempéré par un goût des traditions et un véritable libéralisme, dont pouvaient s'accommoder aussi bien les Voltairiens que les catholiques. Son socialisme, un peu de sentiment et de surface, suffisait pour assurer un long répit à la guerre des classes, désormais ouverte. Éloquent, souple, courageux, philosophe et organisateur, plein d'esprit, sachant parler au peuple et penser avec l'élite, n'ayant de scrupules que ce qu'il faut pour s'assurer un renom utile d'honnêteté, se servant des préjugés sans les partager, sachant tirer la morale d'un incident et connaître un homme sous ses apparences, à quoi est arrivé cette intelligence de premier ordre? A l'impopularité, à l'oubli, à redevenir, d'homme d'Etat, un journaliste admiré d'un petit groupe et à laisser échapper, dans l'intimité d'un dîner de compatriotes, un véritable cri de désespérance!

Et pourquoi? Pour être mal tombé, au 16 Mai, pour avoir fait, en quittant le ministère, une fausse sortie de fin comédien, au lieu de l'éclat tragique d'un acteur de mélodrame. Jamais je n'oublierai cette journée! Le hasard m'avait conduit au ministère, dès le matin. La « grande lettre » était venue déjà de la cour d'en face, je veux dire de l'Elysée, dictée par je ne sais qui à ce pauvre Tibère que fut le maréchal. Le président du conseil était malade. Plus gravement l'était un de ses fils, que sa mère soignait dans le cabinet voisin de celui du ministre. La nouvelle, qui transpirait dans l'hôtel de la place Beauveau, était secrète encore. Je fus, je pense, un des premiers à la connaître et à la répandre, à l'enterrement de mon maître Taxile Delord, qui avait lieu à onze heures. Que va faire Simon? demandait-on. Au ministère, on déménageait déjà, mais, — ce fut la faute — on se ménageait encore pour une rentrée. M. Jules Simon écrivait au maréchal une lettre qu'il trouvait cruelle, que le pays estima insignifiante. Ah! s'il n'avait pas répondu! S'il

Digitized by Google

était venu à la Chambre, jetant de la tribune aux pieds de l'Assemblée le portefeuille qu'on lui arrachait! C'était, peut-être, une révolution : mais c'était la direction du parti républicain assurée en ses mains et, peut-être aussi, l'histoire de notre pays changeant de face?

. . . . . .

Il y a encore en France des forces morales, intellectuelles et matérielles nécessaires pour constituer une société admirable, capable de résister à toutes les aventures. Mais, sans une politique nationale succédant à une politique de parti, jamais ces forces ne réussiront à se grouper. Ce qui se passe aujourd'hui au Parlement nous apprend que les minorités audacieuses, grâce à des complicités et à des faiblesses, peuvent usurper sur la véritable opinion publique. Mais la belle affaire, vraiment, d'être et de rester au pouvoir, dans un pays où les ministères durent un an, en moyenne! Que nous importe un gouvernement, fût-il passable, si la société française se disloque par l'étroitesse d'esprit et la violence des uns, par la faiblesse et l'indifférence des autres? Dans l'affaire de l'expulsion des princes, je ne m'inquiète pas de ceux, peu nombreux, qui demandent de bonne foi des mesures d'exception. J'ai peur devant ceux qui les subissent, ne les approuvant pas L'erreur d'un esprit n'est rien : ce qui est tout, c'est le manque des caractères. M. Jules Simon laisse entendre la plainte amère d'un homme qui a lutté, qui se sent trop tôt inutile, et qui peut, d'ailleurs, se reprocher les fautes commises. Mais j'entends aussi, et c'est là la rumeur inquiétante et mauvaise, la plainte plus discrète de milliers de Français, en qui sont les forces réelles de la nation, et qui n'ont pas trouvé, la politique brisant les groupements normaux, absorbant les activités, séparant les intérêts, à utiliser, pour le profit de tous, du plus grand au plus humble, ce qu'ils pouvaient avoir de génie, de force ou de bonne volonté vaillante.

HENRY FOUQUIER.

PETITES NOUVELLES.

—

Dans notre dernier numéro nous avons annoncé que M. Dolivet avait obtenu une troisième médaille pour sa belle statue de *Madeleine*. Nous sommes heureux d'apprendre que la commission des Beaux-Arts lui a décerné en outre une des trois bourses de voyage accordées à la sculpture.

—

M. Léofanti vient de terminer le monument de Turquety, destiné au tombeau du poète, qui est enterré, comme on sait, à Rennes. Le buste, d'une ressemblance frappante, ainsi que les ornements de la stèle sont en ce moment chez le fondeur qui doit les couler en bronze. Mme Turquety espère que ce monument funèbre pourra être inauguré au mois de septembre prochain.

—

Le Dîner du vin d'Anjou. — Quelques jours après le dîner du Salon de la Revue, le *Dîner du vin d'Anjou* fêtait, chez Carazza, le centenaire de M. Chevreuil, son illustre et vénéré président.

Malheureusement, le doyen des étudiants de France n'avait pu venir s'asseoir au milieu de ses amis, il était remplacé par son buste, que l'administration des Beaux-Arts avait mis gracieusement à la disposition de la société.

Mais il avait adressé les lignes suivantes à ses compatriotes : « Je suis heureux de répéter aux Angevins que mon pays et ses habitants ont la première place dans mon souvenir. Mais, ma santé ne me permet pas de présider cette séance; à mon grand âge, il faut le calme absolu. Mes vœux accompagnent mes chers compatriotes ».

A la fin du dîner, dans un toast plein d'émotion, le docteur Motet but à la santé du Maître; puis, Sylvain, de la Comédie française, se leva et, se tournant vers le buste de Chevreuil couronné de fleurs et de lauriers, récita d'une voix chaude et mâle un sonnet d'Henry Jouin.

Et la soirée!... Coquelin cadet était là, c'est dire qu'on a ri aux larmes; il a été étourdissant avec le *Bilboquet*, un *Fléau*, l'*Amateur de peinture*, le *Renard et le Corbeau* et son nouveau monologue le *Coiffeur*!... Quel excellent artiste et quel joyeux compagnon!

Sylvain a récité une scène du *Don Juan* avec l'autorité que chacun lui connaît. Et puis... Soum, un baryton à la voix merveilleusement timbrée, qui a enlevé son auditoire avec la chanson bachique d'Hamlet; souvenez-vous de ce nom au moment des concours du Conservatoire, et vous verrez si nous sommes mauvais prophète.

Citons aussi un artiste italien. M. Saint-Jean, qui a chanté les plus beaux morceaux de son répertoire.

Enfin, Anthiome, professeur au Conservatoire; Sailland, violoniste; Becquet, statuaire et violoncelliste se sont fait applaudir dans un trio admirablement interprété.

L'assistance était nombreuse; plus de cent invités se pressaient autour de la table. Citons au hasard : Lenepveu, de l'Institut, Mesnet, de l'Académie de médecine; de Soland et Fairé, députés; le comte de Terves, Taluet, Noël et Becquet, statuaires; Méaulle, graveur; Bodinier, de la Comédie-Française; les docteurs Motet, Gauchas, Mâreau, Mallet; Persac, juge d'instruction; A. Janvier de la Motte, Henry Jouin, Robert Vallier, Lelong, des Archives nationales, du Saint, etc.

On se sépara à une heure inavouable, heureux et fiers d'avoir été les premiers à fêter le centenaire de Chevreul. Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on; — Chevreul, ton premier siècle est passé, c'est à ton second que les Angevins ont bu l'autre jour!

Profitons de l'occasion pour annoncer à nos lecteurs que le numéro du 1er août de la *Revue* sera consacré en grande partie au **Centenaire** de M. Chevreul.

—

Curieuse audition de mélodies populaires des pays celtiques, vendredi soir, à la Société d'horticulture. Après une courte conférence de M. d'Arbois de Jubainville et quelques mots d'une bonhomie charmante de notre ami N. Quellien, l'audition a commencé par des chants d'Irlande, d'une sonorité étrange. Les mélodies d'Ecosse, qui sont venues ensuite, ont moins de rudesse, mais peu de grâce. Dans les chants du pays de Galles, citons surtout le *Chant de guerre des hommes de Harlech*, solo de harpe exécuté avec infiniment de goût par M. Boussagol. Notre Bretagne française a eu aussi sa part dans les mélodies; on a brisé le *Quadrille breton*, motifs de biniou et de bombarde recueillis par M. Quellien, dont l'expression est d'une originalité saisissante.

A ce programme celtique se trouvaient joints quelques vielles chansons de France, qui ont eu beaucoup de succès, notamment la chanson. *Dans les jardins de mon père*, dite par Mlle Desjonquères.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

Laval, imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix, 41.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 15. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er JUILLET 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La statuomanie et la reconnaissance publique. — A propos des statues et monuments de La Réveillière-Lépeaux, Jean-Jacques Rousseau et Lamartine. — Qui paie ses dettes s'enrichit et s'honore.

On a dit que notre temps avait la monomanie des statues. Il est certain qu'on en a élevé quelques-unes à des gens qui ne les méritaient guère. Mais ce serait nous faire un grief de notre juste reconnaissance que de nous reprocher de dresser sur la place publique le marbre ou le bronze d'hommes tels que La Réveillière-Lépeaux, J.-J. Rousseau et Lamartine. Du premier, nous n'avons plus rien à dire après les éloquents discours prononcés, lors de l'inauguration de son buste à Montaigu, par MM. Goblet, Léon Bienvenu et notre vieil et respectable ami Dugast-Matifeux. Je me contenterai de rappeler ici ce que pensait David d'Angers du fameux conventionnel : « La Réveillière-Lépeaux, républicain digne des plus beaux temps de l'histoire, entra pauvre dans les charges publiques et en sortit pauvre après avoir déposé le pouvoir. Je le vois qui va se livrer à son étude favorite, la botanique. Homme vénérable et intègre, sévère pour lui, et qui poussait l'indulgence au point de dire des hommes qui avaient eu des moments blâmables dans leur vie : « Lorsque j'entends accuser quelqu'un, j'aime à me dire : Cet homme a été grand tel jour ! » Je me plais à contempler ta belle figure; elle est si calme, si bienveillante (1)! » On sait que David d'Angers épousa, en 1831, Mlle Emilie Maillocheau, petite-fille de La Réveillière.

Quant à Jean-Jacques Rousseau, s'il ne s'était agi que d'honorer l'homme privé, je me serais bien gardé d'apporter mon humble obole au monument qu'on lui prépare en ce moment à Paris, car en somme l'auteur des *Confessions* fut un assez triste personnage. On savait déjà qu'il avait été mauvais père : les dernières découvertes historiques nous ont appris à n'en plus douter qu'il ne valait pas mieux comme ami. C'est ainsi qu'il eut tous les torts dans sa brouille avec Diderot, Saint-Lambert et Mme Houdetot, et qu'il poussa la méchanceté jusqu'à diffamer publiquement Grimm et Mme d'Epinay, sa bienfaitrice, qu'il accusa, entre autres choses, d'avoir été enceinte des œuvres de Grimm et de s'être enfuie à Genève pour cacher sa grossesse.

Toutes ces vilenies ont été prouvées naguère, pièces en mains, par MM. Perey et Maugras dans leur bel ouvrage sur Mme d'Epinay, et Sainte-Beuve qui voyait si clair, s'en doutait déjà quand il écrivait : « On n'est pas juste pour Grimm, on ne prononce jamais son nom sans y joindre quelle qualification désobligeante; j'ai moi-même été longtemps dans cette prévention et m'en suis demandé la cause; j'ai trouvé qu'elle reposait uniquement sur le témoignage de J.-J. Rousseau dans ses *Confessions*. Mais Rousseau, toutes les fois que son amour-propre et son coin de vanité malade sont en jeu, ne se gêne en rien pour mentir, et j'en suis arrivé à cette conviction qu'à l'égard de Grimm, il a été un menteur. »

Mais qu'est-ce que cela fait à la gloire de l'homme public que Rousseau ait été au privé un menteur avéré, un ingrat, un débauché, un monstre, selon Hume, un fou, selon ses partisans qui voudraient l'excuser dans toutes ses fautes ? Est-ce que cela l'empêche d'avoir écrit le *Contrat social*, cet évangile de la Révolution, la *Nouvelle Héloïse*, qui a exercé tant d'influence sur la littérature du XIXe siècle, et l'*Emile*, et le *Vicaire savoyard*, et ces admirables *Confessions* enfin qui, dans leur crudité et jusque dans leurs mensonges, réflètent si bien les vices de Jean-Jacques et la légèreté des mœurs de son temps ? Qu'il ait manqué de reconnaissance et de sincérité, cela n'est

1. *David d'Angers*, par Henry Jouin, 2 vol. in-8 chez Plon, tome II, p. 349.

Digitized by Google

pas douteux, mais la société qu'il fréquentait était-elle donc si vertueuse et peut-on affirmer qu'il fut de mauvaise foi dans ses attaques contre Mme d'Epinay? Cette femme était si légère qu'elle avouait elle-même avoir eu deux amants (1).

Je sais bien que c'était de bon ton alors et qu'il suffisait à une femme de savoir disserter sur la philosophie entre deux madrigaux et deux baisers, pour qu'on lui pardonnât ses intrigues amoureuses. Mais enfin Rousseau avait quelque raison de ne pas croire à la vertu. En tout cas, je le répète, ses fautes d'homme privé ne nous regardent pas, elles ont disparu dans la gloire de l'homme public, du grand penseur et du grand écrivain. Et quelle gloire que la sienne? Qui a plus fait que Jean-Jacques pour l'émancipation du monde par la Révolution française?

Il fut assez malheureux pendant sa vie, ne lui gardons pas rancune après sa mort. Nous avions une dette à lui payer depuis 1789, date à laquelle la Constituante s'engagea à lui élever un monument. C'est à la République à s'acquitter envers lui au plus vite, car non seulement elle est l'héritière de la Constituante, mais aussi, ne l'oublions pas, elle est la fille légitime des œuvres de Jean-Jacques.

∴

Un peu plus on aurait inauguré la statue de Lamartine en même temps qu'on expulsait les princes. Les évènements amènent parfois de très curieuses coïncidences. Voyez-vous le grand poète qui prononça le mot fameux « Madame il est trop tard » et qui qualifia la révolution de février de révolution du mépris, dressé sur un piédestal à l'heure même où l'héritier de Louis-Philippe était invité à retourner en exil! Il y aurait eu dans cette tardive apothéose matière à plus d'un rapprochement historique.

Mais est-ce bien le mot d'apothéose qu'il convient d'employer ici? Non, car Lamartine n'est pas à sa place dans le coin de Passy où ses admirateurs sont en train d'ériger son monument. Il eut beau passer la fin de sa vie dans le châlet que lui avait offert la ville de Paris reconnaissante, il n'en est pas moins vrai qu'en élevant sa statue à Passy, on a l'air de rougir de son œuvre et de lui faire une grâce. Je sais bien que c'est au grand poète et non à l'homme politique que s'adresse ce pieux hommage. Mais le poète et la politique sont si profondément unis chez Lamartine que, quoiqu'on fasse, on ne pourra jamais les séparer. Il disait un jour à Louis Ulbach qu'il préférait l'orateur de l'Hôtel de Ville à l'auteur des *Méditations* et de *Jocelyn*. Moi je les admire tous les deux et ne sais auquel donner la préférence. Si le poète du *Lac* et du *Crucifix* fut sublime, l'homme d'Etat fut merveilleux et je ne vois personne parmi les hommes politiques de ce siècle qui ait dirigé les affaires du pays avec plus de dignité, d'indépendance, de courage et d'honneur.

Voilà pourquoi j'aurais voulu que sa statue fût dressée sur la place même de l'Hôtel-de-Ville. Quelle autre lui convenait mieux que celle où, dans une heure de péril et d'enthousiasme, il remporta sur la foule la plus grande victoire que jamais homme ait remportée.

Malheureusement les socialistes et les anarchistes qui mènent le conseil municipal ne voient dans Lamartine que l'orateur qui déchira le drapeau rouge à la face du monde. Ils oublient ou plutôt ils ignorent que le grand citoyen leur avait donné des gages, en idée du moins, longtemps avant de se séparer d'eux en fait.

C'est Lamartine, effectivement, qui le premier porta le mot social à la tribune. Dans sa fameuse lettre sur la *politique rationnelle*, publiée en 1831 dans la *Revue européenne*, il avait dit que l'avenir était à une grande *transformation* sociale. Et comme Arago lui demandait, en 1839, ce qu'était au juste le *parti social*, il répondait : « C'est plus qu'un parti, c'est une idée. »

C'est encore Lamartine qui s'écriait un jour du haut de la tribune : *Qu'une borne* suffisait à la place d'un homme d'Etat.

N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure aux socialistes qu'il leur avait donné des gages? Pourquoi donc lui gardent-ils rancune de son héroïque conduite durant les journées de juin? Est-ce que le drapeau rouge n'est pas toujours, suivant le mot de Gambetta, le haillon de la guerre civile?

Alexandre Dumas fils écrivait au lendemain de sa mort :

« Tu leur as donné ton cœur, ils l'ont flagellé.

« Tu leur as donné ton âme, ils l'ont méconnue.

« Tu leur as donné la sueur sanglante de ta misère, « ils l'ont insultée. Pour un jour de triomphe, les « hommes t'ont fait une agonie de dix ans.

« Tu as tendu la main comme Homère, n'ayant pas « même un enfant qui la tendit pour toi, et ceux que « tu avais sauvés t'ont dit : « Tu as été six mois mi- « nistre, pourquoi ne t'es-tu pas enrichi quand tu « étais au pouvoir? »

Voilà dix-huit ans que ces paroles amères ont été écrites. Il appartenait aux admirateurs du génie de Lamartine de les effacer en dressant la statue du poète qui fut, en 1848, la glorieuse personnification de la République. Disons en terminant que l'inauguration de cette statue est fixée au 7 juillet prochain.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Une indisposition de notre collaborateur Henry Stern nous prive aujourd'hui de la suite de ses intéressantes notes *A travers l'Allemagne*. Nous les reprendrons dans notre prochain numéro.

1. Lire à cet égard la très complète étude que vient de publier sur J.-J. Rousseau M. E. Maillard, ancien maire d'Ancenis, 1 brochure in-8 de 64 pages, imprimée à Paris, chez Balitout et Cie.

Digitized by Google

A M. LÉON SÉCHÉ

Directeur de la *Revue de Bretagne et d'Anjou.*

Vous avez bien voulu, mon cher ami, me demander pour notre Revue ces vers que j'ai eu l'honneur de lire le 28 mai dernier devant nos compatriotes angevins et bretons, réunis sous la présidence de Jules Simon et de Renan. Permettez-moi de vous les dédier, à vous qui avez fondé *La Revue de Bretagne et d'Anjou*, à vous qui avez eu l'idée de cette grande association bretonne-angevine que nous avons pour ainsi dire, inaugurée à notre fraternel banquet.

F.-E. A.

ENSEMBLE!

La Bretagne et l'Anjou se sont levés naguère
Ensemble, à ton premier appel désespéré,
O France! et leurs enfants, dans la sanglante guerre,
Ont su, jusqu'à la mort, garder ton sol sacré!

Ils ont quitté les bourgs, les châteaux, les mâsures;
Et, quel que fût le chef qui prononçât ton nom,
Ils suivaient son drapeau, sans armes, sans chaussures,
Sans pain, mêlant leurs chants au grand bruit du canon.

Car, si la France appelle à son aide, il leur semble
Qu'une mère adorée a dit: « Défendez-moi! » —
Ensemble ils sont partis, ils vont mourir ensemble
Debout, les yeux au ciel, comme on meurt pour sa foi!

— C'est qu'ils avaient puisé dans la land « fleurie
La vertu des aïeux : le simple dévouement;
Et parce qu'ils aimaient la petite patrie,
Ils ont eu pour la grande un culte véhément.

Nous les aimons comme eux, ou riants ou sauvages,
Ces champs qui font germer les grands cœurs et les fruits,
La mer aux noirs rochers, le fleuve aux verts rivages
Où les lutins encor viennent danser les nuits.

Et le petit clocher de la tant vieille église,
La fleur d'or des ajoncs, la fleur d'or des genêts,
Et le large foyer où la famille, assise,
Se réunit, le soir, les pieds sur les chenêts.

Nous avons nos forêts et nos moissons vermeilles
Et nos blés noirs aux fleurs blanches où, dans l'été,
Bourdonnant par milliers nos blonds essaims d'abeilles
Vont butiner un miel que la Grèce eût vanté.

Ne soyons plus jaloux du vieux sol homérique,
Car du Scorff à Tréguier nos abeilles, dit-on,
Ont retrouvé deux fois, dans la jeune Armorique,
Pour y poser leur miel les lèvres de Platon!

— Apelle et Phidias sont parmi vos ancêtres
Vous qui rendez vivants la toile et le Paros!
Maîtres, jeunes et vieux, préparez-vous! — ô maîtres,
Dans nos cantons, demain, il naîtra des héros!

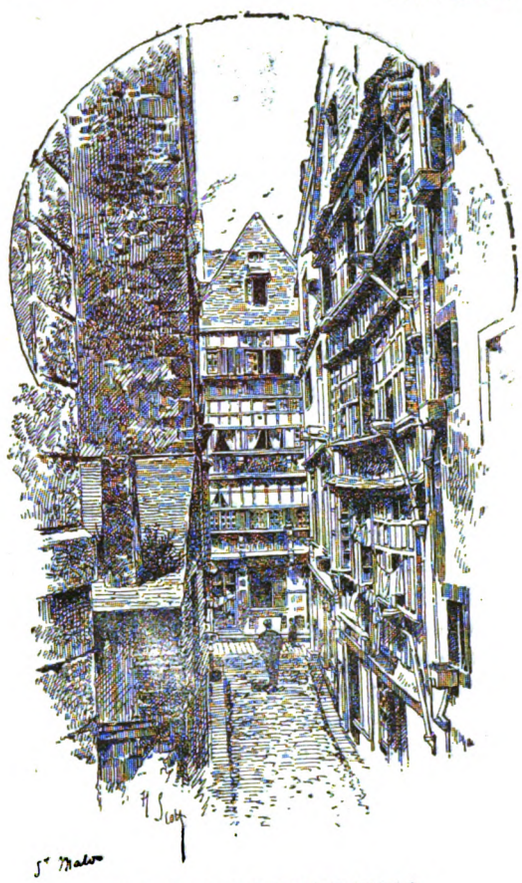
Dans nos manoirs vieillis, dans nos humbles chaumières,
Nous aimons vivre à l'ombre ainsi que nos aïeux :
— Mais le chêne géant croît parmi les bruyères,
Et plus qu'ailleurs, peut-être, il s'approche des cieux.

— Nous qui savons vouloir — et c'est notre génie, —
Qui marchons droit au but sans plier le genou,
O frères, unissons pour une œuvre béni
La virile Bretage au doux pays d'Anjou!

Marchons ensemble! et quand viendront les jours d'orage
Si notre cœur est las d'un effort trop puissant,
Pour retrouver en nous la force et le courage,
Pareils à Beaumanoir, nous boirons notre sang!

28 mai 1886.

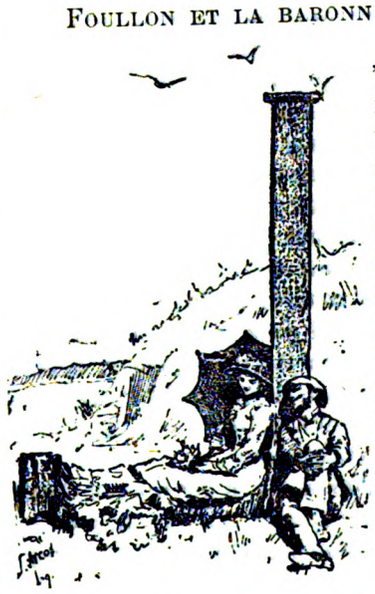
F.-E. ADAM.



UNE RUE DE SAINT-MALO.

ANJOU.

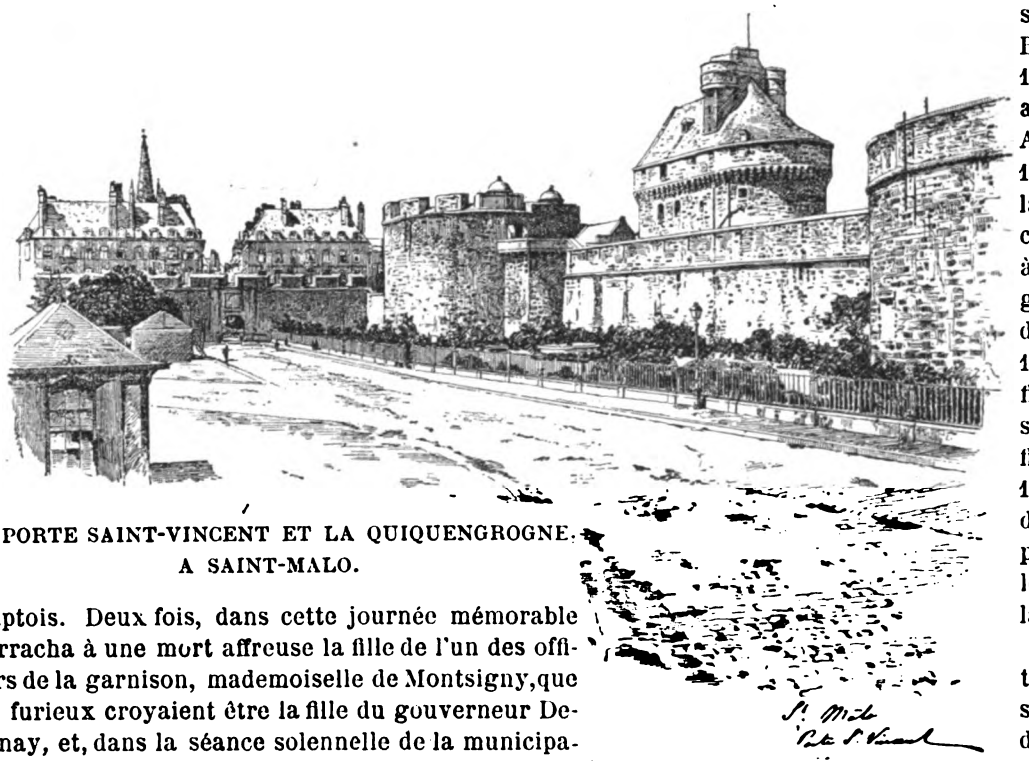
FOULLON ET LA BARONNIE DE DOUÉ.



J'ai raconté naguère, ici-même, l'histoire de ce jeune soldat saumurois, Aubin Bonnemère, qui entré en parlementaire à la Bastille, à la suite de Thuriot de la Rosière, dans la matinée du 14 juillet 1789, y pénétra ensuite le second, mais cette fois en vainqueur, après avoir sauvé de l'incendie la maison du parfumeur Le-

1. Allusion à MM. Jules Simon et E. Renan, nés, comme on le sait, le premier à Lorient et le second à Tréguier.

Digitized by Google



LA PORTE SAINT-VINCENT ET LA QUIQUENGROGNE, A SAINT-MALO.

chaptois. Deux fois, dans cette journée mémorable il arracha à une mort affreuse la fille de l'un des officiers de la garnison, mademoiselle de Montsigny, que des furieux croyaient être la fille du gouverneur Delaunay, et, dans la séance solennelle de la municipalité de Paris, le 4 février 1790, il reçut des mains de Lafayette un sabre d'honneur, et de celles de Bailly une couronne civique que mademoiselle de Montsigny plaça sur sa tête, au bruit des applaudissements du public enthousiasmé. J'ai dit que la pierre arrachée aux cachots de la Bastille par celui que j'ai appelé le héros du 14 juillet, et offerte par lui à la municipalité de sa ville natale, figurait aujourd'hui sur la façade de l'hôtel-de-ville de Saumur, et que par les légendes qui l'ornent, elle atteste les actes de courage et d'humanité dont je me suis fait l'historien.

La même ville qui venait de donner à la Révolution son premier héros lui fournit, à quelques jours de là, l'une de ses premières victimes.

Ce fut une singulière destinée que celle de Foullon, et qui rappelle involontairement celle du surintendant Fouquet et sa trop fameuse devise : *Quo non ascendam*. Né à Saumur, en 1715, d'une famille ancienne dans la ville et longtemps revêtue des principales fonctions municipales et financières, une affaire d'honneur l'en éloigna, et c'est à cette première disgrâce qu'il dut le commencement de sa fortune. Refugié en Hollande, il sauva dans des circonstances romanesques, puis épousa mademoiselle Van der Dussen, petite-nièce du grand pensionnaire de ce nom, qui, aux conférences de Gertruidemberg, soutint qu'il fallait exiger de Louis XIV qu'il fournît des troupes pour renverser son petit-fils Philippe V, du trône d'Espagne où il l'avait placé.

La fortune de mademoiselle Van der Dussen n'était pas inférieure à sa naissance, et grâce à la position qu'il lui dut autant qu'à son mérite personnel, Foullon devint successivement, en 1744, commissaire des guerres à l'armée de Flandre ; en 1747, intendant au siège si connu de Berg-op-Zoom ; en 1755, intendant des armées du roi en Allemagne ; en 1759, intendant de la guerre, place créée pour lui, et à laquelle on joignit bientôt celle de la marine ; en 1771, intendant des finances et conseiller d'Etat ; enfin, le 12 juillet 1789, contrôleur des finances à la place de Necker, le ministre populaire.

Foullon, au contraire, avait amassé des haines et des rancunes autour de son nom. En 1765, il avait acheté la baronnie de Doué, en Anjou, et avait fait élever à un quart de lieu de cette petite ville le château de Soulanger, splendide demeure où il avait rêvé de finir ses jours. Hautain, dur, avide, coupable d'horribles exactions, haï pour la rigueur avec laquelle il faisait exécuter les lois sur la chasse dans ses domaines, il avait marié sa fille à l'intendant de Paris, Berthier de Sauvigny, homme non moins dur et non moins détesté de tous, digne en tous points de collaborer à son œuvre et d'unir sa destinée à la sienne. Elles furent étrangement unies, en effet, et il y avait, sur chacun d'eux, une sorte de chronique qui semblait prédire leur futur catastrophe.

Un jour, à Vincennes, un paysan dont le fils venait d'être pris par la milice, était venu implorer l'intendant de Paris pour qu'il lui fît rendre ce soutien qu'espéraient ses dernières années. Berthier le refusa avec la dureté et l'insolence alors en usage chez les grands à l'égard de la paysantaille. Le vieillard, que la douleur avait brisé, se redressa sous le fouet de l'insulte:

— Voici, lui cria-t-il, la malédiction d'un père de famille sur vous, père de famille. Vous mourrez misérablement, vous mourrez en place de Grève, et le terme n'est pas éloigné !

Il était arrivé une fois à Foullon, dans sa baronnie de Doué, de venir se heurter à la résistance d'un de ces paysans chez lesquels l'esprit d'opposition des villes commençait à faire des ravages.

— Tais-toi, manant, lui dit Foullon, un rustre de ton espèce ne va pas à la hauteur de ma botte !

— Sauf votre respect, monseigneur, répliqua le paysan, un rustre de mon espèce ira plus haut que

Digitized by Google

vous et plantera son moulin sur le parquet de votre château!

On savait que les noms de Foullon et de Berthier figuraient parmi ceux des signataires du *Pacte de Famine*, de cet acte odieux qui, signé pour la première fois le 12 juillet 1729, et renouvelé de douze en douze années jusqu'en 1789, eut pour résultat de faire peser, à l'état chronique et aigu à la fois, la disette sur la France tout entière. Le bail fut renouvelé, en effet, le 12 juillet 1789, le jour même où le nouveau contrôleur général arrivait au pouvoir. On n'ignorait pas que le beau-père et le gendre étaient tous les deux les adversaires décidés des idées philosophiques. Foullon avait hâte d'étouffer la révolution naissante, s'il ne voulait pas être renversé par elle, et un jour que l'on parlait devant lui de la misère du peuple il avait proféré avec colère et dédain cette parole implacable :

— Eh ! Si cette canaille n'a pas de pain, qu'elle mange du foin ! Mes chevaux en mangent bien !

Foullon était du nombre de ces gens qui, voyant que les grandes mortalités moissonnent surtout le peuple, pensent qu'il y a trop de monde sur la terre, et qu'il faut de temps en temps de bonnes pestes, de bonnes guerres et de bonnes famines pour remettre toutes choses en ordre et en équilibre. Il avait dit qu'il fallait *faucher la France*, mot cruel que Berthier semblait avoir pris à tâche de réaliser, en faisant détruire, manger en vert et saccager la récolte des environs de Paris par la nombreuse cavalerie qu'on avait rassemblée autour de la ville pour la contenir. Enfin le peuple à peine remis de l'hiver effroyable de 1789, pressentait avec terreur la disette de 1790, et, comme pour toutes les autres, il voyait les hommes au pouvoir, au lieu de s'efforcer de la conjurer, tout faire pour la rendre inévitable. La fureur des paysans, à la vue de leurs récoltes détruites, ne connaissait donc point de borne. La famine les chassait hors de chez eux pour les rabattre de tous côtés sur Paris, où ces bandes d'affamés entraient par toutes les barrières, hâves, deguenillés, allant chercher la vie dans les cités, eux qui l'y apportaient jadis. La misère peuplait providentiellement la grande capitale, afin que le peuple du 14 juillet fût le peuple des campagnes aussi bien que des villes, et que paysans et citadins communiassent et s'unissent dans une même pensée sous le feu du canon de la Bastille. Il importait que la victoire de Paris fût la victoire de la France.

Le ministre du 12 juillet n'eut pas le temps d'entrer en fonctions, et à la nouvelle de la prise de la Bastille, se sentant en butte aux haines populaires, Foullon fit le mort, dans l'acceptation entière du mot, fit célébrer avec pompe ses propres funérailles et courut chercher un asile à Vitry, dans une terre à M. de Sartines.

Mais la vengeance des paysans flaira sa victime ; ils l'arrachèrent de sa retraite et traînèrent le malheureux vieillard, — il avait soixante-quatorze ans, — jusqu'à Paris, après lui avoir attaché sur le dos une botte de foin, au cou un collier d'orties, et à la boutonnière un bouquet de chardon.

La populace de Paris reçut aux barrières la proie dépistée par les paysans, et l'entraîna jusqu'à l'Hôtel-de-Ville au milieu des outrages et des cruautés. Bailly et Lafayette, voulant le soustraire au sort qui l'attendait, s'efforcent d'obtenir qu'il soit conduit aux prisons de l'Abbaye pour être jugé et condamné, s'il est coupable. Quelques-uns parmi les modérés applaudissent à cette proposition. Hébété de terreur, et se rattachant à une suprême espérance, Foullon bat des mains et applaudit avec les autres.

— Voyez ! hurlent les plus furieux ; ils s'entendent, il y a connivence entre eux. Qu'on nous le livre, et qu'on en fasse justice sur l'heure !

Le malheureux est saisi, traîné sous le reverbère qui devait lui servir de gibet. La corde casse, il tombe demi-mort sur le pavé. Pendu une seconde fois, la corde casse encore, et ce n'est qu'à la troisième fois qu'il expire au milieu de la joie horrible d'une multitude en délire, qui s'acharne ensuite sur son cadavre et promène par la rue sa tête au bout d'une pique, après lui avoir enfoncé dans la bouche une poignée de foin.

On déposa religieusement sur le bureau de la municipalité une tabatière d'or, deux montres d'or, une bourse qui contenait onze louis, deux flacons richement garnis, enfin tout ce qui avait appartenu à Foullon. Ces monstres n'étaient pas des bandits, ils avaient de l'honneur et de la probité à leur manière. Et cependant ce peuple était demi-nu et mourait de faim !

Berthier, poursuivi également par la populace des campagnes, avait été arrêté dès la veille aux environs de Compiègne et ramené à Paris. Tout à-coup, au détour d'une rue, lui et son hideux cortège se heurtent à un autre plus hideux encore : Berthier a reconnu la tête de Foullon. Furieux, il arrache un fusil des mains de l'un de ceux qui l'entraînent, et, sans vouloir faire un pas de plus, se fait tuer sur la place.

Les deux bandes se réunirent alors, et le beau-père et le gendre firent ensemble leur horrible promenade.

Ceci avait lieu le 22 juillet, huit jours après la prise de la Bastille.

Le peuple commençait à solder le compte du Pacte de Famine, et Dieu avait entendu la malédiction du vieillard de Vincennes.

Lorsque, après avoir laissé derrière lui le château des ducs de Brissac, en Anjou, le voyageur va visiter les arènes de Doué, cité chère à Dagobert, il aperçoit, avant d'entrer dans cette ville, sur la droite, à travers un rideau de peupliers un moulin qui s'agite et tourne au vent... La prédiction du manant s'est réalisée ; la fastueuse et quasi-royale demeure de Foullon a été démolie jusqu'au rez-de-chaussée, le sous-bassement, dont les magnifiques voûtes attirent l'attention du touriste, abrite le meunier et sa famil-

Digitized by Google

le, et au-dessus, à l'endroit même où était la grande salle du château s'élève le moulin, emblème de l'instabilité des choses humaines !..

EUGÈNE BONNEMÈRE.

LE FILS DU PÊCHEUR ET SES TROIS SŒURS

CONTE BRETON

Kement-man holl ou d'ann amzer
Ma ho devoa dennt as ier.
Tout ceci se passait du temps
Où les poules avaient des dents.

Il y avait une fois, à St-Michel-en-Grêve un pauvre pêcheur, resté veuf avec trois filles et un fils et qui faisait vivre péniblement sa famille du produit de sa pêche. Il mourut, en laissant à son fils Fanch le soin de nourrir et d'entretenir ses trois sœurs. Fanch passait tout son temps en mer, avec son bateau, mais il n'était pas heureux et ne prenait presque rien. Aussi, ses sœurs, dont la gêne augmentait chaque jour, étaient-elles assez dures pour lui, excepté la plus jeune, Mona, qui l'encourageait et le consolait de son mieux.

Un jour, il prit dans ses filets un beau poisson doré comme il n'en avait jamais vu.

— Remets moi à l'eau, lui dit le poisson.

— Ah ! par exemple, non, pour une fois que j'ai de la chance ! Et puis je serais battu par mes deux sœurs aînées, si je rentrais sans avoir rien pris.

— Remets-moi à l'eau, reprit le poisson, et tu prendras du poisson à discrétion, et de plus, quand tu arriveras à la maison, tu y trouveras trois lettres, écrites par trois princes qui demanderont tes trois sœurs en mariage.

Séduit par de si belles promesses, Fanch remit le poisson doré dans l'eau, puis, il jeta ses filets et les retira remplis de poissons, à se rompre. A chaque fois qu'il les jetait, c'était de même. Sa barque fut bientôt chargée, à couler bas, et il s'en revint à la maison, en chantant.

— Ecoutez Fanch, comme il chante ! se dirent les trois sœurs, qui filaient dans leur pauvre chaumière, sur le rivage, il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire ; il a peut-être fait une bonne pêche ; allons voir.

Et elles coururent à sa rencontre, et jetèrent des cris de joie en voyant sa barque pleine de beaux poissons, jusqu'aux bords.

— Quel miracle ! comment as-tu donc fait pour prendre tant de poissons, aujourd'hui ? lui demandaient-elles, à l'envi.

— Je vous dirai cela, plus tard, répondit-il ; en attendant, allez chercher des paniers pour vider la barque, et demain, vous irez au marché de Lannion.

Ils furent occupés jusqu'à la nuit à transporter du poisson de la barque à leur habitation, et comme ils finissaient, arrivait à leur porte un messager inconnu, avec trois lettres, une à l'adresse de chacune des trois sœurs. Et dans ces lettres, on leur marquait qu'il venait d'arriver, sur un beau navire, à Trébeurden, trois jeunes étrangers, qui les attendaient pour les épouser. Dans leur impatience de voir ces beaux inconnus, elles partirent immédiatement avec le messager, bien qu'il fît déjà nuit noire, et Franch resta seul avec son poisson.

Quatre jours après, il recevait une lettre de ses sœurs, qui lui disaient de se trouver le lendemain au Coz-Guéodet, à l'embouchure du Léguer. Elles étaient déjà mariées, et elles voulaient faire leurs adieux à leur frère, en partant avec leurs maris pour leurs pays, au loin, bien loin, bien loin.

Fanch alla au rendez-vous, et y trouva ses sœurs avec leurs maris, de fort beaux hommes et mis comme des princes. Ils lui firent chacun un cadeau Le mari de sa sœur aînée lui donna une barrique de menue-monnaie, celui de la puînée, une barrique d'argent, et celui de la plus jeune, une boîte, qui devait lui procurer instantanément tout ce qu'il souhaiterait, et il lui recommanda en même temps de bien veiller sur sa boîte, de peur qu'on la lui enlevât.

Les trois inconnus montèrent alors sur leur navire, avec leurs femmes, hissèrent les voiles et partirent. Fanch, de son côté, s'en retourna chez lui, avec la boîte et son argent placé sur une charrette attelée de quatre chevaux vigoureux.

Se trouvant riche désormais, il voulut voyager et se rendit à Paris. Il s'habilla en soldat et se promena par toute la ville.

Un jour, en passant par le marché aux poteries, il remarque une vieille femme assise près de ses pots, attendant la pratique, et qui portait le costume de son pays.

Il s'arrêta à la regarder.

— Pourquoi me regardes-tu de la sorte, mon garçon ?

— C'est qu'il y a longtemps que je ne vous avais vue, ma mère, répondit-il.

— Jésus ! mon fils, mon fils chéri, que je croyais mort à la guerre ! s'écria la vieille, en se jetant à son cou.

Fanch, qui n'avait plus ni père ni mère, et que ses sœurs avaient abandonné, comme nous l'avons vu, s'ennuyait d'être seul, et il se garda de détromper la vieille et l'accompagna jusqu'à sa maison. Elle était pauvre et vivait seule.

— Je vais te préparer des œufs frits, mon fils, dit-elle, car je sais que tu les aimes, et j'en ai là de tout frais, pondus par mes poules.

— Laissez-moi préparer le dîner, ma mère, dit Fanch, j'ai appris la cuisine, au régiment, et vous verrez comme je m'en acquitte. Laissez-moi seul, un instant, allez faire rentrer vos pots, puis revenez, dans une demi-heure et tout sera prêt.

Et aussitôt que la vieille fût sortie, Fanch tira sa petite boîte de sa poche et dit : « Par la vertu de ma petite boîte, je demande un bon dîner pour deux. » Et le dîner fût aussitôt servi sur la table, avec nappe, serviettes, couverts d'argent, bon vin et liqueurs. Quand la vieille revint, elle s'écria, émerveillée :

— Jésus ! mon fils, comment as-tu pu, en si peu de temps ?...

— C'est que j'ai appris bien des choses, depuis que je vous ai quittée, ma mère. Asseyez-vous là, vis-à-vis de moi, et mangeons.

Et ils mangèrent et burent, à discrétion, et se grisèrent même un peu.

Fanch ne faisait que se promener par la ville, tous les jours, et se divertir, et sa boîte satisfaisait à toutes ses fantaisies, de sorte qu'on parlait déjà beaucoup de lui et qu'il excitait la curiosité.

Un jour, il dit à la vieille : — Il faut, ma mère, que vous alliez à la cour et que vous demandiez au roi sa fille en mariage pour votre fils !

— Jésus, mon fils, que dis-tu là ? Je n'oserai jamais faire cela.

— Il le faut, ma mère, et ne craignez rien, car selon ce qu'ils vous feront, ils auront affaire à moi.

La vieille se rendit au palais, dans son costume de paysanne bretonne, et demanda à parler au roi.

Digitized by Google

— Que lui voulez-vous ? lui demanda le portier.

— Demander sa fille en mariage pour mon fils.

Cette réponse fut accueillie par des rires et des plaisanteries, et la pauvre vieille s'en retourna chez elle, poursuivie par les huées de la valetaille.

— Laissez faire, ma mère, dit Fanch, et rira bien qui rira le dernier.

Et trois jours après, il lui dit encore :

— Vous allez retourner à la cour, ma mère, et cette fois, vous irez jusqu'au roi, et vous lui demanderez sa fille en mariage pour votre fils.

Et comme la vieille faisait des difficultés, en songeant à la manière dont elle avait été accueillie la première fois :

— Ne craignez rien, ajouta-t-il, le roi vous fera bon accueil et personne ne vous manquera de respect.

Elle mit ses beaux habits de fête et partit, et au moment où elle franchit le seuil de la porte, Fanch tira de sa poche sa petite boîte, l'ouvrit et dit : « Par la vertu de ma petite boîte, je demande que ma mère soit bien accueillie par le portier et le roi. »

Et en effet, le portier ne fit aucune difficulté, cette fois, de la conduire jusqu'au roi, qui lui fit bon accueil et lui dit : Je désire voir votre fils, ma bonne femme, avant de répondre à votre demande ; dites-lui de venir me parler, demain.

Le lendemain, avant d'aller au palais, Fanch retira sa petite boîte de sa poche, l'ouvrit, et dit : « Par la vertu de ma petite boîte, que je sois le plus beau garçon du royaume, que j'aie de beaux habits de prince, et que je plaise au roi et à la princesse sa fille. »

Et aussitôt, il devint d'une beauté parfaite ; les habits de prince avec les ornements et les décorations de pierres précieuses, plus un beau carrosse doré et attelé de quatre chevaux superbes, arrivèrent aussi, et quand il partit, dans cet équipage, tout le monde l'admirait sur son passage et on se demandait : qui est donc ce prince étranger ?

Le roi l'accueillit bien et lui demanda qui il était et de quel pays.

— Je suis, répondit-il, de la Basse-Bretagne ; mon père, qui est mort aujourd'hui, était un pauvre pêcheur, et ma mère est cette vieille femme, portant le costume breton, que vous avez dû remarquer au marché de la poterie, car elle est marchande de pots de terre et d'écuelles.

— Ce n'est pas possible ! dit le roi.

— Je ne vous dis que la vérité, sire.

— Je le regrette alors, car, s'il en est ainsi, je ne puis vous donner ma fille en mariage.

— J'espère, sire, que vous reviendrez sur cette décision. Et il prit congé du roi et s'en revint à la maison.

En y arrivant, il congédia son cocher et le carrosse, qui s'en retournèrent là d'où ils étaient venus, puis, sortant de sa poche sa petite boîte, il l'ouvrit et dit : « Par la vertu de ma petite boîte, je désire avoir deux corbeilles de poires d'or, comme on n'en pourra trouver nulle part, à Paris. »

Et les deux corbeilles de poires d'or arrivèrent aussitôt. Il les fit porter à la cour, avec cette adresse : « A la princesse Blondine, de la part du fils de la vieille marchande de pots de terre. »

Tout le monde s'extasia sur la beauté du présent, et la princesse la première.

— Décidément, ma fille, lui dit le roi, cet homme sera votre mari.

La princesse fit la grimace et dit dédaigneusement :

— Moi devenir la femme du fils d'une marchande de pots de terre ! y pensez-vous, mon père ?

Le jour suivant, le roi fit dire à Fanch qu'il désirait lui parler le lendemain matin. La nuit venue, Fanch dit, en ouvrant sa petite boîte : « Je désire qu'un beau palais s'élève devant celui du roi, avec un pont d'or conduisant de ma chambre à la sienne. » Ce qui fut fait, sur le champ.

Le lendemain, le soleil levant donna sur le palais merveilleux tout brillant d'or et d'argent, et tous ceux qui le voyaient en étaient éblouis et criaient à la magie.

— Quel homme ! s'écriait le vieux roi, il faut que tu l'épouses, ma fille ; si nous le mécontentions, il est capable de détruire la ville, de fond en comble.

A dix heures, Fanch, tout resplendissant de velours, de soie et de pierres précieuses, se rendit de son palais à celui du roi, par le pont d'or qui allait de l'un à l'autre. Il était si beau et si brillant, qu'on eût pu croire que c'était le soleil lui-même. La princesse, séduite par tant d'éclat et de beauté, ne résista plus. Le mariage fut conclu et les noces furent célébrées, dans la quinzaine, avec grandes pompe et cérémonie. Jamais on n'avait vu de si belles noces.

Fanch allait souvent à la chasse, avec un jeune seigneur de la cour qui avait courtisé la princesse et avait espéré l'épouser. Quoique faisant bonne mine à son heureux rival, il nourrissait contre lui une haine sourde et ne cherchait que l'occasion de se venger. Un jour, qu'ils étaient tous les deux à la chasse, dans une forêt voisine, il l'abandonna et revint au palais en toute hâte. Il courut chez la princesse et lui dit : — Qu'est-ce donc que votre mari ? Ce n'est pas un homme comme les autres.

— Je ne sais, répondit elle, mais il est plein d'égards pour moi, et je suis heureuse avec lui.

— Il doit y avoir de la sorcellerie dans son affaire ; il a sans doute quelque talisman, qui lui procure tout ce qu'il désire ; cherchons-le.

Ils cherchèrent, et le seigneur ayant trouvé une boîte enrichie de diamants et qu'il ne connaissait point, s'en saisit, l'ouvrit, et elle lui demanda : — Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je le tiens, son talisman ! s'écria-t-il, plein de joie, et il répondit à la boîte : « Que la princesse et moi nous soyons transportés ensemble à 500 lieues d'ici, et que ce palais s'écroule, aussitôt après notre départ. »

Ce qui fut fait aussitôt.

Quand Fanch revint de la chasse, en voyant son palais disparu, il comprit tout de suite ce qui s'était passé, et il s'écria :

— Ah ! le traître ! Il m'a enlevé mon talisman, avec ma femme, mais je les poursuivrai et je ne cesserai de marcher que lorsque je les aurai retrouvés !

Et il se mit immédiatement en route, et marcha, et marcha... Un jour, en passant sous les murs d'un beau château, il reconnut sa sœur aînée, à une fenêtre. Il l'appela, et elle descendit aussitôt, l'embrassa, le fit entrer et lui servit à boire et à manger, ce dont il avait grand besoin, car il était bien fatigué et bien épuisé. Au coucher du soleil, son mari, qui était absent, rentra et témoigna sa joie de revoir son beau-frère. Fanch lui conta la trahison dont il était victime, et il lui promit de l'aider de tout son pouvoir. Il passa la nuit au château, et dormit dans un bon lit de plume, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Le lendemain matin, au moment de partir, son beau-frère lui présenta une baguette blanche et lui dit : « Voici une baguette qui marchera devant toi ; tu n'auras qu'à la suivre et elle te conduira jusqu'à ta seconde sœur, qui demeure dans un autre château, à cent lieues d'ici. »

Il arriva sans encombre au château de sa seconde sœur,

Digitized by Google

qui était aussi à sa fenêtre, y passa une nuit, et le lendemain matin, au moment de partir, son beau-frère lui dit, en lui présentant une boule d'or : « Voici une boule d'or, qui roulera d'elle-même devant toi, et te conduira jusqu'au château de ta troisième sœur, à cent lieues d'ici. »

Sa plus jeune sœur était à sa fenêtre, comme les deux autres, quand il arriva sous les murs de son château. Du plus loin qu'elle le vit venir, elle le reconnut et descendit à sa rencontre. Elle le fit manger et boire des vins les plus généreux, et son mari, qui était absent, rentra aussi avant la nuit. Dès qu'il aperçut Fanch, il lui dit :

— Tu as perdu ta boîte et ta femme, mon cher beau-frère, et tu es aujourd'hui malheureux !

— Hélas ! oui, répondit Fanch.

— Eh bien, rassure-toi, je te ferai retrouver l'une et l'autre.

Et il appela un chat et un rat, qui s'empressèrent d'accourir. Et il leur dit : « Vous allez vous rendre ensemble dans l'île des Maquereaux (Enès ar Brizili), au milieu de la mer. Vous y verrez un beau château et vous pénétrerez par la cheminée dans la chambre à coucher du prince et de la princesse qui l'habitent. Ils seront couchés et dormiront, quand vous arriverez, et près de leur lit, un petit enfant dormira aussi, dans son berceau. Toi, rat, tu monteras dans le berceau et étoufferas l'enfant, qui se mettra à crier. Ses cris réveilleront le père et la mère, et celle-ci dira à l'autre : « Allez voir ce qu'a l'enfant, pour crier de la sorte. » L'homme se lèvera et ira au foyer pour allumer la chandelle aux charbons cachés sous la cendre. Toi, chat, tu seras sur la pierre du foyer, et tu l'égratigneras et l'empêcheras d'allumer sa chandelle. Il criera, quand tu le grifferas, et la femme se lèvera, à son tour, pour voir ce qui se passe. Ils se rencontreront, dans l'obscurité, et tomberont l'un sur l'autre. Alors, toi, rat, tu te glisseras sous l'oreiller de leur lit et tu enlèveras une petite boîte que tu y trouveras cachée. Dès que vous tiendrez la boîte, vous partirez par la cheminée et me la rapporterez, bien vite. Allez, et faites de point en point comme je vous ai dit. — Ils partent, arrivent dans l'île et pénètrent dans le château. Le rat étouffe l'enfant, dans son berceau ; le chat égratigne l'homme, qui crie ; la femme se lève, ils se heurtent et roulent l'un sur l'autre, en renversant le berceau ; le chat les égratigne aux jambes, à la figure et ils poussent des cris affreux. Profitant de tout ce désordre, le rat enlève la boîte, cachée sous l'oreiller, et ils décampent alors, par la cheminée. Une corde leur avait été tendue au-dessus de l'eau, entre la terre ferme et l'île. A peine engagés sur la corde, ils se querellent, je ne sais à quel sujet, et le chat jette le rat à la mer, avec la boîte, et se sauve. En le voyant arriver, seul, son maître lui demande : où est le rat avec la boîte ?

— Je ne sais pas, répond-il.

— Tu l'auras jeté à la mer, maudit animal, mais, tu me le payeras !

Et il va prendre un balai. Mais, le chat saute par la fenêtre, grimpe par dessus le mur de la cour et se sauve dans le bois.

Le rat arrive aussi, quelque temps après, tout trempé et tout meurtri.

— Où est la boîte ? lui demanda son maître.

— Au fond de la mer ; le chat m'a jeté à l'eau avec elle.

Le prince, qui avait pouvoir sur tous les poissons de la mer, se rend alors sur le rivage et appelle le roi des poissons. Il arrive et il lui dit : « Il faut que vous me retrouviez une petite boîte, garnie de diamants, qui est tombée à la mer, entre la terre ferme et l'île.

Le roi des poissons appelle tous ses sujets et leur demande si aucun d'eux n'a trouvé la boîte. Nul ne l'avait vue. La vieille arriva après tous les autres poissons.

— Allons ! la vieille, lui dit le roi, toujours en retard !

— Oui, mais je vous apporte un beau bijou, sire, répondit elle.

C'était la boîte. Le roi la lui prit, dans la bouche, et la remit au prince. Celui-ci se hâta de la porter à son beau-frère, et Fanch, aussitôt qu'il la tint dit : « Par la vertu de ma petite boîte, que je me trouve comme devant, dans mon beau château, à Paris, et que le traître reste à crever de faim, dans son île avec la traîtresse qui l'a suivi ! »

Ce qui fut fait à l'instant.

Depuis, je n'ai pas eu de leurs nouvelles.

Recueilli et traduit par F.-M. LUZEL.

Conté par Bizi, ménétrier, de Belle-Isle-en-Terre. (Côtes-du-Nord), Février 1869.

Ce conté est altéré et mélangé comme presque toujours. Il se compose d'éléments et épisodes empruntés à deux ou trois fables différentes.

DEUX SONNETS

CARNAC

Des feux lointains s'allumaient dans la brume ;
Carnac dormait avec ses hauts menhirs,
Et l'on sentait l'esprit des souvenirs
Passer dans l'ombre où l'Océan écume.

Race de fer que la pensée exhume,
D'un choc géant tous ces guerriers martyrs,
Contemporains des Sidon et des Tyrs,
Se redressaient dans leur sombre costume.

Et moi pensant au peuple évanoui
Dont nul écho ne résonne aujourd'hui
Sur les clairons que la victoire embouche,

Je revenais à mon destin si beau,
Et contemplais une idylle à la bouche,
Mon jeune amour riant sur ces tombeaux.

187...

PABAN

BAISER

La chambre est froide et nue ; un vieillard agonise.
A ses côtés il a pour seul ami son chien,
Et l'on entend pleurer la cloche de l'église
Annonçant que bientôt va mourir un chrétien.

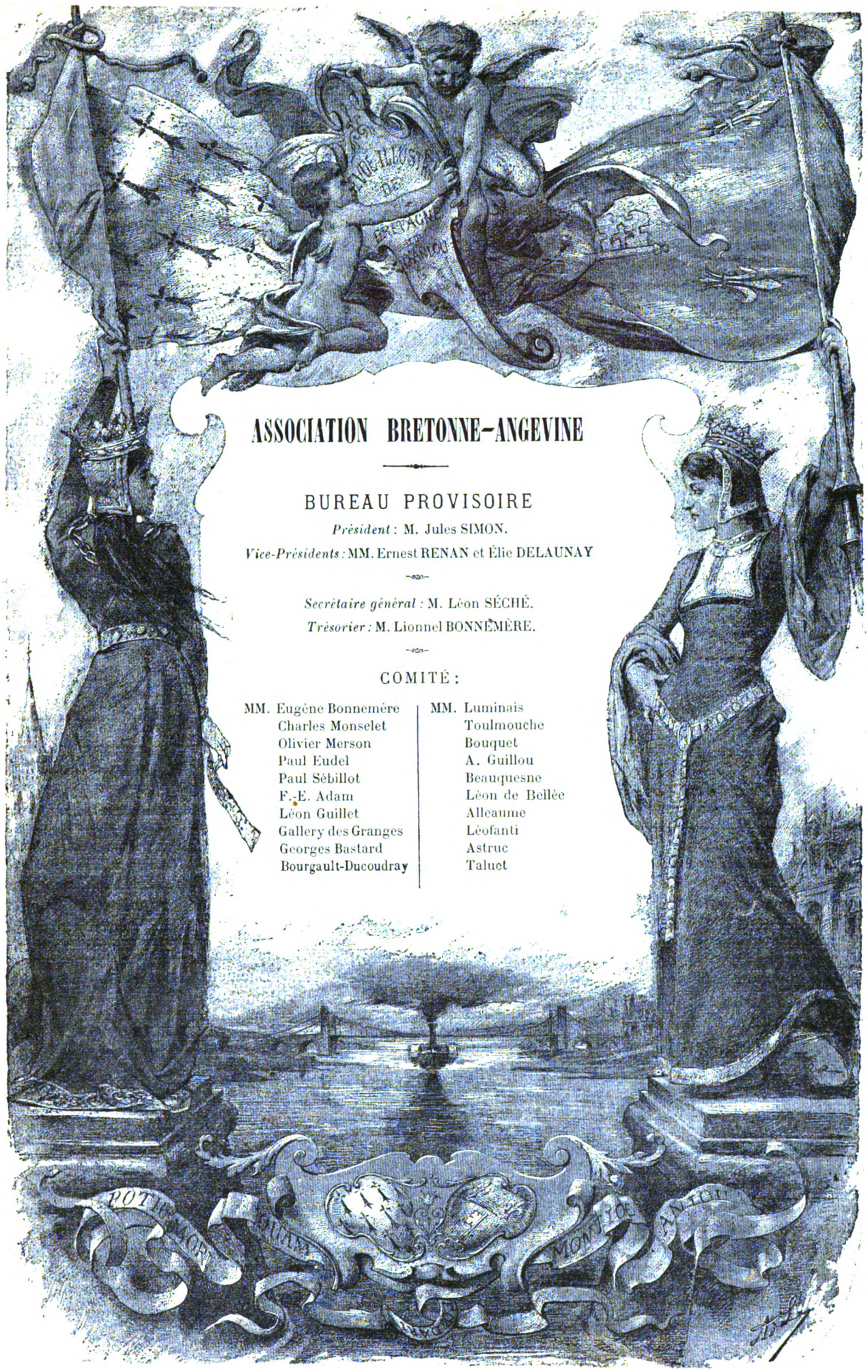
Une larme, je crois, mouille sa barbe grise.
Sur terre, cependant, il ne doit laisser rien.
Au moment du départ toujours le cœur se brise,
Même à ses derniers pas l'espoir est un soutien.

Mais arrive le prêtre à la douce parole,
Le prêtre dont la voix l'exhorte et le console,
Qui lui ferme les yeux avec un saint baiser.

C'est le baiser de paix, le dernier de ce monde.
De toutes les douleurs dont l'existence abonde,
Pauvre âme, au sein de Dieu vole te reposer !

LIONEL BONNEMÈRE

Digitized by Google



ASSOCIATION BRETONNE-ANGEVINE

BUREAU PROVISOIRE

Président : M. Jules SIMON.

Vice-Présidents : MM. Ernest RENAN et Élie DELAUNAY

Secrétaire général : M. Léon SÉCHÉ.

Trésorier : M. Lionnel BONNEMÈRE.

COMITÉ :

MM. Eugène Bonnemère
Charles Monselet
Olivier Merson
Paul Eudel
Paul Sébillot
F.-E. Adam
Léon Guillet
Gallery des Granges
Georges Bastard
Bourgault-Ducoudray

MM. Luminais
Toulmouche
Bouquet
A. Guillou
Beauquesne
Léon de Bellée
Alleaume
Léofanti
Astruc
Taluet

Digitized by Google

SALON DE 1886

ŒUVRES ET ARTISTES DE BRETAGNE ET D'ANJOU

Peinture: Lansyer. — Bouquet. — Bellée. — Joubert. — Tancrède Abraham. — Sculpture: Dolivet. — Desbois. — Léofanti. — Astruc. — Chemellier. — Mlle Saint-Gervais la Salle. — Mme Marie Cazin. — Dessins, aquarelles et miniatures.

QUELQUES paysages à présent. Lansyer nous montre les aiguilles d'Ouessant fouettées par la blanche écume marine. Très grand effet, beaucoup d'énergie. Nous aimons moins les *Menhirs* du même peintre Le paysage est trop bleu, rose et verdâtre; il est vu à travers un rêve trop idyllique. Corot est bon à admirer mais moins bon à imiter, surtout dans sa dernière manière, alors qu'il oubliait tout à fait la nature pour l'idéal sans base.

La *Grotte de Fingal* du peintre-poète Bouquet nous a plu davantage. Certainement un artiste affamé de succès et comme on dit épris de *modernité* ou de *modernisme* aurait poussé au noir ce tableau et ajouté à la difficulté d'un sujet qui semble si dénué d'intérêt; mais M. Bouquet a su éviter l'écueil.

Le soleil, en pénétrant dans la grotte fameuse où ce plagiaire de Mac-Pherson a placé les scènes d'Ossian, varie l'effet monotone des basaltes, et le ciel qu'on découvre, bleu et semé de petits nuages dorés, luit au loin plein d'espérance!

Quel joli petit tableau que l'effet de givre de Bellée! C'est vrai, fin et d'une blancheur qui ne crève pas les yeux. *Les bords de l'Eure* de Joubert sont encore un beau tableau, un peu vague peut être; c'est-à-dire sans effet bien déterminé. Comme nous lui préférons cependant la large facture du *Puits des Roches* de M. Tancrède Abraham. Site bien choisi, œuvre bien composée, roches et arbres d'un rendu qui livre la nature telle qu'elle est, mais telle qu'elle est, à travers la traduction d'une âme amoureuse de l'art.

* * *

Il faut en venir à la sculpture et parler, sans transition, de la *Madeleine* de Dolivet à qui le jury a décerné une troisième médaille. Le sujet tant de fois traité a bien inspiré l'artiste. La Madeleine assise, les jambes ramassées, lève les bras et se prend la tête dans les mains. Un livre feuilleté gît à ses pieds. Lassitude de lire, dégoût de la vie passée, effroi des renoncements à venir, le sculpteur a su exprimer tout ce qui peut se passer dans l'âme de la belle pécheresse sans faire du mélodrame. Le marbre est taillé avec goût et rend bien le frisson d'une chair qui n'a pas été insensible.

Pourquoi le jury, pendant qu'il était en train de reconnaître la valeur d'une œuvre bretonne, n'a-t-il pas médaillé pareillement l'*Acis* de Desbois? Serait-ce une manifestation anti-sémitique. Non pas que M. Desbois soit israélite; mais son Acis appartient à M. de Rothschild! Quoiqu'il en soit, cet Acis est d'une facture bien élégante, d'un mouvement allongé très pur. On sent, dans l'étirement de ce corps gracile, la force du sentiment qui le pousse à regarder l'onde funeste. A remarquer le pied qui pend sur l'eau et où le sculpteur a su indiquer, mais indiquer seulement le gonflement des veines, suite de cette position. C'est du réel maintenu dans les limites élégantes qu'il ne faut jamais dépasser en art. Peut-être cependant la figure aurait-elle demandé plus d'expression.

Le *Pêcheur de pieuvres*, de M. Leofanti est encore une aimable création. La figure du jeune homme qui dresse sa proie d'un mouvement si élancé, si hardi, est bien triste pourtant. Un sourire ne messierait pas; mais l'artiste tenait peut-être à cette gravité pour ne pas déranger la pureté d'allure du mouvement qu'il a trouvé.

Beaucoup de qualités, d'invention et de facture dans la *Mars et Vénus* d'Astruc, plus de singularité encore. Cette aimable ribaude qui s'étale sur les genoux de ce guerrier tout en fer qui date de Marignan, et rit, d'entr'ouvrir son casque empanaché, fait songer aux conceptions caricaturales, mais grandioses de Gustave Doré. N'importe, cela laisse une impression grotesque et fausse; et il n'est pas permis à la sculpture de tomber dans la caricature, au moins quand le morceau affecte ces dimensions-là.

Le buste de M. Chemellier, *le Comte de Falloux*, est mieux qu'un bon buste, il est d'une vérité très profonde. Outre la tête qui respire toute la vie entêtée, la finesse doctrinaire du modèle, le col haut et cravaté, la disposition du corps plus allongée que dans les bustes ordinaires est faite pour rendre la raideur du type représenté. Le portrait humain traité ainsi, rentre dans la catégorie des résurrections, dont Michelet parle pour l'histoire.

Faut-il parler de l'*Attendez-moi sous l'orme* de Mlle Saint-Gervais-la-Salle? Oui, car ce petit buste, pour grossier que soit le modèle, a de la vie, une vie très insolente pour le pauvre sexe masculin, dont elle a l'air de se moquer à bouche retroussée, à nez plissé, — un de ces nez larges qui ne disent rien de bon, — à petits yeux malins, mais de malice animale, qui ne viennent pas corriger l'effet du nez, non!

Digitized by Google

Mme Marie Cazin, nous donne un double buste à mi-corps, deux jeunes filles vêtues à l'antique, modelées dans ce bronze vert sombre qui donne tant de sévérité et de dignité à la sculpture. Ces jeunes filles rappellent, pour l'arrangement des plis de leurs vêtements, pour la délicatesse des formes, pour l'expression de la physionomie les ravissantes statuettes trouvées récemment à Tanagra. L'une d'elle penche la tête sur l'épaule de sa sœur, avec cette douce mélancolie des natures fines, rêveuses, qui touche à la tristesse. Il y a bien de l'adresse et du sentiment dans cette étude.

Encore un buste de Bretonne, d'une fillette de Concarneau et qui est destiné au musée ethnologique du Trocadéro. Il y fera bonne figure, car la jolie petite tête aux plans à peine indiqués et qui sourit d'un sourire vague, a l'ingénuité doucement rieuse de son âge. Le bonnet, les broderies du col sont fort joliment traitées, un peut trop joliment peut-être.

∴

Une des parties sacrifiées ou plutôt dédaignées de l'exposition est celle des dessins, gravures, aquarelles. C'est un tort; c'est pis que cela, c'est un deni de justice. Il y a beaucoup de talent dépensé dans le vaste pourtour qui fait balcon sur le jardin : aquarelles d'une touche farouche et d'un ton qui attire; pastels d'une couleur charmante, ici délicats comme une vapeur, là touchés à grands traits audacieux. Mais il y en a tant, tant que nous même qui blâmons les autres nous en aurons oublié et des meilleurs.

Nous retrouvons ici M. Tancrède Abraham, avec deux chassis contenant chacun quatre aquarelles. Elles sont d'une facture nette et d'un rendu saisissant. *Les moulins de Gohier* donnent bien l'idée du temps incertain, de l'atmosphère grise dans laquelle ils ont été vus. *Le Gour près l'Ardoisière* est un coin de nature robuste, robustement traduit; rochers gris et feuillage jaunissant. Quelle solidité dans les terrains du premier plan du Chemin du fort Duguesclin; on y monteVoilà des *notes* telles qu'on aimerait à en garder sur tous les sites que l'on a vus. Mais il faudrait avoir un joli brin de pinceau à la plume, et cela n'est pas donné à tout le monde.

De M. Beau, une vue du *port de Quimper*, assez grande aquarelle, un peu fondue et pointillée; mais l'éclaircie de ciel qui se réflète dans l'eau du bassin, le bateau vu de face qui se découpe en nombre sur cette brumeuse lumière, est un véritable effet dont il faut apprécier le mérite.

Vieilles maisons déjetées, vermiculées, brunies et verdissantes, chevets sombres des vieilles cathédrales, M. Hoffmann, on le sent, a l'habitude de traiter ces sujets anciens. S'il les traite à la manière ancienne, qui fait que l'aquarelle avoisine les sepias, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Il n'y a pas lieu de faire fi des mêmes procédés qui ont permis aux maitres de produire tant de chefs-d'œuvre et aux peintres qui n'ont qu'un vrai talent — ce qui n'est pas peu déjà—de rendre consciencieusement ce qui a frappé leur esprit et attiré leurs yeux. Nous n'en voulons pour preuve que certaines grandes machines impressionistes qui ne sont pas loin, dont l'aspect criard ou vague, irrite ou ennuie. Ici on comprend et on goûte.

C'est aussi des rues, *la rue Jersual à Dinan, l'entrée du village de Lehon, près Dinan* qui ont fixé l'attention de M. Brielmann. Plus de clarté ici, des tons plus légers mais non moins de vérité. Les figures : enfants en tabliers bleus marchandant des fruits, vieille femme s'en allant d'un pas lent sur le pavé peu fréquenté, achèvent de donner à ces croquis de l'aspect paisible d'une petite ville leur vrai caractère de tranquillité intime, qui fait comprendre et goûter la province.

M. Forges nous arrête maintenant avec la *Tour du connétable*. Les pierres grises du vieux monument sont rechauffées par les coquelicots qui foisonnent dans l'herbe, poussant au pied. Bien amusant le petit coin de la rue d'Hennebont, que traverse comme sur un canal vénitien, un étrange petit pont à balustres.

Les neuf aquarelles de M. Lefèvre sont touchées avec verve, mais l'une d'elles, la vue *du port de Rouen* est tout à fait supérieure. Le ton doré du ciel, l'eau verdâtre se confondent, de façon à produire une impression harmonieuse qui donne à la réalité le charme du rêve.

Bonjour *bébé Paul :* vous êtes ici peint sur porcelaine mais je vous ai vu bien vivant, délicat et blond, priant auprès de votre mère, Mme Manchon-Duchesne, dont le pinceau a fort bien rendu votre teint délicat et vos jolis cheveux blonds.

Arrêtons-nous devant les cartons de M. Baader, *l'élection de Pelayo Ier au trône d'Asturie;* devant la hutte de *charbonnier* de M. Bouquet. Ces dessins, ces effets, valent mieux que la mention rapide que nous sommes forcés de leur accorder. Mlle Giffard nous offre des miniatures intéressantes, principalement celle si étudiée de Mlle Caron de l'Opéra. Les pastels d'Edouard Riou, la *vague au Havre* et *le vent du Kamsin*, l'antique et terrible Simonne mériteraient aussi une étude plus particulière. Les fleurs de Mlle Elisa Hiard, de M. Nobillet sont fraîches et attrayantes; on aimerait à les posséder.

Nous retrouvons dans les gravures le *Puits des Roches* de M. Tancrède Abraham dont nous avons signalé déjà le grand effet dans notre revue de la peinture. Mlle Poynot a su traduire avec souplesse les deux manières si différentes du Vinci et de Rubens.

Enfin nous signalerons aux amateurs de reconstitutions architecturales les intéressants cartons de M. Félix Olivier (d'Arc du château de Gaillon) et les trois chassis de M. Jules Boutier, *le manoir de St-Ouen*, où l'architecte se montre aussi bon coloriste que fin dessinateur.

Digitized by Google

En terminant, trop rapidement à notre gré cette revue de l'art breton et angevin, nous ne disons pas adieu aux peintres, sculpteurs et dessinateurs qui nous ont montré la vitalité du même terroir celtique, mais bien au revoir. Nous espérons en effet que dans un temps rapproché, grâce à l'intelligente initiative de M. Léon Séché et de ceux qui se sont joints à lui pour grouper les forces vives de l'Anjou et de la vieille Armorique, nous aurons à les revoir, et à parler plus longuement de leurs efforts pour maintenir haut et ferme la supériorité de l'art français contemporain sur celui des autres nations.

CH. LEGRAND.

LÉGENDES BRETONNES

LE FANTOME DU LABOUREUR [1]

La cime des bois est gelée
Et l'œil contemple tristement
Le sol où va choir la feuillée,
Les champs de chanvre et de sarment.

Où court ainsi Jeanne la veuve ?
Elle a traversé les guérets,
Les taillis et la pièce neuve,
Les bois, la lande, les genêts.

Elle cherche depuis une heure :
Son fils de six ans suit ses pas ;
L'enfant saute, la femme pleure :
« — Mon Julien, ne t'éloigne pas.

« Mais regarde bien dans la brume
Si tu ne vois pas nos moutons ;
Voici la lune qui s'allume,
Viens sur la colline, montons!

« Il est des bohêmes sauvages
Croissant comme l'herbe en tout lieu,
Qui s'en vont piller les villages,
N'y connaissant aucun bon Dieu.

« On me disait, hier dimanche,
Que ces larrons au teint cuivré,
Avaient volé la jument blanche
De notre pauvre vieux curé.

« Peut être en leur rapide course
Ont-ils emporté mes agneaux ;
C'était notre unique ressource
Si ton père, savait nos maux! »

Et ses grands yeux voilés de larmes
Erraient toujours à l'horizon
De la vallée au bois de charmes,
Des sombres rochers au gazon :

« Dis, te rappelles-tu ton père?
Réponds-moi, mon petit Julien ;
Tu l'as vu mettre en son suaire
N'est-ce pas, tu t'en souviens bien ?

« Pauvre homme, il est mort à la peine,
Lui, mon premier, mon seul amour ;
D'œuvres sa mesure était pleine,
Et le bon Dieu lui dit un jour:

« Laisse ici ton fils et ta veuve
Pour eux je t'ai vu t'épuiser,
A leur tour de subir l'épreuve
Monte avec moi te reposer. »

Il entendit l'ordre du Maître
Et la mort le prit sans douleur
Puisses-tu ne jamais connaître,
Ce qu'a souffert mon pauvre cœur!

— « Je vous consolerai ma mère;
Embrassez-moi, ne pleurez pas.
Voyez comme la lune éclaire
Ces moutons qui viennent là-bas. »

— « Oui c'est un troupeau, sur mon âme!
Dit la veuve en se retournant. »
Aux côtés de la pauvre femme
L'enfant se serre en frissonnant.

— « Voyez le berger qui les mène
Est tout de la même blancheur:
Mère, on dirait l'ombre d'un chêne
C'est lui! c'est mon père... j'ai peur! »

C'était bien la forme d'un homme
Et les moutons fuyaient devant
Semblant poussés par le fantôme
Comme les feuilles par le vent.

D'un bond, Jeanne se précipite
Vers celui qu'elle avait aimé ;
— « Est-ce bien toi ! toi, dis-moi vite
Toi que la tombe a renfermé!

« Dans la joie ou dans la souffrance,
Pierre, mon Pierre, emporte-moi,
J'ai trop souffert de ton absence
Cette fois, je pars avec toi ! »

Et ses bras se tordaient dans l'ombre
N'y trouvant même pas des os
Entrant dans le fantôme sombre
Comme le rayon dans les eaux.

— « Si tu savais toutes mes peines
Mon bien, mon trésor, mon époux,
Dis à Dieu que tu nous emmènes,
Qu'il ait enfin pitié de nous!

— « Ma Jeanne, j'ai vu ta détresse,
Tes pleurs sont tombés sur mon sein ;
J'ai toujours la même tendresse,
Pour ma veuve et mon orphelin.

1. Cette gracieuse légende a été contée à Madame Riom, à Saint-Herblon, près d'Ancenis, où plus d'une fois je l'ai entendu conter moi-même. Madame Riom l'a fidèlement traduite. Nos lecteurs la retrouveront prochainement dans un volume illustré que l'auteur va rééditer sous le titre : *Histoires et légendes bretonnes.* L. S.

Digitized by Google

« Les morts conservent la mémoire,
Voici ton troupeau, mais pour moi
Je suis encore en purgatoire
Loin du Père et voici pourquoi :

« Je dois ma dernière faucille
Au forgeron de notre bourg,
Et, sitôt que sa forge brille,
Dans mes veines la flamme court.

« Dès que chantera l'allouette
Cours le payer fidèlement,
Déjà l'aveu de cette dette
M'apporte le soulagement.

« Car le commandement suprême
Est celui-ci : « Ne vole rien !
Songe aux autres comme à toi-même
Ne retiens jamais aucun bien !

« Pauvre femme tu me demandes
Pourquoi j'ai dû sitôt mourir ?
Vois dans le ciel ces vastes landes
Où chaque étoile vient fleurir.

« Quand l'aube rejette ses voiles,
Ce sont les pasteurs de brebis
Qui viennent rentrer les étoiles
Sous les tentes du Paradis.

Et Jeanne l'écoute en silence,
Du bourg voici les clochetons.
Devant eux Julien s'avance
Pour ouvrir l'étable aux moutons.

L'époux n'est plus là, mais l'aurore
A tout à coup rougi le ciel,
Et Jeanne en vain répète encore
Un suprême et dernier appel :

« Reviens ! la nuit n'a plus de voiles,
Mes yeux, mon cœur sont agrandis. »
Mais Pierre a suivi les étoiles
Dans les jardins du Paradis !

La forge aussi s'allume et brille,
Le forgeron laborieux
Reçoit le prix de la faucille
Et sent des larmes dans ses yeux !

Dans le ciel monte l'allouette
Jeanne l'entend chanter dans l'air.
Son cœur soulagé de la dette
S'envole aussi dans le ciel clair !

A. RIOM.

CURIOSITÉS, CROYANCES, SUPERSTIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE.

2e RÉCIT.

(*suite*)

ne fermière du Bois-Geffroy en Saint-Médard sur Ille, se disait la veille de Noël : « Il me faudrait aller au bourg chercher de la saucisse et du boudin pour réveillonner la nuit prochaine, mais je n'ose laisser ma *garçaille* (1) à la maison, il pourrait lui arriver du *ma* (2).

En effet un enfant de deux ans environ sommeillait dans un *ber* (3) près de la cheminée, et il n'était guère prudent de le quitter.

La paysanne attendit le réveil du petit, le débarbouilla avec son *mouchoué* (4) de poche, le mit sur son bras, et s'en alla à Saint-Médard.

C'était à la *ressiée* (5), et les jours sont si courts à Noël, qu'elle eut beau trotter tout le long du chemin, se dépêcher d'acheter ses provisions, il faisait quasiment nuit quand elle quitta le bourg pour rentrer au logis.

Elle prit à travers champs pour abréger sa route ; mais au moment où elle allait enjamber l'échalier d'un pré à trois *cônières* (6) elle aperçut sous un pommier un linceul étendu sur l'herbe et qui était couvert de pièces de cent sous.

La frayeur la prit, son sang ne fit qu'un tour, et elle crut qu'elle allait laisser *chai* (7) sa *garçaille*. Tout de même la vue des pièces de cent sous l'atti-

1. Enfant des deux sexes.
2. Mal.
3. Berceau.
4. Mouchoir.
5. Après-midi.
6. En forme de triangle.
7. Choir, tomber.

Digitized by Google

rait et, ma foi, elle s'enhardit, passa l'échalier, s'avança vers le drap blanc, y déposa son enfant et se mit à remplir sa *devantière* (1) de belles pièces d'argent.

L'*innocent* (2) en voyant sa mère ramasser l'argent fit comme elle, retroussa le devant de sa petite robe et en *serra* tant qu'il put.

Quand la femme en eut presque sa charge elle songea à regagner sa demeure.

De retour à la maison elle voulut compter sa fortune et ne trouva dans sa *devantière* que des fleurs fanées. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle vit dans la robe de son fils les quelques pièces qu'il avait ramassées.

Un rire strident lui fit tourner la tête, et un gros chat noir, assis sur le *lusset* (3) de la porte, lui dit: «Il n'y a que l'argent touché par des *innocents* qui se conserve.»

C'était un tour de maître Jean.

∴

A Bourg-des-Comptes, où il est appelé *Payel*, maître Jean est accusé d'avoir tué un homme. Cette accusation nous étonne car c'est le seul crime qu'on lui reproche. Voici d'ailleurs ce qu'on raconte à ce sujet :

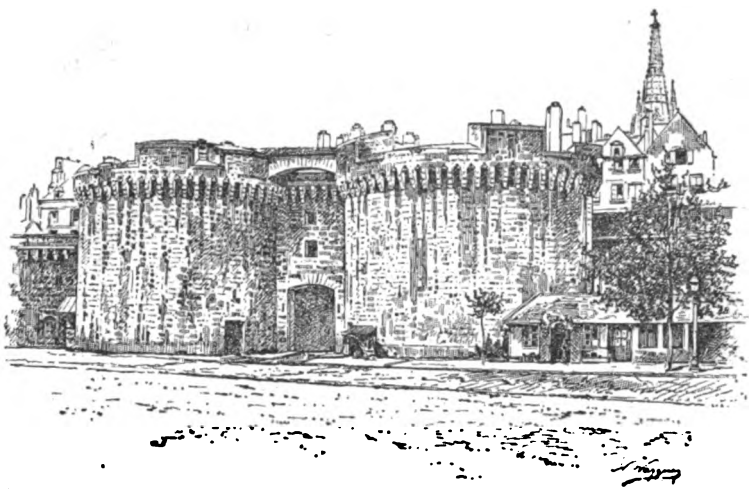
Récit du carrier :

A mi-côte du chemin étroit et tortueux qui descend de Bourg-des-Comptes au gracieux village de la Courbe, situé sur le bord de la Vilaine, on rencontre une sorte de carrefour appelé dans le pays *les trois barrières*. Cet endroit, au premier abord, n'a rien de mystérieux. Les trois barrières n'inspirent pas la moindre défiance : l'une est à gauche et les deux autres à droite de la route.

Le jour, les moins braves y passent sans crainte, mais la nuit, quand il fait noir, quand les souches prennent des aspects fantastiques, quand on n'entend plus que les gémissements du vent dans les sapins du bois des Rondins, ou le bruit monotone de la rivière tombant d'un bief dans l'autre, par dessus la chaussée de la Courbe, les plus braves ont peur.

Les filles du bourg ou du village ne passent qu'en tremblant, et les *gars* pressent le pas, sifflent un air de noce ou entonnent une chanson de conscrit pour se donner du cœur. C'est que les trois barrières, voyez-vous, n'ont pas bonne renommée, tant sans faut !

1. Tablier.
2. Enfant n'ayant pas atteint l'âge de raison.
3. Bas de porte.



LA GRANDE PORTE A SAINT-MALO

— Pourquoi ? — Ah ! pourquoi ? C'est l'endroit choisi par *Payel* pour jouer des tours au pauvre monde.

Si vous voyez vers minuit, sur un talus, ou dans un creux de fossé, une bête blanche, chat ou chien (on n'est pas bien sûr), qui vous regarde fixement, avec des yeux de feu, qui vous font froid dans le dos, méfiez-vous, c'est *Payel !* On ignore qui il est et d'où il vient. Les uns pensent que c'est le diable qui prend cette forme pour tourmenter les gens *(Ça se pourrait ben, le gars n'est point gauche et il en est ben dans le cas)*. Les autres croient que c'est une espèce de mauvais génie malfaisant, *une manière de sorcier !*

Les bonnes femmes racontent encore à la veillée le crime commis par ce méchant lutin :

Un homme de la Courbe qui était venu travailler à Bourg-des-Comptes, retournait chez lui, sa journée faite, quand, par malheur, il rencontra *Payel* aux trois barrières. *Le failli chien* se jeta sur lui, l'étrangla et l'emporta. Le lendemain, on vit des traces de luttes et un chat gris pendu à un pommier. Quant au pauvre homme, on n'en entendit plus jamais parler. D'autres assurent qu'on retrouva, auprès d'une des barrières, son chapeau et ses sabots.

Ces choses-là ne sont point faites pour vous rassurer. Heureusement que *Payel* n'est pas toujours aussi méchant. Il peut arriver même qu'il vous laisse aller tranquillement en se contentant de vous regarder d'une façon inquiète à travers les feuilles. Mais plus souvent il commence par vous faire quelques niches : il vous fait buter contre un caillou, ou jette votre chapeau à terre et vous tire les cheveux, quand vous passez sous une branche. Oh ! ne vous rebiffez pas ! Oh ! ne vous mettez pas en colère contre lui ! N'essayez même pas de l'intimider par des gestes ou des menaces, ne l'insultez pas, et surtout n'allez pas l'appeler *Payel*, ou malheur à vous. Il se jettera dans vos jambes, vous fera tomber, vous cognera contre les fossés, vous entortillera dans les ronces et vous *choquera* la tête contre les chênes et les châtaigniers. Il n'y a qu'un moyen de prendre *Payel*, mais il y en a un. Le croirait-on ? Il est sensible à la flatterie. Si jamais vous le rencontrez sur votre chemin une nuit que vous vous serez attardé, ne vous *emeillez* (1)

1. Effrayez.

Digitized by Google

pas, ne faites pas le monsieur, tirez-lui *ben joliment vot' bonnet ou vot' chapiau* et dites-lui poliment, de votre plus douce voix : « *Bonjour, Jeannette ; oh ! que tu es gentille ! Viens, ma belle Jeannette.* » Cela lui suffit, il ne vous en demande pas davantage. Appelez-le Jeannette et il est heureux. Quand vous lui aurez donné ce nom qu'il aime, vous pourrez errer sans crainte et rester par les chemins à toute heure de jour et de nuit.

Aujourd'hui, les jeunes gens se font gloire de ne plus croire ce que disent les vieux, mais combien y en a-t-il à la Courbe, gars et filles, de ceux qui font les braves à midi et rient de tout ce qu'on voit dans les ténèbres, qui ne passeraient pas à minuit aux Trois barrières sans trembler comme des feuilles de peuplier ?

(*A suivre*).

AD. ORAIN.

CAUSERIE BIBLIOGRAPHIQUE

Librairie Calmann-Lévy. — *Jeanne et Jean*, par Gustave Salicis, 1 vol in-18. — *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti, 1 vol. in-18. — *Souvenirs du feu duc de Broglie*, 3 vol. in-8.

Librairie Plon et Nourrit. — Le *Roman russe*, par le vicomte S. M. de Vogüé. 1 vol. in 8.

Librairie Charpentier. — L'*Insurgé*, par Jules Vallès, 1 vol. in-18.

Librairie Jules Lévy. — *Beaumignon*, par Frantz Jourdain, 1 vol. in-18.

Librairie Lemerre. — *Loin de Bretagne*, par N. Quellien, 1 vol. in-18. — *Jean de Jeanne*, par Émile Pouvillon, 1 vol. in-18. — *Sônes et visions*, par Sylvane, 1 vol. in-12.

Un écrivain bien connu dans le monde des architectes sous son nom de Frantz Jourdain et dans le monde plus restreint du *Phare de la Loire* sous le pseudonyme de Spiridion, vient de publier chez Jules Lévy sous le titre de *Beaumignon* un volume de nouvelles et d'impressions écrites « sans prétention définitive à la littérature » comme le dit spirituellement Alphonse Daudet dans sa lettre-préface, mais qui certainement nous promettent un maître. Parmi les pages intimes de ce volume très personnel il faut citer tout d'abord le chapitre intitulé : *Jules Vallès ignoré*. Ce n'est pas que M. Jourdain nous apprenne grand chose de nouveau sur le compte de Jacques Vingtras. Ainsi, l'auteur de *Beaumignon* se borne à publier deux ou trois lettres d'un caractère tout intime qui lui furent adressées tant à lui qu'à sa mère par l'auteur de l'*Argent*, et à nous conter qu'au temps où Vallès lui donnait des leçons de latin à vingt-cinq sous le cachet, ledit Vallès l'emmena un jour à la foire au pain d'épice et le ramena le soir à califourchon sur ses épaules. Ce sont là des souvenirs personnels assurément très intéressants pour celui qui les raconte, mais qui, au point de vue biographique, sont absolument oiseux. Enfin, on fait ce qu'on peut, faute de grives il faut savoir se contenter de merles. D'ailleurs, si je m'en rapporte à certaine note piquée au bas d'une page de *Beaumignon* avec l'intention évidente d'être désagréable à quelqu'un, M. Jourdain aurait beaucoup à se plaindre des biographes de Vallès. « Un entre autres aurait trouvé pratique de réunir les souvenirs personnels qu'il lui avait confiés sur son ancien ami, d'y ajouter les renseignements publiés par lui, l'année dernière dans la *Vie moderne*, et de servir le tout au public comme une primeur printanière. » C'est vraiment trop d'audace. Heureusement que le biographe en question « n'a pas de nom littéraire et est totalement inconnu. » Cependant, comme le directeur de cette *Revue* a publié dernièrement une brochure sur Vallès qui a fait quelque bruit dans le monde des lettres, nous ne voudrions pas que nos lecteurs pussent supposer une minute que M. Frantz Jourdain a entendu viser M. Léon Séché dans sa note. Avant de paraître dans la *Revue de Bretagne et d'Anjou*, l'étude de M. Léon Séché avait été publiée en grande partie dans le *Phare de la Loire* en novembre 1881 — c'est-à-dire quatre ans avant que M. Jourdain ait songé à révéler son « *Vallès ignoré* » aux lecteurs de la *Vie moderne*. Et cela est si vrai que M. Jourdain écrivait à M. Léon Séché à la date du 5 décembre 1881 :

« Cher Monsieur,

« Je viens de lire d'un trait votre dernier numéro sur Vallès qui m'a très profondément intéressé. Vous avez fait là une œuvre sobre, complète, homogène dont vous devez être très satisfait et dont je vous adresse — le denier de la veuve — mes bien vifs compliments.... »

D'ailleurs, il n'y a pas un seul épisode du *Vallès ignoré* dans la brochure de M. Léon Séché. M. Jourdain n'a donc aucun motif de craindre d'être accusé de plagiat de ce côté. Les hommes de son talent n'ont pas besoin de démarquer le linge des autres. Quand on a dans le monde des architectes la grande notoriété de M. Jourdain, on ne se fait pas « le plagiaire malpropre d'un écrivain qui n'a pas de nom littéraire. » Cela dit entre parenthèses, nous reproduisons, à propos de l'*Insurgé* qui vient de paraître chez Charpentier, le très brillant article que M. Francisque Sarcey consacrait naguère, dans le *Gagne-Petit*, à la brochure du directeur de la *Revue*.

« M. Léon Séché, qui a été l'un des amis de Jules Vallès, vient de publier sous ce titre : *Jules Vallès, sa vie et son œuvre*, une brochure qui est toute pleine de souvenirs personnels, de documents inédits et curieux. Je ne referai point ici, pour mon compte, le portait de Jules Vallès. Il a été ici même, au lendemain de sa mort, tracé de main de maître par mon collaborateur Charles Bigot ; moi-même, à cette époque, j'ai longuement parlé de lui dans une autre publication. Je n'aurais plus de goût à y revenir encore. Je ne m'attacherai donc qu'aux détails qui m'ont paru moins connus et nouveaux.

« On sait que Vallès a donné, sous forme de roman, une autobiographie en deux volumes : *Jacques Vingtras* est le titre commun aux deux parties : la première se nomme *l'Enfant* ; la seconde, *le Bachelier*. Le livre est admirable, mais on n'avait pu le lire sans une sorte de répugnance. Cet abominable Vingtras était un garçon sans cœur qui livrait son père à la risée et qui vouait sa mère à l'exécration des lecteurs. Il passait trois cents pages à dégorger sur leur tête tout ce qui s'était amassé de fiel dans son cœur aigri.

« M. Léon Séché, qui semble avoir vécu dans une grande intimité avec l'écrivain, cherche à excuser ou plutôt à expliquer cette horrible ingratitude. « Je n'oserais pas affirmer, nous dit-il, que Jacques Vingtras est un Vallès apocryphe ; c'est un Vallès arrangé pour les besoins de la cause »

« Eh bien ! je m'en étais toujours douté. Vallès a *posé* tout le long de sa vie et il a posé pour la perversité comme d'autres posent pour la grâce. Il sentait je ne sais quel plaisir délicieux, je ne sais quel chatouillement d'amour-propre, à épouvanter les gens et à les scandaliser.

« Je me souviens qu'un jour, à déjeuner, chez moi, devant

Digitized by Google

une douzaine de Parisiens, tous gais et en humeur de rire, il se mit à conter l'histoire de son duel avec Poupard-Davyl. Il la chargea de couleurs si noires, il multiplia les détails atroces et sanglants avec un si féroce accent de joie, qu'il nous passa à tous un frisson dans le dos et que nous le regardâmes de travers. Il jouissait de notre stupéfaction et de notre horreur.

« Je vois encore ce pauvre Mosselmann, un si bon et si joyeux compagnon, me prendre à part, quand on se fut levé de table, et me dire tout bas.

« —Vous savez ! quand vous devrez l'avoir à déjeuner chez vous, prévenez-moi, je m'en irai. Cet animal-là trouble ma digestion.

« Le fait est que ce récit, fait par lui, donnait la chair de poule. Il n'y avait peut-être pas un mot de vrai. Mais il se complaisait à voir les visages émus et consternés. Il sentait une intense satisfaction d'orgueil à se dire : Ils ont peur de moi ! Ils me détestent !

« Il paraît que dans l'intimité il ôtait son masque, et qu'il buvait sec et riait d'autant.

« Je croirais volontiers, après avoir lu les révélations de M. Léon Séché, que ce fut cet amour de la pose, ce souci de l'affectation qui le jeta dans la Commune. Son historiographe ne me paraît pas bien convaincu qu'il sût au juste ce qu'était ce socialisme pour lequel il formula si souvent de si terribles et de si retentissantes revendications. Evidemment nous dit, M. Léon Séché, il avait un idéal social ; on ne se bat pas pour un mot...

« Cet idéal, M. Léon Séché avoue ne l'avoir point connu ni pénétré. Moi non plus; personne non plus ; Vallès non plus peut-être. Je ne sais pas si l'on ne se bat point pour un mot; mais je sais fort bien que l'on se bat souvent pour des mots; et l'on ne se bat même guère en ce bas monde que pour des mots.

« Je crois bien que Vallès s'est battu par gloriole. Il avait tant crié : *Aux armes!* heureux de voir les bourgeois à ce cri trembler dans leur peau, que quand le moment vint de les prendre pour de bon, ces armes dont il ne parlait qu'en rhétoricien, par métaphore, il se trouva engagé et poussa sa pointe, au risque de ce qui en arriberait.

« M. Léon Séché assure qu'il était personnellement très brave. Il est certain qu'il avait ce que Gall appelait l'instinct de la *combativité* et ne haïssait pas les coups, surtout ceux qu'il donnait. Il se battait donc héroïquement, si tant est que l'on puisse être un héros dans une si mauvaise cause. On ne saurait lui en vouloir de s'être dérobé par la fuite, une fois la partie perdue.....

« Il s'en alla demander asile en Angleterre. Il y resta jusqu'à l'amnistie. Quand il revint, il donna coup sur coup ces deux volumes de souvenirs personnels, dont je parlais tout à l'heure. Etait-il capable d'écrire rien autre qu'une autobiographie ?

« — Je l'attends, disait Daudet avec une familiarité pittoresque, quand il aura vidé ses boyaux.

Ce styliste n'avait pas ombre d'invention. C'était un déclamateur éloquent. Il rentra dans le journalisme militant. — N'est-ce pas, se demande avec inquétude M. Léon Séché n'est-ce pas autant pour masquer son impuissance que pour l'amour du bruit qu'il se rejeta dans la lutte ? Question bien délicate à résoudre !

« Elle est toute résolue pour moi. Vallès n'était point né romancier ; il n'avait d'imagination que dans la façon de dire les choses ; et, encore cette imagination n'avait-elle point de variété. Elle poussait tout au noir.

« Vallès fut en littérature un Ribéra. Il reste de Ribéra quelques morceaux admirables qui ne font aucun plaisir à regarder. »

« FRANCISQUE SARCEY. »

. . . . . .

Je m'étais promis de vous parler longuement des livres bretons et autres qui ont paru depuis quelque temps en librairie, et voilà qu'à la dernière heure, les nécessités de la mise en page m'obligent à être extrêmement court. J'aurais eu pourtant grand plaisir de vous présenter avec tous les honneurs qui leurs sont dus, le livre si attachant et si poétique de notre ami Quellien, *Loin de Bretagne*, et *Jean et Jeanne*, de Salicis, et *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, et *Sons et Visions*, de Sylvane, sans compter les *Souvenirs du feu duc de Broglie*, aujourd'hui complets en trois volumes.

Sylvane est un jeune poète qui débute dans la carrière sous un pseudonyme, pour mieux nous prouver sa modestie. En quoi il a tort, car ses vers sont charmants, et je ne crois pas qu'il ait jamais lieu de les regretter. Son petit volume s'ouvre par une gentille pièce de vers dédiée à Mme Alphonse Daudet, qui est née *natire* de Quimper, à ce qu'il paraît.

Jean et Jeanne de M. Salicis est une idylle d'une fraîcheur exquise. Je ne sais si l'auteur est breton, mais il a bien pénétré la nature bretonne, il en connaît bien le fond mélancolique. C'est bien ainsi qu'on s'aime et qu'ont se marie en Bretagne. Demandez plutôt à M. Quellien qui a si bien gardé, dans le grand Paris, la nostalgie du doux pays de Renan, et qui a su mettre dans son livre *Loin de Bretagne*, surtout dans la nouvelle du *Moine*, toutes les odeurs, je devrais dire toute l'âme de sa terre natale, On dira ce qu'on voudra, il n'y a que les Bretons qui sachent rendre ainsi, dans une langue dépouillée de tout artifice, les choses de leur mer, de leur lande et de leur ciel. Dans notre prochain numéro, j'espère que je serai plus au large pour pouvoir analyser comme il le mérite le dernier livre de Pierre Loti. Je dirai seulement aujourd'hui que *Pêcheur d'Islande* est de la même veine que *Mon frère Yves*, et que j'ai trouvé à le lire un plaisir infini.

UN BIBLIOPHILE.

PETITES NOUVELLES

Le dessin-frontispice de l'association bretonne angevine que nous publions aujourd'hui est dû au crayon de notre compatriote, M. Léofanti, l'auteur du tombeau de Turquety et de la statue de Jean-Marie Lamennais, à Ploërmel.

—

Dans notre prochain numéro nous publierons les statuts de l'association bretonne-angevine qui seront envoyés séparément à tous nos lecteurs avec un bulletin d'adhésion.

—

Nous prions MM. les peintres et sculpteurs d'Anjou et de Bretagne qui ont l'intention d'exposer à Nantes de nous envoyer le plus tôt possible la liste et le dessin de leurs ouvrages. Nous leur rappelons, en effet, que la *Revue* publiera au mois d'octobre un numéro spécialement consacré à l'exposition de Nantes.

—

Dans notre n° du 15 juillet, nous commencerons la publication de lettres de notre collaborateur, M. René Huette, sur les différentes expositions nantaises.

L'Administrateur-Gérant : P. REDONNEL.

Laval, imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix, 41.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 16. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 JUILLET 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Dompteurs et bêtes fauves. — L'accident de Bidel.— Grandeur et décadence d'une courtisane. — La mort de Cora Pearl. — *Sic transit gloria mundi.* — L'inauguration de la statue de Lamartine. — Le poète du foyer. — Des destinées de la poésie.

Il faut croire qu'ils ne sont pas tous empaillés, les lions qu'on promène dans les foires et que cravachent les dompteurs, puisque Bidel a failli laisser sa peau, l'autre jour, dans la cage des siens.

Quand on parle du courage des dompteurs, il se rencontre toujours des malins qui répondent en haussant les épaules : « Oh ! le jeu n'est pas bien difficile, et le premier venu pourrait en faire autant. Quand Bidel et Pezon entrent dans la cage de leurs fauves, ces animaux ont d'abord bien déjeuné ou bien dîné, ils sont aux trois quarts saouls et ne demandent qu'à cuver... leur sang. Et puis, seraient-ils à jeun, qu'ils seraient quand même incapables de tuer une mouche, tellement ils sont abrutis par la vie sédentaire qu'ils mènent. Ils ont bien encore des griffes aux pattes mais ils n'auraient pas la force de s'en servir ».

Va-t-en voir s'ils viennent, à présent ! L'accident qui est arrivé à Bidel donnera à réfléchir à plusieurs. Quand on pense que sans le secours de deux hommes courageux, le dompteur était bel et bien dévoré par sa bête, cela fait frémir, et je comprends l'émotion qui s'empara de la foule à la vue de ce spectacle. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que pareille chose arrive dans les ménageries. Il y a quelques années, un dompteur laissait sa tête dans la gueule du lion où il avait l'habitude de la mettre chaque soir, et naguère encore, en Amérique, une femme était déchirée, mise en morceaux par le fauve sur lequel elle s'amusait à monter à cheval.

Tant il est vrai que la nature ne perd jamais ses droits et que d'un lion, si doux qu'il paraisse, on ne fera jamais un mouton. Il n'y a guère que les hommes qu'on arrive à dompter, et encore y faut-il une éducation particulière quand ils sont difficiles, ou dans certains cas la main d'une femme.

Il vient précisément d'en mourir une qui eut une grande réputation de dompteuse d'hommes.

Dompteuse est le mot, puisqu'elle s'est vantée dans ses Mémoires de les mener à coups de cravache. On ne saura jamais le nombre d'adorateurs que Cora Pearl — car c'est d'elle qu'il s'agit — prosterna à ses genoux. Durant l'exposition de 1867, elle fit passer au travers de son lit, selon l'expression de Musset, non seulement la finance, mais l'aristocratie, mais les grands d'Espagne, de France et de Russie, et, s'il faut en croire la chronique scandaleuse, quelques têtes couronnées. Le prince Napoléon ne craignit pas de s'afficher avec elle. Je laisse de côté le fils de Duval, le marchand de bouillon, qui pour mieux la séduire voulut se tuer à ses pieds, l'imbécile ! Tant de succès lui avaient fait une auréole de première grandeur dans le monde où l'on s'amuse. Cora Pearl fut pendant quelque temps la lionne de Paris — et pas une lionne pauvre, cela va sans dire.

Pourtant elle n'était pas jolie. Entre elle et la Schneider qui fut sa rivale sur le turf de l'amour et qui avait mérité le surnom de « Passage des Princes » il y avait la distance de la terre à la lune sous le rapport de la beauté.

Mais il paraît qu'elle avait de sérieuses vertus cachées et qu'elle jouait de l'amour comme oncques ne fit aucune courtisane. Cela ne l'a pas empêchée de mourir dans une dèche profonde.

On dit souvent que ce qui vient de la flûte retourne au tambour. Elle pouvait s'appliquer ce dicton populaire. Vainement essaya-t-elle au printemps dernier de battre monnaie avec ses Mémoires, ils n'eurent qu'un tout petit succès de curiosité malsaine et en-

Digitized by Google

core les acheteurs furent volés. En sorte qu'elle serait morte à l'hôpital sans les secours que lui faisaient passer quelques-uns de ses anciens adorateurs. *Sic transit gloria mundi.* Ainsi passe la gloire du demi-monde. Et celle du monde aussi, dit l'Eglise.

∴

Cependant la gloire des poètes, des vrais s'entend, est infiniment plus durable, et ç'a été une grande joie pour nous de voir fêter l'autre jour, après l'injuste oubli dans lequel sa mémoire paraissait tombée, la statue de l'auteur des *Méditations*. Qu'on me permette de saluer une dernière fois ici la noble figure de Lamartine.

Le voilà donc assis sur un piédestal sous les grands arbres de Passy qui abritèrent sa vieillesse et sa gloire. M. de Vasselot nous a bien rendu ses traits. Oui, c'est bien là notre Lamartine familier. C'est bien sa fierté simple, son profil d'azur et son sourire triste et doux ; c'est bien toute son attitude d'homme de foyer ! Ceux qui eurent l'honneur de l'approcher dans les derniers temps de sa vie le reconnaîtront certainement, quoique le sculpteur l'ait fait plus jeune et beaucoup moins las. Le chien qui est couché à ses pieds leur rappellera à tous le bon accueil fait au seuil de sa maison hospitalière par les grands lévriers du poète. Lamartine adorait les chiens et maintes fois les a peints dans ses œuvres. Souvenez-vous du délicieux prologue de *Jocelyn :*

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre.
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère,
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse...

Ce n'était pas seulement son goût pour la chasse qui lui faisait aimer la compagnie des chiens, c'était aussi le sentiment naturel qu'il avait de la bonté, de la fidélité. Car Lamartine ne connut jamais l'envie ni la haine et demeura fidèle jusqu'au bout à tout ce qu'il avait aimé dans sa jeunesse et dans son âge mûr. Il n'était pas de ces ambitieux qui pour arriver aux affaires adorent ce qu'ils ont brûlé et brûlent ce qu'ils ont adoré. Quand il descendit du pouvoir — on sait avec quelle dignité et quelle grandeur ! — il ne trouva pas dans la blessure de son amour propre une seule plainte contre ce peuple aveugle qui venait de le renier si cruellement pour le payer de l'avoir conseillé, servi avec tant de courage et de désintéressement. Lamartine aimait le peuple, bien qu'il n'en fût pas sorti, par ses instincts d'homme des champs et par une soif inextinguible de liberté, d'égalité et de justice. Mais il ne sut jamais le flatter pour s'en faire un piédestal. Il rêvait de le voir grand et fort sous une République ouverte à tous, telle qu'il la définissait dans son « Ode diplomatique » en 1848. Et le jour où le peuple prit une autre voie que celle où il avait voulu le conduire, il renonça à la lutte, il se retira sous sa tente, estimant que son rôle était fini et ne se doutant pas, le cher grand homme, qu'il lui laissait un grand exemple pour le jour où il reviendrait de son erreur.

On a dit que Lamartine était un grand seigneur. Oui, mais avec un cœur d'apôtre. Du grand seigneur il n'avait que les manières, le port hautain de la tête et cette prodigalité qui devait lui causer sur le tard tant d'humiliations et tant de soucis. Mais quelle noble simplicité ! quelle générosité d'âme ! on peut dire de lui en toute vérité qu'il avait le cœur sur la main. Aussi, quand Barthélemy, dans sa *Némésis*, lui reprochait amèrement d'avoir fait usage de ses droits de citoyen et d'avoir reçu de ses libraires le prix de ses ouvrages, répondait-il fièrement en parlant de sa Muse :

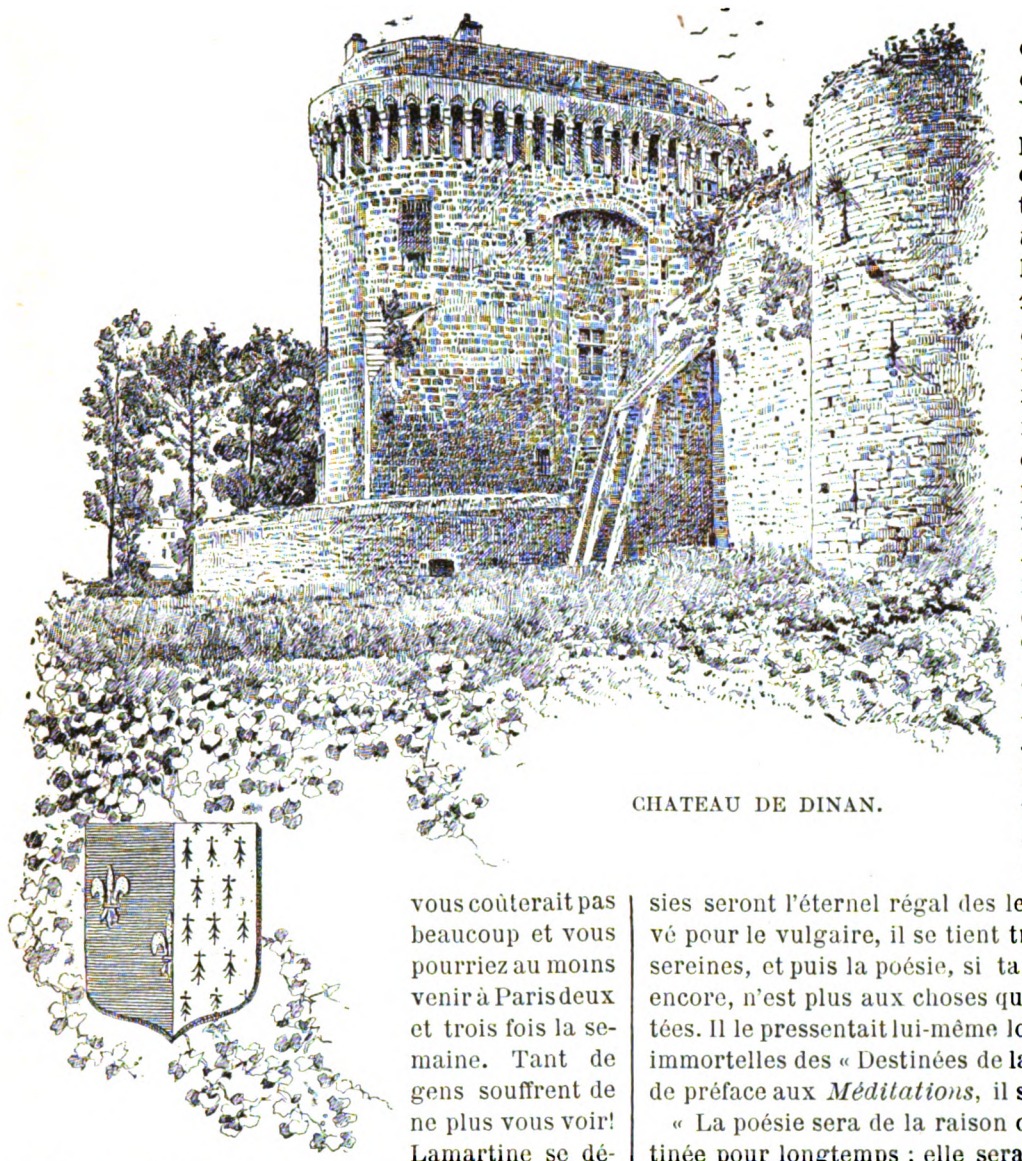
D'implacables serpents, je ne l'ai point coiffée ;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;
A ses profanateurs je ne l'ai point vendue,
Comme Sion vendit son Dieu !

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;
Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :
Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.
Tu peux sans le ternir me reprocher cet or !
D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor !

Nous le savons en effet maintenant. Pendant que Lamartine jouait sa vie à l'Hôtel de Ville en défendant le drapeau tricolore, sa femme, cette gracieuse Anglaise qui, pour être plus digne de lui, avait, en se mariant, abjuré le protestantisme, parcourait les faubourgs à travers les barricades et, sous le nom de Mme Durand, distribuait l'argent à pleines mains dans toutes les mansardes. Plus tard, après les déceptions et les injustices de la vie publique, jamais un ouvrier, un homme du peuple ne frappa en vain à sa porte. Alors que la misère était venue s'asseoir à son foyer et que, pour la combattre, il se multipliait, entassant volume sur volume, il trouvait encore le moyen de soulager les infortunes qui lui étaient signalées, il partageait son pain avec les malheureux. Et cela sans ostentation, sans pose aucune, tout naturellement, sans presque y penser. On ne l'aurait pas retenu, qu'il aurait donné jusqu'à sa chemise.

Connaissez-vous cette anecdote ? C'était quelque temps avant sa mort. Emile de Girardin était venu le voir un matin et lui avait reproché doucement de s'enfermer, de ne plus sortir. Pourquoi, lui disait-il, n'achèteriez-vous pas une petite voiture ? Cela ne

Digitized by Google



CHATEAU DE DINAN.

vous coûterait pas beaucoup et vous pourriez au moins venir à Paris deux et trois fois la semaine. Tant de gens souffrent de ne plus vous voir!

Lamartine se défendit d'abord mais, devant l'insistance que mettait à le persuader Emile de Girardin, il finit par lui répondre :

— Je crois que vous avez raison. Eh bien ! venez me chercher tel jour à telle heure, nous ferons cette petite acquisition ensemble. J'aurai toujours la ressource de vendre la voiture pour nourrir le cheval.

Au jour dit, Emile de Girardin se présente au chalet du poète ; Lamartine n'était pas prêt, et regardant le journaliste en face se mit à sourire.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai changé d'avis. Depuis votre dernière visite, j'ai trouvé un meilleur placement de mon argent.

— Allons, dit Girardin, vous aurez encore fait quelque bêtise !

— Bêtise, non. J'ai sauvé la vie à toute une famille qui mourait de faim sans moi. Et puis j'ai réfléchi qu'à mon âge il était plus hygiénique de marcher à pied qu'en voiture.

Tel fut l'homme dans la vie publique et dans l'intimité. Vous connaissez le poète. Il a charmé des générations entières. Ses *Méditations* ont fait les délices des amants, de 1820 à 1850. Son *Jocelyn* a fait pleurer nos mères, et nous-mêmes que de fois il nous a enchantés, émus, ravis ! Nul poète n'a célébré comme lui l'amour, mais l'amour chaste, l'amour qui vient du cœur et non des sens. Tous les enfants ont appris à l'école la *Prière de l'enfant à son réveil*. Et on le lit encore, on le lira toujours, moins sans doute que de son vivant, mais ses poésies seront l'éternel régal des lettrés. Il est trop élevé pour le vulgaire, il se tient trop dans les régions sereines, et puis la poésie, si tant est qu'il y en ait encore, n'est plus aux choses que Lamartine a chantées. Il le pressentait lui-même lorsque dans les pages immortelles des « Destinées de la poésie » qui servent de préface aux *Méditations*, il s'écriait :

« La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser ; elle sera intime, personnelle, méditative et grave ; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier.

« A côté de cette destinée philosophique, rationnelle, politique, sociale de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir ; elle doit suivre la pente des institutions et de la presse ; elle doit se faire peuple et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. La presse commence à pressentir cette œuvre, œuvre immense et puissante qui, en portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées, nivellera les inégalités des intelligences et ne laissera bientôt plus d'autre puissance sur la terre que celle de la raison universelle, qui aura multiplié sa force par la force

Digitized by Google

de tous. Cette poésie est à créer ; l'époque la demande, le peuple en a soif ; il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature ; mais il a besoin d'un interprète entre cette nature et lui ; c'est à nous de lui en servir et de lui expliquer, par ses sentiments rendus dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de générosité, de patriotisme et de pitié enthousiaste dans son cœur. »

N'avions-nous pas raison de dire que Lamartine aimait le peuple et qu'il avait puisé sa force en lui ?

Qu'il vienne donc le poète annoncé par l'auteur des *Méditations*, qui fasse rentrer dans l'ombre et le silence, comme le soleil fait rentrer les chouettes dans leurs trous, tous ces chansonniers de cafés-concerts dont les mauvais couplets pervertissent la jeunesse et blasphèment l'amour !

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

EPISODE DU 14 JUILLET 1885

I

Ils arrivaient tous deux du fond de leur Bretagne
Où la brise, qui creuse au front de la campagne
La cime des blés mûrs et des genêts fleuris,
Leur avait murmuré : « Mourir sans voir Paris !..»
Paris ! quel rêve ! Hélas ! dans le vieux cimetière
D'où s'exhale un parfum candide de bruyère,
Combien dorment qui n'ont jamais vu, (déraison !)
Les cent tours de Paris créneler l'horizon !...
Ah ! mes deux paysans quitteront leur village,
Pour accomplir au moins une fois le voyage
Qu'ils caressent, serrant au fond d'un lourd tiroir
Quelques bons jaunets d'or qu'a gagnés leur blé noir...
Le Quatorze Juillet approche, avec la fête
Qui déverse à Paris où l'ivresse est parfaite,
La province affluant par les trains de plaisir...
Donc en route ! Bretons, suivez votre désir...
« Mais, dit Louise à Jean qui tremble de l'entendre,
Notre curé, tu sais qu'il n'a pas l'âme tendre.
Et si j'ai bien compris ce qu'il nous conseillait,
Il n'a pas l'air cousin du Quatorze Juillet.
Et puis il m'a soufflé qu'il était notre maître.
Pourtant c'est un bon homme...Il pourrait nous permettre..
— Femme, il faudra partir sans la permission...
— Si nous faisions d'abord notre confession ?...
— Nous nous confesserons après à la madone.
Le train siffle : partons ! et que Dieu nous pardonne !...»

II

Dans Paris, vaste mer que peuplent les brisants,
Je les ai retrouvés mes deux francs paysans,
Qui durent visiter la colonne Vendôme,
Et que le Panthéon régala de son dôme.
Je les ai retrouvés le soir, comme ils dansaient
En lançant des pétards. Et même ils paraissaient
Avoir bu plus de bière au cours de leur journée
Qu'ils ne boivent de cidre au tonneau d'une année,
Peu jaloux de fêter avec la larme à l'œil
Le Quatorze Juillet, qui n'est point jour de deuil...
Il titubait un peu mon brave et joyeux couple.
Mais Louise en sautant cambrait sa taille souple,
Et Jean accompagnait de refrains très gaillards
L'orchestre redoublant ses concerts babillards.
C'était sur une place où l'on tournoyait ferme,
Quoique ressemblant mal à l'aire d'une ferme,
Que mes deux villageois en heurtant leurs talons
Invoquaient à grands cris l'écho de leurs vallons ..
Et Louise agitait sa belle coiffe blanche;
Et lui, lui secouait sa chupen du dimanche,
Songeant comme il dirait au confessionnal :
« Mon père, j'ai chanté l'hymne national !...»
Pendant qu'on regardait ces danseurs exotiques
Qui semblaient échappés des vieux pardons celtiques...

Or, les quatre pistons de l'orchestre notant
Un pas républicain sur un rhythme tentant,
Ces deux fils de Chouans s'unirent à la danse ;
Et, leurs pieds et leurs cœurs observant la cadence,
Les bonnets phrygiens leur parurent fort beaux.
Sur leurs lèvres trottaient quelques refrains nouveaux
A d'antiques couplets perdus dans leur mémoire
Qu'ils mariaient gaiement en dépit de l'Histoire,
Où les sons du biniou couvés par les rochers
Frôlaient le carillon de rustiques clochers...

C'est ainsi que j'ai vu, moi rêveur solitaire,
Deux Bretons de Saint-Pol natifs du Finistère
Danser *Ann hani gòz* sur l'air du *Ça Ira*,
Et (Jésus ! quand monsieur le curé le saura,
Quel sermon, quel gifle, et quelle croquignole !
Avec *Magnificat* brouiller *la Carmagnole*...

L. DUROCHER.

L'ANGEVINE

(PROLOGUE)

FLEUR-DES-CHAMPS

Du temps que j'étais écolier, mon plus grand bonheur était d'entendre ma mère nous raconter à la veillée des histoires de la grande guerre.

Nous formions le cercle devant le feu, je ramassais prestement mes cahiers et mes livres, mon père fumait silencieusement sa pipe, mes sœurs ravaudaient le linge, et, tout en filant, ma mère contait.

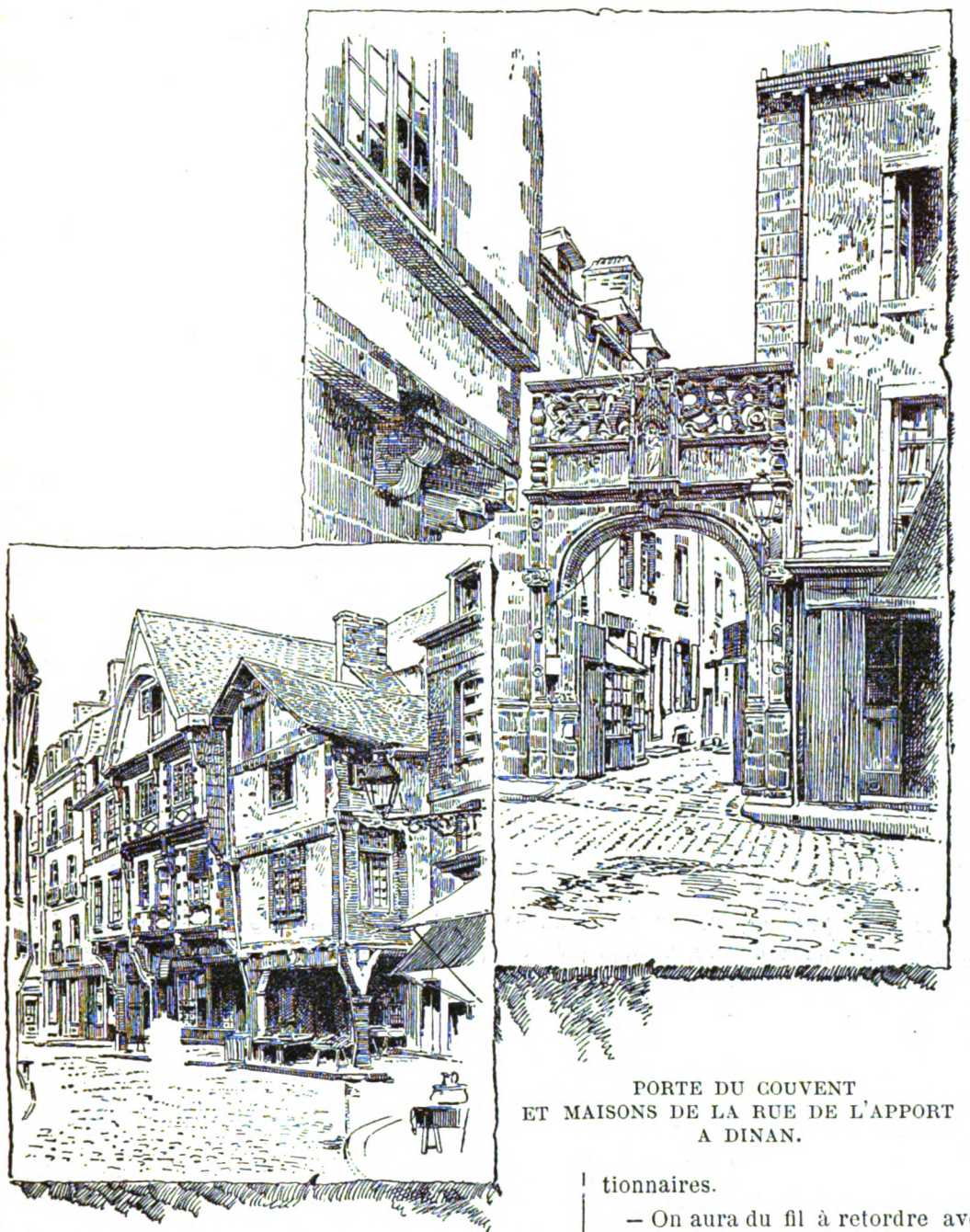
La plupart de ses histoires sont restées gravées dans ma mémoire d'où elles remontent aujourd'hui avec le charme poétique que gardent toute la vie les choses de l'enfance.

J'écrirai donc le plus souvent sous la dictée de mes souvenirs.

L'histoire de mon grand père maternel m'intéressait entre toutes, et c'est par elle que je commencerai.

Jean Vincent habitait le Bocage au moment de l'insurrection de la Vendée et fit la plus grande partie

Digitized by Google



PORTE DU COUVENT
ET MAISONS DE LA RUE DE L'APPORT
A DINAN.

de la campagne avec Bonchamps, d'Elbée et La Rochejaquelein sous le nom de Fleur-des-Champs.

On l'avait baptisé ainsi parce qu'il portait toujours une fleur d'ajonc à son chapeau.

Un soir du mois de mars 1793 il entend frapper à sa porte.

— Qui va là ?

— Ouvrez, Vincent, c'est moi.

Un homme entre, chaussé de gros souliers pleins de boue, enveloppé dans une large houppelande, coiffé d'un feutre à larges bords qui lui cachait la moitié de la figure. C'était le curé réfractaire de Beaupréau.

— Eh bien ! Vincent, quand je vous disais que les gars de la Vendée ne feraient jamais des pataudes ! tout le Bocage est révolté : 3,000 hommes viennent de refuser la conscription à Saint-Florent et j'apprends qu'en passant au Pin-en-Mauges, ils se sont donné un chef du nom de Cathelineau. Vive le Roy !...

— Tant pis, monsieur le curé, ce sont les femmes et les enfants qui paieront les pots cassés.

En disant cela, ma grand'mère qui allaitait son premier-né, une petite fille de six mois, ne put retenir ses larmes.

— Ne pleurez donc pas, la petite mère, lui dit le curé, toutes les femmes seront libres de suivre leurs maris... et d'ailleurs ce ne sera pas long, nous en finirons d'un seul coup avec ces gueux de révolutionnaires.

— On aura du fil à retordre avec eux, reprit Vincent, mais puisque le vin est tiré, m'est avis qu'on doit le boire. Je suis votre homme, monsieur le curé, que faut-il que je fasse ?

— Suivez-moi !

Mon grand'père monta sur une chaise, décrocha son fusil du râtelier de la cheminée, embrassa sa femme et sortit derrière le curé.

Deux heures après, il rentrait à la maison. C'était, ma foi, bien vrai ; les paysans accouraient de tous côtés, du Fuillet, de Saint-Rémi, de Montrevault, hurlant, chantant, menaçant, conduits par leurs prêtres. Lui-même était chargé d'une compagnie. Demain on enlèverait un poste aux Bleus, après-demain un autre ; ils allaient en voir de drôles ; c'était Ca-

Digitized by Google

thelineau qui avait le commandement suprême — un rude gars, à ce qu'on disait. Quel malheur que le temps fût si mauvais !

Il faisait, en effet, un temps de chien depuis trois jours. La pluie tombait à verse, une pluie froide comme en décembre qui avait rempli les fossés et changé les chemins en marais ; le vent lui-même s'était mis de la partie, et par moment il y avait des rafales qui courbaient les plus gros arbres et ébranlaient les maisons... Un temps à vous donner des idées noires !

— Ah ! Vincent, dit ma grand'mère, c'est fini de nous !... Nous qui étions si heureux, hier encore ! Regarde la petite... y songes-tu ?... si tu m'aimes, ne t'en va pas chasser les Bleus... les Bleus ne valent-ils pas les Blancs ?

— Dis donc cela à monsieur le curé !

— Monsieur le curé ? s'il avait femme et enfant, comme toi, il serait moins pressé de partir en guerre. Quand on n'a que sa peau à défendre, c'est facile à dire, mais on y regarde de plus près quand on est marié... Sais-tu seulement pour qui tu vas te battre ?

— Pour le Roy, pardieu !

— A quoi bon, puisqu'il est mort !

— Justement, c'est pour le venger.

— Laisse donc cela au bon Dieu, mon ami, ce n'est point ton affaire... Veux-tu que je te dise ma façon de penser ? Monsieur le curé pousse à la guerre parce qu'on lui a pris sa cure.

— Que dis-tu là, Madeleine ?

— Je ne dis que la vérité. Nous serons bien avancés quand tu te seras fait tuer pour lui.

Mon grand'père réfléchit une minute et secouant la tête d'un air de dénégation : « Après tout, reprit-il, la nuit porte conseil, nous verrons cela demain ! »

Le lendemain, il était parti. Le fanatisme avait été plus fort que l'amour.

∴

Ma grand'mère était une de ces natures de femme qui, n'ayant reçu aucune culture, suppléent à l'instruction et à l'éducation qui leur manquent par l'intuition, par la seconde vue qu'elles ont de toutes choses. Toute royaliste qu'elle était, elle ne comprenait rien à cette guerre de paysans dont elle pressentait bien les terribles effets, mais dont la raison d'être lui échappait absolument. Mariée depuis dix-huit mois à peine, elle avait trouvé dans son mari d'abord, puis dans son enfant une félicité aussi parfaite qu'elle pouvait le désirer, et maintenant qu'elle était seule elle doutait de tout, elle se demandait ce que les hommes ont dans la tête pour faire ainsi, de gaîté de cœur, des veuves et des orphelins.

Fleur-des-Champs devait rentrer au bout de quelques jours et il ne revenait pas. Bien plus, c'étaient les Bleus qui revenaient à sa place. Un matin qu'elle était occupée à démailloter sa fille, elle entend un bruit d'armes dans le courtil. Aussitôt son cœur tressaille : si c'était lui ! Elle prend l'enfant dans ses bras et court à la porte. Horreur ! c'étaient les Bleus. Elle n'aurait pas changé pour mourir.

— Citoyenne, lui dit un brigadier, où est ton mari ?

— Il est aux champs.

— Tu mens, il est ici.

— Je vous répète qu'il n'y est pas.

— C'est bien. Camarades, fouillez-moi cette maison.

Immédiatement une dizaine de soldats se mirent en devoir de visiter la métairie, depuis l'étable jusqu'au grenier, donnant des coups de crosse et de baïonnette dans les meules de foin, dans la paillasse du lit, dans les armoires, dans les buffets, dans tous les coins et recoins. Il leur fallait un homme. Comme ils ne le trouvaient point, ils mirent la maison sens dessus dessous, après quoi ils se retirèrent en disant : Nous reviendrons.

Ils revinrent en effet deux jours après... pour mettre le feu aux villages. Battus, la veille, ils se vengeaient : c'est la loi de la guerre. Tout brûla, sauf une poignée de linge et une table en cerisier massif que ma mère gardait comme une relique et dont le tiroir porte encore la marque des coups de crosse de fusil.

Sunt lacrymæ rerum, dit Virgile ; les choses n'ont pas seulement leurs larmes, elles ont aussi leur enseignement. Cette table arrachée au brasier de la métairie servit d'autel à ma grand'mère. Quand elle vit tout son pauvre bien abîmé dans les flammes, cette femme si douce devint une lionne terrible, elle déposa son enfant sur la table et jura une haine à mort à la Révolution.

De leur côté les Chouans qui rentraient de leur première excursion lassés, fatigués, découragés, reprirent du cœur à la vue de leurs maisons en ruines. Ils attelèrent leurs bœufs, leurs chevaux, jetèrent sur les charrettes leurs hardes, leurs provisions, tout ce qui leur restait, et en route, à la grâce de Dieu !

∴

Quelques jours après on était sous les murs de Cholet. Quelle bataille acharnée ! Quel désastre ! D'Elbée blessé à mort ! Bonchamps frappé en pleine poitrine ! Deux mille hommes tués ou blessés, la moitié des bagages perdus ! Une vraie déroute. On se retira sur la Loire. Adieu la Vendée ! L'armée catholique et royale allait tenter la fortune dans la Mayenne.

Ma grand'mère fut héroïque au passage de la Loire à Saint-Florent et mérita les félicitations de La Rochejaquelein.

A Laval, elle fit le coup de feu à côté de Fleur-des-Champs.

Au Mans, elle se jeta avec une vingtaine de femmes dans la charge désespérée qui termina la bataille et reçut une balle dans le bras gauche. Une lionne, vous dis-je ! — Ah ! les femmes de France, les femmes du peuple ! ne touchez jamais, dans la guerre civile, au foyer domestique, aux berceaux de leurs enfants, si

Digitized by Google

LA RUE DE JERZUAL, A DINAN

vous ne voulez pas trouver, dans la mêlée atroce, des mamelles nues, des bêtes fauves sans honte ni pitié !

∴

Après le sanglant naufrage de l'armée vendéenne devant Ancenis, Fleur-des-Champs se retira à la Rouxière, où il mourut. Ma grand'mère ne voulut jamais revoir le Bocage. Elle demanda au travail et à son foyer l'oubli de ces journées pleines d'épouvante.

Je la vois encore dans ses beaux cheveux blancs, à travers le prisme enchanteur du premier âge, tourner tranquillement son rouet au coin du feu. Dieu ! qu'elle avait grand air sous sa *dormeuse* blanche et son fichu de laine à carreaux croisé sur sa poitrine ! On n'eût jamais dit une paysanne.

Il ne fallait pas alors lui parler de la grande guerre ; ce souvenir funèbre pesait comme un remords sur sa calme vieillesse ; le sang qu'elle pouvait avoir versé dans la fureur du combat l'étouffait, et elle n'ouvrait la bouche que pour dire : « Quelle chose atroce que la « guerre ! Mon pauvre défunt se battait pour le Roy. « J'avais beau lui répéter que, puisqu'il était mort, « c'était au bon Dieu à le venger, Vincent n'enten- « dait que monsieur le curé. Un bon homme, le curé « de Beaupréau, mais qui prêchait trop pour son

Digitized by Google

« saint ! Où nous avons perdu tout notre pauvre *fait*, « lui a retrouvé sa cure ; en sorte que si nous ne « nous sommes pas ruinés pour le roi de Prusse, ç'a « bien été la même chose. Ah ! monsieur le curé, si « c'était à recommencer ! »

Dors en paix, grand'maman, la Vendée ne recommencera pas !

LÉON SÉCHÉ.

A TRAVERS L'ALLEMAGNE (1).

NOTES D'UN BRETON

(Suite)

SOMMAIRE. — Le théâtre de la place Gœrtner. — Une anecdote sur Richard Wagner. — L'amour au Tyrol. — Chansons Tyroliennes. — L'amour est-il un péché ? — L'Edel weis, fleur d'innocence. — Ce que coûte cette fleur à cueillir. — Mlle A. H.

Un vieil ami, officier distingué, avait bien voulu m'accompagner. Je dois à sa complaisance de connaître une anecdote qui m'a vivement intéressé. Jusqu'ici mon imagination me représentait Richard Wagner, comme un homme hargneux et insupportable ; Je sais maintenant que Richard Wagner, tout gallophobe qu'il était, avait un cœur généreux et compatissant.

« J'irai voir avec vous l'Herrgottschnitzer, — m'avait dit « mon ami, — je reverrai avec plaisir ce théâtre de la place « Gœrtner, où je n'ai pas mis les pieds depuis le soir où Ri« chard Wagner y fut pour la dernière fois. » Ce soir, j'ai donc prié mon ami de me raconter cette soirée dont il m'avait parlé.

C'était quelques mois avant la mort du célèbre compositeur. On donnait, au théâtre de la place Gœrtner, une représentation au bénéfice des artistes pauvres. Richard Wagner vint tout exprès de Bayreuth, avec sa femme et ses trois filles. Dans un entr'acte, l'illustre maëstro vint se promener et prendre l'air avec une de ses filles, au vestiaire des premières loges. Pour garder ce vestiaire il y avait une jeune et belle jeune fille, qui travaillait sans lever les yeux, à l'achèvement d'un corsage magnifique.

« Que vous travaillez bien ! — dit Wagner à la jeune « fille ; — mais vous n'y voyez pas avec ce bec de gaz placé « si haut. Pour qui donc ce joli costume ? »

Le hasard voulut que ce riche corsage était pour une artiste célèbre, Mlle H..., connue par sa naissance mystérieuse et devenue un peu plus tard, marquise de V...

Wagner assura que le costume conviendrait parfaitement au rôle que devait jouer Mlle H... ; puis, se tournant vers sa fille, il lui fit sentir combien elle devait estimer cette jeune ouvrière, obligée de tant travailler pour gagner sa vie. « Ce pain — dit-il à la jeune fille, — que vous gagnez « par votre travail, vous honore et vous honorera tou« jours.... »

Puis, il se souvint qu'en venant au théâtre, il avait remis au cocher les manteaux et les fourrures, au lieu de les confier au vestiaire. Il comprit que c'était priver la jeune ouvrière, du petit bénéfice qui lui permettait de vivre. Il s'expliqua franchement et délicatement, puis il glissa trois marcks dans la main de la jeune fille...

∴

Encore une soirée que je n'oublierai jamais !... Il s'agit naturellement d'amour et de poésie, puisqu'il s'agit d'un concert tyrolien. Ah ! ces Tyroliens me semblent les plus heureux de la terre !...

Un vieil ami, qui ne connaît en ce bas monde que poésie et aventures, m'avait dit et redit ces jours derniers: « Ne « manquez pas ce concert, donné par des artistes tyroliens: « ce sera une soirée toute de poésie ; vous y entendrez avec « plaisir, je n'en doute pas, une jeune et belle artiste, que « protège le baron P... » Je connaissais déjà cette jeune étoile, de réputation du moins ; je savais qu'elle chante merveilleusement bien ces poétiques chansons et romances tyroliennes : bref, j'avais mille raisons d'assister à cette soirée. Et puis, avec ces mille raisons, j'avais un secret espoir d'entendre des chansons, qui me rappelleraient les vieux chants de notre Armorique. En séjournant longtemps parmi les braves paysans des Alpes Bavaroises, j'avais constaté partout d'intimes rapports entre les mœurs tyroliennes et les mœurs bretonnes. Que de fois j'avais entendu chanter une chanson d'amour ou autre ! c'étaient les mêmes images, les mêmes pensées, exprimées dans une langue poétique, dont les sons un peu durs appartenaient à notre vieille langue celtique. Seulement au Tyrol, les chansons sont surtout des chants d'amour ; la louange des saints se fait plus rarement entendre. Dans les montagnes tyroliennes, on aime avant tout et toujours..

Je reviens donc de cette soirée, le cœur plein de jouissances intimes et inoubliables. Quelle naïveté amusante dans cette poétique chanson, où il s'agit d'un jeune homme qui aime et s'imagine de demander conseil à sa mère, à son père, à son curé et enfin au bon Dieu ! Le jeune montagnard aime une jeune fille avec passion. Ils ne peuvent pas encore s'unir par les liens du mariage, mais, en attendant cet heureux jour qui doit l'unir légalement à celle qu'il aime, l'impatient amoureux n'a-t-il pas le droit d'anticiper un peu ? Grave question ! Dans les montagnes, on chante bien que l'amour n'est pas un péché : mais enfin il y a et il y aura toujours des consciences scrupuleuses qui ne peuvent s'empêcher de demander un conseil, pour la forme du moins... Ecoutez le jeune montagnard :

« Je suis allé trouver ma mère et je lui ai demandé : Puis« je aimer celle que j'aime ? Ah ! puis-je l'aimer ! Ma mère « a répondu : O mon enfant chéri, dans dix ans ce sera as« sez tôt. »

Ce n'était pas un conseil : l'amoureux pense à son père :

« Je ne savais pas que faire ; alors je fus trouver mon pè« re et lui ai demandé : Mon père, puis-je aimer celle que « j'aime ? Ah ! puis-je l'aimer ? Dans sa colère, mon père « m'a répondu : Oui tu peux le faire, si tu tiens à recevoir « le fouet. »

Dans son extrême embarras, le jeune homme espère que son curé le comprendra mieux :

« Dans mon désespoir, je fus trouver mon curé, je lui de« mandai : Puis-je aimer cette jeune fille ? Oui, puis-je l'ai« mer ? Il sourit ; Mon cher enfant, dit-il, c'est le plus gros « péché. »

Que faire alors ? Heureusement, l'amoureux a souvent ouï dire qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'aux saints :

« Dans ma détresse, je me suis adressé au bon Dieu lui« même, et lui ai demandé : Puis-je aimer cette jeune fille ?

1. Voir les numéros 13et 14 de la *Revue*.

Digitized by Google

LES BORDS DE LA RANCE : LE CHÊNE VERT.

« Oui puis-je l'aimer ? — C'est pourtant facile à compren-
« dre, sot enfant, dit le bon Dieu en riant, j'ai créé la fem-
« me pour l'homme ! »

On peut s'imaginer le bonheur du jeune montagnard qui se félicita d'avoir demander conseil au bon Dieu lui-même. Impossible d'oublier la réponse divine :

... Dummer Bua, wegen Buam,
Hab'i die Deandln g'macht !

Mais il fallait entendre la jeune cantatrice tyrolienne, A. H., chanter ces couplets, avec sa voix fraîche, pleine de vie, allant droit au cœur et le remplissant de poétiques et douces jouissances.

Avec quelle grâce charmante fut chanté le couplet de l'*Edelweis*, par la jeune Tyrolienne ! L'*Edelweis* est une fleur blanche et veloutée, qui croît sur les sommets et les flancs pierreux des plus hautes montagnes du Tyrol ; on la trouve surtout près des champs de neige et de glace de l'énorme Watzmann, montagne qui s'élève sur le bord occidental du Kœnigssee, le lac le plus beau de l'Allemagne. Cette fleur, symbole de l'innocence, est donc extrêmement difficile à cueillir. Une vieille femme de Rosenheim me racontait un jour que son mari et ses deux enfants avaient perdu la vie, dans une de ces excursions dangereuses ; «... chaque fois, ajoutait-elle, que nous partions, chacun de « notre côté, à la recherche de l'*Edelweis*, nous nous di-
« sions toujours adieu, comme si nous ne devions plus ja-
« mais nous revoir ! ..»

Mais aller à la recherche de l'*Edelweis*, n'est pas seulement l'affaire des pauvres montagnards, qui vont vendre cette fleur dans les gares importantes et les villes de bain.

De temps immémorial, le jeune montagnard, qui veut gagner le cœur d'une jeune fille, ne manque pas d'aller cueillir une *Edelweis*, au péril de sa vie, et de l'offrir à celle qu'il aime, comme un gage de son amour et une preuve de son courage. C'est à cet usage que fait allusion ce couplet.

« O *Edelweis*, toi, qui coûtes si cher, toi, fleur si blan-
« che, toi, l'image de l'innocence, oh ! je risquerai volon-
« tiers ma vie pour toi ! O *Edelweis*, sois ma récompense !»

O Edelweis, sei mein !

Comment oublier ce vers et sa délicieuse beauté dans la bouche harmonieuse d'A. H. !

Cette jeune cantatrice, qui doit jouer bientôt à l'un des premiers opéras de l'Allemagne du Nord, n'intéresse pas

Digitized by Google

seulement par sa grâce et son merveilleux talent; sa vie aventureuse n'est pas l'attrait le moins séduisant. Née en Bavière, elle ne connut pas longtemps la vie de famille. Son père dirige habilement un des théâtres lyriques les plus importants de l'Allemagne, et cela depuis longtemps ; sa mère, artiste distinguée, fait partie d'une troupe célèbre et connue dans les grandes capitales de l'Europe.

Mais, hélas ! que faire sans fortune, quand il s'agit de pourvoir à l'éducation de deux jeunes filles ? A. H. fut élevée au couvent : ses talents naturels ne firent que se développer. Mais après le couvent, que de soucis ! Evidemdemment la jeune A. H. devait entrer au Conservatoire de musique, mais il faut une certaine aisance pour se permettre ce complément d'éducation. Heureusement, quelques personnes généreuses, qui avaient eu l'occasion d'apprécier le talent d'A. H., se concertèrent ensemble, aplanirent les difficultés et firent tant et si bien que leurs efforts furent promptement et merveilleusement bien récompensés. Aujourd'hui, A. H. est une des artistes les plus distinguées de l'opera en Allemagne. J'avais ouï dire qu'elle était sans rivale, pour l'interprétation des chansons tyroliennes : Je le crois maintenant. Impossible de trouver plus de grâce exquise, de naturel, de naïveté séduisante.

Pendant cette soirée si intéressante, mon vieil ami profitait de tous les moments libres pour me raconter mille et mille choses curieuses, au sujet de la jeune et belle cantatrice. Ce soir, il est trop tard pour confier ces souvenirs à mon journal : ce sera pour un autre jour.

Encore quelques mots cependant. J'ai remarqué avec quel intérêt on a écouté une charmante chanson tyrolienne, dont le titre pourrait être : *Sur la montagne, l'amour n'est pas un péché* ! — Le mot tyrolien *alp* ne signifie pas précisément une montagne, mais plus spécialement un endroit élevé de la montagne, un petit plateau où s'élève l'humble cabane d'une *Sennerin* ou vachère et quelques constructions pour abriter les troupeaux. Ordinairement, cette *Sennerin* est une jeune et fraîche tyrolienne : naturellement les aventures ne manquent pas.

Dans cette chanson, il s'agit d'un jeune homme qui s'est laissé prendre à la voix séduisante de la *Sennerin*.

« Sur la montagne s'élève une maison petite et tranquille « sur un petit plateau. J'entends la voix joyeuse de la jeune « *Sennerin*. Elle chante une chanson si douce, si séduisante : *Sur la montagne, l'amour n'est pas un « péché* !

« Alors je gravis sans crainte la pente escarpée qui conduit à ce Paradis. *Elle* vint sans bruit au-devant de moi, « me pria d'entrer dans sa maison. Sans me demander ce « que j'étais venu faire, elle s'assied près de moi, bien près, « et chante son refrain : *Sur la montagne, l'amour n'est « pas un péché* !

« Quand je pris congé d'elle, bien triste, je l'entendis de « loin chanter encore. J'allais, j'allais toujours, avec le souvenir délicieux de son amour ; alors elle chante d'une « voix douce et séduisante : — *Reviens, reviens, il n'y « avait pas de péché* ! »

Les deux mots *es war* expriment simplement que l'amour n'est pas un péché, pas plus *après* qu'avant.

La jeune cantatrice quitta la scène sous une pluie de roses blanches...

HENRY STERN.

LETTRES NANTAISES

LES EXPOSITIONS DE NANTES

La *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* a déjà annoncé à ses lecteurs qu'une série d'expositions aurait lieu cette année à Nantes du mois de juin à la fin d'automne : D'abord les expositions de géographie commerciale et industrielle, de juin à août, puis ensuite les expositions des Beaux-Arts, de l'archéologie, de la photographie et de la pomologie, de septembre à novembre.

La première série a été inaugurée le jeudi, 10 juin, par une visite à laquelle M. le maire de Nantes avait convié toutes les autorités locales. Le dimanche suivant, deux membres du gouvernement, M. le ministre de l'instruction publique et M. le ministre de la guerre, arrivaient dans notre ville pour assister à la XII[e] fête fédérale de gymnastique qui se célébrait cette année à Nantes, et visitaient avec un très grand intérêt les galeries de l'exposition.

La presse locale et régionale ainsi que les journaux de Paris, ont rendu compte de ce voyage des ministres ; je ne vous parlerai donc ni des fêtes qui ont eu lieu en leur honneur, ni de la chaleureuse réception faite par notre population, peu expansive pourtant, à MM. Goblet et Boulanger, et spécialement à ce dernier qui est presque notre compatriote puisqu'il a fait une grande partie de ses études au lycée et que de nombreuses relations d'amitié, voire même de parenté l'attachent encore à notre bonne ville.

Je veux seulement vous donner une physionomie générale de l'Exposition : Elle occupe les cours Saint-Pierre et Saint-André, mais c'est sur ce dernier que se trouvent les principales exhibitions et le véritable palais..., si toutefois le mot n'est pas trop prétentieux.

Ce *palais*, en effet, laisse quelque peu à désirer, au point de vue architectural ; il est d'apparence fort modeste, étant construit en planches, à l'exception, cependant, de la façade qui est en pierres et en brique, ce qui, par parenthèse, me semble un luxe quelque peu superflu pour des bâtiments si provisoires.

Aussi bien, pour ne blesser personne, ne m'appesantirai-je pas davantage sur cette triomphante façade qu'un de nos confrères de Nantes a qualifiée de *fantaisiste*, et qui, à mon humble avis, l'est un peu trop. J'éviterai donc de vous dire que cette *fantaisie* va jusqu'à la *fantasmagorie*, que c'est une macédoine de tous les styles, que cette façade ; que l'étrusque, le pseudo-grec, l'assyrien, la renaissance, le Louis XV et aussi le Louis XVI, semblent tout étonnés de s'y rencontrer avec bon nombre d'autres styles inconnus jusqu'ici.

Passons donc outre et pénétrons par le grand vestibule (décoré de panoplies d'armes exotiques, de curieuses préparations naturalistes, et où il convient aussi de remarquer d'intéressants costumes de notre Bretagne), dans les quatre grandes galeries parallè-

Digitized by Google

les que nous allons parcourir très vite, dans cette première visite.

Commençons par la section d'éthnographie et admirons les très curieuses collections de bibelots japonais, chinois, turcs, arabes, africains, australiens ; les belles panoplies d'armes de toute sorte : lances, fauchards, arcs et flèches, krès, kandjars, lissas, cimeterres, boucliers ; puis les étoffes soyeuses, brodées de chimères ; les idoles pansues, ahuries dans la contemplation de leur ventre ; les parasols, les ivoires finement sculptés, les bronzes japonais aux formes fantastiques, les brûle-parfums, les porcelaines et les émaux cloisonnés, les meubles de laque aux délicates incrustations. Encore de riches tapis, des fanions, des étendards. Et puisque nous parlons d'étendards, arrêtons nous devant ceux qui figurent dans l'importante collection d'armes chinoises et tonkinoises, glorieux trophées envoyés de l'Extrême-Orient par notre brave compatriote, le jeune lieutenant d'infanterie de marine, Jehenne, dont un collaborateur de la *Revue*, Madame A. Riom, a chanté la mort à Formose, dans des vers frappés au coin du plus pur patriotisme.

> ... Quand le soldat meurt loin du pays et seul,
> Il a tout, quand il a le drapeau pour linceul.
> Ne sonnez plus, ô glas ! c'est une apothéose,
> Il est mort à vingt ans, pour la France, à Formose.

Mais je m'aperçois que j'ai déjà dépassé les dimensions d'une simple lettre, je m'arrête donc pour aujourd'hui sur ce patriotique souvenir et je vous promets de reprendre dans le numéro du 1er août notre visite à l'exposition. Je vous parlerai également de l'exhibition d'objets anciens qui ont été organisée au musée archéologique, à l'occasion de la réunion du LIIIe congrès de la société française d'archéologie, qui s'est tenue ici du 1er au 8 juillet dernier.

RENÉ HUETTE.

LES CHANTS DE LA CORNOUAILLE

De toute la Bretagne peut-être la Cornouaille est la région où la poésie est la plus pure et la plus mélancolique et où la légende a conservé un caractère particulier de naïveté et de croyances religieuses.

Les marvailhers, ces conteurs railleurs qui ne parlaient des korigans et des poulpiquets qu'afin de rire du bon vieux temps, n'y sont point écoutés. Les disraëlers, au contraire, dont les récits sérieux et solennels se terminent d'une façon morale et élevée, y trouvent toujours des auditeurs pieux et recueillis. C'est le soir après la journée que les travailleurs assis dans l'aire à battre attendent en fumant leur korn-butun, la venue du diseur de légendes qui va les éblouir de ses récits à la fois merveilleux et religieux.

De même dans ce poétique pays, ce ne sont pas les Givers armoricains, ces ballades plaisantes ou tragiques que chantent les jeunes hommes, ce sont des chants d'amour, des sônes au rhythme étrange et lent. Le sône est une idylle, une élégie, la plainte douce et triste d'un kloareck trompé dans ses naïves amours, les dernières larmes de celui qui va quitter le monde pour Dieu et qui pleure ceux qu'il a aimés.

Doux sônes de Cornouaille, mélodie des fils de l'Armorique, qui pourrait jamais oublier votre suave harmonie.

Oui ce sont bien les héritiers de Gwenklain, le barde primitif, les descendants de ces kloers dont tout le métier consistait à parcourir les châteaux, en disant des chants d'amour que j'ai entendus ; dans ce naufrage du passé ceux-là du moins ont sauvé la poésie.

Pour moi, dans mon ardente admiration, j'ai voulu essayer de rendre le plus exactement possible, les deux sônes suivants qui m'avaient plus vivement touché, comme s'il était possible d'exprimer le charme de ce langage primitif et le caractère singulier de cette poésie.

LE SONE DU KLOARECK

Mon âme est déchirée par une cruelle douleur, mon affliction est profonde.

Avant de venir à Kemper, j'avais au village une douce amie.

Ils étaient d'or ses cheveux et comme les cieux étaient ses yeux.

Il faut bien qu'elle ait posé le pied sur une feuille du trèfle perfide ou qu'un korigan lui ait jeté un sort, car elle a perdu mon souvenir.

Ai-je oublié, moi qui pleure !

Dans ma main j'ai senti trembler la sienne un soir, et trois dimanches elle a porté au bourg la petite croix d'argent que je lui avais donnée au pardon.

Non, on ne saurait oublier chez nous, après cela — et c'est vous qui m'avez trompé par jalousie qui me dites ces choses, c'est vous qui avez volé la croix de mon amie.

Hélas ! hélas ! vains regrets, c'en est fait de moi, je suis maintenant un pauvre clerc, j'appartiens à Dieu ; mais qu'il me soit donné seulement de prêcher un jour devant elle et que Jésus me conduise dans son brillant paradis.

LA BLONDE MARIE

SONE AMOUREUX TRADUIT DU BRETON

O vous qui régnez dans les cieux
Voyez mon cœur est dans le deuil,
Mon doux clerc est allé recevoir les ordres,
Quand il reviendra il sera prêtre.

La douce et blonde Marie
Le matin dit à sa suivante :
Apprêtez-vous mettez votre coiffe blanche
Que nous allions à la rencontre du clerc.

Digitized by Google

En arrivant sur le grand chemin,
La petite suivante s'écria :
Je le vois, je vois venir le clerc;
Hélas il est devenu prêtre,
Il a au cou un rabat,
Le rabat que portent les recteurs.

En entendant ces mots la blonde Marie
Tomba, tomba trois fois à terre
Et doucement le jeune prêtre vint la relever.

Ne pleurez pas blonde Marie,
Mes écus d'or seront à vous,
Mon père vous en comptera autant,
Vous épouserez mon frère Guillaume
Et le bonheur habitera votre maison.

Ce n'est pas pour avoir l'aîné
Que je parlais au cadet,
Puisque vous m'aimez, blonde Marie,
Puisque vous m'aimez,
N'assistez pas à ma première messe;

RUINES DU PORCHE DE L'ÉGLISE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE LÉHON.

C'est demain que je la célébrerai,
Je crois aussi que ce sera la dernière.

Le lendemain à l'église
En arrivant Marie demanda
Femmes et filles, dites moi,
La messe est-elle commencée?

« Elle n'est ni commencée, ni achevée,
« Le prêtre ne peut la célébrer. »

Elle poussa un cri : aussitôt
Le prêtre reconnaît sa voix
Et tous deux tombent ensemble
Le cœur brisé dans leur poitrine.

Pendant ce temps, le recteur disait :
« Je vous maudis, jolies filles,
Jolies filles qui avez fait mourir
Mon jeune prêtre. »

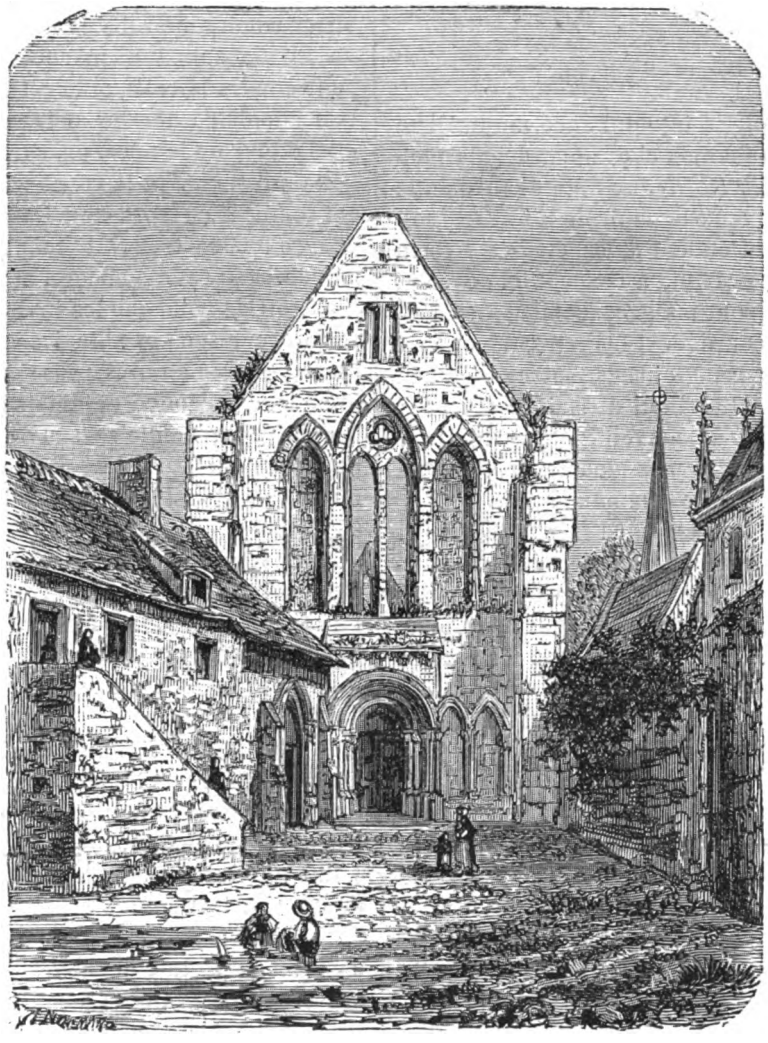
VICOMTE DE COLLEVILLE

Digitized by Google

DINAN ET LÉHON

Les descriptions abondent et sur la vieille cité de Dinan et sur ses campagnes délicieuses, dit M. Ch.-F. Aubert dans le *Littoral de la France* (Palmé éditeur) d'où sont extraites les gravures de Dinan et les bords de la Rance que nous publions aujourd'hui. Ici, néanmoins, comme pour beaucoup de paysages bretons célèbres, il faut voir. Aussitôt la réalité laisse loin les comparaisons les plus poétiques. La beauté, le charme sont si absolus, ils dépassent tellement tous les rêves de l'imagination, que le souvenir gardé, loin de s'effacer, gagnera avec le temps une harmonie nouvelle.

Rien ne manque à l'éclat du paysage dinanais. Les collines boisées y succèdent aux monticules gazonnés ; les vallées, tour à tour encaissées ou largement ouvertes, s'enfoncent, bruissantes de l'échos des cascatelles, au hasard des caprices du terrain ondulé. Un luxuriant manteau de verdure s'agrafe çà et là sur la pente des rocs, sur la croupe des tertres, sur la ligne de partage des champs, des prairies, sur la berge des ruisseaux tapageurs et jusque sur les murailles de la ville bâtie à quatre vingts mètres au-dessus de la mer.



INTÉRIEUR DE L'ANCIENNE ABBAYE DE LÉHON, PRÈS DINAN.

Les jardins, les terrasses disputent aux tours, aux donjons l'espace nécessaire à faire éclore leurs buissons de lilas, de giroflées jaillissant d'une tunique de lierre... Dinan tout entier monte vers la clarté de son atmosphère si pure, en même temps que la base de sa montagne reçoit l'étreinte du flot de la Rance, mêlé deux fois chaque jour au flot marin dont l'effort se brise peu de pas plus loin.

Le viaduc a remplacé une côte longue et pénible, autrefois unique communication entre la ville et la route de Rennes.

Le granit seul, naturellement a servi à sa construction. Jeté sur la vallée profonde des Vaux, il a deux cent cinquante mètres de longueur, coupés par dix arches de seize mètres d'ouverture chacune. Dominant de quarante mètres le chemin de halage, ses fondations pénètrent encore à dix mètres dans le sol. Sa masse entière est d'aspect fort élégant. Frêle et gracieuse à la fois, la silhouette blanchâtre des arceaux ajoute une note harmonieuse aux tons sombres ou gais du tableau général....

Le célèbre faubourg de Léhon apparaît dans l'histoire cent cinquante ans avant la ville. Son prieuré fut restauré par le grand Noménoë, en faveur de six religieux qui, pour lui plaire, étaient allés chercher à Jersey, lieu de sa sépulture, le corps de saint Magloire, ancien évêque de Dol.

Digitized by Google

Fondée en 850, l'abbaye de Léhon fut reconstruite presque entièrement à la fin du XIIe siècle. Jadis elle renfermait les tombes des Beaumanoir, dont les statues ont été transportées depuis dans le musée de la ville voisine.

CURIOSITÉS, CROYANCES SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE

(Suite)

Petit Jean

La mère Bouillaud, du Fretay-en-Pancé, me disait un jour : « Tout est bien changé, chez nous, depuis quelques années : autrefois, *Petit Jean* était notre ami ; s'il promenait nos chevaux au clair de lune il les soignait *ben :* le matin, ils étaient lavés, étrillés, le crin tressé. Tandis qu'aujourd'hui, à l'exception de celui qu'il aime, les autres sont maigres comme des coucous et n'ont plus de courage. Il les fait galoper tout le long des nuits et les rend fourbus. Autrefois, quand j'allais à la messe, c'était lui qui attisait le feu pour faire bouillir la soupe, et souvent, en rentrant, je trouvais mon ménage fait, mes meubles frottés, ma batterie de cuisine brillante comme le soleil.

« Ah ! oui, tout est *ben* changé ! A c'tt' heure, il tète nos vaches, met le cidre à couler dans les celliers, saigne les poulets, éparpille le grain dans les greniers et, avec cela, le gredin — pourvu qu'il ne m'entende pas ! — nous joue des tours à nous faire mourir de honte !...

— Mais il doit y avoir un motif pour qu'il ait ainsi changé. Que lui avez-vous fait ?

— Ah ! voilà : il y a environ six ans, c'était, si j'ai bonne mémoire, le dimanche de la Chandeleur, le valet de ferme était à l'enterrement de sa mère, et notre homme alla coucher à sa place dans l'écurie pour veiller sur les chevaux.

« Le lit est accroché au mur, à une certaine hauteur, et, pour y monter, il faut se servir de l'échelle qui conduit au *senas* (1) où l'on ramasse le foin.

« Le bourgeois fut donc pour prendre l'échelle, lorsqu'il vit sur un des barreaux un gros chat qui dormait. Il eut le malheur de saisir un fouet qui se trouvait à sa portée et de lui en allonger deux ou trois coups sur les reins en criant : « Au chat ! Au chat ! »

« Le lendemain, le valet n'étant pas de retour, notre homme coucha encore dans l'écurie. Quand il eut ôté ses vêtements, et qu'il ne lui resta plus que sa chemise sur le corps, il reçut deux vigoureux coups de fouet sous les jarret et il entendit en même temps quelqu'un qui criait : « Au chat ! Au chat ! » Il en eut presque une faiblesse, se fourra vivement sous les couvertures où il trembla de peur jusqu'au matin.

— Eh bien ! puisque Petit Jean a rendu la correction qui lui avait été donnée, il devrait bien vous laisser tranquilles.

— Nenni *ben* sûr ! Il nous fait mourir de honte, *j'vous dis.*

— Mais comment cela ?

— *J'mariimes* notre fille v'là deux ans. Quand elle se rendit au marché de Bain pour acheter ses *hardes* (1), elle trouva sur la route un bel écheveau de soie noire. « Bonne trouvaille, dit-elle, cette soie servira à coudre ma robe de noces. »

« Elle la donna à sa couturière qui en eut assez pour coudre la robe et le cotillon, et qui déclara n'avoir jamais eu de soie meilleure ni plus solide.

« Le jour de la noce, en sortant de l'église, au milieu du bourg, *v'là* la robe et le cotillon de la mariée qui tombent en morceaux. La soie avait fondu et notre pauvre fille se trouvait en chemise devant tout le monde. J'en rougis encore, rien que d'y penser !

« Croiriez-vous que les invités eux-mêmes riaient à se tordre les côtes ? Je les aurais *ben* battus ! Les étrangers, les gamins, passe encore, mais les invités, je ne leur pardonnerai jamais ça.

« Ma pauvre fille se sauva, en pleurant, chez une amie qui lui faufila sa robe, et nous revînmes à la ferme *ben* attristés d'un pareil affront ! »

***

Aux vacances suivantes, je retournai visiter les ruines du château du Fretay, et j'allai, selon mon habitude, dire bonjour à la mère Bouillaud.

Après avoir causé avec elle pendant un instant, je lui dis, tout bas dans l'oreille : « Et Petit Jean que devient-il ? »

A mon grand étonnement, la figure de la bonne femme s'illumina et elle me répondit : « Nous en sommes débarrassés, Dieu merci ! »

— Comment avez-vous fait ?

Elle me prit par la main, m'obligea à m'asseoir et me fit le récit suivant :

« Une nuit, notre garçon d'écurie fut réveillé par un bruit de porte qui s'ouvrait et se refermait. Il mit la tête hors du lit et, à la clarté de la lune, vit un petit nain, pas plus grand qu'un lièvre, qui attachait un cheval au râtelier. La pauvre bête était couverte de sueur et d'écume ; mais son cavalier l'essuya, l'étrilla, la lava, s'en fut prendre, dans un coffre, un picotin d'avoine qu'il mit devant elle dans la mangeoire, puis le nain prit tout le foin des autres chevaux et le porta à son préféré.

« Quand celui-ci fut bien soigné, Petit Jean — car c'était lui — se changea en grillon et s'en alla par le trou de la serrure.

« Je te pincerai, dit notre valet, qui n'est point bête.

1. Grenier à foin.

1. Vêtements.

Digitized by Google

« En effet, le lendemain soir, il introduisit dans la serrure des *graites*, c'est-à-dire de la poussière de lin broyé qui est, comme vous savez, d'une finesse extrême.

« Quand Petit Jean, toujours sous la forme d'un grillon, voulut pénétrer dans l'écurie pour aller faire sa promenade à cheval, il jeta par terre des milliers de *graites* qu'il fut obligé de ramasser, car c'est là la punition des lutins. Il y passa la nuit, en trépignant de rage, et ne put pas en venir à bout avant le premier chant du coq. Depuis ce moment, il a quitté la ferme.

— Où est-il allé ?

— Au village du Bignon-Gémier.

— Et là que fait-il ?

— Des tours pendables. Écoutez plutôt :

« Désirée Hurel revenait *d'un champ*, avec ses vaches, lorsqu'elle trouva en traversant une pâture un peloton de laine. Elle le ramassa, *ben* contente, en disant : « J'ai de quoi faire une bonne paire de *chausses* (1) pour cet hiver. »

« Tout le long du chemin, elle regardait son peloton qui, chose étonnante, grossissait et devenait plus lourd. En arrivant au Bignon-Gémier, le peloton pesait plus de cinq livres.

« Elle le déposa sur un bout de table et un instant après, quand elle fut pour le reprendre, elle mit la main sur un gros chat qui riait de l'air effaré de la fille.

« Désirée poussa un cri, les voisins accoururent, mais le chat avait disparu et le peloton de laine aussi (2). »

∴

Un ancien instituteur de Poligné, homme très intelligent, nous a dit — mais sérieusement — que lorsqu'il habitait ce petit bourg, il avait vu *Payenne*. C'est ainsi qu'on nomme le lutin dans cette commune. Mais laissons la parole au narrateur :

« La foire du Petit-Fougeray, en Chanteloup, avait lieu, cette année-là, un jeudi, jour de congé pour moi. J'avais envie d'y aller et mon voisin, le boulanger, m'avait offert une place dans sa charrette. Seulement pour éviter la chaleur, il voulait partir à trois heures du matin. Force me fut donc de me lever de bonne heure, et comme je pouvais me rendre chez le voisin en passant par mon courtil, j'ouvris la porte qui y conduisait. Dieu de Dieu ! j'en ai encore la chair de poule ! car je vis, comme je vous vois, une grande levrette blanche, couchée en travers de la porte qui me regardait d'un air goguenard.

« Je reculai jusque dans la maison, et m'en allai par le bourg, afin d'éviter cette méchante bête, qui n'était autre que *Payenne* changée en lévrier. »

Cette croyance de la métamorphose du lutin en levrette blanche est très accréditée dans les communes de Poligné et de Pléchâtel.

AD. ORAIN.

1. Bas.

2. Ce conte du *peloton de laine* existe également dans la commune d'Ercé, près Liffré, où il a été raconté par une bonne femme appelée Françoise Michaux. Mais, dans ce conte, le *peloton* se change en crapaud.

CAUSERIE BIBLIOGRAPHIQUE

Librairie Plon et Nourrit. — *Les populations bretonnes* par Yves Kano, 1 vol. in-18. — *Pauvre Moschko!* mœurs galliciennes par K. E. Franzos, traduction de Louis de Hessem, 1 vol. in-18. — *Le roman russe* par le Vte E. M. de Vogüé, 1 vol. in-8.

Librairie Calmann-Lévy. — *Pêcheur d'Islande* par Pierre Loti, 1 vol. in-18. — *Souvenirs du feu duc de Broglie*, 3 vol. in-8.

Librairie Charpentier. — *Légendes, croyances et superstitions de la Mer*, 1 vol. in-18.

Librairie Maisonneuve frères. — *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* par Paul Sébillot, 1 vol. in-16, cartonné. — *Glossaire patois du département d'Ille-et-Vilaine*, suivi de chansons populaires avec musique, par Ad. Orain, 1 vol. in-8.

Librairie Lemerre. — *Jean-de-Jeanne* par Emile Pouvillon, 1 vol. in-18. — *Robert Burat* par Jules Claretie, 1 vol. in-16 (Petite Bibliothèque littéraire). — *Théâtre de Corneille*, tome VIII.

Librairie G. Fleury et A. Dangin, imprimeurs-éditeurs à Mamers. — *La vie agricole dans le Haut-Maine au XIV^e siècle* par André Joubert.

Brochures diverses.

—

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par les livres bretons. M. Yves Kano débute dans la littérature par un livre tout à fait remarquable sur *les populations bretonnes*. Les portraits du paysan, du bourgeois, du marin, du prêtre bretons sont largement brossés et très ressemblants. On sent que l'auteur a vécu dans leur commerce et respiré le même air qu'eux. Mais M. Yves Kano est un homme de progrès, il souffre de voir la Bretagne encroutée dans la routine, il voudrait la voir marcher dans la grande route de la civilisation, et tenir la tête des provinces de France, de là ses chapitres fort bien déduits sur le rôle de l'Etat et ses obligations. Mais l'Etat ressemble aux idoles d'Israël qui avaient des oreilles pour ne point entendre et des yeux pour ne pas voir. Pourtant les ministres semblent vouloir se décider à parcourir nos provinces bretonnes. Puissent-ils s'inspirer de leurs besoins et bien comprendre ce qu'il y a de sève, de force et de ressources dans ce pays si tristement arriéré !

Ce ne sont point des portraits que nous apporte M. Paul Sébillot dans ses deux derniers volumes, mais des légendes et des coutumes populaires. Il a raison, car les coutumes s'en vont et les légendes se meurent. On ne le dirait pas à voir l'auteur des *Contes des marins et des pêcheurs* entasser volume sur volume, et pourtant c'est la vérité. Dans cinquante ans d'ici, dans cent ans tout au plus, la vieille poésie bretonne qui flotte encore sur les lèvres des gens du peuple sera rentrée sous terre, et pour la retrouver il faudra

Digitized by Google

recourir aux livres de M. Paul Sébillot et Luzel qui, à l'exemple de nos voisins les Anglais et les Allemands, ont recueilli avec amour le folk-lore du pays celtique. A cet égard M. Paul Sébillot nous aura rendu un véritable service et nous ne saurions trop lui savoir gré de la peine qu'il a prise et qu'il prend encore pour ramasser en gerbe les contes et les légendes de toute sorte qui font les délices des veillées bretonnes. *Ses légendes, croyances et superstitions de la mer* sont tout particulièrement curieuses.

Nos lecteurs ont pu en juger par le chapitre de la salaison de la mer que nous avons publié dans la *Revue* du 15 juin dernier. Et ce n'est là que la première série. *La mer et le rivage* seront bientôt suivis de la *Météréologie et les vents*. Je recommande également aux amis de notre cher pays le petit volume du même auteur sur les *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*. Il renferme à proprement parler toute la vie de l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe. Je reprocherai cependant à M. Sébillot d'avoir oublié le pays nantais, si fertile en légendes, dans son voyage à travers la Haute-Bretagne. Mais un oubli peut toujours se réparer.

Notre collaborateur M. Ad. Orain, dont les travaux sont si justement appréciés des hommes d'étude, vient de publier un *glossaire patois de l'Ille-et-Vilaine* d'autant plus précieux que les travaux de M. Paul Sébillot nous le faisaient désirer depuis longtemps. Ce glossaire, en effet, n'est point particulier à l'Ille-et-Vilaine, les mots dont il se compose se retrouvent pour la plupart dans toute la Haute Bretagne et jusqu'aux confins de l'Anjou. Il suffit pour s'en rendre compte de feuilleter le petit volume des *Locutions nantaises* de notre ami Paul Eudel. Du reste, M. Luzel en fait l'observation dans la judicieuse et savante préface qu'il a écrite pour ce glossaire, auquel les chansons populaires dont il est suivi donnent un très grand charme. En tête de ces chansons figurent les *Sabots de la Reine Anne* que M. Orain découvrit un jour dans la forêt de Rennes et qui est devenue si célèbre depuis. Nos lecteurs la trouveront (paroles et musique) dans le numéro de la *Revue* qui sera consacré à la Reine Anne et paraîtra du 15 août au 1er septembre.

Le *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti n'est pas plus un roman que mon *Frère Yves*. C'est une suite de descriptions, de paysages sur le fond desquels se détachent avec un art infini deux figures principales : celle de Yann et celle de Gaud. Deux jeunes gens qui après s'être aimés longtemps, longtemps, se marient enfin, et meurent : lui perdu dans un naufrage, elle folle de chagrin. Rien de poignant comme ce livre d'où s'exhalent toutes les colères, toutes les plaintes de l'Océan et que remplissent aussi toutes les tristesses de la vie humaine. M. Pierre Loti est un poète. Personne n'a vu la mer et ne l'a fait parler comme lui, pas même Michelet. Il ne décrit pas, il peint, tous les mots de son vocabulaire s'arrangent dans sa phrase comme autant d'images transparentes. On voit, on touche ce qu'il dit et ce qu'il ressent. C'est le comble de l'art. Ecoutez la fin de son livre : « Il ne revint jamais. Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer. — Avec la mer qui autrefois avait été aussi sa nourrice; c'était elle qui l'avait bercé, qui l'avait fait adolescent, large et fort, — et ensuite elle l'avait repris, dans sa virilité superbe, pour elle seule. Un profond mystère avait enveloppé ces noces monstrueuses. Tout le temps, des voiles obscurs s'étaient agités au-dessus, des rideaux mouvants et tourmentés, tendus pour cacher la fête; et la fiancée donnait de la voix, faisait toujours son plus grand bruit horrible pour étouffer les cris. — Lui, se souvenant de Gaud, sa femme de choix, s'était défendu, dans une lutte de géant, contre cette épousée de tombeau. Jusqu'au moment où il s'était abandonné, les bras ouverts pour la recevoir, avec un grand cri profond comme un taureau qui râle, la bouche déjà emplie d'eau; les bras ouverts, étendus et raidis pour jamais. » Quel terrible *de profundis!*

M. Pierre Loti n'est pas de ces romanciers dont M. de Vogüé dit dans l'avant-propos de son beau livre *Le roman russe* : « Je ne croirai jamais que des hommes sérieux, soucieux de leur dignité et de l'estime publique, veuillent se réduire à l'emploi de gymnastes, d'amuseurs forains. Ces délicats sont singuliers ; ils professent un beau mépris pour l'auteur bourgeois qui s'inquiète d'enseigner ou de consoler les hommes, et ils consentent à faire la roue devant la foule, à cette seule fin de lui faire admirer leur adresse ; ils se vantent de n'avoir rien à lui dire au lieu de s'en excuser. » Les romanciers russes ne professent point la théorie de l'art pour l'art. Ils ont autre chose à faire. Quand Dostoievsky écrit ses *Humiliés et offensés*, Krestovsky *Madame Ridnieff*, Pisemsky *Mille âmes*, c'est moins pour nous amuser que pour nous instruire. Et les romans russes sont à proprement parler l'histoire de la race slave. Et quelle histoire! c'est à faire frémir.

Mais il faut terminer cette causerie bibliographique. Signalons en passant comme dignes d'intérêt la *Vie agricole dans le Haut-Maine au XIVe siècle* par M. André Joubert, monographie curieuse écrite d'après le rouleau inédit de Mme D'Olivet ; — les *Souvenirs du feu duc de Broglie* qui vont de 1785 à 1870 ; — *Pauvre Moshko!* mœurs galliciennes de K. E. Franzos traduites par Louis de Hessem ; — *Jean-de-Jeanne* par Emile Pouvillon et *Robert Burat* de Jules Claretie, qui vient d'entrer dans la petite bibliothèque littéraire de Lemerre, laquelle n'est ouverte qu'aux chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine.

Un Bibliophile.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL.

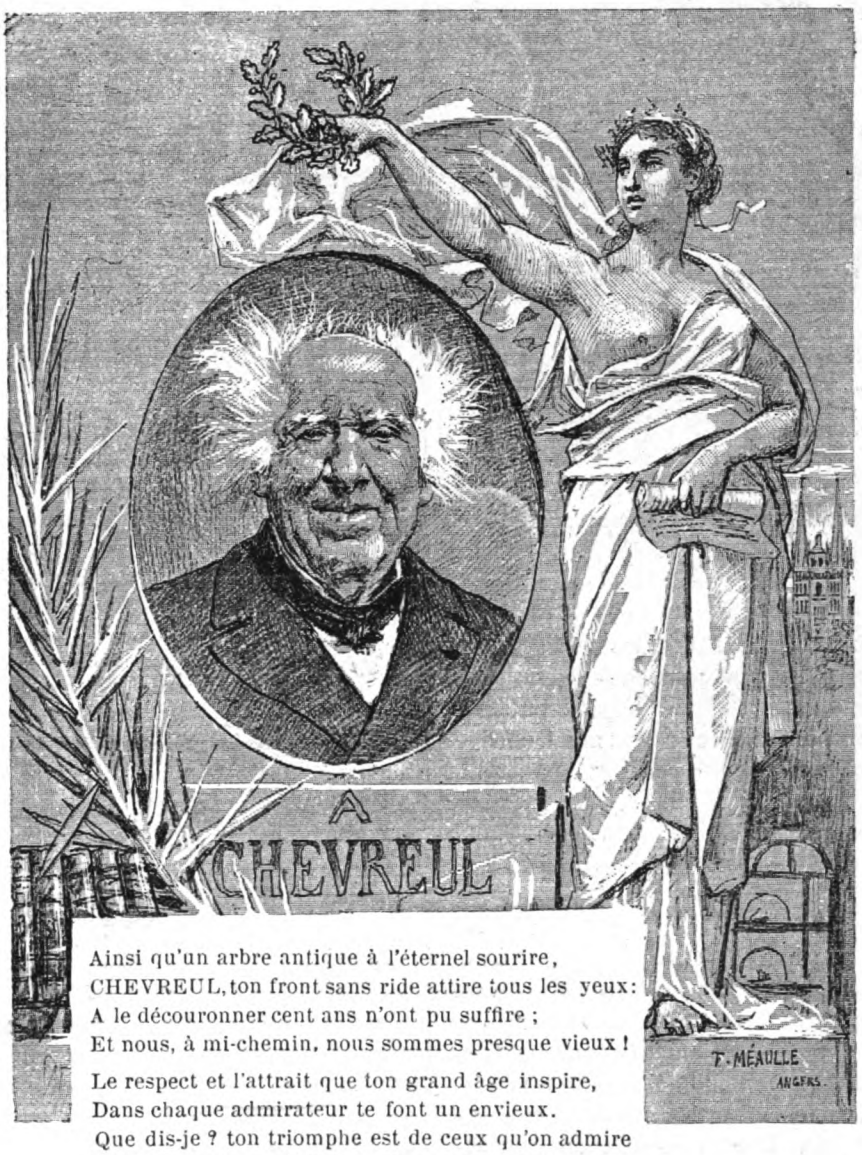
Laval, imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix, 41.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 17. | DIRECTEUR : M. Léon SÉCHÉ. | 1er AOUT 1886



Ainsi qu'un arbre antique à l'éternel sourire,
CHEVREUL, ton front sans ride attire tous les yeux:
A le découronner cent ans n'ont pu suffire ;
Et nous, à mi-chemin, nous sommes presque vieux !

Le respect et l'attrait que ton grand âge inspire,
Dans chaque admirateur te font un envieux.
Que dis-je ? ton triomphe est de ceux qu'on admire
Et dont, sans y prétendre, on se sent orgueilleux.

Salut ! penseur illustre ! Après cent ans de vie,
Ton âme de savoir ne s'est pas assouvie:
Ce haut labeur nous vaut le maître dans l'aïeul !

Va ! ton exemple est bon. Le travail régénère.
Tu ne dois qu'au travail ta gloire centenaire ..
— « A la gloire, au génie, au siècle de CHEVREUL ! »

HENRY JOUIN.

Digitized by Google

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

MICHEL-EUGÈNE CHEVREUL

Il vous est arrivé parfois, si vous avez quelque peu voyagé, de vous trouver au fond d'un ravin sombre et désolé, au milieu d'une nature sauvage où croissent pêle-mêle les ronces, les broussailles, les orties, où le passant qui veut se frayer une voie est forcé de laisser aux épines quelques lambeaux de ses vêtements et de sa chair ; là, se cachent des bêtes immondes qui se dévorent les unes les autres et vous souillent de leur contact ; tout en bas, à travers les rocs dénudés, gronde un torrent qui ronge ses bords et entraîne tout dans ses bonds impétueux, en faisant entendre un bruit sourd et menaçant. Vous restez muet, effrayé, attristé surtout, et vous vous demandez comment la vie—et quelle vie ! — peut exister en ce chaos. Levez un peu les yeux, regardez plus haut, gravissez quelques rochers et votre tristesse va disparaître comme par enchantement. Votre visage sourira de nouveau ; votre poitrine se dilatera et votre âme retrouvera toutes ses pensées consolantes. Pourquoi ? c'est qu'une plaine verte et fertile s'étendra devant vous ; vous apercevrez des arbustes fleuris, et, dominant l'abîme et la plaine, de leur sérénité majestueuse, trois ou quatre chênes, hauts et droits, toujours jeunes malgré les siècles ; leurs vastes branches couvrent le voisinage ; ils abritent dans leurs rameaux des milliers d'oiseaux qui gazouillent et protègent de leur ombre le laboureur qui moissonne, l'amoureux qui rêve et le poète qui chante.

N'est-ce pas une impression pareille et plus profonde encore que nous ressentons, lorsque, détournant les regards de nos mesquines dissensions, de nos sottes rivalités, de nos stupides ambitions, de nos haines basses et misérables qui s'acharnent après tout ce qu'il y a de beau et de grand, nous pouvons les reporter sur ces grandes et belles figures qui semblent l'incarnation du dévouement, de la science et de la vertu ; qui se tiennent à l'écart, comme indifférentes à ce qui se passe autour d'elles, et, sans bruit, répandent à pleines mains leurs bienfaits sur l'humanité tout entière ? Ne sommes-nous pas heureux, et ne reprenons-nous pas espoir, lorsque, dédaignant nos petits Alcibiades qui s'agitent, tout puissants pour le mal, vrais eunuques pour le bien, nous pouvons contempler nos Platon et nos Socrate, et nous souvenir qu'hier nous avions Victor Hugo et qu'aujourd'hui nous possédons encore, à côté de Jules Simon et Renan, de Lesseps, Pasteur et Chevreul ?

Chevreul ! quel beau nom la foule aurait à acclamer, si la foule acclamait les hommes vraiment grands parce qu'ils sont vraiment utiles ! Quelle leçon ne pourrait-elle pas tirer de cette vie si longue et si bien remplie qui a plus fait pour la gloire et la fortune de la France que tous les ambitieux au nom retentissant qu'il a pu voir durant son existence séculaire.

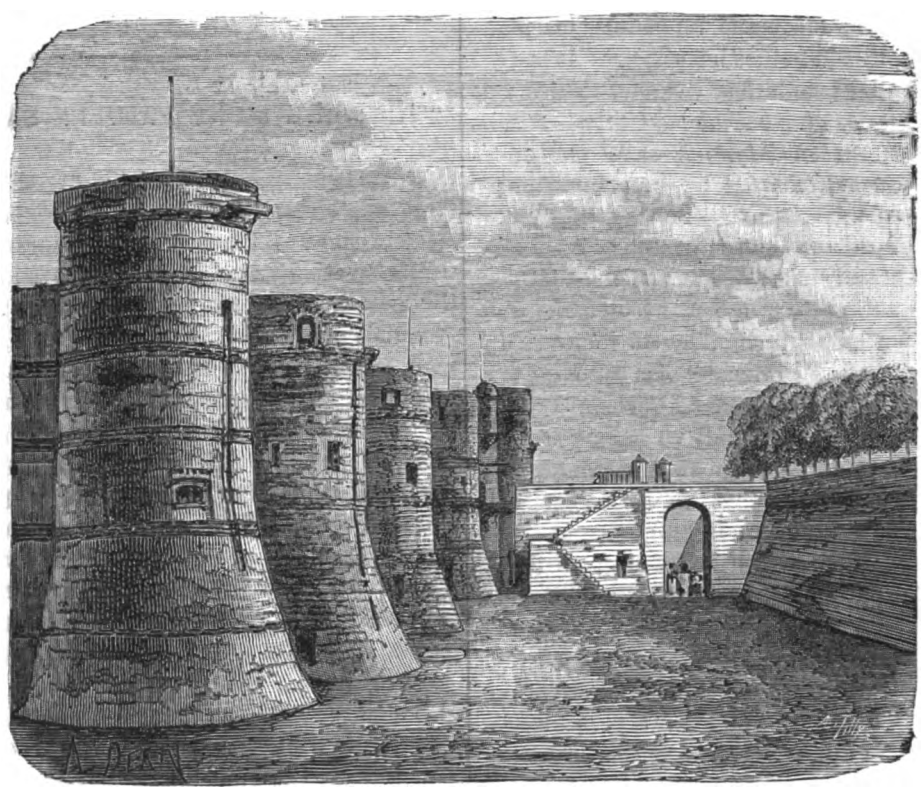
Nous n'avons pas l'intention de faire ici la biographie complète de l'illustre savant ; il faudra, nous l'espérons, attendre longtemps encore, jusqu'au vingtième siècle peut-être, car Chevreul qui a vu les quatorze dernières années du dix huitième siècle, si terribles et si grandioses, pourrait bien voir se lever l'aurore du siècle nouveau. Nous ne sommes pas seul à avoir cette espérance ; l'auteur d'une des œuvres les plus vastes qui aient été entreprises par un homme seul, et à laquelle l'Institut a décerné sa plus haute récompense, M. Célestin Port, qui a doté l'Anjou de son *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, nous écrivait dernièrement : « ....La biographie de M. Chevreul ne m'a « jamais préoccupé pour beaucoup de raisons, et la « première c'est qu'il me survivra sans doute, étant « en si beau chemin. Je lui devrais pourtant un bel « article, puisque c'est à lui que je dois ma nomina« tion en Maine-et Loire, sans que j'aie connu M. Che« vreul autrement que par une ou deux visites, sur la « présentation d'un homme admirable, mort jeune, « M. de Sénarmont, son ami d'il y a trente ans... »

Quand il s'agit d'hommes comme Chevreul, tous les détails qui les concernent, même indirectement, ont leur intérêt. Il semble qu'on n'en sache jamais assez sur leur compte, on veut tout connaître : leur famille, leurs amitiés, les lieux qu'ils ont préférés, où ils ont vécu, ne fût-ce qu'un seul jour. On s'imagine, et avec quelque raison, que l'homme est là tout entier, avec son cœur, sa pensée et son âme.

Depuis trois siècles, au moins, les ancêtres paternels et maternels de notre illustre compatriote étaient célèbres en Anjou dans la médecine et la chirurgie : seul, son grand-père fit exception à la règle : il s'était établi à Angers comme maître potier d'étain. Mais son père, Michel Chevreul, avait repris la tradition. Il était né à Angers le 26 janvier 1754 et il mourut dans la même ville à l'âge de 91 ans et demi, le 2 juillet 1845. Il acquit une grande notoriété comme

Digitized by Google

médecin et chirurgien non seulement dans sa ville natale, mais encore à Paris, où ses savants écrits étaient justement appréciés. A vingt-cinq ans, il fut nommé inspecteur des cours d'accouchement de la généralité de Tours, et il ouvrit dans la maison de Gilles Chevreul, son oncle, rue des Grandes-Écoles, un cours théorique et pratique qu'il continua jusqu'à la Révolution. En 1782, il publia son *Précis de l'art des accouchements*, que le gouvernement fit distribuer à toutes les sages-femmes de la généralité et qui devint bientôt populaire. Les honneurs — tels qu'il pouvait les ambitionner — ne lui manquèrent pas : la Société royale de médecine de Paris lui donna le titre de membre correspondant. Le 15 septembre 1786, quinze jours après la naissance de Michel Eugène, qui devait illustrer à jamais le nom de Chevreul, le 19 brumaire an IX, il fut nommé conseiller municipal, puis conseiller d'arrondissement, et le 23 septembre 1820, directeur de cette fameuse école de médecine qui produisit les Billard, les Béclard, les Ollivier, les Chevreul et tant d'autres. « Il put, dit « M. Célestin Port, jusqu'aux dernières années d'une



CHATEAU D'ANGERS

« noble vieillesse, jouir de la gloire de son fils et du « respect affectueux dont l'entouraient ses conci- « toyens. » Le docteur Pariset, secrétaire de l'Académie de médecine, a consacré l'un de ses éloges de fin d'année au père de notre centenaire, et a rendu un juste hommage au savant médecin, à l'éminent praticien, au professeur clair et méthodique, à l'écrivain précis et souvent élégant. La femme du médecin angevin, Etiennette Bachelier, d'une famille médicale qui remontait aussi à plusieurs siècles, vécut encore longtemps après son mari ; elle mourut à Angers, dans la rue Saint-Maurille, âgée de plus de quatre-vingt-treize ans. On voit que la longévité est de tradition dans cette famille aussi bien que l'amour de la science et la pratique des fortes vertus.

C'est le 31 du mois d'août, sur les huit heures du soir, au numéro 11 de la rue des Deux-Haies, que naquit Michel-Eugène Chevreul. L'un des plus renommés et des plus savants médecins d'Angers, le docteur Farge, qui a publié quelques pages pleines de cœur et d'admiration sur l'illustre centenaire, pages auxquelles nous ferons de nombreux emprunts, a reproduit l'acte de baptême de Chevreul, daté du lendemain 1er septembre. L'église Saint-Pierre, où se fit le baptême, n'existe plus, mais le souvenir en restera longtemps à Angers, grâce à Chevreul, et grâce aussi à son dernier curé, le fameux Claude Robin, savant comme Rabelais et populaire comme lui dans l'Anjou. Claude Robin signa l'acte de baptême du nouveau-né.

On pourrait croire que la municipalité d'Angers, qui est fière de la gloire de son compatriote et a voulu lui rendre hommage en donnant son nom à une des voies de la cité, aurait choisi la rue des Deux-Haies, où il est né. Mais elle n'y a pas songé, et c'est l'ancienne rue Flore qui a eu l'honneur de perdre son

Digitized by Google

nom mythologique pour prendre celui de Chevreul. La Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers a réparé cet oubli : elle a fait placer à ses frais, avec l'autorisation de l'administration municipale, une plaque commémorative de la naissance de son illustre président d'honneur; et cette maison conservera d'autant mieux la mémoire du savant chimiste, qu'elle appartient à l'un de ses plus fervents admirateurs, au docteur Farge, dont nous avons déjà prononcé le nom.

Le quartier où naquit Chevreul, malgré ses rues tristes et étroites, était le foyer intellectuel de la cité angevine : c'était là que vivaient, étudiaient, professaient les docteurs en médecine ou ès-lois, les maîtres en chirurgie, les chanoines lettrés; près de la rue des Deux-Haies, dans celle des Grandes-Ecoles, on pouvait voir « *l'un des plus beaux bastiments d'An-* « *gers, portant à ses six pignons les écussons des* « *six nations universitaires.* » De tout temps, Angers avait été la ville savante de l'Ouest ; et il n'y eut pas même une éclipse aux heures troublées de la Révolution. Comment, en effet, les sciences et les lettres auraient-elles pu succomber, même un moment, sur ces rives angevines qu'avait chantées du Bellay, d'où étaient partis les Bodin, les Bernier, les Ménage, où fut élevé Rabelais, où étudia Buffon ! Certes, l'Anjou, comme le reste de la France, avait vu passer sur lui cette tempête épouvantable qui portait partout le ravage et la fécondité, les anciennes institutions étaient tombées, mais la plupart des maîtres, que l'amour de l'étude avait jetés dans la vie religieuse, se trouvaient, par cette étude même, préparés aux idées nouvelles; les uns, comme Benaben et Héron, les accueillirent avec enthousiasme, les autres les subirent; et presque tous, dès l'an IV, au moment de la création de l'Ecole centrale d'Angers, qui devint plus tard le lycée, se retrouvèrent dans les différentes branches de l'enseignement; ils eurent pour disciples des écoliers d'élite ; on put voir sur les mêmes bancs : P. J. David, le grand statuaire, Augustin Béclard, le savant professeur d'anatomie, Millet, Guépin, Bastard, Grille et tant d'autres, et Chevreul, enfin, qui y passa six années, de onze à dix sept ans.

(à suivre) F.-L. ADAM.

LA CHANSON DES MOUSSES

Nos sabots de bois claquent sur la grève
Et le vent se joue avec nos cheveux ;
Nous sommes Bretons, nous disons : Je veux !
Et dans nos grands yeux luit l'azur du rêve.

Protégez-nous, sainte Anne, ô reine de l'Armor !
Quand le père partit sur la mer infinie,
Il était fort et brave, et défiait la mort :
Mais nul n'a consolé sa tragique agonie.

Nos sabots de bois font un bruit joyeux :
Oh ! quand irons-nous sur la mer sauvage
Chasser les Anglais comme nos aïeux.
Ou mourir comme eux dans un abordage !

Protégez-nous, sainte Anne, ô reine des Bretons !
Autour des noirs écueils le flot écume et gronde ;
Mais avec l'Océan, à notre tour, luttons !
Nous irons te revoir, père endormi sous l'onde.

Nos sabots de bois ne chanteront plus.
La mère attendra du haut de la grève
Ceux qui s'en iront avec le reflux :
L'abîme est immense et la vie est brève.

LUD. JAN

HISTOIRE D'UNE FAMILLE SAUMUROISE

Il n'est probablement jamais arrivé que l'historien soit né, à deux siècles de distance, dans la même maison que les héros dont il raconte les aventures. Cette particularité va se présenter aujourd'hui, car la demeure où je naquis le 20 février 1813, et que j'ai vendue en 1861, était occupée en 1610 par Marc Duncan, gentilhomme écossais, principal du collége des protestants à Saumur, professeur et médecin, dont la renommée s'était étendue si loin, que Jacques Ier, roi d'Angleterre, lui adressa les offres les plus brillantes pour qu'il vînt s'attacher à sa royale personne. Mais Duncan venait d'épouser en secondes noces une jeune fille de l'une des meilleures familles de la ville. Celle-ci ne voulait pas quitter sa ville natale, ses amis, ses parents. Duncan sacrifia sa fortune aux désirs de sa jeune épouse et resta à Saumur, où il mourut en 1640.

Il s'était marié une première fois, en 1611, et de ce premier mariage naquirent trois fils qui, comme les célèbres mousquetaires de Dumas, — Athos, Porthos et Aramis, — et suivant une mode assez commune alors, prirent des noms de fantaisie, et jouèrent un rôle dans la première moitié du dix-septième siècle, sous les pseudonymes de Cerisantes, Saint-Hélène et Montfort. Saint-Hélène seul eut un fils, et il y eut ceci de singulier dans cette famille, que ces cinq personnages semèrent leurs cendres dans cinq royaumes différents : Duncan en France, Cerisantes en Italie, Saint-Hélène en Angleterre, Montfort en Suède, et le fils de Saint-Hélène en Irlande.

Notre maison occupait l'une des extrémités de la rue du Puits-Tribouillet. La façade était ornée de deux tourelles portées sur des culs-de-lampe, et la cage de l'escalier se trouvait dans une tour qui continuait à s'élever au-dessus du second étage pour se terminer par une plate-forme d'où la vue s'étendait au loin.

Un autre Duncan, de la même famille, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et s'établit à Berne. « Les livres qu'il a publiés sont ex-

Digitized by Google

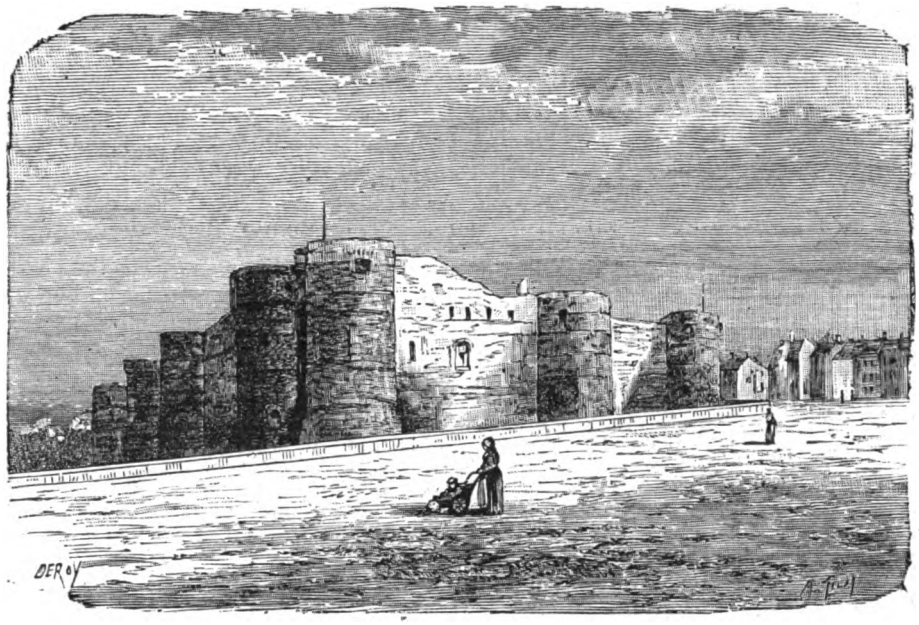
cellents et lui ont fait beaucoup d'honneur », dit Bayle, qui fut son ami. Voici le titre de l'un d'eux, qui probablement n'était pas le meilleur :

Avis salutaire à tout le monde contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé.

Marc Duncan écrivit également plusieurs ouvrages de science et de philosophie, parmi lesquels un *Discours contre la possession des religieuses ursulines de Loudun* (1634), qui obtint un tel succès que Laubardemont dénonça au cardinal de Richelieu le livre et son auteur, et eût fait à celui-ci une terrible affaire si Duncan, bien que huguenot, n'eût pas été le médecin et l'ami de Nicolas du Plessis-Richelieu, sœur du terrible cardinal et femme du maréchal de Brezé, gouverneur de l'Anjou. Ils habitaient le château de Milly, à trois lieues de Saumur. Le maréchal n'aimait pas à être dérangé par les importuns, et il avait composé deux vers, — véritable poésie de gentilhomme — qu'il fit graver au-dessus de la porte de son cabinet :

Dans ce lieu de retraite, je n'aime pas le bruit.
Que nul n'y entre, qu'invité ou conduit.

Marc Duncan avait l'amour de la science et le courage de son opinion. Calviniste, il flairait une odieuse mystification, et n'était pas fâché de prendre l'Église en flagrant délit de fraude. Il suivit donc la foule qui



AUTRE VUE DU CHATEAU D'ANGERS

accourait de Paris même à Loudun. « La ville et les hôteliers s'y enrichirent », dit Tallemant des Réaux. Mme d'Aiguillon, dont nous aurons à reparler, Mme de Montausier, l'ex demoiselle de Rambouillet, furent de celles qu'y attira la curiosité. Les amis de Duncan voulaient le dissuader de se lancer dans une polémique périlleuse. Il leur répondit qu'il était médecin, et comme tel, *animal incombustibile propter religionem.*

Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, jeune, brillant orateur, mais prêtre de mœurs faciles, avait attaqué les privilèges des capucins, s'était élevé contre certaines pratiques dévotieuses, se montrait bienveillant pour les protestants, et n'avait pas craint de se prononcer hautement contre le célibat des prêtres. Applaudi par les hommes, recherché par les femmes, il osa disputer aux capucins la direction des Ursulines. Les capucins tenaient à conserver leurs pénitentes, et réclamèrent auprès de leur chef, le fameux Père Joseph, « l'éminence grise », le bras droit du cardinal de Richelieu.

Urbain Grandier était, en somme, en avant de son siècle, et il devait expier ce crime irrémissible. On commença par l'accuser d'être l'auteur d'un misérable pamphlet contre Richelieu, sous le titre de : *Lettre de la cordonnière de la reine à M. de Baradas.* C'en était assez pour décider le vindicatif cardinal à se défaire du curé de Loudun. On sait quels désordres régnaient alors dans les couvents, où les filles des familles nobles étaient jetées par l'avarice de leurs parents, qui voulaient laisser toute leur fortune à l'ainé, à l'exclusion des autres enfants. Prédisposées aux fureurs de l'hystérie par la rigueur d'un célibat contraire aux lois de la nature, les Ursulines ne virent pas impunément le beau prêtre. Son esprit, sa figure, avaient fait une forte impression sur ces pauvres filles. Pour n'avoir pas à rougir de certaines faiblesses, elles voulurent croire que leur fragilité tenait à des causes surnaturelles. Le diable les tenait, leur envoyait des visions, des rêves criminels. On se

Digitized by Google

dit ensorcelées, et on le dit bien haut ; et bientôt le bruit se répandit que des spectres, des fantômes avaient apparu aux religieuses, et que des diables s'étaient logés dans le corps de plusieurs d'entre elles...

Les Ursulines avaient pour supérieure une parente de Laubardemont, l'âme damnée de Richelieu, celui que Boisrobert définissait : *Vir bonus, strangulandi peritus*, et qui, lorsqu'une belle journée s'annonçait bien ensoleillée, s'écriait, non sans quelque mélancolique regret : Ah ! qu'il ferait bon pendre aujourd'hui !

Richelieu lui confia la direction de l'affaire, et alors commença la procédure la plus révoltante qui fut jamais. Parmi les témoins cités par Laubardemont, on vit figurer Astaroth, de l'ordre des Séraphins, Asmodée, de l'ordre des Trônes, Achar, de l'ordre des Principautés, et une foule d'autres démons, Acaor, Zabulon, Uriel, Belzebuth, qui déposaient en latin par la bouche des religieuses. Je ne sais plus quel cardinal disait qu'il ne lisait jamais son bréviaire de peur de gâter sa latinité. Les diables de Loudun n'en étaient pas même au latin du bréviaire, ils faisaient des solécismes, et un mauvais plaisant prétendit qu'ils n'avaient pas poussé leurs études plus loin que la troisième.

Le 17 décembre 1633, Urbain Grandier avait été arrêté et conduit au château d'Angers. Pendant sept longs mois, on entendit ces étranges témoins, on exorcisa les nonnes, et s'il faut en croire G. Legué, l'un des dix-huit ou vingt auteurs qui ont écrit sur les Possédées de Loudun, on alla jusqu'à administrer un lavement d'eau bénite à la supérieure des Ursulines pour chasser un diable qui avait élu domicile dans son bas-ventre.

Enfin le malheureux curé de Saint-Pierre de Loudun fut déclaré « atteint et convaincu du crime de magie, maléfices et possessions arrivées par son fait ès-personnes d'aucunes religieuses, et condamné à faire amende honorable, nu-tête, et être son corps brûlé vif, avec les pactes et caractères magiques estant au greffe, ensemble le manuscrit par lui composé contre le célibat des prêtres, et les cendres jetées au vent. »

Cet arrêt, aussi stupide qu'abominable, fut exécuté devant l'église de Sainte-Croix, à Loudun, le 18 août 1634, après que Grandier eut été appliqué à la torture ordinaire et extraordinaire, — si extraordinaire que la moelle s'échappa des os brisés de ses jambes. Sa fermeté ne l'abandonna pas un seul moment ; il protesta n'être point magicien, et préféra mourir sans confession, plutôt que d'accepter pour confesseur un moine franciscain qui s'était montré acharné contre lui au cours du procès. Il était âgé de 44 ans.

La responsabilité de ce grand crime juridique, où l'odieux le dispute au burlesque, pèse sur la mémoire du cardinal de Richelieu. L'heure approche où il sera possible de réviser le procès du curé de Loudun. Voilà que l'Académie de médecine, après avoir, depuis tout juste cent années, nié de la façon la plus absolue l'existence du magnétisme, est à la veille de le *découvrir*. Il est vrai que, pour dérouter les indiscrets, elle lui met un faux nez, le baptise d'un faux nom, et l'appelle hypnotisme. J'en suis bien fâché pour la très docte Faculté, mais là encore elle *découvre* une vieillerie, et je suis plus que personne en situation de l'affirmer.

Il y a vingt ou vingt cinq ans, Louis Desnoyers, alors chargé de la direction du feuilleton au *Siècle*, eut l'idée d'une série d'articles qui portait le titre général de : *Tout Paris*. Le succès que venait d'obtenir la première édition de mon *Histoire des Paysans* m'avait ouvert la porte de plusieurs journaux, notamment du *Siècle*. Desnoyers me demanda d'écrire un article sur les sciences occultes, et j'exposai, sans prendre parti ni pour ni contre, ce qu'étaient le magnétisme, le spiritisme, la chiromancie, la cartomancie, et je n'eus garde d'oublier l'hypnotisme. J'avais assisté à des séances publiques qu'avait données un certain docteur Philipps, qui l'appelait aussi Braidisme, du nom de l'Anglais Braid, qui en est l'inventeur. Je vis le docteur Philipps, et il m'avoua que magnétisme et hypnotisme étaient une seule et même chose, et que c'était toujours du somnambulisme obtenu par un procédé différent.

Si donc, au lieu de tâtonner dans l'obscurité comme ils le font, les médecins mettaient tout bonnement un de leurs sujets hypnotisables entre les mains de quelque puissant magnétiseur, ils sauraient en huit jours de temps le parti que l'on peut tirer d'une chose très sérieuse, très réelle, et qui mérite que l'on consente enfin à s'en occuper.

Il y a toujours eu des extatiques et des somnambules naturels. L'Église a fait des saints et des saintes de ceux qui parlaient dans son sentiment. Les autres, elle en faisait des possédés et des sorciers, et les brûlait sans pitié pour la plus grande gloire de ce faux dieu qu'elle a fait à son image, de ce monstrueux Teutatès, dont le passe-temps sera, pendant toute une éternité, de repaître ses narines divines de cette immense odeur de chair rôtie qui, des mondes détruits, montera comme un encens vers son trône redoutable.

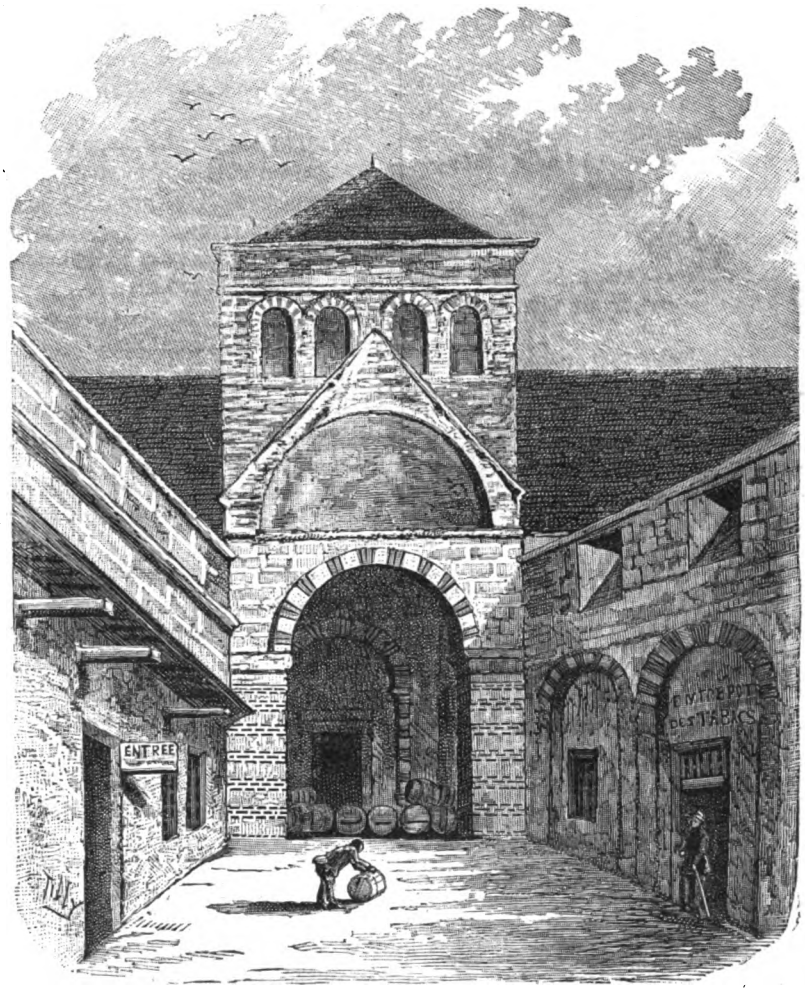
Dans la dernière année du seizième siècle, une pauvre fille de Romorentin, Marthe Broissier, ne monta que la première marche du bûcher. Il s'accomplissait autour d'elle des phénomènes que l'on ne pouvait expliquer. L'affaire fit du bruit. La faculté de théologie intervint, la déclara possédée du démon. Le premier médecin de Henri IV, Marescot, demanda à l'examiner, et, en une ligne, rendit un arrêt applicable à la plupart des cas analogues : *A naturâ multa, plura ficta, a dæmone nulla.* — « Rien de tout cela ne vient du démon, plusieurs faits sont simulés, beaucoup sont naturels. »

Un théologien l'eût brûlée ; le savant la sauva.

Digitized by Google

Marc Duncan, dans le livre qu'il publia sur la *Diablerie de Loudun*, ne pouvait que répéter ce qu'avait dit Marescot. Il osa attribuer à « la mélancolie », — on dirait aujourd'hui à l'hystérie, — les phénomènes observés sur les prétendues possédées ; il rit au nez des diables et des juges, et pleura sur la destinée fatale de l'infortuné curé de Loudun.

Que Duncan me pardonne si, né en 1813 dans la maison qui était la sienne et dans laquelle naquit son fils Cerisantes en 1613, j'ose me montrer plus hardi au dix-neuvième siècle qu'il ne pouvait l'être au dix-septième. Pour moi, Urbain Grandier fut un magnétiseur inconscient, un fluidique du plus haut titre. Une force inconnue s'échappait de lui, il rayon-



ÉGLISE SAINT-MARTIN D'ANGERS (Actuellement entrepôt de tabacs)

nait, en quelque sorte, et imposait sa mystérieuse influence à tout ce qui l'approchait.

Rappelez-vous, au chapitre VIII de l'Evangile selon saint Luc, l'épisode de cette femme atteinte depuis douze années d'un flux de sang ; elle s'approche de Jésus, touche ses vêtements et est guérie.

« Or Jésus dit : — Quelqu'un m'a touché, car *j'ai senti qu'une force est sortie de moi !* »

A un degré moindre, *une force* se dégageait du curé de Saint-Pierre de Loudun. Seulement, cette force agissait sur des vierges hystériques, et au lieu de les guérir, il ne pouvait qu'aggraver leur mal.

Pour écrire son roman de Joseph Balsamo, Alexandre Dumas avait étudié le magnétisme. Cette étude le conduisit à faire un drame sur Urbain Grandier. Lui aussi en fait un magnétiseur inconscient, et j'estime qu'il est dans le vrai.

(*A suivre*).

EUGÈNE BONNEMÈRE.

LES BOIS SE MEUVENT

LÉGENDE BRETONNE

En ces jours de printemps, mon Dieu ! que les landes d'Orgères, en Bretagne, sont belles !

A la place, où naguère encore les ajoncs dressaient leur tête épineuse, les moissons, grâce à une culture intelligente, déroulent à perte de vue leur nappe verte. De distance en distance, les genêts en fleurs englobent les blés dans un cadre d'or ; les bluets, les marguerites, les coque

Digitized by Google

licots montrent, parmi les épis, le bleu, le blanc, le rouge, nos trois couleurs nationales.

Le thym sauvage, qui tapisse le bord des sentiers, embaume l'air au passage; l'alouette plane et gazouille dans la nue, et le grillon, au ras du sol, parmi les herbes agite son crin-crin.

Certes, en voyant les landes d'Orgères, si verdoyantes, si parfumées, si pleines de chansons, on ne dirait pas qu'elles renferment une page terrible d'histoire ancienne et que là s'accomplit un drame sanglant, lors de la conquête des Gaules par les Romains.

Nos ancêtres, les Gaulois-Armoricains, y combattirent César, dans la personne de l'un de ses lieutenants et lui firent subir des pertes sensibles ; dans une partie de la lande que l'on nomme le *Grand-Enclos*, une légion fut surprise, ensuite massacrée presque tout entière.

Mais, objecteront les savants, César ne mentionne pas cet incident dans ses Commentaires?...

Pour une raison bien simple, Messieurs, pour une raison bien simple; c'est que le grand capitaine est plus soucieux de sa gloire que de la vérité.

Il raconte les événements capables de rehausser son prestige; il passe sous silence les faits qui pourraient l'amoindrir.

Dans un style bref, incisif, qui semblerait tracé avec la pointe d'une épée, César dit bien avec autant de sang-froid que de fatuité : *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*; mais jamais, non jamais il n'ajoute : J'ai subi un échec, j'ai été battu.

Diantre! ces choses là se pensent, ne se disent pas et s'écrivent encore bien moins.

César pourtant n'attaqua pas impunément nos ancêtres, il dut compter avec une nation aussi belliqueuse que la Gaule.

Entre autres, notre province, la vieille et tenace Armorique, qui posséda toujours pour diadème une couronne de rochers, qui, sans cesse assaillie par les flots, leur opposa toujours un dur front de granit, ne courba pas facilement la tête.

Avant d'imiter l'exemple de ses voisines, les autres contrées gauloises, avant de céder devant le génie militaire, avant de subir la conquête, sans doute elle abattit d'une manière désastreuse, sa main sur les maîtres qui voulurent lui donner des fers.

L'épisode des landes d'Orgères en est une preuve ; malgré les siècles, il est toujours profondément gravé dans la mémoire des habitants du pays, qui se le racontent de père en fils.

Je l'ai connu dans une circonstance qui mérite d'être signalée.

Revenant du petit bourg de Crévin, j'avais traversé les bois de Pouez, quand tout-à coup, devant moi, dans un sentier qui se déroulait parmi les bruyères, se dressa une étrange apparition.

C'était un paquet d'arbustes qui, traînant jusqu'à terre, dissimulait la personne qui le portait et paraissait marcher tout seul.

Au bruit de mes pas, le paquet fit volte-face et je reconnus, à demi-ensevelie sous des bruyères qu'elle avait chargées sur ses épaules, la mère Marie, une marchande de balais, une bonne vieille coiffée de la traditionnelle *mentonnière*, ainsi nommée parce que ce bonnet de linge est assujetti par des brides sous le menton.

Après avoir cueilli un lourd butin de tiges flexibles, dans les bois, la brave femme regagnait sa demeure, clopin clopant, son bâton à la main.

Plusieurs fois déjà j'avais rencontré cette bonne vieille dans mes excursions et, à ma demande, plusieurs fois, elle m'avait donné divers renseignements sur le pays. L'occasion était trop belle pour ne pas interroger de nouveau la marchande de balais.

Eh bien ? mère Marie, connaissez-vous toujours de ces histoires que vous racontez si bien ?

Dame oui ! monsieur, j'en connais encore, voulez-vous que je vous dise celle des *bois qui se meuvent?*

Je ne demande pas mieux, mère Marie, je ne demande pas mieux.

La marchande de balais posa son fardeau par terre, puis, s'en servant comme d'un siège, elle me raconta ce qu'elle savait concernant le drame des landes d'Orgères.

Son récit, rempli de vieilles locutions ne manquait pas d'originalité, mais pour l'intelligence du sujet, j'ai cru devoir le traduire à ma manière.

Devant nous, à cinq ou six cents mètres, s'étendait un carré de moissons qui tenait, à lui seul, presque un quart de la lande. La vieille allongea son bâton dans cette direction :

Ceci, dit-elle, est le Grand-Enclos, où les Romains avaient coutume de camper.

Le Grand-Enclos en effet, comme a été à même de le constater celui qui écrit ces lignes est un point culminant, assez stratégique.

Aujourd'hui transformé en un vaste champ fertile, ce terrain penché vers le nord, n'était à l'origine qu'un côteau aride, plus ou moins garni d'ajoncs et de bruyères, au versant peu escarpé, à la base baignée par deux pièces d'eau : l'étang de la Poste et celui de la Justice.

Au couchant, il est bordé par la route nationale qui relie Nantes à Rennes. Au midi, le côteau est protégé par le paysage touffu dans lequel s'abrite l'Hermitière et surtout par l'épaisse ligne de verdure que l'on appelle les bois de Pouez.

Ajoutez que, à cette place, vous dominerez tout le pays; devant vous la Chaussairie groupe, dans le lointain, ses blanches maisons, comme un troupeau de brebis ; plusieurs bourgs, Chartres, Châtillon, Noyal, Saint-Erblon, Vern, Nouvoiton, émergent du feuillage ; les uns à demi cachés par les arbres, les autres fièrement campés le long des collines qu'arrose la Seiche.

Enfin, à l'extrême horizon, Rennes montre ses tours et ses monuments, confus par la distance et assez semblables aux crêtes d'un rocher.

Dans le Grand-Enclos, continua la mère Marie, du temps de ma jeunesse, on voyait une enceinte entourée de fossés et couronnée par des talus. Vous pouvez m'en croire, car j'y ai gardé bien des fois mes bestiaux; depuis quelques années le terrain a été nivelé par le passage de la charrue.

Les soldats de César avaient dressé leurs tentes dans cette enceinte, d'où ils partaient chaque matin, par cohortes bien disciplinées, pour se disperser dans le voisinage.

Nos pères, les Gaulois-Armoricains, venaient bravement à leur rencontre, sans ordre, la poitrine découverte, n'ayant, dans leurs mains, qu'une hachette en silex, ou bien un glaive d'une trempe si mauvaise qu'il se tordait presque, à chaque coup qu'il donnait.

Ces téméraires, qui n'avaient pour eux que leur audace, je vous le demande, que pouvaient-ils contre des adversai

Digitized by Google

VUE GÉNÉRALE DE DINARD

La Plage un jour de courses.

res bien dirigés, protégés par des boucliers et armés de bonnes lances et de javelots, à la pointe solide?

La plupart du temps, ils étaient taillés en pièces, ou bien repoussés, ils se retiraient la rage dans le cœur!

Oh! ces fiers Armoricains qui, en compagnie de leurs frères, les autres Gaulois, avaient jadis promené en vainqueurs, à travers le monde, l'emblème du courage, le coq essorant qui leur servait d'enseigne! ces intrépides qui ne craignaient qu'une seule chose: *la chûte du ciel sur leur tête*! ces farouches guerriers qui avaient mis Rome à deux doigts de sa ruine! oh! de quel dépit, de quelle noble indignation n'étaient-ils pas animés, lorsqu'ils se voyaient obligés de battre en retraite, sur leur propre terrain! Comme il leur tardait de se venger!

Bientôt l'occasion se présenta.

Après une série de combats, où, selon leur habitude, ils avaient laissé beaucoup de blessés et de morts Gaulois, sur leur passage, les Romains reposaient la nuit, sous leurs tentes dans le Grand-Enclos.

A l'entour, les sentinelles veillaient plutôt pour obéir aux règlements que par crainte d'une surprise; car les Barbares, ainsi que les Romains nommaient dédaigneusement leurs adversaires, étaient tellement décimés que, à l'heure présente, bien sûr ils devaient songer à demeurer tranquilles et non plus à guerroyer.

Les apparences justifiaient cette opinion : sous l'œil des étoiles, les landes d'Orgères reposaient dans le calme le plus complet : les tentes, au milieu du camp, dessinaient leurs silhouettes, alignées avec symétrie, tandis que, là-bas les bois se dressaient immobiles.

Appuyées sur leurs lances, les sentinelles éparses sur les talus, possédaient des idées en harmonie avec le spectacle qu'elles avaient devant elles et se livraient aux songes les plus paisibles; car que faire la nuit, en faction, à moins que l'on ne songe ?

Manlius, entre autres, qui montait la garde juste vis-à-vis les bois de Pouez, formait des projets pour l'époque, sans doute prochaine, où la campagne serait terminée.

Pour Manlius, c'en était fait de la Gaule en général et de l'Armorique en particulier; elles étaient vaincues. Bientôt le pays tout entier allait être morcelé, partagé, donné en récompense aux vétérans qui avaient pris part à la conquête.

Manlius se voyait lui-même déjà maître en partie de la région.

J'y posséderai une magnifique villa, se disait-il, alors fiers Barbares, désormais soumis, après vous

Digitized by Google

avoir combattus, je vous commanderai! vous serez mes serviteurs! vous serez mes esclaves! vous...

Le Romain n'acheva pas sa pensée, étonné, saisi qu'il fut par un incident étrange qui se passait dans la direction des bois de Pouez.

Le temps était calme; aucune brise, aucun zéphir ne traversait l'espace et pourtant Manlius remarqua que, devant lui, l'horizon de verdure était en mouvement.

La vieille Armorique semblait avoir compris les desseins que formait la sentinelle ennemie, elle protestait à sa manière. Sans doute elle avait reçu dans le flanc une large et profonde blessure par laquelle s'échappaient peu à peu ses forces et sa vie? Mais pour être blessée, l'Armorique n'était pas abattue, elle ne supportait pas que déjà l'on disposât de son sort.

Elle tressaillait furieuse, secouant son épaisse chevelure de végétation, elle répondait avec un sourd bruissement de feuilles froissées, les unes contre les autres :

Non! non, mes fils, les Gaulois-Armoricains, ne sont pas encore vaincus! Non Manlius! non tu ne seras pas leur maître! eux devenir tes serviteurs! tes esclaves! oh! jamais! jamais! non jamais!

Les bois de Pouez frémissaient, s'agitaient; de plus, prodige inouï, les bois se mettaient en marche.

Devant un pareil phénomène, le Romain crut d'abord à une illusion, bientôt il fut obligé de se rendre à l'évidence. Les arbres animés, comme par enchantement, avaient quitté leur place, puis, la cime ondulante, ils s'avançaient en colonnes serrées.

Manlius jette un cri d'alarme :

Les bois se meuvent! dit-il, *les bois se meuvent! les bois se meuvent!*

Un rire bruyant accueillit ces paroles, les autres gardes crurent que leur compagnon voyait double ou bien qu'il rêvait, événement assez naturel, au milieu de la nuit.

Le Romain pourtant ne se trompait pas, les bois ou plutôt les Armoricains, cachés par des ramées, arrivaient, en masse sur le camp.

Nos pères, instruits par l'expérience, avaient enfin compris qu'ils s'étaient trop longtemps fiés en leur propre valeur qu'iis s'étaient trop longtemps endormis à l'ombre de leurs lauriers, sans se perfectionner dans la science des combats.

La guerre avait changé de forme. Maintenant il ne s'agissait plus de se précipiter dans la mêlée, sans bouclier, en narguant le danger, ni de combattre, comme par le passé, dépouillés jusqu'à la ceinture, par mépris de la mort.

La bravoure, il est vrai, était toujours une belle et noble qualité, mais pendant la bataille la tactique, les feintes, les stratagèmes étaient d'un bien plus grand secours.

Voilà ce à quoi nos ancêtres avaient réfléchi, et ils avaient employé une ruse de guerre. Ils étraient entrés dans les bois voisins, où ils avaient coupé des branches d'arbres, puis, masqués chacun par un rameau qu'ils portaient d'une main, tandis que de l'autre ils tenaient une hache, ils approchaient, guidés par la faible clarté des étoiles.

Manlius aperçoit comme une marée de verdure qui, après avoir inondé le Grand-Enclos, tout-à-coup englobe le camp et l'environne de toutes parts :

Les bois se meuvent! crie une seconde fois le soldat clairvoyant, *les bois se meuvent! les bois se meuvent!*

Il est trop tard, les Armoricains jettent leurs branches d'arbres, escaladent les talus, massacrent Manlius et les autres gardes, bondissent dans le camp et s'éparpillent sous les tentes.

On entend le bruit des haches qui s'abaissent et qui frappent, accompagnées par les sourdes clameurs des Romains, égorgés encore tout endormis ; puis, plus rien.

Dans le Grand-Enclos, au sommeil de la vie avait succédé le sommeil de la mort.

Les landes d'Orgères furent ensanglantées, c'est vrai; mais dans la circonstance les Armoricains prirent une revanche sur leurs ennemis qui par centaines passèrent de vie à trépas.

Tel fut, à quelque chose près, le récit de la mère Marie :

Périssent! s'écria-t-elle, oui, périssent de la sorte tous ceux qui s'attaqueront à notre mère patrie!

A ces mots, mon interlocutrice se leva et brandit son bâton d'une manière terrible. Malgré ses soixante-dix ans passés, la vieille était encore vigoureuse et possédait, en ce moment, une attitude belliqueuse qu'accentuait sa mentonnière au sommet relevé, comme le casque d'un guerrier.

A part les mèches grises qui s'échappaient de son bonnet, à part son visage ridé par les ans, rougi, hâlé par le soleil, je crus voir, en la mère Marie, l'une de ces robustes gauloises qui, non seulement prenaient part aux délibérations publiques, mais encore combattaient, dans la mêlée, côte à côte, avec leurs maris. Elle ajouta :

N'est-ce pas, monsieur? les Romains étaient des ennemis comme qui dirait, de nos jours, les Prussiens?

Mieux que cela, brave femme, mieux que cela; s'il y avait entre ces deux peuples une ressemblance, elle serait en ce que les Prussiens sont amoureux de notre territoire et....., de nos pendules; mais pour égaler les Romains, jamais de leur vie. Ces derniers furent les maîtres du monde, tandis que les Prussiens ne les deviendront jamais, ou nous verrons!

Oh! malheur, riposta la vieille, s'il en venait jamais un par ici, gare à lui! Joignant le geste à la parole, elle épaula son bâton, comme pour mettre en joue un ennemi.

On le voit, le patriotisme fleurit toujours au pays d'Orgères aussi bien qu'ailleurs, puisqu'il se manifeste d'une manière aussi énergique chez une pauvre vieille femme.

Dans les landes, on aperçoit toujours des carrés rougeâtres. Dieu merci! ce ne sont plus des traces de sang, mais des bruyères qui décorent, de leurs grappes vivement colorées, les terrains respectés par la charrue,

Cependant, malgré que les moissons y couvrent la place jadis occupée par les cohortes ennemies, la plaine d'Orgères conserve, dans son abord, l'aspect du passé.

Les massifs du Rouzel, les taillis de la Corbière, les hauteurs boisées de la Plaissette, du Tertre, du Noyer, de l'Ourme, surtout les bois de Pouez, forment autour une ceinture épaisse et verdoyante.

La nuit, lorsque le vent secoue les ramées, les arbres, pêle-mêle, s'agitent en désordre comme des guerriers indisciplinés peut-être, mais tous animés par l'amour de la patrie et par le désir de la vengeance. Certes, les ombres Romaines qui errent encore, dans le Grand-Enclos, en voyant les silhouettes mobiles et menaçantes, se rappellent le carnage passé et s'écrient terrifiées: *les bois se meuvent! les bois se meuvent!*

JULES LOUAIL

19 juin 1886.

Digitized by Google

LETTRES NANTAISES

LES EXPOSITIONS DE NANTES

J'ai rendu compte, dans ma dernière lettre, de l'intéressante exposition d'ethnographie avec ses nombreux et très curieux spécimens des arts et des industries dans l'Extrême-Orient ; il me reste à vous parler des expositions de géographie commerciale et industrielle qui vont se fermer le 15 août pour faire place aux expositions des beaux-arts, d'archéologie, de photographie et de pomologie.

Cette promenade à travers les galeries du cours Saint-André sera rapide et vous me permettrez de passer sous silence toutes les exhibitions par trop commerciales, qui n'auraient aucun intérêt pour les lecteurs de la *Revue*, et de m'occuper seulement de tout ce qui peut avoir un caractère artistique ou scientifique.

Je commencerai donc par la partie artistique et je vous signalerai d'abord la belle série d'eaux-fortes de M. de Rochebrune, qui ne comprend pas moins de trente planches traitées avec le plus grand talent, et parmi lesquelles je remarque des vues de Chambord,

UN POSTE DE SAUVETEURS A DINARD

cette merveille de la Renaissance française, d'Ecouen, de Pierrefonds, de la cour du vieux Louvre, de l'hôtel de Cluny, de Notre-Dame de Paris, du château de Pierrefonds, du château de Chenonceaux, de Strasbourg bombardé, de Châteaudun, l'héroïque cité., etc. M. de Rochebrune est un travaillenr infatigable et un artiste de grand talent qui occupe le premier rang parmi les aquafortistes français.

Pénétrant ensuite dans une autre salle, je vous citerai les vues panoramiques des Alpes, par M. A. Civiale, de Paris. Ce travail qui, par une application scientifique de la photographie à la topographie, détermine avec la plus grande précision l'état actuel des Alpes, a été, paraît-il, l'objet, à l'Académie des sciences, de deux rapports dont elle a voté les conclusions entraînant de sa part la plus haute approbation.

Puis viennent les communications du *Club alpin français* et toute une collection d'albums, de dessins, de portraits, de plans, de photographies, documents du plus grand intérêt et qui vous permettent de faire rapidement un véritable voyage autour du monde.

Nous traversons ensuite les salles renfermant les appareils télégraphiques et téléphoniques, tous fort intéressants, puis aussi les galeries où se pressent, dans un désordre qui n'est point un effet de l'art, de nombreux produits du commerce et de l'industrie, pour arriver, en passant par les expositions du *Rowing-Club de l'Eden* et du *Sport nautique de l'Ouest*, avec leurs charmants modèles de bateaux et leurs très beaux fusains de notre compatriote M. Ch. Leduc, à ce qui, selon moi, présente le plus d'intérêt et ce que

Digitized by Google

vous me permettez d'appeler le clou de l'Exposition : je veux parler du groupe scolaire de géographie.

Les lycées de Nantes, de Caen, de Poitiers, de la Rochelle, de la Roche-sur-Yon, ainsi que le lycée de jeunes filles de Nantes ; puis les colléges communaux de Saint-Nazaire, Honfleur, Vannes, Évron, Coulomiers, Dieppe, Issoudun, Clermont, les écoles normales d'instituteurs de Savenay et d'institutrices de Nantes; celles de la Roche-sur-Yon, de Vannes, d'Angoulême, de Blois, de Guéret, de Loches, l'École professionnelle de Nantes, où le niveau des études est si élevé, et la remarquable institution Livet à qui la *Revue* a consacré un article justement élogieux ; les écoles communales de garçons et de filles de nos six cantons; les écoles primaires de Douarnenez, Bressine, Bordeaux, Bléneau, Saint-Vaast, la Hougue, la Capelle, Bourgneuf, de la Vendée, du Maine-et-Loire, du Morbihan, de l'Ille-et-Vilaine, de la Mayenne, de tous les points de la France et même de l'Algérie ; l'institution libre de Mlle Dominique, à Nantes, l'école Chevrolier à Angers, l'école professionnelle et ménagère de jeunes filles de Rouen, etc., ont envoyé des travaux, cartes en relief, plans, dessins, albums, cahiers de devoirs, qui viennent témoigner des heureux résultats obtenus grâce au zèle de nos instituteurs et aux sacrifices si pleinement justifiés de l'Etat et des communes de France.

Tout est intéressant dans cette exhibition, depuis les cahiers en grosse écritude d'écolier et les cartes naïvement dessinées des élèves de cinq ans, jusqu'aux travaux très soignés, aux belles cartes en relief des *grands*, ainsi qu'aux curieuses productions des instituteurs et des institutrices. A ce propos, je vous signalerai une très belle carte en relief de la Loire-Inférieure, embrassant 25 mètres de superficie, devant servir à la démonstration du système hydrographique, et dressé d'après les cotes du service vicinal, de l'état-major et des fortifications. Ce plan, qui n'a pas coûté moins de 5,000 heures de travail, a été exécuté par le personnel de l'école communale de garçons du quai Hoche, à Nantes, sous l'habile direction de M. Lesseur, directeur de l'école.

Avant de quitter le groupe scolaire, il convient de noter les 120 coiffures féminines en usage dans la Bretagne, l'Anjou, la Vendée, le Poitou, l'Angoumois, la Saintonge, le Bourbonnais, l'Auvergne, etc., réunies par les soins des institutrices de Nantes et du département, de même que les 66 coiffures féminines de l'Alsace et de la Lorraine envoyées par Mme Menestrel, directrice d'institution à Nancy, et qui viennent nous parler de nos chères provinces perdues.

Quand je vous aurai cité les belles expositions des chemins de fer et de l'industrie métallurgique, de la compagnie universelle du canal de Panama et de la compagnie du canal de Suez (plans, photographies, cartes, appareils), tous les produits français et coloniaux, les nombreux et curieux envois des sociétés de géographie de *Bordeaux*, de *l'Est*, de *Toulouse*, etc., puis les collections prêtées par le Muséum d'histoire naturelle de Nantes (singes anthropomorphes, collections régionales, faunes marines de l'Ouest de la France), enfin l'intéressante exposition du ministère de la guerre, avec de beaux trophées provenant des salles d'armes du Château, ses cartes admirables, ses précieux documents topographiques, nous sortirons des galeries du cours Saint-André, et nous nous rendrons sur le cours Saint-Pierre, par le pont métallurgique qui relie les deux expositions. Là nous pourrons constater que, exception faite de l'exposition de machines sortant des importantes usines Voruz, Renaud, Brissonneau, Lotz, des travaux de modelage, d'ajustage, de dessin envoyés par l'école professionnelle de Nantes et l'institution Livet, l'exposition du cours Saint-Pierre n'offre guère que l'aspect modeste d'un concours régional de sous-préfecture.

Nous n'y séjournerons donc pas plus longtemps et avant de terminer cette lettre, vous me permettrez de vous parler de l'exposition d'objets anciens organisée au musée archéologique à l'occasion de la réunion du LIIIe congrès de la Société française d'archéologie, qui s'est tenu à Nantes du 1er au 8 juillet.

Cette exhibition, à laquelle n'ont pris part que trois ou quatre collectionneurs de notre ville est, en quelque sorte, la préface de l'exposition de l'art ancien qui, ainsi que je vous l'ai dit, aura lieu au mois de septembre : elle en est aussi, à en juger par la rareté et la curiosité des objets exposés, la plus sûre garantie de réussite. Les collectionneurs sont nombreux à Nantes, et si tous répondent à l'appel qui leur sera adressé, nul doute que l'exposition rétrospective qui se prépare ne présente aux visiteurs de véritables merveilles d'art et de curiosité.

Je vous citerai d'abord la curieuse série de vues du vieux Nantes, communiquée par M. H. Laurant, un collectionneur érudit qui a su réunir à force de travail et de recherches, les documents les plus précieux pour l'histoire de notre vieille cité bretonne. Grâce aux vues, dessins et plans de M. Laurant, le visiteur peut se rendre un compte exact de ce qu'a été Nantes aux différentes époques de notre histoire : d'abord le *Portus Namnetensis*, la vieille ville qui, au commencement du XIIIe siècle, se trouvera trop à l'étroit dans ses remparts, fera craquer sa ceinture de murailles gallo-romaines et se construira une nouvelle enceinte de courtines et de tours. Puis, au XVIIIe siècle, son rôle militaire étant fini, Nantes démolit ses fortifications pour s'étendre librement. Tous ces dessins nous donnent une idée très précise des différentes transformations de la ville et de son développement toujours progressif.

Je vous citerai, bien vite, car s'il fallait détailler je deviendrais par trop envahissant, la très complète collection de jetons des Etats de Bretagne et des maires de Nantes, appartenant à M. H. Perthuis, la belle série d'armes anciennes de M. Lafont : rapières du

Digitized by Google

XVI[e] siècle, casques, cuirasses, arquebuses et pistolets à rouet, etc., disposés habilement dans une grande vitrine. Puis les objets gallo-romains trouvés à Mauves (Loire-Inférieure), par MM. Léon Maître et Flers, les haches celtiques découvertes à Mesquer par M. Hocquart.

J'appellerai surtout votre attention sur la vitrine renfermant le reliquaire en or ayant contenu le cœur de la duchesse Anne, joyau du plus beau travail et que vous devez décrire et reproduire dans le numéro de la *Revue*, qui sera consacré à l'épouse de Charles VIII et de Louis XII.

La même vitrine contient un livre d'heures manuscrit, orné de riches enluminures et qu'on dit avoir appartenu à la reine Anne, et le manuscrit, un des plus beaux que nous ait laissés le Moyen-âge, de *la Cité de Dieu* de saint Augustin. Ces deux livres et le reliquaire ont été l'objet de l'admiration et de la curiosité des membres du congrès archéologique.

Enfin, pour terminer, permettez-moi de mentionner les objets du Moyen-âge et de la Renaissance que j'ai envoyés au Musée et de reproduire le passage les concernant d'un compte-rendu inséré dans le *Phare de la Loire* et dans l'*Espérance du Peuple* :

« La collection de M. René Huette est bien trop « importante pour que nous puissions en parler « comme il conviendrait dans ce rapide compte-« rendu. Ces admirables pièces d'orfévrerie du « Moyen-âge et de la Renaissance auraient leur place « toute marquée dans les vitrines du Louvre ou de « Cluny.

« Citons un peu au hasard une chasse reliquaire du « XIII[e] siècle; un beau crucifix du XII[e]; une ravis-« sante statuette de la Renaissance, sainte Catherine, « appuyée sur une épée, dont la svelte beauté rappelle « les chefs d'œuvre de Michel Columb au tombeau de « François II; une serrure en fer découpé à jour, d'un « goût si pur qu'elle surpasse peut-être la riche ser-« rure ducale du Musée de Nantes. Elle a dû apparte-« nir à Anne de Bretagne, comme en témoigne l'écus-« son mi-partie France et Bretagne, placé au centre. « Un coffret en fer ouvragé du XV[e] siècle, percé de « trous pour servir au *scrutin de la Théologie de* « *Nantes*; des reliquaires, une horloge de cabinet, un « escoffion en jayet, coiffure de femme au XVI[e] siècle; « enfin toute une séries d'épées, parmi laquelle nous « remarquons une splendide pièce italienne à coquille « repercée à jour, de la fin du XVI[e] siècle. »

Pardonnez moi ce sentiment de vanité qui m'a fait vous parler si longuement de ma collection, mais, vous le savez, les archéologues ont aussi leur amour-propre, il est même très grand chez quelques-uns, presque terrible. Je consacrerai ma prochaine *Lettre nantaise* aux expositions des beaux-arts et de l'art ancien, qui doivent s'ouvrir en septembre prochain.

RENÉ HUETTE.

UNE FÊTE NAUTIQUE DANS LE GOLFE DU MORBIHAN.

Le lundi 12 juillet dernier, pour continuer et suivre le programme des fêtes données à l'occasion de l'inauguration du superbe Hôtel de Ville de Vannes, deux torpilleurs, et le bateau à vapeur le *Bellilois* attendaient devant Conlo les invités qui devaient s'embarquer pour faire une promenade dans le golfe du Morbihan et pour assister à la fête nautique de l'après-midi.

L'embarquement n'ayant pu se faire dans le port vaseux de Vannes, à cause de la basse marée ; les personnes conviées à cette partie de plaisir se trouvèrent donc obligées de faire à pied ou en voiture les quatre kilomètres qui séparent Vannes de la petite station balnéaire de Conlo.

A neuf heures du matin, tout le monde était embarqué, moins le ministre des postes qui avait été obligé de quitter Vannes. M. Bernard, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur, se trouvait sur l'un des deux torpilleurs, avec plusieurs personnages officiels.

Les dames s'étaient placées sur le *Bellilois* sous une immense tente, qui préservait à fois leur teint et leurs brillantes toilettes.

Deux ménétriers bretons, debout sur l'estacade assistaient au départ en jouant la *Marseillaise* sur le biniou et la bombarde ; c'était la première fois que l'air national français était exécuté sur ces instruments primitifs, en remplacement de la *nigousse*.

Les torpilleurs levèrent l'ancre à neuf heures cinq minutes, et filèrent dans la *passe* de Conlo avec une vitesse vertigineuse.

Le départ du *Bellilois* eut lieu un quart d'heure après.

Le temps était merveilleux, une fraîche brise venait tempérer les ardeurs du soleil, jamais la mer n'avait été plus calme et plus belle.

La promenade des deux torpilleurs et du *Bellilois* dans l'admirable golfe du Morbihan, véritable archipel parsemé de trois cent soixante-cinq îles fut charmante.

Les invités officiels embarqués sur les torpilleurs, déjeunèrent sur le *Mesnil*, aviso en station devant Locmariaker et tous les passagers du *Bellilois* allèrent s'étendre sous l'unique bois de sapin de la pointe de l'île aux Moines et firent un festin champêtre plein de gaîté et d'entrain.

Le conseiller général de l'arrondissement, le populaire M. Achille Martiné, avait fait décorer les abords de l'île de drapeaux et d'oriflammes pour recevoir le Sous-Secrétaire d'Etat, mais, le commandant des torpilleurs, ne crut pas devoir débarquer à l'île aux Moines le représentant du gouvernement.

Ce fut une grande déception pour les indigènes, lesquels s'étaient préparés et mis en frais pour cette réception qui promettait d'être enthousiaste.

Après avoir joyeusement et plantureusement déjeuné, M. Le Beau, directeur de l'*Avenir du Morbihan*, l'intelligent organisateur de la fête, fit diriger le *Bellilois*, toujours magnifiquement pavoisé sur Conlo où devait avoir lieu la grande fête nautique. Toute la pointe de l'ancre, au dessus de la *passe*, et les bords de l'île de Conlo, étaient garnis de spectateurs.

Une centaine de barques de *sénagots* sillonnaient dans la petite baie entre les *trois sapins* et la pointe de l'ancre.

Ils *s'entraînaient* avant de courir avec une vigueur étonnante.

Digitized by Google

Ah ! c'est que les prix étaient forts. Il y en avait plusieurs de cent francs et de cinquante francs ! Et la gloire d'être vainqueur qui surpasse tout !

Un *sénagot* qui gagne une course est une célébrité dans le bourg de Sené, et l'on a pour lui la plus grande admiration.

A trois heures précises, un coup de canon annonçait l'ouverture de la fête nautique.

Aussitôt, on vit s'avancer une dizaine de bateaux plats, dans lesquels se trouvaient des femmes jeunes et vieilles, en grandes coiffes blanches, les bras nus et ramant avec une énergie farouche.

Bravo, les *passeuses*, criait-on de tous les côtés ; car elles sont connues ces braves femmes et les personnes qui font avec elles la traversée de Conlo à la pointe de l'ancre ont apprécié leur courage. Quelques-unes mériteraient certainement d'avoir sur la poitrine une belle médaille d'argent pour les sauvetages qu'elles ont accomplis.

Un commissaire de la fête les ayant mises en ligne et donné le signal du départ, la course devint follement amusante. Celles qui se laissaient dépasser tombaient à coups d'aviron, sur leurs rivales, ou arrêtaient la barque par l'arrière en criant comme des sauvages.

La course des *sénagots* qui se fit après fut vraiment pittoresque, ces barques grossières, mais solides à toute épreuve, se touchèrent, s'abordèrent, sans se faire la moindre avarie.

La course des bateaux de plaisance, la dernière, était fort intéressante mais ressemblait trop à celle qu'on peut voir plusieurs fois par an, aux régates d'Argenteuil.

Disons pour terminer, que Marie Vincente, la jeune et vigoureuse passeuse, qui a gagné le prix de vingt francs, doit épouser un jeune *sénagot* qui a remporté une première récompense.

La force fait l'union !

MICHEL ANEZO.

CURIOSITÉS, CROYANCES SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE

2e RÉCIT

(Suite)

A Vitré, c'est l'histoire du chat noir (1) :

Un soir, une Vitréenne, en se promenant sous les porches de la place d'armes, trouve un magnifique chat noir assis sur un banc.

Elle l'appelle, lui donne les noms les plus tendres ; la bête arrive, se laisse caresser, fait le gros dos.

Comme cette femme est du quartier et qu'elle ne connaît pas ce chat, elle le met dans son tablier et l'emporte.

Quinze jours se passent, et le matou, de plus en plus aimable est choyé non seulement par sa maîtresse, mais encore par toutes les voisines qui viennent l'admirer.

Tout à coup, les yeux de l'animal brillent d'une façon étrange et, de jour en jour, deviennent hagards, méchants, menaçants.

Le troisième jour ils semblent être de feu et le chat ne se laisse plus approcher. Il jure sans cesse : *foutt ! foutt ! foutt !* On le dirait enragé. Le soir il saute sur la table, regarde fixement sa maîtresse, et enfin s'écrie : « Reporte-moi où tu m'as *prins* (1). »

La pauvre femme, effrayée, le reporte en tremblant sous les porches de la place d'armes. Aussitôt le chat saute sur le banc où on l'a pris, de ses yeux jaillissent des flammes et soudain il disparaît laissant une marque de feu à la place qu'il occupait.

Jamais personne ne l'a revu.

***

Nous ne quitterons pas l'arrondissement de Vitré sans dire deux mots des anciennes coutumes, des superstitions et des chansons de l'Est du département.

Voici d'abord une coutume du *bon vieux temps* trouvée dans les archives d'Ille-et-Vilaine. Nous la copions textuellement afin de lui conserver toute son originalité :

Fonds de la Chatellenie de Piré

Droit de tresches ou de quintaine appartenant au seigneur de Monbouan en Moulins.

Sur le débat et contraincte qui estoit et pouvoit estre entre nobles personnes messire Allain Le Vayer, chevallier seigneur de Monbouan, d'une partie, et messire Auffroy de Coaisquen, chevallier seigneur de la Grandinaye, d'aultre partie, en l'instance d'un plégement fait de la part du dit de Coaisquen par la court de Rennes contre le dit le Vayer, de non le dit le Vaier, troutez, poursuir, ne faire convenir Jacques Péan, son serviteur, en demande d'un debroir de tresches, aultrement dit quintaines, à la soustenance duquel plégement iceluy Coaisquen avait allégué qu'il estoit noble personne et le dit Péan, demourant avecques luy au lieu de la Grandinaye qui est noble. Et iceluy messire Allain vouloir contraindre le dit Péan à luy poier debvoir de tresches qui est debvoir de quintaines et avoit dit que en préjudice qu'il ne demorast franc dudit debvoir par raeson de la demorance qu'il avoit faicte audit lieu de la Grandinaye et couschée qu'il avoit faite la première nuyt de ses nopces audit lieu, qu'il avoit eu lieu de faire le dit plégement, de la part duquel sieur de Monbouan eust été partie desdites choses cognues et d'aultre partie eust dit ne savoir riens et suppouse, avoit dit et povait dire ledit messire Allain qu'il estoit en possession luy et ses prédécesseurs l'an derroin, cinquante et saexante ans et plus, et qui pour saesine debvoit valloir et avoir et joir sur les hommes de bas estat, demorans en la parroaisse de Molins avecques leurs femmes qui couchent la première nuyt de leurs nopces en la dite parroaisse, d'un debvoir de tresches, nommé quintaines, savoir que chacun nouveau marié qui couche en ladite paroaisse ladite première nuyt de ses

1. Communiqué par M. de la Plesse, de Vitré, qui, en me transmettant ce récit ajoutait : « Cette histoire du chat noir remonte à la révolution de 1789 et est arrivée à la mere d'une de mes bonnes. »

1. Pris.

Digitized by Google

nopces dobt frapper ung esteour blanc par troays foiz d'une pallette, et la nouvelle mariée dire à la dame dudit lieu de Monbouan une chanczon en danse ronde ou bourg de Molins, à l'ixue des Vespres au jour de la Panthecouste prouchaine après leurs espousailles. Et en deffault de y comparoir et de faire le dit debvoir debvoit chacun nouveau marié ou nouvelle mariée deux potz de vin blanc au dit seigneur de Monbouan.

Ce fut fait au bourg de Molins en la meson Perrot Lefebvre, le premier jour d'apvril 1478 avant Pasques (1479, nouveau calendrier) signé : Coupé, passe, avec paraphe.

SUPERSTITIONS

Les paysans de la commune du Pertre se lèvent vers minuit, dans la nuit du 30 avril au 1er mai, et vont répandre du sel sur les barrières de leurs prairies pour empêcher les sorciers de prendre leur beurre. Ces derniers vont, paraît-il, avant que le soleil soit levé, courir les champs en disant :

« Le lait à toi,
« Le beurre à moi. »

Pendant toute l'année, le malheureux fermier ensorcelé ne peut faire de beurre tandis que le sorcier (qui est souvent un voisin) en a en abondance.

Heureusement que le sel mis sur l'échalier empêche tout sortilège.

On retrouve cette superstition dans l'arrondissement de Redon avec quelques variantes :

Le 1er mai, au matin, si l'on va, avant le lever du jour, promener un balai entouré d'une guenille sur les prairies de ses voisins on dérobe ainsi tout le beurre que les plantes pourraient produire.

Pour en faire profiter ses vaches, il faut leur donner, le 1er mai, de l'eau puisée, — toujours avant le lever du soleil, — et dans laquelle on a trempé la guenille du balai qui a frôlé les plantes d'autrui.

***

Les cultivateurs du Pertre sont également persuadés qu'en pendant à une poutre de la pièce qu'ils habitent une sardine grillée le vendredi saint, ils ne seront pas incommodés, l'été, par les mouches.

Ils croyent aussi qu'en répandant du bouillon gras (toujours fait le vendredi saint), dans les mares qui avoisinent leurs demeures, ils n'entendront pas croasser les grenouilles en été.

Ils sont enfin convaincus que certains mendiants et les *hongreurs* (1) principalement, qu'ils appellent aussi *affranchisseurs*, mènent les rats où ils veulent et accomplissent toutes sortes de sortilèges.

Jamais un cultivateur du Pertre ne *battra* (2) ses noix le vendredi qui précède l'Assomption, car, en le faisant, ses noyers ne donneraient plus de fruits pendant plusieurs années.

AD. ORAIN

(A suivre).

1. Châtreurs.
2. On dit *battre les noix* pour les abattre, c'est une expression consacrée dans tout le département.

UNE RÉVOLTE AU LYCÉE DE NANTES.

Au moment où la pioche du démolisseur — pour nous servir d'une expression qui a fait son chemin — va jeter à bas le vieux Lycée de Nantes, nous demandons la permission de rappeler une page « buissonnière » et oubliée, de l'histoire d'un établissement où tant de nos compatriotes usèrent à l'envi leurs.... coudes.

En 1875, à l'époque où nous usions les nôtres sur les tables de la maison, on faisait quelquefois allusion à « la Révolte » mais par tradition, sans savoir trop ce qui s'était passé.... Nous avons eu la bonne fortune de recueillir le récit de l'aventure de la bouche du principal héros, aujourd'hui père de famille, qui à nos questions indiscrètes, voulut bien répondre de la façon suivante :

Vous voulez savoir comment nous nous sommes révoltés à Nantes en l'an de grâce et de thèmes latins 1857.

C'est bien simple.

Chevillard avait été puni injustement. Alors, nous, le grand Pensionnat, nous nous sommes réunis : « Chevillard a été puni, il a été puni injustement.... il faut quitter le Lycée ! »

C'était naturel, n'est-ce pas ?...

Mon Dieu ! était-ce aussi peu naturel que cela ? le rêve de tout prisonnier n'est il pas de quitter sa prison ? Or, qu'était-ce qu'un Lycée autrefois, sinon une prison scolaire. Je sais bien que depuis on a fait des palais scolaires, mais en 1857, nous n'avions pas idée de cela. Le lycée de Nantes était un ancien couvent d'Ursulines, doublé de l'ex-séminaire de Saint-Clément — vous voyez d'ici la folle gaîté — le tout ceint de hautes murailles entre lesquelles les grands élèves n'avaient d'autre distraction que de se promener en tournant à l'heure des récréations.

C'est même par ces tours que commença la révolte.

Vous savez que les soldats libérés ont l'habitude de saluer leur liberté en partant de la caserne du pied *droit*. Au lycée le même esprit de contradiction veut que lorsqu'on a des motifs de grave mécontentement on se mette à tourner à l'inverse du sens habituel.

Oh ! alors, au bout d'un certain temps cela devient effrayant ! cette protestation collective, muette, irrépressible, où chaque pas est un argument, chaque déplacement une manifestation, cette protestation, dis-je, qui s'accroît pendant deux heures avec une régularité mathématique en se multipliant par le nombre de tours et par le nombre d'élèves, a quelque chose d'implacable, de menaçant ; on dirait un orage dont la foudre s'accumule prête à éclater ou encore un ressort qui à force de s'enrouler va finir par tout briser !

Au lycée de Nantes, en 1857, nous étions-là : la foudre ou le grand ressort, comme vous voudrez, allait éclater. Les classiques d'ailleurs avaient pris soin de nous apprendre comment se fait une conjuration (*vide Catilina, Brutus*, etc.).

Un « grand » que je nommerai Valleau, pour ne pas l'appeler par son nom, fut unanimement choisi comme chef. Quant au plan voici en quoi il consistait :

Une petite rue séparait les deux parties du lycée, l'ancien séminaire et l'ancien cloître, seulement rattachés à hauteur d'étage par une passerelle couverte. Une fenêtre s'ouvrant en dedans mais soigneusement fermée par des grillages éclairait ce passage aérien. Il suffisait donc de couper le grillage puis de se laisser choir de trois mètres pour être libre. On conviendra que ça ne valait pas la peine de s'en priver.

Divisés en escouades de six, nous devions le soir quitter nos dortoirs sans bruits et prendre ce chemin.

On tira pour savoir qui couperait le fil de fer. Le sort me désigna, je devais passer le premier dans le trou que j'aurais pratiqué, suivi de près par mon escouade. Valleau, lui, était absorbé par la direction générale.

Tout ce dont je me rappelle, c'est qu'il avait des bottes

Digitized by Google

qu'il me confia pour les reprendre une fois en route. C'était des bottes magnifiques et de plus les seules qu'il y eût dans le grand pensionnat.

Je ne m'étonnerais pas qu'une partie du prestige de Valleau ne vint de là : j'avoue que j'étais fier de les porter sous mon bras, c'était comme la délégation rendue visible du commandement suprême.

∴

Le soir fixé j'étais à mon poste.

Armé d'une pince, achetée par un externe, je coupe silencieusement l'obstacle à jour qui s'opposait à notre liberté, puis j'appelle mon escouade. J'introduis mon corps dans l'ouverture mais ici se produit le premier... accroc ; j'avais négligé d'enlever le fer jusqu'en bas, de sorte que les reins sur les pointes je ne ne passai pas sans endommager mes vêtements.

Ce n'est pas tout. La rue en dessous était déserte, solitaire, mal entretenue. De sang-froid j'aurais pu choisir ma place par l'odorat sinon par les yeux. Je ne pris pas cette précaution, je ne regardai pas où j'allais tomber : je pris mon élan et paf !... que vous dirai-je... Ma chute en fut amortie ! Du moins la place était faite pour mes cinq camarades qui vinrent me rejoindre après m'avoir lancé dans les bras les bottes de Valleau.

Le dernier venait de sauter quand un bruit insolite se fit dans les bâtiments, des lumières circulaient derrière les fenêtres. Il paraît, nous l'avons appris depuis, qu'au moment où la seconde escouade affublée comme nous de tous les vêtements civils qu'elle avait pu réquisitionner attendait dans le corridor, un courant d'air fermant violemment une porte avait réveillé le surveillant qui donna l'alarme.

Sans savoir tout cela, nous avions compris que notre fuite était découverte. Il n'y avait pas un moment à perdre, nous enfilons la rue, gagnons les quais, traversons les ponts sans échanger une parole et une heure après vers minuit nous errions tous les six en rase campagne.

∴

Quelle expédition !... Le matin devait sans doute avoir lieu quelque marché, car des groupes de paysans qui venaient en ville ne tardèrent pas à se montrer sur les routes. Comme nous étions persuadés que les gendarmes étaient à nos trousses, nous nous cachions derrière les haies afin qu'on ne pût donner de nos nouvelles.

Vers 9 heures, nous arrivons à Bouaye non loin du lac de Grand-Lieu. Exténués et affamés ayant mis six lieues entre la cité et nous, nous décidâmes que nous ferions halte dans ce pays. On nous servit à déjeuner dans une auberge et nous réparâmes nos forces largement. Nos fonds nous le permettaient, nous étions à la tête d'une somme importante — au moins 70 fr. — qui évidemment nous dispensait d'être économes pour de longs jours. Ayant bien déjeuné, nous restâmes là puisque nous y étions bien. N'allez pas croire que nous n'avions rien à faire.

Nous fumions toute la journée !

Je dois aussi mentionner qu'en arrivant à l'auberge je m'étais décidé à mettre les bottes de Valleau, j'avais eu la conscience de les apporter jusque-là dans l'espoir chimérique que leur propriétaire allait nous rejoindre, mais évidemment on ne devait plus compter sur lui, il ne fallait pas croire que j'allais encore les trimbaler comme ça. Elles étaient deux fois trop grandes pour moi, mes pieds faisaient flic-flac, mais c'étaeint des bottes. Je fis cadeau de mes godillots du lycée à l'aubergiste ; vous comprenez qu'à une paire de souliers près nous n'y regardions pas.

∴

Le soir nous nous dirigeâmes vers le lac.

Nous étions depuis quelque temps sur ses bords quand tout-à-coup au bout d'une grande prairie qui n'en finissait plus nous apercevons qui ?... les gendarmes !

Ma chaussure trouvée par eux à l'auberge et portant la marque du lycée nous avait fait découvrir.

Un bateau était là, nous y courons ; il était attaché par une chaîne et cadenassé, l'approche de la gendarmerie centuple nos forces, nous brisons, arrachons tout ! Nous n'avions plus qu'à pousser au large. Malédiction ! l'eau manquait, nous touchions sur un fond de vase ! et les gendarmes sont au bord. Alors les trois plus déterminés, Blanchet, moi et je ne sais plus qui, nous nous jetons à même dans la vase et ho ! hisse, nous essayons de soulever le bateau.

Rendez-vous ! crient les gendarmes de la rive.

Les trois dans le canot ont l'air de fléchir, ils veulent capituler : jamais ! Blanchet, l'autre et moi, indignés, nous leur donnons de grands renfoncements à tour de bras et nous les applatissons à fond de cale. Et toujours ho ! hisse pour démarer.

Quand je pense, que si l'embarcation avait voulu partir, nous aurions pris le large... on ne peut pas savoir où nous serions arrivés !

Malheureusement elle ne voulut pas partir.

Nous fûmes bien forcés de nous rendre et nous rentrâmes à Nantes dans des voitures avec les gendarmes. Ah ! ce n'était pas aussi gai qu'en allant. Il y en avait surtout un, un des *capitulards* qui était malade. Il avait fumé et la voiture menquait d'air. Je ne jurerai pas que les renfoncements que je lui avais donné n'y étaient pas pour quelque chose....

Ah ! il a été bien malade !

∴

Quand nous rentrâmes au lycée il faisait nuit. Le Grand Conseil des professeurs était rassemblé. On nous fit comparaître puis notre sort fut décidé.

Le Grand Conseil chargeait trois professeurs de nous remettre deux par deux à nos familles éplorées.

Blanchet demeurait dans mon quartier, nous repartîmes ensemble en voiture avec l'un des maîtres. On monta chez moi d'abord.

Toute ma famille était là.

Mon père m'apostropha vigoureusement pendant que Blanchet et le professeur se retiraient discrètement.

Ce fut terrible...

Mais tandis que tout penaud j'écoutais la réthorique paternelle voilà que par la porte ouverte du salon j'aperçois quelque chose d'insolite. Mon camarade était resté à l'entrée, écoutant la semonce, sans doute pour s'aguerrir. Seulement comme il n'avait pas de coiffure il avait mis sur sa tête le bonnet de coton qui fait partie du trousseau de tout lycéen. Et je n'aurais pas deviné qu'il était là, si précisément la mèche de son couvre-chef ne l'eût trahi en accentuant et scandant dans l'ombre les mouvements d'émotion qui faisaient vaciller son front.

Non ! jamais je ne pourrai vous dire l'effet de cette clochette de coton toute seule dansant derrière le chambranle.

Alors, vous comprenez, au bout d'un certain temps, ce fut plus fort que moi, et au beau milieu du « speech » au moment le plus pathétique... boum ! j'éclate...

Je fis un scandale épouvantable ; après m'avoir mis à la porte du lycée on faillit me mettre à la porte de chez moi...

La ville de Nantes supporta le contre-coup de notre escapade ; la petite rue, condamnée, disparut de la carte de la cité.

Sur son emplacement on a construit des classes, puis un gymnase. En 1870 une ambulance y était installée.

Beaucoup de mobiles y sont morts.

Edouard Leblanc.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL.

Laval, imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix, 41.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 18. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 AOUT 1886

LETTRES DE LA PRESQU'ILE GUÉRANDAISE

Le Pouliguen, août 1886.

Je suis venu cette année encore me retremper, durant le mois d'août, dans l'air salubre des marais salants. Le Pouliguen est ma plage favorite. Tout homme a la sienne, selon qu'il préfère la mer sauvage ou la mer douce. Moi qui suis des bords de la Loire, j'aime à retrouver au Pouliguen la verdure des peupliers qui font le charme de ses îles, et dans la marée montante de l'Océan la douceur de son flot....

Voici trois ans que j'y viens à l'époque de la canicule. Quand j'ai besoin de m'éventer la tête, je boucle ma valise et je pars, et je suis tout heureux de m'asseoir sur le sable, par un beau soleil et par une mer d'un bleu lacté, devant cette large baie du Pouliguen qui du côté de Pornichet ressemble à un golfe d'Italie avec ses dunes noires de sapins et la mosaïque riante de ses maisons blanches et rouges.

Ce coin de la presqu'île guérandaise est assez peu connu des Parisiens qui lui préfèrent, bien à tort, selon moi, les plages plus renommées de la Normandie et de la Bretagne. Les Bretons eux-mêmes ne semblent pas se douter qu'il y a là, à deux heures de Nantes et à l'embouchure de la Loire, un pays extrêmement curieux sous le rapport des sites, des mœurs et des costumes. Cependant il a inspiré à Jules Sandeau et à Emile Zola des pages charmantes. Puissent celles-ci, que je retrouve dans mes papiers, contribuer à le faire mieux connaître ! Ecrites au courant de la plume, elles n'ont aucune prétention littéraire et leur seul mérite est d'être exactes.

—

I

UNE NOCE DANS LES MARAIS SALANTS

(30 août 1884,)

Le Parisien qui arrive dans ce pays pour la première fois éprouve un étonnement sans pareil en regardant par la portière du wagon, aux approches de la Bôle.

A gauche, il a devant lui la mer — une mer tranquille et d'un bleu pâle ; — à droite un désert, étranglé d'abord par les dunes d'Escoublac, mais qui va en s'élargissant à partir du Pouliguen et se prolonge, en forme de triangle, jusqu'au Croisic dont on aperçoit au bout de l'horizon la haute tour de granit.

Ce désert où l'on ne trouve pas un arbre, mais seulement quelques rares villages à toiture basse et comme aplatis sur le sol, est couvert de milliers de mulons blancs qu'on prendrait de loin pour les Pyramides vues par le gros bout de la lorgnette ou bien encore pour les tentes d'une innombrable armée campée sous les murs de Guérande. Ce désert, ce sont les marais salants ; ces mulons blancs, ce sont les tas de sel que les paludiers du pays élèvent sur le bord des digues pendant la saumaison.

Maintenant parcourez cette région désolée, brûlée par le hâle, du Pouliguen au Bourg-de-Batz et du Bourg-de-Batz au Croisic, votre surprise continue en découvrant en contre-bas des routes, à deux mètres au-dessous des berges, toute une série de damiers à cases oblongues, entourés de petits ruisseaux qui courent en diagonale, et séparés, par des langues de terre où il ne pousse que de la bruyère et des ajoncs, de larges étangs qui leur envoient l'eau par des écluses. Ce sont les salines. Les étangs s'appellent de leur vrai nom des *vasières* et des *cobiers*. C'est là que l'eau de mer, introduite par les *étiers* (fossés) pendant les grandes marées, se concentre par l'évaporation. Des *cobiers* elle passe dans les *fares* (ruisseaux) qui sont disposés sur le pourtour des damiers ou de la saline et puis, après avoir traversé les *adernes* qui longent les œillets ou cases, elle arrive aux œillets mêmes sur le bord desquels les filles des culs-salés,

Digitized by Google

jambes nues et jupes retroussées, ramènent avec le râteau de bois le sel fin qui s'est formé en crème blanche à la surface de l'eau. Le gros sel est au fond.

∴

Tous les deux jours, du mois de juin au mois de septembre, les paludiers accomplissent le même travail. Ils ne font que cela. C'est leur seule besogne de toute l'année et leur unique gagne-pain. Tant mieux si le sel donne, tant pis si la cueillette est mauvaise. La terre du pays n'est bonne à rien. C'est à peine si elle peut leur fournir des pommes de terre et des oignons. Autrefois, les femmes s'occupaient à filer dans les longs soirs d'hiver, le fil se payant un bon prix. A présent, elles n'y gagneraient même pas la chandelle de résine qu'elles brûlent. Les métiers ont tué la quenouille, et les femmes ne font que du tricot pour elles.

Encore si le sel se vendait aussi cher que dans le temps ! Mais non, il y a surabondance, la consommation du sel marin reste bien au-dessous de la production. Ce qui valait, il y a une dizaine d'années, soixante et quatre-vingts francs ne vaut plus que trente francs ; aussi, bien des salines sont abandonnées. Même dans le pays les débouchés manquent. Au Pouliguen, le paludier est forcé d'accepter les conditions du raffineur de l'endroit. Au Bourg-de-Batz et au Croisic, c'est la même chose. Cette année il y a eu une récolte de sel extraordinaire ; eh bien ! les culs-salés n'en seront pas plus riches. Faute de pouvoir l'écouler à des prix raisonnables, ils vont être obligés d'enterrer leur sel pour le préserver de la pluie. Dans un mois d'ici, tous les mulons blancs seront noirs, et, quand viendra la gelée, les paludiers s'emploieront à boucher les crevasses de la terre qui recouvrira le sel. De la sorte, si les marais salants produisent peu l'année prochaine, ils pourront tenir la dragée haute aux raffineurs.

∴

N'allez pas conclure de tout ceci qu'ils soient malheureux. Non, ils sont presque tous à l'aise et les maisons que j'ai visitées sont généralement cossues. Les lits sont bons, les armoires pleines de linge, la huche toujours garnie. Mais dame, on ne mange pas de la viande tous les jours, on est sobre, on est économe : la pomme de terre, la galette de blé noir et le lait, voilà le fond de leur nourriture ordinaire. Il faut dire aussi que l'air salin les nourrit.

Quelle belle et forte race ! Les gens du bourg-de-Batz ne veulent pas être d'origine celtique, comme ceux du Croisic et Guérande : ils prétendent qu'ils ont dans les veines du sang de Scandinave ou de Saxon. Je ne sais jusqu'à quel point cette tradition est vraie ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils sont fortement bâtis. Les hommes ont les yeux bleus, les cheveux blonds, le teint basané, la démarche calme et roulante du matelot. De haute taille, larges d'épaules, le pied solide et bien pris, ils se ressemblent presque tous, ce qui s'explique par ce fait qu'ils se marient entre eux de temps immémorial et qu'ils sont tous cousins et cousines. Il y a au bourg de Batz quelque chose comme 600 Lehuédé, 400 Cavalin et 300 Pichon. Ces trois familles patriarcales se distinguent entre elles par des sobriquets qui font l'amusement des étrangers et le désespoir du facteur. La race est d'une pureté sans pareille en France.

J'aime moins le type des femmes. Elles sont de taille moyenne, assez élancées, la figure est plutôt ronde qu'ovale, les traits sont communs et leurs coiffes plates, aux ailes ramenées sous le menton, leur donnent un faux air de nonnes ou de béates qui n'a rien de séduisant. Parlez-moi des filles de Saillé. A la bonne heure ! En voilà qui sont bien coiffées et jolies. Les yeux sont grands, plus souvent noirs que bleus, le nez est long, légèrement retroussé vers les ailes, la bouche est bien fendue et meublée de dents bien blanches, le teint bistré, la tête fine et, par là-dessus, l'air calme et majestueux des madones. J'en connais quelques-unes devant lesquelles un athée se mettrait à genoux. Elles sont lentes sans être lourdes, reposées sans être froides ; bref, toute leur personne impose.

Quel malheur qu'elles aient abandonné leur costume traditionnel ! Le rouge et le violet leur vont à ravir, et, l'autre jour, aux noces de Saillé, on les aurait prises pour des Napolitaines. C'est même curieux comme les costumes des femmes de Naples et de Saillé se ressemblent. En arrivant en Italie, Brizeux croyait revoir ses payses. On m'aurait dit, mardi dernier, que la mariée était des Abruzzes, que je l'aurais cru, tant c'est étrange de voir s'épanouir sous le ciel brumeux de la Bretagne les couleurs voyantes du costume napolitain.

∴

Autrefois, avant les chemins de fer, les femmes s'habillaient ainsi tous les jours. Maintenant elles ne sortent leurs beaux atours qu'à la Fête-Dieu et les jours de noces. Il n'y a que la coiffe qu'elles portent en tout temps. Cette coiffe est tout à fait gentille et donne un petit air coquet à la figure qu'elle encadre de ses ailes tombantes. Posée à plat sur le front, elle se relève au milieu de la tête et s'abaisse par derrière en forme de toit, pour finir dans une sorte de coquille plissée du meilleur goût. La coiffe de la semaine est en toile fine, celle des dimanches et des jours de fête en mousseline brodée.

Mon Dieu, que la mariée de mardi était donc belle ! Elle avait autour de la tête une couronne de fleurs assorties à sa toilette, des roses rouges, des bluets, des marguerites, quelques boutons d'oranger et là-dessous des feuillages d'or ; sa collerette, en tulle brodé et tuyauté, était relevée par derrière en queue de pigeon.

A son cou pendait une croix d'or surmontée d'un cœur, à la façon des croix bretonnes, et la chaîne était fixée dans le dos du corsage par des épingles à tête d'or alternées de glands d'or aussi.

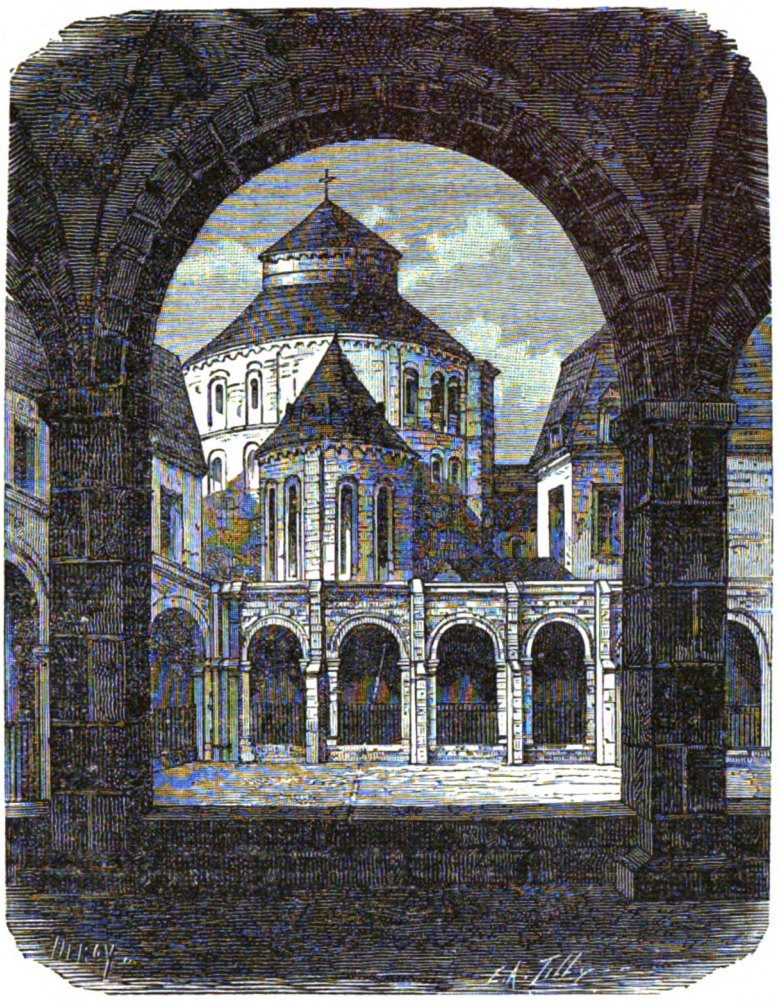
Digitized by Google

Les manches de la robe étaient en drap rouge cardinal, à revers de dentelles ; le corsage, couleur de la jupe qui était en drap violet prune, bordée de velours et faite de mille petits plis.

La piécette du tablier était en drap d'or plissé, le tablier en moire violet d'évêque avec ceinture dorée et rosace de moire violette sur le côté gauche d'où s'échappaient deux larges rubans de même étoffe bordés d'un galon d'or.

Les bas étaient rouges comme les manches, à fourchettes brodées de toutes couleurs, et les souliers noirs noués sur le cou-de-pied de rubans de moire violette.

Voilà quelle était la toilette de la mariée. Sainte Anne d'Auray, dans sa niche, n'est pas plus brillante. Aussi était-on venu en foule, pour la voir, de tout le pays d'alentour. Le costume des femmes qui assistaient à la noce différait peu de celui de la mariée.



ÉGLISE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE SAINTE-CROIX A QUIMPERLÉ

Les manches seules des robes étaient à revers de drap brodé dans le genre des chasubles d'église et la piécette des tabliers en moire violette, au lieu d'être en drap d'or. Les jupes des deux demoiselles d'honneur étaient en drap blanc.

∴

Du côté des hommes, les costumes étaient plus rares. D'abord le marié était habillé de noir, comme un simple paysan endimanché, ce qui détonnait singulièrement sur la toilette de couleur de sa femme. Le chapeau de paludier lui seyait-il mal, ou bien avait-il eu peur de paraître ridicule ? Je ne saurais vous le dire. Ce que je puis vous assurer, c'est que ce chapeau de feutre noir est superbe avec ses bords relevés et ses chenilles multicolores, et que, porté en bataille, il donne aux culs-salés une grande allure.

Le costume d'homme se compose d'une chemisette rouge, ouverte sur un gilet à cœur à bandes vertes, d'un grand col blanc rabattu, d'une culotte blanche à la zouave serrée au genou par des rubans de soie blanche, de bas blancs et de souliers jaunes découverts.

Quand les gens de la noce dansaient une ronde ensemble, ou quand ils allaient bras dessus bras dessous, cela produisait une gamme de couleurs on ne peut plus pittoresque.

Digitized by Google

∴

Arrivons maintenant au cérémonial de la fête.

La veille, on a mis au haut de la porte des deux maisons paternelles un bouquet de fleurs et de branchages, comme en mettent chez nous le jour de la fête de leur patron les compagnons couvreurs et charpentiers. Les maisons ont été blanchies à la chaux, celle des nouveaux époux de même, et dans tout le village on ne parle que du ménage flambant neuf de la mariée. Après la messe, chacun ira le visiter et s'extasiera devant les deux lits à rideaux de cretonne, la cheminée garnie qui les sépare, la grande armoire en noyer ouverte à deux battants pour faire voir les hautes piles de linge encore écru, la commode, le coffre long de deux mètres et toute la batterie de cuisine.

Il est dix heures du matin. Les invités arrivent de toutes parts et se rendent qui chez le marié, qui chez la mariée. Celle-ci est habillée depuis plus d'une heure et c'est à qui fera le tour de sa mirifique personne et la complimentera sur sa toilette, dans la chambre et sous l'œil triomphant de sa mère. Soudain deux coups de feu retentissent. C'est le signal du départ. Le marié sort de chez son père et va chercher sa femme pour la conduire à l'église. On s'est marié la veille à la mairie de Guérande. Un biniou tout enrubanné marche en tête du cortège en jouant ses plus beaux airs qui, quoiqu'il fasse, sont toujours tristes. Le marié marche entre son père et son garçon d'honneur et derrière eux viennent les culs-salés et leurs marraines, portant des bouteilles de vin blanc et d'anisette coiffées d'un verre. Est-ce un symbole ? C'est plutôt une coutume. Quand le marié est arrivé dans la chambre où l'attend sa femme, les culs-salés débouchent les bouteilles et versent à boire à toute la société. On commence la noce par porter la santé de la mariée. Puis filles et gars se prennent la main et dansent, une ronde en chantant, au son du biniou, la chanson suivante :

Entre Paris et Saint-Denis *(bis)*
Il y a-t-une danse,
Faleridaine, laridon, dondon,
Il y a-t-une danse
Faleridon.

Où tout le monde va danser, *(bis)*
Où tout le monde danse,
Faleridaine, laridon, dondon,
Où tout le monde danse,
Faleridon.

Il n'y a que le p'tit dauphin *(bis)*
Qu'est sur son lit malade,
Faleridaine, laridon, dondon,
Qu'est sur son lit malade,
Faleridon.

La dauphine est auprès de lui *(bis)*
Qui toujours lui demande,
Faleridaine, laridon, dondon,
Qui toujours lui demande,
Faleridon.

Dauphin, Dauphin, si tu mourais *(bis)*
Quel mari faut-il prendre ?
Faleridaine, laridon, dondon,
Quel mari faut-il prendre ?
Faleridon.

Tu épouserais ton valet *(bis)*
Ton beau valet de chambre,
Faleridaine, laridon, dondon,
Ton beau valet de chambre
Faleridon.

De ton valet je ne veux pas *(bis)*
De ton valet de chambre
Faleridaine, laridon, dondon,
De ton valet de chambre
Faleridon.

J'estim'rais mieux un jardinier *(bis)*
Du jardin de Provence
Faleridaine, laridon, dondon,
Du jardin de Province
Faleridon.

Qui cultiv'rait roses et bouquets *(bis)*
Aussi de la lavande,
Faleridaine, laridon, dondon,
Aussi de la lavande,
Faleridon (1)

—

La ronde finie, de nouveaux coups de feu retentissent et tout le monde se rend à l'église.

(1) Les chansons de ce pays sont particulièrement curieuses. En voici une autre que j'ai recueillie de la bouche d'une jeune fille :

1

A Paris il y a une dame
Belle, belle comme le jour.
Elle avait une servante
Qu'aurait (*ter*) voulu
Être aussi belle qu'elle.
Ell' n'a pas pu.

2

Ell' s'en va chez la boutiquière
— Combien vendez-vous le fard ?
— Je le vends deux écus l'once
Mam'zelle (*ter*) pas plus.
— Servez-moi un'demi once,
Voilà l'écu.

3

— Quand vous serez à vous farder.
Prenez bien gard' de vous mirer.
Eteignez votre chandelle
Barbou, barbou, barbouillez-vous
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

4

Lendemain jour est arrivé
Elle sortit se promener.
Dans son chemin a rencontré
A rencontré son bien-aimé
— D'où viens-tu ? vieille coquette,
Si bar, si bar, si barbouillée
Tu ressembles a la cheminée
Du noir foyer.

5

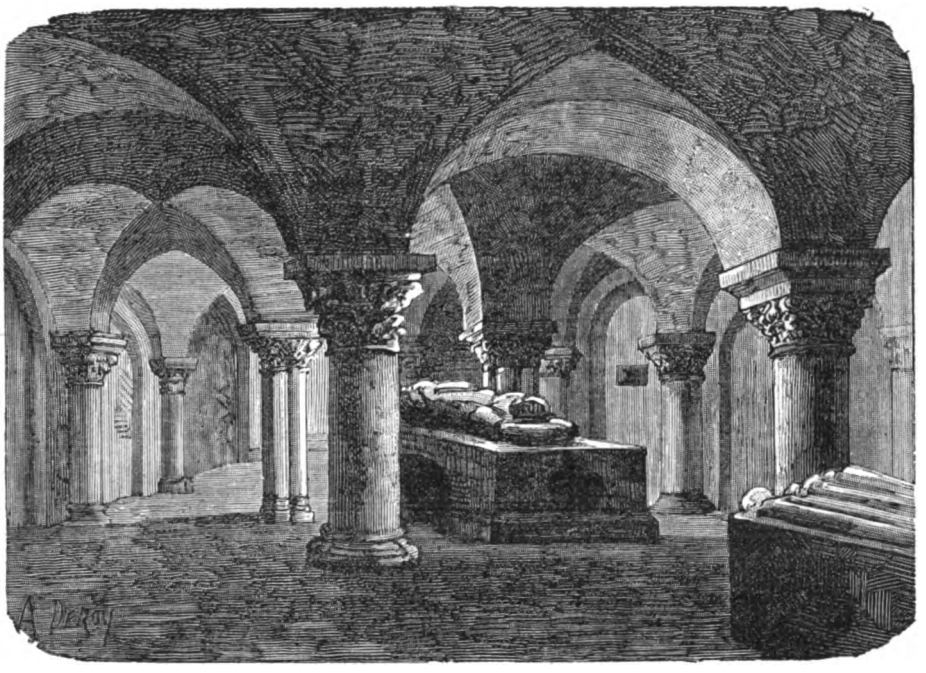
Ell' s'en va chez la boutiquière
— Quel fard m'avez-vous donc donné ?
— Je vous ai donné du cirage
Pour vos, pour vos, pour vos souliers.
Car il n'est permis qu'aux dames
De se farder.

Digitized by Google

La mariée donne le bras gauche à son père et le bras droit à son médecin. Encore un usage gardé par les paludiers riches. Le médecin, à côté de la mariée, c'est comme une promesse de santé et de longue vie. Promesse bien inutile, d'ailleurs, les gens de ce pays vivant longtemps et n'ayant que bien rarement besoin du médecin.

Et puis le curé entonne le *Veni Creator*, sermonne les époux, bénit leurs bagues et dit la messe. La noce passe ensuite dans la sacristie, on tire encore deux coups de fusil, le biniou sonne... Allons, les filles, allons, les gars, prenez-vous la main, la cérémonie est terminée, c'est le moment de danser en rond sur la place de l'église, au pied du calvaire. L'église ne tient plus, le calvaire ne vaut guère mieux, mais à chaque noce on quête pour relever l'une et l'autre, et, si vous passez par ici dans quelques années, vous trouverez une chapelle neuve à la place du sanctuaire délabré de Notre-Dame de Toutes-Grâces.

∴



CRYPTE DE L'ÉGLISE SAINTE-CROIX A QUIMPERLÉ

Après la danse, le déjeuner. Mais on ne mange pas tous ensemble. Le marié emmène ses invités chez ses parents et la mariée aussi. Ce n'est qu'après le repas qu'ils se réunissent pour danser encore et recevoir les cadeaux. Ah ! les cadeaux de noces, quelle joyeuse promenade à travers les boutiques de Guérande ils nécessitent ! Il est entendu d'avance qu'on ne donne à la mariée que des choses utiles : poêlons, pots de nuit, soupières, flambeaux, tasses à café... voire même des petits sabots et des bavettes pour bébé, car dans le pays ce n'est pas comme ailleurs, on n'a pas peur de la famille, au contraire, plus on a d'enfants plus on est heureux. Un ménage sans enfants est toujours à plaindre, et il y a des fontaines et des vierges noires où les femmes qui se croient stériles vont en pèlerinage.

— Tenez, monsieur, me disait un cul-salé de Saillé, quand j'ai épousé la bourgeoise, nous avions à nous deux quarante sous dans notre poche. Aujourd'hui, j'ai deux gars et quatre filles... et du pain sur la planche pour longtemps encore. Les enfants, voyez-vous, c'est des bêtises de dire que ça vous appauvrit; d'abord, ça donne du courage et, quand on en fait de bons sujets, c'est l'honneur et la richesse d'une maison.

Le fait est que je n'ai jamais vu d'aussi belles maisonnées que dans ce petit village. Les filles ne s'y marient guère avant vingt-cinq ans, mais elles ont des galants à partir de dix-huit, et c'est plaisir de voir comme toute cette jeunesse se respecte et s'amuse. On ne connaît pas les bâtards dans les marais salants.

Une fois les cadeaux offerts et payés de baisers par la mariée, on fait deux ou trois tours de danse, — toujours la ronde, avec un pas rythmé sur le biniou ! — et puis les gens de la noce reconduisent les mariés chez eux. Il est sept heures, la nuit tombe, les estomacs sonnent le creux, c'est l'heure de se déshabiller et de revêtir le costume de tous les jours. Après quoi l'on soupe ensemble, le marié cette fois à côté de la mariée, et, le souper fini, chacun se lève et rentre chez soi. Onze heures viennent de sonner à la pendule franc-comtoise. Comme il est tard ! disent les femmes habituées à se coucher comme les poules. Les portes se verrouillent, les chandelles s'éteignent une à une,

Digitized by Google

le village s'endort. Seule, la lune veille dans le bleu du firmament, qui fait miroiter, tout le long des routes, les damiers d'argent des salines... Et demain matin, au chant du coq, la nouvelle épouse aura pénétré le grand mystère de la vie. Je lui souhaite beaucoup d'enfants, puisque dans ce pays ci plus on a d'enfants plus on a de bonheur !...

(A suivre).

LÉON SÉCHÉ.

LE CHATEAU DE KÉROUZÉRÉ (1)

Sur le bord de la mer, au fond de l'Armorique,
Oublié par le temps comme un menhir celtique,
Avec ses grands murs gris, avec ses longs créneaux,
Où s'attache la mousse, où nichent les oiseaux,
Un antique manoir dresse ses deux tourelles
Dans un ciel nuageux, morne et triste comme elles;
Géant tout de granit, qui depuis cinq cents ans
Lutte contre le ciel et brave tous les vents;
Des choses d'autrefois page à peine lisible,
Dont les vers et le temps, et l'homme plus terrible
Que le temps, n'ont laissé qu'un fragment déchiré,
Ce vieux nid de corbeaux a nom Kérouzéré.
Des comtes, ses seigneurs, formidable repaire,
Jadis si plein de vie, aujourd'hui solitaire !
Au lieu des fiers clairons, du bruit des cavaliers,
Et des chansons d'amour et des refrains guerriers,
On écoute le vent qui s'en vient par raffales,
Ainsi que l'on entend l'orgue des cathédrales,
Mugir en s'engouffrant dans ses salons déserts;
L'eau du ciel va coulant le long de ses murs verts;
Si la nuit on entend un bruit qui vous effraie,
C'est le chant du hibou, c'est le cri de l'orfraie,
Lugubres habitants de ce sombre manoir,
Dedans pendant le jour, dehors quand vient le soir.

Et c'est là cependant, comme les hirondelles,
Que je viens au printemps, moi voyageur comme elles,
Dans ce vieux nid desert poser aussi mon nid,
Loin des sots, des méchants, loin du monde et du bruit.

Dans un coin de la tour qui regarde l'aurore,
Et que de ses rayons le soleil levant dore,
Non loin d'un grand parc vert, est mon petit réduit;
Deux chaises, une table, un hamac, un bon lit,
Suffisent aux besoins de leur propriétaire;
Faut-il avoir toujours plus que le nécessaire ?
Le sage qui disait : je porte tout sur moi,
Etait, à mon avis, plus fortuné qu'un roi.
D'ailleurs est-il quelqu'un sur la machine ronde
De plus riche que moi ? Les vrais biens de ce monde
Je les ai tous ici : bon appétit, santé,
Gaité, repos, et puis avant tout Liberté,
Des bonheurs d'ici-bas le plus digne d'envie,
Liberte ! comme l'air, nécessaire à ma vie !
Je vois chaque matin dans les bois, dans les champs,
Ruisseler sous mes pas les plus beaux diamants;
J'ai pour tapis soyeux le velours des prairies,
Tout émaillé de fleurs, comme des pierreries;
Quels parfums valent ceux du chèvrefeuille en fleur,
Des foins mûrs, des blés noirs, de l'amère senteur
Qui de l'Océan monte, et quelle mélodie
Surpassera jamais la sublime harmonie
Qu'exécutent pour moi les vagues et les vents,
Et les oiseaux chanteurs, les ruisseaux murmurants ?
Vos salons somptueux, surchargés de dorure,
Valent-ils mes grands bois, mes dômes de verdure ?
Vos décors d'opéra, vos tableaux précieux,
Peuvent-ils égaler ceux que j'ai sous les yeux ?
Ruysdaël et le Lorrain, ces maîtres admirables,
Ont-ils jamais signé des toiles comparables
A mes beaux clairs de lune, à mes soleils couchants,
A ces longs plis des flots, sur la plage roulants ?
Vrai Dieu ! n'ai-je pas là des trésors, des richesses,
A faire à nos Crésus encor bien des largesses !!

Enfant de la Bretagne, ô mon noble manoir !
Le cœur joyeux, j'accours tous les ans te revoir;
Ainsi qu'un écolier qui part pour les vacances,
De Paris jusqu'à toi j'ai franchi les distances;
Me voici, vieil ami, pour fêter mon retour,
Tu suspends aux créneaux de mon antique tour,
Comme une fraîche fleur mise à la boutonnière,
Tes guirlandes de mousse et tes festons de lierre.
Me voici !... Je reprends mon fusil, mon bateau,
Mes lignes, mes crayons, ma blouse, mon pinceau,
Je vais donc enfin vivre au gré de mon caprice !!
O mer, ma grande amie et ma belle nourrice,
Sur ton sein, tout enfant, je me suis endormi,
Tu voudras bien encor bercer ton vieil ami.

MICHEL BOUQUET.

(1) Cette poésie a été dite par l'auteur au dîner du salon breton-angevin.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE SAUMUROISE.

II.

Qu'est devenue cette glorieuse époque où l'Académie de Saumur illuminait de ses rayons l'Europe protestante ? Où est le temps des savants illustres, quand les Caméron, les Daillé, les Duncan, les Cappel, les Amyrault, les Tanneguy-Lefèvre, s'énorgueillissaient à juste titre d'occuper une chaire dans la florissante école fondée par Duplessis-Mornay ? Alors Marc Duncan, l'Écossais, plutôt que d'abandonner la ville aux blanches maisons, repoussait les offres de Jacques Ier d'Angleterre qui voulait l'attirer auprès de lui. Alors Tanneguy-Lefèvre était sourd aux instances de l'électeur Palatin, des villes d'Utrecht, de Leyde, de Genève. Alors, quand les écoliers formés sur ses bancs allaient chercher à Paris un théâtre plus digne d'eux, ils étonnaient la capitale émerveillée de voir que les savants de province étaient plus savants que les siens. Il est vrai que ces écoliers là s'appelaient parfois André Dacier et Anne Lefèvre; et quand ils devinrent époux, les mauvais plaisants du temps prétendirent que c'était le mariage du grec et du latin.

Digitized by Google

La *Montée du Petit Genève*, qui gravissait le coteau jusqu'au cimetière des protestants, indique encore, par son nom même, que Saumur aspirait à disputer à Genève la supériorité parmi les villes calvinistes. Dans cet heureux temps, on n'y comptait pas moins de huit imprimeries, qui ne chômaient jamais; et l'on peut assurer qu'on y lit moins aujourd'hui, que l'on n'y imprimait jadis d'ouvrages sérieux.

Ce fut au protestantisme que Saumur dut son éclat, ce fut au catholicisme qu'il doit sa complète décadence. On y fabrique des chapelets, au lieu d'y fabriquer des livres. Déjà, au commencement du XVIIe siècle, Rome effrayée avait dépêché à Saumur les plus obscurants parmi ses moines. Des Recollets et des Capucins vinrent y élever leurs couvents, les premiers auprès de l'église de Nantilly, chère à Louis XI, les autres dans le faubourg des Ponts. Et plus tard, une année avant la Révocation de l'édit de Nantes, ce coup suprême, les jésuites réussirent à faire interdire l'exercice de la religion réformée à Saumur, et à fermer pour toujours l'Académie protestante.

Les fils de Marc Duncan, nés tous les trois dans mon ancienne maison, en face de la rue Pavée, à l'autre extrémité de laquelle s'élève l'hôtel de Maillé-Brezé, qu'habitait le gouverneur de l'Anjou quand il n'était pas à son château de Milly, — Cerisantes, Saint-Hélène et Montfort ne furent pas indignes de leur père. En ce temps-là, on faisait encore des vers latins, et Cerisantes composa, dans la langue de Virgile et d'Horace, des odes qui lui eussent permis de prendre place à côté des Santeuil, des Rapin, des Vanière. Le *Ménagiana* en a conservé quelques-unes. Son ambition ne se déclara pas tout d'abord; il crut pouvoir se contenter de succéder à son père, et se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier. Mais le marquis du Faure du Vigean le plaça en qualité de précepteur et de gouverneur auprès de son fils, et il arriva que le précepteur suivit le cours de son élève, à l'académie d'armes et au manège d'équitation, et bientôt il abandonna la lancette pour l'épée. Autre manière de pouvoir tuer ses semblables, impunément, et parfois même avec gloire et profit.

Voyant que les catholiques seuls obtenaient les faveurs de la cour, le jeune marquis du Faure abjura le protestantisme, acheta le régiment de Navarre, et pour payer les soins de son ancien précepteur, lui donna la lieutenance de la Mestre-du-Camp, ce qui, je crois, correspond au grade de capitaine de la première compagnie d'un régiment d'infanterie. Mais le marquis du Faure ayant été tué au siège d'Arras (1640), Cerisantes, que les autres officiers, généralement fort peu lettrés, accusaient de pédantisme, crut devoir donner sa démission et abandonner la carrière des armes. De plus, il était tombé amoureux de Mlle du Faure, qui dédaigna son amour.

Dépité, notre jeune Saumurois s'en fut chercher fortune à Constantinople (1641), rêvant, dit-on, de devenir grand visir du sultan, avant deux années, grâce à la supériorité de son intelligence, et au prix du sacrifice de sa religion en faveur du mahométisme. Cette dernière considération n'était pas de nature à entraver son avenir, et il n'était pas prédestiné à mourir dans la croyance de ses pères. Saint-Hélène, qui écrivit une apologie de son frère destinée à renverser les accusations au moins exagérées que contiennent les *Mémoires* du duc de Guise et du duc de Modène à l'adresse de Cerisantes, prétend qu'il fut envoyé par Richelieu, chargé par le tout puissant ministre d'une mission secrète dont, tout naturellement, il ne divulgue pas le mystère.

La chose n'est pas improbable, car la Turquie était encore au XVIIe siècle une puissance redoutable, et il s'y passait d'épouvantables événements sur lesquels l'habile politique pouvait désirer d'être renseigné par un agent aussi adroit qu'intrépide, deux qualités qu'il savait être réunies chez le fils de Marc Duncan. Ces événements, on va le voir, étaient bien faits pour décourager un Français de l'idée d'y occuper des fonctions publiques, ou d'embrasser les croyances religieuses de monstres pareils.

Ils ont inspiré à Racine sa tragédie de Bajazet, dans laquelle, il faut en convenir, il n'a pas plus respecté les noms que les caractères des personnages, dont il a fait des seigneurs de la cour de Louis XIV. Sous sa plume, le sultan Murad devient Amurat; au lieu de Bagdad, il s'empare de Babylone, dont les ruines mêmes n'existaient plus depuis des siècles ; la sultane Validé devient Roxane, Baïezid et Suleïman s'appellent Bajazet et Soliman. Toujours est-il qu'après avoir annexé le territoire de Bagdad à la Turquie,—trente mille personnes avaient été massacrées après la capitulation, — Murad fit mettre à mort ses deux frères Bajazet et Soliman avant de rentrer dans sa capitale, ce qui jeta un froid au milieu des fêtes officielles commandées pour la circonstance. Il épargna provisoirement son troisième frère, Ibrahim, pour des motifs que Racine a exposés en quatre vers qui faisaient l'admiration de son ami Boileau :

> L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
> Traîne, exempt de périls, une éternelle enfance;
> Indigne également de vivre ou de mourir,
> On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir;

Ce sultan Murad était un terrible homme, et quelques historiens portent à plus de cent mille le nombre de ses victimes. Il est l'inventeur du supplice des *Crochets*. D'énormes crochets de fer étaient scellés dans les murailles, du haut desquelles on précipitait les patients, qui restaient accrochés et suspendus par quelque partie du corps, et expiraient lentement dans cette situation atroce.

Atteint de la maladie qui devait l'emporter, Murad rassembla tous ses médecins, les menaça de les faire empaler s'ils ne le guérissaient pas, et ordonna d'étrangler son frère Ibrahim. La sultane Validé réussit à empêcher ce dernier crime. Mais après le drame, la

Digitized by Google

comédie. Lorsque, Murad mort, les grands de l'empire se présentèrent pour annoncer à Ibrahim son avènement, il pensa que l'on venait lui apporter le fatal cordon, et se barricada dans son appartement. Il fallut défoncer la porte. Les grands se précipitent à ses pieds, mais il persiste à croire à une ruse de son frère pour éprouver ses sentiments. Il repousse le sceptre, jure qu'il préfère sa chère solitude aux trônes d'ici-bas, et la société des oiseaux qu'il élevait à celle des hommes. Il fallut que l'on apportât sous ses yeux le cadavre de Murad pour qu'il consentit à accepter l'empire.

Devenu sultan malgré lui, l'imbécile Ibrahim était passé à l'état de bête enragée. Tous ses ministres étaient étranglés à leur tour. Il avait fait du dernier grand visir, Ahmed-Pacha, son gendre, en lui faisant épouser Bibi-Sultane, sa plus jeune fille, en même temps qu'il épousait la femme de Ahmed-Pacha. La même catastrophe les enleva tous les deux. Des conjurés égorgèrent Ahmed-Pacha. Un janissaire prétendit que la chair de grand-visir était souveraine pour guérir les névralgies. Il dépeça le cadavre, et fut très bon marchand de cette denrée nouvelle, qui fit donner au malheureux grand-visir le surnom de hézerparès, déchiré en mille morceaux. Quant à Ibrahim, on se contenta de l'étrangler, mais on ne le mangea pas.

Terrifié à juste titre, Cerisantes trouva moyen de se faire rappeler en France par le crédit de Mme du Faure du Vigean, qui mit en œuvre la protection toute-puissante de la duchesse d'Aiguillon, Madeleine de Vignerod, nièce de Richelieu, avec laquelle elle était dans les termes d'une amitié si vive, qu'elles n'avaient rien à se refuser l'une à l'autre.

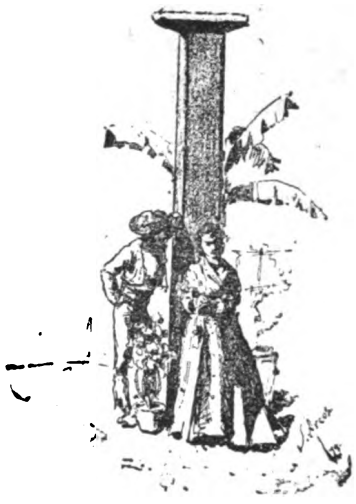
Cette dame d'Aiguillon eut ceci de particulier, qu'elle fut passionnément aimée par ses deux oncles, le cardinal de Richelieu et le maréchal de Maillé-Brezé, l'un des clients de Marc Duncan lorsqu'il plaisait à ce Maître Jacques de la science d'exercer la médecine. La duchesse écouta le cardinal et repoussa le maréchal, qui pour se venger disait partout que les quatre fils qu'elle avait mis au monde étaient du tout-puissant ministre. « Oh! dit en souriant la reine, il ne faut jamais croire que la moitié de ce que dit M. le maréchal de Brezé! »

Rentré en France, les deux protectrices de Cerisantes lui firent offrir le commandement d'un vaisseau. Assurément, ayant été improvisé capitaine d'infanterie, de médecin et précepteur qu'il était, il se jugeait très capable de commander un navire. Nous verrons par la suite qu'il se croyait à la hauteur de toutes les positions, et de beaucoup d'autres encore par surcroît. Il refusa cependant, mais parce que la place lui paraissait au-dessous de ses mérites. Il voulait mieux que cela, le dût-il aller chercher encore une fois hors de sa patrie.

(A suivre) EUGÈNE BONNEMÈRE.

LÉGENDES BRETONNES

LA POMME DU PARADIS



Il y avait de tout, absolument de tout, en ce lieu de délices que l'on appelle le Paradis. Aucun fruit ne manquait à ce superbe jardin, et quels fruits!

L'homme, sans s'y donner la moindre peine, voyait les plantes toujours en fleurs ; aux arbres pendaient les meilleures pêches, les abricots les plus exquis. Il avait droit de goûter à tout, même au raisin. Pourquoi lui défendait-on de toucher aux pommes ? on ne nous l'a jamais dit.

Longtemps Adam respecta l'ordre du Créateur, le Grand Jardinier du Paradis. Le malheur voulut qu'il y eut désobéissance et ce n'est pas d'aujourd'hui que date ce dicton, lorsqu'il y a crime commis : — Cherchez la femme!

— La femme, précisément parce que ce fruit était défendu, en eut envie. Ève cueillit donc la pomme, la goûta et la trouva si bonne, si bonne, que guère ne s'en fallut qu'il n'en restât pas pour Adam. Et dire que, cette générosité en moins, nous serions peut être encore en Paradis!

Hélas ! le Tentateur, sous la forme du serpent, ne cesse de ramper autour de nos consciences. Il se glissa, ce jour-là, au pied du fatal pommier. C'est un maître avocat pour excuser la faute à commettre ; c'est le pire défenseur quand le crime est commis.

Le beau et facile rôle qu'il eût eu, s'il avait voulu excuser notre première mère! La seule faute d'Ève, à part sa désobéissance, avait été de trouver la pomme excellente et d'y vouloir faire participer Adam. L'homme eût été sans doute plus égoïste, et rien ne nous dit qu'il en eût offert, si l'idée lui fût venue d'en cueillir. C'est assurément là une vertu de plus à l'actif de la femme. S'il y eut un vainqueur, ce fut le démon de la curiosité ; s'il y eut un vaincu, ce fut Adam, qui ne sut pas résister à l'offre d'une pomme.

Voilà donc ce sexe, dit *fort*, avec le premier homme comme type. Ce n'est, en somme, qu'un vulgaire gourmand.

Dans sa précipitation à croquer la pomme, il ne vit même pas l'Ange qui accourait vers lui. Quand l'Ange intervint, c'était trop tard, il ne restait que le pépin du fruit défendu....

— Garde ce pépin, dit-il à l'homme. Tu le sèmeras, tu le féconderas, tu arroseras la terre de tes sueurs, car ta désobéissance te fait fermer à tout jamais les portes de ce paradis. Tu travailleras pour vivre, et vivre c'est souffrir... Va-t'en !

Repoussé par l'Ange, dont les traits s'étaient contractés sous l'effort d'une sainte colère, Adam, suivi d'Ève, quitta le jardin de délices pour ces terres ingrates où poussent les ronces et les épines et que tant de fois nous avons arrosées de nos larmes. Par malheur, le serpent avait rampé après eux : il ne nous quitte pas, ce hideux reptile, caché sous

Digitized by Google

LA PLAGE DE PARAMÉ ET LE PAVILLON DU PRINCE DE GALLES.

nos roses comme au temps où il se glissa sous le pommier. Quant aux mangeurs et mangeuses de pommes, il n'est plus, à leur égard, question de ses perfides suggestions, la pomme n'étant plus fruit défendu.

Mais les tristes pommes que les nôtres, auprès des succulentes espèces du Paradis ! Il est vrai que les pépins d'Adam ont donné des pommiers en abondance, seulement l'arbre de semis n'est en réalité qu'un sauvageon : la greffe est un présent du ciel ; le ciel, qui voulait nous punir, nous l'a refusée en nous chassant du merveilleux jardin.

La graine n'étant pas mangeable, ce fut ce qui la préserva du sort de la pomme. Sans cela, notre premier père l'eût très-probablement mangée, elle et son fruit. L'homme ayant jeté le pépin à terre, la terre féconda la semence et Adam vit, avec l'étonnement du plus ignorant des agriculteurs, pousser un arbre qui lui rappelait celui de la perdition. Telle fut l'origine de nos pépinières.

Le jus de la pomme était un bienfait à nul autre comparable. Quand Adam et ses fils travaillaient « à la sueur de leur front », ils se rafraîchissaient en suçant la pomme, et la mâchoire de l'homme fut le premier pressoir.

Si la pomme nous a perdu, dès le Paradis terrestre, du moins ne présente-t-elle pas, dans son histoire, la scandaleuse chronique du vin qui valut à Cham la malédiction de Noé et au monde les noirs échantillons de son infortunée descendance, sans compter la teinte de nos visages pâles que son abus flétrit d'un stigmate honteux et particulier à la lie de ce jus du raisin.

Que le vin soit, ou non, resté le roi des boissons, le cidre a conquis, sur nos tables, des droits trop longtemps méconnus. Comme toutes les démocraties, cette boisson si populaire s'affirme chaque jour davantage. Elle a, tout autant que le vin, ses ardents et ses fanatiques : demandez-le plutôt à ses adorateurs de Bretagne et de Normandie si, dans les ravissements de leur voluptueuse ivresse, ils ne doivent pas à ce délicieux jus de pomme, de se retrouver souvent, au milieu de leurs rêves, au sein des merveilles du Paradis perdu !

(*Récit du Val-André*).

Vicomte Paul de CHALUS.

Digitized by Google

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

MICHEL-EUGÈNE CHEVREUL

(Suite)

HEUREUSEMENT pour le jeune Chevreul, le professeur de physique et de chimie de l'Ecole centrale ne ressemblait guère à ce lui dont nous a parlé, dans cette *Revue*, M. Jules Simon, et qui était chargé de lui enseigner la physique au vieux collége de Vannes. A Angers, c'était un jeune homme de haute valeur, l'ex-oratorien Héron, qui savait faire aimer la science par sa façon claire et méthodique de l'exposer à ses élèves, et qui savait se faire aimer lui-même par le charme de sa parole, et l'indulgente aménité de son caractère. Tous ceux qui ont écouté ses leçons en ont gardé le plus touchant souvenir, et ce fut une bien douce récompense pour sa modeste et laborieuse carrière d'avoir vu, avant sa mort arrivée en 1831, la gloire déjà éclatante de son illustre disciple.

Nous avons dit plus haut que Chevreul eut pour camarade à l'Ecole centrale d'Angers Augustin Béclard. Il s'établit entre ces deux adolescents une émulation qui servit à les fortifier l'un et l'autre et qui leur inspira, dès le collége, le désir de la gloire. Chevreul se plaît à reconnaître, non sans quelque fierté, les progrès qu'il a dus à cette longue concurrence qui le laissa plus d'une fois vaincu, mais d'où il est sorti vigoureux, infatigable ; il savait ce qu'il voulait ; il voyait clairement le but qu'il s'était proposé, il allait dès maintenant, et sans jamais s'arrêter un jour, marcher vers ce but d'un pas ferme et assuré, le reculant toujours à mesure qu'il l'avait atteint.

L'Ecole centrale n'avait plus rien à lui apprendre ; en 1803, à l'âge de 17 ans, il se rendit à Paris. Une vie nouvelle et pleine d'une sève d'autant plus vigoureuse que la Révolution semblait, comme le dit le docteur Farge, n'avoir laissé que les jeunes, animait la grande ville. Les sciences entraient dans la phase la plus brillante de leur renaissance ; Fourcroy avait abandonné la politique, les grandes écoles normale et polytechnique étaient fondées, la nouvelle université allait jeter la vie intellectuelle dans toutes les parties de la France ; Vauquelin, l'ancien préparateur de Fourcroy, occupait la chaire du Collége de France, et Thenard, à son tour, était le préparateur que s'était choisi Vauquelin. Ce fut au laboratoire de l'illustre chimiste que se fit admettre Chevreul, c'est là que vinrent après lui Orfila, Payen, Bouchardat, Frémy et tant d'autres. Le jeune Angevin ne pouvait désirer meilleure école ; Vauquelin était le meilleur maître, le conseiller le plus sincère, le protecteur le plus désintéressé.

Le disciple ne tarda pas à attirer l'attention du maître ; à vingt ans, Chevreul obtient la direction du laboratoire de Vauquelin ; en même temps il professe au lycée Charlemagne ; à vingt-quatre, il devient aide-naturaliste au Muséum, il est nommé successivement officier de l'Université, examinateur à l'Ecole polytechnique, et à trente ans, à peine, il est directeur des teintures et professeur spécial de chimie aux Gobelins. Personne plus que notre savant Angevin n'a contribué à faire de cet établissement le premier du monde. Laissons un moment la parole au docteur Farge : « Aujourd'hui encore, dit-il, quand la France accablée par tant de désastres veut rendre à son front pâli quelque auréole, elle montre au monde les œuvres de ses artistes, elle décore les plus brillantes expositions de ses vases de Sèvres, elle étale des extrémités de l'Amérique au fond de la Russie, ses inimitables tapis des Gobelins ; émaux, teintures, œuvres chimiques, voilà nos triomphes ; quels travaux, quelle persévérance, quelles conceptions intuitives et logiques ne les ont pas préparés ! Une sorte d'heureux hasard présidait autrefois à leur découverte, souvent elles restaient un secret qui même a pu se perdre, c'est au contraire aujourd'hui à la rigueur des méthodes, qu'elles doivent leur naissance, leur sûreté et la facilité de leur expansion. »

Chevreul a su réduire à des lois scientifiques rigoureuses cette délicate question de l'alliance des couleurs, et il a publié un ouvrage remarquable sur la loi des contrastes simultanés des couleurs et des assortiments entre objets coloriés. Rien de plus curieux, rien de plus poétique que ce livre dans lequel il trace les règles de ces effets ondoyants et fugitifs que produiront les couleurs des parois, les ameublements, les bois, les étoffes, les vêtements même sur l'édifice, ou sur la carnation humaine. A propos d'un mémoire paru en 1848 : *Théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie*, Chevreul aime à rappeler l'anecdote suivante : « Je recevais, dit-il, la visite de la jeune Mme Paul Delaroche et de sa mère Mme Horace Vernet. Avec ces deux femmes d'illustres peintres, j'étais à l'aise pour parler des couleurs, de leurs rapports, de leurs harmonies. Et prenant un exemple :— Pourquoi, dis-je à Mme Delaroche, blonde comme vous êtes, portez-vous une capote blanche ? vous perdez toutes les nuances qu'une couleur eût données à votre délicate carnation.

Digitized by Google

— Voyez-vous, ma mère, dit-elle aussitôt à Mme Vernet, je vous avais bien dit que le blanc me seyait mal et qu'une capote de couleurs vives m'eût bien mieux convenu.

Je fus enchanté de cette confirmation de la science par un goût féminin et délicat. »

Il n'est pas étonnant que ce merveilleux adorateur de la couleur, qui a su classer vingt mille nuances, ait eu pour la photographie, bien que ce soit un art chimique, une véritable répulsion. Jusqu'à l'âge de 97 ans il résista à toutes les persécutions, mais un jour il dut succomber.

Voici comment il a raconté sa défaite :

« Je montais en voiture pour me rendre à l'Institut « Un monsieur m'aborde avec une exquise politesse. « — Monsieur Chevreul, me dit-il, vous pouvez me « rendre un immense service. J'objecte l'heure pres- « sante, il insiste et me demande la permission de « m'accompagner dans ma voiture. A peine installé : « — Monsieur vous pouvez faire mon bonheur ou ma « ruine, je suis photographe. Je bondis, mais il ajou- « te : L'empereur du Brésil (vous savez, don Pedro, « qui est un vrai savant, qui m'a décoré de l'ordre de « la Rose ?) l'empereur du Brésil tient à avoir votre « portrait et, si je l'exécute, c'est mon avenir assuré. « Au nom de don Pedro je cédai. »

Il céda, mais il garda rancune. Il répondait dernièremen à une de ses parentes qui lui demandait ce rare portrait : « Non, non, tu ne le verras pas, j'y « suis trop laid. On a tenté une épreuve au soleil ; « j'y pleure ; une autre à la lumière électrique, j'y « ricane affreusement. »

Nous ne parlerons pas dans cette étude des innombrables travaux de M. Chevreul, ils ont répandu son nom dans le monde entier ; à combien d'industries, ses recherches si exactes n'ont-elles pas donné naissance ! sans parler de ses mille découvertes, n'est-ce pas à lui que l'on doit les bougies stéariques, les imitations des essences des plantes, etc., etc., qui ont fait gagner des millions au commerce, sans que le savant ait seulement pensé à en tirer profit ? Aussi pour rendre hommage au génie de Chevreul, en 1852, la société d'encouragement lui décerna un prix de 12.000 francs : « Ce prix lui dit publiquement M. Dumas, la société d'encouragement se sent honorée de pouvoir vous le décerner.. C'est par centaines de millions qu'il faudrait nombrer les produits qu'on doit à vos découvertes. Le monde entier se livre à leur fabrication et trouve dans leur emploi une nouvelle source de salubrité et de bien-être... » A ces éloges magnifiques et si bien mérités, Chevreul répondit avec émotion que sans doute ce n'était pas lui que l'on couronnait, mais sa méthode, ayant pour guide l'amour de la vérité : » Vous récompensez, ajoutait-il, la méthode que j'ai choisie de bonne heure pour la compagne inséparable de nos travaux et à laquelle je dois mes succès. Cette méthode, je suis heureux et fier de la voir couronnée en ce jour, un des plus beaux de ma vie... »

A quarante ans le nom de Chevreul était prononcé avec respect par toute l'Europe savante. C'est alors, en 1826, qu'il fut appelé à remplacer son célèbre compatriote, l'Angevin Proust, à l'académie des sciences ; il y a donc soixante ans qu'il occupe son fauteuil à l'Institut, et son assiduité aux séances hebdomadaires de nos illustres savants est devenue proverbiale.

Chevreul n'abandonna pas Paris pendant le terrible siège de 1870-1871 ; il en supporta, sans se plaindre, les rudes privations, et resta au Muséum, pendant que les bombes prussiennes tombaient autour de lui, tout près de son cabinet de travail.

Tout le monde se rappelle la déclaration qu'il fit consigner au procès-verbal de l'académie, le 9 janvier 1871 :

Académie des sciences

Séance du 9 janvier 1871

Bombardement du Muséum d'histoire naturelle.

DÉCLARATION.

« Le jardin des plantes médicinales, fondé à Paris par édit du roi Louis XIII, à la date du mois de janvier 1626,

« Devenu le Muséum d'histoire naturelle par décret de la Convention du 10 juin 1793,

« Fut bombardé,

« Sous le règne de Guillaume Ier, roi de Prusse ; comte de Bismarck, chancelier,

« Par l'armée prussienne dans la nuit du 8 au 9 janvier 1871,

« Jusque-là il avait été respecté de tous les partis et de tous les pouvoirs nationaux et étrangers.

« E. CHEVREUL, *directeur*,

« Paris, le 9 de janvier 1871. »

Cette protestation indignée, si grave et si simple, ne pouvait pas rester morte. Il fallait, pour la honte éternelle de notre sauvage ennemi, qu'elle se renouvelât, pour ainsi dire, tous les jours. L'abbé Lamazou alors vicaire de la Madeleine, et élève du Muséum, voulut la faire graver à ses frais sur une plaque de marbre pour la clouer sur la façade du monument. Cette patriotique adhésion était bien faite pour toucher le cœur français du vieux savant. Il écrivit à l'abbé Lamazou une longue lettre de remerciement, et la fit suivre de ces réflexions intéressantes au plus haut degré et parce qu'elles expriment les plus nobles sentiments et parce que nous y trouvons l'origine authentique de ce nom modeste et charmant dont Chevreul aime tant à s'entendre appeler, celui de *Doyen des étudiants de France*.

« Parmi les adhésions que j'ai reçues, dit-il, à la dé- « claration faite à l'académie des sciences, le 9 de

Digitized by Google

« janvier, aucune ne m'a plus touché que la lettre de « l'abbé Lamazou, qui pourrait effectivement m'être « plus précieuse que l'expression du patriotisme le « plus désintéressé dans la bouche d'un ministre des « autels d'un Dieu de paix, et la pensée du *théologien* « qui loin de repousser les sciences comme ennemies, « les considère avec raison comme les plus puissants « auxiliaires du sentiment religieux.

« Que l'expression de cette double sympathie soit « permise non au savant, mais à celui qui peut se dire « le *Doyen des étudiants de France*, puisqu'il lui a « été donné de continuer sans interruption sur les « bords de la Seine des études commencées à la fin « du siècle précédent dans le beau pays d'Anjou. »

Quotidie disco, telle est la devise qu'aurait pu prendre notre compatriote.

La lettre suivante qu'il écrivit à la même époque et dans les mêmes circonstances douloureuses témoigne de la délicatesse charmante de son cœur. Elle est adressée à sir Richard Wallace, au moment même du bombardement :

« Paris, le 15 de janvier 1871.

« Monsieur,

« Dans la nuit du 8 au 9 de janvier 1871, quelques professeurs du Muséum d'histoire naturelle parlaient des misères du temps, du siège de Paris, événement dont l'imprévu même augmentait la gravité. On s'étonnait du calme de l'Europe civilisée du XIX^e^ siècle assistant à ce spectacle : mais, plus accessibles aux sentiments généreux qu'aux passions haineuses, nous aimions à citer quelques noms étrangers portés par des cœurs vraiment français ! et voilà, monsieur, comment le nom de Richard Wallace sortit de plusieurs bouches !

« Quelques minutes à peine écoulées, un bruit éclatant interrompit la conversation ; un obus prussien venait d'éclater ; une serre près de laquelle nous étions n'existait plus, et bientôt après un second obus en détruisait une autre. Arrivés sur les lieux foudroyés par une rage ennemie, quelques fleurs échappées au désastre frappent nos yeux, et un sentiment de reconnaissance, rendu plus vif encore par le contraste de la destruction, nous suscite l'idée de vous les offrir comme un hommage des professeurs du Muséum rendu à Richard Wallace dont le nom est désormais inscrit en tête des bienfaiteurs de la ville de Paris.

« Je suis heureux, monsieur, après les marques de bienveillance dont la science anglaise m'a honoré, de vous écrire ces lignes au nom des professeurs du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

« Veuillez donc, Monsieur, agréer l'expression des sentiments de ma plus haute considération.

« E. CHEVREUL,

« *Directeur du Muséum et doyen des associés étrangers de la Société royale de Londres.*

Est-il rien de plus gracieux, de plus affectueux, de plus exquisement délicat que ce présent d'un vieillard comme Chevreul, à l'étranger qui ressentait si vivement tous nos malheurs et cherchait à nous les rendre plus légers ?

On a souvent demandé à Chevreul le secret de sa belle vieillesse : il répond invariablement qu'il n'a pas de secret et que tout le monde peut en faire autant. On sait qu'il ne boit jamais de vin et qu'il a un régime spécial et un peu exclusif, mais ce n'est pas à cela qu'il attribue sa longévité exceptionnelle.

« En principe, dit-il, rien de plus difficile, dans l'é- « tat actuel de nos connaissances, que de prononcer, « *au nom de la science*, sur l'intensité de la propriété « nutritive de tel aliment ou de tel autre, à cause de « la grande différence existant entre l'*idiosyncra-* « *sie* des individus, et ici j'invoque mon expérience « personnelle.

« Toutes les personnes de ma famille buvaient du « vin, tandis que, dès mon jeune âge, une répugnance « invincible m'en éloignait et cette répugnance dure « encore. Même aversion du poisson, dégoût d'un « grand nombre de légumes, et je n'ai jamais pu me « résoudre à boire du lait pur. Conclurai-je de là que le « poisson, les légumes que je n'aime pas et le lait ne « sont pas nutritifs ? Non certainement, parce que je « tiens compte d'un fait général quoiqu'en opposition « avec son *idiosyncrasie*.

« Je viens d'entendre que le café et le chocolat « agissent de même. Quant à moi, ils sont tout à fait « différents : le café me soutient, sans que j'accepte à « présent les raisons qu'on a données pour en expli- « quer l'effet, tandis que le chocolat, dont le goût « m'est agréable, me fait sentir le besoin de manger « une ou deux heures après l'avoir pris. »

« Ce n'est donc point grâce à un régime particulier et applicable à la généralité des hommes, dit le docteur Farge, que Chevreul a conservé sa vie ; on ne peut tirer de ces réflexions d'autre conclusion que celle-ci : il a étudié ses aptitudes et su s'y conformer avec une constante fermeté. Aussi a-t-il pu résumer en plus d'une circonstance, en public comme dans l'intimité, ce qu'on se plaît à appeler son secret. « C'est, disait-il, la règle dans le travail, la modéra- « tion dans les habitudes de la vie. » Si sa recette rappelle un peu celle de son illustre prédécesseur à l'Académie et dans la vie centenaire, Fontenelle, ce serait lui faire injure de lui en appliquer la formule. Chevreul n'a point *fermé son cœur* ; les amis, les savants soutenus et encouragés par lui pourraient en rendre témoignage, mais il a su fermer ses oreilles et son âme aux agitations du dehors : « De- « puis que l'étranger a ravagé mon pays, nous disait- « il en 1878, depuis que les bombes prussiennes sont « tombées sur le Muséum, je n'ai jamais ouvert un « journal. » Ce savoir étendu a donc des ignorances voulues, ce travailleur assidu sait trouver un repos dans le calme et l'isolement.

« Et ces paroles que nous avons recueillies de sa bouche expliquent bien mieux que les velléités poli-

Digitized by Google

tiques imaginées par quelques biographes, et ses tentatives de démission en 1874 et certaine candidature au Sénat où cette naïve grandeur faillit être dupe de l'exploitation d'un parti. Elles nous montrent aussi cette volonté protectrice et ferme du Muséum comme se faisant un cloître, et du laboratoire une cellule pour s'attacher tout entière à la recherche de la vérité. Ainsi, certains ascètes du moyen âge devenaient sourds à tous les orages de ce monde troublé pour s'absorber dans la contemplation des vérités éternelles, et plus d'un y a vécu les années des patriarches. Le vrai est-il donc pour l'homme le souverain aliment? Chevreul ne vous en semble-t-il pas un merveilleux exemple. »

Ce qui fait le propre de cette vieillesse, c'est qu'elle est exempte de toute infirmité. L'esprit de Chevreul est toujours aussi vif, aussi étincelant, qu'aux jours de sa jeunesse, son corps n'a pas perdu ses forces, et l'on sent qu'une vie intense anime encore ce robuste vieillard. Écoutez-le, c'est un causeur charmant, plein de finesse, et doué d'une mémoire étonnante qui lui rend présents les faits les plus lointains de son existence.

Voici une des anecdotes qu'il aime à raconter et qui se rapporte à l'un des événements qui ont le plus vivement frappé son imagination d'enfant.

C'était au moment le plus terrible de la Révolution; l'échafaud fonctionnait partout en France, et à Angers, la guillotine était en permanence sur la place du Ralliement. Derrière Saint-Maurice, caché dans l'embrasure d'une petite fenêtre, l'abbé Gruget donnait la suprême bénédiction aux nombreuses victimes. Le jeune Michel avait six ou sept ans; comme tous les enfants, il s'était laissé entraîner par la curiosité à quelques pas de sa porte. De là, il fut témoin de l'exécution de deux jeunes filles de dix-huit ans et dix-neuf ans qui avaient commis, ou plutôt étaient soupçonnées d'avoir commis le crime de cacher des prêtres réfractaires. Le bourreau, armé du briquet et coiffé du bonnet phrygien, l'aperçut dans la foule, alla vers lui, le prit par l'oreille et le fit avancer en disant : « Il faut que le petit *bougre* de patriote s'ha-« bitue à voir couler le sang... » Mais tous ses souvenirs de cette époque ne sont pas aussi lugubres, et M. Chevreul raconte d'autres faits dont le dénouement est plus heureux. Celui ci, par exemple, que j'emprunte à M. Farge :

« Un modeste professeur de musique ou, comme on disait alors, d'arts d'agrément, donnait, avant la révolution, des leçons dans les maisons d'Angers où il se rendait avec sa *pochette*. Il avait conçu pour une de ses élèves, Mlle de ..., de la meilleure noblesse d'Anjou, une admiration qui frisait la tendresse, mais que le respect n'avait jamais trahie. A peu d'années de là, les exécuteurs conduisaient au Champ des Martyrs une longue file de vieillards, de femmes et de jeunes filles qu'on allait y fusiller comme suspects, et où figurait, pâle et résignée, Mlle de ... Le lugubre cortège traversait la rue Saint-Nicolas, là le professeur s'était embusqué, armé d'un rasoir affilé attaché à son poignet; la chaîne par bonheur n'était qu'une corde, il la coupe en un clin d'œil et lance, dans une allée obscure qui se referme aussitôt, la victime arrachée au supplice; il a lui-même la chance de s'échapper dans la bagarre et la triste chaîne continue sa marche fatale. Mais l'heureux professeur fut bientôt après un heureux mari, dont Chevreul ne peut ou ne veut plus se rappeler le nom. »

L'imagination de Chevreul est pleine encore de tous ces souvenirs. Mais s'il en raconte quelques uns il en tait le plus grand nombre. A ceux qui lui demandent de publier ces récits émouvants dont la Révolution de 1793 et les guerres de la Vendée l'ont rendu témoin, il se contente de répondre : « Non, « jamais ! ces pages, suivant que je flétrisse ou que « je glorifie les actes des uns ou des autres, me « feraient réclamer ou rejeter alternativement par « chacun des partis ; or, je n'appartiens à aucun, je « suis à la France ! »

Il y a près d'Angers, sur les bords de la Loire un village gai, vert et coquet, où la famille de Chevreul possédait une maison de campagne. Ce village, cher à la mémoire de l'illustre savant s'appelle Murs. Tout enfant, Chevreul y fut témoin de cette terrible bataille de la Roche de Murs, du haut de laquelle les Vendéens précipitèrent les républicains dans le fleuve; mais si dramatique que soit cet épisode, il n'a pas fait oublier les heures joyeuses de l'enfance; il n'a pas assombri, dans le souvenir du vieillard, le pittoresque et riant paysage. « C'est à Murs, disait-il « dernièrement à l'une de ses parentes, que j'ai passé « les plus charmantes journées de mon enfance et « de ma jeunesse, c'est dans son petit cimetière tout « verdoyant, au penchant du coteau, que je voudrais « reposer. »

En relisant ces dernières lignes, en reproduisant ce vœu du fils de l'Anjou, nous n'avons pu nous empêcher de songer à Joachim du Bellay, qui trois siècles et demi auparavant, exprimait les mêmes sentiments, dans ses vers si touchants et si plein d'amour pour la terre angevine,

Nous sommes forcés de terminer ici cette étude, car, dans ce concert unanime d'éloges, dans ces ovations filiales que l'on fait chaque jour au grand savant, pas une note discordante ne se fait entendre. Chacun sent que la gloire d'un seul est la gloire de tous, et nous pouvons être fiers, quand les autres nations nous parlent de leurs hommes de sang et d'épée, de leur crier bien haut le nom de Chevreul. Nous aurions encore bien des pages à écrire, bien des anecdotes à raconter, mais nous y reviendrons plus tard : Chevreul nous fournira longtemps encore des occasions de lui offrir le témoignage de notre affectueuse admiration. Le 31 du mois d'août de cette année 1886, il achèvera sa centième année et commencera son second siècle : la *Revue de Breta-*

Digitized by Google

gne et d'Anjou ne pouvait laisser passer cette date à jamais mémorable sans envoyer son hommage au plus illustre enfant de la province angevine. Puisse cet hommage lui être agréable, puisse le grand vieillard sourire à notre œuvre et patroner notre association naissante: ce patronage sera pour elle le plus sûr garant de son succès et de sa vitalité (1).

F.-E. ADAM

DOLMENS ET MENHIRS

Au sommet des coteaux veloutés de gazon,
Au bord de la route poudreuse
Où la douve cache une eau creuse
Qui fait, sous le soleil, verdoyer le buisson ;

Sur la dune déserte où les moutons, par bande,
Petits brouteurs en liberté,
Pendant les chaleurs de l'été,
Paissent l'herbe marine à côté de la lande ;

Entre les blés touffus où la fleur bleu-lapis
Se mêle, étoile délicate,
A l'ardente fleur écarlate
Qui semble ensanglantée au milieu des épis,

Il arrive qu'on voit, au pays de Bretagne,
Surgir un dolmen, un menhir,
Que le lichen vient envahir,
Fantôme du passé dans la fraîche campagne.

Il monte fièrement, l'obélisque breton,
Large à sa base, droit et fruste,
Vainqueur du temps, géant robuste,
Où s'adossent parfois les pâtours du canton.

Sous le toit du dolmen, table étrange de pierre,
Et ses hauts piliers, des héros
Dont le sol recouvrait les os,
Quelque chose est resté de plus que leur poussière.

Le granit sombre arrête et retient les regards,
Dans l'esprit un monde s'éveille :
On oublie et la fleur vermeille
Et les calices bleus sur les sillons épars,

Et le gai paysage empreint de tant de grâce
Pour songer aux lointains aïeux
De qui ces blocs mystérieux
Évoquent la pensée et font vivre la trace.

Le gui ne tombe plus sous la faucille d'or,
Et les multitudes armées
Ne brandissent plus les framées
Dont les coups furieux émerveillent encor.

Où croissaient les forêts sauvages et profondes
Mûrit la fertile moisson ;
L'oiseau dit en paix sa chanson
Le laboureur en paix fauche les gerbes blondes.

Le marteau de l'usine, au lieu du cri guerrier,
Réveille les échos des plaines,
Mais le même sang coule aux veines
Du rude paysan, de l'actif ouvrier :

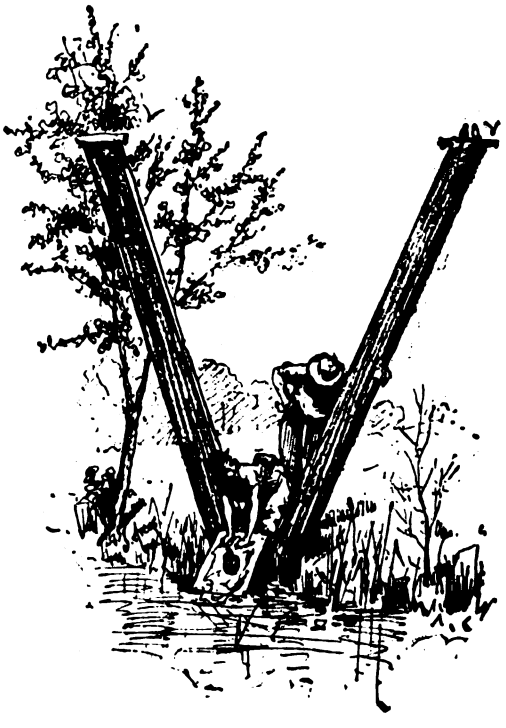
Le sang du Celte fier qui mit en sentinelle
Et le dolmen et le menhir
Pour veiller à son souvenir,
Et garder à ses fils la marque originelle.

SOPHIE HÜE.

(1) Nous remercions cordialement MM. le Dr Farge et Célestin Port des renseignements curieux qu'ils nous ont fournis sur M. Chevreul, et nous espérons que notre *Revue* les comptera bientôt au nombre de ses collaborateurs. Ils savent tant et de si belles choses sur l'Anjou qu'ils nous en doivent bien quelques-unes.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A NANTES

A M. Paul Eudel.



OUS savez, mon cher Eudel, que j'avais projeté d'organiser à Paris, cette année, une exposition bretonne-angevine, et que, pour différentes raisons dont la principale fut le manque de temps, cette exposition a été ajournée au printemps prochain. Nous convions donc dès aujourd'hui les artistes angevins et bretons à se mettre à l'œuvre pour nous permettre de donner au grand public parisien une idée aussi haute que possible de notre école régionale de peinture et de sculpture. Mais, en attendant, ne pourrait-on profiter de l'occasion que va nous fournir à Nantes l'exposition des Beaux-Arts, pour réunir au mois d'octobre dans une salle spéciale les œuvres de nos compatriotes? J'ai consulté là-dessus les meilleurs d'entre eux, tous ont accueilli ce projet avec faveur; il n'y a donc plus qu'à le mettre à exécution.

Il m'a paru, mon cher Eudel, qu'il vous appartenait de faire les démarches nécessaires pour vaincre les

Digitized by Google

difficultés qui pourraient à cet égard se produire d'un côté ou d'un autre. N'êtes-vous pas le président de la Commission parisienne qui a préparé les voies à notre prochaine exposition des Beaux-Arts, et n'êtes-vous pas, à ce titre, en rapports constants d'affaires et d'amitié avec les membres de la Commission nantaise? N'avez-vous pas personnellement déployé la plus louable activité pour donner à cette exposition tout l'éclat désirable? Vous êtes donc qualifié, mon cher ami, pour m'aider à mener à bien le projet dont je prends aujourd'hui l'initiative. Ce faisant, vous aurez acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des artistes de notre bien-aimée petite patrie et vous aurez bien mérité de notre Association bretonne-angevine.

Croyez-moi, mon cher Eudel, votre tout dévoué,

LÉON SÉCHÉ.

CURIOSITÉS, CROYANCES SUPERSTITIONS, CHANSONS ET COUTUMES DE L'ILLE-ET-VILAINE

2e RÉCIT

Suite et fin

Proverbes et dictons

—

Année *ventouze*,
Année *pommouze*.

—

Mars les *cocars* (les œufs).
Avril les petits,
Mai les *essemets* (essaims).

—

Le dimanche des Rameaux,
Pendant la procession,
Si le vent est en galène,
Perce ton fût avec une alène.

(Très vieux dicton de la commune du Pertre qui signifie : Si le vent vient du pays de Galles, il y aura peu de pommes, et par suite, pour ménager le cidre, il ne faut faire qu'un petit trou au tonneau).

—

Pâques pleuvinou,
Sac farinou.

—

A la saint Pothin (2 juin),
Bonhomme sème ton sarrazin.

—

A la saint Laurent (10 août),
Prends les noix voir ce qu'il y a dedans.

—

A la sainte Catherine (25 nov.)
Tout prend racine.

.˙.

BERCEUSE

—

Bin bette, bin binou,
Poli, polin, polinette,
Bin bette, bin binou,
Poliniou
Va s'endormiou.

Quand le somm' somm' va venir,
Poli, polin, polinette,
Quand le somm' somm' va venir,
Poliniou
Va s'endormiou.

Bin bette, bin binou,
Poli, polin, polinette,
Bin bette, bin binou,
Poliniou
Va s'endormiou.

Ne dirait-on pas un chant du midi de la France ?

LA BIQUE AU PARLEMENT (1)

1

C'est la *bique* des champs,
Qui a mangé un chou
Qui valait *ben* cent francs. *(bis)*
Et un brin de *porée* } *(bis)*
Qu'en valait *ben* autant }
Tan ta ra la ra rine } *(bis)*
Tan ta ra la pompon. }

2

Et un brin de *porée*
Qu'en valait *ben* autant, *(bis)*
La *bique* a été prise } *(bis)*
Et *m'née* au parlement }
Tan ta ra la ra rine } *(bis)*
Tan ta ra la pompon. }

3

La *bique* a été prise
Et m'née au parlement, *(bis)*
Elle aperçut un livre } *(bis)*
Et voulut *lir'* dedans }
Tan ta ra la ra rine } *(bis)*
Tan ta ra la pompon. }

1. Cette chanson nous a été communiquée par M. de la Plesse, de Vitré, qui nous écrivait : « Je vous envoie la *vraie* chanson de *la Bique au Parlement*.

Digitized by Google

4

Elle aperçut un livre
Et voulut *lir'* dedans (*bis*)
Par ma foi, se dit-elle,
C'est du noir et du blanc } (*bis*)
Tan ta ra la ra rine
Tan ta ra la pompon. } (*bis*)

5

Par ma foi, se dit-elle,
C'est du noir et du blanc. (*bis*)
Ell' fit un pet aux juges
Et l'autre au *Persident* ! (*bis*)
Tan ta ra la ra rine
Tan ta ra la pompon. } (*bis*)

6

Ell' fit un pet aux juges,
Et l'autre au Persident ! (*bis*)
Et un boisseau de crottes
Pour payer le sergent. } (*bis*)
Tan ta ra la ra rine
Tan ta ra la pompon. } (*bis*)

Nous retournerons à Poligné chercher une variante à la chanson précédente :

QU'ELLE A DE L'ESPRIT, MA CHÈVRE

1

Ma chèvre s'en va paître,
Dans le jardin à Jean,
Quand Jean s'en aperçut,
Il ne fut pas content.
Qu'elle a de l'esprit
Ma chèvre,
Qu'elle a de *l'entendement* !

2

Elle a mangé un chou
Qui valait bien cent francs
Et un brin de *porée*
Qui valait bien autant.
Qu'elle a de l'esprit
Ma chèvre
Qu'elle a de *l'entendement* ?

3

On la *m'nit* chez les juges
Pour avoir son jugement.
On lui ouvrit *un' salle*
Ell' s'mit à donner *d'dans*
Qu'elle a de l'esprit
Ma chèvre.
Qu'elle a de *l'entendement* !

4

Ell' levit le *bourgeon* (1)
Pour *s'assir* sur un banc
En remuant des babines
En *dégrignant* (2) des dents
Qu'elle a de l'esprit
Ma chèvre
Qu'elle a de *l'entendement* !

5

Elle ouvrit un gros livre
Et *s'mit* à *lir'* dedans ;
Elle vit un *boissiau*
Et *s'mit* à *crotter d'dans* !
Qu'elle a de l'esprit
Ma chèvre
Qu'elle a de *l'entendement* !

AD. ORAIN

(A suivre).

1. queue.
2. montrer les dents.
3. boisseau.

AVIS

Nous recommandons à tous nos amis et abonnés l'imprimerie de la REVUE ILLUSTRÉE DE BRETAGNE ET D'ANJOU, qui se charge de l'impression de toute espèce de travaux aux conditions les plus avantageuses.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL.

Laval, imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix, 41.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 19. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er SEPTEMBRE 1886

LETTRES DE LA PRESQU'ILE GUÉRANDAISE

II

LA PÊCHE A LA SARDINE

C'est bien le plus joli spectacle qu'il soit donné de voir le long de la côte bretonne. A Paris, la plupart des gens s'imaginent que la sardine se pêche à Nantes. Où çà, je vous prie ? sur les bancs de sable de la Fosse ou dans la cuvette de la fontaine qui décore la place Royale ? C'est comme si vous disiez que la morue se pêche à Rouen. En fait de sardines de Nantes, je ne connais que les conserves, et encore se font-elles sous l'étiquette de fabriques nantaises dans les confiseries du Bourg de-Batz et du Croisic. Cela n'empêche pas les marchandes de marée de crier à tue-tête dans les rues : « Sardines de Nantes, sardines nouvelles ! » Va donc pour la sardine de Nantes !

Les principaux ports de pêche, pour la sardine, sont les Sables-d'Olonne et Saint-Gilles, en Vendée, et, dans la Loire-Inférieure, Le Pouliguen et Le Croisic. Je ne parle pas de Royan, qui est à l'embouchure de la Gironde : la sardine y est grasse à lard, or, pour les amateurs, elle n'est bonne que maigre, cuite sur le gril ou dans le beurre. Mettez-moi à rissoler un bon morceau de beurre de Bretagne et plongez-y ces petits poissons, après deux heures de sel seulement, vous m'en direz des nouvelles. En un tour de main, le temps de la virer dans la poêle, la sardine est cuite ; alors vous lui coupez la tête, vous la prenez par la queue, et crac... à une autre. J'en mangerais, pour ma part, trois douzaines à déjeuner.

Bien loin de vous étrangler, l'arête du milieu vous a un petit goût de noisette qui vous ouvre l'appétit.

Mais rien ne vaut le plaisir de la voir pêcher.

Nous sommes dans la baie de Pouliguen, à marée basse. Il est une heure de l'après-midi. La mer s'agite sous un petit vent du large, le soleil flambe qui met des lumières de peintre à la crête écumeuse des vagues et fait miroiter les villas en brique et les chalets de plaisance qui bordent la plage sur une longueur de près de deux lieues.

Voyez-vous là-bas, de la pointe de Chemoulin à celle de Pain château, cette ligne de voiles blanches ? On dirait des mouettes ou des goëlands planant à l'affût. Ce sont les barques des pêcheurs qui attendent impatiemment à l'ancre que la marée monte pour jeter leurs filets. Pauvres gens, ils sont partis ce matin dès patron minette du Pouliguen, du Bourg-de-Batz, de la Turballe et du Croisic pour tenter la fortune. Puisse-t-elle leur être favorable ! Ils en ont grand besoin, car la pêche a été mauvaise cette année, le beau temps a manqué, la mer a été trop calme tout l'été, pour la sardine, et l'on me dit sur le port que bien des chaloupes se sont endettées.

Songez donc qu'ils sont six hommes par barque et que pour appâter la sardine ils dépensent jusqu'à trente francs de rogue par jour. Trente francs avant d'avoir gagné un sou ! C'est que la rogue est chère : croirait-on qu'un méchant baril d'œufs de maquereau et d'intérieur de poissons se vend au Croisic quatre-vingt-dix francs ? La sardine est vorace et ne se laisse prendre que si on lui donne fortement à manger... et la coquine n'aime que la rogue !

∴

Justement voici que la marée monte. Le vent fraîchit, les rochers qui sont à fleur d'eau se couvrent, encore quelques minutes et, sur toute la ligne des voiles blanches, les filets seront jetés à la mer. Hisse, matelot ! La sardine a donné aujourd'hui. Chaque maille de filet — et les filets sont fins comme des toiles d'araignée — contient un petit poisson pris par la tête. Regardez le frétiller de la queue ! A distance ne dirait-on pas des paillettes d'argent qu'on remuerait dans une jatte d'azur !

Digitized by Google

La sardine voyage par bancs, mais elle meurt aussitôt pêchée. C'est de tout le poisson de mer celui qui a la vie la plus courte. Les anguilles vivent très bien deux et trois jours dans le sable et les soles presque autant hors de l'eau.

En trois coups de filet, j'ai vu prendre quelque chose comme quatre mille sardines et pas de la graine, je vous promets. Les pêcheurs étaient dans la joie, ils avaient gagné du pain pour toute une semaine. — Si nous faisions seulement deux pêches comme celle-là, du lundi au dimanche, me disait l'un d'eux, nous devlendrions trop riches.

Trop riches ! C'est une façon de parler, car l'hiver il n'y a pas grand chose à frire pour les petites barques et les matelots mangent l'hiver comme l'été.

∴

Une fois la marée montée et la mer pleine, les pêcheurs lèvent l'ancre et gagnent le port le plus proche, selon la direction du vent. Tous ces jours-ci, le vent étant debout, c'est au Pouliguen qu'ils sont venus débarquer leur marchandise. Très joli, ce retour de la pêche et très pittoresque. Pour entrer dans le port, les barques sont obligées de pousser des pointes de droite à gauche et ces zigs-zags des voiles gonflées par la brise sont d'un effet tout à fait charmant. Les sauniers — comme on appelle ici les gens qui achètent la sardine en gros — sont là sur le quai, avec leurs braies blanches et leurs feutres noirs à chenille relevés sur le côté droit. Ils ont mouillé leur doigt ce matin pour voir de quel côté venait le vent et sont accourus au Pouliguen dans leurs carrioles, pleines de paniers et de bourriches. Pourvu maintenant qu'ils n'aient pas la peine de rentrer à vide dans leurs marais salants !

Du plus loin qu'ils aperçoivent une barque :

— Combien de mille ! demandent-ils à pleine voix.

— Quinze cents, deux mille, quatre mille, répondent les pêcheurs.

Et sitôt la barque amarrée au quai, ils s'y précipitent pour faire marché. Voyez-les accroupis autour du mât, la tête penchée vers le fond du bâteau où gît la sardine; les gens qui s'agitent à Paris autour de la corbeille de la Bourse ne connaissent pas mieux les cours que ces culs-salés de Batz ou de Guérande. Seulement, où les boursiers mettent mille francs, nos sauniers mettent vingt sous de surenchère. La sardine est toujours trop petite, ou bien elle s'est mal vendue la veille; à quarante-cinq francs le mille elle serait bien payée. Cela n'empêche pas que, toute la semaine, elle s'est vendue cinquante francs au Pouliguen. Mais oui, cinquante francs le mille. Etonnez-vous donc à présent qu'elle vaille deux sous la pièce à Paris.

Par chaque mille de sardines vendues, le saunier paie en sus du prix un pot de vin ou deux bouteilles qu'on va boire ensuite à l'auberge. Pas de marché sans cela, c'est la coutume du pays, et vous savez qu'on boit ferme parmi les matelots. Ils se passeraient plutôt de manger que de boire. De quatre heures de l'après-midi à dix heures du soir, ils ne désemplissent pas les bouchons du port. Quand vient la nuit, on les voit accoudés devant les pots de vin des sauniers, sous une lampe fumeuse qui fait paraître encore plus rouges leurs figures de terre cuite et. tant qu'il y a une goutte de vin dans les pots, ils boivent. Tant pis s'ils roulent sous la table, le bateau n'est pas loin, ils iront cuver leur vin dans le fond de la cale et le lendemain, quand ils se réveilleront au petit jour, ils seront tout prêts à recommencer.

∴

Quelle vie que celle de ces loups de mer brûlés par le hâle et sentant le vin et l'eau-de-vie à plein nez ! Ils devraient se trouver malheureux; ils sont, au contraire, toujours contents. N'ont ils pas la mer pour domaine et comme distractions : la pêche et les tempêtes ? Ah ! les tempêtes ! elles sont terribles sur les côtes de Bretagne. Rochers où la mer écume, récifs à fleur d'eau, tourbillons formidables, rien n'y manque... Aussi dans tous les ports ne voit-on que des veuves ou des orphelins. Car les pêcheurs ne reculent jamais devant le danger, loin de là : ils l'affrontent, et, dès que le canon d'alarme du Pouliguen ou du Croisic se fait entendre, ils sautent dans leurs chaloupes de sauvetage et.... en route ! à la grâce de Dieu !

Mais la mer a beau être méchante, elle tue encore moins de pêcheurs que l'eau-de-vie. Les bouchons sont les fléaux des ports. Un loup de mer qui ne boit pas n'est qu'un marin d'eau douce. Il faut qu'il ait toujours sa gourde pleine. Seulement, quand vient la cinquantaine, la mort se charge ordinairement de la vider. Rien qu'au Pouliguen, c'est effrayant ce que l'eau-de-vie a mis d'hommes dans le trou. Et encore s'il n'y avait que les hommes à boire ! Mais c'est que les femmes s'en mêlent, malheureusement. Elles sont tous les jours une douzaine sur le port qui gagnent trois sous du mille à ranger la sardine dans les paniers. C'est peu assurément, mais à la fin de la journée elles arrivent quand même à gagner trente sous, lorsque la pêche est bonne. De plus, elles s'en vont le matin à marée basse pêcher la crevette et la palourde, ce qui leur rapporte encore une pièce de deux francs environ.

Avec la solde de leurs maris, elles pourraient vivre à l'aise dans la belle saison et ramasser de quoi vivoter tant bien que mal durant l'hiver. Eh bien ! non, elles sont en guenilles et n'ont pas de quoi manger : elles boivent tout, et c'est pitié de les voir attablées le soir dans les auberges avec les matelots, auxquels elles tiennent tête.

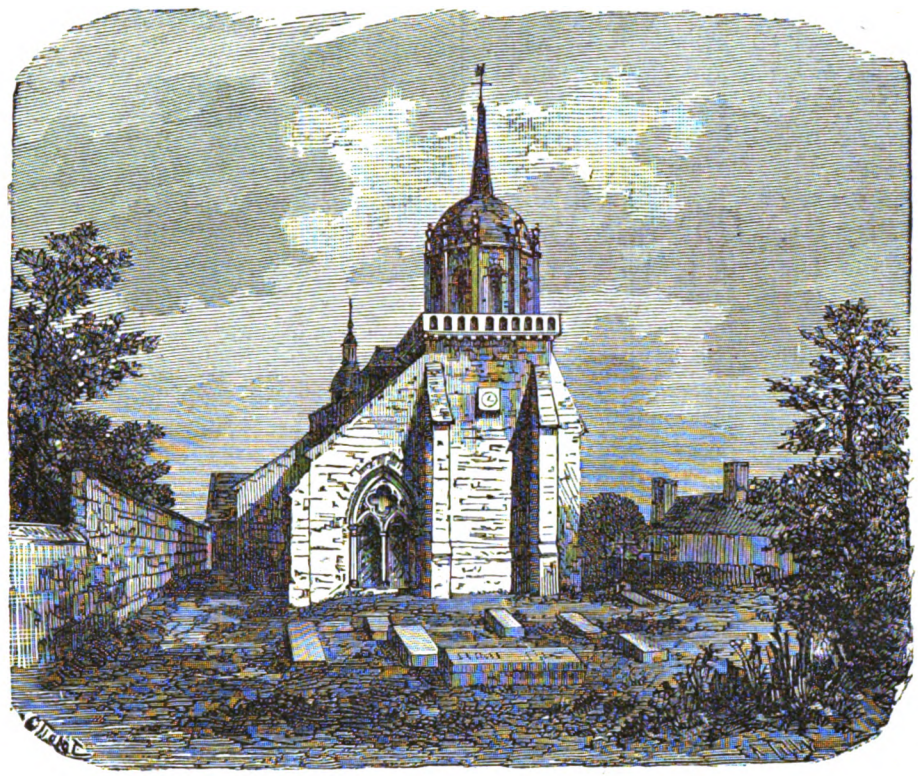
∴

J'ai dit qu'elles gagnaient trois sous du mille à ranger la sardine dans les paniers. Ce sont les sauniers qui les paient, comme de juste. Dès qu'ils ont fait marché avec les pêcheurs, la sardine est débarquée à terre dans des bourriches que les femmes

Digitized by Google

trempent dans l'eau, jetée en tas sur des toiles et mise dans les paniers entre deux couches de sel. Cette opération se fait sous l'œil vigilant de la douane, car le sel qu'on emploie pour saler la sardine ne payant pas de droits, on a quelquefois saisi des paniers remplis de sel, que les paludiers avaient eu soin de recouvrir d'un rang de sardines pour les passer en fraude.

Il paraît que les sauniers ne sont pas plus catholiques qu'il ne faut. Dans le temps la douane avait fort à faire avec eux; mais, depuis que la taxe du sel a été abaissée de trente francs à dix francs les cent kilos, ils sont devenus d'humeur plus tranquille et ne jouent que rarement du bâton. J'ajouterai qu'ils ont pour la plupart une assez belle aisance.



L'ÉGLISE DE PERROS GUIREC.

III

Pluie, vents et marée. — Une visite à Guérande. — L'église Saint-Aubin et la porte Saint-Michel. — C'est la faute à la lune. — La bourrasque du 3 septembre. — Ce qu'on entend dans une tempête.

Le Pouliguen, 6 septembre 1884.

Je ne me fierai plus aux prévisions météréologiques des matelots.

L'autre jour, le ciel étant noir comme de l'encre sur Guérande, je demande à l'un d'eux si c'est de la pluie ou du beau temps.

— De la pluie ! me répond ironiquement le loup de mer, il y en a peut-être pour Nantes, mais pour le Pouliguen, jamais : les marais salants nous en préservent.

Là-dessus me voilà parti de mon pied et la canne à la main. Je n'étais pas à moitié route, qu'un nuage me crève sur la tête. Comme le soleil riait à travers, je pensais avec les bonnes femmes de chez nous que c'était la Vierge qui faisait sa lessive, et je reçus l'averse sans sourciller.

La pluie avait cessé quand j'arrivai aux portes de Guérande. C'était le dimanche. J'avais choisi ce jour-là de préférence, croyant y trouver plus de monde. Je n'y trouvai personne, hormis quatre paludiers qui jouaient aux boules sur le mail. Seulement, en passant dans les ruelles étroites et biscornues qui s'enchevêtrent autour de l'église, je voyais les rideaux des fenêtres s'agiter en dedans des maisons et briller, derrière, des yeux de recluse qui me dévisageaient comme une bête curieuse. Pas un chien dehors, pas une figure de connaissance ! Ah ! si : au détour d'une rue j'aperçois tout à coup, sur le seuil de sa porte, un pharmacien qui me toisait des pieds à la tête. Je le regarde à mon tour, je consulte ma mémoire. Parfaitement, c'était un ancien camarade de collége que j'avais perdu de vue depuis vingt ans. Je vais à lui, nous nous serrons la main, il me parle de ses petites affaires qui ne vont pas mal, je lui parle des miennes... et puis je le quitte sur cette parole : « Ne partez pas de Guérande sans visiter l'église et la porte Saint-Michel. »

La recommandation était inutile, car il n'y a que

Digitized by Google

cela à voir dans cette ville froide et triste comme un tombeau.

∴

L'église m'avait frappé de loin et je la connaissais de réputation. J'y entre. Peste! les Guérandais ne se mouchent pas du pied. C'est une vraie cathédrale que leur église Saint-Aubin, et j'en sais plus d'une qui serait fière de posséder ses verrières, ses piliers romains du douzième siècle, ses chapelles latérales, sa façade en granit et surtout sa chaire extérieure, taillée dans le contrefort du porche principal. Quand elle sera finie — on la restaure en ce moment — ce sera un bel échantillon de l'architecture gothique, et, toute délabrée qu'elle est par endroits, elle vaut dès à présent l'argent du voyage (1).

De l'église, je me rends à la porte Saint-Michel. Au bout d'une petite rue noire, bordée de maisons basses, se dressent de hautes murailles percée d'une baie géante dans le milieu. C'est là. Je sors de la ville et je me retourne. La porte est flanquée de deux tours à machicouli d'un aspect grandiose et sévère. C'est plus qu'une porte, c'est un monument (2). On y a installé les archives, une prison et l'hôtel-de-ville. Et à gauche, à demi-hauteur des tours, s'élève le mur d'enceinte qu'elles commandent et qui enserre Guérande comme dans un corset de granit. Porte et murailles sont admirablement conservées ; seuls, les ponts-levis ont disparu ; quant aux fossés, on les a convertis en une promenade, plantée d'ormeaux superbes, d'où la vue s'étend sur les marais salants et sur la mer.

Quel nid de vautours ! Les seigneurs de Guérande n'étaient pas de petits sires.

Je fais le tour de la ville et je repars, cette fois en chemin de fer. Il n'était que temps. La Vierge avait fini sa lessive et tout le ciel fondait en eau.

∴

De retour au Poliguen, j'accoste mon loup de mer sur le port.

— Eh bien ! que m'aviez-vous dit ?

— Ah ! monsieur, c'est la faute de la lune. J'avais oublié qu'elle entrait dans son plein et qu'on était à la veille d'une forte marée. C'est comme ça tous les ans, faut pas vous étonner : la lune n'en fait jamais d'autres.

La lune, la lune ! Elle a bon dos décidément. Quand le temps est mauvais, on dit que c'est la lune ; quand les femmes sont de mauvaise humeur, c'est la lune aussi. Et le soleil donc, ne compte-t-il pour rien ? Les astrologues ont beau protester contre l'influence exagérée qu'on prête à la lune, c'est comme s'ils chantaient. Le populaire y croit comme à l'évangile, les Chinois l'ont prise pour symboliser la femme et l'almanach de la lune s'enlève chez nous comme petits pâtés.

D'ailleurs, que ce soit ou non la faute de la lune, j'avoue que je ne serais pas fâché de voir une petite tempête avant de rentrer à Paris. On se lasse de tout, même du beau temps, et c'est ennuyeux à la fin d'avoir toujours devant soi le même paysage. Jusqu'ici la mer m'a produit l'effet d'un lac tranquille, dans la baie de Pouliguen. Qu'elle prenne la peine d'enfler sa voix, de grossir ses vagues, de se mettre en colère enfin, j'en serai charmé.

∴

L'aurais-je dit trop haut et la mer m'aurait-elle entendu ? Voilà que dans la soirée du 3 septembre elle est devenue houleuse et qu'elle s'est prise à baver comme une femme ivre. Les bateaux de pêche qui étaient au large rentraient précipitamment dans le port, des vols de goëlands gagnaient la haute mer à grands cris et le pilote se promenait sur la jetée, sondant l'horizon avec sa lunette et ne sachant trop qu'en penser. Le vent était au sud qui chassait les lames devant lui et les brisait en paquets d'écume sur les rochers de la côte. Pornichet se voilait de brume ; les bois de pins de la Bôle étaient noirs comme de la suie, le ciel était bas. « Gare la nuit! me dit un douanier, si le vent ne change pas, nous allons danser ».

Il changea sur le coup de onze heures, sauta d'un bond du sud au nord, mais n'en continua pas moins de souffler en tempête.

Je m'étais endormi au bruit des vagues, je me réveillai au bruit du vent. Jamais de ma vie je n'ai entendu musique pareille. Le vent, en passant dans les

(1) Ce n'est pas d'ailleurs le seul monument religieux qui soit à visiter dans ce pays. L'église du Bourg-de-Batz, des XIII[e] et XV[e] siècles, présente cette particularité assez rare que ses cinq nefs sont construites en pente et inclinées de droite à gauche — ce qui symboliserait, au dire des archéologues, la façon dont le Christ aurait reposé sa tête en mourant. Cette église contient aussi de belles clefs de voûte, une entre autres représentant les sept péchés capitaux. Mais le monument qui offre le plus d'intérêt au point de vue architectural est sans contredit, l'ancienne chapelle de Notre-Dame-du-Mûrier qui par malheur a perdu, depuis soixante-dix ans environ, sa couverture, l'escalier en pierre de sa gracieuse tourelle, sa rosace du milieu, et finalement est tombée en ruines. Cette chapelle qui vient d'être classée, un peu tard, parmi les monuments historiques, est un des plus beau spécimens, le plus pur peut-être, de l'art gothique de la fin du XV[e] siècle ; et l'on pourrait la restaurer sans de trop grandes dépenses, car elle est construite tout en granit et les sculptures et les moulures ont peu souffert. Ce bijou architectural a sa légende ou plutôt ses légendes, les gens du pays ne sachant rien de précis sur son origine. Mais la plus poétique est celle-ci : Deux amants ont été assaillis, en vue du Bourg-de-Batz, par une violente tempête. Tout à coup ils voient sortir d'un arbre vert une flamme blanche qui leur sert de phare et leur permet d'atterrir sains et saufs. Cet arbre était un mûrier dans lequel se trouvait une Vierge. Pour remercier le ciel de leur avoir sauvé la vie, les deux amants firent vœu d'élever une chapelle à la Vierge sur l'emplacement même du mûrier.

—

La chapelle de Saint-Goustan au Croisic, est également à visiter, non certes sous le rapport du style, car elle n'en a pas, mais à cause du rocher qu'elle renferme et des légendes qui s'y rattachent : Saint-Goustan avait été jeté par une tempête sur la côte du Croisic et s'était endormi sur un rocher auquel Dieu, par pitié pour son serviteur, avait permis de s'attendrir et de prendre la forme de son corps. Plus tard les Croisicais voulurent consacrer ce miracle et renfermer le rocher dans une chapelle dédiée au saint. Mais à peine était-elle élevée qu'elle s'écroula. Ils la rebâtirent, mais cette fois ils élevèrent le mur sur le rocher. Elle s'écroula encore. Quelle pouvait bien être la cause de ces écroulements successifs ! Après avoir bien cherché ils crurent avoir pénétré les desseins de Dieu et réédifièrent la chapelle en mettant le mur à cheval sur le rocher de Saint Goustan. Cette fois la chapelle resta debout; et l'on peut voir encore une partie du rocher dehors et la plus grande partie dedans. La partie intérieure porte en effet l'empreinte d'un corps humain.

Autrefois cette chapelle était percée d'un trou dans lequel les jeunes filles s'amusaient à jeter des épingles pour savoir à quel âge elles se marieraient. Chaque épingle tombée en dehors du trou reculait d'une année l'époque de leur mariage.

L. S.

(2) Nous en avons donné la gravure dans le n° 2 de la *Revue*.

Digitized by Google

pins qui bordent la plage du côté de la Bôle, leur arrachait des sons d'une puissance, d'une acuité inouïes. Tantôt on eût dit le roulement du tonnerre, tantôt le sifflet de quarante locomotives arrêtées devant un disque, ou bien le houhouhou d'un monstre formidable. Et la pluie tombait à torrents, et la mer battait la jetée de ses vagues furieuses. Tout à coup quelque chose craqua au-dessus de ma tête, et il me sembla que la maison s'effondrait.

FIGURE DE LA TRINITÉ
D'après une peinture murale de la cathédrale de Saint-Pol de Léon.

C'était la bourrasque qui venait d'enfoncer la fenêtre du grenier. Je pris peur dans les ténèbres et sautai à bas du lit. Les enfants dormaient comme bercés par tempête. J'ouvris la croisée qui donne sur le port. Il faisait noir dehors comme dans un puits; seulement, de distance en distance, la pleine lune sortait de dessous les nuages énormes, qui roulaient dans le ciel, et permettait de distinguer les objets. Les bateaux de pêche étaient serrés les uns contre les autres le long du quai, comme pour se protéger mutuellement; leur mâture agitait dans l'air je ne sais quels bras fantastiques, le bois de peupliers qui est à l'entrée du port gémissait dans toutes ses feuilles et la mer hurlait au loin, noire, terrible, épouvantable.

Je songeai alors aux pauvres marins qui la traversaient à cette heure et je m'en voulus d'avoir désiré voir une tempête. Sait-on, en effet, ce qu'elle coûte ?

L'année dernière, à pareil jour, par une mer démontée, un trois-mâts fut jeté à la côte de Pornichet et brisé comme verre. C'était la nuit, une nuit pluvieuse et noire comme celle-ci. Les vents étaient bas et faisaient rage. Soudain, des signaux désespérés s'aperçoivent. Le pilote qui veillait au pied de la croix, à l'entrée du port de Pouliguen, donne l'alarme; le canon tonne, le canot de sauvetage est mis à l'eau et les huit matelots qui le montent, courbés sur les rames et battus de tous côtés par les vagues et la pluie, parviennent au trois-mâts juste à temps pour sauver l'équipage...

Qui sait si dans cette bourrasque quelque chaloupe de pêcheur ne sombre pas !...

Je referme ma fenêtre et je me recouche.

A peine étais-je au lit que j'entends comme des plaintes humaines. Était-ce la mer? Était-ce le vent ? Je prête l'oreille. C'étaient deux chats qui se parlaient d'amour. Le matou disait : « Viens-tu là-haut ? — La chatte répondait : « Que faire là-haut ? » O contrastes de la nature ! Pendant que l'homme luttait contre les éléments déchaînés et risquait sa vie, deux bêtes s'amusaient dans une gouttière, narguant le ciel et la tempête. Ces chats me rappellent le mien que j'ai laissé là-bas dans une maison amie et qu'on a dû ramener au logis, tant il avait de chagrin. Et je songe : Que ne suis-je moi aussi dans mon *home* !

Un large *foutfout*, suivi d'un silence !... et je me rendors.

Le matin, quand je me réveille, le vent soufflait encore, mais il avait changé de place : il était retourné au sud. La marée était basse, j'en profitai pour aller voir la plage. Horreur ! cette mer si propre d'ordinaire et qui ne jette, en se jouant sur ses bords, que des coquillages blancs et roses, elle avait vidé ses bas-fonds, elle s'était purgée... Et tout le long de la côte on ne voyait que des paquets de goëmon; des herbes marines arrachées, de la mousse verte et de la vase. La mer avait même rejeté vers la Bôle, pour témoigner une fois de plus de sa fureur sauvage, trois ou quatre madriers énormes, dont un mangé par le feu et tout calciné, déplorables débris de quelque navire englouti.

Le pilote que j'interroge me dit : « Les vents sont encore bas, nous pouvons avoir un violent coup de mer à marée haute. »

En effet, vers midi, la danse recommence sur un autre rythme. Le ciel et la mer se confondent à trois milles de la jetée. Les vagues arrivent du large au triple galop, se brisent avec fracas et s'étendent sur la plage en vastes nappes d'écume blanche. Les cataractes du ciel s'ouvrent de nouveau. Est-ce la fin ? Tout juste. Le vent tourne une troisième fois, le soleil brille, la mer se calme, la pluie cesse. Un immense arc-en-ciel, ayant un pied dans les pins et l'autre dans l'onde, se dessine à l'Orient. Pornichet sourit par derrière, la Bôle s'irise... Quel est ce miracle ! Et voici que de toutes les fenêtres ouvertes s'échappe ce soupir de soulagement, ce cri de joie : « Ce n'est rien ! »

Ce n'est rien pour nous qui n'avons vu la tempête que dans le sûr abri du port, mais combien de pêcheurs l'ont essuyée en pleine mer et y ont peut-être fait naufrage !

Leur barque est si petite et la mer est si grande !

LÉON SÉCHÉ.

Digitized by Google

GAVR'INIS

A UNE BELLE BRETONNE

Sur les flots du golfe qui semble
Ignorer la couleur de l'or,
Deux marins bronzés de l'Armor
Nous avaient emportés ensemble.

Dans son île, Nouvelle-Zemble,
Nous visitions, plus sombre encor,
La grotte au mystique décor
Où la lueur des flambeaux tremble.

Et moi, songeur comme un amant,
Je croyais voir se ranimant
A l'aspect de vos formes sveltes,

Le fantôme des temps finis
Sourire à la fille des Celtes,
Dans le Gal-gal de Gavr'inis.

PABAN.

LE PAYS D'ARVOR

A M. LEDRAIN

Légende, où te trouver encor,
Quand le monstre aux noires bouffées
Met sur nos routes tarifées
Son pied de fer sur ton pied d'or ?

Rendez-moi le pays d'Arvor,
Brocéliande avec ses fées,
Les vieilles villes étouffées,
Tolente, Ker-Is, Ocismor.

Heureux cet âge dont les mythes
Savaient dépasser les limites
Où nous arrêtons notre ciel,

Et qui, s'enivrant d'un beau songe,
Noyait dans l'idéal mensonge
Le froid mensonge du réel !

PABAN.

HATEZ-VOUS

Voici qu'à la rose embaumée,
A l'aubépine du chemin,
Votre main souple et parfumée
Vient d'ensanglanter son satin.

Dans tout, ainsi ma douce reine,
L'épine est bien près de la fleur;
Hâtez-vous donc, avant la peine,
Vite, saisissez le bonheur.

Riez avant que se flétrisse
Votre sourire si joyeux,
Avant qu'une larme ternisse
Le velours brun de vos grands yeux.

Oui, chantez, ayez confiance
Aux rêves d'or, au lendemain ;
Chantez avant que l'espérance
Ne vous abandonne en chemin.

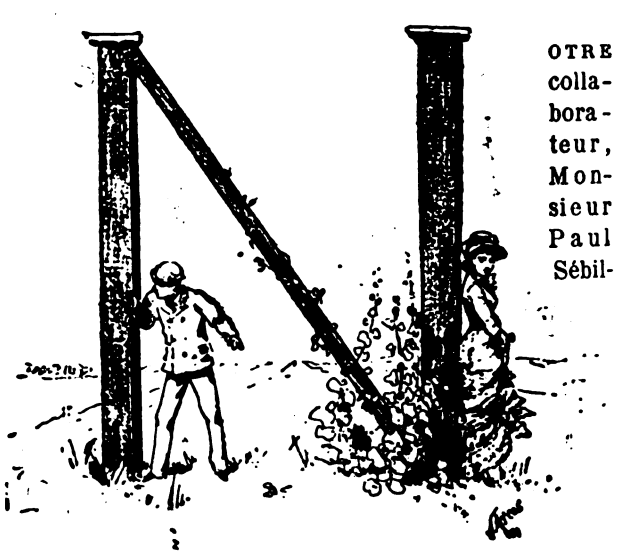
Dans un baiser donnez votre âme,
Aimez, croyez aux doux serments ;
Avant que s'en aille la flamme
Et l'illusion des vingt ans.

Priez enfin, avant que sonne
L'heure où, pliant les deux genoux,
Vous n'entendrez rien qui résonne,
Rien qui palpite au fond de vous.

Et que vienne après la tristesse,
Si le temps qui fuit sans retour,
Parfois vous a donné l'ivresse,
De la jeunesse et de l'amour.

VICOMTE DE COLLEVILLE.

LA LANGUE BRETONNE, LIMITES ET STATISTIQUE



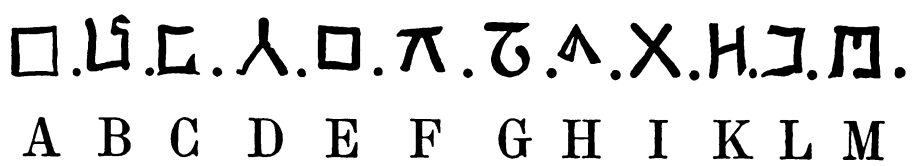
OTRE collaborateur, Monsieur Paul Sébillot, vient de publier dans la *Revue d'ethnographie*, 1886, premier trimestre, un important travail sur les limites du breton et du français. Il ne comprend pas moins de 26 pages de la *Revue*. Nous extrayons du travail de M. Sébillot les chapitres relatifs aux limites du breton et du français et celui où il est question des colonies bretonnes en France.

Limite des deux langues en 1885.

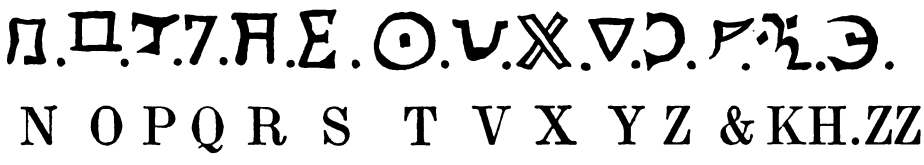
La délimitation que j'avais tracée en 1878, presque toujours d'après des documents de seconde main, ne pouvait être qu'approximative, et je terminais ma brochure en exprimant le désir que la limite fût relevée village par village, de manière à fixer définitivement l'aire respective des deux langues dans le dernier quart du XIXe siècle.

Ce vœu ne fut pas entendu; il n'y eut aucune nouvelle publication précisant la limite, et la question restait à peu

Digitized by Google

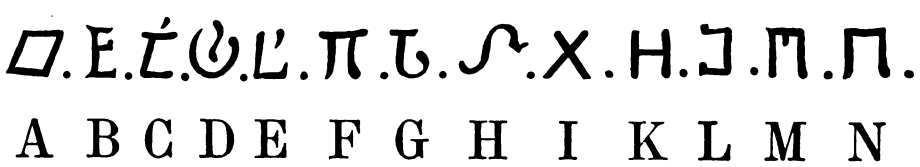


A B C D E F G H I K L M

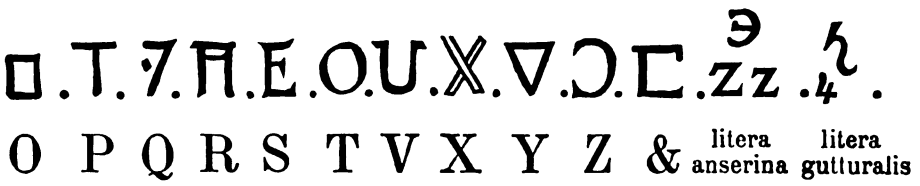


N O P Q R S T V X Y Z &KH.ZZ

ALPHABET DES ANCIENS BRETONS, D'APRÈS LE R.P. GRÉGOIRE DE ROSTRENEN



A B C D E F G H I K L M N



O P Q R S T V X Y Z & litera anserina litera gutturalis

ALPHABET DES ANCIENS BRETONS, D'APRÈS LE P. DOM LE PELLETIER

près à l'état où je l'avais laissée, lorsque mon collègue, le Dr Hamy, directeur du Musée d'ethnographie, me demanda l'autorisation de graver ma carte, et de reproduire mon travail. Je le priai de m'accorder quelque délai, afin de voir s'il ne serait pas possible d'obtenir une précision plus grande. Je me mis en rapport avec plusieurs savants bretons, entre autres avec M. Mauricet, de Vannes, membre de la Société d'anthropologie, qui m'envoya gracieusement une carte sur laquelle la limite du breton et du français dans le Morbihan était tracée village par village, d'après ses renseignements personnels et ceux puisés à l'évêché. Je pensai qu'il ne serait pas impossible d'obtenir une délimitation analogue pour les Côtes-du-Nord, et j'eus la bonne fortune, après m'être adressé à bien des personnes, de trouver quelques correspondants zélés qui m'ont donné une limite précise et que j'ai tout lieu de croire exacte.

C'est à eux que je dois de pouvoir présenter un travail meilleur que celui que j'avais fait, à la hâte, en 1878. Mon rôle s'est borné à coordonner ces divers renseignements et à les ramener à une certaine unité.

Dans tout *Plouha*, on parle breton et souvent aussi le français.

Voici du côté de Plouha, les derniers villages de cette commune où l'on parle breton ; tous les habitants se servent à peu près indifféremment et suivant les circonstances, du breton et du français : *Kerégal*, la *Lande-Mergat*, Kervizel, Kergromot, *Kenidouoartz*, *Boigougen*, qui se trouve à cheval sur le chemin de Paimpol à Saint-Brieuc, comme Kerégal l'est sur le chemin de Plouha au Portrieux. La limite de Trévéneuc passe très près des six villages et celle de Plourhan très près de Boisgougen. Dans les villages de Tréveneuc et de Plourhan, qui avoisinent la limite de Plouha, presque personne ne sait ou ne parle le breton. (Communication de M. le docteur Pignard, de Plouha.)

Dans la commune de Plourhan, la limite passe par les villages de la Ville-Hélio, du Rohat et de Bois-Buhain, où l'on parle le breton, mais où presque tout le monde sait le français ; à l'est de ces villages, et dans la très grande majorité de la commune, on ne se sert que du français. (Communication de MM. Pignard et Chardin.)

Dans la commune de Pléguien, bretonnante pour les neuf dixièmes, les villages touchant à Pludual, Lanvollon et Tressignaux parlent exclusivement le breton, ceux confinant Plourhan parlent le français et n'ignorent pas le breton ; les derniers villages bretons sont le Rohat et le Bois de la Salle, sur la limite de Plourhan ; Kerstang et Keriou, limitrophes de Tréguidel.

La commune de Tréguidel, française pour les neuf dixièmes ne renferme aucun village exclusivement breton, mais seulement des familles bretonnes isolées le long des limites de Pléguien et Tressignaux totalement bretonnantes (on n'y trouverait pas quatre familles purement françaises) la limite passe à l'est des villages bretons de Keroc'h et de Saint-Antoine, limitrophes de Tréguidel, puis par ceux de

Digitized by Google

Kerarziou et de la Trinité, limitrophes de Plélo, commune entièrement française, et possédant néanmoins beaucoup de familles bretonnantes, surtout dans les villages de Saint-Quay, de la Ville-Garre et de Beauchamp.

En Bringolo, commune bretonnante, où le tiers de la population parle le français aussi bien que le breton, et où les deux langues sont presque également usitées dans les villages bordant Plélo et Plouagat, les derniers villages bretons sont Kerimec'h ou Kerimerc'h, Kerstéun, Mélar, Kerouzeren ou Kerouzern, sur la lisière de Plélo; ensuite le Pébel, Kerdaniel-Taillard et Kerivoa, limitrophes de Plouagat, commune où il n'existe pas un seul village exclusivement breton, et où le breton est actuellement beaucoup plus parlé qu'il y a quarante ans, surtout dans les villages de Kerharscouët, Christ, le Leshouarn, etc.

En Saint-Jean-Kerdaniel, commune où la langue française, quoique généralement connue dans les villages qui vont être désignés, n'est usitée nulle part, la limite est établie par les villages bretons de Mezouado, le Grand et Petit-Keranroué, Kerphilippe, Kergrec'h (à 400 mètres au sud-est de Kerphilippe) et Kergourio, limitrophes de Plouagat.

En Landorec, commune qui ne compte aucun village exclusivement français, bien que cette langue y soit presque aussi usitée que le breton, la limite passe par les villages de Coatandoc'h, ou Coatando, Kerstéun, Kergouarin (Kerouarin, orthographe bretonne), Pont-Léon, village nouveau de neuf à dix feux, sur la route de Lanrodec à Plouagat, à 250 mètres du bourg de Lanrodec, Trégueric (Trégric, orthographe vicieuse), Goudemail et Kerivoallay, tous limitrophes de Plouagat, et par Crec'h-ar-Brun, Kergollic, le Guerglas et Lambarquet, limitrophes de Boqueho, commune entièrement française, à part le village de Saint-Laurent où se trouvent deux ou trois familles bretonnantes.

Dans Saint-Fiacre, commune purement bretonne, la limite est le village breton de Krec'hmétern, limitrophe de Lanrodec, de Boqueho et de Saint-Gildas. (Communication de M. l'abbé Fœillet, recteur de Bringolo.)

En Saint-Gildas, commune bretonnante pour les deux tiers, la limite passe près des villages bretons de Kerderrien, le Quellenec, Kercaradec, Koldaouarec (Coldegroeg de la carte d'état-major), Kerfourdan, puis, laissant le bourg en pays français, par Bodeléac et le Crechguen. (Communications de MM. Fœillet et Edouard Guépin.)

Dans la commune de Vieux-Bourg, bretonnante pour un peu moins de moitié, la limite, laissant le bourg en pays breton, passe auprès des villages bretons de Botfer, la Ville-Juhel, Kerfolben ; elle entre dans la commune de Haut-Corlay, passe par les villages bretons de Kerchouan près du point culminant de Fenbusquet, point de partage des eaux, par la Ville Jouan, Pertuga (Persuca, État-major), La Salle, la Croix de Corlay, Botcozel : dans la commune presque entièrement bretonnante de Corlay, elle passe par Kernion. (Communication de M. Edouard Guépin.)

D'après une note de M. Guitterel, recteur de Saint-Mayeux, le breton et le français se partageraient les villages de Kermonain, Betcozel, Le Boissy, le Squint, Saint-Amand (Saint-Damand de l'État-Major, c'est au reste la prononciation usitée).

En Saint-Mayeux, les villages extrêmes où l'on parle le breton sont ceux de Kefaven, Kerléau, Ker-brun, Ker-Houarn, Kerloué, Kergadon, Ker-Rouault. (Communication de M. Guitterel, recteur de Saint-Mayeux.)

Dans le canton de Mûr, la limite passe aux villages de Kercadou, Kerouault, Kergoué, Kerniault, situés dans la commune de Saint-Gilles-Vieux-Marché, et dans ces villages, la langue bretonne domine, le bourg, ainsi que toute la partie de la commune à l'est de cette limite, étant considéré comme français (cette langue y est parlée par la majorité).

Elle atteint le village de Larlay, qui est français, puis, suivant la limite de la commune de Mûr, elle passe à l'ouest du Pan-Dom-Jan, village français de la commune de Saint-Gilles-Vieux-Marché, passe à Kerbotin et au Botrain, derniers villages bretons de Mûr, à Guergadic, breton également, sur la limite et partie en la commune française de Saint-Guen.

Dans la commune de Saint-Connec, Brenné et Tréhouët, villages français, sont les derniers à l'ouest de cette commune bretonnante pour les 5/6.

A partir de Trégouët (comme la commune de Saint-Caradec s'avance entre les communes de Saint-Guen et Saint-Connec) la limite pénètre dans la commune de Saint-Caradec, englobe Tréviel, breton comme Saint-Connec, laisse Saint-Quidic en pays français à l'est, passe à Réguly, en la commune de Hémonstoir, pour arriver au village de Crano, en Croisanvec, rejoindre la limite du Morbihan. (Communication de M. Emile Enaud, notaire à Saint-Guen.)

Pour le Morbihan voici la limite que le Dr Mauricet, de Vannes, mon collègue de la Société d'anthropologie, a bien voulu tracer sur la carte du Morbihan dressée en 1880 par M. Edmond Bassac.

La limite entre dans le Morbihan vers le village de Crano en Croisanvec, presque à la limite de cette commune bretonnante, et de celle de Saint-Gonnery, qui sauf une petite pointe à l'ouest, est de langue française ; elle laisse ensuite en pays français la commune entière de Gueltas, passe par Kerjean, commune de Noyal-Pontivy, qui parle breton sauf deux villages à l'est de cette limite. Laissant le bourg de Kerfourn en pays bretonnant, elle passe par Gahvern et Lesoanic, hameaux de cette commune, et atteint la limite des arrondissements de Pontivy et de Ploërmel.

A partir de là, la limite passe au Theil et à Couedrien, hameaux de Reguiny, dont le bourg se trouve en langue française, mais à une petite distance de la langue bretonne, puis par Saint-Fiacre, Kervenelanay, Cassac, hameaux de Radenac: toute cette commune, sauf une petite pointe autour du village de Nespy parle français. La limite passe ensuite par Kerbère, hameau de Saint-Allouestre, dont le bourg ainsi que les deux tiers du territoire se trouvent en pays bretonnant ; par Kercado, hameau de Bignan, commune presque entièrement bretonne, à l'est par Kermel, hameau de Guehenno, commune dont la plus grande partie parle français, suit la limite de la commune française de Billiov, laissant en pays français Kermorin, hameau de Saint-Jean-Brévelay, commune toute bretonne.

Le bourg de Plumelec se trouve en pays français ; dans cette commune, la séparation des deux idiomes se fait entre Caloulal et Lestiernau, puis, laissant à l'est Cuernulen, aboutit à la lisière de l'arrondissement de Vannes.

A son entrée dans cet arrondissement, la limite suit sensiblement celle de la commune bretonnante de Plaudren et de la commune française de Tredion (sauf une petite pointe à Kerdossan) ; dans la commune d'Elven elle passe par les villages de Kerleger, Le Grasso, le château d'Elven, Lescastel. Le bourg d'Elven est en pays français et la commune coupée à peu près par moitié par la limite. Celle-ci passe ensuite entre Treffléan et la Vraie-Croix, mais plus près de cette commune dont le bourg est français, — puis par Ker-

Digitized by Google

CARTE LINGUISTIQUE
DE LA
BRETAGNE

par Paul Sébillot

Signes conventionnels
- ------ *Limites de département*
- +++++ " " " *la langue française et bretonne*
- ×-×-×-× *Dialecte de Cornouaille* —— *de Vannes*
- ·×·×·×·× " " " *Léon*
- ····· " " " *Trégorrois*
- -·-·-·- *Limite du IXe Siècle*

Echelle 1 : 1'200.000 (10mm. = 12 Kilomètre)

12 9 6 3 0 12 24 36 48 60 Kilom.

Dessiné pour reproduction directe par M. W. Wytlacil

Digitized by Google

bournis et le Château, hameaux de la commune bretonne de Sulniac, — laisse Berric un peu à l'ouest, passe par Le Drenegy, hameau de cette commune, puis laisse à l'ouest Bourgeul et Muren, hameaux de Noyal-Musillac, dont le bourg est en pays français.

La limite suit alors un étang de la commune de Musillac, puis la rivière qui sépare cette commune et celle de Billiers d'Ambon, commune entièrement bretonnante, sauf le village de Penesclus. Alors la limite atteint la mer à l'embouchure de la Vilaine.

L'enclave bretonne du Bourg-de-Batz (Loire-Inférieure séparée des autres pays bretonnants par une bande française de plus de 35 kilomètres d'épaisseur a été l'objet d'une remarquable monographie lue au Congrès de Nantes de 1878, par M. Léon Bureau. D'après lui, le breton y était alors parlé par une partie de la population, mais seulement dans sept villages qui sont Kervalet 512 habitants, Beauregard 34, Kerdréan 42, Trégaté 212, Kermoisan 217, Roffiat 222, Kerbeau 47, Le Guyo 34; soit un total de 1,320 habitants. D'après M. Bureau, le français gagne rapidement, et le dialecte breton est en voie d'extinction. Alors il n'évaluait pas à plus de 400 le nombre des personnes dont le breton est la langue habituelle. D'après une communication que je reçois de lui, ce nombre a diminué depuis, et il ne l'estime plus qu'à 200.

Colonies bretonnes.

Bien que les Bretons soient très attachés au sol de leur patrie, au village où ils sont nés et où reposent les os de leurs « anciens », il n'est pas rare de les voir émigrer; sans doute, au début, ils ont l'intention de revenir au pays, mais diverses circonstances les en éloignent parfois, et les font rester à l'endroit où les hasards de la vie les ont portés. Il est toutefois intéressant de constater que partout où les Bretons sont quelque peu nombreux, on les voit se grouper les uns à côté des autres, dans un quartier spécial ou autour d'une église où la prédication se fait en langue celtique. On peut constater ce fait dans la plupart des grandes villes où les Bretons sont employés comme ouvriers ou comme manœuvres; en certains cas, à Trélazé par exemple, ils arrivent à former une sorte d'îlot, qui pendant longtemps est réfractaire à l'assimilation.

A Saint-Brieuc, les Bretons qui y ont leur domicile ne sont point groupés dans un quartier spécial ; on les évalue à deux mille: beaucoup sont ouvriers, domestiques ou mendiants. Chaque année il y a à la chapelle Saint-Guillaume une retraite de trois jours à leur usage, où on leur fait des instructions en breton. (Communication de M. le chanoine Limon).

A Rennes la colonie bretonnante se compose d'environ deux mille cinq cents individus des deux sexes. La plupart d'entre eux sont occupés au chemin de fer, dans les scieries, dans l'industrie des sabots et galoches; sans former de groupes bien distincts, ils habitent aux environs des quartiers où leur travail les appelle. Le reste de la colonie se compose de domestiques. Il n'y a pas de prêtre breton; presque tous les bretonnants qui habitent Rennes comprennent et parlent le français.

Il y a dans l'Ille-et-Vilaine une autre colonie bretonne, celle de la mine de plomb argentifère de Pontpéan à 12 kilomètres de Rennes. Cette colonie est ancienne, puisqu'elle remonte à 1765, époque à laquelle la société des mines de Poullaouën reprit à son compte avec des ouvriers à elle l'exploitation de Pompéan qui avait été abandonnée en 1763. (Communication de M. L. Decombe).

A Nantes, les Bretons dont on estime le nombre à dix mille. sont un peu disséminés dans les faubourgs; toutefois la paroisse Sainte-Anne est leur quartier de prédilection, et l'on y entend souvent le breton de Quimper. Un des vicaires de cette paroisse est toujours breton.

Dans le quartier de Barbin, près de l'Erdre, il y a aussi toute une colonie de Bretons. On prêche en breton à la chapelle de la Retraite.

Lors des élections municipales dernières, une grande affiche, en breton, invitait les électeurs à voter, pour certains candidats; il en a été de même aux élections du 4 octobre. (Communication de M. P. de Lisle du Dreneuc).

A Saint Nazaire, existe aussi une colonie bretonnante qui s'est formée pendant les travaux des bassins ; elle se composait de tailleurs de pierre de Pont-Labbé et de terrassiers du Morbihan. Un grand nombre d'entre eux sont restés après les travaux terminés et sont devenus les uns déchargeurs sur les quais des bassins, les autres manœuvres dans les divers chantiers. Sans pouvoir fixer le nombre des bretonnants à Saint-Nazaire, on peut dire qu'ils sont plusieurs centaines. Aux élections du 4 octobre, les murs de Saint-Nazaire étaient couverts d'affiches électorales en breton. (Communication de M. René Kerviler).

Dans ma brochure de 1878, j'avais signalé l'existence à Trélazé d'une colonie bretonne ; tout récemment je me suis adressé pour avoir des renseignements plus précis à M. le curé de Trélazé, qui s'empressa de transmettre ma lettre à son vicaire, M. l'abbé Yves-Marie Durand, breton de naissance. Voici en substance les renseignements que je dois à son obligeance :

« Il y a une trentaine d'années au moins que l'émigration bretonne en Anjou a commencé; mais ce mouvement s'est accentué de plus en plus lorsque plusieurs exploitations minières de la Bretagne, entre autres celle de Poullaouën (Finistère), ont cessé ou ralenti leurs travaux. Cette émigration a donc été déterminée surtout par des causes économiques et industrielles.

« A Trélazé les Bretons bretonnants sont au nombre de deux mille quatre cents environ; plus de la moitié sont originaires du Finistère, un peu plus d'un quart des Côtes-du-Nord, le reste, soit un peu moins d'un quart, vient du Morbihan. Les Bretons de Trélazé forment une population à peu près exclusivement industrielle, qui est employée dans une fabrique d'allumettes chimiques et dans six importantes carrières d'ardoises.

« Les quatre dialectes bretons sont parlés par les émigrés bretons, qui ont conservé leur langue, leurs usages, leurs costumes, continuent à se marier entre eux, et se mêlent très peu à la population angevine qui les entoure.

« Avant l'expulsion des jésuites de la résidence d'Angers, c'étaient les Pères jésuites qui desservaient au spirituel toute la population bretonnante de l'Anjou; depuis cinq ans, il y a un vicaire breton à Trélazé ; tous les dimanches, à la messe de neuf heures, une instruction en breton, accompagnée de prières et de cantiques dans la même langue, est faite à l'intention des ouvriers bretonnants. Un médecin breton du Finistère s'occupe aussi des malades et des blessés des carrières.

« En outre de la colonie de Trélazé, il y a à Angers même, et dans ses environs immédiats une population bretonne émigrée qu'on évalue au chiffre de cinq à six mille. La paroisse de la Magdeleine d'Angers a été, en 1885, pourvue

Digitized by Google

d'un vicaire breton qui desservira au spirituel les bretonnants qui habitent Angers. »

Au Havre, d'après M. Léon Brunschwicg, (*Phare de la Loire*, 14 novembre 1878), les Bretons bretonnants, qui y sont assez nombreux ont une chapelle particulière où un prêtre leur fait des sermons en breton, et ils habitent un quartier spécial. Les Bretons bretonnants habitent au Havre le quartier de l'Eure, situé à l'extrémité de la ville, du côté d'Harfleur, quartier de raffineries et d'usines, où, sauf pour affaires, les citadins ne mettent jamais le pied. Est-il besoin d'ajouter que les Bretons, presque tous employés comme manœuvres dans ces usines, viennent, de leur côté, fort rarement en ville, sauf le dimanche, où ils se promènent par bandes de quatre ou cinq personnes dont une seule souvent sait à la fois le français et le breton. Les femmes ont conservé le costume national, la coiffe et la jupe de serge bleue garnie de velours. Ils sont, en général, originaires des Côtes-du-Nord.

Si le quartier de l'Eure est spécialement habité par des Bretons, on en trouve pourtant aussi dans le quartier Saint-François, notamment dans la rue du Grand-Croissant et dans les ruelles qui y aboutissent. C'est dans ce quartier-là que se trouve la chapelle qui leur est réservée et que dessert, depuis quelques années seulement, un ecclésiastique breton.

A Paris même, on trouve plusieurs colonies bretonnes. M. du Cleuziou m'a affirmé avoir vu il y a quelques années sur le portail de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, l'annonce en breton de prédications et de confessions à l'usage des Bretons bretonnants de ce quartier. Cette église a toujours un prêtre breton. Il en est de même de l'église de Vaugirard.

Dans ce quartier, en face de la rue de la Procession, des Bretons ont acheté l'ancienne auberge du Soleil-d'Or, et quelques cours adjacentes. Ils y sont installés, boivent du cidre et ont des mobiliers, tels que des lits-clos ou des lits à deux étages, qui rappellent le pays natal.

Avant l'expulsion des jésuites de la rue des Postes, il y avait, d'après M. Gaidoz, deux prêtres de cet établissement qui confessaient les Bretons.

A Saint-Denis, les Bretons sont en assez grand nombre dans la rue Compoise et dans quelques rues adjacentes. (Communication de M. Paul Robert).

COLONIES BRETONNES.

Pays gallo.

Côtes-du-Nord...	Saint-Brieuc. . . .	2,000
Ille-et-Vilaine ...	Rennes.	2.500
—	Pontpéan	150
Loire-Inférieure.	Nantes.	10,000
—	Saint-Nazaire . . .	1,000
		15,000

Autres pays de France.

Maine-et-Loire..	Angers et banlieue.	2,400
—	Trélazé	6,000
Seine-Inférieure.	Le Havre	3,000
Seine	Paris	7,000
—	Saint-Denis. . . .	
		18,400

Soit en chiffres ronds. . . . 34,000

PAUL SÉBILLOT.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE SAUMUROISE

III

Comme tous les aventuriers, Cerisantes excellait dans l'art de se faire de brillantes relations. Sa valeur intellectuelle était d'ailleurs incontestable, et s'il avait du cœur et de l'esprit, il était en même temps très versé dans l'étude des langues mortes, plus cultivées alors qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le latin était la langue universelle dont se servaient les savants de toute l'Europe pour correspondre entre eux. L'auteur du poème de la *Pucelle*, l'illustre Chapelain, le docte Grotius comptaient au nombre des amis du fils de Marc Duncan. Grotius avait commis trois ou quatre tragédies latines, avant d'écrire son fameux livre : *De jure belli et pacis*, imprimé à Paris en 1625, et dédié à Louis XIII. On sait que, condamné à la prison perpétuelle à la suite de la catastrophe qui coûta la vie à Barneveldt, il put s'évader grâce au courage et au sang-froid de sa femme, dont Bayle a dit « qu'elle mériterait, dans la République des Lettres, non-seulement une statue, mais aussi les honneurs de la canonisation, car c'est à elle qu'on est redevable de tant d'excellents ouvrages que son mari a mis au jour. » Refugié en Suède, le grand chancelier Oxenstiern, l'ami et le conseiller de Gustave-Adolphe, le fit nommer ambassadeur de Suède en France (1635-1644).

Décidé à aller tenter la fortune dans le nord de l'Europe, notre jeune Saumurois demanda à Grotius des lettres de recommandation pour Oxenstiern, qui exerçait un pouvoir presque royal pendant la minorité de Christine, la fille de Gustave-Adolphe. Chapelain pensa que deux recommandations valaient mieux qu'une. Il sut que le duc de Longueville avait besoin d'écrire au comte de Horn, maréchal de Suède, gendre d'Oxenstiern, et qu'il cherchait quelqu'un qu'il pût charger de porter sa lettre. Chapelain présenta Cerisantes au duc, qui lui confia sa missive. Le comte de Horn le reçut à bras ouverts, le logea chez lui, le présenta à Oxenstiern, qui lui donna un régiment de cavalerie que l'on envoyait en Allemagne. Mais, bientôt, croyant avoir à se plaindre de Grotius qu'il n'aimait pas, Oxenstiern pensa que Cerisantes pourrait le remplacer. Il le nomma conseiller aulique, et l'envoya en qualité de résident en France. Grotius demanda son rappel, et se vit remplacé par celui qu'il avait protégé.

La fille de Gustave Adolphe avait reçu de son glorieux père une éducation toute virile. Elle parlait six langues et les mauvais plaisants ne manquèrent pas de dire qu'à une femme, une seule suffit, et par delà. Quoi qu'il en soit, Christine lisait le grec, parlait le latin, et n'avait pu manquer de distinguer Cerisantes, qui trouva à la cour toute une pléiade de savants en *us*, Grotius, Heinsius, Coningius, Comenius, Vossius, Maibonius, sans compter Descartes, Bochard, Saumaise, et Naudé, qui eût pu donner une place au client de son père, à Urbain Grandier, dans son *Apo-*

Digitized by Google

logie pour les grands personnages faussement soupçonnés de magie.

Deux autres Français s'y trouvaient également, et, comme Cerisantes, rêvaient de plaire à la jeune reine, car si Christine était savante, elle était galante en même temps, et la terrible catastrophe de Monaldeschi n'avait pas encore donné la mesure de sa jalousie. Pourquoi l'amour ne sacrerait-il pas Cerisantes roi de Suède, ne fut-ce que roi *in partibus*?... L'un de ses deux rivaux était Bertaut, frère de Mme de Motteville, qui a laissé de si intéressants mémoires, et neveu du poète Bertaut, que Boileau nomme dans son *Art poëtique* entre Ronsard et Malherbe. Lui aussi faisait des vers, mais médiocres, et dont il assommait les gens. Aussi l'appelait-on *Bertaut l'incommode*, pour le distinguer de *Bertaut l'incommodé*. Celui-là était premier soprano à l'Opéra que Mazarin venait d'introduire en France. Les précieuses de Rambouillet ne pouvaient pas se décider à appeler par son nom l'accident qui lui permettait de chanter les rôles de femmes, et madame de Longueville appelait ces soprani artificiels, des *incommodés*.

L'autre Français s'appelait Charpentier, et avait pris le pseudonyme de Marigny, comme Duncan s'appelait Cerisantes. Il parlait l'espagnol et le latin, et lui aussi rimait facilement des vers médiocres. Jaloux de sa faveur croissante, notre jeune aventureux Saumurois dépêcha vers lui celui de ses frères qui se faisait appeler Montfort et qui l'avait suivi en Suède.

Mais comme, au fond, ni l'un ni l'autre n'obtenait rien de la reine, l'affaire en resta là. Montfort fut moins heureux à la suite d'une partie de débauche dans laquelle il fut outrageusement battu par le frère cadet du comte Magnus de la Gardie, fils d'un gentilhomme français, établi en Suède. Le comte de la Gardie était premier ministre et directeur général de la justice dans tout le royaume. Il n'y avait donc pas de justice à attendre contre d'aussi grands personnages, et Montfort mourut de colère et de honte, et aussi des suites de ces mauvais traitements.

Pour expliquer la haute faveur dont Cerisantes jouit en Suède, je dois dire qu'il avait écrit un poème latin en l'honneur du grand Gustave Adolphe, dont il avait vu, à Aix, l'épée pieusement conservée dans le cabinet d'un curieux de la ville. Rentré en France en possession de la dignité que la Suède lui avait accordée, Cerisantes fut présenté par Chapelain au ministre Lyonne, qui lui donna des appointements de 9,000 livres sur l'argent que le roi fournissait aux Suédois, ses fidèles alliés.

Une autre circonstance porta aux nues la fortune du jeune Saumurois. Louis XIII et Richelieu avaient quitté la scène du monde à peu de mois de distance. La cour se demandait avec anxiété qui serait premier ministre. Les chances paraissaient être en faveur de l'évêque de Beauvais, grand aumônier de la reine. Un jour que chez la duchesse d'Aiguillon cette grave question se trouvait discutée, Cerisantes dit qu'à son avis, le premier ministre serait Mazarin. On se récria. Mazarin était une créature de Richelieu, le persécuteur de la reine. Mais le règne de Beauvais fut éphémère, et Mazarin devint premier ministre. Chacun crut alors que Cerisantes était un profond politique, et pour un moment, sa parole fut écoutée et fit autorité.

Notre Saumurois perd la tête. Il a un secrétaire, un carrosse armorié, quatre chevaux, trois laquais. On sait quelle était l'importance de Charenton au dix-septième siècle. Les protestants y avaient leur principal temple qui pouvait contenir quatorze mille personnes, et les réformés y tenaient leurs Synodes. Il s'y fait porter un carreau de velours avec des broderies d'or. Dans ce temps là, les sièges avaient leur hiérarchie. A la cour, bien peu avaient droit au fauteuil, le commun des gentilshommes se contentait de tabourets. Dans leurs hôtels, on se servait de chaises, et ne s'asseyait pas qui voulait sur les fauteuils. Cerisantes s'y asseyait sans façon en tous lieux, et les allait prendre là où ils n'étaient pas, au milieu du salon. Dans plus d'un endroit, on lui joua le mauvais tour de les clouer au parquet.

Pour être un homme tout-à-fait *du bel air*, il fallait des duels et des amours bruyants. Les amours de Cérisantes ne furent pas toujours heureux. A Charenton, il tomba amoureux d'une jeune fille qui épousa M. de Gondran. Il pensa qu'il en allait mourir de désespoir, fit sa propre épitaphe en vers français, qui ne valaient pas ses vers latins. Il n'en mourut pas, et transporta son amour sur une autre jolie huguenote, qui se maria au comte de Saint-Aignan.

Restaient les duels. A l'occasion d'un embarras de carrosses, il fit provoquer le brillant duc de Candale, fils du duc d'Epernon. Son frère Saint-Hélène porta le cartel, qui fut accepté. Rendez-vous est pris derrière les Minimes de la place Royale. Mais l'affaire s'ébruita, le duel fut empêché. Cérisantes était un trop petit personnage pour croiser le fer avec l'un des plus grands seigneurs du royaume. Notre Saumurois protesta, prétendit descendre de ce Duncan, roi d'Ecosse, mis à mort par Macbeth, dont la femme s'il faut en croire Schakespeare était, comme les Ursulines qu'avait étudiées à Loudun son père Marc Duncan, sujette à des accès de somnambulisme dont les conséquences étaient des plus fâcheuses.

Sainte Hélène présenta au ministre Lyonne toute sorte de vieux parchemins, qui ne prouvèrent rien, et il ne put faire reconnaître comme noble ni lui ni son frère. Cérisantes songea alors à faire attester par des personnages considérables que son père vivait noblement, et il en appela au témoignage des maréchaux de Châtillon et de la Meilleraye, et du marquis de Montausier. Ceux-ci trouvèrent que l'aventurier Saumurois se montrait singulièrement gascon dans tout ce qu'il avançait, et ils lui répondirent par des gasconnades. Châtillon affirma que sans Cérisantes, Arras n'aurait jamais été pris. Les deux autres an-

Digitized by Google

ciens élèves de Saumur, dirent que feu monsieur Duncan avait été visité et honoré de tous ceux qui étaient venus étudier à Saumur.

Criblé de dettes, dénoncé en Suède pour ses extravagances à la Cour de France, Cerisantes se vit contraint de s'éclipser et se diriger vers la Pologne, terre d'anarchie où il semblait que les pêcheurs en eau trouble devaient voguer à pleines voiles à la poursuite de la fortune. Wladislas IV était veuf et dut songer à un second mariage. Son cœur balançait entre Christine de Suède et de Marie-Louise fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue et de Nevers. Le mariage avec Christine présentait de plus grands avantages politiques, mais elle avait l'habitude de régner en personne, et Wladislas craignait qu'elle ne se résignât pas à descendre au second rang. Il épousa donc la jeune princesse française, qui vint se faire couronner reine de Pologne en 1646. Ayant échnué auprès de Christine, Cérisantes rêva peut-être de pousser la générosité jusqu'à venger la reine de Suède, dédaignée par Wadimir, en se faisant aimer par la reine de Pologne. Il sut se faire présenter à elle. Mais les choses n'ayant pas été au gré de ses désirs, et se sentant découragé des reines, il se rejeta sur les républiques.

La République de Venise et la Turquie, après avoir brillé l'une et l'autre d'un si grand éclat militaire allaient s'entre-détruire à l'occasion d'une aventure singulière. Dix galères de Malte s'étaient emparées d'un vaisseau turc et étaient venues conduire leur prise dans un petit port de l'île. Sur ce navire se trouvait un jeune enfant que le chef des eunuques avec plusieurs officiers du sérail traitaient avec respect. Le chef des eunuques fut tué dans le combat et les officiers assurèrent que l'enfant était un fils d'Ibrahim, que sa mère envoyait en Egypte. Les chevaliers de Malte le traitèrent comme le fils du Sultan, dans l'espoir d'une rançon proportionnée à sa naissance. Ibrahim ne leur fit aucune proposition, et l'enfant abandonné par les Malais, se fit dominicain pour vivre, et fut connu sous le nom de *Père Ottoman*. Les Frères prêcheurs furent très fiers d'avoir le fils d'un sultan dans leur Ordre. Il n'y avait pas beaucoup de quoi. Ce n'est que le renversement du fameux vers de Zaïre :

Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

et le fait du P. Ottoman prouvait surtout que les croyances religieuses ne sont rien qu'une affaire de géographie.

Quoiqu'il en soit, la Sublime Porte avait subi un échec. Ne pouvant se venger sur Malte qui, de son rocher inaccessible, bravait la puissance turque, elle fit tomber sa colère sur les Vénitiens, leur reprochant d'avoir malgré le traité de paix, reçu dans leurs eaux la prise faite par les galères de Malte. La flotte turque aborda en Candie alors aux Vénitiens, prit la ville de Canée, et enfin l'île tout entière. Inutile de dire que, abruti dans son Sérail, l'imbécile Ibrahim n'eut aucune part à cette conquête.

EUGÈNE BONNEMÈRE.

(*A suivre*).

FIGURES NANTAISES.

LES AMADOUS

Elles s'en allaient deux à deux,
Comme au labour s'en vont les bœufs,
Naguère encore.
Même tête, même chapeau,
Robe longue et petit manteau,
Couleur d'aurore.

Elles allaient, guitare en main,
Labourant le même chemin.
Pauvres guitares!
Quelle chanson d'enterrement!
On aurait dit le râlement
De deux catarrhes.

Jamais homme n'entendit rien
De leur duo quotidien,
— Triste harmonie —
Que ce refrain bizarre — d'où
Leur joli surnom : — A ma dou
Ma douce amie.

Elles allaient chantant ainsi,
S'arrêtant pour dire merci
De porte en porte.
Quand on les abreuvait de fiel,
On les voyait lever au ciel
Leur face morte.

Car il leur arrivait souvent
D'entendre crier dans le vent
A leur adresse,
Les sifflets des gens qui passaient,
Et les gamins leur témoignaient
Peu de tendresse.

Digitized by Google

On les voyait courir dessus,
Se pendre en grappe à leurs fichus,
A leurs guenilles,
Et puis c'étaient de vilains mots
Qui leur tombaient dru sur le dos.
Les pauvres filles!

On les fit riches. Je crois bien
Qu'elles n'ont jamais eu pour bien
Que leur misère.
Et l'on peut dire, en vérité,
Que le pain de la charité
N'engraisse guère.

Etait-ce donc pour se railler
Que l'aînée allait s'atteler
A la charrette,
Et, retroussant son cotillon,
Remorquait, léger *Papillon*
Sa sœur *Coquette*?

Non, c'est trop triste, on ne rit pas
Des choses que l'on plaint tout bas.
Folles ou feintes,
C'étaient deux vieilles après tout,
Et l'on doit respecter partout
Les choses saintes.

Quel âge avaient-elles? Sait-on
L'âge de Dieu, de la guenon,
Des peaux tannées?
Le biographe curieux
Eût plutôt compté leurs cheveux
Que leurs années.

Elles allaient vers l'avenir,
Sans paraître se souvenir
De leur jeunesse.
La mantille de leurs amours
Seule y faisait rêver toujours,
Car leur vieillesse,

En dépit des rigueurs des ans,
Avait gardé l'air d'un printemps
Sous les tulipes
Qui parsemaient leurs cheveux gris
Et grâce aux nuances d'Iris
Qu'avaient leurs nippes.

Leur robe avait un peu changé,
Mais elle avait tant voyagé,
Tant fait d'étapes,
Que sa catholique couleur
Leur eût procuré — sans faveur
L'accès des papes.

Elle avait des..... Mais à quoi bon
Dire d'un merle ou d'un pinson
Qu'il siffle et chante.
Nous savons tous, me direz-vous,
Qu'à Rome le pauvre a des poux
Tout comme à Nante.

Quand on joue avec sentiment
De n'importe quel instrument,
Guitare ou viole,
Vivre et mourir dans un pays
Où les arts ont si peu d'amis,
C'est chose folle.

Surtout quand on porte le nom
De Coquette et de Papillon!
Ah! bonnes âmes,
Vous étiez faites pour mourir
Sous le ciel bleu qui voit fleurir
L'art et les femmes,

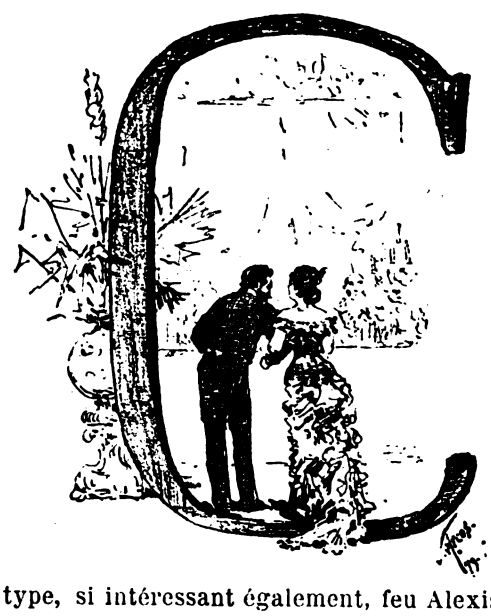
C'est égal, vous aurez charmé
Bien des gens, sinon désarmé
Les plus méchantes.
Et l'on dira longtemps de vous:
« Connaissez-vous les Amadous?
— Ah! oui, de Nantes! »

C'étaient deux filles qui chantaient
Et qui jamais ne répondaient
Durant leur vie,
Que ce refrain bizarre — d'où
Leur joli surnom: A ma dou
Ma douce amie!

LÉON SÉCHÉ.

FIGURES POPULAIRES

JEAN PRIÉ, CORDONNIER-NATURALISTE.



C'EST une bien curieuse et très originale figure que celle de Jean Prié, cordonnier-naturaliste, ainsi qu'il s'intitule lui-même, et bien digne d'être mise en pendant à cet autre type, si intéressant également, feu Alexis Transon, charcutier, philosophe et antiquaire, à qui j'ai déjà consacré un article dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*.

Nos deux types, similaires sous bien des rapports, diffèrent essentiellement sous beaucoup d'autres: tous deux sont fort intelligents, mais l'instruction

Digitized by Google

première leur fait également défaut ; ils ont le même désir âpre, insatiable de s'instruire, les mêmes facultés, extraordinairement développées, d'assimilation, le même feu sacré de la collection, mais tandis que Transon compile au hasard les documents et les connaissances, sans règles, sans direction, Prié, plus méthodique, pas incohérent, plus heureux aussi, trouve sa voie, se cantonne sur le terrain que plus jamais il n'abandonnera, mais sur lequel il fera d'incessants progrès, rencontre des maîtres dont il suit attentivement les conseils et les leçons, et parvient enfin à un certain degré de science qui, du simple cordonnier qu'il était naguère encore, a fait aujourd'hui presque un savant et certainement un collaborateur utile pour les vrais savants qui acceptent son concours avec reconnaissance.

Jean Prié est né au Pouliguen, habite le Pouliguen, et en vrai breton qui tient à reposer à l'ombre de son clocher, veut mourir au Pouliguen. Il est fils de pauvres paysans qui le placèrent d'abord comme berger, puis lui firent apprendre le métier de cordonnier, qu'il exerce encore aujourd'hui, en même temps que son art de naturaliste.

Comment ce goût, ou plutôt cette passion pour l'étude des sciences naturelles, vint-elle à germer dans le cerveau de ce modeste et obscur artisan ? La chose est singulière et vaut la peine d'être contée. En 1871, Jean Prié fut mis en rapport avec le maire de Pouliguen, M. le comte d'Egrigny, conchyliologiste distingué, qui voulut bien montrer à notre brave cordonnier les richesses de ses collections. Cette visite de l'artisan au cabinet du gentilhomme fut le trait de lumière qui vint éclairer l'intelligence de notre héros, l'étincelle électrique faisant éclore et se développer les facultés réelles qui jusque-là sommeillaient dans cette tête bretonne. En sortant de chez le comte, Jean Prié se donna sa grande parole d'honneur qu'il deviendrait aussi lui conchyliologiste et aurait sa collection. Pour la collection, la chose était encore faisable, n'avait-il pas sous la main, le long de cette côte qui va de l'embouchure de la Loire à celle de la Vilaine, au fond des criques qui la dentellent, une mine inépuisable où glaner à pleines mains, et c'est aussi ce qu'il se mit en devoir de faire. Dès lors, pour Jean Prié ni fêtes ni dimanches ; aussitôt que le métier dont il vit lui laisse quelques loisirs, il s'en va par les plages et les rochers au pourchas de ses chères coquilles, puis de retour au logis, mouillé comme un caniche, les mains et les pieds en sang, tant cette chasse a été rude, mais plus heureux qu'un roi si elle a été fructueuse, Prié nettoie et regarde avec amour les dépouilles qu'il a enlevées à la mer.

Mais bientôt les coquilles ne lui suffisent plus, il veut connaître les animaux qui les habitent, ce n'est pas tout d'avoir, il faut savoir et Prié est encore un ignorant. Or, pour savoir il est indispensable d'apprendre et comment le pauvre cordonnier pourra-t-il acquérir cette science tant désirée. La chose n'est-elle pas impossible ? Prié le croit d'abord, mais il est breton, c'est-à-dire *têtu*, comme on dit au pays, et ce qu'il veut il le veut bien. Il fait part de ses désirs à M. d'Egrigny ; celui-ci frappé de son intelligence lui procure des livres et ouvre à ses yeux éblouis les portes de la science. Puis, circonstance heureuse, de vrais savants viennent au Pouliguen, entendent parler de ce singulier cordonnier qui, aussitôt qu'il en a le loisir, abandonne le tranchet et le tablier pour la boîte de naturaliste, et l'établi pour la table d'étude ; ils le voient, s'intéressent à cet étudiant de quarante ans, le guident dans ses études, — ce sont de bons professeurs que MM. A. Giard, E. Bureau, E. Perrier, Jousset de Belesme, Milne-Edwards, etc. — et voilà notre homme montant à grands pas la côte ardue de la science. Ses premiers travaux portent sur les *Pholades* ; il en recueille un dans un baquet, en guise d'aquarium, et pendant dix mois il étudie cette singulière coquille, il la voit perforant la pierre, il la soigne avec amour, renouvelant chaque jour l'eau de mer dans laquelle elle vit.

En 1875, Jean Prié est présenté à M. Legouvé qui lui consacre un article et fait sur lui une conférence. Le petit cordonnier est désormais connu, les voyageurs ne manquent pas, en passant au Pouliguen, de visiter ses collections. En 1875, l'association française pour l'avancement des sciences lui accorde une subvention de 500 fr. ; il envoie ses collections à l'Exposition universelle de 1878 et obtient une médaille de bronze avec diplôme. La même année, le professeur Giard fait un rapport sur ses études à propos du fameux Nemertien géant qu'il a trouvé dans des marais appartenant à M. Avenard et que M. Giard baptise du nom d'*Avenardia Priei*. C'est aussi en 1878 que le conseil général de la Loire-Inférieure accorde à Jean Prié une subvention de 500 fr. — continuée depuis — pour lui permettre d'agrandir ses collections. Cette subvention comble le désir du brave Jean, car elle lui permet d'acquérir enfin des vitrines dans lesquelles il met à l'abri plus de 2,000 espèces, (vertébrés, articulés, annelés, zoophytes, insectes, algues, plantes, minéraux et fossiles), que, jusque là, faute d'argent, il ne savait trop guère où serrer. Grâce à ses relations et aussi à son habileté à faire les préparations, (Prié est un empailleur très adroit), il devient fournisseur des facultés des sciences de Marseille, Grenoble, Toulouse, Nancy, de l'Ecole de pharmacie de Paris, du Muséum de Nantes, voire même du Muséum de Paris ; il étend tous les jours ses connaissances en botanique et en minéralogie dans les excursions qu'il fait avec des savants ou des élèves, car Prié d'écolier est devenu maître et il a formé des disciples, entre autres un cordonnier, comme lui, Lehuédé de Batz. Dans une de ces excursions le pauvre Jean se cassa une jambe, mais rien ne pouvait arrêter son zèle et à peine remis le voilà reparti à la recherche de ses coquilles. Il étudie toujours mais aussi les encourage-

Digitized by Google

ments ne lui manquent pas : en 1882 il obtient une médaille d'argent à l'exposition industrielle de Nantes ; et une médaille pour ses travaux météorologiques; cette même année l'association française lui alloue une subvention pour aller suivre les travaux du Congrès qui se tenait à La Rochelle, où M. Jousset de Belesme donna lecture d'un rapport de Prié sur la pisciculture de la sole. En 1883, le ministre de l'Instruction publique accordait à Prié les palmes d'officier d'académie; enfin, tout récemment le jury de l'exposition de géographie commerciale de Nantes a décerné à notre cordonnier-naturaliste, une nouvelle médaille d'argent pour sa curieuse exhibition.

Le mérite, très grand, pour moi, de la précieuse collection de Jean Prié, est d'être absolument régionale ou plutôt locale ; tous les documents qu'elle renferme ont été recueillis par lui au Pouliguen et dans les environs et présentent tous les types de la faune et de la flore de la presqu'île guérandaise. Aussi Prié a-t-il songé à léguer à son pays natal toutes ses richesses dont bien souvent il a refusé des prix fort élevés : Mais il met une condition à ce legs, — et je trouve qu'il a très fort raison ; — il demande tout simplement à la commune de lui affecter un local où il puisse les exposer, fondant ainsi un petit musée cantonal qui serait pour le Pouliguen une nouvelle et très intéressante attraction. Je lui ai même conseillé d'offrir à l'administration municipale d'organiser pendant la saison des bains des conférences hebdomadaires dans lesquelles il traiterait, avec documents à l'appui, de la faune et de la flore de nos côtes. Ces conférences seraient très certainement suivies avec intérêt, car Prié sait beaucoup, s'exprime clairement, sans la moindre prétention, sans pose. Il a fort goûté mon idée et serait tout disposé à l'exécuter si le Conseil municipal lui accordait son local. Mais voilà, le Conseil municipal n'a pas d'argent, jusqu'à présent du moins, et c'est grand dommage.

Voilà ce qu'est Jean Prié, cordonnier-naturaliste au Pouliguen, et si jamais lecteur, vous allez dans la si pittoresque presqu'île guérandaise, après avoir visité le Croisic et sa flotille de bateaux de pêche, Batz, sa vieille église et sa tant jolie chapelle de Notre-Dame du Murier, Guérande avec sa collégiale et son enceinte de tours du XIVe siècle, allez au Pouliguen, la baie blanche, ne fût-ce que pour demander à Prié de vous montrer ses collections.

Jean Prié, voyez-vous, c'est quelqu'un.

R. HUETTE.

PETITES NOUVELLES

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Jules Simon, dont l'état de santé donnait à ses amis de vives inquiétudes, est complètement rétabli. Il travaille en ce moment à un ouvrage sur Michelet, et sera de retour à Paris (il est à Trouville) vers le 10 septembre.

Disons à ce propos que la *Revue Bleue*, le *Gaulois*, et le *Figaro* ont reproduit en entier ou en partie le chapitre de ses Mémoires que l'illustre académicien a publié dans la *Revue* sous le titre : *Le Collège de Vannes en 1830.*

M. Livet, chef de l'Institution dont nous avons si souvent parlé, vient de remporter à l'Exposition de Nantes la médaille d'honneur dans la section de l'Enseignement professionnel.

—

M. André Joubert nous adresse la lettre suivante :

LES LUTZ DE DAON PRÈS CHATEAU-GONTIER (MAYENNE), 21 août 1886.

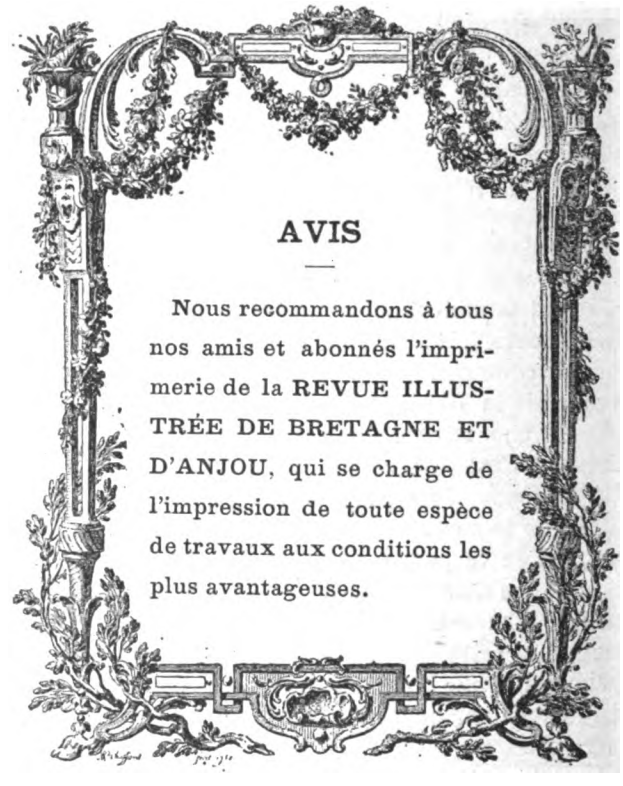
Monsieur le Directeur,

Je lis dans la remarquable étude que M.-F.-E. Adam vient de consacrer à notre illustre compatriote Chevreul le passage suivant : « On pourrait croire que la municipalité d'Angers, qui est fière de la gloire de son compatriote et a voulu lui rendre hommage en donnant son nom à une des voies de la cité, aurait choisi la rue des Deux-Haies, où il est né. Mais elle n'y a pas songé, et c'est l'ancienne rue Flore qui a eu l'honneur de perdre son nom mythologique pour prendre celui de Chevreul. »

J'ai l'honneur de vous apprendre que j'ai déposé, dans une des dernières séances du Conseil Municipal de la ville d'Angers, une proposition conforme au regret exprimé par M. F. E. Adam. J'ai demandé que le nom du Grand Savant fut donné à la rue des Deux-Haies. Cette proposition a été renvoyée à l'examen d'une commission et le rapport doit être rédigé par M. le docteur Guignard.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'asssurance de mes sentiments dévoués.

ANDRÉ JOUBERT,
Conseiller Municipal.



L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL.

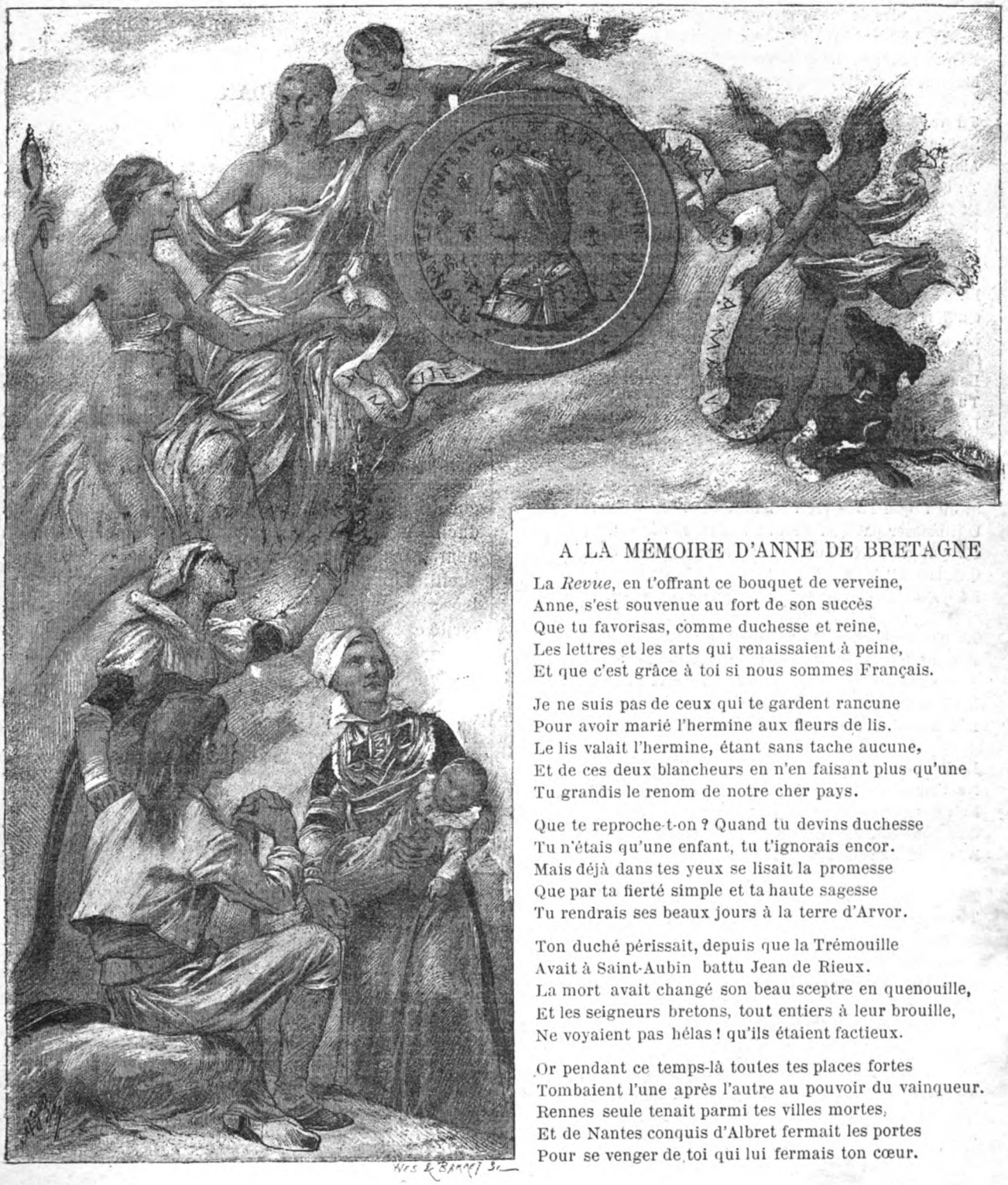
Laval, imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix, 41.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 20. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 SEPTEMBRE 1886



A LA MÉMOIRE D'ANNE DE BRETAGNE

La *Revue*, en t'offrant ce bouquet de verveine,
Anne, s'est souvenue au fort de son succès
Que tu favorisas, comme duchesse et reine,
Les lettres et les arts qui renaissaient à peine,
Et que c'est grâce à toi si nous sommes Français.

Je ne suis pas de ceux qui te gardent rancune
Pour avoir marié l'hermine aux fleurs de lis.
Le lis valait l'hermine, étant sans tache aucune,
Et de ces deux blancheurs en n'en faisant plus qu'une
Tu grandis le renom de notre cher pays.

Que te reproche-t-on ? Quand tu devins duchesse
Tu n'étais qu'une enfant, tu t'ignorais encor.
Mais déjà dans tes yeux se lisait la promesse
Que par ta fierté simple et ta haute sagesse
Tu rendrais ses beaux jours à la terre d'Arvor.

Ton duché périssait, depuis que la Trémouille
Avait à Saint-Aubin battu Jean de Rieux.
La mort avait changé son beau sceptre en quenouille,
Et les seigneurs bretons, tout entiers à leur brouille,
Ne voyaient pas hélas ! qu'ils étaient factieux.

Or pendant ce temps-là toutes tes places fortes
Tombaient l'une après l'autre au pouvoir du vainqueur.
Rennes seule tenait parmi tes villes mortes,
Et de Nantes conquis d'Albret fermait les portes
Pour se venger de toi qui lui fermais ton cœur.

Digitized by Google

Car il s'était flatté de t'avoir pour sa femme,
Et Rieux, ton tuteur, le servait dans son jeu.
Mais toi, tu sus rester maîtresse de ton âme,
Et plutôt que de faire un mariage infâme
Tu fuyais au couvent pour te vouer à Dieu.

C'est alors qu'on t'offrit la couronne de France,
Que faire ? Charle était notre ennemi mortel
Et des bords de la Loire aux rives de la Rance
Ses soldats ravageaient, rançonnaient à outrance
Le pays du vin blanc, du blé noir et du sel.

Lui refuser ta main c'était rouvrir la guerre,
Et n'attendre de lui ni trêve ni merci.
Je sais bien qu'il avait mis au tombeau ton père
Et que François criait vengeance dessous terre,
Mais c'était abdiquer que le venger ainsi.

Tu ne le pouvais pas, Charle avait dit : « Je l'aime,
Sa beauté m'a vaincu » ! — tu devais obéir.
Alors, prenant conseil de ta sagesse même,
Tu cédas ton duché pour prix du diadème
Et fus reine de France.... Était-ce là trahir ?

Non, non, car sous ton règne, il faut le reconnaître,
Ton pays conserva toutes ses libertés.
La paix lui fut rendue, il jouit d'un bien-être
Qu'il n'avait, sous ses ducs, jamais goûté peut-être.
Et puis, pour exercer leurs nobles facultés :

Leur mépris du danger, leur force, leur audace,
Tu fis à tes marins un plus large horizon.
L'Anglais, cet ennemi juré de notre race,
N'était-il pas le tien ? Ils lui firent la chasse
Et par toutes les mers et par toute saison.

Si bien que l'Angleterre hautaine et fanfaronne
Dut baisser pavillon devant le drapeau blanc.
On put dire dès lors de la terre bretonne
Qu'elle était le plus beau fleuron de la Couronne
Et qu'elle avait signé ton pacte de son sang.

Tu n'en restas pas moins fidèle à ta patrie.
Elle fut ton premier et ton dernier amour :
N'avais-tu pas choisi pour devise : « A ma vie » ?....
Mais si jusqu'à ta mort elle te fut chérie,
Elle aussi te paya largement de retour.

La Bretagne savait que tes devoirs d'épouse
Ne t'empêchèrent point de défendre ses droits.
Et c'est pour en avoir été toujours jalouse
Que sous ton règne avec Charles et Louis douze
Elle continua d'obéir à tes lois.

Tu l'aimais tellement que lors de ton veuvage
Tu venais y chercher le silence et l'oubli,
Et que, quinze ans après ton second mariage,
Sur le point de mourir dans la force de l'âge,
Tu voulus que ton cœur y fût enseveli.

C'est pourquoi les Bretons ont gardé ta mémoire.
Quand nous chantons en chœur la chanson des sabots,
Nous sommes tous heureux de célébrer ta gloire.
Et qui ne serait fier d'avoir dans notre histoire
Une reine dont les destins furent si beaux ?

Sans doute la Bretagne, une fois réunie,
Perdit ses ducs, sa cour et son gouvernement.
Mais depuis, les enfants de la mère-patrie
Ne l'ont-ils pas, en France, honorée et servie
Par la plume et l'épée et dans le Parlement ?

Est-ce que ses penseurs, ses hommes de génie,
Châteaubriant, Simon, Renan et Lamennais
N'ont pas contribué par l'éclat de leur vie
A lui faire oublier sa vieille autonomie ?
Sois donc remerciée et bénie à jamais,

Anne, pour nous avoir, de Bretons, fait Français.

LÉON SÉCHÉ.

LA REINE ANNE DANS LES SOUVENIRS POPULAIRES

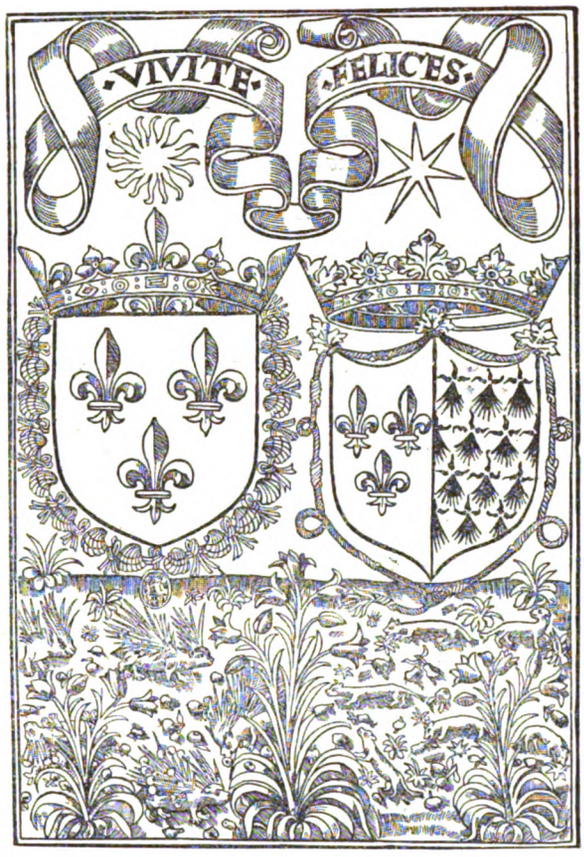
La Bretagne a eu depuis le Moyen-Age jusqu'aux premières années de ce siècle des guerriers dont les exploits hardis et merveilleux semblent appartenir plutôt à la fable qu'à l'histoire : pourtant le peuple breton connait à peine les noms de Duguesclin, de Richemond et de Duguay-Trouin. J'ai fait sur plusieurs points une enquête pour savoir s'ils avaient laissé quelque trace dans les traditions populaires. Toutes mes recherches ont été jusqu'ici infructueuses, et je ne sache pas que personne, parmi ceux qui se sont occupés des légendes bretonnes, ait été plus heureux que moi. La duchesse Anne, qui clôt la série des souverains de la Bretagne indépendante, a eu une meilleure fortune que les héros bretons : elle est encore populaire dans plusieurs des parties de « sa duché » et bien des souvenirs se rattachent à son nom. Ainsi qu'on le verra plus loin, les légendes recueillies jusqu'ici sont bien fragmentaires, bien écourtées : elles suffisent pourtant à montrer que sa popularité est très réelle, et il est vraisemblable que des recherches faites à nouveau un peu partout en Bretagne en feraient trouver de nouvelles.

La beauté de la duchesse, son titre de reine de France, épouse de deux rois, sa mort arrivée lorsqu'elle était encore jeune et belle, ont sans doute contribué à préserver son nom de l'oubli. Le peuple breton a pu aussi voir en elle la dernière personnification de sa nationalité, avant son absorption dans la grande nationalité française. Son nom lui-même n'a peut-être pas été étranger à sa popularité : elle avait pour patronne sainte Anne qui, avant et depuis elle, a été en Bretagne l'objet d'un culte quasi-national : la sainte aura contribué à faire les paysans se souvenir de la duchesse : qui sait si la sainte d'Auray ne lui doit pas aussi quelque chose ?

S'il fallait en croire la légende, Anne de Bretagne aurait été grande bâtisseuse : le peuple rattache son nom à des édifices qu'elle n'a pas construits ; Habasque (*Notions historiques*, t. I, p. 421) disait que le peuple lui rapportait l'origine de presque tous les

Digitized by Google

monuments gothiques de la la Bretagne, et il citait comme exemple le château de la Roche-Suhard, où elle n'a jamais mis les pieds. On peut remarquer que non loin de ce château se trouve aussi une chapelle dédiée à sainte Anne, qui aura pu amener une confusion de noms. A Dinan on lui attribue la construction du beau donjon du château, qui existait longtemps avant sa naissance; l'on y montre encore son fauteuil de pierre. A Saint-Just, les paysans firent voir à M. Guillotin de Corson l'emplacement d'un château de la duchesse. Son nom est rattaché par les paysans à plusieurs voies romaines. Celle qui traverse le canton de Fougeray porte indifféremment les noms de chemin de la duchesse Anne et de chemin de la Royne; à Pléchatel la voie romaine est appelée chemin de la Royne; à Langon une autre route se nomme le chemin de la duchesse Anne. (*Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. VIII, p. 299, t, IV, p. 213, t. XII, p. 6). A la Noë-Blanche, l'ancienne voie romaine de Blain à Rennes, qui s'appelle aussi chemin de la Royne, a été, au dire des habitants, construite par elle. (Guillotin de Corson. *Récits historiques*, p. 178). Près de Dinan, une ancienne voie, la rue aux Anes, aurait, paraît-il, été connue sous le nom de la rue d'Anne et l'on dit qu'elle fut ouverte par la duchesse.



ARMES DE LOUIS XII ET D'ANNE DE BRETAGNE
AU MOMENT DE LEUR MARIAGE
Tiré des *Illustrations des Gaules et singularité de Troyes*, de Jean le Maire de Belges, imprimé de 1512, in-4.

On raconte, à propos de l'un de ces chemins qu'elle ne le fit pas terminer, pendant les travaux elle vit une pie morte. — Pourquoi cet oiseau ne bouge-t-il plus? demanda-t elle. — C'est qu'il est mort. — Puisque l'on doit mourir, ce n'est pas la peine de continuer,» dit alors la duchesse. Ce petit conte est très répandu en Bretagne. La dame de la Thebaudaye (Guillotin de Corson, p. 177), la duchesse de Rohan (Sébillot, *Traditions*, t. II, p. 202), la princesse Jouyance (Pitre de Lisle, *Dictionnaire archéologique de la Loire-Inférieure*, p. 32), les Fées (Sébillot, *Traditions*, t. I, p. 87 et t. II, p. 203), — toujours des femmes, — font aussi cette réflexion mélancolique, après laquelle elles laissent inachevé l'ouvrage qu'elles avaient entrepris.

D'après la légende, la duchesse faisait halte à l'ancien manoir de la Praye lorsqu'elle se rendait à Rennes (*Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. VIII, p. 299), les habitants du Vieux-Bourg en Saint-Just, prétendent que « la bonne duchesse Anne venait parfois faire des retraites dans le couvent, aujourd'hui détruit, des moines bénédictins de Redon. » (Guillotin de Corson, p. 175). La duchesse et ses dames d'honneur venaient autrefois, suivant une tradition populaire à Saint-Aubin-du-Cormier, se reposer sur la

Digitized by Google

Butte-à-Moqué (Sébillot, *Traditions*, t, I, p. 349).

Lorsque fut livrée la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, qui mit fin à l'indépendance bretonne, la reine Anne était loin du lieu où se décidait sa destinée. Une légende populaire prétend qu'elle y assista. « Après la défaite elle voulut s'échapper par les souterrains du château (1) ; elle fit ferrer ses chevaux à rebours, de sorte que ceux qui la poursuivaient faisaient fausse route. Elle fut vendue par son valet (son écuyer), qui plus tard paya cher sa trahison, car il fut tué, et on la rattrapa près de la fontaine de Jovence (Sébillot, t. I p. 348-9).

Ailleurs le peuple associe son nom aux luttes contre les Anglais. D'après une tradition recueillie à Blain (Loire-Inférieure), la duchesse poursuivie par les Anglais se cacha dans le corps d'un cheval. Les pies dépecèrent le cadavre et découvrirent sa retraite, mais Dieu les punit en les chassant à tout jamais de la forêt de Gâvre où se passa cet épisode (Léo Desaivre, *Etudes de Mythologie locale*, p. 12).

Je ne connais aucun proverbe, aucun dicton dans lequel entre le nom de la duchesse.

M. Orain a recueilli, de la bouche d'un sabotier de Rennes, une très charmante chanson qui est connue à Paris et à Rennes sous le nom des « Sabots d'Anne de Bretagne. » Il l'a entendue depuis sur divers points du département. Le thème général de cette chanson est ancien, on le retrouve dès le XVI^e^ siècle et il est populaire bien ailleurs qu'en Bretagne. A quelle époque remonte sa forme actuelle ? La substitution du nom de la reine Anne n'est-elle pas l'œuvre de quelque lettré, comme le dernier couplet que M. Orain avoue — *felix culpa* — avoir refait ? (*Glossaire patois d'Ille-et-Vilaine*, p. VI). C'est ce qu'il est mal aisé de déterminer. Je crois comme M. Luzel (*ib.*, p. VII) que la pièce « est vraiment d'origine populaire, avec quelques retouches et arrangements dans la forme — sans doute aussi l'introduction de la reine Anne. — » Cette retouche faite peut-être dans la première moitié de ce siècle, à une époque qui a vu éclore en Bretagne et ailleurs, bien d'autres adaptations, parfois même des pastiches complets, ne prouve pas plus en faveur de la popularité de la reine que la complainte de Grallon, devenue elle aussi populaire, n'est un argument en faveur de la légendaire ville d'Is.

Les légendes, bien que très écourtées, que j'ai citées plus haut en exprimant la pensée qu'elles ne sont pas les seules, montrent suffisamment que le peuple a gardé, sans le secours des lettrés, le souvenir de sa dernière souveraine.

Ces traditions ont sans doute été plus nombreuses autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui : Il est grand temps d'essayer de sauver de l'oubli celles qui subsistent encore et qui sont peut-être en voie de disparaître complètement. Les Bretons qui s'occupent des antiquités populaires feraient œuvre nationale en mettant au premier rang des sujets à enquêter les légendes où figure celle que ses sujets appelèrent « la bonne Duchesse ».

PAUL SÉBILLOT.

1. Ce château était à ce moment au pouvoir des Français, et les Bretons marchaient précisément pour le reprendre.

BATAILLE DE SAINT-AUBIN-DU-CORMIER.

ANNE DE FRANCE. — JEAN DE RIEUX. — ANNE DE BRETAGNE.

La bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (28 juillet 1488, sous Charles VIII), dont l'éclatant succès pour l'armée française fut dû presque tout entier à l'habileté militaire de La Trémoille, est peut-être le fait le plus considérable de l'histoire de Bretagne, car cet événement fit perdre au duché breton sa vieille indépendance politique, en préparant la réunion, bientôt définitive, de la Bretagne à la France. Disons, d'abord, quelques mots des faits qui précédèrent cette grande lutte. Louis XI, à sa mort (1483), n'avait laissé qu'un fils âgé de treize ans, et deux filles ; la cadette, Jeanne, avait épousé le duc d'Orléans, et l'aînée, Anne, âgée de vingt-deux ans, était mariée au prince de Bourbon, sire de Beaujeu, ce qui fit qu'on l'appela la *Dame de Beaujeu*. C'était à celle-ci que le roi, dans son habile et défiante prévoyance, avait confié l'administration du royaume. L'intelligence et la fermeté que montra la régente, dans sa haute situation nouvelle, l'appui et la coopération, aujourd'hui démontrés, que lui donna le jeune roi, (contrairement à l'opinion opposée, si souvent affirmée), ne tardèrent pas à déconcerter les projets et les espérances des grands seigneurs de la cour et à leur inspirer la plus violente jalousie. Mécontents de n'avoir pu substituer l'influence du duc d'Orléans à celle de la Dame de Beaujeu, dans le gouvernement, ils s'étaient décidés à solliciter le concours et la protection du duc de Bretagne François II, qui avait accueilli leur demande et dans le duché duquel ils s'étaient retirés. Mais cette attitude du duc avait promptement irrité les barons bretons, qui, blessés dans leur amour-propre national, s'étaient alliés au roi de France.

Les choses en étaient là, quand, dès le mois de mars 1487, la lutte s'engagea entre le duc et ses barons, appuyés par quelques troupes françaises. L'armée du roi ne pénétra en Bretagne qu'en mai ; elle occupa, sans résistance, Clisson, Ancenis (1), Châteaubriant et plusieurs autres petites villes, que les barons possédaient à titre féodal ; elle s'empara, avec l'appui des barons, de Ploërmel, Vannes, Auray, etc., et assiégea, seule, Nantes, qu'elle ne put prendre, malgré un siège

1. Le roi et Mme de Baujeu séjournèrent à Ancenis, d'après les manuscrits de l'abbé Grandet, d'Angers. Par suite des obligations imposées par les traités, La Trémoille et son armée ne quittèrent la ville que le 17 juin 1488.

Digitized by Google

ANNE DE BRETAGNE

Gravure tirée de *Louis XII et Anne de Bretagne*, d'après *l'Histoire de France* de Mézeray

Digitized by Google

de sept semaines, et où se trouvait le duc ; elle prit ensuite deux petites places, Saint-Aubin et Dol.

Désormais, comme le roi dérogeait, sur tous les points, aux prudentes conditions que les barons avaient stipulées avec lui, à savoir : qu'il ne ferait pas entrer en Bretagne plus de 4,000 hommes de pied et 400 lances, qu'il n'attaquerait point les places où le duc se trouverait et ne ferait aucun siège sans le consentement du maréchal de Rieux, enfin, qu'il retirerait son armée de Bretagne, dès que les mécontents en sortiraient ; comme toutes ces conditions, disons-nous, étaient violées, comme les soldats français pillaient le pays, sans respecter même les terres des alliés, comme l'existence du duché devenait menacée, les barons, dont les protestations n'étaient pas même écoutées, regrettèrent amèrement leur conduite, et repoussant l'alliance française, s'attachèrent définitivement à la cause bretonne.

Ce fut le maréchal Jean de Rieux qui donna l'exemple (1487), et, à l'exception de Rohan, qui se rallia plus tard, tous les autres barons l'imitèrent. Dès lors, toutes les places que la noblesse bretonne occupait revinrent sous l'autorité du duc, et il ne resta plus au roi de France que les six villes où il avait établi des garnisons et dont la plus importante était Vannes.

Pressé par les circonstances, le roi se décida à former sur la frontière bretonne une armée importante et plaça La Trémoille à sa tête (11 mars 1488).

Nous ne pouvons pas suivre pas à pas, dans notre court récit, l'ardent chef français à travers le pays ; disons qu'il assiégea d'abord et prit successivement Châteaubriant et Ancenis, (dont le roi avait désiré surtout s'emparer, à cause de la haine qu'il gardait au maréchal de Rieux, qui, baron de la ville, avait, le premier, abandonné sa cause) ; cette dernière place fut attaquée par terre et par eau, ses faubourgs furent occupés par l'armée française, dans la nuit du 13 au 14 mai, et elle se rendit le 19 du même mois.

La prise de ces deux petites villes est le prélude de la grande campagne, dont le siège de Fougères et la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier sont le véritable dénouement, quoique ce dénouement n'ait été définitivement consacré, après la prise de Dinan et de Saint-Malo, que par l'humiliant traité de Sablé, dont nous parlerons tout à l'heure.

Les Français assiégèrent ensuite et prirent Fougères, qui passait pour la plus forte place de la Bretagne, après Nantes, et, jusqu'ici, on s'est demandé avec raison, en dépit des trêves successives, où pouvait être et ce que faisait l'armée bretonne proprement dite, qu'on ne rencontre nulle part.

Arrivons à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1).

L'armée bretonne, sous le commandement principal de Rieux, se composait d'environ 12,000 hommes (tant bretons qu'étrangers : Anglais, Allemands, Espagnols) ; l'armée française comprenait environ 15,000 hommes, dont 8 000 suisses ; elle était commandée par La Trémoille, que son génie militaire n'abandonna pas un seul instant. Outre la supériorité numérique, cette dernière avait le précieux avantage de la discipline, de l'unité du commandement, tandis que les Bretons subissaient deux influences rivales et opposées : celle du maréchal de Rieux et celle du duc d'Orléans, qui, tous deux, voulaient disposer de la main d'Anne de Bretagne, fille du duc François II ; le premier, pour le compte du sire d'Albret, et le second, pour le sien propre, quoiqu'il fût marié, mais avec une femme laide et difforme, qu'il désirait écarter. Le maréchal de Rieux commandait spécialement l'avant-garde ; le sire d'Albret, le corps de bataille, et le baron de Châteaubriant, l'arrière-garde, (mode de division d'un usage immémorial au moyen-âge).

La bataille s'engagea, le 28 juillet 1488, vers deux heures de l'après-midi, et se termina vers six heures du soir ; elle eut lieu dans une vaste lande située à une demi-lieue au nord-ouest de Saint-Aubin. L'avant-garde bretonne montra, dès le début, une très grande bravoure et eut un premier succès, mais après une lutte acharnée et sanglante, dans laquelle les Bretons perdirent 5 à 6,000 hommes, et les Français 1,400, la victoire resta à l'armée française, et le duc d'Orléans fut fait prisonnier (1).

Malgré cette cruelle défaite, les Bretons, à qui deux villes importantes restaient encore : Nantes et Rennes, ne perdirent pas courage, mais la capitulation de Saint-Malo, qui suivit, acheva de tout perdre, en démoralisant l'armée ducale, et, le 19 août, au château du Verger, où se trouvait le roi, un traité, régularisé le lendemain, à Sablé, fut passé, aux termes duquel le duc s'engageait à faire sortir immédiatement de son pays tous les étrangers qui avaient pris part à la guerre contre le roi, promettait de ne pas marier ses filles contre le gré de Charles VIII, et laissait aux mains du roi six villes de Bretagne, ce qui permettait à celui-ci de reprendre les hostilités quand il le voudrait et au centre même du pays.

La paix signée, le roi adopta, vis-à-vis des vaincus, une politique pleine d'habileté et de modération, et bientôt (le 9 septembre 1488), l'infortuné duc François II mourait à Couëron, rongé par les soucis et laissant pour héritière du duché sa fille Anne, dont la main allait être si recherchée.

Après ce récit sommaire, nous nous sentons entraîné à résumer en quelques lignes les traits et les destins curieux des deux princesses et du seigneur breton si profondément intéressés dans le temps historique que nous avons retracé.

Anne de France, fille de Louis XI et de Marguerite de Savoie, était née au commencement du règne de

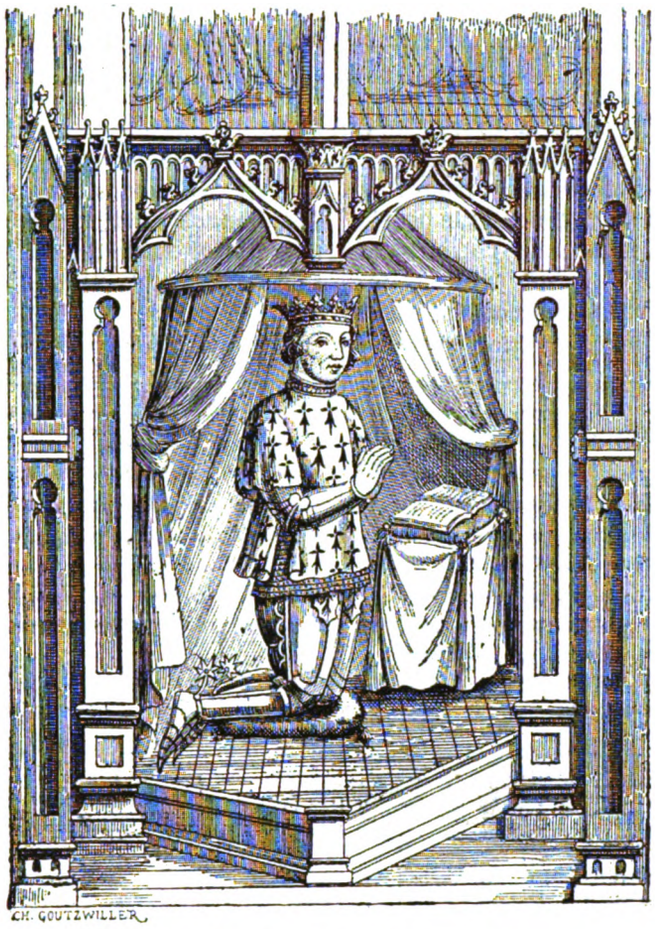
1. L'ouvrage le plus intéressant et le plus complet sur la matière est celui publié par le savant M. Arthur de la Borderie, qui a fait faire un si grand pas à l'histoire de Bretagne : « *Louis de la Trémoille et la guerre de Bretagne en* 1488, d'après des documents nouveaux et inédits » ; in-4, librairie Champion, 1877.

1. Anne de Beaujeu le retint pendant deux ans prisonnier à Bourges.

Digitized by Google

son père (vers 1462), et mourut au château de Chantelle, en 1522. Louis XI, par calcul politique, l'avait mariée à un cadet de Bourbon, Pierre de Beaujeu, qui, bien qu'homme honorable, lui était absolument inférieur. D'une haute intelligence, d'un caractère vif et ferme, d'un grand courage, « elle avait, — dit « Henri Martin,—la tenacité de Louis XI,sa dissimula- « tion et sa volonté de fer». « C'était,—dit, de son côté « Brantôme,— une maîtresse femme, pourtant un peu « brouillonne ». Et elle-même disait d'elle, avec un cynisme viril : « Je suis la moins folle du monde, car « de femme sage, il n'y en pas ».

Avec une pareille organisation, elle seule pouvait continuer l'œuvre si difficile de son père; aussi, celui-ci, qui se retrouvait en elle, la nomma-t-il gouvernante de son frère Charles VIII (qui pourtant attei-



FRANÇOIS II, DUC DE BRETAGNE

D'après le dessin de Gaignières (gravure extraite de *Louis XII et Anne de Bretagne)*

gnait sa majorité royale, aux termes de l'ordonnance de Charles V), et ce titre, sanctionné par la nation, la fit considérer comme régente du royaume. Dans ce poste élevé et tourmenté, elle agit avec fermeté, s'appuya avec adresse sur les Etats, où pour la première fois, le peuple des campagnes fut représenté, lutta avec énergie et succès contre la coalition des grands seigneurs, à la tête desquels se trouvait le duc d'Orléans, son beau-frère, et après avoir étouffé ces troubles intérieurs, qu'on appela la *guerre folle*, elle termina la lutte avec la Bretagne par la célèbre bataille décrite plus haut. Ce fut elle, en définitive, qui réalisa les rêves de son père et qui couronna les efforts de toute sa vie : désormais l'Armorique était devenue l'avant-garde de la France contre l'Angleterre.

Arrivons au maréchal de Rieux. Jean IV du nom, sire de Rieux et de Rochefort, baron d'Ancenis et renommé pour son talent et sa valeur militaires, naquit, le 27 juin 1447 et mourut, le 9 février 1518 (1). D'Argentré le caractérise ainsi : « Homme avisé, vi- « gilant, industrieux et grand capitaine, ayant fait « preuve de sa valeur en diverses batailles et grandes « charges, au moyen de quoi il était maréchal de « France ». Dom Lombineau donne son portrait dans

1. Ses restes furent retrouvés par hasard, à Ancenis, le 28 janvier 1861, dans un caveau souterrain dépendant de l'ancien couvent des Cordeliers, en creusant dans le jardin de l'Ecole communale des garçons ; le squelette était parfaitement conservé.

Digitized by Google

son *Histoire de Bretagne*, p. 796. C'est sous lui que la Baronnie d'Ancenis, l'une des neuf grandes Baronnies de Bretagne (1), atteignit son plus grand éclat.

Jean de Rieux participa à tous les événements politiques et militaires de son temps, dans le duché, et prit parti notamment contre Louis XI, dans la *Ligue du Bien public*, à la suite du duc François II, qui le fit maréchal de Bretagne, en 1470, et deux ans après, lieutenant général de l'armée bretonne et capitaine de la ville de Rennes.

En 1484, il se ligua, néanmoins, avec les principaux seigneurs bretons, contre le duc, à l'occasion de l'immense crédit accordé par celui-ci au grand trésorier de Bretagne, Landais (2). Comme au cours de la guerre entre Jean de Montfort et Charles de Blois, deux partis alors se partageaient la Bretagne : un parti français, représenté par la noblesse et le peuple bretons, et un parti anglais, résistant à l'alliance, et représenté par le duc et sa cour, dirigés par Landais. Jean de Rieux était déjà à la tête de la noblesse, et la place d'Ancenis, qu'il se hâta de fortifier, devint le centre des divisions politiques et le refuge des grands seigneurs révoltés. La ville allait être assiégée, quand l'accord s'étant fait subitement entre les belligérants, Landais tomba du pouvoir et fut mis à mort. Le maréchal rentra alors en grâce, et ses biens, qui avaient été confisqués, lui furent restitués.

Ce fut lui, comme on l'a vu, qui commandait les Bretons, en 1488, à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier.

Par son testament, du 8 septembre de la même année, le duc François II le nomma tuteur de ses deux filles : Isabelle (qui mourut en 1490), et Anne, âgée alors de douze ans, et qui devait devenir bientôt duchesse de Bretagne. Après avoir fait tous ses efforts pour marier le vieux sire d'Albret avec sa jeune pupille, qui résistait à ce mariage, et s'être brouillé avec elle à cette occasion, il se réconcilia, et c'est par son entremise que fut conclu le mariage de la duchesse avec le roi Charles VIII, auprès duquel il resta et qu'il suivit à la conquête du royaume de Naples, dont il facilita, par sa valeur, l'entrée aux troupes françaises. Le roi le nomma commandant du Roussillon.

Anne, duchesse de Bretagne, fille et devenue unique héritière du duc François II, naquit à Nantes, en 1476, et mourut au château de Blois, en 1514, à l'âge de 38 ans. Belle, instruite et intelligente, douée d'une rare habileté, d'une grande puissance de séduction, d'une remarquable élévation d'âme et d'une énergie qui s'élevait parfois jusqu'à l'orgueil, en même temps protectrice des lettres et des arts, elle mérite de figurer parmi les plus illustres princesses. Son sort fut étrange : dernière souveraine d'un pays souvent hostile à la France, elle épousa successivement, sous l'influence principale des causes politiques, (après avoir écarté des prétendants rivaux et après avoir été mariée par procureur avec Maximilien d'Autriche), deux rois de France : Charles VIII et Louis XII. Au cours de son premier mariage (1491), devenue régente de France, elle administra le royaume avec autant de talent que de prudence, pendant que son mari guerroyait en Italie. A la mort du roi (1498), elle se retira en Bretagne et fut la première reine qui portât en noir le deuil royal. Son second mariage fut célébré à Nantes, le 8 janvier 1499; elle conserva sur Louis XII une grande influence et eut de lui deux filles : l'une, Claude, mariée au duc d'Angoulême (depuis François Ier), et l'autre, Renée, qui épousa le duc de Ferrare. Ses goûts distingués et le charme de sa personne avaient attiré autour d'elle une véritable cour de nobles dames et de gentilshommes, et le *Livre d'Heures* qu'elle a laissé est un des plus précieux manuscrits du XVIe siècle. Enfin, par son dernier mariage, elle assura à la France la possession du duché de Bretagne, qui lui est restée jusque-là (1).

E. MAILLARD.

1. Il ne faut pas croire, néanmoins, qu'il n'y eut autrefois en Bretagne que *neuf Baronnies* ; tout fief de quelque importance, tenu immédiatement du duc de Bretagne, donnait à son possesseur le droit et le devoir de siéger auprès du duc, en sa cour et en son parlement, pour l'assister de ses conseils et l'aider à rendre justice. Qui avait ce droit était *Baron du duc* ou *Baron de Bretagne*, et sa terre était une *Baronnie*. Les Barons du duc avaient eux-mêmes leurs propres Barons, c'est-à-dire leurs vassaux immédiats formant leur tribunal et leur conseil. Ce n'est qu'au milieu du XVe siècle, qu'ayant perdu le vrai sens du mot, on réduisit abusivement à neuf le nombre des Barons de Bretagne, pour faire pendant aux neuf Evêques bretons.

2. Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes* (déc. 1860), l'intéressant travail de M. L. de Carné, sur Landais, qui, comme premier ministre de François II, et simple tailleur à l'origine, reproduisait la situation du barbier Olivier le Daim vis-à-vis du roi Louis XI. Tous deux, du reste, finirent par être pendus, presque à la même date.

LA CHANSON

DES SABOTS D'ANNE DE BRETAGNE

A M. le directeur de la *Revue de Bretagne et d'Anjou.*

Rennes, le 10 août 1886.

Monsieur et cher compatriote,

Vous me demandez, pour votre Revue, de vous dire comment, et dans quelles circonstances, j'ai recueilli la chanson des *Sabots d'Anne de Bretagne* qui, chantée chaque année au dîner celtique, obtient toujours le plus grand succès.

Il m'est facile de vous donner ce renseignement et je m'empresse de vous l'adresser.

1. Le département de la Loire-Inférieure a eu l'honneur de produire deux artistes (MM. Debay, de Nantes, et Caravanniez, de Saint-Nazaire), qui ont fait chacun la statue d'Anne de Bretagne ; celle du premier est placée dans le jardin du Luxembourg, et celle du second, au Musée de Nantes.

Digitized by Google

FAC-SIMILE DE L'EAU-FORTE DE M. OCTAVE DE ROCHEBRUNE

Au mois de juin 1880, ayant appris qu'une herborisation allait avoir lieu dans la forêt de Rennes, je voulus en faire partie afin de me procurer une primulacée qui manquait à ma collection, et ce fut sous les mystérieuses futaies qui avoisinent les belles ruines de l'ancienne abbaye de St-Sulpice, que j'entendis pour la première fois la chanson de la *Reine Anne*. Le jeune homme qui la chantait avait une fort belle voix et j'éprouvai, au milieu du silence des bois, un véritable bonheur à entendre cette ravissante mélodie. Malheureusement le chanteur ne connaissait qu'imparfaitement les paroles, estropiait les vers, et remplaçait le dernier couplet de la chanson que je vous envoie, par celui-ci :

« Et la bonn' vill' de Rennes, — avec des sabots (*bis*)
Est chef-lieu d'Ille-et-Vilaine
En sabots militontaine, ah ! ah ! ah !
Vivent les sabots de bois ! »

Vous comprenez si le gentil petit poème devenait grotesque !

Hélas ! je me vis dans la nécessité de lui donner *le coup de pouce* (style du pays gallo), et de faire moi-même le dernier couplet.

« Les bretons sont dans la peine,—avec des sabots *(bis)*
Ils n'ont plus de souveraine
En sabots mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vivent les sabots de bois ! »

Digitized by Google

O ciel ! que vont dire MM. Gaidoz, Rolland, Sébillot et mon vieil ami Luzel ? Ils vont tous crier au sacrilège !

∴

J'avais tout d'abord cru que la chanson des *Sabots d'Anne de Bretagne* venait du Morbihan, pays d'origine de mon chanteur, mais depuis, j'ai acquis la certitude qu'elle était bien du département d'Ille-et-Vilaine où j'ai trouvé diverses variantes que je citerai tout-à-l'heure.

De retour à Rennes, je fis noter l'air, très exactement, par M. Legrand, commandant du 71e de ligne, puis je chargeai M. Hunaut, un très bon musicien de notre ville, de faire l'accompagnement.

Ainsi parée, ma chanson avait assez bonne mine et pouvait faire son entrée dans le monde. Je l'envoyai à Paris, à M. Thiery, directeur d'une société de journaux, qui s'empressa de la faire imprimer et de la donner, hors texte, dans un journal d'enfants : « *La Poupée modèle.* » Il m'en envoya un certain nombre d'exemplaires que j'ai répandus dans notre pays, de sorte qu'à l'heure actuelle ma chanson est connue de tout le monde.

En 1881, M. Bourgault-Ducoudray, de passage à Rennes, me fit l'honneur de venir voir les 200 chansons (musique et paroles) que j'ai recueillies en allant dans presque toutes les communes de l'Ille-et-Vilaine chercher des documents pour ma *Géographie pittoresque*. Le savant professeur me félicita, trouva mon recueil intéressant et emporta un exemplaire des *Sabots d'Anne de Bretagne*.

L'hiver suivant, il m'écrivait : « Votre chanson a ici un véritable succès et est chantée dans tous les salons. »

∴

Il ne me reste plus maintenant qu'à vous donner les variantes que j'ai recueillies depuis ma découverte de la forêt.

Voici d'abord celle que j'ai entendue au Grand-Fougeray :

« C'était Anne de Bretagne,
Duchesse en sabots,
Revenant de son domaine,
En sabots mirlitontaine,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Vivent les sabots de bois !

Revenant de son domaine,
Avec des sabots,
Rencontre trois capitaines
En sabots mirlitontaine, etc.

Rencontre trois capitaines
Avec des sabots
Qui saluent leur souveraine
En sabots mirlitontaine, etc.

Qui saluent leur souveraine,
Avec des sabots,
Et lui donnent pour étrennes,
En sabots mirlitontaine, etc.

Et lui donnent pour étrennes,
Avec des sabots,
Un joli pied de verveine
En sabots mirlitontaine, etc.

Un joli pied de verveine,
Avec des sabots.
S'il fleurit tu seras reine
En sabots mirlitontaine, etc.

S'il fleurit tu seras reine
Avec des sabots
Elle a fleuri, la verveine,
En sabots mirlitontaine, etc.

Elle a fleuri, la verveine
Avec des sabots
Anne de France fut reine
En sabots mirlitontaine !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah
Vivent les sabots de bois.

Dans la variante suivante, qui vient de Montreuil-sur-Ille, il n'est plus question d'Anne de Bretagne.

Hier, en rev'nant de Rennes,
Avec mes sabots,
Avec mes sabots dondaine.
Avec mes sabots.

J'rencontris trois capitaines,
Avec mes sabots, etc.

Qui m'ont dit qu'j'étais vilaine,
Avec mes sabots, etc.

Mais je *n'sais* point si vilaine
Avec mes sabots, etc.

Puisque l'fils du roi m'aime,
Avec mes sabots, etc.

Il m'a donné une verveine,
Avec mes sabots, etc.

Je l'ai plantée à l'instant même,
Avec mes sabots, etc.

Si ell' fleurit je s'rai reine,
Avec mes sabots, etc.

Si ell' périt, j'perds ma peine,
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine,
Avec mes sabots.

Enfin voici une chanson recueillie à Bain qui a une très grande analogie avec les précédentes. Je la crois très vieille, et il n'y aurait rien d'extraordinaire

Digitized by Google

qu'elle fût le thème sur lequel on a brodé toutes les autres.

LE JOLI BAS DE LAINE (1).

L'autre jour, dedans la plaine,
Tir'ton joli bas de laine,
J'rencontrai trois capitaines
Tir'ton, cach'ton, tir'ton bas
Tir'ton joli bas de laine,
Car on le verra.

J'rencontrai trois capitaines,
Tir'ton joli bas de laine,
Qui m'ont dit : « Bonjour vilaine ! » etc.

Qui m'ont dit : « Bonjour vilaine ! »
Tir'ton joli bas de laine,
Je ne suis pas si vilaine, etc.

Je ne suis pas si vilaine,
Tir'ton joli bas de laine,
Puisque le fils du roi m'aime.

Puisque le fils du roi m'aime
Tir'ton joli bas de laine,
Il m'a donné pour étrennes, etc.

Il m'a donné pour étrennes
Tir'ton joli bas de laine
Un bouquet de marjolaine, etc.

Un bouquet de marjolaine,
Tir'ton joli bas de laine
Que j'ai planté dans la plaine, etc.

Que j'ai planté dans la plaine,
Tir'ton joli bas de laine,
S'il fleurit je serai reine, etc.

S'il fleurit je serai reine
Tir'ton joli bas de laine
S'il périt je perds ma peine, etc.

S'il périt je perds ma peine,
Tir'ton joli bas de laine,
Il a fleuri, je suis reine !
Tir'ton, cach'ton, tir'ton bas,
Tir'ton joli bas de laine
Car on le verra.

Le journal l'*Avenir de Rennes*, dans son numéro du 26 décembre 1884, a consacré un assez long article à la chanson de la Reine Anne.

J'en extrais quelques passages :

« *Les Sabots d'Anne de Bretagne*, tel est le titre d'une délicieuse chanson populaire du département d'Ille-et-Vilaine qui se transmet de père en fils dans nos campagnes depuis quatre siècles, et dont la publication encore récente est due à M. Ad. Orain, l'infatigable chercheur de contes et de légendes.

. . . . . .

« L'air, exactement noté, séduit par son rhythme entraînant qu'on ne retrouve pas dans les autres chansons bretonnes, dont le ton est généralement triste.

« Quant au texte, il est trop vague pour être rattaché avec certitude à aucun épisode connu de la vie d'Anne de Bretagne. Cependant, il pourrait s'appliquer aux tentatives faites pour l'invalidation de son mariage avec Maximilien d'Autriche, tentatives qui lui ouvrirent des perspectives royales de nature à justifier les regrets des Bretons.

. . . . . .

Voilà un bien long bavardage pour une toute petite chanson, aussi je m'arrête et vous prie de croire, monsieur et cher compatriote, à mon entier dévouement.

A. ORAIN.

A LA REINE ANNE

Les Bretons sont dans la peine,
Ils n'ont plus de souveraine.

O ma Reine, est-il vrai qu'en ceignant la couronne
De France, tu trahis la terre des Bretons,
Que par ta faute, nous, tes fils, nous combattons
Rivés à ces Gaulois qu'un vain lustre éperonne ?

Je sais qu'on t'a maudite et que de vieux dictons
Prétendent que la lande indocile fredonne :
« Perfide ! » Quant à moi, ma harpe te pardonne
Un crime qui grandit tes plus fiers rejetons.

Neveux de Duguesclin, ce broyeur de cuirasses,
Si Cambronne et Malo Corret te rendent grâces....
Partout où tu feras claquer tes gais sabots,

Anne, reine de France et reine de Bretagne,
Nos bardes jetteront leur strophe à la montagne,
Et nos braves sauront se creuser des tombeaux.

L. DUROCHER.

1. J'ai publié cette chanson dans les *Rondes et Chansons populaires illustrées*, 1876.

Digitized by Google

LE LIVRE D'HEURES D'ANNE DE BRETAGNE

Pornic, 3 août 1886.

Mon cher Séché,

Le livre d'Heures d'Anne de Bretagne dont vous me parlez dans votre lettre se trouve à la Bibliothèque nationale. C'est en son genre le plus beau spécimen de l'art français au commencement du seizième siècle.

Dans la crainte que la lumière altère ou pâlisse ses merveilleuses miniatures, le conservateur de la section des manuscrits n'a pas voulu exhiber ce trésor bibliographique sous l'une des vitrines de la grande galerie de son département. Il l'a placé, sous clé, dans une armoire de la réserve. On ne peut entrer dans ce cabinet particulier sans une autorisation spéciale, mais ce passeport n'est jamais refusé aux érudits de notre pays ou aux étrangers qui en font la demande.

Anne de Bretagne avait commandé pour elle cet admirable livre. Ce chef-d'œuvre de patience et de génie a été fait par ses soins et sous sa direction. Il est écrit en latin, avec des caractères gothiques et renferme un Calendrier, l'Office de la Vierge et des Oraisons aux Saints particulièrement honorés en Bretagne. Combien d'artistes ont travaillé à son enluminure ? On l'ignore. La splendide miniature qui ouvre le manuscrit et qui représente la reine Anne en prière, entourée de ses femmes, n'est pas signée. Les vingt ou trente autre sujets religieux se détachant sur fond d'or, non plus. On sait seulement que Jean Poyet fit les encadrements des pages. Elles représentent avec une grande fidélité les plantes que la reine aimait, qu'elle savait utiles et qu'elle faisait cultiver dans son jardin de Blois pour les besoins de sa table ou pour la satisfaction de ses yeux.

Il y a là toute la flore et tout le potager du centre de la France, depuis la rue que l'on rencontre encore dans les vieux jardins de province jusqu'au pouliot qui passait pour chasser les puces par son odeur, depuis la pervenche que Jean-Jacques cherchait dans les taillis, jusqu'à la Joubarbe aux filaments blancs et soyeux, sans oublier la pensée qui portait encore au XVI[e] siècle le nom d'*herbe de la Trinité* à cause de la triple couleur de ses fleurs.

Le livre d'Heures de la reine Anne a malheureusement perdu et sa reliure originale qui devait être fort belle et ses fermoirs que l'un des plus grands orfèvres du temps avait sans doute ciselés. A une date assez récente, il a été recouvert d'une peau de chagrin noir tout uni. Il est fermé par des agrafes en vermeil de l'époque de Louis XV.

En 1861, l'éditeur L. Curmer a fait une magnifique réimpression de ce manuscrit qu'il a fait tirer chez M. E. Meyer à 850 exemplaires numérotés avec soin. Tout le matériel ayant servi au tirage a été ensuite détruit devant témoins. Le nom de tous les souscripteurs se trouve au commencement du volume. C'est un véritable armorial de tous les amis des beaux livres de l'époque. On y remarque parmi les femmes bibliophiles la souscription de Mme Miolhan Carvalo sous le n° 68 et celle de Mme Adam (Juliette Lambert) sous le n° 636.

M. Curmer a ajouté à sa publication la traduction du texte latin et aussi l'explication des caractères et des propriétés des plantes servant aux entourages. Bien que botaniste très fidèle, Jean Poyet a sorti de sa propre imagination quelques types de fantaisie comme la *Fleur negée* où des fleurs d'œillets s'épanouissent sur des tiges de coquelicot, la *Pastonnade* où le miniaturiste a représenté une ombellifère imaginaire et le *Perce-neige* dont les fleurs blanches dans la nature sont devenues bleues dans le manuscrit, sous le pinceau de l'artiste. Mais ce sont là d'insignifiantes critiques de détail. Il ne faut pas s'y arrêter, l'école naturaliste n'existait pas à cette époque.

Je possède un exemplaire de l'édition Curmer dans une très belle reliure en maroquin du Levant, rouge et poli. Les plats sont parsemés de fleurs de lys d'or frappés au petit fer. Deux agrafes rondes ferment le volume. Elles sont en argent finement travaillé avec une fleur de lys en relief sur fond d'émail bleu. La reliure est doublée en maroquin bleu sur lequel s'enlève un écusson royal aux armes mi-partie France et Bretagne.

Cet exemplaire porte le n° 831. Il a appartenu au trésorier des hospices de Nantes, Emile Gautier, ce bibliophile qui poussa la passion des livres jusqu'aux dernières limites et se noya dans la Loire pour éviter de passer en cour d'assises quand ses indélicatesses furent découvertes. Si ma mémoire ne me fait pas défaut je l'ai payé près de cinq cents francs à la vente judiciaire que la ville de Nantes fit vers 1874 de la magnifique bibliothèque d'Emile Gautier.

Paul de Saint-Victor possédait le Livre d'Heures d'Anne de Bretagne. Je l'ai vu adjuger 620 francs plus les frais, à sa vente, après décès, il y a quelques années. Depuis il a paru peu souvent sur les tables de l'Hôtel Drouot. Malgré sa rareté, je ne crois pas qu'il ait jamais dépassé 700 francs. Ce n'est pas un prix véritable. Dans vingt ans cette valeur aura doublé.

Voilà, mon cher Séché, tout ce que je puis vous envoyer de Pornic sur le livre d'Heures de la fille de François II et de Marguerite de Foix. J'ai tenu à être représenté par quelques lignes dans le numéro de la Revue que vous allez consacrer à *la bonne duchesse de Bretagne*, comme le dit une vieille médaille. J'aurais voulu être plus complet ; seulement je suis en vacances ; au bord de la mer, loin de Paris, dans l'impossibilité de faire aucune recherche ; aussi j'ai dû me contenter de grouper quelques notes prises à votre intention, à la hâte, au moment de mon départ. Si je n'ai pas mieux répondu à votre appel n'en gardez pas rancune à

Votre collaborateur dévoué,

PAUL EUDEL.

LE CŒUR DE LA REINE ANNE

Anne de Bretagne, mourante, avait demandé d'être enterrée à Nantes, à côté de ses parents, dans l'église des Carmes. Lous XII ne le souffrit pas et voulut qu'elle fût inhumée à Saint-Denis. La reine demanda alors par testament que son cœur au moins reposât à Nantes. Ce dernier vœu fut exaucé, et jusqu'en 1727 le coffret d'or ayant la forme du cœur qu'il contenait resta placé entre les cercueils ducaux, comme on s'en assura d'après un ordre du roi Louis XV. En 1792, il en fut arraché, et en 1819 on le retrouvait au département des médailles de la Bibliothèque de Paris. Plus tard, on le rendait à Nantes et il est actuellement à l'Hôtel-de-Ville.

Digitized by Google

Nous ne décrirons pas ici la cérémonie qui eut lieu en l'église des Carmes pour les funérailles du cœur de la bonne duchesse, cette cérémonie a été contée tout au long par Pierre Chocque, dit Bretagne, héraut d'armes de la reine, dans le manuscrit de la bibliothèque de Nantes : *Les funérailles de la reine Anne*. Disons seulement que le coffret d'or contenant le cœur de la reine est surmonté d'une couronne d'or formée de neuf fleurs de lis, de 22 millimètres de hauteur, alternant avec neuf trèfles, de 14 millimètres, finement décorés d'ornements délicats. Entre deux rangs de cordelières, qui, courant au-dessous des fleurons, tracent le cercle, se lit en lettres romaines, à relief, émaillées rouge, la légende suivante dont chaque mot est séparé par un point émaillé vert :

CUEUR · DE · VERTUS · ORNE · DIGNEMENT · COURONE

La boîte, dans son ovale, un peu massif, affecte à peu près la forme d'un cœur, comme on peut s'en rendre compte par la belle eau-forte de M. de Rochebrune que nous reproduisons plus haut.

L'incription suivante, que la tradition attribue faussement à Jean Meschinot, le poète nantais favori de la reine, puisqu'il mourut en 1491 (1), est gravée sur chacun des côtés, en lettres romaines, à relief, de 4 millimètres, émaillées d'un bleu foncé, les faisant ressortir, pour ainsi dire, en noir, sur le jaune mât de l'or :

EN : CE : PETIT : VAISSEAU ·
DE : FIN : OR : PUR : ET : MUNDE ·
REPOSE : UNG · PLUS · GRAND : CUEUR ·
QUE : ONCQUE : DAME · EUT · AW · MUNDE
ANNE : FUT : LE : NOM : DELLE ·
EN : FRANCE · DEUX · FOIS · REINE
DUCHESSE : DES ·:· ET : SOUVERAINE
· M · V[c] · XIII ·
CE · CUEUR · FUT · SI · TRES HAULT ·
QUE DE LA TERRE AUX CIEULX ·
SA : VERTU ·:· LIBRRALLE — :·
ACCROISSAIT : MIEULX · ET MIULX
MAIS : DIEU ·:· EN AREPRINS ·
SA : PORTION ∴ MEILLEURE ·
ET : CESTE : PART : TERRESTRE ·
EN · GRAND : DEUIL · NOUS · DEMEURE ·
· IX[e] IANVIER

Une cordelière en filigrane, beaucoup plus grosse que celle de la couronne, entourait les deux côtés de la boîte, fixés l'un à l'autre par une charnière intérieure. Elle recouvrait, en quelque sorte, la fermeture qu'elle retenait à l'extérieur, au bas, par un *S* gothique, de 17 millimètres de hauteur, dans les anneaux duquel passait la touffe de la cordelière, rattachée en haut par un M romain, de 18 millimètres, émaillés bleu foncé (1).

L'intérieur, enduit d'émail blanc, porte, sur chaque partie du pourtour de la paroi interne, en lettres de six millimètres de hauteur, tracés en brun clair, deux des vers du quatrain suivant :

O · CUEUR · CASTE · ET · PUDICQUE · O · IUSTE · ET · BE · (NOIST) · CUEUR (2)
CUEUR · MAGNIANIME ET · FRANC · DE TOUT · VICE · VAINCQUEUR ·
CUEUR · DIGNE · ENTRE · TOUS · DE COURONNE CELESTE ·
ORE · EST · TON · CLER · ESPRIT · HORS DE PAINE · ET · MOLESTE ·

La boîte mesure quinze centimètres de hauteur, sur douze et demi dans sa plus haute largeur.

Le nom de l'artiste qui la dessina et celui de l'orfèvre qui l'exécuta ne sont point parvenus jusqu'à nous. Cependant, dans sa *Vie de la reine Anne de Bretagne*, M. Leroux de Lincy dit que *Jean Péréal* (ou Jean de Paris), peintre des rois Charles VII, Louis XII et François Ier, fut chargé, lorsque la reine mourut, de peindre son effigie, qu'il avait prise sur le vif. Ce fut lui qui donna le modèle des écussons représentant les armoiries et les devises de la défunte ; enfin c'est à lui qu'on doit attribuer les miniatures qui décorent le manuscrit de la relation de ses obsèques, composée par le roi d'armes Bretagne. Ne pourrait-on pas penser que ce fut lui qui fit le dessin de cette boîte, dont il donne un croquis lourd et massif, que reproduit le P. Bernard de Montfaucon, dans son *Histoire des monuments de la monarchie française* ?

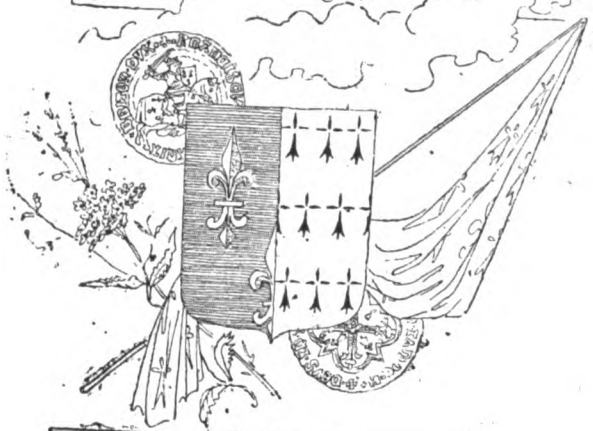
UN NANTAIS

1. Le bibliophile Jacob attribue cette inscription à Jean Marot dans son histoire de *Louis XII et Anne de Bretagne*, Hurtrel, éditeur.

1. Voir sur la gravure de M. de Rochebrune les nos 2 et 3.
2. Les cinq lettres entre parenthèses ont été enlevées par une brisure faite lors de l'ouverture de la boîte.

Digitized by Google

LA CHANSON



1

C'était Anne de Bretagne, — avec des sabots, (*bis*)
Revenant de ses domaines
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

2

Revenant de ses domaines, — avec des sabots, (*bis*)
Entourée de châtelaines
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois.

3

Entourée de châtelaines, — avec des sabots, (*bis*)
Voilà qu'aux portes de Rennes,
En sabots, mirlifontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois.

4

Voilà qu'aux portes de Rennes, — avec des sabots, (*bis*)
L'on vit trois beaux capitaines
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

5

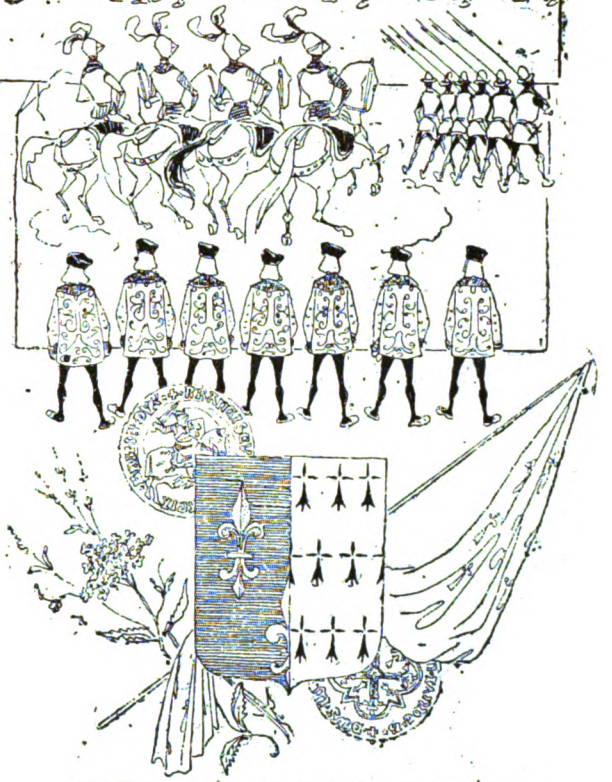
L'on vit trois beaux capitaines, — avec des sabots, (*bis*)
Offrir à leur souveraine
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

6

Offrir à leur souveraine, — avec des sabots, (*bis*)
Un joli pied de verveine
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

Digitized by Google

ANNE DE BRETAGNE



7

Un joli pied de verveine, — avec des sabots; (*bis*)
S'il fleurit tu seras reine
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

8

S'il fleurit, tu seras reine, — avec des sabots. (*bis*)
Elle a fleuri, la verveine,
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

9

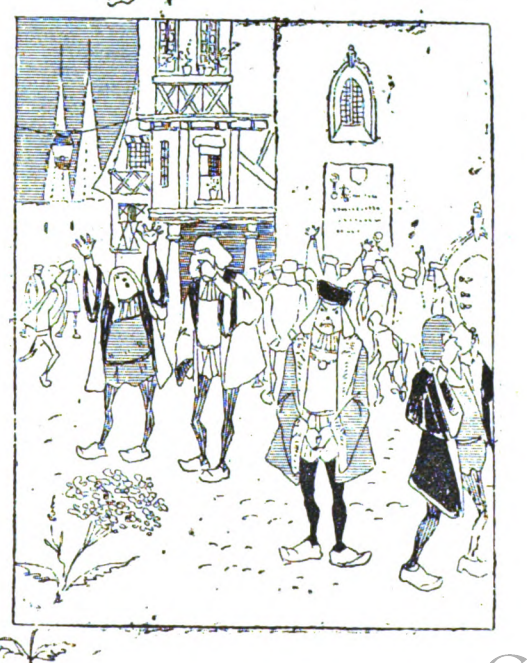
Elle a fleuri, la verveine, — avec des sabots, (*bis*)
Anne de France fut reine
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

10

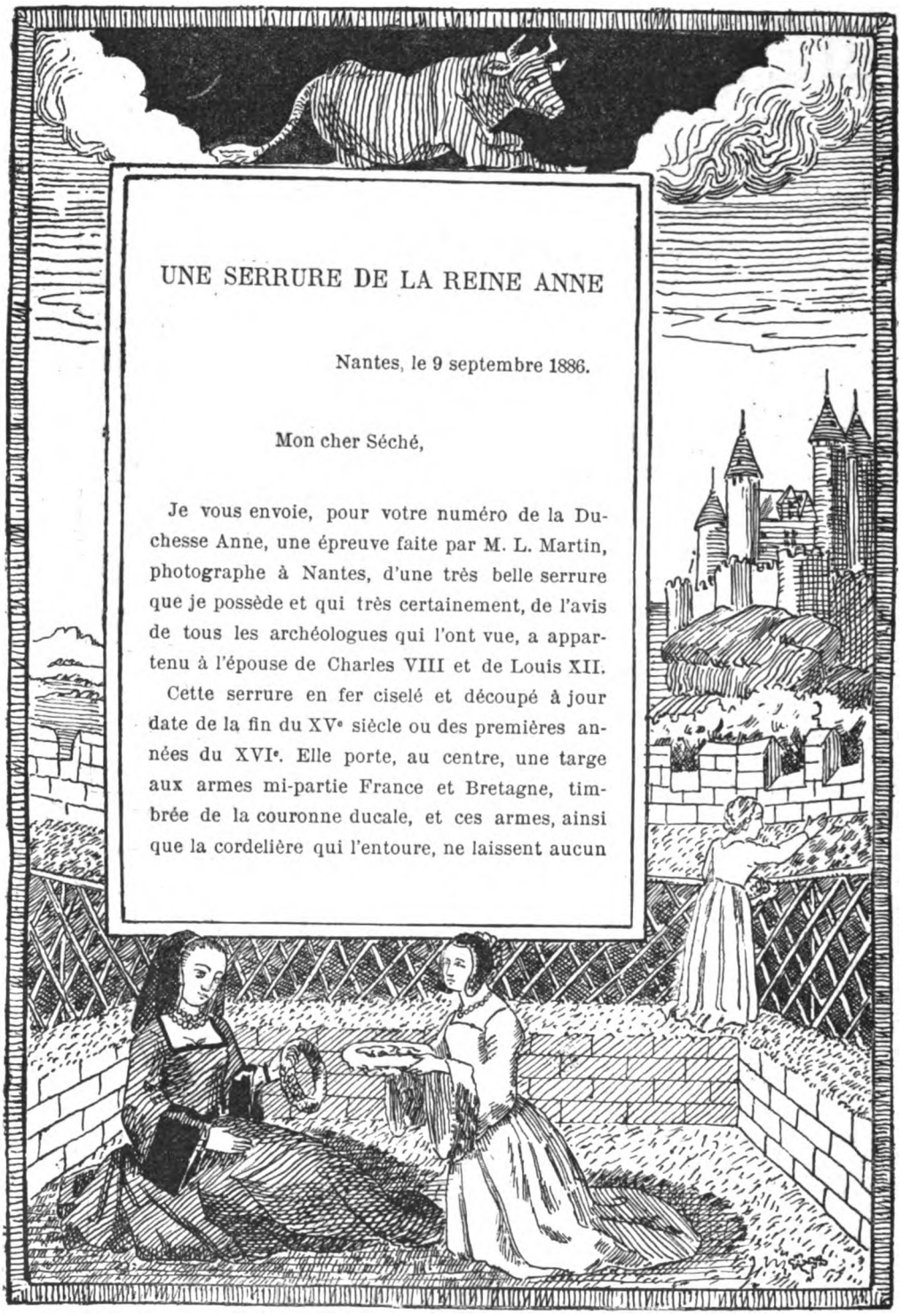
Anne de France fut reine, — avec des sabots, (*bis*)
Les Bretons sont dans la peine
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !

11

Les Bretons sont dans la peine, — avec des sabots, (*bis*)
Ils n'ont plus de souveraine
En sabots, mirlitontaine, ah ! ah ! ah !
Vive les sabots de bois !



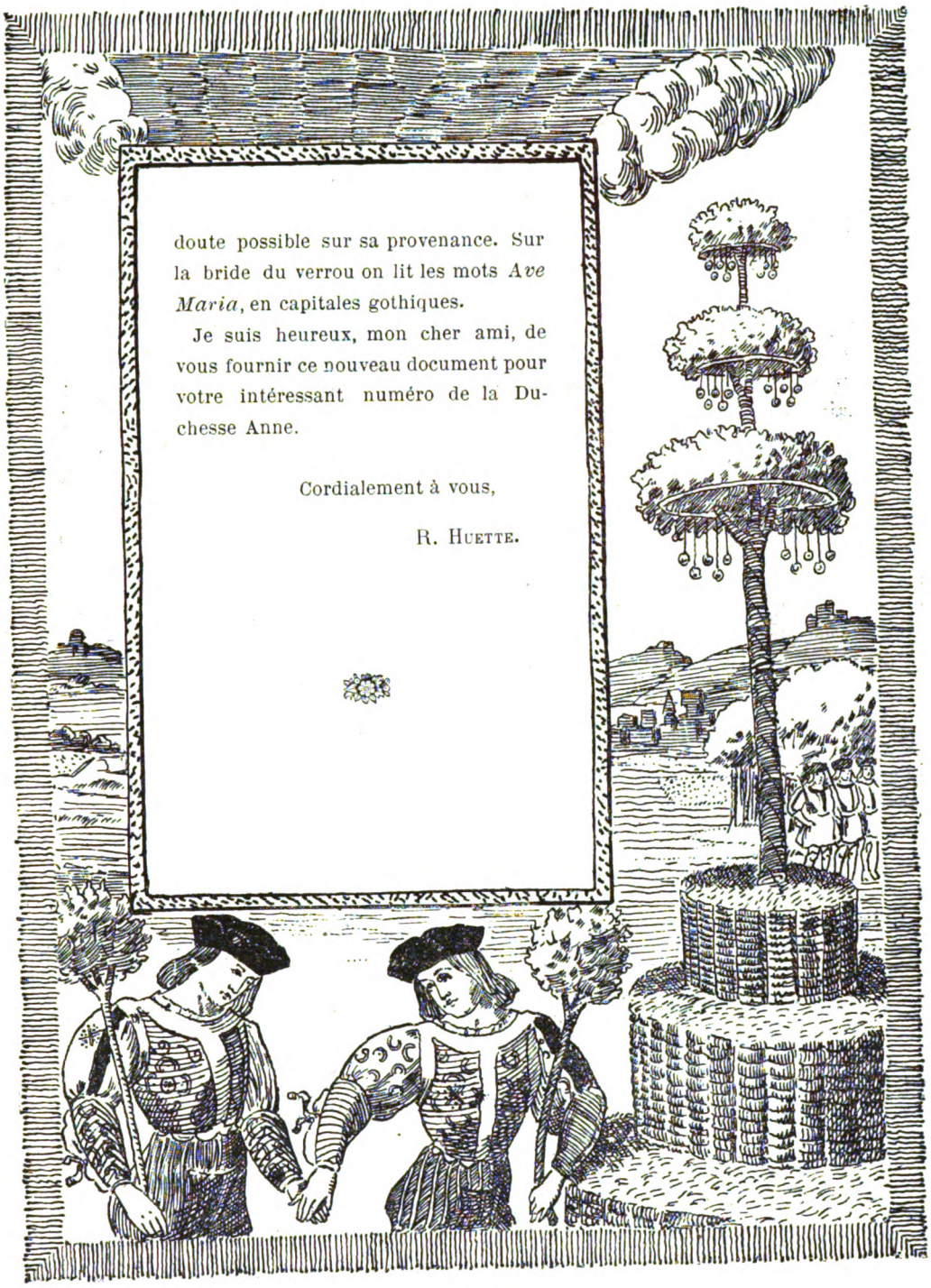
Digitized by Google



ENCADREMENT DE TEXTE, EN BOIS DU « LIVRE D'HEURES » DE LA REINE ANNE DE BRETAGNE.

(Dessiné par M. Alleaume, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale).

Digitized by Google



ENCADREMENTS DE TEXTE, EXTRAIT DU « LIVRE D'HEURES » DE LA REINE ANNE DE BRETAGNE.

(Dessiné par M. Alleaume, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale).

Digitized by Google

LES DERNIERS MOMENTS DE FRANÇOIS II

Cette nuit-là fut calme ; le malade dormit un peu. On devait lui apporter le saint viatique le lendemain matin. On avait demandé à Nantes, un père carme, directeur du duc. Il arriva vers minuit et trouva le malade d'une extrême faiblesse, mais d'une parfaite lucidité d'esprit. Celui-ci demanda à l'entretenir, afin de le disposer à recevoir dignement son Créateur.

Anne sortit à regret de la chambre et fut s'enfermer dans une sorte d'oratoire qui regardait la rivière. Exténuée de fatigues et de larmes, elle voulut en vain prier, les sanglots seuls arrivaient à ses lèvres. Elle prit le parti de se jeter sur son lit, prêtant l'oreille au moindre souffle venant de la chambre de son père, et se disant qu'il pouvait l'appeler près de lui d'un instant à l'autre ; mais, peu à peu, l'extrême tension de son esprit faiblit, et fit place à une sorte de somnolence que Dieu envoie toujours dans les extrêmes douleurs, comme un opium céleste pour suspendre un instant la faculté de souffrir, en laissant la vie libre reprendre son cours ordinaire. Tous ceux qui ont éprouvé de poignants chagrins connaissent cette suspension momentanée du sentiment.

Anne était dans cet état et allait céder au sommeil, quand le bruit d'une barque sur l'eau frappa son oreille. La barque entra dans l'anse qui se trouvait du côté de l'oratoire. Une conversation s'établit alors entre les gens de la rive et ceux qui étaient dans la barque. Elle comprit que cette barque amenait des fugitifs de Saint-Aubin, cette terrible bataille qui avait perdu la Bretagne. Un instant elle oublia sa douleur pour songer à Jehanne ; elle s'élança à la fenêtre, ayant entrevu l'ombre d'une femme, mais ce n'était pas la tournure de Jehanne. Elle entendit des voix qui venaient du pied de la tour et qui disaient : « Notre « duc est au plus bas. » Le silence se fit encore ; on entendait le cri des goëlands venir du côté de la mer, puis des bruits d'avirons, et d'autres barques rejoignirent la première.

Une voix lente chanta, ou plutôt psalmodia ces paroles, rhythmées comme une mélopée :

O Bretagne, verte fille du vieil Océan, tu es tombée sous les coups de tes ennemis, et ta robe d'hermine a été violée par la trahison.

Pleure ton chevaleresque duc ! Sa vie était liée à la tienne ; il meurt de ta mort !

Puisque le fer n'a pu te défendre, laisse-lui maintenant briser tes noirs rochers de granit !

Laisse la charrue traverser tes landes, et l'agriculture les couvrir de champs de blé noir ; cette plante éclose au soleil de l'Asie t'apportera la bénédiction ; elle est née au tombeau du Christ.

Elle nourrira tes enfants. En voyant ses tiges écarlates sur ton sol en deuil, ô malheureuse Bretagne, on croira voir le buisson d'hiver où les églantiers font étinceler leurs baies de pourpre sur les rameaux noirs !

Et les autres nations, émues de pitié, diront en te regardant : C'est la pauvre veuve frappée en pleine fête ; elle a été revêtue de crêpes funèbres, mais elle a oublié de détacher son collier et ses bracelets de corail ! Voyez, elle est belle encore Puisse l'avenir lui réserver quelque joie dans ses enfants.

La voix se tut et plusieurs personnes parlèrent à la fois. Anne ne savait si ce chant venait du rivage ou des barques, lorsque la lune frappa en plein visage la femme qu'elle avait d'abord aperçue. Elle était vieille et d'une grande taille : elle leva les yeux vers le château ducal, éclairé pour la veille douloureuse, et s'écria en apercevant Anne à la fenêtre de l'oratoire :

— Salut à toi, duchesse de Bretagne, au nom de la sainte Trinité !

— Ah ! dit Anne, la sorcière de la forêt ! Mon père va mourir cette nuit !

Elle s'éloigna de la fenêtre, et recommença à pleurer.

Au point du jour, on frappa à sa porte : son père voulait la voir. Elle revint avec Isabelle dans la chambre du duc ; c'était la dernière fois qu'elle allait lui souhaiter une bonne journée... Il devait terminer celle-là avec Dieu. On prépara un autel près du lit ducal ; un prêtre commença la messe. Les princesses, leur gouvernante, madame de Laval, les officiers de la garde, tous les gens de la maison s'agenouillèrent dans la chambre et dans le corridor. A la communion, le duc, aidé du maréchal et de son capitaine des gardes, s'agenouilla aussi pour recevoir son Dieu.

Peu après, on lui donna les derniers sacrements, et vers le milieu du jour il entra en agonie. Enfin, il mourut avant le coucher du soleil, le mardi, neuvième jour de septembre 1488.

Il fallut emporter la petite Isabelle de la chambre mortuaire ; ses cris déchiraient le cœur. Le désespoir d'Anne fut profond, mais elle se souvenait des dernières paroles de son père, qui, après avoir reçu la sainte communion, l'avait fait approcher de son lit, et, levant sur elle sa main mourante, lui avait dit :

— « Recevez, ma très-chère fille, le pouvoir que le « Seigneur m'avait donné ; songez à vous en rendre « digne ; réparez, s'il se peut, les maux que la guerre « a causés, par une alliance noble, sérieuse et prompte. « Je ne vous abandonnerai pas quand je serai monté « près de Dieu. Aussitôt mon trépas, que chacun ait à « vous saluer duchesse de Bretagne. Il est de votre « droit et de votre devoir de vous faire reconnaître « comme étant seule et légitime souveraine de la na« tion bretonne après Dieu. »

L'oppression commença comme il achevait ces derniers mots ; cependant il put encore parler pour réclamer les prières des agonisants, afin disait-il, d'aider son âme à franchir le terrible passage. Ce secours lui fut octroyé ; le carme, le chapelain et tous les assistants les répétèrent.

LE COURONNEMENT DE LA DUCHESSE ANNE

La veille du couronnement, vers les deux heures de

Digitized by Google

l'après-midi, la duchesse sortit de la communauté (1) en habits de deuil, couverte de longs voile de crêpe ; elle entra en l'église Saint-Etienne hors des murs, pour y faire ses oraisons.

Au sortir de l'église, on lui amena à la porte un cheval richement caparaçonné de velours vert avec franges d'or ; le frein et la gourmette était pareillement en or. Sur la croupe de ce cheval se trouvait une sorte de petit drapeau écarlate, posé sur un coussin. Elle monta ce cheval, que les seigneurs conduisirent par la bride devant la porte de la ville, dite porte Mordellaise. (On y voit encore des inscriptions romaines et une louve.)

Cette porte était soigneusement fermée. La duchesse fit le signe de vouloir entrer ; alors l'évêque de Rennes parut, suivi de huit autres évêques de Bretagne, à savoir : ceux de Nantes, de Vannes, Kemper, Léon, Saint-Malo, Fougères, Saint Brieuc et Dol.

ANNE DE BRETAGNE EN JUNON

Gravure tirée de *Louis XII et Anne de Bretagne*, d'après les *Illustrations des Gaules et singularitez de Troyes*, de Jean Le Maire de Belges. (Paris, G. de Maruef, 1512, in-4)

Les neuf évêques, revêtus de leurs ornements pontificaux, ouvrirent le guichet, en lui demandant ce qu'elle voulait.

— Entrer dans ma ville, dit elle, et y être reçue en souveraine !

Alors l'évêque de Rennes lui présenta le livre des saints Evangiles.

— Posez la main sur ce livre, et jurez de reconnaître les libertés et franchises de l'Eglise.

Anne jura ; la première porte fut ouverte ; cependant le pont-levis était encore levé et le vicomte de Rohan, se tenant au côté de la porte, lui dit :

— Duchesse de Bretagne ! jurez de maintenir les libertés de la noblesse et du tiers, si vous voulez entrer dans votre bonne et loyale ville de Rennes !

1. En attendant les préparatifs du sacre, elle s'était retirée dans un couvent de femmes, près de la porte Mordellaise, à Rennes.

Digitized by Google

— Je le jure devant Dieu qui doit me juger un jour ! dit Anne en levant la main.

Au même instant on entendit grincer la herse, le pont-levis tomba, une décharge d'artillerie se fit entendre, la grande porte s'ouvrit à deux battants, et les cloches de la cathédrale, des églises et des couvents sonnèrent à bast.

Elle entra d'abord dans une maison préparée pour la recevoir, où les principales dames de Rennes lui enlevèrent ses longs crêpes et habits de deuil et la revêtirent d'une robe de drap d'or et du manteau ducal, et en telle parure elle entra dans la cathédrale Saint-Pierre, accompagnée de ses parents, amis et serviteurs de sa maison. Elle entendit le service divin (les vêpres sans doute), et se retira dans une chambre près de ladite église, où elle veilla toute la nuit en prières.

Le lendemain, vers neuf heures, elle sortit de cette retraite. Dès le point du jour, on était venu la revêtir du vêtement des rois de Bretagne, « qui est une

TENTURE EXTÉRIEURE DE PORTE DE L'ÉGLISE DES CARMES DE NANTES
A L'OCCASION DES FUNURAILLES DU CŒUR DE LA REINE ANNE

Dessin à la plume de M. Alleaume, d'après un manuscrit de la Bibliothèque publique de Nantes : *Les funérailles de la Reine Anne*

robe rougé fourrée d'hermine, et le manteau royal, aussi couleur de pourpre. »

Tous les princes et barons de sa famille richement parés, les chefs d'offices, le grand-chancelier, etc., suivaient, en habit de cérémonie.

Puis les neuf évêques de Bretagne la reçurent sur le seuil de l'église et l'accompagnèrent, lui faisant suite jusqu'au grand-autel ; là elle se mit à genoux, et l'évêque de Rennes dit sur elle les prières et oraisons ordonnées pour cette solennité, qui est la même que celle du couronnement d'un roi de France, moins l'onction.

Après les bénédictions données il lui posa sur la tête une très-riche couronne d'or, à hauts fleurons, d'égale hauteur, semblable à la couronne royale. Les ducs de Bretagne partagèrent, avec trois ou quatre autres ducs, l'honneur de la porter ainsi.

L'évêque mit aux mains de la princesse une épée nue, lui enjoignant de toujours défendre les droits de l'Eglise et ceux de la Bretagne, une main de justice avec un cercle, comme emblème de l'autorité souveraine, ni commencement ni fin. Alors elle sortit de l'église derrière les évêques, cette fois comme étant la première autorité. Elle se rendit en procession à l'église Notre-Dame de la Cité ; les quatre bacheliers de Bretagne portaient au-dessus de sa tête un riche

Digitized by Google

poêle ou dais; le grand écuyer de Bretagne tenait l'épée de la duchesse dans un riche fourreau orné de pierreries; puis on retourna à la cathédrale, où l'évêque de Rennes dit la messe d'action de grâces, et au sortir de l'église la duchesse trouva un splendide repas préparé, qu'elle offrit aux barons de Bretagne, qui incontinent après lui firent hommage et prêtèrent serment. Voici les noms des principaux barons de Bretagne : baron d'Avaugour, baron de Léon, baron de Vitré, baron de Fougères, baron de Châteaubriant, baron de Raiz, baron d'Ancenis, baron de Pontchâteau, baron de la Roche-Bernard.

A. Riom.

BIO-BIBLIOGRAPHIE D'ANNE DE BRETAGNE (1).

La duchesse Anne. — On a d'elle :

1. — Lettres inédites de la duchesse Anne, publiées avec un commentaire par M. Gaultier du Mottay. — *St-Brieuc*, Prud'homme, 1858, in-8, p. 22, — extrait des *Mém. de la Soc. arch. et hist. des Côtes-du-Nord*. Il y a 9 lettres.

Voir un compte-rendu par M. An. de Barthélemy dans la *Rev. de Bret. et de Vendée*, 1858, II, 186 à 187.

2. — Autres lettres au nombre de 29, publiées par M. Leroux de Lincy d'après les mss. de la Bibl. Nat., du British Museum et des collections Lajariette et Biencourt, au t. IV de sa *Vie de la reine Anne*. Voy. ci-dessous.

L'une d'elles, adressée à Louis XII, peu après la mort de Charles VIII, a été reproduite en fac-simile dans l'*Isographie française*.

3. — Au t. I, p. 181, des *Bull. de la Soc. de l'hist. de Fr.*, on lit à la date du 1er décembre 1834, que M. Bizeul de Blain, possédait alors la correspondance de Charles VIII avec Anne de Bretagne.

Le catalogue de la bibl. de Nantes qui a hérité des mss. Bizeul, ne signale pas cette correspondance.

4. — Au *Dict. des pièces autog. volées*, de Lalanne et Bordier (*Paris*, 1851, in-8, p. 227), on rencontre l'indication de quelques autres lettres que M. Leroux de Lincy n'a pas retrouvées.

Les ouvrages sur Anne de Bretagne sont si nombreux qu'il faut les diviser en plusieurs sections :

I. Vies, Eloges et notices générales sur Anne de Bretagne.

1. — Notices dans toutes les *Histoires de Bretagne* depuis celle de Bouchard (sauf celle de Le Baud, aumônier de la Reine Anne qui s'arrête au règne d'Arthur III et ne contient en appendice qu'une généalogie citée plus bas), en particulier :

1. Alain Bouchard. — *Les Grandes chroniques de Bret.* édit. de 1532.

2. D'Argentré. — *Hist. de Bret.* 1582, 1588, 1605, 1618. 1668, 1684, etc., et son Abrégé par Lesconvel. — *Rennes*, 1695, in-12.

3. Dom Lobineau. — *Hist. de Bret. Paris*, 1707, in-fol. I, 727 à 837.

4. A. De la Gibonnais. — *Succession chronol. des ducs de Bret.* — *Nantes*, veuve André Querro, 1723, in-folio.

5. — Guyot Desfontaines. — *Hist. des ducs de Bret.* — *Paris*, Rollin, 1739, 6 vol. in-12.

6. Dom Morice et Taillandier. — *Hist. eccl. et civ. de Bret.* 1750-56, in-folio, II, 140 à 256.

7. Irail. — *Hist. de la réunion de la Bret. à la Fr.* où l'on trouve des anecdotes sur la princesse Anne, etc. — *Paris*, 1764, 2 vol. in-12, etc.

8. Gaschignard. — *Hist. de Bret.* par demandes et par réponses. — *Nantes*, Vatar, 1773, in-12.

9. Ogée. — *Dict. hist. de Bret.* I, 168 à 174.

10. Daru. — *Hist. de Bret.* — *Paris*, Didot, 1826, 3 vol. in-8.

11. Delaporte. — *Recherches sur la Bret.* — *Rennes*, Vatar, 1810.

Ch. Barthélemy. — *Hist. de la Bret. anc. et mod.* — *Tours*, 1854, 1858, in-8, 1862, in-12, etc.

12. Richer. — *Précis de l'Hist. de Bret.* — *Nantes*, Mellinet, 1821, in-4, et *Hist. de Bret.* — *ibid.* s. d. 3 vol. in-8.

13. De Roujoux. — *Hist. des rois et des ducs de Bret.* — *Paris*, Ladvocat, 1828, 4 vol. in-8.

14. Bernard, de Rennes. — *Résumé de l'hist. de Bret.* — *Paris*, Lecointe, 1826, in-18.

15. Manet. — *Hist. de la Petite Bret.* — *St-Malo*, 1834, in-8.

16. Travers. — *Hist. de Nantes*, II, 200-270.

17. De Bussy. — *Hist. de la Petite Bret.* — *Paris*, Périsse, 1843, in-12.

18. A. Doneaud. — *De la réunion de la Bret. à la Fr.* — *Nantes*, Guéraud, s. d. gr. in-8. (*Ext. de la rev. des Prov. de l'O.*)

19. Du Seigneur. — *Les ducs Bretons*, poème.

21. Dupuy. — *Réunion de la Br. à la France.* 1882, 2 vol. in-8.

22. Et voy. encore les abrégés de *Brouster*, *Céline Fallet*, *Julie de la Faye-Bréhier*, *Dulaurens de la Barre*, etc.

2. — Eloges par Pierre Bourdeille, seigneur de Brantôme, au commencement de ses *Dames illustres*, t. VII, des œuvres complètes (édit. de 1837), p. 307 à 331.

3. — Eloge par F. Hilarion de Coste, au t. I, des *Eloges et vies des Roynes*, des princesses et des dames illustres en piété, en courage, en doctrine, etc. — *Paris*, 1647, in-4, 2 vol.

4. — Le P. Anselme, *Hist. généal.*, etc.. de la maison royale de France, 1674, 2 vol. in-4, et 1726, 9 vol. in-fol.

5. — Moreri, *Dict. hist.*, etc. (édition de Bâle, 1740), au tome I.

6. — *Nouv. dict. hist.* (édition 1786), I, 201, 202.

7. — Kerdanet, *Notices chronologiques*, p. 74-77.

8. — Trebuchet, *Anne de Bretagne*, reine de France, avec des notes sur plusieurs monuments de Nantes et de la

(1) Extraite du manuscrit de la *Bio-bibliographie bretonne*, de M. René Kerviler, dont le premier fascicule (A-An) a paru au mois de mai dernier, et dont le second fascicule (An-Az), comprenant la présente notice, paraîtra en octobre prochain.

Digitized by Google

Bretagne. — *Nantes, Mellinet-Malassis*, 1822, in-8, br. 64 pp., avec fac-simile de 15 signatures.

9. — Notice par Le Boyer au *Lycée Armoricain*, XI (60 à 67).

10. — Notice par Fe (Fiévée) à la *Biog. univ.* de Michaud.

11. — Notice par Cayot Delandre, à l'*Ann. du Morb.* pour 1834 (217-220).

12. — Tombeau de François II et de Marguerite de Foix par Michel Columb, dessiné par E. de la Michellerie, etc., accompagné d'un texte explicatif et de notices historiques sur *François II* et *Anne de Bretagne*. — *Nantes*, Forest, 1841, gr. in-4, 8 p. et 8 pl.

13. — Etude par P. Zaccone, dans la *Revue Bretonne*. — *Brest*, 1844, in-8, IV, (49 à 63) et 161 à 171).

14. — Anne de Beaujeu, Jeanne de France et *Anne de Bretagne*. — Esquisse des XV[e] et XVI[e] siècles, par le baron Trouvé. — *Batignolles*, Hennuyer, 1854, in-12.

15. — Notice par Cayot-Delandre, dans la *Biogr. bret.* de Levot, I (25-31).

16. — *Nouv. biog. gén.* (1855) II, 700, 701 (anonyme).

17. — Notice par de Soultrait dans la *Revue du Lyonnais* (1857), B. XV, 105 à 129.

18. — Vie de la reine Anne de Bretagne, femme des rois de France, Charles VIII et Louis XII, suivie de Lettres inédites et de Documents originaux, par Leroux de Lincy. — *Paris*, Curmer, (imprim. de Perrin, à *Lyon*), 1860, 4 vol. in-8, pap. vergé teinté, ornés de têtes de pages, fleurons, culs-de-lampe, et accompagnés d'un album de 23 planches photographiées.

Et voy. au sujet de cet ouvrage une étude de M. René Taillandier, *Rev. des Deux-Mondes*, 1862, XXXVIII, 510 à 512.

M. Le Roux de Lincy avait déjà publié un peu auparavant :

19. — Détails sur la vie privée d'Anne de Bretagne, femme de Charles VIII et de Louis XII, suivis des inventaires de meubles ayant appartenu à cette princesse. — *Paris*, Didot, 1850, gr. in-8, br. — Extrait du T. I (3[e] série) de la *Biblioth. de l'Ecole des Chartes* (1849), p. 148 à 171.

20. — Histoire d'Anne de Bretagne, reine de France, par J. J. E. Roy. — *Tours*, Mame, 1857, in-8, 200 p.; — *ibid.*, 1867, in-12, 192 p. et gravures. — Nouv. édit. *ibid.*, 1870, in-8.

21. — Notice par Dufey, de l'Yonne, au *Dict. de la Conversation*, Didot, 1878, I, 618-619.

22. — Notice par M. le conseiller Fornier, aux *Mém. de la Soc. d'Emul. des C.-du-N.* pour 1878, XVI (37 à 48).

23. — Louis XII et Anne de Bretagne, par Paul Lacroix. — *Paris*, Hurtrel, 1882, gr. in-8, 600 p. 200 dessins, 15 grav. hors texte, 14 chromo, etc.

24. — Dict. de Larousse et autres Dict. de biogr. générale.

II. — **Notices partielles.**

25. — Toutes les *Histoires de Charles VIII et de Louis XII*, en particulier les deux collections de Godefroy, pour Charles VIII. (*Paris*, 1617, in-4) et pour Louis XII, *Paris*, 1622, in-4. — *Les Eloges de Louis XII* publiés à la suite du concours de l'Académie. — *Louis XII et François I[er]*, par Rœderer (avec une discussion entre l'auteur et le comte Daru, sur la réunion de la Bretagne à la France), *Paris*, Bossange, 1828, in-8; — *Les Annales du roi Louis XII*, de 1499 à 1508, par Jehan d'Autun, publiées par le bibliophile Jacob, *Paris*, 1834-1835, 4 vol. in-8, en particulier aux tomes III, 76, 96, 113, 123 et IV, 168, etc. — Les *Lettres du roi Louis XII*, *Bruxelles*, 1714, 4 vol. in-12, t. II, 59, IV, 186, etc. — Les *hist. de Fr.* de Le Féron, de Belleforest. Daniel, H. Martin, Michelet, etc.

26. — La généalogie de très haulte, très puissante, très excellente et très chrestienne princesse et nostre souveraine dame *Anne*, très illustre Royne de France et duchesse de Bretagne ; et les noms des rois et princes ses prédécesseurs en droite ligne depuis la création d'Adam jusques à présent : composée et extraite de plusieurs livres et chroniques anciennes. Par Disarvoez-Penguern, natif de Cornouaille, en l'honneur et louange de ladite dame. — C'est une chronique rimée de 1920 vers en strophes de 8 vers de 10 syllabes conduite jusqu'au règne de Louis XII et qui se termine ainsi :

« Ce livre feut faict et accomply en l'an mil cinq cens et dix, » — Imprimé à la suite de l'Histoire de Bretagne de Le-Baud donnée par d'Hozier en 1638 (d'après un mss. appartenant au marquis de Molac), p. 124 à 188.

27. — Une date historique retrouvée (Mariage d'Anne de Bretagne avec Maximilien d'Autriche) par P. de la Bigne Villeneuve, aux *Mém. de la Soc. arch. d'I.-et-V.* pour 1862, II (220-235) et voy. *Dom. Mor. Pr.*. III, 662.

28. — Anne de Bretagne, — son portrait, ses bijoux, sa naissance et sa mort, — notices publiées dans la *Bibl. de l'Ecole des chartes*, C. I, 150 à 171.

Mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII.

29. — Mémoire sur le mariage de *Charles VIII* avec *Anne de Bretagne* par Lancelot, en 1736, aux *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, XIII, 666 à 680 de l'édition in-4, XX, 505-530 de l'édit. in-12. — et voy. la *Chronique de Molinet*, publiée par Buchon, in-8, I, 171, et le traité et le contrat, dans *Commines* (édit. Lenglet). 1747, in-4, IV, 39; — dans *Dom Lob. Pr.* 1539 et 1546; — *Dom Mor.* III, 707 à 718; — Verger, *Arch. cur.* III, 52-57, etc.

30. — Epistole et carmina quibus elegantissime in medium datur repudiatio filie Regis Romanorum Maximiliani per Regem Francorum Carolum facta et superductio filie ducis Britonum prefati Romanorum Regis sponse (auctore Jacobo Wympheling Selestadiensi). — Absque nota (sed *Augustæ*, 1492). Pet. in-4, gothique.

Recueil extrêmement rare de lettres et de pièces de vers relatives aux fiançailles d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. Cet opuscule, dont toutes les pièces sont datées de 1492, paraît avoir été imprimé à *Augsbourg*, par Froschauer.

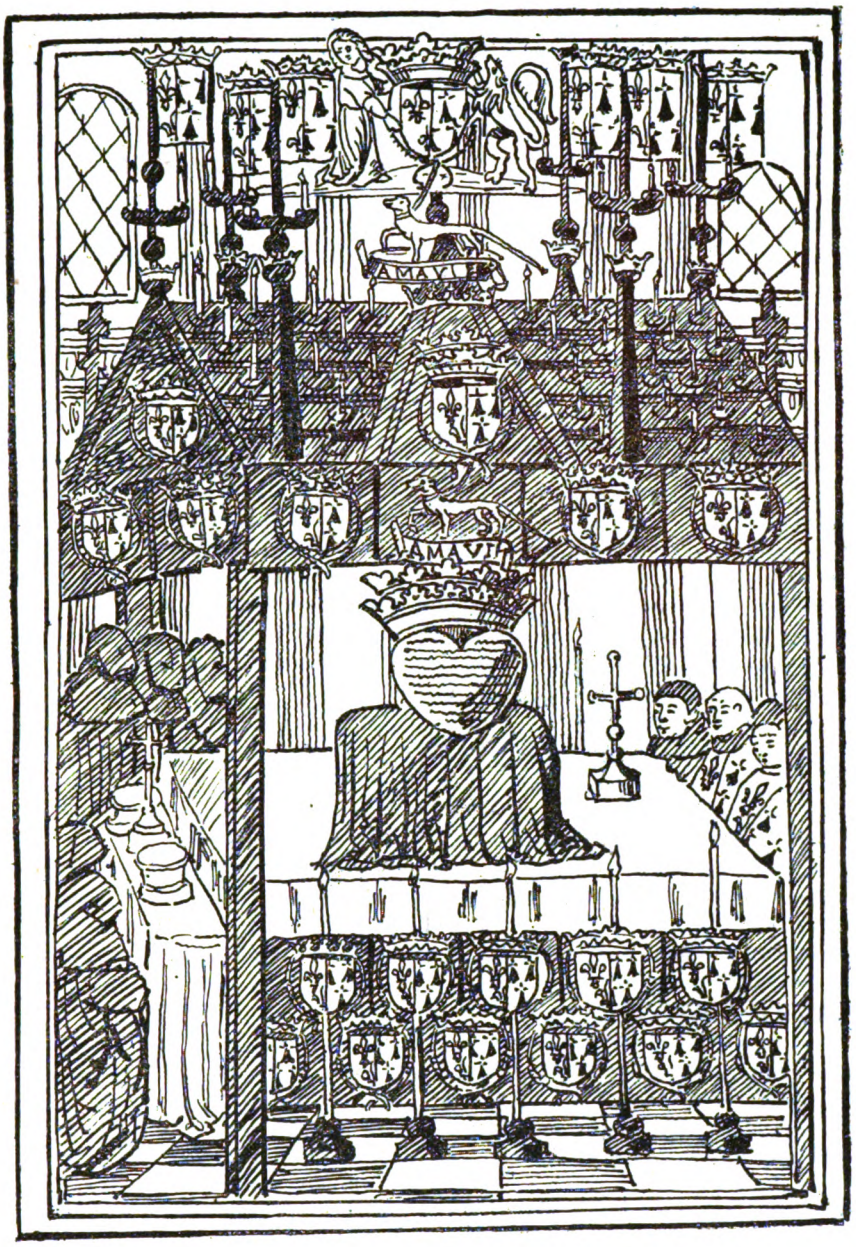
31. — Description d'une tapisserie, rare et curieuse, faite à Bruges, représentant, sous des formes allégoriques, le mariage du roi de France Charles VIII avec la princesse Anne de Bretagne, par le chevalier Alexandre Lenoir. — *Paris*, 1819, in-8, avec 1 grande pl. coloriée.

32. — Commentatio de raptu *Annæ Britanniæ*, publiée avec notes par C.-F.-L. Haas (*Marbourg*, 1770, in-4), et par Aug. Leyser dans ses *Médit. ad Pandectas*, IX, etc.

33. — Exposé des torts imputés par la maison d'Autriche au roi de France *Charles VIII*, surtout en ce qui concerne l'invasion de la Bretagne et le mariage de la duchesse *Anne*. Dans Le Glay, *Négociat. dipl. entre la France et l'Autriche*. — *Paris*, 1845, in-4, au tome I.

34. — Entrée à Paris de la reyne *Anne de Bret.*, femme de *Charles VIII*, le 8 février 1491, dans Godefroy, *Cérémonial français*, etc., t. I. p. 469, etc.

Digitized by Google



LE CATAFALQUE DE L'ÉGLISE DES CARMES

Dessin à la plume de M. Alleaume, d'après une miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque publique de Nantes : *Funérailles de la reine Anne de Bretagne*

35. — S'ensuit le couronnement et entrée de la royne de France en la ville de Paris, fait au mois de février an de grâce 1491, en cette manière, etc. (par Jean Nicolaï), au *Bull. de la Soc. de l'hist. de France*, 1842-46.

36. — S'ensuit le sacre de la très chrétienne royne de France, lequel fut fait à St-Denis en France, avecques le couronnement d'icelle et aussi l'entrée de ladicte dame en la bonne ville de Paris. — S. l. n. d. in-4 de 8 ff. non chiffrées.

37. — La robe de noces de la duchesse Anne, par M. de la Borderie, dans la *Revue des Prov. de l'Ouest*, 1853-54, t. I 2e part., p. 235-242.

38. — Consultation des médecins au sujet du premier fils de *Charles VIII* et d'*Anne de Bretagne* (Charles Olrand, né le 10 octobre 1492, mort le 16 décembre 1495), datée du 10 octobre 1495. *Bull. de la Soc. de l'hist. de France*, 1853-54, p. 35.

39. — L'évêque de Cornouaille et la communauté de Quimper devant le roi *Charles VIII* et la reine *Anne de Bretagne*, par A. du Chatellier, au *Bull. de la Soc. acad. de Brest*, II (360-370).

40. — Le complot breton de 1492, documents inédits, d'après les mss. de la *bibl. Nat.*, des *Arch. Nat.*, de la *bibl. de Besançon*, des *Arch. du Doubs* et des *Archives de la L.-I.*, d'*I.-et-V.*, et de la *ville de Rennes*), publiés avec notes et introduction par M. de la Borderie au tome V des *Archives de Bretagne*, pour la *Société des biblioph. bret.* — *Nantes*, 1884, in-4 de xliv, 160 p.

41. — Entrée solennelle de *Charles VIII* et *Anne de Bretagne* à Lyon, en 1494, par Rolle, aux *Arch. de l'Art*

Digitized by Google

français, 2e série, t. 33.

42. — Meubles étant dans l'armurerie du château d'Amboise (en 1499), etc., inventaire publié par Leroux de Lincy dans la *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 2e série, t. IV, p. 212, etc.

Mariage d'Anne de Bretagne avec Louis XII.

43. — Mémoire sur ce mariage dans la *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, c. III, 373 et 383.

44 — Promesse de mariage de la reine douairière *Anne* avec Louis XII (9 août 1498). *Pr. de Dom Mor.* III, 794 à 799. — Dispense du Pape (septembre 1498) *ibid.*, III, 800 et *Pr. de D. Lob.* 1554. — Dissolution du mariage de Louis XII (17 décembre) *ibid.*, *Dom Lob.* 1558 et *Dom Mor.* 808. — Traité définitif du mariage (7 et 19 janvier 1499), *ibid.*, 813 à 815.

45. — Préparatifs pour l'entrée à Paris de la reyne *Anne de Bret.* femme en seconde nopces du roy *Louis XII*, l'an 1501, au mois de janvier — et entrée de ladite reyne *Anne de Bret.* à Paris, l'an 1504, au mois de novembre avec toutes les cérémonies observées en icelle. — Godefroy : *Cérémonial français*, etc., au t. I, 686 à 700.

46. — Publii F. A. Epistola in quâ *Anna* Francorum regina exhortatur maritum potentissimum regem Ludovicum XII, ut expectatum in Gallium adventum maturet, postquam de prostratis a se Venetis triumphavit, 1505, in-4.

Cette pièce, qui a été aussi publiée par Montfaucon (*Mon. de la Monarch. fr.* IV, 107, etc.), a été traduite par Guillaume Cretin sous ce titre :

Epistre de Fauste Andrelin en laquelle *Anne*, très glorieuse royne de France, exhorte le très victorieux roy des François Loys douziesme de ce nom, son mary, à ce que lui veuille avancer son retour en France, etc

Il y en avait un manuscrit magnifique dans la biblioth. du cardinal de Coislin, et Montfaucon en a reproduit les principales miniatures dans les *Mon. de la Mon fr.* IV, 107.

47. — Les 24 couplets de la valitude et convalescence de la Royne très chrétienne avec les regrets du château de Bloys et des lieux où ladite Dame fréquentait le plus. — S.l. n. d. petit in-folio goth. de 8 ff. — C'est un poëme de Jean le Maire de Belges qui a été réimprimé dans ses *Illustrations des Gaules*, 1549, in-folio, p. 377, etc.

48. — Poëme inédit de Jean Marot (sur la convalescence d'*Anne de Bret.*) publié d'après un mss. de la Bibl. Imp. avec des introductions et des notes par Georges Guiffrey. — *Paris*, 1860, in-8°. = Ce poëme avait été précédemment l'objet d'articles de l'abbé Sallier dans les *Mém. de l'Acad. des Inscrip.* XIII, 598 et de l'abbé Goujet dans sa *Bibliot. fr.*, XI, 12.

49. — *Anne de Bretagne* et Jean Marot, par Ch. de Montigny, dans la *Revue de Bret. et de Vendée*, 1860, II, 274 à 283. = On sait que Jean Marot est le père du célèbre poëte Clément Marot.

50. — Le château de la duchesse Anne en Pordic, par Le Maout, — dans la *Bibliot. bretonne*, I, 200, etc. Et voy. Jollivet, *Les Côtes-du-Nord*, I, 145, à l'article de la Roche-Suard.

51. — La Tour de la duchesse *Anne* au château de Brest. — Description et légende par Fleury, au *Bulletin de la Soc. Acad. de Bret.*, III, 32.

52. — Ecusson aux armes d'*Anne de Bret.* trouvé dans les déblais de la tour dite Motte-Tanguy, à Quilbignon, par MM. Pilven et Levot, *ibid.*, III, 217 à 253 et 2 pl.

53 — Notes sur *Anne de Bret.* au *Dict. crit. de biog. et d'hist.*, par Jal, 2e édition, p. 55, 56.

54. — *Anne de Bret.* bibliophile, à *Armorial du bibliophile* de Joannis Guigard.

Sous cet article, on pourrait décrire les nombreux manuscrits à miniatures composés pour Anne de Bretagne, mais la description en a été fort bien faite par M. Leroux de Lincy, au tome IV de sa monographie, p. 215 à 222 et j'y renvoie en me contentant de citer le plus célèbre qui a été reproduit par l'impression sous ce titre :

Le livre d'heures de la reine Anne de Bretagne reproduit d'après l'original déposé au Musée des Souverains, contenant 50 grandes miniatures et 345 pages de texte accompagnées de bordures de fleurs et de fruits, avec une traduction en français par M. l'abbé DELAUNAY, curé du diocèse de Paris, spécialement désigné par Mgr l'archevêque de Paris. Le tirage a été fait à 850 exemplaires et les pierres ont été effacées, ainsi que le constate un procès-verbal dressé par Me Yver, notaire à Paris, le 14 août 1861 (prix 1,000 fr.).

Il faut lui joindre le poème de *Marie La Cordelière*, dédié par Germain Brice à la reine Anne et publié par Jal en 1845, Impr. Royale, in-8.

55. — La Poésie bretonne sous *Anne de Bret.* par M. de la Villemarqué au *Bull. de la Soc. Arch. du Fin.*, X (1883) 13 à 32.

Mort et funérailles d'Anne de Bretagne.

56. — Récit des funérailles d'Anne de Bretagne, — précédé d'une complainte sur la mort de cette princesse et de sa généalogie : le tout composé par *Bretaigne* son héraut d'armes. — Publié pour la première fois avec une introduction et des notes, par MM. Merlet et Max. de Gombert (Blasons). — Paris, Aug. Aubry, petit in-8, papier vergé, édition de luxe, de la collection intitulée le *Trésor des pièces rares ou inédites*. = Voy. un bon compte-rendu par M. An. de Barthélemy dans la *Revue de Bret. et de Vendée*, 1858. II (183-186).

Il existe un grand nombre de copies du manuscrit de Pierre Choque, dit Bretaigne. La Bibl. Nat. en possède onze décrits par M. Leroux de Lincy. Il y en a aussi à Grenoble, à Lyon et en Angleterre. La Bibl. de Nantes en possède une autre, du fonds Lajarriette, sous le titre :

Commemoracion et aduertissement de la mort de treschrestienne et treshaulte, trespuissante et tresexcellente princesse ma tres redoubtée et souueraine dame madame Anne, deux foys royne De france, duchesse de bretaigne, seulle heritiere dicelle noble Duche, comtesse de monfort, de richemont, Destampes et de vertuz ; enseignement de sa progeniture et complaincte que faict (PIERRE CHOQUE, dit BRETAIGNE) son premier herault et lun de ses roys darmes. — *Très beau* MANUSCRIT, *du XVIe siècle, sur vélin pet. in-f° goth., avec onze riches miniatures, armoiries peintes sur les marges, lettres initiales coloriées et rehaussées d'or, 40 ff, mar. noir à comp., tr. d.*

Montfaucon en avait en partie reproduit les figures et les dessins dans ses *monuments de la Mon. fr.* IV. 130 à 137.

Un autre exemplaire se trouve longuement décrit au n° 241 du *Catalogue des livres rares et précieux* de M. D. C. — *Paris*. Porquet, 1883, in-8, p. 110 à 112 avec un autre récit d'un témoin oculaire, mais différent et inédit (n° 242, p. 112 à 114) sous le titre suivant :

57. — **Le trépas de l'Hermine regrettée**, in-4 de 40 ff., admirable manuscrit exécuté sur vélin en 1515 et orné de cinq miniatures d'une grande beauté. Ce mss avait appar-

Digitized by Google

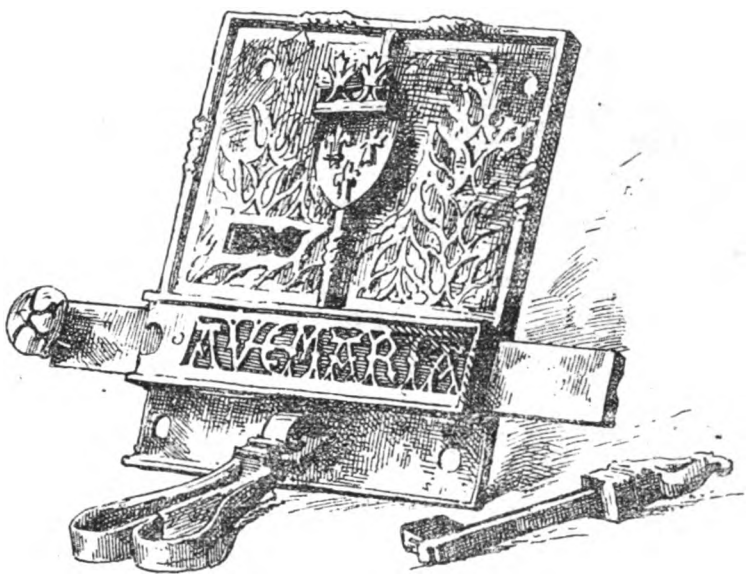
tenu au siècle dernier au chancelier d'Aguesseau : il a fait partie de bibliothèque A. F. Didot. (Catal. 1878, n° 66).

58. — Fausti Andrelini in *Annam* Francorum Reginam Panegyricum. - De ejusdem ægritudine Elegia. — De ejusdem morte querimonia. — De morte Francisci Britanniæ ducis et Annæ patris nœnia, præmissis ad insignes viros epigrammatis. — *Paris*, 1519, in-4.

59. — Fausti Andrelini Foroliviensis professoris poëseos et rhetorices Parisiis præfationes duæ, altera de mortua *Anna* Francorum Regina. — *Paris*, 1517 in-4.

60. — Arnaud Avedal, prêtre de Condom. — In hoc luctuosissimo ac flebili opusculo continentur dulces ac filiales lachrimæ illius generosissimæ atque ut nunc mœstissimæ dominæ *Claudiæ* regis Françorum filiæ, quibus divum *Annam* matrem suam hoc anno ab humanis semotam deplorat, etc. — (Voir le reste du titre *in* Leroux de Lincy. IV, 218). — 1514 in-4, goth. prose et vers.

61. — André de la Vigne. — Epitaphes et rondeaux de la reine *Anne de Bret.*, avec celle qui fut posée sur le corps à St-Denys en France, après le cry fait par le hérault de Bretaigne et la déploration du château de Bloys. — 1514, in-8 goth. d. 4 ff.



UNE SERRURE DE LA REINE ANNE

62. — Germanus Brixius. — Diversa epitaphia *Annæ* Britanniæ francorum reginæ ac Britanniæ ducis. — 1514, in-4.

63. — Quinzano. — In præciosissimam Galliarum Reginæ Britonumque ducis *Annæ* mortem threnos, per J. Fr. Quintianum Stoam, etc. — 1514, in-4. = Ejusdem. — In invictissimæ Reginæ Gallorum *Annæ* immaturum factum elegia cui titulus Threnos, etc.

64. — L'ordre qui fut tenu aux obsèques et funérailles de feue très excellente et très débonnaire princesse *Anne*, par la grâce de Dieu royne de France, duchesse de Bretagne, tant aux Églises que au chemin, depuis Blois jusques à l'abbaye de St-Denis en France. — S. l. 1514, in-8, 8 f. non chiffrés goth. et Godefroy. *Cérémonial français. Paris*, 1683, in-4.

65. — Epitaphe en rimes françaises, extraite d'un mss. des obsèques et funérailles, dans les *Pr. de Dom Lob.* 1580 et celles de *Dom Mor.* III, 920.

66. — La Nicollière-Teijeiro (S. de). — Le cœur de la reine Anne Bedret. Historique des funérailles et du reliquaire. *Nantes*, Forest et Grimaud, 1881, gr. in-8 br. fig. (*Tiré à 40 ex. et non mis dans le commerce*, extrait de la *Bretagne artistique*).

67. — Description du tombeau de Louis XII et d'*Anne de Bret.* à St-Denis, par le baron de Guilhermy dans sa *Monographie de l'Église royale de St-Denis:* tombeaux et figures historiques. — *Paris*, 1848, in-12, p. 129.

III. — Etudes et documents divers imprimés, à consulter pour l'histoire d'Anne de Bretagne, en dehors des publications précédentes.

68. — Choix de documents inédits sur le règne de la duchesse *Anne de Bretagne*, publié par A. de la Borderie. — *Rennes*, Castel, 1866, in-8 36 p. (extraits des *Mém. de la Soc. arch. d'I.-et-V.* pour 1866, t. IV, 253-284). — Seconde série *ibid.*, 1868 t. VI, 244, etc.

69. — Documents sur *Anne de Bret.* présentés par P. Pigeon à la *Soc. arch. d'I.-et-V.* cités au Bulletin de cette Société, 1862, 20, 27, etc.

70. — Lettres d'Etat aux habitants de Guingamp (1488) et à divers (1489) aux *Pr. de Dom. Mor.* III, 608, 600, 639.

71. — Tutelle de la duchesse Anne et de sa sœur au maréchal de Rieux, (1488), *ibid.* 615.

72. — Traités et mandements divers (en 1490 et 1491) - *ibid.* 665 à 702 (et *Pr. de Dom. Lob.* 1518).

73. — Règlement pour la chancellerie de Bretagne (1498), états de maison et rôles divers, ordonnances et actes divers 1498, *ibid.* 791 à 825.

74. — Voyage à Morlaix et pèlerinage au Folgoët et à St-Jean-du-Doigt en 1505, *ibid.* 809 (Et voir Albert Legrand, *Vie des SS. de Bret.* 1637, in-4, p. 214, 493, et *Magasins Pittoresque*, 1837, p. 31, etc.).

75. — Procès du maréchal de Gié en 1505, *ibid.*, 873 (Et voir le mss. à la Bibl. Nat. n° 8357).

76. — Actes divers de 1500 à 1513. *Dom. Lob. Pr.* 1555, 1571, 1578.

77. — Lettres de Philippe de Commines à la Reine Anne,

Digitized by Google

aux *Mém. de Commines*, édit. 1847, III, 172, etc.

78.— Charte de Confirmation des privilèges de l'abbaye de St-Georges de Rennes le 12 septembre 1491. — *Rennes*, chez Jean Légier, 1697, in-4, — rééditée par le P. de la Bigne Villeneuve au chartrier de St-Georges, *Mém. de la Soc. arch. d'I.-et-V.* pour 1876, X, 142 à 147.

79. — Sur la fondation par *Anne de Bret.* de l'Eglise du couvent des Bonshommes à Passy, voy. Millin, *Antiq. Nat.* Paris, 1791, in-4, t. III, n° 12. — Il y avait sur la façade de cette église une statue d'Anne de Bret.; mais rien n'est moins démontré.

80. — Autorisation et rectification de l'obligation des trois Etats de Bretagne, touchant le remboursement des frais faits par le roi d'Angleterre pour le secours de ce duché, ladite rectification faite par dame *Anne*, etc., le 23 avril 1491, publiée au *Conservateur*, de mai 1758.

81. — Deuil de la royne, etc., extrait de l'*ancienne Chambre des Comptes*, XIX, 252, et publié dans la *Collection des meilleures dissert., etc., sur l'Hist. de Fr.*, par Leber.— *Paris*, 1826 à 1858, 20 vol. in 8.

82. — Vatout. — Souvenirs hist. des résidences royales. — Le château d'Amboise. — *Paris*, 1845, in-8. passim.

83. — De la Saussaye. — Histoire du château de Blois, 1840, in-4, passim.

84. Sébillot. — Dans ses *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, au chapitre des souvenirs historiques; Personnages populaires (I, 317 à 350), cite de nombreuses traditions sur *Anne de Bretagne*, en particulier d'après l'abbé Guillotin de Corson (*Soc. arch. d'I.-et-V.*, aux tomes IV, 213; VIII, 299; XII, 6), Desaivre (*Mythol. locale*, p. 12).

Et voy. Sauvageot, *Commentaires*, 2e suppl., p. 166. — Paul Lacroix, *Hist. du XVIe siècle*; abbé Chevalier, *Répert. des Sources hist. au moyen-âge*, I, 128, etc.

IV. — **Documents manuscrits et inédits sur Anne de Bretagne.**

85. — Les *Archives de la Loire-Inférieure* contiennent un grand nombre de documents sur *Anne de Bret.* Le t. I, de l'Inventaire cote plusieurs séries de ses lettres et mandements, B, 1153 à 1155, 1174 à 1183, 1215 et 1231, aux pages 147 à 158. — Le tome III en cote encore davantage sur ses mariages, sa correspondance avec le pape et avec le roi d'Angleterre, E, 4, 39, 40, 45, 54, 77, 85, 89, 123, 125, aux pages 5, 13 à 18, 24, 28 à 30, 45 et 46; — sur ses funérailles et ses comptes divers, E, 208 à 214 et 237, pages 89 à 91 et 101; — et sur des concessions diverses, E, 153 à 164 et 204 aux pages 59 à 67 et 88.

86. — Les *archives des Côtes-du-Nord* cotent des concessions aux séries B, 118 et E, 901, *Inventaire*, I, 21 et 213.

87.— La collection des *Blancs manteaux* à la Bibl. nat. contient en son tome XLIX, un inventaire de la Reine Anne, dont les titres ont été rapportés en 54 numéros au *Cabinet hist.* IV, 91 à 96 et 101 à 103. — Voy. aussi aux tomes XLVI et XLVII, plusieurs inventaires particuliers dont les titres ont été relevés par Leroux de Lincy.

88. — Instruction de l'ordre qui est à donner et à faire à Amboise pour la garde et la sûreté de Mgr le Dauphin (27 août 1491). — *Bibl. Nat.* mss. f. n° 8159 et voy. plusieurs autres documents de la Bibl. Nat. cités par Leroux de Lincy, *passim*, tels que les *Reg. crim. du Parlement de Paris*, 50, le *fonds Béthune* etc.

La collection *Dupuy* à la Bibl. Nat. contient en particulier la sentence pour la dissolution du mariage de Louis XII, n° 347.

89. — Compte des dépenses de la reine *Anne de Bret.* pour l'année 1491-1492 et années suivantes aux *Arch. Nat.*, registres K, 82 à 85; 22 feuilles de parchemin de ces comptes dont M. de Lincy a publié seulement des extraits proviennent des gargousses de l'artillerie et ont été restituées aux archives en 1857. Voy. de Laborde, dans la *Revue de Paris* du 1er février 1854, avec des extraits du compte de 1492.

90. — Compte de la Trésorerie de la reine *Anne* pendant son veuvage (1498) — magnifique mss. du XVe siècle sur vélin, in-4° de 136 ff, donné par M. B. Fillon à la Biblioth. de Nantes sur le catalogue de laquelle il figure au n° 48404.

91. — Et voy. ci-dessus *Le trépas de l'Hermine regrettée*, etc.

V. — **Romans, chansons et pièces de théâtre sur Anne de Bretagne.**

92. — Histoire de Rolandine, l'*Heptaméron des nouvelles de la reine de Navarre*, édit. de la Soc. des Bibl. fr. 1853, II, 1251. Rolandine ne serait autre qu'Anne de Rohan, cousine de la reine Anne et sa fille d'honneur. La reine intervient personnellement dans le récit.

93. — L'Amour sans faiblesse. Anne de Bretagne, par l'abbé de Montfaucon de Villars. — *A Paris*, Claude Barbin, 1761. In-12.

94. — Anne de Bretagne, reine de France, tragédie (en vers) par le sr Ferrier. — *Paris*, J. Ribou, 1679, in-12, cart., tr. dor.

95. — *Lesconvel.* — Le Prince de Longueville et *Anne de Bretagne.* Nouvelles historiques — *S. la copie impr. à Paris*, Jean Guignard, 1698, 1 vol. p. in-12.

96. — Anne de Bretagne. Roman historique, traduit de l'anglais, par M***. — *Paris*, 1814 2 vol. in-12.

97. — L'anneau de la duchesse Anne par Mme V. Vattier. — Roman publié par le *Petit Breton*, de Vannes, en décembre 1883.

98. — Le siège de Guingamp, lai breton, avec la traduction par M. de la Villemarqué. *Barzas-Breiz*, édition de 1846, II, 47 à 85. — Et cf. deux autres versions aux *Gwerziou Breiz-Izel* de Luzel, II, 41 à 55.

99. — Les sabots d'Anne de Bretagne, ronde chantée en onze couplets, paroles de la comtesse J. de B., musique de Paul Blétry, — tirée du recueil intitulé le *Mariage de Pantin*, illustré par Busnel (Paris, 1884, in-4) — et publiée dans la *Revue de Bret. et de Vendée* en 1884 et dans *le Voleur* de 1885, p. 8. — Elle a été composée d'après une ronde très-populaire dans la forêt de Rennes et dans le pays de Savenay.

VI. — **Iconographie.**

A. — *Statues.*

1. — En marbre par Jehan Just, à genoux, à côté de Louis XII sur le tombeau de St-Denis. (Album Leroux de Lincy. — Louis XII et *Anne de Bret*, par Paul Lacroix. — *Magasin pittoresque*, etc.)

On a dit que la statue de la *Justice* au tombeau de François II à Nantes, représentait la reine Anne, fille de ce prince; mais rien n'est moins prouvé.

Il en est de même d'une statuette en bois donnée par le docteur Aussant au musée de Rennes.

2. — En marbre, debout, au jardin du Luxembourg, à Paris, dans le grand cercle des statues des femmes célèbres de France.

3. — En pierre, debout, en tête du cours St-Pierre à Nan-

Digitized by Google

tes, érigée en 1820 sur l'un des dés du couronnement de l'escalier. — Sur l'autre est la statue d'Arthur III.

4. — En plâtre, debout, par Caravaniez, (salon de 1884) — acquise par la ville de Nantes et placée en son musée. Voy. l'héliogravure d'un dessin de cette statue d'après Gaidet, dans la *Sem. des familles*, 15 mars 1884 et *Rev. de Bret. et de Vendée* du même mois.

B. — *Médailles.*

5. — Médaille en or fondue à Lyon en 1493 et offerte à la reine lors de sa première entrée. — Av. *Charles VIII*, en buste, sur champ fleurdelysé : *Felix fortuna diu exploratum actulit* 1493. R. *Anne*, en buste, sur champ mi-partie fleur de lys, mi-partie hermines : *R. P. Luydunen. Anna regnante conflavit.* — Module 4 centimètres, gravée en tête du Catal. de l'expos. de Nantes, 1872, in-8, du *Livre doré de Nantes* 1873, in-4°, et dans la *Bretagne artistique* II, 152.

6. — Médaille en argent fondue à Lyon en 1499 et offerte à la reine lors de sa seconde entrée : — Av. *Louis XII*, à mi-corps sur champ de fleurs de lys: *Felice Ludovico Regnâte Duodecimo cæsare altero gaudet Omnis nacio.* R. *Anne* à mi-corps sur champ de fleurs de lys et d'hermines : *Lug du. Re. publica gaudète bis Anna regnante bonique sic fui conflata 1499.* — Module 11 centimètres. — Il y en a beaucoup de reproductions en bronze doré. — Elle a été gravée par Erlinger pour former une grande planche in-folio insérée dans les deux *Hist. de Bret.* de D. Lobineau et D. Morice.

Voir la description de ces 2 médailles au *Catal. gén. des camées et pierres gravées de la Bibl. Imp.* par Chabouillet. — *Paris*, s. d. in-12, p. 476 à 478, avec celle de 2 jetons sans figure, l'un en argent de 25 millim. (A. Pour servir à l'escurie de la reine. R. Anne duchesse de Bretagne) ; l'autre en or de 35 mill. Mêmes inscriptions. (Voy. *Livre doré de Nantes*, planches des jetons, pl. 1, n° 2, texte au t. 1, p. 20). — Il faut y joindre un autre jeton de la chambre des Comptes : (A. Anne par la grâce de Dieu, roine de France. R. Gestes bien et entendes au compte. — Fleur de lys et hermines), — *ibid.*. I, 20.

7. — Monnaie d'or de 1491, représentant *Anne de Bret.* assise sur un trône la couronne royale sur la tête, le sceptre et l'épée de justice dans les mains. — Voy. Leblanc, *Traité des monnaies de Fr.* p. 318, Bigot. *Essai sur les monnaies de Bretagne, Paris.* 1857, in-8.

C. — *Portraits peints*, sur verre, bois, toile, vélin, etc.

8. — *Anne de Bretagne* enfant et sa sœur Isabeau, sur un des vitraux de l'Eglise Notre-Dame de Grâces à Guingamp.

9. — *Anne de Bretagne*, en reine, agenouillée devant sa patronne Ste-Anne, au milieu de la grande verrière du portail occidental de la cathédrale de Nantes. — Reproduit en photographie dans l'album Leroux de Lincy, et en gravure dans *Louis XII et Anne de Bret.* de Paul Lacroix, p. 487.

10. — Médaillon en cire coloriée vers (1510) du musée de Cluny, à Paris. — Reproduit en photogravure dans Leroux de Lincy, et en gravure dans Paul Lacroix, p. 586.

11. — Portrait sur bois de la collection du comte de Lagrange (ovale de 0,42 × 0,50), en buste vers l'âge de seize ans. — Photographié dans l'album Leroux de Lincy et reproduit dans le Louis XII et *Anne de Bret.* de Paul Lacroix.

12. — Tableau de la collection Aussant, au musée de Rennes, représentant d'une manière allégorique le mariage d'*Anne de Bret.* avec Charles VIII, et sa rupture avec Maximilien. — Panneau de 0,45 × 0,55.

13. — Portrait sur vélin, dans la miniature de la page 7 du *Livre d'heures*, cité ci-dessus. — La reine agenouillée devant une table sur laquelle est ouvert un livre d'heures, derrière elle Ste Ursule, Ste Marguerite et Ste Anne, ses patronnes. — Reproduit en chromolithographie dans l'édition Curmer du *Livre d'heures* et dans la *Vie militaire et religieuse au Moyen-Age* par Paul Lacroix. *Paris*, Didot, 1876. gr. in-8° p. 1, — en photographie dans l'Album Leroux de Lincy, — en gravure dans le *Musée des Familles*, 1re année, etc.

14. Autre portrait sur vélin, dans le même mss. p. 5, dans la bordure, reproduit en chromo dans la publication Curmer, et gravé dans la *Bret. artist.* II, 149. — La reine est assise à terre tenant une couronne de fleurs

15. — Portrait sur vélin au 2e feuillet du mss. de l'*Histoire des Femmes illustres* composée pour *Anne de Bret.* par le jacobin Antoine Dufour (Ancienne biblioth. Séguier, puis Coislin. — Voy. *Bullet. du biblioph.*, janvier 1848). — *Anne de Bret.* est représentée assise au milieu des dames de sa cour, toutes debout. L'auteur, à genoux, en habit de jacobin, lui offre son livre.

16. Portrait sur vélin en tête du mss. du poëme de Jean Marot sur le *triomphe de Gênes.* (Bibl. Nat. petit in-fol, no 9707) *Anne de Bret.* est représentée assise sous un dais. dans sa chambre de parade, et reçoit le poëme des mains de l'auteur agenouillé. Derrière elle sont les dames d'honneur, et six serviteurs occupent le fond de la salle près de la porte d'entrée. — Montfaucon l'a reproduite dans ses *Mon. de la Mon. fr.* IV, 78.

17. — Portrait sur vélin, dans le mss. de l'*Histoire de la Toison d'or.* (Bibl. Nat. n° 6804). — Après le mariage avec Louis XII. — Reproduit en lithog. dans *Louis XII et Anne de Bret.*, de Paul Lacroix, p. 168.

18. — Trois portraits sur vélin, dans le mss. des lettres latines d'*Anne de Bret.* à Louis XII, par Fauste Andrelini (anc. biblioth. du cardinal de Coislin). — Montfaucon les a reproduits dans ses *Mon. de la Mon. fr.* IV, 110, 112 et 114.

19. — Portrait sur vélin dans une magnifique miniature du mss. des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune*, de Pétrarque. (Bibl. Nat. n° 6877). — Au milieu d'un vaste paysage, *Louis XII*, debout, le cardinal d'Amboise et divers courtisans, *Anne de Bret.* assise, avec la princesse *Claude* sur ses genoux, dames de la cour et figures allégoriques. — Reproduit en lith. dans *Louis XII et Anne de Bret.*, de Paul Lacroix, p. 281.

D. — *Gravures.*

La bibliographie des gravures concernant *Anne de Bretagne* est si complète dans l'*Iconographie bretonne* de M. de Surgères, qui va paraître, que je me contenterai d'y renvoyer les amateurs. Le travail de M. de Surgères ne comprend pas nos rubriques A, B et C, en nature, mais pour les pièces gravées, il les détaille en 62 numéros dont quelques-uns reproduisent plusieurs des indications précédentes. Je citerai seulement parmi les autres.

20. — *Anna reg. Franc.*, médaillon de 0m,034 de diamètre, gravé sur bois dans le *Prompluarium iconum insigniorum : Lyon*, 1553, in-4, p. 218.

21. — *Anne*, épouse d'un roy qui fut toujours vainqueur, dans l'*Hist de Fr.* de Mézeray, *Paris*, 1643, in-4 II, 370.

22. — Portrait en couleur de la collection Sergent, 1788, in-4.

23. — Portrait d'après la collection du château de Beaure-

Digitized by Google

gard, dans les *Galeries hist. de Versailles. — Paris*, 1838, in-fol.

24. — Portrait donné par Mme de Mirbel et gravé par Blanchard (assise) dans le *Plutarque Français*.

25. *Anne de Bretagne et Louis d'Orléans*, par Tony Johannot, dans la *Bret. anc. et mod.*, de Pitre Chevalier, p. 533, in-4.

26. — Portrait par Huyot, in-8, dans les *Mém. de Philippe de Commines*, édit. Chantelauze. — *Paris*, Didot 1881, p. 514.

27. — Reproductions diverses, tirées des *Illustrations des Gaules*, de Le Maire des Belges, et de la *Légende dorée*, de l'imprimeur Vérard, dans *Louis XII et Anne de Bretagne*, de Paul Lacroix, gr. in-8, etc., etc. Voir *Iconographie Bretonne*, par M. le marquis de Surgères, I. p. 23 à 27.

Une place de Nantes porte le nom de *Place de la duchesse Anne*: elle est située au bas du cours St-Pierre, près du château, et au pied de la statue de la Duchesse Reine.

Dans plusieurs autres villes de Bretagne, on trouve des tours, des rues ou des places portant aussi son nom. Je signalerai enfin un village de *Keranne* en Prat

RENÉ KERVILER.

PETITES NOUVELLES

La musique, avec accompagnement de piano, de la *Chanson des sabots*, paraîtra dans le numéro du 1er octobre.

—

M. Maxime Audouin vient de publier chez J. Paysant, éditeur, 142, rue Montmartre, un joli petit volume de nouvelles sous le titre : *Pauvre Mimi*.

—

M. Louis Tiercelin vient de publier chez Giraud et Cie, éditeurs, rue Drouot, sous le titre d'*Amourettes*, un volume de spirituelles fantaisies et de bluettes aimables et légères. Nous en rendrons compte dans notre prochaine causerie littéraire, ainsi que de *Marcel Campagnac*, le dernier roman de M. Francis Melvil. (Plon et Cie, éditeurs).

—

A signaler aussi, la brochure de M. André Joubert. Les *Monnaies anglo-françaises* frappées au Mans, au nom de Henri VI (1425-1432). Mamers, G. Fleury et A. Daugin, imprimeurs-éditeurs.

—

Un nouveau journal vient de paraître à Lorient sous le titre : *La Bretagne*. Son directeur est M. Lettry, ancien rédacteur du *Phare de Bretagne* et auteur du livret de *Lysistrata*, l'opéra-comique que M. Feautrier, un de nos bons compositeurs bretons, fit applaudir à Lorient, il y a deux ans. A ce propos, félicitons M. Feautrier qui vient de quitter la direction de la musique du 62e en garnison à Lorient pour prendre la direction du 82e à Paris.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL

Laval, imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix, 41.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 21. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er OCTOBRE 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Spiritisme et fakirisme. — A propos de Slade. — Les frères Davenport et le photographe Buguet.—Slade condamné en Angleterre. — L'Ardoise parlante et les tables tournantes. Sardou, spiriste. — Ses entretiens avec Beaumarchais. — L'Académie et les esprits frappeurs.

Je sais bien que la chasse est ouverte et que le gibier joue plus d'un tour à messieurs les chasseurs. Il ne faudrait pas cependant que le Gibier de l'Académie des sciences s'imaginât nous faire avaler les pilules, que dis-je les pilules ! l'ardoise parlante de M. Slade. Car nous sommes revenus du spiritisme depuis la trop fameuse armoire des frères Davenport et le miroir magique du photographe Buguet.

Se sont ils assez moqués du monde, les frères Davenfour, ainsi qu'on les appela après la découverte de leur supercherie ! Entrer dans une armoire, se faire lier à plaisir avec de la bonne et belle ficelle et se délier tout seuls avec l'invisible collaboration des esprits, avouez que c'était fort et que le spectacle était bien fait pour piquer la curiosité du public ! Par malheur les Parisiens (qu'on a pourtant définis : des naïfs dans la peau de septiques) ne sont pas aussi gobeurs que les Anglais de Londres. Un soir il se trouva quelqu'un dans la salle Herz, qui les lia si bien au fond de leur armoire qu'en dépit de leur habileté et de tous leurs efforts ils ne purent se délier et qu'on dut les tirer honteux et confus de leurs cachette. Le truc était usé, la mêche éventée, il fallut rendre l'argent et ce fut à tout jamais fini des frères Davenport.

Le photographe Buguet était encore plus fort. Il vous faisait voir non pas seulement la personne que vous aimiez, comme dans les baraques des foires, mais le visage très ressemblant des parents ou des amis que vous aviez perdus. Pensez quelle attraction ! Tout Paris courut à ses expériences. Buguet gagna un argent fou, mais le parquet qui recevait contre lui des milliers de plaintes finit par s'occuper de son commerce macabre, et le photographe spirite vint s'asseoir un jour sur les bancs de la police correctionnelle.

J'ai bien peur que M. Slade n'ait avant peu la même infortune. Ce ne serait pas la première fois d'ailleurs, s'il faut en croire quelques-uns de nos confrères. Ledit Slade aurait été en Angleterre l'objet de poursuites de la part du *Daily News*, et condamné à l'amende et à deux mois de travaux forcés. Reste à savoir si depuis 1876 il n'a pas changé quelque peu sa manière d'opérer, et si dans son voyage en Amérique, d'où il nous arrive, il ne s'est pas perfectionné au contact de quelque charlatan. Car les Yankees sont très forts en spiritisme. Edgar Poë leur a tellement monté la tête avec ses histoires extraordinaires que ceux qui s'occupent de physique, de magnétisme et de sorcellerie sont généralement convaincus. Rappelez-vous les expériences de Home qui vient de mourir obscurément en Italie. Home prétendait que les esprits l'avaient soustrait aux lois de la gravitation, et de fait, au dire des gens qui voyaient double, il lui arrivait souvent de se promener au plafond comme les chauve-souris. Parfois même il s'enlevait de terre en plein jour. Cependant il n'a jamais pu réussir à monter au ciel. C'est dommage, car il nous aurait donné la preuve explicative du miracle de l'Ascension.

Quand Slade opérait à Londres, en 1876, il faisait déjà écrire, par les esprits, sur une ardoise empaquetée et fermée, des réponses aux questions qui lui étaient adressées par quelque personne de l'honorable société. Au bout de trois ou quatre jours il avait tourné toutes les têtes. Cependant, comme il y a des incrédules partout, un professeur de l'Université de Londres, M. Lankester, résolut de démasquer ce médium qu'il prenait pour un simple charlatan.

J'emprunte ces détails à M. Wilfrid de Fonvieille,

Digitized by Google

qui les a consignés dans un curieux volume ayant pour titre : *Les Saltimbanques de la Science*. Lankester se fit donner une séance, et loin de témoigner aucun doute, il affecta une grande admiration pour le résultat des opérations merveilleuses auxquelles il avait assisté. Mais il avait, paraît-il, remarqué, dans la main gauche du prétendu médium, de petits mouvements presque imperceptibles qui l'avaient convaincu que c'était lui qui, par une habile supercherie, par un tour adroit de prestidigitation, traçait en cachette sur l'ardoise les caractères soi-disant magiques. Il vit, ou crut voir, que le crayon dont se servait le prétendu spirite était fixé à un dé attaché dans l'intérieur de sa manche par un morceau de caoutchouc, et qu'il en avait adroitement tiré afin d'y passer le doigt.

Quelques jours après les premières visites, le docteur Lankester alla de nouveau visiter Slade, en compagnie d'un ami incrédule que Slade s'était flatté de convertir au spiritisme. La représentation commença comme à l'ordinaire. Mais, au moment où Slade allait invoquer les esprits, le docteur Lankester se précipita sur lui et lui arracha son ardoise. La réponse y était déjà toute tracée.

Comme imposture, c'était assez réussi, n'est-ce pas ? Mais ceci se passait en 1876 et Slade en était encore au spiritisme. Depuis lors il a passé au fakirisme, ce qui doit être la même chose. Cependant ses ardoises ne sont plus préparées d'avance. Il se contente d'y écrire les réponses des esprits... sur ses genoux. C'est du moins ce qu'affirment les malins qui ont assisté à ses premières expériences — et parmi les malins figuraient quelques journalistes qui l'ont crié à tous les échos. Ces gaillards-là ne savent rien garder. Mais Slade écrit avec une telle rapidité, il sait si bien distraire l'attention des spectateurs que généralement on n'y voit que du feu.

Avez-vous assisté quelquefois à quelque séance de spiritisme ? On se met autour d'une table sur laquelle on pose ensuite les mains, de façon à former une chaîne non interrompue et l'on interroge les esprits. Ordinairement ils répondent par l'intermédiaire d'un pied de la table. La table tourne sous l'influence du fluide magnétique qui se dégage des mains enchaînées, et l'un des pieds se lève et frappe un ou plusieurs coups. Cette façon de parler n'est peut-être pas très claire, mais les spirites s'en contentent et se flattent de traduire admirablement la pensée exprimée ainsi des esprits qu'ils évoquent.

Sardou, par exemple, qui est un spirite convaincu et pas précisément un imbécile, Sardou dit à qui veut l'entendre qu'il a des entretiens spirituels avec l'âme de Beaumarchais. J'avoue que je serais curieux d'y assister, mais voilà : je ne suis pas spirite. Qui sait si Beaumarchais ne tient pas la plume de Sardou quand il écrit ses fines comédies ! On dit bien qu'on est toujours le fils de quelqu'un, pourquoi l'auteur du *Mariage de Figaro* ne serait-il pas le père spirituel de l'auteur de la *Famille Benoiton* ? Il y a entre eux deux plus d'un point de ressemblance.

Mais revenons à Slade. Notre médium a remplacé, comme je le disais tout à l'heure, le pied de la table par une ardoise. C'est un progrès notable et dont il faudrait féciliter le fakiriste, s'il n'y avait aucune supercherie dans son jeu. Malheureusement il est certain que c'est lui qui, par un truc plus ou moins ingénieux, écrit sur son ardoise les réponses préparées des esprits. D'abord, pourquoi les esprits s'obstineraient-ils à ne correspondre avec les médiums que par monosyllabes ? Il ne leur en coûterait pas plus, ce me semble, d'écrire toute une phrase sur l'ardoise. Et puis, pourquoi se refusent-ils à répondre neuf fois sur dix, comme dans les séances du médium américain ? C'est évidemment que Slade n'est pas très sûr de ses compères et que, malgré sa dextérité, il n'arrive pas toujours à tromper l'attention du public.

Moi, ce qui m'étonne le plus dans cette prodigieuse mystification, c'est la part qu'y prend, de bonne foi sans doute, un homme aussi considérable que M. Gibier. Que n'a-t-il imité l'illustre Faraday qui, prié d'assister à leurs séances par les frères Davenport, leur répondit qu'il n'avait plus rien à apprendre en fait de physique et que les spirites n'étaient que des charlatans ?

Ce Faraday était un sage, et M. Gibier pourrait bien regretter d'avoir couvert de son grand nom les supercheries par trop audacieuses de Slade. En attendant, j'espère bien que l'Académie des sciences refusera de le suivre dans la voie où il s'est engagé. Que si elle était tenté de délibérer sur le fakirisme, qu'elle veuille bien se souvenir qu'elle fut mystifiée en 1856 par les esprits frappeurs. Elle sait maintenant que le sujet produisait simplement un bruit inexpliqué alors par le déplacement d'un tendon au niveau de la cheville du pied, procédé aujourd'hui vulgarisé. Demain ou après, elle apprendra sans doute, pour la confusion de M. Gibier, que M. Slade a été pris une fois encore la main dans le sac, autrement dit le crayon à la main et la main sur sa fameuse ardoise.

Mais cela n'empêchera pas le spiritisme de recruter de nouveaux adhérents. « Ce sont là choses de foi » comme disaient au tribunal les dupes du photographe Buguet, et l'on ne raisonne pas avec les gens qui ont une idée fixe.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

AMOUR A MA BRETAGNE (1).

Les vagues murmuraient en se couvrant d'écume,
Et parlait d'espérance au matelot breton
Songeant à son pays et cherchant dans la brume

1. M. Henri Charrière nous envoie cette chanson qu'il dit avoir trouvée dans un vieux bouquin. Peut-être M. Orain en connaîtrait-il l'auteur.

Digitized by Google

Des rochers bien connus perdus à l'horizon :
Mais il songeait encore.. il songeait à sa mère,
Tout à coup, il tressaille et crie aux matelots:
Accourez mes amis, accourez. — Terre ! Terre !
Soufflez,ô vents joyeux, bercez-nous sur les flots.

Amour, amour à ma Bretagne
Amour au beau pays d'Armor.
Amour, amour à ma montagne
Où fleurissent les genêts d'or.

Là-bas à l'horizon, voyez-vous ce rivage
Entouré de rochers que le sombre océan
Dans sa folle fureur, mord et frappe avec rage ?
C'est le pays d'Armor, ami de l'ouragan.
De ses rudes enfants, on vante la franchise
C'est un pauvre pays, mais un pays d'honneur
Qui porte fièrement son illustre devise,
Et dont le sombre aspect fait tressaillir mon cœur.

Chantez joyeux marins, vogue léger navire,
Et bondis sur les flots, là-bas voici le port.
Salut ! ô mon pays.. vers toi mon cœur soupire.
Enfin ! je te revois, et plus rien que la mort
Ne peut nous séparer !.., mais quel terrible orage
Vient d'éclater soudain ! qui donc nous sauvera ?
Le grand mât est brisé, nous courons au naufrage,
Seigneur ! protège-nous ! puis la voix murmura :

Adieu, je meurs, ô ma Bretagne,
Adieu pauvre pays d'Armor !
Je ne verrai plus ma montagne
Où fleurissent les genêts d'or.

LE CURÉ D'ARZANNO

HISTOIRE D'UNE FAMILLE SAUMUROISE

IV

Il ne semble pas que Cerisantes ait joué un rôle bien actif dans la longue lutte de la République de Venise contre la Turquie, si bien que le marquis de Clermont-Galerande lui conseilla un jour de retourner à Constantinople et de se faire musulman. Notre Saumurois, qui avait vu de près le sultan Murad, le sultan Ibrahim, et qui avait assisté à cet effroyable spectacle du dernier visir de celui-ci, Ahmed-Pacha, dépecé, vendu en détail et mangé avec appétit par ses anciens administrés, sous prétexte que la chair de grand visir est un remède souverain contre la

Digitized by Google

névralgie, — Cerisantes, disons-nous, lui répondit qu'il y avait déjà songé une fois, mais qu'il avait reculé devant la douloureuse opération de la circoncision.

Toutefois, le protestantisme commençait à lui peser. Faute d'embrasser le mahométisme, il songea au catholicisme, s'en fut à Rome et obtint une audience du pape Innocent X, dont le principal titre à la célébrité est d'avoir publié, le 31 mai 1653, sa bulle *In occasione*, contre les cinq fameuses propositions de Jansénius. Cette bulle eut, indirectement, le mérite d'inspirer à Pascal ses immortelles *Provinciales*, dans lesquelles il nia absolument l'existence des cinq propositions mettant tous les jésuites du monde au défi de les lui montrer dans l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres. Aujourd'hui de pareilles niaiseries troubleraient à peine quelques séminaires. Au dix-septième siècle, elles firent plus de bruit qu'aucun des systèmes philosophiques de l'antiquité, et séparèrent en deux camp ennemis toute la population catholique du royaume.

Pour enlever la conversion de Cerisantes au catholicisme, Innocent lui accorda une pension de six cents livres. De guerre lasse, il allait même entrer dans les ordres, ne doutant pas d'obtenir avant peu le chapeau de cardinal, lorsque, dans la Ville-Sainte, les perspectives les plus brillantes s'ouvrirent tout à coup devant lui, et je ne suis pas bien éloigné de croire qu'il rêva un moment de placer sur sa tête la couronne royale de Naples.

Les Napolitains subissaient avec impatience le joug odieux de l'Espagne. Le 7 juillet 1647, un jeune pêcheur d'Amalfi, Thomas Aniello (Masaniello), soulève la populace, est acclamé comme chef suprême, chasse les Espagnols de la ville, et traite d'égal à égal avec le duc d'Arcox, vice-roi de la province. Il ne vengeait pas sa sœur, comme dans la *Muette de Portici*, le célèbre opéra de Scribe et Auber, mais sa femme, emprisonnée à la suite d'une condamnation inique. Masaniello dicta les conditions de la paix, et toutes étaient avantageuses au peuple. Mais le duc, comme témoignage de réconciliation, invite le jeune pêcheur à un banquet dans lequel un breuvage empoisonné lui est servi. Il perd la raison, se conduit en fou furieux, se voit abandonné par les siens, et est massacré par les satellites du vice-roi. Masaniello, à l'âge de vingt-quatre ans, sorti des derniers rangs du peuple, avait tenu pendant dix jours entre ses mains les destinées d'un royaume. Il était difficile d'être parti d'aussi bas pour s'élever aussi haut, et de descendre aussi rapidement du Capitole à la Roche-Tarpéienne.

La mort de Masaniello ne ramena pas les Espagnols à Naples. Ils furent repoussés dans trois attaques successives, et l'anarchie seule régna dans la ville. Des mariniers de Procida se trouvant à Rome, apprirent la révolution de Naples à un gentilhomme français, Esprit de Mormoiron, comte de Modène, gentilhomme de la suite du duc de Guise, qui était venu dans la Ville Eternelle pour obtenir du pape la rupture de son troisième ou quatrième mariage, afin de pouvoir épouser une quatrième ou cinquième femme, on ne sait plus au juste. C'était ce duc de Guise qui faisait dire aux courtisans, voyant les deux quadrilles du fameux carrousel de 1662, dans lequel il commandait les Sauvages américains, tandis que le prince de Condé était à la tête des Turcs : « Voilà les héros de l'histoire et de la Fable ! »

Henri II, cinquième duc de Guise, était le descendant de cette famille d'aventuriers épiques qui, pendant quarante années, tinrent en échec les derniers membres de cette triste race des Valois, et faillirent leur arracher la couronne royale. Destiné à l'Église dès sa naissance, il trouva dans son berceau quatre riches abbayes, et à quinze ans il était archevêque de Reims. Mais si grand fut le scandale de ses amours romanesques, de ses duels, de ses profusions folles, qu'il dut quitter la soutane pour reprendre l'épée du gentilhomme. Toutefois, je veux laisser de côté le roman presque invraisemblable de sa vie, pour ne parler que de ce qui se rattache à celle de Cerisantes.

Le comte de Modène apprit aux marins de la Sicile qu'il y avait tout justement alors à Rome un prince français, descendant de leurs anciens rois de la maison d'Anjou, arrière-petit-fils d'Yolande, fille du bon roi René. Il les présenta au prince, qui les accueillit comme les prétendants accueillent ceux qui les flattent, et leur dit dans leur langue, qui lui était familière, qu'il était prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour arracher Naples au joug des Espagnols.

Ce n'était pas tout de pouvoir compter sur les sympathies des Napolitains, il fallait encore obtenir l'assentiment de Mazarin. Et ici commença une lutte d'intrigues, chacun trompant les autres et se trompant soi-même. Mazarin eût accepté Guise en qualité de vice-roi de Naples, au profit de la France et pour humilier les Espagnols. Mais il ne voulait pas d'un roi des Deux-Siciles qui se prétendait du sang des ducs d'Anjou, et qui viendrait peut-être revendiquer un jour la Provence comme l'héritage du bon René, dernier roi de cette maison. La reine Anne d'Autriche se flattait que Guise combattrait seulement pour conquérir à son jeune fils, le duc d'Anjou, cette couronne des Deux-Siciles. Guise voulait se faire souverain indépendant grâce à l'or et aux troupes que lui fournirait la France. Il trompait les Napolitains en les leurrant de ces secours, que Mazarin n'envoya jamais que tardivement et en quantité insuffisante. Les Napolitains trompaient Guise, en lui promettant qu'il trouverait dans leurs murs 50,000 soldats bien armés et bien approvisionnés. On n'y comptait en réalité que 3 ou 4,000 hommes, mal armés et sans munitions.

Après avoir chassé les Espagnols, Naples se mit en république, et l'on offrit au duc de Guise d'y venir

Digitized by Google

occuper une place analogue à celle du prince d'Orange en Hollande. Provisoirement, Guise accepta les conditions qui lui étaient faites, et prit le titre de *Défenseur de la République napolitaine*.

Fontenay-Mareuil, le célèbre diplomate, ambassadeur de France à Rome, crut pouvoir promettre à Guise le concours de la France. Dans une lettre qu'il écrivait à l'un des principaux chefs des révoltés, il donnait à ce bizarre état de choses le nom de *République royale*, ce qui rappelle bien la fameuse *Meilleure des Républiques* de Lafayette. Quoiqu'il en soit, cette nouvelle étouffa les protestations des découragés qui déjà parlaient de s'accommoder avec l'Espagne, et les plus exaltés s'écrièrent que puisque

Et les yeux de trois sœurs s'ouvrirent pour bien voir
Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir.
(Brizeux).

le roi Très-Chrétien les honorait d'un si beau titre, il fallait périr mille fois plutôt que de le laisser perdre.

Fontenay-Mareuil avait auprès de lui deux hommes qui se rattachaient à l'Anjou, par leur position, si ce n'est par leur naissance. L'un d'eux était Henri Arnauld, l'un des nombreux frères que comptait le grand Arnauld, de Port-Royal, le vingtième enfant du prolifique avocat Antoine Arnauld, dont le plaidoyer le plus célèbre fut celui qu'il prononça en 1594, pour l'Université plaidant contre les Jésuites. Cet Henri Arnauld, envoyé extraordinaire de France à Rome, était alors abbé de Saint-Nicolas, monastère situé aux portes d'Angers, et ensuite évêque d'Angers même. Son neveu, l'abbé Antoine Arnauld, qui a laissé ses *Mémoires*, l'accompagnait dans la Ville-Eternelle, et resta constamment attaché à son oncle.

L'abbé de Saint-Nicolas d'Angers connaissait le Saumurois Cerisantes. Il connaissait son courage et

Digitized by Google

son habileté, et appréciait ses mérites, sans s'abuser sur ses défauts. Il ne croyait pas à sa vocation religieuse, et il lui conseilla de jeter sa soutane aux orties pour reprendre son épée d'autrefois. Puis il proposa au duc de Guise de prendre Cerisantes pour « tenir ses chiffres », c'est-à-dire pour déchiffrer et écrire la partie secrète de ses correspondances officielles. Ainsi le fils de Marc Duncan entrait dans l'intimité du duc, qui, tout rempli d'espérances, se mit en route après avoir promis à Fontenay-Mareuil et à l'abbé de Saint-Nicolas d'Angers qu'ils apprendraient bientôt le récit de singuliers exploits. « Car enfin, messieurs, ajouta-t-il, tout est romain dans cette expédition, jusqu'au nom de Cerisantes ! »

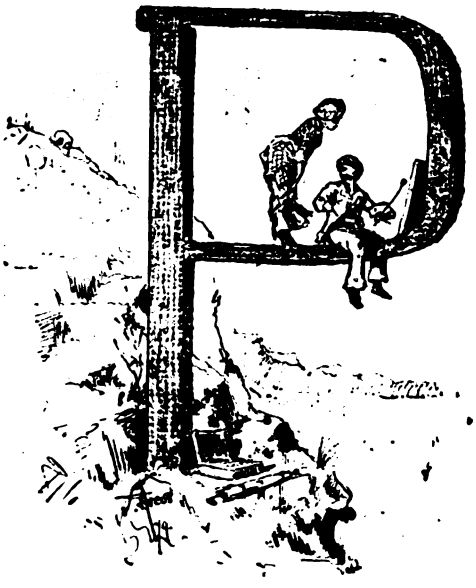
Leur entrée à Naples eut quelque chose de miraculeux, à force d'audace réussie. Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV et de la comédienne Maria Calderona, commandait la flotte espagnole, qui remplissait le golfe de Naples. Montés sur une petite felouque, ils la traversèrent, et ne durent qu'à la légèreté et à la petitesse de leur esquif d'échapper aux boulets que vingt-deux galères faisaient pleuvoir autour d'eux. Guise débarqua au bruit des acclamations du peuple, enthousiasmé de sa témérité héroïque.

Une circonstance bien bizarre, et que je ne rapporte ici qu'à cause de sa bizarrerie même, c'est que, suivant l'attestation du comte de Modène, qui lui donne place dans ses *Mémoires*, la révolution de Naples avait été prédite plusieurs années à l'avance, et cela, avec une précision extraordinaire.

« Quoique l'astrologie judiciaire se trompe dans ses jugements, dit il, il est pourtant bien assuré que les troubles du royaume de Naples furent prédits par cette voie dans le moment de son plus grand calme. André Argoli, fameux astrologue, remarqua, dans un traité qu'il fit des étoiles verticales, que la constellation du chef de Méduse, si connue dans tous les siècles par ses funestes influences, devait produire peu à peu de prodigieux changements dans Naples et dans son Etat. Ce livre ayant été donné au baron de Modène, dans le temps qu'il était à Rome, auprès du duc de Guise, il le fit voir à ce prince et au marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur extraordinaire de France en cette cour, qui le pria de le lui donner pour l'envoyer au cardinal Mazarin, quelque temps avant que Masaniello eut commencé sa révolte. Rutilio Benincasa, autre astrologue, qui mourut quelque temps avant ce tumulte, assura, dans un almanach qui fut imprimé sous son nom, qu'en l'année 1647, on verrait arriver à Naples un grand soulèvement de la populace, causé par les impôts publics, qui produiraient d'horribles désordres ; et Philippe Finelli prédit que le 8 du mois de juillet de la même année, un grand seigneur serait assassiné à Naples, dans une émeute populaire, ce qui parut par le meurtre de don Pèpé Caraffa ; et que le 16 du même mois la sédition changerait de face, ce qui se vit précisément. »

(*A suivre*). EUGÈNE BONNEMÈRE.

LE ROLE DE PONTIVY PENDANT LA RÉVOLUTION



PONTIVY, sous-préfecture du Morbihan, 7.652 habitans, rive gauche et rive droite du Blavet, tanneries, charronneries, cuirs estimés : quel rôle une cité de cet acabit peut-elle bien avoir joué pendant la Révolution ? Pontivy !... Cela sent la chouannerie à plein nez déclareront ceux qui fréquentent le Théâtre-Français les soirs où l'on joue le *Testament de César Giraudot*, et où un personnage d'A. Belot dit, sans sourciller : « Je ne suis qu'un pauvre petit paysan de Pontivy..... » Mot qui tend à présenter Pontivy comme une agglomération de paysans, c'est-à dire de chouans. *Iou ! iou !*... Quant à ceux dont l'esprit ne dédaigne pas de s'acoquiner avec la notion géographique d'une ville qui a le toupet de s'appeler Pontivy, ils sourient d'un air malin que je traduirais par : « Pontivy, je connais ça... anciennement Napoléonville... un vieux nid d'impérialistes moustachus et de vieilles badernes qui portent l'impériale... » Pontivyens, impérialistes, deux termes synonymes. Soit !... Cependant, comme le *premier empire* ne date que de Napoléon Ier, on peut se demander ce que les Pontivyens étaient avant d'être impérialistes. Question grave que j'essayerai de résoudre afin d'éclairer du même coup ceux qui considèrent Pontivy comme un foyer de bonapartisme intransigeant, et ceux pour qui le seul nom de Pontivy semble proférer le cri de ralliement des anciens chouans. Il suffirait peut-être, pour l'instruction du débat, d'interroger Camille Desmoulins qui entretint des relations suivies avec les députés de Bretagne. Mais Camille Desmoulins étant mort, on récusera peut-être l'authenticité d'une lettre qu'il écrivait à la date du 11 juin 1789 : « ... Ce qui se passe en Bretagne doit donner un merveilleux courage à nos députés. Il y a trente mille jeunes gens conscrits et prêts à soutenir la cause que leurs représentants défendent à Versailles... »

Que vous semble de ce témoignage ?... Attendez, les faits vont parler. Aussi bien à la date du 11 juin 89, la Bretagne, la Bretagne républicaine, n'en était encore qu'aux préparatifs. Hâtons-nous d'arriver à l'événement qui nous intéresse et qui concerne Pontivy.

Le contre-coup de la chute de la Bastille se fit sentir d'une façon violente en province et principalement en Bretagne où un double courant agita les esprits émus, si bien que la Révolution eut à la fois à se protéger contre les complots de ses ennemis et contre ses propres excès. De graves désor-

Digitized by Google

dres ayant troublé la ville de Lannion en 89, une première assemblée se tint à Lannion, où les patriotes resserrèrent leurs liens de fraternité, et se jurèrent un attachement, une fidélité inviolable. Ce pacte généreux ne fut que le prélude et en quelque sorte que le prétexte historique d'une cérémonie plus imposante qui eut lieu au mois de janvier 90 à Pontivy, où furent convoquées, sur l'invitation de la municipalité de Quimper, les municipalités bretonnes et angevines, jalouses de former une fédération capable de sauvegarder l'autorité de l'Assemblée nationale. Pontivy, dont la position géographique au centre de la Bretagne devait plus tard attirer l'attention de l'Empereur, et dont la situation pittoresque fait songer au vers de V. Hugo : *Dans un cirque de bois, de coteaux, de vallons*, Pontivy eut l'honneur de devenir le théâtre d'un des actes les plus importants de la Révolution française en Bretagne. Et voilà comment le 15 janvier 1790 on vit accourir à Pontivy les *Jeunes citoyens militaires* ou *Jeunes volontaires actifs* du pays de Bretagne et d'Anjou, qui n'avaient pas craint de devancer l'époque fixée par les municipalités. Je voudrais citer les noms de tous ces braves jeunes gens, noms qui ont leur poésie et leur éloquence, bien qu'enfouis dans la poussière des archives, au même titre que les noms gravés sur la pyramide de Mi-Voie et que rafraîchit chaque jour l'haleine robuste des grands sapins plantés sur le terrain du Combat des Trente... Mais les Trente n'étaient que trente, et le nombre des délégués de Bretagne et d'Anjou s'élevait à 150. Je tiens pourtant à citer Moreau, alors prévôt de l'Ecole de Rennes, puis Blad de Brest, Lequinio, de Rhuys, Choudieu d'Angers. Pontivy n'a pas le droit d'oublier les noms de ses députés : Violard, Guépin, Tahier, Carré-Kérisouët.

Une cérémonie qui montre bien l'état des esprits imbus des principes d'une philosophie déjà indépendante et encore religieuse fut cette messe du Saint-Esprit par laquelle nos jeunes citoyens jugèrent à propos d'ouvrir les travaux de l'Assemblée. Ne fallait-il pas que Dieu lui-même consacrât, pour ainsi dire, chaque étape du mouvement révolutionnaire ? C'est pourquoi, à l'issue de la messe, on procéda dans l'église même à la formation d'un bureau, dont Moreau fut nommé le président. Les députés vont entrer en séance. Ils se rendent au couvent des Récollets dont les Pères leur ont gracieusement offert l'église, pour servir de local, et où la municipalité pontivyenne ne tarde pas à venir prendre place. Parmi les membres de cette municipalité, qu'on me permette de rappeler les noms de Corniquel du Bodan, de Jean Lagillardais, de Ruinet Dutailly, père et fils, de Faverot de Kerbrec, d'A. Herpe... Lorsqu'on eût rédigé des adresses à l'Assemblée nationale, au roi, à Necker, à Lafayette, on s'appliqua à la rédaction du Pacte fédératif, et le 29 janvier les 150 délégués de la Bretagne et de l'Anjou, escortés par les membres de la municipalité pontivyenne, sortirent de l'église des Récollets pour se rendre processionnellement à l'église paroissiale et y assister à une messe de clôture. Le peuple fourmillait le long des rues trop étroites de la vieille cité de Saint-Ivy, saluant par des acclamations enthousiastes les jeunes volontaires qui marchaient calmes et graves, drapés dans un silence recueilli, et dont un gai soleil faisait resplendir l'épée nue, inféodée à la cause du progrès, dévouée à la conquête radieuse des idées. Le cortège s'avançait au son des trompettes et des tambours, ayant à sa tête des compagnies de grenadiers et des chasseurs de la garde... A la fin de la messe, Moreau lut solennellement le Pacte fédératif :

... Nous, jeunes citoyens français, habitant les vastes pays de la Bretagne et de l'Anjou, extraordinairement assemblés par nos représentants à Pontivy, pour y resserrer les liens de l'amitié fraternelle que nous nous sommes mutuellement vouée, avons formé et exécuté au même instant le projet d'une confédération sacrée, qui sera tout à la fois l'expression des sentiments qui nous animent et des motifs qui nous rapprochent malgré les distances... Nous avons unanimément arrêté et arrêtons :

« De former par une coalition indissoluble une force toujours active, dont l'aspect imposant frappe de terreur les ennemis de la génération présente.

« De vouer à la nouvelle constitution du royaume un respect et une soumission sans bornes, et de soutenir au péril de notre vie, les décrets émanés de la sagesse du Sénat auguste qui vient d'élever l'édifice de notre félicité...

« De ne reconnaître entre nous, malgré la nouvelle division du royaume, qu'une immense famille de frères, qui, toujours réunis sous l'étendard de la liberté, soit un rempart formidable où viennent se briser les efforts de l'aristocratie... »

Puis Moreau, debout, tenant d'une main le Pacte fédératif, et de l'autre son épée nue, posée sur l'autel, prononce le serment :

« Nous jurons par l'honneur, sur l'autel de la patrie, en présence du Dieu des armées, de rester à jamais unis par les liens de la plus étroite fraternité, de combattre les ennemis de la Révolution, de maintenir les droits de l'homme et du citoyen, de soutenir la nouvelle constitution du royaume, et de prendre au premier signal de danger, pour cri de ralliement de nos phalanges armées : Vivre libres ou mourir !... »

Tous adhèrent au serment, et l'on se sépare aux cris de : Vive la Nation ! Vive l'Assemblée nationale ! et... Vive le Roi !... Car les novateurs les plus déterminés se berçaient encore de cette douce illusion qui leur permettait de concilier le trône avec la liberté et de considérer le roi comme le premier soldat de la Révolution... Le soir, on se retrouva dans des agapes patriotiques où de vaillants toast furent portés à la prospérité de la France, ainsi qu'à l'union intime de l'Anjou et de la Bretagne On condamna le proverbe qui oppose la mollesse angevine à l'âpreté bretonne. Les méchantes langues assurent même que Choudieu d'Angers, en trempant ses lèvres dans la mousse abrute et pétillante du cidre breton, crut reconnaître au jus des pommiers armoricains des affinités merveilleuses avec ce vin si dispos, si fringant que l'on nomme le petit vin d'Anjou...

Cette Assemblée du 15 janvier 90, où éclatèrent les transports d'une jeunesse si fervente et si enthousiaste, eut pour corollaire une autre Assemblée plus calme, mais non moins solennelle, dans laquelle 168 délégués de la bourgeoisie de Bretagne et d'Anjou consacrèrent, avec l'autorité de leur expérience et de leur âge, les décisions des jeunes volontaires. Donc le 15 février, messe du Saint-Esprit célébrée par le curé de Pontivy, Huart des Garennes, un curé-citoyen que la génération actuelle n'a pas connu. On chante le *Veni Creator*, et, il faut s'y résigner, un *Domine Salvum fac regem*, auquel le Dieu invoqué devait du reste répondre trois ans après par le tambour de Santerre et par le couperet de la guillotine. Puis Ruinet, député de la municipalité de Pontivy, monte en chaire et prononce un discours un peu différent des sermons qui composent l'éloquence ordinaire de la chaire paroissiale de Pontivy : « Quel spectacle flatteur pour les habitants de Pontivy de voir encore une fois leur cité réunir dans son sein les généreux défenseurs et les plus

Digitized by Google

fermes appuis de cette précieuse liberté, dont le nom fut à peine connu pendant des siècles entiers d'esclavage et de barbarie... Avouons-le, messieurs, à la gloire des jeunes citoyens militaires, nos fils, nos frères et nos amis, ce sont eux qui, après avoir exercé leur courage aux mémorables séances des 26 et 27 janvier, nous ont frayé la route de cette sainte coalition qui doit être à jamais la terreur des méchants et le boulevard de la nouvelle constitution (je ne donne cette phrase que pour ce qu'elle vaut... au point de vue de la rhétorique). S'il a été naturel à l'impétuosité de leur jeune âge de nous devancer dans cette honorable carrière, faisons voir qu'il n'est pas incompatible avec la maturité du nôtre, de suivre le plan de la jeunesse quand elle marche dans le chemin de l'honneur et de la vertu... *Vivre libre ou mourir!* c'est la devise de nos jeunes citoyens, qu'elle soit aussi la nôtre. Elevons donc, messieurs, élevons nos âmes à la hauteur des grandes idées de bonheur et de prospérité qui naissent de la Révolution présente *(Cette dernière phrase ne rappelle-t-elle pas par le tour une des apostrophes les plus éloquentes de Gambetta : « Français, élevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des effroyables périls qui fondent sur la patrie...)*. » Français et frères, indigents ou régnicoles, aimons-nous, n'ayons plus qu'un cœur et qu'une âme, et ne nous considérons désormais que comme des citoyens unis par les liens indissolubles de la concorde, de l'égalité et de la fraternité, qui doivent exister entre les sujets d'un même empire. »

Une vieille était là, seule à laver ses pots
Qu'elle emplissait d'eau sainte et vendait aux dévots.
(Brizeux).

L'Assemblée du mois de Février se rend aux Récollets comme celle du mois de Janvier. Le scrutin désigne Lefebvre de la Chauvière, médecin de Nantes, à la présidence du bureau, et De Launay l'aîné, avocat d'Angers, à la vice-présidence. Celui-ci se fit remarquer pendant les séances de l'Assemblée par son ardeur à combattre le rétablissement de la gabelle dont l'Anjou se trouvait menacé. La municipalité pontivyenne ayant été invitée à venir prendre place dans le sein de l'Assemblée, M. Bourdonnay Duclésio, Maire, s'ex-

Digitized by Google

prima ainsi : « Messieurs, la Municipalité de Pontivy sent tout le prix de sa position et de l'honneur que vous lui avez fait en l'invitant à prendre place dans votre Assemblée. Les races futures sauront que vous êtes accourus de tous les côtés de la Bretagne et de l'Anjou, pour rompre par une coalition le dernier anneau d'une chaîne pesante qu'on masquait sous le titre trompeur de privilège. » Une lettre curieuse est celle que les laboureurs touchés du zèle déployé à leur égard, adressèrent en guise de remerciement à l'Assemblée : « Messieurs, l'honneur que nous avons reçu, surtout nous autres habitants de campagnes, et la peine que ces MM. députés des villes se sont donnée pour nous délivrer de l'esclavage dont nous avons gémi, ainsi que nos ancêtres, depuis plusieurs siècles, surtout ceux de l'usement de Rohan et Bérouérèque ; après avoir usurpé presque tous nos droits, nous faisions de viles corvées comme les plus vils de tous les hommes ; pas même le dernier laquais, à peine daignait-il nous regarder, et à présent je vois avec

Devant l'un des marchands, bientôt trois jeunes filles
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits, s'en vinrent toutes trois
Acheter des rubans, des bagues et des croix.

(Brizeux).

beaucoup de plaisir et d'amitié que nous avons l'honneur de nous appeler tous frères ; ainsi nous resterons à jamais amis par le lien de fraternité, comme étant tous frères et tous enfants d'un même père... »

Les travaux terminés on reprit le chemin de l'église paroissiale où Lefebvre de la Chauvière lut au milieu d'une grande pompe le Pacte Fédératif : Nous Français, citoyens de la Bretagne et de l'Anjou, assemblés en congrès patriotique à Pontivy, par nos Députés, pour pacifier les troubles qui désolent nos contrées, et pour nous attirer à jamais la liberté que nos augustes représentants viennent de nous conquérir, nous avons arrêté et nous arrêtons d'être unis par les liens indissolubles d'une sainte fraternité, de nous porter des secours mutuels en tous temps et en tous lieux,

Digitized by Google

de défendre jusqu'à notre dernier soupir la Constitution de l'Etat, les Décrets de l'Assemblée Nationale. Nous déclarons solennellement que n'étant ni Bretons, ni Angevins, mais Français et citoyens du même Empire, nous renonçons à tous nos privilèges locaux et particuliers, et que nous les abjurons comme inconstitutionnels. Nous déclarons qu'heureux et fiers d'être libres, nous ne souffrirons jamais que l'on attente à nos droits d'hommes et de citoyens, et que nous opposerons aux ennemis de la chose publique toute l'énergie qu'inspirent le sentiment d'une longue oppression et la confiance d'une grande force..... » Puis le serment : « C'est aux yeux de l'Univers, c'est sur l'Autel du Dieu qui punit le parjure, que nous promettons et que nous jurons d'être fidèles à la Nation, à la Loi et au Roi, et de maintenir la Constitution Française. Périsse l'infracteur de ce Pacte sacré! Prospère à jamais son religieux observateur!... »

Une députation fut ensuite nommée pour se présenter à l'Assemblée Nationale et lui offrir les vœux de la Bretagne et de l'Anjou. Rabaud-St-Etienne accueillit par des paroles affables ces bons patriotes dont le Pacte Fédératif obtint les plus vifs applaudissements. L'Assemblée décida même que le Pacte serait imprimé pour être envoyé dans toutes les provinces (1). Celles-ci se disputèrent rapidement la devise des Jeunes Citoyens Bretons et Angevins : Vivre libre ou mourir. L'idée des fédérations fit son tour de France ; et il n'est pas difficile de saisir dans la fédération formée à Pontivy la genèse d'une fédération plus vaste, d'une confédération générale des fédérations particulières, de cette fête enfin à laquelle Paris convia tout les Français le 14 juillet 1790, de la Fête de la Fédération, où La Fayette n'eut pour être éloquent qu'à répéter et à commenter les paroles des députés naguère assemblés à Pontivy.

J'ai souvent pensé à tout cela en promenant ma rêverie solitaire sur les coteaux pittoresques qui entourent et qui encadrent Pontivy. Plus d'une fois, après avoir embrassé du regard cet immense panorama au bas duquel les maisons blanches de la ville piquent leurs notes vives et coquettes sur des masses de verdure, et dont le fond bleu s'anime grâce aux clochers sveltes s'enfonçant comme des aiguilles ouvragées dans la gloire du crépuscule, plus d'une fois je me suis tourné du côté où se dressait autrefois dans la vallée l'abbaye des Récollets et où le Blavet continue à rouler ses eaux sombres et écumeuses en s'enfuyant vers la mer, vers Lorient, plus d'une fois je me suis surpris en train de murmurer : « O petit pays de Pontivy, ô campagnes des bords de Blavet, d'où vient que les politiciens vous accusent de former sur la carte de France une tache noire, lorsque vos collines tapissées de bruyères étendent sur le ciel une tache si rose ?.. Et ces grands genêts qui secouent gaiement dans la brume leur manteau d'or ont-ils désappris cette devise superbe que le vent leur souffla un jour, voici tantôt un siècle, emportant par-dessus nos montagnes boisées, nos ajoncs constellés, nos granits moussus, ce cri proféré par de jeunes et vaillantes poitrines : *Vivre libre ou mourir* !...

L. DUROCHER.

(1) J'ai là sous les yeux le *Procès-Verbal de l'Assemblée de la Bretagne et de l'Anjou tenue à Pontivy le 15 et autres jours de Février 1790. A Paris, chez Deseine, Libraire au Palais-Royal. Nos 1 et 2, 1790.* J'ai trouvé ce document jaune et mutilé chez M. Le Deuff, notaire à Pontivy, qui l'a mis obligeamment à ma disposition.

LA DISCIPLINE AU LYCÉE SOUS LA RESTAURATION

(Une comédie inédite d'Emile Souvestre).

— Vesse ! Le pion !...

C'est au lycée qu'on employait jadis ces jolis termes d'argot et Dieu sait s'ils revenaient souvent dans notre bouche ! L'incessante surveillance dont les maîtres d'études entouraient chaque élève nous rendait d'une circonspection exagérée. Il fallait si peu pour motiver un renvoi ! Tout est bien changé à présent. Je me suis laissé dire que ce sont les maîtres qu'on surveille ; ce ne sont plus les élèves. Un de ceux-ci, à qui je demandais si dans les lycées on employait encore notre formule de garde, m'a répondu avec une connaissance des textes ministériels dont je ne soupçonnais pas la profondeur que l'ordonnance du 8 août 1883 avait supprimé le sanscrit du programme de quatrième : le malheureux traitait notre pauvre et cher argot comme une langue morte ! Et c'est bien une langue morte en effet. Pourquoi continuerait-on à la parler ? Il n'y a plus de précautions à prendre contre la discipline, quand la discipline elle-même n'existe plus.

Je connais justement de feu Emile Souvestre une comédie inédite qui pourrait s'appeler : De la discipline au lycée sous la Restauration. Elle est curieuse à un double point de vue, par sa date et par le sujet qu'elle traite d'abord, et ensuite par les réflexions et les comparaisons qu'elle fait naître dans l'esprit. Voici son titre exact : « *Les Étrennes du lycée de P.....* (1) ou *La Journée aux incidents*, comédie en trois actes et en vers, avec préface, dédicace et postface, par Emile Souvestre (1822) ». Le manuscrit de Souvestre que j'ai sous les yeux et qui est entièrement copié de sa main, comprend une quarantaine de pages écrites sur vélin d'une belle écriture ronde et espacée. Rien n'y manque, ni les titres, ni les sous-titres, ni l'énumération des personnages, ni l'indication précise des lieux, ni le paraphe traditionnel au bas de la dernière scène du dernier acte. On devine à première vue un homme du métier, E. Souvestre qui, huit ans plus tard, faisait recevoir au Français un *Siège de Missolonghi*, l'auteur futur de *Pierre Landais* et des *Péchés de jeunesse*, le collaborateur applaudi d'Alexandre Dumas père. Le style de la comédie n'est pas bon : c'est celui des derniers survivants de l'école classique, abstrait, prolixe et plat et tournant toujours dans le même cercle de métaphores. Les trois unités sont rigoureusement observées par Souvestre. L'action est simple, ne dure même pas vingt-quatre heures et tient tout entière dans une antichambre. Elle est du reste assez bien nouée,

1. Il s'agit du lycée de Pontivy. Souvestre se préparait alors à l'Ecole polytechnique, non point par goût, mais pour obéir à la volonté paternelle. Quand son père fut mort, il reprit sa liberté et fit du droit.

Digitized by Google

comme on le verra par l'analyse que j'en présenterai plus loin.

« Une partie des élèves du collège royal de P...., nous dit l'argument, ayant refusé d'aller souhaiter une heureuse année au Proviseur, furent punis comme factieux. Quelque temps après, cette bonne âme de Proviseur parvint à l'aide du Censeur, homme propre à tout, à traîner chez lui un élève qu'il renvoya déchiré de coups de cravache. Les lycéens indignés et ne pouvant punir le coupable lui-même firent retomber leur colère sur le maître d'études, cause première de tout ce tumulte. Cependant il en fut quitte pour quelques coups de poing et un habit déchiré. Aussitôt les professeurs s'assemblent, font grand bruit pour ne rien décider. Le recteur de l'Académie accourt, établit son tribunal au lycée, chasse un certain nombre d'élèves et part, emportant avec lui les malédictions de toutes les familles... « Ce sujet était riche, ajoute Souvestre. J'avais à y démasquer l'hypocrite méchanceté du censeur, la sottise orgueilleuse du proviseur, la folle vanité du professeur de philosophie, enfin l'avide rapacité de l'économe... »

On peut juger par ce premier extrait du ton général de l'œuvre. Cet homme placide qui fut Souvestre a été en son genre le plus abominable gamin qu'ait rêvé Gavarni, froid, railleur, taquin, effronté, méchant à l'occasion. L'âge est venu corriger tout cela. Peu à peu le sang s'est refroidi ; la vue a pris plus de netteté devant un horizon plus large : l'insurgé de 1822 n'a pas demandé grand temps pour devenir le professeur de style administratif qu'on connaît (1). Evolution prévue d'ailleurs, si l'on songe que la moitié de ces Berquins ont eu dans leur enfance des emportements à la Juvénal.

La comédie de Souvestre se passe le premier jour de l'année 1822. Le Proviseur est en grande conférence avec son coiffeur : il importe qu'il se fasse beau pour recevoir les vœux de ses élèves. La deuxième et la troisième étude entrent sur les entrefaites, parées et fleuries comme des châsses aux processions. Le *speacher* de la bande entame le discours de circonstance. Il s'y embrouille tout au milieu ; mais on lui pardonne à cause de son âge et de son bon vouloir. Surgit le censeur. Il apporte de graves nouvelles : la première étude s'est mutinée et refuse de présenter ses vœux au proviseur. Colère de ce dernier. Il jure de tirer une éclatante vengeance de l'affront qui lui est fait :

Je suis vindicatif ; tout prêtre l'est sans doute,

s'écrie-t-il. Et plus loin :

Jamais historien, prélat ni proviseur
Ne furent plus que moi sujets à la colère !...

Entre parenthèses, je ne vois pas très clairement ce que les historiens viennent faire là. Suit un éloge de l'hypocrisie présenté au public par le censeur en personne. La toile tombe. Une note marginale de Souvestre nous apprend qu'au gré de ses camarades comme au sien le premier acte de la pièce ne pouvait se terminer d'une façon plus congrue.

Le maître de la première étude est prêtre, comme les autres fonctionnaires de l'établissement. Avec sa méchanceté habituelle, Souvestre le suppose le fils adultérin du censeur. Celui-ci est tout à sa dévotion et ne manque jamais de le faire valoir auprès de ses supérieurs hiérarchiques. Au second acte, par exemple, il raconte avec force éloges la conduite qu'a tenue le maître de la première étude vis-à-vis des élèves mutinés et dans un accès d'attendrissement il avoue au proviseur que le maître en question est son fils :

C'est moi le téméraire
Qui de mon propre chef osai faire ce fils...

« Je voudrais l'avoir fait moi-même ! » déclare le proviseur enthousiasmé. Il achève à peine que le maître d'études se précipite dans l'antichambre, saignant, geignant,

Le nez dans un état voisin de la compote,

et les habits si déchirés qu'ils laissent voir la chemise du malheureux. L'administration tout entière se réunit aussitôt. On demande à chacun son avis. Le censeur insinue doucement que pour apaiser la révolte il suffirait de prendre quinze ou vingt victimes au hasard,

Supposer des meneurs n'étant pas difficile.

L'Econome qui a encore sur le cœur l'extra du déjeuner,

Quelques pommes d'hiver à deux sous la douzaine,

dont il s'est « fendu » pour la circonstance, propose d'employer le pain sec :

. . . . . Il pourra rembourser
Les six francs que tantôt je viens de dépenser.

Le professeur de philosophie prétend à son tour que la morale seule peut avoir raison de l'effervescence des rebelles et il demande la permission de leur commenter l'*Ethique à Nicomaque*. Le proviseur effaré ne sait à qui entendre, va d'un avis à l'autre, hésite, tergiverse, quand un courrier en grande tenue lui annonce l'arrivée du recteur.

C'est le *Deus ex machinâ* de la comédie. Je passe sur les mille incidents burlesques que son intervention suscite, comparution du maître d'étude, des insurgés et de leurs parents, quiproquo auquel donne lieu cette comparution, nouvel attendrissement du censeur suivi d'un nouvel aveu de paternité, etc., etc. La pièce se termine mélancoliquement par une expulsion générale des rebelles. Le chœur des fonctionnaires applaudit et le rideau tombe pour la dernière fois.

1. En 1848, Souvestre fut nommé *professeur de style administratif* à l'Ecole d'administration fondée par la République.

Digitized by Google

Au fond, qu'y avait-il de vrai dans l'aventure qui sert de thème à la comédie de Souvestre? Faut-il prendre à la lettre le récit d'un intéressé? Nous savons tous par expérience à quelles exagérations se laissent entraîner les jeunes gens. Il y a là un phénomène analogue aux fantasmagories du Broken : c'est pour l'esprit comme pour la vue un perpétuel et démesuré grossissement de choses. L'âge vient qui rétablit les proportions; mais une bonne moitié de la vie s'est écoulée dans l'intervalle et quand on reconnaît sa méprise, il est trop tard pour en réparer les effets. Un point hors de conteste, par exemple, c'est qu'avec le système actuel d'éducation nos lycéens ont vu s'accroître dans une très-large part la somme de bien-être et de liberté, à eux accordée par les règlements. Le temps n'est pas si éloigné où qui disait lycée disait caserne. On menait de même sorte un régiment et une étude; « le pion » n'était qu'un caporal, avec les séductions de la cantine en moins. Si vous en voulez la preuve, comparez les causes de la révolte du lycée Louis-le-Grand (1883) à celles du lycée de Pontivy (1822). La première éclate à propos d'un bec de gaz sournoisement éteint dans un escalier. Le proviseur sévit : c'était son droit. *Inde iræ lycæorum.* La seconde a des antécédents plus curieux. Il paraît qu'à l'époque c'était une obligation de souhaiter sa fête au proviseur. Quelques élèves s'y refusent : c'était leur droit. *Inde iræ provisoris.* Résultat des deux côtés : une émeute!

On saisit la différence. Il est certain que sous la Restauration, malgré la prédominance de l'élément clérical dans le personnel universitaire, la discipline des lycées se ressentait un peu trop du voisinage des casernes. La « cravache » jouait même dans la vie des élèves un rôle exagéré.

> On raconte qu'un jour certain missionnaire
> Après mille raisons ne sachant plus que faire
> Pour convertir un Suisse instruit par Mélanchton,
> Le convertit enfin à grands coups de bâton.
> Or, si pour une fois le zèle apostolique
> A rendu, par miracle, un bâton pathétique,
> Concluera-t-on d'abord qu'un prêtre furibond
> Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond
> Sur le cuir chevelu de nos pauvres cervelles,
> Comme on fait d'un fléau pour les meules nouvelles?

Il a mille fois raison, le personnage à qui Souvestre prête cette tirade. Mais il est certain aussi que le témoignage de Souvestre, auteur et acteur dans la tragi-comédie en question, ne peut obtenir de nous qu'un crédit relatif. On sait de plus qu'à l'époque de sa pièce notre dramaturge en herbe n'avait pas encore dix-huit ans. Son témoignage n'en existe pas moins et tout en le contrôlant de notre mieux, bien entendu, nous devons en tenir compte. Or, si nous descendons, un à un les degrés de l'échelle universitaire, que voyons-nous? Au sommet, un recteur d'académie dont la maxime favorite : « Coupez! Tranchez! » n'est qu'à demi rassurante pour les intéressés. Plus bas, un proviseur à cravache, un loup devenu berger, qui traite son troupeau d' « engeance » et dit de lui « cette race », comme Hugo disait « ce concierge » en montrant M. Nisard. Après le proviseur, le censeur, personnage à l'avenant, taillé sur le patron du maître, guettant aux portes par les judas, « supposant de faux meneurs », quand les vrais ne sont pas connus, Narcisse à côté de Néron. Puis, c'est l'économe, un rapiat de qualité, grand distributeur de flageolets et d'eau claire, ennemi juré des viandes, un œil sur sa caisse et l'autre sur la cuisine. C'est enfin le maître d'étude :

> . . . . . Dès qu'on disait un mot,
> Deux cent vers! Au pain sec! Aux arrêts! Au cachot.

Baissons la toile. Vous connaissez maintenant le personnel tout entier, comparses et premiers rôles. Pour en découvrir un semblable aujourd'hui je crois qu'on fouillerait en vain la France.

Souvestre est jeune et aussi poëte. En cette qualité, je soupçonne quelque peu sa muse d'affectionner l'hyperbole. Il y a néanmoins bien du vrai dans la comédie de Souvestre, et l'un de ses camarades de collège, celui-là même à qui je dois communication du présent manuscrit, M. D... de Guingamp, m'assurait que la part d'invention y était aussi restreinte que possible. Il ajoutait que les choses se passaient de même dans tous les lycées de France. « Sous la Restauration, me disait-il, la discipline universitaire était d'une sévérité incroyable. Mais on y était fait, parents et élèves, et il ne se produisait jamais que des réclamations isolées comme celle de Souvestre. »

S'il en est ainsi, je ne prétends certes pas qu'il faille revenir tout à fait aux anciens errements. Quand je me plains, avec MM. Sarcey, Vessiot, etc., de la disparition presque absolue de la discipline universitaire et que je sollicite un retour vers le passé, je n'entends pas que tout soit également bon à prendre dans ce passé. Le système disciplinaire de la Restauration, tel que je l'ai exposé d'après la comédie de Souvestre, ne vaut pas mieux en son genre que le système actuel. L'un confine à la tyrannie et l'autre a nom licence. Mais quoi! Ne peut-on choisir un terme moyen entre ces deux extrêmes? Si vous le voulez bien, rayons la « cravache » du programme d'éducation de l'Université, comme nous avons rayé la « garcette » du programme de la marine. Mais, pour Dieu, ramenons dans l'esprit des élèves, avec le sentiment de leur propre dignité, celui du respect qu'ils doivent à leurs maîtres. Si, doué d'un lyrisme moins exubérant, Souvestre avait possédé ces deux sentiments-là, il n'aurait pas écrit la comédie que vous savez. J'en serais désolé pour mon compte; mais Souvestre en revanche n'aurait pas été mis à la porte du lycée. C'est ce qui arriva en effet, le jour où un malencontreux hasard fit tomber une copie de sa pièce entre les mains du censeur. Le renvoi de Souvestre fut immédiat et sans rémission. Chassé du lycée comme payant, l'in-

Digitized by Google

fluence d'un sénateur ou d'un préfet l'y ferait rentrer aujourd'hui comme boursier. Toute la différence entre les deux systèmes disciplinaires est là. J'ai idée qu'elle n'est pas en notre faveur, la différence.

CH. LE GOFFIC.

LES PRÉSAGES

SUPERSTITIONS BRETONNES

Janik s'est attardé au Pardon, il se hâte, mais ce n'est qu'à la nuit noire qu'il traverse en frissonnant la lande aux fleurs d'or.

Soudain au fond de la vallée, il voit des lueurs errantes

Assise à son rouet, près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie. (1)
(Brizeux).

et il entend comme le bruit sourd d'un char, répété plusieurs fois par les échos. En honnête Breton, Janik se signe pieusement dans son effroi ; il dit : que c'est le chariot de la mort qui passe et souvent, en effet, il trouve en arrivant le malheur à son foyer.

Hélas ; tout n'est-il pas présage, ici-bas? Les animaux de Dieu, eux mêmes, ne nous donnent-ils pas des avertissements? Combien, depuis le temps lointain où ces vierges de l'Armor faisaient tomber le gui sous leurs faucilles, se sont brisés contre ces rochers, pour n'être pas revenus sur leurs pas, après avoir vu passer sur la lande la chienne noire du Ménez. Combien ont péri, pour avoir continué leur chemin après avoir entendu le Hucheur de nuit perché sur la branche d'un chêne, remplir les bois de ses cris lugubres comme un glas, et combien, plus nombreux encore, se sont perdus pour n'avoir pas écouté la voix de leur conscience.

VICOMTE DE COLLEVILLE.

LA GROTTE DES KORRIGANS

(LÉGENDE BRETONNE)

Non loin de Bourg-de-Batz, la *grotte des Korrigans* s'ouvre au pied de la falaise, sur une petite crique jonchée de sable fin, dans l'encaissement profond de deux hauts rochers.

1. Tous ces jolis dessins de Henri Pille ont servi à illustrer le poème de *Marie*, de Brizeux (édition d'Alphonse Lemerre).

Digitized by Google

C'est là — on me l'a affirmé — que les Korrigans tiennent leurs assises.

Les Korrigans sont de petits lutins malicieux dont il me serait malaisé de vous faire une description quelconque, attendu qu'il ne m'a pas encore été donné d'en voir un seul.

Il y en a des bons et des mauvais tout comme chez nous.

Les premiers sont les génies tutélaires des maisons où ils ont élu domicile.

La mère sort-elle, laissant un instant sa progéniture ; vite le Korrigan accourt, berce le marmot, lui conte tout bas — quoi ? — des histoires intéressantes sans doute, chasse les mouches qui seraient tentées de promener leurs pattes agaçantes sur son frais museau, et, quand la mère rentre, elle est étonnée de voir le berceau agité par une main invisible, tandis que le petit dort à poings fermés et rit aux anges.

Les Korrigans sont-ils des diminutifs de diables, ou effectivement des anges en exil temporaire pour des pécadilles vénielles ? — On discute ce point dans les veillées, entre Guérande et le Croisic.

Diablotins ou angelots, ils surveillent le pot-au-feu, écartent les chats du garde-manger, et les souris de la *mée*...

Enfin, c'est une bénédiction qu'un bon Korrigano dans une maison.

En revanche, les mauvais se rendent aussi désagréables que les premiers sont officieux : il n'est farces et tours qu'ils ne jouent là où ils ont élu domicile, et l'on conte d'eux des choses à faire frémir.

Les marmots crient jour et nuit, pincés sournoisement ; les clefs des barriques sont ouvertes et laissent couler cidre et vin ; les pots de lait sont écrémés ; les chats, perfidement inspirés, se montrent inconvenants, effrontés, voleurs ; les chiens sont hargneux, dévorés par des millions de puces apportées on ne sait d'où ; les vaches tarissent, tétées par on ne sait qui ; des bandes de rats surgissent de tous les coins...

Par exemple, on s'accorde à reconnaître que les Korrigans ne se montrent méchants qu'à l'égard des gens qui les ont offensés ; mais, alors, on n'a pas idée de ce qu'ils sont vindicatifs...

***

Il était une fois, — deux siècles de ça, — à Kermoisan, entre Batz et le Pouliguen, une famille de sorciers : l'homme, Guénolé Patondec, la femme, qu'on appelait *la Fouine*, parce que son profil avait une vague ressemblance avec le museau de cet animal, enfin leur fille, Jeanne-Marie, bonne comme une sainte, et belle comme une princesse des contes de fées.

Les Patondec n'étaient point riches ; ils n'avaient que leur chaumière, un peu ouverte à tous les vents, quelques arpents lépreux dans la falaise, et une vache dont les ancêtres devaient figurer dans le second songe du Pharaon.

Un beau jour la vache tarit, à la grande indignation de *la Fouine*, qui mit cette stérilité sur le compte du Korrigan de la maison.

Vrai, entre confrères — de diablotin à sorcier — on ne se joue pas de ces tours là !...

— Attends, méchant galvaudeux, grommela-t-elle en brezonneck, je te promets, foi de Bretonne, qu'avant peu il t'en cuira.

Il t'en cuira ! ceci n'était point une métaphore, comme vous l'allez voir.

Il est utile de dire que les Korrigans, fieffés curieux, adorent les contes des veillées ; leur poste de prédilection, pour écouter, est le trépied du foyer.

Or, le soir même, tous les sorciers et sorcières de Guérande, de Paillé, Kervallet, Kermoisan, Trégasté, le Croisic, Batz, Escoublac, même du Pouliguen, qui n'était alors qu'un méchant hameau de quatre feux, se trouvaient réunis chez les Patondec, pour se concerter sur l'adoption de certaines mesures sentant quelque peu le fagot.

Les affaires réglées, Jean-Marie Callo, un malin, annonça qu'il allait raconter un joli tour joué par lui à un saunier de Batz.

La Fouine manigança quelque chose dans la cheminée sous prétexte d'y remplacer la chandelle de résine ; les sorciers et les sorcières rapprochèrent leurs bancs, se mirent en mesure d'écouter, et Jean-Marie Callo commença.

— Or donc, mes gars...

A ce moment, on entendit dans la cheminée un cri, ou plutôt un hurlement exprimant sur un mode suraigu une indicible douleur, en même temps que se répandait dans la chambre une affreuse odeur de roussi.

La Fouine eut un ricanement mauvais.

La méchante gale avait chauffé au rouge le trépied sur lequel, sans défiance, le Korrigan, suivant son habitude, était venu se poser.

On pense si le pauvre diable jura de se venger.

Condamné, grâce au gisement de sa blessure, à ne plus s'asseoir de longtemps, il eut le loisir de méditer de terribles représailles.

***

Jeanne-Marie atteignait alors ses dix-huit ans.

C'était, nous l'avons dit, une jolie fille, et que reluquaient fort les gars des alentours.

Quand, le dimanche, elle se rendait à la messe, rose et fraîche sous sa légère coiffe de mousseline qui nimbait sa tête de vierge d'une auréole blanche et vaporeuse, il y avait des poussées sur la place de l'église pour la regarder passer.

Mais Jeanne-Marie n'était pas riche, et l'on sait que de tout temps, dans la balance du mariage, la beauté a pesé moins que les écus.

Chaque année, elle avait beau jeter des épingles par les petits trous des fenêtres dans la chapelle de Saint-Goustan, et les entendre tomber, — ce qui, pour les filles de la presqu'île, équivaut à la certitude d'un mariage dans l'année.— il ne se présentait point de prétendants pour le bon motif.

Un soir de juin, elle revenait des vêpres à son village, seule, plus triste que de coutume, parce que sur son passage, une grosse laide héritière, au bras de son fiancé, avait ricané en parlant tout haut de Sainte-Catherine.

Tout à coup elle se trouva en face d'un beau jeune homme qui semblait surgir de terre et qui la salua respectueusement.

Le costume du pays faisait admirablement valoir ses formes élégantes ; il avait une frimousse de chérubin imberbe, une longue chevelure blonde dont les boucles retombaient en cascades dorées sur sa nuque et sur ses épaules, et sur tout de grands yeux bleus, si doux, si doux, que Jeanne-Marie, lorsqu'ils se fixèrent sur elle, en éprouva comme l'enveloppement d'une caresse.

Tremblante, alanguie, elle demeurait silencieuse devant lui, et tortillait machinalement un coin de son tablier.

Autour d'eux, les insectes bourdonnaient dans un poudroiement de lumière, les lézards frétillaient sur les murs en pierres sèches, des oiseaux babillaient, et, dans les champs

Digitized by Google

de blé verts, les bluets faisaient la causette avec les coquelicots... Le murmure de la mer, au loin, dans la falaise, arrivait par bouffées intermittantes, et là-bas, les cloches de la vieille tour du Croisic sonnaient un joyeux carillon.

Jeanne-Marie tortillait toujours le coin de son tablier.

Enfin, elle leva les yeux : le bel inconnu la contemplait, dans un ravissement extatique.

Il sourit et elle crut devenir folle de bonheur.

— Jeanne-Marie, dit-il d'une voie si mélodieuse que les lézards cessèrent de frétiller sur leurs pierres sèches, et que les coquelicots et les bluets interrompirent leur causette, Jeanne Marie, je vous aime, voulez-vous être la femme de Loïc Bardanec ?

Elle rougit.

Loïc ! se disait-elle tout bas, Loïc ! le joli nom !...

Elle ne se demandait même pas comment l'inconnu avait pu s'éprendre si subitement d'amour pour elle. — Est ce qu'elle-même ne sentait pas que Loïc, dès son premier regard, lui avait dérobé son cœur ?

— Voulez-vous, répéta-til avec des inflexions de voix encore plus caressantes, voulez-vous être ma femme, Jeanne-Marie ?

Il lui tendit sa main.

Elle lui abandonna la sienne, sans presque avoir conscience de ce qu'elle faisait.

Quand elle la retira, à un doigt brillait l'anneau des fiançailles : un filet d'or sur lequel tremblotait un saphir.

Loïc effleura son front d'un baiser, mais d'un baiser si chaste que, pour l'ange le plus pudique, il n'y avait pas de quoi s'en voiler la face.

Jeanne-Marie présenta Loïc à ses parents. Il fut agréé, et l'on fixa les noces au samedi suivant.

Loïc, inaugurant cette coutume dans la presqu'île, rapporta de Nantes la *corbeille*. Je n'en énumérerai pas les splendeurs. Jamais, depuis Guérande jusqu'au Croisic, on n'avait rien vu d'aussi beau. Deux ou trois filles crevèrent de jalousie, un tas d'autres eurent la jaunisse.

Seule, insensible à ces magnificences, Jeanne-Marie ne songeait qu'à l'heure bénie où Loïc, passant à son doigt l'alliance du mariage, s'unirait à elle pour la vie.

Mais Loïc devenait triste et sombre à mesure que les noces approchaient : il avait, à l'adresse de sa fiancée, de singuliers regards où un analyste eût distingué quelque chose comme un mélange de haine et d'amour...

∴

Enfin, il sont l'un à l'autre ; tandis que les invités font ripaille autour du quartier de veau et des barriques défoncées, Loïc se penche vers sa femme, et, timidement, lui demande à le suivre au dehors.

— Pourquoi donc, mon Loïc ?

Il murmure d'un air accablé :

— J'ai fait un vœu !

Ils vont à travers la campagne, droit devant eux, dans la direction de la falaise : lui, farouche, elle étonnée, et répétant de temps à autre :

— Mais où allons-nous ?

Et lui, les dents serrées, la figure contractée, répond invariablement :

— J'ai fait un vœu !

Plus on approche de la falaise, plus son pas devient rapide. Il semble, vraiment, qu'un aimant invisible l'attire vers la mer.

Elle est là, la mer bleue, avec des taches blanches qui sont des ailes de goëlands ; elle monte doucement, avec des murmures rythmés qu'apporte la bise, et des étincellements de soleil.

Loïc, d'un bras vigoureux, enlève Jeanne Marie, et la descend sans effort apparent, par une pente abrupte et glissante, jusqu'au pied de la falaise.

Elle moitié souriante, moitié fâchée, — il ne l'a pas même embrassée ! — se laisse faire, sa gentille frimousse rose enfouie dans les boucles blondes de son mari.

Arrivée sur la grève de sable fin, elle regarde autour d'elle et dit un peu effrayée :

— La grotte ! ... Loïc, pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

— C'est un vœu, répondit-il d'une voix saccadée. Écoute, après tu me maudiras.

Il lui conta qu'il était un Korrigan ; que, ayant voulu se venger du traitement horrible que *la Fouine* lui avait fait subir, il était allé trouver son roi, et lui avait demandé la permission de prendre une forme humaine pour abuser de la fille des Patondec.

— Va, lui avait dit le roi, pour huit jours tu seras Loïc Barnadec, et Jeanne-Marie t'aimera. Mais j'impose à mes faveurs cette condition : le soir de tes noces tu amèneras ta femme ici même, et tu lui donneras le choix entre te perdre et revenir sur la terre, ou s'enfermer avec toi et avec nous dans notre grotte pour l'éternité.

Sa confession terminée, Loïc parut soulagé d'un grand poids, et, mettant un genou à terre, il leva sur Jeanne-Marie ses beaux yeux pleins de muettes supplications.

La pauvre Jeanne Marie était consternée : elle avait épousé... un Korrigan !...

Elle songeait à cette horrible alternative : — ou le perdre, ou s'enfermer avec lui dans la grotte pour l'éternité !

Et quelle grotte ! Sombre, humide, où, dans les recoins et dans les profondeurs mystérieuses, parmi les suintements de la pierre, rampent, grouillent des bêtes visqueuses, gluantes, larves, pous de mer, cancrelats !

C'était bien bon de vivre, aussi là haut, sur la falaise; une fauvette accrochée à une touffe de casse-pierre chantait l'hymne joyeux des espaces libres, des soirées tièdes et des fraîches matinées ;... la grosse cloche de Batzt tintait, rappelant les vagues odeurs d'encens, les sons vôlés ou rugissants de l'orgue dans la demi-obscurité de la grande nef...

Adieu tout cela ; adieu les pardons de Guérande, les rondes au son du biniou ; adieu, l'air pur et le soleil ! ..

Mais, songeait-elle, que lui seraient désormais ces belles choses, sans son Loïc bien aimé !...

Pour moi, les fleurs n'auraient plus ni couleurs ni parfum, la nature se voilerait d'un crêpe, mes joies se changeraient en deuil,..

Elle regarda Loïc, qui cherchait à lire sur son front, avec une anxiété indicible, le jeu de ses pensées.

— Oh ! dit-il, maudite soit cette stupide vengeance. Je ne supposais pas qu'elle dût me coûter si cher ! Car je me suis brûlé moi-même au feu que j'ai allumé... et je t'aime, ma Jeanne-Marie, comme, je sens bien que jamais mortel ne t'aimera... Mais plutôt que de te voir renoncer aux splendeurs radieuses de la vie pour ensevelir ta jeunesse et ta beauté dans les abîmes sombres de la terre, j'aime mieux souffrir pour l'éternité.., Adieu, adieu, mon adorée !...

— Non, pas adieu, mon Loïc, car je t'aime plus que ma vie, et... je te suis !

∴

Digitized by Google

Il entrèrent enlacés dans la grotte,et l'on conte dans les veilées, entre Guérande et Le Croisic, que jamais on n'a pu savoir ce qu'était devenue Jeanne-Marie, disparue d'une façon étrange dans la journée même de ses noces.

MAXIME AUDOUIN.

PETITES NOUVELLES

A partir du 1er novembre, la *Revue* publiera une étude bio-bibliographique complète de M. Léon Séché sur M. Jules Simon. Cette étude a été écrite d'après des documents pour la plupart inédits, M. Jules Simon ayant mis à la disposition de M. Léon Séché ses papiers et sa correspondance.

—

Par suite des nécessités de la mise en pages de ce n°, la musique de la chanson des sabots de la reine Anne ne paraîtra que dans le n° du 15 octobre.

—

On nous demande de différents côtés quel est le meilleur ouvrage à consulter sur Anne de Bretagne. Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs le livre de Paul Lacroix publié chez Hurtrel, 35, rue d'Assas, sous le titre : *Louis XII et Anne de Bretagne.*

BIBLIOGRAPHIE

L'École, par M. Jules Simon, 1 vol. chez Hachette et Cie.

Dans le nouvel avertissement qu'il vient de publier en tête de la onzième édition de son beau livre, l'éminent écrivain s'élève surtout contre la neutralité de l'enseignement religieux et la laïcisation à outrance.

Cependant M. Jules Simon n'oublie pas sa préférence longtemps marquée pour les écoles laïques et il déclare qu'on a très bien fait de ne pas donner au clergé catholique la direction de nos écoles ou la domination sur nos écoles.

« Tous les citoyens, dit-il, quelque soit leur religion, doivent profiter des écoles publiques avec la même sécurité pour leur conscience et la même dignité.» Seulement, ajoute-t-il, il y a une grande difference entre exercer la domination sur les écoles et être associé dans une juste proportion à la direction et à la surveillance des écoles. Il regrette la loi de 1833, qui faisait au curé sa part d'influence dans l'école. Il assure que ce régime a produit d'excellents résultats sous le gouvernement de Juillet.

M. Jules Simon, dit le *Temps*, qui a longtemps insisté pour qu'il y eut des écoles dans tous les hameaux, se plaint qu'on ait voulu aller trop vite et faire trop beau. Il proteste contre le caractère fastueux d'un assez grand nombre de groupes scolaires. Il eût mieux valu, à son avis, faire des maisons plus modestes et payer les maîtres d'une façon plus convenable. On a agi également avec trop de précipitation pour l'éducation des filles. On ne s'est pas borné à multiplier pour elles les écoles primaires, on leur a donné des écoles d'un degré supérieur, des collèges, des lycées. C'est là certainement une tendance excellente, dont on ne peut que savoir gré à M. Camille Sée de s'être fait le promoteur, mais on a procédé, dit l'auteur, avec une regrettable étourderie. Le personnel a été recruté hâtivement et on s'est reposé plus que de raison sur la garantie des grades. On se trompe, selon lui, lorsqu'on croit avoir tout fait en exigeant des grades. M. Jules Simon n'est pas l'ennemi des grades, mais il n'en est pas plus fanatique. S'ils prouvent quelque chose, ils ne prouvent pas grand'chose. On peut avoir tous les grades et être une mauvaise institutrice, même une institutrice ignorante. La possession du grade est un renseignement pour l'administration, ce n'est pas une certitude, une tranquilité. On a tellement divisé et multiplié les grades que notre système universitaire ressemble de plus en plus à celui des Chinois. Le formalisme remplace l'intelligence. En un mot, il y a une grande différence entre des jeunes filles munies de tous leurs grades et des jeunes filles aptes à être des maîtresses et sachant enseigner. M. Jules Simon conclut de cela qu'il aurait fallu conserver, sinon en totalité, du moins en grande partie, le personnel congréganiste.

M. Jules Simon examine, en outre, dans son *Avertissement*, la question des programmes ; il les trouve tous trop chargés, aussi bien les programmes de filles que ceux de garçons, aussi bien les programmes primaires que les programmes secondaires. Ce n'est qu'un cri dans toute la France contre les programmes des lycées. Les médecins considèrent le « surmenage » comme une des causes déterminantes de la fièvre typhoïde. Les programmes des lycées de filles sont plus excessifs encore que ceux des garçons. On dirait qu'on veut les faire toutes entrer à l'Ecole polytechnique. « Le bel ouvrage à se proposer ! s'écrie M. J. Simon, que de faire systématiquement des femmes savantes ! Il nous faut des femmes aimables et des femmes utiles ».

Pour en revenir aux petites écoles, l'auteur déclare que c'est là surtout où le superflu est non seulement déplacé, mais nuisible, et il formule ainsi sa conclusion : On peut, on doit fonder des écoles du degré supérieur, mais la règle des petites écoles devrait être celle-ci : savoir peu et le savoir bien. C'est une très bonne pensée d'élever le niveau de l'instruction dans notre pays, mais il ne faut pas se dissimuler qu'à force de chercher le superflu on pourrait bien manquer du nécessaire. Nous avons de grands programmes et de petits résultats ; et les résultats sont petits parce que les programmes sont trop grands. » On ne peut nier la justesse de ces observations, qui se retrouvent d'ailleurs sous la plume de presque tous les hommes compétents en matière scolaire.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 22. | DIRECTEUR : M. Léon SÉCHÉ. | 15 OCTOBRE 1886

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

A propos du suicide du prince Melissano. — Joueurs et décavés. — Une première au Château-d'Eau. — *Juarez* et la Censure. — Le théâtre politique. — *Adam* et *Eve* aux Nouveautés.

Et voilà pourtant où le jeu conduit ! L'autre jour quand on apprit le suicide du prince Melissano et les causes qui l'avaient amené, la surprise fut générale dans le monde où l'on s'amuse. Comment ! ce prince qui menait si joyeusement la vie, à qui toutes les femmes souriaient, que chacun enviait et croyait heureux, n'était qu'un joueur de profession, qu'un chevalier du trente et quarante et de la dame de cœur ! Parfaitement, et il n'était pas le seul de son espèce. Paris est rempli de ces rastaquouères au nom sonore qui ne vivent que des hasards de la fortune. Seulement la fortune est une maîtresse capricieuse et qui se plaît à passer d'un bras à l'autre. Pendant un an, deux ans, quelquefois plus et souvent moins, elle vous comble de ses faveurs, vous avez dans votre jeu tous les atouts, alors vous êtes riche à millions, vous êtes banquier et ponte au cercle, dans la rue vous éclaboussez les passants du luxe de vos attelages, dans les salons tous les yeux se tournent vers vous. Un beau jour, sans qu'on sache pourquoi ni comment, la déveine vous saisit, il faudrait savoir s'arrêter, mais on enrage de perdre, on se raidit, on s'entête, en quelques mois on a perdu le gain de plusieurs années, on s'endette, on s'enfonce jusqu'à ce qu'on soit décavé, vidé, fini. Ah ! le jeu, quel terrible engrenage ! Sans compter que le déshonneur est au bout et que, si l'on ne paie pas ses différences au cercle dans le délai voulu, on vous affiche comme un failli, comme un banqueroutier, comme un voleur.

C'est l'histoire même du prince Melissano.

Il était venu à Paris, il y a quatre ou cinq ans, et avait eu beaucoup de peine à se faire accepter des Parisiens du hig-life. D'abord, il était assez mal bâti, et sa mise excentrique, ses allures singulières l'avaient fait prendre en suspicion. D'où venait-il ? Le nom qu'il portait était-il bien le sien ? Quels étaient ses moyens d'existence ? Telles étaient les questions qu'on se posait dans le monde où il se présentait. Mais quand on sut qu'il descendait de la famille ducale des Carracola de Naples, on ne lui demanda pas si sa bourse était pleine (et elle était à peu près vide !) toutes les portes s'ouvrirent devant lui, et il éblouit bientôt les salons de son luxe tapageur. Où donc prenait-il l'argent qu'il jetait à pleines mains par les fenêtres ? Il le prenait au jeu, car il avait une chance extraordinaire. C'était à croire qu'il ensorcelait les cartes. Pendant deux ans, il ramassa l'or à la pelle aux cercles de la rue Royale et des Champs-Elysées. Mais un jour la fortune le trahit, il perdit en quelques semaines les trois quarts de ses bénéfices. Il joua de nouveau et comme un enragé pour se refaire. Peine inutile, il ne devait plus retrouver sa première chance, et l'on raconte qu'il fut affiché, écarté du cercle de la rue Royale et qu'on poussa la cruauté jusqu'à lui refuser de croiser le fer avec lui. Autant dire que c'était un homme à la mer ! Il le sentit si bien, qu'après s'être débattu quelque temps encore contre la mauvaise fortune, il se fit sauter la cervelle. « C'est ce qu'il avait de mieux à faire », disait le soir même un de ses intimes. Ce qui prouve qu'aux yeux des joueurs de profession, la vie n'est bonne qu'autant qu'on peut s'y procurer tous les plaisirs. C'était aussi la maxime d'Epicure.

Le jour même où le prince Melissano s'en allait ainsi dans l'autre monde, le théâtre du Château-d'Eau nous donnait la première représentation de *Juarez*, la pièce de M. A. Gassier, que la censure avait interdite pendant si longtemps.

Je ne vous dirai pas si cette pièce est bonne ou

Digitized by Google

mauvaise, car il m'a été impossible d'en entendre un traître mot dans le chabanais de cette première mémorable. Ah ! mes amis, quelle tempête et quelle joie ! Depuis le *Garibaldi* du général Bordonne, chez Ballande, on n'avait pas assisté à pareil spectacle. *Garibaldi* avait été criblé de marrons, *Juarez* a été bombardé de tomates, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Les petites voitures de tomates qui roulaient ce soir-là dans les parages du Château-d'Eau avaient été absolument dévalisées, et du parterre au paradis ce n'était qu'un feu roulant de projectiles rouges et d'épithètes populaires : « Hé, va donc, tête de cochon, sale badingueusard ! » C'était Bazaine que l'on traitait de la sorte. Paul de Cassagnac aussi a été très demandé sur l'air des lampions, et il le méritait, car c'est lui qui avait en partie déchaîné cet orage.

Bref, on s'est amusé à *Juarez* comme des fous, et pour ma part je ris encore de la sortie d'un gavroche qui, voyant le héros mexicain entrer en scène avec un fusil de chasse sur l'épaule, s'écria d'une voix enrhumée : « Y a pus de lapins, mon bonhomme! »

Maintenant s'il faut vous dire toute ma pensée, je crois que dans quinze jours on ne parlera plus de la pièce de M. Gassier et que, sans le bruit fait autour d'elle par son auteur et quelques gens de lettres, la première se fût passée presque tranquillement. Est-ce à dire que j'en approuve le thème et que je donne raison au cabinet des beaux-arts d'en avoir autorisé la représentation ? Pas précisément, je suppose même que la censure ne l'a laissé passer que pour nous prouver qu'elle était nécessaire.

Il est clair, en effet, que si la suppression de la censure devait avoir pour conséquence de mettre à la scène les hommes et les choses du jour, nous serions des premiers à la regretter. Voyez-vous d'ici Gambetta, Clémenceau et Ferry, se démenant comme de beaux diables sur les planches, et nous vantant à tour de rôle les bienfaits de l'opportunisme et du radicalisme. Ce serait du joli, et l'art ferait de beaux progrès avec une pareille esthétique. Eh bien ! le *Juarez* de M. Gassier est le premier pas fait dans cette voie. Qu'on ait le droit de discuter les hommes publics de leur vivant, dans les journaux et dans les livres, nul ne le conteste, mais qu'il soit bon de les représenter au théâtre avant leur mort, voilà ce qu'on ne saurait admettre, sous peine de transformer les théâtres en salles de réunions politiques. Je comprends que M. Gassier ait été séduit par le sujet de la campagne du Mexique. Il y a là un drame aussi poignant que terrible, et les derniers moments de Maximilien qui ont déjà inspiré Jean-Paul Laurens sont dignes d'inspirer un grand poète. Mais ces évènements sont trop près de nous pour être portés à la scène. S'il ne s'agissait que de soustraire le personnage de Bazaine aux sifflets et aux huées du public, nous ne dirions trop rien encore, car on ne maudira jamais assez le traître du Mexique et le traître de Metz. Mais comment n'être pas ému de pitié à la vue de cette malheureuse impératrice Charlotte ! Pauvre femme, elle fut assez cruellement punie de ses rêves de gloire, laissons-la mourir tranquille dans le château de Laeken, sous les ombrages duquel elle erre du matin au soir, comme une folle qu'elle est, les yeux pleins de la chère image du fusillé de Queretaro !

Voilà ce que j'avais à dire de la pièce de M. Gassier. J'aime infiniment mieux *Adam et Eve*, l'opérette fantastique de MM. Blum et Toché, mise en musique par notre compatriote, M. Gaston Serpette. Ce n'est pas que la donnée en soit bien claire. L'action (s'il y en a une) ne se passe pas seulement au paradis terrestre ; les auteurs ont promené nos premiers parents, selon la Genèse, de l'Eden à Rome, de Rome en Espagne, et d'Espagne à Bougival — ce qui paraît leur faire beaucoup de plaisir. Mais Théo est si jolie dans le déshabillé d'Eve, et Albert Brasseur si comique dans celui d'Adam, qu'on oublie le vide de cette opérette, dans le ravissement des yeux et des oreilles. Je crois que les Nouveautés tiennent là un succès.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

A PROPOS DU LANCEMENT DU « HOCHE »

A l'Amiral Aube

Héros des guerres de Vendée
Dont nous fêtons le souvenir,
Dont le fer fit jaillir l'Idée,
Messagère de l'Avenir,
Qui te ramène vers ces plages
Où l'oiseau chante les naufrages
Où la salive des orages
Blanchit les rocs Armoricains?
Nos rudes grèves veulent-elles
Voir encor parmi leurs dentelles
Se mêler le sang des rebelles
Et le sang des Républicains ?...

Signale-t-on la flotte Anglaise,
Le pavillon des émigrés ?...
Pourtant il semble, n'en déplaise
Aux drapeaux blancs, aux lys sacrés,
Que depuis cent ans nos bruyères
Et nos ajoncs et nos cruyères,
La mousse de nos cimetières
Et les blés roux de nos sillons
Ont appris à ne reconnaître
Pour seigneur, pour prince et pour maître
Que le gai soleil qui pénètre
L'azur du feu de ses rayons.

N'est-il pas vrai que cette terre
Ouverte aux rénovations
Qui bégayent avec mystère
Le mot de « révolutions. »
N'est-il pas vrai que nos vallées,
Que nos collines crénelées
Que nos campagnes étoilées
Par l'or vif des genets en fleurs,
Que les granits du promontoire
Où la brise chante victoire
Aient en étudiant l'histoire
Pris parti pour les trois couleurs ?...

Digitized by Google

N'est-il pas vrai que la Patrie
Portant une blessure au sein
Tout Français naît l'âme meurtrie
Par le même coup assassin ?...
Car c'est en vain qu'on nous morcelle
Et qu'on avive l'étincelle
De quelque stérile querelle,
O chère France, tu le sais,
Si tes frontières occupées,
Avec des âmes bien trempées
Cherchent des bras et des épées,
Tous les Bretons sont des Français.

N'importe ? Il faut qu'on se souvienne :
Il faut que l'on cite, aujourd'hui
Que la nuit nous paraît ancienne,
Ceux par qui le soleil a lui.
Il faut qu'on prône leur exemple,
Il faut que l'on chasse du temple
Les faux martyrs dont l'œil contemple
L'épithaphe : « La France en deuil... »
Assez ! que la vérité vole
De bouche en bouche, et qu'à l'école
On rende à Hoche l'auréole
Qu'on avait offerte à Sombreuil.

Un monsieur inconnu, son papier à la main,
S'en allait griffonnant de chemin en chemin.
(Brizeux, *Marie*)

Humbles héros dont le silence
Ensevelissait les exploits,
Quand vous combattiez pour la France
Et pour le salut de ses lois,
Vous qui tombiez sans particule,
Ignorant comment on recule,
Bleus qui fîtes au crépuscule
L'offre d'un sang rouge et fumant,
L'aube écarte l'ombre morose,
Surgissez dans l'apothéose
Que la Bretagne vous propose ;
Car voici votre monument :

Monument qui vit et qui gronde
Entre ses remparts ruisselants,
Monument qui fait signe au monde
Que la foudre habite ses flancs.
Monument dont la marche brise
La violence de la brise,
Et qui fend l'écume surprise
Par le choc de son éperon,
Monument qui nargue l'abîme,
Pour qui la mer n'a point de cime,
Et dont la colère sublime,
A pour devise : Quiberon !... »

Digitized by Google

Monument immense, navire
Dont les formidables transports
Donnent aux vagues le délire
Et qui rugit par ses sabords :
« Je suis Hoche... Au bord de la grève
Où babillent les voix du rêve,
L'onde ordonne que je me lève.
Le front terrible et souriant,
Je suis Hoche... Sur ma paupière
L'aube renaît vaillante et fière,
Et je retrouve la lumière
De Messidor à Lorient.

Jadis Hoche en des jours de fièvre
Repoussait au son du tambour
Les émigrés au fort Penthièvre
Et les Prussiens à Wissembourg...
« Hoche » scintille sur ma proue ;
Sur mon ventre l'éclair se joue,
La Justice guide ma roue
Courant vers l'horizon songeur.
Il importe à tout peuple libre
Que ma coque où le clairon vibre
Vogue et se tiennent en équilibre
En se souvenant du Vengeur.

Je suis le « Hoche »... Je réplique
Aux nuages séditieux
En proclamant la République
Que je déploie aux vents des cieux.
J'ai pris pour pilote l'aurore ;
Ma diane claire et sonore
Hisse le drapeau tricolore
A côté du matin vermeil.
Couvert de fumée et de toiles
Je vais traînant sous les étoiles
La Marseillaise dans mes voiles,
Et mets le cap sur le soleil.

Je suis le Hoche... A mes antennes,
A mes vergues, à mes agrès
Accrochez vos flammes hautaines,
O rayons dorés du Progrès...
Hurrah ! la peur m'est inconnue,
Et si la tempête ingénue
Harcelait en trouant la nue
Mes mâts jamais exténués,
Hoche, bouclé dans sa cuirasse,
Crierait en traversant l'espace :
« C'est la République qui passe :
O flots superbes, saluez !... »

L. Durocher

HISTOIRE D'UNE FAMILLE SAUMUROISE

V

Pendant son règne de quelques mois à la tête de ce peuple mobile qui, dans l'intervalle de douze journées, avait traité Masaniello comme un monarque, comme un bandit et comme un saint, le duc de Guise déploya la qualité d'un hardi capitaine, mais non celle d'un habile diplomate. Il signa ses proclamations des titres singuliers qui suivent :

— Henri de Lorraine, Duc de Guise, Comte d'Eu, Pair de France et défendeur de la Liberté, duc de la Sérénissime et Royale République de Naples et Généralissime de ses armes.

Dans ses *Mémoires*, il accusa Cerisantes d'avoir souvent contrarié ses desseins, et de paraître avoir parfois agi pour son propre compte plutôt qu'en fidèle serviteur. S'il faut l'en croire, notre aventureux souverain prétendait se faire donner la charge de mestre-de-camp-général du peuple, que lui refusait Guise. C'était la fonction la plus importante de l'Etat, après la sienne, et il la réservait au chevalier de Guise, que le comte de Modène avait fait prier de venir à Naples seconder le duc son frère. Un simple armurier, Gennaro Annese, jouissait alors d'une grande popularité dans la ville. De son autorité privée, Cerisantes convoqua le conseil chez Annese, s'y présenta comme ambassadeur de France, et ne craignit pas d'incriminer la conduite du duc, qui, averti de la réunion, s'y rendit, et malmena fort le fils de Marc Duncan, qui souvent adressait à la cour de France des rapports qu'il ne soumettait pas tous à son maitre.

Il le servait mieux, les armes à la main. Guise opéra des sorties heureuses, débusqua les Espagnols de leurs principales positions, dégagea la ville, fit attaquer l'ennemi dans toutes les provinces par quelques aventuriers, au premier rang desquels se distingua Cerisantes. Lors de la rédaction de ses *Mémoires*, Guise était loin d'avoir conservé un bon souvenir de son ancien secrétaire. Il lui rendit justice cependant, et dit, à l'occasion du combat de Sainte-Marie-la-Nove : — « Je donnai l'ordre à Cerisantes de s'y loger sûrement ; à quoi il se porta aussi bravement qu'il avait fait à l'attaque, et la mit si bien en défense, que je l'ai toujours conservé depuis. »

Il compromettait le mérite de ses actions militaires par ses prétentions ridicules. Un jour que le duc devait aller à l'église des jésuites avec Gennaro Annese, on plaça deux carreaux avec des ornements d'or sur le tapis étalé devant leurs sièges. Guise en ayant remarqué un troisième à sa gauche, s'informa, et apprit que c'était pour l'ambassadeur de France, qui devait venir l'occuper. Guise le fit enlever, et devant l'assistance, menaça Cerisantes de l'enfermer aux Petites-Maisons s'il continuait ses folies.

Mais notre enfant de Saumur n'était pas homme à se tenir longtemps en paix au milieu de l'anarchie des partis. La charge de mestre-de-camp général fut donnée au comte de Modène. Vivement froissé, Cerisantes demanda à Guise, comme dédommagement, de lui donner le gouvernement des Calabres, avec le titre de duc. Guise l'éconduisit, en lui disant qu'il avait besoin de ses services auprès de sa personne. Furieux, et voulant passer sa colère sur quelqu'un, il s'éloigna en grondant, rencontra sur sa route un

Digitized by Google

autre des serviteurs du duc, et une discussion orageuse ne tarda pas à naître entre eux. Le comte de Modène le fit arrêter, et il resta trois semaines en prison. A la veille de tenter une nouvelle entreprise, le duc le rappela auprès de lui, et put s'apercevoir une fois de plus que si dans les affaires diplomatiques, le fils de Marc Duncan n'était qu'un ambitieux prêt à toutes les intrigues, c'était un héroïque soldat sur les champs de bataille. L'attaque aboutit à une retraite, qu'il fallut protéger. — « J'en donnai le soin au sieur de Cérisantes, qui m'arriva fort heureusement, dit encore Guise ; et en faisant mettre pied à terre à trente de mes gardes les plus résolus, ils empêchèrent l'ennemi de passer le pont. »

Enfin le prince lui accorda cette place de mestre-de-camp général, si longtemps muguettée par l'aventurier saumurois, mais qu'il lui retira bientôt après, « voyant qu'il n'entreprenait rien de considérable. »

Mécontent, et prévoyant l'insuccès prochain de l'entreprise du duc de Guise, Cerisantes prit la résolution de le quitter. Le pape Innocent X le rappelait à Rome pour lui confier le poste de camérier auprès de sa personne. Le duc lui demanda de différer son départ jusqu'après une attaque générale qu'il méditait contre les Espagnols. Cerisantes y consentit sans peine, et voici comment les *Mémoires* de Guise racontent le combat du 12 février 1648, qui coûta la vie à notre héros :

« Cerisantes arrivant sur l'heure en riant, fort satisfait de ce que les choses ne réussissaient pas comme je le souhaitais, me dit : — « Vous n'avez point d'officiers qui vaillent, vous ne ferez rien sans moi. Mais si je vais là-bas, je remettrai toutes choses, et forcerai assurément les retranchements que les ennemis défendent encore. » — Je lui répondis en colère : — « Souvenez-vous qu'un homme qui se vante comme vous faites, et qui méprise si fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou se faire tuer. » Il y courut aussitôt, et l'émotion, ou quelque nécessité pressante l'ayant obligé de mettre chausses bas derrière une muraille, il reçut une mousquetade qui lui emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrène se mettant, il mourut trois jours après. Et pour pousser sa vanité jusques au bout, il me choisit pour exécuteur, faisant en fondation, donation ou legs pieux, plus de 25,000 écus, quoiqu'il n'eut pas un quart d'écu de bien. »

Il y a là plus que de l'exagération, et les *Mémoires* de Guise exagèrent singulièrement les fautes des autres pour amoindrir les siennes. On accusa le comte de Modène de l'insuccès de cette dernière expédition de Cerisantes, qu'il haïssait, et qu'il ne seconda pas comme il en avait reçu l'ordre. Il voulait le perdre, et fut peut-être cause de sa mort. Quoiqu'il en soit, Cerisantes mourut, non pas trois jours, mais quinze jours après avoir été blessé, le 27 ou le 28 février. Il ne se croyait pas dangereusement atteint, et pour finir comme il avait vécu, il écrivit à Chapelain, à la gloire éphémère duquel les *Satires* de Boileau avaient porté de non moins cruelles blessures, qu'il était blessé au talon, « et qu'au moins s'il mourait, il mourrait comme Achille. » Il composa une inscription latine pour être mise sur son tombeau, qu'il demanda que l'on plaçât dans l'église de la *Madonna del Carmine*, et où il disait qu'il s'était dévoué pour la liberté des peuples de Naples.

Sainte-Hélène entreprit de venger la mémoire de son frère, et dans une apologie restée manuscrite, mais qu'il communiqua à Bayle, s'appliqua à répondre aux assertions mensongères à son avis, que contiennent les *Mémoires* du duc de Guise et ceux du comte de Modène. Selon lui, Cerisantes était « homme du roi de France, et non pas au service du duc. » Qui sait s'il n'était pas placé auprès de ce dernier par Fontenay-Marcueil pour observer ses actions et en rendre compte à la cour de Louis XIV ? Le jeu double du fils de Marc Duncan expliquerait les amères récriminations de Guise contre celui qu'il croyait être son serviteur, tandis que celui-ci ne reconnaissait pour maître que le roi de France. En somme, c'étaient deux aventuriers qui jouaient au plus fin et cherchaient à se tromper, ne se servant l'un de l'autre que sous bénéfice d'inventaire. De là la sourde mésintelligence qui ne tarda pas à exister entre eux, de là par suite les accusations au moins exagérées que dans leurs *Mémoires* Guise et le comte de Modène font peser sur Cerisantes.

Ni la moralité, ni le patriotisme n'existaient, à une époque où l'on voyait sans trop d'étonnement Turenne et Condé combattre tour à tour contre les Espagnols, ou à leur tête contre la France. Aussi faut-il se garder de se montrer sévère avec les hommes du dix-septième siècle. Officier de fortune toujours disposé à se lancer dans toutes les aventures, modifiant ses convictions religieuses suivant les nécessités du moment, et prêt à mettre son épée aux services de la Suède, de la Pologne, de la Turquie, de Venise ou de Naples, comme au service de la France, on n'est pas un homme ordinaire lorsque l'on a mérité d'obtenir successivement la confiance de Richelieu, Oxenstiern, Mazarin, Grotius, Fontenay-Mareuil, Innocent X, des Arnauld, et de tant d'autres personnages éminents de la première moitié du dix-septième siècle. Mortellement frappé à l'âge de trente-cinq ans, Cerisantes en avait vécu dix aussi agitées, aussi remplies que le sont d'ordinaire les plus longues existences humaines; et s'il ne fût pas mort avant l'heure, on peut croire qu'il eût fini par se conquérir une grande place parmi les hommes de son temps.

Sainte-Hélène, moins brillant que son frère, demeura fidèle à sa religion, parvint à s'échapper de France après la révocation de l'Edit de Nantes, se réfugia en Angleterre, et mourut à Londres, en 1697.

Quant au duc de Guise, aventurier de plus haute volée, il se vit bientôt abandonné et trahi par ceux qui l'avaient accueilli avec tant d'enthousiasme. Il

Digitized by Google

tomba dans une embuscade, fut fait prisonnier, et conduit en Espagne où il demeura quatre ans captif. En 1652, il obtint sa liberté à la sollicitation du prince de Condé, qui persuada au Conseil de Madrid que le duc de Guise le seconderait utilement dans la guerre qu'il faisait alors à la cour de France, à la tête des armées espagnoles. Le duc promit et jura tout ce qu'on voulut ; mais une fois libre, il viola sa parole avec un sans façon tout princier, et refusa de suivre Condé dans sa trahison en se mettant à la tête de ces Espagnols qu'il avait combattus à Naples, et qui l'avaient retenu prisonnier pendant quatre ans dans la tour de Ségovie.

Eugène Bonnemère.

L'ANGEVINE

—

L'ORPHELINE

Encore un épisode de la dernière étape ; c'est peut-être le plus douloureux.

Le 18 décembre, à la tombée de la nuit, un pêcheur d'Oudon ramenait au rivage, parmi d'autres épaves du même genre, une moitié de tonneau du fond duquel s'agitaient deux petites mains blanches qui battaient l'air avec des vagissements désespérés. C'était une pauvre petite fille que ses parents avaient dû confier à la Loire, dans les affres du naufrage, car elle était enveloppée dans une méchante veste vendéenne, trouée, déchirée, usée jusqu'à la corde, et sur le côté gauche de laquelle se voyait encore un cœur rouge surmonté d'une croix.

Le pêcheur, qui était père de famille, prend l'enfant dans ses bras et le porte à sa femme qui n'a rien de plus pressé que de jeter dans l'âtre une bonne brassée de sarment. L'enfant était gelée des pieds à la tête et n'avait qu'un cri ; aussitôt qu'elle se fut réchauffée à la flamme elle cessa de crier et dit ; Mam.... man ! C'était une ravissante petite fille, âgée de quelques mois seulement, avec de jolis cheveux blonds comme ceux des poupées, des petites mains potelées et des petits pieds mignons, pleins de trous roses dans les chairs. Tout d'abord elle eut une mine effarée ; elle chercha à descendre de dessus les genoux de la femme, regarda autour d'elle, comme pour se reconnaître, et, voyant accroupis dans la cendre deux ou trois gamins qui lui faisaient risette, elle ébaucha un gracieux sourire et se mit à promener sa petite main sur la joue de sa mère adoptive : elle était déjà acclimatée.

— Chère petite, dit la femme, quel malheur de n'avoir plus de mère !

— C'est une petite sœur à nous, dis, maman ? reprirent les enfants... comme elle est mignonne ! nous l'aimerons bien !

Et ils l'embrassèrent, et la petite leur répondit avec des jaseries à bouche que veux-tu.

Le pêcheur paraissait aussi content que s'il avait gagné sa fortune. Accoudé sur la chaise de sa femme, il regardait par dessus son épaule, avec des yeux humides de joie, le doux spectacle de cette bambine riant à ses enfants comme si elle avait été bercée sous le même toit, depuis sa naissance.

— Eh bien ! lui dit sa femme, que décides-tu pour cette petite ?

— Nous la garderons, pardine. Je t'avais toujours demandé une fille, tu ne m'a donné que des gars, le bon Dieu nous sert à souhait... tu n'auras pas la peine de la faire, voilà tout. Quant à moi, je donnerai un coup de filet de plus dans la rivière et je retrouverai mon compte, n'est-ce pas la mère ?

Ce disant, il prit un baiser à sa femme qui le lui rendit longuement, pour le remercier de son adoption généreuse. Alors, les enfants se disputèrent à qui bercerait la petite sœur pour lui faire faire dodo, et la maman les mit d'accord en leur disant qu'ils la berceraient chacun à leur tour.

On descendit du grenier un berceau d'osier ; le pêcheur remplit les *ballins* de paille fraîche, atteignit une paire de langes au haut de l'armoire et les mit à chauffer devant le feu, pendant que la mère s'occupait à déshabiller la petite.

Tout-à-coup, elle jeta un cri de surprise : elle venait de découvrir dans la chemisette de l'enfant une petite chaîne en or à laquelle était suspendu un médaillon en or aussi, garni de perles fines. On ouvre le médaillon : c'était un portrait de femme, la mère, sans doute. Cette femme avait grand air et ressemblait par son arrangement aux dames de la cour : fichu Marie-Antoinette, gorge à moitié nue, cheveux relevés en pyramide avec une rose sur le côté.

— Nom d'un petit bonhomme, quelle jolie femme ! dit le marinier.... fais voir ça !.... Pardine, si c'est la mère ! regarde un peu comme la gamine lui ressemble : c'est elle toute crachée, ma parole... V'là l'histoire : ces gens-là auront pris parti pour les chouans : le mari se sera fait casser la tête quelque part, comme un imbécile, et la femme acculée avec les Vendéens à la rivière se sera jetée à l'eau à Ancenis, en abandonnant la petite à la grâce de Dieu !... en v'là d'un roman !

— Tu arranges cela à la couleur de ton esprit, mon pauvre homme, qui te dit que les parents soient des Vendéens ?

— J'espère que ça se voit de reste ; et le veston avec son cœur rouge ? et le portrait de cette belle madame ? et la chemisette de la petite ? est-ce que les gens de notre sorte emmaillottent leurs *quenots* dans de la dentelle ? qu'un jour la mignonne vienne à être reconnue, tu verras si je me trompe !

Le marinier parlait d'or, aussi sa femme finit-elle par lui dire qu'il pourrait bien avoir raison.

Quoi qu'il en soit, cette découverte ne laissa pas que de les intriguer beaucoup. Les pauvres gens sont ainsi faits qu'ils s'apitoient plus facilement sur le

Digitized by Google

malheur des riches.

On éleva donc l'enfant avec toutes sortes de précautions ; ni les soins ni les caresses ne lui manquèrent ; quand elle commença à mettre ses petits pieds l'un devant l'autre. le marinier lui acheta une belle petite charrette pour la faire marcher plus vite, et les enfants ses petits frères se chargèrent de l'amuser. On lui avait donné le nom d'Isabelle, et comme toute la ville d'Oudon connaissait sa malheureuse histoire, c'était à qui l'aurait le plus gâtée parmi les femmes. Plusieurs fois les nobles des alentours offrirent au pêcheur de la prendre tout à fait chez eux, mais le vieux marin d'eau douce n'entendait pas de cette oreille-là. Oh! mais non, c'était sa fille, il l'avait sauvée de la mort, il la garderait tant que le bon Dieu la lui laisserait.

Toutefois, il acceptait volontiers les secours qu'on lui faisait passer pour elle ; il était si heureux quand il pouvait lui acheter une belle robe, de beaux petits souliers et des bonbons et des joujoux ! Sa seule préoccupation, son unique souci, c'était qu'Isabelle ne manquât de rien ; aussi travaillait-il dur et ferme tout le long de la semaine. Dès le matin, il était dans sa toue et jetait ses filets en Loire; si la pêche était bonne, il rentrait avec une figure épanouie, en fredonnant une chanson.

— Allons, disaient les bonnes gens, le poisson a donné ce matin, Jacques est en joie.

Et Jacques tapait dans la fenêtre avant d'entrer, et quand il avait déposé son fardeau, il prenait Isabelle sur ses genoux et lui disait, en lui passant sa barbe grise sur les joues, sur les yeux, sur toute sa petite frimousse.

— Papa achètera dimanche une belle poupée à Isabelle.

— Oui, oui, une grande poupée, criaient ses petits frères.

Car les pauvres enfants étaient aussi joyeux qu'elle des joujoux qu'on lui donnait. Pensez donc : on leur avait dit tant de fois que cette petite sœur était un ange du bon Dieu, et qu'elle s'en irait s'ils lui faisaient du chagrin ; eux-mêmes s'étaient si joliment disputés à qui la bercerait, le premier jour, qu'ils se seraient bien gardés de lui causer de la peine. Et puis, Isabelle avait bon cœur et partageait toujours avec eux ; souvent même leur part était la plus grosse, et dame, ces choses-là ne s'oublient pas entre enfants.

En grandissant, la petite fille devint jolie comme un cœur ; vers la quinzième année surtout sa ressemblance avec la dame du médaillon devint frappante : mêmes yeux bleus, même coupe de visage, même fraîcheur de teint, même distinction. « Une vraie tête de vierge ! » disaient les bonnes femmes. Aussi comme le papa se carrait le dimanche dans les rues d'Oudon avec sa fille à son bras ! Le vieux pêcheur ne perdait pas un pouce de sa taille et de temps en temps tournait l'œil du côté d'Isabelle, comme pour dire aux gens de la ville: Regardez-moi cela si c'est beau !

Isabelle était toute heureuse des attentions de son père pour elle et faisait en sorte ne n'être jamais en reste avec lui ; par exemple, quand ils allaient à l'église, c'est elle qui courait lui chercher une chaise, qui lui donnait l'eau bénite en entrant et en sortant ; à table, elle s'arrangeait toujours de façon à lui laisser les meilleurs morceaux, d'accord en toutes choses avec sa mère qui trouvait que tout ce qu'elle faisait était bien fait. Bref, c'était l'orgueil et l'âme de la maison. Mais aussi quel chagrin quand il se fallut quitter ! Isabelle n'avait reçu jusqu'à quinze ans qu'une instruction primaire ; elle savait lire, écrire, compter, mais c'était tout, et le bonhomme s'était laissé dire vingt fois par les gens riches qui s'intéressaient à Isabelle que cela n'était pas suffisant pour une demoiselle, du moment qu'il voulait en faire une demoiselle.

— Je ne veux pas, répondait-il à ceux qui lui reprochaient de l'élever grandement, je ne veux pas que le jour où elle retrouverait sa famille, on m'accuse d'avoir voulu faire d'elle une paysanne, et je mangerai plutôt mon pain sec pour qu'elle reçoive une éducation en rapport avec sa naissance.

Il l'envoya donc en pension à Nantes chez les Ursulines où elle fut choyée, gâtée, entourée de petits soins par toute la noblesse du cours Saint-Pierre. Plusieurs familles lui ayant offert de payer la pension d'Isabelle, il n'accepta qu'à la condition que l'argent lui serait remis et que les sœurs n'en sauraient rien, tant il était jaloux des droits que sa qualité de père adoptif lui avait donnés sur sa fille. Tous les mois il faisait le voyage d'Oudon à Nantes en bateau, tantôt avec sa femme, tantôt avec ses enfants, et il fallait voir s'il était chargé de douceurs et de provisions de toute sorte, et s'il était triomphant en embrassant « la mignonne » — c'était son mot de prédilection. On n'entendait que son bon gros rire dans le parloir.

— Tiens, voilà pour tous tes petits déjeuners ; voilà pour tes collations ; tu mangeras ça au dortoir ; tu grignoteras ça en récréation... Comme tu est belle ! embrasse donc ton vieux bonhomme de père !... es-tu contente?... ne te manque-t-il rien?... tu sais, si tu avais besoin de quelque chose, écris-nous, je t'apporterai ça... Et puis, presse toi d'être bien savante, car la maison est grande depuis que tu es partie, et le père et la mère s'ennuient !

Pendant une heure entière il ne tarissait pas en recommandations, en caresses.

Ce n'était qu'au dernier coup de cloche de la récréation, et parce qu'il ne pouvait faire autrement qu'il se décidait à quitter sa fille. Alors il se rabattait sur la première religieuse venue, lui parlait à cœur ouvert de sa chère petite Isabelle, s'informait du régime qu'elle suivait, de la règle qui lui était imposée, défendait bien qu'on la fit trop travailler, et quand il avait fini, il prenait la porte et remontait dans son bateau avec ses paniers vides et ses yeux pleins de larmes : le soir il rentrait à Oudon et le lendemain il se remettait au travail en pensant que dans un mois

Digitized by Google

il reverrait la mignonne.

Tous ces marins ont des cœurs de mères.

Cependant Isabelle ne s'ennuyait pas trop à Nantes; la vie qu'elle menait était toute nouvelle pour elle,et, quoique étant moins intime que celle d'autrefois, elle y trouvait chaque jour plus de charme, plus d'agrément. Elle avait des amies, elle sortait, elle allait dans le monde.Toutes les fois qu'il y avait une soirée, une fête sur le cours, on l'envoyait chercher.On espérait ainsi la faire reconnaître, car, chose curieuse, personne, depuis tantôt dix-huit ans, n'avait pu débrouiller l'écheveau mystérieux de sa naissance.

Le cours Saint-Pierre était à cette époque ce qu'il est encore aujourd'hui : une enfilade de petites chapelles royalistes où l'on ne pénétrait qu'en montrant patte blanche. Les femmes étaient guindées comme du temps de Louis XIV et ne parlaient que du Roy et de leurs confesseurs ; les hommes étaient ennuyeux comme plusieurs jours de pluie et ne juraient que par l'armée de Condé. Petite noblesse de province, momifiée dans le souvenir de ses priviléges perdus, se donnant des airs de puritaine et connaissant le jeu des portes secrètes qui s'ouvrent dans les alcôves; ne mettant jamais le pied au théâtre, pour ne pas se mêler aux bourgeois, aux manants; mais potinant, politiquant à bâtons rompus entre une tasse de thé et la critique du dernier sermon de monseigneur.

Isabelle fut quelque peu désorientée en entrant dans ces salons froids comme glace où les invités marchaient sur la pointe du pied avec la raideur solennelle des huissiers de grandes maisons. On lui dit que c'était là le genre du monde aristocratique ; qu'il ne convient pas aux femmes de haute naissance d'avoir la pétulance, la vivacité, l'enjouement de petites bourgeoises; que le sourire ne devait jamais éclater, mais seulement découvrir à moitié les perles blanches de la bouche; que la conversation devait toujours être réservée, les mots passés au crible; enfin qu'une femme comme il faut, ayant du sang noble dans les veines, devait bien se garder d'échouer dans le lieu commun de la simplicité et de l'abandon.

Tout cela surprit étrangement Isabelle qui jusquelà s'était complètement abandonnée à la gaieté de son caractère et qui avait eu son franc-parler avec sa famille d'Oudon et ses bonnes amies de Nantes.

Elle eut beau s'étudier, s'observer, elle ne put prendre le pli de cette vie mausade et désœuvrée. Aussi, quand elle était invitée à quelque soirée, sur le cours, s'arrangeait-elle de façon à se ménager un coin, dans une embrassure de fenêtre, où elle pût causer et rire à son aise avec ses camarades de pension et quelques jeunes gens de la ville.

C'est dans une de ces petites parlottes familières qu'Isabelle séduisit avec sa grâce et sa beauté touchante un jeune et riche comte du Poitou.

Un soir, après un dîner d'apparat où leurs yeux s'étaient rencontrés et compris, le jeune homme prit le bras de la jeune fille et lui dit tout bas à l'oreille, en la conduisant au salon, qu'il avait besoin de lui parler.

Rendez-vous fut pris pour dix heures dans l'embrasure de la dernière fenêtre du salon et je ne surprendrai personne en disant qu'Isabelle s'y trouva la première.Si l'exactitude est la politesse des rois,elle pourrait également servir d'épigraphe au manuel des amoureux.

— Il y a bien longtemps, lui dit le comte, que j'entends parler de vous, mademoiselle. Je sais toute votre histoire, et, comme elle ressemble en bien des choses à la mienne, vous m'êtes devenue si sympathique que je ne puis résister au désir de demander votre main.

— Ma main ! répartit vivement Isabelle, y songez-vous, monsieur le comte ?

Vous êtes riche et moi, telle que vous me voyez dans cette toilette de pensionnaire, je suis à la charge de mon père et de ma mère adoptifs. Il y a entre vous et moi une trop grande distance, au double point de vue du nom et de la fortune, pour que je devienne un jour votre femme.

— Je vous aime, ma chère Isabelle, et c'est la meilleure raison que je puisse vous donner pour justifier mon choix.

— Mais vos parents ?

— Je n'en ai plus, je suis comme vous, orphelin.

Isabelle le regarda dans les yeux, d'un air attendri, et, lui prenant affectueusement la main :

— Je comprends mieux maintenant, dit-elle. Si votre infortune vous a fait prendre la mienne en compassion, je n'ai plus qu'à vous remercier de tout mon cœur du noble sentiment qui vous conduit, de la générosité, de la délicatesse de vos intentions. Seulement je ne puis accepter sans le consentement de mes parents.

— Je le conçois, aussi ai-je l'intention de les aller voir dès demain ; mais auparavant je tenais à vous sonder, ma chère Isabelle, pour voir si l'idée d'être un jour Madame la Comtesse ne vous serait pas désagréable.

Isabelle le regarda sur ce mot, et prenant son petit sourire de jeune fille espiègle et mutine :

— Très désagréable, monsieur le comte, à telle enseigne que j'ai bonne envie de décliner cet honneur... Faut-il ?

— Vous me rendriez malheureux pour toute la vie.

— Aussi pour ne pas encourir une aussi lourde responsabilité, vous dis-je tout de suite : monsieur le comte, j'accepte d'être un jour madame la comtesse... Etes-vous content ?

— Merci, ma chère Isabelle, demain j'irai à Oudon.

Le lendemain, le jeune comte frappait à la porte du pêcheur et lui faisait sa demande.

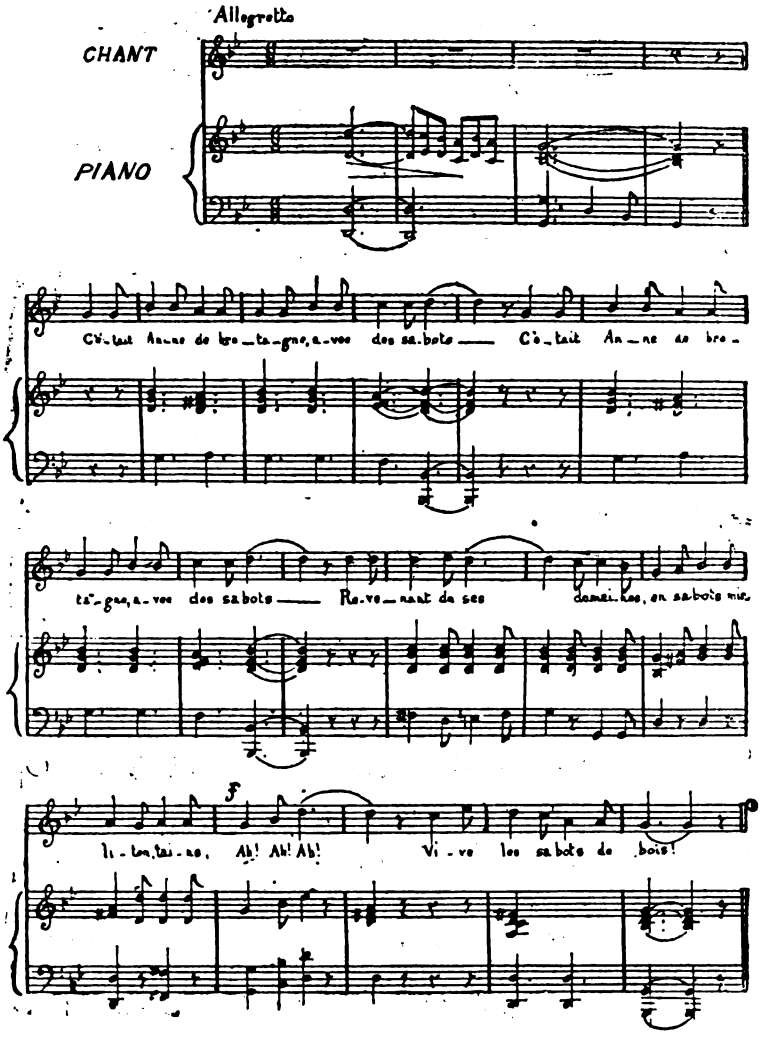
— Mais vous n'y pensez pas, mon beau Monsieur, lui dit le bonhomme, levant les bras en l'air,en signe de surprise; la mignonne n'a que ses yeux pour tou-

Digitized by Google

LES SABOTS D'ANNE DE BRETAGNE

Chanson recueillie
PAR **M. ORAIN**
—
Notée
PAR **M. LEGRAND**

Accompagnement de piano
Fait par **M. HUNAUT**



Les paroles de cette chanson ont été publiées dans le numéro du 15 septembre, consacré à la Reine Anne.

—

Nous informons nos lecteurs que nous faisons tirer à part, sur beau papier teinté, avec l'encadrement si joliment illustré de M. Eug. Le Mouël, la *Chanson des Sabots*, paroles et musique.

Ce placard sera mis en vente dans quelques jours au prix de **0,75 centimes**.

Digitized by Google

te fortune ; je sais bien qu'il n'y en a pas de plus beaux sous la calotte du ciel, mais comme dot, vous conviendrez que c'est maigre.

— Cela me suffit, mon brave. Je fais une bonne action et non une affaire en ce moment. Je connais tout l'amour que vous portez à Isabelle, et pour vous récompenser je vous propose de vous emmener tous avec elle dans mon château,

— C'est trop de bonté de votre part, mon beau Monsieur, et je n'en demande pas tant pour être heureux. Faites seulement le bonheur d'Isabelle, je vous en serai toute ma vie reconnaissant.

Alors, on causa des apprêts de la noce, des dépences nécessaires, du jour et du lieu de la cérémonie ! Le comte désirait que le mariage fût célébré à Nantes, mais le bonhomme voulut que la chose se fît à Oudon, afin que toute la ville fût témoin de sa joie et le vît conduire sa chère mignonne à l'église. Quel triomphe pour elle et pour lui ! comme il allait se rengorger dans quelques jours en donnant le bras à la petite comtesse ! comme il se trouvait payé du coup de ses peines et de ses sacrifices ! « Voilà ce que c'est, disait-il tout haut à qui voulait l'entendre, si j'avais écouté Pierre et Paul, il y a dix-huit ans, j'aurais abandonné la petite aux enfants trouvés. La belle avance ! elle aurait été malheureuse toute sa vie, et moi je n'aurais pas eu la conscience tranquille..., tandis qu'à cette heure la voilà comtesse et propriétaire d'un château... et je suis son père ! »

Son père ! il fallait voir si le pêcheur mordait là-dedans et si la bonne femme opinait du bonnet à chaque mot de son bonhomme.

On fit donc les noces à Oudon, avec un déploiement de luxe extraordinaire ; seulement, comme il n'y avait pas dans la ville d'appartement convenable pour recevoir les nouveaux époux, il fut convenu qu'ils passeraient la première nuit dans un château voisin.

Le soir venu, le jeune comte conduisit la belle épousée dans la chambre nuptiale, où les demoiselles d'honneur les laissèrent seuls, après avoir assisté à l'enlèvement de la couronne de la mariée.

Rien de plus touchant que cette cérémonie faite dans le silence de la nuit, à la clarté des flambeaux. C'est le mari qui suivant une coutume symbolique, est chargé d'enlever la couronne. La femme va au-devant de lui, baisse la tête, comme un agneau déjà prêt pour le sacrifice ! lui, d'une main tremblante, enlève une à une les épingles qui retiennent la couronne au voile, et, quand il a fini les demoiselles d'honneur se retirent, et l'épouse va s'étendre sur le lit nuptial comme sur un autel.

Dès que le jeune comte eût enlevé la couronne d'Isabelle, il se jeta à ses genoux, lui prit les mains dans les siennes et les porta fièvreusement à ses lèvres ; puis il l'enlaça de la caresse heureuse de son regard et lui dit d'une voix douce, pleine de tendresse et de désir : « Que tu es belle, ô ma bien aimée ; c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! »

— Oui, mon ami, mais je ne sais pourquoi vous me faites peur ; vous m'embrassez et je tremble... est-ce la nuit ? est-ce l'excès du bonheur ? Soutenez-moi, je me sens défaillir !

En disant cela elle se laissa tomber sur le bord du lit ; une sueur froide inondait son visage, ses mains étaient glacées ; elle s'évanouissait, elle était évanouie.

Le comte s'empressa d'ouvrir la fenêtre et de lui délacer la poitrine ; elle revint doucement à elle, il lui mit je ne sais combien de baisers sur les yeux sur la bouche, sur la gorge entr'ouverte, et se prit à jouer voluptueusement avec la chaîne d'or du fameux médaillon, car Isabelle le portait toujours au cou, depuis que le pêcheur l'avait sauvée des eaux.

Tout à coup le comte poussa un cri !

— Ma mère ! c'est ma mère !

Il venait de la reconnaître dans le portrait du médaillon.

Isabelle se leva sur son séant, et regardant le comte avec des yeux effarés :

— Que dites-vous là, mon ami ?

— La vérité, ma chère Isabelle, et la preuve, la voici : comparez la miniature que vous portez au cou avec celle que je porte à ma chaîne de montre : c'est une seule et même personne, n'est-il pas vrai ? quelle étrange et douloureuse histoire. Ainsi, vous êtes ma sœur et je vous ai épousée ce matin, et tout à l'heure j'allais..... Ah ! Dieu soit loué d'avoir mis l'ombre de notre mère entre vous et moi, avant que tout fût consommé !

Et comme Isabelle doutait encore et n'en pouvait croire ses yeux.

— Oui, vous êtes ma sœur, la petite fille que je croyais morte avec maman. J'avais huit ans quand vous vîntes au monde en pleine guerre de Vendée. Mon père traînait sa femme avec lui et c'est grâce à une vieille tante qui m'avait recueilli que je dois de vivre encore. Mon père fut tué à la bataille de Laval et ma mère suivit l'armée vendéenne, avec sa fille dans ses bras, jusqu'à la fatale déroute d'Ancenis... où elle disparut. Qu'étiez-vous devenue ? je le sais maintenant. Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas appris hier, vingt-quatre heures plus tôt ? La destinée de l'homme est parfois bien terrible !...

En achevant ces paroles, il fondit en larmes.

Isabelle qui ne doutait plus, l'attira vers elle et lui dit doucement avec des sanglots dans la voix.

— Ne pleure plus, mon cher ami, nous sommes unis l'un à l'autre par les liens du sang que ce soit comme frère et sœur, au lieu de l'être comme mari et femme, qu'importe après tout ? nous en aimerons-nous moins pour cela ?... ne pleure donc plus, je t'en prie, et ne donnons à personne la clé de ce mystère. Nous nous en irons dès demain dans nos terres du Poitou et nous y vivrons paisiblement, mariés devant les hommes, frère et sœur devant Dieu. Quant à mes parents adoptifs, nous les emmènerons avec nous et

Digitized by Google

tu leur diras là-bas en arrivant, car je n'ai rien à leur cacher, après les sacrifices qu'ils ont faits pour moi, tu leur diras:

— « Père, réjouissez-vous, Isabelle a retrouvé sa famille, vous m'aviez donné une femme, je vous ramène une sœur... »

Que penses-tu de cette proposition ?

— Elle est excellente, ma chérie, et j'y souscris des deux mains.

— C'est égal, dit le vieux pêcheur, en apprenant la fin de cette histoire, j'avais rêvé pour la mignonne des notes plus gaies que celles-là.

LÉON SÉCHÉ

A TRAVERS L'ALLEMAGNE

NOTES D'UN BRETON

(Suite) (1).

Sommaire. — Une soirée chez le comte Holstein. — Le prince Léopold de Bavière et la littérature française. — Une poésie inédite de la comtesse Papnheim. — Souvenir de la guerre de 1870.

Brillante réception chez le comte Holstein. Les vastes salons de son élégant hôtel étaient remplis de noms les plus connus de l'aristocratie bavaroise. Grâce à des circonstances personnelles et à mes relations spéciales et intimes avec une princesse aimable et très aimée, j'avais eu l'honneur de recevoir une invitation. Ce n'était pas sans une certaine crainte que j'osais m'aventurer dans ce monde aristocratique d'ordinaire si exclusif et si jaloux des préséances sociales. Heureusement, ma bonne fortune me suivit encore là, en me faisant trouver dans ces riches salons quelques personnes de connaissance, sans titre de noblesse, mais appartenant à l'élite du monde littéraire et financier. D'ailleurs, je tiens ici à rendre hommage à l'exquise bienveillance et à l'affabilité que j'ai toujours rencontrées dans ce monde aristocratique. Plusieurs fois, j'avais décliné le plus poliment possible les plus aimables invitations : je craignais d'être reçu froidement en ma qualité de Français. Vite je me suis aperçu que mes craintes étaient mal fondées.

D'abord les souvenirs de l'année terrible deviennent de plus en plus lointains; et puis, il faut surtout remarquer que, dans les familles aristocratiques de l'Allemagne, l'éducation est française, en grande partie du moins. Pas une jeune fille, appartenant à ces familles, qui ne parle parfaitement notre langue. Visitez les salons, les bibliothèques de ces familles : vous y trouverez partout quelque revue ou journal français, surtout des romans, toujours en français.

Un des grands libraires de Munich, M. Palm, me disait un jour qu'il écoulait chaque mois un nombre incalculable des romans français les plus nouveaux et les plus lus, ajoutant que c'était surtout le monde aristocratique qui les lui achetait. Je lui demandai quelles sortes d'ouvrags avaient les préférences de ces liseurs infatigables : « En ce mo« ment,- me répondit-il, — c'est ce qui paraît dans la *Nou« velle Revue* qui est le plus demandé, avec les ouvrages « d'Emile Zola. »

Quoi qu'il en soit de ces préférences littéraires, ce qui est certain, c'est que notre belle langue française est parlée dans les salons allemands mille fois mieux que la langue allemande dans nos salons français. Il en résulte donc qu'un Français ne se trouve pas étranger dons un salon aristocratique de l'Allemagne.

Quant à moi, je n'ai eu qu'à me féliciter d'avoir eu le courage d'accepter quelques invitations dans ce monde élégant : jamais je ne m'y suis aperçu de ma qualité d'étranger, si ce n'est qu'on a eu souvent plus de prévenances à mon égard.

Aussi étais-je heureux de répondre ce soir à l'invitation du comte Holstein, dont le grand salon vient de voir défiler les noms les plus connus du monde politique. Quelques souvenirs me restent de cette soirée : j'ai hâte de les confier à mon cahier de notes.

Quand la procession de visiteurs se fût un peu écoulée, des groupes se formèrent, comme c'est partout l'usage, et bientôt il y eut autant de conversations différentes que de groupes. J'eus la bonne fortune de me trouver avec le comte Holstein, le prince Léopold de Bavière, et M. de Lutz, si connu dans le monde politique. Ce coin du grand salon était réservé aux personnes sérieuses et tranquilles, tandis que dans un salon voisin la jeunesse trouvait à se distraire. Bref, j'avais donc l'honneur de me trouver en tête-à-tête avec le groupe le plus honorable. Sur une petite table près de nous, il y avait quelques livres de luxe, une revue et quelques journaux. C'étaient la *Nouvelle Revue*, le *Figaro*, le *Temps* et le *Journal des Débats*. Naturellement, la conversation devint bientôt politique : j'eus le plaisir, pendant une bonne heure, d'entendre ces nobles personnages discuter les avantages et les qualités de la *Nouvelle Revue* et de ces trois journaux français.

D'abord ce furent quelques réflexions un peu malicieuses au sujet de la société de Berlin. L'auteur inconnu de ces pages intéressantes s'était permis quelques indiscrétions sur le compte d'un cousin du comte H..., le baron de Lerchenfeld. Ces indiscrétions et quelques autres furent discutées, et finalement le comte H.., dit que personne n'en voulait à l'aimable directrice de la *Nouvelle Revue*, et qu'après tout ces indiscrétions ne péchaient pas par inexactitude.

Puis vint une longue discussion à propos du *Figaro* et des deux autres journaux. Le prince Léopold de Bavière fit une courte réflexion, expliquant parfaitement ce que les hautes classes, en Allemagne, pensent de ces grands journaux français : « Le *Figaro*, — dit-il, c'est l'esprit du bou« levard des Italiens qui vient nous distraire un quart « d'heure par jour; le *Temps* et le *Journal des Débats*, « c'est la France sérieuse et politique qui nous parle. » Ensuite, on compara ces grands journaux aux principaux journaux allemands. Le prince L... prétendit que nos journaux perdaient beaucoup en n'ayant pas de correspondants à l'étranger, et qu'en agissant ainsi, ces journaux étaient dans l'impossibilité de juger exactement ce qui est et ce qui se fait hors de France. Je ne savais trop quoi répondre à ces critiques : j'avais bien ouï dire que le *Temps* et le *Journal des Débats* avaient leurs correspondants, mais j'avais mille fois ouï dire aussi que les correspondants étrangers du *Figaro* ne s'éloignaient guère des grands boulevards de Paris.

Je ne pouvais que reconnaître la supériorité incontestable des grands journaux politiques allemands et anglais, à certains points de vue du moins. Je pus ajouter que le *Temps* et le *Journal des Débats* pouvaient rivaliser avec les journaux étrangers dont nous parlions. Quant au *Figaro*, l'im-

1. Voir les numéros 13, 14 et 16 de la *Revue*.

Digitized by Google

mense majorité de ses lecteurs se souciant fort peu de ce qui se passe ou se dit à l'étranger, il se renfermait, autant que possible, dans la partie du monde qui s'étend du boulevard Montmartre à la Madeleine.

Rien d'intéressant comme d'entendre ces étrangers parler de nos journaux, de notre littérature, de nos hommes politiques surtout. Pendant une grande heure, ce fut un feu roulant de critiques amusantes, de plaisanteries aimables. Sûrement cette heure-là fut une heure sérieuse ; mais je puis dire qu'elle fut bien courte pour moi. En écrivant ces lignes, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, c'est que les hautes classes, en Allemagne, nous connaissent beaucoup mieux que nous ne les connaissons. Depuis la guerre, nous avons fait quelques progrès ; nous sommes devenus un peu moins dédaigneux à l'égard de l'étranger, et nous avons fini par voir que nous n'étions peut-être pas les premiers en toutes choses, les seuls à posséder ce qu'il y a de mieux, en un mot le premier peuple du monde. Il me souvient qu'on nous enseignait cela lorsque j'étais au collège. Ah ! quelle désillusion nous avons connue et nous connaissons encore ! Pour nous consoler, nous savons que dans les grands salons de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Russie, notre langue est parlée correctement : c'est le seul prestige que la fortune nous a laissé, et ce prestige, nous le devons à la littérature, à notre littérature française, qui fait encore les délices de tous ceux qui pensent et aiment dans les hautes classes des trois grands Empires.

∴

Un souvenir de l'année terrible jeta une teinte de tristesse sur les derniers moments de cette aristocratique soirée. Parmi les hôtes du comte Holstein, se trouvait la comtesse Papnheim, jeune encore, appartenant à l'une des plus anciennes familles de la Bavière. Pendant de longues années, il avait été impossible de la décider à fréquenter les salons aristocratiques. N'ayant pas de fortune personnelle, elle avait eu cependant l'occasion de se marier richement et honorablement. Cette occasion se présenta plusieurs fois : la jeune comtesse refusa toujours. Quelques rares personnes savaient pourquoi : je raconte cette histoire telle qu'elle m'a été donnée par une amie de la comtesse.

Par une triste soirée de décembre 1870, un officier français parcourait le champ de neige, qui avait servi de champ de bataille à quelques escadrons français et allemands. C'était en Normandie, à quelques lieues de Rouen.

Un peu avant la chute du jour, les escadrons ennemis s'étaient rencontrés : après une heure de combat, les dragons allemands avaient dû battre en retraite, laissant leurs morts et leurs blessés sur la neige durcie par un froid des plus rigoureux.

Un officier français se mit aussitôt en devoir de chercher les blessés, pour les faire transporter à une ambulance provisoire. Il alla seul vers le point le plus éloigné du champ de bataille, sur la lisière d'un petit bois qui avait protégé la retraite de l'ennemi. Quand il eut regardé de tous côtés et constaté qu'il n'y avait pas de blessés dans l'endroit, il revint sur ses pas. Soudain, il entendit un gémissement qui lui sembla venir d'un pli de terrain, que le tronc épais d'un chêne cachait à sa vue. Vite il court vers le blessé.

A ce moment, les dernières lueurs du jour avaient disparu : la blancheur de la neige aidait seule à se reconnaître

Quand l'officier français arriva près du blessé, il reconnut pe suite un officier allemand qui semblait n'avoir plus que quelques instants à vivre. Il lui présenta une gourde remplie d'eau-de-de-vie : le blessé reprit un peu de force, prononça quelques paroles à voix basse et exprima une vive reconnaissance ; puis il se mit à pleurer.

— Puis-je vous être utile en quelque chose ? demanda l'officier français. Je serais heureux de vous rendre les services que vous me demanderez, et je ferai tout mon possible pour accomplir vos dernières volontés.

— Je vous remercie sincèrement. Vous trouverez sur ma poitrine un médaillon d'argent : ce médaillon contient une photographie, une boucle de cheveux et une pièce de poésie, que ma fiancée m'a envoyée ces jours derniers. Veuillez envoyer ces souvenirs à celle que j'aimais tant, et dites-lui que je meurs en pensant à elle...

Il ajouta quelques paroles inintelligibles et quelques minutes après rendit le dernier soupir dans les bras de notre compatriote.

Le lendemain, une occasion se présenta d'envoyer un exprès au général de Manteuffel. L'officier français lui remit le médaillon qui lui avait été confié : une lettre accompagnait ce triste souvenir. Huit jours après, la jeune fiancée recevait la lettre et le médaillon. Elle pleura amèrement son malheur. A quelque temps de là, la comtesse Papnheim, car c'était elle, adressa une lettre de remerciement à l'officier français, que le comte Holstein croit être un Breton des Côtes-du-Nord.

J'ai pu me procurer la pièce de poésie qui se trouvait dans le médaillon. Ces quelques vers réflètent bien la douce et mélancolique figure de la jeune comtesse. En voici la traduction dans sa touchante simplicité :

« Oh ! oui : la distance qui nous sépare est bien grande ! Cependant la même voûte du ciel nous abrite : le même Dieu veille sur nous ! Il t'a protégé et conservé jusqu'à ce moment ; oh ! que de fois mon pauvre cœur lui en a exprimé une profonde reconnaissance ! Souvent, quand la nuit est venue, je jette un regard vers le ciel : alors, dans le fond de mon âme, je me souviens de toi : avec quelles jouissances mon âme te salue ! Souvent, oh ! souvent, je presse sur mon cœur ton image chérie ! Je prie Dieu d'être ton bouclier, dans le danger et la souffrance ! Je le supplie de t'envoyer un ange pour te protéger toujours ! Et quand tu reviendras à moi, après une si longue séparation, oh ! qui pourra dire alors l'étendue de mon bonheur ? Toutes mes souffrances seront oubliées ! Les douleurs, qui me faisaient tant souffrir en ton absence, se changeront en ineffables jouissances ! O toi, que j'aime tant, je me reposerai dans tes bras ! L'espérance me donne un nouveau courage et m'apprend à être patiente !... O mon chéri, ne m'oublie pas *Vergissmeinnicht* ! »

Cette lettre touchante était signée : comtesse Papnheim. Au-dessous se trouvaient deux myosotis entrelacés et fixés par un fil de soie rouge.

La jeune et belle comtesse est restée fidèle à son malheureux fiancé : elle se permet seulement, sur les instances de sa famille et très rarement d'ailleurs, d'assister à quelques réceptions sérieuses et un peu cérémonieuses, comme celle de ce soir chez le comte Holstein...

∴

Je l'ai déjà dit, ce qui me frappa surtout dans cette soirée, ce fut la manière respectueuse et digne dont il fut parlé de la France, de ses journaux, de sa littérature.

J'entendis le prince Léopold de Bavière dire et répéter « que la littérature et les beaux-arts sont un terrain neutre

Digitized by Google

où les hommes d'élite de toutes nations pouvaient toujours se rencontrer et se serrer la main. »

Son Altesse royale avait raison et me rappelait cette parole de son beau-père, l'Empereur François-Joseph, que j'entendis un jour assurer « qu'il devait d'intimes jouissances à la littérature française, et que le temps lui paraissait toujours trop court quand, pour se reposer de ses travaux, il se plongeait dans la lecture de ses auteurs français favoris. »

HENRY STERN.

FIGURES POPULAIRES

MARIE ROUAULT

PERRUQUIER-GÉOLOGUE.

Mathurin-Marie Rouault, fils de Pierre et de Louise-Pauline Le Nuée, naquit à Rennes, le 18 mars 1813, rue de la Parcheminerie, dans une modeste échoppe de savetier.

Si le fond la reçoit et sans qu'elle dérive,
Il m'est resté fidèle et fidèle il arrive.
(BRIZEUX, *Primel et Nola*).

Aussitôt qu'il eut atteint l'âge de dix ans, son père, pauvre et chargé de famille, le gagea comme pâtre chez le fermier de la métairie du Rouveray en Châtillon-sur-Seiche. Ce fut là que les goûts du naturaliste se révélèrent. Il s'éprit d'un bel amour pour la nature et laissa *ses bêtes*, comme on dit à Noyal, errer au hasard et ne s'occupa que de collectionner ses *roches*. Le fermier furieux renvoya promptement le jeune géologue à son père, qui le plaça comme apprenti chez un perruquier de Rennes.

Marie Rouault suivit alors assidûment dans sa ville natale les cours publics du soir, et consacra tous ses loisirs à parcourir les environs de Rennes, pour augmenter ses collections. Les colères du patron, les plaisanteries des amis ne parvinrent pas à décourager l'entêté chercheur.

La mort de sa grand'mère l'ayant mis en possession d'une humble boutique sur les Murs du Champ-Dolent, il s'établit à son compte, fit des barbes le samedi et le dimanche, se réservant les autres jours de la semaine

Digitized by Google

pour aller à la recherche d'échantillons géologiques, qui transformèrent l'étroite boutique en cabinet d'histoire naturelle.

Dans un voyage qu'il fit à Paris, Marie Rouault remarqua que le département d'Ille-et-Vilaine n'était représenté dans la collection géologique de l'Ecole des Mines que par quelques échantillons seulement. Il revint à Rennes, avec la ferme résolution de faire connaître au monde savant les richesses minéralogiques de son pays, et tous ses efforts tendirent vers ce but.

Les ouvrages lui manquant pour s'instruire, il alla un jour trouver le maire de Rennes, afin d'obtenir l'autorisation de prendre à la Bibliothèque de la Ville et d'emporter chez lui le *Manuel géologique* d'Henry de la Bèche. M. Pongerard, surpris d'une demande de cette nature de la part d'un garçon en blouse et en casquette, le soumit à un interrogatoire qui ne dura pas moins de trois heures. Il le congédia ensuite en prenant son adresse et en lui annonçant qu'il le ferait appeler prochainement. Quelques jours après, en effet, il était mandé à l'Hôtel-de-Ville, et le maire lui remettait un exemplaire de l'ouvrage en question, sur la première page duquel les lignes suivantes étaient tracées: « Témoignage d'intérêt, offert à Monsieur Rouault, par le maire de Rennes. — 3 août 1845. — Em. Pongerard. »

Ce fut vers cette époque que M. Geoffroy-Saint-Hilaire, conduit par M. Morren, alors doyen de la Faculté des Sciences de Rennes, rendit visite au jeune collectionneur et fut émerveillé des splendides échantillons minéralogiques épars çà et là dans la boutique du perruquier. Il félicita notre concitoyen et l'encouragea à persévérer dans ses études.

Malheureusement les clients étaient rares et la misère vint frapper à la porte de Marie Rouault, qui, cependant, depuis dix ans vivait de lait et de galette, ne dépensant pas en moyenne plus de cinq sous par jour. Le découragement allait s'emparer du pauvre savant, mais le général de Tournemine, alors en garnison à Rennes, s'intéressa au géologue, mit en français un curieux mémoire que le barbier avait écrit sur des recherches paléontologiques en Bretagne, et l'emmena ensuite à Paris, pour le recommander au ministre de Salvandy et à M. Arago. Ce dernier le fit inscrire à l'Institut pour une lecture de son mémoire.

Ce travail, lu avec assurance, quelques jours après, par le jeune Breton, devant la docte assemblée, eut un véritable succès. Tout ce que l'Académie, le Jardin-des-Plantes, l'Ecole normale avaient de plus célèbres se donna rendez-vous dans la mansarde du savant, rue Saint-Germain-des-Prés.

Marie Rouault fut reçu, par acclamation, membre de la Société géologique de France, vit son mémoire traduit et commenté de la façon la plus flatteuse à Londres, à New-York, à Berlin, à Prague, etc.

Le cap des tempêtes était franchi. Le Conseil municipal de Rennes lui vota une pension de 800 francs pour lui permettre de poursuivre ses études à Paris.

En 1850, M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire disait à M. le prince de Canino, en lui présentant M. Rouault : « Je l'ai connu perruquier à Rennes ; aujourd'hui c'est un de nos géologues les plus distingués et le plus infatigable travailleur du Jardin des-Plantes ! »

Nous retrouvons dans les numéros des 5 et 12 mai 1853 du journal *le Progrès* (de Rennes) les appréciations de M. A. Le Blanc sur les travaux de M. Rouault. Nous en extrayons les passages suivants :

« On aura une idée de la patiente sagacité de M. Rouault, en apprenant que, pour reconstruire un animal inconnu de la classe des crustacés (*Trinucleus Pongerardi*), dont la longueur est au plus de 4 à 5 centimètres, il avait dû réunir plus de deux mille fragments. Cette réunion lui coûta plus de deux années de recherches, et la description qu'il en fit dans son langage familier, étranger qu'il était aux termes techniques, n'en est pas moins restée, entre toutes celles données jusqu'à ce jour, la seule précise et le type de ce genre d'animaux à l'organisation si délicate et si curieuse. Nous citerons en preuve la figure ajoutée à son mémoire, reconnue tellement fidèle que M. Alcide d'Orbigny, dans un travail important (*Cours élémentaire de paléontologie et de géologie stratigraphiques*), l'a reproduite jusqu'à trois fois comme exemple sous trois rapports différents.

« Le deuxième mémoire publié par M. Rouault parut à l'occasion suivante : dans les galeries du Jardin-des-Plantes se trouvait le débris unique d'un autre fossile inconnu, objet d'opinions diverses. Sur l'invitation de plusieurs membres de l'Académie, M. Rouault rédigea un mémoire, qui obtint l'honneur d'un rapport favorable.

« Apprécié des savants étrangers, ce travail valut à son auteur plus d'une haute marque d'estime : le gouvernement britannique lui adressa, à titre d'encouragement, un magnifique ouvrage sur les fossiles de l'Angleterre.

« M. Rouault fit d'ailleurs preuve, dans ce travail, d'un talent d'analyse si scrupuleusement exact, que la commission nommée pour en faire l'examen demeura convaincue de la justesse de ses conclusions, déclarant qu'il avait débrouillé la question, et lui décernant ainsi le plus honorable témoignage.

« Cette analyse ne devait pas tarder à se confirmer. Deux ans après, trois individus entiers de la même espèce, découverts sur trois points différents et adressés à M. Rouault, lui fournirent les moyens de corroborer ce jugement. Ils présentaient exactement la même forme et les mêmes proportions que celles qu'il avait assignées au seul débris connu alors.

« Dans l'étude des végétaux fossiles il a fait preuve de la même perspicacité. Malgré tout le zèle déployé par les savants dans leurs recherches sur ces êtres, précieux témoins d'un autre âge, on n'avait pu parvenir encore à constater d'une manière certaine, dans

Digitized by Google

les terrains anciens, ailleurs que dans les terrains anthraciteux, l'existence de débris appartenant au règne végétal.

« Il importait de connaître pourtant sous quelles formes ce règne organique s'était présenté dans les mers siluriennes.

« On possédait bien, il est vrai, certains restes d'êtres singuliers, recueillis notamment dans les grès de Bretagne, et devenus pour les savants l'objet d'opinions controversées. Rapportés par les uns à des animaux de la classe des crustacés, par d'autres à des végétaux terrestres ayant eu racines, tiges, feuilles et fruits, M. Rouault, par un premier examen, conclut à les ranger parmi les fucoïdes, sorte de végétaux marins, dépourvus de racines, de feuilles, de fruits proprement dits. Dans ces débris, M. Rouault parvint à constater un certain nombre d'espèces, formant plusieurs genres nouveau. (*Bulletin de la Société géologique de France*, 2e série, t. VII, année 1850.)

« Cette opinion de M. Rouault, opinion entièrement neuve, parut, d'après les motifs exposés, si bien fondée, qu'elle fut et qu'elle est demeurée la seule admise.

. . . . . .

« De cinq à six espèces de fossiles trouvées dans le département d'Ille-et-Vilaine, M. Rouault en a élevé le nombre à cinq ou six cents, et c'est grâce à cette découverte, à ses remarques sur leur genre d'association, d'accord avec ses observations stratigraphiques, recueillies avec le même soin et la même réserve, qu'il est arrivé à établir, au sujet de nos terrains anciens, un exposé naturel des faits qui constituent aujourd'hui une classification nouvelle. (*Bulletin de la Société géologique de France*, t. VII, p. 24, année 1850, et t. VIII, p. 358, année 1851.) »

En 1853, la ville de Rennes eut l'idée de créer un musée géologique spécial au sol des départements de l'ouest de la France, et les succès obtenus par M. Rouault le désignèrent tout naturellement pour le diriger. Par reconnaissance, il fit don à la Ville de sa précieuse collection, le produit du travail de toute sa jeunesse.

C'est à cette occasion que l'Académie des sciences écrivit la lettre qui suit à M. le Ministre de l'instruction publique :

« En faisant à Rennes une position à M. Rouault, Monsieur le Ministre serait certain de faire en même temps une chose utile à un jeune homme tout-à-fait digne d'intérêt et de favoriser les études géologiques en Bretagne. C'est un vœu qui a été hautement exprimé par tous les savants qui ont examiné les travaux de M. Marie Rouault, et qu'il serait heureux de voir prendre en considération.

« Signé : Adolphe Brongniart, président ; Milne-Edwards, de Blainville, Valencienne, de Mirbel, Chevreul, Poncelet, Cordier, de la Fosse, Dufrénoy, Elie de Beaumont, Fr. Arago. »

M. Rouault est décédé à Rennes, faubourg de Brest, 4, le 16 décembre 1881.

AD. ORAIN.

CHRONIQUE THÉATRALE

A côté du bonheur, comédie en un acte, par M. Alphonse Guérin.

On nous écrit de Ploërmel, à la date du 5 octobre.

Vous avez appris qu'on devait jouer *une première*, dimanche dernier, au château du Bois-de-la-Roche, et vous me demandez un compte-rendu.

J'accède volontiers à votre désir, car ma tâche est facile et agréable.

La petite pièce, œuvre nouvelle de votre plus jeune collaborateur a remporté un vif et légitime succès.

M. Guérin commence à produire à l'âge ou d'autres, fort bien doués, n'ont pas fini d'apprendre les éléments des lettres, et déjà, il est permis d'affirmer que l'avenir lui réserve une place à part, dans l'aristocratie du mérite, à côté de son père, l'éminent conseiller à la Cour de cassation, et de son oncle, l'illustre docteur Alphonse Guérin.

A côté du bonheur est une jolie comédie en un acte, gaie, bien agencée, ni trop longue ni trop courte. Le thème s'inspire de celui de *Divorçons*. Mais si l'idée n'est pas absolument neuve, du moins est-elle rendue d'une façon originale.

Villebichot est un bon et honnête jeune homme, épicier de son état et timide par nature. Il vient d'épouser une charmante femme et les deux époux s'adorent....., sans s'en douter. Ils sont en plein voyage de noces, au début de la lune de miel, et cependant quelques gros nuages semblent obscurcir déjà leur horizon conjugal.

Les griefs réciproques ne sont pas graves et tout finira par s'arranger, mais, en attendant, Monsieur se plaint intérieurement du caractère impérieux et volontaire de Madame et les vives allures de celle-ci s'accommodent mal de la candeur de son mari.

Cela suffit pour les brouiller juste au moment où un second couple, également uni devant M. le maire et M. le curé, débarque dans la même auberge bretonne où les époux Villebichot se sont arrêtés.

Chez M. et Mme André, la crise a atteint ses limites extrêmes. Madame s'enfuit chez sa mère et Monsieur grimé, déguisé en gentleman anglais, amoureux enragé et enrageant, la poursuit obstinément d'étape en étape.

Il la déteste si fort qu'il tient à la convaincre de trahison et il l'aime assez pour ne pas laisser à un autre le rôle de troisième larron.

Mme André est honnête ; elle aussi aime inconsciemment son mari, aussi s'irrite-t-elle de la poursuite d'un inconnu.

Le hasard met en présence, dans la salle commune de l'auberge, Mme André, son tenace amoureux et Villebichot.

La première réclame tout bas l'aide de celui-ci et tout haut le présente comme son mari, sans trop lui expliquer pourquoi.

Jugez de l'ahurissement des deux maris, le vrai et le faux !

André jure de se venger et, dans ce but, fait alliance avec Mme Villebichot qui, elle aussi se croit trahie.

Semblable malentendu amène un rapprochement identique entre Villebichot et Mme André.

Digitized by Google

Alors se succèdent des scènes désopilantes : Reproches, menaces, rendez-vous, tout cela se résume en un charmant imbroglio qui termine une scène délicieuse où la note attendrie et la note gaie se donnent la réplique.

La réconciliation devient générale et le mot de la fin éclate gaiement dans deux ou trois couplets gentiment troussés.

Les rôles principaux sont bien conçus et suffisamment originaux malgré une certaine similitude d'intrigue et d'action.

Rodalec, le maitre d'hôtel est drôle et le domestique Auguste est une création très heureuse, d'un comique de bon aloi.

Nous comprenons moins l'utilité du personnage du commis-voyageur. Il y a là une suppression et une modification à opérer.

Ajoutons que ce petit acte est tout entier écrit d'une plume alerte, élégante et facile, avec une remarquable entente de la scène.

L'intérêt se continue jusqu'à la fin. De temps en temps, un trait finement aiguisé ponctue le dialogue.

L'interprétation a été excellente. L'auteur dans le rôle de Villebichot, a montré l'aisance et le savoir d'un vieil acteur. Les autres rôles étaient tenus par quelques amis et de jeunes membres de la famille de M Bossard, le nouveau châtelain du Bois-de-la-Roche. Chez tous, on a applaudi un entrain, une sûreté de mémoire et un très rare talent chez les acteurs improvisés.

Et, puisqu'il est admis qu'au théâtre l'œil a droit à sa part de jouissance, mentionnons le chuchotement admiratif qui a salué l'apparition, sur la scène, de deux merveilleux costumes de basses-bretonnes. Il est bon d'ajouter que ces magnifiques galons, broderies et dentelles étaient portés par les gracieuses interprètes des rôles de Mmes André et Villebichot.

X...

BIBLIOGRAPHIE

Amourettes par Louis Tiercelin, 1 vol. in-18 chez Giraud et Cie, 18, rue Drouot.

—

Analyser ce petit volume où le vers se marie si légèrement et avec tant de grâce à la prose, ce serait vouloir analyser un flacon d'essence de roses. Aussi y renonçons-nous. Qu'il vous suffise de savoir que ce livre est fait de lettres d'amour écrites par le meilleur ami de l'auteur. D'aucuns voudront y voir la plume même de M. Tiercelin, sous prétexte que l'homme est double. Mais, comme la recherche de la paternité est interdite, nous nous en rapportons à la lettre de faire part qui sert de préface au volume, et nous remercions M. Tiercelin de ne pas avoir brûlé l'histoire des amourettes de Jean de Kerguy. Les chapitres intitulés : *la Messe de cinq heures, les deux Tartines, les Petites amies* sont des pages charmantes quoique un peu trop lestes pour être reproduites dans cette Revue. Pour vous donner une idée du ton général de ce livre, écoutez ces vers :

A L'ÉCHAPPÉE

Je l'attendais dans la paresse
De ma chambre close au soleil,
Voulant de mon demi-sommeil
Être éveillé par sa caresse.

Elle arrivait très doucement,
Ayant grand peur d'être surprise ;
A peine si sa jupe grise
L'annonçait par un frôlement.

Le chapeau sur les yeux, penchée
Pour qu'on ne la reconnût pas,
Elle entrait à tout petits pas,
Avec la mine effarouchée.

Et quel bonheur, quand elle avait
Doucement refermé la porte,
Et que tremblante, demi-morte,
Elle tombait à mon chevet !

N'est-ce pas que ces vers de Jean de Kerguy ressemblent à ceux de M. Louis Tiercelin ?

Au fait, Joseph Delorme et Sainte-Beuve étaient bien frères jumeaux, pourquoi l'auteur des *Amourettes* ne serait-il pas le frère de lait de l'auteur des *Asphodèles* ?

UN BIBLIOPHILE

PETITES NOUVELLES

C'est aujourd'hui qu'on inaugure à Rennes le tombeau de Turquety, dû au ciseau de notre collaborateur M. Ad. Léofanti. Dans notre numéro du 1er novembre nous analyserons l'œuvre de ce charmant poète, si peu connu de la génération actuelle, et nous donnerons le dessin de son monument.

Rappelons, à ce sujet, que M. Frédéric Saulnier a publié, l'année dernière, une étude biographique très étendue et très complète sur Edouard Turquety. (1 vol. chez Jules Gervais, à Paris).

—

L'exposition des Beaux-Arts de Nantes a été solennellement ouverte le 10 octobre, en même temps que celle d'archéologie et de photographie. Notre collaborateur M. René Huette commencera dans notre prochain numéro une série d'articles sur ces différentes expositions auxquelles on ne peut reprocher qu'une chose, c'est de venir trop tard.

—

Journaux et périodiques. — Le *Figaro* du 6 octobre, M. *Ernest Renan en Bretagne*, par N. Quellien.

La *Revue Bleue* du même jour. — En *Bretagne*, poésie, par Jacques Normand.

La *Revue des lettres et des arts* (n° du 31 août), poésies diverses adressées à M. Chevreul, à l'occasion de son centenaire, par MM. F.E. Adam, Henry Jouin, etc. — Dans le même numéro *Lamartine* par Louis Tiercelin.

—

Vient de paraître à l'imprimerie rennaise, L. Caillot, une brochure de M. Ad. Orain, sous le titre : De *Rennes* à Beton.

A la même librairie, *Un passereau à protéger*, par M. Pélicot, membre lauréat des sociétés protectrices de Paris et de Bruxelles.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 23. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 1er NOVEMBRE 1886

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

JULES SIMON

(Documents nouveaux et inédits).

I

La maison natale et les parents de Jules Simon. — Son extrait de naissance. — Une pièce de vers inédite. — Ses souvenirs d'enfance. — Le collège de Vannes. — M. Dufilhol et *Guionvac'h*. — Un mot de Gambetta. — L'École normale en 1833. — Jules Simon et Victor Cousin. — Un suppléant à la Sorbonne à 83 f. par mois. — Le restaurant Flicoteaux. — Le *Timée* de Platon. — Anecdotes diverses sur Victor Cousin.

—

Jules Simon, de son vrai nom François - Jules Suisse (1), est né à Lorient, rue du Port n° 7, le 27 décembre 1814, à trois heures du matin, et fut baptisé le même jour à l'église paroissiale de Saint-Louis (2).

Son père Alexandre-Simon Suisse était d'origine lorraine. Marié une première fois dans son bourg natal de Loudrefing, ancien département de la Meurthe, il était resté veuf avec deux enfants après huit ans de ménage, et était venu s'établir comme marchand de draps à Lorient (3). C'est là qu'il épousa en secondes noces le 26 février 1802, Mlle Marguerite-Vincente Fontaine, née à Lorient de parents bretons.

Il avait alors trente-huit ans et sa femme vingt-six.

De ce mariage naquirent cinq enfants dont le seul actuellement vivant est l'illustre écrivain qui fait l'objet de cette étude,

Jules Simon fit une partie de ses classes au collège de Lorient et les termina au collège royal-communal de Vannes. On lui avait donné le titre honorifique de «royal», parce que, en 1814, la plupart des élèves avaient fait le coup de fusil dans les bandes de Chouans (4). Je ne m'attarderai pas à raconter ses années de collège, il l'a fait lui-même ici (5) dans une page exquise qui a été reproduite par un grand nombre de journaux et de revues. Je rappellerai seulement qu'il fut ce qu'on est convenu de nommer un fort en thème, et mieux qu'un fort en thème, un fort en tout (6). Lisez ces vers dans lesquels il traduisit, à quatorze ans, quelques strophes du *Dies Iræ*.

Ce jour-là, ce jour de colère
Du Christ élevant la bannière
Réduira le siècle en poussière

—

Ah ! que dirai-je en ma misère
Au Christ armé de son tonnerre,
Jugeant les crimes de la terre ?

1. Jules Simon porta dès l'enfance, comme nom de famille, le prénom sous lequel était habituellement désigné son père. Cependant, comme le fait remarquer Vapereau, ses deux thèses pour le doctorat sont signées de son nom patronymique.

2. Voici la copie textuelle de son extrait de naissance.

Extrait du registre des actes de naissance de la ville et commune de Lorient (Morbihan), pour l'année 1814, où est écrit ce qui suit :

L'an mil huit cent quatorze, le vingt-huit décembre, à quatre heures après midi, par devant nous Pierre Lemir, adjoint à la mairie de Lorient, faisant les fonctions d'officier de l'état-civil, en vertu de la délégation spéciale de monsieur le maire, est comparu le sieur Alexandre-Simon Suisse, marchand de draps, âgé de cinquante ans, lequel nous a présenté un enfant, du sexe masculin, né rue du Port, n° 7, à trois heures du matin, du jour d'hier, de lui déclarant et de dame Marguerite-Vincente Fontaine, son épouse, mariés en cette commune le sept ventôse an dix, et y domiciliés, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de François-Jules. Les dites déclaration et présentation faites en présence des sieurs Mathieu Meyrat, marchand de vins, âgé de quarante-un ans, et Jean-Baptiste Morel, marchand tapissier, âgé de quarante-un ans, accompagnés de Jules-Gustave Suisse, âgé de six ans et demi et Hermine-Françoise Suisse, âgée de neuf ans, frère et sœur de l'enfant, domiciliés en cette commune, et après lecture faite du présent acte de naissance, sous notre seing, ceux du père et des témoins, signé : Meyrat, Morel, Lexandre-Simon Suisse et Lemir adjoint.

3. Il fit aussi du courtage maritime et fut pendant quelque temps percepteur à St-Jean Brévelay.

4. Lire à cet égard l'*affaire Nayl* et les *histoires poétiques* de Brizeux.

5. Voir le n° 10 de la *Revue*.

6. Il a omis de nous dire, dans *le collège de Vannes en* 1830, que cette année là un concours eut lieu entre tous les collèges de Bretagne, dont le sujet était un discours français et un discours latin, et qu'il remporta les deux premiers prix.

Digitized by Google

Jésus sauveur, Jésus pieux,
Sois-moi miséricordieux !
Jésus, souviens-toi du Calvaire.

—

Dans ce jour d'épouvantements,
De terreur et de châtiments,
Jésus, souviens-toi d'être père !

—

Jésus, mon espoir, mon effroi,
Qui mourus pour nous sur la croix,
Jésus, par le cœur de ta mère,
Epargne-moi ! pardonne-moi !
Sauve-moi !

Il n'avait que seize ans quand il achevait sa rhétorique, et déjà il s'était trouvé aux prises avec les premières difficultés de la vie.

Ses parents n'ayant pas réussi dans les affaires s'étaient retirés à Hennebont où ils vivaient chichement. Un jour qu'il l'avait emmené promener avec lui sur les bords du Blavet, son père lui dit : « Mon enfant, tu viens de terminer ta quatrième à Lorient, je voudrais pouvoir t'envoyer à Vannes pour compléter tes études, mais nos moyens ne nous le permettent pas. Et puis à quoi cela te servirait-il ? Une fois reçu bachelier, tu ne pourras pas aller plus loin, faute d'argent ! Il vaut mieux, vois-tu, prendre un état tout de suite. Je connais un horloger à Pontivy. Si tu veux m'en croire, tu entreras chez lui en apprentissage ?

L'enfant ne répondit pas, mais quand il rentra à la maison, il se mit à pleurer. La mère devinant le sujet de ses larmes essaya de le consoler. Il était inconsolable et voulait à tout prix continuer ses études. La pauvre femme ayant foi dans l'avenir de son fils sortit alors d'une cachette quelques centaines de francs qu'elle avait économisés sou à sou, et Jules Simon fut placé à Vannes chez les Lazzaristes, sorte de petit séminaire libre dont les élèves suivaient les cours du collège. Il y remporta tous les premiers prix. Mais au bout de l'année sa mère l'avertit qu'il lui était absolument impossible de renouveler le sacrifice qu'elle avait fait. Jules Simon ne se découragea pas. Il avait entendu dire qu'au collège de Vannes on avait coutume de faire donner des leçons aux commençants par les élèves des classes supérieures. Quand les vacances touchèrent à leur fin, il quitta la maison paternelle avec une pièce de six francs dans sa poche et se rendit à pied à Vannes où il alla trouver M. Le Nevé qui était à ce moment professeur de rhétorique au collège. Il lui fit part de la triste situation qui lui était faite et lui demanda s'il ne pouvait pas lui procurer quelques leçons. M. Le Nevé lui objecta que ces leçons étaient réservées aux rhétoriciens, et que ce serait déroger aux habitudes de la maison que d'en donner à un élève de seconde. Mais le cas de cet enfant de quatorze ans lui parut si digne d'intérêt, qu'il le conduisit sur le champ chez Mme Le Normand, la veuve d'un notaire de campagne, qui tenait, auprès de la cathédrale la pension des enfants de chœur. Après l'avoir bien examiné, Mme Le Normand dit à Jules Simon qu'elle consentait à lui donner le logement et la nourriture pour 250 francs par an, à condition que, lorsque l'abbé qui instruisait les enfants de chœur serait malade, ou appelé à l'évêché, ou occupé de ses examens au séminaire, il le remplacerait.

— C'est entendu, dit M. Le Nevé.

Et comme Jules Simon se défendait, disant qu'il lui serait impossible de payer cette somme.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Mme Le Normand je vous ferai crédit sur votre bonne mine.

Et notre écolier eut sa petite chambre et trouva, grâce à l'obligeance de M. Le Nevé, à donner huit leçons pour vingt-quatre francs par mois, ce qui lui permit de payer, à vingt sous près, sa pension à la Psalette (1).

Il m'a dit depuis que cela l'avait trempé. Je le crois. Quand on débute dans la vie sous de tels auspices, on est armé jusqu'aux dents pour la lutte.

Quand il était au collège de Vannes, c'était, m'écrit un de ses anciens condisciples, « un jeune homme timide, d'une figure très agréable. Il avait une belle chevelure noire, frisant naturellement, et son teint pâle, son corps légèrement penché semblaient révéler une nature délicate et ajoutaient à l'intérêt qui s'attachait à sa personne. » Il a gardé jusque sous ses cheveux blancs sa timidité native.

En sortant du collège de Vannes, Jules Simon fut appelé à Rennes par M. Dufilhol, proviseur du lycée de cette ville, qui, en qualité d'ami de sa famille, le traita plutôt en fils qu'en maître-répétiteur. Aussi bien ne fit-il à Rennes que des suppléances gratuites. Un de ses camarades au collège de Lorient et ensuite à l'école de droit, M. de la Durantais, rédigeait alors une *Revue de Bretagne*. Jules Simon devint son collaborateur et fournit des matériaux à M. Dufilhol pour son roman de mœurs de *Guionvac'h* (2) qui parut chez Ebrard, en 1835. Ce roman lui coûta même assez cher. M. Dufilhol lui en avait fait cadeau, pendant qu'il était à l'École normale, dans la délicate pensée de lui venir en aide. Or il se trouva que, deux ou trois ans après, Jules Simon fut obligé de payer les frais de l'édition : il ne s'en était vendu que six exemplaires. M. Dufilhol ne le sut jamais. En revanche son ancien maître-répétiteur le fit nommer plus tard recteur de l'Académie de Rennes. « J'ai été voué toute ma vie, m'écrivait-il un jour à propos de *Guionvac'h*, à ces professions lucratives. » Il est certain qu'avec son grand talent il aurait dû acquérir une grosse fortune. Mais il est resté Breton dans la moëlle des os, c'est-à-dire rêveur, fidèle à ses amis comme à ses principes, désintéressé jusqu'au scrupule, et se contentant de peu, comme le sage.

On disait un jour à Gambetta :

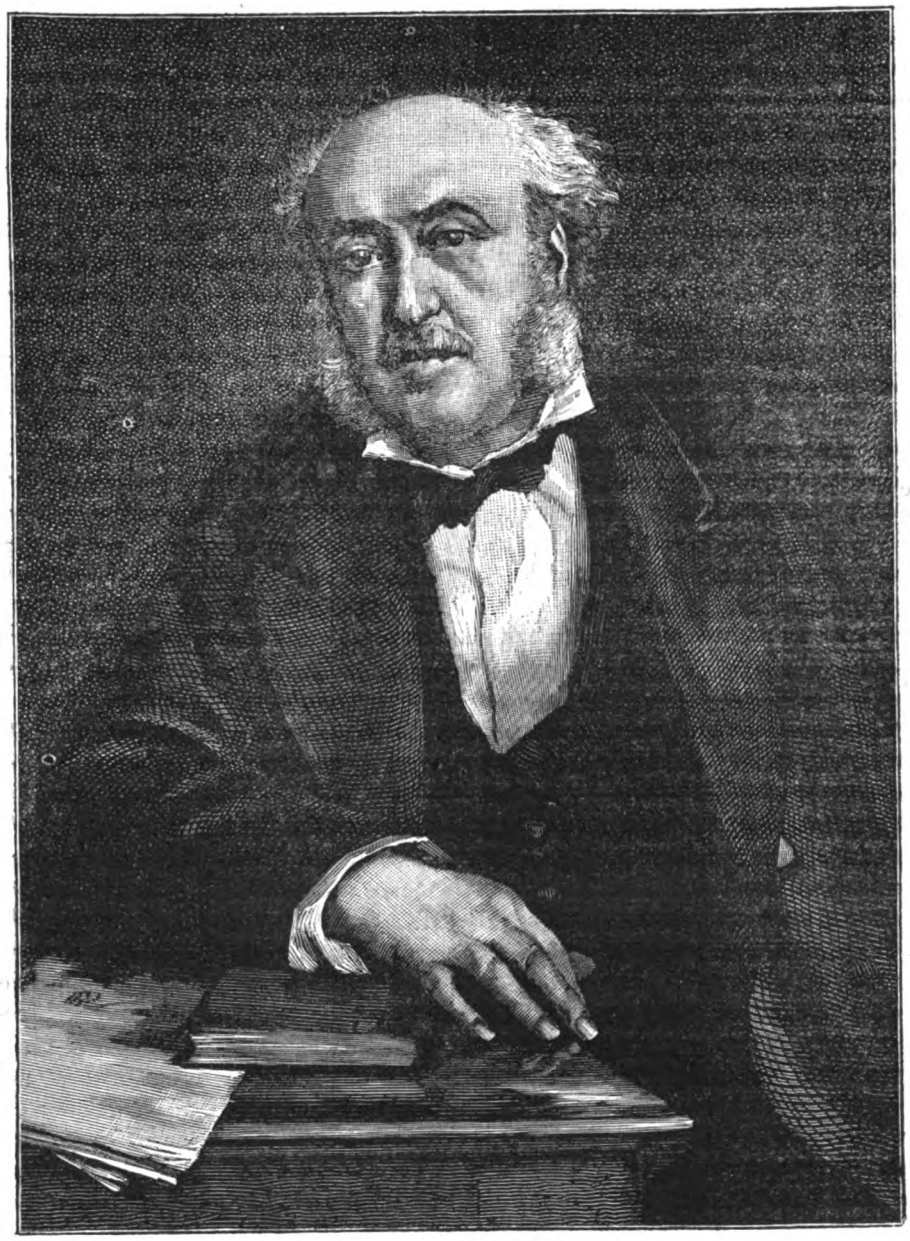
— Que pensez-vous de Jules Simon, comme orateur?

— Oh ! c'est un orateur de premier ordre.

1. Tous ces détails de l'enfance de Jules Simon n'ont jamais été publiés.

2. J'ai déjà dit que *Guionvac'h* était le nom que le frère de Jules Simon avait donné à son cheval.

Digitized by Google



PORTRAIT DE M. JULES SIMON
D'après le tableau de M. Roll

— Et comme homme d'Etat ?
— Il n'existe pas.
— ???
— Il est pauvre !

Le mot est joli et, tout en faisant le procès des hommes politiques qui s'enrichissent au pouvoir, il honore singulièrement celui qu'il visait.

Comment d'ailleurs Jules Simon se serait-il enrichi? Est-ce comme professeur à la Sorbonne ? Il suppléa M. Cousin pendant des années aux appointements de quatre-vingt-trois francs par mois ! Comme écrivain? Les livres de philosophie ne se vendent guère et rapportent encore moins. Comme homme d'État ? Il était bien trop occupé des affaires du pays pour songer une minute aux siennes. Et voilà comment, aujourd'hui encore, à soixante-douze ans, après un demi-siècle de travaux de toute sorte, Jules Simon est forcé de travailler pour vivre. Il ne s'en plaint pas, d'ailleurs, mais il n'a plus sa robuste santé d'autrefois; si l'esprit est toujours alerte et vigoureux, comme en témoignent ses articles du *Matin* et des *Débats*, le corps s'affaiblit, le sommeil s'en va, la tête devient lourde. Il paie à présent non pas les folies de sa jeunesse, car il n'a pas eu de jeunesse, au sens léger de ce mot, mais bien les privations qu'il dut s'imposer au début du professorat. « En m'obligeant à manquer de feu et quelquefois de pain pendant toute l'année, écrivait-il au mois d'août dernier à son fidèle Ulbach, Cousin

Digitized by Google

m'a infligé dix ou douze ans de santé pitoyable. »

Le moment est venu de raconter tout au long les misères et aussi les vilenies que M. Cousin fit à M. Jules Simon depuis sa sortie de l'École normale jusqu'à son entrée à l'Académie des sciences morales et politiques. L'auteur du *Devoir* écrivait récemment dans le *Journal des Débats* que Cousin avait été non seulement un grand philosophe et un très grand écrivain mais encore un grand comédien. C'est le comédien que je voudrais montrer ici, car il est assez peu connu et mérite de l'être. « On ne connaît pas bien un homme quand on ne le connaît pas de tous les côtés. »

Les rapports de Jules Simon avec Victor Cousin datent de 1833, c'est-à-dire de son entrée à l'École normale.

Les normaliens étaient logés à cette époque sur la rue Saint-Jacques dans un coin délabré de l'ancien collège du Plessis, aujourd'hui lycée Louis-le-Grand. « Une longue cour, ou plutôt une sorte d'impasse avec quelques arbres chétifs, bordée d'un côté par les dortoirs et les salles d'études qui formaient une aile du collège, et de l'autre par un grand vilain mur, des plafonds qu'il fallait soutenir avec des poteaux », telle était l'École normale quand Jules Simon y entra. Elle est un peu mieux aménagée aujourd'hui, mais les soixante élèves dont elle se composait ne savaient pas ce que c'était que le confortable, car la plupart des collèges tombaient en ruines et l'Université était brouillée dans ce temps-là avec l'hygiène la plus élémentaire. On était en pleine période romantique. Le bruit des batailles qui se livraient au théâtre et dans la presse autour des œuvres de Victor Hugo et de ses disciples se prolongeait jusque sur les bancs de l'école où l'enthousiasme des nouvelles doctrines littéraires avait gagné presque tous les cœurs. Les professeurs eux-mêmes, et quels professeurs! Cousin, Jouffroy, Damiron, Ampère, Nisard, Michelet, avaient tous répondu à l'appel du cor d'*Hernani*, sans déserter pour cela le camp des classiques, et il fallait voir avec quelle hardiesse et quelle éloquence ils reculaient, dans leurs cours, l'horizon jusque la borné de la science, de l'histoire et de la philosophie! Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient formé des élèves tels que MM. Jules Simon, Duruy, Wallon, Emile Saisset, Francisque Bouillier et Ernest Havet. C'était surtout le cours de Michelet qui passionnait ces jeunes intelligences. La chose s'explique quand on a connu le grand historien. Vit-on jamais causeur plus étincelant! Il ne professait pas, il conversait, et comme il savait tout, il causait de tout à bâtons rompus, poussant une pointe ici, une autre là, quittant l'histoire pour la littérature, ayant le don du mot qui fait image et le pouvoir magique de ressusciter les choses mortes.

Victor Cousin aussi excellait dans l'art si difficile de la conversation; mais ce n'était pas le même genre que Michelet. Il était beaucoup plus rhéteur et tout en donnant libre carrière à son imagination, il était plus correct et moins décousu. Parmi les critiques qui ont le plus vivement attaqué sa philosophie, quelques-uns veulent bien reconnaître qu'il fut un merveilleux orateur. D'aucuns disent qu'il ne fut même que cela. Il est certain que sa phrase, comme celle des écrivains du XVII[e] siècle dont il s'était nourri, est essentiellement oratoire. Mais c'était la mode alors : les grands écrivains adoraient la période. Aujourd'hui nous en sommes revenus. Nous avons adopté la phrase courte de Voltaire. Elle est moins ronflante et moins majestueuse, à coup sûr, mais elle a gagné en précision ce qu'elle a perdu en harmonie.

En 1836, qui fut sa dernière année à l'Ecole normale, Jules Simon suivait le cours de Victor Cousin avec Emile Saisset, son inséparable, et Lorquet qui mourut fou, je crois, il y a quelques années, après avoir été secrétaire de la Faculté des lettres. Ce devait être un plaisir de faire un cours à ces trois jeunes hommes! Cousin ne venait cependant à l'école qu'une fois par semaine : le dimanche matin. Quant il arrivait, le portier sonnait la cloche, car il n'y avait pas de tambour, et criait à tue-tête : Monsieur Cousin ! Les trois élèves descendaient alors au plus vite et se rendaient à la bibliothèque où il y avait tout juste une chaise de paille et une petite table pour le maître. Cousin commençait la plupart du temps son cours sous la forme d'une causerie, mais comme il avait la parole extrêmement facile, il se grisait vite de sa parole. Alors il enflait la voix, gesticulait, s'agitait comme s'il avait eu cent élèves à l'écouter. Il lui arriva plus d'une fois de glisser sous la table au beau milieu de son discours. Mais cela ne l'arrêtait pas, il se relevait machinalement et repartait comme de plus belle. M. Thiers disait de lui : Mon ami Cousin dit bien des folies : il ferme les yeux et il s'imagine qu'il voit des statues.

Il ne fut pas toujours dupe de son imagination, et dans le domaine de l'histoire il me semble qu'il a dressé quelques statues qui font bonne figure encore.

Souvent il se bornait à corriger le devoir de ses élèves, et encore le corrigeait-il assez mal, car il s'agissait de la traduction du douzième livre de la *Métaphysique* et il n'était pas si ferré sur le grec qu'on veut bien le dire. Il connaissait beaucoup mieux le latin, ce qui ne l'a pas empêché de nous donner une bonne traduction de Platon.

Jules Simon racontait dernièrement que c'était lui qui avait traduit le *Timée*. Ce *Timée* tenait au cœur de Cousin : il aurait bien voulu le traduire, mais pour cela il fallait être bon helléniste et bon mathématicien, et il n'était ni l'un ni l'autre.

— Vous devriez l'entreprendre, dit-il un jour à Jules Simon, qu'il paraissait affectionner tout particulièrement.

— Volontiers, répondit son élève.

Et le jeune normalien se mit à la tâche, dès qu'il fut sorti de l'école, et lui livra le *Timée*, chapitre par chapitre.

Vous croyez peut-être que Cousin l'en remercia.

Digitized by Google

Vous vous trompez. Il n'eut même pas la délicatesse de désigner son *collaborateur* dans la préface de ce livre. Il fit la même chose, d'ailleurs, à M. Ravaisson qui lui avait traduit le *Parménide*, et ses élèves ne sont pas les seuls qui aient eu à se plaindre de ses audacieuses appropriations. Un jour que Sainte-Beuve les lui reprochait sur un ton de mauvaise humeur, Cousin lui dit : « Je crois être aussi délicat qu'un autre au fond, mais, je l'avoue, je suis grossier dans la forme. »

Est-il bien sûr qu'il n'eût que l'enveloppe de grossière ? Il est permis d'en douter, surtout quand on sait qu'après avoir envoyé Jules Simon à Caen (1836) et à Versailles (1837) comme professeur de philosophie, il lui enleva sa chaire de Versailles pour la donner à M. Ad. Franck sous prétexte qu'il était plus âgé que lui.

Encore, s'il lui avait donné une compensation quelconque ! Mais non, il avait besoin de lui pour différents travaux et ne songeait qu'à se l'attacher. Et comme Jules Simon lui confessait ses embarras : « Je vous dis, s'écriait Cousin, qu'il faut le pavé de

MAISON NATALE DE M. JULES SIMON (1)
D'après un croquis de M. Nayel

Paris à qui veut se faire une réputation. » Le pavé de Paris c'est dur, quand on n'a pour vivre que quatre-vingt-trois francs par mois. C'est pourtant la situation que lui fit Cousin le jour où il lui confia sa suppléance (2). Je vous laisse à penser comment il vivait. Il avait loué place de la Sorbonne n° 2, chez le père de M. Louis Ménard une mansarde carrelée, froide comme glace l'hiver, avec un lit de sangle, qu'il payait trente francs par mois, et s'était arrangé de façon à ne dépenser que quinze sous par jour pour sa nourriture. Le matin il déjeûnait avec un pain de deux sous, et le soir il dînait au restaurant Flicoteaux que fréquentaient alors tous les étudiants pauvres. Les trente francs qui lui restaient passaient dans son blanchissage et son entretien. Et Cousin était fier de cela. Quand on se plaignait à lui de l'insuffisance de son traitement, il disait en montrant la petite fenêtre de la place de la Sorbonne : « Voyez Simon, il habite là-haut sous le toit et ne sait pas aujourd'hui s'il mangera demain. » On a bien raison de dire que les parvenus n'ont pas de mémoire.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble aux Champs-Élysées, Cousin s'arrêta tout à coup devant l'hôtel du duc de Choiseul et dit à son suppléant :

— Vous voyez ce beau jardin, cette belle maison, eh bien, j'en aurai autant demain !

— Comment cela ? lui demanda Jules Simon avec étonnement.

— Je crois que je vais faire partie du cabinet de M. Thiers, seulement n'en parlez à personne.

— Je n'en aurai guère le temps, si vous êtes ministre demain.

Effectivement, Cousin le mandait le lendemain au ministère de l'Instruction publique pour lui exprimer le regret de ne pouvoir le nommer chef de son cabinet.

— Figurez-vous, lui dit-il, qu'en rentrant chez moi,

1. Cette maison porte actuellement le n° 98 de la rue du Port, à Lorient. M. Jules Simon est né dans la partie qu'occupe le débit de boissons « à la descente des Lannionnais. »

1. En attendant il dut se contenter pendant près d'un an de son traitement d'agrégé, c'est-à-dire de quatre cents francs.

Digitized by Google

hier soir, j'ai trouvé R... dans mon escalier qui m'a sauté aux jambes. Il avait eu vent de ma nomination et s'était posté là en m'attendant. Je n'ai pu faire autrement que de le prendre. Mais si vous le désirez, je puis vous confier le poste de chef du secrétariat.

Jules Simon le remercia, disant qu'il ne voulait pas quitter l'enseignement. Cousin lui donna raison, et comme il allait quitter le cabinet du ministre :

— A propos, je vous préviens que j'ai touché ce matin le traitement entier de mon cours. Je ne pourrai donc rien vous remettre ce mois-ci.

Comme *don* de joyeux avènement, c'était réussi, n'est-ce pas ? Et Jules Simon, pour vivre ce mois-là, fut obligé de vendre sa montre.

Il me semble que tous ces traits sont bien caractéristiques et que l'on commence à voir le nez du comédien. Mais ce n'est pas tout. Huit mois après Cousin tombait du pouvoir et recevait la visite de son suppléant.

— Eh bien, lui dit-il, me voilà libre. Nous allons pouvoir reprendre nos anciennes habitudes.

- Parfaitement. J'y mets pourtant une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous ne m'enverrez plus l'argent de mon cours par votre demestique. Cela m'humilie.

Cousin demeura interloqué, puis, après quelques instants de silence :

— Vous m'apprenez mon devoir.

Il ne sut jamais le faire vis-à-vis de son disciple. En voulez-vous d'autres preuves? Je n'ai que l'embarras du choix.

En 1846, Jules Simon se porta à la députation dans l'arrondissement de Lannion, sous le patronage de MM. Duvergier de Hauranne et de Rémusat. Il avait pour concurrents un nommé Tassel et M. de Cormenin. Mais la candidature de ce dernier, inventée par M. Odilon-Barrot, n'était pas bien sérieuse, et tout laissait supposer qu'en dépit de l'opposition violente du clergé Jules Simon l'emporterait. Mais une manœuvre de la dernière heure changea complètement le résultat du scrutin. La veille de l'élection un homme était venu de Paris par la diligence, qui avait reçu la mission de voir en catimini les personnes les plus influentes de Lannion et de les décider à voter pour M. de Cormenin. Cette mission produisit son effet : M. de Cormenin eut cinq voix et Tassel l'emporta de deux voix sur Jules Simon.

Or, devinez quel était cet homme ? M. Barthélemy Saint-Hilaire lui-même. L'ancien secrétaire de la présidence sous M. Thiers était déjà très lié avec Victor Cousin, et c'est M. Cousin qui l'avait envoyé à Lannion pour empêcher son suppléant d'être élu (1).

Quelques années après, c'était au commencement de l'Empire, Cousin devait encore lui jouer deux autres tours tout aussi vilains.

1 La conduite de Cousin en cette circonstanc est d'autant plus inqualifiable, qu'il avait formellement promis son appui à Jules Simon. Nous aurons l'occasion d'y revenir un peu plus loin.

Voici dans quelles circonstances :

Un matin de l'année 1857, Jules Simon recevait un petit mot de M. Guizot le priant de passer chez lui à telle heure. C'était pour lui annoncer que l'Académie française lui avait décerné à une voix de majorité le prix de vingt mille francs.

— Mais je n'étais pas sur les rangs!

— Cela ne fait rien. MM. Thiers, de Rémusat, Montalembert et moi, nous avons pensé que ce prix vous revenait de droit.

— Et quels étaient mes concurrents?

— Henri Martin et George Sand.

— A votre place j'eusse donné le prix à George Sand. Mais, puisque vous m'avez accordé la préférence, il me reste à vous remercier bien vivement.

Ces vingt mille francs, en effet, tombaient comme la manne dans le ménage de Jules Simon, car le coup d'Etat, en lui fermant la bouche, l'avait absolument ruiné, et il en était réduit à donner des leçons pour vivre.

Là-dessus Cousin arrive de Cannes où il allait passer tous les hivers et fait annuler le vote de l'Académie sous prétexte qu'elle avait procédé irrégulièrement. On retourne au scrutin : impossible cette fois de réunir sur aucun des candidats la somme de voix nécessaire. Jules Simon parlait déjà de se retirer, mais ses amis l'en dissuadaient dans l'espoir qu'une voix ou deux se détacheraient de Henri Martin ou de George Sand pour lui constituer la majorité. A la fin, les résultats étant toujours les mêmes, Dupin aîné proposa à l'Académie de décerner le prix à M. Thiers. M. Thiers n'étant pas là, quelqu'un demanda qu'il fût consulté au préalable. Cet avis prévalut, mais avant d'accepter, l'ancien ministre de Louis-Philippe écrivit à M. Jules Simon qu'il avait toujours voté pour lui et qu'il lui donnerait sa voix tant qu'il resterait sur les rangs. Jules Simon se retira et c'est M. Thiers qui eut le prix de vingt mille francs. Je me hâte d'ajouter qu'il l'abandonna généreusement à l'Académie pour fonder celui qui porte son nom.

M. Cousin avait remporté là une grande victoire. Il en remporta une autre du même genre le jour où Jules Simon brigua pour la première fois l'honneur d'entrer à l'Académie des sciences morales et politiques. C'était en 1860. Il s'agissait de remplacer M. de Tocqueville. Jules Simon se trouvait avoir pour concurrent son ancien professeur de philosophie, M. Adolphe Garnier. Mais il avait pour lui les voix de MM. Mignet, Thiers, Guizot, Damiron, par conséquent de grandes chances d'être élu.

Le jour du vote arrive ; on dépouille le scrutin : il y avait trente-deux bulletins dans l'urne, et chaque candidat en avait obtenu la moitié. Le second tour donne le même résultat, Ce que voyant, M. Thiers fait remarquer à l'Académie que M. Cousin — dont la voix semblait acquise à Jules Simon — s'était absenté tout à l'heure et propose, en attendant son retour, que la séance soit suspendue. La chose est

Digitized by Google

accordée; on court pendant ce temps-là après M. Cousin. Personne ne l'avait vu, ni les domestiques, ni le portier. Cependant tous avaient la certitude qu'il n'était pas sorti de l'Institut. Enfin, las de l'attendre, on recommence le vote, et M. Ad. Garnier, grâce au suffrage de M. Michel Chevalier qui était arrivé sur ces entrefaites, est élu contre Jules Simon. On a su depuis que, pour ne pas donner sa voix à son ancien suppléant, Cousin était resté caché pendant une heure — on ne dit pas où.

Cependant Jules Simon ne tarda pas à prendre sa revanche. Le 21 février 1863, il était nommé, à l'unanimité des suffrages, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Dunoyer, et le jour de la première séance trimestrielle des cinq académies on vit Cousin se diriger vers le fauteuil de son disciple, le prendre dans ses bras devant tout le monde et prononcer à haute voix ces paroles qui à elles seules étaient toute une confession :

— Mon ami, votre présence ici m'enlève un remords.

N'avais-je pas raison de dire plus haut que Cousin fut un grand comédien ?

Jules Simon ne lui en garda jamais rancune. Il lui fut toujours reconnaissant, au contraire, de lui avoir ouvert la voie. C'est lui qui lui fit ériger le monument qu'on peut voir à la Sorbonne, et, comme pour se rappeler ses premières années de gloire et de misère, il a placé son image au beau milieu de son cabinet de travail.

Comme tous les vrais philosophes, Jules Simon a le plus profond dédain des injures qui lui sont faites. On peut le calomnier, il ne répond pas. Si jamais on publie sa correspondance, on sera surpris des services énormes qu'il a rendus à ses plus grands ennemis.

LÉON SÉCHÉ.

(A suivre)

REQUIESCAT IN PACE.

Sur le tombeau d'Edouard Turquety.

Quoi ! pas même un sommeil paisible dans la terre !
Au pays paternel tu n'auras même pas
L'enviable repos du tombeau solitaire
Près duquel les amis viennent parler tout bas.

Tu n'auras même pas, toi, le poète illustre,
Dans l'injuste dédain trop vite enseveli,
La pierre de granit que se paiera le rustre
Pour défendre son nom stupide de l'oubli !

Dans la mort, après tant de luttes acharnées,
Tu te croyais tranquille enfin ! tu te trompais.
Ton repos éternel durera quinze années ;
On n'a pu t'acheter une plus longue paix !

Et voilà près de toi qu'un homme sombre passe,
Longuement escorté de murmures plaintifs ;
C'est l'homme qui mesure et le temps et l'espace
Aux hôtes de la mort qui dorment sous les ifs.

Et l'homme a lu ton nom ! Mais rien ne le protège,
Ce nom qui fut célèbre au milieu des plus beaux !
Et j'aperçois venir déjà le noir cortège
Qui fouille sans pitié l'asile des tombeaux.

Et la tombe est marquée ; elle va disparaître !
O poète oublié, demain tu n'auras plus
La sainte paix jurée à ta foi par le prêtre,
Et ta mort s'étoila de rêves superflus.

La tombe que tu crus à tout jamais scellée
Pour y dormir toujours le doux sommeil des morts,
O poète, demain vomira dans l'allée
Les restes profanés de ce qui fut ton corps.

Cette main sur laquelle, en y posant leurs lèvres,
Les femmes, autrefois, avec tant de ferveur,
Firent tomber, payant tes tourments et tes fièvres,
L'aumône de baisers que l'on doit au rêveur ;

Et ce crâne où jadis brûlait l'enthousiasme,
Où fleurissaient les vers doucement épiés ;
Ce crâne et cette main, dans un hideux sarcasme,
De pâles fossoyeurs les fouleront aux pieds.

Ton rêve le plus cher et le dernier s'écroule,
Pauvre poète, et toi qui te croyais bien sûr,
De dormir desormais, sans bruit, loin de la foule.
Seul, heureux d'oublier la lumière et l'azur ;

Ayant les yeux fermés et les oreilles closes,
Et les bras pour toujours croisés dans le sommeil,
Si calme d'ignorer les hommes et les choses,
Toi qui rêvais la nuit, tu revois le soleil !

Tu voulus le repos : le trouble recommence !
La mort t'avait promis l'isolement dernier
Et dans l'étroit tombeau la solitude immense...
Mensonge ! On va jeter ton squelette au charnier.

∴

Oh ! non ! non ! Je vous en supplie,
Vous qui jadis l'avez aimé,
Sur sa dépouille ensevelie
Que son tombeau reste fermé !

Sur la pierre qu'on vienne encore
S'agenouiller ; qu'il soit permis
A son nom que la foule ignore
D'y survivre pour ses amis.

Qu'on respecte la paix si douce
Que le temps a faite à ses os
Et qu'il demeure sans secousse
Ravi dans l'éternel repos.

Puisqu'il faut acheter la terre
Qu'on lui marchande sans remords,
Faisons-lui l'abri solitaire
Que notre culte doit aux morts.

Si des hommes à l'âme vide
Ont oublié le citoyen

Extrait d'un volume en préparation sous ce titre : *Les Anniversaires.*

Digitized by Google

Qui fut la gloire de la Ville,
Nous, plus dignes, n'oublions rien.

Gardons lui le souvenir tendre
Par qui survivent les aïeux
Et ce tombeau qu'on veut lui prendre
Qu'il le doive à nos soins pieux.

∴

Femmes, à qui la poésie
Offre ses rêves les plus doux ;
En sa langue pure et choisie,
Ce poète pleura pour vous ;

Il pria pour vous, pâles vierges,
Et sur vos hymnes incessants,
Sa voix, à la lueur des cierges,
Monta vers Dieu parmi l'encens.

Prêtres, il chanta votre culte ;
Soumettant son vers à la loi
De votre dogme qu'on insulte,
Il fut l'apôtre de la Foi.

Pour vos petites voix si chères
Qu'on écoute silencieux,
Enfants, il a fait des prières,
Dont la pureté plaît aux Cieux.,

De votre jeunesse passée
Vieillards, il fut l'historien,
Et vers elle, votre pensée
Suivra son vers aérien.

Et pour vous aussi, jeunes hommes,
Fiers aujourd'hui de vos vingt ans,
Il fut jadis, ce que nous sommes :
Le chanteur ami du printemps !

∴

Au sein de la grande patrie,
Il est une patrie encor.
C'est la ville ardemment chérie
Où notre être à pris son essor ;

C'est la ville toujours charmante,
Qu'on quitte mais qu'on aime mieux,
Où l'on rêve, après la tourmente,
Le repos quand on sera vieux;

La ville où sont nés les ancêtres,
Où l'on naquit un beau matin,
Et dont l'école avec ses maîtres
Vous apparaît dans le lointain !

Dont la vieille église élancée,
Dans la sérénité des soirs,
Fait luire au fond de la pensée
L'or oublié des ostensoirs.

Ah ! quels que soient les vents contraires
Qui les séparent, comme on sent
Qu'ils sont tous amis, tous frères,
Ceux qui respirent en naissant

L'air de la ville paternelle,
Voisins de rue ou de maison
Et qui gardent dans la prunelle
Le reflet d'un même horizon.

Comme ils doivent s'aimer quand même,
Ces enfants du même pays,
Dont les jeux courent la bohême
A travers les mêmes taillis ;

Ceux dont la jeunesse charmée,
Dans les bois pleins d'épanchements,
Pour le nom de la bien aimée,
Eut les mêmes échos charmants ;

Ceux qui, créant une famille
Autour du foyer respecté,
Ont choisi pour femme, une fille
De la douce et vieille cité ;

Et ceux-là que la vie exile
Et qui l'âme navrée, ont dû
S'éloigner de la chère ville,
Regrettant le bonheur perdu !

Ils doivent s'aimer pour ces choses
Dont le charme demeure frais,
Ceux qui nés sous les mêmes roses,
Mourront sous les mêmes cyprès ;

En souvenir des bonnes heures,
Ces séparés du lendemain,
Doivent vers des routes meilleures,
Marcher en se tenant la main ;

Dans l'union qui fortifie
S'appuyant d'un commun effort,
Ils doivent s'aimer dans la vie ;
Ils doivent s'aimer dans la mort.

∴

Aussi je viens vers vous, mes amis et mes frères,
Dans notre pays et le sien
Protéger le sommeil, parmi nos tombes chères,
Du poète concitoyen.

Pour lui, jadis l'orgueil de notre vieille ville,
Je viens, humble poète aussi,
Revendiquer la paix du beau rêve tranquille
Dans lequel il s'est endormi ;

Moi, le nouveau venu qu'exalte la défense
Du tombeau d'un de nos anciens,
Je tends les mains vers vous, mes compagnons d'enfance
Et vers vous qui fûtes les siens ;

Jeunes hommes, vieillards, enfants, femmes et prêtres,
Non ! Vous n'aurez pas le remords
De laisser, vous, épris du culte des ancêtres
Troubler le repos de vos morts ;

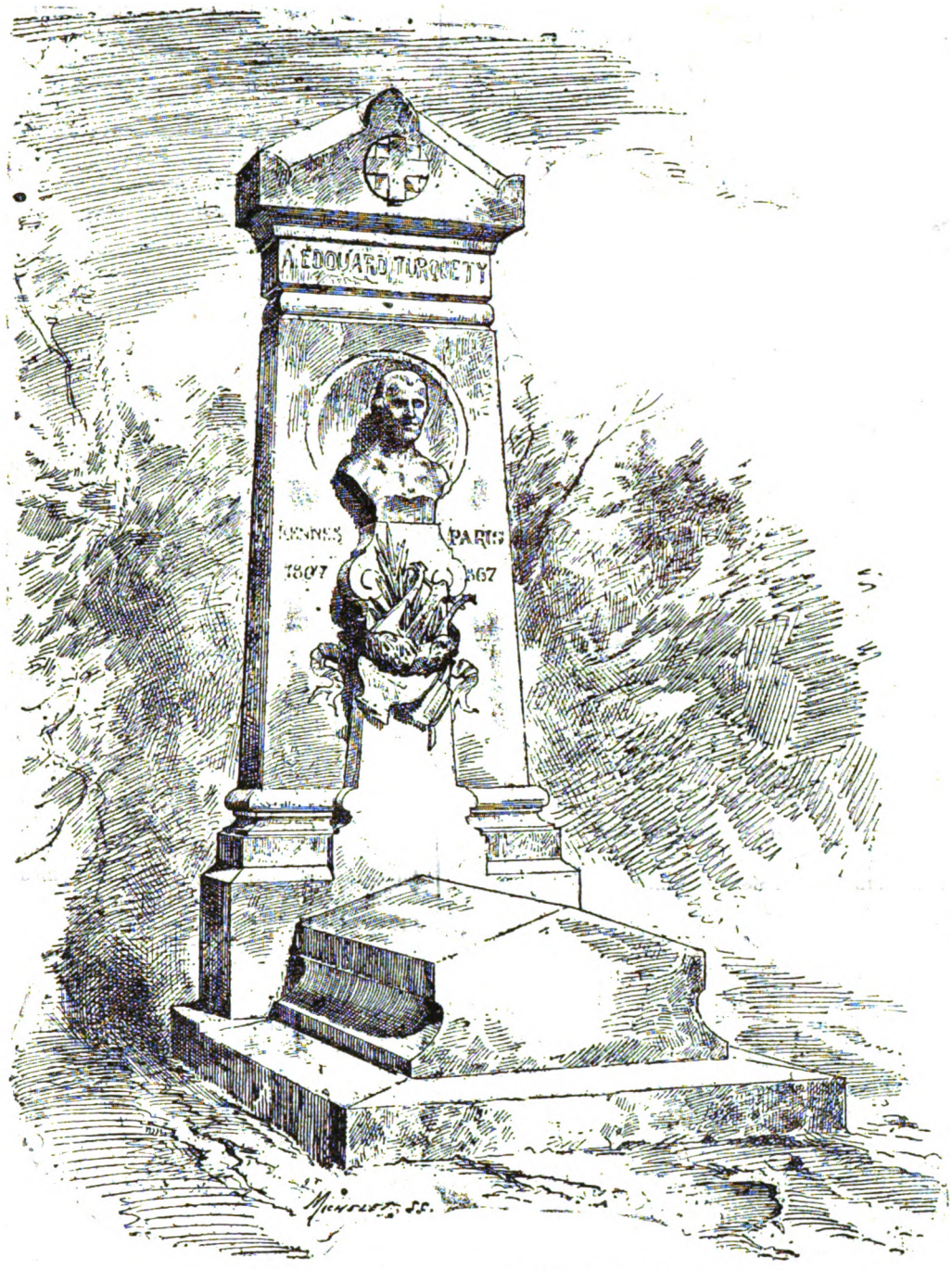
Au nom de votre Foi qui doucement en elle
Garde tant d'espoirs triomphants,
Chrétiens, vous donnerez une paix éternelle
A la tombe que je défends ;

Fidèles désormais à la chère mémoire
Du poète déshérité,
Vous voudrez, l'entourant d'une tardive gloire,
Sacrer son immortalité.

6 février 1881.

Louis TIERCELIN.

Digitized by Google



LE TOMBEAU DE TURQUETY. *Dessin de M. Léofanti*

EDOUARD TURQUETY

Les compatriotes de Turquety se sont souvenus qu'au commencement de ce siècle la ville de Rennes avait donné le jour à un poète charmant, mort en 1867, et depuis injustement oublié. Quelques-uns de ses pieux admirateurs ont entrepris de ressusciter le poète défunt en lui élevant un tombeau digne de sa mémoire. C'est ce monument dû au ciseau habile du sculpteur Ad. Léofanti qu'on vient d'inaugurer dans le cimetière de Rennes. Il reste aux Rennais et Bretons un devoir à remplir, c'est de relire ou de lire l'œuvre de Turquety, c'est de faire revivre le poète en se pénétrant du charme de sa poésie. J'avoue que je ne connais Turquety que de fraîche date. Je le connaissais de nom, je savais que Brizeux lui avait dédié quelques-unes de ses poésies ; mais ce nom harmonieux de Turquety n'évoquait pour moi le souvenir d'aucun alexandrin, d'aucun hémistiche voluptueusement goûté le soir à la lueur d'une lampe vigilante, à quelques pas de la fenêtre fouettée par les vents du dehors. Turquety ? J'ai longtemps partagé l'indifférence de mes contemporains à son égard. Je me suis décidé à

Digitized by Google

aborder la lecture de ce poète dédaigné, et je déclare franchement que bien des rimeurs à l'ordre du jour ont grand tort de le dédaigner.

Et d'abord il conviendrait peut-être de se rappeler les encouragements, les éloges, les félicitations, les applaudissements qu'obtint Turquety il y a quelque quarante ans. Il nous sied mal de nous montrer plus sévères qu'E. Souvestre, que Sainte-Beuve, que Ch. Nodier (qui l'appelait le digne Elisée du prophète), que Reboul, le *poète-boulanger* de Nîmes, que Lamartine (*M. de Lamartine*), que Chateaubriand, *le grand homme*, que Lamennais, qui publia l'*Essai sur l'indifférence* avant de donner les *Paroles d'un croyant*. Quand un poète a conquis l'approbation de tels hommes, ce poète a droit au respect de la critique et aux acclamations de tous ceux qui aiment sincèrement la poésie. On peut même s'étonner philosophiquement, si l'on voit ensuite l'oubli ronger impitoyablement sa mémoire et ses œuvres. Je m'étonne... Faut-il trop s'en étonner ?

Après avoir longtemps méconnu Turquety, je ne voudrais pas, par une palinodie burlesque, me contraindre à proclamer la supériorité incomparable du poète Turquety. Non, je ne dirai pas même que Turquety fut un grand poète; je dirai que ce fut un poète, ce qui n'est pas peu. J'essaye du reste de débrouiller les impressions que je rapporte de la lecture de ses œuvres, afin de pouvoir formuler un jugement impartial et sérieux. Bast ! pourquoi le cacherais-je ? Turquety ne m'a pas beaucoup... amusé. N'allez pas croire qu'il m'ait ennuyé. Comprenez seulement qu'il m'a paru un peu monotone, un peu monochrome, comme disaient les peintres, un peu monochorde, comme diraient les musiciens. Faut-il s'en prendre aux idées qu'il exprime avec une conviction uniforme ?... Aussi bien la Muse de Turquety ne s'abreuve réellement qu'à une source unique d'inspiration, qui est la foi : « *Ceci est un livre de bonne foi,* » écrivait Montaigne en tête de ses *Essais*. Turquety eût pu inscrire en tête de ses œuvres : « *Ceci est un livre de foi.* » C'est du moins le thème qu'il développe dès les premières pages et sur lequel il ne cessera de broder des variations parfois agréables, souvent émues et qui disparaissent obstinément au moment même où le poète semble se laisser captiver par les séductions profanes du monde extérieur :

O Christ, je crois toujours. — Le siècle à l'agonie
M'entoure vainement de sa lueur ternie ;
Qu'il proclame un soleil plus beau.
Je crois toujours. — Viens donc au sein de la tempête,
Viens affermir mon pas jusqu'à ce qu'il s'arrête
Et trébuche au seuil du tombeau....

Voilà le programme poétique que Turquety s'impose, et, quoique poète, c'est-à-dire menteur, il s'attache à ce programme avec cette tenacité que l'on considère comme la vertu indigène des Bretons. Ce n'est pas lui qui désobéira à cette vieille devise : *Catholique et Breton !* Il veut essentiellement que la poésie soit essentiellement catholique. Un de ces recueils porte même le titre de *Poésie Catholique*. Il y célèbre la *Chute de Satan ;* il y parle *Urbi et Orbi ;* il y remonte au *Déluge*, bien qu'ayant abandonné la profession d'avocat. Il y récite des psaumes, il écoute les sons de l'orgue, il invoque Marie, Sainte-Thérèse et tous les saints. Il s'efforce de ramener au bercail la brebis égarée : la brebis égarée, c'est Lamennais qui a rompu avec ses anciennes croyances :

Prends garde, Lamennais ! Il est une heure étrange
Où l'homme épouvanté s'aperçoit que tout change...

C'est peut-être pour cela que Lamennais avait changé d'idées...

Les autres recueils de Turquety ne diffèrent pas sensiblement de celui là. Les *Esquises Poétiques*, *Amour et Foi*, *Hymnes sacrées*, *Primavera*, trahissent, avec des degrés différents, la même inquiétude, le même tourment du chrétien qui surprend le regard de Dieu parmi les rayons étincelants du soleil comme dans la lueur pâle et doucement argentée des étoiles. C'est toujours le même *Credo* qui s'exhale de son âme, soit qu'il contemple les splendeurs de l'aurore, soit qu'il s'attarde à saluer les feux mourants du crépuscule. C'est toujours le même sentiment qui l'anime lorsqu'il maudit les destructeurs de croix, lorsqu'il célèbre l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption, ou lorsqu'il entrevoit dans une *Vision* sillonnée d'éclairs

Dieu
Apparaissant debout sur la nuée en feu

Telle est la note de Turquety, qui n'a guère qu'une note. Cette note varie peu.

Il faut positivement découvrir les pièces où l'auteur s'écartant un instant des sentiers qui aboutissent tous à *l'Eglise*, s'ouvre naïvement à des impressions naturelles, et daigne remarquer « *Anna riante et blonde,* » ou noter les sons du cor épars sous la ramée. Un moment il se plaît à décrire une *Chasse gothique*, un moment il ose songer à *Francesca d'Ariméno*... Le voici qui se laisse absorber par la poésie du soir. Méfiez-vous ! car il ne tarde pas à trouver dans cette contemplation « *les extases du Ciel....* » Ne le supposez pas toutefois incapable de préoccupations humaines. Je suis ravi de pouvoir citer parmi ces pièces les plus éloquentes un fragment de la poésie contre la *Peine de Mort* :

...Eh ! bien, quand vous saignez les flancs de la patrie,
Tout ce peuple de morts se redresse et vous crie :
« Anathème à celui qui fait le bourreau roi !
« L'Eternité l'attend, l'Eternité le nomme ;
« Anathème à qui met la hache aux mains d'un homme
« Et l'assassinat dans la loi....

Il s'indigne aussi en très nobles termes contre ceux qui n'ont pas jugé Lamartine digne d'une tribune, et il ajoute magnifiquement :

Digitized by Google

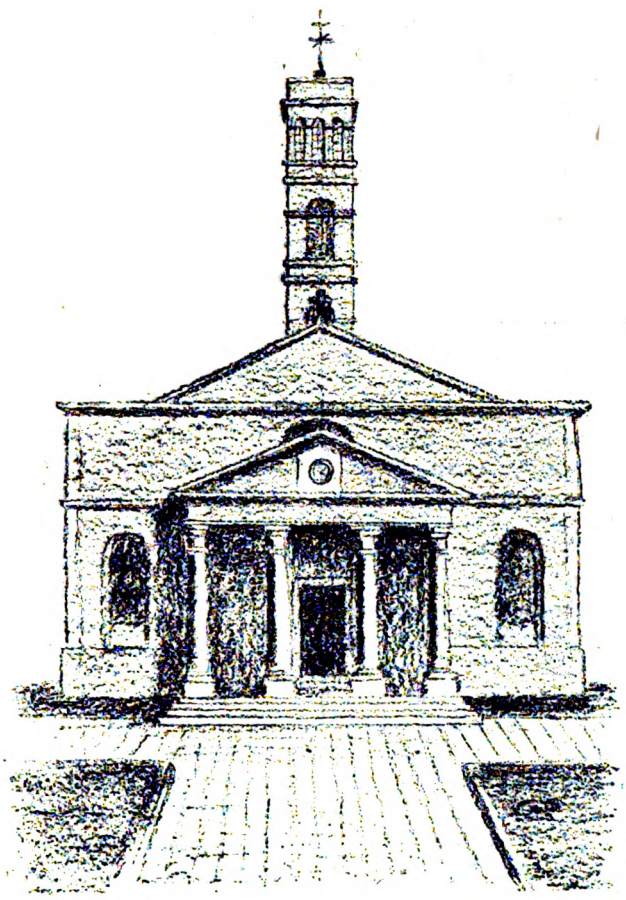
Ah ! ta tribune à toi, c'est la grande montagne
Où quand tu vas rêver l'aigle seul t'accompagne,
C'est l'Apennin désert, l'Océan solennel ;
C'est le vieux lac bleuâtre où tu guidas Elvire,
Où tu chantais debout sur ton fidèle navire
Et face à face avec le ciel...

Il est vrai qu'il prend trop aisément son parti de l'injustice ou de l'indifférence des hommes. Il va même jusqu'à ordonner à la poésie de se retirer au désert :

Au désert! au désert! — Car la tombe insensée,
Au lieu de l'agrandir, écrase la pensée ;
Elle meurt ou tombe trop bas.
Au désert !...

Plaignez-vous donc après cela qu'on murmure ironiquement : *Vox clamat in deserto...* Nous touchons du reste ici au principal défaut de Turquety, rêveur désarmé contre la violence des évènements. Solitaire drapé dans un idéal démodé, Turquety refuse de prendre part au mouvement des idées, d'emboîter le pas avec les hommes de sa génération. Il n'est pas de son temps qu'il répudie, il n'est pas de son siècle auquel il ne croit pas. A tous les chants de victoire qu'entoure ce siècle voué aux généreuses conquêtes du progrès il répond d'une voix implacable :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla...



L'ÉGLISE SAINT-LOUIS, A LORIENT
D'après un croquis de M. Nayel

Lui aussi, le grand poète du siècle, V. Hugo, nous a un jour confié ses craintes dans cette strophe mélancolique :

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

Mais il n'en est pas moins resté le poète loyal et le soldat enthousiaste du siècle dont il a dit :

Ce siècle est grand et fort. Un noble instinct le mène ;
Partout on voit marcher l'idée en mission,
Et le bruit du travail, plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.

C'est ce que Turquety n'a pas compris, et le siècle s'en est vengé. Turquety eût bien fait de méditer cette phrase un peu emphatique de Royer-Collard : « Les fleuves ne remontent pas vers leur source, et ils en gloutissent les insensés qui s'opposent à leur cours. » Turquety a surnagé quelque temps, puis il a été englouti. Son talent méritait un meilleur sort.

Turquety a sa place marquée à côté, quoique au-dessous de Brizeux, dont il n'a pas la mélancolie pénétrante et le caractère délicieusement breton. Car je suis obligé de constater que Turquety ne pense jamais très directement à la Bretagne. Je ne relève qu'une pièce, d'une belle allure du reste, qui soit consacrée à

Digitized by Google

La Bretagne. Turquety n'a pas su comme Brizeux respirer et conserver la brise embaumée des genêts, des ajoncs et des bruyères, ni l'arôme vivifiant des flots de la mer. Il n'a pas su traduire les accords du vent secouant le feuillage des grands chênes, ni rendre la tristesse voilée des cimetières pleins d'herbe, tapis au pied des clochers à jour. N'importe ! C'est un poète à l'âme tendre, à la fibre délicate. C'est un poète qu'il convenait de remettre en lumière et à qui Rennes devait offrir un monument à l'heure même où Paris dressait une statue à Berlioz, c'est-à-dire au musicien qui s'est appliqué à trouver les mélodies cachées dans les cantiques du poète Turquety. Les compatriotes de Turquety ont bien agi en honorant la mémoire du poète qui fut toute sa vie un chrétien fervent. Puisse leur exemple inspirer noblement les Lorientais qui dès lors n'oseront plus refuser une statue à Brizeux sous prétexte.... « qu'il buvait sur la fin de sa vie... »

L. DUROCHER.

LE TOMBEAU DE TURQUETY

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, le monument élevé dans le cimetière de Rennes à la mémoire de Turquety a été inauguré le 15 octobre.

Le mausolée, construit en granit, répond bien par son aspect simple et sévère aux goûts modestes, à la nature réservée de l'illustre écrivain. Il se compose d'un grand bloc formant soubassement, taillé en forme de cercueil antique. A la tête de ce bloc s'élève un stèle d'un dessin et d'une dimension harmonieuse. Fixé à la face antérieure de ce stèle, repose le buste en bronze du poète, d'une ressemblance fidèle et saisissante. Un peu au-dessous du buste se détache sur le granit une sorte de panoplie poétique également en bronze ; ce sont les attributs indiqués par le genre du monument : une lyre avec la croix et une palme, le tout entrelacé dans une couronne de fleurs en guirlande aux rubans flottants.

Au fronton est gravée cette seule inscription :

A Edouard TURQUETY

Rennes, 1807. Paris, 1867.

De chaque côté, sur le plan du stèle, sont rappelées les principales œuvres de Turquety. Nous y relevons les suivantes : *Amour et Foi* (1833), *Poésies catholiques* (1836), *Hymnes sacrées* (1839), *Primavera* (1840), *Fleurs à Marie* (1845), *Un acte de Foi* (1868).

Puis plus bas : Souscription publique, 1884-1886. — Concession perpétuelle n° 7,805, du 29 février 1885.

Ce monument fait grand honneur à M. Léofanti dont nos lecteurs connaissent le talent souple et délicat. Aussi toutes les personnes présentes à la cérémonie l'ont-ils vivement félicité.

Le défaut de place nous empêche de produire l'allocution par M. F. Saulnier, conseiller à la cour d'appel de Rennes et président du comité d'érection du tombeau, mais nous ne saurions trop remercier ici l'auteur de la *Vie d'un poète* et de ses belles paroles et de son généreux concours. C'est en effet en grande partie à M. Frédéric Saulnier et à M. Léofanti que le poète d'*Amour et Foi* doit d'avoir dans le cimetière de Rennes un tombeau digne de lui.

EXPOSITION DE NANTES 1886

Beaux-arts. — Archéologie. — Photographie.

LES ARTISTES BRETONS ET ANGEVINS AU SALON

Vous avez annoncé, dans votre dernier numéro, l'ouverture des exposition des *beaux-arts*, d'*archéologie* et de *photographie* de Nantes, et vous avez aussi signalé leur réussite très complète. Je vous promets de passer en revue toutes ces exhibitions et de dire ma façon de penser bien nette et bien franche aux lecteurs de notre *Revue*.

Je commencerai, comme il convient, par l'Exposition des Beaux-Arts qui est un véritable évènement artistique. Si les expositions d'art sont rares à Nantes, il faut avouer qu'elles sont toujours fort belles. Je me souviens, bien que je fusse très jeune alors, de l'Exposition de 1851 : j'ai su depuis que le succès en fut très grand ; tous les peintres en vogue avaient répondu à l'appel qui leur avait été adressé, et c'est à cette exposition que la ville de Nantes acheta la *Madeleine* et la *Charlotte Corday* de Baudry, ainsi que la fameuse *Barque* de Gérôme, trois des belles toiles de notre Musée de peinture.

En 1872, presque au lendemain de l'*année terrible*, une exposition de peinture, de sculpture et d'art ancien s'organisa à Nantes, dans les locaux encore vacants, du nouveau Muséum d'histoire naturelle, et eut également une parfaite réussite. Gérôme, Baudry, Delaunay, Bonnat, Bouguereau, Pasini, que sais je ! tous les maîtres y avaient envoyé leurs œuvres ; et je le répète, le succès dépassa toutes les attentes.

Aujourd'hui le succès est plus grand encore, et vous me croirez sans peine, lorsque je vous aurai dit que le seul catalogue des beaux-arts renferme près de *dix-huit cents numéros*. Est-ce à dire, cependant, que la qualité réponde à la quantité ? Non certes, mais un des très grands mérites du salon nantais, c'est que le jury a ouvert ses portes à tous les genres, à toutes les écoles, ce qui permet au visiteur de se faire une opinion par comparaison : N'est-ce pas là, dites-moi, le but auquel doit tendre toute exposition ?

Donc, à Nantes, point de coteries, point de petites chapelles soigneusement fermées aux profanes ; la commission a opéré sa sélection dans la plénitude de son indépendance et de son impartialité ; elle a bien fait, et le jury de peinture de Paris devrait s'efforcer d'imiter un si bon exemple, quoique cet exemple vienne de la province. C'est qu'aussi bien, voyez-vous, Paris n'a pas le monopole du goût et du savoir-faire : il y a des valeurs indiscutables, par delà les fortifications, tous les artistes n'habitent pas la vieille butte des Martyrs ou le quartier Monceaux ; la décentralisation artistique n'est point, ou n'est plus, une idée baroque, saugrenue, et l'Exposition de Nantes ainsi

Digitized by Google

que son habile président M. Doré, nous en fournissent la preuve indéniable....

Votre idée première avait été de demander à mon excellent et honoré collègue, M. le baron de Wismes, de faire le salon nantais, et cette idée était certainement la bonne, car nul, plus que M. de Wismes, n'avait de compétence et d'autorité en la matière: Malheureusement son état de santé ne lui permet pas de vous apporter sa part de collaboration, et j'y ai regret, car les lecteurs de la *Revue* y perdront l'occasion rare d'avoir l'opinion d'un critique aussi spirituel que compétent.

Sans avoir la prétention de remplacer M. de Wismes, je vous enverrai dans une série d'articles, mes impressions sur les œuvres exposées au salon nantais, et cela le plus fidèlement, et le plus impartialement aussi, qu'il me sera possible. J'ai la prétention de ne jamais être de parti pris, et, bien que mes préférences ne soient point toujours du côté de la nouvelle école, — ce qui m'a déjà fait traiter d'*amateur de peinture noire*, par certains impressionnistes à outrance, je vous signalerai aussi volontiers les bonnes choses, fussent-elles signées de MM. Sisley et Pissaro en personne, que les tableaux de MM. Lau-

10, PLACE DE LA MADELEINE.

Oui, venez lundi, cher monsieur. Venez à l'heure que vous voudrez, nous déjeunerons à 10 heures 1/2. Je n'ai pas trouvé j. faire; mais les cartons sont par terre. La brèche est ouverte.

Jules Simon

FAC-SIMILE D'UN AUTOGRAPHE DE M. JULES SIMON.

rens, Bonnat, etc,....

Si vous le voulez-bien, nous commencerons, — et c'est justice, — par les artistes bretons et angevins. Il sont nombreux et occupent, en moyenne, un bon rang dans l'Exposition. Je débuterai donc par ceux de nos compatriotes dont les œuvres sont exposées dans le salon carré, (car nous avons ici un salon carré tout comme à Paris et de dimensions au moins aussi grandes, puisqu'il mesure vingt mètres de côté). Nous visiterons ensuite les autres salles, dans lesquelles de très bonnes choses ont été réparties, en ayant toujours soin de signaler d'abord les productions bretonnes et angevines.

Delaunay, un Nantais, dont certaines personnes peuvent ne pas toujours aimer la manière, est, de l'avis de tous, un maître portraitiste incontestable et incontesté. Il y paraît du reste, dans les trois portraits qu'il a exposés à Nantes: Celui de Mme T.... est un pur chef-d'œuvre, d'une facture aussi simple qu'habile. Le modèle se détache, plein de vie, sur un paysage seulement esquissé; dont les hauts combles d'un vieux manoir, voisin de Savenay, si je ne me trompe, ferment le fond.

Très remarquable aussi, le portrait du général Mellinet, — encore un nantais; — le vieux brave, en grande tenue, le cordon de la Légion d'honneur en sautoir, la poitrine chamarrée de décorations, est d'une ressemblance saisissante, avec sa physionomie mâle et sa glorieuse et si profonde cicatrice.

Le portrait de Mme V..., une bonne vieille dame souriante, sous son bonnet à rubans, est une simple esquisse, mais une esquisse charmante dans sa simplicité, faite avec rien, semble-t-il, un essuie-palette, et qui vaut bien des toiles châtiées, achevées et parachevées.

Bien qu'il soit né à Colmar, dans une de nos chères provinces perdues, *Camille Bernier* appartient désormais à la Bretagne à laquelle il semble avoir entièrement consacré son beau talent: Il a envoyé le *vallon*; des vaches boivent dans une mare, sous la garde d'un jeune pastoureau breton qui, cependant, se confectionne attentivement une badine. Rien de plus vrai que cette scène champêtre.

Encore des vaches; celles-ci sont de *Dupré*, né à Nantes. Le catalogue m'apprend que ce tableau est intitulé: *Le marais*. C'est le soir, et il y paraît, car la toile de M. Dupré est quelque peu noire: le soleil se couche derrière l'horizon, et de belles vaches viennent plonger leur mufle dans les eaux transparentes.

Le *Clair de lune*, du même artiste, est un tableau étrange, mais non sans valeur. La lune paraît à peine derrière les branches d'un grand arbre, émergeant de nuages épais, n'éclairant guère, mais laissant supposer qu'avant peu elle sortira éclatante et illuminera tout ce paysage, encore bien noir à la vérité.

Un autre Nantais, *Ch. Lebourg*, élève d'un sculpteur de notre ville, Amédée Ménard, qui ne fut certes point sans talent, et de Rude, à qui on vient d'élever une statue bien méritée, a dans le salon carré, un

Digitized by Google

plâtre, la *tzigane*, traité de main de maître et que je regretterais de ne pas mentionner.

Luminais est un vieux maître sur qui tout a été dit : lui aussi est de Nantes, et sa ville natale se glorifie justement d'un tel enfant. La *mort de Chilpéric* qui a figuré au salon de 1885, est, certes, une œuvre magistrale : Le roi franc, qui était aussi une franche canaille, a été assassiné près de Chelles, en revenant de la chasse. Son entourage a abandonné le cadavre qui serait resté privé de sépulture sans la charité de l'évêque de Senlis qui l'emmena en bateau par la Marne et la Seine, jusqu'à Paris, où il l'ensevelit.

Le bon évêque et son compagnon sont merveilleux d'attitude, mais je n'aime guère le roi défunt qui a plutôt l'air d'un ivrogne rapporté à son domicile par deux amis complaisants, que d'une majesté décédée. Il semble ronfler, ce malheureux Chilpéric, et sa moue grimaçante est bien plutôt celle d'un pochard que d'un trépassé,

Un ami blessé, du même artiste, nous représente un cheval, — un beau cheval de bataille, — qui, dans un récent combat a reçu, à la jambe, une estafilade d'où le sang sort abondamment. Son maître, — un Gaulois, bien entendu, — puise de l'eau avec son casque, dans une source voisine. La femme du Gaulois prodigue, pendant ce temps, ses baisers au noble animal qui en devient *bleu*. Cette couleur serait-elle donc chez les chevaux, un signe non équivoque de reconnaissance ?

Il convient aussi de remarquer, dans le *salon carré*, une œuvre très solide : la *tête du brigand* de feu *M. de Wismes*, un Nantais, amateur distingué, fils du critique d'art, et dont on a également exposé deux autres bonnes choses : la *Madrilène et une scène marocaine*. Un monsignor, délégué vraisemblablement à la police des états pontificaux, et que les hauts faits d'un brigand ennuient considérablement, a mis à prix la tête du *Fra Diavolo* ; c'est cette tête que deux paysans et une paysanne viennent lui apporter dans un sac, à la grande joie de Son Eminence et aussi au grand effroi de son secrétaire. Les personnages sont bien traités, mais l'architecture, également fort soignée, nuit un peu au sujet principal. Bonne toile, en somme, et qui fait d'autant plus regretter la mort récente de son auteur.

Aussi bien épuisons la série des Nantais, en citant d'abord, M. *Luc Olivier Merson* dont la réputation n'est plus à faire. Son *Angelo pittore* est un pur chef-d'œuvre, ceci soit dit sans flatterie. Un moine artiste Fra-Angelo peut-être, décorait les voûtes d'une cathédrale, lorsque le sommeil vint le surprendre sur son échafaudage ; des anges descendirent alors des cieux et continuèrent la besogne du peintre pendant son repos. Rien de charmant comme cette composition : les anges ont une sveltesse séraphique ; l'architecture est traitée magistralement. C'est de la grande peinture dans un format de chevalet, — un grand tableau dans un petit cadre.

Remarquable aussi le *Saint François d'Assise prêchant aux poissons*, du même auteur. L'effet du coucher du soleil est merveilleux. J'aime moins le Saint que les personnages qui l'entourent, étonnamment expressifs dans leur stupéfaction de voir les poissons, la tête hors de l'eau écouter le verbe sacré.

Mais si M. *Luc Olivier Merson* réussit pleinement dans le genre mystique, il excelle également dans le genre gracieux et profane : je n'en veux pour preuve que son *Jugement de Pâris*, interprété d'une façon toute nouvelle et très séduisante, bien qu'un peu trop fantaisiste. Ne me demandez pas, par exemple, pourquoi Pâris a plutôt l'air de Cupido, avec ses ailes et sa grâce enfantine ; pourquoi, aussi, les déesses sont absentes ? — Ce qui rappelle ce *passage de la Mer Rouge*, ou Marcel de Murger, représentant le moment qui suivait immédiatement la fuite des Hébreux, et précédait, non moins immédiatement, l'arrivée des Egyptiens. — Je ne saurais, à la vérité, que vous répondre. Ce que j'ai cru seulement démêler, c'est que le paon et la chouette qui fuient à tire d'ailes, ont assez l'air de signifier la déception de Junon et de Minerve, de même que les colombes caressées par Pâris indiquent clairement, selon moi, sa prédilection pour Vénus et son oiseau emblématique.

On a placé bien haut le tableau, très noir, de *M. Cornillier* : *le retour de la pêche à la nuit montante à St-Mars, Loire-Inférieure*. On l'a placé si haut, même, que c'est à peine si l'on peut distinguer le bonhomme couché sous son filet. Je vois cependant suffisamment cette toile, pour constater que le sens général est vrai. J'aurai, du reste, l'occasion de reparler de M. Cornillier qui est un jeune, et de mentionner ses deux autres tableaux, dont l'un, *l'examen attentif*, me plaît tout-à-fait.

Que vous dirai-je de *M. Aubert ? son barde Yvarnion et Ravanore* me déplaisent moins encore que sa grande toile des *noyades à Nantes*, aussi fausse comme peinture que comme histoire.

M. *Douillard* a exposé deux bons portraits, solidement peints, celui de Mlle F. R., très ressemblant et d'une excellente facture, et celui de M. L. D.

J'ai l'honneur de connaître *M. Ch. Leroux*, de Nantes, et suis enchanté de le féliciter de ses deux paysages : un *marais* et *embouchure de la Loire*.

Mêmes compliments à M. *Victor Richard*, Nantais lui aussi, pour sa très bonne étude faite à l'île d'Yeu.

Hte Berteaux, est né à Saint-Quentin, mais il est Nantais par ses alliances, ses relations et son domicile ; j'ajouterai même qu'il est désormais Breton par ses travaux. Je vous parlerai plus tard de sa *déroute de Savenay* et de son *diplôme de l'Exposition*, exposés dans d'autres salles ; je ne veux citer ici que son tableau : *Après la journée* charmant effet de crépuscule traité dans les mêmes tons que sa *Jeanne d'Arc*, si remarquée au salon de 1884 et que son *attentat sur Hoche*, du salon de 1885. Ce n'est pas encore la nuit, car le soleil qui se couche là-bas,

Digitized by Google

derrière les grands arbres, éclaire un peu de ses derniers rayons, la jeune fille tricotanta,ssise sur la murette de la cour, ainsi que la bergère qui pousse devant elle son troupeau de moutons. Mais c'est bien l'heure indécise où les choses ambiantes prennent un aspect vague, une teinte, heure très douce, pleine d'académie et que le peintre a si parfaitement rendue: *l'heure d'après la journée.*

Personne ne saurait contester le talent gracieux de notre compatriote *M. Toulmouche* et je suis le premier à m'incliner devant le verdict de l'opinion publique qui a fait de ce peintre un artiste à la mode. La *toilette* est un tableau plein de fraîcheur ; rien de plus séduisant que cette jeune femme dans son déshabillé fantaisiste, les bras et la poitrine nus, et se regardant dans un miroir ; mais que dire de cette autre toile qui, si j'en crois le catalogue, est le portrait de Mme Le L de R? Passons bien vite pour n'avoir pas la douleur grande de constater qu'elle est en bois, la malheureuse jeune femme, et mentionnons à côté un beau portrait de notre compatriote *M. Clémansin du Maine.*

J'oubliai encore *Chantron*, dont *les fleurs bien gardées* sont en bonne place dans le salon d'honneur. Chantron traite les fleurs comme bien peu de peintres, mais qu'il me laisse lui dire que son bull est de trop et n'a guère sa raison d'être auprès du joli tas de pivoines qu'il semble garder avec cette aménité particulière aux roquets de son espèce.

Le repos, du même peintre, est une étude consciencieuse, légèrement tenue, représentant un vieux brave homme de jardinier, bayant quelque peu aux corneilles, mais très bien peinte et — comme toujours chez Chantron, — parfaitement dessinée.

R. HUETTE.

(A suivre.)

EN ALSACE-LORRAINE [1]

NOTES DE VOYAGE

I

Quatre-vingts lieues à peine séparent de Paris la vieille capitale des ducs de Lorraine. En toute autre direction distance peu considérable, et, de nos jours, rapidement franchie. Mais, dès qu'on s'avance vers l'Est, chaque tour de roue compte double, car on se rapproche de la frontière telle que l'ont tracée les dernières catastrophes. Par Avricourt, Nancy n'est plus qu'à cinquante-huit kilomètres de cette frontière. Par Moncel, la distance est bien plus courte encore. Quatre lieues à peine, et l'on est chez l'étranger.

Aussi l'air que l'on respire à Nancy n'est plus celui du Boulevard. Les divergences politiques s'oublient, on méprise les vieilles rancunes, on rougit presque de ne pas faire partie de la Ligue des Patriotes. Il n'est pas jusqu'aux vers de Déroulède qui ne prennent tout à coup un sens nouveau et des sonorités inconnues. Hommes et choses sont sérieux et graves; toute humeur railleuse semble s'être pour jamais évanouie.

Les régiments passent avec une fierté virile au milieu d'une foule muette et frémissante. Ces soldats devant qui l'on se découvre seraient peut-être les premiers à opposer leurs poitrines aux flots d'une irruption subite, et nul ne saurait dire combien de temps resteront sans emploi les armes que la patrie leur a confiées. A leur aspect mille pensées, mille souvenirs s'éveillent dans l'âme, et bien des yeux sont humides. Ils passent. Les tambours battent, les clairons sonnent et parfois le vent d'ouest emporte l'écho de leurs musiques jusqu'aux oreilles de ceux qui attendent...

II

Une des émotions les plus douloureuses qu'on puisse ressentir est celle qu'on éprouve en quittant Avricourt, dernière gare française, pour atteindre la première station allemande. Passer la frontière, même pour peu de temps, est partout chose impressionnante. Mais quitter la France pour trouver l'étranger debout sur un sol non moins français que celui qu'on abandonne, est une de ces sensations qu'on doit renoncer à décrire. Tous me comprendront sans que j'aie besoin d'insister.

Le train s'ébranle ; la frontière est franchie. Quelle frontière ? Une ligne de bornes au milieu d'une plaine cultivée. Pourquoi ce champ est-il coupé en deux ? Pourquoi cette ligne passe-t-elle ici plutôt que là ? Parce que tel a été le caprice du vainqueur. Vous apercevez deux villages semblables : l'un est français, l'autre est allemand. Ces enfants de même sang et de même race sont appelés à s'entr'égorger un jour. Beauté des annexions monarchiques.

Le train siffle et ralentit sa marche. On arrive à Deutsch-Avricourt. Avant même que le train s'arrête, les employés allemands surgissent de tous côtés, et des voix dures vous enjoignent de descendre. Les bagages sont déchargés à la hâte, les portières se referment, et le train fait machine en arrière. Vous êtes aux mains de l'ennemi.

De nombreux soldats, coiffés du casque en pointe, l'œil inquiet et le fusil chargé, gardent les abords de la station comme s'ils redoutaient une agression imminente. On vous crie d'entrer dans la gare pour la visite des bagages. Des avis placardés aux murs, et rédigés en trois langues, vous ordonnent d'ouvrir jusqu'aux derniers compartiments de vos valises et de les exposer vous-même à la plus minutieuse visite. Telles sont les défiances du gabelou teuton, défiances que d'ailleurs on a peu de peine à comprendre. Qui ne se souvient de nos pendules enlevées, de nos armoires crochetées, de nos maisons mises au pillage? L'habitude de la rapine rend nécessairement soupçonneux.

III

Il n'y a pas d'heure exacte pour quitter Deutsch-Avricourt. On part quand il plaît à la douane ou au chef de gare. Dès les premiers pas, le voyageur est averti qu'il vient de quitter le régime des lois pour celui du bon plaisir.

Cependant le train a repris sa marche. A chaque station des noms étrangers, hurlés par des voix gutturales, retentissent à vos oreilles. En changeant les noms, le vainqueur s'imagine avoir affermi sa conquête. Réchicourt est devenu Rixingen ; Saverne, Zabern, qu'ils prononcent Tsabronn; et ainsi des autres. On traverse les Vosges. Plusieurs tunnels sont franchis. Des ruines féodales sont debout sur des som-

(1) Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des Gens de Lettres. Traduction réservée.

Digitized by Google

mets de montagnes. Enfin on débouche dans de larges plaines cultivées. Partout des champs de tabac, de houblon ou de maïs.

Tout à coup la voie ferrée décrit une courbe, et une flèche de pierre d'une hauteur colossale se dessine sur le ciel. C'est le Munster de Strasbourg.

IV

Bastions, casemates, magasins militaires, voilà ce qu'on aperçoit avant d'entrer en gare. Cette gare est énorme, évidemment construite en vue d'un immense rassemblement de troupes. Comme la voie passe à douze ou quinze mètres au-dessus du pavé, on descend sur la place au moyen d'escaliers qui font l'admiration de quelques touristes imbéciles. Il nous semble pourtant que, du moment où l'on n'a pas pu établir la voie au niveau du sol, les escaliers étaient de rigueur à moins de se servir d'échelles, et qu'autant vaudrait admirer les béquilles d'un infirme. Autre sujet d'admiration pour les mêmes touristes : les peintures du vestibule, peintures d'ailleurs fort médiocres, représentant, je crois, des allemands déguisés en paysans alsaciens pour offrir des fleurs et souhaiter la bienvenue à je ne sais quel croquemitaine habillé en César.

On entre dans la ville, et l'on est frappé de la mortelle tristesse des choses et des hommes Otez les immigrants germains qui s'agitent le plus qu'ils peuvent, et tout sera morne et lugubre. Pas de bruit, des regards timides, des paroles échangées à voix basse. On assiste à l'écrasement d'un peuple sous une force impitoyable. La blessure ne s'est pas fermée, et la douleur se réveille, aiguë, atroce, sitôt que le doigt s'y pose. On évite de prononcer les mots de guerre, de séparation, d'annexion. Quand on veut faire allusion au régime actuel, on dit simplement : Depuis 1871. — C'est la phrase consacrée.

Sur une place étroite se dresse le Dôme, la cathédrale d'Erwin, gloire de l'Alsace. Le grès rouge dont elle est construite rayonne aux feux du soleil couchant. Bysantin, roman, gothique, tous les styles se mêlent dans cette œuvre, profonde comme un abîme, mystérieuse et sublime comme une épopée des vieux âges. Comme en la contemplant, on se sent loin de Paris! Et pourtant c'est toujours la France, car il n'y a pas un détail qui ne parle des luttes soutenues par nos ancêtres contre les envahisseurs venus de l'autre côté du Rhin.

V

Que Dieu me préserve de calomnier mon vainqueur ; mais il est une pensée qui m'obsède et que je ne puis m'empêcher d'exprimer : c'est qu'il est réellement impossible à l'Allemand de s'élever au-dessus d'un certain niveau d'inspiration et de grandeur. Nous nous sommes assez longtemps dépréciés nous-mêmes pour avoir enfin conquis le droit de dire la vérité sur le compte des autres. Or la vérité, c'est que l'esprit allemand, à quelque degré qu'il monte, est toujours entaché de grossièreté et de niaiserie. Qu'on relise sans prévention ses chefs-d'œuvre, et j'affirme qu'on n'osera pas me démentir. Ce qui est vrai en littérature ne l'est pas moins en politique. Il y a en ce moment à la tête de l'Europe un homme doué de talents exceptionnels, et qui passe aux yeux de presque tous pour un génie de premier ordre. Eh bien, je ne crois pas que la prospérité ratifie le jugement des contemporains. Il aura manqué à cet homme d'avoir eu foi dans autre chose que les puissances matérielles. S'il avait montré plus de modération et de générosité dans la victoire, il aurait en même temps témoigné de plus d'habileté et de prévoyance. Pour avoir cru que la force primait le droit, pour avoir ignoré que l'esprit gouverne la matière, il aura commis une faute qui pèsera lourdement sur l'avenir de son peuple. Déjà triste, désabusé, sans amis et sans espérance, il assiste dans le silence de sa pensée à la ruine de son œuvre éphémère, et, frémissant et pâle, il prête une oreille inquiète pour écouter si les pas du colosse slave ne retentissent pas dans le lointain.

A suivre FRANÇIS MELVIL

PETITES NOUVELLES

— Le grand événement littéraire de la dernière quinzaine est l'apparition à la librairie Calmann-Lévy de *l'abbesse de Jouarre*, drame en cinq actes de M. Ernest Renan. Nous en rendrons compte dans notre n° du 15 novembre.

— Toute la presse a fait l'éloge de la musique, d'une si belle couleur, que notre compatriote H Bourgault-Ducoudray a composée pour le 2e acte des *Fils de Jahel* de Mlle Simone Arnaud. Nous en publierons un extrait dans un de nos prochain numéros.

— Il y a quelques jours M. Bertrand Robidou, rédacteur en chef de l'*Avenir* de Rennes, réunissait à Paris, hôtel d'Espagne, où il était descendu, un petit nombre d'amis dans une soirée intime. Parmi les invités figuraient MM. Jean Macé, Oscar Commettant, Waldeck-Rousseau, Hovius, L on Séché, Ledrain, Quellien, etc. On a beaucoup parlé de la Bretagne... naturellement, et un jeune élève du Conservatoire, Breton aussi, a fort amusé la société avec la *Chasse* de Grenet-Dancourt et les *Ecrevisses* de Jacques Normand.

— La réouverture du « Dîner de la Pomme » a eu lieu le vendredi 22 octobre au café Corazza, sous la présidence de M de Marcère, sénateur. Très brillante réunion où l'on remarquait MM. Nicole, Le Maguet, Et. Leroux. Michel Bouquet, le Docteur Barré, H. Hercouët, A. Tailliez, Chassin, etc... Au dessert on a d'abord très vivement félicité M. de Marcère du discours très remarquable qu'il a prononcé au mois d'août à Flers, en Normandie, où la « Pomme » a tenu ses dernières assises. Puis E. Durand s'est mis au piano. La musique et la poésie ont alterné. On a chaudement applaudi *Barbassou*, de A. Pradel, le *Chasseur Forestier* de H. Hercouët, le *Cidre* de Nicole et *Lancement du Hoche* de L. Durocher, qui publie ces jours ci chez Dupret un volume de vers sous le titre de *Clairons et Binious*, avec lettre-dédicace à E Renan et illustrations de S. U. Vierge et Coëssin de la Fosse.. Le Dîner de la Pomme touche presque à la fin de l'année 1886. Il va falloir élire un nouveau président, parmi les Bretons cette fois. Qui sera ce Président ?...

— Vient de paraître à l'imprimerie de Ch. Catel et Cie à Rennes, *Seigneurs et seigneuries*, notes et documents inédits de M. Frédéric Saulnier, conseiller à la cour d'appel de Rennes.

— A la librairie Léon Vanier, à Paris, les *Lundis de la campagnarde*, poésie de Henry Cormeau avec eau-forte de Henri Douillard.

AVIS A NOS ABONNÉS

Le 15 novembre prochain, la *Revue* achèvera la première année de son existence. Nous faisons tirer à part, en même temps que la Table des matières et des illustrations, une couverture illustrée à deux tons sur beau papier, qui sera envoyée à tous nos abonnés.

Nous les prions de vouloir bien renouveler leur abonnement le plutôt possible.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL

Laval. — Imp. et Stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Digitized by Google

LA REVUE ILLUSTRÉE

DE BRETAGNE & D'ANJOU

1re ANNÉE. N° 24. | DIRECTEUR: M. Léon SÉCHÉ. | 15 NOVEMBRE 1886

FIGURES BRETONNES ET ANGEVINES

JULES SIMON

(Documents nouveaux et inédits).

II

Jules Simon professeur à la Sorbonne. — Son cours sur la Propriété. — Fragments inédits. — « La République-couvent » de Platon. — Parallèle entre Platon et Aristote. — Ses débuts à la *Revue des Deux-Mondes*. — M. Buloz. — Un mot de M. de Freycinet. — Ses proclamations (1848-49) aux électeurs des Côtes-du-Nord. — Une lettre inédite à M. de Rémusat. — La *Liberté de penser*. — Comment finit Amédée Jacques. — Un article de M. E. Deschanel sur le socialisme. — Jules Simon et le communisme. — La légende du numéro 606. — Le dernier cours de Jules Simon à la Sorbonne. — Sa révocation.

Voilà donc Jules Simon chargé de suppléer Victor Cousin à la Sorbonne. La tâche était singulièrement difficile. Il n'était âgé que de vingt-cinq ans, son inexpérience de la chaire était complète, il n'avait jamais parlé en public, et Cousin avait laissé un souvenir profond dans l'esprit de ceux qui l'avaient entendu. Mais Jules Simon avait la foi, la science, le feu sacré, le diable au corps, et ce qui ne gâtait rien une éloquence naturelle. Au bout de quelques jours, il avait conquis son auditoire. Il le charma pendant douze ans, et tel était l'agrément de sa parole qu'aujourd'hui encore ses anciens élèves se rappellent son cours avec délices.

« Je me souviens, comme si c'était hier, m'écrivait l'un d'eux récemment, de l'effet que produisit sur moi ses premières conférences. Il faisait alors son cours sur l'Ecole d'Alexandrie. C'était un beau jeune homme, au teint pâle et maladif. Il avait une magnifique chevelure noire bouclée qu'il portait rejetée en arrière et dans laquelle il passait de temps en temps sa main fine et blanche. Mais ce mouvement machinal de sa main à son front n'était pas, croyez-le bien, pour dissiper les nuages qui couvraient sa pensée. Elle était aussi claire que son expression. Les mots venaient naturellement et d'abondance se ranger bout à bout pour former des phrases d'une coupe aussi simple qu'harmonieuse, et sa morale était si haute qu'il nous soulevait littéralement de terre. »

Par malheur, il n'a publié aucun de ses cours. La seule chose qu'il en ait extraite, c'est, en 1844, son ouvrage sur l'*Ecole d'Alexandrie*, et ce n'est certainement pas ce qu'il a fait de mieux. Tout le reste est perdu ou à peu près, car il n'en a gardé que des notes à peine lisibles, et les notes d'un cours, jetées pêle-mêle sur une feuille de papier pour en arrêter les grandes lignes, ne sont en quelque sorte que la maquette d'une statue.

Les pages suivantes que j'ai pu tirer de son cours sur la Propriété, feront regretter, j'en suis sûr, qu'on ne l'ait pas recueilli dans son entier. Il le fit de 1849 à 1851. On ne pouvait pas lui reprocher de manquer d'actualité. C'était le gros problème de l'époque. Le Communisme révolutionnaire avait mis la Propriété à l'ordre du jour. Jules Simon étudia les origines de la Propriété et fit le procès du Communisme.

« La propriété, disait-il, n'est pas comme la famille réglée tout entière par la nature. Est-ce que le chef n'est pas donné ? Est-ce que l'enfance ne doit pas respect et obéissance ?

La propriété est naturelle dans son principe et artificielle dans ses applications.

Commençons par la déterminer : elle comprend trois choses : le droit de posséder, de succéder et de transmettre.

Le droit de posséder est incontestable. Il repose : 1° sur le travail ; 2° sur la liberté civile ; 3° sur la liberté politique ; 4° sur la famille.

Mais on conteste la succession, la transmission.

1° Origine injuste ;

Digitized by Google

2° Excès de richesse, pouvoir et luxe qui en résultent. Coalition des bourses;

3° Excès de misère. Oppression morale, politique et matérielle ;

4° Atteinte à la morale, amour du lucre, brigandage extra-légal et légal, corruption, droits politiques, honorabilité, égoïsme, atteinte à la famille;

5° Monopole de l'argent et de l'instrument;

6° Spéculation commerciale;

7° Misère de l'ouvrier et du consommateur.

Ce sont là des objections contre l'organisation.

La seule objection contre le principe serait : le droit de ne pas mourir de faim. J'admets pleinement l'objection. Le droit de vivre est incontestable. Il n'en résulte pas le droit de voler, mais certainement le devoir pour la société de fournir du pain, un abri et l'aliment intellectuel aux pauvres. Le droit de vivre n'est pas une objection contre le principe de la propriété, mais contre toute organisation de la propriété qui ne le reconnaîtrait pas. »

Ces principes posés, il combat avec Aristote le communisme de Platon comme étant condamné par la tradition universelle, et comme impraticable, soit qu'il consiste dans la communauté du fonds, de la culture ou des fruits. Pour le rendre possible, il faudrait entre autres choses limiter la population. On n'éviterait ni les procès, ni l'égoïsme, car l'égoïsme qui consistait dans la propriété à ne travailler que pour soi, consisterait dans la communauté à ne pas travailler du tout.

« Le communisme est injuste en ce qu'il répartit inégalement le bonheur et le travail et souvent le bonheur en sens inverse du travail. Il est contraire à la nature, car le désir de posséder est naturel : il résulte de l'amour-de soi, et il en est la conséquence nécessaire. L'amour de soi n'est pas un sentiment répréhensible : on n'en peut blâmer que l'excès.

« Le communisme est désastreux. Personne n'étant heureux, l'État ne le sera pas, car la prospérité commune n'est que l'ensemble des bonheurs particuliers.

« En résumé, tout ce que l'on fait dans la voie du communisme, on le fait contre la liberté. Le communisme de Platon supprime la liberté politique, la liberté civile, la liberté personnelle. Sa République est une *République-couvent*.

« Ceux qui disent que la propriété détruit l'égalité sont dans l'erreur : la vraie égalité est celle des droits et des devoirs.

« En effet, supposons l'absence de propriété, pourrai-je choisir la nature, l'instrument, la méthode, l'heure et le degré de mon travail ? pourrai-je refuser une fonction sociale ou me refuser à obéir au maître, quel qu'il soit, que la Constitution me donne, et aux règles, quelles qu'elles soient, qu'elle me prescrit ?

« Pourrai-je chercher, dans la liberté dufoyer domestique, un asile contre l'oppression du dehors? Que serai-je pour ma femme et mes enfants, soustraits à mon autorité et à ma protection?

« La nature s'accommodera-t-elle de cet état ? Quoi ! la nature et la justice souffriront qu'on m'arrache à mon œuvre, à mon génie, à ma conviction politique et religieuse, à mes affections ? Quoi ! il faudra me reposer sur ce maître, quel qu'il soit, non seulement de ma destinée, mais de la destinée, après moi, de ma femme et de mes enfants !

« Non, cela ne se peut. Au nom de la nature, au nom de la justice et de la liberté, la propriété est légitime. Elle est la représentation du travail, la condition de la famille, la sanction de la liberté.

« Si l'on abolissait la propriété, il faudrait :

« Ou la loi agraire ;

« Ou le salaire égal ;

« Ou le salaire proportionnel ;

« Ou la vie en commun égale ou proportionnelle.

« Ecartons la loi agraire, qu'admettait Aristote, comme irréalisable à cause de la mobilité perpétuelle (cadastre et culture) de l'inégalité des besoins, des aptitudes et des lots.

« Les trois autres hypothèses supposent la perfection humaine. Le salaire égal ou proportionnel serait la source de répartitions absurdes, d'injustices criantes, d'inégalités choquantes. Que penser d'une proportionnalité qui s'arrête devant le tombeau? La vie en commun serait insupportable étant contre nature. On ne vit ni toujours seul, ni jamais seul. L'abolition de la propriété entraînerait donc la perte absolue de la liberté. Pour quel motif ferait-on ce sacrifice ? Pour le bien-être ? Non, car on perd, par la suppression de l'émulation, une part de la force et de la richesse commune. On perd aussi l'usage de la liberté, si important pour le bonheur. Même la liberté civile, qui console des malheurs publics.

« D'ailleurs, le bien-être naturel n'est pas le but suprême de la politique.

« La politique a pour but d'aider l'homme à accomplir sa destinée. Or, Dieu ne nous a faits ni sujets, ni sectaires. Il nous a faits citoyens, pères de famille, hommes libres.

« Conclusion : la propriété est absolue; mais elle doit être organisée (modifiée) selon les temps et les lieux, conformément à ses principes, sans quoi, le principe étant détruit, elle devient caduque.

« Il faut donc *par les lois* empêcher le gain illicite ou excessif (disproportionné au travail ou au risque), assurer la vie de chacun, ôter à la richesse tout privilège ajouté, produire, *par les mœurs*, la famille et la fraternité. »

Cette argumentation serrée comme les mailles d'un filet nous donne la trame du cours de Jules Simon. Il n'y manque que les broderies de la forme, le mouvement oratoire inséparable du développement de la pensée. Encore une fois c'est grand dommage que la sténographie ne nous ait pas gardé dans leur intégrité ses conférences à la Sorbonne.

Qu'on lise encore le parallèle suivant entre Platon et Aristote que j'extrais de ses notes sur la *Morale*

Digitized by Google

PORTRAIT DE VICTOR COUSIN

et la politique de Platon (cours de 1851).

Platon

« **Platon et Aristote** diffèrent essentiellement sur le but de la politique

« **L'idéal de Platon**, c'est de réaliser dans l'Etat l'image de la Justice·

« **L'idéal d'Aristote**, c'est de procurer aux citoyens la plus grande somme du bonheur compatible avec la condition humaine.

« **La grandeur** de l'idée de Platon est le vrai; mais il se trompe sur la nature de la Justice, qu'il confond avec l'Unité. Il méconnait le droit, et rend les citoyens malheureux.

« **Il faut chercher** Platon, moins dans les *Lois*, ouvrage de sa vieillesse, que dans la *République*.

« ***Résumé de la doctrine de Platon***: Mépris du monde.

« ***Dialectique***; Système des idées.

« **Le Dieu qui termine** ce système est l'Un absolu, immobile; et le Dieu du *Timée* n'est qu'une inconséquence reconnue per Platon lui-même.

« Tout le système a ce caractère d'abstraction inanimée. Partout des universaux; nulle part de l'action. C'est ce qu'Aristote lui a reproché : « Vous avez le drapeau, non le général. » Le reproche est mérité par le fond, non par l'intention.

S'il résulte de ce caractère des idées que les divers éléments du Cosmos ne sont pas unis par les liens de descendance et de génération, il résulte de la nature de la dialectique un enchaînement, une disposition admirable, depuis le monde jusqu'à Dieu. L'Unité étant le parfait, la perfection du multiple est l'imitation de l'Unité, l'imitation de Dieu: c'est-à-dire la bonne ordination, et le mouvement régulier : l'harmonie. La Justice est donc, Dieu d'abord, et au-dessous de Dieu, la tendance vers Dieu, l'imitation de Dieu.

Il s'ensuit que, quand, après avoir posé et étudié l'absolu par la dialectique; après être redescendu de Dieu au monde en décrivant les astres et les lois régulières du monde, Platon veut décrire la société civile, il le fait nécessairement sur le plan de cette unité, de cette justice : c'est-à-dire qu'il met chaque être, chaque volonté, chaque affection à sa

Digitized by Google

place harmonieuse, ne songeant jamais à l'individu, mais à l'ensemble et ne se préoccupant de rien, sinon de réaliser l'Unité par le devoir.

« Donc il ne met pas le droit à côté du devoir; il oublie ou refoule la liberté et la nature.

« Si, à la dialectique, il avait joint la psychologie, l'histoire et la pratique, il aurait mieux connu le devoir; il l'aurait éclairé par le droit, fondement de la liberté. Il aurait utilisé et non mutilé la nature.

« Malheur à qui ne connaît que l'homme. Mais on se perd dans les abstractions quand on étudie Dieu sans se rappeler ses œuvres.

« Pour accomplir l'unité dans l'État, seul but dont il ait à se préoccuper, il jette tous les hommes dans le même moule par une éducation, des fêtes, une religion commune; et il les soumet à une autorité unique et despotique.

« Il n'a garde d'accorder la liberté de conscience, qui est la première des libertés, et par conséquent la source de toutes les diversités. — Ni la liberté politique, qui serait le désordre, — ni la liberté de se choisir un état, qui serait consacrer le droit de l'individu contre celui de l'État, — ni la famille, ni la propriété.

« **Conclusion :** Je voudrais montrer par ce résumé que le plus fort argument en faveur de la propriété et de la famille, c'est la liberté; — que toutes les libertés se tiennent; — que sans liberté de conscience, il n'y a pas de liberté politique ni de vraie liberté civile; — que quand on accuse la philosophie, qui est la science de la liberté, de porter la perturbation dans la morale, on fait le contraire de ce qui est à faire.

« **Education.** — Platon condamne tous les enfants à l'éducation en commun. Il remplace le père et la mère par des magistrats.

« Nos disputes sur les droits de l'État et ceux de la famille n'ont rien à voir ici. Nous pensons qu'il faut protéger l'enfant — et la société — contre l'incapacité et même contre la négligence et le mauvais vouloir du père. Mais de là à le priver de son père et, comme dans Platon, de sa mère et de sa nourrice, il y a un abîme.

« **Résultats** que Platon se promet.

« 1° *La fraternité universelle.*

« Réponse : Tous les crimes seront augmentés.
Tout le monde adoptera l'enfant distingué et répudiera les autres.
La fraternité n'y gagnera rien. Le cœur comme l'esprit a besoin d'analyse.

« 2° *L'absence d'égoïsme par l'identité des intérêts.*

« Réponse : Alors abolissez avec la famille l'individu.
Vous comprimez la nature et l'individu : il revient.
Il ne s'agit pas de détruire l'intérêt, mais de le régler et de l'utiliser.

« L'intérêt de la famille est d'une nature spirituelle et c'est en même temps l'école du sacrifice et de la fraternité.

« 3° *Le Patriotisme.*

« Réponse : Est-il intelligible sans la famille ?
Est il possible sans la famille ?

« On combattra un jour le patriotisme au nom de la philanthropie (1).

Aristote.

« Caractère général : point de souffle poétique. Il nous transporte dans les faits, repousse les révolutions, rétablit la propriété et la famille. Sentiment de dignité morale dans les détails; observations fécondes; mais pas de principes fixes. De là surtout le vague de la composition.

« **Principe.** — L'intérêt de la société : cet intérêt est la vertu, mais subordonnée et confondue avec une certaine culture intellectuelle et une certaine modération.

« **Forme politique.** — Il est trop intelligent pour ne pas voir, comme Platon, que le but est la forme sociale. Mais de ce principe vrai, on n'est pas autorisé à conclure l'indifférence de la forme politique. Il était particulièrement digne d'Aristote d'en comprendre l'importance comme méthode.

« Il préfère en général la République, et la République aristocratique, il préfère la royauté, s'il y a un Alexandre, mais sans hérédité. Au fond, il conseille de conserver et d'améliorer ce qu'on a, et donne des conseils même aux tyrans.

« **Organisation sociale.** — Il admet les esclaves. Donc sa république est une oligarchie. Donc, il doit méconnaître et proscrire le travail. Donc la propriété pour lui est la propriété dominante.

« Il admet la liberté, mais comme préférence et comme fait, non comme droit.

« Il hait l'opulence et la misère, et regarde les classes moyennes comme le salut de l'État ; mais se trompant sur la propriété et sur la liberté, il ne sait que gêner ou exiler les riches. Il n'a recours ni à l'éducation, ni à la richesse mobile, ni au crédit.

« Il comprend à merveille que le magistrat importe plus que la loi. Il recommande de ne pas livrer le pouvoir à un ennemi de la constitution ; de soumettre le gouvernement à une constitution et surtout à des mœurs.

« Mais il n'a pas de principes, et il ne parle pas de Dieu.

« Quel est le bonheur dont Aristote se préoccupe ?

« Est-ce le plaisir ? Non. Est-ce l'intérêt sous sa forme grossière ? Non. C'est le bonheur par la vertu, dans la vertu. Il distingue trois sortes de biens ; les biens étrangers, les biens du corps et ceux de l'esprit.

« Il montre que nous ne pouvons mépriser ni les premiers ni les seconds, mais que les troisièmes sont bien supérieurs et dépendent bien plus de nous. Que d'ailleurs on peut corriger la fortune par les biens de l'esprit. En rapprochant ce passage de la morale, on trouve une sagesse humaine d'un caractère élevé.

« Mais quand on cherche la vertu de ce côté on ne la trouve pas. Ni le bonheur non plus.

« Aristote n'est arrivé qu'à l'indifférence en matière politique, à la théorie des faits accomplis : tirer le meilleur parti possible des événements.

« Qu'y a-t-il dans la théorie des faits accomplis ? La négation de Dieu et de la Justice.

« Dans les temps de trouble elle engendre l'apologie de la *force*.

« Non, la politique et la morale ne se séparent pas.

« Mais qu'est-ce que la Morale ? C'est la Justice, c'est-à-dire le Droit et le Devoir, la Liberté et le Dévouement.

« A l'origine, liberté, fraternité.

« La liberté et le droit individuel se fondent seuls contre le privilège. Ils aboutissent à la funeste théorie : Chacun chez soi, chacun pour soi.

« Il faut donc à la fois sauver la liberté et la société, donner à la liberté tout ce qui n'est pas incompatible avec le salut social. »

1. C'est en effet ce que fait aujourd'hui le socialisme international.

Digitized by Google

En même temps que son cours à la Sorbonne, il faisait à l'École normale la conférence d'histoire et de philosophie. Il semble que ces travaux auraient dû suffire à son activité. Mais quand on a vingt-six ans et qu'on a reçu en partage les dons les plus heureux de la nature, on n'a pas le droit de s'endormir sur ses premiers lauriers. Il voulut donc élargir encore le champ de ses études.

Le journalisme le tentait, il se sentait l'étoffe et le tempérament d'un publiciste, mais les journaux d'alors — le *Constitutionnel*, le *Globe*, le *National* (1), lui faisaient l'effet de places fortes qu'il fallait prendre d'assaut, et il reculait à l'idée d'en faire le siège. Que de fois, son manuscrit dans sa poche, il erra comme une âme en peine autour des cabinets de rédaction sans oser en franchir le seuil ! Il partait bien résolu, mais, arrivé à la porte, sa timidité naturelle reprenait le dessus, il perdait contenance et remettait sa visite au lendemain, — pareil en cela aux personnes qui, prises du mal de dents, s'arrêtent court au seuil du dentiste.

Cependant un jour, après avoir passé et repassé vingt fois devant les bureaux de la *Revue des Deux Mondes* qui était alors installés rue des Beaux-Arts, il se risqua à jeter un article dans la boîte de la Revue, et s'enfuit en se disant : A la grâce de Dieu. C'était une variété sur *l'École d'Alexandrie* par M. Matter. Huit jours après il en recevait les épreuves et les reportait lui-même à M. Buloz qui lui demanda à brûle-pourpoint pour quel motif il ne lui avait pas remis son étude, au lieu de la déposer dans la boîte.

— Je n'osais pas, répondit Jules Simon.

— Je ne suis pourtant pas un ogre, riposta Buloz sur le ton bourru qui lui était habituel.

Et, après avoir causé quelques instants avec lui et l'avoir engagé à lui apporter autre chose, il ajouta :

— Voulez-vous réussir ? éreintez les gens, on n'arrive en ce monde qu'en se faisant des ennemis.

Le moyen est commode et à la portée de tous, mais il répugnait à la nature honnête et droite de Jules Simon. On peut dire de lui ce qu'on voudra, on ne lui reprochera jamais de s'être fait un marchepied des débris de ses anciennes amitiés, de ses jalousies ou de ses trahisons. Ayant de l'esprit autant qu'un autre, il n'en a jamais abusé contre qui que ce soit ; ses coups de plume n'emportent jamais le morceau, c'est tout au plus s'ils égratignent. Sa critique a la finesse de son sourire, et, comme le lui disait un jour M. de Freycinet, à propos d'un de ses articles du *Matin*, sa « griffe est si délicate qu'on ne garde que l'impression du velours. »

Cependant il eut le chagrin, en 1840, de froisser les susceptibilités de Lamennais en analysant d'une façon un peu vive son *Esquisse d'une philosophie*. Lamennais n'aimait pas à être contredit. Il avait beau changer de système à chaque manifestation de sa pensée, comme il était de bonne foi, il n'admettait pas qu'il pût se tromper. Il passa ainsi d'un extrême à l'autre tout naturellement, sans presque s'en apercevoir, Après avoir été pendant sa jeunesse l'ardent champion de la théocratie, il devint sur le tard le défenseur farouche de la démocratie. Pascal disait que les philosophes entretiennent les maladies morales de l'homme. Il semble que ce mot cruel ait été fait pour Lamennais. Toute sa vie, en effet, il agita les esprits et troubla les âmes. Mais peut-on dire de lui qu'il fut vraiment un philosophe ? « Lamennais, écrivait Jules Simon dans son article de la *Revue des Deux Mondes*, méprise beaucoup les psychologues ; et telle est à cet égard la force de ses convictions, qu'il oublie, quand il parle de la psychologie et de ceux qui la cultivent, cette réserve et cette gravité qui donnent partout ailleurs un si beau caractère au style de l'*Esquisse*, et qui sied si bien à un esprit sage et élevé. S'il avait un peu moins dédaigné cette science que d'autres grands esprits ont mieux appréciée, depuis Socrate, Platon et Aristote jusqu'à Descartes, Locke et Kant (je ne veux pas citer de contemporains), M. de Lamennais aurait mieux connu peut-être les conditions de la connaissance humaine ; il n'aurait pas tenté l'impossible, et au lieu d'effleurer la psychologie pour étayer son septicisme, il l'aurait étudiée pour l'approfondir. »

Et Jules Simon terminait ainsi : «....Que resterait-il à ce compte du livre de M. Lamennais ? L'effort d'un grand esprit pour réunir en un système complet et régulier des doctrines dont aucun prestige de style ne saurait déguiser la radicale insuffisance. Voilà ce qui resterait pour la philosophie, et pour la renommée littéraire de M. Lamennais un glorieux titre de plus. »

Ces lignes étaient aussi justes que sévères.

C'est ainsi que Jules Simon débuta à la *Revue des Deux Mondes*. Il y collabora pendant des années et y publia entre autres choses, son manuscrit de l'*Ouvrière*. Mais bientôt cette Revue ne lui suffit plus. Ses anciens camarades de l'École normale, Amédée Jacques et Émile Saisset rêvaient comme lui d'avoir un recueil périodique pour répandre leurs doctrines philosophiques. Ils avaient, en 1841, publié ensemble un *Manuel de philosophie* qui avait eu beaucoup de succès. Ils fondèrent ensemble la *Liberté de penser*, avec l'idée préconçue de secouer le joug de Cousin. Ceci se passait à la fin de l'année 1847.

Quelques mois avant, Jules Simon s'était porté à la députation dans l'arrondissement de Lannion. Jai dit plus haut sous quel patronage et par suite de quelles intrigues il avait échoué. Combattu avec acharnement par le clergé sur la question de la liberté de l'enseignement, qui était à l'ordre du jour depuis que Montalembert et Lacordaire avaient été poursuivis pour avoir ouvert, contrairement à la loi,

1. Il entra au *National*, comme principal rédacteur, en 1848, et pendant trois ans y fit tous les jours le bulletin politique.

Digitized by Google

une école libre rue des Beaux-Arts ; — abandonné par les comités de Paris ; — lâché en dessous par M. Cousin qui lui avait formellement promis son appui, Jules Simon n'échoua cependant que de quelques voix. La lettre suivante qu'il écrivait à M. de Rémusat (1), à la veille du scrutin vous mettra au courant des intrigues ourdies contre sa candidature.

« Monsieur,

« Je vous écris au milieu de grandes préoccupations. Comme vous pouvez bien le penser, les fatigues excessives que m'ont occasionnées les courses que j'ai été obligé de faire dans le pays m'ont mis sur le flanc, et cependant la lutte commence dans deux jours. Les passions sont exaltées ici à un tel degré de violence qu'on ne peut guère espérer de voir la *bataille* cesser après la fermeture du scrutin. Mes chances continuent d'être de beaucoup les plus grandes, quoique l'extrême-gauche, le clergé et les légitimistes fassent cause commune contre moi. Je l'aurais même emporté à une grande majorité si Paris qui devait au commencement, vous vous en souvenez, m'apporter tant de secours, était resté neutre. A défaut de secours, j'aurais voulu obtenir des membres de l'opposition ce qu'on ne refuse à personne, quand on se respecte soi-même, la justice. Je viens de lire une lettre signée de M. Gustave de Beaumont, dans laquelle on déclare que je suis ministériel. Quand on ne saurait de moi que mon nom, personne n'aurait le droit de douter de ma parole, puisque je n'y ai jamais manqué, ni de la fermeté de mes convictions, puisque je n'en ai jamais changé. Est-ce une nécessité de la vie politique qu'un candidat qui se présente pour la première fois soit accusé de ministérialisme par les hommes les plus graves et les plus respectés, lorsqu'il est constant, avéré, que son élection est combattue par le ministère ? J'ai envoyé ma profession de foi à la plupart de ces messieurs en même temps qu'à vous-même ; est-il possible d'être plus explicite ?

« Votre appui, monsieur, celui de M. Cousin (2), de M. Duvergier de Hauranne devait me mettre à l'abri d'une calomnie si gratuite et si inattendue. Je vous le dirai franchement, la lecture de cette lettre m'a dégoûté du succès. Je vous serai éternellement reconnaissant, avec tous mes amis, de l'appui que vous m'avez donné ; ce sera le seul souvenir de cette candidature, que je voudrais garder, avec celui du dévouement enthousiaste qui m'accueille ici. Mais je ne puis plus dire que je tienne à réussir ; je me dois à ma candidature, et c'est pour cela uniquement que je persiste.

« Avec la lettre de l'extrême-gauche, on colporte une lettre de M. Odilon-Barrot dans laquelle je ne suis pas nommé, mais M. Odilon-Barrot, après avoir recommandé M. Cormenin, ajoute qu'on « évitera ainsi d'envoyer à la Chambre un fonctionnaire public ».

« M. Duvergier de Hauranne m'avait dit quand je suis parti : Si l'on vous accuse de ministérialisme, faites écrire au comité. Il répondra alors sans hésiter, car ce n'est plus faveur, c'est justice. Mais je n'ose adresser personne au comité, je ne sais plus ce que je devrais en attendre. On écrit dans tous les pamphlets (et il en paraît chaque matin un du clergé et un de la gauche) que la gauche me repousse unanimement. On a distribué aux électeurs 500 exemplaires du discours de M. Thiers sur les fonctionnaires publics. On dit ici que c'est lui qui les a envoyés. Vous comprenez bien que je ne le crois pas.

« La candidature de M. Cormenin est toujours impossible. Je pense que je passerai, mais si ce n'est pas moi, ce sera Tassel ou Concaradec.

« Adieu, monsieur, j'emporte d'ici un grand fond de tristesse. Ma conscience d'honnête homme a été blessée par ce que j'ai vu ; j'avais pris jusqu'ici les choses et les hommes au sérieux. Je suis obligé de penser que vous et deux ou trois hommes que je respecte font partie de la Chambre ; sans cela je désespérerais trop.

« Je ne sais pas ce que je vous écris, au milieu de vingt personnes. Vous excuserez cette lettre. Je ne voulais y mettre que l'expression de mon profond respect et de mon inaltérable attachement, et je ne vois que trop que je l'ai remplie de mes plaintes. C'est qu'en vérité on a manqué à l'équité à mon égard.

« Veuillez me rappeler au souvenir de M. Duvergier de Hauranne, mon unique soutien après vous dans la Chambre, et me croire le plus reconnaissant et le plus dévoué de vos serviteurs.

« JULES SIMON. »

Il rentra donc à Paris déçu dans ses espérances et écœuré du spectacle que les électeurs de Lannion lui avaient donné.

Mais il s'en consola dans l'étude de la philosophie et aussi dans sa collaboration active à la *Liberté de penser*. C'était Amédée Jacques qui était le directeur officiel de cette Revue, mais au fond c'était Jules Simon qui la dirigeait.

Il en faisait les trois quarts à lui tout seul dans les commencements, tantôt sous son nom, tantôt sous un nom d'emprunt, tantôt même sous celui de Jacques. Il suffit de parcourir les premiers volumes pour s'en apercevoir, car son style souple et clair le trahit. Je jurerais, par exemple, que l'article programme est tout entier de sa main. Mais bientôt les collaborateurs affluèrent de tous côtés. Renan y fit ses débuts et publia ses *Origines du langage* et son *Cosmos* de Humboldt, Bersot, Cucheval-Clarigny, Eug. Despois y donnèrent de très brillants et très solides articles ; Emile Deschanel y traita les questions sociales. Bref, au bout de quelque temps tout ce qui avait un nom dans la critique littéraire et dans la philosophie se rencontra dans les bureaux de la *Liberté de penser*. Il serait plus juste de dire dans la chambre d'Amédée Jacques, car la Revue n'était pas assez riche pour s'offrir le luxe d'une installation quelconque et avait élu domicile chez son directeur. Joubert qui tenait une boutique de librairie, 14, rue des Grés, près de la Sorbonne, n'en était que dépositaire. On allait à l'économie le plus possible ; non-seulement on ne payait aucun article mais encore on faisait soi-même le service des abonnés.

Malgré tout, la Revue ne pouvait joindre les deux

1. Cette lettre est inédite.

2. Pendant son séjour à Lannion, Victor Cousin lui avait écrit une lettre dans laquelle il lui disait que sa nomination honorerait l'Université.

Digitized by Google

bouts ensemble : on lisait si peu alors et cette publication était si sérieuse ! Elle tint cependant près de quatre ans et ne cessa de paraître qu'au coup d'État. Pauvre Jacques ! On l'aurait bien étonné si on lui avait dit, en 1848, que, quelques années après, la République qu'il avait appris à aimer dans Platon serait étranglée par son Président ; que la liberté serait proscrite, la loi violée, ses représentanls déportés ou jetés sans ressources sur tous les chemins de l'exil ; que lui-même s'en irait chercher fortune à Montévidéo et qu'après des alternatives de succès et de revers, comme photographe d'abord, comme instituteur ensuite, il épouserait la fille du président de l'Uruguay et mourrait là-bas d'une mort mystérieuse !....

Mais Jules Simon n'attendit pas le coup d'État pour quitter la *Liberté de penser*. Sous l'influence des événements révolutionnaires cette Revue avait accusé de bonne heure des tendances socialistes qui l'inquiétaient. Il est vrai qu'en cela elle n'avait fait que suivre le courant de l'opinion, car le socialisme avait recruté des adeptes à peu près dans tous les camps aux approches de la révolution de Février, et les illusions n'étaient pas toutes tombées dans le sang des journées de Juin. Tant que M. Deschanel s'était contenté de défendre le *Droit au travail*, Jules Simon n'avait rien dit. Même après la terrible expérience des ateliers nationaux la thèse était défendable. Mais le jour où, sous couleur de répondre à Montalembert, M. Deschanel apporta à la Revue un article dans lequel il était dit : « De catholiques il n'y en a plus ; il est impossible que le pape lui même, au XIXe siècle, ne soit pas au moins socinien. Et s'il n'y a plus de catholiques, il est clair que nous ne le sommes point.

« Et maintenant, puisque nous avons accepté sans réserve l'alternative posée par M. de Montalembert : « Catholicisme ou Socialisme », il suit, n'étant pas catholiques, que nous sommes socialistes. Nous dirons comment et en quel sens. » — Ce jour-là, dis-je, Jules Simon, qui ne voulait pas être engagé par l'article de Deschanel, déclara à Amédée Jacques que s'il le faisait passer, il se retirerait. L'article passa, et il fit comme il l'avait dit. Ce qui démontre que Jules Simon avait sur le socialisme des idées très arrêtées. Il l'avait bien prouvé d'ailleurs dans son cours à la Sorbonne sur la Propriété. Eh bien, tel il s'était montré dans sa chaire de philosophie, tel on le retrouva, en 1848, à la tribune de l'Assemblée Constituante, et vingt-trois ans plus tard dans les conseils du gouvernement de M. Thiers. Il a toujours été l'adversaire décidé et convaincu de toute espèce de communisme ; aussi, quand on l'accusa d'avoir fait partie de l'Internationale, se contenta-t-il de hausser les épaules. Cependant comme il s'est formé à cet égard une véritable légende, il est bon qu'on sache une fois pour toutes comment et par qui elle s'est accréditée.

C'était vers la fin de l'Empire. Jules Simon était député de la Seine depuis 1863 et ses livres sur l'*ouvrier de huit ans* et sur l'*ouvrière* lui avaient conquis dans la classe laborieuse une très grande popularité.

Un jour, un ouvrier du nom de Fribourg (il a su depuis qu'il était suspect au parti ouvrier) sonna à sa porte et se dit envoyé vers lui par un groupe de travailleurs pour avoir son avis sur les conférences d'économie politique qu'ils se proposaient de faire à Bruxelles. Jules Simon, qui était à cent lieues de penser que de ces conférences devait sortir l'Internationale, en approuva chaudement l'idée. Mais pour aller à Bruxelles, il fallait de l'argent et les ouvriers n'en avaient pas. Fribourg demanda donc à Jules Simon de les aider de sa bourse. Et le député de la Seine tira de sa poche une pièce de vingt francs.

Depuis lors il n'avait plus entendu parler de ces conférences, quand, en 1871, ce Fribourg fut appelé à déposer devant la commission d'enquête dont M. Daru était président. Il y raconta l'histoire de l'Internationale et, pour s'excuser d'en avoir fait partie, déclara que M. Jules Simon y était affilié. Comme preuve de ses dires il donna même le numéro sous lequel avait été inscrite sa *cotisation* de vingt francs. La commission, trouvant l'argument péremptoire, consigna la chose dans son procès verbal, et quand Jules Simon, qui était ministre de l'Instruction publique, en fut informé par Saint-Marc Girardin, c'était déjà trop tard : les journaux savaient qu'il avait fait partie de l'Internationale sous le numéro 606.

Et voilà comment naissent les légendes !

Je disais donc que Jules Simon avait toujours été l'adversaire du communisme. Je me hâte d'ajouter, sans espérer toutefois convaincre ceux qui lui reprochent d'avoir changé depuis quinze ans son fusil d'épaule, qu'il n'a jamais varié dans ses principes. En veut-on la preuve ? Elle est facile à faire. J'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur ses premières proclamations aux électeurs des Côtes-du-Nord, en 1848 et 49. Qu'on en rapproche les différents actes publics qu'il a accomplis dans ces dernières années et l'on verra que mon assertion est absolument vraie.

Voici la proclamation qu'il adressait en 1848 à ses électeurs (1) :

« Chers Compatriotes,

« Un candidat qui aspire à l'honneur de vous représenter doit vous dire avant tout ce qu'il pense et ce qu'il est.

« Je regarde comme nécessaire le maintien de la République. Elle a été acceptée par toute la France ; elle est reconnue au dehors. Revenir aujourd'hui sur ce premier acte de la souveraineté populaire, ce serait se jeter pour longtemps dans la voie des révolutions. Et pourquoi jouer ainsi au hasard l'avenir du pays ? De toutes les formes du gouvernement, la forme républicaine est la plus raisonnable et la plus juste. C'est celle qui se concilie la mieux avec la liberté et l'égalité, j'ai la conviction profonde qu'elle peut aussi se concilier avec l'ordre. L'histoire, la réflexion, tout le prouve. Il

(1) Il fut élu à l'Assemblée constituante le dixième sur seize par 65,638 suffrages.

Digitized by Google

ne faut pas nous laisser abuser par les manœuvres de la première révolution : entre elle et nous il y a un demi-siècle. Nous n'avions alors que l'enthousiasme de la liberté, aujourd'hui nous en avons l'intelligence.

« Je voterai donc à l'Assemblés nationale pour le maintien de la République...

« Chers compatriotes,

« Au-dessus de toutes les questions politiques plane la question sociale. Il n'y a pas à se dissimuler : c'est une révolution sociale que le peuple vient de faire. Dès le lendemain de la révolution, le problème de l'organisation du travail s'est emparé de tous les esprits. Il faut le discuter sans entraînement ; il faut s'efforcer de mettre le travailleur à sa véritable place, sans sacrifier le capital. Après une législation qui autorisait les coalitions de fabricants et punissait comme un crime les coalitions d'ouvriers, on pouvait craindre une réaction terrible ; mais les travailleurs ont été les premiers à comprendre que la ruine du fabricant est la ruine de l'ouvrier. Sachons-leur gré de cette sagesse et demandons au capital tous les sacrifices compatibles avec la propriété de l'industrie. Il n'y aura plus désormais d'exploitation de l'homme par l'homme ; il y aura des associés, dont l'un donnera sa fortune, l'autre ses bras ou son intelligence. Dans une société bien réglée, dans celle que nous fera l'Assemblée nationale, le patron et l'ouvrier ne sont pas des ennemis, ce sont des associés qui ne peuvent ni réussir, ni succomber l'un sans l'autre. Association, rapports équitables du capital et du travail, voilà la sagesse. Destruction de la propriété, communisme, voilà le crime et le fléau.

« Le communisme n'était jusqu'ici, chers compatriotes, qu'une vaine et criminelle utopie ; aujourd'hui, il est un danger. Ce danger, je ne l'exagère point ; il ne faut pas non plus le méconnaître, il faut l'appeler par son nom, et se déclarer hautement son ennemi. Il n'y a pas de société sans la propriété et sans la famille. La propriété est sacrée dans son principe, car c'est le principe social lui-même, et la propriété détruite, la famille est ébranlée, la nature humaine mutilée, l'éternelle justice violée. Citoyens, gardons dans nos cœurs le culte du foyer domestique, ces sentiments chers et sacrés, qui en nous attachant à nos frères, à nos enfants, nous enchaînent à la patrie. Toucher à la famille, c'est outrager du même coup Dieu, la nature et la justice. Il est beau d'être citoyen, mais il faut être homme avant tout.

« Être homme !... Je ne puis prononcer ce mot sans être effrayé de ce qui reste encore à faire pour l'éducation du peuple.

« Quoi ! nous donnons du pain à ceux qui en manquent et l'éducation, ce bienfait de Dieu, nous ne la répandons pas autour de nous de toute l'énergie du devoir et de la charité! Nous voilà libres ; soyons au moins dignes de l'être ! L'ignorant n'est-il pas un déshérité, un esclave ? Et pouvons-nous croire que Dieu nous pardonnera, parce que nous aurons fait part de nos richesses à nos frères, si nous gardons pour nous le trésor de l'intelligence ?

« O mes concitoyens, si je désire, dans le fond de mon cœur une part de cette puissance que vos votes vont donner, c'est parce que, enfant du peuple, j'ai dû gagner à la sueur de mon front, l'éducation qui va chercher comme d'elle-même l'enfant du riche ; c'est parce que j'ai vu de près, avec la misère du corps, la misère de l'esprit ; c'est parce que je sais que ce n'est pas la peine de naître, si l'on n'est pas initié à ces belles connaissances, patrimoine immortel de l'humanité ; c'est parce qu'il y a en grand nombre, dans notre patrie, de pauvres enfants délaissés par leur famille, souffrants du froid et de la faim, malades, végétant dans la souffrance dans l'ignorance ; parce qu'il y a de pauvres mères qui n'ont plus de lait, à force de pâtir elles-mêmes, qui vont, la mort dans le cœur, livrer leurs enfants tout jeunes au travail abrutissant des machines, non pas faute de tendresse, mais faute de temps et de pain. C'est parce que l'école, même gratuite, est quelquefois un luxe pour l'enfant du pauvre. Saluons l'ère nouvelle, si, avec la liberté, elle nous apporte la vie du corps et de l'esprit. Voilà la vraie république, fondée sur la justice et propagée par l'intelligence.

« Lorsque je me présentai l'année dernière aux suffrages de l'arrondissement de Lannion, la question de la liberté d'enseignement me suscita beaucoup d'ennemis. Je n'ai pas à revenir sur cette question qui n'existe plus. Quand la liberté est partout, absolue, sans limite, aucune liberté n'est à craindre. Que tout se fasse au grand jour ; la publicité et la concurrence seront des garanties suffisantes pour la société et pour l'Etat. S'il faut une autorité scientifique, qu'elle émane de l'Institut, corps électif ; s'il faut une surveillance morale, qu'elle vienne directement des familles par l'élection. Qu'il n'y ait plus de rivalité que dans le bien. C'est à présent qu'il faut s'unir pour enseigner aux hommes, Dieu, la justice et la liberté. Pour moi, je le dis du fond du cœur : je n'ai plus d'ennemis. On peut m'attaquer. Je rendrai le bien pour le mal. J'ai le droit de dire hautement, mes chers concitoyens, que je défendrai à l'avenir le principe de la liberté religieuse, parce que je l'ai défendu toute ma vie.

« Les calomnies que j'ai rencontrées, et que je pardonne à leurs auteurs, ne m'empêcheront pas de me rendre ce témoignage. J'ai lutté contre l'intolérance et je suis prêt à recommencer le combat, si jamais l'intolérance doit renaître. En combattant l'intolérance, je crois combattre pour la Religion, pour la liberté de conscience. Aucun homme ne se mettra jamais, moi vivant, entre Dieu et la conscience de mes frères *On aura beau me traiter en ennemi de la religion, on ne m'empêchera pas, si jamais la religion est menacée, de me dévouer pour elle.* La liberté de conscience, la liberté de penser n'est pas seulement une de nos libertés c'est la source et la condition de toutes les autres. »

« JULES SIMON. »

N'est ce pas là tout le programme de sa vie politique, et peut-on lui reprocher maintenant — comme un manquement à ses principes ou comme une sorte d'apostasie — d'avoir combattu l'art. 7, et de s'être fait au Sénat le défenseur de la religion et de la liberté de conscience ?

Mais la *Politique radicale*, me dira-t-on, qu'en faites-vous ? Je n'ai garde de l'oublier et nous en causerons plus loin ensemble. En attendant, je maintiens que Jules Simon fut toute sa vie l'homme de son programme de 1848. Il avait dit que le communisme était un danger pour la société. Il le combattit de toutes ses forces à l'Assemblée constituante et jusque sur les barricades contre les insurgés de Juin, sans pour cela pactiser avec les hommes de la rue de Poitiers. Il avait dit que la liberté de l'enseignement n'était pas à craindre. Et c'est lui qui, dans son admirable rapport sur la loi organique de l'enseignement primaire, présenta à la Constituante un projet où les intérêts

Digitized by Google

LE MENHIR
D'après le tableau de Lansyer
(Gravure extraite du salon-artiste)

Digitized by Google

de la liberté et ceux de l'enseignement national étaient assurés et sauvegardés.

Aussi pouvait-il dire en toute vérité à ses électeurs en posant sa candidature à la Législative :

« Tout ce que je vous ai promis, l'année dernière, je l'ai fidèlement et scrupuleusement tenu. C'est que ma conscience même vous avait parlé et que je n'avais rien dit qui ne fût dans mon esprit et dans mon cœur.

« Toutes les mesures qui pouvaient compromettre l'ordre, toutes sans exception, m'ont eu pour adversaire. J'ai repoussé toutes les lois qui auraient changé les conditions de la fortune publique et privée. J'ai cru que dans un temps où le monde politique était si profondément troublé, il fallait se montrer conservateur énergique de tous les intérêts sociaux. J'ai combattu l'émeute sous toutes ses faces, comme législateur et comme soldat. J'ai été l'un des premiers, le premier peut-être, à proposer de dissoudre les ateliers nationaux et de rouvrir les ateliers privés en venant au secours de l'industrie. Le 15 Mai, je n'ai quitté un instant l'Assemblée nationale, complètement envahie, que pour venir dans la cour même du palais prendre un fusil au milieu de la 10e légion. Au mois de juin je suis monté, avec la troupe et la garde nationale, sur les barricades de la rue Saint-Antoine : j'ai pénétré un des premiers dans le faubourg. Si je me vante ainsi d'avoir fait mon devoir, c'est que l'on n'a pas craint de nous transformer, moi et quelques-uns de mes amis et de mes collègues, en ennemis de l'ordre, de l'ordre que nous avons défendu au péril de notre vie...

« J'ai attaché mon nom à une loi sur l'enseignement que plusieurs d'entre vous ont entre les mains. J'ose dire qu'on ne pouvait faire une plus large part à la liberté d'enseignement, dont on m'a si longtemps et si injustement accusé d'être l'ennemi. On pourra calomnier cette loi, mais j'en appelle avec assurance à tous les hommes compétents. Rapporteur de la loi organique, mêlé à toutes les discussions qui ont eu lieu sur cette question capitale, dans les comités, dans les commissions et à la tribune, j'emporte la conviction d'avoir loyalement servi mon pays, les intérêts de la liberté et ceux de l'enseignement national... »

Mais il est écrit que les modérés ne seront jamais compris par le suffrage universel et qu'ils seront toujours écrasés entre les ultras de droite et de gauche.

De 1848 à 1849, il s'était opéré subitement dans l'opinion publique, sous l'empire de la peur, un mouvement de réaction dû en grande partie aux ateliers nationaux et aux journées de Juin.

Jules Simon, qui avait donné sa démission de représentant du peuple, en 1849, pour entrer au Conseil d'État, ne fut pas renommé lors de la réélection du premier tiers de ce Conseil. Il échoua également dans les Côtes-du-Nord, aux élections de la Législative. En sorte que, du jour au lendemain, malgré sa courageuse conduite, il se retrouva professeur comme devant.

Et encore ne garda-t-il pas longtemps sa chaire à la Sorbonne et sa conférence à l'École normale.

Le 9 décembre 1851, sept jours après le coup d'État, alors que les rues portaient encore les traces de la résistance désespérée de la loi contre le crime, Jules Simon se rendit à la Sorbonne et trouva la grande salle, où il faisait son cours, envahie par les étudiants qui le saluèrent, en entrant, de leurs acclamations.

« Messieurs, leur dit-il d'une voie émue, je vous fais ici un cours de morale (il parlait cette année-là de la morale et de la politique de Platon). Je vous dois aujourd'hui, non une leçon, mais un exemple. La France est convoquée demain dans ses comices pour blâmer ou approuver les événements qui viennent de se passer. N'y eût-il qu'un vote de blâme, je viens vous dire publiquement que ce sera le mien. »

Un tonnerre d'applaudissements couvrit ses paroles, et l'ovation qu'on lui fit fut telle, qu'il eut toutes les peines du monde à obtenir une minute de silence.

« Depuis que je parle à la jeunesse, ajouta-t-il sur un ton triste, je l'ai toujours vue applaudir les doctrines généreuses. Mais j'ai vu aussi bien des âmes fléchir devant les nécessités ou les séductions de la vie. Je prends ces applaudissements que vous me donnez pour un serment. Si jamais vous pactisez avec le crime politique pour avoir votre part du bénéfice (non ! non !), si vous le faites, souvenez-vous, souvenez-vous que vous serez des parjures ! »

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça à la Sorbonne. Quand il quitta la grande salle, les applaudissement redoublèrent, et les étudiants se précipitèrent au dehors pour le porter en triomphe. Mais il s'était déjà dérobé dans une voiture qu'avaient fait avancer MM. Charles Beslay, qui fut depuis président de la Commune, et Victor Bois, qui devint secrétaire de Dorian pendant le Siège.

Le soir même son ancien collègue, M. Fortoul, demandait au conseil des ministres son arrestation.

— Destituez-le, mais ne l'arrêtez pas, dit le prince-président.

Et le lendemain matin sa révocation paraissait en tête du *Moniteur*.

LÉON SÉCHÉ

(A suivre).

CHEZ LA MÉTAYÈRE

A M. FRÉDÉRIC SAULNIER

L'étranger dans la campagne
Vaguait depuis le matin,
Par ces chemins de Bretagne
Pleins de bruyère et de thym,

Si charmants, coupés d'eau vive,
Qu'on s'y laisse retenir,
Et que la fatigue arrive,
Sans qu'on la sente venir.

« Entrez » dit la métayère
Au touriste enfin lassé,
Assis sur le banc de pierre,
Devant la porte placé,

Digitized by Google

Si nous ne sommes pas riches
Comme les gens du manoir,
Nous ne sommes jamais chiches
De galettes de blé noir. »

L'an dernier la pomme mûre
A manqué ; par ricochet
Elle n'a que de l'eau pure
A verser dans le pichet :

Ce dont elle est très confuse,
Toute rouge et front penché,
Pendant qu'elle s'en excuse,
Comme on ferait d'un péché.

Vite elle apporte elle-même
Sur la table de noyer
L'écuelle pleine de crème
Réservée au métayer,

Puis la pile de galettes
A côté du beurre frais,
Et le panier de noisettes
Pris dans le bois tout auprès.

Deux marmots joufflus et roses
Qui se cachaient dans les coins,
Voyant tant de bonnes choses,
Farouches de moins en moins,

S'encouragent, s'enhardissent
A risquer tout le chemin
Jusqu'à la table, et finissent
Par mettre au panier la main.

La mère sans indulgence
Gronde, mais fait finement
Un signe d'intelligence
A son hôte d'un moment ;

Et ce signe-là veut dire,
Sans qu'elle parle tout bas,
Complété par un sourire :
Qu'ils sont gentils, n'est-ce pas !

Ils le sont. Rasant la chaise,
S'accrochant au voyageur,
De celui-ci qui les baise
A présent ils n'ont plus peur.

Lorsque le départ est proche,
Le petit couple joyeux
Remplit ses mains et sa poche
De noisettes à qui mieux.

Elle les regarde faire
Avec des yeux triomphants,
Tout heureuse, toute fière
Du bon cœur de ses enfants.

Et pendant qu'elle se plie
Vers les marmots en gaîté,
Et que lui la remercie
De son hospitalité,

Il dépose sur la planche,
Auprès du lait écumant,
Une grosse pièce blanche
Pour s'acquitter largement.

Mais son hôtesse repousse
L'argent. « Reprenez ceci,
Fait-elle d'une voix douce,
C'est moi qui vous dis : Merci. »

Avec sa jupe de laine,
Dans son village isolé
Noblement, en châtelaine,
La simple femme a parlé,

Et c'est ainsi que se donne.
Quelque pauvre que l'on soit,
L'hospitalité bretonne :
Comme un honneur qu'on reçoit.

SOPHIE HUE.

EXPOSITION DE NANTES 1886

Beaux-arts, archéologie, photographie

LES ARTISTES BRETONS ET ANGEVINS AU SALON

(*Suite*)

Avant de sortir du *Salon carré*, laissez-moi vous signaler, — bien que les auteurs n'en soient ni Bretons, ni Angevins, — les toiles qui m'ont le plus particulièrement frappé. Nous reprendrons ensuite la revue des œuvres de nos concitoyens, réparties dans les autres galeries de l'Exposition.

Un coin de vigne, de M. *Debat-Ponsan*, est, à mon humble avis, une des meilleures choses du Salon nantais : voilà du plein air bien compris et bien rendu. Les jeunes vendangeuses sont parfaites de vérité ; très vrai, aussi, le gamin qui grapillonne dans les *portoires* pleins de raisin, que vient chercher, pour les conduire au pressoir, un beau gars magistralement campé dans sa charrette à bœufs. Tout ce monde vit, respire, agit, dans une campagne qui n'a rien de conventionnel, rien de faux. C'est du naturalisme, mais du bon, ce qui est rare.

M. *Gérome*, de l'Institut, a envoyé, d'abord, son *Œdipe*, qu'il aurait plutôt dû appeler les *Deux Sphynx* : le général Bonaparte vient d'arrêter son cheval devant le colosse de granit, contemporain des pyramides et semble lui demander les secrets de cette terre sur laquelle il a posé sa botte conquérante. L'armée républicaine défile, là-bas, dans le désert ensoleillé. Mais, dites-moi, quel est le véritable sphynx, du vieux témoin des anciennes civilisations disparues, ou du maigre général qui rêve peut-être déjà du 18 brumaire et de la couronne fermée de Charlemagne ? Vous connaissez Gérome, et savez avec quel soin il traite ses tableaux ; trop de soin, peut-

Digitized by Google

être, mais ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrai.

Que les *Femmes au bain*, du même artiste, me plaisent donc moins ! Toujours, assurément, la même habileté de facture, la même correction de dessin, — excepté dans les femmes du fond, — mais un ensemble peu agréable, quelque chose de sec et de guindé, sentant un peu la photographie peinte et qui fait regretter les vieilles toiles du maître.

A remarquer encore : un joli *Worms*, les *Fiancés asturiens*. Des huîtres bien appétissantes de *Fouace*, et qu'on voudrait bien déguster, arrosées surtout de ce vieux sauterne, si lumineux dans sa bouteille poudreuse. — Une charmante *Vue du château de Clisson* de M. *Lansyer*, un Vendéen, qui appartient à la nouvelle école et en a toutes les qualités sans en avoir les défauts. Remarquable aussi la *Chanson des bois* de Mme *Comère-Paton*, élève de Cabanel, ainsi qu'il y paraît :

> Bien jeune, ignorant les fêtes prochaines,
> Elle entend chanter la chanson des bois
> Et tous ces concerts d'amoureuses voix
> La tiennent, rêveuse, au pied des grands chênes.

Marguerite et *Fantaisie d'été* de *Sinibaldi* sont deux jolis tableaux de chevalet, traités en aquarelles, mais fort habilement.

Le portrait de M. C. V. S., en seigneur florentin du XVe siècle, par *Gustave Courtois*, est bien peint et bien dessiné ; même observation pour le portrait de Mlle G..., du même artiste.

M. Benjamin Constant, dont le talent est connu, a exposé un *Rêve d'Orient*. Une femme nue rêve, dit le peintre, — baille à s'en décrocher la mâchoire et se détire à s'en démettre les bras, ajouterai-je, — sur une pile de coussins et de tapis de Turquie. Nous sommes d'autant plus disposé à partager l'ennui de la malheureuse odalisque, que nous croyons en connaître la cause : ce qui la navre, la pauvre, c'est assurément de voir sa peau prendre des tons glauques et métalliques, symptômes non équivoques d'une prochaine décomposition.

Le *Portrait de François*, par M. *Wagrez*, est une charmante étude d'enfant de dix mois, et M. Luc-Ollivier Merson est bien heureux d'avoir un aussi joli bébé et un ami de talent comme M. Wagrez pour en faire le portrait.

Bonne toile, pleine de vérité, que le *Décapage des métaux* de M. *Gueldry*.

M. *Gaillard* a trois beaux portraits ; mais combien celui de *M. de Ségur* est de beaucoup le plus remarquable ! la tête du prélat est un pur chef-d'œuvre qui rappelle absolument la manière de Velasquez.

Je ne sais, en vérité, à qui donner la préférence, au portrait précité ou à celui de notre compatriote, *Achille Joyau*, par *Henner*, bien beau également, et aussi bien traité à la manière des vieux maîtres.

La Stigmatisée au moyen-âge, de M. *Moreau de Tours* : Grand tableau bien peint, d'une vérité absolue de costumes, d'architecture et d'accessoires et qui fut très remarqué au Salon de 1881. La jeune fille étale sous les yeux des curieux ses stigmates saignants, complice inconsciente des moines qui exploitent, sans rire, la crédulité des fidèles.

La Chapelle de la Madeleine, à Malestroit (Morbihan), de M. Bloch, est un épisode saisissant de la chouannerie en Bretagne : des paysans révoltés ont été surpris dans la vieille église par un régiment de bleus et se sont fait tuer jusqu'au dernier.

Au-dessous de ce très bon tableau, je remarque une *Étude de femme vue de dos* fort bien traitée, de M. *Carolus Duran*. Je préfère encore le *Curé espagnol*, du même artiste, d'une excellente facture et d'une grande vérité. C'est bien le type farouche de ces curés fanatiques d'au-delà des monts, qui, au besoin, laisseraient le goupillon pour l'escopette et détrousseraient les diligences au lieu d'aller dire la messe.

Jean-Paul Laurens a exposé une belle *Tête d'homme du XVIe siècle*, se détachant en vigueur sur un fond de tapisserie en cuir de Cordoue. Mais ce n'est qu'une esquisse, et j'eusse désiré que M. Laurens ne bornât pas là son envoi.

Le dernier Sommeil de *Besnard* est un petit tableau saisissant : une femme est étendue morte, sur son lit ; une vieille dame la montre à un parent ou un ami... C'est largement peint et d'un véritable réalisme.

Je remarque à peu près la même facture dans le tableau de M. *Cazin : La Chambre de Gambetta*. Le glorieux mort n'est plus là ; il vient d'être transporté au Palais-Bourbon. Désormais la petite chambre de Ville-d'Avray restera vide. Sur le lit encore défait quelques couronnes et un drapeau tricolore ; puis, ça et là, dans un désordre de chambre de malade, des fioles et des verres sur un guéridon, un chapeau oublié sur un fauteuil, et au fond les larges taches rouges des scellés apposés sur un meuble...

Un lendemain de paye, de M. *Marec*, est une scène poignante et malheureusement trop vraie : quelle résignation dans la figure de cette femme ! quel abrutissement chez cet ouvrier qui a été dépenser à l'assommoir voisin la paye de la semaine ! Œuvre excellente, bien qu'un peu sombre, et dont il se dégage un grand enseignement.

M. *Destrem* fait preuve d'un véritable talent dans son *Ruth* et *Booz* :

> ..... Et Ruth se demandait,
> Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
> Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
> Avait, en s'en allant, négligemment jeté
> Cette faucille d'or, dans le champ des étoiles.
>
> (V. Hugo).

Les deux *Pasini : Cavaliers syriens en déroute*, superbes dans leur galopade désordonnée, et *Chasse*

Digitized by Google

au faucon, sont deux maîtresses œuvres et qui font grand honneur à leur auteur.

M. *Lambert* s'est fait une réputation méritée avec ses *Chats*; je n'insisterai donc pas sur ceux que nous avons de lui.

Bonnat a envoyé une *Jeune Italienne* parfaite, comme tout ce qu'il peut faire; mais pourquoi diable, ainsi que M. Jean-Paul Laurens, M. Bonnat a-t-il borné là son envoi?

Enfin, je tiens à vous citer encore les *Boules de neige* et la *Romance* de *Benner*, la *Source du Tibre* de *Boulanger*, sur laquelle je fais toutes mes réserves, en dépit du talent indéniable de son auteur; — trois *Stevens*, dont deux me plaisent beaucoup, et l'autre pas du tout; — une charmante *Naïade* et une non moins charmante *Charmeuse* de M. *Merot*; — le *Paysan blessé*, de Brouillet, si remarqué au palais de l'Industrie en 1885, et si véritablement remarquable aussi: — un beau portrait de notre joyeux confrère, *Armand Sylvestre*, par *Paul Merwart*, — un Russe naturalisé Français, — et revenons enfin à nos Angevins et à nos Bretons:

L'attention du visiteur qui entre dans le grand vestibule, est de suite attirée par le *Projet de diplôme pour les Expositions de Nantes* de *Berteaux*. C'est une charmante composition dans une tonalité grise très brillante et qui fait le plus grand honneur à son auteur.

Le même peintre, dont je vous ai déjà parlé à propos de son tableau *Après la journée*, a encore exposé *Les derniers Fuyards, après la déroute de Savenay (3 nivôse an II-1793, 23 décembre)*. Il fait nuit, le temps est épouvantable, l'armée vendéenne vient d'être complètement détruite à Savenay; femmes, vieillards, enfants, fuient par les chemins défoncés, vers Guérande, emportant leurs objets les plus précieux et poussant devant eux leurs bestiaux. — Il eût été difficile, en effet, que se proposant de représenter une scène qui se passe en pleine nuit et par en temps affreux, Hippolyte Berteaux ne fît pas noir. Eh bien, non, il n'est pas *si noir*, après tout, ce tableau; il y a des *clairs*, au contraire, dans les déchirures des nuages lourds que pousse la tempête, comme la panique pousse, dans une furieuse galopade, tous ces paysans vers Guérande, dont on voit là-bas briller les lumières.

Il ne faudrait pas cependant que Berteaux consacrât désormais exclusivement son beau talent à des scènes nocturnes; il y excelle, assurément, mais ce n'est pas une raison pour qu'il se cantonne sur ce terrain. Il y a aussi des rayons de soleil et Berteaux en trouvera certainement sur sa palette.

M. Bellet, de Châteaubriant, expose trois bonnes toiles: *Jeune fille à sa toilette*, *Pour le bon motif* et *Gugusse*, nous faisant bien augurer de l'avenir de cet artiste, qui est un jeune.

Son presque homonyme, M. *Léon de Bellée*, né à Ploërmel, a envoyé le *Moulin de Saint Rémy*, le *Carrefour d'Aumale*, *Forêt de Compiègne*, et un *Effet de neige* fort bien traités.

L'Écuelle cassée, de M. *Chaillou*, de Nantes, nous montre une amusante scène bretonne; les deux enfants, surtout le coupable, sont très observés; j'aime moins la mère, trop emportée dans sa colère, et, surtout, certains raccourcis de bras fort peu réussis.

Un autre Nantais, M. *Maris*, expose des *Fruits* — qu'il traite parfaitement) — une *Etude de faisan* et un *Paysage* près *Chateau-Thébaud*. M. Maris est un consciencieux, d'un talent véritable; pourquoi faut-il, cependant, que le décorateur perce toujours sous l'artiste?

Encore un Nantais, *Célestin Serenne*. Ses portraits de *Mes deux enfants*, et de *M. C...*, un de mes confrères de la presse nantaise, sont bien peints et très ressemblants, mais je garde tous mes éloges pour le portrait de *Mme B...*. C'est une bonne vieille, à la figure calme, sous sa coiffe de paysanne, aux rudes mains de travailleuse. Rien de vrai comme cette toile, solidement peinte, et, très certainement, tout à fait ressemblante. Serenne, dont j'ai toujours apprécié le talent, s'est révélé, dans cette œuvre, sous un jour nouveau pour moi. Son portrait de *Mme B...* peut être classé parmi les bons du Salon.

(*A suivre*).

R. HUETTE.

PORTRAIT DE M. PAUL EUDEL

Président de la commission parisienne de l'Exposition des Beaux-arts de Nantes

Plusieurs de nos lecteurs s'étonnent que nous n'ayons pas rendu compte de la cérémonie d'inauguration de l'Exposition des Beaux-Art à Nantes. Nous leurs devons de ce chef une petite explication.

La façon dont cette exposition a été ouverte a mécontenté beaucoup de monde et ses organisateurs tous les premiers. On avait espéré qu'après l'éclat donné par la présence de plusieurs ministres aux expositions industrielle, ethnographique et autres, M. le Maire de Nantes serait assez heureux pour décider le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts à présider la cérémonie d'ouverture du salon nantais. Il

Digitized by Google

n'en a rien été, et l'inauguration de cette Exposition a eu lieu, sans tambour ni trompette, en présence seulement des autorités locales.

De plus c'était la moindre des choses que le président de la commission parisienne obtînt la parole après les discours du Maire de Nantes et du Préfet. Personne, en effet, ne pouvait mieux nous dire par suite de quels efforts persévérants la commission de Paris avait pu décider les principaux artistes à collaborer à ce salon nantais qui, de l'avis de tous, est le plus beau qu'on ait vu jusqu'ici en province.

Mais on avait hâte d'ouvrir les portes au public, et le discours de notre collaborateur Paul Eudel resta dans sa poche.

Cependant, le soir même de l'inauguration, un banquet amical d'une cinquantaine de personnes ayant réuni les membres des deux commissions et quelques artistes, les deux présidents prirent leur revanche. M. Philbert Doré porta un toast aux artistes et passa ensuite la parole à notre ami Paul Eudel qui raconta avec beaucoup d'esprit l'histoire du discours qu'il n'avait pu prononcer dans la journée. Voici le

TOAST DE M. PAUL EUDEL

« Mon ami Doré a raison. Pour l'ouverture de notre Exposition, j'étais venu de Paris avec un discours dans ma poche. Sans cesse sur le métier remettant mon ouvrage, j'en avais avec art arrondi les périodes, peigné la prose, martelé les épithètes et ciselé les métaphores.

« D'abord, comme exorde, les tirades obligatoires sur l'utilité des expositions en province et sur le danger de la centralisation de Paris que j'appellais « la Métropole des Arts », que je comparais à « un phare gigantesque » et que j'assimilais « à ces foyers de lumière qui rayonnent, mais qui absorbent trop. »

« Décentralisons, disais-je avec une conviction profonde et communicative, autrement, comme l'a prophétisé Lamennais, nous marcherons avant peu à l'apoplexie au centre et à la paralysie aux extrémités.

« Il y avait là, d'après moi, un mouvement d'indignation chaleureux, de nature à remuer profondément mon auditoire.

« C'était un panégyrique de l'art : je définissais la peinture et la sculpture « des arts divins aux manifestations enchanteresses, » qui, par la magie des couleurs ou par les délicatesses de la forme, procurent à l'âme les plus délicates jouissances.

« Sur cette pente savonnée je m'étais littéralement emballé. Mon lyrisme ne connaissait plus de bornes et je m'écriais, débordant d'un enthousiasme dont je ne me serais jamais cru capable : « Voyez la supériorité des Beaux-Art, saluez-les avec respect. Ils font l'aumône aux lettres. Pauvres critiques, quand ils veulent louer un écrivain célèbre, ils écrivent qu'il est un grand peintre ; ils disent d'un style qu'il est coloré, d'une description qu'elle est pittoresque, d'un caractère qu'il est bien dessiné, d'un roman que les lignes en sont bien construites. »

« Aucune concession ne me coûtait plus.

« J'allais ainsi, dédaigneux des travaux de la pensée, foulant aux pieds la poésie et constatant qu'elle n'était en somme « qu'un langage qui peint. »

« Puis je parlais d'une foule de choses, des expositions précédentes, de la création d'une école supérieure de dessin et de l'utilité de fonder à Nantes une société des amis des arts.

« Et ménageant la transition, j'arrivais enfin à célébrer les services rendus par la photographie dont « le soleil est le collaborateur fidèle » et par l'archéologie « qui recueille pieusement tous les objets que le temps en s'enfuyant dépose sur la rive. »

« Non vraiment, jamais je n'aurais soupçonné jusqu'où pouvait aller mon éloquence. Certains endroits, je l'avoue sans modestie, me semblaient entraînants, irrésistibles.

« A les relire, seul dans le wagon qui roulait de Paris à Nantes, je prenais pour des applaudissements les bourdonnements du train glissant sur les rails. J'exultais en catimini, comme le loup de la fable. Je me forgeais une félicité qui me faisait pleurer de tendresse. Hélas ! *habent sua fata libelli !* Les discours ont, comme les livres, leur triste destinée.

« De loin j'avais cru à un devoir sacré pour moi de prendre la parole, le jour de l'ouverture de notre belle et grande Exposition. Pas du tout, arrivé ici, il a fallu rengaîner mon compliment. La consigne absolue était d'écouter et puis de se taire.

« Je me suis tu.

« Mon discours est resté dans ma poche. Il rentrera au magasin des vieux décors à mon retour à Paris. Eh bien ! Messieurs, je crois que vous n'y avez rien perdu et je me félicite maintenant de n'avoir pas été obligé de tourner la manivelle pour faire entendre des airs connus.

« Au lieu d'une ouverture tapageuse ou d'un banquet aux luttes oratoires, nous avons ce soir une fête intime, amicale, affectueuse, une bonne réunion de camarades, ce qui vaut cent fois mieux que toutes les pompes officielles. Je n'ai plus qu'à vous dire sans phrase, sans emphase, tout simplement avec mon cœur combien de Parisiens ici présents sont touchés de votre cordial accueil. Soyez-en bien persuadés, ce sera pour eux un souvenir vers lequel ils se reporteront souvent et toujours avec bonheur.

« Messieurs, on peut le dire, n'est-ce pas, sans trop d'orgueil, l'Exposition est un succès. Vous savez que pour arriver à ce résultat mes collaborateurs et moi nous n'avons pas ménagé nos peines à Paris. Nous savons de notre côté que vous n'avez pas marchandé les vôtres à Nantes. Et grâce à notre parfaite harmonie, l'union faisant la force, nous avons conduit à bonne fin la nouvelle entreprise. Il ne me reste plus qu'à souhaiter de voir la population nantaise l'encourager par son assiduité dans nos galeries. Elle viendra, je l'espère, avec empressement affirmer une fois de plus, par sa présence, sa vieille devise : *Favet Neptunus eunti.*

« Ce sera pour nos efforts persévérants la meilleure des récompenses.

« Laissez-moi finir maintenant par un vœu : Nantes est resté quartorze ans sans ouvrir aucun Salon. C'est une période beaucoup trop longue. Désormais il faudra recommencer plus tôt. J'en ai la ferme conviction, tous les collègues qui m'entourent, malgré certains déboires, répondront encore au premier appel qui leur sera adressé.

« Puissions-nous avoir la bonne fortune de retrouver à notre tête le même triumvirat : MM. Philbert Doré, Bremond d'Ars et Bascher. Les postes qui leur ont été confiés sont une preuve de l'estime profonde dont ils jouissent. C'est un hommage rendu à leur valeur personnelle et à leur inépuisable dévouement.

« Je lève mon verre en l'honneur des trois présidents. »

Digitized by Google

EN ALSACE-LORRAINE

NOTES DE VOYAGE

VI

Un passant, qui me reconnaît facilement pour un Français, me prend tout à coup la main et m'entraîne dans une boutique voisine. Aux murs sont suspendus des dessins qui représentent l'incendie de Strasbourg dans l'horrible nuit du 24 août, la cathédrale, le Temple-Neuf, la préfecture, trois cents maisons en flammes. Une autre gravure montre le sommet du Munster prêt à s'écrouler, affreusement penché, retenu seulement par l'armature du paratonnerre. Prendre pour but cette merveille était une facétie bien digne des Vandales. Dans un coin sombre j'aperçois un obus gigantesque, effroyable échantillon des 200,000 projectiles qui ont broyé la cité héroïque. Il tombait de ces obus dix par minutes, et cela a duré trente jours et trente nuits!

A la vue de ces reliques on est assailli de souvenirs On se rappelle la Bibliothèque brûlée, le Musée détruit, six cents maisons en ruines, les enfants massacrés ou mutilés dans leurs écoles ou leurs berceaux. Et au milieu du fracas du bombardement, on entend retentir deux voix nasillardes et sinistres. L'une dit : « On doit bombarder les villes pour en rendre le séjour aussi *désagréable* que possible. » L'autre : « Les fortifications des grandes cités ont leur faiblesse dans les souffrances qu'on fait endurer à la population civile. » Celle-ci est la voix du général von Werder, l'autre, celle du duc de Mecklembourg-Schwerin. Et remarquez, que tout ce que nous pourrions dire de ces deux tueurs d'enfants n'aurait rien de personnel. Tous deux ne sont que l'incarnation de la férocité germanique.

Quand on pense que pendant des années nous avons eu la candeur de prendre ces gens-là pour nos semblables! Quand on songe que Victor Hugo lui-même, a jadis consacré des pages immortelles à l'éloge d'une Allemagne vue à travers son imagination généreuse et grandiose! O naïveté française! Pauvre nation héroïque et crédule, pleine de foi et d'amour, toujours prête à ouvrir des bras fraternels aux cannibales qui te guettaient dans l'ombre!

VII

Les rues sont remplies de soldats. Beaucoup ont des figures d'enfants et sont de taille assez médiocre. Aucun d'eux ne vous regarde en face. Il en est de mêmes des officiers. Aussitôt qu'ils se sentent observés, ils baissent les yeux ou détournent la tête. Physionomie de gens qui ont fait un mauvais coup et se sentent où ils ne devraient pas être. Seul, un gigantesque colonel de uhlans, émule des Mecklembourg et des von Werder, se carre dans la rue de la Mésange, en lançant à droite et à gauche des regards de provocation et de menace.

En général l'aspect du soldat allemand cause une impression pénible. On devine en lui l'homme d'autant plus féroce envers son adversaire qu'il est plus écrasé par ceux qui lui commandent. On a souvent cité des traits de la brutalité révoltante de l'officier prussien à l'égard de ses subordonnés : j'en rapporterais un dont j'ai été témoin, si je ne craignais de trop assombrir ces notes de voyage. Et, en somme, ce n'est peut-être que par de tels moyens qu'on réussit à inculquer dans ces durs cervaux l'idée de la discipline. On ne saurait trop le répéter : si le Français naît soldat, l'Allemand naît caporal. Il est à la fois rogue, obstiné, difficile à instruire. C'était l'opinion de Frédéric II, opinion qu'il convient de rapprocher de celle de Henri Heine, bien placé pour s'y connaître, et qui, si je ne me trompe a dit dans sa *Germania* : « Le Prussien est un pantin pédant, qui, dans sa roideur suffisante, a toujours l'air d'avoir avalé le bâton dont on le rosse. »

Cependant le jour baisse; les enfants sortent de l'école, et regagnent en jouant le domicile paternel. Et je me sens saisi d'une affreuse tristesse, en pensant que, si Dieu ne nous vient en aide, ces petits français seront bientôt des soldats allemands.

A suivre FRANCIS MELVIL

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Librairie Calmann-Lévy. — *L'Abbesse de Jouarre*, par M. Ernest Renan, 1 vol in-8.

Eh bien! non, dussé-je scandaliser à mon tour la critique de droite et de gauche, catholique et libre penseuse, qui depuis trois semaines dit si durement son fait à M. Ernest Renan, je n'ai pas de mal à dire de l'*Abbesse de Jouarre*. J'avoue même que j'ai passé en sa compagnie une heure très agréable, car elle est bien de son siècle, l'amoureuse abbesse, et, qu'il soit bon ou mauvais, il ne faut reprocher à personne d'être de son temps. Ce n'est pas, remarquez-le bien que la thèse philosophique de M. Renan me plaise fort. Elle a le tort à mes yeux de trop attaquer de front les préjugés reçus en matière d'amour ; j'ajouterai que sous la plume de l'auteur de la *Vie de Jésus* elle m'a paru un peu risquée, mais que voulez-vous? les philosophes sont des médecins pour qui le cœur humain ne doit pas avoir de secrets, et je ne suis pas si bégueule que cette thèse me fasse rougir.

Pourquoi, d'ailleurs, l'abbesse de Jouarre ne se donnerait-elle pas, corps et âme, au moment de mourir à d'Arcy, son ami d'enfance ? Elle avait passé comme un songe d'amour dans ses nuits de la vingtième année. Il l'aimait passionnément quand elle prit le voile; depuis lors sa douce image ne s'est jamais effacée de son souvenir. Aujourd'hui le hasard veut qu'il la rencontre dans la prison du Plessis. Ils sont condamnés à mort tous les deux, ils mourront demain, car la prison se vide d'un jour à l'autre. Dès lors quoi de plus naturel qu'ils se rapprochent, que leurs âmes s'unissent dans le baiser de la chair et du sang, quand leurs têtes sont si près de s'embrasser dans le panier de la guillotine! Dieu qui les avait séparés qui les rassemble aujourd'hui pourrait-il leur en vouloir d'avoir joui du paradis par anticipation ?

Là-dessus deux sortes de critiques se lèvent. Du côté des catholiques on dit : « C'est une monstruosité. Jamais une abbesse qui se respecte n'aurait eu le courage de manquer ainsi à tous ses serments à la veille de paraître devant le tribunal de Dieu. En tous cas il n'est pas admissible qu'en y manquant elle soit sûre que Dieu lui fasse miséricorde. Une fois qu'on l'a prononcé, il enchaîne toute la vie, et c'est outrager la morale publique en même temps que la doctrine chrétienne que de rompre si légèrement un lien qui de sa nature est éternel. »

Digitized by Google

On pourrait répondre à ces critiques que ce ne serait pas la première fois qu'une religieuse manquerait à ses serments. Cela s'est vu même assez souvent sous la Révolution, mais comme l'exception ne fait pas la règle et qu'il ne faut jamais conclure du particulier au général, j'admet que la thèse de M. Renan était bien faite pour froisser la conscience catholique.

Mais où je ne comprends plus, c'est lorsque les profanes s'écrient qu'une pareille union consommée au pied de l'échafaud blesse le sens commun; qu'il n'est pas possible que deux êtres qui ont déjà le couperet de la guillotine sur le cou songent à communier sous les espèces de la chair ! Comme on voit bien que nous avons perdu l'esprit philosophique de la fin du dix-huitième siècle! L'autre jour, le chroniqueur d'un grand journal soutenait à grand renfort de citations que l'amour dans les prisons révolutionnaires n'avait que très rarement dépassé les bornes de la galanterie permise, du flirtage, diraient les Anglais. Dans la prison du Plessis notamment, il n'avait rencontré qu'un seul cas analogue à celui de l'*Abbesse de Jouarre*, et naturellement il en conclut que la thèse de M. Renan porte à faux.

Ce n'est pas précisément l'avis de Dauban dont les ouvrages sur la Terreur et les prisons révolutionnaires font autorité. Dauban dit carrément que les mœurs de ces prisons étaient dissolues, qu'il y régnait une promiscuité dégoûtante et que les femmes se livraient au prèmier venu qui leur faisait la cour sous les yeux de leur compagnons de chaînes.

Etait-ce uniquement, comme le supposent quelques-uns de nos confrères, dans l'espoir de devenir enceinte et d'obtenir un sursis en considération de leur grossesse? Non. Il se peut que quelques-unes aient cédé avec cette arrière-pensée, mais le plus grand nombre se donnait par passion et par plaisir, tellement les mœurs de la fin du dix-huitième siècle étaient galantes et légères. Et puis l'on mourrait sous la Terreur avec la même insouciance qu'on avait vécu. La vie n'avait plus aucun prix. On la quittait comme un vêtement déformé et hors d'usage. Les Girondins allaient à la guillotine en chantant. Dans les prisons on avait une telle hâte d'en finir avec la vie que les condamnés devançaient souvent l'appel. Je vous demande un peu ce que pouvaient peser alors dans le double plateau de la conscience les serments religieux et les vœux monastiques.

Au surplus telle n'est point la thèse soutenue par M. Renan dans son *Abbesse de Jouarre*. « Je m'imagine souvent, dit-il, dans la préface, que si l'humanité en donnant la certitude que le monde dût finir dans deux ou trois jours, l'amour éclaterait de toutes parts avec une sorte de frénésie; car ce qui retient l'amour, ce sont les conditions absolument nécessaires que la conservation morale de la société humaine a imposées. Quand on se verrait en face d'une mort subite et certaine, la nature seule parlerait; le plus puissant de ses instincts, sans cesse bridé et contrarié, reprendrait ses droits; un cri s'échapperait de toutes les poitrines, quand on saurait qu'on peut approcher avec une entière légitimité de l'arbre entouré de tant d'anathèmes.

« Cette sécurité de conscience, fondée sur l'assurance que l'amour n'aurait aucun lendemain, amènerait des sentiments qui mettraient l'infini en quelques heures, des sensations auxquelles on s'abandonnerait sans craindre de voir la source de vie se tarir. Le monde boirait à pleine coupe et sans arrière-pensée un aphrodisiaque puissant qui le ferait mourir de plaisir.

Le dernier soupir serait comme un baiser de sympathie adressé à l'univers et peut-être à quelque chose au-delà. On mourrait dans le sentiment de la plus haute adoration et dans l'acte de prière le plus parfait. »

C'est tout bonnement cela que M. Renan a voulu nous montrer dans son drame philosophique. Et comme nous ne sommes pas à la fin du monde, il est assez difficile de savoir si le cas échéaut il aurait tort ou raison.

Quoi qu'il en soit, l'*Abbesse de Jouarre* est une figure très attachante et, à mon avis, très humaine. De tous les drames de M. Renan, c'est à peu près le seul qui pourrait être mis à la scène sans grande retouche, et je ne vous cache pas que je serais curieux de l'y voir. Coquelin ferait, par exemple un excellent D'Arcy. Mais que parlé-je de Coquelin ! Il va nous quitter, il s'en va, et c'est pour ses adieux au public de la Comédie-Française qu'on a monté le *Scapin* de Jean Richepin.

UN BIBLIOPHILE.

PETITES NOUVELLES

Par suite d'un retard, provenant de la longueur du tirage, notre couverture illustrée en deux couleurs ne sera envoyée à nos abonnés qu'avec le n° du 1er décembre.

Pour leur éviter l'ennui et les frais du renouvellement nous prévenons nos souscripteurs que nous leur ferons présenter par la poste d'ici quelques jours leur quittance d'abonnement.

Le premier banquet annuel de l'Association bretonne-angevine aura lieu fin novembre, sous la présidence de M. Jules Simon.

Ordre du jour : Nomination du bureau, approbation des statuts et fixation de la date de la première Exposition bretonne-angevine à Paris

Des convocations seront adressées à tous les Bretons et Angevins de Paris et à ceux de nos abonnés de province qui désireraient assister à cette réunion.

Dans notre numéro du 1er décembre, nous publierons une nouvelle de notre compatriote, M. Yves Guyot, député de la Seine.

L'Administrateur Gérant : P. REDONNEL

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

NUMÉRO 1.

A nos lecteurs..... LÉON SÉCHÉ.
Deux lettres..... GÉNÉRAL TROCHU. / JULES SIMON
Mon berceau (poésie)..... LÉON SÉCHÉ.
Autrefois..... LOUIS DAVYL.
Le Prêtre de Nemi..... ERNEST RENAN.
Une soirée chez Mme Adam. — Audition de mélodies bretonnes ..... BOURGAULT-DUCOUDRAY.
Le Solliciteur (nouvelle)..... GALLERY DES GRANGES,
Les Ombres chinoises de mon père..... PAUL EUDEL.
Les ciseaux d'or (poésie)..... F. LAUMONIER.
Courrier des Théâtres.
Carnet bibliographique.

NUMÉRO 2.

La Question du latin..... LÉON SÉCHÉ.
Roulis de charette (poésie).... HENRY CORMEAU.
L'Enterrement de Lamennais. CH.-L. CHASSIN.
Noël. Illustrations de Pille..... BRIZEUX.
L'ANGEVINE. — Le dernier exploit de Carrier (nouvelle).... LÉON SÉCHÉ.
Réception de M. Joseph Bertrand à l'Académie française.
La « Revue » et la presse.
Bibliographie. A travers les livres d'étrennes
Le Dîner celtique.

NUMÉRO 3.

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Roses effeuillées (poésie). ..... LOUIS TIERCELIN. / F.-E. ADAM.
Mes années d'apprentissage... CH. MONSELET.
Figures bretonnes et angevines : Joachim du Bellay..... LÉON SÉCHÉ.
Le vieux marin et Sans-Peur, conte de marin inédit..... PAUL SÉBILLOT.
Conférences sur les melodies bretonnes (suite et fin)..... BOURGAULT-DUCOUDRAY.
Le tombeau de François II à Nantes.....
Horizon d'hiver..... RAPHAEL LIGHTONE.
L'ANGEVINE II. — Souvenirs d'un ancien sans-culotte..... LÉON SÉCHÉ.
Curiosités, croyances et coutumes de l'Ille-et-Vilaine..... AD. ORAIN.
Carnet bibliographique.
Courrier des théâtres.

NUMÉRO 4.

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
La veuve (poésie)..... E LE MOUEL.
Une nuit à l'Hôtel-de-Ville de Saumur en 1598..... EUGÈNE BONNEMÈRE.
Figures bretonnes et angevines : Joachim du Bellay (suite). LÉON SÉCHÉ.
Une visite au harem..... PAUL EUDEL.
L'ANGEVINE II. — Souvenirs d'un ancien sans-culotte (suite) LÉON SÉCHÉ.
Ce qu'il disait..... SOPHIE HUE.
A la mémoire de Louis Jehenne. A. RIOM.
Lettres nantaises..... RENÉ HUETTE.
Curiosités, croyances, chansons et coutumes de l'Ille-et-Vilaine (suite)..... AD. ORAIN.

NUMERO 5.

Chronique de la quinzaine... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Le fils du barde (poésie)..... L. DUROCHER.
Les nomades rochois..... N. QUELLIEN.
Le banquet de la « Pomme ».
Figures bretonnes et angevines : Joachim du Bellay (*suite et fin*)..... LÉON SÉCHÉ.
Les jeux cruels en Bretagne... P. PÉLICOT.
Lettres nantaises : la crypte de la cathédrale..... RENÉ HUETTE.
Terza rima (poésie)..... L. LIONEL RADIGUET.
Curiosités, croyances, superstitions, chansons et coutumes de l'Ille-et-Vilaine (*suite*).... AD. ORAIN.
Lysistrata.
Courrier des théâtres.

NUMÉRO 6.

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Ancenis (poésie)..... LÉON SÉCHÉ.
La Fée (conte de l'Anjou)..... PAUL SÉBILLOT.
La Veuve et l'Orphelin..... PAULINE ROBIDOU.
Tableau d'automne (poésie).... F.-E. ADAM.
Lettres nantaises : Transon, charcutier, philosophe et antiquaire..... RENÉ HUETTE.
L'ANGEVINE II. — Souvenirs d'un ancien sans-culottes (suite et fin)..... LÉON SÉCHÉ.
L'Association parisienne des anciens élèves du lycée de Nantes.
Causerie littéraire..... UN BIBLIOPHILE.

NUMÉRO 7.

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
La statue de saint Corentin... SOPHIE HUE.
Les derniers moments de Lamennais..... MAXIMIN GUÉRIN.

Digitized by Google

Figures bretonnes et angevines. — Tancrède Abraham..... L. KERDRAONIOU.
Les Fiancés d'Hoëdic..... MICHEL ANEZO.
Portraits à l'encre : Jules Vallès..... LÉON SÉCHÉ.
Curiosités, croyances, superstitions, chansons et coutumes de l'Ille-et-Vilaine..... AD. ORAIN.
Causerie littéraire..... UN BIBLIOPHILE.

NUMÉRO 8.

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Sône, poésie bretonne..... J.-M. LUZEL.
La dernière pierre de la Bastille. EUGÈNE BONNEMÈRE.
L'Angevine. III. — La meunière du Bernardeau..... LÉON SÉCHÉ.
Légendes bretonnes et angevines..... VICOMTE DE COLLEVILLE.
Les Lavandières, poésie..... KER-MARY.
Portraits à l'encre : Jules Vallès. LÉON SÉCHÉ.
Curiosités, croyances, coutumes chansons de l'Ille-et-Vilaine.. AD. ORAIN.
Chronique musicale..... LÉON SARRADIN.
Causerie littéraire..... UN BIBLIOPHILE.

NUMÉRO 9

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Le ménage de Fantic, (poésie bretonne)..... F.-M. LUZEL.
Note de voyage sur la cathédrale de Quimper..... DAVID D'ANGERS.
La dernière pierre de la Bastille, (suite)..... EUGÈNE BONNEMÈRE.
Histoires et Légendes bretonnes..... P. PELICOT. VICOMTE DE COLLEVILLE.
Polichinelle (poésie)..... LIONNEL BONNEMÈRE.
Portraits à l'encre: Jules Vallès (suite)..... LÉON SÉCHÉ.
Causerie littéraire..... UN BIBLIOPHILE.
Les Bretons à Paris.

NUMÉRO 10

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
A Sainte-Gemmes (poésie)..... BOURGAULT-DUCOUDRAY.
Le collège de Vannes en 1830, (Souvenirs de jeunesse inédits) JULES SIMON.
Les Bouleaux (chanson populaire)..... VICOMTE DE COLLEVILLE.
L'Angevine. — IV. Une pendule historique..... LÉON SÉCHÉ.
Devinettes de la Haute-Bretagne..... PAUL SÉBILLOT.
Lettres nantaises : L'Institution Livet..... UN NANTAIS.
Vannes..... CH.-F. AUBERT.
Cercle Saint-Simon.....
Portraits à l'encre: Jules Vallès, sa vie et son œuvre..... LÉON SÉCHÉ.

NUMÉRO 11

Projet d'association entre Angevins et Bretons..... LÉON SÉCHÉ.
Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Trois sonnets : le Menhir de Beg-Meil..... IANN ARMOR. Quiberon..... PABAN. Baisers..... LIONNEL BONNEMÈRE.
Paul Baudry intime..... GEORGES BASTARD.
Mademoiselle de Forsang..... VICOMTE DE COLLEVILLE.
M. Ernest Renan posant pour son buste dans l'atelier d'Etienne Leroux..... X.
Le Congrès des sociétés savantes..... X.
A la mémoire d'Urrabietta Vierge..... QUELLIEN. DCROCHER.
Jules Vallès, sa vie et son œuvre, suite et fin..... LÉON SÉCHÉ.

NUMÉRO 12

La Bretagne et l'Anjou au salon de 1886..... LÉON SÉCHÉ.
Listes des artistes exposants.
Bibliographie. — Nouvelles diverses.

NUMÉRO 13

Le dîner du salon breton-angevin. Discours de MM. Léon Séché, Ernest Renan et Jules Simon.
Guionvac'h (fragments et notes). L. KERARDVEN.
La Vengeance du Croisé, légende bretonne..... ALPHONSE GUÉRIN,
Le salon de 1886 : sujets bretons et angevins..... CHARLES LEGRAND.
A travers l'Allemagne, notes d'un Breton..... HENRY STERN.
Souvenir de voyage..... LIONNEL RADIGUET.
Nouvelles diverses.

NUMÉRO 14

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
A mon frère, (poésie)..... LÉON SÉCHÉ.
La salaison de la mer..... PAUL SÉBILLOT.
Duguay-Trouin et Surcouf..... CH.-F. AUBERT.
Le salon de 1886 : (sujets bretons)..... CHARLES LEGRAND.
A travers l'Allemagne, (suite)... HENRY STERN.
Curiosites, croyances, chansons et coutumes de l'Ille-et-Vilaine AD. ORAIN.

NUMÉRO 15

Chronique de la quinzaine..... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Ensemble (poésie)..... F,-E. ADAM.
Foullon et la Baronnie de Douai. EUG. BONNEMÈRE.
Le fils du pêcheur et ses trois sœurs (conte breton)..... F.-M. LUZEL.
Deux sonnets : Carnac..... PABAN. Baiser..... LIONNEL BONNEMÈRE.
Le salon de 1886 Œuvres et artistes de Bretagne et d'Anjou. CHARLES LEGRAND.
Légendes bretonnes : le fantôme du laboureur..... A. RIOM.
Curiosités, croyances, superstitions, chansons et coutumes de l'Ille-et-Vilaine..... AD. ORAIN.
Causerie bibliographique..... UN BIBLIOPHILE.
Petites nouvelles.

NUMÉRO 16

Chronique de la quinzaine.... JEAN DE LA ROUXIÈRE.
Episode du 14 juillet 1885 (poésie)..... L, DUROCHER.
L'angevine : Fleur-des-champs. LÉON SÉCHÉ.
A travers l'Allemagne (notes d'un breton)..... HENRY STERN.

Digitized by Google

Lettres nantaises : Exposition de Nantes..... René Huette.
Les chants de la Cornouaille... Vicomte de Colleville.
Dinan et Léhon..... Ch.-F. Aubert.
Curiosités, croyances, superstitions, chansons de l'Ille-et-Vilaine..... Ad. Orain.
Causerie bibliographique..... Un Bibliophile.

NUMÉRO 17

A Chevreul, sonnet dédicace... Henry Jouin.
Figures bretonnes et angevines: Chevreul..... F.-E. Adam.
La chanson des mousses..... Lud. Jan.
Histoire d'une famille saumuroise..... Eugène Bonnemère.
Légendes bretonnes : Les bois se meuvent..... Jules Louail.
Lettres nantaises : les expositions de Nantes..... René Huette.
Une fête nautique dans le golfe du Morbihan..... Michel Anezo.
Curiosités, croyances, chansons et coutumes de l'Ille-et-Vilaine..... Ad. Orain.
Une révolte au Lycée de Nantes. E. Leblanc.

NUMÉRO 18

Lettres de la presqu'île guérandaise..... Léon Séché.
Le château de Kérouzéré, poésie. Michel Bouquet.
Histoire d'une famille saumuroise..... Eugène Bonnemère.
La pomme du paradis..... Vte Paul de Challus.
Figures bretonnes et angevines: Chevreul..... F.-E. Adam.
Dolmens et menhirs (poésie)... Sophie Hue.
L'exposition des beaux-arts à Nantes : lettre de M. Léon Séché à M. Paul Eudel.....
Curiosités, croyances, superstitions, chansons et coutumes de l'Ille-et-Vilaine..... Ad. Orain.

NUMÉRO 19

Lettres de la presqu'île guérandaise. — La pêche à la sardine. — Une visite à Guérande. — L'église St-Aubin, chapelle et légendes..... Léon Séché.
Deux sonnets..... A. Paban.
Hâtez-vous..... Vicomte de Colleville.
La langue bretonne, limites statistiques..... Paul Sébillot.
Histoire d'une famille saumuroise..... Eug. Bonnemère.
Figures nantaises : les Amadous. Léon Séché.
Figures populaires : Jean Prié, cordonnier naturaliste..... René Huette.
Petites nouvelles.

NUMÉRO 20

A la mémoire de la Reine Anne de Bretagne (poésie)..... Léon Séché.
La reine Anne dans les souvenirs populaires..... Paul Sébillot.
La bataille de Saint-Aubin-des-Cormiers..... Emilien Maillard.
L'historique de la chanson de la Reine Anne..... Ad. Orain.
A la Reine Anne (poésie)..... L. Durocher.
Le Livre d'Heures de la Reine Anne..... Paul Eudel.
Le cœur de la Reine Anne..... Un Nantais.
Une serrure de la Reine Anne. René Huette.
Les derniers moments de François II..... } A. Riom.
Le couronnement de la Reine Anne..... }
Bio-bibliographie de la Reine Anne..... René Kerviler.

NUMÉRO 21

Chronique de la quinzaine.... Jean de le Rouxière.
Amour à ma Bretagne (chanson)..... XXX.
Histoire d'une famille saumuroise (suite)..... Eugène Bonnemère.
Le rôle de Pontivy sous la Restauration..... L. Durocher.
La discipline au collège sous la Restauration..... Ch. le Goffic.
Les présages, superstitions bretonnes..... Vicomte de Colleville.
La grotte des Korrigans (légende bretonne)..... Maxime Audouin.
Petites Nouvelles.
Bibliographie.

NUMÉRO 22

Chronique de la quinzaine.... Jean de la Rouxière.
A propos du lancement du « Hoche »..... L. Durocher.
Histoire d'une famille saumuroise (fin)..... Eugène Donnemère.
L'Angevine. — L'Orpheline.... Léon Séché.
A travers l'Allemagne..... Henry Stern.
Figures populaires. Marie Rouault, perruquier géologue Ad. Orain.
Chronique théâtrale..... X.
Bibliographie : *Amourettes*, par Louis Tiercelin..... Un Bibliophile.

NUMÉRO 23

Figures bretonnes et angevines : Jules Simon. *Documents nouveaux et inédits* 1re partie)..... Léon Séché.
Requiescat in pace (poésie).. Louis Tiercelin.
Edouard Turquety..... L. Durocher.
L'inauguration du tombeau de Turquety.....
L'Exposition des Beaux-Arts à Nantes..... René Huette.
Voyage en Alsace..... Francis Melvil.
Petites Nouvelles.

NUMÉRO 24

Figures bretonnes et angévivines ; Jules Simon : Documents nouveaux et inédits.. Léon Séché.
Chez la métayère, poésie..... Sophie Hue.
L'exposition des Beaux-Arts à Nantes..... René Huette.
Toast porté par M. Paul Eudel au banquet de l'inauguration du salon nantais.
En Alsace-Lorraine (notes de voyage) suite..... Francis Melvil
Causerie littéraire : *L'abbesse de Jouarre* par M. Ernest Renan..... Un Bibliophile.
Petites nouvelles.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE & ANALYTIQUE DES MATIÈRES & DES NOMS

CONTENUS DANS CE VOLUME

I

PROSE

F.-E. Adam..... Figures bretonnes et angevines : Chevreul..... 266, 290
Michel Anezo..... Les Fiancés d'Hoëdic..... 107
Une fête nautique dans le golfe du Morbihan..... 277
Ch.-F. Aubert..... Vannes..... 158
Duguay-Trouin et Surcouf.... 224
Dinan et Léhon..... 261
Maxime Audouin..... La grotte des Korrigans..... 353
Georges Bastard..... Paul Baudry intime..... 164
Un bibliophile..... Causeries littéraires. 95, 127, 142, 247, 263, 372, 403
Eugène Bonnemère... Une nuit à l'Hôtel-de-Ville de Saumur en 1598..... 52
La dernière pierre de la Bastille..... 117, 134
Foullon et la baronnie de Douai. 235
Histoire d'une famille saumuroise..... 268, 286, 307, 343, 360
Bourgault-Ducoudray. Une soirée chez Madame Adam. Audition de mélodies bretonnes..... 7, 42
Vte Paul de Chalus... La pomme du paradis (Légende bretonne)..... 283
Ch.-L. Chassin..... L'Enterrement de Lamennais.. 19
Vicomte de Colleville. Légendes bretonnes et angevines..... 122
Histoires et légendes bretonnes. 138
Mademoiselle de Forsang..... 167
Les chants de la Cornouailles.. 259
Les présages — superstitions bretonnes..... 353
David, d'Angers..... Note de voyage sur la cathédrale de Quimper..... 133
L. Davyl..... Autrefois..... 4
L. Durocher..... Le rôle de Pontivy pendant la Révolution..... 346
Edouard Turquety..... 381
P. Eudel..... Les ombres chinoises de mon père..... 12
Une visite au harem..... 56
Le livre d'heures de la Reine Anne..... 324
Toast au banquet d'inauguration de l'exposition de Nantes. 401
Gallery des Granges. Le solliciteur..... 10
Maximin Guérin..... Les derniers moments de Lamennais..... 100
René Huette..... Lettres nantaises..... 62
— La crypte de la cathédrale.. 77
— Les expositions de Nantes. 258-275
René Huette..... Figures populaires : Jean Prié, cordonnier naturaliste..... 310
Transon, charcutier, philosophe et antiquaire.... 87
Une serrure de la Reine Anne. 328
L'exposition des Beaux-Arts à Nantes..... 384-399
L. Kerardven..... Guionvac'h..... 205
L. Kerdraoniou..... Figures bretonnes et Angevines. Tancrède Abraham..... 103
René Kerviler..... Bio-bibliographie de la Reine Anne..... 333
E. Leblanc....., Une révolte au lycée de Nantes. 279
Ch. Le Goffic..... La discipline au collège sous la Restauration..... 350
Charles Legrand..... Le salon de 1886. Sujets bretons et angevins..... 210, 226, 242
Jules Louail..... Les bois se meuvent (Légende bretonne)..... 271
F. M. Luzel..... Le fils du pêcheur et ses trois sœurs..... 238
Emilien Maillard.... La bataille de St-Aubin-des-Cormiers..... 316
Francis Melvil..... Voyage en Alsace-Lorraine. 387-403
Charles Monselet.... Mes années d'apprentissage.... 36
Un Nantais..... L'institution Livet..... 156
Le cœur de la Reine Anne..... 324
Ad. Orain..... Curiosités, croyances, superstition, chansons et coutumes de l'Ille-et-Villaine. 1er Récit.. 47, 63, 79, 111, 125
2e Récit..... 227, 245, 262, 278, 295
L'historique de la chanson de la Reine Anne..... 320
Figures populaires : M. Rouault, perruquier géologue..... 369
P. Pelicot..... Les jeux cruels en Bretagne... 75
Histoires et légendes bretonnes. 137
N. Quellien..... Les nomades Rochois..... 70
L. Lionel-Radiguet.. Souvenirs de voyage..... 216
Ernest Renan..... Le prêtre de Nemi..... 5
Discours prononcé au dîner du salon..... 202
A. Riom..... Les derniers moments de François II..... 330
Le couronnement de la Duchesse Anne..... 330
Pauline Robidou..... La veuve et l'orphelin..... 86
Jean de la Rouxière.. Chroniques de la quinzaine.... 34, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 162, 217, 233, 249, 341, 357
Léon Sarradin ..... Chronique musicale..... 126
P. Sebillot..... Le vieux marin et Sans-Peur, conte breton..... 39

Digitized by Google

P. Sébillot.....	La Fée, conte de l'Anjou.....	85
	Devinettes de la Haute-Bretagne.....	156
	La Salaison de la mer.....	221
	La langue bretonne : limites statistiques.....	302
	La Reine Anne dans les souvenirs populaires.....	314
Léon Séché.....	A nos lecteurs.....	1
	La question du latin.....	17
	La Réception de Joseph Bertrand à l'Académie Française.....	23
	L'angevine I. Le dernier exploit de Carrier.....	25
	II. Souvenir d'un ancien sans-culottes..	44, 58, 90
	III. La meunière du Bernardeau.....	119
	IV. Une pendule historique.....	152
	V. Fleur des champs.	252
	VI. L'orpheline.....	302
	Figures bretonnes et angevines. Joachim du Bellay.....	37, 54, 72
	Jules Simon. 1er chapitre.....	373
	IIe Chapitre.....	389
	Portraits à l'encre: Jules Vallès	108, 122, 139, 159, 171
	Projet d'association entre Angevins et Bretons.....	161
	La Bretagne et l'Anjou au salon de 1886.....	178
	Discours prononcé au dîner du salon.....	201
	Lettres de la presqu'île guérandaise.....	281, 297
	L'Exposition des Beaux-Arts à Nantes.....	294
Jules Simon.....	Lettre.....	2
	Le collège de Vannes en 1830...	148
	Discours prononcé au dîner du salon.....	203
Henry Stern.....	A travers l'Allemagne.	213, 229, 256 367
Général Trochu.....	Lettre.....	2
X.....	Le tombeau de François II à Nantes.....	42
	Ernest Renan posant pour son buste dans l'atelier d'Etienne Leroux.....	168
	Le congrès des sociétés savantes.	169
	Chronique théâtrale.....	371
	Les Bretons à Paris.....	144
	Cercle St-Simon.....	160
	Le dîner du salon.....	201
	Le tombeau de Turquety.....	384

II

POÉSIE

F.-E. Adam.....	Roses effeuillées.....	36
	Tableau d'Automne.....	87
	Ensemble.....	235
Iann Armor.....	Le menhir de Beg-Meil.....	164
Lionel Bonnemère...	Polichinelle.....	138
	Baisers.....	164
	Baiser.....	240
Michel Bouquet....	Le château de Kerouzéré.....	286
Bourgault-Ducoudray	A Sainte-Gemmes.....	147
Brizeux.....	Noël.....	24
Vte de Colleville....	Les bouleaux, chanson populaire.....	151
	Hâtez-vous.....	302
Henry Cormeau....	Roulis de charrette.....	18
L. Durocher.....	Le fils du barde.....	68
	A la mémoire d'Urrabietta Vierge	170
	Episode du 14 juillet 85.....	252
	A la reine Anne.....	323
	A propos du lancement du « Hoche ».....	358
Alphonse Guérin.....	La vengeance du croisé.....	208
Sophie Hüe.....	Ce qu'il disait.....	61
	La statue de Saint-Corentin....	99
	Dolmens et menhirs.....	294
	Chez la métayère.....	398
Lud-Jan.....	La chanson des mousses.....	268
Henry Jouin.....	A. Chevreul, sonnet dédicace...	265
Ker-Mary.....	Les Lavandières.....	122
F. Laumonier.....	Les ciseaux d'or.....	15
Ch. Legrand.....	La Bretonne.....	211
E. Le Mouël.....	La veuve.....	51
Raphaël Lightone...	Horizon d'hiver.....	43
F. M. Luzel.....	Sône, poésie bretonne.....	115
	Le ménage de Fantic, poésie bretonne.....	132
Paban.....	Quiberon.....	164
	Carnac.....	240
	Grav'inis.....	302
	Le pays d'Arvor.....	302
N. Quellien.....	A la mémoire d'Urrabietta Vierge.	170
Lionel-Radiguet...	Terza Rima.....	79
A. Riom.....	A la mémoire de Louis Jehenne.	62
	Légendes bretonnes : Le fantôme du laboureur.....	244
Léon Séché.....	Mon berceau.....	3
	Ancenis.....	8
	A mon frère.....	22
	A la mémoire de la Reine Anne de Bretagne.....	313
	Figures nantaises : Les Amadous.	309
Louis Tiercelin.....	Roses effeuillées.....	36
	Requiescat in pace.....	379
XXX.....	Amour à ma Bretagne.....	342

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

I

MUSIQUE

Ma douce Annette, Musique de Bourgault-Ducoudray. 8
La chanson des sabots, Musique de Legrand et Hunaut..... 365

II

Carte linguistique de la Bretagne 305
Lettres alphabétiques des anciens Bretons..... 303
Type de Breton..... 163

VUES DE BRETAGNE ET D'ANJOU :

Côtes-du-Nord

Dinan. Le château..... 251
Porte du Couvent et maison de la rue de l'Apport 253
La rue de Jerzual..... 255
Les bords de la Rance : le chêne vert..... 257
Porches en ruines de l'abbaye de Léhon..... 260
Intérieur de l'ancienne abbaye de Léhon..... 261
L'Eglise de Perros-Guirec..... 299

Finistère.

Menhir de Kerveatou 85
Menhir de la pointe du Raz..... 89
La Cathédrale de Quimper..... 131
Ancien costume de Quimper..... 133
Une fontaine aux environs de Quimper..... 137
Vue générale de Quimper..... 141
Jeune fille de Concarneau..... 181
La petite marchande de pommes..... 188
Broderies bretonnes de Pont-l'Abbé..... 117
Figure de la Trinité : (d'après une peinture murale, de la cathédrale de St-Pol-de-Léon)..... 301
Eglise de l'ancienne abbaye de Ste-Croix à Quimperlé 283
Crypte de l'Eglise Ste-Croix 285

Ille et Vilaine.

Rennes. Le puits des Roches..... 209
Le tombeau d'Edouard Turquety..... 381
Redon. Le bassin à flot..... 45
Vitré Manoir de Pierre Landais..... 101
Une rue..... 104
Vue prise de la Route de Rennes..... 105
Faubourg St-Martin..... 109
St-Malo. Statue et tombeau de Chateaubriand..... 219
Les Remparts..... 222 225
Maison natale de Duguay Trouin..... 223
Une Rue..... 235
La grande Porte..... 246
La porte St-Vincent et la quiquengrogne.... 236
Vue générale de Dinard 273
La plage de Dinard..... 373
Un poste de sauveteurs à Dinard 275
La Plage de Paramé..... 289
Le Pavillon du Prince de Galles..... 289
Châtillon-en-Vendelais 99

Loire-Inférieure

Le château de Nantes..... 61
Le tombeau de François II..... 41
La porte St-Michel de Guérande..... 35
Ruines du Vieux château de la Turmelière..... 55
Clisson..... 67
Ruines du château de Clisson..... 77
Vieux pont sur la Sèvre à Clisson 69
Le Château de Josselin..... 73
Ancenis..... 83
Dolmen de St Nazaire..... 88

Maine et Loire

La cour du vieux Château d'Angers..... 188, 189
Deux vues du Château d'Angers..... 267 269
L'ancienne Eglise St-Martin 271

Morbihan

Vannes..... 159
La porte prison de Vannes 51, 151
Vue générale du port et de la ville de Vannes..... 147
La Cathedrale de Vannes..... 149
La Rue de la Prefecture..... 151
La tour du connétable..... 157
Vieilles maisons..... 153
La Préfecture..... 211
Le Port de Commerce de Lorient..... 33
Ile St-Michel 33
Maison natale de Jules Simon à Lorient..... 377
L'Eglise St-Louis à Lorient..... 383
Les Etiers de Kromenach..... 187
Les alignements de Carnac..... 121
Pierre branlante de Brech (près d'Auray)..... 120
Poteries des dolmens au Morbihan 115

Sarthe

Porte de l'enceinte Romaine, au Mans..... 93

Portraits :

Anne de Bretagne..... 317
Anne de Bretagne en Junon..... 331
Armes de Louis XII et d'Anne de Bretagne au moment de leur mariage..... 315
Joachim du Bellay 54
Armoires des du Bellay..... 56
Broussais..... 229
Chevreul 265
Victor Cousin 391
Paul Eudel..... 401
François II, duc de Bretagne..... 319
Ernest Renan 208
M. Renan posant pour son buste dans l'atelier d'Etienne Leroux..... 168
Jules Simon..... 202, 375
Fac-simile d'un autographe de Jules Simon 385

Digitized by Google

Surcouf 228
Urrabietta Vierge 165
Jules Vallès 123

DESSINS DIVERS

Allant à l'école 193
Les Amadous 309
Anathème 195
Après le bal 197
Association bretonne-angevine (dessin frontispice) 241
Le Bonnet du petit frère 185
Braconnier breton 189
Caïn 185
Ce sont eux 191
Christ au tombeau 195
Cœur de la Reine Anne 321
Coteaux de Bretteville 179
Cul de lampe aux armes de Bretagne 340
Les députés d'Ille et Vilaine 19
Le diner celtique, dessin d'Urrabietta Vierge 173
La dispute d'Arachné et de Minerve Athéné 187
Encadrements et texte extraits du livre d'heure d'Anne de Bretagne 328, 329
Fantaisie ; panneau décoratif 191
Frontispice du n° de la Reine Anne 313
Le givre ; forêt de l'Aigue 198
Grotte de Fingal ; Ecosse 199
Impression du soir au bord de la mer 188, 189
Jeune fille à la Colombe 179
Madeleine 180
Marchande de Sardines 188
Marie, de Brizeux ... 24, 25, 343, 345, 348, 349, 353, 359, 369.
Une matinée de janvier à Pau 181
Le menhir 397
Les ombres chinoises de mon père 13, 14, 15
Le pêcheur de pieuvres 193
Le pilleur de mèr 177
Portrait de M. J 189
Première mère 197
Psyché et les Parques 183
La Résurection de Lazare 193
Les sabots de la Reine Anne 326, 327
Une serrure de la Reine Anne 337
Sur la Tamise 200
Tenture des funérailles de la duchesse Anne 332
Catafalque 335
Tête de Caïn 185
La Toilette du Mannequin 184
Vieux tamaris sur le bord du Nil 183

TABLE DES NOMS DES ARTISTES

Tancrède Abraham,
Alleaume,
Arcos,
Baader,
Beaux,
Beauquesne,
Léon de Bellée,
Aug. Bellet,
Boudier,
Bouquet,
L. Breton,
Brioux,
Mlle Casini,
Caussin,
Chantron,
Chont,
Clemansin du Maine.
Coll-Toc,
Cormeray,
Deroy,
Dolivet,
Duchemin,
Ducombs,
Florian,
Fraipont,
Gaucherel,
Girin,
Glaize,
Guillou,
Mlle Houssay,
Léon Joubert,
Lagarde,
Lansyer,
E. Le Mouël,
Léofanti,
Luminais,
Méaulle,
Nayel,
Nicolas,
J. Pecard,
F. Peslin,
H. Pille,
Raymond,
Riou,
Rochebrune,
Roll.
Ulysse Roy,
H. Scott,
Sellier,
H. Toussaint,
Urrabietta Vierge,
Vail,
N. Vasquez,
G. Vudhez.

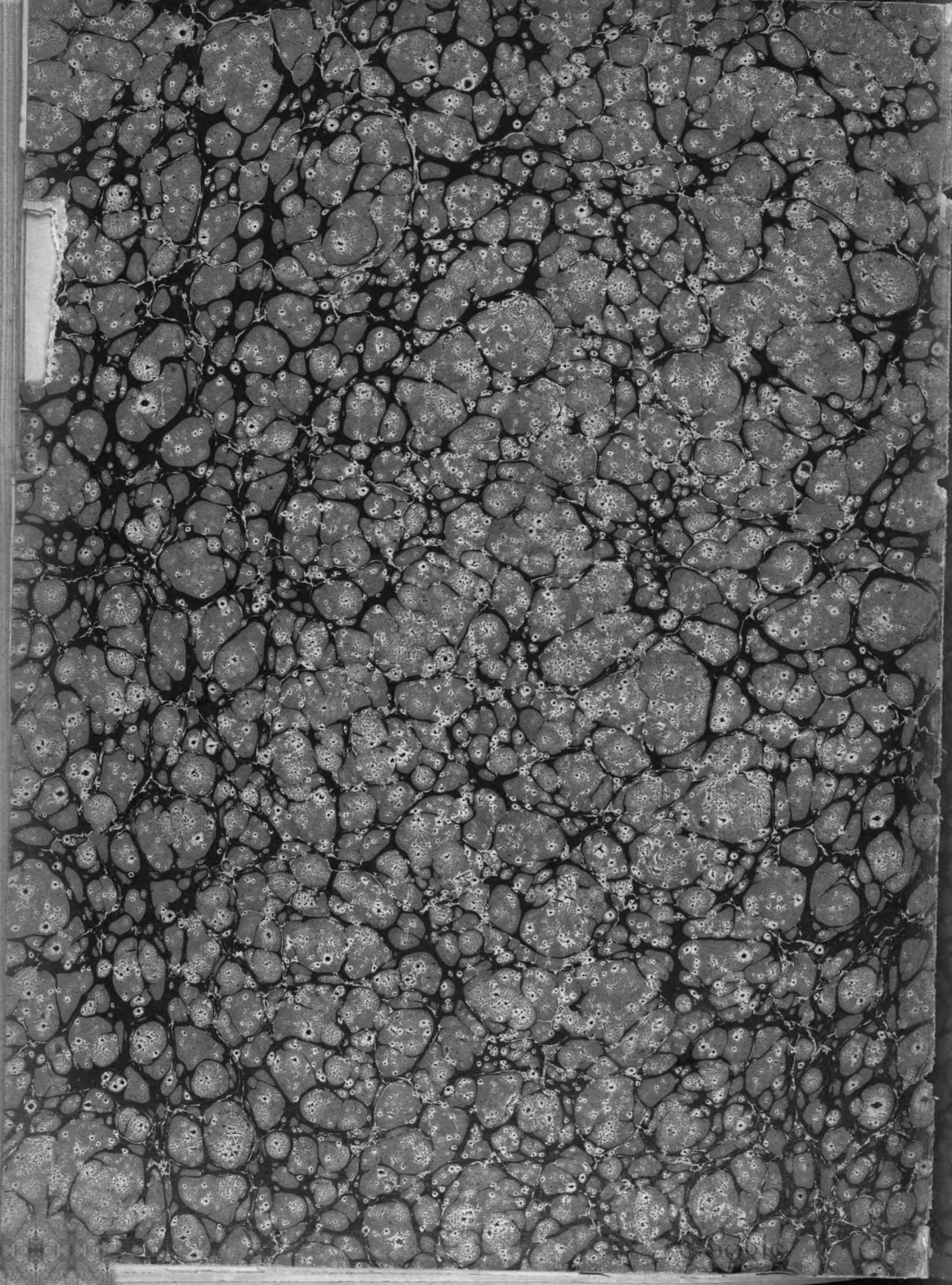
Laval. — Imp. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Digitized by Google

Filmed by Preservation CIC 2000

I - IV
Aur

Digitized by Google


Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 04890 6849

Digitized by Google